



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 06827116 6





International  
ZHFV











cat



Int...



CONGRÈS  
**EUCHARISTIQUE**

---

**1894**



✓  
International Eucharistic Congress  
Proceedings

CONGRÈS  
EUCHARISTIQUE

DE 1894

Tenu à Reims du 25 au 29 Juillet

no. 9.



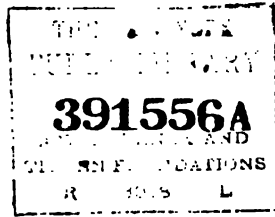
REIMS

IMPRIMERIE DE L'ARCHEVÊCHÉ (N. MONCE, DIR.)

Rue Pluche, 24.

—  
1895

O. H.



NOV 1961  
2185  
YEAR



REGI SÆCULORUM  
IMMORTALI  
CHRISTO JESU DOMINO  
QUEM ORIENTALES SIMUL ET OCCIDENTALES  
ORBIS PARTES  
SUB VELAMINE  
SANCTE ET VIVIFICANTIS HOSTIE  
PARI CULTU VENERANTUR ET ADORANT,  
EUCCHARISTICUS CONGRESSUS NONUS  
REMIS HABITUS  
HIEROSOLYMITANO CŒTUI CONCORS  
HOCCE FIDEI ET AMORIS MONUMENTUM  
DEDICAVIT  
VOTIS ET PRECIBUS  
UNIONEM ECCLESiarUM  
APPELLANS  
IN EADEM CHARITATE  
SUB UNO CAPITE

*Rev. Pelletier 18 Sept 1928*



# DOCUMENTS PRÉLIMINAIRES



# I

## DEMANDE D'INDULGENCES

adressée par S. É. le Cardinal LANGÉNIEUX, Archevêque de Reims

A SA SAINTETÉ LÉON XIII

en faveur du Congrès Eucharistique

---

Très Saint Père,

Humblement prosterné à Vos pieds, le cardinal Benoit-Marie Langénieux, Archevêque de Reims, expose à Votre Sainteté que l'Œuvre des Congrès eucharistiques tiendra à Reims, du 25 au 29 juillet prochain, son IX<sup>e</sup> Congrès international, non seulement pour travailler à l'extension du culte du Très Saint Sacrement, mais aussi avec l'intention de préparer, par l'étude et la prière, la réalisation des vœux émis, l'an passé, par l'Assemblée eucharistique de Jérusalem, et de recommander à la sollicitude fraternelle des catholiques d'Occident les chrétientés orientales.

Aussi, pour que les lumières et les grâces divines fécondent les travaux et les actes de cette Assemblée, il supplie Votre Sainteté de daigner accorder aux Membres du Congrès et à tous les fidèles qui y prendront part les indulgences suivantes, applicables aux âmes du Purgatoire, que le Saint-Siège a bien voulu concéder aux Congrès précédents :

1<sup>o</sup> Une indulgence de sept ans et sept quarantaines, chaque fois que, le cœur contrit, ils feront dévotement une demi-heure d'adoration devant le Très Saint Sacrement, dans l'un ou l'autre des deux sanctuaires qui seront particulièrement désignés à cet effet.

2<sup>o</sup> Une indulgence de cent jours, une fois chaque jour, pendant la durée du Congrès, pour tout autre acte de religion accompli dans des sentiments de pénitence.

3<sup>o</sup> Une indulgence plénière le dernier jour du Congrès, pourvu que, s'étant confessés et ayant communiqué, ils prient aux intentions du Souverain Pontife.

4<sup>o</sup> Enfin, une indulgence plénière, dans les conditions ordi-

naires, à tous ceux qui prendront part au pèlerinage solennel que les Congressistes feront le dimanche 29 juillet, comme cérémonie de clôture, au Prieuré de Binson (Châtillon-sur-Marne), pour y vénérer le berceau du Bienheureux Urbain II.

Et Dieu, etc...

### **Concession d'Indulgences**

*S. Congtio Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præposita, utendo facultatibus a SSmo D. N. Leone P. XIII sibi specialiter tributis, benigne annuit pro gratia in omnibus juxta preces. Præsenti hoc anno tantum valituro absque ulla Brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus. Datum Romæ ex Secretaria ejusdem S. Congnis, die 25 junii 1894.*

Fr. Ignatius Card. PERSICO, Præf<sup>us</sup>.

† Archiep. Nicopolitan. Sec.

### **TRADUCTION :**

La Sacrée Congrégation des Indulgences et des Saintes Reliques, faisant usage des pouvoirs qui lui ont été spécialement concédés par S. S. Léon XIII, a accordé avec bienveillance les grâces qui lui sont demandées dans cette supplique. Les présentes vaudront pour cette année seulement, sans expédition de Bref, nonobstant toute disposition contraire. Donné à Rome, de la Secrétairerie de la dite Congrégation, le 25 juin 1894.

Fr. Ignace, Card. PERSICO, Préfet.

† Archev. de Nicop, Secrétaire.

---



## II

### LETTRE

de S. E. le Cardinal LANGÉNIEUX, Archevêque de Reims

AU CLERGÉ ET AUX FIDÈLES DE SON DIOCÈSE

### ET MANDEMENT

*A l'occasion du IX<sup>e</sup> Congrès eucharistique international  
qui se tiendra à Reims, du 25 au 29 juillet 1894.*

---

Nos Très Chers Frères,

Une année vient de s'écouler depuis que, avec la grâce de Dieu, les solennités eucharistiques de Jérusalem ont procuré au Très Saint Sacrement, là même où il fut institué, un triomphe incomparable, et apporté aux chrétientés orientales, dans leur détresse, la consolation et l'espérance.

Le Comité permanent des Congrès eucharistiques a pensé qu'il serait utile de reprendre maintenant à Reims une œuvre si bien commencée, et d'en assurer pratiquement les résultats.

Nous avons donc accueilli de grand cœur les propositions qui nous ont été faites à ce sujet par Sa Grandeur M<sup>sr</sup> Doutreloux, Evêque de Liège, Président du Comité permanent, et le IX<sup>e</sup> Congrès eucharistique international se tiendra à Reims, du 25 au 29 juillet prochain.

Nous serons heureux, Nos Très Chers Frères, de voir tout le clergé du diocèse, et ceux d'entre vous qui pourront le faire, s'associer à ces fêtes, s'unir à notre prière et prendre une part active aux travaux de ce Congrès, et Nous comptons que l'Eglise de Reims répondra avec empressement à notre appel, pour rendre à Notre Seigneur Jésus-Christ, dans le Sacrement de son amour, les hommages solennels que les Eglises de Cambrai, de Lille en 1881, d'Avignon en 1882, de Toulouse en 1886, de Paris en 1888, pour ne parler que de la France, ont su lui rendre en pareilles circonstances.

L'apostolat est laborieux de nos jours, difficile comme jamais.

Les moyens humains nous font défaut de plus en plus, tandis que l'impiété, pour faire opposition au ministère pastoral, étouffer sa parole et stériliser son action auprès du peuple, dispose de toutes les influences et de toutes les ressources sociales. C'est dire à quel point nous est nécessaire le secours d'en haut, pour nous-mêmes d'abord, afin que notre courage ne défaille point dans la lutte et que le scandale ne jette pas le trouble dans nos âmes, puis aussi pour nos œuvres sacerdotales, afin que la vérité que nous prêchons ne se heurte plus à des intelligences fermées, ni la grâce de nos sacrements à des cœurs endurcis.

Or, Nos Très Chers Frères, les grands actes de foi, la prière en commun, les manifestations publiques de la piété chrétienne, surtout quand c'est l'Eucharistie qui en est l'objet, sont les moyens par excellence d'attirer les bénédictions divines. Aussi, avons-Nous la confiance que le Congrès eucharistique de Reims, si nous savons nous y préparer dans cet esprit surnaturel de prière et de sacrifice, sera autre chose qu'une belle et pieuse cérémonie, autre chose qu'une assemblée pleine d'intérêt et d'édification, mais qu'il aura une action plus profonde et plus durable et qu'il produira des fruits de salut dans Notre Diocèse.

#### A CES CAUSES :

Le saint Nom de Dieu invoqué.

Après en avoir conféré avec Nos Vénérables Frères les Dignitaires, Chanoines et Chapitre de Notre Église métropolitaine, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

#### ARTICLE PREMIER.

Le dimanche 22 juillet, dans toutes les églises et chapelles du Diocèse, on chantera, le matin avant la Messe ou le soir au Salut, le *Veni Creator*, pour attirer les lumières de l'Esprit Saint sur les travaux du Congrès.

#### ARTICLE II.

Le mercredi 23 juillet, à huit heures du soir, Nous présiderons, dans Notre Église métropolitaine, la cérémonie solennelle d'ouverture du IX<sup>e</sup> Congrès eucharistique international, dont les séances se tiendront à Reims, durant les trois jours qui suivront, 26, 27 et 28 juillet.

ARTICLE III.

La clôture du Congrès est fixée au Dimanche 29 juillet, fête du B. Urbain II.

Le matin, à la Cathédrale, Messe pontificale d'actions de grâces, à huit heures et demie.

Dans l'après-midi, pèlerinage des Congressistes au Prieuré de Binson et au berceau du B. Urbain II ; procession solennelle du Très Saint Sacrement.

ARTICLE IV.

Le même jour, dimanche 29 juillet, en union avec l'Assemblée eucharistique de Reims, dans les paroisses et dans les communautés religieuses, on donnera la bénédiction du Très Saint Sacrement, avec toute la solennité possible, après la Messe ou à l'issue des Vêpres.

Dans les paroisses où MM. les Curés le jugeront opportun, Nous les autorisons à donner également un Salut du Très Saint Sacrement les trois jours précédents.

ARTICLE V.

Nous recommandons aux Religieux de Notre Diocèse, aux Religieuses, aux Élèves de Nos Séminaires, des Collèges et des Écoles, à tous les pieux Fidèles, de multiplier leurs communions, leurs bonnes œuvres et leurs prières, pour obtenir de Dieu que le Congrès eucharistique de Reims opère dans les âmes tout le bien que Nous en attendons.

Et sera notre présente Lettre, avec le Mandement, lue au Prône de la Messe, dans toutes les églises et chapelles du Diocèse, le Dimanche qui en suivra la réception.

Donné à Reims, le 15 avril 1894, en la fête du Patronage de Saint-Joseph.

† BENOIT-MARIE, Card. LANGÉNIEUX,

*Archevêque de Reims.*

Par Mandement :

BUSSENOT, Chan., Sec. gén.

## NOTA

Le Comité local publie les avis suivants :

Le *Congrès eucharistique* n'est pas une Œuvre diocésaine, mais conserve son caractère d'Œuvre générale, ayant à Paris son Comité permanent, et tenant des réunions périodiques dans une ville déterminée : Reims est la cité choisie pour la réunion du IX<sup>e</sup> Congrès ; mais tout ce qui touche à l'organisation de ces Assemblées reste dans les attributions du Comité permanent.

Selon les traditions des précédents Congrès, nul ne peut assister aux séances, soit particulières, soit générales du Congrès, sans la *Carte nominative et personnelle*. Seules, les assemblées religieuses qui se tiennent dans les églises sont publiques et échappent à cette formalité.

En raison du grand nombre des Congressistes que la ville de Reims devra hospitaliser, en leur ménageant l'avantage de la vie commune, le *Grand Séminaire*, pendant la durée du Congrès, ne pourra recevoir sous son toit et à sa table que ceux qui se seront fait inscrire et paieront 6 francs par jour pour tous frais, logement et repas.

Si toutefois il restait au réfectoire des places disponibles, on pourrait y prendre les repas au prix de 2 francs pour chaque repas principal.

On peut, dès ce moment, demander des Cartes du Congrès et prendre inscription au Séminaire.

MM. les Membres du Clergé, ou pieux laïques qui voudraient bien prendre une part active au Congrès de Reims et préparer un Rapport sur quelque question, soit du Programme général, soit de celui des Réunions sacerdotales, sont priés de le faire connaître et de se mettre en rapport avec le Comité local de Reims, plus spécialement chargé de recueillir et classer les travaux.

MM. les Ecclésiastiques qui voudront assister à quelques-unes des cérémonies religieuses sont priés de se munir de leurs habits de chœur.

---

### III

## COMMUNICATION DU COMITÉ PERMANENT

---

**ŒUVRE**  
**DES**  
**CONGRÈS EUCHARISTIQUES**

*Liège (Belgique), le 7 mars 1894.*

— \* —  
Loué et adoré soit à jamais Notre  
Seigneur Jésus-Christ au Très Saint Sacre-  
ment de l'autel !

**FÊTE DE SAINT THOMAS D'AQUIN, CHANTRE DE L'EUCARISTIE.**

**M.**

Le 2 octobre 1892, sous les auspices de Notre-Dame du Très Saint Rosaire, et avec l'approbation si encourageante du Saint-Siège, nous avons l'honneur de vous demander de prêter au Congrès eucharistique de Jérusalem l'appui de vos prières, de vos actes et de vos aumônes. Vous avez prié, vous avez agi et vous avez donné. Aussi, malgré les appréhensions de la première heure et de nombreuses difficultés plus tard, les Solennités eucharistiques de Jérusalem ont pleinement réussi.

Nos intrépides auxiliaires et amis, les Pères de l'Assomption, viennent, avec raison, d'en chanter l'hymne de l'action de grâces à Bethléem ; à nous de le chanter à notre tour en Occident, et puisque Sa Sainteté a daigné répondre à S. Em. le Cardinal Langénieux que « réjouie et grandement consolée par sa relation consciencieuse et précise des actes du Congrès eucharistique de Jérusalem, Elle gardait la ferme confiance que son dévouement, dont Elle a eu la preuve, ne se ralentirait pas, et qu'il travaillerait à procurer le bien des Églises d'Orient, tel qu'il le comprend, pour que leur prospérité s'accroisse de jour en jour, et que les liens qui les unissent au Saint-Siège deviennent plus étroits, » à nous aussi, groupés autour de l'Éminentissime Cardinal-Légit, de travailler avec la même foi, le même zèle et la même générosité, à assurer le résultat des Solennités eucharistiques de Jérusalem, en réalisant leurs vœux et priant Dieu d'en bénir les suites, comme il en a si visiblement béni la préparation et la tenue.

C'est dans ce but que, de concert avec S. Ém. le Cardinal Langénieux, nous avons l'honneur de vous inviter au 1x<sup>e</sup> Congrès eucharistique international, qui se tiendra du 25 au 29 juillet prochain, dans l'hospitalière cité de Reims. A Jérusalem, l'Orient a parlé; à Reims, l'Occident répondra.

Le Congrès eucharistique de Reims, présidé par S. Ém. le Cardinal Langénieux, Légat du Saint-Siège à Jérusalem, sera ainsi le complément et le couronnement des Solennités eucharistiques de Jérusalem; mais il sera aussi, pour l'Occident, une nouvelle et précieuse occasion de manifester sa foi envers l'admirable Sacrement de nos autels, d'imprimer une irrésistible impulsion au mouvement qui le porte vers les œuvres eucharistiques, et pour la France, qui n'a pas eu de Congrès eucharistique depuis le Congrès de Paris en 1888, la meilleure des préparations à fêter, en 1896, le glorieux et quatorzième centenaire de son baptême dans le baptistère de Reims, le 25 décembre 496.

A tous les chrétiens qui ont au cœur l'amour du Très Saint Sacrement et de leurs frères d'Orient, de le témoigner en contribuant à la célébration de ce prochain Congrès par leurs prières et leurs aumônes, et, s'ils le peuvent, par leur présence et leurs travaux.

Nous sommes heureux de joindre à cette lettre le Bref si important de Sa Sainteté Léon XIII, auquel nous venons de faire allusion, et la reproduction des vœux émis par le Congrès eucharistique de Jérusalem.

Veuillez agréer, M \_\_\_\_\_, l'hommage de notre religieux dévouement en Notre Seigneur Jésus-Christ.

*Au nom du Comité permanent :*

† VICTOR-JOSEPH,

*Évêque de Liège, Président.*

DE PÉLERIN,

*Secrétaire général.*

---



# IV

## RAPPORT

### PRÉSENTÉ A SA SAINTETÉ LÉON XIII

par S. É. le Cardinal LANGÉNIEUX, Archevêque de Reims

LÉGAT DU SAINT-SIÈGE

---

Très Saint Père,

Parmi les gages de paternelle sollicitude que le Saint-Siège a donnés à l'Orient, il n'en est point qui aient frappé les esprits et touché les cœurs autant que ce Congrès eucharistique de Jérusalem, dont Votre Sainteté a voulu, en la personne de son Légat, prendre la direction et la présidence.

L'action de la Providence se révèle manifestement dans l'histoire intime de cette œuvre complexe et délicate qui s'est accomplie malgré tout et malgré tous, pour la gloire de Dieu et le bien de l'Eglise d'Orient.

La politique s'était alarmée, les communautés orthodoxes étaient anxieuses, les passions s'agitaient dans tous les camps, et les prévisions humaines, qui ne manquaient point de fondement, s'accordaient à juger une pareille entreprise pour le moins téméraire.

Mais ces contradictions et ces difficultés ne servirent qu'à rendre plus éclatantes les bénédictions que Dieu réservait au Congrès. Elles attirèrent l'attention publique et firent de ces réunions eucharistiques, avant même qu'elles eussent commencé, un événement.

#### I.

Dès le premier jour, toutes les préventions tombèrent ; et, comme autrefois la voix de la multitude étouffait souvent les passions et les intrigues qui s'agitaient autour de Notre-Seigneur, ce peuple de Jérusalem, au sein duquel tant de races se mêlent, avec leurs susceptibilités nationales et religieuses, ce peuple si

mobile et si vite monté, dont on pouvait tout craindre, fit au Légat du Pape une réception si enthousiaste et si grandiose que désormais tout était sauvé.

Ce fut pour l'Église catholique et pour Votre Sainteté un triomphe incomparable dont l'impression n'est pas près de s'effacer.

Déjà, à Jaffa, la population, d'un élan tout spontané, nous avait entouré d'honneurs et de prévenances; mais à Jérusalem, c'est tout un peuple qui se lève et se porte à notre rencontre.

A la gare, l'envoyé de Léon XIII est salué par le corps consulaire tout entier ayant à sa tête le Consul général de France, par les autorités locales, par les délégations de tous les établissements religieux, par une députation des communautés dissidentes au nom de leurs Patriarches, etc.

Puis au milieu d'une multitude innombrable, pressée sur la route, sur les rochers, jusque sur les arbres, le Légat, à cheval, précédé de la croix et suivi du cortège officiel, gagne la porte de la ville, où le Patriarche, avec tout son clergé, entouré des Evêques, le reçoit selon les prescriptions canoniques.

La procession se fraye à grand'peine un passage à travers la foule jusqu'au Saint-Sépulcre. Les toits, les fenêtres, les balcons, les terrasses même de la basilique sont envahis; et partout les marques les plus touchantes de respect et de sympathie: les musulmans se découvrent, les juifs en font autant. La foule est immense, et le silence est profond comme dans une église. Ce qu'on lit sur ces physionomies, ce n'est pas de la curiosité, c'est plus que du respect, c'est de la vénération inspirée par le sentiment religieux pour la personne du Vicaire de Jésus-Christ; et chaque fois que je fus en contact avec le peuple, jusqu'au dernier jour, j'ai retrouvé ces dispositions et cette attitude.

Au Saint-Sépulcre, le chant solennel du *Veni Creator*, la publication des Lettres pontificales et la bénédiction papale couronnèrent ce premier acte des fêtes eucharistiques, inaugurées sous les meilleurs auspices.

La presse a pu rapporter de différentes façons cette entrée vraiment triomphale, et d'un triomphe plus populaire encore qu'officiel, de Votre Légat à Jérusalem, elle n'a pas pu en exprimer toute la grandeur, ni en exagérer la portée.

Dès le lendemain, pour se continuer durant huit jours entiers, commencèrent les travaux du Congrès. Les rites orientaux étaient représentés par dix-huit Patriarches et Evêques, dont plusieurs venus des contrées les plus lointaines, et l'Église latine, par quinze Prélats de Belgique, de France, d'Italie, d'Angleterre, de Suisse et d'Amérique. Plusieurs des Ém. Cardinaux et plus de quarante

Evêques avaient en outre envoyé des délégués ou leur adhésion.

Sans entrer dans le détail de nos laborieuses réunions, où des études du plus haut intérêt, sous la sage direction de M<sup>re</sup> l'Evêque de Liège, se déroulaient en des Rapports écrits qui seront tous publiés, j'indiquerai seulement à Votre Sainteté le programme de nos journées.

Le matin, une messe pontificale, célébrée successivement en chacun des rites grec, maronite, arménien, syrien, bulgare, etc., rassemblait tous les Congressistes dans l'un des principaux sanctuaires de la Ville sainte.

La journée tout entière était consacrée aux travaux du Congrès; et, le soir, un salut, avec procession solennelle du Très Saint Sacrement, nous réunissait de nouveau au pied d'un autel de rite latin ou de rite oriental.

Les prêtres tinrent en outre plusieurs Assemblées spéciales, pour traiter plus particulièrement les questions eucharistiques au point de vue du ministère pastoral.

Et à chacune de ces réunions, Très Saint Père, votre pensée était présente et votre bénédiction ranimait la ferveur et soutenait les courages.

Durant toute la semaine, le Saint Sacrement fut exposé dans l'Eglise du Patriarcat latin; et pèlerins et fidèles acceptèrent avec joie l'heure d'adoration. La nuit, elle se continuait à l'*Ecce Homo*, au *Gethsemani*, etc., et des pèlerins, prêtres et laïques, sacrifiaient volontiers, pour cette adoration nocturne, un repos pourtant bien nécessaire.

Là est le secret des bénédictions si sensibles qui préservèrent notre Œuvre de tout écueil et lui assurèrent un succès inespéré. La prière a été fervente, non seulement à Jérusalem, mais dans le monde catholique et principalement dans les cloîtres. Des actes héroïques de vertu et de pénitence ont été faits, des vies se sont offertes à Dieu pour que les desseins apostoliques du Pape sur l'Orient fussent réalisés, et nous savons que plusieurs de ces victimes volontaires ont été agréées.

Tels sont, Très Saint Père, avec quelques cérémonies particulières : Chemin de la Croix public sur la Voie douloureuse, messes en plein air, au mont des Oliviers le jour de l'Ascension, près du Cénacle à la Pentecôte, visite du Légat aux lépreux, etc., ce que l'on pourrait appeler les dehors du Congrès eucharistique de Jérusalem.

## II.

Quels en furent, à ce même point de vue extérieur, les résultats pratiques ?

Tout d'abord, sous les regards du monde entier, une imposante manifestation de foi catholique en Orient, qui consola grandement les chrétiens et conquit le respect de ceux qui ne partagent pas nos croyances ; puis, comme une prise de possession pacifique et solennelle des Lieux Saints par la Papauté, dont le souvenir sera pour longtemps une force morale précieuse pour la sauvegarde des droits du Saint-Siège sur les grands sanctuaires.

A l'occasion du Congrès, un courant puissant de sympathies, déjà bien préparé par la longue série des pèlerinages de pénitence, s'est déclaré non seulement entre l'Occident et l'Orient catholiques, mais même entre les unis et les dissidents de tous rites.

L'esprit de charité et de bienveillance qui n'a cessé d'animer le Congrès, les déclarations pacifiques qu'on y a faites, les entrevues que des prêtres et plusieurs Evêques se sont ménagées avec les Patriarches et les prélats dissidents, et la paternelle bonté de Votre Sainteté, dont je me suis personnellement efforcé en toute occasion de traduire les sentiments, tout cela a jeté dans l'âme de nos frères séparés un trouble salutaire, une émotion profonde qu'ils n'ont pas dissimulés.

Dans ces entretiens, la question de l'union a été abordée volontiers, des préjugés ont été dissipés, et, plus d'une fois, des vœux formels ont été exprimés pour le retour à l'unité.

Mais c'est l'Eglise Unie d'Orient qui s'est sentie renaitre en ces jours de bénédictions. Elle s'est révélée, en la personne de ses Evêques qui ont produit dans nos Assemblées des travaux remarquables, bien supérieure à la réputation qu'elle avait en nos pays d'Occident. Dénués de ressources, avec un clergé trop peu nombreux, dont la formation sacerdotale est insuffisante, en face d'une tâche énorme et d'adversaires puissants, ces Evêques s'épuisaient en une lutte stérile et décourageante : ils ont vu dans ce Congrès, dans ces avances paternelles du Saint-Siège, dans cette visite du Pape, les signes d'une ère nouvelle pour leurs pauvres chrétiens. Ceux qui sont venus ne savaient comment témoigner leur joie et leur reconnaissance, et les autres, ceux qui n'ont pas pu se rendre à Jérusalem ou qui n'ont pas cru devoir le faire, ne dissimulent pas aujourd'hui leurs regrets.

Ce fut, pendant cette semaine, une fraternelle émulation d'amour envers l'Eucharistie, une édification réciproque entre les deux Eglises, à tel point qu'on ne saurait dire laquelle demeure redevable à l'autre.

D'autre part, il est certain que l'attention du monde catholique s'est portée plus que jamais, à l'occasion des événements qui viennent de se passer à Jérusalem, sur l'Orient chrétien, beaucoup trop oublié. Les pays d'Occident, les œuvres d'apostolat et de charité feront une part plus large dans leurs sollicitudes et dans leurs aumônes à ces chrétientés si intéressantes, que l'histoire ne permet pas de rendre responsables du schisme dont elles sont la victime.

Enfin, les cérémonies religieuses qui ont mis successivement en relief et honoré, en la présence du Légat du Pape, les liturgies orientales, ont été un grand enseignement. C'était le commentaire vivant des constitutions pontificales sur le maintien des rites orientaux, l'affirmation par le fait du respect que le Saint-Siège entend leur conserver, et la plus éloquente démonstration de l'unité et de l'universalité de la foi de l'Eglise romaine, sous la variété des formes liturgiques consacrées par la tradition.

On peut donc dire, Très Saint Père, que le Congrès eucharistique de Jérusalem marque une date dans l'histoire des Eglises d'Orient.

La question de l'Union est désormais posée devant l'opinion publique ; elle entre, après plusieurs siècles de *statu quo*, dans une phase nouvelle qui aboutira à l'heure de Dieu, si des actes et des institutions que Votre Sainteté jugera opportuns répondent aux désirs et aux besoins manifestés par les Eglises d'Orient, à des résultats sérieux et peut-être définitifs.

Il n'entrait pas dans le rôle du Congrès, Très Saint Père, d'aborder cette question délicate autrement qu'en passant, et par ses grands côtés ; les vœux qu'il a émis ne sont donc que l'expression incomplète et discrète des besoins des Orientaux. Je veux néanmoins les soumettre à Votre Sainteté pour qu'Elle y trouve l'écho des préoccupations dont j'ai recueilli, dans des entretiens plus intimes, l'expression plus complète et plus précise.

Le Congrès a donc émis les vœux suivants :

1° Que les prières si belles des liturgies eucharistiques orientales soient insérées dans les manuels de piété à l'usage des fidèles de l'Occident ;

2° Que de ce Congrès sorte la *Somme eucharistique de l'Orient*, au triple point de vue de la théologie, de la liturgie et de l'histoire ;

3° Que, dans le but de faire honorer davantage Jésus-Hostie, des secours plus abondants soient procurés aux églises pauvres de l'Orient. Le Congrès est heureux de rendre en même temps un juste hommage au zèle et au dévouement des Œuvres qui les ont aidées jusqu'à ce jour ;

4° Que les écoles catholiques de l'Orient, destinées à sauvegarder la foi des enfants si aimés de Jésus, soient développées là où elles existent, créées là où elles n'existent pas encore, et que, pour atteindre ce résultat capital, l'*Œuvre des Écoles d'Orient*, tant de fois bénie par Pie IX et Léon XIII, soit propagée et plus abondamment secourue ;

5° Que des Séminaires, où sera formé un clergé oriental de liturgie, de coutumes et d'usages, soient établis pour chacun des rites, sur place autant que possible ; et que les établissements de cette nature déjà existants soient encouragés et soutenus, afin que, nouveaux cénacles, ils donnent à l'Orient les apôtres qui lui feront retrouver son antique splendeur ;

6° Que les Revues théologiques et scientifiques s'occupent également des questions religieuses orientales, en vue de l'union des Eglises ;

7° Que les associations de piété pour l'union des Eglises se développent et se multiplient ;

8° Que les relations si cordiales et si intimes amenées par le Congrès eucharistique entre les fidèles d'Orient et ceux d'Occident, et entre leurs Pasteurs respectifs, se continuent et se resserrent de plus en plus ;

9° Que, pour perpétuer la mémoire de ces solennelles Assises eucharistiques tenues pour la première fois dans la Ville sainte, un tabernacle soit placé aux frais du Congrès à l'autel du Saint-Sacrement, dans l'église de Saint-Sauveur, qui a été substituée au Saint-Cénacle pour les privilèges et les indulgences des trois autels qu'il renfermait ;

10° Que l'Office de sainte Julienne de Cornillon, promotrice de l'institution de la Fête-Dieu, concédé par le Souverain Pontife aux évêques qui en ont fait la demande, soit introduit, sur une démarche analogue, dans les diocèses qui ne jouissent pas encore de cette faveur ;

11° Que le pèlerinage populaire de pénitence et ses vaillants organisateurs, dont le concours a rendu possibles les solennités et réunions eucharistiques de Jérusalem, trouvent en elles l'élément d'un accroissement progressif ;

12° Enfin le Congrès ne saurait se séparer sans exprimer en outre le désir qu'avec l'autorisation bienveillante des Evêques, les résultats du Congrès, et spécialement les vœux qui précèdent,

soient portés à la connaissance des fidèles par les Revues et Semaines religieuses, et que, s'il est possible, le Compte Rendu général du Congrès soit, au moins en abrégé, publié dans les différentes langues représentées si heureusement à ces Réunions.

Les plus importants de ces vœux, Très Saint Père, ont fait l'objet d'un mémoire confidentiel qui est aux mains de Votre Sainteté ; j'insisterai seulement sur le sixième, qui a trait à l'Apostolat par la presse.

Des hommes particulièrement voués aux œuvres d'Orient regrettent de n'avoir pas à leur portée les documents suffisants pour poursuivre avec autorité sur le terrain scientifique, dans les Revues savantes ou dans des ouvrages spéciaux, l'étude des questions orientales, et exercer ainsi dans le monde intelligent, au profit de cette cause, une influence aussi discrète que profonde.

Ils souhaitent vivement qu'un centre d'études soit créé, à Rome, par exemple, avec une bibliothèque où seraient rassemblés tous les documents historiques, liturgiques et théologiques, nécessaires à ceux qui voudraient se consacrer par l'enseignement ou la propagande à cet apostolat.

Il me reste, Très Saint Père, puisqu'elle a aux yeux des Orientaux une signification particulièrement importante, il me reste à mentionner ici la distinction dont Sa Majesté le Sultan Abdul Hamid a voulu honorer Votre Légat en ma personne. Les dispositions de la Cour ottomane à l'égard du Congrès sont demeurées jusqu'au dernier moment, pour le public, un problème. On disait que le caractère officiel du Légat n'était pas reconnu par la Porte, que des complications étaient à redouter du côté de Constantinople, que des Evêques avaient dû renoncer au voyage de Jérusalem pour ne pas déplaire au Gouvernement, etc. ; et parmi les Evêques présents, plusieurs n'étaient pas sans appréhensions sur l'accueil qui les attendait dans leurs diocèses. En présence de ces incertitudes, les personnages officiels ne savaient quelle attitude garder et n'osaient point prendre d'initiative ; les Patriarches dissidents prétextaient, pour excuser leur abstention et leur réserve, la préoccupation qu'ils avaient de n'être pas blâmés en haut lieu, et ils cherchaient des voies détournées pour avoir avec le Légat, sans se compromettre, une entrevue désirée. Et ce nuage a plané jusqu'à la fin sur le Congrès.

Aussi, quand on sut à Jérusalem que le Sultan venait de donner un témoignage officiel de sa satisfaction au représentant du Pape, non seulement cette nouvelle releva encore aux yeux de la population le caractère des fêtes eucharistiques déjà si imposantes,

mais elle apporta à tous ceux qui dépendent du Gouvernement un véritable soulagement.

Au retour, Très Saint Père, en Vous quittant, je suis revenu à Lourdes, d'où j'étais parti deux mois auparavant, demandant à la Vierge Immaculée de bénir et de protéger ma mission. J'apportais à Marie le témoignage public de ma reconnaissance, et je confiais à sa puissante intercession l'œuvre de régénération dont Votre Sainteté venait de jeter les bases en Orient.

Enfin, Très Saint Père, l'Église de Reims, justement fière de l'honneur que le Pape avait daigné lui faire en choisissant son Archevêque pour le représenter au Congrès de Jérusalem, avait tenu à lui préparer une réception solennelle, et j'ai eu la consolation, en rentrant dans mon diocèse, de chanter, dans la cathédrale parée comme aux plus grands jours, au milieu d'un immense concours de peuple, avec tout mon clergé, un *Te Deum* d'actions de grâces.

Avec le récit de ces événements, Très Saint Père, voici que s'achève la mission dont Votre confiance a daigné m'honorer : j'en conserve en mon cœur le plus doux et le plus précieux souvenir, tout prêt à servir encore la sainte Église, si mon dévouement pouvait être utile au Saint-Siège et procurer quelque bien aux peuples d'Orient.

C'est dans ces sentiments, Très Saint Père, que, prosterné à Vos pieds, en implorant la bénédiction apostolique, j'aime à me redire,

de Votre Sainteté,  
le très reconnaissant,  
très humble et très obéissant fils et créature.

† B.-M. Card. LANGÉNIEUX,

*Archevêque de Reims,*

LÉGAT DU SAINT-SIÈGE.

*Reims, 29 juillet 1893,*  
en la fête du B. Urbain II.

---



## V

### BREF DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

A SON ÉMINENCE le Cardinal LANGÉNIEUX, Archevêque de Reims

---

A NOTRE TRÈS CHER FILS BENOIT-MARIE LANGÉNIEUX, CARDINAL DE  
LA SAINTE ÉGLISE ROMAINE, DU TITRE DE SAINT-JEAN-PORTE-LATINE,  
ARCHEVÊQUE DE REIMS.

### LÉON XIII PAPE

**Cher Fils, Salut et Bénédiction Apostolique,**

La Relation consciencieuse et précise des actes du Congrès eucharistique de Jérusalem, que vous avez présidé, Nous a réjoui et grandement consolé.

Assurément, Nous donnons les plus grands éloges au zèle de tous ceux qui ont pris part à cette Assemblée ; mais c'est la sagesse et la piété avec lesquelles vous avez rempli la mission qui vous était confiée que Nous avons surtout appréciées.

Aussi, gardons-Nous la ferme confiance que votre dévouement, dont Nous avons eu la preuve, ne se ralentira pas, et que vous travaillerez à procurer le bien des Églises d'Orient, tel que vous le comprenez, pour que leur prospérité s'accroisse de jour en jour, et que les liens qui les unissent au Saint-Siège deviennent plus étroits.

Cette confiance se confond, dans Notre cœur, avec l'espoir qui Nous réjouit, de voir sortir des actes du Congrès des fruits de salut en abondance.

Nous sommes donc bien résolu à entourer de Notre constante sollicitude cette portion illustre du troupeau de Jésus-Christ, et à lui prodiguer Nos soins comme Nous l'avons fait jusqu'ici, dans la conviction où Nous sommes que Nos efforts persévérants pour lui venir en aide et relever ses gloires, ne seront ni vains, ni stériles.

En attendant, comme gage des faveurs divines, Nous vous

accordons avec amour dans le Seigneur la Bénédiction apostolique, à vous, Cher Fils, aux hommes d'élite qui se sont employés au succès du Congrès, et aussi au Clergé et aux Fidèles confiés à votre vigilance.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 10 décembre 1893, la sixième année de Notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

---

## VI

### PROGRAMME DU CONGRÈS

---

Le Congrès comprend trois ordres de réunion :

I. — Les *Réunions d'étude*, auxquelles peuvent prendre part tous les Membres du Congrès, prêtres et laïques. On y traite des matières contenues dans le Programme général.

II. — Les *Réunions sacerdotales*, ouvertes aux seuls ecclésiastiques, où l'on traite les questions indiquées au Programme spécial.

III. — Les *Séances générales*, ouvertes à tous les Congressistes et même aux Dames qui se sont munies d'une carte d'entrée personnelle. On réserve pour ces séances les œuvres les plus remarquables présentées au Congrès, et une large place y sera donnée, chaque jour, à la question particulièrement intéressante : *l'Orient et l'Eucharistie*.

#### PROGRAMME GÉNÉRAL

##### 1<sup>re</sup> SECTION. — *Foi et Enseignement eucharistique.*

Histoire sommaire des Congrès eucharistiques. — La dévotion eucharistique *chez les hommes*. — Ses manifestations publiques.

LE DOGME EUCHARISTIQUE, CENTRE DE TOUT, DANS L'ENSEIGNEMENT ET DANS LA VIE CHRÉTIENNE. — Catéchismes, prédication, œuvres et associations en général. — Le devoir pascal. — Communion fréquente. — Communion des malades.

L'EUCCHARISTIE, CENTRE DU CULTE ET DE LA LITURGIE. — Le prêtre. — L'Église, temple de l'Eucharistie. — L'autel, trône de l'Eucharistie. — Liturgie du Très Saint Sacrement. — Droits de Jésus-Hostie aux manifestations extérieures et publiques de la foi eucharistique : processions du Très Saint Sacrement, le Saint Viatique porté aux malades, etc.

L'EUCCHARISTIE, PRINCIPÉ ET CENTRE DE LA PIÉTÉ DES FIDÈLES. — La Messe en semaine, visite au Très Saint Sacrement, la genuflexion. — Concours des fidèles dans les fêtes et les cérémonies eucharistiques. — Confréries du Très Saint Sacrement et autres œuvres

eucharistiques. — Soins des autels, Œuvre des tabernacles, divers moyens de venir en aide aux églises pauvres.

**ACTION DE L'EUCARISTIE DANS LES ŒUVRES SOCIALES.** — Importance de l'action eucharistique dans les œuvres ouvrières, dans l'usine, dans le *Cercle catholique*, dans le *Cercle chrétien d'études sociales* et dans l'organisation générale du monde du travail. — Adoration réparatrice par catégories sociales.

## II<sup>e</sup> SECTION. — *Histoire et Statistique.*

**A. ÉGLISE UNIVERSELLE.** — Diverses nations et diocèses catholiques (sauf l'Orient).

**B. PROVINCE DE CHAMPAGNE ET PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE REIMS.**

1<sup>o</sup> HISTOIRE ET TRADITIONS. — Faits mémorables. — Monuments. — Institutions. — Personnages qui se sont fait remarquer par leur dévotion et leurs écrits. — BIBLIOGRAPHIE. — ARTS. — Architecture. — Sculpture. — Peinture. — Gravure. — Musique, etc.

2<sup>o</sup> ÉTAT ACTUEL DU CULTE EUCARISTIQUE. — Adoration perpétuelle. — Adoration nocturne. — Œuvre de l'Adoration Réparatrice. — Confréries du Très Saint Sacrement. — Association de prière et d'adoration avec l'église du Sacré-Cœur de Montmartre.

3<sup>o</sup> ŒUVRES À PROMOUVOIR. — Études des voies et moyens. — Industries du zèle sacerdotal et laïque.

## III<sup>e</sup> SECTION. — *L'Orient et l'Eucharistie.*

SUITES À DONNER AU CONGRÈS DE JÉRUSALEM :

1<sup>o</sup> Exposé historique du Congrès eucharistique de Jérusalem.

2<sup>o</sup> Les Églises orientales unies et non unies. — Traditions et Liturgies eucharistiques.

3<sup>o</sup> Situation actuelle des Églises unies d'Orient en face du Schisme et du Protestantisme.

4<sup>o</sup> Étude des moyens de venir en aide aux catholiques d'Orient. — Vœux émis par le Congrès eucharistique de Jérusalem. — Écoles, Séminaires, publications et revues, pèlerinages, création de paroisses, etc.

## PROGRAMME PARTICULIER DES RÉUNIONS SACERDOTALES

**I. DE L'ÉTUDE DE LA TRÈS SAINTE EUCARISTIE.** — Nécessité de cette étude pour le prêtre, au point de vue dogmatique, moral, liturgique et apologétique. — Livres et méthodes. — Questions

pratiques : application de cette étude au catéchisme, à la prédication, à la direction spirituelle.

II. DE LA SANCTIFICATION DU PRÊTRE PAR L'EUCARISTIE. — Méditation et adoration. — La Sainte Messe : préparation et action de grâces ; vie d'union à Notre-Seigneur dans la Sainte Eucharistie. — Association des Prêtres adoreurs.

III. ÉGLISES. — *Matériel liturgique* : Sanctuaire, autel, sacristie et annexes. — Tabernacle, lampe du sanctuaire. — Ornaments et vases sacrés. — Livres liturgiques.

*Personnel des églises* : Formation et surveillance des employés : chantres, enfants de chœur. — Cérémonies. — Chants. — Musique. — Tenue des fidèles.

IV. MESSE ET COMMUNIONS. — Messe des écoles. — Messes de confréries et réunions d'associations. — Première Communion : préparation, cérémonies, conservation des bons résultats. — Communions mensuelles et plus fréquentes. — La communion des malades. — Le Saint Viatique.

V. CULTE DU TRÈS SAINT SACREMENT. — Visite au Très Saint Sacrement en particulier, en commun. — Divers modes d'adoration : diurne, nocturne, par catégories sociales. — De la Bénédiction et de l'Exposition du Très Saint Sacrement : opportunité, avantages. — Processions du Très Saint Sacrement. — Pèlerinages eucharistiques.

VI. CONFRÉRIES ET ASSOCIATIONS. — La place que doit y tenir la Sainte Eucharistie : communions, indulgences qui y sont attachées. — Influence des associations dans la paroisse. — Voies et moyens de promouvoir leur fondation, d'assurer leur fonctionnement, leur durée et leur développement.

*Au nom du Comité permanent des Congrès eucharistiques,*

DE PÉLERIN,  
*Secrétaire général.*

† VICTOR-JOSEPH,  
*Évêque de Liège, Président.*

#### OBSERVATIONS

La carte du Congrès, nominative et personnelle, sera délivrée moyennant une cotisation de 10 francs. Elle donnera droit : 1° à la participation à toutes les séances de délibération du Congrès ; 2° à une place réservée pour les cérémonies religieuses ; et 3° au Compte Rendu détaillé (beau volume in-octavo) de tous les travaux du Congrès. Des cartes pour les Dames seront également

délivrées, au prix de 5 francs; elles donneront droit à l'entrée aux Séances générales et au Compte Rendu.

Le prix de la carte est réduit à 5 francs, pour ceux qui renoncent à recevoir le Compte Rendu.

Toutes les demandes d'inscription, les rapports et les communications relatives au Congrès doivent être adressés à *M. de Pélerin, secrétaire général du Comité permanent des Congrès eucharistiques, 5, rue Bayard, à Paris; ou 13, boulevard Gambetta, à Nîmes (Gard); ou, pour le diocèse de Reims, à M. le chanoine Bussenot, secrétaire général de l'Archevêché, à Reims.*

Les cartes du Congrès seront envoyées d'avance, contre versement de la cotisation, ou distribuées le premier jour du Congrès.

Les assemblées générales et les différentes réunions du Congrès auront lieu à l'Archevêché, dans la magnifique salle des Rois et ses dépendances.

---

## VII .

### HORAIRE DU CONGRÈS

---

**Mercredi 25 Juillet.** — **Ouverture du Congrès** à la Cathédrale, à huit heures du soir; chant du *Veni Creator*; Allocution par M<sup>sr</sup> l'Évêque de Liège; Salut solennel et Bénédiction du Très Saint Sacrement.

#### TOUS LES JOURS DU CONGRÈS

*A sept heures du matin, Messe dite du Congrès*, par l'un de NN. SS. les Évêques, avec Allocution :

Le **Jedi**, dans l'église paroissiale de Saint-Maurice;

Le **Vendredi**, dans l'église paroissiale de Saint-André;

Le **Samedi**, dans la basilique de Saint-Remi.

*De sept heures du matin à six heures du soir :*

#### EXPOSITION DU TRÈS SAINT SACREMENT

Pour les Membres du Congrès, dans la *Chapelle de l'Archevêché*, centre du Congrès;

Pour les fidèles, dans l'*église paroissiale de Saint-Jacques*, où chaque matin, à sept heures, la Messe sera dite, avec Allocution. par un de NN. SS. les Évêques présents au Congrès. Pendant la journée, des exhortations seront adressées aux adorateurs.

#### TRAVAUX DU CONGRÈS

*Nota : Les Séances de Section se tiendront dans la grande salle de l'Archevêché. Les Réunions sacerdotales se tiendront dans la Salle capitulaire (Sacristie de la Cathédrale).*

**Jedi 26 Juillet.** — A neuf heures, Réunion de la Section d'ENSEIGNEMENT GÉNÉRAL.

A onze heures, Réunion sacerdotale.

A deux heures, Réunion de la deuxième Section : HISTOIRE ET STATISTIQUE.

**Vendredi 27 Juillet.** — A neuf heures, Réunion de la Section d'ENSEIGNEMENT GÉNÉRAL.

A onze heures, Réunion sacerdotale.

A deux heures, Réunion de la Section : L'ORIENT ET L'EUCHARISTIE.

**Samedi 28 Juillet.** -- A neuf heures, Réunion de la Section : HISTOIRE ET STATISTIQUE.

A onze heures, Réunion sacerdotale.

(Il n'y aura pas de Réunion à deux heures, à cause des Confessions.)

#### ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Chaque jour, à quatre heures et demie, dans la *grande salle de l'Archevêché*.

#### EXERCICE DU SOIR

A huit heures du soir, Procession et Salut du Très Saint Sacrement, précédés d'une Allocution par l'un de NN. SS. les Evêques :

Le **Jedi**, à *Saint-André*.

Le **Vendredi** (*Journée de Réparation*), à *Saint-Remi*; l'Adoration nocturne suivra cet exercice.

Le **Samedi**, à la *Cathédrale*, *Hommages publics et triomphe de la Sainte Eucharistie*.

#### CLÔTURE

**Dimanche 29 Juillet.** — Fête du B. Urbain II.

**A la Cathédrale**, à six heures du matin, Messe basse pour la Communion générale.

A neuf heures, Messe pontificale.

L'après-midi, **Pèlerinage au Prieuré de Binson**. Outre les trains ordinaires, train spécial pour Binson, départ à midi vingt minutes.

Au Prieuré, à trois heures, Vêpres, *Procession solennelle* du Très Saint Sacrement, Allocution, Amende honorable, Bénédiction.

Retour à Reims par train spécial, à six heures et demie.



## VIII

### COMITÉ LOCAL

Institué par Son Éminence le Cardinal Archevêque de Reims

POUR L'ORGANISATION DU CONGRÈS

---

*Président* : M<sup>r</sup> CAULY, protonotaire apostolique, vicaire général.

*Vice-Président* : M. l'abbé COMPANT, vicaire général.

*Secrétaires* :

M<sup>r</sup> JUILLET, protonotaire apostolique, doyen du Chapitre, secrétaire général ;

M. l'abbé GODEX, chanoine honoraire, aumônier de l'Adoration Réparatrice.

#### 1<sup>re</sup> SECTION

##### Programme. — Travaux.

*Président* : M<sup>r</sup> PÉCHENARD, protonotaire apostolique, vicaire général.

*Secrétaire* : M. l'abbé A. HANNESSE, chanoine honoraire, secrétaire de l'Archevêché.

*Membres* :

MM. BOCET, supérieur du grand Séminaire ;

GIRARD, chanoine ;

LAMORLETTE, chanoine ;

RABUTET, chanoine, aumônier du Carmel ;

BLAIZE, chanoine ;

BRINCOURT, supérieur du petit Séminaire ;

R. P. SIMÉON, S. J., supérieur de la Résidence de Reims ;

PETIT, professeur au grand Séminaire ;

BERRUÉ, professeur au grand Séminaire ;

BELLER, aumônier de Nazareth.

2<sup>e</sup> SECTION**Finances. — Matériel.**

**Président** : M. BUSSENOT, chanoine, vicaire général.

**Secrétaire** : M. A. MARESCHAL, membre de la Société de Saint-Vincent de Paul.

**Membres ecclésiastiques :**

**MM.** DECHEVERRY, chanoine ;  
COLLIGNON, curé-archiprêtre de Notre-Dame ;  
BAYE, curé-doyen de Saint-Remi ;  
BUTOT, curé-doyen de Saint-Jacques ;  
MARTINCOURT, curé de Saint-Maurice ;  
CHAMPSAUR, curé de Saint-André ;  
LÉONARDY, curé de Saint-Thomas ;  
FROMENT, curé de Saint-Jean-Baptiste ;  
MIMIL, curé de Sainte-Geneviève ;  
PINEL, professeur au grand Séminaire ;  
SURY, aumônier du Noviciat des Frères ;  
BONNAIRE, curé de Witry-lès-Reims ;  
Frère VICTOR, directeur du Pensionnat des Frères ;  
LECOMTE, vicaire à Saint-Thomas ;  
CAMU, vicaire à Notre-Dame.

**Membres laïques :**

**MM.** BENOIST Albert, industriel ;  
DEMOULIN, négociant ;  
DUVAL A., avocat ;  
GIVELET H., président des Conférences de St-Vincent de Paul ;  
HARMEL Léon, filateur au Val-des-Bois ;  
HEIDSIECK Henri, négociant ;  
HOULON aîné, ancien négociant ;  
HOULON Georges, négociant ;  
KELLER (le général), commandeur de la Légion d'honneur  
LALLEMENT C., négociant ;  
MARESCHAL Maurice, négociant ;  
MENNESSON Henry, négociant ;  
MENNESSON Louis, avocat ;  
PERSON, avocat ;  
POULLOT, manufacturier ;  
PRUDHOMMEAUX, négociant ;  
RIVIÈRE,  
ROGELET E., industriel.

3<sup>e</sup> SECTION

## Cérémonies.

*Président* : M. COMPANT, vicaire général.

*Secrétaire* : M. DIVOIR, prêtre-sacristain de Notre-Dame.

*Membres :*

MM. PÉRIN, chanoine ;  
 CERF, chanoine ;  
 BERNARD, directeur au Grand Séminaire ;  
 GOBLET, curé-doyen de Châtillon-sur-Marne ;  
 LEGRAS, supérieur du Prieuré de Binson ;  
 DELOZANNE, aumônier des Œuvres ouvrières ;  
 Ch. HANNESSE, directeur du *Bulletin religieux* ;  
 MANTEAU, prêtre-sacristain de Saint-Remi ;  
 LECLERC, vicaire à Saint-Jacques de Reims ;  
 GALLET, vicaire à Saint-André de Reims.

## Commissaires.

*Membres ecclésiastiques :*

MM. l'abbé BONNAIRE, l'abbé SURY, l'abbé BENOIT F., l'abbé BENOIT M., l'abbé CRÉMIEUX, l'abbé CUILLER, l'abbé FISSIER,	MM. l'abbé FORZY, l'abbé GUILLAUME, l'abbé LEMAIRE, l'abbé MENIER, l'abbé MIDOC, l'abbé PEIFER.
--	--

*Membres laïques :*

## A LA CATHÉDRALE

MM. DEMOULIN, commissaire en chef, PANIS fils,	MM. THOMAS fils, PRUDHOMMEAUX fils, SOGNY.
--	--

## A LA BASILIQUE SAINT-REMI

MM. BUIRON, comm <sup>re</sup> en chef, THOMAS, BRÉDOUX, THIÉBAULT, HUMBERT,	MM. LALOUE, PRÉVOST, RENAULT, RABELLE, ROBERT.
--	---

## A L'ÉGLISE SAINT-ANDRÉ

MM. RAGUET,  
MACQUART,  
GRANDREMY,  
CLERC,  
FAGART,

MM. PAGNIER,  
HÉCART P.,  
HÉCART L.,  
GÉRARD.

---

# ADHÉSIONS

---

## I

### LETTRES ADRESSÉES A S. É. LE CARDINAL LANGÉNIEUX

Archevêque de Reims

---

## I

*Archevêque*  
DE  
TOULOUSE

---

*Toulouse, le 23 avril 1894.*

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR,

Avec empressement et avec un vrai bonheur je me serais rendu à l'aimable invitation que vous voulez bien me faire. Je viens de commencer ma quatre-vingt-huitième année, et à cet âge on voit poindre des infirmités qu'il est sage de ne pas développer. C'est pour ce motif que je n'assisterai pas aux magnifiques fêtes qui se préparent à Cambrai pour le couronnement de Notre-Dame de Grâce, et où ma place était toute marquée. Je vais chercher à vous envoyer un délégué. Je serai présent à vos réunions d'esprit et de cœur.

.....  
Daignez, Eminence Révérendissime, agréer, avec mes sincères excuses, l'assurance de mon respectueux dévouement.

† Fl. Card. DESPREZ, Archevêque de Toulouse.

## II

Archevêché  
DE  
PARIS

---

Paris, le 24 avril 1894.

ÉMINENTISSIME ET VÉNÉRÉ SEIGNEUR,

Je serai très heureux, à moins d'impossibilité, de répondre à l'invitation de votre chère Eminence pour le Congrès eucharistique de Reims. Je prévois pour la fin de Juillet des embarras de divers genres, entre autres le Chapitre des Religieuses du Sacré-Cœur pour l'élection de la Supérieure générale. J'espère que la bonne Providence ménagera les choses de manière à me laisser au moins un jour de liberté, pour aller recueillir ma petite part des grâces de la sainte Assemblée.

Veuillez, Très Vénéré et Éminentissime Seigneur, agréer l'hommage de mon affectueux respect et de mon fraternel dévouement en N.-S.

† FR., Card. RICHARD, Archev. de Paris.

## III

Evêché  
DE  
CHALONS

---

En visite pastorale à Clermont,  
24 avril 1894.

ÉMINENCE,

La trop modeste part de concours qui est en notre pouvoir est offerte avec empressement au Congrès eucharistique, dont la direction est confiée à vos habiles et puissantes mains. Après avoir constitué le comité local ou diocésain, avec les prêtres les plus expérimentés en ce genre de travaux, je serai heureux d'aller m'édifier à Reims, d'aller y prendre quelques lumières. S'il est encore possible à un novice de mon âge d'apprendre et de comprendre quelque chose en ce qui touche les besoins des temps nouveaux, je choisirai les circonstances et le jour qui me

seront signalés par les Congressistes de Châlons. Aujourd'hui, j'ai le devoir de remercier Votre Éminence de la bonté qu'elle met à m'y inviter.

Je vous prie d'agréer, Monseigneur, mes sentiments de profonde et affectueuse révérence.

† G. MARIE, *Ev. de Châlons.*

#### IV

*Châti*

*Le 25 mai 1894.*

CHARTRES

ÉMINENCE,

J'ai le plus grand désir, — si ma santé, meilleure qu'elle n'a été, mais loin encore d'être remise, me le permet, — d'assister au Congrès eucharistique qui doit se tenir à Reims. Ce Congrès me sera doux en lui-même; il me sera doux aussi d'être quelques jours près de Votre Éminence; et cela pour plus d'une raison.

Vous aurez la grande bonté de me faire donner en temps utile les indications pratiques nécessaires.

Veuillez agréer, Éminence, le fidèle hommage de mes bien dévoués respects.

† FR., *Ev. de Chartres.*

#### V

*Châti*

A Son Éminence le Cardinal LANGÉNIEUX,  
*Archevêque de Reims.*

NAMUR

ÉMINENCE,

C'est demain qu'aura lieu à Reims l'ouverture du Congrès eucharistique.

Il m'eût été extrêmement agréable d'y prendre part, à l'exemple de mon vénéré collègue de Liège.

J'ai dû me refuser cette grande consolation, à raison des devoirs personnels nombreux qui me retiennent dans mon diocèse. Absent de corps, j'assisterai d'esprit et de cœur à vos importants travaux, et je demanderai au Seigneur qu'Il daigne les faire servir à sa plus grande gloire, à l'honneur de son Eglise et au plus grand bien des âmes.

Élevé sur le siège de Saint-Aubain depuis près de deux ans, je n'ai pu encore aller dire à Votre Éminence tout le respect qu'elle m'inspire, et m'animer au souffle de son zèle si éclairé et si ardent.

Veuillez avoir la bonté d'apprécier mon cas avec l'indulgence qui vous caractérise, et croyez que je compterai au nombre de mes jours les plus fortunés celui où il me sera donné d'aller vous rendre mes devoirs.

Daignez agréer, Éminence, l'hommage de ma parfaite vénération.

† J.-B<sup>e</sup>, *Ev. de Namur.*

---



## II

### LETTRES ADRESSÉES A M<sup>GR</sup> L'ÉVÊQUE DE LIÈGE

Président du Comité permanent du Congrès Eucharistique

---

#### I

Archidiacre

de  
CAPOUE

Capoue, le 7 juin 1894.

*A Sa Grandeur M<sup>GR</sup> l'Évêque de Liège,*

MONSIEUR,

Je réponds un peu tard à votre lettre du 7 mars dernier, mais je tenais auparavant à me décider sur le choix de la personne qui pourrait me représenter au prochain Congrès de Reims.

Je ne saurais vous dire, Monseigneur, avec quel intérêt j'ai suivi tout ce qui regardait le Congrès eucharistique de Jérusalem, dont j'ai parlé dans un discours que je devais lire au Congrès catholique de Naples.

Ne pouvant pas accepter, à mon très grand regret, la gracieuse invitation d'assister au prochain Congrès eucharistique de Reims, à cause de ma santé, je me permets de prier Votre Grandeur de m'y représenter.

Soyez convaincu, Monseigneur, que je forme dès à présent des vœux sincères pour le succès moral du nouveau Congrès, et que je demande au Tout-Puissant de vouloir en bénir les travaux, afin que le monde catholique éprouve de plus en plus les bienfaits de l'Œuvre, dans sa lutte avec les ennemis de la foi, qu'elle veut ramener dans le giron de la sainte Église Apostolique et Romaine.

Agréez, Monseigneur, mes remerciements et les assurances de ma haute considération.

Votre dévoué serviteur,

† ALPHONSE, Cardinal CAPECELATRO,

*Archevêque de Capoue c/ Bib. S. R. E.*

## II

**Patriarcat Arménien  
Catholique**

Constantinople, le 26 avril, v. s., 1894.

*A Sa Grandeur M<sup>re</sup> DOUTRELOUX, évêque de Liège,  
Président du Comité permanent des Œuvres  
eucharistiques, à Liège.*

MONSIEUR,

M. de Pèlerin m'a fait l'honneur de me transmettre la copie imprimée de la lettre de Votre Grandeur, en date du 7 mars, ainsi que celle du Programme du prochain Congrès eucharistique.

Je suis heureux de vous informer, Monseigneur, que je m'associe à Vous du fond du cœur, pour obtenir du Ciel le succès de ces nouvelles assises des Œuvres eucharistiques, et je réitère ardemment à cette occasion les vœux que je Vous avais adressés lorsque Vous me faisiez part de la décision prise par le Comité permanent des dites Œuvres de tenir à Jérusalem même l'un de ses Congrès.

Je ne manquerai pas d'ordonner des prières spéciales à notre Clergé et à nos Communautés religieuses, surtout pour les quatre jours affectés aux séances du Congrès. Vous dites fort bien que l'Orient a parlé à Jérusalem, et qu'à Reims l'Occident répondra.

Il est temps en effet que l'on voie les preuves d'une réponse efficace, que les applaudissements enthousiastes qui ont salué dans la Ville sainte la *grande question* de l'Union des Églises produisent des fruits propres à en faciliter l'heureuse solution. Il est temps que la question entre, avec le prochain Congrès international, dans une phase nouvelle, et de plus en plus pratique.

Les Vœux formulés par le Congrès eucharistique de Jérusalem renferment brièvement, mais clairement, tout ce qu'exige la situation présente. Où en est-on par rapport à la réalisation de ces Vœux? Quel est le chemin parcouru? — Voilà la question qui sera naturellement posée au IX<sup>e</sup> Congrès; et j'espère que le Seigneur en bénira les saintes délibérations.

Tel est le vœu que je forme, Monseigneur, en terminant ces lignes, et en priant Votre Grandeur d'agréer la nouvelle assurance de mon affectueuse vénération.

Votre dévoué en Notre-Seigneur,

† ÉTIENNE-PIERRE X. AZARIAN,  
*Patriarche des Arméniens catholiques.*

## III

**Archevêché Maronite**

Nicosie, le 18 mai 1894.

**CHYPRE***A Sa Grandeur M<sup>r</sup> l'Évêque de Liège, Président du Congrès,***EXCELLENCE,**

C'est avec joie que j'ai reçu à l'île de Chypre votre lettre du 7 mars 1894.

Le Congrès eucharistique de Jérusalem, Monseigneur, a été pour moi une consolation si vive, un secours si puissant dans la direction de ma mission, que je tressaille d'allégresse à la nouvelle du IX<sup>e</sup> Congrès eucharistique international, qui doit se tenir à Reims, du 25 au 29 juillet prochain.

Votre zèle apostolique, Monseigneur, m'assure d'avance que vous recueillerez de ce Congrès les mêmes fruits que vous avez recueillis en Orient : aussi, Monseigneur, c'est avec toute l'effusion de mon âme que j'ai reçu votre bienveillante invitation d'unir mes prières et celles de mes troupeaux aux ferventes prières de nos frères de l'Occident ; les religieux et les fidèles de mon Église, Monseigneur, se feront un bonheur de s'associer par leurs prières à l'Œuvre glorieuse que vous êtes en train d'entreprendre.

Mes enfants de Chypre, que j'ai le bonheur de visiter en ce moment, se feront, eux aussi, une gloire de prier pour le progrès de la foi et du catholicisme.

L'enthousiasme excité au Mont-Liban par la sagesse et le dévouement apostolique de l'Éminentissime Cardinal-Légat, M<sup>r</sup> le Cardinal Langénieux, cet enthousiasme est l'organe actif de la réalisation des Vœux du Congrès eucharistique de Jérusalem ; les Libanais sont fiers de voir le digne champion de l'Église travailler énergiquement pour la propagation de la foi de leurs ancêtres, et, dans leur reconnaissance filiale, ils regrettent de ne pouvoir offrir que leurs humbles prières, ils regrettent de ne pouvoir prendre une part plus active au bien qui se produit en Occident.

Je dois donc vous exprimer mes plus chaleureux remerciements pour l'occasion que vous me présentez de raviver l'enthousiasme.

siasme de mes enfants ; je n'épargnerai rien, Monseigneur, pour mettre en pratique toutes les œuvres de dévotion, afin de vous récompenser de l'intérêt et de l'affection que vous montrez pour l'Orient.

Votre très humble et très dévoué serviteur,

† NEMATULLAH SÉLOUAN,  
*Archevêque maronite de Chypre.*

#### IV

*Archevêché*  
DE  
TARENTE

Tarente (Italie), en la Fête-Dieu 1894.

==  
*A Sa Grandeur Ill<sup>me</sup> et R<sup>me</sup> M<sup>sr</sup> l'Évêque de Liège.*

MONSEIGNEUR,

La charité de Jésus-Christ nous presse, et elle nous oblige d'employer tous nos soins pour sauver ce siècle qui s'approche du tombeau. Lumière, sainteté et bien-être, voilà le triple besoin du triple ordre intellectuel, moral et matériel : le siècle voulut ces biens de la science, de la civilisation et du progrès sans Dieu, et il eut des ténèbres, de la corruption et des malheurs innombrables, qui oppriment sans cesse et sans exception. Oh ! avant de finir, qu'il se prosterne humblement devant la Très Sainte Eucharistie, et il aura la lumière, la sainteté et le bien-être, comme de sa véritable et efficace source.

Je salue donc le IX<sup>e</sup> Congrès eucharistique international, qui aura lieu à Reims au mois de juillet prochain, comme un bienfait signalé de la Providence pour notre siècle, et je suis sûr qu'en continuant l'œuvre diligente des Congrès précédents, il arrivera à persuader notre siècle que son salut est la sainte Eucharistie.

Avec ces souhaits et avec cette confiance, j'adhère au Congrès et je prie le Bon Dieu d'accorder tous ses dons célestes à tous ceux qui y prendront part, et particulièrement à Son Éminence le Président, dont je baise les mains.

Je suis votre humble serviteur et confrère en Jésus-Christ,

PIETRO TOVIO,  
*Arcivesc. di Tarento.*

## V

**Archevêché**

Agra, le 7 juin 1894.

**D'AGRA**  
==*A Sa Grandeur M<sup>re</sup> l'Evêque de Liège.***MONSEIGNEUR,**

Ce fut avec regret que nous vîmes passer, l'année dernière, les fêtes de l'Ascension et de la Pentecôte sans qu'il me fût possible de m'unir, autrement que d'esprit et par la prière, aux Membres du Congrès eucharistique réunis alors à Jérusalem. Aujourd'hui la poste m'apporte la bonne nouvelle qu'un autre Congrès doit se réunir cette année à Reims, pour continuer l'œuvre, si chère à tout cœur chrétien, de faire aimer et honorer de plus en plus Notre Seigneur Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie.

Monseigneur, je m'estimerai heureux s'il m'était donné de pouvoir assister à vos augustes Assemblées, et d'y entendre la voix de ces illustres prélats, de ces nobles chrétiens qui ont déjà tant fait pour rehausser le culte de la sainte Eucharistie dans le monde entier; mais la grande distance et les affaires de mon diocèse m'empêchent de me procurer cette consolation. Toutefois, à Reims comme à Jérusalem, je serai présent, avec mes prêtres et mes ouailles, en esprit et par la prière, car nous demanderons au Seigneur qu'il daigne bénir vos efforts, répandre sur l'auguste Assemblée ses plus précieuses bénédictions, et vous consoler par des résultats aussi beaux et aussi utiles que ceux qui furent obtenus dans les Congrès précédents.

Daignez agréer, Monseigneur, avec les vœux les plus sincères que je forme pour le succès du IX<sup>e</sup> Congrès eucharistique, l'hommage des sentiments les plus respectueux et les plus dévoués avec lesquels j'ai l'honneur d'être

de Votre Grandeur,  
l'humble et dévoué serviteur en Jésus-Christ.

† F. EMMANUEL, O. C.,

*Archevêque d'Agra (Indes orientales).*

## VI

Archidiecése  
DE  
SCUTARI

---

Scutari d'Albanie, 7 juin 1894.

A Sa Grandeur M<sup>or</sup> DOUTRELOUX, Evêque de Liège,

MONSEIGNEUR,

J'ai appris par la lettre de Votre Grandeur, du 7 mars 1894, que le IX<sup>e</sup> Congrès eucharistique se tiendra cette année à Reims, du 25 au 29 juillet 1894, sous la présidence de Son Éminence le cardinal Langénieux, Archevêque de Reims.

Je regrette qu'à cause de la distance et des occupations de mon office je ne puisse répondre à l'invitation et intervenir au Congrès. Cependant, que votre Grandeur soit bien sûre que, si je ne puis pas assister de présence, j'y assisterai en esprit, et je prierai le bon Dieu qu'il daigne bénir les efforts de cette œuvre et couronner d'un heureux résultat tout ce qu'on fera dans le Congrès selon le Programme.

Je prie Votre Grandeur de vouloir bien assurer la vénérable Assemblée que, même dans cet Archidiocèse, le culte eucharistique augmente de plus en plus par la fréquentation quotidienne de la sainte messe, par les communions fréquentes, par les Visites au Saint Sacrement, les processions, les saluts, etc.

Veuillez, Monseigneur, bénignement m'excuser si je n'ai pu, jusqu'à présent, répondre à Votre lettre, et agréer les sentiments de ma profonde estime et de ma vénération.

Votre très humble et obéissant serviteur,

† PASCAL GUERRINI, Archevêque de Scutari.

## VII

**Évêché Arménien  
Catholique**

Angora, le 31 mai 1394.

*A Sa Grandeur M<sup>gr</sup> l'Évêque de Liège, Président du Congrès.*

MONSEIGNEUR,

Je viens de recevoir votre bien estimée lettre, imprimée du 7 mars, sur le IX<sup>e</sup> Congrès eucharistique international qui doit se tenir à Reims du 23 au 27 juillet prochain.

Je bénis le Seigneur de voir qu'il continue à susciter dans son Église des hommes vraiment dévoués et zélés qui entreprennent et exécutent tant de travaux utiles et nécessaires pour la plus grande gloire de Jésus-Hostie et le vrai bien des âmes. Ces esprits élevés, ces cœurs nobles, qui mettent tout leur talent et toute leur ardeur au service de Dieu et du prochain, doivent forcer la sympathie, l'intérêt et la reconnaissance de tout chrétien ; dans tous les cas, on ne peut douter que leurs noms ne soient inscrits en lettres d'or dans le Livre de Vie.

Déjà, l'an dernier, après avoir salué avec une grande joie l'idée d'un Congrès à Jérusalem, je m'étais uni de cœur et de prières à son Comité et à ses Membres, en attendant l'honneur d'y assister ; mais, hélas ! empêché par les besoins pressants de mon diocèse, ce bonheur ne fut point le mien. Mais avec quelle ardeur j'ai prié pour son succès, avec quel intérêt j'en ai suivi de loin les séances, et surtout avec quelle joie j'en ai lu les vœux et les résultats immédiats, il serait difficile de l'exprimer. Ce que je puis dire ici, c'est que mon cœur d'évêque fut comblé d'une consolation d'autant plus grande que les espérances que nous promet cet important Congrès étaient les plus flatteuses et les plus précieuses pour nous. Oui, un Evêque d'Orient ne pouvait ne pas être ému en constatant tous ces hauts faits que nos frères d'Occident exécutent dans le principal et unique but de procurer, de faciliter le progrès et l'éclat de la foi catholique dans ces

contrées autrefois célèbres, mais aujourd'hui si dignes de compassion.

Que la divine Eucharistie, reconnue par l'autorité du Chef de l'Eglise comme devant être le moyen le plus propre de rapprochement et de réconciliation de nos frères séparés, achève cette grande œuvre d'Union qu'Elle a si solennellement inaugurée, il y a un an, et qu'Elle inspire, pour le présent, les congressistes de Reims ! Et lorsque vous voulez bien nous dire, Monseigneur, « A Jérusalem, l'Orient a parlé ; à Reims, l'Occident répondra », nous pouvons et nous devons croire que le IX<sup>e</sup> Congrès eucharistique sera le complément et le couronnement de celui qui l'a précédé, et qui nous a permis les plus belles espérances. Nous ne pouvons pas douter que cette réponse sera favorable à tout égard. Qui la fera, cette réponse ? C'est la ville qui fut le berceau de cette féconde nation qui devait un jour s'appeler la Fille aînée de l'Eglise, et dont la plus grande gloire serait à sa foi généreuse, à sa foi propagatrice et exécutrice des desseins de Dieu à travers les temps et les lieux ; elle sera généreuse et belle cette réponse, car c'est le Sacrement du plus généreux et du plus bel amour qui l'inspirera.

Dans cette attente et ce désir, je me ferai un devoir bien cher de prier et de faire prier mon clergé et mes fidèles pour le succès du Congrès de Reims, pour Son Éminence le Cardinal-Légat, pour le Comité permanent et en particulier pour Vous, Monseigneur, qui y prenez une part si active et si laborieuse.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression de la haute considération et du profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, en Notre Seigneur Jésus-Christ,

De Votre Grandeur,  
le plus humble serviteur,

† Jean OHANNESSIAN, *Evêque d'Angora.*



## VIII

Ebtché

Adana, 4 juin 1894.

D'ADANA

*A Sa Grandeur M<sup>re</sup> l'Évêque de Liège, Président du Congrès  
eucharistique, à Liège,*

MONSEIGNEUR,

Je prends la liberté de vous écrire à l'approche du Congrès de Reims.

Monseigneur, le cœur de Votre Grandeur, plein de la charité de Jésus-Christ, ne peut pas oublier ses frères en épiscopat : c'est pourquoi, moi, le dernier des Evêques catholiques, je vous prie de ne pas m'oublier, pendant les jours bénis du Congrès, dans vos saintes et ferventes prières, qui sont très acceptables devant Jésus-Hostie. Ah ! puissé-je devenir, moi aussi, un saint évêque, pour faire du bien dans ce Diocèse, patrie de saint Paul ! Certes, si j'étais un digne pasteur, mon Diocèse ne serait pas dans ce malheureux état. Mais j'espère, par les bénédictions du Congrès de Reims et par les prières qui se feront là, que Jésus me donnera ses grâces et me sanctifiera. Et comme le Congrès de Jérusalem a rempli de bénédictions mon Diocèse, aussi celui de Reims achèvera l'œuvre commencée. Je ne puis pas oublier la douceur et la consolation que j'éprouvai à Jérusalem en causant avec vous ; vos conseils, vos exhortations, ne sont pas oubliés. Ah ! si je pouvais vous entendre encore cette fois !

Agrérez, Monseigneur, avec l'expression de ma sincère gratitude, les sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur de me dire pour toujours,

De Votre Grandeur,  
le très obligé et dévoué serviteur en N.-S.,

† PAUL TERZIAN, évêque d'Adana et Tarse.

P. S. — J'ai envoyé à M. de Pèlerin un Rapport sur le bien opéré en un an, dans mon diocèse d'Adana, depuis le Congrès de Jérusalem.

## IX

*Bischof*  
—  
FIÉSOLE  
—

Fiésole (près de Florence), le 29 mai 1894.

A Sa Grandeur M<sup>re</sup> VICTOR-JOSEPH DOUTRELOUX, *Evêque de Liège.*

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur et le plaisir de répondre à la circulaire que vous avez eu la bonté de m'adresser à propos du futur Congrès eucharistique dans l'illustre cité de Reims, et, bien qu'il ne me soit pas permis d'y prendre part personnellement, comme vous pouvez aisément le concevoir, je suis heureux de vous exprimer ma plus vive approbation pour une œuvre de si haute importance au point de vue religieux et social; et je ne manquerai pas d'implorer le secours des prières de mes prêtres et des fidèles confiés à mes soins, pour attirer les bénédictions du Bon Dieu sur ceux qui s'y sont dévoués avec tant de zèle et de générosité.

Plaise à Dieu que le culte du Très Saint Sacrement de l'autel rallume le feu sacré de la Charité dans le cœur de nos frères, de sorte qu'ils soient réunis au centre de la foi et du salut, la sainte Église catholique!

Tout en vous priant, Monseigneur, d'accepter la déclaration de ma plus haute estime et révérence, je me signe

Votre très humble serviteur,

† DAVID,

*Evêque de Fiésole.*

---

### III

## LETTRES ADRESSÉES A M. DE PÈLERIN

Secrétaire général des Congrès Eucharistiques

---

### I

**Patriarchat Latin**  
—  
**JÉRUSALEM**

---

Jérusalem, le 29 avril 1894.

*A Monsieur le Secrétaire général du Congrès.*

CHER MONSIEUR LE SECRÉTAIRE,

Je m'empresse de vous remercier des consolantes communications que vous avez bien voulu me faire par votre lettre du 7 courant, et je me réjouis des heureux résultats obtenus par le Congrès de Jérusalem, et constatés par le Bref que le Saint-Père a adressé au si digne Cardinal Langénieux. Ces résultats, que personne ne peut mettre en doute, et qui sont maintenant du domaine de l'histoire, nous permettent d'en espérer de semblables, et de plus grands encore, du Congrès eucharistique qui se réunira prochainement à Reims, sous la présidence de Son Eminence M<sup>gr</sup> le Cardinal. Devant commencer au mois de mai la visite du diocèse, je ne pourrai assister au Congrès en personne, mais j'y serai en esprit; j'en suivrai les travaux, et je prendrai le plus vif intérêt aux bonnes nouvelles qui nous parviendront à ce sujet.

Veuillez agréer, cher Monsieur, la nouvelle assurance de ma haute considération et de mon parfait dévouement.

† Ludovic PIAVI,

*Patriarche de Jérusalem.*

## II

**Patriarcat Grec**  
**D'ANTIOCHE, D'ALEXANDRIE**  
**ET DE JÉRUSALEM**

---

Le Caire, le 2 mai 1894.

*A Monsieur le Secrétaire général du Congrès,*

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE,

J'ai reçu avec plaisir votre aimable lettre du 8 avril, ainsi que celle de M<sup>re</sup> de Liège, et le Programme du Congrès eucharistique qui aura lieu cette année à Reims; je prie le bon Dieu de bénir votre entreprise et de féconder vos généreux efforts.

.....

Un grand mouvement de retour à l'unité s'accroît de plus en plus dans la Haute Syrie, à Homs et Hamah, et du côté de l'Anatolie: des villages entiers demandent à rentrer dans le giron de l'Eglise catholique.

Le nombre des nouveaux convertis dans la Haute Syrie est devenu si grand qu'il serait bon de créer là un nouvel évêché; mais c'est le manque absolu de ressources qui m'empêche de le faire! En un mot, le mouvement de conversion est actuellement très grand en Orient, et il a besoin d'être soutenu et secouru.

Je prie le Seigneur de répandre ses abondantes bénédictions sur le Congrès eucharistique de Reims, et j'ai la ferme confiance qu'on y prendra les moyens nécessaires pour venir en aide à l'Orient le plus tôt possible, car la moisson est mûre et le temps presse.

Recevez, Monsieur le Secrétaire, l'assurance de ma considération distinguée.

GRÉGOIRE I JUSSEF,

*Patriarche d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem.*

III

**Archevêché Maronite**

Beyrouth, le 4 juillet 1894.

BEYROUTH

*A Monsieur le Secrétaire général du Congrès,*

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE,

C'est avec un grand plaisir que j'ai reçu votre aimable lettre, par laquelle vous m'annoncez que le Congrès eucharistique sera cette année réuni à Reims sous la présidence de Son Éminence le Cardinal Langénieux. Pour obéir au doux appel que vous me faites d'écrire quelque chose sur le résultat du précédent Congrès à Jérusalem, je vous envoie maintenant, par l'entremise de Son Éminence, mon humble Rapport, que vous trouverez ci-inclus.

.....

Veillez agréer, Monsieur le Secrétaire et excellent ami, les hommages de votre tout dévoué serviteur en Notre-Seigneur.

† Joseph DEBS,

*Archevêque maronite de Beyrouth.*

IV

**Archevêché Grec-Catholique**

Saïda, le 28 avril 1894.

DE SAÏDA

*A Monsieur le Secrétaire général du Congrès,*

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE,

J'ai reçu avec grand plaisir votre chère lettre du 6 avril, où vous m'apprenez l'heureuse et bien agréable nouvelle de la réunion du prochain Congrès eucharistique de Reims, sous la

présidence de Son Éminence, l'illustre et grand Cardinal Langénieux, dont l'Orient n'oubliera jamais les grands et généreux bienfaits.

J'ai lu, avec la plus grande satisfaction, le Bref de Sa Sainteté, où Léon XIII charge Son Éminence de poursuivre l'œuvre si heureusement entreprise à Jérusalem et si propre à procurer l'union des chères Eglises d'Orient à Jésus-Christ, l'unique et vrai Pasteur, vivant réellement dans la personne de son Vicaire, en leur faisant aimer et honorer davantage Jésus, le Pain des âmes, réellement présent dans la sainte Eucharistie.

Il serait convenable sans doute, que l'Église d'Orient rendit sa visite à sa sœur d'Occident, en répondant au gracieux appel que celle-ci veut bien lui faire cette année ; aussi, est-ce du fond du cœur que je désirerais me trouver à vos saintes et pacifiques réunions ; mais je n'ai pas besoin de vous dire les nombreux empêchements qui nous retiennent, et, à notre plus grand regret, nous privent de ce bonheur. Ne pouvant donc me trouver de corps parmi vous, j'y serai du moins d'esprit et de cœur, formant les vœux les plus sincères pour l'heureux succès de cette sainte entreprise.

Aussi, ai-je commandé à cette intention des prières spéciales dans tout mon diocèse, afin que le Congrès de Reims assure et augmente les heureux résultats déjà obtenus par celui de Jérusalem.

Veillez agréer, Monsieur le Secrétaire, l'expression de la haute considération et du parfait dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre dévoué serviteur,

† BASILIOS AGGIAR,

*Archevêque de Saida et Deir El Kamar, etc.,  
Officier de l'Instruction publique en France.*

## V

**Évêché**

BURLINGTON

Burlington, le 10 mai 1894.

*A Monsieur DE PÈLERIN, Paris.*

MON CHER MONSIEUR,

Je conserve un sentiment de joie et de reconnaissance pour ce qui a été fait à Jérusalem, et je suis convaincu que des jours de gloire vont arriver dans l'Église, parce que le culte de l'Eucharistie va toujours croissant.

.....

Parmi les exercices du Congrès de Jérusalem, je fus beaucoup frappé de la *réunion sacerdotale* à laquelle je pus assister. Les prêtres sont les ouvriers ; mais comme elle doit être éloquente dans la chaire, la langue de ceux qui s'entendent pour propager la dévotion au Saint Sacrement !

Une bénédiction spéciale est assurée à tous les adorateurs de l'Eucharistie ; une des grandes joies de l'Église aujourd'hui est de voir le culte eucharistique se propager. Plus il grandira et plus les conversions seront nombreuses parmi les hommes et les nations, plus il y aura de retours. J'espère que les congressistes de Jérusalem, ceux de l'assemblée de Rheims qui se prépare, et tous les fervents chrétiens, tourneront quelquefois leurs regards vers l'Occident sans oublier le Levant. Qu'elle est grande, la moisson à recueillir dans notre Amérique ! Qu'il serait immense le résultat de la dévotion au Saint Sacrement parmi nous ! Cette dévotion existe, elle tend à se développer, et nous avons lieu de croire que les catholiques des États-Unis vont avoir bientôt de grandes démonstrations de leur foi et dévotion envers le Saint Sacrement.

J'ai l'honneur d'être votre bien dévoué.

† L. DE GOESBRIAND,

*Évêque de Burlington (Vermont, États-Unis).*

## VI

*Saint Meinrad's  
Abbey*

---

*St Meinrad, Spencer Co., Ind., 28 mai 1894.  
(Kentucky, Amérique du Nord.)*

MON CHER MONSIEUR LE SECRÉTAIRE,

Il me fait grand plaisir de vous donner mes impressions sur les résultats du Congrès eucharistique de Jérusalem. Ces impressions sont une source de perpétuelles consolations pour moi. Le souvenir des manifestations d'enthousiasme que j'ai vues à Jérusalem dans les assemblées générales, les magnifiques processions eucharistiques, les solennelles grand'messes pontificales dans les différents rites orientaux, la piété et la dévotion manifestées par les pèlerins, c'était un spectacle ravissant pour les anges et pour les hommes. C'était la première fois dans ma vie que j'étais témoin d'un Congrès eucharistique. Je ne doute point, que les prières offertes au bon Dieu à cette occasion contribueront beaucoup à la réunion des schismatiques orientaux avec l'Eglise catholique. Je remercie le bon Dieu d'avoir eu le bonheur d'assister à ce Congrès. Je suis aussi heureux de vous communiquer qu'un des résultats de ce Congrès est que nous aurons bientôt un Congrès eucharistique en Amérique. Comme vous le verrez par la lettre-circulaire de M<sup>sr</sup> de Covington, nous aurons une conférence préliminaire le 8 août, qui sera fréquentée d'un grand nombre de prêtres et plusieurs archevêques et évêques. Le nombre des prêtres adorateurs croît de jour en jour. Veuillez prier pour le succès de nos efforts.

Avec l'expression de mon sincère respect, j'ai l'honneur d'être votre dévoué en N. S. J.-C.

Fintan MUNDWILER O. S. B., *abbé*.

---



*Outre les Cardinaux, Patriarches et Evêques dont les lettres viennent d'être reproduites, plusieurs éminents Prélats de France et grand nombre d'Archevêques et Evêques de l'étranger ont fait parvenir au Congrès leurs adhésions et leurs vœux pour son succès. Nous en reproduisons ici la liste :*

# I.

## Adhésions de l'Épiscopat français.

### Cardinaux :

Son Éminence le cardinal LECOT, archevêque de Bordeaux ;  
Son Éminence le cardinal BOURRET, évêque de Rodez.

### Archevêques :

M<sup>re</sup> COUILLIÉ, archevêque de Lyon ;  
M<sup>re</sup> ROYER, archevêque de Bourges ;  
M<sup>re</sup> SONNOIS, archevêque de Cambrai.

### Evêques :

M<sup>re</sup> BÉCEL, évêque de Vannes ;  
M<sup>re</sup> DE CARRIÈRES, évêque de Montpellier ;  
M<sup>re</sup> PERRAUD, évêque d'Autun ;  
M<sup>re</sup> BONNET, évêque de Viviers ;  
M<sup>re</sup> LABORDE, évêque de Blois ;  
M<sup>re</sup> GOUX, évêque de Versailles ;  
M<sup>re</sup> LELONG, évêque de Nevers ;  
M<sup>re</sup> TRÉGARO, évêque de Séez ;  
M<sup>re</sup> PAGIS, évêque de Verdun ;  
M<sup>re</sup> PETIT, évêque de Le Puy ;  
M<sup>re</sup> BOUVIER, évêque de Tarentaise ;  
M<sup>re</sup> FUZET, évêque de Beauvais ;  
M<sup>re</sup> LUÇON, évêque de Belley ;  
M<sup>re</sup> FALLIÈRES, évêque de Saint-Brieuc ;  
M<sup>re</sup> DUVAL, évêque de Soissons ;  
M<sup>re</sup> RENOU, évêque d'Amiens ;  
M<sup>re</sup> BELMONT, évêque de Clermont ;  
M<sup>re</sup> LATTY, évêque nommé de Châlons ;

**M<sup>sr</sup> TOULOTTE**, des Pères Blancs, vicaire apostolique du Sahara ;  
**M<sup>sr</sup> LECHAPTOIS**, des Pères Blancs, vicaire apostolique du Tanganyika.

## II.

### **Adhésions de l'Épiscopat étranger.**

#### *Archevêques :*

**M<sup>sr</sup> NICOLAOS CADI**, archevêque grec de Bostra et de Hauran ;  
**M<sup>sr</sup> MEMARBACHI**, archevêque syrien de Damas, vicaire patriarcal de Mardin ;  
**M<sup>sr</sup> GARNIERI**, archevêque de Syracuse ;  
**M<sup>sr</sup> MARMORIAN**, archevêque arménien de Trébizonde ;  
**M<sup>sr</sup> STONOR**, archevêque latin de Trébizonde ;  
**M<sup>sr</sup> CAPORALI**, archevêque d'Otrante.

#### *Evêques :*

**M<sup>sr</sup> DOUTRELOUX**, évêque de Liège ;  
**M<sup>sr</sup> HOYEK**, évêque maronite d'Arca ;  
**M<sup>sr</sup> KANDELAFTE**, évêque syrien de Tripoli ;  
**M<sup>sr</sup> POTRON**, évêque franciscain de Jéricho ;  
**M<sup>sr</sup> CASTELLI**, évêque de Tinos ;  
**M<sup>sr</sup> CAMILLUS MAES**, évêque de Covington ;  
**M<sup>sr</sup> DECROLIÈRE**, évêque de Namur ;  
**M<sup>sr</sup> HAAS**, évêque de Bâle ;  
**M<sup>sr</sup> THEURET**, évêque de Monaco ;  
**M<sup>sr</sup> DOUMANI**, évêque grec de Saint-Jean-d'Acre et de Galilée ;  
**M<sup>sr</sup> l'Évêque de Bobbio** ;  
**M<sup>sr</sup> l'Évêque de Volterra** ;  
**M<sup>sr</sup> l'Évêque de Vigevano** ;  
**M<sup>sr</sup> l'Évêque de Pitigliano-Grossetto** ;  
**M<sup>sr</sup> l'Évêque de Nocera** ;  
**M<sup>sr</sup> l'Évêque de Nola** ;  
**M<sup>sr</sup> l'Évêque de Peschia** ;  
**M<sup>sr</sup> l'Évêque de Cava dei Terreni**.

#### *Abbés :*

**M<sup>sr</sup> PELLEGRINI**, abbé du monastère basilien de Grotta-Ferrata (Italie) ;  
**R. P. CONRAD**, abbé du monastère bénédictin de New-Engelberg (Conception).

---

BRÉRON (abbé).  
BRINCOURT, supérieur du petit Séminaire, Reims.  
BROTONNE, curé d'Arcy-Sainte-Restitue (Aisne).  
BRULÉ, curé de Loupeigne.  
BRUNEAU, directeur au grand Séminaire d'Autun.  
BRUNEAU, curé de Frignicourt (Marne).  
BUIRON, à Reims.  
BUIRON, à Reims.  
BURY (Albert DE), de Savigny-sur-Ardre (Marne).  
BUSSENOT, secrétaire général de l'Archevêché, à Reims.  
BUTOT, curé de Saint-Jacques de Reims.

## C

CADART, curé de Cernay-en-Dormois (Marne).  
CAILLARD, curé de Boue (Aisne).  
CANU, vicaire de Notre-Dame, Reims.  
CANUZET (René), de Reims.  
CAQUÉ, de Reims.  
CAQUOT, curé de Chouilly (Marne).  
CARLIER, vicaire de la Cathédrale de Soissons.  
CARLIER, curé de Neufchatel (Aisne).  
CARMAUX, curé de Corcy (Aisne).  
CAROUGE, curé de Fontaine (Aube).  
CARTIER, curé de Prunay (Marne).  
CAULY (M<sup>re</sup>), protonotaire apostolique, vicaire général de Reims.  
CAYLA, curé de Cheptainville (Seine-et-Oise).  
CAZEAU, avocat à Paris.  
CERF, chanoine, à Reims.  
CHABASSIÈRE, architecte, à Maçon.  
CHAMPENOIS, curé des Minimes, Rethel (Ardennes).  
CHAMPSAUR, curé de Saint-André, à Reims.  
CHANDON DE BRIAILLES (vicomte), à Épernay.  
CHANDON (Jean-Remy), à Epernay.  
CHARBONNEAUX (Charles), à Reims.  
CHARCOSSET (P.), aumônier, Val-des-Bois (Marne).  
CHARDINAL, curé de Lavannes (Marne).  
CHARMETANT (R. P.), directeur des Ecoles d'Orient, Paris.  
CHÉMALI, Séminaire Saint-Sulpice, Paris.  
CHÉRU, à Reims.  
CHEVALIER, curé de Villers-devant-le-Thour (Ardennes).  
CHOBERR (J.), de l'Université catholique de Paris.  
CHOLET, de Courcelles.  
CHRÉTIENNET, curé de Marnaval, Saint-Dizier.

CLAUZEL (R. P.), rédacteur du *Messager du Sacré-Cœur*, Toulouse.  
COCHE, propriétaire, à Reims.  
COCHE, négociant, à Reims.  
COCHIN (abbé), vicaire à Saint-Remi de Reims.  
COCHIN, curé de Nouart (Ardennes).  
COGNON, professeur au grand Séminaire, Metz.  
COLAS, curé-doyen du Chesne (Ardennes).  
COLLIGNON, archiprêtre de Notre-Dame de Reims.  
COLSON, curé de Crancey (Aube).  
COLSON, de Reims.  
COMPANT, vicaire général, Reims.  
CONIL, vicaire à Saint-Pothin, Lyon.  
CONTE (Lé), vicaire général, Châlons-sur-Marne.  
CONTE (Lé), de Paris.  
COQUELET, curé de Saint-Hilaire (Nord).  
COQUERET, vicaire à Saint-Roch, Paris.  
CORBELLE, à Chantilly.  
CORNEILLE-BRION, à Reims.  
CORDIER, curé de Moslins (Marne).  
COSPIN, curé-doyen de La Capelle (Aisne).  
COUET (R. P.), du Saint-Sacrement, Paris.  
COUTY, vicaire de Sainte-Geneviève de Reims.  
CRÉMIEUX, séminariste, au grand Séminaire de Reims.  
CRÉPAUX, curé d'Aubancheul.  
CRESSON, professeur à Reims.  
CRESSONNIER, de Ville-en-Bray.  
CROIX, curé de Montcoets (Marne).

## D

DABANCOURT, de Soissons.  
DAMAS (vicomte de), Paris.  
DANTON, curé de Juvincourt (Aisne).  
DARDART, de Rumigny (Ardennes).  
DAVESNE, curé de La Hardoye (Ardennes).  
DAZY, à Coffé.  
DECÈS (docteur), à Reims.  
DECHEVERRY, chanoine, Reims.  
DECKER (R. P.), abbaye de Tongerlo, Waterloo (Belgique).  
DEGODET, curé de Trépail (Marne).  
DEHON, supérieur des Prêtres du Sacré-Cœur, St-Quentin (Aisne).  
DEJARDIN, curé de Juvigny (Meuse).  
DELAGLOIS, de Lavanne (Marne).  
DELLIER, diocèse de Châlons.

DELORE, curé de Romain (Marne).  
DEMAIN, à Reims.  
DEMAISON (Charles), Reims.  
DEMAISON (Louis), Reims.  
DEMAISON (Paul), Reims.  
DEMOULIN (Paul), Reims.  
DEMOULIN, négociant, Reims.  
DEPOIX, à Paris.  
DERVILLÉ, curé-doyen de Fumay (Ardennes).  
DESOIZE, curé-archiprêtre de Rocroi (Ardennes).  
DÉTRAU, curé de Remilly-Aillicourt (Ardennes).  
DÉTRÉ, à Reims.  
DEVENT, à Reims.  
DEVIN, rentier, à Reims.  
DIDIERJEAN (R. P.), à Reims.  
DIEUDONNÉ, curé de Saint-Thierry (Marne).  
DIVOIR, prêtre sacristain à Notre-Dame de Reims.  
DIZY, curé de Jandun (Ardennes).  
DOCO, curé de Seraincourt (Ardennes).  
DONDELINGER, curé de Crugny (Marne).  
DORPE (Van), à Deerlick (Belgique).  
DOUTRELOUX (M<sup>re</sup>), évêque de Liège, président du Congrès.  
DOTEN, curé de Mainbressy (Ardennes).  
DRAPIER, curé de La Neuville-au-Rupt (Meuse).  
DUBOIS, à Lyon.  
DUBOIS, de Pierre-Benite (Rhône).  
DUBOULOZ, curé de Notre-Dame de l'Isle (Eure).  
DUCASTEL DE MONTROUGE, chanoine de Soissons (Aisne).  
DUCHATAUX, avocat à Reims.  
DUCROCO, curé de Fère-en-Tardenois (Marne).  
DUFAY, vicaire de Courtomer (Oise).  
DULPHY, curé de Brienne (Ardennes).  
DUMONT, curé de Saint-Merry, Paris.  
DUNESME, curé de Challerange (Ardennes).  
DUPONT, curé de Fond-de-Givonne (Ardennes).  
DUPUIT, diacre, de Tagnon (Ardennes).  
DEPUY, à Reims.  
DURAND (R. P.), du Très Saint Sacrement, à Bruxelles.  
DUVAL (M<sup>re</sup>), évêque de Soissons.

## E

ENARD, curé de Gondrecourt (Meuse).  
ERHMAN (R. P.), Provincial s. j., à Reims.

**F**

FAMELART, curé de Landifay (Aisne).  
FAGEON, curé de Chailly-en-Bière (Seine-et-Marne).  
FARCY DE VILLERS, Autreaux.  
FÉQUANT, curé-doyen de Grandpré (Ardennes).  
FERDIN, curé-doyen de Bourgogne (Marne).  
FLORION, vicaire général de Châlons-sur-Marne.  
FORTIN, négociant à Reims.  
FOUCART, d'Avesnes (Nord).  
FOURNAISE, curé-doyen de Mouzon (Ardennes).  
FOURNIER, vicaire de Notre-Dame, à Reims.  
FOURRIÈRE, curé d'Ormessaux (Oise).  
FRANCHET, curé de Couvertpuis (Meuse).  
FRANÇOIS, curé de Nubécourt (Meuse).  
FRÉMY (comte DE), à Courcelles.  
FRÈRE directeur des Ecoles chrétiennes de Sedan.  
FRERSON, curé de la Chaussée-sur-Marne (Marne).  
FROMENT, curé de Saint-Jean-Baptiste, à Reims.  
FROMOLT, de Reims.

**G**

GABRIEL, curé de Briquenay (Ardennes).  
GAILLOT, sulpicien, directeur au grand Séminaire de Rodez.  
GANDON (R. P.), oblat de Marie.  
GARNIER (l'abbé), de Paris.  
GAROT (M<sup>re</sup>), prélat de la Maison de S. S., de Charleville (Ardennes).  
GAULTIER DE CHAUBRY, curé de Saint-Jean-Saint-François, Paris.  
GENNEVOISE (Jean), à Cauteleux (Nord).  
GEOFFROY, de Châlons-sur-Marne.  
GEORGET, professeur à Bourg (Ain).  
GERARD (Alexandre), de Renwez (Ardennes).  
GÉRARD, curé de Mohon (Ardennes).  
GÉRARD, curé de Rocquigny (Ardennes).  
GERBIER, professeur au grand Séminaire de Poitiers.  
GILLET, archiprêtre de Charleville (Ardennes).  
GIRARD, chanoine, Reims.  
GIVELET (Henri), président des Conférences de Saint-Vincent de Paul, à Reims.  
GIVELET (R. P.), jésuite, à Reims.  
GIVELET (Charles), à Reims.  
GODFRIN, ancien architecte, à Reims.  
GODIN, aumônier, à Reims.

GODIN, curé de Merfy (Marne).  
 GONCOURT (comte de), à Thiéblemont (Marne).  
 GONNET, (R. P.), à Dijon.  
 GOUILLY, curé de Mardeuil (Marne).  
 GOULET, curé de Maubert-Fontaine (Ardennes).  
 GOULIN, de Reims.  
 GOURJANDÉ, de Reims.  
 GRATIEUX, élève du grand Séminaire, Cernay-en-Dormois (Marne).  
 GRIVEL, curé de Fribourg (Suisse).  
 GUALET, curé de Guignicourt-sur-Vence (Ardennes).  
 GUEGUIN, de Grandchamp (Ardennes).  
 GUÉRARD, curé de Bosny.  
 GUÉRIN, doyen de Saint-Fulgent (Vendée).  
 GUERMONPREZ, directeur de l'Institut catholique, à Lille.  
 GUESDIN, directeur du grand Séminaire de Séz. ~~ez~~.  
 GUILLAUME, curé-doyen de Buzancy (Ardennes).  
 GUILLAUME, séminariste de Reims.  
 GUYOT, de Soissons (Aisne).  
 GUYOT, curé de Somme-Py (Marne).

II

HABUSSEAU, curé-doyen de Montaire (Loir-et-Cher).  
 HANNESSE (Alexandre), secrétaire de l'Archévêché, Reims.  
 HARMEL (Léon), au Val-des-Bois (Marne).  
 HARRET (Louis), avocat à Vannes (Morbihan).  
 HAUSSAIRE, curé de Pouillon (Marne).  
 HEIDSIECK (Charles), négociant à Reims.  
 HEIDSIECK (Henri), négociant à Reims.  
 HÉVIN, à Croix (Nord).  
 HENNEQUIN, curé de Truand-le-Grand (Aube).  
 HÉNON, curé de Rilly-la-Montagne (Marne).  
 HENRI, curé de Sainte-Menehould (Marne).  
 HENRIOT, curé de Cormontreuil (Marne).  
 HENRY, curé de Esne (Meuse).  
 HERBERT (Adrien), de Reims.  
 HERZOG, d'Alger.  
 HIPPERT, curé, à Metz.  
 HOCHET, curé de Léchelle, par Nouvion (Aisne).  
 HOMST, archimandrite, ~~curé~~ grec.  
 HOUBA (C.-J.), doyen de Dinant (Belgique).  
 HOUBA (Élisée), curé de Cinen (Belgique).  
 HOULON aîné, à Reims.  
 HOUPIN, à Reims.

HOYECK (M<sup>re</sup>), archevêque d'Arca.  
HUGUET, curé de Moivre (Marne).  
HUBERT, à Reims.  
HUBERT, curé de Haybes (Ardennes).  
HUGOT, supérieur du petit Séminaire de Sées (Orne).  
HUSSON, curé de Flize (Ardennes).

### I

IRROY, consul d'Espagne, à Reims.

### J

JACQUART, de la Flamanderie.  
JACQUEMINET, curé de Muizon (Marne).  
JACQUES, de Reims.  
JACQUET, curé de Lobbes (Belgique).  
JADART, secrétaire de l'Académie de Reims.  
JAMAIN, curé de May (Maine-et-Loire).  
JAMEL, supérieur de l'institution St-Etienne de Châlons-sur-Marne.  
JÉRÔME, curé de Servigny-les-Roville (Lorraine).  
JOFFROY, curé de Dontrien (Marne).  
JOSEFF, curé de la basilique de Saint-Martin, à Tours.  
JOURDAN, grand Séminaire, à Rennes.  
JOURIN, curé de Boureilles (Meuse).  
JUILLET (M<sup>re</sup>), protonotaire apostolique, doyen du Chapitre, Reims.  
JULIEN, de Saint-Quentin (Aisne).  
JULIEN (Frère), supérieur des Frères, rue de Contrai, Reims.

### K

KELLER, intendant général, à Reims.  
KERCHOVE (R. P. Dom Robert DE), de l'abbaye de Maredsous (Belg.).  
KRANER, de Reims.

### L

LABARRE, curé-doyen d'Ay (Marne).  
LACHAUX, diocèse de Châlons.  
LADAGUE, carrossier, Reims.  
LAGILLE, curé-doyen de Vendresse (Ardennes).  
LAGRANGE (R. P.), prieur des Dominicains, Jérusalem.  
LAHAYE, de Fontenoy.  
LAIR, de Tours.  
LAJOIE (Prosper), de Reims.



LALLE, curé de Fromelennes (Ardennes).  
LALLEMENT, vicaire de Saint-Jacques, à Reims.  
LALLEMENT, négociant, à Reims.  
LALOUE, curé de Neuville (Ardennes).  
LAMARCHE, curé de Vervins (Aisne).  
LAMBERT, curé-doyen de Signy-l'Abbaye (Ardennes).  
LAMBERT (R. P.), prêtre du Saint-Sacrement.  
LAMBET, directeur de l'externat du Temple, à Paris.  
LANOUE, chanoine, à Reims.  
LANDMANN, curé de Naives-devant-Bar (Meuse).  
LANDRIEU, chan. hon., secrétaire particulier de S. Ém. le cardinal Langénieux.  
LANGÉNIEUX (Son Eminence le Cardinal), archevêque de Reims, président d'honneur du Congrès.  
LANSON (Charles), de Reims.  
LAPIERRE (Xavier), de Vitry-les-Reims (Marne).  
LARTILLIER, pharmacien, à Reims.  
LASSALLE, curé de Margut (Ardennes).  
LASNIER, curé de Singly (Ardennes).  
LASSAUX, aumônier du Lycée, à Reims.  
LAUMEL, curé de Mont-sur-les-Côtes (Meuse).  
LAURAS (Paul), ancien préfet, à Paris.  
LAURENT, de Reims.  
LAURENTY père, à Francheval (Ardennes).  
LAURENTY fils, à Francheval (Ardennes).  
LAVAU (F. DE), à Balan (Ardennes).  
LAVERNESSE DE SAINT-MAURICE, vicaire de Saint-Vincent, Chalon-sur-Saône.  
LEBEDEL, curé de Saint-Saturnin, à Avranches (Manche).  
LEBLANC, curé de Voyennes (Aisne).  
LEBRUN, curé de Blanzay (Ardennes).  
LEBRUN, à Liège (Belgique).  
LEBRUN, curé de Menneville (Aisne).  
LECAUX, curé de Wimpy (Aisne).  
LECHAPTOIS (M<sup>re</sup>), vicaire apostolique du Tanganika.  
LECOMTE, vicaire de Saint-Thomas, à Reims.  
LECOT (Son Eminence le Cardinal), archevêque de Bordeaux, président d'honneur.  
LECLÈRE (R. P.) jésuite, à Reims.  
LECLERC, vicaire à Saint-Jacques de Reims.  
LECOQ (Félix), de Reims.  
LEFÈVRE, curé d'Amblun (Aisne).  
LEFÈVRE-LUCAS, de Reims.  
LEFÈVRE, libraire, à Reims.

LEGOUD (Gustave), à Fère-en-Tardenois (Aisne).  
LEGET (S.), curé de Mézy (Aisne).  
LEGRAND, doyen d'Étales (Belgique).  
LEGRAS, supérieur du prieuré de Binson (Marne).  
LEGRAS, professeur au petit Séminaire de Reims.  
LEGROS, curé de Villers-sous-Châtillon (Marne).  
LEGROS-GUIMBERT, négociant à Reims.  
LEJAY, professeur au petit Séminaire de Reims.  
LEJEUNE, curé de Pont-à-Celles, Tournay.  
LEJEUNE (Henri), aumônier des Dames du Saint-Sacrement, Liège.  
LELOUP, curé de Troissy (Marne).  
LEMAIRE, curé de Coincy (Aisne).  
LEMAITRE (Jules), au Ménil-Theribus (Oise).  
LÉMANN, chanoine, à Lyon.  
LEMBLE, à May-en-Mulcien (Seine-et-Marne).  
LEMIUS (R. P.), supérieur des Missionnaires du Vœu national, Paris.  
LEMOINE, curé de Perthes (Ardennes).  
LEONARDY, curé de Saint-Thomas, à Reims.  
LEROUX, curé de Sainte-Geneviève (Oise).  
LEROY, curé de Lumes (Ardennes).  
LEROY, de Reims.  
LESUR (M<sup>sr</sup>), à Darcy-Mortier (Aisne).  
LETOURBE, à Ambluny.  
LEUDEVILLE (DE), chanoine, à Versailles.  
LEYN (DE), chanoine de Bruges (Belgique).  
LHUILLIER, directeur de la *Croix*, à Charleville (Ardennes).  
LIEBERT, curé-doyen de Château-Porcien (Ardennes).  
LIVOIS (baron DE), à Paris.  
LOILIER, curé de Fléville (Ardennes).  
LORRAIN, curé de Longwy-Bas (Meurthe-et-Moselle).  
LOUIS, curé de Praye (Meurthe-et-Moselle).  
LUCOT, chan. hon. de Reims, archiprêtre de Châlons-sur-Marne.  
LUDOVIC DE BESSE (R. P.), capucin, à Paris.  
LUZURIER, curé de Puisieux (Aisne).

### M

MADELINE, aumônier du collège de Flers (Orne).  
MAGNARD, curé de Vinzieux (Ardèche).  
MAGNIEUX, curé-doyen d'Andelot (Haute-Marne).  
MAILFAIT (l'abbé), à Reims.  
MAILLARD, professeur à Ciney (Belgique).  
MAILLARD, chez les Frères de Ciney (Belgique).  
MAITRE, curé de Sault-Sainte-Croix (Marne).

MALOU, curé de Wambey (Meuse).  
MANCEAUX, curé de Saint-Masmes (Marne).  
MANGIN, curé-doyen de Varennes (Meuse).  
MANTEAU (C.), vicaire à Saint-Remi de Reims.  
MANTEAU, professeur à Saint-Etienne (Châlons-sur-Marne).  
MARCHAND, curé de Louverdeny (Ardennes).  
MARCHAND, de Reims.  
MARESCHAL, président de la Conférence de Saint-Vincent de Paul de Notre-Dame, à Reims.  
MARESCHAL (Maurice), à Reims.  
MARÉCHAUX (Étienne), à Chaourse.  
MARION, curé de Harville (Meuse).  
MARMARIAN (M<sup>sr</sup>), archevêque grec de Trébizonde.  
MARTINCOURT, curé de Saint-Maurice, à Reims.  
MASCRET, curé de Mont-Notre-Dame, à Soissons (Aisne).  
MATHIEU, curé de Pargny (Marne).  
MATRA, ancien notaire, Reims.  
MAUREL, du diocèse de Rodez.  
MAUNOURY, vicaire à Flers (Orne).  
MAY (DE), curé de Waesmunster (Belgique).  
MEESMAECKER, de Mollon, près Cambrai.  
MENNESSON (Henry), négociant à Reims.  
MENNESSON, curé de Saint-Martin-Rivières (Aisne).  
MERCIER, de Pourru-Saint-Remy (Ardennes).  
MERTIAN (R. P.), jésuite, à Reims.  
MÉTAIRIE, de Flers (Orne).  
METTRIER, professeur au grand Séminaire de Langres.  
MEUGNIER, vicaire à La Ferté-Gaucher (Seine-et-Marne).  
MEURISSE, vicaire à Lamothe-en-Sancerre (Somme).  
MEURISSE, de Reims.  
MEZIERES, capitaine, à Reims.  
MICHEL (R. P.), des Pères Blancs (Alger).  
MICHEL (Ernest), avocat à Paris.  
MICHEL, curé de Hautmougey (Vosges).  
MICHEL, à Esparon.  
MICHEL, curé-doyen de Fismes (Marne).  
MICHEL (Maurice), Reims.  
MICHEL, de Reims.  
MIDOC, séminariste, à Reims.  
MIGNON, curé d'Ignicourt (Aisne).  
MILLARD, curé-doyen de Verzy (Marne).  
MILLER, curé de Nogent-l'Abbesse (Marne).  
MIMIL, curé de Sainte-Geneviève, Reims.  
MINET, curé-doyen de Novion-Porcien (Marne).

MISSET-LIVOIR, de Tagnon (Ardennes).  
MOLARD, vicaire général, à Châlons-sur-Marne.  
MONCEAUX, curé-doyen d'Avize (Marne).  
MONNECOVE (Albert DE), à Saint-Omer.  
MOREL, curé de Sogannes (Aveyron).  
MORLET, curé de Sainte-Marie-à-Py (Marne).  
MORLET, curé de Sommesous (Marne).  
MORLHON, supérieur du grand Séminaire de Châlons-sur-Marne.  
MOUTEAU, capitaine, à Reims.  
MOUREAUX, à Bordeaux.  
MUEL, curé de Longwy (Meurthe-et-Moselle).  
MUSMAELTER, curé de Millam (Nord).

## N

NAUDET, directeur de la *Justice sociale*, à Bordeaux.  
NEUMANN, curé de Hayange, député au Reichstag (Lorraine).  
NEVEUX, curé de Champien (Somme).  
NEVEUX, supérieur du petit Séminaire de Charleville (Ardennes).  
NEVEUX, d'Amiens.  
NICOLAÏ (comte DE), à Paris.  
NICOLE, curé de Gueux (Marne).  
NOËL (Edmond), à Reims.  
NOËL, officier, à Reims.  
NOLE, de Soissons.  
NONNON, curé-doyen de Pontfaverger (Marne).  
NORMAND, curé de Laversine (Oise).  
NOUGARET, curé de Saint-Joseph, à Cette (Hérault).

## O

ODART, curé de Vrignes-aux-Bois (Ardennes).  
OUDINOT, curé d'Hervillers (Meuse).

## P

PAQUIS, curé d'Auboncourt (Ardennes).  
PARIS, aumônier de l'Hôpital général, à Reims.  
PASQUET, curé-doyen d'Esternay (Marne).  
PAULOT, curé d'Herbeuval (Ardennes).  
PAYSANT, curé de Mesnil-Gondoin (Orne).  
PÉCHENARD (M<sup>er</sup>), protonotaire apostolique, vicaire général, à Reims.  
PÉCHENART, curé de Sillery (Marne).

PÉLERIN (DE), secrétaire du comité permanent des Congrès eucharistiques, à Nîmes.  
PÉRIN, chanoine, à Reims.  
PERIN (Henri), à Charleville.  
PERINET, de Dormans (Marne).  
PERRET (J.), curé des Deux-Pays (Jura).  
PERRETOUT, supérieur du grand Séminaire de Bourg (Ain).  
PERSEVAL-ARLOT, ancien notaire, à Reims.  
PERSON, avocat à Reims.  
PETIT, doyen de Nouvion-sur-Aisne.  
PHILIPPART, curé d'Ambonnay (Marne).  
PHILIPPE, curé de Tailly (Ardennes).  
PIERLOT, vicaire à Notre-Dame de Reims.  
PILLET, professeur de droit canon à l'Institut catholique de Lille.  
PINIEUX (comte DE), à Villers-sous-Châtillon (Marne).  
PISANI (M<sup>re</sup>), prof. à l'Institut catholique de Paris, Ville-d'Avray.  
PLATTE, curé de Rimaucourt.  
POULBLANC, directeur du Séminaire Saint-Bernard, de Fontaine-les-Dijon (Côte-d'Or).  
POMMIER, curé d'Isles-sur-Suippe (Marne).  
PONSINET, chanoine, à Reims.  
PONTAL (Édouard), secrétaire de la *Société générale du Comité catholique*, à Paris.  
POTRON (M<sup>re</sup>), évêque de Jéricho.  
PONTVAL, vicaire de Grazac (Haute-Loire).  
POULAIN, de Lourdes (Hautes-Pyrénées).  
POULLOT, Président de la Chambre de Commerce, à Reims.  
POUPLIER, curé de Francheval (Ardennes).  
PRUDHOMMEAUX, négociant à Reims.  
PUISEUX, aumônier du Collège, à Châlons-sur-Marne.  
PUYOL (M<sup>re</sup>), vicaire général de Beauvais.

## Q

QUITAT, archiprêtre d'Épernay (Marne).

## R

RABUTET, chanoine, à Reims.  
RANCE, à Le Crest.  
RANCELET, de Savonnières.  
REDON, vicaire général d'Avignon.  
REGNAULT (R. P.), directeur de l'*Apostolat de la Prière*, Toulouse.  
REMY, curé de Pourru-aux-Bois (Ardennes).

**RENARD**, curé de Saint-Brice (Marne).  
**RENAUDIN**, d'Épernay (Marne).  
**RENAUDIN**, curé de Saint-Memmie (Marne).  
**RENAUT**, de la Morlay (Oise).  
**RENAUT**, aumônier de Sainte-Chrétienne, Torcy-Sedan (A).  
**RENÉ** (R. P.), jésuite, à Reims.  
**RENER**, professeur à Stavelot (Belgique).  
**RENOU** (M<sup>re</sup>), évêque d'Amiens.  
**RIBON**, curé de Marre (Meuse).  
**RICARD** (Marc), Reims.  
**RICARD** (Gabriel), Reims.  
**RICHARD**, curé de Bussy-Lettée.  
**RICHARD** (Camille), curé d'Erise-Saint-Dizier (Meuse).  
**RICHT**, de Sermiers (Marne).  
**RIEDMULLER**, de Soissons (Aisne).  
**RIGOLET**, curé de Saint-Maclou, à Bar-sur-Aube (Aube).  
**RIVIÉ**, curé de Saint-François-Xavier, à Paris.  
**RIVIÈRE** (Charles), d'Igny, près Fismes (Marne).  
**ROBERT**, de Pontfaverger (Marne).  
**ROBERT**, archiprêtre de Rethel (Ardennes).  
**ROLAND**, curé de Macon (Belgique).  
**ROCHET**, curé de Saint-Étienne-sur-Suippe (Marne).  
**ROURE** (R. P.), à Paris.  
**ROUSSEAUX**, curé de Mareuil-le-Port (Marne).  
**ROUSSEAUX**, curé de Longueval (Aisne).  
**ROUSSELIN** (R. P.), supérieur de l'Ecole Saint-Joseph, à l  
**ROUY** (Henri), président de la Conférence de Saint-Vince  
 de Sedan (Ardennes).  
**ROUY** (L.), de Sedan (Ardennes).  
**ROUY**, vicaire à Sainte-Menehould (Marne).  
**ROYER**, curé de Dammartin-sur-Yèvre (Marne).  
**ROYER** (Henri), à Fismes (Marne).  
**RUBY**, curé de Ribeuville (Vosges).

## S

**SAUTEL**, à Reims.  
**SARRAZIN**, à Reims.  
**SCALZUNIS**, de Venise.  
**SCHULTZ** (Ferdinand), à Reims.  
**SENART**, président de Chambre, à Courcelles (Marn  
**SERRIÈRES**, séminariste, à Herpont (Marne).  
**SERVIN**, curé de Cheveuges (Ardennes).  
**SINÉON** (R. P.), supérieur de la résidence de Reim

SIMON, curé de Montréal (Yonne).  
SOMIER, de Reims.  
SORET, curé de Saint-Pierre-Aigle (Aisne).  
SOUCAT, de Consegre.  
SOULLIÉ (Alexandre), à Reims.  
SOULLIÉ (Prosper), ancien professeur, à Reims.  
SOULLIÉ, à Reims.  
STONOR (M<sup>re</sup>), archevêque latin de Trébizonde.  
STRECH, curé de Saint-Louis, à Fives-Lille.  
SURY, aumônier du Noviciat des Frères, à Reims.  
SUYROT, à l'Orphelinat de Melay (Vendée).  
SWENNEN (Gaspard-Joseph), curé de Millen (Limbourg).

## T

TAPIE, directeur du Séminaire de Notre-Dame-des-Champs, Paris.  
TARPIN, négociant à Reims.  
TARPIN fils, à Reims.  
TASSIGNY (Adolphe DE), propriétaire, à Reims.  
TASSIGNY (DE), Soissons.  
TEMERIMANN, de Louvain.  
TESNIÈRE (R. P.), supérieur général des Prêtres du Saint-Sacrement, à Paris.  
TESSIER, curé de Magny-en-Vexin (Seine-et-Oise).  
TEYSSON, de Lyon.  
THÉBIAN, prêtre habitué, à Charmes (Vosges).  
THEURET (M<sup>re</sup>), évêque de Monaco.  
THIBAUT, professeur, Institution Saint-Étienne, Châlons-sur-Marne.  
THIBONNET, professeur au petit Séminaire, Langres (Haute-Marne).  
THIRION, prêtre lazariste de Saint-Walfroy (Ardennes).  
TODINI DE QUARENGHI (R. P.), barnabite, à Paris.  
TOULOTTE (M<sup>re</sup>), vicaire apostolique du Sahara.  
TOURNEUX, curé de Boursault (Marne).  
TOUSSAINT, vicaire de Sainte-Geneviève, à Reims.  
TRIBUT, de Reims.  
TRUCHART, curé d'Olizy (Ardennes).  
TRUCHON, d'Épernay (Marne).  
TURBAUX, curé de Nouzon (Ardennes).  
TURVY (DE), à Paris.

## V

VALLÉE, curé de Saint-Remi-en-Bouzemont (Marne).  
VAN CALOEN (Dom Gérard), de l'abbaye de Maredsous (Belgique).  
VASSEUR, ancien notaire, à Margut (Ardennes).

**VERZAUX**, curé-doyen de Raucourt (Ardennes).

**VICARDIÈRE** (vicomte DE LA), de la Rochelle.

**VICTOR** (Frère), visiteur de la province, directeur du Pensionnat des Frères, rue de Venise, Reims.

**VIDAL**, de Troyes.

**VIDON**, vicaire à Roiffieux (Ardèche).

**VIÉLET**, curé de Tagnon (Ardennes).

**VIÉVILLE**, curé-doyen de Villers-Cotterêts (Aisne).

**VIGNES**, curé de Vertus (Marne).

**VILLENEUVE**, de Paris.

**VILLINGER**, vicaire à Saint-Louis de Strashbourg (Alsace).

**VIMONT**, propriétaire, au Mesnil-sur-Oger (Marne).

**VIOCHE**, doyen de Chaoutre.

**VIOT**, vicaire du Chapitre, à Reims.

**VIRET**, curé de Champfleury (Marne).

**VRAU** (Ph.), négociant à Lille.

## W

**WAGNART**, curé de Warignéville (Marne).

**WENDER**, à Rodonmach (Lorraine).

## Z

**ZELLE** (R. P.), maison de La Colombière, à Paray-le-Monial.

---



MERCREDI, 25 JUILLET

1

2

4



## LA VEILLE DU CONGRÈS

---

*Sint unum !* Qu'ils soient un ! demandait le Christ à son Père, dans la dernière prière qu'il lui adressa pour nous au sortir de la table eucharistique. Depuis, le plus touchant de nos mystères est resté le signe de notre union, le symbole de la fraternité entre les enfants de l'Eglise. Cette façon de concevoir le sacrement du corps et du sang du Christ est d'un attrait surnaturel qui ne vieillit point, parce que, en définitive, lorsque nous sommes allés dans tous les chemins, séparés par l'intérêt, divisés par la politique, on finit toujours par se dire que le parti le plus agréable, comme le plus avantageux, est de s'asseoir à la même table pour s'y nourrir de la même chair du Christ.

Le cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ est bien bon d'avoir eu cette intuition d'une force et d'une tendresse infinie, pour nous reposer des ennuis et des fatigues que nous cause la pauvreté de notre esprit !

*Sint unum !* L'Eglise a surtout cette préoccupation, quand elle s'occupe dans les Congrès du plus grand de nos mystères. L'an dernier, à Jérusalem, elle faisait des avances à ces pauvres, mais toujours chères Eglises d'Orient, en vue de les ramener à l'unité, et son effort, au Congrès tenu sous la présidence de notre Cardinal, consistait dans un triomphant hommage au sacrement de l'union.

Ce qui a été commencé à Jérusalem va donc se continuer à Reims, dans le IX<sup>e</sup> Congrès eucharistique, qui s'y tiendra du 25 au 29 de ce mois.

. . .

Tout fait prévoir que notre Congrès eucharistique sera une manifestation vraiment glorieuse pour Notre Seigneur Jésus-Christ, et d'un grand profit pour l'Eglise en général et spécialement pour notre diocèse.

On rivalise de zèle pour en faire une véritable apothéose de l'Eucharistie.

A l'heure où j'écris, on voit venir à Reims des religieux, des prêtres, de bons chrétiens, escortés de prélats qui donneront à cette solennité eucharistique l'appoint de leur piété et de leur science des choses de Dieu.

Ce Congrès eucharistique sera, en fait, qu'on en convienne ou non, un gros événement, plein de conséquences pour la vie de l'Eglise et d'une portée incalculable pour la France. Pour qui a la foi, il est clair que l'Eucharistie est le cœur où palpite la vie de la nation, et que c'est d'abord au tabernacle que s'élabore l'histoire de la patrie.

Le tabernacle est pour nous l'arche sainte qui abrite nos grandeurs et nous précède dans notre marche vers les glorieuses destinées que nous a marquées la Providence; et, à ce point de vue, il ne fait de doute pour personne que cette Eucharistie ne trouvera jamais parmi nous assez de cœurs pour l'aimer, et ce tabernacle, assez d'âmes généreuses pour lui faire cortège.

Là est tout l'intérêt du Congrès eucharistique.

Il faut plaindre et demander à Dieu d'éclairer les pauvres gens myopes ou aveugles, les esprits ignorants ou enténébrés, les entêtés mêmes et les blasphémateurs qui n'aperçoivent point toutes ces conséquences.

Qu'importe, après tout ! Dieu a son heure, et l'essentiel, en attendant, c'est que la France et l'Eglise retirent gloire et profit de cette manifestation.

. . .

Ne verrons-nous pas un acte de Providence dans le choix de cette cité de Reims pour les solennelles assises qui se préparent ?... Nous aurions quelque orgueil, peut-être, à le dire. Mais il nous est permis de transcrire ces lignes qui nous arrivent de loin :

« Reims, la ville du baptême de Clovis et du sacre des rois; Reims, la ville natale de la France chrétienne faite du sang des martyrs et du froment de l'Eucharistie; Reims, qui

va célébrer en 1896 le centenaire de cette date mémorable ; Reims, avec ses basiliques incomparables de Notre-Dame et de Saint-Remy, Reims était une cité prédestinée pour ces grands spectacles. C'est, en outre, la cité ouvrière dans laquelle ont pris naissance tant d'œuvres dont l'Eucharistie est l'âme. Reims enfin et surtout est le siège archiepiscopal du cardinal Langénieux, le *Légat a latere* du Saint-Siège au Congrès eucharistique de Jérusalem. Aussi, ce Congrès de Reims a-t-il pour principale gloire d'être la continuation et le couronnement de ce même Congrès de Jérusalem. L'un et l'autre Congrès auront été des œuvres admirables, dignes du génie de Léon XIII et de l'ardeur chevaleresque de la France, dont la récompense sera un jour, s'il plaît à Dieu, et si nous savons l'obtenir dans nos prières, le retour des Églises séparées à l'unité romaine. »

Et puis, quel glorieux abri pour les Congressistes que l'antique palais des Archevêques, où se tiendront les assemblées ; et quel lieu pourrait mieux les inspirer, que cette vieille basilique de Notre-Dame de Reims, dont l'ombre et la protection semblent les couvrir ? Qui n'a entendu parler de cet édifice admirable, une des gloires de l'architecture française ? On a dit, non sans raison, pour signaler des chefs-d'œuvre : portail de Reims, nef d'Amiens, clocher de Chartres, chœur de Beauvais.

« La cathédrale de Reims, dit Viollet-le-Duc, est la reine des cathédrales gothiques. C'est vraiment un admirable coup d'œil, que ce vestibule tout couvert de statues, de niches, de dais, de pinacles, de dentelles, de feuillages, d'aiguilles et de clochetons. C'est une création entière, pleine de vie et d'animation (1). »

« Nous ne pouvons pas entrer dans une description de détails. Où nous mènerait-elle ? Qu'il nous suffise de dire que plus de 2,300 statues, anges, hommes et figures d'animaux, décorent le splendide édifice. — Il faudrait parler de la Galerie des Rois avec ses sculptures d'un fini merveilleux ; du Baptême de Clovis, qui domine tout l'ensemble du fronton, et

(1) BOURASSÉ. *Les Cathédrales de France*.

surtout de ses admirables tours découpées à jour, à travers lesquelles on aperçoit, en une merveilleuse perspective, les contreforts et les arcs-boutants qui encadrent sur les flancs de l'église les splendides verrières. Il faudrait s'arrêter au lieu où fut décapité le martyr saint Nicaise, considérer les antiques tapisseries dites du « fort roy Clovis », étudier la vie de la Sainte Vierge dans ces pages admirables où la soie a pris toutes les teintes...

« Comment ne pas parler ici de ces verrières étincelantes et de l'inimitable rosace? On éprouve un vif sentiment d'admiration quand, aux derniers rayons du soleil couchant, placé au fond de l'abside, on examine l'effet de la lumière dans les vitraux, sous les voûtes, à travers les galeries, les nefs et les colonnes : c'est une des perspectives les plus saisissantes qu'on puisse imaginer...

« Pendant que le regard se perd sous les voûtes sans fin, le long de ces lignes si pures et si harmonieuses, la pensée se reporte aux grands jours des origines de la France, elle repasse les fastes de l'histoire, elle assiste aux triomphes de quarante-quatre rois sacrés sous cette voûte, avec la sainte Ampoule apportée solennellement de la basilique de Saint-Remi; elle voit Jeanne d'Arc debout près du gentil Dauphin, devenu Charles VII. L'oriflamme est à l'honneur après avoir été à la peine. »

Mais trêve aux grands souvenirs. — La solennité du moment doit effacer toutes les autres : c'est le triomphe du Roi Jésus-Christ, c'est la gloire de Celui qui veut régner par son cœur. Tout se recueille : basilique, palais, cité, cœurs de Français et âmes de Chrétiens.

. . .

Le Congrès eucharistique avait à SAINT-JACQUES ses premières vêpres. C'était dans l'après-midi.

Disposition vraiment touchante : ces premières vêpres, ce sont des centaines de petits enfants qui les ont chantées ! Rien ne pouvait aller plus droit au cœur de Jésus-Christ, et l'Esprit Saint a bien voulu nous dire que cette louange est plus par-

faite et plus agréable que toute autre : *Ex ore infantium... perfecisti laudem.*

La Fabrique de Saint-Jacques a fait grandement les choses, en décorant d'une façon splendide sa belle et pieuse église. Et, dans cette église magnifiquement parée, sur cet autel, où il supplie pour nous la majesté de son Père, le Christ, que va chanter notre Congrès eucharistique, a vu venir, comme premiers adorateurs, des centaines de petits enfants.

L'église de Saint-Jacques leur était réservée. La grande nef, les petites nefs, tout était à eux; ils étaient là comme chez eux, et, vraiment, tout ce petit monde avait une tenue qui faisait plaisir à voir, je parle des petits garçons aussi bien que des petites filles : tous avaient les yeux fixés vers la chaire, écoutant le prédicateur, les oreilles grandes ouvertes et le cou tendu.

Mais aussi, que ce Père Durand est donc bien fait pour parler aux enfants !

Que les choses de la Foi gagnent donc à être simplement dites ! Le Père Durand, pendant une grande demi-heure, a tenu attentif et charmé son petit auditoire en lui parlant des quatre fins du Sacrifice eucharistique, l'adoration, l'action de grâces, la réparation et la prière.

Ce n'était point, vous le devinez, un sermon, ni même une homélie familière; ce n'était pas tout à fait non plus un catéchisme; c'était une évangélique et très aimable conversation sur Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie, affectueuse, jaillissante, où chaque phrase fait relever la tête aux enfants, illumine leurs regards, leur met un sourire aux lèvres, et dans leurs petites mains une démangeaison continuelle d'applaudir.

Les enfants n'applaudissent pas, mais, à chaque pause, ils se rattrapent en chantant de tout leur cœur, et, le couplet fini, le bon Père reprend, et ces centaines de petits auditeurs écoutent, écoutent toujours...

Ils l'auraient écouté jusqu'au soir...

Mais il y avait dans le chœur un organiste et un violon qui avaient de jolies choses à nous dire, puis des enfants de chœur et des chantres qui avaient préparé un beau *Tantum*

*ergo*, puis enfin, le plus pressé de tous, Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement, qui nous a bénis et doit être content de la façon dont s'annonce ce beau Congrès eucharistique qu'on lui prépare.

Nous aurons occasion de reparler de l'église *Saint-Jacques* et des manifestations touchantes de piété et de foi dont elle doit être le théâtre. C'est là, pendant toute la durée du Congrès, que le Saint Sacrement demeurera exposé aux adorations des fidèles, là que viendront tour à tour s'agenouiller au pied du trône de Jésus-Hostie, les enfants des écoles, les associations pieuses, les groupes d'adorateurs, les communautés religieuses, etc...

De plus, trois messes seront célébrées en rite oriental, dans l'église paroissiale de Saint-Jacques, pendant la durée du Congrès :

Jeudi 26, à huit heures, messe solennelle, en rite arménien, par M<sup>sr</sup> Marmarian, évêque de Trébizonde.

Vendredi 27, à huit heures, messe basse, en rite grec, par le Révérend Archimandrite Homsy.

Samedi 28, à huit heures, messe solennelle par M<sup>sr</sup> Hoyek, archevêque maronite d'Arca, vicaire de Sa Béatitude le Patriarche du Liban.

. . .

Mais c'est vers la basilique de Notre-Dame, qu'au soir de la journée se portent, en rangs pressés, les étrangers venus de toutes régions, mêlés aux habitants de la cité.

Une page nouvelle va s'ajouter aux annales déjà si glorieuses de notre Cathédrale, grâce à l'activité de cet homme, puissant en œuvres et en paroles, qui s'appelle S. Ém. le cardinal Langénieux. L'an dernier il présidait, à Jérusalem, ce Congrès eucharistique qui a déjà produit et qui produira encore, avec la grâce de Dieu, de si considérables résultats. A ce moment, l'Église occidentale allait saluer sa sœur l'Église d'Orient, au nom de Celui qui les inspire toutes deux, Notre Seigneur Jésus-Christ. Aujourd'hui, ce sont les échos de l'Orient qui retentissent sous les voûtes de Reims, pour redire



les sentiments de véritable fraternité qui unissent tous les catholiques inclinés sous la bénédiction de Léon XIII.

Pour cette fête, la vieille basilique royale a revêtu une parure toute nouvelle. Des tentures de pourpre rehaussée d'or dessinent, sans la défigurer, la courbe harmonieuse de ses arceaux gothiques, tandis qu'un dôme gigantesque se dresse, comme un diadème vraiment royal, au-dessus de l'autel du Dieu de l'Eucharistie.

Autour du chœur, de riches draperies courent le long des grilles. Sur ces draperies se détachent, en broderies d'or, des motifs en rapport avec la sainte Eucharistie : ici une gerbe de blé, là un cep de vigne, alternant avec le chiffre grec ou latin de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Sur les quatre colonnes, à l'entrée du sanctuaire, sont quatre écussons portant, en or sur fond rouge, les emblèmes suivants : l'*agneau*, couché sur le livre aux sept sceaux ; le *serpent d'airain*, figure de Jésus-Christ ; le *pélican* nourrissant ses petits de son sang, et la *sainte communion*, symbolisée par deux colombes qui s'abreuvent au bord d'une coupe.

D'autres cartouches emblématiques sont également suspendus aux colonnes de l'hémicycle.

Des prie-Dieu, spécialement destinés aux Cardinaux et aux Evêques, sont placés de chaque côté du sanctuaire. La chaire est drapée, et une estrade richement décorée a été aménagée pour NN. SS. les Evêques, dans la nef, en face la chaire.

## SALUT A LA CATHÉDRALE

---

A huit heures du soir, les cloches de la cathédrale, dominées par la voix sonore du gros bourdon, ont convoqué pour la solennité, non seulement les congressistes venus de loin, mais encore les chrétiens de la cité de Saint-Remi. Aussi, les vastes nefs sont remplies d'une foule compacte, au moment où le clergé et les prélats, présidés par l'éminent Archevêque de Reims, viennent prendre place au chœur, pendant que la maîtrise entonne le *Veni Creator*.

Parmi les prélats qui rehaussaient par leur présence l'éclat de la cérémonie d'hier, se trouvaient, aux côtés de S. Ém. M<sup>sr</sup> Langénieux, archevêque de Reims :

M<sup>sr</sup> le Cardinal Lecot, archevêque de Bordeaux ;

M<sup>sr</sup> Duval, évêque de Soissons ;

M<sup>sr</sup> Marmarian, archevêque grec de Trébizonde (Turquie d'Asie) ;

M<sup>sr</sup> Stonor, archevêque latin de Trébizonde ;

M<sup>sr</sup> Hoyek, archevêque maronite d'Arca ;

M<sup>sr</sup> Doutreloux, évêque de Liège ;

M<sup>sr</sup> Bernard, préfet apostolique de Norwège ;

M<sup>sr</sup> Puyol, vicaire général de Beauvais ;

M<sup>sr</sup> Péchenard, M<sup>sr</sup> Cauly, M<sup>sr</sup> Juillot, protonotaires apostoliques ; M<sup>sr</sup> Garot, prélat de la Maison de Sa Sainteté.

Plus de deux cents prêtres assistent à la cérémonie.

L'immense cathédrale est comble ; il y a peut-être là une affluence de dix mille personnes.

M<sup>sr</sup> Doutreloux, évêque de Liège, monte en chaire pour prononcer le discours d'ouverture. Sa voix sympathique domine la grande assemblée, et l'auditoire peut suivre les développements de l'orateur. Sa Grandeur M<sup>sr</sup> l'Evêque de Liège, après un public hommage rendu au cardinal Langénieux, et aux préparateurs du Congrès, célèbre les bienfaits sociaux et individuels de l'Eucharistie, dans une éloquente paraphrase du cantique de Zacharie : *Benedictus Dominus Deus Israël...*

## ALLOCATION

prononcée par M<sup>sr</sup> DOUTRELOUX, évêque de Liège.

ÉMINENCE (1),

Qu'il me soit permis tout d'abord de vous remercier au nom du Comité permanent des Congrès eucharistiques de lui avoir accordé la faveur de tenir le Congrès de cette année en votre ville archiépiscopale, d'avoir daigné présider Vous-même aux préparatifs de ces pieuses et solennelles assises, et d'en avoir confié le soin à un Comité dont le zèle, le dévouement et l'intelligence se sont montrés au-dessus de tout éloge. C'est un nouveau bienfait de Votre cœur apostolique, accordé à une œuvre favorisée depuis longtemps de Votre sympathie et de Votre protection : nous supplions le Cœur Sacré de notre divin Maître Jésus de bénir le Congrès eucharistique de Reims comme il a béni ceux qui l'ont précédé, et surtout celui qu'en qualité de Légat apostolique, Vous avez présidé l'an dernier avec tant de piété, d'éclat et de succès à Jérusalem, au nom et en place du Souverain Pontife. Là, Vous avez adressé aux Églises unies ou non unies d'Orient d'inoubliables et fécondes paroles de paix et de charité ; précieuses semences répandues dans les âmes, sous les rayons fertilisants de la sainte Eucharistie, ces paroles germeront et produiront, nous ne pouvons en douter, les fruits les plus salutaires ; mais elles ont besoin aussi de la rosée du ciel, des soins et du

(1) Son Ém. le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, président d'honneur du Congrès.

travail d'habiles et dévoués ouvriers : leur assurer la première par une immense et persévérante prière, préparer l'enrôlement des seconds, tel est, avec le progrès de la dévotion à la sainte Eucharistie parmi nous, le dessein particulier que Votre charité et Votre zèle ont assigné au Congrès eucharistique de Reims. Nous l'avons compris, il a excité l'enthousiasme de nos âmes, il a conquis le dévouement de nos cœurs ; sous Votre impulsion et sous Votre conduite, nous nous consacrons à sa réalisation, avec toute l'ardeur dont nous serons capables.

*Christum Regem adoremus dominantem gentibus, qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem.*

Adorons le Christ-Roi, Seigneur des nations, qui donne l'abondance de la vie spirituelle à ceux qui se nourrissent de sa chair. (*Invitatoire de l'office du T. S. Sacrement.*)

ÉMINENCES,  
MESSEIGNEURS,  
MES FRÈRES,

C'est par ces paroles pleines de piété et d'onction que, chaque année, Notre Mère la sainte Église, aux Matines de la fête du Très Saint Sacrement, invite ses enfants, prêtres et fidèles, à se souvenir de l'incalculable don de la sainte Eucharistie, à rendre au Dieu Rédempteur qui réside au tabernacle leurs devoirs et leurs hommages, à venir puiser à cette source divine les biens si abondants et si précieux qu'elle contient.

Elles me paraissent tout à fait de circonstance en cette cérémonie d'ouverture, et c'est pourquoi j'ose vous dire : O Princes augustes de l'Église, ô Évêques chers et vénérés, ô prêtres et lévites, et vous tous, chrétiens et chrétiennes, ou venus de loin, ou appartenant à cette antique et si glorieuse Église de Reims, venez durant ces jours, comme votre piété et votre zèle se le sont proposé, venez à nos solennités et à nos fêtes, venez à nos réunions et à nos assemblées, venez offrir à Notre Seigneur Jésus-Christ vos louanges, vos adorations, vos réparations ; apportez-Lui l'hommage de tout ce que votre amour envers Lui vous inspirera pour l'exaltation de son Très Saint Sacrement, pour la réalisation plus parfaite des desseins qu'y nourrit l'ineffable charité de son cœur pour nos âmes ! Aider à la réalisation de

ces desseins en s'y employant d'abord soi-même et pour soi-même, en s'efforçant ensuite d'amener le plus grand nombre possible d'autres à s'y employer également, tel est le but spécial des Congrès eucharistiques. Il importe donc grandement à ceux qui prennent part à cette œuvre d'avoir ces divins desseins présents à l'esprit et d'en nourrir leurs cœurs ; c'est pourquoi je voudrais ce soir vous les rappeler, au moins en partie et brièvement, en appliquant à la sainte Eucharistie le magnifique cantique dans lequel, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, Zacharie, à la naissance de saint Jean-Baptiste, son glorieux fils, chanta les bienfaits de l'Incarnation et de la Rédemption. La sainte Eucharistie n'est-elle pas la continuation à travers toutes les générations et l'application aux peuples et à chaque disciple du Christ des bienfaits renfermés dans ces deux grands mystères ?

O sainte Vierge Marie, nul n'a mieux compris, nul n'a apprécié autant que vous ce riche trésor de notre foi ; vous êtes la Mère de Jésus, votre plus ardent désir n'est-il pas que votre divin Fils soit connu, aimé et servi comme il le mérite, partout où il se trouve, et par conséquent aussi dans la sainte Eucharistie ? Vous êtes notre bonne et tendre Mère, vous voulez le bonheur de vos enfants ; et qu'est-ce qui pourrait le leur mieux garantir sur la terre que leur union par l'esprit et par le cœur avec Jésus dans la sainte Eucharistie ? C'est donc avec la plus entière confiance que je vous demande en ce moment de bénir ma parole, de bénir l'attention de ceux qui m'écoutent.

## I.

« *Benedictus Dominus Deus Israël, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ.* Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, chantait Zacharie, parce qu'il a visité son peuple et en a opéré la Rédemption ! » Oh ! que ces paroles s'appliquent bien à la sainte Eucharistie ! N'est-ce pas vraiment par elle que Dieu ne cesse de visiter son peuple, non pas de loin en loin, mais chaque jour, non pas en réservant cette faveur à un pays ou à quelque endroit privilégié de chaque contrée, mais en se rendant présent partout, en multipliant cette présence au point d'être à la portée de chacun de ses disciples, en résidant au milieu d'eux jour et nuit sans aucune interruption, en daignant même aller les visiter jusque dans leurs demeures lorsque la maladie les empêche de venir à lui ? Grand fut le bonheur de Marie et de Joseph de vivre à Nazareth avec Jésus, grand fut également celui de ses apôtres de jouir de sa présence et de sa conversation durant trois années ; le nôtre, grâce à la sainte Eucharistie, s'il est moins sensible, est-il moins précieux ? Sous certains rapports, ne l'est-il point davantage, puisque Notre Seigneur Jésus-Christ nous y est présent avec tous les mérites de sa vie et de sa mort, avec tous les privilèges de sa gloire, puisqu'il nous y est présent, non seulement pour vivre et habiter avec nous, mais pour suppléer à notre insuffisance dans l'accomplissement de nos devoirs envers la divine Majesté, pour l'adorer, la remercier, pour implorer sa miséricorde, pour obtenir ses grâces, pour être l'aliment de la vie surnaturelle de nos âmes ? Heureux, sans doute,

étaient ceux qui, durant les années de sa prédication, recevaient par ses miracles la délivrance de leurs maux corporels ; le sommes-nous moins de recevoir par la sainte Eucharistie la consolation dans nos peines, la lumière dans nos doutes et nos obscurités, la force dans nos faiblesses, la victoire dans nos luttes, le gage de la vie éternelle au milieu des craintes que nous inspire l'œuvre de notre salut ?

Ah ! je le sais, notre manque de réflexion, notre foi trop peu vive, les obstacles multiples que nous opposons à la grâce, nous empêchent trop souvent de retirer ces avantages de la présence sacramentelle de Notre Seigneur Jésus-Christ autant que nous le pourrions ; le bienfait n'en est pas moins grand en lui-même, et il n'en est pas moins vrai qu'en présence de la sainte Hostie, nous devons nous écrier dans un transport d'admiration, d'amour et de reconnaissance : Soyez béni, Seigneur Jésus, de visiter ainsi votre peuple et de lui procurer d'une manière si douce et si assurée, l'application de tous les bienfaits de la Rédemption ; soyez-en béni pour nous, soyez-en béni pour tous ceux qui nous sont chers ; soyez-en béni pour tous les peuples jusqu'à la consommation des siècles !

O Mes Frères ! peut-il y avoir rien de plus pénible pour quiconque a dans son âme quelque chose de cette foi qui animait saint Pierre lorsque, tombant aux genoux de Notre Seigneur Jésus-Christ, il lui dit : « *Tu es Christus Filius Dei vivi* ; Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant », ou quelque chose de l'amour qui enflammait son cœur lorsque, fondant en larmes, il lui répétait par trois fois : « Seigneur, vous savez que je vous aime ; *Domine tu scis quia amo te* », peut-il, dis-je, y avoir rien de plus pénible que le spectacle de l'indifférence, de la



froideur, de l'oubli, de l'éloignement dans lesquels vivent tant de milliers d'âmes chrétiennes, vis à vis de Notre Seigneur Jésus-Christ au Très Saint Sacrement de l'autel ! Nous avons sans doute chacun à nous frapper la poitrine et à gémir de nos manquements à l'égard de la sainte Eucharistie. Mais, durant ces jours du Congrès surtout, un autre devoir encore nous presse : notre foi en Jésus-Christ, notre amour pour lui, doivent nous enflammer de zèle pour l'accroissement du culte de la sainte Eucharistie, nous faire ressentir jusqu'au plus profond de nos cœurs une vraie tristesse de voir notre divin Sauveur ignoré, méconnu, outragé même dans la plus admirable institution de son amour pour les hommes, une immense et profonde compassion pour tant de nos frères qui, à moins d'une grâce exceptionnelle sur laquelle il serait téméraire de compter, passeront d'une vie de péchés à la damnation éternelle, parce qu'ils ne se seront pas nourris du pain de vie : « *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis* ; si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. »

Ne nous laissons donc pas de redire au Seigneur, en ces jours bénis : O notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié par une connaissance plus répandue et plus parfaite de la sainte Eucharistie, que par elle, votre règne s'établisse dans les âmes, que votre volonté sur l'usage que nous devons en faire s'accomplisse partout parmi nous ; oui, que nous soyons fidèles à nous nourrir de ce pain quotidien de nos âmes ! Pardonnez-nous nos fautes envers elle, ne nous laissez jamais succomber à la tentation de nous en laisser même quelque peu éloigner, et délivrez de leur immense

malheur les âmes qui se privent de cet indispensable gage de la vie éternelle !

## II.

Entrant davantage dans le détail des bienfaits de la venue du divin Sauveur en ce monde, Zacharie les décrit en ces termes : « *Ut sine timore de manu inimicorum nostrorum liberati serviāmus illi, in sanctitate et justitiā, coram ipso, omnibus diebus nostris* ; le Rédempteur est venu au milieu de nous afin que, délivrés de la puissance de nos ennemis, exempts de crainte et soutenus par le souvenir de sa présence, nous le servions dans la sainteté et la justice tous les jours de notre vie. »

Cette description est celle aussi des bienfaits de la sainte Eucharistie. L'Eucharistie nous délivre de la puissance de nos ennemis : par la sainte messe d'abord, qui est le renouvellement non sanglant du sacrifice de la croix, de ce sacrifice par lequel le divin Rédempteur a triomphé pour nous de l'enfer, du monde, du péché et de la mort ; par la sainte communion ensuite, qui munit nos âmes de l'abondance de tous les secours divins et les remplit de générosité, de force et de vaillance.

La sainte Eucharistie doit nous ôter tout esprit de crainte et nous pénétrer de l'esprit d'amour : car si par elle notre Dieu réside au milieu de nous, comme un Roi au milieu de ses sujets pour recevoir leurs hommages, il y habite bien plus encore comme un ami toujours prêt à nous accueillir, à nous assister, à nous consoler, à nous prodiguer les marques de son amour et de son dévouement à tous nos intérêts. Il nous y redit : « *Venite*

*ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos*; venez à moi, vous tous qui êtes dans l'accablement et dans la peine, et je vous soulagerai; » — « *Nolite timere, ego sum*, ne craignez pas, c'est moi qui suis ici »; — « *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi* : Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » — « *Omnis potestas data est mihi in cælo et in terra* : vous le savez, tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. » Qui donc craindrait un Dieu tenant un tel langage, qui ne l'aimerait, qui ne placerait toute sa confiance en lui ?

De cet esprit d'amour naissent comme naturellement le désir et la facilité d'une vie sainte et juste, « *ut serviamus illi in sanctitate et justitia* ». Une telle vie est un des fruits les plus ordinaires de la fervente dévotion envers la sainte Eucharistie; elle est l'accomplissement de cette magnifique promesse de son divin Auteur : « *Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem, et qui manducat me vivet propter me*; comme mon Père qui m'a envoyé vit de lui-même et que je vis par lui, ainsi celui qui se nourrira de ma chair vivra aussi par moi. »

En confirmation de cette doctrine, j'appellerai votre attention sur un fait qui en est bien digne, surtout en ces temps où les besoins de la société, de l'Église et des âmes rendent plus nécessaire la création d'une foule d'œuvres de zèle. Quels sont non seulement parmi les prêtres, mais aussi parmi les simples fidèles de tout âge, de tout sexe, de toute condition, quelles sont les âmes dont Dieu se sert pour concevoir et créer ces œuvres, auxquelles il donne le courage de les entreprendre, les moyens de les soutenir, le secret de les rendre fécondes ? Ne sont-ce pas les âmes vouées particulièrement à la

dévotion envers la sainte Eucharistie, les âmes qui communient souvent parce qu'elles comprennent que, si ne pas communier, c'est renoncer à toute vie surnaturelle, communier peu, c'est consentir à ce que cette vie ne soit que faible et sujette à bien des défaillances; que communier souvent et pieusement, c'est recourir au moyen divinement institué pour posséder soi-même cette vie dans toute sa vigueur et pour avoir la grâce de la faire naître et de la développer chez les autres. C'est, encore une fois, la réalisation d'une promesse de notre divin Sauveur, qui a dit d'une part : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi je demeure en lui : *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet et ego in illo*; » et d'autre part : « Celui-là produit beaucoup de fruit qui demeure en moi et en qui je demeure : *Qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum*. » Il est donc rigoureusement juste d'appliquer à la présence de Notre Seigneur Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie ce qu'il a dit de sa présence au milieu des hommes durant sa vie mortelle : « *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant*; je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient avec surabondance. »

La raison de ces admirables effets de la sainte Eucharistie se trouve évidemment en ce que par elle Notre-Seigneur Jésus-Christ s'unit réellement et substantiellement aux âmes qui la reçoivent. Mais il est d'autres conséquences qu'on pourrait appeler accidentelles, et j'en trouve l'annonce dans le cantique de Zacharie, en ces paroles : « *Coram ipso*; en sa présence. » Tous les auteurs de la vie spirituelle indiquent la pratique habituelle du souvenir de la présence de Dieu comme un moyen efficace de vivre dans la sainteté et la justice.

Eh bien ! si l'incarnation du Verbe, en nous le montrant dans une forme humaine, nous a rendu plus facile l'emploi de ce moyen de perfection indiqué par le Seigneur à son fidèle serviteur Abraham : « *Ambula coram me et esto perfectus* ; marchez en ma présence et vous serez parfait », ne possédons-nous pas cette facilité à un degré bien plus grand encore par la sainte Eucharistie ? Par elle, Notre Seigneur Jésus-Christ habite auprès de chacun de nous, par elle nous pouvons le visiter chaque jour, par elle nous pouvons aussi souvent que nous le voulons le recevoir, ou sacramentellement à la sainte Table, ou spirituellement par la communion spirituelle ; grâce à elle, la vue de nos églises, le son de leurs cloches nous rappellent qu'il est là, à quelques pas de nous. Ah ! quel trésor de grâces est celui de la sainte Eucharistie, pour qui sait en user, et qu'il est juste de la proclamer le gage par excellence de la persévérance finale : « *Ut serviamus illi in sanctitate et iustitia, coram ipso, omnibus diebus nostris* ; oui, c'est par elle qu'un à son Dieu le chrétien le servira dans la sainteté et la justice tous les jours de sa vie ! »

O cher Congrès de Reims, puisses-tu redire dignement les grandeurs et les bienfaits de la sainte Eucharistie ! Puisses-tu, et dans cette région et au loin, partout où tes échos parviendront, être comme saint Jean-Baptiste un prédicateur écouté de Jésus, le prédicateur de Jésus au Très Saint Sacrement : « *Et tu puer propheta Altissimi vocaberis* ; » puisses-tu préparer ainsi au divin Roi la voie par laquelle il doit pénétrer dans les âmes et reprendre dans la société sa place de Roi des nations ! « *Præibis ante faciem Domini parare vias ejus* ; » puisses-tu donner à un grand nombre la science du salut : *ad dandum scien-*

*tiam salutis plebi ejus*, et les disposer à implorer le pardon de leurs péchés, « *in remissionem peccatorum eorum !* »

Mais, ô Père céleste, cette science salutaire, ce pardon généreux, d'où devons-nous les attendre, sinon des entrailles de votre miséricorde : « *Per viscera misericordiæ Dei nostri* », c'est à dire de votre Verbe éternel qui est descendu du ciel pour nous visiter : « *In quibus visitavit nos, oriens ex alto*, pour éclairer le genre humain assis dans les ténèbres, à l'ombre de la mort : « *Illuminare his qui in tenebris et in umbrâ mortis sedent?* » Prosternés donc à vos pieds, ô Jésus, notre Sauveur, nous vous demandons avec humilité et confiance de bénir notre Congrès. Qu'il serve à votre gloire, en aidant à la réalisation des desseins de votre divin Cœur dans l'institution de la sainte Eucharistie ; que, profitable à nos âmes, il le soit à beaucoup d'autres encore et spécialement à celles qui vivent dans l'ignorance ou dans l'oubli de ce suprême bienfait de votre amour !

Qu'il assure ainsi nos pas dans la voie de la paix, pour le temps et pour l'éternité : « *Ad dirigendos pedes nostros in viam pacis!* » Amen.

---

Après ce discours religieusement écouté, les Cardinaux ont donné leur bénédiction solennelle, et, sur l'autel étincelant de lumière, le Très Saint Sacrement a été exposé.

Pendant le salut, la Maitrise a chanté le *Domine Deus*, de Vervoite, et le *Tantum ergo*, de Gounod, et la bénédiction du Très Saint Sacrement a été donnée solennellement par M<sup>sr</sup> Lecot, cardinal archevêque de Bordeaux.

Sur le passage des prélats, les fidèles se pressaient recueillis.

C'est par ce premier hommage, si magnifique, rendu à Notre Seigneur Jésus-Christ dans son sacrement d'amour, que s'est terminée la cérémonie d'ouverture du neuvième Congrès eucharistique.

. . .

Ce salut d'ouverture à Notre-Dame a dépassé en éclat et en majestueuse grandeur ce que nous pouvions espérer.

C'est d'un heureux augure, et dès aujourd'hui, à voir la pieuse curiosité et l'empressement des fidèles autour des prélats qui vont présider ce Congrès important, nous pouvons affirmer que cette belle manifestation eucharistique de Reims obtiendra un plein succès, remuera les âmes, et laissera parmi nous les traces les plus fécondes.

Visiblement, le doigt de Dieu est là.

Quel sentiment éprouvait donc la foule en assistant à ce salut d'ouverture ? L'impression qu'autour du Christ de l'Eucharistie germe un monde nouveau, plus aimant et plus jeune, qui se dégage lentement du vieux monde révolutionnaire et païen, qui s'écroule en dépit des illusions qu'il s'efforce d'entretenir, malgré tous les efforts qu'il multiplie pour nous retenir dans son moule, nous emprisonner dans ses mensonges, faux principes, systèmes subversifs, formules oppressives, idoles vermoulues, simples apparences, choses vaines.

La vie n'est pas là ; tout cela, c'est la mort, c'est le néant, c'est le règne du Mauvais, impuissant à rien édifier, ni entretenir, voué fatalement aux œuvres ténébreuses, et précipitant dans l'anarchie tous ceux qu'il détache de Jésus-Christ, les affamant d'abord et les désespérant ensuite.

Il faut admirer cette Providence particulière de Dieu sur son Église, suscitant ces manifestations eucharistiques qui réveillent inévitablement dans l'âme du peuple ce sentiment de la royauté sociale de Jésus-Christ, la foi en sa divinité, l'espoir que le salut nous viendra de l'autel, où il nourrit les âmes de sa chair et de son sang, et s'immole pour nous.

Cet autel est le point central immobile des choses divines et humaines ; à mesure que le peuple s'en rapproche, il se détache et s'éloigne de la Révolution, il affirme le besoin qu'il éprouve, pour vivre, de lumière, de force et d'espérance.

A ce point de vue, ces Congrès eucharistiques sont merveil-

lieux à voir, et le spectacle que nous avons pu contempler à Notre-Dame est un des plus consolants auxquels nous puissions assister.

Que sommes-nous allés voir, en effet, dans notre vieille cathédrale ?

La robe rouge de nos cardinaux ? Non. La décoration de Notre-Dame ? Pas davantage.

Qui sommes-nous allés voir ? — Jésus-Christ, et nul autre.

Nous sommes allés voir (et c'est la grande consolation, l'admirable coïncidence de ce Congrès eucharistique), nous sommes allés voir Jésus-Christ, en foule, inquiets et suppliants, parce que les jours deviennent de plus en plus mauvais, parce que nous avons glissé et descendu les abîmes, parce que la nuit s'épaissit autour de nous, et que les ruines dont nous avons semé la terre chrétienne de la France s'éclaboussent déjà du sang des Français.

---



JEUDI, 26 JUILLET



## MESSE A SAINT-MAURICE

---

La messe du Congrès a été dite par M<sup>sr</sup> Duval, évêque de Soissons, à 7 heures. Comme aux jours de fêtes solennelles, la nef de l'Église était ornée d'oriflammes; la verdure et les fleurs s'épalaient sur les côtés de l'autel et à l'entrée du chœur, décoré de riches tentures.

Beaucoup de fidèles remplissaient l'église, et le chœur pouvait à peine contenir les hommes, prêtres et laïques venus à la cérémonie. Un grand nombre de personnes reçurent la sainte communion de la main de l'Évêque.

Grâce à la maîtrise du pensionnat de jeunes filles du *Saint Enfant-Jésus*, dont le mérite n'est pas inconnu à la paroisse, des chants magnifiques furent exécutés en l'honneur de Jésus Eucharistie. Nous citerons en particulier le *Misericordias Domini* et l'*O Salutaris*.

Après la messe, M<sup>sr</sup> Duval est monté en chaire et a prononcé une allocution, en présence de M<sup>sr</sup> Hoyek, archevêque maronite, qui avait lui-même célébré la messe à Saint-Maurice selon le rite de son Église.

Tout d'abord, Sa Grandeur félicite l'Assemblée d'avoir si bien répondu à l'appel de Monseigneur le Cardinal en venant témoigner sa foi, sa reconnaissance et son amour au Dieu de l'Eucharistie. Il commente en quelques mots ces paroles de Notre-Seigneur, qui ne sont pas un mystère pour les adorateurs de Jésus : *Ubi fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ* : le Corps dont il s'agit, c'est le Corps de Jésus lui-même; les aigles spirituelles, ce sont les chrétiens fidèles qui s'empressent autour de Jésus.

« Nous avons vu, dit le vénéré prélat, ces paroles de la Sainte Écriture recevoir hier à la Cathédrale une touchante réalisation, et il en sera de même, nous en avons l'espoir, pour chacun des jours du Congrès. » Monseigneur exhorte les fidèles, aujourd'hui et les jours suivants, à offrir à Jésus-Eucharistie l'hommage de leurs prières et surtout de leurs

œuvres. « Il faut, dit-il, qu'après le Congrès, chacun puisse dire de nous ces paroles : *On voit bien que Jésus est passé par là.* »

« Qu'il vienne aussi en nos cœurs pour les remplir de cette suavité goûtée jadis par les disciples d'Emmaüs ! »

Après cette allocution touchante, bien faite pour aller au cœur des chrétiens, on a commencé le Salut, et Sa Grandeur a donné la bénédiction du Saint Sacrement.

---

## MESSE A SAINT-JACQUES

(Rite arménien)

---

La messe a été célébrée hier matin à 8 heures par M<sup>sr</sup> Marmarian, archevêque de Trébizonde. Depuis la veille, on savait que l'officiant appartenait au rite arménien ; aussi, la foule se pressait dans l'église Saint-Jacques, magnifiquement ornée.

A l'heure dite, M<sup>sr</sup> Marmarian s'avance, précédé d'un diacre assistant revêtu de l'étole, et de trois séminaristes arméniens.

L'évêque bénit le peuple avec une petite croix, et il est encensé jusqu'à son arrivée au pied de l'autel.

L'office dure environ 40 minutes. Le rite arménien a beaucoup de rapports avec le rite latin. Il est cependant plus simple et il frappe moins les sens ; mais toutes ses cérémonies sont graves et portent au recueillement. Il y a ceci de particulier : c'est que durant tout l'office, les chants sont continuels. Ils ont été exécutés par les trois clercs arméniens. On remarque aussi que, fort souvent, pendant l'office, l'évêque bénit l'assistance avec la petite croix placée près de lui sur l'autel.

Aussitôt après la Messe a eu lieu l'exposition du Très Saint Sacrement, qui sera renouvelée chaque jour pendant la durée du Congrès. L'église Saint-Jacques prête admirablement au recueillement et à la prière. Elle a été choisie en raison de la

---

piété des paroissiens et de sa situation au centre de la ville pour être le lieu de l'exposition continuelle du Saint Sacrement pendant la journée. On a organisé des séries d'adorateurs pris dans tous les rangs de la société, qui se relèvent d'heure en heure, pour rendre leurs hommages au Dieu de l'Eucharistie et associer en quelque sorte la cité tout entière à l'Œuvre du Congrès.

Durant le jour, à des heures déterminées, des orateurs se succèdent dans la chaire chrétienne, et adressent aux divers groupes des allocutions spéciales, propres à exciter la foi et la piété. A six heures du soir, l'exposition se terminera par le salut du Saint Sacrement.

---



# SÉANCE D'OUVERTURE

## A L'ARCHEVÊCHÉ

---

Le Palais archiépiscopal est devenu, pour quelques jours, le Tabernacle de l'alliance. Une avenue plantée de mâts et d'oriflammes guide les étrangers vers l'escalier monumental qui donne accès à la grande Salle des Rois.

Dans la seconde cour de l'Archevêché sont établis des bureaux, où se distribuent les cartes d'entrée, où se donnent les renseignements. M. l'abbé Bonnaire, le zélé directeur des Pèlerinages diocésains, secondé par une escouade de jeunes abbés du grand Séminaire, répond à tous avec une bonne grâce parfaite. Sous le portique du Palais siège le bureau de vérification des entrées.

A huit heures, et il en sera de même pendant les trois jours du Congrès, une messe basse est célébrée par M. l'abbé Compant, Vicaire général, dans la chapelle de l'Archevêché. Le splendide édicule, construit en beau style du XIII<sup>e</sup> siècle, a été paré pour la circonstance. C'est la chapelle d'adoration des congressistes, qui se succéderont sans interruption pendant ces trois jours au pied de l'Eucharistie, tandis que dans la Salle des Rois se tiendront les séances d'étude et de travail.

Les membres du Congrès, au nombre de cinq à six cents déjà, envahissent la magnifique salle qui unit l'archevêché à la cathédrale. Elle servait autrefois pour les réceptions, au jour du sacre des rois, et conserve comme souvenir les portraits des souverains, de Clovis, de saint Louis, de Philippe-Auguste, de tous ces princes chrétiens, venus ici demander la grâce et la force de régner en véritables rois, défenseurs de l'Eglise et protecteurs du peuple confié à leur sollicitude.

C'est la célèbre salle du *Tau* (de la lettre grecque, dont le palais du XV<sup>e</sup> siècle affectait la forme). Elle a gardé sa grande

cheminée surmontée de la statue de saint Remi, et garnie de l'écusson des Briçonnet avec leur devise : *Ditat servata fides*. La salle a conservé sa haute voûte lambrissée et ses poutres transversales. Sur les murailles, les tableaux en pied des rois sacrés à Reims, et de vieilles tapisseries.

C'est au devant de la cheminée monumentale qu'est établie la vaste estrade sur laquelle siègent les Éminentissimes Cardinaux, NN. SS. les Evêques et les principaux dignitaires du Congrès.

A neuf heures, on entre en séance. Le Cardinal Langénieux préside, ayant à ses côtés le Cardinal Lecot, NN. SS. Doutreloux, évêque de Liège, Duval, évêque de Soissons, Potron, évêque de Jéricho, Stonor, archevêque de Trébizonde, Hoyek, archevêque d'Arca, Marmarian, archevêque de Trébizonde. Nous remarquons aussi M<sup>sr</sup> Cartuyvels, recteur de l'Université de Louvain, M<sup>sr</sup> Péchenard, M<sup>sr</sup> Cauly, M<sup>sr</sup> Juillet, protonotaires apostoliques, M<sup>sr</sup> Bernard, vicaire apostolique, M<sup>sr</sup> Puyol, vicaire général de Beauvais, le R. P. Tesnière, le R. P. Bailly, M. Vrau, de Lille, M. le comte de Nicolay, M. de Pèlerin, secrétaire général, et plusieurs membres du Comité permanent des Congrès eucharistiques, qui ne peuvent pas être absents d'une réunion comme celle-là.

L'assemblée est nombreuse : on se reconnaît, on se salue de près ou de loin. Les habitués de telles réunions se rencontrent et se retrouvent avec une joie toujours nouvelle.

La séance s'ouvre par la prière traditionnelle, *Veni, Sancte Spiritus*, suivi de l'*Ave Maria*.

M<sup>sr</sup> Doutreloux, évêque de Liège, Président du Congrès, demande ensuite que l'assemblée de Reims se place sous la protection spéciale de Sainte Julienne de Cornillon, la vierge de Liège, la grande promotrice du culte du Saint Sacrement, et qu'à chacune des séances une invocation soit adressée à la fidèle servante de Jésus-Hostie.

Et tous, d'un même cœur, répondent par l'invocation : *Sainte Julienne, priez pour nous !*

Sa Grandeur avertit ensuite les congressistes que cette séance du matin sera désormais à 8 heures et demie, à cause du peu de temps disponible et de l'abondance des travaux.



**Son Ém. le Cardinal Langénieux** prend ensuite la parole pour remercier M<sup>sr</sup> de Liège de tout ce qu'il a fait pour le Congrès eucharistique; il ne craint pas de dire que tout l'honneur de ces fêtes revient à lui; puis il résume en quelques mots les travaux eucharistiques entrepris depuis longtemps déjà par le zèle du pieux évêque de Liège.

Le Cardinal annonce ensuite qu'il vient de recevoir une lettre de Léon XIII, envoyant à l'assemblée ses meilleures bénédictions; le Pape attend de ce Congrès les plus beaux et les plus féconds résultats.

Son Eminence exprime ses remerciements à tous les prélats qui composent son entourage, à tous les membres présents et à tous ceux qui ont aidé à la préparation de ce Congrès.

Nous nous plaçons maintenant sous la houlette de M<sup>sr</sup> de Liège, continue le Cardinal : commandez avec confiance, Monseigneur, tous, nous vous promettons de vous suivre et de vous obéir en tout.

L'assistance répond à ces paroles du Cardinal par des applaudissements.

**Le Cardinal Lecot** se lève à son tour et adresse quelques mots à l'assemblée pour lui faire part du bonheur qu'il éprouve de pouvoir assister à ces magnifiques réunions.

**M<sup>sr</sup> Doutreloux** déclare ouverte la session du IX<sup>e</sup> Congrès eucharistique, et fait connaître la constitution des différents bureaux.

---



# SÉANCE DU MATIN

---

## PREMIÈRE SECTION

Foi et Enseignement, Culte et Piété

---

## PROCÈS-VERBAL

**M<sup>re</sup> Péchenard**, protonotaire apostolique, vicaire général de Reims et président de la première section du Congrès, donne la parole à **M. le chanoine Girard**, pour lire son rapport sur *l'Eucharistie à Emmaüs*.

L'assemblée écoute avec une vive attention ce travail remarquable, plein de doctrine et de piété. Toutefois, au cours de son rapport, M. l'abbé Girard avait qualifié la Cène d'Emmaüs de *seconde institution* de l'Eucharistie.

**Le R. P. Tesnière**, supérieur des Prêtres du Saint-Sacrement, le savant auteur de la *Somme eucharistique*, croit devoir appeler une rectification. « Il n'est pas absolument certain, dit-il, que Notre-Seigneur ait consacré à Emmaüs. Quoique toutes les probabilités soient en faveur de la consécration du pain, ce n'est qu'une opinion qui ne suffirait pas pour justifier la dénomination de *seconde institution* de l'Eucharistie : celle du Cénacle avait suffi. »

L'auteur du Rapport admet pleinement la justesse de cette observation.

**M. l'abbé Landrieux**, secrétaire du Cardinal, lit une étude très complète et très intéressante sur l'*Autel eucharistique*.

**Le Cardinal Lecot**, après avoir félicité le rapporteur, lui demande de compléter son travail en faisant observer qu'une partie de la table en bois sur laquelle a célébré saint Pierre est conservée à Sainte-Pudentienne, église de Rome, dont il a le titre cardinalice.

**M. l'abbé Gerbier**, chanoine honoraire et directeur du Grand Séminaire de Poitiers, demande la parole et présente au Congrès les observations qui suivent :

« De la lecture des Rapports que nous venons d'entendre se dégage une vérité qu'il est juste de mettre dans tout son jour. Dans l'Eucharistie, c'est l'amour qui explique tout. C'est l'amour qui a institué le divin Sacrement : c'est l'amour qui se manifeste surtout dans le don de l'Hostie. De là les relations étroites qui existent entre l'Eucharistie et le Sacré-Cœur; de là des points de contact nombreux entre le culte rendu à l'Eucharistie et la dévotion au Sacré-Cœur.

« Bien que ces deux dévotions soient distinctes dans leur objet, il est impossible d'honorer le Très Saint Sacrement sans penser au Cœur de Jésus qui nous l'a donné. En glorifiant le divin Cœur, comment ne pas célébrer l'Eucharistie, qui est, suivant ce que nous disait hier soir S. G. M<sup>sr</sup> l'Évêque de Liège, la plus belle institution qui soit sortie du Sacré-Cœur? Si nous avons à rendre au Sacré-Cœur les hommages de notre piété, comment ne pas aller l'adorer là où il est réellement à notre portée, nous aimant et s'immolant pour nous dans l'humanité sainte de Jésus au Très Saint Sacrement de l'autel?

« Déjà les Congrès de Toulouse, de Fribourg, de Paris et d'Anvers avaient émis des vœux favorables à la diffusion d'une dévotion qui, en un grand nombre de centres, et notamment à Poitiers, a produit de bien consolants effets. Les hésitations suscitées par quelques *Revue*s au sujet de la licéité de ce culte du Cœur de Jésus dans l'Eucharistie, rendent utiles le rappel et la confirmation de ces vœux au Congrès eucharistique de Reims. Nous n'aurons pas grand'peine à démontrer, en quelques paroles, la vérité sur cette question. Plusieurs, s'autorisant d'un décret du Saint-Office du 3 juin 1891, qui déclare ne pas approuver des emblèmes du Cœur de Jésus dans l'Eucharistie, ont confondu malheureusement la dévotion elle-même avec les emblèmes, et ont prétendu qu'elle est repoussée par le Saint-Siège. Voici la note du commissaire général du Saint-Office, 30 décembre 1893, qui

dissipe toutes les incertitudes et doit mettre fin à toutes les objections. Nous en rappelons le texte déjà publié :

« Rome, Saint-Office, 30 décembre 1893.

« A Son Éminence Révérendissime M<sup>gr</sup> l'Archevêque  
« de Paris.

« Les nouveaux emblèmes du T. S. Cœur de Jésus dans  
« l'Eucharistie ne sont pas à approuver par le Saint-Siège  
« apostolique.

« Restent toutefois approuvés la dévotion et le culte au  
« Sacré-Cœur eucharistique de Jésus, dans les termes indi-  
« qués à Son Éminence par la lettre du 31 mai 1891. Et, par  
« suite, demeurent sans valeur les *interprétations indivi-*  
« *duelles de la presse.*

« † FR. VINCENT-LÉON SALLUA,

« *Commissaire général, archevêque de Chalcédoine.* »

« Voilà la vérité. La dévotion au Cœur eucharistique con-  
serve donc toutes ses approbations. L'expression elle-même  
« Cœur eucharistique », est reconnue comme exacte et  
approuvée dans la note précitée. Je demande que le Congrès  
de Reims maintienne et renouvelle les vœux précédemment  
émis. »

Après cet exposé, **S. Ém. le cardinal Lecot**, archevêque  
de Bordeaux, prit la parole et confirma avec grande autorité  
les affirmations que nous venions d'entendre :

« Qui ne comprend, a dit Son Éminence, qu'il n'y a  
pas d'incertitude possible sur la dévotion au Cœur eucharis-  
tique? Qui ne comprend qu'elle s'adresse au Cœur de Jésus  
nous aimant dans l'Eucharistie? Nous nous sommes entretenu  
nous-même avec le Saint-Père de cette dévotion. A notre  
exposé, le Souverain Pontife répondait lui-même en nous  
prévenant, allant au devant de ce que nous allions dire, et  
achevant les phrases que nous commencions.

« Il y a dans une ville d'Italie, à Genazzano, près de la Madone

célèbre, un tableau qui exprime l'idée du Sacré-Cœur nous donnant la sainte Hostie. Ce tableau est là depuis deux cent ans. C'est devant cette image, nous disait un Prince de l'Eglise, que j'ai mieux compris le mystère de l'amour de Jésus dans l'Eucharistie, et que s'est formée ma vocation sacerdotale.

« On a dit parfois, a ajouté Son Éminence, que les confréries du Sacré-Cœur se multiplient au détriment de celles du Très Saint Sacrement. Il ne saurait y avoir opposition ou rivalité, puisque les unes et les autres conduisent à Jésus-Christ. Le moyen de concilier le double attrait envers le Très Saint Sacrement et envers le Sacré-Cœur n'est-il pas la dévotion au Sacré-Cœur dans la très sainte Eucharistie ? »

**S. G. Monseigneur l'Évêque de Liège** a ajouté quelques justes observations sur l'emploi, d'ailleurs légitime, de l'expression « *Cœur eucharistique* », terminant par cette conclusion : Cette dévotion, bien expliquée aux fidèles, est susceptible de produire le plus grand bien dans les âmes ; mais il importe de bien préciser qu'elle n'est autre que la dévotion au Sacré-Cœur présent dans l'Eucharistie. »

S'associant à ces pensées et à ces sentiments, le Congrès de Reims, par ses chaleureux applaudissements, témoigne qu'il maintient et ratifie les vœux des Congrès précédents, et désire que l'on propage la dévotion au Cœur eucharistique, ainsi comprise, et si souvent recommandée par les Souverains Pontifes Pie IX et Léon XIII (1).

(1) Il nous paraît utile de rappeler ici les principales lettres pontificales ayant trait au culte du *Cœur eucharistique* :

1. Rescrit du Souverain Pontife Pie IX ; 29 février 1858.
2. Rescrit de Sa Sainteté Léon XIII ; 16 février 1879.
3. Bref de Sa Sainteté Léon XIII approuvant la dévotion au Cœur eucharistique de Jésus en *Association* ou *Confrérie* ; 23 décembre 1879.
4. Bref de Sa Sainteté Léon XIII pour le diocèse de Toulouse ; 13 février 1883.
5. Rescrit de Sa Sainteté Léon XIII accordant des Indulgences à toutes les prières de la Confrérie (à la demande de l'Évêque de Calvi et Teano, sans expédition de Bref) ; 18 juillet 1885.
6. Rescrit de Sa Sainteté Léon XIII attachant une indulgence à une invocation au Cœur eucharistique de Jésus ; 13 janvier 1886.

**M. l'abbé Fourrière**, curé d'Oresmaux, expose ensuite les moyens pratiques pour former les enfants à la dévotion eucharistique.

**Le R. P. Durand** ajoute quelques explications au rapport de M. l'abbé Fourrière, pour recommander tout particulièrement l'apostolat près des petits enfants.

**M<sup>re</sup> Doureloux**, en termes très éloquents, fait appel au zèle du clergé en faveur des enfants, surtout dans les grandes villes, et signale aux pasteurs la visite annuelle de la paroisse comme un des moyens les plus efficaces pour atteindre le peuple qui ne vient plus à l'église.

**Le R. P. Lemartial**, de Toulouse, est invité à lire son rapport sur les *Noces d'Or de l'Apostolat de la prière*. Il montre que cette dévotion est eucharistique, puisqu'elle a pour principe l'amour et le zèle pour les intérêts du Cœur de Jésus.

Suit un rapport sur l'œuvre de la *Messe réparatrice*, lu par le **R. P. Deckers**, religieux de Prémontré de l'abbaye de Tongerlo (Belgique). L'origine et les admirables progrès de l'œuvre, dont le centre est à Bonlieu, au diocèse de Valence, y sont nettement exposés, et le Révérend Père y ajoute quelques renseignements instructifs sur la diffusion de cette Archiconfrérie dans les provinces de Belgique.

7. Rescrit de Sa Sainteté Léon XIII à Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Paris; 26 mars 1887.

8. Rescrit de Sa Sainteté Léon XIII en faveur de l'Adoration réparatrice du Cœur eucharistique de Jésus dans le Sanctuaire de Montmartre; 29 novembre 1887.

9. Nouvelle Sanction de la même faveur en 1890.

10. Bref de Sa Sainteté Léon XIII à Son Éminence le cardinal Richard, archevêque de Paris, pour l'extension des indulgences de la Confrérie; 27 janvier 1888.

11. Rescrit de Sa Sainteté Léon XIII pour une érection, avec dispense de proximité d'une même confrérie; 13 avril 1888.

12. Indulgence plénière accordée par Sa Sainteté Léon XIII à l'occasion de la consécration sous le vocable du Sacré-Cœur eucharistique de Jésus, de l'église des Franciscaines, à Lemberg (Galicie d'Autriche); 29 septembre 1889.

13. Bref de Sa Sainteté Léon XIII élevant la Confrérie au titre d'archiconfrérie, en Belgique; 28 novembre 1889.

14. Rescrit de Sa Sainteté Léon XIII attachant une Indulgence à une invocation au Cœur eucharistique de Jésus; 19 juin 1890.

Enfin le **P. Zelle**, de Paray-le-Monial, parle de l'œuvre de la *Communion réparatrice*. Cette œuvre, établie il y a quarante ans, a provoqué depuis lors une moyenne de 80,000 communions par jour. Puisse-t-elle se développer encore, dit le rapporteur, contrebalancer les crimes des impies et appeler sur la terre la miséricorde divine.

La séance se termine par la prière.

Il est dix heures trois quarts.

---



## L'EUCCHARISTIE A EMMAÛS

par M. le Chanoine GIRARD, de Reims.

---

L'Eucharistie avait été instituée au soir du Jeudi Saint. Quand, après le repas de la Cène, Jésus et ses disciples se levèrent pour aller au Jardin des Oliviers, il ne restait rien du grand mystère qui venait de s'accomplir, car le pain et le vin consacrés par les paroles du divin Maître avaient été entièrement consommés jusqu'à la dernière goutte et la dernière parcelle. Aucune consécration n'eut lieu le lendemain, qui fut le jour de la Passion et de la mort, ni le surlendemain, que Jésus passa entièrement dans le tombeau. Le troisième jour se leva : ce fut le jour de la Résurrection avec sa gloire et ses splendeurs. Que fera le divin Ressuscité ? Nous rendra-t-il l'Eucharistie avec son amour ? Et s'il nous la rend, dans quel état et sous quelle forme la reverrons-nous ?

La question est aujourd'hui résolue, puisque nous avons la présence réelle dans toutes nos églises ; mais alors elle se posait avec une certaine anxiété dont il est bon de nous rendre compte, afin de mieux apprécier le don que le Christ nous a fait par le renouvellement de l'Eucharistie après sa Résurrection.

I. — Il y a, dit saint Thomas d'Aquin, une loi d'ordre providentiel qui régit l'Eucharistie, et cette loi veut que le Christ y soit produit dans l'état qu'il a actuellement en lui-même au moment où les paroles consécatoires sont prononcées. L'Eucharistie du Cénacle a produit le

l'Eucharistie ; « ils l'ont reconnu à la fraction du pain (1). »

Voilà donc l'Eucharistie qui, après une interruption de trois jours, vient de reparaitre dans le monde ; et, encore une fois, ce n'est pas un Apôtre, quoiqu'il en eût le droit, c'est le divin Ressuscité lui-même qui prend ici l'initiative, ouvrant ainsi à son amour, et malgré sa gloire, une nouvelle et immense carrière.

Rappelons-nous maintenant dans quelles circonstances s'est faite la nouvelle consécration.

Nous avons dit que l'Eucharistie doit suivre l'état du Christ et le reproduire tel qu'il est au moment où sont proférées les paroles de la consécration. Or, quelle conséquence d'abord inespérée va découler de ce principe ! Puisque l'Eucharistie change d'état avec le Christ, ne s'ensuit-il pas que depuis la résurrection, elle doit contenir et nous donner un Christ ressuscité, c'est à dire une humanité glorieuse, un corps et un sang radieux de splendeur, une âme éblouissante de sainteté, et, avec ce corps, ce sang et cette âme, tout l'éclat de la Divinité qui en est inséparable ? Voilà le Christ qu'il s'agissait d'introduire dans la nouvelle Eucharistie, et qui, de fait, s'y est déjà introduit lui-même pendant la cène d'Emmaüs.

Voilà le Christ que, depuis cette date, l'Eglise produit tous les jours et offre partout à nos adorations, invisible cependant et caché sous le voile du sacrement.

Mais pourquoi le Christ ressuscité nous cache-t-il ainsi

(1) S. Luc XXIV, 13-35. La plupart des SS. Pères et des Théologiens ont vu dans le récit de saint Luc le renouvellement de l'Eucharistie. (Voir leurs noms dans Cornelius à Lapidé, avec les preuves qui autorisent cette interprétation. Tome XVI, p. 278 et 279 de l'édition Vivès.)

sa gloire? Je conçois qu'il se soit dérobé à notre vue dans l'Eucharistie du Cénacle ; elle, qui ne contenait qu'une chair passible et mortelle, pouvait se trouver mieux sous un voile étranger. Mais si l'on cache des misères et des infirmités, est-ce que l'on cache la gloire? La gloire ne demande-t-elle pas à être vue, à briller et à éclater aux yeux? Est-ce qu'elle n'est pas, comme le dit un saint Docteur, essentiellement composée de resplendissement et de célébrité, *clara cum laude notitia*? Pourquoi donc nous en dérober la vue, lorsqu'il serait si doux et, ce semble, non moins profitable de la contempler? Hélas! que parlons-nous de contempler, c'est à dire de regarder fixement et longuement, lorsque nous ne pourrions pas même soutenir la plus rapide apparition? Que fera Jésus? Ne pouvant écarter sa gloire, qui est inhérente à son état, il nous la donnera d'abord avec son corps et son sang qui en sont tout imprégnés ; c'est le premier mouvement de son cœur ; et puis, pour nous la faire recevoir sans péril, il en cachera tout ce qui pourrait nous éblouir, et le sacrement sera maintenu dans la seconde comme dans la première Eucharistie...

II. — Mais quel sacrement sera choisi à Emmaüs? Il y a trois jours, nous avons vu le pain et le vin sur la table du Cénacle. Mais ce qui pouvait convenir pour l'état passible et mortel, sera-t-il adopté pour l'état glorieux? Il semble, à parler du moins selon les conjectures humaines, que les sacrements doivent être proportionnés aux états, et que, pour abriter la gloire d'un ressuscité, le pain et le vin ne suffisant plus, il fallait recourir à des éléments plus nobles et de nature supérieure. Que le monde apporte donc à Jésus ce qu'il a de plus beau et

de plus exquis, les rayons les plus lumineux de ses astres, les parfums les plus délicats de ses fleurs, les couleurs les plus riches et les plus variées de ses campagnes, les perles et les diamants les plus précieux de ses trésors ! En un mot, que le ciel, la terre et les océans soient mis à contribution pour fournir les éléments qui soient les plus dignes d'entrer dans la composition du nouveau sacrement !...

Jésus était évidemment le maître d'exiger ce tribut de la création ; et d'ailleurs, n'avait-il pas, plus que nous, le sentiment de ce qui convenait à la gloire de son nouvel état ? Il ne nous reste donc qu'à approuver d'avance ou plutôt à adorer le parti auquel il s'est arrêté, et le choix qu'il a fait dans son amoureuse sagesse.

Or, voici ce que nous en apprend l'Évangile :

« Pendant que Jésus était à table, dit saint Luc, il prit du pain, le bénit, le rompit et il le distribua aux deux disciples. » Voilà donc le pain qui reparait ici, comme au Cénacle, pour être le sacrement de la nouvelle Eucharistie, et, sans doute, avec la même destination. Or, quelle est la destination du pain, sinon de servir d'aliment ? Si cette destination, formellement exprimée au Cénacle, n'est pas rappelée ici en termes exprès, est-ce qu'elle n'est pas suffisamment indiquée par les gestes et les actions mentionnées dans l'Évangile : *Accepit... benedixit... fregit et porrigebat* ? Ce pain que Jésus a pris entre ses mains, il l'a béni d'abord, c'est à dire il l'a consacré et transsubstantié en son corps glorieux, en répétant sans doute les paroles du Cénacle : « Ceci est mon corps », et puis, il l'a présenté à ses convives, en ajoutant vraisemblablement les paroles au geste et en disant ce que l'on dit quand on offre du pain : Prenez et mangez.

Il s'agit donc toujours, dans les intentions de Jésus-Christ, d'une nourriture dont nous devons prendre notre part ; et ainsi, sa gloire, il nous la donne, non pas comme un présent qu'il dépose dans notre main, non pas comme une couronne dont il pare notre front, mais comme un aliment que nous devons nous assimiler par la manducation, et qui, une fois assimilé, ne fera plus qu'un avec nous. Qu'y a-t-il, en effet, de plus uni avec nous que la nourriture que nous prenons ! Que devient-elle une fois introduite dans notre organisme ? « Elle pénètre jusqu'au plus intime de notre substance ; elle devient notre sang, notre chair et nos os ; elle se transforme en ce cerveau avec lequel nous pensons, en ce cœur avec lequel nous aimons ; en un mot, elle s'identifie, elle ne fait qu'une seule et même chose avec nous (1).

Eh bien ! c'est de cette manière qu'agit en nous la gloire de Jésus-Christ. Encore une fois, nous ne l'avons pas simplement près de nous pour l'admirer comme un joyau précieux ou comme un beau spectacle ; nous l'avons en nous, telle qu'elle est sous le voile du sacrement, vivante, toujours prête à l'action, et, de fait, continuellement agissante. Or, quelle est cette action de la gloire, et que peut-elle faire en nous, une fois que nous l'avons reçue, sinon, comme le veut sa nature, produire dans notre âme le plus ardent amour, et, pour emprunter le langage des saints, y allumer « l'incendie de l'amour ! »

Cette gloire du Christ, en effet, qui nous alarmait tout à l'heure, parce que nous la réputions semblable à toutes les autres gloires ; parce qu'elle nous semblait belle, sans

(1) P. Tesnière.

doute, mais belle comme le marbre qui ne frissonne d'aucune émotion ou comme la lumière qui éclaire sans échauffer ; parce que nous la croyions sans cœur et sans entrailles, éprise d'elle seule et ne se souciant que de son éclat ; cette gloire du Christ ressuscité, qu'est-elle donc au fond ? Au fond, cette gloire, c'est le degré le plus élevé de l'amour, c'est l'amour porté à sa plus haute puissance et exalté par un divin enthousiasme au delà même de la plus ardente passion.

Il y a, en effet, une gradation, une sublime gradation dans l'amour.

Il y a l'amour dans l'ordre de la nature ; c'est à cet ordre qu'appartiennent nos amitiés et nos affections ; et qui ne sait le peu qu'il faut en penser ? Et combien elles sont étroites, exclusives, égoïstes, même jusque dans le dévouement !

Il y a l'amour dans l'ordre de la grâce ; et quand saint Paul en parle, il dit : La charité de Dieu, *charitas Dei*, c'est à dire l'amour qui est en Dieu et qui fait battre son cœur nous a été communiqué par le Saint-Esprit et s'est répandu à larges flots dans nos âmes, *diffusa est in cordibus nostris* (1) ; et nos âmes, ainsi dilatées et animées par l'esprit de Dieu, se sont ouvertes à de nouvelles affections, plus pures, plus élevées et plus ardentes que celles de l'ordre naturel.

Est-ce tout ? À cette hauteur où nous sommes arrivés, touchons-nous au terme des ascensions de l'amour ? Non, il y a encore un degré à franchir ; la grâce n'est que le germe et le premier élément d'un ordre et d'un état supérieur qui est la gloire.

L'amour dans la gloire, l'amour embrasé et en quel-

(1) JOAN. IV, 6.

que sorte électrisé par la gloire, voilà l'amour idéal, l'amour parfait et consommé. Eh bien ! cette gloire, cet amour supérieur et transcendantal est dans le Christ ressuscité, et du Christ il s'est écoulé en nous sous le voile du pain et du vin sacramentels. Quand nous le voulons, nous en sommes rassasiés et enivrés ; il embrase notre âme, il fait battre notre cœur, il gonfle notre poitrine d'émotions jusqu'alors inconnues ; et, sous le coup de ces lumières et de ces ardeurs surnaturelles et presque divines, nous comprenons enfin le mystère qui tout à l'heure nous tourmentait. Puisque nous, misérables et pécheurs que nous sommes, nous ressentons parfois dans nos communions des ferveurs et des élans dont nous savons n'être pas naturellement capables, de ces effets nous concluons à la cause et nous disons avec l'Apôtre : *credimus charitati*. Nous croyons à l'amour de Jésus-Christ, après comme avant sa glorification ; nous croyons qu'il a pu se dévouer pour nous, qu'il a pu mourir, qu'il a pu inventer et réaliser ce mystère qui s'appelle l'Eucharistie ; nous croyons qu'il a pu se renouveler, même après sa résurrection et s'y introduire pour toujours dans son état glorieux ; nous croyons qu'il a pu se livrer et se donner ainsi, non seulement dans sa vie, non seulement dans sa mort, mais encore dans sa gloire ; et, le croyant, cette foi nous transporte, et nous ne pouvons pas nous retenir de l'annoncer au monde. Non ! ce n'est plus seulement la mort du Christ que, selon la recommandation de saint Paul, nous annonçons dans l'Eucharistie, *mortem Domini annuntiabit* (1) ; c'est aussi et c'est surtout sa gloire.

(1) I COR., XI, 26.

Écoutez donc, ô hommes de tous les pays et de tous les âges ! Vous avez entendu, dans la personne des bergers de Bethléem, les anges nous annoncer comme une grande joie, la naissance de Jésus. Eh bien ! je vous annonce une joie plus grande. Dans l'Eucharistie, vous trouverez la mort qui vous a sauvés ; dans l'Eucharistie, vous trouverez la gloire qui vous a aimés, jusqu'à se faire le breuvage et l'aliment de vos âmes !

---



## ÉTUDE SUR L'AUTEL

par M. l'abbé LANDRIEUX, Chanoine honoraire de Reims,  
Secrétaire particulier de Son Éminence le Cardinal Langénieux.

---

ÉMINENCES,  
MESSEIGNEURS,  
MESSIEURS,

L'église est faite pour le culte, l'autel pour le sacrifice. L'autel est donc la partie principale de l'église ; il en est le centre, il en est l'âme. Placé bien en vue dans le sanctuaire, plus élevé que les nefs, d'où son nom, *altare, autel, alta res*, chose élevée, il frappe les regards, et on le salue quand on entre dans la maison de Dieu.

L'autel est toujours consacré très solennellement par l'Évêque, et saint Thomas en donne cette raison : « Toute la partie cérémoniale du culte a pour but d'inspirer aux hommes le respect de la Divinité.

« Nous ne révérons pas d'ordinaire les choses de la vie courante, les objets communs dont nous nous servons tous les jours, voilà pourquoi l'Église a mis à part et marqué d'un signe sacré les hommes et les choses qui servent directement au Divin Sacrifice. L'autel par conséquent. »

Le culte mosaïque n'avait qu'un temple et qu'un autel à Jérusalem. Dieu l'avait établi ainsi pour graver d'une façon plus sensible le dogme du monothéisme dans l'esprit de son peuple et pour le prémunir contre l'idolâtrie. D'ailleurs, les sacrifices de l'ancienne loi n'ayant guère qu'une valeur figurative, il suffisait qu'ils fussent offerts en un seul lieu. Les synagogues, multi-

pliées comme le sont aujourd'hui nos églises, n'étaient destinées qu'à la prière et à l'enseignement de la doctrine; elles ne comportaient ni autel, ni sacrifices.

Dans la Loi nouvelle, le sacrifice eucharistique est une réalité d'une valeur intrinsèque infinie; le répéter et le multiplier, c'est ajouter à la louange, à l'expiation, à la prière de l'Eglise, et, par conséquent, à la gloire de Dieu. Voilà pourquoi, chez nous, il n'y a point de temple catholique sans l'autel du sacrifice.

La Table de la sainte Cène fut le premier autel eucharistique. Elle est conservée et vénérée dans la basilique de Saint-Jean de Latran, à Rome.

Elle était de bois; elle n'avait rien de spécial. Notre-Seigneur avait emprunté la maison de Joseph d'Arimathie et sa table à manger pour cette première messe, comme pour la seconde, la maison et la table à manger de Cléophas à Emmaüs. Les apôtres n'eurent point sous la main d'autres autels. Celui de saint Pierre, que l'on conserve également à Saint-Jean de Latran est une simple table de bois (1).

Jusqu'au <sup>vi</sup>e siècle, il ne paraît point qu'il y eût des prescriptions formelles sur la matière dont devaient être faits les autels. On en voit en bois, en pierre, en divers métaux; il y en eut d'or et d'argent.

Mais à partir du <sup>vi</sup>e siècle, la pierre est de rigueur. En voici la raison. De même que l'église matérielle, l'édifice, représente l'Eglise spirituelle, le corps mystique de Jésus-Christ, ainsi l'autel, dans l'église, représente le Christ. Or, saint Paul, appliquant à Notre-Seigneur le

(1) Un fragment de cet autel est vénéré dans l'église de Sainte-Pudentienne, à Rome, titre cardinalice de Son Em. le cardinal Lecot, archevêque de Bordeaux.

miracle de Moïse au désert lorsqu'il fit jaillir du rocher une eau vive pour sauver le peuple qui mourait de soif, saint Paul dit : « *Petra autem erat Christus*. Cette pierre était la figure du Christ. »

Une autre raison, c'est encore que le symbolisme chrétien s'inspire de l'histoire et de la foi. Le Christ détaché de la croix ne fut-il pas déposé dans un sépulcre de pierre ?

Dès le début on célébra les saints mystères sur le tombeau des martyrs, ou bien on se procura de leurs reliques pour les placer sous l'autel.

Le martyre est un acte de charité parfaite, une œuvre de suprême perfection, et l'Église, plantée dans le sang du Christ, a grandi dans le sang des martyrs. Ceux qui mouraient ainsi pour la foi étaient en même temps l'honneur et le soutien de l'Église naissante ; ils étaient de leur vivant l'objet de la vénération des fidèles, et, leur signature, leur intercession, obtenaient aux pécheurs la remise canonique de la pénitence publique. C'est l'origine des indulgences. Il faut se reporter en ces temps héroïques des persécutions pour comprendre l'attraction que pouvaient exercer dans une chrétienté les restes de ses martyrs, et pour concevoir quelles saintes énergies, quelles grâces de lumière venaient puiser sur leurs tombeaux ceux qui demain allaient les suivre dans l'arène, pour donner comme eux, à Jésus-Christ, le témoignage du sang. D'ailleurs, les catacombes étaient à la fois des cimetières et des églises. La seule présence d'un corps saint sanctifiait le lieu ; et c'est la force même des choses, qui fit placer, pour la célébration des Mystères, la table de l'autel sur la tombe des martyrs.

Saint Jean, dans son Apocalypse, n'avait-il pas vu les âmes de ceux qui ont été tués en haine de la foi, placées sous l'autel où le Divin Agneau, comme immolé, était étendu. *Vidi subtilus altare animas interfectorum propter verbum Dei.* (Apoc. vi, 9.)

N'est-ce pas juste alors, si leurs âmes reposent sous l'autel dans l'Église triomphante, que dans l'Église militante leurs corps dorment aussi sous l'autel ?

Cet usage remonte à l'origine du Christianisme ; mais, dès le m<sup>e</sup> siècle, la loi est formelle — je ne connais pas d'autre exception que la dispense accordée par Pie VI aux prêtres français pendant la Révolution — la loi est formelle : pas d'autel catholique sans reliques de martyrs. Et le prêtre, quand il monte à l'autel, le baise en demandant pardon à Dieu de ses propres péchés par l'intercession des martyrs. « *quorum reliquæ hic sunt*, dont les reliques sont ici. » Elles sont déposées dans une petite cavité qui s'appelle *le tombeau*, creusée dans la pierre et scellée du sceau de l'Évêque, de sorte que l'on peut dire que l'autel est toujours une tombe de martyrs.

On distingue l'autel fixe et l'autel mobile.

L'autel mobile est tout petit, c'est ce que nous appelons généralement la pierre d'autel, la pierre sacrée que les fidèles vont baiser au vendredi saint quand les autels sont dépouillés, et sur laquelle est offert en réalité le sacrifice. C'est cette pierre que le missionnaire emporte pour célébrer hors des églises dans ses courses apostoliques. La table qui la supporte et dans laquelle elle est encastrée peut être alors de n'importe quelle matière : ce n'est pas « l'autel », bien que nous lui donnions improprement ce nom.

L'autel mobile se compose donc, pour parler comme tout le monde, de deux parties : la pierre sacrée proprement dite, qui s'enlève à volonté, et le corps de l'autel, la table, le meuble, qui peut être parfaitement rivé au sol ou à la muraille de l'église. Le qualificatif tombe sur la pierre sacrée et non pas sur ce meuble. La plupart des autels sont des autels mobiles.

L'autel fixe, au contraire, est tout d'une pièce en pierre, nécessairement ; il n'y a pas une table d'autel et puis une pierre sacrée, c'est la table même tout d'un bloc qui est la pierre sacrée. Il doit reposer sur la terre ferme et non pas sur un sol mouvant ni sur des constructions quelconques. L'autel fixe n'est érigé que dans les églises qui doivent être consacrées.

Les autels fixes sont consacrés, sur place évidemment, par l'évêque, et ordinairement en même temps que l'église, mais par une cérémonie particulière.

Quant aux autels mobiles, aux pierres d'autels, l'évêque les consacre n'importe où, en grand nombre, et ils trouvent leur emploi à mesure que le besoin des églises s'en fait sentir.

Dans certaines liturgies orientales, chez les Grecs et les Arméniens, outre l'autel principal, il y a un autel secondaire appelé *prothèse*, qui se trouve placé du côté de l'évangile et sur lequel on dispose, avec les vases sacrés et leurs accessoires, le pain et le vin pour le sacrifice. C'est à ce petit autel, dit *de la préparation*, que se font les cérémonies du commencement de la messe. Vers le moment de l'offertoire, après des encensements multipliés à l'autel principal, après de longues et solennelles prières que le célébrant chante alternativement avec le chœur, les vases sacrés, la patène avec l'hostie,

le calice avec le vin, sont apportés processionnellement à l'autel proprement dit.

Dans la liturgie grecque, notre pierre sacrée est souvent remplacée par une sorte de corporal que l'Évêque a consacré avec le Saint-Chrême, et alors les reliques des saints sont fixées à l'un des coins par de la cire. D'après certains auteurs, ces *antimensia* — c'est le nom que l'on donne à ces linges sacrés qui constituent parfois tout l'autel, — ces *antimensia* n'auraient reçu leur consécration parfaite qu'après avoir servi sept fois à l'oblation du Saint Sacrifice.

Jadis, il n'y avait dans nos églises latines qu'un seul autel. Il en est encore ainsi en Orient, où l'on ne célèbre dans la même église qu'une seule messe par jour, au maître autel seulement.

Au vi<sup>e</sup> siècle on commença à multiplier les autels, et on distingua, parmi tous les autres l'*altare majus*, le grand autel, le maître autel, toujours isolé au milieu du sanctuaire. L'espace libre par derrière, jusqu'à l'abside, était réservé aux prêtres et s'appelait *presbyterium*. C'est de ce côté que le célébrant abordait l'autel ; il se trouvait tout naturellement entouré du clergé et faisait face au peuple sans avoir besoin de se retourner pour lui adresser le *Pax vobis* et le *Dominus vobiscum*.

L'autel alors était bien dégagé ; il n'y avait dessus ni retable, ni tabernacle, et les fidèles pouvaient suivre des yeux toutes les cérémonies.

C'est encore ainsi que sont disposés les autels majeurs dans les basiliques romaines, à Saint-Pierre, à Saint-Jean de Latran, à Saint-Paul hors les Murs, à Saint-Laurent, à Sainte-Cécile. Ils sont construits sur le tombeau même du martyr, sur la *Confession*, comme on dit,

et le baldaquin qui les surmonte, supporté par quatre colonnes, représente bien l'ancien *ciborium*, sorte de dôme ou de pavillon d'où pendait au-dessus de l'autel, suspendu à une chaîne, le vase sacré, en forme de colombe souvent, qui contenait la sainte Eucharistie en réserve pour les malades.

Quand plus tard le tabernacle remplaça le *ciborium*, il fallut modifier la disposition des choses, car le tabernacle sur l'autel aurait caché le prêtre à toute l'assistance. On recula donc l'autel jusqu'à l'abside et le *presbyterium*; le clergé, le chœur avec le célébrant passa en avant, du même côté que le peuple. Le célébrant se retrouva bien en vue de l'assemblée, mais il lui tourna le dos.

Dans certaines églises, on n'a pas fait cette modification; on a adopté retable et tabernacle, mais l'autel n'a pas été reculé, le célébrant a passé en avant, mais le clergé est resté par derrière, à l'abside, relégué dans le *presbyterium* qui n'est plus comme auparavant, puisqu'il est masqué par le tabernacle, la place d'honneur dans l'église. C'est une anomalie que l'on devrait bien éviter, au moins dans les constructions nouvelles.

Je n'ai point à décrire longuement le tabernacle moderne. C'est un coffre, une armoire de pierre, de bois ou de métal, ornée avec toute la magnificence possible, dont l'intérieur, à défaut des riches garnitures d'or et d'argent que la piété voudrait prodiguer en l'honneur du Roi des Rois, doit être pour le moins garni de soie blanche, en souvenir de la tente, du pavillon qui tint lieu de sanctuaire aux Hébreux dans le désert.

Il est exclusivement destiné à conserver la sainte Eucharistie, soit dans le ciboire pour la communion des

fidèles, soit dans la custode pour l'exposition du Saint Sacrement.

Je rappellerai en passant, puisque je parle du tabernacle, qu'il y eut dans la suite des siècles chrétiens, trois façons de conserver les saintes Espèces. Primitivement, on plaça la Réserve dans des niches indépendantes de l'autel, creusées dans la muraille ou dans les piliers de l'église, et le vase qui la contenait, aussi précieux que possible, avait communément la forme d'une tour.

Le testament de saint Remy mentionne un *Ciborium* d'or en forme de tour, qu'il lègue à l'église de Reims. On croit que le Calice dit *de Saint-Remy*, qui est une des pièces les plus remarquables de notre trésor, a été fabriqué au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle avec ce *ciborium*.

Plus tard, à la place de ces niches, ce fut le grand *ciborium* en baldaquin, au-dessus de l'autel, dont j'ai parlé plus haut, qui portait la réserve suspendue dans une colombe d'or.

Enfin, nous avons le tabernacle actuel, qui repose à même sur l'autel.

Dans les liturgies orientales, on a conservé généralement la niche distincte de l'autel et creusée dans le mur de l'abside. Le Saint Sacrement y est déposé, enfermé dans un petit coffret, d'or ou d'argent quand les ressources le permettent, quelquefois de bois lorsque l'église est pauvre. Cependant l'usage du tabernacle commence à se répandre, surtout chez les catholiques.

Trois nappes sont de rigueur sur l'autel, dont l'une au moins le couvre tout entier; les deux autres peuvent être limitées seulement à la pierre sacrée. Cette coutume est justifiée d'abord par une raison de convenance



qui va de soi, par un motif de prudence, car si le précieux sang venait à se répandre, il serait plus facile de le recueillir sur ces linges que sur la pierre ou le bois de l'autel; et enfin, par le symbolisme liturgique, qui voulait rappeler le triple linceul dont la tradition fait mention pour la sépulture du Sauveur.

Pour ce qui est du luminaire de l'autel, je remarquerai seulement qu'il est de la plus haute antiquité dans l'Église et qu'il a une autre origine que la question d'éclairage. On n'a jamais confondu dans l'Église les flambeaux destinés à éclairer le lieu de l'assemblée avec le luminaire liturgique. Le cierge a aussi son symbolisme : il figure le Christ qui s'est présenté Lui-même comme la lumière du monde : *Ego sum lux mundi*. Il figure la foi qui éclaire notre vie chrétienne, et nous disons bien : le flambeau de la foi. Il nous parle du ciel, que nous appelons la lumière éternelle. Enfin, l'illumination dans l'église ajoute à la magnificence des cérémonies, à la splendeur du culte; elle est un signe de la joie spirituelle qui doit dilater le cœur des enfants de Dieu.

Voilà, non pas tout ce que l'on peut dire sur un pareil sujet, mais les notions élémentaires qu'il importe de savoir.

C'est un premier chapitre tout sec, comme un catalogue, qui ne dit rien à l'âme chrétienne ou du moins peu de chose, et qui gagnerait à être suivi d'un second où la piété trouverait son aliment. Il n'y a point de temps pour ce second chapitre.

Et pourtant, il est bien difficile de penser à tout ce qu'a fait l'Église, à tout ce qu'elle fait sous nos yeux pour disposer, orner, purifier, sanctifier les objets qui

touchent à l'Eucharistie, il est bien difficile de voir comment elle choisit la matière, avec quelle minutie respectueuse elle veille aux moindres détails, le soin qu'elle apporte à la manipulation des saintes Espèces, il est bien difficile de songer à tout cela sans faire sur soi-même quelque retour. Non seulement nous sommes les temples vivants consacrés par le baptême au culte de Dieu, mais l'âme chrétienne est plus qu'un autel, plus qu'un tabernacle ; elle a, avec le sang et avec le corps de Jésus-Christ, d'autres rapports qu'un attouchement momentané : elle s'en nourrit, c'est à dire qu'entre elle et lui il y a union plus intime qu'entre le feu et le fer embrasé, l'union même, et mieux encore puisqu'elle s'opère sous l'action des énergies divines, l'union même du pain que je mange avec ma chair et mon sang ; au point que la vie de mon âme imprégnée de la vie du Christ se confond avec elle ; il n'y a plus dans mon être surnaturel deux vies, la sienne, et puis la mienne, mais une seule vie, la vie de Dieu en moi.

Qu'importe alors que l'autel soit une pierre sainte entre toutes les pierres, qu'il soit cimenté avec la cendre des martyrs, qu'importe que les vases sacrés soient de l'or le plus pur et qu'ils aient reçu l'onction, si mon âme n'est pas plus sainte, si elle n'est pas plus pure encore, plus apte à participer aux mystères intimes d'une communion eucharistique, si elle reste commune et vulgaire, envahie et souillée par les choses profanes ?

*Sancta sanctis !* les choses saintes sont pour les saints. L'Eglise veille sur la décence de ses autels, le prêtre est responsable du dépôt qu'il conserve au tabernacle.

Nous seuls avons la clef de nos consciences, nous seuls répondons devant Dieu de toutes nos communions. Puissions-nous n'y puiser jamais que ce que l'amour de

Jésus-Christ Notre Seigneur y a voulu mettre pour nous : d'abord un principe d'énergie surnaturelle pour les devoirs et les luttes de cette vie, « *qui manducat me vivet propter me !* celui qui se nourrit de moi doit vivre pour moi ! » puis un gage de vie éternelle, « *qui manducat meam carnem vivet in æternum !* celui qui se nourrit de ma chair, celui-là aura la vie pour toute l'éternité ! »

---

## QUELQUES MOYENS POUR FORMER LES ENFANTS A LA PIÉTÉ

par M. l'abbé FOURRIÈRE, curé d'Oresmaux (Somme).

---

L'œuvre capitale des prêtres employés au ministère des paroisses est le soin des enfants : du zèle avec lequel ils s'y appliqueront dépend en grande partie l'avenir de la religion et de la société. Or, en quoi consiste le soin que le prêtre doit prendre des enfants ? Consiste-t-il seulement à les instruire des premiers éléments de la doctrine chrétienne, de manière qu'il puissent répondre d'une façon satisfaisante à l'examen qui précède la première communion ? Non, sans doute, et ce serait une grande erreur de le croire. Non seulement le prêtre doit s'appliquer à donner aux enfants la connaissance de notre sainte religion, mais il doit encore, et surtout, s'efforcer, par tous les moyens possibles, de former leur cœur à la piété. Je vais indiquer quelques moyens, tant généraux que particuliers, qui pourront servir à obtenir ce résultat.

**I. — Moyens généraux.** — Pour agir efficacement sur le cœur des enfants, il est tout d'abord nécessaire de s'occuper d'eux dès l'âge le plus tendre. Si le prêtre attend, pour commencer à les instruire de la religion, qu'ils aient atteint l'âge de huit ou neuf ans, il est déjà trop tard. Leur cœur, au contact de la société dans laquelle ils vivent, — société domestique, société de leurs camarades plus âgés, — a déjà pris sa voie, et il est à craindre que tous les efforts du zèle

sacerdotal n'échouent devant de mauvaises habitudes déjà enracinées quand ces enfants arrivent au catéchisme. La nécessité dont je parle est d'autant plus grande en France, que l'instruction religieuse des enfants, déjà fort négligée dans les familles, fait complètement défaut dans les écoles officielles.

Le principe de cette nécessité étant établi, il faut reconnaître que son application n'est pas toujours facile. Disons d'abord qu'il y a, sous ce rapport, une différence notable entre le catéchisme des petits enfants et le catéchisme préparatoire à la première communion. Ce dernier a un caractère obligatoire que n'a pas le premier, et les enfants qui le fréquentent ne pourraient y manquer habituellement sans s'exposer à être exclus de la première communion. Le petit catéchisme, qui n'a point partout cette sanction, reste souvent facultatif en ce qui concerne les enfants, et le prêtre, pour les y attirer, ne peut faire appel qu'à leur bonne volonté et à celle de leurs parents. C'est dire qu'il doit recourir à toutes les industries que le zèle peut lui inspirer, et les enfants des écoles laïques doivent être particulièrement l'objet de son attention et de ses efforts.

En effet, pour ce qui est des petits enfants qui fréquentent les écoles libres ou quelques écoles communales encore congréganistes, il est facile de les faire envoyer au catéchisme par leurs maîtres et maîtresses. Mais dans la plupart des paroisses, je parle surtout des paroisses rurales, les petits enfants ne viendront pas au catéchisme si le curé ou le vicaire ne va les chercher au sortir de l'école. Or, en présence de cette situation, que doit faire le prêtre pour travailler efficacement au salut des âmes qui lui sont confiées ? A-t-il le droit de res-

ter tranquillement chez lui, et de laisser les tendres agneaux du troupeau de Jésus-Christ s'égarer et se perdre, lorsqu'il lui serait si facile de les amener au bercaïl du divin Pasteur, c'est à dire au catéchisme? Non, il n'en a pas le droit. C'est à lui que s'adressent ces paroles de Notre-Seigneur : *Allez aux brebis perdues de la maison d'Israël* (Matth., x, 6), et ces autres de saint Paul : *Malheur à moi, si je ne prêche pas l'Évangile !* (I Cor., ix, 16.)

Qu'il aille donc, ce prêtre, pressé par la charité de Jésus-Christ, au-devant de ces chers enfants. S'il lui faut attendre quelques instants à la porte de l'école, qu'il se rappelle qu'il est le représentant de Celui qui a dit : *Me voici à la porte et je frappe.* (Apoc., III, 20.) En face de cette école laïcisée, dont il ne lui est plus permis de franchir le seuil, sa présence sera une protestation contre une loi criminelle, et sa persévérance à venir occuper chaque semaine ce poste de dévouement lui attirera certainement l'estime et l'affection de ses paroissiens.

Enfin, les enfants sortent de l'école. Ils sont tout joyeux de voir que M. le Curé s'est dérangé pour eux, et la bonté paternelle empreinte sur son visage les encourage à venir apprendre à son école le chemin de la vie éternelle.

On arrive à l'église. Le catéchiste veille à ce que les enfants fassent avec recueillement le signe de la croix, la génuflexion et la prière qui ouvre le catéchisme. Quand ils sont assis, il leur recommande d'écouter attentivement ce qu'il va leur dire.

Mais que leur dira-t-il, et dans quelle forme leur parlera-t-il pour les instruire, les intéresser et les toucher ? C'est ici la grande difficulté que rencontre le

catéchiste des petits enfants. Au catéchisme préparatoire à la première communion, le catéchiste n'a qu'à faire réciter aux enfants la leçon qu'ils ont apprise, et cette leçon lui offre un thème tout naturel pour ses explications. Mais les petits enfants, pour la plupart, ne savent pas lire ; et, quand ils sauraient lire, le catéchisme, trop savant pour eux, ne dirait rien à leur esprit, encore moins à leur cœur. Que fera donc le prêtre pour donner le lait d'une doctrine simple et très élémentaire à ces jeunes enfants, qui ne sauraient profiter du pain d'une doctrine plus solide, réservée à des enfants de dix à douze ans ?

Pour répondre à cette question, qu'il me soit permis de faire appel à ma propre expérience. Pendant les premières années de mon ministère, j'ai cherché par la réflexion les moyens de présenter la doctrine chrétienne aux petits enfants d'une manière proportionnée à leur faible intelligence ; mais j'ai constaté que je n'obtenais aucun résultat sérieux. Je pris le parti de faire venir chez moi ces enfants pendant la classe (alors les écoles n'étaient pas encore laïcisées), et durant six ans, je passai chaque jour un temps assez considérable à leur expliquer les premiers éléments de la religion, en ayant soin de noter les questions qui leur convenaient le mieux et les réponses qu'ils faisaient à ces questions. Ce temps d'apprentissage écoulé, je donnai à l'église plusieurs séances publiques de catéchisme qui firent grand plaisir aux parents et édifièrent toute la paroisse. Alors, je crus devoir publier mes modestes explications, qui étaient moins les miennes que celles des enfants, et, en 1872, je fis paraître la *Méthode pour former les petits enfants à la connaissance et à l'amour de Dieu*. Cet opuscule, qui se vend dix centimes chez

Redonnet, à Amiens, fut approuvé par l'autorité diocésaine et honoré des suffrages de trente-trois évêques.

Un moyen très utile pour enseigner la religion aux jeunes enfants est celui que nous offrent les *catéchismes en images*. Les images, en effet, font une grande impression sur l'enfant : elles saisissent à la fois ses sens, son intelligence et son cœur ; elles permettent de faire comprendre en peu de temps, aux plus ignorants, les vérités nécessaires au salut, et leur vue excite dans les âmes les sentiments les plus favorables au développement de la piété.

Depuis quelques années, plusieurs catéchismes en images ont été publiés en France ; il en est un sur lequel j'appelle tout particulièrement l'attention du Congrès : c'est celui que publient en ce moment les Pères Augustins de l'Assomption. Cette œuvre gigantesque, qui comprend quatre-vingt-dix grandes chromolithographies, est la plus complète, la plus théologique et la plus artistique de toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour, et le catéchiste assez heureux pour l'avoir possède un véritable trésor.

Mais ici encore, il faut que le catéchiste s'applique, par un travail personnel, à tirer de ce trésor les richesses qu'il renferme, et qu'il interprète les sujets qu'il a sous les yeux de manière à instruire et à édifier son jeune auditoire. Ce travail, je l'ai entrepris dès que j'ai eu entre les mains le *catéchisme en images*, et lorsque, après bien des tâtonnements, je crus avoir fourni une explication, par demandes et par réponses, assez claire pour les enfants, je convoquai toute la paroisse à une séance de catéchisme où le maire et l'adjoint occupaient des places d'honneur. Un enfant demandait des explications à un autre qui, pour les lui donner, montrait avec



une baguette les scènes qu'il avait à interpréter. Cette séance, à laquelle prirent part près de vingt enfants, fit une profonde et salutaire impression sur la nombreuse assistance. Quelque temps après (c'était en 1885), je fis donner au Congrès des catholiques de Lille une séance semblable par les enfants d'une école de la ville. M<sup>r</sup> Hasley, archevêque de Cambrai, qui la présidait, après avoir entendu l'explication, faite par les enfants, des dix-sept premiers tableaux du catéchisme en images, daigna en exprimer sa satisfaction, et fit ressortir les avantages qu'offre ce catéchisme pour l'instruction religieuse de l'enfance.

Encouragé par les bonnes paroles de Sa Grandeur, je pris la confiance d'offrir ma rédaction aux Pères Augustins de l'Assomption, qui voulurent bien l'accepter, et ils l'ont publiée depuis, avec l'approbation de Son Ém. le cardinal Langénieux, archevêque de Reims.

Je résumerai cette première partie de mon travail en disant que les moyens généraux les plus propres, en ce qui concerne le catéchiste, à former les enfants à la piété sont : 1<sup>o</sup> De les amener à fréquenter le catéchisme dès l'âge le plus tendre ; 2<sup>o</sup> De leur exposer la doctrine chrétienne dans un langage simple et familier ; 3<sup>o</sup> De la leur rendre sensible par le catéchisme en images.

**II. — Moyens particuliers.** — Ces moyens sont : 1<sup>o</sup> d'inculquer aux enfants les principales vérités de la religion par quelques formules courtes et pratiques ; 2<sup>o</sup> de les habituer à accomplir chaque jour quelques exercices de piété ; 3<sup>o</sup> de les initier à l'apostolat de la prière.

1<sup>o</sup> *Formules courtes et pratiques.* — L'intelligence

des enfants de cinq à six ans étant fort bornée, il faut se contenter, pour commencer, de leur proposer les vérités les plus élémentaires, et les leur répéter à chaque catéchisme, jusqu'à ce qu'ils en soient bien pénétrés. On doit choisir pour chacune de ces vérités quelques formules très claires, qui soient tout à la fois une lumière pour l'esprit des enfants, un aliment pour leur cœur, et une direction pour leur volonté.

Qu'il me soit permis de citer, à titre d'exemple, quelques formules extraites de la *Méthode* dont j'ai parlé plus haut :

#### SUR LA FIN DE L'HOMME.

*Qui est-ce qui nous fait vivre ?*

C'est le bon Dieu.

*Pourquoi le bon Dieu a-t-il créé les petits enfants ?*

Pour les faire aller dans le paradis.

*Que faut-il faire pour aller dans le paradis ?*

Il faut bien aimer le bon Dieu.

#### SUR DIEU.

*Où est le bon Dieu ?*

Le bon Dieu est au ciel, sur la terre et en tous lieux.

*Dieu n'est-il pas surtout dans notre cœur ?*

Oui, Dieu est dans notre cœur quand nous l'aimons bien.

*Dieu nous aime-t-il ?*

Oui, Dieu nous aime parce que nous sommes ses enfants.

*Si Dieu nous aime comme ses enfants, que devons-nous faire à notre tour ?*

Nous devons l'aimer comme notre père.

#### SUR LES MYSTÈRES DE LA SAINTE TRINITÉ, DE L'INCARNATION ET DE LA RÉDEMPTION.

*Y a-t-il plusieurs Dieux ?*

Non, il n'y a qu'un seul Dieu.

*Combien y a-t-il de personnes en Dieu?*

Il y a trois personnes en Dieu : le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

*Laquelle de ces trois personnes s'est faite homme?*

C'est Dieu le Fils.

*Comment appelle-t-on le Fils de Dieu fait homme?*

On l'appelle Jésus-Christ.

*Quels sont ceux que Jésus-Christ aime le mieux?*

Ce sont les petits enfants.

*Sur quoi Jésus-Christ est-il mort?*

Jésus-Christ est mort sur la croix.

*Pourquoi Jésus-Christ est-il mort?*

Jésus-Christ est mort pour nous faire aller dans le paradis.

#### SUR L'EUCCHARISTIE.

*Jésus-Christ n'est-il pas dans l'église?*

Oui, dans le saint tabernacle.

*Quand Jésus-Christ vient-il dans l'église?*

Pendant la Messe.

*A quel moment de la Messe?*

Au moment de l'Élévation.

*Quand doit-on aller à la Messe?*

Les Dimanches et les Fêtes.

*Que doit-on faire avant d'entrer dans son banc?*

On doit faire une gémulation.

*A qui fait-on une gémulation?*

A Notre Seigneur Jésus-Christ.

#### SUR LA TRÈS SAINTE VIERGE.

*N'y a-t-il pas quelqu'un qui a été préservé du péché originel?*

Oui, c'est la Sainte Vierge Marie.

*Pourquoi la Sainte Vierge a-t-elle été préservée du péché originel?*

Parce qu'elle devait être la Mère du Fils de Dieu.

*Qui a dit à la Sainte Vierge qu'elle serait la Mère du Fils de Dieu?*

C'est l'ange Gabriel...

*La Sainte Vierge nous aime-t-elle bien?*

Oui, parce que nous sommes ses enfants.

## SUR LE PAPE.

*Qui est-ce qui envoie faire le catéchisme aux petits enfants ?*

C'est Monseigneur l'Evêque.

*Qui a envoyé Monseigneur l'Evêque ?*

C'est Notre Saint Père le Pape.

*Où demeure le Pape ?*

Le Pape demeure à Rome, ville d'Italie.

*Devons-nous aimer beaucoup le Pape ?*

Oui, parce qu'il est le père de nos âmes.

2<sup>e</sup> *Pratiques de piété.* — La piété est un don de Dieu ; mais c'est aussi une habitude qui, comme toutes les autres habitudes, doit se former par la répétition des mêmes actes, et ce sont ces actes qu'on appelle des *pratiques de piété*. Or, quelle méthode doit suivre le catéchiste pour faire contracter aux enfants l'habitude des pratiques de piété ? Cette méthode renferme deux choses : le choix des pratiques auxquelles on doit habituer les enfants, et la manière de les y accoutumer.

a) Sans parler des prières du matin et du soir, qui comptent parmi les actes essentiels de la vie chrétienne, j'indiquerai en premier lieu la sanctification des principales actions de la journée par quelque courte et fervente prière. C'est surtout le réveil que l'enfant doit sanctifier en donnant son cœur à Dieu.

Dès la première fois qu'il assiste au catéchisme, il est bon de lui suggérer cette pratique, en lui recommandant de dire chaque jour à son réveil : « Mon Dieu, je vous donne mon cœur. »

Outre les prières qui sont attachées à des actions déterminées, il est des oraisons jaculatoires, que l'enfant pourra réciter dans le cours de la journée, et qui

seront très propres à le sanctifier, surtout celles qui s'adressent à Notre-Seigneur et à la Très Sainte Vierge. Parmi les oraisons jaculatoires qui s'adressent à Notre-Seigneur, j'en signalerai une qui me paraît particulièrement propre à développer dans le cœur de l'enfant le sentiment de la piété; c'est celle-ci : « Jésus, je vous aime. » D'après la théologie, l'enfant doit faire un acte d'amour de Dieu dès le premier éveil de sa raison.

Or, la formule que j'indique offre, par sa simplicité, non moins que par son excellence, un moyen très facile pour lui faire remplir ce devoir. Du reste, Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même a consacré, dans une circonstance fort mémorable, l'importance de cet acte de charité. Lorsqu'il a voulu conférer à saint Pierre le souverain pontificat, il lui a fait répéter jusqu'à trois fois : « Seigneur, je vous aime. »

Au nombre des oraisons jaculatoires qui s'adressent à la Très Sainte Vierge, je me bornerai à signaler, comme convenant aux plus jeunes enfants, celle que Marie elle-même nous a indiquée dans sa célèbre apparition à une Sœur de charité, en 1825 : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

Cette prière, qui renferme un acte de foi à l'Immaculée Conception et une pieuse invocation à Marie, est à la portée de tous et peut être récitée fréquemment par les enfants comme oraison jaculatoire.

Parmi les autres pratiques propres à former les enfants à la piété, qu'il me suffise d'indiquer l'assistance à la sainte messe dans la semaine, la communion spirituelle et plus tard la communion sacramentelle, les visites au Saint Sacrement, le Chemin de la Croix, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, la récitation du chapelet, l'examen de conscience.

On peut ajouter à ces pratiques quelques petits sacrifices et mortifications, comme de se priver d'un fruit, de baiser la terre en esprit de pénitence, de prier les bras en croix.

b) Or, ces différentes pratiques, quelle est la méthode à suivre pour en faire contracter l'habitude aux enfants ? Voici, sur ce point, quelques règles fondées sur la nature et sur l'expérience.

Pour commencer, il faut se borner à peu de pratiques. Une courte prière au réveil : « Mon Dieu, je vous donne mon cœur ; » l'acte d'amour envers Notre-Seigneur : « Jésus, je vous aime ; » l'invocation : « O Marie, conquies sans péché, etc. » Voilà ce qui suffit généralement, comme pratiques de piété, pour des enfants de cinq à six ans. Mais il faut s'assurer, à chaque catéchisme, que tous les savent et les récitent ; il faut les engager à dire plusieurs fois le jour les prières à Jésus et à Marie. Pour les y exciter, il est bon de leur demander combien de fois ils les ont récitées chaque jour. De cette manière, il s'établira parmi eux une sorte d'émulation ; l'exemple des plus fervents entraînera les plus tièdes, et les parents qui comprennent l'importance de l'éducation religieuse encourageront volontiers leurs enfants à marcher dans cette voie.

A mesure que les enfants grandissent, il faut les engager à réciter d'autres prières, qu'on a soin de leur bien apprendre. La Salutation Angélique et le Chapelet doivent venir en première ligne.

Quand les enfants ont atteint l'âge de huit ans, et surtout quand ils se disposent à faire la première communion, il est bon de prendre note, à chaque catéchisme, si la chose est possible, des pratiques de piété accomplies par chacun d'eux. Si l'on peut obtenir qu'ils remet-

tent un billet sur lequel ils auront inscrit leurs bonnes œuvres, ce sera mieux encore.

3° *Apostolat.* — La vraie piété doit produire, comme son fruit naturel, le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes. C'est donc un devoir pour le catéchiste de la cultiver dans le cœur des enfants, de manière à lui faire produire ce précieux fruit par la pratique de l'apostolat, surtout de l'apostolat de la prière.

Cet apostolat des enfants par la prière doit avoir pour premier objet le salut de leurs parents. Rien de plus facile, ce semble, que de leur inspirer le désir de revoir un jour leurs parents dans le ciel, pour n'en être plus jamais séparés. Ensuite, on leur fera comprendre que, quand on aime Jésus, on doit souhaiter qu'il soit aimé de tout le monde, qu'il règne dans les écoles, que le Pape, son Vicaire sur la terre, obtienne de tous le respect et la soumission qui lui sont dus, que les pécheurs se convertissent, etc.

Quand on a ainsi excité le zèle des enfants en faveur d'un objet particulier, on les engage à offrir à Dieu leurs prières et autres bonnes œuvres à cette intention.

Il est bon aussi de leur indiquer une courte prière relative au même objet, en les engageant à la réciter plusieurs fois le jour, pendant un temps déterminé, par exemple pendant un mois. Afin de ne pas laisser refroidir leur ardeur, on note à chaque catéchisme le nombre de fois que chacun d'eux a récité la prière indiquée.

M'appuyant sur les considérations qui précèdent, je sou mets à l'approbation du Congrès ma conclusion :

*Le Congrès, considérant qu'il est très important pour l'avenir de la religion et de la société que les enfants*

*soient formés de bonne heure à la piété, émet les vœux suivants :*

*1° Que les prêtres des paroisses, les parents, les maîtres et maîtresses d'écoles fassent en sorte que les enfants fréquentent le catéchisme dès l'âge de cinq à six ans;*

*2° Que les catéchistes se servent du catéchisme en images pour faire mieux comprendre aux enfants les enseignements de la religion;*

*3° Qu'ils leur fassent contracter de bonne heure l'habitude d'accomplir chaque jour quelques pratiques de piété convenables à leur âge;*

*4° Qu'ils leur inspirent le zèle du salut des âmes, et les initient à l'apostolat en leur faisant offrir chaque jour à Dieu quelque prière ou quelque bonne œuvre en faveur du prochain.*

---



## APOSTOLAT DE LA PRIÈRE OU LIGUE DU CŒUR DE JÉSUS

A L'OCCASION DE SES NOCES D'OR

par le R. P. DEMARTIAL, Jésuite.

---

Permettez-moi d'emprunter ici les paroles que Notre Saint Père le Pape daignait adresser à nos Délégués, au moment où se terminaient ses Noces d'or et où commençaient celles de notre Œuvre :

« Vous représentez, disait-il, une des Associations les plus chères à Notre cœur, l'*Apostolat de la Prière*, plante nouvelle qui embellit et réjouit si grandement aujourd'hui le parterre du divin Jardinier. Bien que née récemment d'un humble germe, cette plante s'élève déjà à des proportions gigantesques, et son ombre bienfaisante s'étend sur tout le monde chrétien, en groupant autour d'elle d'innombrables multitudes de fidèles de diverses nations, unis tous ensemble dans une seule pensée, dans une commune intention et dans une même pratique de pieux exercices et de vertus chrétiennes. »

Telles étaient les paroles de Sa Sainteté, à l'heure où allait s'ouvrir, pour notre Œuvre, la cinquantième année de son existence. Durant ces cinquante années, « cet humble germe, » comme parle le Pape, s'est assimilé 52,038 *centres locaux*, autour de chacun desquels se groupent en moyenne 400 Associés, ce qui nous donne en ce moment plus de 20 millions 800 mille Associés, répandus dans les cinq parties du monde (20,815,200).

Les 43 directions supérieures autour desquelles se

répartissent ces 52,038 centres locaux se partagent elles-mêmes ainsi : 16 en Europe, 4 en Asie, 4 en Océanie, 2 en Afrique, 6 dans l'Amérique du Nord et 11 dans l'Amérique du Sud.

Mais ce que j'ai hâte de vous rappeler avant tout, Messieurs, c'est que ces 20 millions d'Associés vous appartiennent ; car cette *Ligue du Sacré-Cœur*, que nous nommons l'*Apostolat de la Prière*, est essentiellement une œuvre eucharistique.

En effet, l'Apostolat se présente à nous comme une Ligue généreuse d'âmes que nous pouvons appeler indifféremment de l'un de ces trois noms : *Ligue du Cœur de Jésus*, *Ligue du zèle*, *Ligue de la prière*. Or, à ce triple point de vue, il est évident que l'extension de ce même Apostolat doit emporter le progrès, et le progrès proportionnel du culte de l'Eucharistie.

1° L'Apostolat est la *Ligue du Cœur de Jésus*, mais la dévotion au Cœur de Jésus n'attire-t-elle pas fortement et nécessairement l'attention et la piété des fidèles vers la divine Eucharistie ? Le Cœur du bon Maître n'est-il pas un des organes principaux, la partie même la plus noble de ce Corps adorable, qui est l'objet propre du culte eucharistique ? Ne trouvons-nous pas en lui la source vivante du sang précieux que notre foi vénère dans le calice du salut ?

D'ailleurs, qu'est-ce qui constitue dans notre Œuvre le 1<sup>er</sup> degré de l'Apostolat, si ce n'est la consécration quotidienne de nos œuvres, de nos prières et de nos souffrances au Cœur très aimable de Jésus *priant et s'immolant pour nous dans la sainte Eucharistie* ? Il y a donc pour chacun de nos Associés obligation morale de penser, au moins une fois par jour, à la *présence réelle* et au *sacrifice mystique* de JÉSUS-CHRIST sur nos autels.

2° L'Apostolat est la *Ligue du zèle*. Mais le zèle n'est que la flamme de l'amour. Et alors, pour allumer cette flamme au cœur de tous nos Associés, où devons-nous les conduire, sinon au sacrement de l'amour?

3° Enfin, si l'Apostolat est la *Ligue de la prière*, le Cœur de Jésus ne se manifeste-t-il pas à nous, dans le mystère de son Eucharistie, comme le type souverain, comme le modèle accompli de la prière selon Dieu? C'est donc du Cœur de Jésus, vivant au tabernacle pour intercéder en notre faveur, que l'Associé de l'Apostolat doit apprendre cette prière *vitale*, cette prière de tous les instants, laquelle — si l'offrande du matin est faite en de bonnes conditions — change nos œuvres les plus communes dans l'or très pur de la charité.

Est-ce à dire, Messieurs, que ces *vingt millions* d'associés, enrôlés dans l'Œuvre toute eucharistique de l'*Apostolat de la Prière*, sont tous de fervents catholiques? Nous nous gardons bien de nous en flatter. Sans doute, tous les grands ordres religieux, et — sauf deux ou trois exceptions — toutes les principales Congrégations religieuses de la sainte Église ont accordé à notre Œuvre, par diplômes authentiques, la pleine participation à leurs prières et bonnes œuvres, et se sont, par là même, enrôlés sous notre étendard. Mais, outre cette élite à laquelle il faut joindre des multitudes de chrétiens dévoués, nous admettons aussi dans nos rangs les moins fervents des catholiques, *ceux même qui ne font pas encore leurs Pâques*, à la condition expresse, toutefois, qu'ils consentent à offrir, chaque matin, leur journée au Sacré-Cœur avec une très courte prière.

Oui, je le répète, l'*Apostolat* appelle dans son sein même les chrétiens les moins pratiquants, qui n'appartiennent plus à l'Église que par leur foi; une courte

prière, vocale ou mentale, voilà la seule chose qu'on exige : qu'ils s'acquittent bien de cette simple pratique, et le Divin Cœur récompensera leur fidélité, il leur donnera de nouvelles grâces, qui, en affermissant leur courage, les amèneront, par les divers *Degrés* de l'*Apostolat*, à l'accomplissement complet de tous les devoirs du christianisme.

Voilà précisément l'esprit de notre œuvre : c'est le zèle puisé dans le cœur de Jésus, prenant le chrétien au plus bas degré où il se trouve et s'efforçant de le faire monter, peu à peu, jusqu'à la *communion fréquente*, et même *quotidienne*, offerte en réparation au Divin Cœur.

C'est à cela qu'aboutit toute l'organisation de notre œuvre ; or, lorsqu'un catholique, un *homme* surtout, en arrive à la communion fréquente, et surtout quotidienne, il devient capable de tous les dévouements, j'ose dire de tous les héroïsmes.

Un mot, ici, de l'efficacité de cette *organisation*. Je l'emprunte à un Rapport qui nous vient du Canada :

« N'est-il pas vrai — demande notre zélé Directeur au Canada — que notre *Ligue du Sacré-Cœur de Jésus* jouit d'une force très grande d'*organisation*, qui la maintient solidement dans une multitude de ces centres si nombreux, où, sous toutes les latitudes des deux continents, il a été régulièrement établi ? Chaque centre local est sous la conduite d'un prêtre directeur, aidé d'un conseil composé des personnes les plus influentes et les plus zélées de la paroisse. Ces personnes, qui se consacrent spécialement à la propagation de la sainte ligue, et, en général, de l'esprit chrétien dans la localité, secondent avec zèle le prêtre directeur et centuplent ses forces pour le bien. Aussi, l'esprit de prière et de

dévotion pénètre-t-il admirablement dans toutes les familles de la paroisse sous l'impulsion de leur zèle, et s'y maintient-il, soutenu qu'il est par la visite mensuelle des zélateurs et des zélatrices à leurs associés, et par la lecture *organisée* des *Messagers du Sacré-Cœur* et des autres publications périodiques de l'Œuvre. »

Ainsi parle notre directeur canadien. Nous ferons remarquer que les *Messagers* dont il parle, écrits en *dix-sept* langues différentes, se distribuent chaque mois à plus de 400,000 exemplaires, excitant chez leurs lecteurs, dix fois plus nombreux, l'amour de la sainte Eucharistie.

Et quant à la réalité des fruits obtenus, notamment en ce qui regarde les *communions de plus en plus fréquentes*, les pages des *Messagers* de toute langue — ajoute notre directeur canadien — prouvent abondamment la réalité de ces fruits par des faits multiples et incontestables. Il y a quinze jours à peine, un de nos missionnaires nous écrivait d'une paroisse rurale d'Ontario : « Nous venons de terminer un travail des  
« plus consolants; nous sommes aujourd'hui à même  
« de constater les effets merveilleux de l'*Apostolat de la*  
« *Prière* et de la *Ligue spéciale du Sacré-Cœur* parmi  
« les hommes. Quel changement dans cette paroisse  
« depuis janvier! Hier, nous avions une communion  
« générale de près de *sept cents* personnes, et la ma-  
« jeure partie des communicants étaient des hommes. Le  
« nombre des communions a doublé et triplé depuis  
« janvier. »

Vous parlerai-je maintenant, Messieurs, de nos fêtes jubilaires de cette année? Un mot seulement de ce qui vient d'avoir lieu à Braga, en Portugal :

« Il est rare de voir de grandes solennités religieuses

en Portugal, pays qui souffre depuis soixante ans d'un malaise social et religieux auquel l'influence hérétique, et surtout celle de la franc-maçonnerie, ne sont pas étrangères.

« Or, nos fêtes jubilaires — écrit notre directeur supérieur — ont été sans contredit une très imposante manifestation religieuse.

« Il y avait cent mille pèlerins. Ils ont déposé aux pieds de la Vierge immaculée les hommages que tout le Portugal offrait, par leur intermédiaire, au Cœur sacré de Jésus. La messe a été célébrée en plein air par M<sup>re</sup> le Nonce. On voyait là, magnifiquement représentée, la première noblesse de Braga, Porto et Lisbonne.

« L'enthousiasme était indescriptible. On entendait retentir de tous côtés ces acclamations :

« *Vive Jésus notre Dieu, notre Père, notre Roi et notre Amour !*

« *Vive l'Apostolat de la Prière, organe providentiel de l'amour du Verbe incarné ! Vive l'Apostolat de la Prière, grand précurseur du Règne social du Sacré-Cœur de Jésus !* »

« En même temps s'élevaient de toutes parts les cris :

« *Vive Léon XIII ! Vive le Pape Roi !*

« Tout s'est passé dans l'ordre le plus parfait. C'est pour le Sacré-Cœur un magnifique triomphe. »

Plutôt que ces triomphes extérieurs, — qui cependant sont propres à nous consoler — j'aimerais mieux vous dire, pour terminer, comment, dans la pauvre République d'Haïti, les Messieurs et les Dames du plus haut rang, dans un de nos centres, celui de Saint-Louis, viennent, au milieu d'une population voisine tout à fait déshéritée du côté de la foi, de construire une chapelle

au Sacré-Cœur, au prix des plus fatigantes *corvées*, portant eux-mêmes sous un soleil de feu et durant un trajet souvent renouvelé de deux grandes heures, des planches, des madriers, des caisses, etc.

Et le rédacteur du *Bulletin d'Haïti*, d'ajouter :

« A ces faits, dont le récit est bien pâle à côté de la réalité, on pourrait en ajouter d'autres bien édifiants. De tout cela que conclure ? Ce qu'on a dit déjà, mais qu'il faut toujours répéter : Un cœur chrétien ne peut rien refuser au Cœur de Jésus ; la dévotion au Sacré-Cœur est le *levier* qui doit soulever le monde ! »

Voilà pourquoi, Messieurs, nous nous permettons de soumettre au Congrès cet humble vœu :

*Toutes les œuvres eucharistiques qui ne sont pas encore agrégées à la LIGUE DU SACRÉ-CŒUR ou APOSTOLAT DE LA PRIÈRE sont invitées à demander cette agrégation, qui ne manquera pas d'attirer sur elles les bénédictions abondantes du divin Cœur.*

---

## LA MESSE RÉPARATRICE

Rapport envoyé au Congrès par le Directeur de l'Archiconfrérie canoniquement érigée dans le sanctuaire de Sainte-Anne, à Bonlieu, par Marsanne (Drôme), au diocèse de Valence.

---

**I. — Son origine.** — En France, les œuvres saintes et surtout les œuvres de dévouement et de rédemption sont presque toutes dues aux prières, aux sacrifices, à l'initiative de la femme. Sans parler de la reine Clotilde, de sainte Geneviève, de Jeanne et de Louise de France, de Marguerite de Savoie et de notre bien chère Marguerite-Marie de Paray-le-Monial, voyez notre douce et magnanime Jeanne d'Arc, vierge et bergère, guerrière et *vénérable*, qui semble se lever encore pour le salut de la patrie et pour le couronnement du Roi, dont le nom : JHÉsus ! brillait sur l'étendard flottant en ses mains virginales ! Comment ici, à Reims, ne pas dire ces choses !

La France, royaume de Marie, est aussi la terre où *la femme bénie entre toutes les femmes* se révèle aux petits, aux bergères, aux humbles, et leur donne des messages de salut. La Salette, Lourdes, et leurs millions de pèlerins et de miraculés ! Si la femme et l'enfant sont à cause de « leur faiblesse (1) » les instruments intelligents et dociles dont le Tout-Puissant se sert pour opérer de grandes choses, ne soyons pas étonnés de voir encore le Seigneur choisir dans notre belle patrie une femme, une pauvre et chétive femme, *Sœur Rose*,

(1) *Infirmi mundi eligit Deus.* (1 Cor., I, 27.)



pour être l'instigatrice d'une œuvre de salut, de rédemption et de résurrection. L'œuvre sera grande ; Dieu va préparer celle qu'il a choisie pour l'accomplir, et il le fait de deux manières, par l'humiliation et l'attrait.

Toute la vie de sœur Rose n'est qu'un enchaînement de souffrances, de misères, d'humiliations. Enfant, jeune fille, épouse, mère, veuve et religieuse, elle ne connut jamais les douceurs de la terre. Elle sut profiter de ses épreuves pour acquérir l'humilité que le Seigneur cherche d'abord dans toute âme à qui il veut se communiquer.

Avec l'humilité, il faut l'attrait vers les choses de Dieu : sœur Rose ne trouvait son bonheur que dans les exercices de piété ; mais où son goût l'entraînait avec plus de force et de charme, c'est à l'assistance à la sainte Messe. Dieu incline les pensées de l'homme du côté où il veut les diriger. Sœur Rose ne trouvait son bonheur qu'à entendre la Messe ; aussi, Dieu lui donna l'intelligence de ce divin sacrifice. Elle comprit, par une inspiration toute céleste, ce que la sainte Messe renferme de glorieux pour la divinité et de salutaire pour notre âme ; elle vit aussi combien était grand le crime de la majorité des chrétiens qui désertent l'église, qui abandonnent la table sainte, qui ne sanctifient plus le jour du Seigneur, qui, par conséquent, déniaient à Dieu la gloire qu'ils lui doivent procurer. Dieu a tout fait pour sa gloire, et la sainte Messe est ici-bas ce qu'il y a de plus glorieux pour lui, car la victime qui s'est immolée sur le Golgotha pour la gloire de Dieu et le salut des hommes continue à s'offrir sur l'autel, pour glorifier Dieu et pour sauver les chrétiens. Comme le *Gloria in excelsis Deo* de Bethléem se perpétue dans l'écho du

tabernacle, ainsi les *interpellations* à Dieu, du Calvaire se continuent sur l'autel.

Mais le chant glorieux que fait entendre l'Immolé de l'autel doit être redit par tous les hommes.

Le premier devoir de l'homme, devoir qui fait sa puissance et sa gloire, se trouve dans ce premier commandement :

Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement.

Le grand acte d'adoration, le seul véritable, c'est le saint sacrifice de la Messe : car alors l'homme n'adore pas seul. Il prend entre ses mains, par le ministère du prêtre, la divine Victime, et il l'offre à Dieu : l'Église l'a si bien compris qu'elle en a fait un moyen de sanctifier le jour du Seigneur, le Dimanche.

Les Dimanches, messe ouïras et les Fêtes pareillement.

Les hommes n'ont pas voulu comprendre ce devoir, et, par une criminelle apostasie, ils ont cessé de s'unir au sacrifice de l'autel. C'est là la grande plaie de notre époque, c'est la plus grande injure faite à la divinité.

Le Seigneur a dévoilé à sœur Rose tout ce que son cœur souffrait de cette ingratitude des hommes et lui a inspiré l'œuvre de la Messe Réparatrice. Le but de cette Œuvre, c'est *la gloire de Dieu réparée par le sacrifice le plus digne de produire cette réparation*. Pour atteindre ce but, le moyen c'est d'entendre *une seconde messe les dimanches et jours de fêtes afin de réparer la gloire de Dieu* outragée par tant de malheureux chrétiens qui, par impiété, par respect humain ou par indifférence, violent cette loi essentielle du Christianisme, l'assistance à la messe les dimanches et jours de fêtes. Telle est l'œuvre

que Dieu a inspirée à sœur Rose ; œuvre sublime, que n'aurait pas pu trouver une simple femme dépourvue d'instruction, et qui, cependant, parle avec clarté des choses les plus élevées, des plus grandes questions de la théologie, comme on peut le voir dans la vie de cette sainte âme. Cette œuvre bénie appelle et réunit chaque dimanche ses deux cent mille associés autour du saint autel à une seconde messe, *Messe réparatrice* de la gloire de Dieu ! Cette œuvre porte jusqu'au ciel le parfum de nos sacrifices unis à celui de la grande victime et attire sur la terre l'effusion de la grâce et des complaisances divines.

Cette œuvre vient de Dieu, son origine nous le montre ; ses progrès vont encore nous l'apprendre.

**II. — Ses Progrès.** — Nous avons apporté aujourd'hui, pour la septième fois, le souvenir de la *Messe Réparatrice* au Congrès eucharistique. Nous vous l'avons présentée jadis comme un petit grain de sénevé, la plus petite de toutes les semences, dit le Sauveur. C'était alors la plus humble des œuvres en ses débuts, et aujourd'hui nous vous la montrons, après sa croissance, comme un arbre dont les rameaux multiples s'étendaient sur tous les états, dans presque toutes les parties du monde, offrant aux oiseaux, c'est à dire aux âmes aptes à la louange divine et à la réparation, une retraite favorable à leurs désirs, un ombrage salutaire où leurs chants frappent mieux l'oreille de l'homme et le cœur de Dieu. — Depuis surtout que notre petit grain d'autrefois, notre arbre maintenant, a atteint la terre si féconde de Palestine, qu'il a poussé une racine vigoureuse au Liban, il semble vraiment

prendre les proportions du Cèdre. — Notre œuvre compte aujourd'hui, en cette douzième année de la mort de sœur Rose, cinq archiconfréries, un grand nombre de simples confréries, près de deux cent mille associés. Plusieurs brochures imprimées en diverses langues en vulgarisent la pratique, et deux bulletins mensuels ou bi-mensuels en relatent les grâces et les progrès toujours croissants.

Depuis le Congrès de 1893, le développement s'est accentué particulièrement dans les Pays-Bas, en Autriche, en Espagne et dans les régions Orientales.

Pèlerins de la pénitence, membres du Congrès eucharistique, vous avez acclamé l'œuvre de la *Messe Réparatrice* en Terre-Sainte et proclamé en face du monde catholique, que l'œuvre essentiellement eucharistique, que la réparation par excellence, que le sacrifice incomparable, que la grande relique des Lieux Saints, c'est la sainte Messe !

Ce progrès de notre œuvre ne vous paraîtra pas extraordinaire quand vous saurez qu'il a été prédit à sœur Rose par Notre-Seigneur Lui-même. « En ce jour, fête du Sacré-Cœur, dit cette sainte âme, je prolongeais mon action de grâces jusqu'aux Vêpres, et ce fut alors que je reçus quelques lumières touchant les conditions matérielles de cette pratique. Et sans pouvoir comprendre par quels moyens cette œuvre serait connue, et en quel temps Dieu permettrait qu'elle devint populaire et *universelle*, je crus voir qu'elle deviendrait un jour œuvre catholique et qu'on y contribuerait par l'association. »

Mais où nous voudrions voir notre œuvre prendre une extension de plus en plus accentuée, c'est surtout dans les paroisses ; car, l'expérience nous l'a déjà montré,

dans toutes les paroisses où la *Messe Réparatrice* a été établie, la piété a pris un essor nouveau.

La paroisse est une miniature de l'Église. L'Église a reçu mission de baptiser toutes les générations, de prêcher l'Évangile jusqu'aux limites de la terre, de marquer par ses lois comment il faut observer les commandements divins, de lier et de délier ici-bas et au ciel, de nous donner enfin et de faire vivre en nous Jésus Christ par sa grâce, par ses sacrements et surtout par l'Eucharistie. Mais l'univers est immense, le nombre des hommes est incalculable ! Pour que nul lieu n'échappe à l'action de l'Église, pour que nul homme ne soit privé des bienfaits de Dieu, l'Église partage les *pays* fidèles en très petites divisions ; elle y met un de ses ministres, pour veiller avec un soin constant sur cette portion du champ du Père de famille et paître ce petit troupeau. Le curé, lui aussi, connaîtra tous ceux de son bercail, conduira les forts aux gras pâturages et sera toujours prêt à rapporter sur ses épaules l'agneau trop faible ou la brebis égarée. La paroisse est donc une image de l'Église universelle. Dans les centres plus ou moins grands, la commodité, ou une dévotion particulière, pourra mener les fidèles ailleurs qu'à la paroisse toutes les fois qu'il n'y a pas une obligation stricte des sacrements à recevoir et d'actes à enregistrer. Mais en dehors des villes, la paroisse est seule offerte aux chrétiens pour leur donner et leur conserver la vie surnaturelle. Là, sans parler de quelques rares confessions et d'autres actes plus rares encore, la vie se concentre dans la messe quotidienne et dans les offices du dimanche. Or, voyez : les jours de semaine le pauvre curé célèbre presque seul ; les jours du Seigneur, dimanches et fêtes, il

s'attriste des places restées inoccupées dans son église, il gémit de voir moins fréquentée une messe, la plus solennelle souvent, s'il y en a deux ou trois.

Ces vides, la Messe réparatrice va, sinon les combler, tout au moins en dissimuler le scandale et la douleur aux yeux des paroissiens et du pasteur. Un mauvais chrétien ne vient pas, une âme pieuse reviendra pour tenir sa place et procurer à Dieu autant de gloire que lui en ravit celui qui manque à son devoir. Par son assistance réitérée à la sainte messe, quand cette personne s'attache de plus en plus au saint sacrifice, elle reviendra la semaine grossir la petite assistance, soit par dévotion, soit pour satisfaire à l'engagement, qu'elle n'a pu remplir le dimanche, de remplacer quelqu'un.

Tel est le puissant moyen de ressusciter la piété dans les paroisses et d'y attirer les grâces de Dieu : l'œuvre de la Messe réparatrice. Enfants de la France, nous nous réjouissons de voir cette nouvelle fleur eucharistique croître dans notre chère patrie, car s'il n'est pas de pays où le jour du Seigneur ait été plus profané que dans le nôtre, ne fallait-il pas que notre France bien aimée trouvât en elle-même, et comme de sa propre substance, un moyen de réparation vraiment victorieux ? Elle n'a pas eu besoin de l'emprunter à une terre étrangère, son cœur assez riche de foi et d'amour l'a découvert. Ce moyen fécond et efficace, approuvé du ciel et accepté de Dieu, ce moyen éminemment catholique et français par lequel le Christ Rédempteur de l'homme et Réparateur de la gloire du Père céleste, remonte en quelque sorte sur le trône d'où, « interpellant sans cesse, » il répare tous nos crimes, ce moyen, ce salut, c'est « la Messe Réparatrice ».

Et maintenant, terminons par un vœu qui sera le

résumé de notre travail, et l'écho de cette auguste assemblée, ce vœu, l'Occident et l'Orient l'ont acclamé comme la nouvelle *Fraction du Pain* où se reconnaissent le maître et ses disciples :

*Encourager à entendre la sainte messe le plus souvent possible et dans les plus saintes dispositions. Et pour aider à ce désir, embrasser et répandre la pratique et l'esprit de la sainte Messe réparatrice.*

Ce pieux appel a été lu par le **R. P. Deckers**, religieux de Prémontré de l'Abbaye de Tongerlo, par Westerlov (Belgique), siège de l'Archiconfrérie de la *Sainte Messe Réparatrice*.

Le Révérend Père le complète de la communication suivante :

Depuis l'établissement de la Confrérie de la Messe Réparatrice, cette belle œuvre essentiellement eucharistique a été hautement recommandée par tous les Congrès. Nous ne doutons pas que le Congrès de Reims ne lui accorde la même faveur. Nous l'espérons d'autant plus que nous nous trouvons ici près du berceau de l'Ordre de saint Norbert, du grand saint, qui fut toujours l'ardent Apôtre du Saint Sacrement, et qui a été, pour ainsi dire, le père de l'Œuvre de la Messe réparatrice. C'est en effet une de ses filles, à qui la première Dieu a inspiré cette belle idée, et ce sont surtout ses enfants qui, dans tous les pays, se font les promoteurs de cette œuvre si conforme à l'esprit de Prémontré.

En Belgique, l'Œuvre de la *Messe réparatrice* se développe rapidement. Depuis le congrès de Jérusalem,

le nombre des associés inscrits au siège de l'Archiconfrérie à Tongerlo a presque doublé. Le même accroissement se remarque dans les centres affiliés à l'Archiconfrérie : Liège, Anvers, Namur, Bruxelles. Partout le nombre des associés augmente sous la protection visible du bon Dieu. De 20,000, il est monté à 35,000. Les zélateurs, auparavant au nombre de 150, sont maintenant presque 300.

Nos zélateurs travaillent avec la plus grande ardeur, comprenant la gloire immense qu'ils rendent au Seigneur, à ce Dieu si aimable et si peu aimé, en répandant de plus en plus l'œuvre de la Messe réparatrice.

Outre les villes désignées plus haut, ce sont Tournai, Turnhout, Louvain, Gand, Malines, Bruges, Lierre et bien d'autres encore, qui se distinguent d'une façon spéciale.

Puisse ce magnifique résultat se conserver et croître de plus en plus ! Il en sera ainsi, nous l'espérons, avec la bénédiction de Dieu, et sous les auspices du Congrès eucharistique de Reims, qui voudra bien, nous le lui demandons instamment, recommander encore et promouvoir l'œuvre de la Messe réparatrice. (*Applaudissements*).

---



## LA COMMUNION RÉPARATRICE

Par le R. P. ZELLE, à Paray-le-Monial.

---

**I. — Idée de l'Œuvre et ses résultats.** — La Communion réparatrice est une œuvre eucharistique qui, comme plusieurs autres, a pris naissance à Paray-le-Monial, sous les divines influences du Cœur de Jésus. Elle se présente au Congrès, bien moins pour étaler les consolants résultats obtenus dans le passé, que pour solliciter un appui, afin d'en produire de plus considérables dans l'avenir.

Après Jérusalem et Rome, Paray est la ville sainte où Notre-Seigneur s'est manifesté dans l'Hostie, pour rappeler au monde son amour infini. On a sans doute fait beaucoup d'honneur à la petite cité en l'appelant le « Sinaï eucharistique ». Quoiqu'il en soit, il est certain que les révélations, les exigences et les promesses qui ont retenti, il y a deux cents ans, sur l'autel des apparitions, ont eu un immense écho dans l'univers entier.

L'immortel Léon XIII, dont la parole sera la grande lumière de notre siècle, saluait naguère la dévotion au Sacré-Cœur comme étant à notre époque le trait caractéristique de l'Église, l'arche de son salut, le gage de son futur triomphe et le résumé de toutes nos espérances dans un avenir meilleur. (Audience du 11 octobre 1893, aux Délégués de l'*Apostolat de la Prière*.)

Notre Œuvre est née de cette dévotion. En effet, le divin Maître apparut un jour à la Bienheureuse Marguerite-Marie, pour se plaindre et demander réparation. « Toi, du moins, lui dit-il, donne-moi ce plaisir de sup-

pléer à leur ingratitude autant qu'il te sera possible... Ne crains rien, je serai ta force ; mais sois attentive à ma voix et à ce que je te demande pour l'accomplissement de mes desseins : 1° Tu me recevras dans le Saint Sacrement autant que l'obéissance te le voudra permettre... 2° Tu communieras de plus tous les premiers vendredis de chaque mois... » (*Vie de la B<sup>re</sup> Marguerite-Marie.*)

La Communion réparatrice est la réponse des âmes ferventes à ce vœu du cœur de Jésus. Pie IX, de sainte mémoire, a bien voulu l'appeler « une œuvre destinée à sauver le monde ». Elle a désormais quarante années d'existence. Son fondateur le P. Victor Drevon, était autrefois bien connu. Il avait été aussi le promoteur de ces beaux pèlerinages de Paray, qui amenèrent, en 1873, de toutes les contrées du monde, 200,000 fidèles croyants aux pieds du Sacré-Cœur. Le vaillant apôtre est mort en 1880, au moment de la tempête qui envoyait les religieux sur tous les chemins de l'exil.

Cependant, l'œuvre a continué sa marche. Depuis cette époque, ses cadres se sont mêlés en partie avec ceux de l'Apostolat de la Prière, dont elle forme le troisième degré. C'est une alliance loyale et fraternelle qui unit les deux armées sans les confondre. Le centre administratif est à Toulouse, mais le centre spirituel — j'allais dire le cœur — reste à Paray-le-Monial. C'est sa place naturelle, marquée par la Providence.

D'après la teneur des Brefs apostoliques : « Ceux qui ont l'intention de s'acquitter de cet exercice pieux de la communion perpétuelle et réparatrice sont divisés en classes ou sections. Chaque section est composée de sept ou de trente associés. Un jour de la semaine, si la section se compose de sept membres, et un jour du mois, si elle se compose de trente, est assigné à chaque

associé pour qu'il s'approche ce jour-là de la sainte communion. » (Bref du 9 août 1861.) De nombreuses indulgences ont été accordées aux membres de l'œuvre.

Voici des chiffres recueillis d'après les données officielles les plus certaines. De 1854 à 1880, nous avons eu à enregistrer, dans le monde entier, environ 289,000,000 de communions hebdomadaires ou mensuelles. Depuis lors, on est arrivé, grâce à l'immense action de l'Apostolat de la Prière (qui compte plus de 52,000 directions locales), à une moyenne d'environ 80.000 communions par jour.

Dès lors, une simple opération d'arithmétique nous donne en total, pour les 40 années, 697,800,000 communions.

On nous pardonnera ces calculs. Mais notre siècle se fait un mérite d'être *positif*, ce qui est son moindre défaut; il nous sera bien permis, pour une fois, de satisfaire ses goûts. On demande des chiffres, toujours des chiffres : en voilà, et des meilleurs, si je ne me trompe. Ils paraîtront sans doute plus consolants que certaines statistiques du crime et de la débauche, dont on nous a jusqu'ici assez fatigués. A la fin, on voudrait voir autre chose que le « revers » de cette médaille humaine, qui doit avoir une « face » plus honnête et plus divine.

Ce sont donc sept cents millions, plus d'un demi-milliard de communions réparatrices, que nos petites œuvres ont offertes au Dieu bon et miséricordieux, qui s'appelle le Cœur de Jésus. Si ce n'est pas encore là toute notre dette, qui hélas ! s'accroît sans cesse, il est permis d'espérer que nous en avons payé ainsi quelque annuité. On peut se demander pourquoi le monde ne s'écroule pas, sous le poids de ses innombrables forfaits ? Pourquoi la justice de Dieu n'écrase-t-elle pas l'humana-

nité coupable? Ah! c'est qu'il y a, d'un autre côté, le plateau de la miséricorde, qui se charge tous les jours de ces expiations, de ces réparations, de ces communions. Si grande part qu'il faille donner au « déchet » dans ces calculs, ils n'en restent pas moins consolants. Quand on songe qu'une communion bien faite, en union intime avec Jésus-Christ, peut compenser et contrebalancer des millions de blasphèmes et de sacrilèges, toute la providence de Dieu s'éclaircit d'un rayon de douce lumière. On comprend que le Père qui est dans les cieux fasse luire encore et toujours son beau soleil sur les bons et sur les méchants. (*Math.*, V, 45.)

**II. — Les Communions d'Hommes.** — Toutefois, ces résultats ne peuvent nous satisfaire. Il est une œuvre que le P. Devon avait conçue, comme le digne couronnement de la Communion réparatrice. Il voulait, selon les désirs du Cœur de Jésus exprimés à Paray-le-Monial, lui donner un caractère plus manifeste de réparation sociale. Pour cela, il songeait à entraîner les « hommes » qui, malheureusement, se tiennent en grande majorité éloignés de la fréquentation eucharistique et partant de la vraie vie chrétienne.

C'est dans ce but qu'il avait rédigé le texte d'une adresse au Saint-Père, dont il sollicitait les bénédictions et les faveurs spirituelles. « Il a existé dans la sainte Église, disait-il, particulièrement à des heures de combats et d'épreuves, un mouvement vers la sainte communion, dans lequel *les hommes* donnèrent le premier exemple. » — De grands saints et des hommes apostoliques y ont attaché leur nom : entre autres saint Vincent Ferrier, saint Philippe de Néri, saint Ignace de

Loyola, saint François de Hiéronymo... (*Adresse à Léon XIII.*)

Cette supplique fut aussitôt signée avec une particulière bienveillance, par Son Ém. le cardinal Desprez, et par onze Archevêques ou Évêques de France, d'Italie et d'Espagne, auxquels s'ajoutèrent bientôt onze Pontifes ou Prélats d'Orient. C'étaient, en tout, vingt-trois chaleureuses adhésions épiscopales dont nous sommes heureux de posséder les précieux textes.

Mais la mort soudaine du promoteur interrompit ce beau mouvement, tandis que la dispersion empêchait ses Frères en religion de le continuer. — Nous voudrions aujourd'hui reprendre cette idée, toujours avec la haute protection de NN. SS. les Évêques et avec le concours dévoué des prêtres de paroisses et des hommes d'œuvres.

Y eut-il jamais une époque où la réparation ait été plus nécessaire? Et aussi bien, n'est-il pas évident que par les Communions réparatrices d'hommes, on arriverait plus directement et plus efficacement à rétablir, dans les familles et les sociétés, le règne de Jésus-Christ? Tout en battant en brèche la grande forteresse du respect humain, cette œuvre aurait encore l'avantage de former non seulement des hommes pieux et édifiants, mais de vrais apôtres et des chrétiens militants, tels que notre siècle les demande.

Est-ce pratique? Oui, sans doute, puisque cela semble nécessaire, et qu'à d'autres époques on y a réussi. Nous n'ignorons pas que de nos jours il a été fait, en divers endroits, des essais qui ont donné les meilleurs résultats. Les hommes qui communient « *plus qu'à Pâques humblement* » sont partout ceux qui se dévouent sans compter et qui se jettent dans la mêlée pour sauve-

garder les droits sacrés du Christ et les chères libertés de ses enfants.

Mais est-ce pratique pour les hommes du peuple ? Oui encore, car on ne demanderait pour eux que la communion mensuelle, qui suffirait d'ordinaire. Nous avons vu dans une grande ville d'Orient, assez voisine de Jérusalem, jusqu'à cinq cents ouvriers, — mariniers, portefaix, maçons et autres, — qui venaient régulièrement communier le premier vendredi du mois, avant d'aller à leur pénible labeur. Ajoutons aussitôt que l'action sociale exercée par ces hommes de foi réussit à imposer la loi du repos dominical à cette cité de Beyrouth, où une bonne partie de la population et toutes les administrations sont musulmanes.

Voici encore qui prouverait qu'il n'est pas impossible d'arriver à de semblables résultats, même dans nos centres ouvriers d'Europe et de France. Nous prenons notre exemple à Montceau-les-Mines. — On se souvient qu'en 1882, cette ville fut le théâtre d'effroyables désordres anarchistes. Ceux qui formaient la *Bande Noire* firent sauter une église à la dynamite. C'était, a-t-on dit, le premier attentat commis avec le terrible engin devenu si tristement célèbre. — Depuis cette époque, de concert avec l'administration des mines et le clergé paroissial, on a pu fonder, par les retraites ouvrières, des groupements considérables d'hommes qui sont invités à communier tous les mois. — Il est désormais impossible de méconnaître l'effet de cette pratique. Des mineurs, des porions, qui s'agenouillent à la table sainte, parfois à côté de quelqu'un de leurs chefs ou ingénieurs, cela édifie et unit les cœurs. On le sent bien ; et il n'est plus là question de grève ni de révolte. De plus, nous pouvons l'attester, l'Eucharistie a fait

**Éclore**, parmi ces humbles travailleurs, les plus nobles **vertus de générosité et de dévouement chrétien**.

La communion réparatrice a essayé dans ces derniers temps de former ailleurs des sections d'hommes. Les faire communier, ces chers hommes, est plus facile qu'il ne paraîtrait de prime abord. Il y a quelques jours, nous parlions de ce projet, à l'occasion d'une retraite d'ouvriers. C'était à Clermont-Ferrand. Aussitôt, un jeune homme de vingt-cinq ans vint s'inscrire avec cinq autres, pour la communion hebdomadaire. Le croirait-on ? Ce jeune zélateur n'était rien moins qu'un ancien sergent de *Turcos*. Il faut bien ajouter qu'il était d'Auvergne, où la foi et l'énergie ont quelque chose de la solidité des montagnes.

Pour finir, nous demanderions humblement au Congrès d'émettre d'abord un vœu favorable à la communion réparatrice. Que les prêtres l'instituent dans leurs paroisses, et que tous les fidèles s'y associent pour apaiser, dans nos temps si difficiles, la juste colère de Dieu ! — Mais nous voudrions surtout qu'on poursuivit l'œuvre réparatrice par excellence de la communion mensuelle des hommes. Ce serait le meilleur moyen de rendre aux âmes « la force et la vigueur de l'esprit et de rendre sa place à Jésus-Hostie », aux pieds duquel l'Église, par la bouche de saint Thomas, convoque toutes les nations, pour qu'elles proclament sa royauté souveraine. *Christum Regem dominantem gentibus, qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem, Venite adoremus*.

Je ne sais qui a tout récemment mis en doute cette royauté sociale de Jésus dans le Saint Sacrement. Or, en 1205, le cardinal Guy de Paray, archevêque de Reims, recevait d'Innocent III la confirmation, pour lui

et ses successeurs, du privilège de sacrer nos  
(*Biblioth. des Aut. de Bourgogne*, p. 277.) Il appar  
drait à ce Congrès, présidé par un autre illustre car  
de Reims, de proclamer à nouveau, près du bap  
de Clovis et à la veille du centenaire de Tolbiac, le  
Roi et Dominateur des peuples, très présent dans  
charistie. La dévotion réparatrice du Sacré-Cœur se  
nouveau signe de son empire, et, nous l'espérons  
Léon XIII, le gage de son futur triomphe.

---



# RÉUNION SACERDOTALE

---

## PROCÈS-VERBAL

Chaque jour du Congrès, de onze heures à midi, se tient une Réunion sacerdotale spéciale pour le clergé. L'ancienne salle capitulaire, vaste crypte parfaitement éclairée, située entre le Palais archiépiscopal et la Cathédrale, d'où l'on peut également y accéder, a été particulièrement réservée à des séances où se traitent les questions intéressant plus directement le ministère du prêtre.

Ces réunions, moins solennelles, plus intimes, revêtent la forme d'entretien plutôt que de lecture. Ce sont des conférences où chacun peut demander et obtenir la parole, exposer un sujet du programme, provoquer des explications. Une discussion loyale et franche n'en saurait être bannie, et l'on use de cette liberté. Mais le principal caractère de ces assemblées, c'est d'en venir à la pratique du zèle eucharistique.

Le Président de ces réunions est M<sup>sr</sup> Doutreloux, évêque de Liège. Il est assisté, au bureau, de M<sup>sr</sup> Péchenard, vicaire général de Reims, et du R. P. Tesnière, supérieur général de la Congrégation des Pères du Saint-Sacrement.

Dès l'ouverture de la première séance, l'on constate avec satisfaction la présence d'un grand nombre de prêtres congressistes, et parmi eux plusieurs notabilités du Clergé d'Orient.

**I. —** La première question à l'ordre du jour était : *L'Étude et la Prédication de l'Eucharistie*. Pouvait-elle être exposée et traitée avec plus de compétence que par le **R. P. Tesnière**, le savant auteur de la *Somme de la Prédication eucharistique* (1) ?

(1) Trois forts volumes, Paris, Bureau des Œuvres Eucharistiques, avenue Friedland, 27.

Le Révérend Père examine successivement : 1° l'importance de la prédication de l'Eucharistie ; 2° les *difficultés prétendues* de cette prédication ; 3° les *moyens pratiques* de cette prédication.

1° *Son importance*, elle est en proportion de l'importance même de l'Eucharistie. Or, qui peut méconnaître que l'Eucharistie, qui contient le Dieu Rédempteur, a pour la vie chrétienne une importance capitale.

2° *Les difficultés prétendues* de cette prédication : Ces difficultés se résument à trois : a) *étude difficile* ; — b) *champ restreint* ; — c) *manque d'intérêt* pour les fidèles.

A) Pour la difficulté de l'étude du dogme eucharistique, le Révérend Père établit que ce dogme n'offre pas plus de difficulté à l'étude que les autres dogmes chrétiens ; il fait observer, avec le Catéchisme du Concile de Trente, que cette étude est fortement recommandée aux prêtres.

B) *Le champ est trop restreint* : Non, surtout si l'on considère que prêcher l'Eucharistie, c'est prêcher Jésus-Christ « tout entier, *totum Christum* » ; par conséquent, on peut ramener à l'Eucharistie le traité de la Religion, celui de l'Incarnation du Verbe et de la Rédemption accomplie par le sacrifice.

La matière est donc abondante, puisqu'après ces instructions sur la *Religion*, *Dieu*, *l'Incarnation*, la *Rédemption*, on peut traiter de l'Eucharistie spécialement, de son *institution*, de sa *permanence*, de ses *fruits*, de son influence dans la *Sainte Messe*, dans la *Visite au Saint Sacrement*, dans la *Sainte Communion*, etc.

C) *Ces instructions sont peu intéressantes pour les fidèles* : mais l'expérience prouve tout le contraire. Ce fut l'erreur et le crime des Jansénistes d'éviter de parler de l'Eucharistie, et ce silence a eu pour résultat immédiat le refroidissement du sentiment chrétien.

A cette attitude du Jansénisme, il nous est bien permis d'opposer les enseignements et les prescriptions du Catéchisme du Concile de Trente, ordonnant de parler de l'Eucharistie à toutes les catégories de personnes, enfants, jeunes gens, vieillards, dévots et non dévots. Le Concile de notre temps n'eût-il pas ajouté les sceptiques et les incrédules ?

3° *Les moyens pratiques* de cette prédication sont nombreux; un pasteur peut en parler directement ou indirectement : *directement*, en traitant du Saint Sacrifice, de la Présence réelle, de la Communion, etc.; *indirectement*, en prêchant l'Évangile et la doctrine chrétienne, et en terminant par quelques conclusions touchant l'Eucharistie.

Ces explications de l'intéressant Conférencier, confirmées par l'expérience de l'apôtre, sont accueillies avec faveur et par des applaudissements répétés.

**M<sup>r</sup> Doutreloux**, évêque de Liège, approuve l'orateur, commente ses explications en y ajoutant quelques conseils de haute sagesse : prêcher avec simplicité l'Eucharistie, prêcher sur ce sujet surtout pendant l'octave du Saint Sacrement, prendre comme règle d'en parler une fois par mois; donner souvent les règles de l'Église sur la sainte Communion.

II. — La seconde question inscrite au programme avait pour objet : *Confréries paroissiales du Très Saint Sacrement*.

C'est le **R. P. Couet**, de la Congrégation du Très Saint Sacrement, qui est constitué rapporteur de cette question; il divise son travail en deux parties : 1° *Renseignements utiles au Directeur de la Confrérie*; 2° *Instructions pour les Confrères*.

1° En ce qui concerne le directeur ou le curé. — Ici se placent des renseignements précieux : 1° sur l'érection canonique de la Confrérie; 2° sur son organisation; 3° son fonctionnement; 4° le recrutement des Associés; 5° les privilèges qui leur sont concédés.

2° Pour ce qui est des *Confrères ou Associés* : le R. P. Rapporteur indique : 1° les pratiques obligatoires et conseillées; 2° les avantages spirituels; 3° les indulgences dont ils peuvent bénéficier (1).

**M<sup>r</sup> Doutreloux** fait sur cet exposé si méthodique et si précis quelques observations fort appréciées : 1° pour l'organisation, il préfère un conseil d'administration de la Confrérie

(1) En raison de sa grande utilité pratique, nous donnons *in extenso*, dans la partie de ce volume consacrée aux *Rapports* qui n'ont pas été lus en séance, la très instructive étude du R. P. COUET.

à la direction personnelle et exclusive du curé ; 2° au sujet de la *cotisation annuelle*, M<sup>gr</sup> l'Évêque de Liège préfère qu'elle ne soit pas *obligatoire*, mais simplement *facultative*, avec promesse toutefois d'une messe au décès du confrère du Saint-Sacrement qui aura bien voulu l'acquitter ; 3° à propos du *cas d'exclusion*, Sa Grandeur est d'avis qu'il n'y ait pas *d'exclusion publique*, ni de mesures odieuses et en quelque sorte infamantes pour le confrère du Saint-Sacrement ; on peut se contenter d'une élimination faite discrètement.

Sur la proposition de son Président, la Réunion sacerdotale émet à l'unanimité le vœu « que, dans toutes les paroisses, il y ait une Confrérie du Très Saint Sacrement ».

---

# SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

---

## DEUXIÈME SECTION

### Histoire et Statistique

---

## PROCÈS-VERBAL

La séance s'ouvre à deux heures ; elle est présidée par S. É. le Cardinal LANGÉNEUX. Avec la vice-présidence, la direction des travaux de la *Section historique* est attribuée à M<sup>re</sup> CARTUYVELS, vice-recteur de l'Université de Louvain.

La parole est donnée à **M. l'abbé Alexandre Hannesse**, qui lit un très intéressant rapport sur la dévotion du peuple rémois envers la sainte Eucharistie avant la Révolution. La piété de nos ancêtres envers Notre-Seigneur était profonde et expressive. Le savant rapporteur cite à cet égard des exemples bien consolants. Il y avait, à différentes époques de l'année, des fêtes en l'honneur de la sainte Eucharistie qui attiraient de nombreux pèlerins dans notre vieille cité. Mais de toutes ces solennités, la plus grandiose était la Procession de la Fête-Dieu, célébrée avec un éclat particulier. Les magistrats et les nombreuses corporations se joignaient au clergé, portant des flambeaux.

Le rapport mentionne encore de nombreuses fondations faites par des habitants de la ville pour établir des Saluts et Adorations de la sainte Eucharistie et l'institution d'une Confrérie spéciale du Très Saint Sacrement.

Ces lignes prouvent la grande dévotion de nos pères envers la sainte Eucharistie. Puissent ces exemples être renouvelés de nos jours !

**M. l'abbé Puiseux**, chanoine honoraire, aumônier du Collège, fait pour le diocèse de Châlons l'historique de la dévotion à la sainte Eucharistie; cette dévotion était en grand honneur, et plusieurs Confréries du Très Saint Sacrement existaient jadis, avec de nombreux privilèges accordés par les Evêques et les Papes.

Très intéressante eût été l'étude, par diocèses, de la dévotion eucharistique dans toute la province.

La parole, pour le diocèse de Soissons, était réservée à **M. le chanoine Baton**, vicaire général honoraire et curé-archiprêtre de Laon. M. le Rapporteur ne répondant pas à l'appel de son nom, l'auditoire est privé de la lecture de son intéressant Mémoire : *Origine de la dévotion au Très Saint Sacrement dans l'ancien diocèse de Laon*. Sous ce guide autorisé, nous eussions appris ce que ce pays laonnois pratiquait sous *Jacques Pantaléon*, avant que le pieux archidiacre fût devenu le pape *Urbain IV*. Du moins tiendrons-nous à reproduire, à son rang, le Rapport si substantiel et si nourri de M. l'Archiprêtre de Laon.

En raison de la multiplicité des Mémoires, le Congrès ne peut entendre qu'un fragment, d'ailleurs fort apprécié et loué délicatement par Son Éminence, du récit du *Miracle de Braisne en 1153*, l'un des plus probants en faveur de la divine Eucharistie, travail composé par M. André Fossé d'ARCOSSE, lu par **M. l'abbé Viéville**, curé-doyen de Villers-Cotterêts.

**M. le Chanoine Cerf**, dans un travail fort curieux et documenté, fait revivre l'*Histoire de la sainte Eucharistie en Champagne, au point de vue de l'art chrétien*.

La sculpture, dans ses multiples productions, mais spécialement dans la construction des temples majestueux ou de gracieuses chapelles, glorifie le Dieu de l'Eucharistie. Ici M. l'abbé Cerf étudie notre belle Cathédrale à ce point de vue particulier. Les détails qu'il donne sous une forme agréable intéressent fortement l'assistance, qui manifeste sa sympathie par des applaudissements répétés.

De même, pour la peinture, les œuvres sont très variées, et nos églises de Reims en possèdent de bien précieuses.

La musique abonde en motets et en cantiques en l'honneur du Très Saint Sacrement.

Les ornements, les vases sacrés et les reliquaires si remarquables, dont quelques-uns sont conservés au Trésor de Notre-Dame et de Saint-Remi, sont aussi à mentionner.

Tout cela témoigne de l'inspiration que nos artistes prenaient dans la Sainte Eucharistie.

En quelques mots prononcés avec autant de distinction que d'à propos, *M<sup>re</sup> Cartuyvels* félicite et remercie MM. les Rapporteurs qui viennent de mettre en lumière la piété et les œuvres eucharistiques de la région : Reims, la métropole, méritait à tous égards le premier rang ; ses institutions, ses confréries, son incomparable cathédrale, quel hymne à la gloire de l'Eucharistie !... Châlons, son émule en fondations pieuses ; Soissons, avec ses gloires de Jacques Pantaléon et son miracle de Braisne, ont édifié notre piété, corroboré notre foi et stimulé notre zèle... En faudrait-il davantage pour nous démontrer d'une façon évidente l'opportunité des Congrès ? Rappeler à une province son histoire et ses œuvres, c'est la retremper aux sources de sa foi et raviver son amour pour le Dieu de l'Eucharistie qui a fait sa grandeur et reste pour elle le principe de la vie.

Il restait encore au programme de la séance une étude historique sur la *Confrérie du Saint-Sacrement de l'église d'Ève*, au diocèse de Beauvais, par M. le chanoine PIHAN. Mais l'heure avancée n'en a point permis la lecture. — Nous donnons aux lecteurs du compte rendu ce travail d'un auteur érudit, ainsi que ses *Observations sur l'église de Saint-Remi-en-l'au*, où se révèle l'archéologue aussi bien que le dévot serviteur de l'Eucharistie.

La séance est levée à trois heures et demie.

---

## **LA DÉVOTION EUCHARISTIQUE DANS LA VILLE DE REIMS**

**Avant la Révolution**

Rapport de **M. l'abbé AL. HANNESSE**, Chanoine honoraire,  
Secrétaire de l'Archevêché de Reims.

---

**ÉMINENCES,  
MESSEIGNEURS,  
MESSIEURS,**

La dévotion envers le Très Saint Sacrement de l'Eucharistie a toujours été vive et profonde dans la ville de Reims.

Pour les temps les plus anciens, nous avons des témoins irrécusables dans les nombreuses églises élevées par la foi de nos pères. Quand on regarde un plan du vieux Reims, on voit de tous côtés des flèches élancées dominant les splendides basiliques, Notre-Dame, Saint-Remi, Saint-Nicaise, les églises des monastères et des paroisses. C'est le symbole de la prière des âmes chrétiennes, le symbole de la prière de l'Hôte divin qu'abritent toutes ces églises.

A côté de ces témoins de pierre, les témoignages écrits se montrent surtout à partir du **xiv<sup>e</sup>** siècle. Nous ne pouvons choisir entre ces preuves historiques de la dévotion des Rémois à la sainte Eucharistie que plusieurs faits particuliers : les processions et expositions du Saint Sacrement, et particulièrement celle de la Fête-Dieu, les diverses fondations qui ont pour objet la sainte Eucharistie, la confrérie établie dans l'église de Saint-Hilaire.



Au moyen âge, le peuple de Reims aimait à voir le Très Saint Sacrement exposé sur les autels et porté en procession. Y avait-il quelque grande solennité, les temps étaient-ils calamiteux, dans la joie comme dans la peine, on avait recours à Jésus dans l'Eucharistie. En sa foi naïve, le peuple joignait parfois aux processions des sortes de jeux ou scènes allégoriques. Les abus pouvaient se glisser, mais l'Église était là pour y veiller. Des statuts synodaux rédigés en 1550 et se rapportant à d'anciens règlements, prescrivent d'écarter des processions et expositions du Saint Sacrement tout ce qui peut les détourner de leur but ; on les fera moins fréquemment, les réservant pour les grandes solennités ; on ne portera le Saint Sacrement hors des églises que pour des raisons graves, ayant soin d'entourer Jésus-Christ de l'honneur qui lui est dû (1).

L'hérésie de Luther et de Calvin, en s'attaquant à la sainte Eucharistie, suscita chez les catholiques de Reims et du pays rémois un redoublement de foi, une ardeur nouvelle pour honorer Notre-Seigneur dans son Sacrement et réparer les outrages que lui faisaient les Huguenots.

Quand surtout la France fut menacée d'avoir pour roi un hérétique, il y eut une magnifique explosion de foi. Nous n'avons pas à porter un jugement sur la *Ligue*, à chercher si la politique ou l'ambition se mêlèrent aux plus justes sentiments de religion ; ce que nous voulons constater, c'est la dévotion populaire envers la sainte Eucharistie.

Dans la province rémoise, comme en Picardie et en Lorraine, on vit, dès 1583, les *processions blanches*. Des

(1) *Actes de la Province de Reims*, III, 106.

foules nombreuses, où les laïques et surtout les enfants étaient vêtus de blanc et tenaient en main un crucifix, se rendaient processionnellement aux pèlerinages célèbres, à Notre-Dame de Liesse, à Corbeny, à Notre-Dame de l'Épine ; on portait les reliques des Saints, mais surtout le Très Saint Sacrement, et c'est groupées autour de la Sainte Hostie, que les foules marchaient, chantant leurs cantiques et leurs plaintives litanies.

Reims accueillit jusqu'à 70,000 de ces pèlerins. Et ce n'était pas assez d'avoir porté le Saint Sacrement dans la route, on continuait pendant la nuit à visiter les églises de la ville. L'archevêque Louis de Lorraine approuva cette dévotion. Lui-même, il suivit pieds nus, avec ses domestiques, les processions que fit le peuple de Reims. Les chanoines célébraient la messe avant le départ, ceux qui n'étaient pas prêtres faisaient la sainte communion (1).

Toutes ces foules passaient en bon ordre. Le charpentier Pussot en rend témoignage dans ses *Mémoires*, et il ajoute : « Que c'était chose admirable, tellement que de gros catholiques et froids en dévotion furent alors échauffés (2). »

Ces étonnantes processions n'étaient pas le fruit d'une ardeur passagère ; la dévotion au Saint Sacrement continua à se manifester. En 1588, après une victoire du duc de Guise sur les Huguenots, on vit à Reims, le deuxième dimanche de carême, de solennelles prières de quarante heures ; elles furent célébrées successive-

(1) MARLOT, édition de l'Académie, iv, 462. — P. COCQUAULT, *Tables* (1583).

(2) *Journalier ou Mémoires de Jean Pussot, maître charpentier en la Couture de Reims*, publié par l'Académie de Reims, p. 18.

ment à la Cathédrale, aux Carmes et à Saint-Remi ; le Saint Sacrement resta exposé toute la semaine, le jour et la nuit ; le clergé de la ville avait des heures fixées pour l'adoration, le peuple venait en foule se prosterner devant le Saint Sacrement (1).

Un spectacle plus admirable encore se produisit deux ans après. Ce ne sont plus seulement trois églises qui ont l'adoration publique, mais successivement toutes les églises de Reims ; au lieu de quarante heures, c'est quinze jours ou huit jours, selon leur importance, qu'elles prennent pour rendre à la sainte Eucharistie le culte d'une adoration solennelle et non interrompue. Et ainsi pendant près de six ans, de 1589 à 1595, on peut dire que Reims fut le jour et la nuit en adoration devant le Saint Sacrement.

Quand on étudie cette époque critique de notre histoire, où il s'agissait de savoir si la France resterait catholique, si elle subirait le sort de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Angleterre, et se donnerait au protestantisme, peut-être on ne fait pas assez attention à l'influence du culte rendu par le peuple à la sainte Eucharistie. On voit les princes batailler, les *Ligueurs* s'agiter ; mais quelle fut la puissance de la foi ardente d'un peuple prosterné devant les autels pendant des années entières, la puissance de pareilles supplications sur le cœur de Dieu, pour conserver à la France sa foi catholique !

La ville de Reims recueillit le fruit de sa dévotion à la sainte Eucharistie : l'hérésie ne put s'y établir, et nos pères eurent la consolation de ne pas voir le sang couler dans leurs murs pendant ces luttes douloureuses.

(1) *Mémoires de Pussot*, p. 26.

Parmi ces démonstrations touchantes de foi envers le Saint Sacrement, il en est une qu'il convient de noter parce qu'elle a persévéré jusqu'à nous. C'est la procession dite de la Résurrection, fondée par le grand Cardinal de Lorraine.

Charles de Lorraine avait pris tous les moyens que lui inspirait son zèle, pour garantir son peuple contre l'hérésie. Les excès de Calvin à Noyon lui inspirèrent le dessein de faire dans sa cathédrale une procession spéciale le jour de Pâques. A quatre heures du matin, avant les offices, le Cardinal porta solennellement le Saint Sacrement ; plusieurs princes de sa maison soutenaient le dais, un grand nombre d'hommes l'entouraient, ayant à la main des flambeaux (1).

Et, désirant perpétuer cet hommage à Notre-Seigneur, le Cardinal en fit une fondation. Elle a survécu aux révolutions, et chaque année encore, le jour de Pâques, aux premières lueurs de l'aurore, le gros bourdon de Notre-Dame répand ses sons majestueux sur la ville endormie ; et, dociles à cet appel, les catholiques rémois se rendent avec la même foi joyeuse que leurs pères à la procession de la résurrection.

La paroisse de Saint-Jacques avait une fondation semblable à celle du Cardinal de Lorraine et une procession du Saint Sacrement le lundi de Pâques, à cinq heures du matin.

Mais, de toutes les processions, la plus solennelle est toujours restée celle de la Fête-Dieu.

Liège avait donné l'impulsion, Urbain IV, un Pape champenois, avait parlé ; son décret avait été promulgué par Clément V au Concile de Vienne, en 1311, et

(1) MARLOT, édit. de l'Acad., iv, 311 et 331.

sept ans après, à la fête du Saint Sacrement de 1318, Reims fit sa première procession solennelle et la renouvela chaque année jusqu'en 1792. En cette année, il fut décrété qu'elle n'aurait rien d'officiel, puis on oublia Jésus-Christ pour célébrer des fêtes païennes en l'honneur de l'Être Suprême.

Sur le parcours des anciennes processions, les rues étaient ornées et tapissées (1), des reposoirs s'élevaient près de Saint-Jacques, près de Saint-Pierre, au Palais royal ou Présidial (sur la place de l'Hôtel-de-Ville), au *Grand Credo*, aujourd'hui place Royale, près de la porte du Cloître. C'était un honneur pour le bourgeois dont la maison servait à dresser le reposoir, et qui avait le privilège d'offrir le *Chapeau à Dieu*, la couronne de fleurs suspendue au-dessus du Saint Sacrement.

Cocquault, dans ses *Tables*, cite, comme une chose digne de remarque, qu'en 1459 un bourgeois du *Grand Credo* renonça au privilège d'avoir le reposoir en sa maison; mais aussitôt un de ses voisins réclama cet honneur.

Le protestantisme, en se répandant, ne servit à Reims qu'à donner une plus grande solennité à la procession de la Fête-Dieu.

En 1527, le chapitre ordonna que tous les chanoines, en y assistant, auraient une torche qu'ils feraient porter par un de leurs domestiques, que tous les corps ecclésiastiques auraient aussi des torches, et Cocquault ajoute: « L'hérésie s'élève contre le Saint Sacrement, l'Eglise de Reims y veut augmenter la gloire et la révérence (2). »

(1) *Mémoires* de Pussot, p. 122.

(2) *Tables* de P. COCQUAULT (année 1527). — Il arriva même une sorte d'abus. On donna aux cierges une telle hauteur qu'ils

Dans le cortège, en avant des cierges du clergé, était porté le cierge du roi, autour duquel se groupaient les magistrats et les corps administratifs. Une fois, dit Pussot, il y eut pendant la procession débat de préséance, au grand scandale des fidèles.

Enfin, près des magistrats, le peuple était officiellement représenté. Les corporations de métiers, qui réunissaient toute la population ouvrière de Reims, tenaient à honneur de porter leurs flambeaux à la procession du Saint Sacrement. Citons seulement les statuts de la *Manufacture de Reims*, la plus importante des corporations de la ville; l'article 55 s'exprime ainsi: « Les douze flambeaux de la dite Communauté seront portés à la procession du Saint Sacrement, ainsi qu'il est accoutumé, et de là, après la procession faite, seront portés en l'église des Frères Cordeliers. »

Les statuts des *Bouchers*, approuvés en 1467 et rappelant les coutumes antérieures, disent à l'article X: « Que les maîtres bouchers et autres de leur société et confrérie se pourront assembler, chacun an, avant la fête du Saint Sacrement, le jour et le lendemain, pour traiter du fait de leur luminaire qu'ils ont accoutumé de faire faire et porter chacun an, à la procession d'icelle fête. »

Elle devait être belle, à Reims, la procession de la Fête-Dieu, où la population tout entière se trouvait réunie dans une seule foi et un même sentiment de

ne pouvaient passer sous aucune porte, et comme le théologal voulait les faire réduire, il lui fut répondu que Dieu jugeait ses créatures par l'affection qu'elles lui portent; que l'affection du peuple de Reims l'ayant porté à faire des torches d'une excessive grandeur, il ne fallait pas retrancher l'amour du peuple envers Dieu par la réduction de la hauteur de ces torches. (Ch. CERF, *Anciens usages*.)

respect. Les soixante-douze chanoines avec leurs servants et les chapelains, le clergé des paroisses, les ordres religieux, Dominicains, Capucins, Cordeliers, Jésuites, Minimes, Augustins; le Corps de Ville, le Lieutenant des habitants en tête; les Magistrats, les nombreuses corporations de métier, et la foule qui faisait cortège : C'était un vrai triomphe pour Jésus dans l'Eucharistie.

Quand reverrons-nous pareil spectacle ?

Et ce n'était pas seulement par la procession que se célébrait la fête du Saint Sacrement, l'octave tout entière était solennisée dans toutes les églises; à la Cathédrale, il y avait prédication chaque jour; on choisissait les prêtres, chanoines ou religieux, les plus en renom, et les fidèles venaient fort nombreux pour entendre parler de la sainte Eucharistie.

Pussot, dans ses *Mémoires*, ne manque pas chaque année de marquer ces octaves avec le nom du prédicateur et le sujet des sermons. Nous en retrouvons la mention au xvii<sup>e</sup> siècle, dans la vie d'un pieux Rémois, Bachelier de Gentes (1), qui, après sa conversion, imita en plus d'un point saint Benoît Labre. Il aimait à visiter les églises de Reims, où le Saint Sacrement était exposé; il y restait de longues heures en adoration, surtout pendant l'octave du Saint Sacrement, allant de sanctuaire en sanctuaire pour tenir compagnie à Notre-Seigneur.

Signalons encore une autre preuve de la dévotion des Rémois envers le Saint Sacrement : la fondation des

(1) *Vie de M. Bachelier de Gentes*, par le R. P. Dom CLAUDE DE BRETAGNE, p. 244.

saluts qui se faisaient dans chaque paroisse. De pieux fidèles, désirant contribuer au culte du Saint Sacrement, laissaient à l'église la somme nécessaire pour assurer la célébration d'un salut le soir des jours de fête. Et dans les livres d'offices particuliers aux diverses paroisses, ces fondations sont relatées ; on pourrait y relever les noms des meilleures familles rémoises.

D'autres fondaient l'entretien de la lampe du Saint Sacrement. Qu'on nous permette de citer l'une de ces fondations qui respire le plus bel esprit de foi.

Isabeau Roland, veuve de Nicaise Maillefer, écrivait en 1632, en la fête de saint Ignace, au R. P. Recteur du Collège des Jésuites : « S'il plaît au R. P. Provincial d'agréer et d'accepter cette mienne petite donation, mon intention serait qu'elle fût reçue pour fondation d'une lampe ardente que vous avez coutume de tenir allumée jour et nuit devant le Saint Sacrement de l'autel en vos églises ; ma dévotion me porte particulièrement à cette bonne œuvre-là pour témoigner à mon Sauveur, qui est au Saint Sacrement de l'autel, que je lui offre mon cœur et mon âme et mes enfants, pour être à jamais des lampes ardentes de charité et bonnes œuvres dans son Église, et pour suppléer durant ma vie à cette continue présence et assistance que je voudrais avoir devant sa divine Majesté (1). »

Dieu accueillit cette offrande ; vingt ans après, un des petits-neveux d'Isabeau Roland entra au Collège des Jésuites, et plus tard, devenu prêtre et chanoine de Notre-Dame, Nicolas Roland était prédestiné de Dieu pour devenir le confesseur et le directeur du bienheu-

(1) Archives de la ville de Reims, fonds des Jésuites, liasse 37, n° 4.



reux Jean-Baptiste de La Salle, pour associer le saint prêtre à son œuvre des écoles du Saint Enfant-Jésus, le préparant ainsi à l'établissement de son admirable Institut.

Il ne nous reste plus qu'à rappeler la forme que prit au xviii<sup>e</sup> siècle, à Reims, la dévotion au Très Saint Sacrement, par l'établissement d'une Confrérie canoniquement érigée.

Elle fut fondée en l'église Saint-Hilaire, qui a été détruite à la Révolution.

La confrérie reçut tous les encouragements de Jean Roland, vicaire général de l'archevêque Maurice Le Tellier; elle fut approuvée en 1684, et enrichie d'indulgences par une bulle d'Innocent XI.

Les statuts et règlements pourraient encore servir de modèle.

Tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe qui avaient fait leur première communion pouvaient entrer dans la confrérie; ils donnaient leurs noms au secrétaire, choisissaient une ou plusieurs heures d'adoration à jours fixes et recevaient un billet indiquant l'obligation qu'ils s'étaient imposée. Ils devaient assister à l'enterrement des confrères décédés et aux messes que l'association faisait célébrer pour eux.

La fête principale de la confrérie était fixée au premier dimanche du mois d'août. Le Saint Sacrement était exposé à quatre heures du matin; on chantait matines, puis, après la messe de paroisse, la messe de la confrérie; après-midi, à une heure, il y avait une prédication, fondée par une pieuse veuve; puis le chant des vêpres, et, à six heures, procession, salut et bénédiction du Saint Sacrement.

Le premier jeudi de chaque mois, on chantait une messe solennelle du Saint Sacrement ; les autres jeudis, on disait une messe basse.

La bulle d'Innocent XI accordait aux confrères une indulgence plénière le jour de l'entrée dans la confrérie, à l'article de la mort et le premier dimanche d'août, pour ceux qui visitaient l'église Saint-Hilaire depuis les premières vêpres jusqu'au coucher du soleil ; une indulgence de sept ans et sept quarantaines, le premier jeudi des mois de mars, juin, septembre et décembre, et soixante jours d'indulgence pour l'assistance aux exercices de la confrérie et autres bonnes œuvres.

La confrérie avait son petit budget, couvert par les offrandes que l'on faisait en entrant dans l'association ; c'était l'usage aussi de laisser, en mourant, une somme d'au moins trois livres.

Chaque année, après la messe pour les confrères décédés, avait lieu l'élection des officiers ; deux directeurs, un receveur et deux secrétaires.

Un directeur était ecclésiastique, l'autre laïque ; ils veillaient à l'exécution des fondations, à la célébration des messes le jeudi, assignaient aux confrères les heures d'adoration, choisissaient, avec M. le Curé, les prédicateurs.

Le receveur, élu pour trois ans, recueillait les offrandes et acquittait les charges de la confrérie.

Le secrétaire ecclésiastique inscrivait les noms des nouveaux confrères, envoyait les invitations aux offices, faisait imprimer la liste des confrères défunts.

Le secrétaire laïque tenait un registre exact de toutes les conclusions prises dans les assemblées de la confrérie.

Dans le manuel qui était entre les mains des con-

frères, on trouve, avec l'office du Saint Sacrement, de pieuses prières, des actes d'adoration et surtout de réparation envers Notre-Seigneur dans le sacrement de son amour.

Un aperçu aussi rapide ne peut donner qu'une faible idée de la dévotion des Rémois envers la sainte Eucharistie. C'est assez cependant pour montrer que nos pères nous ont donné l'exemple, qu'il nous ont laissé un précieux héritage de foi, et en accueillant aujourd'hui les Princes de l'Église, les prêtres et les chrétiens généreux qui travaillent à développer le culte du Très Saint Sacrement, la ville de Reims peut invoquer de nobles traditions.

---

## LES CONFRÉRIES DU SAINT SACREMENT

DANS L'ANCIEN DIOCÈSE DE CHALONS

Rapport de M. l'abbé PUISEUX, du diocèse de Châlons

---

ÉMINENCES,  
MESSEIGNEURS,  
MESSIEURS,

La dévotion au Très Saint Sacrement de l'autel est considérée à bon droit comme la dévotion essentielle au milieu du peuple chrétien. C'est d'elle que doit découler toute vie chrétienne et toute vertu. Notre siècle le comprend bien, et s'il a laissé se multiplier les pratiques et les dévotions secondaires, il cherche à développer de préférence le culte du Saint Sacrement, à lui donner la première place et à tourner les regards des fidèles vers le Tabernacle, centre de toute la religion. Le présent Congrès suffirait à lui seul pour témoigner de cette juste préoccupation.

En cela, Messieurs, nous ne faisons que marcher sur les traces de nos pères et renouer la chaîne brusquement interrompue des traditions. La dévotion au Saint Sacrement a été, au moins pendant les derniers siècles, la dévotion préférée de nos évêques et de leurs peuples. Ils l'ont honoré par l'établissement de Confréries, par les Quarante heures, par l'Adoration perpétuelle, par tous les moyens que leur suggérait déjà une piété solide et ingénieuse. J'emploierai les quelques minutes qui me sont accordées à faire l'historique des Confréries du

Saint Sacrement dans le diocèse de Châlons, avant la Révolution.

**I. — La dévotion au Saint Sacrement avant l'établissement des Confréries.** — Les *Statuts synodaux* de l'évêque Jérôme du Bourg, publiés en 1556, sont les plus anciens que nous possédions à Châlons. Nous y rencontrons l'origine première des Confréries du Saint-Sacrement. Il y est fait mention, en effet, des honneurs à rendre au Très Saint Sacrement lorsqu'il est porté aux malades pour la communion à domicile. « Toutes les fois, y est-il dit, que les fidèles verront porter la sainte communion à un malade, qu'ils aient soin de fléchir le genou, comme devant leur Dieu et leur Créateur, et de l'adorer dévotement et mains jointes, en quelque lieu qu'ils le rencontrent. Quant au prêtre qui porte le Saint Sacrement, il devra tenir le vase sacré qui renferme la sainte hostie haut en avant de la poitrine, *elate antè pectus*. Qu'on porte un flambeau et qu'on sonne une clochette devant lui ; qu'il ne parle à personne, mais récite avec ses clercs les psaumes de la pénitence, les litanies des saints ou d'autres prières.

Les statuts engagent même les fidèles à se joindre au prêtre en cette occasion, et à l'accompagner, en silence et dévotement, jusqu'à la maison du malade, et à le ramener de même à l'église.

L'évêque accorde à ceux qui auront ainsi accompagné le Saint Sacrement, pendant la journée vingt jours, pendant la nuit quarante jours d'indulgences (1).

(1) *Statuta synodalia diocesis Cathalaunensis* (1556). *De sacram. Eucharistiae*.

Ces prescriptions et ces conseils n'étaient point chose nouvelle. On en trouve des exemples dès le <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, dans tous les pays chrétiens (1).

**II. — Les premières Confréries du Saint-Sacrement sous l'Épiscopat de Cosme-Clausse.** — Cependant, à Rome, on avait déjà fait plus. Dès l'an 1513, quatre ans avant l'apparition du Protestantisme, on avait établi la première Confrérie du Saint-Sacrement. D'autres Confréries semblables avaient été érigées en 1539, en 1547 et 1575, et enrichies d'indulgences par les Souverains Pontifes. Enfin Paul V, en 1608, exprima le désir de voir la Confrérie romaine du Saint-Sacrement s'établir partout. Deux ans après, en 1610, sous l'épiscopat de l'évêque Cosme-Clausse, une Bulle pontificale l'érigéait canoniquement en l'église Saint-Alpin de Châlons (2). Une Bulle semblable l'érigéait deux ans plus tard, en 1612, en l'église Saint-Loup (3), et d'autres Bulles, à peu près à la même époque, en l'église Saint-Jean de Châlons (4) et en celle de Notre-Dame de Joinville, qui faisait alors partie du diocèse de Châlons.

(1) Voir les *Actes de la province ecclésiastique de Reims*, II, 538.

(2) La Bulle originale de Paul V, avec sceau, est conservée au presbytère de Saint-Alpin. Une copie de cette Bulle se trouve aux Archives de la Marne, G, 22, f<sup>o</sup> 84. On y trouve aussi, parmi les papiers de la fabrique, un registre des comptes de la Confrérie, de 1752 à 1792.

(3) La Bulle originale de Paul V est conservée au presbytère de Saint-Loup. Elle est datée du 7 juillet 1612.

(4) La Bulle d'érection de la Confrérie de Saint-Jean est perdue; mais un registre de cette Confrérie, de 1657, nous la montre bien assise et organisée depuis longtemps à cette date. — Pour Joinville, la Visite épiscopale de 1626 (Arch. de la Marne) constate l'existence déjà ancienne d'une Confrérie du Saint-Sacrement.

Aux termes de ces Bulles, une indulgence plénière était accordée aux confrères qui visiteraient leur église respective depuis les premières vêpres jusqu'au coucher du soleil, les jours de la fête du Patron, de la Toussaint, de la Purification, de Noël et du Saint Sacrement. La même faveur était accordée à ceux qui aideraient à ensevelir les morts, qui accompagneraient le Viatique lorsqu'on le porte aux malades, ou qui, ne le pouvant faire, réciteraient à genoux, lorsqu'ils entendraient la cloche (du viatique), le *Pater* et l'*Ave* pour le malade ; à ceux qui logeraient les pèlerins ; à ceux qui concilieraient ceux qui ont entre eux de l'inimitié ; à ceux qui enseigneraient aux ignorants les dix commandements de Dieu et ce qui concerne le salut, et enfin à ceux qui réciteraient cinq fois le *Pater* et l'*Ave* pour le repos de l'âme des confrères morts en la grâce de Dieu.

On le voit, la Confrérie avait pour but direct l'honneur à rendre au Très Saint Sacrement, mais elle s'étendait en réalité à toute la vie chrétienne, dont les principales obligations se trouvaient ainsi rattachées au Saint Sacrement comme à leur centre.

**III. — Les confréries du Saint-Sacrement sous l'épiscopat de M<sup>sr</sup> Vialart (1642-1680).** — Les choses restèrent ainsi jusqu'à l'épiscopat de M<sup>sr</sup> Vialart. Ce grand évêque, qui a tant fait pendant trente-huit ans pour la restauration de la discipline ecclésiastique et le progrès de la vie chrétienne, et qui passait chaque jour une heure en adoration devant le Saint Sacrement, allait organiser une dévotion partout répandue, mais qui manquait d'uniformité.

Dès l'an 1659, il érigeait dans l'abbaye de Saint-Memmie, aux portes de la ville épiscopale, une *Confré-*

*rie et Association pour l'Adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement.*

Le mot d'Adoration perpétuelle doit être pris ici à la rigueur de la lettre. On voulait que le Saint Sacrement fût sans cesse et sans intervalle, de jour et de nuit, adoré par quelqu'un des confrères. Le Directeur de la Confrérie était un religieux de l'abbaye de Saint-Memmie chargé de recevoir les associés, d'assigner à chacun son heure d'adoration, et de veiller avec soin « à ce que tous les jours et heures de l'année fussent remplis d'adorateurs ». Les curés des villes et villages devaient tenir des registres exacts et le prévenir des vacances qui viendraient à se produire.

Les obligations des confrères avaient trait les unes directement au Saint Sacrement, les autres, d'une façon plus générale, à la vie chrétienne. L'évêque faisait remarquer, en effet, que la dévotion qui n'est point intérieure n'est qu'hypocrisie, et que c'est témérité d'attendre une bonne mort par la vertu de quelques cérémonies et prières vocales et non par le mérite d'une bonne vie.

Parmi les obligations et les recommandations qui se rapportaient directement au Saint Sacrement, la première était la fidélité à l'heure d'adoration assignée à chacun. En outre, les confrères devaient, chaque matin, après la prière faite à genoux, saluer le Saint Sacrement par ces paroles : « Loué soit Jésus-Christ dans le Saint Sacrement de l'autel. » On les engageait à entendre la messe à genoux tous les jours où cela leur serait possible. Ils accompagneraient le Saint Sacrement porté aux malades « comme ses domestiques et plus particulièrement familiers, tenant à grand honneur de porter le dais et les flambeaux devant ce Roi de gloire ».



Parmi les recommandations relatives à la vie chrétienne, l'une des principales avait trait aux querelles et inimitiés. Non seulement les confrères devaient s'en préserver avec soin, mais, en cas de contestations ou procès, ils étaient « puissamment exhortés de remettre leurs différends entre les mains d'arbitres, et de suivre la sentence arbitrale qui serait par eux rendue ».

Il va sans dire que des indulgences nombreuses étaient accordées aux associés en diverses occasions.

La ville de Châlons n'aurait pas suffi au recrutement des adorateurs : M<sup>sr</sup> Vialart étendit l'Association à toute la province de Champagne, sous réserve de l'approbation des évêques diocésains (1).

La piété des fidèles, en certains lieux, venait en aide au zèle de l'Évêque. C'est ainsi qu'en 1660, nous voyons le curé de Vitry-le-François demander la permission d'exposer le Saint Sacrement dans son église pendant les huit jours entiers de l'Octave de la fête du Saint Sacrement (2).

L'année suivante, 1661, au cours de sa visite pastorale, M<sup>sr</sup> Vialart songea à étendre à tout son diocèse le bienfait des Confréries du Saint-Sacrement établies seulement jusqu'alors dans quelques centres plus importants. Il en ordonna l'érection dans *toutes les paroisses*, tant des villes que de la campagne, et assigna le troisième dimanche de chaque mois pour en faire les exercices. On exposerait le Saint Sacrement ce jour-là pendant la messe et pendant les vêpres. A l'issue des

(1) Voir le texte de ce Règlement dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Châlons, n<sup>os</sup> du 28 avril et du 3 mai 1894. Il est inédit et emprunté aux Archives de la Marne : G, 13, f<sup>o</sup> 34.

(2) Archives de la Marne, G.

Complies, on ferait la procession avec le Saint Sacrement dans l'église ou autour de l'église.

L'année suivante, 1662, M<sup>sr</sup> Vialart fit un Règlement à l'usage des Confréries ainsi établies (1). Ce Règlement rappelle, dans ses dispositions principales, celui de l'Adoration perpétuelle de l'abbaye de Saint-Memmie, donné trois ans auparavant. On entrera dans l'Association par la confession, même générale, s'il en est besoin, et par la communion. On y communiera cinq ou six fois l'an pour le moins. En dehors des pratiques ordinaires de la vie chrétienne, auxquelles les confrères se conformeront avec une particulière exactitude, comme la prière en famille, la charité pour les pauvres, le soin d'entendre les instructions et catéchismes, ils se souviendront qu'ils ont contracté l'obligation spéciale de révéler et faire révéler en tous lieux par toutes les personnes qui sont en leur dépendance, le Saint Sacrement de l'autel.

Par conséquent, ils contribueront de leurs biens à l'ornementation de l'église, et surtout des ciboires et tabernacles ; ils assisteront à la messe et à la procession du Saint Sacrement qui se célébreront le troisième dimanche de chaque mois, et à la messe qui se dira pour eux le jeudi précédent ; ils accompagneront le prêtre qui portera le viatique aux malades, et feront en sorte que quatre ou six d'entre eux soient prêts chaque fois, au son de la cloche, pour porter le dais et des flambeaux

(1) Voir dans le recueil des *Statuts, Ordonnances et Règlements* de M<sup>sr</sup> Vialart, les *Règlements pour l'établissement de la Confrérie du Très Saint Sacrement de l'autel*, érigée de son autorité dans toutes les paroisses de son diocèse, en l'année mil six cent soixante-deux.

allumés ; ils pareront la chambre des pauvres où devra reposer le Saint Sacrement.

L'Ordonnance de 1661 ne devait pas rester lettre morte. En 1671, l'évêque, informé que plusieurs paroisses n'avaient pas encore la Confrérie du Saint-Sacrement, prescrivit de l'établir partout au plus tôt.

Entre temps, en 1662, M<sup>sr</sup> Vialart avait rétabli comme fête chômée l'Octave de la Fête du Saint Sacrement.

Quels furent les résultats des efforts faits par M<sup>sr</sup> Vialart pour l'établissement de la Confrérie du Saint-Sacrement ? Les procès-verbaux des Visites épiscopales, conservés aux Archives de la Marne, nous permettent de répondre en partie à cette question. La cérémonie du troisième dimanche du mois et l'Exposition du Saint Sacrement entrèrent bientôt dans les habitudes des fidèles, et furent observées partout. L'établissement des Confréries souffrit plus de difficultés. Plusieurs, établies d'abord, tombèrent en désuétude. Le nombre de celles qui survivaient, au milieu du siècle suivant, pouvait s'élever à une centaine environ.

Signalons enfin, pour clore l'épiscopat de M<sup>sr</sup> Vialart, l'établissement des Quarante heures dans toutes les paroisses du diocèse. L'Ordonnance est de 1661 (1). « Nous voulons, y est-il dit, que, suivant la louable coutume qui se pratique en quelques églises de notre ville de Châlons, et autres de notre diocèse, le Saint Sacrement soit exposé toujours à l'avenir par toutes les paroisses de la campagne où les curés font leur

(1) Plusieurs maisons religieuses observaient aussi la pieuse pratique des Quarante heures. Elle était en honneur chez les Récollets de Châlons depuis 1675 (Archives du presbytère de Saint-Loup), et chez les Bénédictines de Saint-Joseph, vers la même époque.

demeure, depuis le dimanche de la Quinquagésime jusqu'au mardi suivant inclusivement, pendant la messe, les vêpres et le salut. » Une procession « fort solennelle » terminait ces exercices, pour lesquels l'église devait être « parée ainsi qu'aux principales solennités de l'année ». Le curé, dit l'Ordonnance, « fera tout ce qui sera en lui pour enflammer ses paroissiens à cette dévotion..., conviant d'une manière puissante les gens de bien et les principaux du lieu à s'approcher des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie avec plus de dévotion et de préparation qu'à l'ordinaire (1) ».

**IV. — Les Confréries du Saint-Sacrement sous le successeurs de M<sup>sr</sup> Vialart.** — En 1680, à la mort de M<sup>sr</sup> Vialart, la dévotion au Saint Sacrement était donc fortement établie dans le diocèse. L'Adoration perpétuelle avait son siège en l'abbaye de Saint-Memmie; la Confrérie du Saint-Sacrement existait dans la plupart des paroisses; l'Exposition du Saint Sacrement se faisait dans toutes les églises une fois le mois; les Quarante heures se célébraient partout solennellement. La piété et le zèle d'un grand évêque avaient procuré ce résultat.

M<sup>sr</sup> Louis-Antoine de Noailles, qui succéda à M<sup>sr</sup> Vialart, sembla avoir hérité de sa dévotion pour le Très Saint Sacrement. Il s'appropriä, pour ainsi dire, les Ordonnances et les Règlements de son illustre prédécesseur, et en fit donner une édition nouvelle en 1693 (2). On y retrouve toutes les prescriptions relatives aux Confréries du Saint-Sacrement. L'évêque s'attachä seu-

(1) Recueil déjà cité.

(2) Chez Jacques Seneuze.

lement à détruire quelques abus qui s'y étaient introduits.

Parmi les successeurs de M<sup>sr</sup> de Noailles, M<sup>sr</sup> de Juigné s'occupa encore spécialement du culte du Saint Sacrement, et du maintien ou de l'introduction de la Confrérie dans toutes les paroisses de son diocèse. *L'Abrégé des Statuts* du diocèse de Châlons, publié par lui en 1770, renferme un règlement pour la Confrérie du Saint-Sacrement. Ce règlement reproduit, en l'abrégant, celui de M<sup>sr</sup> Vialart. On y trouve cependant ajoutée la cérémonie de réception d'un confrère, avec les demandes et les réponses :

« Que demandez-vous ?

« Je demande d'être admis dans la pieuse Confrérie du Très Saint Sacrement.

« Croyez-vous que Notre Seigneur Jésus-Christ soit réellement présent au Saint Sacrement de l'Autel ?

« Je le crois fermement.

« Voulez-vous vivre et mourir dans cette foi ?

« Je le veux, et l'espère moyennant la grâce de Dieu.

« Je vous reçois dans la pieuse Confrérie du Très Saint Sacrement, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

M<sup>sr</sup> de Juigné fit reviser les bulles de confirmation et d'indulgences des Confréries anciennes, et en fit publier des traductions. Ce sont ces brochures et placards qu'on retrouve aujourd'hui dans les archives des presbytères et dans les maisons des particuliers.

**V. — L'Organisation des Confréries du Saint-Sacrement. — Conclusion. —** Un mot pour finir. Les registres de deux Confréries du Saint-Sacrement, celles de Saint-Alpin et de Saint-Jean de Châlons,

sont venus jusqu'à nous. C'est là qu'il faut étudier l'organisation intérieure de ces Associations qui, après avoir vécu près de deux siècles, n'ont fini que par la suppression violente à la Révolution. Ces registres sont bien tenus, avec cet esprit d'ordre que nos pères apportaient dans leurs affaires domestiques. Nous y voyons l'esprit paroissial nettement accusé. La Confrérie se recrute presque exclusivement sur la paroisse. On n'y vient d'ailleurs que si l'on ne trouve pas chez soi les moyens de satisfaire sa piété. L'esprit de famille y apparaît également; les familles se font inscrire tout entières, et la dévotion au Saint Sacrement semble avoir créé un lien nouveau entre leurs membres. Là encore se vérifie donc le mot de saint Paul sur l'utilité de la piété: elle rapproche, elle unit, elle crée ou elle affermit les liens si nécessaires entre les hommes pour résister efficacement à la contagion du mal et à l'influence des mauvais exemples.

J'ai dit que les Confréries du Saint-Sacrement avaient été partout supprimées par la Révolution. La tourmente passée, elles se relevèrent en plusieurs endroits. Celle de Saint-Alpin de Châlons, par exemple, rétablie en 1805 avec confirmation de ses indulgences par le pape Pie VII, subsiste encore aujourd'hui.

De nos jours, les Confréries du Saint-Sacrement ont reparu, mais, dans notre diocèse du moins, sous une forme un peu différente de la forme ancienne. La *Congrégation de l'Adoration réparatrice*, qui a son centre au monastère de la Réparation de Châlons, groupe autour d'elle toutes les bonnes volontés, et ses Associés, répandus un peu partout, forment comme la milice, la garde d'honneur du Saint Sacrement, prête à réparer les outrages faits à la sainte Eucharistie, et à promouvoir son

---

culte par tous les moyens. M. le chanoine Le Conte, aumônier de l'Adoration Réparatrice de Châlons, fera connaître, au cours de ce Congrès, l'organisation de la Confrérie actuelle, et les fruits de grâce qu'elle a déjà produits dans le diocèse. Pour moi, je me renferme dans mon rôle d'historien du passé, et je me contente de tirer de cette courte étude la leçon qui s'en dégage naturellement. Imitons la foi de nos pères, ayons pour le Saint Sacrement une dévotion solide et pratique; groupons-nous autour de ce centre de toute religion et de toute vertu : N. S. J.-C., vraiment et substantiellement présent au Saint Sacrement de l'autel.

---

confirmé par les lignes suivantes, d'une pièce imprimée à Laon en 1703, chez Rennesson :

« La confrérie du Saint-Sacrement de l'église Saint-Remi à la Place est si ancienne, qu'il faut presque remonter au temps de la fondation de cette paroisse pour en retrouver l'origine. » (Cité par la *Semaine religieuse du Diocèse de Soissons*, 1883, page 308.) Cette pièce est entre les mains de M. Palant, curé de Cilly (Aisne).

Cette confrérie avait ses revenus particuliers, et possédait des biens, jardins et terres labourables aux faubourgs d'Ardon et Semilly-sous-Laon. On lit, dans le manuscrit précité, un acte du 9 décembre 1382, par lequel il appert que Raoul de Marcy et Jeanne, sa femme, ont pris à vie un courtil ou jardin en Dalay (quartier de la ville encore existant) près des murs de la forteresse de Laon, à la charge de payer par an vingt sols de loyer. D'autres rentes, plus ou moins considérables, sont mentionnées dans le même manuscrit, ainsi que des fondations d'obits, etc.

En entrant dans la confrérie on donnait une livre, et chaque année une cotisation de cinq sols et quatre deniers, et, à leur décès, les confrères, presque tous, léguaient quelque chose à la confrérie. Les associés contractaient l'engagement d'assister, autant que possible, à la messe qu'ils faisaient dire chaque jeudi en leur chapelle; ils devaient aussi visiter et secourir leurs confrères nécessiteux ou malades.

La confrérie signalait sa dévotion surtout au jour de la Fête-Dieu. Elle dressait à ses frais, au lieu dit la *Placette*, une chapelle, appelée la *Maison-Dieu*, pour y recevoir le Saint Sacrement. On y portait les petites orgues, ainsi que d'autres instruments de musique.



Quatorze confrères, figurant les Apôtres, saint Jean-Baptiste et saint Martin, et deux consœurs, figurant la Sainte Vierge et sainte Marie-Madeleine, après avoir reçu le corps précieux de Notre-Seigneur et bu le vin qui leur était offert, accompagnaient la procession générale, pieds nus, revêtus chacun de leurs habits d'apôtres, et portant l'instrument de leur martyre et une torche ardente à la main. Au retour de la procession, les figurants assistaient à la messe sur des bancs qui leur étaient réservés; puis ils revenaient en cérémonie à la *Maison-Dieu*, y servaient à diner à treize pauvres qui devaient être en état de grâce, et dinaient eux-mêmes en habits d'apôtres.

Le jour de l'octave, la confrérie faisait chanter une messe solennelle à la *Placette*, dans la *Maison-Dieu*. Au temps des calamités publiques, la confrérie redoublait ses prières dans sa chapelle, et tout le peuple se joignait aux associés, dans l'église Saint-Remi, pour implorer la miséricorde de Dieu et apaiser sa colère.

Quand le roi venait à Laon, la confrérie, qui était un corps distingué de la ville, mettait sur pied la *Maison-Dieu* et sa tente, et n'épargnait rien pour la réception de Sa Majesté. Dans un des nombreux pèlerinages que le roi Charles VII fit à Notre-Dame de Liesse, son confesseur, Messire Gérard Machest, évêque de Castres, se fit gloire d'entrer dans la célèbre confrérie du Saint-Sacrement de Laon, moyennant une somme de quatre sols d'or qu'il donna une fois pour toutes. Curieux détail dont la naïveté accuse une haute antiquité et la dévotion de nos ancêtres à la divine Eucharistie (1).

(1) Cette confrérie eut ses jours de décadence, mais, restaurée en 1705, elle subsista jusqu'à la Révolution.

Une des plus anciennes gravures sur la ville de Laon représente sur la *Placette*, aujourd'hui place de l'Hôtel-de-Ville, une petite chapelle adossée à la tour de *Louis d'Outremer* ou *Tour du Roi*. C'est la *Maison-Dieu* dont nous venons de parler.

Il a été dit, au cours d'une *Étude* sur Urbain IV, qu'une confrérie du Saint-Sacrement, existant à Troyes dès l'année 1264, était la première confrérie du Saint-Sacrement érigée canoniquement. Nous venons de voir que celle de Saint-Remi à la Place est antérieure de près de 400 ans.

Nous avons cru devoir dire tout d'un trait ce qui concerne la confrérie du Très Saint Sacrement de Laon. Nous allons reprendre par ordre chronologique les documents qu'il nous a été donné de consulter, et qui nous ont paru dignes d'attention.

**II. — Procession du Saint Sacrement à Laon dès le XI<sup>e</sup> siècle.** — Voici un extrait de l'*Ordinaire*, manuscrit de Liziard, qui fut doyen du Chapitre de Laon de 1155 à 1168. Antoine Bellotte, chanoine et doyen de Laon, dans son ouvrage intitulé : *Ritus Ecclesiæ Laudunensis rediit*, édité à Paris, chez Savreux, en 1662, in-folio, assigne au manuscrit dont nous parlons la date de 1155. Ce qui est incontestable, c'est qu'il est antérieur à 1168.

Dans la préface dont il fait précéder son *Ordinaire*, Liziard nous avertit que le but de cet ouvrage n'est pas d'introduire des rites nouveaux, mais de conserver dans leur intégrité les rites anciens. « *Ut ea quæ ab antecessoribus nostris usualiter tenemus scripto com-*

*mitterentur, et sic confirmata amodo inconcussa tene-  
rentur* (1). »

Ces paroles de Liziard sont une preuve que les usages que nous allons citer sont antérieurs à 1155. Il n'est pas téméraire de les faire remonter au xi<sup>e</sup> siècle, et probablement plus haut.

D'après ce manuscrit, il est facile de constater que, au plus tard au xi<sup>e</sup> siècle, une *Procession* du Très Saint Sacrement se faisait dans la Cathédrale de Laon, le jour de Pâques, avec sonnerie, chants, céroféraires, thuriféraires, dais, flambeaux, etc.

« Le jour de Pâques, à matines, deux cloches sont  
« mises en branle, six cierges sont placés près du cierge  
« pascal devant l'autel. La procession va au sépulcre  
« dans l'ordre suivant : en tête s'avancent deux jeunes  
« clercs (*clericuli*) ; deux autres avec des encensoirs ; puis  
« viennent deux diacres, le chantre et le sous-chantre  
« qui doivent chanter : *Dicant omnes* ; tous sont revêtus  
« de chapes blanches. D'autres suivent en ordre, portant  
« des cierges allumés. Arrivés à la porte du sépulcre, un  
« clerc chante de l'intérieur de la chapelle : *Quem quæ-  
« ritis ?* — Les diacres répondent : *Jesum Nazarenum*. —  
« Le clerc : *Non est hic*. Ensuite le prêtre, vêtu d'une aube,  
« portant le calice avec le corps du Christ, sort du sépul-  
« cre. Il trouve à la porte quatre clercs sous-diacres por-  
« tant un *pallium* sur quatre bâtons. Protégé par ce dais  
« (car c'est bien un dais, avec quatre porteurs en tuni-  
« ques), il s'avance le dernier de la procession, précédé  
« de deux jeunes clercs avec des cierges, et ayant près  
« de lui deux autres clercs avec des encensoirs. Alors,  
« les diacres disent : *Surrexit Dominus vere, alleluia*. Au

(1) Bibliothèque de Laon, manuscrit 215, folio 43.

« chant de ces paroles, tous s'avancent au milieu de  
 « l'église, devant le crucifix ; et après l'antienne *Christus*  
 « *resurgens*, deux chanoines en chapes disent le verset  
 « *Dicant nunc*, et la procession entre dans le chœur en  
 « chantant : *Quod enim vivit, vivit Deo*. Le prêtre dépose  
 « le calice sur l'autel, et pendant ce temps, les cloches  
 « sonnent. L'Évêque debout à son siège, en mitre et en  
 « chape, commence les matines. »

Dans une note marginale du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, on trouve diverses variantes au texte de 1155. Ces variantes mentionnent des usages anciens qu'il est bon de noter.

Un clerc porte le *bénitier*, deux acolytes suivent, portant les *croix d'or* ; les chantres tiennent à la main les *bâtons d'argent* ; les diacres, ainsi que les chantres, portent des *chapes de soie*, et quatre chanoines sous-diacres, en tuniques blanches, portent le *dais*.

Cette procession du Très Saint Sacrement se faisait encore avec une grande solennité du temps d'Antoine Bellotte, qui l'a décrite dans son livre : *Ritus redivivi*. Elle est encore en usage de nos jours dans le diocèse de Soissons et Laon.

Nous trouvons encore dans l'*Ordinaire* de Liziard, déjà cité, d'autres usages touchants qui prouvent la dévotion du Chapitre de Laon au Saint Sacrement.

Lorsque le célébrant quittait l'autel, après avoir célébré les saints mystères, pour rentrer à la sacristie, toutes les cloches devaient sonner, en signe de joie, pour signifier que le prêtre venait d'offrir, pour ses propres péchés et ceux du peuple, un sacrifice d'agréable odeur.

Voici un autre usage mentionné par le même Liziard et encore en vigueur du temps d'Antoine Bellotte.

La veille du jour de la célébration d'une messe solennelle, aux premières vêpres, un acolyte prend le canon

eucharistique, ou tableau du chœur sur lequel sont inscrits les noms de tous les chanoines ; il l'élève à la hauteur des yeux en l'inclinant un peu sur l'épaule gauche, et va de sa place, par le milieu du chœur, à pas très lents, *vix incedens*, afin d'attirer l'attention de tous vers celui qui doit officier et lui annonce, à voix basse mais intelligible, que le lendemain il doit célébrer, et lui dit : « Seigneur, vous plaira-t-il de célébrer la messe demain ? »

Manière délicate d'avertir l'officiant de se préparer à offrir dignement les saints mystères.

Voici une autre preuve de l'importance que le Chapitre de Laon attachait à cette sérieuse préparation :

La veille du jour désigné pour la célébration d'une messe solennelle, une députation nombreuse (*numeros copiosus*) de chanoines se rend, au nom de tout le Chapitre, au palais épiscopal ou à la maison du doyen, et dit :

« De même que tout Pontife, choisi parmi les hommes  
« pour tout ce qui a rapport à Dieu, offre des dons et des  
« sacrifices pour les péchés, lui qui peut compatir à ceux  
« qui sont dans l'ignorance ou dans l'erreur, parce que  
« lui-même est environné d'infirmités ; veuillez, vous  
« aussi, qui êtes de même condition que les autres, mais  
« choisi entre plusieurs à cause de votre excellence, de  
« vos dispositions naturelles à la miséricorde, prendre  
« à cœur la cause de tout le peuple, afin que votre main  
« sacerdotale présente des hosties et des sacrifices qui  
« puissent apaiser Dieu, lui donner des preuves de votre  
« foi et de celle de tout le peuple, et être utile à vous-  
« même et aux fidèles de l'Église. »

**III. — Jacques Pantaléon, ou Jacques de Troyes, plus tard Urbain IV. —** Jusqu'ici nous n'avons pas parlé de Jacques Pantaléon. Il est temps de dire quelle fut sa

dévotion, et ce qu'il a fait, pendant son long séjour à Laon pour donner plus d'éclat au culte du Saint Sacrement.

La célèbre confrérie du Saint-Sacrement, en pleine vigueur de son temps, les usages particuliers de la Cathédrale, preuve évidente que la dévotion à la Sainte Eucharistie était très florissante dans la ville, ont certainement développé la dévotion envers Jésus-Hostie dans le cœur de celui qu'on a appelé avec raison le Pape du Saint Sacrement.

Anselme de Mauni, Évêque de Laon, né à Barcenay-le-Hayer, diocèse de Troyes, frappé de la bonne mine et de la précoce intelligence de Jacques Pantaléon, l'avait attiré dans son diocèse et fait enfant de chœur de la Cathédrale : « *Adhuc puer choro laudunensis Ecclesiæ nuncupatus est, ut horarius preces absolveret* (1).

« Il fut d'abord clerc de l'Église de Laon, *Præsulis hic primo Lauduni clericus*, dit Thierry de Vaucouleurs, cité par Papirius Masson (2). »

Il commença ses études dans l'école de Notre-Dame de Laon, établie dans une dépendance de l'église, appelée la maîtrise ou maison des enfants de chœur. Ses heureuses dispositions et ses progrès rapides le firent admettre, quoique jeune encore, dans le Chapitre de Laon, regardé alors comme un des plus illustres du royaume.

« *Anselmus episcopus Laudunensis, ex indole futuræ magnitudinis indicia præsagens, canonicatum ipsi adhuc juveni contulit, eo tempore quo Laudunense capitulum viris, ut sanguine, sic eruditione et moribus spectatissimis abundabat* (3). »

(1) Dom MARLOT, édit. in-folio, tome II, f° 558.

(2) In vitâ Urbani IV, liber V, fol. 229.

(3) Dom MARLOT, loc citato. — *Gallia Christiana*, IX, 538.

Les revenus de sa prébende et la protection de l'évêque Anselme permirent au jeune chanoine d'aller compléter ses études à l'Université de Paris. Après des épreuves nombreuses et des examens sérieux, il fut reçu docteur en théologie et en droit canonique, et revint à Laon avec une grande réputation de science, de sagesse et de vie exemplaire.

Voici son portrait tracé par Thierry de Vaucouleurs, cité par André Duchêne dans sa *Vie d'Urbain IV* et par le doyen Antoine Bellotte :

Ipsè fuit Jacobus venerabilis urbe Trecenci  
Natus, *Laudunum* postea fovit eum.  
Hic hilâris vultu, mediocris corpore, corde  
Fortis, in aspectu dulcis, honoris amans;  
Venustus facie, clarâ quoque voce, peritus  
Cantu, quem gratum musica, voxque dedit.  
Officii Christi devotior, assiduusque,  
Qualibet in missâ fletibus ora rigans.

Le trait caractéristique du chanoine Pantaléon était une ardente dévotion envers la sainte Eucharistie. Le dernier des vers que nous venons de citer nous dit que, « à chaque messe qu'il célébrait, ses larmes coulaient abondamment ».

Pour suivre plus librement son attrait et vivre dans un plus prochain et plus doux voisinage avec le Seigneur Jésus, il fit bâtir dans sa maison, située au Cloître des Chanoines, une chapelle en l'honneur du Saint Sacrement, asile sacré qui se partageait avec l'étude les heures de ses jours et de ses nuits. Là, sans négliger les exercices réguliers et publics de l'office canonial, il entretenait avec son bien-aimé de mystérieuses intimités.

Lorsqu'il allait voir quelque pieux ami ou qu'il le-

accueillait chez lui, il avait coutume de les aborder avec le baiser fraternel, accompagné de ce gracieux salut :

« Il fait bon d'approcher des lèvres parfumées par  
« l'encens des saintes prières (1). »

Par acte authentique, il donna plus tard la collation de sa chapelle au doyen du Chapitre de Laon avec ses vases sacrés et ses ornements, dont on devait faire un inventaire à chaque changement de titulaire (2).

Il s'était acquis la confiance de ses collègues, autant par sa science, la sainteté de sa vie, que par son habileté dans les affaires qu'il avait à traiter. Nous en avons une preuve dans un passage du cartulaire du Chapitre de Laon, manuscrit in-folio sur vélin, du xiii<sup>e</sup> siècle.

Il était très apte à déchiffrer les chartes, les diplômes, les titres anciens, à les comprendre, à les classer et surtout à en reconnaître l'authenticité ou la fausseté, l'intégrité ou l'altération. C'est lui qui mit en ordre les archives du Chapitre et composa le fameux cartulaire qui porte son nom, et l'enrichit de sa propre main de notes marginales. « *Ille est qui copulavit librum istum, ut in prologo legitur. Cum esset in tractandis solers ingenio et acutus, cartularium in meliorem ordinem à se digestum, notis marginalibus manu propria illustravit* (3). »

Dans le prologue de ce grand travail, heureusement conservé, il se proclame le moindre de ses frères : « *Venerabilibus viris et Dominis venerandis, capitulo Laudunensi, Jacobus de Trevis, cunctis fratribus suis minor, gratiam in præsenti et gloriam in futuro.* »

(1) *Hist. d'Urbain IV*, par l'abbé Étienne GEORGES, où nous avons trouvé des renseignements utiles.

(2) Cartulaire du Chapitre de Laon.

(3) MARLOT, — *Gallia Christiana*.



Quelques faits, échappés à l'injure du temps, nous montrent que les chanoines de Laon, obéissant à l'impulsion de leur confrère, s'appliquent avec zèle à décorer les autels et à donner plus de solennité au culte de la Sainte Eucharistie.

En 1233, Étienne de Bric, chanoine, nomme Jacques de Troyes son exécuteur testamentaire, à charge de faire ciseler deux encensoirs pour encenser le Saint Sacrement. Nous trouvons (folio 218 du cartulaire **manuscrit précité**), un acte de 1234, par lequel le doyen du Chapitre, Guy de Trainel, ou du Triangle, *Guido de Triangulo*, décide que, au moyen de fonds laissés par Étienne de Bric, le chanoine Jacques de Troyes, et Thomas de Bric, chanoine de Reims, ses exécuteurs testamentaires, chaque jour à perpétuité, à toutes les messes qui seront dites à l'autel majeur dans l'église de Laon, cet autel sera encensé avec deux encensoirs, par deux clercs en aubes blanches. Après la lecture de l'Évangile, ils prépareront derrière l'autel l'encens et les encensoirs, et après le chant de la *Préface*, au *Sanctus*, ils approcheront aussitôt de l'autel, l'un à droite et l'autre à gauche, et de là ils encenseront modérément et de loin, jusqu'au moment où le prêtre élèvera la sainte Hostie. A l'élévation, ils se rapprocheront de l'autel, s'agenouilleront et encenseront avec révérence le très saint corps du Christ, pendant que le prêtre le tiendra dans ses mains; lorsqu'il le reposera sur l'autel, les jeunes clercs retourneront à la place qu'ils occupaient auparavant, et de là ils encenseront jusqu'à la fin des ablutions, et cesseront lorsque le prêtre commencera la Postcommunion. Alors les deux clercs, après avoir encensé l'officiant, encensent l'évêque, s'il est présent, et enfin, l'un à droite et l'autre à gauche, tous ceux qui assistent au chœur, et retournent à leur place.

Pour montrer l'importance qu'il attache à cette pieuse coutume, le doyen Guy statue que si, chaque jour, ces encensements ne se font pas régulièrement, le Chapitre sera obligé d'employer quatre thuriféraires au lieu de deux, jusqu'à ce qu'il ait scrupuleusement suppléé à ce qui aura été omis. Et pour que cette coutume soit observée rigoureusement et à perpétuité, le *Butillier* donnera chaque année dix-huit livres en monnaie de Laon.

A la même époque, en 1233, Jacques Pantaléon, en vertu du testament d'Itier, trésorier de Laon, dont il est l'exécuteur testamentaire, donne la somme nécessaire pour l'entretien de treize cierges qui doivent brûler aux fêtes solennelles dans la Cathédrale.

Autre fondation curieuse. Les exécuteurs testamentaires d'Étienne de Brie avaient, comme nous l'avons dit plus haut, fondé une rente pour les encensements qui devaient se faire aux messes célébrées à l'autel majeur; ils donnèrent encore à l'église de Laon deux encensoirs d'argent doré, pesant cinq marcs d'argent moins douze stellings, en demandant au Chapitre, dans un but de piété, que chaque année, au jour de saint Michel archange, à la grand' messe, quatre thuriféraires encensent l'autel, depuis le commencement de l'Offertoire *Stetit Angelus*, et qu'il soit mis dans ces encensoirs une quantité suffisante d'encens pour que la fumée de cet encens remplisse le chœur de l'église. Tous ceux qui étaient présents au chœur, chanoines, chapelains, clercs, reçoivent de l'argentier du Chapitre deux deniers laonnois. N'est-ce pas l'image de ce que saint Jean vit au ciel ? *Stetit Angelus juxta aram templi, habens thuribulum aureum in manu sua, et data sunt ei incensa multa, et ascendit fumus aromatum in conspectu Dei.*

L'ange, dit saint Ambroise, est à la droite de l'autel de l'encens; il n'est pas en notre pouvoir de l'apercevoir, mais nous ne pouvons douter de sa présence quand le Christ s'immole sur l'autel. En présence de l'ange, l'encens de notre prière doit brûler dans l'encensoir de notre cœur par le feu de la charité, en odeur de suavité (1).

**IV. — Fête du Saint Sacrement à Laon.** — C'est vers 1233 que la fête du Saint Sacrement, sur les pressantes sollicitations de Jacques de Troyes, fut instituée dans l'Église de Laon. Voici comment s'exprime Dom Marlot :

« *Fert quædam conclusio, eo (Pantaleone) consulenti, « festum sanctissimi sacramenti institutum, cum selectissimis his ritibus ac cæremoniis quæ adhuc vigent « canonicosque decorandis altaribus studuisse.* »

Ce soin des chanoines pour la décoration des autels se trouve indiqué en partie par les testaments d'Étienne de Brie et d'Itier, dont il a été parlé plus haut.

Le texte de Marlot est formel; plus loin, on distingue avec autant de précision les deux phases de l'institution de la fête, particulière d'abord à l'Église de Laon, et puis générale pour toute l'Église.

« *Lauduni, adhuc canonicus existens, nascentem hanc « pietatem obstetricatus fuerat, ad solium Petri evectus, « decreto corroboravit* (2). »

D'après ce texte, on doit conclure qu'une fête du Saint Sacrement avait été inaugurée à Laon, sur les conseils de Jacques Pantaléon, lorsqu'il était encore simple

(1) Extrait d'Antoine Bellotte et de Dom Marlot.

(2) MARLOT, loco citato, 558.

« semi-double. *Ut Urbani IV, Pontificis maximi, cano-*  
 « *nici nostri singularis ergà sacratissimum Eucharistiam*  
 « *commendetur devotio, editâ sanctione, decrevit ecclesia*  
 « *Laudunensis ut quotannis officium sacratissimi Sacra-*  
 « *menti feriâ V cujuscunque hebdomadæ, sub ritu semi-*  
 « *duplici persolvatur.* »

Plus tard, en 1772, Son Éminence le Cardinal de Rochechouart, évêque-duc de Laon, conserve religieusement cet office :

« *Officium S. S. Sacramenti quod à tempore Urbani IV*  
 « *(quem pro alumno ecclesia nostra gloriatur habuisse)*  
 « *singulâ feriâ V cujuslibet hebdomadæ non impeditâ,*  
 « *celebrare solemus, religiosè servatum manet, ut fidelium*  
 « *ergà Corpus Christi redeuntia solemnia pietatem accen-*  
 « *dant, fidemque enutrient* (1). »

Qu'il me soit permis de citer, en le traduisant, un extrait du doyen Ant. Bellotte, relatif à la solennité donnée au xiii<sup>e</sup> siècle à la procession du Saint Sacrement dans les rues de la ville de Laon :

« On prépare les croix de procession, le nombre con-  
 « venable de torches et de cierges, les bannières, les  
 « images des saints. On dispose les feuillages qui doivent  
 « parer les reliques des saints, les couronnes de fleurs  
 « qui seront portées par les enfants de chœur et les autres  
 « ministres de l'église. Les rues par lesquelles la pro-  
 « cession doit passer seront nettoyées avec grand soin;  
 « on y jette des fleurs de toutes sortes et des herbes  
 « odorantes. Les habitations sont couvertes d'étoffes qui  
 « semblent un *conopée continu* (*conopœi perpetui*). Les  
 « murailles de chaque côté des rues sont élégamment  
 « ornées de tapisseries et de feuillages.

(1) Extrait de l'Ordonnance de Son Ém. le cardinal de Rochechouart pour l'édition du *Missel* en 1772.

« Chaque année, à l'endroit de la ville appelé *la Place*  
« de l'église Saint-Remi, *ad plateam*, une table est dressée  
« en forme d'autel, avec un arc élégant, des lumières et  
« autres ornements (1). Le Saint Sacrement est placé  
« sur un corporal au milieu de l'autel; des chants reten-  
« tissent qui acclament le Christ, roi triomphant : *Tu*  
« *rex gloriæ, Christe* ; louange tirée du *Te Deum lau-*  
« *damus*, composé par les très célèbres docteurs saint  
« Ambroise et saint Augustin.

« La solennité de ce jour exige, ajoute notre auteur,  
« qu'en raison de la procession, l'église et toute la ville  
« brillent d'un éclat inaccoutumé, que tout le clergé  
« séculier et régulier, toutes les pieuses confréries, et,  
« selon une très ancienne coutume laonnoise, les  
« laïques eux-mêmes portent des flambeaux en témoi-  
« gnage de leur foi en la divinité du roi triomphant,  
« splendeur de la gloire, lumière qui éclaire tout homme  
« venant en ce monde (2). »

**V. — Discussion historique sur la durée de l'Archi-  
diaconat de Jacques Pantaléon à Laon. —** Revenons  
maintenant à la citation de Dom Lelong, dont nous  
avons mentionné l'opinion plus haut :

« On croit à Laon qu'Urbain IV n'a jamais été archi-  
« diacre de Liège, et qu'on a confondu les noms des  
« deux villes et pris *Laudunensis* pour *Leodiensis*. »

Jaloux de glorifier leur Église et de lui rattacher tous  
les personnages qui ont eu leur rôle dans l'institution  
de la Fête-Dieu, des écrivains de Liège affirment qu'avant  
son exaltation au trône pontifical, Jacques Pantaléon

(1) C'est bien la Maison-Dieu dont nous avons déjà parlé.

(2) *Ritus Eccl. Laudunensis redivivi*, folio 859.

avait été Archidiacre de l'Église de Liège (1); et, chose singulière ! lui assignent à Liège la même besogne qu'il avait à Laon, entre autres occupations : classement des archives, mise en ordre du cartulaire avec des éclaircissements et des notes marginales, précieux travail dédié à ses confrères, dont il se déclare le plus petit.

Notons, dans la plupart des auteurs qui adoptent l'opinion de la résidence de Jacques Pantaléon à Liège comme archidiacre, la phrase stéréotypée : « Jacques Pantaléon fut aussi archidiacre de Liège, » phrase qui n'a aucune liaison avec ce qui la suit et ce qui la précède ; c'est un véritable hors-d'œuvre. Un autre historien dit : « Sur ces entrefaites, l'évêque de Liège, Robert de Torote, appela Jacques Pantaléon, etc. » La date de cet appel n'est pas indiquée.

Nous retrouvons la confusion des noms *Laudunensis* et *Leodiensis* dans les *Fasti Belgici et Burgundici* d'Aubert Mirée.

Voici comment l'auteur s'exprime :

« Avant son pontificat, Jacques de Troyes, qui avait  
« résidé longtemps à Liège comme archidiacre, institua,  
« la dernière année de son pontificat, et ordonna de  
« célébrer chaque année dans toute l'Église, la fête du  
« Corps du Christ, qu'il avait célébrée à *Liège* en son  
« particulier, *privatus*.

« *Antè Pontificatum, Jacobus Trecensis, diù Leodici*  
« *resederat ut archidiaconus, et festivitatem Corporis*  
« *Christi quam privatus celebrarat, ultimo Pontificatùs*  
« *anno, per universam Ecclesiam celebrari quotannis*  
« *mandavit.* »

L'auteur reconnaît donc que Jacques de Troyes avait

(1) La Fête-Dieu, 1846.

célébré la Fête-Dieu en son *particulier*. Or, c'est à Laon et non à Liège que la chose a pu et dû se faire, et voici comment on peut le prouver :

S'il est certain qu'au moyen âge les évêques avaient encore le pouvoir d'établir des fêtes particulières à leurs diocèses, il n'est pas moins certain qu'un simple particulier ne pouvait en faire autant de son autorité privée. Or, c'est seulement en 1246 que Robert de Torote, évêque de Liège, convoqua un synode où fut votée la célébration de la Fête-Dieu dans son diocèse, et il mourut sans avoir publié son mandement sur l'extension du culte eucharistique.

C'est seulement en 1252 que Hugues, cardinal-prêtre de Sainte-Sabine, légat du Pape dans la Basse-Allemagne, déclare qu'il est juste et utile que chaque année, dans toute l'étendue de sa légation, on célèbre en l'honneur du Saint Sacrement une fête plus spéciale que celle de la Cène. La célébration de cette fête ne continua pas moins à languir dans la plupart des paroisses ; le Chapitre de la Cathédrale de Saint-Lambert s'efforça même de la faire abroger (1).

Remarquons que Robert de Torote convoque un synode où est votée la célébration de la Fête-Dieu seulement en 1246, mais qu'il est avéré que dès 1245 (2) Jacques de Troyes était parti pour le Concile de Lyon, d'où il ne reviendra plus, mais suivra le Pape Innocent IV qui le nomma son chapelain et l'emmena à Rome. Il n'a donc pas pu, alors qu'il n'était que simple prêtre, *privatus*,

(1) L'abbé Ét. GEORGES, *Histoire d'Urbain IV*, *passim*.

(2) Le même auteur, l'abbé Ét. GEORGES, dit, p. 34, que Jacques de Troyes fut nommé chapelain du Vatican et trésorier de la basilique de Saint-Pierre vers 1243.

célébrer à Liège une fête que l'autorité épiscopale n'avait pas encore décrétée.

On reconnaît d'ailleurs que Jacques de Troyes, *Jacobus Trecentis privatus solemnitate corporis Christi privatus celebrabat*. C'est donc à Laon, comme nous l'avons dit, et non à Liège, que, sur les conseils et avec l'approbation de l'Évêque et du Chapitre, cette fête avait été établie.

On peut demander aussi à quelle époque précise Jacques Pantaléon a pu être archidiacre de Liège. Il fut longtemps chanoine de Laon, et nous le suivons pas à pas pendant les années de son canonicat. Nous ne pouvons entrer dans tous les détails de ses occupations multiples : ses études à Paris, d'où il revient docteur en théologie et en droit canon ; ses négociations prolongées, à l'occasion des démêlés du Chapitre avec Enguerrand de Coucy, lors de l'empoisonnement d'Adam de Courlandon, doyen de Laon ; les soins qu'il prit pour établir dans un ordre meilleur le cartulaire si complet et si important du Chapitre, etc., etc.

Arrivons à l'année 1238. En cette année, Garnier, grand archidiacre de Laon, successeur de l'Évêque Anselme de Mauny sur le siège de cette ville, s'estime heureux de confier à Jacques Pantaléon une large part dans le gouvernement spirituel et temporel de son diocèse. Il l'investit de la plus haute dignité administrative dans l'Église après l'épiscopat, et le nomme grand archidiacre : « *Itaque honorabilis præsul Laudunensis « Ecclesie eum in suum Archidiaconum evocavit : in quo « Ecclesia laudabiliter vixit, et honestæ conversationis « habitum studuit conservare* (1). »

Jacques de Troyes s'appliqua avec tant de zèle et

(1) Antoine BELLOTTE.



d'exactitude à ses importantes fonctions, que l'Évêque Garnier se félicite d'avoir trouvé dans son archidiacre un conseiller prudent, un sage interprète des lois et des saints canons, un autre lui-même. Il déploya tant de force et de sagesse, qu'il exerça une action considérable dans le diocèse et dans la maison de l'évêque : « *Com-  
plexum in eo singularibus studiis Ecclesiam Laudu-  
nensem, ubi primùm pontificatum iniit, ipsemet testatur  
in litteris ad clerum Laudunensem (1).* »

Tous ces services rendus, cette administration à laquelle il fut étroitement associé, la surveillance des paroisses de son archidiaconé, les visites des églises rurales, etc., toutes ces fonctions réunies indiquent qu'il remplit pendant quelques années au moins les fonctions d'archidiacre.

Le catalogue des évêques de Laon, qui nous a été conservé, donne les dates de l'épiscopat de Garnier, cinquante-troisième évêque de cette ville; élu en 1238, il mourut en 1249. Est-il probable que ce prélat, qui avait choisi Jacques de Troyes comme grand archidiacre, lui ait ôté sa charge avant 1245, année où fut convoqué le Concile de Lyon?

Non, car voici ce que nous lisons dans Dom Marlot, dont le texte est reproduit dans la *Gallia Christiana* :

« A la mort d'Anselme, évêque de Laon, en 1238,  
« Garnier, qui lui succéda, conféra à Jacques de Troyes  
« l'archidiaconat qu'il possédait lui-même. C'est avec  
« ce titre qu'il assista au Concile de Lyon en 1245, sous  
« Innocent IV. Là, son aptitude et son habileté dans  
« les affaires qui y furent traitées lui attirèrent l'admi-  
« ration à tel point, qu'après le Concile le Pape se

(1) *Annales Ecclesiasticæ, auctore Odorico Raynaldo*, tom. XIV.

« décida à l'emmener avec lui à Rome, et se servit de  
 « lui depuis dans les affaires les plus importantes et  
 « qui intéressaient la situation de l'Église.

« *Anselmo episcopo vivis exempto, anno 1238,*  
 « *Garnerus qui ei suffectus est, Archidiaconatum quo*  
 « *potiebatur Jacobo Trecensi contulit, eoque nomine*  
 « *concilio Lugdunensi sub Innocentio IV interfuit, ubi*  
 « *de rebus in eo tractatis apte et subtiliter disserens, sic*  
 « *se mirabilem exhibuit, ut summus Pontifex, cœtu*  
 « *dimisso, secum Romam deducere decreverit, cujus*  
 « *postea usus est in rebus magni momenti et quæ statum*  
 « *Ecclesiæ spectabant (1).* »

Il fut en effet chargé de plusieurs missions importantes en Allemagne comme légat du Saint-Siège ; son expérience, son savoir et son titre de légat lui donnèrent une grande autorité ; il montra dans cette mission une grande aptitude et rendit les plus grands services à l'Église.

Donc, en 1245, Jacques de Troyes était encore archidiacre de Laon, et nous verrons bientôt, dans une lettre qu'il écrit à sa sœur Sybille, qu'il se donne encore en 1249 le titre d'archidiacre de Laon.

Lorsqu'il monta sur le siège de saint Pierre, Urbain IV voulut exprimer sa reconnaissance et son affection envers l'Église et le Chapitre de Laon, dans un bref conçu en des termes où respire un profond attachement pour la noble ville qu'un long séjour lui faisait aimer comme une seconde patrie :

« Notre soin le plus cher, dit-il aux Chanoines de  
 « Laon, est de répandre des faveurs signalées sur votre  
 « Église et d'en accroître l'éclat par de glorieux privi-

(1) Dom MARLOT, cité par la *Gallia Christiana*, t. ix p. 538.

« lèges. Cet asile, agréable au Seigneur, n'est-il pas  
« celui que nous avons habité longtemps et dans lequel,  
« nous consacrant au service divin, nous fûmes affran-  
« chis de la servitude? Oui, variant ses secours suivant  
« nos besoins, elle nous a recueilli comme une mère,  
« alimenté comme une nourrice, protégé comme une tu-  
« trice, instruit comme une maîtresse, honoré comme  
« une bienfaitrice. Au don d'un canonicat dont elle a  
« grandement gratifié notre première jeunesse, elle a  
« joint ensuite la dignité d'Archidiacre. C'est là que  
« nos études ont eu leurs premiers succès. C'est là que  
« nous avons été élevé par degrés, par la protection de  
« Dieu, sur le siège le plus éminent. Oh ! que le souve-  
« nir de cette Église nous est doux ! Et combien réjouit  
« notre cœur la pensée de celle qui l'a fait naître ! Mais  
« voici que promu au sommet du Souverain Pontificat  
« par l'opération divine, cette même Église qui a été  
« notre mère est devenue notre fille, et que nous sommes  
« devenu le pasteur de celle qui nous a nourri, et celle  
« qui nous a autrefois comblé d'honneurs attend de  
« grands honneurs de notre munificence. Quand nous  
« la considérons avec une bienveillance paternelle,  
« l'affection filiale que nous lui portions autrefois se  
« ravive dans notre cœur, car nous la connaissons pour  
« notre fille et notre mère, notre fille maintenant, notre  
« mère autrefois (1). »

Le Pape énumère ensuite les privilèges précieux qu'il accorde à l'Église de Laon.

La thèse que nous soutenons trouve sa confirmation dans une lettre de Jacques de Troyes à sa sœur Sybille, abbesse du couvent de Montreuil-en-Thiérache, au dio-

(1) Antoine BELLOTTE, *loco citato*.

cèse de Laon. En lui envoyant le 3 juillet 1249 l'image de la Sainte Face de Notre Seigneur Jésus-Christ qu'elle lui avait demandée (cette image, conservée précieusement, est aujourd'hui vénérée dans la Cathédrale de Laon), voici comment il s'exprime : « Aux vénérables  
« et dévotes sœurs que je chéris dans le Seigneur ; à  
« l'abbesse et aux religieuses aimées dans le Seigneur  
« qui habitent le couvent de Montreuil, Jacques de  
« Troyes, ARCHIDIACRE DE LAON, chapelain de Notre  
« Saint Père le Pape, salut. »

Voici le texte latin : « *Venerabilibus et devotis sororibus  
« dilectis, Abbatissæ et religiosis conventus Monasterioli,  
« Jacobus de Trecis, Archidiaconus Laudunensis, sancti  
« Patris nostri Papæ capellanus, salutem.* »

En récapitulant la vie d'Urbain IV, nous trouvons : Jacques Pantaléon amené très jeune à Laon par l'évêque Anselme de Mauny ; nommé jeune encore chanoine de Laon.

En cette qualité, il est choisi en 1233 comme exécuteur testamentaire d'Étienne de Brie, doyen, et d'Itier, trésorier du Chapitre de Laon.

En 1238, il succède dans son archidiaconé à Garnier, successeur d'Anselme de Mauny, dans l'évêché de Laon ;

C'est en cette qualité d'archidiacre que, en 1245, il est député par le Chapitre de cette ville au treizième Concile œcuménique réuni à Lyon sous la présidence du Pape Innocent IV ; sa science théologique et canonique le fait remarquer par le Pape, qui le nomme son chapelain ;

Pendant le Concile, il est envoyé deux fois comme légat du Saint-Siège en Allemagne, où il soutient vigoureusement Innocent IV dans sa lutte entre le Sacerdoce et l'Empire ;

En 1249, dans une lettre à Sybille, sa sœur, abbesse de Montreuil-en-Thiérache, il prend encore le titre d'archidiacre de Laon ;

En 1252, il est nommé évêque de Verdun ;

En 1255, il devient patriarche de Jérusalem ;

Élu Pape en 1261, il publie la bulle de l'*Institution de la Fête-Dieu* le 8 septembre 1264, et meurt le 2 octobre de la même année.

D'après cette longue suite de faits, de dates, on peut se demander à quelle époque Jacques Pantaléon a pu siéger à Liège comme archidiacre.

Et s'il a été archidiacre de Liège, comment expliquer que, pendant seize longues années, l'évêque Robert de Torote ait pu résister aux éloquentes paroles de sainte Julienne et aux exhortations de celui qui devait être un jour appelé le Pape du Saint Sacrement ?

Ce n'est qu'à son retour du Concile de Lyon que l'évêque Robert alla trouver Julienne, alors prieure de l'abbaye du Mont-Cornillon, et lui dit : « Ma  
« chère fille, j'ai reçu de Dieu un *bienfait singulier*,  
« par lequel il a daigné me manifester sa très  
« sainte volonté et m'intimer son ordre suprême  
« sur l'institution de la fête du Saint Sacrement de  
« l'Eucharistie... Tous mes doutes sont dissipés, mon  
« indécision est changée en certitude. Je pense donc  
« maintenant que rien ne peut contribuer davantage à  
« la gloire de Dieu et au salut du prochain que l'insti-  
« tution d'une fête solennelle du Corps sacré de Notre  
« Seigneur Jésus-Christ (1). »

L'année suivante, 1246, dans un synode diocésain, Robert de Torote ordonnait en effet la solennisation de

(1) TISEN, *Origo prima festi Corporis Christi*.

la Fête-Dieu dans son diocèse, treize ans environ après que cette fête était déjà solennisée dans l'Église de Laon.

Quel est ce bienfait singulier de Dieu qui a tout d'un coup dissipé les doutes de l'évêque de Liège, mais dont l'histoire tait absolument la nature? « Selon moi, et « sauf meilleur avis, dit l'abbé Charpentier, ce bienfait « singulier est un entretien de Robert Torote avec « l'archidiacre de Laon, entre les séances du Concile; « entretien dans lequel Jacques de Troyes aura con- « vaincu l'évêque de Liège de la nécessité d'obéir aux « révélations de la prieure du Mont-Cornillon, et d'éta- « blir la Fête-Dieu dans son diocèse.

« Ainsi, après en avoir été le promoteur dans l'Église « de Laon, vers 1233, Jacques Pantaléon aurait encore « été le promoteur de cette fête dans le diocèse de « Liège en 1246, comme il devait en être le promoteur « dans l'Église universelle en 1264. Honneur à lui! »

Demandons maintenant avec l'abbé Charpentier, dont l'Étude historique nous a été si utile dans ce long travail :

« Que conclure? sinon que l'Église de Laon peut re- « vendiquer la gloire d'avoir été, avec celle de Liège, « le berceau de la Fête-Dieu, et d'avoir eu les prémices « de cette dévotion. Honneur à l'Église de Laon, qui la « première a célébré la fête du plus auguste mystère de « la foi catholique! Honneur à la montagne de Laon, à « laquelle nous pouvons appliquer cette parole du « Psalmiste : *Mons in quo bene placitum est Deo habi- « tare in eo!* »

*Post-Scriptum* : Nous sommes heureux que le Congrès Eucharistique de Reims, dans sa séance du

28 juillet 1894, ait interprété nos désirs et nos espérances en acclamant le vœu suivant :

« Qu'une supplique soit adressée à Notre Saint  
« Père le Pape, en vue d'obtenir la reconnaissance du  
« culte du Pape Urbain IV, l'instituteur de la Fête du  
« Saint Sacrement.

« Et que les démarches entreprises par Monseigneur  
« l'Évêque de Liège en faveur du culte de la bienheu-  
« reuse Ève soient bientôt couronnées de succès. »

Le jour où la reconnaissance du culte du Pape Urbain IV sera promulguée, sera un jour de grande joie pour la ville de Laon; sa vieille et incomparable basilique tressaillira d'allégresse. Hâtons-le par nos ardentes prières !

#### APPENDICE A.

##### Saluts à trois Bénédictions.

Pour ne pas interrompre le récit de ce qui touche à Jacques Pantaléon, nous avons rejeté à la fin de notre étude une coutume en usage dans la Cathédrale de Laon, que nous croyons intéressant de mentionner.

Dès la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, on célébrait à Laon des saluts à trois bénédictions. Mention est faite de cet usage dans un manuscrit du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. Les pages des saluts à trois bénédictions sont des additions au manuscrit; mais l'écriture ne permet guère de leur assigner une date postérieure au commencement du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Le passage est assez court, je le traduis en entier (1):

« *Fondation de défunt Claude Desmazures, naguère chanoine*  
« *de l'Eglise de Laon.*

(1) *Collectarium*, Bibliothèque de Laon, manuscrit 245.

## A L'EXPOSITION DU SAINT SACREMENT.

« D'abord le prêtre, s'approchant du Très Saint Sacrement, « revêtu d'une chape de soie, un encensoir à la main, s'agenouille et commence l'antienne *Ave verum*.

« Ensuite, debout, il reçoit le vase qui contient le Saint Sacrement et le porte à l'autel majeur, et, se tournant vers le peuple « en tenant le Corps du Christ, il fait le signe de la croix et le « replace sur le dit autel.

« Pendant ce temps, deux enfants de chœur chantent le *Tantum ergo Sacramentum* ou un tout autre verset. Au milieu de ce « verset, le prêtre prend de nouveau le Très Saint Sacrement, et, « se tournant, le montre au peuple en faisant le signe de la « croix et le replace sur l'autel.

« Ensuite il chante le verset : *Educat de terra panem et vinum* « — Oraison : *Deus qui nobis sub Sacramento mirabili*, etc.

« Il chante le *Requiem æternam*, et le choriste le psaume *Miserere mei, Deus*, etc., avec *De profundis* et les prières accoutumées « pour les défunts.

« Toutes ces prières achevées, le prêtre revient au degré de « l'autel en disant : *Cibavit nos ex adipe frumenti*. Puis : *Deus in adjutorium*, pour les Complies.

« Enfin, il prend pour la troisième fois le Très Saint Sacrement « placé sur l'autel, et, faisant sur le peuple le signe de la croix, « comme il est dit plus haut, il le reporte au lieu ordinaire. »

NOTA : Cet usage des saluts à trois bénédictions est encore en vigueur dans l'église de Notre-Dame de Liesse. Il y a peu de temps, à l'Hôtel-Dieu de Laon, on donnait deux bénédictions, l'une au commencement, l'autre à la fin du salut. On voulait donner aux religieuses qui, à cause de leurs fonctions auprès des malades, ne pouvaient assister au salut entier, l'avantage de recevoir l'une ou l'autre bénédiction.

## APPENDICE B.

## Ève la recluse.

A propos du séjour de Jacques de Troyes à Liège, on nous objectera peut-être, comme opposée à notre thèse, une lettre écrite par Urbain IV à Ève la solitaire, dont la cellule était adossée au chœur de la Collégiale de Saint-Martin au Mont. Elle



avait une grande dévotion au Très Saint Sacrement, et elle était liée d'amitié avec sainte Julienne du Mont-Cornillon.

« On sait que pendant vingt années consécutives, de 1208 à 1228, sainte Julienne avait une vision, constamment la même. Il lui semblait voir la lune dans son plein, montrant sur son disque une échancrure ; une voix intérieure lui disait que la lune signifiait l'Église de son temps ; l'échancrure qu'elle y remarquait, l'absence d'une solennité au cycle liturgique, Dieu voulant qu'une fête nouvelle fût célébrée chaque année pour honorer solennellement et à part l'institution de la Très Sainte Eucharistie.

« Après vingt ans de défiance d'elle-même et de luttes intérieures, l'humble hospitalière s'en ouvrit à une recluse du nom d'Ève, dont la cellule était adossée au chœur de la Collégiale de Saint-Martin au Mont ; cette communication jeta Ève dans un ravissement céleste. Toutes deux s'adressèrent à un chanoine de Saint-Martin, Jean de Lausanne, homme d'une grande sainteté, avec prière d'en conférer avec les princes de la science ecclésiastique.

« Quelle était cette recluse qui paraît tout d'un coup à Liège, et dont l'histoire dit à peine le nom, en taisant absolument celui de sa famille et de sa patrie ?

« Qu'il me soit permis, dit l'abbé Charpentier dans son étude historique déjà citée, d'émettre une opinion.

« Entre la ville de Laon et l'abbaye de Saint-Vincent se trouve un quartier appelé La Villette, *villa Sancti Vincentii*. Ce quartier, assez peuplé autrefois, renfermait dans son enceinte plusieurs paroisses et l'abbaye de Saint-Hilaire. Il fut fermé de murailles par les soins et la libéralité d'une bonne dame appelée Ève. Il y a encore aujourd'hui une tour, près de la porte de la ville, qu'on appelle la tour de Dame Ève. »

Cette dame Ève serait-elle la recluse de Saint-Martin de Liège, qui d'abord aurait vécu à Laon, y aurait connu Jacques de Troyes, mais que les longues et terribles représailles du sire de Coucy, Enguerrand III (1215 à 1219) contre le Chapitre, et l'interdit jeté sur le diocèse tout entier, aurent obligée d'émigrer, emportant avec elle à Liège le souvenir du vertueux chanoine et de son ardente dévotion envers la divine Eucharistie ?

Entre le pays de Liège et le nord de la France, les relations étaient alors très fréquentes, nous dit un historien de la Fête-Dieu.

Cette fréquence de relations expliquerait comment, parmi les savants docteurs que consulte Jean de Lausanne, figurent en première ligne Jacques Pantaléon, chanoine de Laon ; Guyart, origi-

naire de Laon, chancelier de la cathédrale de Paris et plus tard évêque de Cambrai, et Jean de Laon, chanoine de Saint-Martin au Mont, qui légua la moitié de ses biens pour la célébration de la Fête-Dieu. Après un mûr examen, les docteurs consultés s'associèrent aux désirs de Julienne. Il faudra toutefois que la pieuse et persévérante religieuse lutte pendant quinze longues années contre les indécisions de son évêque, avant d'obtenir l'institution de cette fête dans le diocèse de Liège. Comme nous l'avons vu, le Chapitre de Laon fut moins indécis.

Il est certain qu'Ève la recluse n'était pas inconnue du chanoine Jacques de Troyes. Se disposant à publier, le 8 septembre 1264, *urbi et orbi*, la bulle apostolique qui devait établir à jamais et partout la fête du Très Saint Sacrement, Urbain IV demanda à quelques prêtres Liégeois qui se trouvaient alors à Rome, si la vierge du Mont-Cornillon vivait encore. — Non, répondirent-ils, mais Ève, sa fidèle amie et sa confidente, est encore de ce monde, continuant d'édifier notre ville par ses vertus.

A ce nom d'Ève, le Pape s'arrêta comme pour recueillir de vieux souvenirs, et lui, l'Évêque des Évêques, écrivit de sa propre main à la pauvre recluse de Saint-Martin au Mont et lui envoya la bulle d'institution de la Fête-Dieu, et en même temps l'office que venait de composer saint Thomas d'Aquin, à la demande du Pape.

---

## LE MIRACLE DE BRAINE EN 1153

Par M. André FOSSÉ d'ARCOSSE, de Soissons.

---

Notre Seigneur Jésus-Christ, à plusieurs reprises, a daigné se manifester dans le Très Saint Sacrement. Certes, le diocèse de Soissons fut tout particulièrement favorisé :

Quel pays fut jamais plus fertile en miracles ?  
Quand Dieu, par plus d'effets, montra-t-il son pouvoir ?

Sans relater tous les glorieux souvenirs de nos annales religieuses, nous citerons seulement les principaux miracles eucharistiques.

1° Le premier eut lieu à Soissons en 1115, le saint jour de Pâques : Au moment où un jeune garçon s'agenouillait à la Sainte Table, il aperçut un petit enfant dans l'Hostie que le prêtre lui présentait. Ce miracle, classé au cinquième rang, est rapporté par le vénérable Guibert de Nogent. (*Patrol. lat.*, tome 156, col. 516. — Voir aussi la *Revue* du P. Tesnière du 15 nov. 1882, p. 352, et *Catalogue général des Miracles eucharistiques* d'après leur iconographie, statistique, bibliographie et relevé géographique, p. 33, Lyon, imprimerie X. Jevain, 1886.)

2° Le deuxième, celui de Braine, miracle de premier ordre, se produisit le mercredi de la Pentecôte de l'an 1153. C'est le plus étonnant, le plus solennel, le plus incontestable de tous ceux que rapportent les annales de l'Église. Nous en reparlerons plus longuement tout à l'heure.

3° D'après le catalogue cité plus haut, un second miracle aurait eu lieu à Soissons en 1300 (Miracle de premier ordre, d'après Carbin) ; mais les détails manquent.

4° En 1565 eurent lieu à Laon les exorcismes de Nicole de Vervins, qui furent un grand triomphe pour la sainte Eucharistie, comme on le verra dans le rapport spécial qui sera présenté. (Voir *Monographies, gravures et catalogue des Miracles eucharistiques.*)

Aucune grande cérémonie ne rappelant chaque année le glorieux souvenir du miracle de Braine, S. G. M<sup>r</sup> Daval et M. le chanoine Geoffroy, le vénérable curé-doyen de Braine, firent présenter un rapport à l'assemblée annuelle de l'Union des Œuvres catholiques du diocèse, le 7 nov. 1892, à Notre-Dame de Liesse, et le principe du rétablissement eucharistique du Pèlerinage de Braine fut voté par l'assemblée ; mais, malheureusement, aucune grande manifestation n'a encore pu être organisée jusqu'à ce jour.

Pour perpétuer la mémoire du Miracle de 1153, 1° nous en rapporterons les détails, 2° nous suivrons l'Hostie miraculeuse jusqu'à sa disparition dans la tourmente révolutionnaire, et 3° nous montrerons comment la tradition de ces faits s'est conservée jusqu'à nos jours.

*Indocti discant et ament meminisse periti.*

En dehors des ouvrages qu'il a consultés et qui seront cités au cours du récit, l'auteur de ce mémoire possède la copie d'un curieux manuscrit de la Bibliothèque nationale (Catalogue 8 de l'histoire de France, n° 1376. L. K. P) intitulé : *De la sainte Sacrée Hostie de Braine.*

Pour faire cette relation, il a fallu mettre à contribution les importants travaux du vénérable abbé Pêcheur, ce moderne bénédictin : il m'a d'ailleurs gracieusement autorisé à le piller sans scrupule et à me parer en quelque sorte des plumes du paon ! A l'aide de ses écrits, arrivons au récit du Miracle.

I. — Le siège épiscopal de Soissons était occupé par Ancoul ou Ansculfe de Pierrefonds (élu en 1152, décédé en 1158).

Ancoul avait été obligé d'excommunier le comte de Braine, Robert, troisième fils du roi Louis le Gros, parce qu'il ne cherchait qu'à s'emparer des biens du clergé ; il n'en honorait pas moins la comtesse, sa femme. Cette illustre et puissante dame semblait toutefois ménager beaucoup les Juifs, dont il y avait un grand nombre dans ses domaines. — Ces Juifs avaient une synagogue à Braine et y habitaient la rue des Juifs, aujourd'hui *Le Bailleul*.

Or, il se trouvait dans l'une de ces familles, refoulées en ce quartier à part, une jeune fille d'une rare beauté qui fit sur la comtesse une vive impression. Agnès l'aima tendrement ; une seule chose, sa qualité d'infidèle, venait troubler cette affection ; elle entreprit de la convertir et « d'orner son beau corps de la beauté encore plus grande de notre foi ». Elle fit enlever violemment cette jeune fille de la maison paternelle par ses domestiques, afin de l'amener en son château et de l'admettre au nombre des jeunes personnes de sa chambre. Une fois en sa possession, la Juive dut la suivre tous les jours à l'église pour assister aux offices, et sa maîtresse ne cessait de l'engager à se convertir et à recevoir le baptême. Elle lui enseignait que ce n'était pas le corps fantastique

de Jésus-Christ qui était présent dans l'Eucharistie, mais son vrai corps formé par l'Esprit Saint dans le sein de la Vierge et attaché à la croix (1). Mais les instructions réitérées de la comtesse ne faisaient aucune impression sur la jeune fille, qui persistait dans son erreur. Elle disait qu'elle ne croirait jamais à ce qu'on lui enseignait sur l'Eucharistie si elle ne voyait le corps du Christ entre les mains du prêtre, avec sa chair et son sang sur l'autel de la croix.

Il ne fallait donc rien moins qu'un miracle pour convertir la pauvre endurcie ; et la comtesse redoubla de prières pour l'obtenir. Pleine de son projet, elle s'en ouvrit au vénérable Ancoul, son évêque, et lui demanda son assistance. Le prélat, condescendant avec une douce bienveillance aux désirs de sa noble diocésaine, fit faire des processions solennelles dans les environs de Braine et fixa un jour pour une messe du Saint-Esprit. Cette messe fut célébrée par un vénérable religieux de Saint-Yved, le mercredi de la Pentecôte de l'an 1153, au grand autel de l'église du monastère, en présence de l'Archevêque de Reims (2), de l'Évêque de Soissons, de Pierre, abbé de Saint-Yved, de la comtesse, d'une cour nombreuse de seigneurs et de dames qu'elle avait réunis, de tout le peuple et de tous les Juifs du pays. Le miracle tant désiré s'effectua au moment de la consécration. « Le corps sacré du Christ » parut visiblement sous la forme d'un enfant suspendu à la croix, à la grande stupéfaction de tous les assistants et surtout des juifs, qui se mirent à

(1) Bibl. nat. *Catal. de l'Histoire de France*, 1376. — L. K. 7.

(2) L'abbé Pécheur le nomme, avec certains auteurs, Henri de France, mais ce prélat, frère du roi et de Robert I<sup>er</sup> de Dreux, d'abord évêque de Beauvais, n'occupa le siège de Reims qu'en 1162. — Cf. Lequeux, *Ant. rel.*, t. II, p. 98, note 1.

rier sans relâche — *voce incessabili* (1) — : « Nous avons vu le corps du Christ charnellement et corporellement étendu sur la croix, comme la dame comtesse nous l'avait dit tant de fois : nous le croyons fermement, et nous voulons tous être baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, qui a daigné dans sa miséricorde éclairer notre aveugle perfidie par les lumières de la grâce et de la foi. » Et tous, en effet, reçurent le baptême avec la jeune Juive.

II. — Par les conseils de l'Archevêque de Reims et de l'Évêque de Soissons, l'Hostie miraculeuse — *Sacramentum*, — fut conservée. On la déposa dans le calice, près duquel elle avait été consacrée, et on la mit dans une châsse d'or qu'on plaça dans le trésor de l'église de Saint-Yved, « où elle est demeurée sans altération jusqu'aujourd'hui, ainsi qu'on peut s'en assurer par ses yeux », écrivait en 1163 le chanoine de Saint-Yved, auteur de la *Relation du Miracle*. A cette époque, Agnès et Robert I<sup>er</sup> vivaient encore, ce qui démontre que l'assertion de l'abbé du monastère d'Estival, qui place le miracle sous Yolande de Coucy, femme de Robert II, fils d'Agnès, est complètement erronée.

Les deux prélats et plusieurs souverains pontifes accordèrent des indulgences à ceux qui feraient des aumônes à Saint-Yved à l'intention du miracle, dont on perpétua la mémoire le mercredi de la Pentecôte.

En souvenir de cet événement fut établie une *Confrérie de Saint-Yved et de Saint-Victrice*, par l'intercession desquels le miracle s'était opéré. La fête du Saint

1, Ancienne relation.

Sacrement ne fut instituée qu'en l'an 1264 par le pape Urbain IV. Dès lors, les membres de cette pieuse association faisaient tous les ans, le jour de l'octave du Saint Sacrement, une procession solennelle, et le concours que cette cérémonie attirait était tel que ce fut là l'origine de la *Fête de Braine*.

Il n'est pas téméraire d'affirmer que cette confrérie, qui porte aujourd'hui le titre de Confrérie du Saint-Sacrement, est, avec celle de la *Sainte Face*, de Laon, une des plus anciennes qui existent. D'après les recherches faites par un Père de la Compagnie de Jésus, il est permis de dire qu'il n'en est pas de plus anciennes en France, en Espagne et en Italie.

On conserva à Braine non seulement l'hostie, mais les vases sacrés et les ornements qui avaient servi à cette messe miraculeuse. C'étaient autant de chefs-d'œuvre où les arts de l'orfèvrerie et de la broderie du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle avaient répandu leurs richesses avec une profusion inouïe. On montrait encore, avant la Révolution, au Trésor de Braine, le moule qui avait servi à la confection de l'hostie. Cette hostie était elle-même conservée dans un reliquaire de filigrane d'or déposé dans une coupe ou calice. Celui-ci était lui-même renfermé dans une boîte d'argent sur laquelle on avait gravé : *Ad vitam vitæ sitientes, oro, venite* ; — venez, je vous conjure, à la vigne de la vie. — *Et vinum de verâ sugite vite* ; — et sucez le vin qui découle de la vraie vigne.

Dom Martène, dans un de ses voyages littéraires (1724), dit qu'on voyait encore de son temps l'hostie entière et qu'elle était de la grosseur d'un denier de onze lignes de diamètre. En 1764, Carlier relate qu'il n'en restait plus qu'un peu de poussière ; en effet, un archi-



diacre ayant eu la malheureuse idée de la toucher avec la pointe d'une épingle, les restes s'étaient fondus. (V. Rousseau.)

L'église de l'abbaye de Saint-Yved, commencée par Robert I<sup>er</sup> de Dreux, lequel, « quittant sa bonne épouse pour faire le pèlerinage de Jérusalem, avait laissé abondamment or et argent, rentes et revenus, à la digne Agnès pour faire et parfaire icelle église (1). » La comtesse continua l'église après la mort de Robert I<sup>er</sup>, avec l'aide de son fils Robert II. D'après Herbelin, ce merveilleux édifice « fust faict et accomply en sept ans et sept jours ». Néanmoins, il paraît certain qu'on employa 40 ans à l'achever et le perfectionner (2). Il est donc probable qu'il n'était pas terminé en 1216, lorsque la comtesse en voulut faire faire la consécration (3).

La cérémonie eut lieu le dernier jour d'août de l'an 1216. Voulant lui donner le plus grand éclat, la comtesse et l'abbé Étienne y invitèrent l'archevêque de Reims, Albéric de Humbert ou de Hautvillers, et l'évêque de Soissons, Haymart de Provins.

Les cérémonies commémoratives en souvenir du miracle se perpétuèrent chaque année, et la confrérie continua d'exister. Les statuts furent probablement modifiés au xvi<sup>e</sup> siècle, car on a retrouvé un rôle de la confrérie de 1542, aujourd'hui dans les archives de M<sup>e</sup> Binart, notaire à Braine.

Au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, la Sainte Hostie faillit

(1) Mathieu HERBELIN, Mss.

(2) *Annales du diocèse de Soissons*, t. III, p. 153.

(3) Agnès mourut peu de temps après et fut inhumée au milieu du chœur suivant sa volonté. La Juive, sa prosélyte, fut enterrée entre sa tombe et celle de Robert II, décédé en 1218.

tomber au pouvoir des Espagnols. En effet, en 1650, pendant la guerre de la Fronde, Braine ne put échapper à la fureur dévastatrice de l'armée étrangère. On fit le siège de l'abbaye.

La plupart des religieux s'étaient retirés à Soissons, et il n'en était demeuré que cinq ou six, au nombre desquels était le Père Hulot, sacristain.

On trouve dans le manuscrit de Cl.-R. Jardel, que M. le Doyen de Braine a bien voulu me communiquer, le fidèle récit du sac de l'abbaye et de la préservation de la Sainte Hostie, en 1650. L'abbaye fut pillée une première fois, et plusieurs des religieux s'échappèrent la nuit pour gagner Soissons, où était leur supérieur. Néanmoins, il y en eut trois qui voulurent rester dans la maison.

Le lendemain, 29 août, l'ennemi revint à la charge encore plus furieux que la veille. Le sacristain, le P. Hulot, l'un des trois qui étaient restés, fut sommé de découvrir les caches. Voyant que sa vie n'était plus en sûreté, il s'évada et fut conduit par un officier espagnol qu'il rencontra, au camp de Bazoches. Toutefois, le bon religieux, auquel l'officier avait offert l'hospitalité sous sa tente, ne dormit pas beaucoup, car il avait l'esprit fort tourmenté au sujet de l'Hostie miraculeuse qu'il avait cachée et dont il ignorait le sort. Il s'en ouvrit à son hôte, qui le conduisit au lieutenant-général de l'armée de l'archiduc, le comte de Fuensaldague. Le Père sacristain raconta au comte le miracle de la Sainte Hostie, sa conservation depuis plus de cinq cents ans, comment il l'avait cachée et la peine qu'il éprouvait de ne savoir ce qu'elle était devenue. Le comte l'écouta favorablement et lui donna un escadron de cavalerie pour l'accompagner à Braine. Arrivé avec les soldats

à l'église, le sacristain fait d'abord sa prière, puis il monte sur les voûtes où il a le bonheur de retrouver la précieuse cassette contenant l'Hostie où il l'avait mise. Il l'adora, la porta sur le grand autel et la fit voir aux soldats. On remarqua que l'on avait enlevé des objets cachés à côté de la Sainte Hostie, tandis qu'on n'avait pas touché à celle-ci, ce qui fut regardé comme une protection providentielle.

Le bon sacristain, tout joyeux d'avoir retrouvé ce trésor, retourna au camp de Bazoches avec son escorte. Chemin faisant, on rencontra des prisonniers qui furent délivrés sans rançon sur sa demande, en l'honneur de l'auguste Relique. Lorsqu'on fut arrivé à Bazoches, l'Hostie fut portée chez le comte de Fuensaldague, qui l'adora ainsi que les seigneurs de sa suite. Puis il fit dîner le Père Hulot et fit transporter ensuite en son carosse l'Hostie à Fismes, où elle fut remise au curé-doyen Bazin. Le dimanche suivant, l'Archiduc lui-même vint l'examiner avec sa suite et l'adora en témoignant de grands sentiments de dévotion.

Mais le Supérieur de Saint-Yved ayant appris à Soissons, où il se tenait prudemment à l'abri des événements, que la Sainte Hostie était à Fismes, au milieu des Espagnols, écrivit au Père Hulot une longue lettre où il lui reprochait avec sévérité d'avoir mis cette relique aux mains des ennemis, et lui disant « que toutes les pertes qu'on avait faites n'étoient rien en comparaison de celle-là, il fit au reste tout ce qui seroit en son pouvoir pour rentrer en possession de l'Hostie; autrement qu'il seroit blâmé le reste de ses jours d'être la cause de la perte d'un si précieux trésor ».

Après un premier moment de surprise, — le Père

sacristain s'attendait à des compliments pour avoir sauvé l'Hostie de la destruction — il se rendit à Fismes pour redemander l'Hostie au Doyen. Ce dernier ne voulut s'en dessaisir que sur un ordre de l'Archiduc. Celui-ci finit par céder aux instances du Père Hulot, qui, « plus joyeux que s'il eût gagné tous les thrésors du monde », se mit en devoir de reporter à Braine ce dépôt qui lui avait causé tant de soucis. Mais il fit la chose sans bruit, selon le conseil qui lui fut donné. Comme il venait chaque jour mendier au camp, remportant dans un panier ce qu'on lui donnait, il put y placer la Sainte Hostie sans que personne se doutât de rien. Arrivée heureusement à Braine, elle n'y resta qu'une nuit ; on la porta à Vailly, puis à Soissons, où elle fut remise au Père Prieur, tant on craignait de nouveaux accidents. Le Père voulut même contenir sa joie et faire en sorte que rien ne fût divulgué de cet heureux événement ; mais quoi qu'on put faire « le bruit courut que la Sainte Hostie de Braine étoit à Soissons ». L'abbesse de Notre-Dame, Henriette de Lorraine d'Elbœuf, dont la statue est maintenant à la Cathédrale de Soissons, « en ayant eu vent », fit conjurer le Prieur de la faire porter en son église, afin qu'elle et ses religieuses eussent le bonheur de la voir, promettant « de la rendre entre ses mains à sa première requeste et volonté ». Le Père Prieur n'eut pas confiance dans les promesses de la bonne religieuse, et « ne voulut pas se dégarnir d'un si riche thrésor et fit réponse que la Sainte Hostie étoit en lieu de sûreté ». L'évêque de Soissons, Simon Le Gras, n'eut pas plus de privilège que l'abbesse de Notre-Dame. Ayant fait dire au Prieur que quand on voudrait la reporter à Braine on lui en donnât avis, pour qu'il la fit conduire

processionnellement et en grand honneur jusqu'en dehors de la ville, « on le remercia de son offre et de sa bonne volonté, et on ne voulut témoigner où étoit la Sainte Hostie ».

Enfin, l'armée espagnole décampa au milieu de septembre, et le Prieur revint à Saint-Yved, où quelques religieux avaient continué de demeurer. Il manda aux autres, dispersés en divers lieux, de rentrer au monastère. Tout avait été ravagé, les tombes violées; une seule chose consolait les religieux au milieu de tant de misères, la conservation des saintes reliques et surtout celles de saint Yved. Quant à l'Hostie miraculeuse, le Père sacristain, qui s'était donné tant de peines pour la sauver, fut chargé, avec un autre chanoine, d'aller la reprendre à Soissons. Il la rapporta « bien dévotement et secrètement » dans le calice où on la conservait et qu'il enveloppa d'un linge, le 7 octobre 1650. Ce calice n'existe plus, mais on possède encore la boîte d'ivoire dans laquelle il était renfermé et qui est du même style et de même matière que la châsse qui contenait les reliques de saint Yved.

A l'arrivée de la Sainte Hostie, les chanoines allèrent l'adorer, mais sans cérémonies extérieures, l'état de leur église ne permettant pas de célébrer l'office divin. Le 17 octobre, veille de la saint Luc, on put reprendre l'office, et le 30 on fit même une procession pour remercier Dieu de la délivrance du fléau de la guerre, lui demander celle du fléau de la disette et des maladies qui en étaient la suite, et enfin pour célébrer le retour de la Sainte Hostie. Il y eut, à cette solennité, une grande affluence du peuple, qui, lui-même, voulut porter la précieuse relique. On la termina par un *Te Deum*, et depuis lors l'Hostie miraculeuse continua

d'être conservée et honorée dans l'église de l'abbaye (1).

Il n'y a rien à signaler depuis 1729 jusqu'à 1789; mais, hélas, à cette date fatale, la chasuble du miracle, don de l'Archevêque de Reims, fut aliénée (voir *Annales du diocèse de Soissons*, par l'abbé Pécheur, tome VIII, p. 205 et suivantes), et au milieu de la tourmente

(1) *Fidèle récit de ce qui s'est passé dans la maison de Saint-Yved, aux guerres de mil six cent cinquante, et comme la Sainte-Hostie a été transportée.* Copié mot à mot sur un ancien mss. de ce temps qui est au cabinet de l'auteur. Le mss. se termine ainsi: « Ce recueil a été fait par un religieux de cette maison (de Saint-Yved), comme ayant été témoin oculaire et ayant vu une bonne partie des choses qui sont rapportées, et aussi selon le récit qu'en a fait plusieurs fois le Père sacristain, qui était le R. P. Louis Hulot, très digne religieux, assez connu par ses mérites et pour sa bonne vie, et conformément aux Mémoires qu'il a laissés. Plusieurs sont encore en vie et qui ont bien 60 ans, de toutes ces choses susdites certifient et assurent qu'ils contiennent la vérité. »

Ce récit se trouve à la suite d'un *Inventaire des antiquités de l'église et abbaye de Braine, ordre de Prémontré*. (Ex bibl. de Claud. Rob. Jardel, mss., 1 vol. in-8°.) Ce volume, qui se trouve au presbytère de Braine, m'a été communiqué par M. l'abbé Geoffroy, curé-doyen.

Nous avons suivi cette version que l'abbé Pécheur (*Annales*, t. VI, p. 261, note 2), l'abbé Muller (*Une courte halte à Braine*), préférèrent à la version de Carlier (*Histoire des Valois*, t. III, p. 77).

Voir aussi Cabaret, mss., t. I<sup>er</sup>, p. 278. — Cabaret, ancien Prieur de Vieil-Arcy, conseiller du Roi, présidial de Soissons, l'un des échevins de cette ville, composa de précieux *Mémoires pour servir à l'Histoire de Soissons*, en deux volumes. Cet ouvrage est à la Bibliothèque de la Ville, n° 240 des manuscrits. Cabaret mourut en 1785.

Les *Statuts et règlements* de la confrérie de Saint-Yved et de Saint-Victrice furent modifiés en 1749. Cette nouvelle ordonnance fut approuvée par tous les confrères dans l'assemblée capitulaire qui eut lieu le mardi de la Pentecôte 1729, le P. F. de la Salle étant prieur de Saint-Yved.

M. le doyen de Braine conserve dans ses archives paroissiales cet intéressant document.

révolutionnaire les restes de la Sainte-Hostie disparurent sans laisser la moindre trace. Et, aujourd'hui, seule, la boîte d'ivoire dans laquelle était déposé le petit reliquaire de la Sainte-Hostie est toujours conservée précieusement au presbytère de Braine.

**III.** — Il ne nous reste plus qu'à poursuivre, jusqu'à l'époque contemporaine, les dernières traditions relatives au miracle de Braine.

Peu de temps après l'aliénation de la chasuble, les religieux sont chassés de l'abbaye. Enfin, le 24 octobre 1791, l'abbaye de Saint-Yved, ses vastes jardins, ses moulins furent adjugés au citoyen Antoine Gacheret, marchand de livres à Pargny, pour la somme de trente mille cent livres.

L'acheteur n'ayant pu payer, la propriété passa aux mains du citoyen Bruneteau, qui en fit faire la démolition. Il ne resta du monastère que le logis abbatial où, depuis quelques années, ont lieu de pieuses retraites, puis la procure et l'église.

Nous ne nous attarderons pas à suivre les catholiques de Braine depuis la Terreur, nous dirons seulement que la confrérie de Saint-Yved fut restaurée par M<sup>sr</sup> de Simony, de pieuse mémoire, le 20 avril 1844, à la requête du vénérable abbé Lecomte, curé-doyen de Braine.

Dans son ordonnance, M<sup>sr</sup> de Simony relate ce qui suit :

« Vu la requête du doyen de Braine ; vu les statuts et règlements donnés en 1729 aux confrères de Saint-Yved de Braine par le prieur de l'abbaye, François de la Salle.

« Considérant que les reliques des Saints ont été, dès les premiers siècles de l'Église, l'objet de la vénération des fidèles ; que les corps de saint Yved et saint Vic-

trice, évêque de Rouen, ayant été transportés à Braine vers 860 et que depuis on a vu de temps immémorial... une confrérie de Saint-Yved et une analogue de Saint-Victrice, etc.,

« Rétablissons par ces présentes dans l'église paroissiale de Notre-Dame de Braine, dite de Saint-Yved, les anciennes associations... »

Suivent les nouveaux statuts et règlements, dans lesquels les confrères sont invités à se souvenir :

« Que dans les processions du Saint Sacrement ils remplacent les membres de la Confrérie établie autrefois et autorisée par plusieurs bulles des Papes *en l'honneur du miracle de la Sainte Hostie*. »

Avec les années, cette Confrérie finit par ne plus être florissante. On résolut de la rajeunir.

Pendant une retraite faite à l'Abbatiale de Braine, au mois de septembre 1890, par des ecclésiastiques dont plusieurs appartenant à l'archidiocèse de Cambrai, on parla du miracle de 1153 et de la Confrérie de Saint-Yved.

On eut alors l'idée, qui fut approuvée par M. le Doyen, de transformer la Confrérie de Saint-Yved en Confrérie du Très Saint Sacrement.

Voici ce que disait à ce sujet M. le chanoine Didiot, dans son discours sur la réunion de Braine prononcée au congrès de Lille le 19 novembre 1890 :

« Le 19 septembre, le vénérable évêque de Soissons (M<sup>sr</sup> Duval) voulut bien visiter l'Abbatiale et assister à deux séances de notre retraite. Puis, sous sa conduite, toute l'assemblée se dirigea vers l'église paroissiale, l'ancienne église des Prémontrés; et là, au milieu d'un grand nombre de fidèles, quelque peu étonnés de cette cérémonie inaccoutumée, le souvenir du miracle de 1153 fut rappelé, le but de la réunion expliqué, le Très



Saint Sacrement reconnu comme foyer de toute charité et centre de toute œuvre de zèle et d'apostolat.

« Le soir du même jour, une conférence était donnée dans la même église à presque toute la population de la ville, et les bases étaient immédiatement jetées d'une Confrérie du Très Saint Sacrement destinée à reprendre les traditions de celle que la Révolution avait supprimée, et qui était considérée « comme la plus ancienne et la plus noble du royaume ».

Les Statuts de la nouvelle Confrérie ont été approuvés le 10 janvier 1891 par M<sup>sr</sup> Duval; on y voit que le Saint Sacrement sera exposé dans l'église paroissiale le troisième dimanche de chaque mois, à la grand'messe — jusqu'après le salut solennel qui suit les vêpres. — A ce salut, il y a procession solennelle du Saint Sacrement à laquelle prennent part tous les associés qui portent des flambeaux.

Chaque année, outre la Fête-Dieu, il y a la fête de l'association, qui est suivie, le lendemain, d'un service pour les associés défunts.

Voilà donc ce que l'on fait à Braine chaque année. C'est déjà bien, mais nous désirons mieux : le rétablissement d'un pèlerinage eucharistique, qui perpétuera le souvenir du Miracle de 1153 et ravivera parmi nous la foi et la dévotion au Très Saint Sacrement.

---

# L'EUCCHARISTIE DANS LES ARTS

DANS L'ANCIENNE PROVINCE DE CHAMPAGNE

Rapport de M. le chanoine CERF, de Reims.

---

ÉMINENTISSIMES,  
RÉVÉRENDISSIMES SEIGNEURS,  
MESSIEURS,

Si l'apôtre saint Jean revenait aujourd'hui au milieu de nous, il serait à même de constater combien vraie a été sa parole : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis, et vidimus gloriam ejus.*

Oui, le Verbe s'est fait chair ; il a habité et il habite toujours parmi nous. Nous avons vu sa gloire dans le cours des siècles, sa gloire extérieure. Mais comme le Dieu de l'Eucharistie est un Dieu caché, il appartenait à l'Église de le dévoiler et de le manifester, en faisant appel à tous les Arts et en mettant au cœur des artistes sa sève, sa foi, son amour pour l'Eucharistie, qui les inspirera. Le génie de Dieu féconde le génie de l'homme. L'art chrétien, l'art du Christ est créé, il produit des merveilles jusqu'alors inconnues. L'Eucharistie rayonne sur tout ; tout se tourne vers elle, comme la fleur vers le soleil.

Elle sanctifie tout ce qu'elle touche, témoin le corporal sur lequel a reposé Notre-Seigneur. Saint Grégoire le Grand le donnait comme une relique insigne à des ambassadeurs ; l'Archevêque de Reims, en descendant de l'autel, l'offrait au baiser du Roi et de la Reine ; les liturgistes affirment qu'à défaut d'ossements des saints,

on plaçait dans la pierre d'autel un petit fragment de corporal ayant déjà servi (1).

L'Eucharistie est et sera toujours la raison d'être des productions les plus variées et les plus belles. Si les ennemis du Très Saint Sacrement, les hérétiques, les iconoclastes, les révolutionnaires de tous les temps n'avaient pas anéanti les chefs-d'œuvre eucharistiques en très grand nombre, les églises seraient les musées les plus riches du monde.

Une promenade à travers la Champagne va démontrer la vérité de cette assertion.

Pour ne pas ralentir notre marche, je laisse à la gare, en consignment, de nombreuses notes, avec l'indication de la provenance, et l'expression de ma

(1) Le 16 juin 1775, jeudi de la Fête-Dieu, quelques jours après son sacre, le roi Louis XVI et la Reine assistèrent à la procession du Très Saint Sacrement. Au retour, Leurs Majestés prirent place dans les deux premières stalles du chœur. Le Cardinal chanta la messe. Avant de rentrer à la sacristie, il vint avec tout son cortège devant le Roi et la Reine, et offrit à leur baiser le corporal sur lequel venait de reposer le corps sacré de Notre-Seigneur. (Note mss. tirée d'un *Ordo* de 1775.)

Dans la revue *Règne de Jésus-Christ*, 1884, M<sup>sr</sup> Barbier de Montault a donné un savant article sur le corporal de Bolsène, taché de sang, porté à Orvieto sur l'ordre du Souverain Pontife Urbain IV. Au moment de la consécration, un prêtre ayant douté de la présence réelle de Notre-Seigneur, des gouttes de sang tombèrent sur le corporal.

Dans la même revue, octobre 1884, p. 271, M<sup>sr</sup> Barbier parle de la valeur attachée au corporal. Il cite des liturgistes qui affirment, avec Durand, que l'on plaçait quelquefois un petit morceau de corporal dans le tombeau des pierres d'autel, en place de reliques.

Il sera parlé un peu plus bas du corporal donné par le Pape saint Grégoire le Grand, à des ambassadeurs qui venaient lui demander des reliques insignes.

reconnaissance pour les vénérés confrères qui m'ont prêté leur concours.

**Architecture.** — Le premier art qui a été appelé à glorifier l'Eucharistie, c'est l'architecture. Il convient donc de commencer par elle. C'est en elle que viendront se fondre tous les autres. C'est elle qui facilitera l'entier épanouissement de la sculpture, de la peinture, de la poésie, de l'éloquence, de la musique, de l'orfèvrerie, etc.

.....Au sortir des Catacombes, après avoir utilisé les édifices civils donnés par Constantin, l'Église commença à élever des temples.

« Pour honorer cette petite chose de rien, qu'on peut  
« tenir entre deux doigts, les artistes se sont sentis  
« entraînés, dit le Père Monsabré. Par eux la terre s'en-  
« tr'ouvre; de ses flancs tourmentés germent les ma-  
« jestueuses basiliques. les gracieuses chapelles (1). »

L'architecture romane, si bien appropriée au caractère grave et simple du Christianisme, ne devait pas être le dernier effort de l'art chrétien.

Au moment où Julienne de Cornillon, sous l'inspiration divine, allait demander une fête en l'honneur du Très Saint Sacrement à un enfant de la Champagne, Urbain IV; au moment où saint Thomas devait laisser échapper de son cœur des hymnes ravissantes et sublimes, la basilique romane subissait une transformation complète.

Elle se développe d'une manière surprenante. Elle s'étend, elle s'enfonce, elle s'élève. On dirait qu'un esprit céleste s'est incarné dans cette masse, *mens agitat molem*. L'édifice sacré monte, monte encore, sans fin et

(1) *Conférence du Carême*, 1884 : l'Eucharistie; Paris, 2<sup>e</sup> édit. 1884, p. 120, Balthenveck, éditeur.

sans terme, voulant unir la terre au ciel et en devenir le parvis, *porta cœli*.

Il se referme cependant, pour couvrir l'Eucharistie d'une ombre protectrice, et s'assurer que son Dieu est bien à lui et chez lui. L'union, toutefois, n'est pas brisée. Le maître des œuvres, au-dessus de l'autel, lance un dôme d'honneur, qu'il surmonte d'une flèche, symbole des aspirations de l'humanité vers son divin auteur, sublime allégorie des efforts continus de l'Eglise militante.

**Sculpture.** — La pierre nue, lourde et insensible du temple se spiritualise, elle s'allégit sous le ciseau du sculpteur, elle prend des formes gracieuses et multiples, elle s'anime. Images de la création, nos vieilles basiliques se couvrent de fleurs, de plantes variées, d'animaux, de personnages, de toutes les productions de la nature. Les colonnes, couronnées de leurs chapiteaux, sont nombreuses comme les arbres d'une forêt. Les nervures des voûtes se croisent comme les mains pour la prière.

Qui donc a inspiré ces conceptions sublimes? L'Eucharistie. « Ce n'est pas à l'homme, dit l'Esprit Saint, que l'on élève de pareils édifices, mais à Dieu. »

Quelle part la province de Champagne a-t-elle eu dans ces magnifiques productions? Une très grande, la plus grande.

Au dire des architectes les plus autorisés, l'art gothique dans sa plus belle période, du <sup>xii</sup><sup>e</sup> au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, a pris naissance et s'est développé dans la Champagne, dans les départements de l'Oise et de l'Aisne (1).

(1) BOURASSÉ, *Les Cathédrales de France*. — M. Eugène Lefèvre-Pontalis fait paraître un ouvrage remarquable sur l'*Architecture religieuse dans le diocèse de Soissons au xi<sup>e</sup> et au xii<sup>e</sup> siècle*.

Faut-il s'étonner alors que, dans notre région, on ait construit autant d'églises de premier ordre ? Laon et sa lanterne élégante, Amiens et sa nef, Beauvais et son chœur, Notre-Dame de Reims et son portail incomparable ; Saint-Nicaise de Reims, l'église en dentelle de pierre ; Saint-Remi, malgré sa proximité de la Cathédrale, toujours admiré des visiteurs, ainsi que sa sœur de Mouzon, Noyon, Troyes, Senlis, Soissons et les ruines de Saint-Jean des Vignes, Saint-Étienne de Châlons, et la riche fleur gothique, éclore dans les champs, et dédiée à Notre-Dame de l'Épine, et tant d'autres.

Tous ces édifices glorifient le Dieu de l'Eucharistie, en l'honneur duquel ils ont été construits. Quand on les étudie attentivement, on reconnaît facilement que le maître des œuvres, en dressant son plan, avait sans cesse dans la pensée le souvenir de l'Eucharistie.

Il serait trop long de prouver cette assertion, en interrogeant l'une après l'autre toutes les églises de la province. Pardonnez-moi, Messieurs, si je ne vous parle que de la Cathédrale de Reims.

A l'abside, l'artiste a placé, contre les murs, une suite d'anges qui couvrent de leurs ailes la véritable arche sainte. Dans les contreforts, d'autres anges sont là, comme des gardes du corps et des gardes d'honneur, et le long des nefs on voit des anges, portant les vases et la matière du sacrifice de la messe.

On trouve encore, au transept sud, la pensée de l'Eucharistie dans deux des plus belles et des plus grandes statues de l'édifice, placées dans l'angle de la rosace qui regarde l'Archevêché. L'une, c'est la *Synagogue*, découronnée, les yeux bandés, tenant dans ses mains les tables de la loi renversées, et un étendard

brisé. L'autre, l'*Église*, un diadème sur le front, le drapeau de la victoire à la main, elle élève vers le ciel le calice, cause de son triomphe, *calicem salutaris*.

Durant ces jours, la statue de l'*Église* me paraît toute radieuse. Elle semble sourire aux Membres du Congrès qui circulent à ses pieds, elle repose avec reconnaissance ses regards sur les hauts dignitaires ici présents, sur l'Évêque de l'Eucharistie et sur le Légal, encore resplendissant des gloires de Jérusalem.

La pensée de l'Eucharistie est exprimée à l'intérieur de la Cathédrale de la manière la plus explicite. A l'entrée du portail, apparaît un groupe magnifique. Auprès d'un autel recouvert de nappes, un prêtre de la loi nouvelle, en chasuble, présente une hostie à un guerrier richement armé, suivi d'un écuyer (1).

(1) Le groupe de la *Communion* fait partie d'un ensemble de statues qui décorent la porte principale du portail et celles des côtés : elles sont placées dans des niches trilobées, reliées entre elles par des panneaux de fleurs.

Les icônes rappellent des circonstances de la vie de Notre-Seigneur ; son enfance ; des miracles de sa vie publique ; les figures qui l'ont annoncé ; les rapports du Sauveur avec saint Jean-Baptiste, baptisant Notre-Seigneur, montrant sur son manteau l'Agneau de Dieu, disant : « La cognée est à la racine de l'arbre... » Le groupe qui nous occupe est placé en bas, à droite du visiteur.

Prêtre en chasuble moyen âge, longue barbe, large tonsure : il est debout auprès d'un autel recouvert de nappes tombantes. Il tient un ciboire à la main et présente une hostie.

Guerrier debout, tourné vers le prêtre ; il a les mains gantées et jointes. Il est vêtu du haubert (cotte de mailles) ou tunique composée de chaînons de fer, tombant jusqu'aux genoux. Elle est couverte d'une deuxième cotte, en étoffe, dite surcot, sans manches. Sur la tête est un bonnet de mailles pendant sur les épaules. Les gantelets, cuissards, jambières sont de même travail. Une large ceinture soutient une dague ; une lance est dans le bras droit.

Écuyer, avec cotte de mailles, en fer, terminée sur l'épaule en

Ce groupe, *la Communion*, est d'un fini achevé et très curieux de détails. Le prêtre offre une hostie, très petite (1), ronde, telle qu'on la rencontre au XI<sup>e</sup> siècle (2), désignée, en 1154, par Ernulphe, évêque de Rochester, comme une sorte de monnaie, *in formam nummi* (3), ou par Honorius, prêtre d'Autun, en 1145, comme un denier, *panis in modum denarii formatur* (4), parce que, dit-il, le vrai pain de vie, Jésus-Christ, a été vendu pour un certain nombre de deniers, Lui, le véritable Denier, qui sera donné en récompense aux ouvriers de la vigne, *se regnans in pretium*.

A la pensée principale, l'imagier semble en ajouter une secondaire. Ce n'est pas un simple fidèle qui communie, mais un guerrier, un roi peut-être, richement vêtu, ou un chevalier partant pour la croisade, peut-être Philippe-Auguste (5) qui, avant la bataille de Bouvines, reçut la sainte Communion des mains de l'évêque de Tournay, *da robur fer auxilium* (6).

collet arrondi et dentelé, serrée à la taille par une large écharpe nouée. Le guerrier a la tête couverte d'un heaume sur le haut duquel rampe un gracieux lézard.

(1) On conservait autrefois à l'abbaye de Braisne (Soissons) un fer à hostie, mesurant 25 millimètres de diamètre ; voir le *Gaufrier*, p. 23, note.

(2) *Krazer*, p. 145.

(3) D'ACHERY, *Spicilegium*, tome III, p. 471.

(4) *Gemma animæ*, lib. I, cap. xxxv.

(5) Philippe-Auguste mourait en 1223, quand les travaux de la Cathédrale étaient en pleine activité. Est-il improbable que l'on ait songé à rappeler sa mémoire dans un édifice où il fut sacré, lui qui avait été à la croisade, et qui, à Bouvines, avait des Champenois comme compagnons d'armes ?

(6) « C'était le dimanche 27 juillet 1214, Philippe-Auguste, sur le point de livrer bataille à Bouvines, après avoir fait sa prière dans l'église du village, « il estait encore matin, il conta li « vesques de Tournay et li Rois oï messe, étant tout armé. Quand



Ce groupe ne serait-il pas aussi une allusion à Melchisédech, offrant du pain aux soldats d'Abraham (1) ? Une image, une affirmation de l'alliance du sacerdoce et de l'empire, du trône et de l'autel. Au moment de l'onction, dans la Cathédrale des sacres, le Roi promet protection au consécrateur. Celui-ci, en échange, lui donne un gage de la vie éternelle, énergiquement exprimé par le pain suprasubstantiel. L'évêque, en réalité, donne plus qu'il ne reçoit.

**Peinture.** — Les œuvres de la sculpture, élevée à la plus haute puissance, sont loin de reproduire toutes les richesses de la création. Elle répand la vie sur les murs inanimés, fait palpiter la pierre insensible, couvre les frises d'ornements de tous genres, enrichit les portiques de bas-reliefs, d'admirables statues, élève des

« la messe fut dite, si fist le Rois apporter pain et vin et fist  
« tailler des souper et en mangea une. Et puis dist à tous ceux  
« qui en tour lui estaient: Je proi à tous mes bains amis qu'ils  
« mangascent. » (*Chronique de Reims*, mss. unique du XIII<sup>e</sup> siècle, Bibl. nation., édité par M. L. PARIS, archiv. de la ville de Reims, chez Techener, en 1837.)

Les Champenois se distinguèrent dans cette bataille, dit Mézeray, avec Robert de Courtenay, Pierre de Reims, l'Achille français, Gaucher de Châtillon. Ils prirent Ferrand, comte de Flandre, que le roi triomphant ramena dans la capitale. (MÉZERAY-VELLY, tome III, p. 321. — MARLOT, *Hist. de la cité de Reims.*) Ce qui fit dire :

Deux Ferrans bien ferrez  
Trainent Ferrand bien enfermé.

(1) La sainte Communion de la Cathédrale se retrouve dans le *Psautier de saint Louis*, mss. sur parchemin, Bibl. nationale, n° 636: Melchisédech offrant du pain aux soldats d'Abraham. Il a la chasuble et le ciboire, semblables à ce qui se trouve à la Cathédrale. Les soldats portent des cottes de mailles. (*Historiens de France*, XIV<sup>e</sup> volume, gravure en tête du volume.)

autels somptueux (1), mais elle ne produit pas la lumière.

A la peinture, il est donné de tout illuminer dans le temple. Pour le Dieu de l'Eucharistie, elle fait flamboyer les rosaces et les fenêtres, elle répand dans l'édifice un jour mystérieux qui porte à la prière, elle donne à tout l'intérieur des teintes et des reflets de pourpre, d'azur, d'iris et d'or, qui font de la basilique une image de la Jérusalem céleste (2).

**Vitraux.** — Si les verrières sont un ornement, elles sont aussi de grandes images, qu'un concile d'Arras appelle le *Livre des Laïques* et que les anciens catéchismes recommandaient de « regarder en récitant le chapelet, durant la sainte messe » (3).

L'Eucharistie était un des sujets les plus aimés du peintre verrier. A Saint-Remi de Reims, la fenêtre du transept, xv<sup>e</sup> siècle, est consacrée à la Cène (4).

Dans l'église de Saint-Alpin, de Châlons-sur-Marne, trois verrières sont garnies de dix sujets eucharistiques (5).

(1) Voir à l'article *Orfèvrerie* ce qui concerne les autels.

(2) « Jérusalem céleste, venant de Dieu, parée comme une « épouse qui s'est parée de ses riches ornements, pour paraître « devant son époux : de cette ville d'un or pur, semblable à du « cristal, dont les murs de jaspe reposent sur sept fondements « ornés de pierreries. »

(3) Catéchismes en usage dans les diocèses de Cambrai, Liège et Namur, tome I<sup>er</sup>, p. 166, année 1782.

(4) Dans ce vitrail, on voit les Sybilles, sujet que l'on retrouve souvent au moyen âge. (Voir *Description de l'église de Saint-Gilles*, Abbeville, par le R. P. Monvoisin.)

(5) Au fond du transept sud, grisailles d'un bon dessin, xvi<sup>e</sup> siècle : Cène ; — multiplication des pains ; — la messe ; — la communion.

Derrière le maître autel, deux fenêtres : la manne ; — la

A Épernay, à Sézanne, à Troyes, parmi les vitraux eucharistiques, on retrouve le *Pressoir mystique* (1).

La chapelle des *Saintes-Hosties*, de Marseille le Petit (Oise), diocèse de Beauvais, est ornée de verrières modernes remarquables, rappelant un miracle opéré à l'occasion d'hosties profanées (2).

Cène ; — la bonne communion ; — la mauvaise communion, figurée par le crime du Juif de la rue des Billettes à Paris, perçant une hostie consacrée sur une table ; — procession du Très Saint Sacrement, prêtre sous le dais, entouré des apôtres ; — la messe appliquée aux âmes du Purgatoire : à droite de l'autel, les fidèles prient ; à gauche, les âmes s'élèvent des flammes. (Renseignements fournis par M. l'abbé Lucor, archiprêtre de Châlons.)

(1) Le *Pressoir mystique*, que l'on voit à Sézanne et dans le collatéral de Troyes, est le même que celui que l'on admire à Saint-Étienne du Mont, à Paris. (Renseignements fournis par M. l'abbé Lucor, archiprêtre de Châlons-sur-Marne.)

(2) Les verrières de la chapelle des *Saintes-Hosties*, de Marseille le Petit, rappellent le miracle arrivé en 1532, durant les fêtes de Noël, en cette localité.

Des malfaiteurs enlevèrent le ciboire de l'église, jetèrent les saintes Hosties dans un buisson, non loin de l'église. Un habitant, Jean Monique, ayant aperçu quelque chose tout entouré de neige, s'approche et distingue les hosties. Il court chez M. le Curé, M. Prothais, qui les transporte à l'église en grande pompe. Des guérisons s'opèrent, les fidèles viennent en pèlerinage, une chapelle est érigée sur le lieu de la découverte :

ICY LE TRÈS SAINT SACREMENT  
PRIS PAR L'ARBON DÉMONIACLE  
RETROUVÉ PAR UNG GRAND MIRACLE  
EST PORTÉ DÉVOTIEUSEMENT.  
LE SEIGNEUR D'AUTRÈCHE ET D'ACHY,  
PAR LA TRÈS GRANDE FOY DANS L'OSTIE  
ESTANT VENU PAR ICY  
EUT SA PLAIE A L'EURE GUÉRIE.

(Renseignements fournis par M. l'abbé MULLER, chanoine honoraire du diocèse de Beauvais, et par M. MARSAUX, doyen de Chambly (Oise).

La lancette du chevet de la Cathédrale de Laon est remplie par la *Cène*, sujet du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle (1).

**Tableaux.** — La peinture, qui a enrichi les églises de vitraux, les a également dotées de fresques, de décorations murales, comme celles de la chapelle du *Saint-Laict* de Notre-Dame de Reims, et de nombreux tableaux. Ce ne sont pas des Rubens, cependant les musées nationaux ne les dédaignent pas. Les figures de l'Eucharistie, Notre-Seigneur instituant ce divin sacrement, lavant les pieds à ses apôtres, multipliant le pain dans le désert, inspirèrent souvent les artistes.

La Cathédrale, parmi ses tableaux, en possède trois relatifs à l'Eucharistie : *la Manne*, par le Poussin; le *Lavement des Pieds*, par Bertin, et le même sujet par Mutiano, toile d'une valeur inappréciable, donnée par le Cardinal de Lorraine (2).

Dans le transept de Saint-Remi se trouve un très grand tableau de l'époque Louis XIII, représentant la *Cène*, et un autre, *la Messe célébrée par un Pape*.

Les chapelles de Reims, surtout celle des Frères; pos-

(1) La verrière de Laon représente Notre-Seigneur à l'extrémité d'une table, il tient une coupe à la main. Les apôtres s'approchent pour communier; saint Jean se prosterne. Judas, sans nimbe, assis à part, porte la main au plat et cache une bourse derrière son dos. (Renseignements fournis par M. l'abbé BOUXIN, vicaire à la Cathédrale de Laon.)

(2) Le tableau du *Lavement des Pieds*, par Mutiano, mort en 1590, est très grand; il est peint à la colle, d'un riche effet. Il avait été racheté par le Régent, qui mourut sans l'avoir payé. Rendu à la Cathédrale, un peu détérioré, le roi Louis-Philippe le fit réentoiler, 1848, ce qui coûta 6,000 fr. Il a été gravé par Crozat. (*Recueil d'estampes*, 2 volumes, art. 88, Paris, 1763.)

sèdent des peintures de valeur, exécutées par des artistes rémois.

Au musée de Beauvais, on voit une peinture faite à l'œuf, du xvi<sup>e</sup> siècle, très curieuse: la *Messe miraculeuse de saint Grégoire le Grand* (1).

A Chambly (Oise), sont deux volets sur bois consacrés au même sujet, que l'on retrouve en l'église de Saint-Léonard, près Senlis (Oise), mais gravé sur pierre (2). Cette gravure rappelle un magnifique pavage du xiv<sup>e</sup> siècle de l'église de Saint-Remi de Reims; plusieurs de ces pavés, gravés et coulés en plomb, représentent des figures de l'Eucharistie. Un pavage de ce genre est en voie d'exécution pour l'église de Witry-lès-Reims. Les sujets reproduisent les travaux de la

(1) La *Messe miraculeuse de saint Grégoire* a été souvent représentée en peinture, en gravure, en tapisserie. Le saint Pontife donnait la Communion; arrivé auprès d'une femme du peuple, elle se mit à rire. Le Pape ordonne de reporter sur l'autel le pain qu'il lui destinait. Après la messe, il fait approcher cette femme devant la foule et lui demande pourquoi elle avait ri. — Parce que j'avais reconnu le pain que j'avais apporté à l'oblation, — Prions, dit le saint Pontife; et aussitôt Notre-Seigneur se rendit sensible dans le pain. La femme se jette à genoux, reconnaît sa faute et communie.

Des ambassadeurs, qui étaient venus demander des reliques à saint Grégoire, se trouvaient présents au moment du miracle. Le Pontife leur remit le corporal sur lequel avait été placé le pain miraculeux; ils s'étonnèrent de recevoir si peu. Saint Grégoire prit alors une aiguille d'or et perça le corporal d'où s'échappèrent des gouttes de sang. Ils l'emportèrent avec une grande reconnaissance. (Voir le *Règne de Jésus-Christ*, année 1884, et le *Règne de Jésus-Hostie*, année 1886, tome I<sup>er</sup>, p. 36 et 72. — Voir également le savant article de M<sup>re</sup> BARBIER DE MONTAULT, cité plus haut.)

(2) Renseignements fournis par M. le Doyen de Chambly, du diocèse de Beauvais.

campagne, la culture du blé et de la vigne, en souvenir de l'Eucharistie (1).

**Tapisseries.** — A côté des tableaux, ou à leur défaut nos pères suspendaient volontiers des tapisseries d'une très grande valeur, comme à la Cathédrale et à Saint-Remi de Reims (2). Notre-Dame possédait également des toiles peintes, où l'on voit Notre-Seigneur lavant les pieds à ses apôtres, instituant la sainte Eucharistie, donnant la communion aux apôtres et à Judas, qu'un démon saisit par les épaules (3).

(1) Pavés en ciment dur, gravés, de plusieurs tons, dessinés par un jeune artiste de Reims, M. Couttin, couronné par l'Académie de Reims au mois de juillet 1894, en séance générale tenue à l'Archevêché. Le cimentier est M. Bacchini.

(2) L'église de Saint-Remi possède dix grandes pièces de tapisseries, la *Vie de saint Remi*. Elles ont été gravées pour la première fois en 1838 : M. Jubinal en a donné le texte.

La Cathédrale de Reims possède aussi plusieurs collections de tapisseries : celles du *Grand Roy Clovis* ; — dix-sept de la *Vie de la Très Sainte Vierge* ; — seize de la *Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ*, données par Henri de Guise et exécutées à Reims et à Charleville.

Elle avait aussi les cartons de ces dernières tapisseries, peints sur toile ; — elle possédait la *Passion de Jésus-Christ*, en douze tableaux ; — les *Apôtres*, en trois tableaux ; — l'*Histoire de Judith* ; — *Esther* ; — *Suzanne* ; — *Arrestation et Mort de Pilate* ; — la *Piscine probatique*. Toutes ces toiles, peintes au xv<sup>e</sup> siècle, sont au Musée de la Ville. (*Toiles peintes*, 2 volumes in-4<sup>e</sup>, Paris, 1843, publiées par M. L. PARIS, archiviste de la Ville de Reims.)

(3) Jean Michel fait dire à Notre-Seigneur :

Judas Scarioth  
Ce que tu fais, fais le plus tôt,  
Car l'heure approche.

Le traître répond :

De ta main  
Je prendray ce morceau de pain  
Et mascheray ceste bouchée.

Ces remarquables toiles servaient à décorer le théâtre quand on jouait à Reims les *Mystères de la Passion*, mis en vers par Jean Michel, évêque d'Angers.

**Poésie, Éloquence, Musique.** — Ceci nous amène à dire ce que les poètes, les orateurs, les musiciens ont fait pour le Dieu de l'Eucharistie. « Pour Lui, « les poètes ont composé les plus belles hymnes ; « pour Lui, les musiciens ont créé les plus beaux « chants ; pour Lui, toutes les voix qui grondent, « soupirent, murmurent, gémissent, éclatent, modulent « à travers le monde, ont été concentrées, dit le « P. Monsabré, dans le plus magnifique des instruments. »

A Reims, les chanoines l'Attaignant et Jacques Dorat ont chanté, en vers, l'Eucharistie. Le célèbre théologal Murier a laissé quatre volumes de sermons sur la *Messe* (1).

Le chanoine Hardouin, maître de chapelle de la Cathédrale, a composé un grand nombre de messes, de motets, des faux-bourçons incomparables, et seize morceaux à cinq voix, pour les saluts de l'octave du Très Saint Sacrement (2). Un de ces motets était populaire,

Sur la toile on voit et on lit : « Qui masche ung morceau de pain et cependant, il se fait tempeste en enfer et vient Sathan le saisir au corps par derrière, il lui sort un diable fainct par les paules. »

(1) L'ouvrage de Murier, en quatre volumes in-4°, est très rare : il est conservé à la Bibliothèque de l'Archevêché de Reims. Ces sermons sur la *Messe* avaient été prêchés devant le Chapitre.

(2) Hardouin a composé un grand nombre de messes à quatre voix qui ont été gravées, d'autres à cinq voix, avec accompagnement de violons, beaucoup de motets de circonstance, des faux-bourçons qui ont été et qui sont encore chantés à Paris,

à raison d'un gémissement de tourterelle que faisait un enfant de chœur au mot *Turtur*, dans l'*Etenim passer*.

Hardouin a eu des successeurs, parmi les enfants de la maîtrise métropolitaine. Plusieurs maîtres de musique, organistes distingués, ont comme lui chanté l'Eucharistie.

L'orgue a été l'objet des études du célèbre Gerbert, archevêque de Reims, puis Pape sous le nom de Sylvestre II. Ce savant Pontife « aurait établi dans la « Cathédrale de Reims un orgue de son invention « qui, au dire de Guillaume de Malmesbury, rendait « des sons mélodieux par le moyen de la vapeur ». L'instrument était tellement extraordinaire, pour l'époque, que certaines personnes prenaient Gerbert pour un sorcier.

**Orfèvrerie.** — Bien des merveilles, Messieurs, viennent de passer sous vos yeux. Il en reste cependant encore beaucoup, dont je ne vous ai pas parlé.

Rien n'a été dit des autels, des vases sacrés, des ornements sacerdotaux, des livres liturgiques, etc.

L'église est achevée, le sculpteur lui a donné la vie, le peintre l'a illuminée, les chants sont composés, le sacrifice va commencer. Le Dieu du Ciel va descendre dans la maison que ses enfants lui ont préparée. Où donc se trouve son trône ?

Approchons-nous de l'autel. Quelle splendeur !

puis seize motets en l'honneur du Saint Sacrement, pour les saluts fondés par l'archevêque Robert de Lenoncourt et les chanoines Théodore Moët et Paul Serval... La fondation est encore respectée à la Cathédrale.



Le temps ne me permet pas d'énumérer les nombreux autels des églises de la province érigés au xv<sup>e</sup> siècle, au xvi<sup>e</sup>, à l'époque de la Renaissance et dans les siècles suivants.

Je me borne à vous signaler l'ancien maître autel de la Cathédrale des sacres, admirable spécimen des richesses amoncelées par la foi et par l'amour pour Jésus-Hostie et exécutées par les artistes les plus célèbres, à la demande des rois de France, des archevêques et des chanoines de Reims.

L'ancien maître autel de la Cathédrale étincelait d'or, d'émaux et de pierreries. Les trois faces étaient garnies de parements en or massif, du don d'Hincmar (851). Le retable d'argent, constellé de pierreries, représentant la Cène, avait été offert en 1558 par le chanoine Grand-Raoul.

Au-dessus de l'autel était un *Ciborium* en argent garni de gemmes, donné par l'archevêque Robert de Courtenay (1324) (1).

Entre les chandeliers, s'élevait la croix offerte par Henri de Lorraine (1629) ; elle était couverte d'or, d'émaux, de pierres précieuses.

Autour de l'autel pendaient de soyeuses courtines attachées à des colonnes d'argent, surmontées d'anges adorateurs en or. On coulait ces rideaux, au moment de la consécration, ce qui motiva, dit-on, le cierge de l'élévation.

(1) L'usage du *Ciborium* est très connu. La Cathédrale de Châlons-sur-Marne en conserve un de l'époque Louis XIII, d'un travail très fin, en bronze doré, couvert d'un dôme écaillé. Il a été converti en reliquaire, pour conserver les reliques de saint Étienne. (Renseignements de M. l'abbé Lucor.)

**Vases sacrés.** — Si tel était l'autel, que pouvaient être les vases sacrés appelés à être en contact plus intime avec la sainte Eucharistie? Les inventaires nous apprennent qu'ils étaient nombreux, d'une valeur très grande. Il ne nous est pas possible d'en faire la nomenclature. Citons la *Tour d'or de Saint-Remi* et les deux *Calices* offerts par lui à sa cathédrale et à l'église de Laon (1); le *Tabernacle*, en argent, couvert de diamants (2); les *Calices* des archevêques de Reims (3); les chapelles complètes données par les Rois (4); elles étaient si belles que l'on n'en vit jamais de pareilles, dit le chroniqueur Cocquault.

Au Trésor de Notre-Dame, on voit aujourd'hui une *Monstrance* du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, de l'archevêque Sanson (1161) (5); une autre du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, en forme de tour, surmontée d'un clocher (6); deux *ostensoirs*, offerts l'un

(1) Saint Remi fit exécuter deux calices en or sur lesquels il fit graver des inscriptions; il les donna à sa cathédrale et à l'église de Laon. (MARLOT, *Hist. de la cité de Reims.*)

La Tour en or était destinée à la réserve du T. S. Sacrement.

(2) Tabernacle en argent pour porter le Saint Sacrement dans les processions, don de François de Lorraine, don princier (1574).

(3) Calices offerts par les archevêques de Reims: Landon (646), Wulfaire (806), Seulphes (922), Guillaume de Joinville (1218), etc.

(4) Les chapelles les plus remarquables furent offertes pour leur sacre par Charles V, Charles VII, Henri II.

L'inventaire de toutes les richesses de la Cathédrale, énumérées dans un grand in-folio, mss. conservé à la Bibliothèque de l'Archevêché de Reims, a été publié par M. P. TARBÉ, *Trésors des Églises de Reims*, Reims, 1843. On voit dans cette publication l'historique, les variations, les aliénations du Trésor de la Cathédrale.

(5) Le reliquaire de Sanson a la forme d'un portique. Le nœud qui unit le pied à ce portique est orné de Samson terrassant un lion.

(6) On retrouve à Laon des ostensoirs qui ont beaucoup de ressemblance avec celui de la Cathédrale de Reims, sur une ba-

par M. de Brimont, maire de Reims, l'autre par M. Jules Simon (1).

La pièce la plus remarquable, c'est le *Calice de saint Remi* (2), en or massif, enrichi d'émaux, de pierres et de perles fines. Il a servi pour dire la messe à tous les sacres. Le Roi, après la communion sous l'espèce du pain, buvait le précieux sang dans ce vase, sur la patène duquel se faisait la mixtion du baume de l'année avec celui de la Sainte Ampoule. Ce calice, volé au

lustrade en pierre du xvi<sup>e</sup> siècle, dans la chapelle latérale de la Cathédrale de Laon. Mais à la place des deux contreforts de Notre-Dame de Reims, à Laon ce sont deux anges qui soutiennent la partie supérieure. L'ostensoir, abrité par un dais, repose sur un corporal. — Dans un manuscrit de la Bibliothèque de Laon (243 ter), on voit plusieurs ostensoirs du même style et du même dessin, également abrités. (Renseignements fournis par M. l'abbé Auguste Bouxin, vicaire de Laon.)

(1) Cet ostensor en vermeil, dessiné par le P. Cahier, est orné d'émaux représentant des bas-reliefs de la Cathédrale, et enrichi des diamants enlevés à la tabatière donnée au Cardinal Gousset par Napoléon III, lors de son second voyage à Reims.

(2) Le calice dit de saint Remi, en or pur, relevé d'émaux, de filigranes, a été exécuté au xiii<sup>e</sup> siècle, avec le vase de Soissons. Il est très large, peu élevé, d'un fini achevé. Des bandes de filigranes, ornées de perles, garnissent la coupe et le pied et les divisent en six compartiments. Le nœud est rond, couvert de filigranes, de glands et de losanges émaillés.

En mourant, saint Remi avait légué à son Église de Reims un vase en or, avec lequel on fit un calice que l'archevêque Manassès I<sup>er</sup> brisa en 1077. Le Chapitre le fit refaire au xiii<sup>e</sup> siècle et plaça sur le pied un anathème contre de nouveaux spoliateurs.

Napoléon III, visitant la Cathédrale avec l'Impératrice, le 19 mars 1861, et se trouvant au Trésor, devant le reliquaire de la Sainte Ampoule, apprit l'historique du calice des Sacres. Sa Majesté dit à M<sup>sr</sup> Gousset que le calice, pris à la Révolution, serait replacé au Trésor : « On ne doit pas, ajouta l'Empereur, séparer ce calice de la Sainte Ampoule. »

moment de la Révolution, a été déposé au Trésor en 1861, par les ordres de l'empereur Napoléon III.

Signalons ici deux calices et deux ostensoirs très riches, conservés en l'église de Saint-Jacques, de Douai (1), et exécutés en souvenir d'un miracle opéré dans la collégiale de Saint-Amé de cette ville, le 14 avril 1254 ; un calice du <sup>xiii</sup>e siècle de la Cathédrale de Laon, et un autre venant des Templiers, conservé dans leur chapelle, aujourd'hui occupée par les Frères de la Doctrine chrétienne de Laon.

**Vêtements sacerdotaux, Broderies.** — Je passe sous silence, Messieurs, bien des richesses, et j'arrive à ces vêtements sacerdotaux, énumérés et décrits dans les inventaires. C'était la collection la plus complète que l'on pût trouver, puisque à Reims, par exemple, les sacres avaient procuré à la Cathédrale ce que l'art de la broderie avait produit de plus remarquable (2) dans tous les siècles.

(1) Au-dessus du maître autel de Saint-Jacques de Douai, on voit une *Gloire* où sont les trois Apparitions de Notre-Seigneur en l'abbatiale de Saint-Amé. — Deux calices, deux ostensoirs rappellent également ce miracle, ainsi qu'un tableau du <sup>xvii</sup>e siècle, conservé dans la sacristie.

Dans l'église de Saint-Pierre de Douai, un tableau reproduit le même sujet.

A Saint-Léger, commune de Croisilles (Pas-de-Calais), on voit dans l'église le même miracle, représenté sur deux bas-reliefs en marbre blanc, provenant de Saint-Amé ; ils sont placés sur deux autels. — Des gravures ont été exécutées en souvenir des apparitions de Notre-Seigneur. (Renseignements fournis par M. l'abbé JASPAR, doyen de Saint-Jacques de Douai, et par M. L. DECHRISTE, trésorier de la *Confrérie du Saint-Sacrement des Miracles*.)

(2) Au Trésor de la Cathédrale de Reims, on conserve : Un *Mantel*, <sup>xiii</sup>e siècle, avec galons couverts de perles... Ce mantel,

Vous le voyez, Messieurs, pour l'Eucharistie, on a demandé à la nature « le tribut de ses richesses et de « ses beautés ; les parfums et les fleurs, le lin et la soie, « l'or et l'argent, les bois et les marbres, les pierreries « et les émaux (1) ».

L'airain, lui aussi, a glorifié l'Eucharistie, par les joyeux carillons qui chantent ses louanges à toutes les heures du jour et de la nuit, et par les cloches qui appellent les fidèles au saint sacrifice.

Pour prouver les rapports qui existent entre l'Eucharistie et les cloches, deux archéologues distingués ont fait remarquer que sur elles, au xvii<sup>e</sup> siècle, les fondeurs

ainsi que celui du diacre, sont toujours en usage à la Métropole.  
— *Chasubles* Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, avec des sujets à l'aiguille du dernier fini.

Ornements complets du sacre de Charles X.

*Dentelles*, en grand nombre, du sacre de Louis XVI, du sacre de Charles X ; des rochets en point de Venise, point d'Alençon, point d'Angleterre, nombreuses guipures.

*Les Dais*, pour le Très Saint Sacrement, sont à signaler, pour la beauté des broderies et surtout à cause des sujets eucharistiques : à la Cathédrale, le dais du sacre, remis à neuf pour les solennités du Congrès, est orné de quatre sujets eucharistiques, entourés d'épis et de raisins ; — à Saint-Remi, dais de l'époque Louis XIII ; — à Saint-Étienne de Beauvais, sur le dais époque Louis XIV, on voit le *Rocher d'Horeb*, la *Pdque judaïque*, les *Puins de proposition*, *Achimeleck* et *David*.

*ÉVANGÉLIAIRE*. — Parmi les livres liturgiques : les missels, les graduels et les antiphoniers, richement enluminés comme ceux qui se voient à la Bibliothèque de la Ville, venant des Communautés, on doit signaler les *Évangélistes*, qu'à Reims les Archevêques portaient suspendus à leur cou, sur le *Rational* en or, dont seuls ils ont le privilège... Le plus précieux, gardé à la ville, c'est l'*Évangéliste slave*, écrit par saint Procope, et donné à la Cathédrale par le Cardinal de Lorraine.

(1) P. MONSABRÉ.

placèrent un ostensor comme principal ornement (1).

Me serait-il permis de signaler un autre genre d'ornement, la *lampe du sanctuaire*, que l'on trouve sur la cloche de Saint-Pierre de Rome, et, par imitation, sur le deuxième bourdon de Notre-Dame de Reims ?

Quel rapprochement ! La cloche qui appelle à l'église, la lampe qui conduit au tabernacle.

Puisse le Congrès eucharistique de Reims, comme les bourdons de Notre-Dame, faire entendre au loin sa voix pour répandre l'amour envers le Très Saint Sacrement ; puisse chacun des membres être la lampe qui conduit à Notre-Seigneur.

Permettez-moi, Messieurs, de terminer cette causerie artistique par une antienne, antérieure au XII<sup>e</sup> siècle, que l'on chantait à Reims, le jour de Pâques, avant le dernier *Agnus Dei* :

*Venite populi ad sacrum et immortale mysterium et libamen agendum cum timore et fide accedamus manibus mundis penitentiae munus communicemus quoniam Agnus Dei propter nos Patri sacrificium propositum est ipsum solum adoremus ipsum glorificemus cum angelis clamantes. Alleluia* (2).

(1) Au XVII<sup>e</sup> siècle, la dévotion des Quarante-Heures, l'exposition, la bénédiction du Très Saint Sacrement prirent un très grand développement. Les cloches durent convoquer les fidèles à ces solennités. — Aucun archéologue n'avait parlé d'une *règle de fondeur*, XVII<sup>e</sup> siècle, portant son nom accompagné d'un ostensor : M. le chanoine Aubert, de Poitiers, qui la possède, l'a fait connaître, et M<sup>re</sup> Barbier de Montault l'a signalée dans un savant article, publié par le *Règne social de Jésus-Hostie*, 1<sup>re</sup> année, 1886, p. 72.

(2) *Graduel*, mss. du XII<sup>e</sup> siècle du monastère bénédictin de Saint-Thierry, Bibliothèque de la Ville de Reims. A propos de la

communion pascale, on trouve des fondations pour fournir le pain et le vin.

A Jouy-sous-Thelle (Oise), une inscription relate la donation de Claude Languedoc et de Nicole Deceaùx :

« Comme le pain et le vin qu'il conviendra annuellement à perpétuité pour administrer la communion le jour de Pâques, etc. » (6 janvier 1630.)

Les fidèles buvaient encore du vin d'ablution. Le *Rituel* de Beauvais, 1783, publié par M<sup>re</sup> DE LA ROCHEFOUCAULD, dit à ce sujet : *In locis in quibus laicis vinum aqua mixtum ad purificationem offeri solet hæc purificatio tribuatur in patera ad hunc usum destinata.*

L'*Inventaire* de la Cathédrale de Beauvais, 1727, fait mention d'un siphon destiné à cet usage (p. 805).

A l'église de Villers-Saint-Paul (Oise), on trouve une fondation de Jacques Legente et Catherine de Lille, d'un salut avec procession du Très Saint Sacrement les premiers dimanches du mois, et d'une messe du Très Saint Sacrement les premiers jeudis du mois (174).

(Renseignements fournis par M. MULLER, chanoine honoraire de Beauvais, qui possède un *gaufrier* à hostie ayant appartenu à Antoine Marthe, fils de Savignies, 1775 ; le moule porte les emblèmes d'une hostie rayonnante.)

M. l'abbé MULLER, à ces notes, en avait ajouté d'autres sur les Confréries et les Corporations dans le diocèse de Beauvais. Il en est parlé dans le volume du *Congrès eucharistique de Reims*.

Il nous a également donné l'inscription suivante, placée dans le tympan d'une église moderne, style XIII<sup>e</sup> siècle, élevée à Saint-Remi-en-l'eau, Clermont (Oise), par la Comtesse de Cintré, en l'honneur du Très Saint Sacrement :

IN HONOREM  
S. S. EUCHARISTIE, IN QUA  
DOMINUS JESUS PERENNITER  
SUB SIGNO VIVENS, COR SUUM  
SACRATISSIMUM EXHIBET NOBIS  
AD INTERPELLANDUM APUD PATREM  
CORDIS B<sup>ni</sup> AC IMMACULATÆ  
MARIE VIRGINIS DEIPARÆ  
ANNO MDCCCLXXXIX.

## CONFRÉRIE DU SAINT-SACREMENT DANS L'ÉGLISE D'ÈVE

Rapport de **M. le chanoine PIHAN**, au diocèse de Beauvais.

---

Notre excellent confrère, M. Marsaux, curé-doyen de Chambly, a parlé dans la *Revue du Très Saint Sacrement*, numéro d'avril 1892, de quatre Confréries du Saint-Sacrement dans le diocèse de Beauvais, dont l'origine ancienne est pleine d'intérêt et d'édification. Ce sont les Confréries établies, savoir : à Chambly, en 1520 ; à Senlis, en 1618 ; à Compiègne, au siècle dernier vraisemblablement, et à Beauvais, où la Confrérie fut réorganisée le 17 décembre 1857, en l'église cathédrale, et affiliée à l'Archiconfrérie de l'Adoration perpétuelle, érigée dans la communauté des Dames Bénédictines du Saint-Sacrement, à Arras.

La *Revue* exprimait en même temps le pieux désir de voir entreprendre et publier l'histoire des Confréries du Très Saint Sacrement dans tout le diocèse de Beauvais, Noyon et Senlis.

Un tel travail exigerait de nombreuses et patientes recherches, mais il fournirait certainement une belle gerbe eucharistique. Quelque glaneur courageux se mettra-t-il à l'œuvre?... En attendant cette future moisson, voici un épi seulement recueilli dans la paroisse d'Ève, de l'ancien diocèse de Senlis, sur l'origine et le fonctionnement de la Confrérie du Très Saint Sacrement.

**I. — Origine et Indulgences générales. —** Cette Confrérie date de la fin du xiv<sup>e</sup> siècle. Nous ne savons



pas si, à cette époque, il en existait beaucoup de semblables dans la chrétienté. Ce qui est certain, c'est que le pape Urbain IV, voyant plusieurs hérétiques nier la présence réelle de Notre Seigneur Jésus-Christ dans l'adorable Eucharistie, établit en 1264 la fête du Saint Sacrement et accorda des indulgences à ceux qui assisteraient dévotement à l'office le jour de la fête et pendant l'octave (1). C'est de cette dévotion à la Sainte Eucharistie que sont issues les Confréries du Saint-Sacrement, dans lesquelles des fidèles s'associaient pour mieux honorer ce mystère sacré et d'une manière plus particulière que le commun du peuple, menant une vie plus régulière et pleine de piété en s'approchant plus souvent de la sainte Table. C'était le moyen de relever le mépris et l'abus que les hérétiques et les mauvais chrétiens faisaient des merveilles de Dieu dans la Sainte Eucharistie.

Aussi, les Souverains Pontifes encouragèrent-ils fortement ces Confréries par les privilèges et les grâces spirituelles et temporelles dont ils les enrichirent successivement avec une largesse intarissable.

La confrérie d'Ève date, disions-nous, de la fin du xiv<sup>e</sup> siècle. Son fondateur, Jean de Bruières, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, seigneur en partie d'Ève, etc., qui avait fait plusieurs pèlerinages

(1) Pour assister aux premières vêpres la veille de cette fête, 100 jours; pour les matines, 100 jours, autant pour la messe et autant pour les vêpres; pour chaque petite heure, 40 jours. En assistant à l'office entier du Saint Sacrement, les fidèles gagnent pour toute l'Octave 4,760 jours d'indulgences. (Extrait du petit opuscule imprimé à Senlis, en 1742, ayant pour titre : « *Confrérie du Saint-Sacrement établie en l'église d'Ève, diocèse de Senlis* », avec cette épigraphe : *Qui in hoc servit Christo, placet Deo, et probatus est hominibus*. Rom. 14.)

en Terre Sainte, fut inhumé dans l'église d'Ève, vers l'an 1400.

Ainsi le constate un procès-verbal rédigé le 18 avril/ 1669, par ordre de Messire Denis Sanguin, évêque de Senlis. Il était reconnu du temps de ce prélat que la confrérie du Très Saint Sacrement existait à Ève *au moins deux cents ans avant lui*. Il s'était fait présenter les titres de l'église paroissiale d'Ève. Le procès-verbal mentionne un titre qui avait échappé à l'*irruption des guerres* et qui porte la date de 1549. Il est question dans ce vieux titre des comptes de la confrérie ; il y est rapporté qu'elle est établie depuis longtemps et que l'office se faisait comme il se fait à présent. L'évêque reconnaît les indulgences accordées par les bulles des Souverains Pontifes, notamment celles du Pape Paul V, du 3 novembre 1606 ; il confirme et vise celles que Clément X accorda en 1671, et dont nous indiquerons le texte plus loin.

Tous les papiers de la paroisse ont disparu à la Révolution, en même temps que la dotation de biens faite par Jean de Bruières à sa chère confrérie.

J'ai vu, à Senlis, entre les mains du prévôt de la confrérie du Saint-Sacrement de cette ville, les règlements, offices, etc., pour les confrères. Les indulgences ne sont pas moins nombreuses pour Senlis que pour Ève. Ce sont en grande partie les mêmes ; elles ont été accordées en général aux mêmes époques et par les mêmes Papes. Ce livre de la confrérie de Senlis fait remarquer qu'en 1264 déjà, le Pape Urbain IV accordait des indulgences à ceux qui assistaient aux offices du Saint Sacrement, comme nous l'avons vu plus haut.

Il paraît par le compte de gestion de l'exercice 1549,

le plus ancien qu'on ait retrouvé, que la confrérie d'Eve avait un bon fonctionnement et tenait à jouir des indulgences accordées, dix ans auparavant, aux confréries de la ville de Rouen par la Bulle du Pape Paul III, en date du 30 novembre 1539.

Le pape Jules III par sa bulle du 1<sup>er</sup> août 1551, puis Grégoire XIII, par celle du 6 août 1573, confirmèrent et même augmentèrent les indulgences accordées à toute confrérie du Saint-Sacrement. Enfin Paul V, pour rendre durables ces pieux établissements et entretenir la dévotion envers la Sainte Eucharistie, leur accorda, par une bulle du 3 novembre 1606, les indulgences dont jouissait la confrérie d'Eve, et qui lui furent spécialement maintenues par Clément X le 17 avril 1671.

Entre temps, le même évêque de Senlis avait approuvé ou déclaré confirmer telle qu'elle avait été octroyée par le pape Clément VIII, l'indulgence attachée à la prière « *Loué soit et honoré le Très Saint Sacrement!* » que les confrères devaient réciter plusieurs fois le jour, surtout en passant devant l'église, ou en y entrant comme en sortant, en se levant et en se couchant. Messire Sanguin reconnaît comme authentique cette clause qui pourrait paraître singulière, à savoir que les cinq premières fois qu'on dira la prière en question : *Loué; etc.*, avec les conditions requises, on délivrera cinq âmes du Purgatoire ! Encore qu'il n'y ait là rien de contraire à la théologie, nous avons été frappé de cette particularité. Elle n'a rien au fond d'extraordinaire, et c'est postérieurement à l'approbation de l'évêque de Senlis qu'elle a été approuvée par un de ses successeurs, François Firmin, le 20 mars 1739. Ce dernier prélat, un an auparavant, se déclarait heureux de donner des marques de son approbation à

la confrérie d'Ève, déjà bénie et encouragée par ses prédécesseurs. Elle l'a été particulièrement par le pape Clément X, comme on va en juger.

**II. — Bulle spéciale à la Confrérie d'Ève. —**

« Nous, Clément X, Pape, à la postérité. Étant informé qu'il y a dans l'église paroissiale de Notre-Dame d'Ève, diocèse de Senlis, une pieuse confrérie de fidèles de l'un et l'autre sexe, sous l'invocation du Très Saint Sacrement, canoniquement érigée ou à ériger pour les personnes de tous états et conditions, dont les confrères et sœurs exercent beaucoup d'œuvres de religion et de charité, et souhaitant que la dite confrérie prenne de jour en jour de nouveaux accroissements :

« Accordons par la confiance que nous avons dans la miséricorde de Dieu, et dans l'intercession des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, à tous les fidèles de l'un et l'autre sexe qui seront reçus à l'avenir dans la dite confrérie, et qui vraiment contrits se confesseront et communieront, Indulgence plénière et pardon de tous leurs péchés le jour de leur réception.

« Accordons aussi la même indulgence plénière à l'article de la mort à tous les confrères et sœurs qui sont ou seront de la dite confrérie, pourvu qu'ayant un cœur vraiment contrit, ils se soient confessés et communisés, et même à ceux qui, étant empêchés de recevoir les sacrements, auront un sincère repentir de leurs péchés, et invoqueront au moins de cœur s'ils ne le peuvent de bouche le saint nom de Jésus.

« Accordons pareillement indulgence plénière à tous ceux des dits confrères ou sœurs, qui, après s'être de même confessés et avoir communisé dans les dispositions d'une véritable pénitence, visiteront dévotement tous

les ans l'église ou la chapelle de la confrérie le jour de la fête du Saint Sacrement, depuis les premières vêpres jusqu'au soleil couché, et y prieront pour la paix entre les princes chrétiens et l'exaltation de la sainte Église, notre mère.

« Accordons aussi une indulgence de sept ans et autant de quarantaines aux confrères et sœurs qui, après s'être confessés de leurs péchés, et avoir communie avec un cœur vraiment pénitent, visiteront la dite église, y feront leurs prières quatre autres jours de l'année qui seront choisis une fois seulement par eux et approuvés par l'Ordinaire, soit que ce soit des jours de dimanches ou de fêtes, ou même des jours ouvriers, et toutes les fois que les dits confrères et sœurs assisteront à la messe ou autres offices divins dans la dite église ou chapelle, ou aux assemblées tant publiques que particulières de la dite confrérie en quelques endroits qu'elles se fassent, qu'ils exerceront l'hospitalité envers les pauvres, qu'ils contribueront par eux ou par d'autres à mettre la paix entre les personnes divisées, qu'ils assisteront aux enterrements, tant des confrères et sœurs défunts que des autres, qu'ils accompagneront le Saint Sacrement aux processions que l'on fera par la permission de l'Ordinaire, lorsqu'on le portera aux malades ou dans quelques autres occasions que ce soit, ou que, ne pouvant pas l'accompagner, ils réciteront une fois l'oraison dominicale et la salutation angélique, lorsque l'on sonnera la cloche pour cela, qu'ils réciteront cinq fois l'oraison dominicale et la salutation angélique pour les âmes des confrères et sœurs défunts ; toutes les fois, enfin, qu'ils ramèneront à la voie du salut quelque personne qui s'en sera écartée, qu'ils apprendront les commandements de Dieu et les choses nécessaires au salut à

ceux qui les ignorent, et qu'ils exerceront quelque autre œuvre de religion et de piété : nous leur remettons pour chacune de ces bonnes œuvres soixante jours de pénitence qui leur auront été enjointes, et dont ils se trouveront redevables à Dieu en quelque manière que ce soit, le tout suivant la forme accoutumée de l'Église en pareil cas, et en vertu de ces présentes, que nous donnons pour avoir leurs effets à perpétuité.

« Voulons cependant que si quelque autre indulgence a été accordée à perpétuité, ou pour un temps qui ne soit pas encore expiré, aux dits confrères et sœurs, par une autre voie, les présentes soient de nulle valeur pour eux, et que, si la dite confrérie est actuellement, ou vient à être dans la suite associée, unie et incorporée en quelque manière que ce soit à quelque archiconfrérie, les Bulles antérieures et quelques autres que ce puissent être ne lui puissent servir en aucune manière, mais dès lors demeurent nulles.

« Donné à Rome à Sainte-Marie Majeure, sous l'anneau du Pêcheur, le dix-sept avril 1671, la première année de notre pontificat. »

N'est-il pas juste, en face de tant d'avantages pour les confrères du Saint-Sacrement, de répéter avec le psalmiste : « Vos amis, mon Dieu, sont trop bien récompensés ! » (Ps. 138.)

Dans les temps de foi, le désir de gagner les indulgences maintenait la confrérie en état de prospérité (1).

(1) L'opuscule de 1742, la *Confrérie du Saint-Sacrement établie à Eze*, insiste sur l'intérêt que les fidèles ont à gagner ces indulgences et leur donne l'explication des grâces qu'elles procurent en ces termes, qui résument la doctrine de l'Église :

« L'indulgence que l'Église accorde aux pécheurs dans ces actes de religion consiste dans la rémission des peines temporelles que

La dernière liste des membres que nous avons sous les yeux est de 1868, elle porte un total de cent vingt et un confrères et sœurs. C'est un joli chiffre pour une paroisse de deux cent soixante-dix-huit habitants ! Leurs statuts ont été modifiés en 1855 par l'ordonnance épiscopale que nous reproduisons *in extenso*.

**III. — Règlements et pratiques pour les Confrères du Très Saint Sacrement.** — Joseph-Armand Gignoux, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siège apostolique, évêque de Beauvais, Noyon et Senlis, assistant au trône pontifical, etc.

Voulant conserver son ancienne splendeur à la Confrérie du Très Saint Sacrement érigée dans la paroisse d'Ève, de notre diocèse, vers la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, et lui assurer une existence durable dans ces temps d'indifférence religieuse ;

le confesseur devrait imposer selon les canons, ou les anciennes règles de l'Église, parce que, comme il faut absolument que le pécheur satisfasse à la justice de Dieu ou en ce monde ou en l'autre et que les pénitences qu'on impose à présent ne sont pas proportionnées à la grandeur des crimes, comme celles que l'Église ordonnait autrefois par ses règles ; par exemple, pour avoir parlé à l'église pendant le service divin, elle ordonnait de jeûner dix jours au pain et à l'eau ; et pour avoir dansé un jour de dimanche ou fête devant la porte de l'église, trois ans de pénitence ; ainsi de même du reste des autres péchés pour lesquels des pénitences de dix ou douze années, et rudes à proportion de l'énormité du crime ; l'Église, par ces indulgences remet toutes ces années de pénitence que le pécheur serait obligé de subir dans le Purgatoire pour satisfaire à la justice de Dieu, et comme la réflexion que l'homme peut faire sur sa vie doit le faire trembler pour les années qu'il aurait à passer en pénitence pour ses péchés, il doit se porter à gagner les indulgences dans l'ordre que Notre Saint Père le Pape le prescrit par sa Bulle pour se purger de ses péchés et se rendre ami de Dieu... »

Après avoir pris connaissance des anciens règlements publiés l'an 1630, par M<sup>sr</sup> Nicolas Sanguin, évêque de Senlis, les avons approuvés et en avons permis la réimpression.

Avoûs en outre, pour le bien de la dite Confrérie, approuvé les dispositions suivantes :

ARTICLE PREMIER. — *Conditions d'admission.* — Nul ne sera admis ni maintenu dans la dite Confrérie s'il ne remplit ses devoirs religieux et ne jouit d'une réputation exempte de reproches.

La réception doit se faire à l'église de la paroisse. Le confrère est reçu solennellement, en public ou en particulier, par M. le Curé, en se conformant au cérémonial indiqué dans le petit manuel de la Confrérie.

ART. 2. — *Conditions d'administration.* — La dite Confrérie sera administrée par un président, un trésorier, un secrétaire et quatre conseillers. La charge de président est et demeure attachée au titre de Curé de l'église paroissiale de Notre-Dame d'Ève; les autres charges seront renouvelées tous les deux ans.

ART. 3. — *Réunions du Conseil.* — Les membres du Conseil d'administration s'assembleront tous les ans, suivant l'ancien usage, le dimanche de la Sainte Trinité, à l'issue des vêpres, au presbytère de la paroisse.

Indépendamment de cette assemblée annuelle, les membres du conseil pourront s'assembler dans le courant de l'année, sur la convocation de M. le Curé, autant de fois que besoin sera.

Les comptes rendus de la réunion et la liste des confrères seront rédigés par le secrétaire. Ces différentes pièces formeront les archives de la Confrérie; elles devront rester au presbytère, une copie du procès-verbal de la réunion annuelle sera envoyée à M<sup>sr</sup> l'Évêque de Beauvais avec la liste de tous les confrères.

C'est dans cette assemblée annuelle qu'on réglera les dépenses à faire pour tout ce qui concerne le culte dû au Saint Sacrement.

On fixera la dépense qui devra être faite pour les pains bénits ou gâteaux que l'on est dans l'usage de distribuer aux confrères le dimanche après l'octave du Saint Sacrement, qui est le jour de fête de la Confrérie.

C'est également tous les ans, dans cette assemblée, que le trésorier rendra ses comptes entre les mains de M. le Curé, président, qui en fera l'examen concurremment avec les membres du conseil. Après vérification tant des recettes que des dépenses, il



sera donné décharge au trésorier des deniers; ou son *debet*, s'il est reliquataire, sera constaté par le procès-verbal de la séance, et dans ce dernier cas il souscrirait l'obligation de se libérer de ce dont il serait redevable envers la Confrérie dans un délai fixé par M. le Curé et les autres membres du Conseil d'administration.

**ART. 4. — Rétribution annuelle.** — Chaque membre paiera une rétribution annuelle de *un franc vingt centimes* (1) qui sera versée entre les mains du trésorier le jour de la fête de la Confrérie. Le produit de la quête faite aux vêpres de la fête de la Confrérie sera également versé dans la caisse de la Confrérie.

Aucune dépense ne pourra être faite sans l'assentiment du Conseil.

**ART. 5. — Des processions et saluts du Saint Sacrement.** — Aux processions, la Confrérie sera précédée immédiatement de la bannière; il y aura toujours quatre confrères pour porter les torches aux quatre côtés du dais. Les quatre membres, ainsi que celui qui devra porter la bannière, seront désignés par M. le Curé ou à son défaut par le trésorier.

Le dimanche après l'octave du Saint Sacrement, qui est l'octave de la solennité, fête de la Confrérie, il y aura exposition du Très Saint Sacrement à la messe et aux vêpres. Après les vêpres, procession extérieure du Très Saint Sacrement et salut solennel.

Il y aura exposition du Très Saint Sacrement à la messe et aux vêpres du premier dimanche de janvier, avril, juillet et octobre. Aux vêpres, il y aura procession du Très Saint Sacrement à l'intérieur de l'église. La cérémonie sera terminée par un salut solennel.

**ART. 6. — Convoi des membres défunts.** — Le guidon (2) de la Confrérie précédera le convoi de chaque confrère ou sœur défunts; quatre confrères au moins y assisteront en portant un cierge à la main; ils accompagneront le corps jusqu'au cimetière.

(1) On voit par les comptes depuis 1549 jusqu'en 1622 qu'on donnait deux sols six deniers pour être reçu dans cette Confrérie, et qu'ensuite on payait quinze sols jusqu'en 1658. En 1659, les confrères ont payé chacun six sols pour chaque confrère décédé, et la somme était employée à faire dire des messes.

(2) Le *guidon* est distinct de la bannière qu'on porte aux processions du Saint Sacrement. Il sert seulement aux convois des confrères et présente d'un côté un *Eccs homo* et de l'autre un ostensor.

Il sera célébré un service tous les ans, le lendemain de la fête de la Confrérie, pour tous les confrères et sœurs défunts.

Le premier jeudi de chaque mois, il est dit une messe pour les défunts de la Confrérie.

Tous les dimanches, les confrères défunts sont recommandé au prône.

Les frais du service célébré le lendemain de la fête et de la messe dite tous les mois seront payés par la Confrérie, et les honoraires seront réglés d'après le tarif des oblations du diocèse de Beauvais (1).

Donné à Beauvais, sous notre seing, notre sceau et le contre seing du Secrétaire de l'évêché, le vingt-sixième jour de février de l'an de Notre-Seigneur mil huit cent cinquante-cinq.

*Signé* : JOSEPH-ARMAND, Év. de B., N. et S.

Par mandement :

*Signé* : LAURENT.

Tels sont les renseignements sommaires que nous avons relevés sur l'origine, les moyens et l'organisation de la Confrérie du Saint-Sacrement dans la paroisse d'Ève.

Puisse cette association si respectable par son objet et son antiquité continuer de se recommander à tous les paroissiens par les services qu'elle rend non seulement à la religion en général, mais à chacune des âmes des confrères qu'elle unit dans le culte suréminent de l'Eucharistie, dans l'adoration, l'amour et l'imitation de Jésus-Christ vivant, quoique caché, au sacrement de l'autel ! N'est-ce pas à chacun des membres qu'il convient de redire avec foi : « A qui irions-nous, Seigneur ? vous avez les paroles de la vie éternelle. »

---

(1) En 1742, lorsque fut imprimé le petit livre de la Confrérie, « un chapelain disait cinq jours de la semaine la messe pour la Confrérie, avec les vêpres le mercredi et jeudi, et la messe haute du Saint Sacrement, matines le samedi après les vêpres pour le dimanche, et un service solennel tous les ans pour les défunts confrères ».

## QUELQUES OBSERVATIONS

AU SUJET D'UNE

### ÉGLISE NEUVE ÉRIGÉE SOUS LE VOCABLE DE LA SAINTE EUCHARISTIE

à Saint-Remi en l'Eau, au diocèse de Beauvais.

---

La petite paroisse de Saint-Remi en l'Eau, doyenné de Saint-Just en Chaussée (Oise), a vu s'élever en 1878-79 une église qui peut être citée comme un beau modèle pour les campagnes.

Sa construction est élégante, ses proportions sont bien comprises et l'ensemble est des plus gracieux. *Bene fundata est domus Domini.*

La généreuse et pieuse fondatrice, M<sup>me</sup> la Comtesse de Cintré, a pu dire avant sa mort : *Vidi Jerusalem novam paratam sicut sponsam viro suo.*

Ce n'est pas le lieu de faire ici la description technique de l'édifice, dont la forme d'ailleurs est celle d'une croix latine très régulière, du style du xiii<sup>e</sup> siècle, qui semble être celui qu'affectionnent les architectes, MM. Delefortie, d'Amiens, dont la vie se passe à bâtir des églises au Dieu de nos autels.

Je relève deux points de détail relatifs à la Sainte Eucharistie qui sont sujets à critique.

**I. — L'Inscription du Portail.** — Dans le tympan du portail, l'inscription suivante se présente en lettres d'or :

IN HONOREM  
S.S. EUCHARISTIE IN QUA  
DOMINUS JESUS PERENNITER  
SUB SIGNO VIVENS, COR SUUM  
SACRATISSIMUM EXHIBET NOBIS  
AD INTERPELLANDUM APUD PATREM  
CORDIS B. AC IMMACULATE  
MARIE VIRGINIS DEIPARÆ  
ANNO M.D.CCC.LXXIX.

De saint Remi, patron du pays, il n'est fait aucune mention.

Il y aurait lieu sans doute d'observer qu'il n'est point d'usage qu'une église ait pour vocable proprement dit l'Eucharistie. Ce serait un pléonasme liturgique.

L'église n'est pas autre chose que la maison de l'Eucharistie, *Hæc est domus Domini*. On ne construit pas une église pour un autre but que celui d'abriter le corps adorable de Jésus-Christ.

Le Sacré Cœur de Jésus, à la rigueur, peut être considéré comme vocable, mais non l'Eucharistie.

Et puis, l'expression *sub signo* est-elle bien exacte ? *Signum* est-il pris justement dans le sens du miracle de la présence très réelle, quoique très mystérieuse de Jésus-Christ ? Veut-il dire sacrement, signe d'une chose sacrée ? Cette signification pourrait être admise théologiquement, et c'est sans doute la seule manière d'interpréter la dédicace en question. L'Eucharistie, en effet, contient le corps et le sang du Sauveur invisibles, avec la nourriture de l'âme, dont elle est le signe par les

espèces visibles du pain et du vin matériels, et, en cette qualité, c'est un sacrement.

**II. — Vitrail représentant l'Hostie.** — En entrant dans cette église, on est agréablement frappé de l'aspect de l'ensemble : *lapides pretiosi omnes muri tui*. Le regard s'arrête satisfait sur les baies ajourées, sur la sculpture trop mesurée peut-être, qui a son efflorescence, et sur les voûtes qui ressemblent à une tente jetée sur des colonnes. « C'est, suivant le langage d'un célèbre architecte, comme un firmament figuré, vers lequel s'élèvent les prières et les soupirs des fidèles, et qui reporte la pensée vers le trône du Tout-Puissant, objet de nos vœux et de nos espérances. » (M. d'Anstaing, de Tournay.)

Le peintre verrier (1) a dû adresser à Celui qui venait de faire élection de domicile dans cette nouvelle église cette fervente prière :

*Hæc templa imple benigno lumine*, car la lumière, grâce à son heureux travail, s'y répand avec les teintes les plus chaudes de la topaze, de l'émeraude et des rubis. *Hic margaritis emicant*.

Mais habitué à traiter avec tant d'amour et de respect les sujets ordinaires, trop souvent rendus froidement, quoique si dignes d'élever l'intelligence et de réchauffer les cœurs des artistes chrétiens, il s'est trouvé en face d'une difficulté insurmontable, pour la fenêtre du fond de l'abside.

Le vitrail se compose de deux parties. Dans la partie supérieure l'artiste a représenté la Sainte Trinité et au-dessous une grande hostie blanche, au centre de

(1) M. Roussel, de Beauvais.

laquelle on aperçoit l'apparition de Notre-Seigneur, et sur le contour de l'hostie la légende : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*.

Au bas, à droite de ce tableau, la donatrice à genoux tient dans ses mains son église qu'elle offre à Notre-Seigneur. Au milieu les armoiries de la donatrice (1), et autour un semis de lys symbolisant le Sacré-Cœur.

A première vue, l'ensemble de ce vitrail plaît par son agencement et le fini du dessein, et la vivacité du coloris.

Nous aurions à faire nos réserves sur les détails reproduits par l'artiste : Ce n'est pas ainsi que l'iconographie chrétienne symbolise la Trinité.

N'est-ce pas aussi une idée bizarre de représenter, dans toute la largeur de la baie, un grand cercle sur verre blanc dépoli, au milieu duquel apparaît Notre-Seigneur tout habillé ?

Le peintre, affranchi d'entraves étrangères, eût représenté, nous a-t-il dit, un prêtre à l'autel, perpétuant la présence de Jésus-Christ au milieu des hommes. On aurait pu lire dans un phylactère : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*. Cette représentation eût été à la fois plus artistique et plus instructive.

L'hostie consacrée a sa place marquée dans le tabernacle ou dans l'ostensoir, appelé aussi monstrance. C'est le Dieu caché : *Deus absconditus, latens Deitas, sub his figuris vere latitas*, etc. Mais il nous choque de voir un vitrail servir de monstrance derrière le tabernacle et simuler une exposition perpétuelle.

De ces remarques, une conclusion se dégage. Il est louable, assurément, de mettre en relief notre dogme

(1) Écartelé d'azur et d'argent, 1 et 4 d'argent portant 4 huquets de sable, et 2 et 3 d'azur avec billettes percées d'argent.

eucharistique, et de placer sous les regards des chrétiens des emblèmes et des figures qui leur rappellent d'une façon sensible, en quelque sorte, notre grand mystère. Mais l'Église catholique a ses traditions respectables, et l'artiste chrétien doit toujours s'inspirer aux meilleures sources, ne point se jeter dans le travers d'innovations fantaisistes ; il fera bien de rechercher non point ce qui répond à une dévotion particulière, mais de traiter dignement l'Eucharistie, et de demeurer toujours dans la vérité théologique aussi bien que dans les données iconographiques.

---





# ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

---

## PROCÈS-VERBAL

A quatre heures et demie s'est tenue l'Assemblée générale, sous la présidence de M<sup>gr</sup> le Cardinal LANGÉNIEUX.

Nous retrouvons à ses côtés NN. SS. les Evêques et les Prélats dont nous avons, ce matin, constaté la présence, et auxquels sont venus s'adjoindre un nombre plus considérable d'ecclésiastiques et de laïques de distinction. L'Orient, nous l'avons dit, a ses représentants à Reims, et ce n'est pas sans intérêt que l'on voit sur l'estrade, assis autour de LL. EÉ. les Cardinaux de Reims et de Bordeaux, des évêques et des prêtres se signalant par leur pittoresque costume, ainsi que des membres de différentes Eglises catholiques de l'Orient. C'est presque comme à Rome. Tous les ordres religieux ont des représentants : Bénédictins, Jésuites, Capucins, Prémontrés, Pères Blancs d'Afrique, Dominicains, Frères des Ecoles chrétiennes.

Aux séances générales, les dames sont admises sur présentation d'une carte personnelle. Leur nombre a considérablement grossi l'assistance.

Dans leurs rangs nous reconnaissons et saluons, — sans vouloir ici les nommer, — les zélatrices de toutes les œuvres rémoises de dévotion et de charité. Sauraient-elles demeurer étrangères à ce qui intéresse la gloire du Maître, initiateur de toutes les œuvres, Jésus-Eucharistie ?

L'immense Salle des Rois est remplie jusqu'au fond, malgré les ardeurs de la température.

Mais plus haut que toute cette assemblée, plus haut que les Evêques et les Cardinaux, il y a le Souverain Pontife qui réunit sous sa houlette pastorale tous les Catholiques de toutes les régions.

Le premier devoir d'une assemblée comme la nôtre, dit Son *Éminence*, est d'envoyer à notre Père commun,

S. S. Léon XIII, l'hommage de notre dévotion, intention, **M<sup>or</sup> Doutreloux** donne lecture dont voici le texte :

Cardinal Rampolla, Vatican, Rome.

Leurs Éminences les Cardinaux Langénie, Reims, et Lecot, archevêque de Bordeaux, président du Congrès eucharistique, plusieurs d'Orient et d'Occident, sept cents Congressistes acclament l'*Encyclique aux Princes et aux Peuples* leurs hommages aux pieds de Sa Sainteté, leurs personnes et leurs travaux la bénédiction.

Cardinal

Toute l'assemblée ratifie, par d'unanimes applaudissements, cet hommage rendu à tous les fidèles.

La parole est donnée à **M. l'abbé Maury** rapide aperçu, résume les travaux des Congrès eucharistiques qui ont eu lieu jusqu'à ce jour, l'un des membres les plus fidèles. Il dit que bien qu'ils sont appelés à produire encore.

Le **R. P. Delaporte** devait ouvrir les horizons au Congrès de Reims, en nous parlant de l'Eucharistie et de la vie nationale de la France. Mais n'ayant pas à l'appel de son nom, l'assemblée d'entendre cette éloquente et patriotique parole vibrer toutes les âmes dans un même amour de la France et de l'Eucharistie, principe et fondement de ses gloires. — Du moins les enseignements des grandes leçons de notre histoire nationale, les pages de son Rapport, intégralement relues, loin les accents de sa foi avec le cri de ses vœux.

**M. le chanoine Le Conte**, vicaire général, laissant de côté ces grands aperçus, consacre dans un domaine plus intime, où l'édification profite.

Il donne sur les Oeuvres eucharistiques

## S EUCHARISTIQUES

diocèse de Rodez.

stitution de l'adorable  
ne fut-il pas l'image  
disciple de l'amour,  
son maître, nous a  
qui furent émis. Dans  
ples rendirent à Dieu  
osèrent les principes  
et avoir les uns pour

s, nous n'avons pour  
le Dieu d'amour en  
le la divine charité.  
d'œil rapide sur les  
mira à mieux saisir  
salem et de Reims.

fut communiquée à  
réunions eucharis-  
et d'amener au pied  
iens, le saint prélat  
faire mouvoir toutes  
empressa-t-il d'aller  
du succès de cette  
du premier congrès  
leur de leur foi au  
es hommages rendus  
rs ne purent s'em-

En terminant cet exposé, plusieurs fois applaudi, **M<sup>re</sup> Péchenard** adresse des remerciements chaleureux aux dames religieuses de l'Assomption, dont le dévouement et le zèle ont été pour beaucoup dans la réussite du Congrès de salem. (*Applaudissements.*)

**M<sup>re</sup> Doutreloux** remercie **M<sup>re</sup> Péchenard** du bon résumé dont il vient de donner lecture, et qui est comme un hymne adressée au Dieu de l'Eucharistie, hymne dans laquelle il a fait passer toute son âme.

La séance est levée à six heures vingt minutes.

---

## HISTOIRE SOMMAIRE DES CONGRÈS EUCHARISTIQUES

Par M. l'abbé J. MAUREL, du diocèse de Rodez.

---

A la dernière Cène, après l'institution de l'adorable sacrement de nos autels, le cénacle ne fut-il pas l'image de nos réunions eucharistiques ! Le disciple de l'amour, qui s'était reposé sur la poitrine de son maître, nous a transmis les discours et les vœux qui furent émis. Dans ces colloques, le Maître et les disciples rendirent à Dieu de solennelles actions de grâces et posèrent les principes de l'amour que les chrétiens doivent avoir les uns pour les autres.

Dans nos Congrès eucharistiques, nous n'avons pour but que de faire aimer et adorer le Dieu d'amour en travaillant à embraser les cœurs de la divine charité. C'est ce qui ressortira d'un coup d'œil rapide sur les Congrès précédents, et nous conduira à mieux saisir encore le but des Congrès de Jérusalem et de Reims.

I. — Lille. — Quand, en 1879, fut communiquée à M<sup>r</sup> de Ségur la pensée de faire des réunions eucharistiques, croyant avoir trouvé le secret d'amener au pied des autels les cœurs vraiment chrétiens, le saint prélat augura qu'il tenait le ressort pour faire mouvoir toutes les œuvres catholiques. Aussi, s'empressa-t-il d'aller conférer avec son Maître du ciel du succès de cette œuvre. Voilà pourquoi les membres du premier congrès furent tellement ranimés dans l'ardeur de leur foi au Très Saint Sacrement, qu'à la vue des hommages rendus à Jésus dans l'Eucharistie, plusieurs ne purent s'em-

pêcher d'affirmer que ce fait seul les dédommageait amplement des sacrifices imposés pour se rendre à Lille. Une telle charité déborda tellement sur tous les cœurs que des hommes inconnus la veille s'aimèrent dès lors comme des frères. Ces premières réunions firent naître dans tous les membres un ardent et inextinguible désir de voir glorifié et aimé le Très Saint Sacrement de l'autel.

**II. — Avignon.** — Les solennités d'Avignon en 1882 ne le cédèrent pas à celles de Lille. Cependant, comme le premier Congrès n'avait eu pour but principal que de faire connaître les œuvres eucharistiques, les réunions d'Avignon révélèrent une tendance à démontrer l'influence sociale de l'hostie.

« On nous voit réunis, disait M. le chanoine Didiot, pour rendre à Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement des devoirs... un peu moins disproportionnés à son droit infini... On nous voit résolu à élever bien haut et à porter en triomphe l'étendard de Jésus, fils de Dieu... prenant les humbles dehors du pain et du vin pour manteau royal... On nous voit, et les acclamations du peuple chrétien répondent à notre entreprise..., l'on bénit nos efforts, l'on nous crie de toutes parts : Courage, restaurez ces traditions, faites prévaloir ce droit divin, détruisez cette injuste et horrible proscription, qui voudrait avoir raison de ce qu'il y a de plus imprescriptible sur la terre... Enfin, ce qui fixe sur nous tant de regards bienveillants, c'est que ce Congrès est l'œuvre de la plus haute charité... Nous travaillons en d'autres assemblées à donner aux pauvres le pain matériel, celui du corps, et le pain de la science, celui de l'esprit..., mais le froment qui nourrit le corps,

la vérité qui nourrit la raison ne fournissent qu'un pain purement humain ; or, à l'homme appelé par Dieu à vivre de la vie divine, il faut un pain divin faisant vivre divinement ; et ce pain, c'est Jésus-Christ, fils de Dieu, devenu chair à cause de nous et devenant pain pour être notre nourriture. Tel est le pain que le Congrès veut donner aux hommes. Nous disons à tous : prenez et mangez ce que nous prenons et mangeons ; demandez au Père céleste votre pain quotidien, le pain de la communion ; adorez et recevez ce pain, savants et philosophes... Voilà le langage que nos Congrès eucharistiques ne cesseront de faire entendre. »

Remarquons, Messieurs, qu'il ne s'agit nullement dans nos assemblées de définir des questions de dogme, ni de décider des points controversés, mais seulement de mettre en présence des hommes qui s'occupent d'œuvres eucharistiques. Nos congrès sont l'exposition des moyens à employer dans toutes les contrées pour développer la dévotion à Jésus-Hostie. Chaque jour, dès le matin, les membres se retrouvent au pied des autels pour prier, rendre hommage et réparer. Durant le jour, tandis que dans les commissions ou dans les assemblées on expose les moyens les plus propres à honorer la divine Hostie, la foule se presse autour de l'autel pour supplier et faire réparation d'honneur ; la prière et l'adoration marchent de pair avec l'étude ; le Saint Sacrement est exposé pendant tout le Congrès ; et ce que préparent les travailleurs, comme ce que demandent ceux qui adorent et prient, c'est le règne social de Jésus-Christ.

**III. — Liège.** — En 1883, les grandes solennités eucharistiques de Liège furent comme le couronnement

des réunions de Lille et d'Avignon. Plus de trois cents prêtres de tous les diocèses de Belgique y prirent part; les principales villes de France y eurent leurs délégués; la Suisse, l'Italie, la Hollande, l'Angleterre, l'Espagne, l'Amérique avaient tenu à s'y faire représenter. Pendant près d'une semaine les membres de ce Congrès se réunirent quatre fois par jour pour faire le récit d'une foule d'œuvres; tout le dogme de l'Eucharistie, ses splendeurs, ses propriétés, son action, son influence, son culte furent traités, prêchés et démontrés dans des rapports et dans des discours dont la valeur respective était sans égale, et dont l'ensemble constitue un faisceau doctrinal d'une haute portée.

**IV. — Fribourg.** — Cependant les solennités de Fribourg en 1885 surpassèrent celles de Liège. Nous fûmes là en présence d'un spectacle autrement splendide et autrement consolant. La ville, la municipalité, le gouvernement, l'épiscopat suisse s'associèrent à notre œuvre; les splendeurs de la nature et de l'art s'unirent aux sympathiques démonstrations de l'armée, des magistrats, d'un peuple entier; nous pûmes nous écrier: En vérité nous allons de progrès en progrès sur le chemin eucharistique; des hauteurs de Saint-Michel nous voyons poindre à l'horizon l'aurore de la résurrection des peuples chrétiens. Ah! Messieurs, je n'oublierai jamais ce moment solennel du jour des hommages où, sur la grande place, en présence de Fribourg et de toute la Suisse, M<sup>sr</sup> Mermillod, l'âme de ce Congrès, après avoir plusieurs fois soulevé de sa parole brûlante les applaudissements de la foule, s'arrêta en face de l'hostie posée sur un trône immense qui dominait l'horizon, puis élevant la voix: « *Maintenant*, dit-il, *tous*,



*répétez avec moi : Loué, béni, adoré soit à tout moment Jésus-Christ au Très Saint Sacrement ! »* 20,000 voix répétèrent : « *Loué, béni, adoré soit à tout moment Jésus-Christ au Très Saint Sacrement !* » Ce n'est pas assez, reprit le prélat : « *Levez la main en signe de serment et dites : Vive Jésus-Christ au Saint Sacrement ! qu'il règne sur nous et sur notre peuple* ». 20,000 mains se levèrent, et ce serment solennel fut juré avec l'énergie des âges chrétiens ; les gorges des montagnes le répétèrent en se le renvoyant de l'une à l'autre, tandis que les détonations du canon et les volées des cloches le redirent, à tous, à leur manière. La foule s'inclina, le roi des nations, le Dieu d'Israël bénit son peuple qui l'avait reconnu pour roi.

**V. — Toulouse.** — Au Congrès eucharistique de Toulouse, en 1886, Son Éminence le cardinal Desprez montra ce que peut un évêque quand il se fait l'intrépide défenseur des libertés de l'Église. Ces solennités se terminèrent par le pèlerinage à Lourdes devant la roche Massabielle.

**VI. — Paris.** — Paris, en 1888, voulut avoir son Congrès eucharistique. Ce fut le Congrès du Sacré-Cœur. Nous avons appris à Toulouse que les prétentions des pouvoirs humains n'ont rien à faire dans nos réunions : aussi, dans la grande ville, les assemblées privées et générales, les adorations de nuit et de jour, la journée des hommages, jouirent de la plus grande liberté ; le monde catholique assistait par l'esprit à ces assises au milieu de la Babylone moderne. Du premier jour au dernier, deux courants s'établirent parmi les âmes pieuses, celui de l'étude et celui de la prière ; des milliers

de personnes prirent part à ce congrès, et, au jour des hommages, la montagne du Sacré-Cœur se couvrit de fidèles qui venaient, selon la parole de Son Éminence le Cardinal Archevêque de Paris, témoigner reconnaissance et amour au Dieu de l'Eucharistie. Ce fut un beau triomphe pour Jésus-Hostie, et si le peuple de Paris ne se mêla pas à ces solennités comme celui de Fribourg, le succès n'en fut pas moins remarqué dans le monde social.

**VII. — Anvers.** — La septième grande assemblée internationale des œuvres eucharistiques nous réunit à Anvers en 1890. La Belgique, la Hollande, la France, l'Angleterre et l'Italie y prirent part. La grande cité belge se fait gloire d'honorer par des solennités exceptionnelles le Dieu de l'Eucharistie. Au moment où nous arrivions dans ses murs, sur l'immense place de Meir, devant le palais royal, du haut d'un reposoir couvert d'or et de soie, Jésus-Hostie bénissait la cité et ses habitants ; il parcourut avec l'image de Notre-Dame plusieurs quartiers de la ville au milieu d'une forêt de bannières, de banderoles, d'arcs de triomphe, enveloppé dans des nuages d'encens qui montaient vers les cieux avec les prières et les chants d'un peuple innombrable qui l'acclamait en tressaillant d'allégresse, de joie, de bonheur et de ravissement. Le soir de ce premier jour du Congrès, tout Anvers s'illumina pour nous montrer comment le peuple belge aime le Seigneur et la Vierge Notre-Dame. Nous comprenions alors que nous étions en pays vraiment catholique. La Belgique tient à montrer qu'elle est en Europe le boulevard de l'Eucharistie ; n'a-elle pas triomphé des hérésies de Tanchelin et de Béranger ? Ce fut dans une séance de ce Congrès que M<sup>sr</sup> l'Évêque de Luxembourg, après la lecture d'une

lettre d'un évêque grec, nous fit émettre le vœu d'associer à nos réunions les églises grecques. Ce vœu devait être fécond.

**VIII. — Jérusalem.** — Depuis quelques années, sous la protection de M<sup>sr</sup> Lecoq, évêque de Nantes, une association dite de la *Sainte Union* a été fondée au couvent du cœur miséricordieux de Jésus, à Saint-Nazaire sur Loire, dans le but de consoler et de délivrer Notre-Seigneur captif dans l'Eucharistie, au milieu des peuples schismatiques. Le moyen d'y parvenir est de convertir les dissidents en les ramenant à l'unité. Le Congrès eucharistique d'Avignon avait émis le vœu qu'il se formât une ligue de prières et de communions pour obtenir le retour des schismatiques. L'Assemblée d'Anvers avait confondu dans un même sentiment de foi et de charité l'Orient et l'Occident.

Considérant ces désirs, le Comité des œuvres eucharistiques résolut de suivre en 1893 le pèlerinage de pénitence organisé par les RR. PP. Augustins de l'Assomption, et de tenir un Congrès à Jérusalem, à côté du Cénacle.

Nous ne dirons rien ici de cette incomparable assemblée, dont une voix autorisée vous redira, Messieurs, le merveilleux spectacle et les travaux particuliers. Qu'il me suffise de tirer ma conclusion générale.

**Ce qu'ont fait les Congrès eucharistiques.** — Les grandes réunions des Congrès eucharistiques nous ont fait connaître des œuvres qui, dans toutes les contrées ont pour but d'amener le règne de Jésus-Christ ; mais ces pieuses assises ont manifesté une tendance à démontrer l'action sociale de l'Eucharistie, de telle sorte

qu'en suscitant de solennelles manifestations par des communions et des hommages, ces Congrès nous amènent à proclamer la royauté de Jésus-Christ, tandis que ses membres se sont occupés de rétablir ses droits dans la société et dans la famille. Le Divin Maître, par l'Eucharistie, vit au milieu de nous avec son humanité et sa divinité ; l'Eucharistie est le centre, le but final de toute dévotion, le principe universel de la grâce, elle possède tous les secrets de la vie ; le Christ dans l'Eucharistie est un agent réel et social dont l'influence s'étend non seulement sur la société religieuse, mais sur l'humanité entière : il est là notre Dieu, notre Sauveur, notre Maître ; de là, il agit sur les événements du monde, sur la marche des nations, sur les révolutions des empires, sur la civilisation des peuples, sur les arts, les sciences et l'industrie. Les assemblées eucharistiques, en nous rappelant ces titres de Notre-Seigneur, avec ses droits imprescriptibles et les devoirs que nous avons à lui rendre, ont fait la monographie des œuvres qui nous démontrent comment le Dieu de l'Eucharistie est le vrai soleil de l'humanité. C'est lui qui éclaire et illumine ceux qui s'exposent à ses clartés, qui réchauffe et féconde de ses rayons les âmes qui s'approchent de ce foyer. Les Congrès eucharistiques ont fait connaître les associations, les confréries, les institutions établies pour soutenir et propager l'action de l'Eucharistie dans les âmes et dans le monde ; ils nous ont fait la biographie des saints personnages qui ont fondé ces œuvres, et nous ont rappelé les faits merveilleux dont le Seigneur les a gratifiés pour récompenser ou raviver leur foi.

Hélas ! sur cette terre d'exil, il y a tant de douleurs et de contradictions qu'il faut que les clartés célestes descendent dans les cœurs lorsqu'ils subissent la per-

sécution, afin de soutenir la faiblesse humaine ; il faut aussi, puisque le Christ, Dieu et homme, dirige son Église, qu'il se manifeste, non seulement par des clartés intérieures, mais par des faits sensibles et publics qui démontrent devant ses ennemis qu'il est le Dieu puissant et véritable. Les membres des Congrès, en nous rappelant ces faits, nous ont dit comment les cités, témoins de ces merveilles, s'honorant de ces gloires, ont élevé des monuments pour transmettre le souvenir des miracles eucharistiques.

Dans les précédents Congrès, nous avons pris des résolutions pratiques, nous avons émis environ deux cents vœux que je voudrais voir écrits sur les murailles de nos temples(1). Ces vœux concernent les catéchismes, les instructions, les retraites eucharistiques, les hommages à rendre à l'Hostie Sainte, la diffusion des journaux et des livres, la réédition ou la traduction des ouvrages qui font connaître l'adorable Eucharistie, la construction des édifices sacrés, l'ornementation des sanctuaires, tout le matériel des églises, la célébration des saints mystères, le recrutement du clergé, etc. Rien n'a été omis de tout ce qui peut et doit contribuer à l'honneur du Très Saint Sacrement. Ah ! c'est que l'Eucharistie, Messieurs, est le grand axe du monde, autour duquel doit graviter toute la création ! Le principal effort du moment doit être de tourner les esprits vers ces grands mystères, afin d'amener dans les âmes le règne de Jésus-Christ : c'est tout ce que nous nous sommes proposé dans nos réunions eucharistiques.

Nous voici à Reims comme nous avons été à Lille,

(1) Consulter l'ouvrage de M. MAUREL, *Mémorial des Congrès eucharistiques*.

à Fribourg, à Liège, à Paris, à Toulouse, à Anvers, à Jérusalem. Là, nous avons dit ce que nous faisons et nous avons demandé comment ailleurs on aimait Jésus-Hostie, et ainsi nous nous sommes édifiés mutuellement. Ici, à Reims où fut baptisée la France avec Clovis, son roi, vous nous direz ce que vous faites pour aimer, adorer et bénir le Dieu de nos autels. Nous prierons ensemble, et notre joie sera grande en Notre Seigneur Jésus-Christ.

---

## L'EUCCHARISTIE

### *Et la Vie Nationale de la France*

Par le Père A. DELAPORTE, Missionnaire du Sacré-Cœur.

---

Pour qu'elles vivent, il faut aux nations comme aux individus plus que la grappe et l'épi. Nous lisons dans l'évangile deux textes du *Pater* ; celui de saint Luc, dont use la liturgie : « Donnez-nous notre pain quotidien. » (Luc XI, 3) ; celui de saint Matthieu qui manifeste davantage les hauts desseins de la Providence : « Donnez-nous notre pain surnaturel, *panem nostrum supersubstantialem*. » (Matth., VI, 11.)

Isolés ou groupés, nous devons tendre à Dieu qui est la fin universelle. L'aspiration à Dieu, c'est la vie de la créature intelligente. Cette aspiration est-elle énergique, la vie coule à pleins bords ; vient-elle à baisser, c'est l'infirmité ; si elle s'éteint, c'est la mort.

Mais *aspiration* est un mot trop faible. C'est *union* qu'il faut dire. « Un grand dessein d'union, dit Bossuet, règne en tous nos mystères ; » disons davantage : Ce grand dessein apparaît dans toute l'œuvre de Dieu ; il s'affirme avec des splendeurs éblouissantes dans les mystères du Christianisme.

Pour l'homme, marcher dans la voie où la Providence le pousse, c'est participer à la vie divine ; par conséquent la recevoir, et la recevoir dans l'aliment qui nous l'apporte, le *Pain* venu du ciel.

Ce pain, que chacun doit demander non pour lui seul mais pour tous, c'est Jésus-Christ. Non pas seulement

Jésus-Christ Verbe de lumière, illuminant les syllabes de l'évangile, mais Jésus-Christ Agneau du sacrifice, Jésus-Christ chair et sang, Jésus-Christ sacramentel, Jésus-Christ Eucharistie.

Quant aux individus, pas de contestation possible. Ou vivre de l'Eucharistie ou mourir. En va-t-il de même de la nation chrétienne ? Sa prospérité temporelle (puisqu'elle ne vit que dans le temps) est-elle liée à la fidélité de ses membres, de ses chefs surtout, envers le Dieu de l'Eucharistie ? L'Eucharistie est-elle le pain d'une nation chrétienne comme d'un individu chrétien ? Finalement, le culte de Jésus-Christ dans le Très Saint Sacrement est-il le grand devoir et le grand intérêt national, comme il est le grand devoir et le grand intérêt individuel ? La question vaut la peine d'être approfondie dans un Congrès eucharistique.

Ne pouvant l'aborder dans son ampleur, je restreins à regret cette étude à une seule nation, la France, et je demande à son histoire quelles relations unissent l'Eucharistie à sa vie nationale.

#### I. — La nation française est née de l'Eucharistie.

Dès la première heure, Jésus sacramenté prenait possession du sol gaulois. Fût-ce entre les mains de Lazare, le ressuscité, de Martial qui avait porté au désert les pains du miracle ou de quelque autre disciple du Seigneur, que l'Agneau divin y fut déposé pour la première fois ? je ne sais ; mais ce fut tout au commencement, et depuis longtemps le sacrifice eucharistique y projetait dans toutes les directions ses effluves sacrées, quand, à Tolbiac, retentit ce « *Vivat qui diligit Francos Christus* », qui annonçait la naissance de la *très illustre nation des Francs*, comme Léon XIII daigne la nommer.



Conclue dans le Mâlh de Tolbiac, l'alliance entre le Christ et les Francs a été signée à Reims ; elle y a été signée sur l'Eucharistie.

Si grande qu'ait été la cérémonie du baptême de Clovis et de ses trois mille guerriers, en cette nuit immortelle de Noël 496, elle ne fut qu'un prélude. Après l'administration du sacrement régénérateur, le pontife monta à l'autel ; à sa parole, Jésus-Christ descendit. Clovis et ses guerriers, l'ayant adoré, le reçurent sur leurs lèvres, et ce fut par là que, selon le rite universel des Juifs, des Romains, des Barbares, entre les Saliens, qui allaient devenir les Français, et le Dieu qu'ils avaient acclamé à Tolbiac, le pacte irrévocable fut conclu.

La civilisation maçonnique nous promet un serment d'où l'idée de Dieu sera soigneusement extirpée. Ce serment sans âme, nos pères l'eussent à bon droit traité de blasphème. Faire serment, ce n'est pas seulement s'engager sur un honneur personnel qui peut être de mince qualité ; c'est prendre à témoin de la sincérité d'une parole le grand Dieu qui nous voit et nous jugera. Et parce que c'est le sacrifice qui établit entre Dieu et l'homme la communication pratique, c'est durant le sacrifice et par la participation au sacrifice que se concluent les solennelles alliances.

Quand, aux sacrifices idolâtriques ou simplement figuratifs, succède le sacrifice divin, la loi de l'alliance reste la même ; et, puisque c'est avec le Dieu qui est lui-même la Victime du sacrifice que le pacte se fait, c'est par la messe et la communion que l'alliance doit être signée. Tout autre rite serait en contradiction avec la constante pratique de tous les peuples. Il est donc certain que la nation française, la première entre les jeunes nations

catholiques, naquit ici même, à Reims, en 496, de l'Eucharistie.

**II.** — Née de l'Eucharistie, la France a grandi par l'Eucharistie.

On en trouverait la preuve directe dans ce fait significatif que, quatre siècles après Tolbiac, au temps de Charlemagne, chaque dimanche, la masse des fidèles communiait à la messe. Quelle n'est pas l'action de l'Eucharistie sur une population qui communie tous les dimanches !

Hélas ! il faut le dire à la honte de la civilisation contemporaine. En ces temps si méprisés, l'ouvrier, le serf, l'esclave même jouissaient de la pleine liberté du dimanche. Or, si le sabbat était le jour de Jéhovah, le dimanche est le jour de l'Eucharistie. Tout attentat contre le dimanche est un attentat contre l'Eucharistie.

Nous disons au peuple de France : « La sainte messe, la communion, le salut même qui termine si bien le jour sacré, voilà ta consolation, ta force, ton bonheur ! » Mais un industrialisme éhonté, mais un mauvais vouloir sacrilège répliquent : « Non ! l'ouvrier, le dimanche, n'aura pas le temps d'ouïr la messe, de communier, d'assister aux offices. Le jour même où Jésus-Christ l'appelle expressément près de son trône eucharistique, nous ferons en sorte qu'il travaille, et, après avoir travaillé, s'abrutisse. » Le dimanche, pour l'ouvrier, c'est la liberté ; la messe, c'est la dignité ; la communion, c'est la divinisation commencée. Ah ! la maçonnerie sait bien qu'en luttant contre l'observation du dimanche, elle combat le Dieu de l'Eucharistie.

La France mérovingienne ne connut pas la servitude du dimanche. Ce jour-là, en l'honneur de Jésus-Christ,

tous étaient libres. Et dès lors, l'Eucharistie exerçait son action bienfaisante sans entraves.

De là cette merveilleuse germination de saints que l'histoire raconte.

On a cité plus d'une fois, sous ce rapport, la famille de l'ancêtre de Charlemagne, Pépin de Landen, maire du palais de Dagobert, et l'un des plus pieux chrétiens de son temps. On trouve dans les dyptiques de l'Eglise, saint Modoald, évêque de Trèves, son frère, sainte Itta et sainte Sévère, sa femme et sa fille, et une quinzaine d'autres parents, parmi lesquels saint Mauger et sainte Valdétrude, sa femme, saint Witger et sainte Amalberge, également laïques, enfin, l'héroïque pénitent saint Bavon.

La fréquentation de l'Eucharistie mettait alors, non quelques âmes d'élite, mais les foules, mais la nation dans l'intimité de l'Homme-Dieu.

A meilleur titre que les hôtels de ville modernes, son temple était la *maison commune*. C'était là qu'on venait devant lui arrêter les conditions des contrats ; on se permettait même parfois de s'y divertir, mais surtout on priait, on adorait, on aimait, et quand on partait pour les expéditions militaires, on emmenait devant soi l'arche eucharistique pour ne pas se séparer, même sur le champ de bataille, de ce Christ Jésus qui aimait les Francs et en était aimé.

Ainsi, les mœurs s'adoucissaient, les vertus grandissaient, la civilisation se développait aux rayons du soleil eucharistique.

L'exemple venait de haut. Il était donné par de saints évêques, qui ne manquèrent jamais, même aux heures troublées ; il était donné par la royauté, qui n'estimait pas déchoir en s'inclinant devant l'Homme-Dieu, roi des rois.

**III.** — On a raconté de Charlemagne que, tout enfant, il s'était honoré en tenant la bride du cheval du Pape, qui représentait Notre-Seigneur et vraisemblablement portait sur lui l'Eucharistie.

Sa dévotion pour Jésus au Sacrement est assez connue, c'était comme vicaire temporel du Christ, *Christo regnante*, qu'il gouvernait ses États. Mais il se rencontre dans son long règne deux faits entre tous dignes d'attention. Le premier est la création, en sa faveur, du Saint Empire romain, la plus haute dignité terrestre qui se puisse concevoir.

Comme chaque chef d'État chrétien, au milieu de sa nation, est en quelque sorte *évêque du dehors*, c'est à dire chargé de faire respecter les droits de Jésus-Christ et de défendre son honneur, ainsi l'empereur sera en quelque sorte le *pape du dehors*, spécialement investi par le vicaire de Jésus-Christ de la haute charge de la protection de la Papauté, et, à ce titre, généralissime des forces de la chrétienté pour la défense de l'Église.

Que voyez-vous à Saint-Pierre de Rome, en cette nuit mémorable de Noël 800 ? A l'autel, le Pape : c'est saint Léon III ; devant l'autel, un monarque, l'épée au côté : c'est Charles, roi des Francs ; entre les deux, sur l'autel, le Maître du monde, le chef de la société spirituelle et des sociétés civiles, de l'Église et des États chrétiens, Jésus sacramenté.

Par devant Jésus sacramenté et en son nom, le Pape décore le roi des Francs de la dignité impériale. Par devant Jésus sacramenté, Charles jure d'en remplir les obligations. Le Pape et l'Empereur communient ensemble, l'alliance est scellée, le ciel et la terre en ont été les témoins.

Le sacre entre désormais dans les coutumes de toutes les nations catholiques.

Or, le sacre se compose de deux choses bien distinctes, bien qu'inséparables. L'une est la *bénédiction divine* appelée sur le détenteur du pouvoir civil, et avec elle l'auréole dont cette bénédiction l'illumine, en rappelant à tous que cet *oint du Seigneur* est dépositaire d'une autorité qui vient de Dieu, par quelque voie régulière qu'elle ait d'ailleurs été transmise ; et qu'ainsi l'honorer c'est honorer Dieu, l'outrager, c'est outrager Dieu.

Mais d'autre part, le détenteur du pouvoir (roi, président ou consul) renouvelle solennellement le pacte conclu entre la nation qu'il représente et Jésus-Christ. C'est pourquoi c'est devant l'autel, sur lequel Jésus-Christ est descendu, que le prince fait serment d'être le juste et ferme défenseur de tous les droits, spécialement de ceux de Dieu et de son Église, après quoi il communique de la main du pontife consécrateur, en témoignage de la sincérité de son serment.

Du haut de son trône eucharistique, Jésus-Christ se fait le lien entre le Pouvoir chrétien et ses sujets. Jésus sacramenté est le chef invisible et l'âme de la nation. Il inspire le pouvoir, tant que celui-ci reste fidèle à son serment. Il protège le peuple, tant que celui-ci le mérite ; et quand cela devient nécessaire, par des coups de sa puissance, il venge le pouvoir bravé par la rébellion, ou le peuple écrasé par la tyrannie.

Ainsi, de règne en règne jusqu'à l'avènement du pouvoir révolutionnaire, Jésus sacramenté, par le sacre de ses souverains, constituera la nation sur les fondements de l'équité et fera de la royauté une fonction régie par la loi divine et non par l'arbitraire ; un service public établi d'en haut non pour la satisfaction du

monarque, mais pour le bien de la nation. Sous les monarques fidèles au serment de leur sacre, la nation sera heureuse ; les autres l'opprimeront.

Comme le serment du baptême, le serment du sacre est une abondante source de biens. Ces biens viennent de Jésus-Christ qui a reçu l'engagement. Les maux viennent des princes qui le violent.

Le couronnement de Napoléon I<sup>er</sup> par lui-même, à Notre-Dame, ne fut de la part de l'impérial *comediant*e qu'une parodie sacrilège du sacre véritable. L'empereur ne fit pas le serment et ne communia pas. La bénédiction de Jésus-Christ s'arrêta en chemin.

Le second fait qui a trait à notre thèse est la conversion du Saxon Wittikind, à la suite d'une vision eucharistique qui, du plus redoutable adversaire de la monarchie franque, fit son allié en même temps que l'apôtre de la Saxe. Une communion pascale servit plus la cause du roi des Francs que trente ans de combats (1).

**IV.** — Renouvelé en grande solennité par le sacre des nouveaux souverains, le pacte national avec Jésus-Christ a pour expression plus fréquente l'*hommage national*, qui naturellement revêt des formes multiples.

Ainsi, quand de tous les points du territoire les Francs viennent en foule aux basiliques de Saint-Martin et de Saint-Denys, ou encore à quelque sanctuaire de la Mère du divin Roi qui, le tenant dans ses bras, le présente à l'adoration, ce sont bien là des manifesta-

(1) Selon une tradition, ce serait peut-être à Attigny, où Charlemagne avait une résidence au diocèse de Reims, que le roi saxon aurait été favorisé de la vision miraculeuse : Jésus se montrant à son regard, dans la Sainte Hostie, sous la forme d'un enfant d'une beauté surhumaine et ravissante. (*Note de la R.*)

tions nationales de fidélité au Christ qui aime les Francs et dont les Francs sont fiers d'être les sujets. Toutefois, c'est sous sa forme eucharistique que l'hommage au Roi Jésus se montrera plus expressif et plus éclatant.

Qui ne sait la place de la Messe dans notre vie nationale ? Durant de longs siècles, la nation tout entière assiste chaque dimanche au sacrifice eucharistique ; quel hommage pourrait être plus justement appelé national ?

Là ne s'arrêtent pas le respect et la confiance des Français. On voit leurs chefs assister à la messe tous les jours ; — comme à Paris sous Louis IX *le saint*, à Versailles, au siècle paganisé de Louis XIV, chaque matin se célèbre la messe du roi, qui, avant de gouverner la France, s'incline devant la Majesté suprême de Jésus-Hostie.

Dans les conjonctures graves, aux jours de batailles, durant les calamités publiques, à la rentrée des tribunaux et des maisons d'éducation, à tous les moments importants de la vie publique, comme dans la vie domestique, lors du mariage ou du trépas, dans les solennités patriotiques, provinciales, communales, corporatives, en tête du programme est inscrit, selon qu'il convient à une nation catholique, l'hommage des hommages, le sacrifice eucharistique. La nation veut vivre, et elle sait que la vie jaillit du cœur de l'Homme-Dieu, son Roi, chaque fois qu'au milieu d'elle il descend.

La fête du *Corps du Seigneur*, qu'on appelle aussi Fête-Dieu, offre également, par la façon dont elle se célèbre, le caractère éclatant de l'hommage national. Le Roi qui, en 496, fut acclamé par Clovis et ses guerriers, et dont le trône seul est inébranlable, Jésus-Christ, sort du palais que, dans chaque cité, dans chaque bourgade, la piété

française lui a bâti ; il chemine en bénissant, et le peuple entier, grands et petits, riches et pauvres, magistrats et administrés, suit sa marche triomphale.

La Révolution, si impie qu'elle soit, respecte longtemps encore la vivacité du sentiment national ; il faut arriver à ces dernières années pour rencontrer des Français assez pervers ou assez aveugles — disons aveugles — pour consigner dans son temple, comme encombrant, Celui qui tient dans ses mains souveraines les destinées de la patrie et celles de ses insulteurs. Mais le flot de l'hommage populaire, violemment repoussé, n'en devient que plus impétueux, et la foi nationale, noblement ingénieuse, saura inventer et pratiquer des réparations qui submergeront l'offense : avec l'*Adoration nocturne*, l'adoration ininterrompue de Montmartre, de la chapelle du *Corpus Domini*, de maint autre sanctuaire de la capitale et de la province, avec bien d'autres œuvres qui n'ont pas encore dit le dernier mot de leur dévouement chrétien et patriotique, les Congrès eucharistiques y sont au premier rang.

Il y a moins de quinze ans, au nom de la nation, dont elle personnifie la fidélité, l'armée rendait encore les honneurs à l'Eucharistie. Une dernière fois, ses clairons sonnaient aux champs, ses soldats présentaient les armes, ses officiers saluaient de l'épée, quand Notre Seigneur Jésus-Christ, chassé de son domicile, à Solesmes, par un décret maçonnique, partait pour l'exil. Mais une heure viendra où la France catholique se ressaisira, et les clairons de sa vaillante armée sonneront joyeusement la pacifique victoire du Roi immortel des Francs, qui aura triomphé par l'amour inépuisable de son Cœur. En attendant cet avenir et pour le préparer, à mesure que les chefs officiels de la nation progressent



dans l'oubli et le mépris de leur devoir envers le Chef divin de la nation, la nation multiplie les affirmations de sa fidélité. Partout le réveil religieux commence, ici hésitant et cherchant sa voie, là plein d'ardeur et de générosité.

Demandez-en des nouvelles à la *Croix*, dont l'énorme diffusion et la pénétrante action est un des événements majeurs de cette fin de siècle, aux associations de *Jeunesse catholique* qui se multiplient et s'étendent, aux cinquante généraux qui, hier, pour fêter le centenaire de l'École polytechnique, commençaient par s'agenouiller devant Jésus-Hostie — (Combien de polytechniciens de 1794 en auraient fait autant ?) ; — à quatre cents Saint-Cyriens faisant leurs Pâques dans la chapelle de l'école ; volontiers j'ajouterais : aux candidats aux deux grandes écoles nationales qui, hier, jetaient à la Seine, le mannequin de l'auteur de *la Pucelle*, après avoir conspué l'insulteur du Christ, le communiant sacrilège Aronet, dit de *Voltaire*.

Or, ce réveil a pour signal l'épanouissement de toutes les œuvres eucharistiques, notamment la popularité croissante des *Saluts du Très Saint Sacrement*, hommage solennel librement rendu au Christ, notre Roi bien-aimé, assis sur son trône eucharistique.

V. — Chez nous, comme ailleurs, mais heureusement avec moins de succès, les puissances des ténèbres se sont armées contre l'Eucharistie, et n'ont rien épargné pour briser l'alliance des Français avec Jésus-Hostie. Sans parler des hérésies antieucharistiques du moyen âge qui trouvèrent chez nous peu d'écho et n'aboutirent guère qu'à des profanations isolées, pour enlever à la France Jésus, son Sauveur et Roi, présent sur le sol de la

patrie, l'enfer a mobilisé successivement le *Protestantisme*, le *Jansénisme* et la *Maçonnerie*.

Aux nations qu'il réussit à séduire, le Protestantisme enlève le Dieu vivant, pour ne leur laisser que le livre qui renferme sa parole, et il arrive que loin du Dieu qui a parlé, la parole divine n'est plus comprise. La France a lutté pour garder Jésus dans son Sacrement et elle l'a gardé.

Quand les premiers Huguenots, brûlant de se signaler, eurent brisé nuitamment la statue de Marie, portant Jésus dans ses bras, Paris, ce Paris que saint François d'Assise avait pris en affection, à cause de sa grande dévotion au Saint Sacrement, Paris s'émut. Une solennelle procession expiatoire fut résolue. On y vit, marchant tête nue et à pied, le héros de Marignan, François I<sup>er</sup>; et cet hommage national à Jésus sacramenté voua le protestantisme, malgré la ténacité de ses attaques, à une irrémédiable défaite.

La Réforme n'ayant pu arracher en France Jésus-Christ de son trône eucharistique, le Jansénisme essaie de faire le vide autour de lui. Sous la plume astucieuse des Messieurs de Port-Royal, le Sacrement d'amour est métamorphosé en Sacrement de terreur. Pour l'honorer, il faut le fuir. Mais voilà qu'aux sataniques conspirateurs de Bourg-Fontaine, la France répond par la bouche de Vincent de Paul : « Taisez-vous. Jésus a dit : Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui pliez sous les fardeaux. » Vivre, c'est aller à l'Eucharistie. « Communiez et fréquemment et dignement. Qui communie bien, fait tout bien. » Et bientôt après, Jésus lui-même, dans l'Eucharistie, sur un autel, montrait son cœur et en faisait l'étendard des futures revanches du Saint Sacrement.

Vaincu à son tour, le Jansénisme ne disparaît que pour faire place à la Maçonnerie, importée d'Angleterre et d'Allemagne, mais dont la France devient à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle le plus actif foyer.

Un historien, à qui l'on ne peut reprocher l'étroitesse des idées, César Cantù a écrit : « Les hommes ont besoin d'adorer et d'obéir ; s'ils n'adorent pas Dieu, s'ils ne lui obéissent point, à lui le souverain bien, ils portent leur adoration au diable, qui souffle le mal. De là, l'ardeur de celui-ci à nous éloigner de Dieu et de son Christ, parce qu'alors nous allons à lui. Renverser le trône du Christ, c'est relever celui de Satan. »

Ce trône du Christ, ce sont les espèces sacramentelles. Dès que les tabernacles seront vides, les démons se réinstalleront sur les autels. Déchristianiser pour resataniser, c'est le programme de la haute maçonnerie luciférienne des triangles, ignoré de la vulgaire maçonnerie des loges. Or, l'obstacle, ce n'est pas la Bible lue par les protestants sans être comprise ; c'est Jésus-Christ personnellement présent, c'est l'Eucharistie. Dans ses antres, la secte se repaît de la profanation des hosties, s'imaginant, dans sa stupidité, à travers les espèces, atteindre Jésus-Christ lui-même. Au dehors, elle fait l'Eucharistie prisonnière en empêchant les processions du Saint Sacrement ; elle poursuit de ses aboiements furieux les catholiques qui communient. Le reste, elle le tolère en maugréant ; mais pas de confession, pas de communion ! Elle sait qu'un catholique qui ne communie plus est un traître à Jésus-Christ.

Si elle lutte désespérément contre l'observation du dimanche, ce n'est pas parce que ce jour-là est le jour du repos, c'est parce que c'est le jour de l'autel, de la table sainte, du tabernacle, le jour de l'Eucharistie.

Nous sommes au fort de la bataille. La Maçonnerie sera vaincue par les œuvres eucharistiques. Quand nous nous occupons de leur développement, c'est sur le salut de la patrie que nous délibérons.

Moins nombreuse, à coup sûr, est la pacifique armée de Jésus sacramenté que la légion maçonnique renforcée par ses innombrables auxiliaires; mais elle grossit chaque jour, mais son ardeur grandit, mais son chef invincible est au milieu d'elle. Si, après plus de cinq siècles, saint François d'Assise revenait visiter notre pays, parmi tant de nouveautés, dont plusieurs ne sont que des ruines, il reconnaîtrait encore la nation fidèle au Très Saint Sacrement.

**VI.** — J'ai indiqué sommairement ce que la nation française, née à Reims de l'Eucharistie, a fait depuis durant quatorze siècles pour Jésus sacramenté, son Roi. Je ne puis pas même esquisser ce que ce Roi généreux a fait pour cette nation, fille aînée de son Église, et royaume privilégié de son auguste Mère.

Je me borne à signaler deux ordres de faits : les *miracles eucharistiques* et les *victoires eucharistiques*. La statistique des premiers, dressée par l'*Institut des Fastes*, mentionne pour la France près de cent cinquante miracles eucharistiques, s'échelonnant de siècle en siècle, depuis saint Denys, communié de la main de Jésus-Christ, jusqu'à 1883; lumineux flambeaux allumés sur la route de la nation pour aviver à chaque instant son amour et sa foi !

Notons d'un mot le caractère national de l'ostension du Cœur de Jésus à la B. Marguerite-Marie, avec la série des avertissements, des requêtes et des promesses spéciales qui en furent le développement.

Notons surtout, avec une reconnaissante allégresse, avec une confiance patriotique, les récents miracles eucharistiques de Lourdes, qui donnent la clef de tous les autres prodiges accomplis en ce lieu sacré.

L'immense mouvement de prière provoqué par l'Immaculée, aboutit finalement à la glorification du Très Saint Sacrement. Ce fleuve intarissable de grâce, dont la source intarissable de Massabielle n'est que la faible image (elle veut qu'on le sache), jaillit du cœur de Jésus-Hostie.

Parmi les victoires françaises remportées sous les auspices de l'Eucharistie, je ne citerai que trois noms : Toulouse, Muret et Bouvines. Infidèles, hérétiques, schismatiques tour à tour font l'épreuve de son pouvoir et la fidélité des Français à l'Agneau de Dieu reçoit sa récompense.

C'était en l'an 720. La France méridionale était envahie par une immense armée d'Arabes et de Maures. Occupé contre les Saxons, Charles Martel, le héros de Poitiers, envoie à la hâte quelques troupes au duc d'Aquitaine, Eudes.

Non loin de Toulouse, la petite armée rencontre les Mahométans et la bataille s'engage. Le pape Grégoire II avait envoyé aux Francs, avec sa bénédiction, les éponges qui avaient servi à la purification du maître autel de la basilique vaticane, le jeudi saint. Ces reliques, dont la signification eucharistique éclate aux yeux, ont été partagées entre les soldats francs. Après six heures d'un combat opiniâtre, le chef musulman Zama est tué et ses innombrables bataillons mis en pleine déroute ; il s'en fait un épouvantable carnage. Les Francs cependant n'avaient perdu que quinze cents hommes, et précisément ceux-là qui, par défaut de foi,

avaient répudié le talisman sacré venu de l'autel sur lequel le Vicaire de Jésus-Christ avait célébré l'institution du divin Sacrement.

Voyez devant la médiocre forteresse de Muret, à la tête de 2,000 chevaux et de 40,000 fantassins, Alphonse, roi d'Aragon, vainqueur des Sarrasins en vingt combats. L'ambition l'a rendu félon à Jésus-Christ, il est venu soutenir de sa redoutable épée les bandes albigénoises.

Simon de Montfort a été informé de la venue de l'Aragonais. Avant de quitter son manoir de Fanzeaux, il court déposer son épée sur l'autel, disant à Jésus-Christ : « Tu m'as choisi, Seigneur, pour défendre ta cause ; je prends cette épée sur ton autel. » Il se confesse, entend la messe, communie et monte à cheval. Le voilà en face de l'ennemi. Il n'est suivi que de 800 cavaliers : 800 contre 42,000 montagnards espagnols, commandés par un des plus renommés capitaines de son temps ! Mais le héros chrétien n'a pas vainement imploré le secours de Jésus-Hostie. Quelques heures après, il rentrait victorieux à Muret, après avoir salué avec émotion le cadavre de Pierre d'Aragon, abandonné sur le champ de bataille par ses troupes fugitives.

A Bouvines, un an après Muret, Philippe-Auguste avait devant lui les Allemands, les Anglais, les Flamands, soutenus par d'indignes Français ; plus de trois fois plus nombreux, les coalisés se croyaient si sûrs du succès qu'ils s'étaient par avance partagé le sol français. Le comte de Flandre s'adjugeait modestement Paris. Mais ces gens-là étaient les oppresseurs de l'Église du Christ. Le roi de France, au contraire, réconcilié avec le Pape après d'éclatants écarts, prenait comme Montfort son épée sur l'autel ; comme Montfort,

il entendait la messe, et devant l'Agneau de Dieu offrait de céder sa couronne au plus digne. Le reste que Gambetta ne savait pas, vous le savez tous... 50,000 Français mirent en fuite plus de 150,000 coalisés, et Philippe remporta une des plus mémorables victoires qu'aient enregistrées les annales de la patrie.

Encore un souvenir. Cinq siècles après Bouvines, le lendemain de la bataille de Staouéli, qui ouvrait l'Algérie à nos troupes, le commandant en chef fit célébrer une messe solennelle sur le lieu même du combat. Jésus-Christ reprit ainsi possession de la terre qui avait entendu les accents de saint Augustin, et l'ayant reçue de la France, pour jamais il la lui donna.

**VII. —** La vie matérielle d'une nation repose sur sa vie morale, et celle-ci sur sa vie religieuse. Vrai partout, cet axiome est surtout vrai pour la France, à cause de sa vocation de soldat armé de l'Église. L'ayant faite pour glorifier l'Église et être en retour glorifiée par l'Église, pour aimer l'Église comme une mère, et être aimée de l'Église comme une fille aînée, la Providence l'a faite eucharistique. Elle a reçu une profonde intelligence et un sentiment exquis de la présence réelle de l'Homme-Dieu dans l'Eucharistie, elle a porté à ses tabernacles les hommages les plus splendides, elle y a trouvé d'incomparables bienfaits.

Moins que toute autre nation, la France ne peut vraiment vivre sans adorer dans son Sacrement le Christ Roi qui règne sur les nations : *Christum Regem adoremus dominantem Gentibus*. La France, que le Christ a fondée et qui s'en souvient, frémit, quand elle voit ses pouvoirs publics oublier ou trahir le devoir national envers Jésus-Christ. Mais à la rébellion, d'où qu'elle vienne,

elle oppose son invincible constance, et sûre d'un meilleur avenir, elle l'appelle en multipliant autour des tabernacles les adorations, les supplications et les réparations.

Pour nous, courtisans de Jésus-Hostie, emprisonné dans ses temples, comme son Vicaire dans l'enceinte étroite du Vatican, nous ne nous contenterons pas de l'y visiter ; nous viendrons incessamment prendre ses encouragements et son mot d'ordre pour aller, devant les multitudes dévoyées, plaider la cause de la patrie, en revendiquant les droits de son divin Roi.

A la France aujourd'hui, tous le confessent, il faut *un homme*. Oui, et cet homme nécessaire, c'est Lui, Lui seul ! La France souffre d'un malaise immense, profond, mortel ; son chef, Jésus-Christ, n'est plus officiellement à sa tête. Depuis qu'on lui a donné congé, tout chancelle, tout s'écroule. Il faut qu'on le rappelle, et qu'on se hâte, car jusqu'à son retour nous sommes menacés de toutes les calamités. A nous, ses serviteurs, ses amis, ses chevaliers, d'y travailler sans retard et sans relâche.

. \* .

Les historiens de la vénérable Jeanne d'Arc nous apprennent qu'elle avait une très spéciale dévotion pour la messe et la communion. Les *voix* étaient sa lumière, l'Eucharistie sa force. Mais cette intimité personnelle avec Jésus sacramenté n'était assez ni pour sa foi, ni pour son patriotisme. Elle ramenait dans les camps la pratique de la communion, expliquant à ses rudes compagnons que c'était trop peu de lire le nom de Jésus sur son étendard, et que chacun d'eux devait mettre Jésus dans son cœur.



Ce fut la principale stratégie de la Pucelle ; en vérité, la France s'en trouva bien.

Quand, après la prise du fort des Tournelles, Jeanne entra triomphante dans Orléans délivré, elle alla droit à la cathédrale, incliner sa bannière devant l'autel et faire hommage de sa victoire à Jésus-Hostie. De nos jours, des patriotes, des jeunes surtout, commencent à déployer le drapeau français sous les voûtes de nos sanctuaires, dont les pierres inquiètes se demandent où est notre brave armée. Vienne le jour où, délivrés de la tyrannie maçonnique et retrouvant les traditions de la patrie, les pouvoirs publics ordonneront à nos soldats d'incliner devant l'hôte divin ce drapeau dont ils sont les gardiens ; bientôt, sous ses plis triomphants, notre France, qui naquit de l'Eucharistie et ne peut vivre que de l'Eucharistie, reprendra à la tête de la chrétienté le rang qu'elle occupait depuis Tolbiac.

---

## ŒUVRES EUCHARISTIQUES DU DIOCÈSE DE CHALONS-SUR-MARNE

Rapport de M. l'abbé LE CONTE, Vicaire général de Châlons.

---

ÉMINENCE,  
MESSEIGNEURS,  
MESSIEURS,

Ce n'est point sans hésitation que je viens, dans un Congrès général, vous entretenir des œuvres eucharistiques du diocèse de Châlons, dont le cadre est nécessairement fort restreint. Mais ce qui pourrait sembler présomption n'est qu'obéissance au désir trop bienveillant du Comité rémois : c'est Reims qui nous a fait les avances les plus amicales. Nous éprouvons le besoin d'y répondre, au nom du Pasteur vénéré que la Providence vient de ravir à notre attachement filial et dont la piété profonde s'harmonisait si intimement avec les œuvres eucharistiques.

Une voix amie vous a entretenus, Messieurs, du passé de l'Eucharistie dans le diocèse de Châlons ; ma mission est de vous parler du présent. Il va sans dire que nous ne traiterons ni du culte, ni des manifestations essentiellement liturgiques de la Sainte Eucharistie, telles que la Fête-Dieu, les processions, etc., mais bien des œuvres eucharistiques proprement dites. Pour plus de clarté, nous les grouperons sous deux chefs distincts : 1<sup>re</sup> *Adoration diurne*, 2<sup>o</sup> *Adoration nocturne*.

**I. — Adoration Diurne.** — Le Diocèse de Châlons, comme vous l'a dit mon confrère et ami, M. l'abbé

Puiseux, fut comme beaucoup d'autres, le siège de nombreuses Confréries du Saint-Sacrement, qui, au lendemain du protestantisme et du jansénisme, entretenaient dans les paroisses le culte et l'amour de la divine Eucharistie. Malheureusement, la plupart disparurent et c'est à peine si quelques-unes existent encore ici et là dans le Diocèse. M. Puiseux vous a signalé une Confrérie châlonnaise qui a résisté aux coups du temps et qui subsiste encore dans l'église Saint-Alpin.

Vous me permettrez de citer encore une autre Confrérie, dite *des Tonneliers*, bien qu'elle n'ait point le caractère d'une œuvre eucharistique et que ses membres ne soient pas en général des chrétiens fort devots. Mais ce qui la relie d'une manière touchante au culte du Saint Sacrement, c'est qu'elle a choisi pour fête patronale l'Octave de la Fête-Dieu, honorant ainsi la pensée du Sauveur qui choisit le vin comme matière de l'auguste sacrifice.

La messe de la Confrérie, qui est dite à Notre-Dame, est suivie d'une procession du Saint Sacrement à laquelle participent tous les membres de cette Confrérie, patrons et ouvriers, marchands de vins, cavistes et tonneliers.

Si, dans le diocèse de Châlons, les Confréries appartiennent au passé plutôt qu'au présent, elles ont été du moins remplacées par des œuvres plus modernes, plus appropriées aux goûts et aux besoins de nos populations. La pensée dominante subsiste : les formes seules se modifient.

Nous parlerons successivement de l'Adoration perpétuelle et de l'Adoration Réparatrice.

1° *L'Adoration perpétuelle.* — Je n'oserais dire, Mes-

sieurs, qu'elle est fidèle à son nom, si le Couvent de l'Adoration Réparatrice, où le Saint Sacrement est exposé jour et nuit, ne comblait les lacunes de l'Œuvre diocésaine. Ayons le courage d'avouer qu'un très grand nombre d'églises en sont encore privées à l'heure présente. Dans les cent soixante-quinze où elle existe, elle se pratique plus ou moins complètement, mais généralement avec une grande bonne volonté de la part des paroissiens, et une véritable édification. Tantôt le Saint Sacrement est exposé pendant trois jours consécutifs, tantôt, et c'est l'ordinaire, il n'est exposé que le troisième jour, les deux premiers étant consacrés à des exercices préparatoires, matin et soir ; tantôt enfin, l'Adoration perpétuelle est limitée à une seule journée, sans réunions antécédentes. On peut dire cependant que, si elle ne provoque plus les enthousiasmes et les manifestations éclatantes des premières années de sa fondation, elle n'en est pas moins chère à nos paroisses, dans lesquelles elle entretient le respect et l'amour du Saint Sacrement. C'est, de la part du diocèse, considéré dans son ensemble, un acte de foi et de réparation envers la divine Eucharistie.

2° *L'Adoration Réparatrice.* — L'Adoration perpétuelle, c'est, si je puis ainsi parler, l'hommage solennel et extérieur de la dévotion populaire au Saint Sacrement. L'Adoration Réparatrice correspond plus particulièrement à la piété personnelle, à la dévotion intime des âmes envers Jésus-Hostie. Nous ne pouvons que remercier le Seigneur de ses constants et rapides progrès dans le diocèse de Châlons.

Vous connaissez tous, Messieurs, cette belle et édifiante *Congrégation de l'Adoration Réparatrice* éclore

en 1848, au bruit du canon de nos révolutions, sous l'inspiration de Marie-Thérèse, ou plutôt du Sauveur lui-même, se servant des plus humbles instruments pour la réalisation de ses miséricordieux desseins. Vous connaissez aussi l'institut admirable et toujours grandissant des *Prêtres adoreurs*, dont nous avons ici de nobles représentants. Rien n'est plus touchant que de voir ces deux œuvres parallèles s'épanouir dans notre grande capitale. Rien de plus consolant que de pouvoir se dire, à toute heure du jour et de la nuit : Jésus-Hostie est exposé et adoré, ici, près de l'Arc-de-Triomphe, par les fils du père Eymard ; là-bas, sur les hauteurs du Panthéon, par les filles de Marie-Thérèse ; plus haut encore, pourrions-nous ajouter, sur la colline de Montmartre, devenue le centre religieux de la France pénitente et vouée au Sacré-Cœur de Jésus.

Bien que l'*Œuvre des Prêtres Adoreurs* ait de nombreux adeptes dans nos contrées, nous nous bornerons à parler de l'*Adoration Réparatrice*, qui est le foyer principal de la piété et des associations eucharistiques dans le diocèse de Châlons. Je me sens à l'aise pour vous en entretenir, car ici même, nous sommes comme enveloppés de l'atmosphère de cette œuvre bénie : quelques pas à peine nous séparent, Monseigneur, de la sainte clôture des Filles de l'Adoration Réparatrice que Votre Éminence a voulu abriter, en quelque sorte, à l'ombre même de son palais archiépiscopal. A l'heure même où je vous parle, elles prient pour nous et pour le succès de notre Congrès.

Je n'ai rien à dire de la congrégation ni du couvent de Châlons, mais bien des œuvres, qui se sont groupées autour de cette maison comme autour de leur centre, par la voie de l'*association* et des *agréations*.

L'association a son siège dans la chapelle de l'Adoration Réparatrice. Elle comprend deux cent quatre-vingts membres dont les noms sont inscrits sur les registres de la communauté, et qui reçoivent, comme signe de leur admission, une petite croix en bronze suspendue à un cordon rouge. Leur principale obligation consiste à faire une heure continue d'adoration une fois par semaine, par quinzaine ou par mois, à jours et heures fixes. L'association est enrichie de nombreuses et précieuses indulgences que Rome a accordées à tous les affiliés de la congrégation.

Mais, vous le comprenez, Messieurs, il importait de faire rayonner la pensée réparatrice bien au delà de la clôture des religieuses et des murs de leur chapelle. De là l'institution des *agréations*, qui ne sont autre chose que des groupements d'associés dans les paroisses ou communautés éloignées de la ville épiscopale.

Elles sont à l'association centrale ce que sont les colonies à la mère patrie.

Soumis au même règlement, les associés des *agréations* reçoivent la croix de l'œuvre de la main du directeur diocésain ou de son délégué, et font chaque mois une heure d'adoration devant le Saint Sacrement exposé. L'expérience nous a prouvé toutefois que, dans la plupart des campagnes, il était nécessaire de réduire à une demi-heure les adorations des associés en dehors des offices ; mais comme ces pieux exercices ont lieu généralement le dimanche, et que tous assistent à la grand'messe, aux vêpres et au salut final, ils réalisent par là même la condition de l'heure continue, requise pour l'obtention des indulgences. Ils gagnent, en effet, ces faveurs spirituelles, grâce à l'érection canonique d'une *Confrérie diocésaine de l'Adoration Réparatrice*, en date

du 18 mars 1889, confrérie à laquelle le Souverain Pontife a daigné attacher les indulgences générales de la Congrégation.

Dans les lieux mêmes où une agrégation ne peut être établie, elle admet des associés isolés, s'engageant à l'heure mensuelle d'adoration, au moins devant le tabernacle fermé.

Mais il ne suffit pas, Messieurs, dans cette pieuse campagne eucharistique, de grouper des soldats, de les encadrer et de les armer; il faut surtout les mettre en œuvre. En quoi donc consistera dans une paroisse une journée d'Adoration Réparatrice ?

Dans les villes qui choisissent de préférence le premier vendredi du mois, on expose généralement le Saint Sacrement depuis le matin jusqu'au soir; on trouve en semaine assez d'adorateurs pour leur partager toutes les heures de la journée. Les exercices communs consistent dans l'assistance à la messe, à l'instruction mensuelle et au salut de réparation accompagné de l'amende honorable. Tous les associés sont vivement engagés à faire la sainte communion. Les agrégations de Vitry-le-François, d'Épernay, de Fère-Champenoise, sont particulièrement édifiantes par le nombre et l'exactitude de leurs membres.

A la campagne, au contraire, nous choisissons ordinairement le dimanche. Dans les petites paroisses, nous exposons le Saint Sacrement avant la grand'messe, et nous le reposons, soit après les vêpres, soit après la prière du soir, suivant le nombre des associés. Nous terminons toujours par le salut de réparation. Il en résulte, Messieurs, que les messes paroissiales finissant vers onze heures et les vêpres commençant vers deux heures, il s'agit simplement de trouver assez de fidèles

pour fournir un minimum de trois heures d'adoration. En admettant même que vous fractionniez ces heures en demi-heures, il vous suffira d'organiser une demi-douzaine de séries, à quatre ou cinq personnes l'une, étant donné les absences, maladies ou autres empêchements légitimes. Dans ces conditions, l'œuvre devient réalisable; je ne dis pas assez, elle est assurée du succès, pourvu qu'elle puisse réunir vingt-cinq ou trente personnes pieuses. La moitié suffirait si les adorateurs passaient une heure entière au pied du Saint Sacrement. Il y aurait beaucoup à dire sur la part très édifiante que prennent à ces exercices les cercles et les patronages de garçons et de filles; mais le temps ne nous permet pas d'insister.

Dans certaines agrégations, un zéléteur (ou une zélatrice) est préposé soit à l'association tout entière, soit à chacune de ses séries. Il rappelle à ses coassociés le jour et l'heure de leur adoration, soit verbalement, soit par l'envoi d'un avis imprimé, et il leur fait parvenir régulièrement le petit *Bulletin* mensuel consistant dans une méditation appropriée à l'esprit de l'œuvre. Dans d'autres agrégations, M. le Curé se charge lui-même de ces diverses communications, parfois, — disent les malins, mais bien à tort sans doute, — pour prévenir quelques petites rivalités féminines dont les œuvres les plus saintes ne sont pas toujours exemptes.

Nous ne connaissons point, Messieurs, d'œuvre plus pratique que les agrégations de l'Adoration Réparatrice. Ajoutons qu'elle n'exige point, comme l'Adoration perpétuelle, un déploiement de solennité extérieure plus ou moins dispendieux: elle ne requiert que les six cierges liturgiques, quelques bougies et quelques fleurs.

Les faits rendent d'ailleurs à sa vitalité le plus éclatant témoignage. Sur quarante-et-une agrégations fon-



dées depuis près de vingt ans, deux seulement ont sombré dans de toutes petites paroisses, et une troisième n'est que momentanément suspendue. Les trente-huit autres sont en plein exercice et comptent, en chiffres ronds, trois mille associés, non compris les deux cent quatre-vingts de la ville de Châlons.

Que dire maintenant des bienfaits de l'œuvre? — Bienfaits pour les associés, car elle les forme à la piété, elle les familiarise avec la pratique de la méditation et de la communion mensuelle, ces deux bases de la vie dévote. Bienfaits pour les paroisses, car en dehors même de la réparation efficace qu'elle oppose à tous les désordres, et particulièrement aux blasphèmes et au travail du dimanche, elle attire, par le fait même de l'exposition du Saint Sacrement, un plus grand nombre d'assistants à la messe et aux offices paroissiaux. Combien de demi-chrétiens attachent encore une réelle importance à ce qu'ils appellent simplement l'adoration! S'ils n'ajoutent point du Saint Sacrement, c'est que pour eux l'idée d'adoration se confond avec celle de cet auguste Sacrement.

Puisse, Messieurs, l'expérience faite dans le diocèse de Châlons, petit par la population et médiocre par la foi, vous confirmer dans le pieux désir de multiplier les adorations mensuelles, sous quelque forme que ce soit, mais particulièrement dans nos contrées sous la forme de l'Adoration Réparatrice!

**II. — Adoration nocturne.** — Il nous suffira d'un instant pour traiter de l'Adoration nocturne. Elle a été fondée à Châlons le 4 mars 1875, comme association diocésaine, agrégée à la *Confrérie romaine de l'Adoration nocturne*. Elle est dirigée par la Société de Saint-

Vincent de Paul, et soumise à un supérieur ecclésiastique désigné par l'Ordinaire.

Le personnel est composé presque exclusivement des membres des conférences et du cercle catholique : ils sont au nombre de quarante. Ils ont adopté le règlement général de l'Adoration nocturne. En conséquence, le Saint Sacrement est exposé régulièrement, à la chapelle de Saint Vincent de Paul, dans la nuit du jeudi au premier vendredi de chaque mois, de neuf heures du soir à six heures du matin, messe comprise.

En plus de ces douze nuits réglementaires, signalons encore l'adoration partielle de la nuit du 31 décembre au 1<sup>er</sup> janvier, de huit heures du soir à minuit et demie, et les adorations paroissiales de neuf heures à onze heures du soir, pendant les triduum d'adoration perpétuelle, dans trois églises de la ville.

En dehors de Châlons, l'adoration nocturne des hommes se pratique dans l'église paroissiale d'Épernay, la veille du premier vendredi de chaque mois, de huit heures du soir à minuit ; — à Sommepey et à Fère-Champenoise, dans la nuit du jeudi au vendredi saint ; — à Sainte-Marie-à-Py, les femmes elles-mêmes concourent à l'adoration nocturne qui a lieu quatre fois par an, durant les nuits complètes du jeudi au vendredi saint, — du jeudi octave de la Fête-Dieu au vendredi de la fête du Sacré-Cœur, — du samedi au dimanche de l'Immaculé-Conception, — enfin dans la soirée du 31 décembre jusqu'à minuit. J'oublie peut-être involontairement d'autres paroisses, mais vous me pardonnez, Messieurs, de vous avoir parlé avec complaisance de Sainte-Marie-à-Py, qui, malgré sa faible population de cinq cents âmes, donne un si bel exemple de foi et de piété envers la divine Eucharistie. Cette

paroisse, contiguë à celle de Saint-Souplet, est bien connue, Monseigneur, de Votre Éminence, qui vient d'honorer cette dernière de sa bienveillante visite. Nous avons confiance que vos paternelles bénédictions se seront envolées de la flèche neuve de Saint-Souplet jusqu'au modeste clocher de Sainte-Marie, sous lequel viennent s'abriter nos fidèles adorateurs de la Sainte Eucharistie.

Me pardonneriez-vous, Messieurs, de m'être attardé au récit de nos modestes travaux ? Ma seule excuse, c'est le désir de mieux faire comprendre surtout à nos chers Confrères des campagnes, par l'exposé de faits précis et actuels, que les œuvres eucharistiques sont possibles et pratiques jusque dans les plus petites paroisses. La France ne serait-elle point à la veille de sa régénération, si nous réussissions à créer partout des foyers eucharistiques, c'est à dire des œuvres d'adoration et de réparation ? Le Sauveur ne demande-t-il pas à être fléchi ? C'est lui qui reprochait aux fils de Zébédée de vouloir faire tomber la foudre sur des villes rebelles à leurs prédications. Nous savons comment Jean profita de cette miséricordieuse leçon, et comment, après l'Ascension du Sauveur, il s'unit à Marie pour adorer, dans sa propre demeure, le Dieu caché de l'Eucharistie, et pour implorer sa clémence en faveur des infidèles et des pécheurs. Il ne songeait plus alors à appeler sur eux les célestes vengeances, mais plutôt à faire de ce béni sanctuaire le paratonnerre de l'Église naissante.

Aujourd'hui, Messieurs, nous entendons bien des orages gronder à l'horizon de nos sociétés coupables. Efforçons-nous de les conjurer en fondant partout des œuvres eucharistiques ! Elles élèveront leur puissance protectrice plus haut que les paratonnerres qui cou-

ronnent les tours de nos églises : elles désarmeront  
Celui qui tient en main les foudres et les éclairs !  
Le souffle divin semble passer sur nos contrées vieilles  
atrophées par le scepticisme et le naturalisme : c'est  
le souffle eucharistique, c'est à dire le recours au sur-  
naturel dans ce qu'il a de plus merveilleux et de plus  
divin. C'est par l'Eucharistie que le règne social  
de Jésus-Christ reprendra ses droits imprescriptibles : il  
a été implanté dans le monde par la folie de la Croix,  
il sera restauré par la folie de l'Eucharistie. Aussi, est-  
ce le regard fixé vers le tabernacle et l'ostensoir que nous  
redisons chaque jour : « *Père, que votre règne arrive !* »

---

## ŒUVRE DE L'ADORATION NOCTURNE DU TRÈS SAINT SACREMENT

Rapport de **M. CAZAUX**, Avocat à Paris.

---

Il y a quelques mois, sous les voûtes de Notre-Dame de Paris, la bannière de Jeanne d'Arc, reconstituée telle que l'aimait la Pucelle, portant gravés dans ses plis les doux noms de Jésus et de Marie, bénie, comme autrefois, par les mains de l'Église, rencontrait la bannière du Sacré-Cœur, teinte encore du sang répandu par les zouaves à Patay. Aussitôt qu'ils s'aperçurent, les deux étendards s'arrêtèrent, puis s'inclinèrent l'un devant l'autre, et la bannière de Jeanne n'alla prendre sa place auprès de la statue de Notre-Dame, qu'après avoir salué, très bas, l'oriflamme du Sacré-Cœur.

Ce double salut, Messieurs, impressionna vivement tous ceux qui en furent témoins. Il nous sembla revoir Jeanne s'agenouillant aux pieds de Celui qui fut son unique inspiration et son unique force, aux pieds du Christ, qui aime les Francs, et recevoir de Lui, dans cette prostration profonde, comme un renouvellement de sa mission libératrice. Jeanne glorifiée, Jeanne marchant à nouveau en tête du peuple de France, Jeanne implorait le Sacré-Cœur.

À notre tour, Messieurs, nous voici réunis dans cette glorieuse cité qui vit le triomphe de l'humble Pucelle, pour y adorer, louer et prier le Cœur de Jésus au Sacrement de son amour. Comme Dieu sait bien choisir son eure ! . . . Ne vous apparaît-il pas qu'en cette année, où Jeanne, après de plus quatre siècles d'attente et d'oubli, vient enfin d'être déclarée Vénérable, il y avait comme

une attention délicate de la Providence dans cette coïncidence qui nous a groupés à l'ombre de la cathédrale du Sacre? — Là, pendant une heure bien courte, Jeanne fut à l'honneur ! Elle assistait, humble et joyeuse, au couronnement de son « gentil dauphin ». — Aujourd'hui, c'est le Roi des Rois que nous venons célébrer et prier ; et, c'est à Reims qu'il nous convoque ! Il veut encore, et plus que jamais, que Jeanne soit à l'honneur. . . . . Il le veut : pour nous faire comprendre que dans ses desseins mystérieux, c'est par la prière des petits et des humbles que nous pouvons être sauvés, que c'est leurs hommages qui lui plaisent entre tous, que c'est eux qu'il demande, et que c'est eux surtout qu'il nous faut travailler à lui amener.

Parmi les œuvres, Messieurs, qui conviennent admirablement à ces petits et à ces humbles, il en est une dont je suis chargé de vous retracer aujourd'hui le consolant tableau : je veux parler de l'*Œuvre de l'Adoration nocturne du Très Saint Sacrement*. Certes, cette dévotion touche de trop près au Cœur de Jésus pour être le privilège de quelques-uns. Elle appartient à tous, aux riches comme aux pauvres, aux puissants de la terre qui viennent reconnaître leur néant devant le Maître du monde, comme aux déshérités qui y cherchent le secours et la consolation, tous sont également appelés à connaître les douceurs du commerce de l'âme avec son Dieu, dans le mystérieux silence d'une nuit d'adoration. Mais ce que j'ai mission de vous signaler plus particulièrement, c'est l'attraction singulière que cette pratique exerce sur le peuple, sur l'ouvrier des villes comme sur le paysan de nos campagnes ; c'est la ressource extraordinaire qu'elle offre aux pasteurs découragés pour ranimer le zèle, réchauffer la piété dans le cœur de braves

gens qui ont conservé la foi, mais que la routine, l'indifférence, le respect humain tiennent trop souvent éloignés de l'église. Plus une paroisse est tiède, plus le curé hésite à tenter cette pratique, qui paraît presque exagérée, de l'adoration nocturne : semblable à ces mères qui reculent devant le remède énergique qui seul pourrait sauver leur enfant malade. Et, chose incroyable, chaque fois qu'après des hésitations et des craintes qui durent parfois plusieurs années, un courageux curé s'est décidé à tenter ce grand coup ; c'est par des chants d'actions de grâce qu'il exhale sa reconnaissance pour le Dieu de l'Eucharistie qui a récompensé son zèle, conquis les âmes de son troupeau, et, presque toujours, ramené à la table sainte un certain nombre de brebis qui s'en tenaient éloignées depuis bien longtemps.

I. — Écoutez, Messieurs, le récit fait par les pasteurs eux-mêmes, des résultats obtenus spécialement dans les paroisses rurales, et vous verrez si je suis coupable d'exagération.

C'est en 1879 qu'ont été tentés les premiers essais d'adoration nocturne dans les campagnes du diocèse de Toulouse. Le 1<sup>er</sup> septembre 1881, le curé de la petite paroisse de Montoussin, commune de 242 habitants, écrivait : « Je n'ose vraiment vous envoyer le compte rendu de notre adoration nocturne, tant il est consolant ; et ne pouvant en croire mes yeux ni mon souvenir, je dis comme saint Paul : *Superabundo gaudio in lætitia nostra*. J'avais convoqué tous les hommes de ma paroisse ; à chacun j'adressai une invitation écrite et personnelle de venir prier et adorer Notre Seigneur Jésus-Christ au Très Saint Sacrement de telle à telle heure, pendant une heure ;

« chaque escouade se composait de dix hommes. Eh  
« bien ! je n'ai compté que huit abstentions. Tous sont  
« donc venus. Inutile de les avertir : à l'heure fixée, les  
« hommes désignés venaient remplacer leurs devanciers  
« et plusieurs même sont demeurés deux heures devant  
« le Saint Sacrement, de telle sorte que la moyenne  
« des adorateurs s'est trouvée de quatorze à quinze  
« hommes. Plusieurs n'ont pas même dormi de la nuit  
« pour ne point manquer l'heure indiquée. J'ai eu un  
« homme qui n'avait pas fait ses pâques depuis six ans,  
« qui, à onze heures et demie, après son adoration, a  
« voulu se réconcilier avec Dieu. Il a fait ses pâques le  
« lendemain. Le chapelet, une petite lecture, ont partagé  
« les diverses heures, qui ont paru bien courtes. Je  
« n'oublierai jamais cette nuit ; elle a été pour moi une  
« source de consolations, j'ai eu peine à ne pas verser  
« des larmes ; permettez-moi de vous remercier d'avoir  
« été l'inspirateur et l'instrument de Notre-Seigneur  
« dans un si beau résultat. »

C'était un début : depuis cette époque, plus de cent cinquante paroisses rurales du diocèse de Toulouse ont fait leur adoration nocturne, précédant l'adoration de jour. C'est l'ordre le plus naturel. En général, le curé, outre l'annonce collective faite en chaire, adresse à chacun de ses paroissiens une invitation spéciale au nom de Notre-Seigneur ; la paroisse est divisée par sections, avec un chef de section, chargé du recrutement ; chaque section doit pourvoir à un certain nombre d'heures. Bien peu d'invités résistent à l'appel de Jésus-Christ, et on a vu plus d'une fois ceux-là même qui avaient oublié le chemin de l'église, le retrouver pour prendre part à cette veille d'honneur.

La contagion du bien existe, grâce à Dieu, aussi



puissante que la contagion du mal. Le diocèse de Toulouse a donné le signal en 1879 des adorations nocturnes rurales dans le Midi de la France; il fut suivi dès 1883 par les diocèses de Tarbes et de Montauban. Puis le Congrès eucharistique, qui se tint en 1886 à Toulouse, vint donner une nouvelle impulsion à ce grand mouvement d'adoration. Le diocèse de Pamiers, qui y était resté étranger, y entra résolûment sous l'inspiration de son vaillant évêque, M<sup>gr</sup> Rougerie. Ce furent les bergers de la paroisse d'Ercé qui vinrent les premiers rendre au Dieu caché de l'Eucharistie cet hommage de leur foi, comme leurs devanciers de Bethléem avaient été les premiers à adorer le Dieu caché de la crèche. Ils furent promptement imités, non seulement dans des paroisses, grandes et petites, mais encore dans des communautés de femmes et des orphelinats. Une sainte émulation gagna jusqu'aux enfants, et on en vit prolonger leurs pieux exercices bien avant dans la nuit.

Auch, Bayonne, Perpignan, aux deux extrémités de la chaîne pyrénéenne, s'ébranlèrent à leur tour, et aujourd'hui, tout le long de ce versant des Pyrénées, Notre-Seigneur est adoré de jour et de nuit, non pas encore d'une façon absolument constante, mais avec une ferveur et avec un élan qui nous donnent le droit de former le vœu que ces diocèses, placés sous la douce influence de Notre-Dame de Lourdes, cèdent bientôt à l'appel qu'elle leur adresse, et finissent par rendre à son divin Fils un culte vraiment perpétuel.

**II. —** L'adoration de nuit, étroitement soudée à l'adoration de jour, et la précédant chaque soir, voilà l'organisation type, qui permettrait d'assurer partout à Notre-Seigneur un service d'adoration régulier et inin-

terrompu. Cette organisation-là, Messieurs, dont nous allons voir les premiers jalons répandus déjà dans un grand nombre de diocèses, comme autant de pierres d'attente qui préparent l'édifice définitif, qui pourrait douter qu'elle serait le salut de la patrie? — Vous figurez-vous dans nos quatre-vingt-sept diocèses, dont soixante-quatorze ont déjà l'adoration perpétuelle de jour, quinze ou vingt hommes se mettant chaque nuit en prières, pressant le cœur de Notre-Seigneur, lui répétant à l'envi pendant les trois cent soixante-cinq nuits de l'année : « Pitié, Seigneur, pitié, c'est pour notre patrie ; pitié, c'est pour votre fille aînée qui manque à sa mère, à l'Église, votre épouse, qui la réclame, qui en a besoin, qui l'attend, rendez-la lui ! » De telle sorte que, sur quelque point de notre territoire que se poserait le regard de Dieu, à quelque heure que ce fût, il n'entendrait qu'un même cri, ne recueillerait qu'une même prière : « Pitié, pardon, miséricorde. » Et vous pouvez douter que Dieu résisterait longtemps? — Longtemps, d'ailleurs, qu'importe? C'est le salut final qu'il faut envisager. Or, le salut, il serait certain : car, Dieu ne nous a pas dit son heure, mais il nous a promis qu'il finirait toujours par céder à la prière persévérante. Et c'est à la prière seule qu'il a fait cette promesse. Ce n'est ni au génie, ni au courage, ni à la force, pas même à la vertu ou aux bonnes œuvres, mais uniquement à la prière humble, tenace, jamais découragée ; à celle-là, faite en son nom, il a promis, divinement promis, que son Père accorderait tout ce que nous lui demanderions.

Eh bien ! Messieurs, est-il donc, je ne dirai pas impossible, mais même difficile d'organiser cette prière constante sous le regard de Dieu, à ses pieds, aux bords de

la plaie ouverte de son divin Cœur, réellement présent et vivant dans le Saint Sacrement de l'autel ? Cette prière de cœur à cœur, celle qu'il aime, celle qu'il demande, celle qu'il daigne récompenser par les douces émotions de nos nuits, serait-il vrai que les hommes répugnent à la lui donner ? Oh ! que non, vous venez de le voir, et vous allez le voir mieux encore dans toute la suite de ce rapport. Ce qui est vrai, c'est que Satan en a peur, et, comme il en a peur, il enfle la voix, comme tous les poltrons, pour nous en détourner, pour nous la représenter comme une œuvre pénible, surérogatoire, de mysticisme exagéré : « La nuit est faite pour dormir et non pour prier ; » voilà ce qu'il souffle non seulement à l'oreille des fidèles hésitants, mais encore à l'esprit inquiet des pasteurs qui n'osent demander à leurs ouailles, après les labeurs de la journée, le sacrifice d'une heure ou deux de veille auprès de Jésus-Christ. Or, dites-vous bien ceci : c'est que ce doute, cette sorte d'étonnement un peu craintif, au moment d'entreprendre quelque chose qui sort de notre train de vie habituel, il n'y a personne qui ne l'ait ressenti au début de toute œuvre nouvelle, et si cette crainte de l'inconnu devait suffire à nous arrêter, on ne ferait jamais rien de nouveau sous le soleil. Mais, interrogez donc ceux qui ont passé outre, qui ont fait le premier pas : j'ose vous l'affirmer, pièces en mains, il n'y en a pas un qui n'ait laissé souvent passer deux, trois années entre le jour où on le sollicitait de faire l'adoration nocturne, et celui où il s'est enfin décidé, et pas un qui, lorsqu'il eut pris son grand courage et adressé à son troupeau l'appel pour une veille de nuit, il n'y en a pas un, vous dis-je, qui n'ait réussi, et ne se soit ensuite répandu en actions de grâces pour les bienfaits reçus. Dans les centaines de

Et comment termine-t-il sa lettre ? « Que Notre-  
« Seigneur soit béni !!! Mon appel a été entendu au  
« delà de mes espérances ! Nous avons eu pendant  
« toute la nuit, jusqu'à cinq heures du matin, des  
« hommes qui sont venus se ranger dans le sanctuaire  
« par groupes de vingt, vingt-deux, jusqu'à quarante  
« à la fois. Les communions ont été plus nombreuses  
« que les années précédentes ; j'ai eu le bonheur de  
« constater le retour de certains hommes que je n'avais  
« jamais vus à la Table sainte et rarement à la messe ;  
« deux de ces hommes revenus à Dieu dans cette nuit  
« solennelle sont restés à mes côtés dans le sanctuaire,  
« depuis minuit jusqu'à cinq heures, après la messe. »

**III.** — Ce récit si touchant du bon curé de Lambèze, il n'est pas un curé du diocèse de Bayonne qui ne pourrait le faire à propos de sa paroisse. Laissez-moi ajouter : il n'y a presque pas de curé en France, qui, toute proportion gardée, en remplaçant sans doute ces trente ou quarante adorateurs par deux ou trois chaque heure, il n'est presque pas de curé en France qui ne pourrait le faire s'il osait le vouloir ! Car enfin, à l'heure qu'il est, l'adoration nocturne non seulement dans les villes, mais dans les campagnes a été tentée dans plus de la moitié des diocèses de France, soit comme complément de l'adoration perpétuelle, soit à l'état d'œuvre isolée ; et partout où l'essai a été fait, il a réussi.

Dans six diocèses, — Paris, Nancy, Angers, Montpellier, Cahors et Besançon, — l'adoration de nuit et l'adoration de jour fonctionnent parallèlement, solidement unies l'une à l'autre, sans aucune défaillance depuis de longues années. Dans d'autres, il n'existe pas encore

d'organisation officielle et permanente : mais l'initiative privée des curés, soutenue par les sympathies de leurs Évêques, y supplée et obtient par leur seul zèle les plus beaux et les plus encourageants résultats.

Nous venons de voir qu'il en était ainsi dans toute la région pyrénéenne, mais si nous remontions vers le nord, à travers les diocèses d'Aire, d'Albi, de Rodez, de Clermont-Ferrand, d'Orléans, et franchissant la Loire, si nous arrivions jusqu'à vous, partout nous retrouverions le même concours des populations rurales, répondant avec empressement à l'appel qui leur est adressé. Ainsi, dans le diocèse d'Albi, une première adoration avait été faite au chef-lieu même du diocèse, dans la paroisse de Saint-Salvy, en mars 1891, puis une seconde dans la paroisse rurale de Villefranche, en mai 1892 ; mais ce n'étaient là que des efforts isolés, et qui semblaient n'avoir pas de contre-coups : lorsqu'en 1893, sous l'impulsion d'un comité diocésain central, organisé avec l'autorisation de l'Évêque, le mouvement se généralisa et se répandit de proche en proche dans les campagnes. La paroisse de Murat donna le signal le 5 avril 1893, et fut suivie par vingt et une autres paroisses, toutes rurales, qui, dans les neuf derniers mois de l'année, ont fait précéder leur adoration perpétuelle de jour par l'adoration de nuit. Vingt et une paroisses pour une première année, n'est-ce pas déjà beaucoup plus qu'une simple promesse ? C'est le gage certain de ce que peut attendre Notre-Seigneur dans ce nouveau diocèse d'ici quelques années, pour peu que l'organisation ébauchée se maintienne et prenne son développement normal.

Tout cela surprend, tout cela déconcerte, quand on

regarde, dans la vie agitée de notre époque, l'indifférence générale, ou pis encore, l'apostasie des mœurs publiques. Mais que voulez-vous ? ce sont des faits dont nos archives renferment les attestations indéniables. C'est le travail mystérieux du cœur de Jésus.

Dans le diocèse d'Aire, il en a été exactement de même ; lui aussi, est un des plus récemment enrôlés sous la bannière de l'adoration nocturne. Écoutez, si je ne vous fatigue pas trop, cette lettre, écrite il y a dix-huit mois, d'une paroisse des Landes, dont je tairai le nom, pour ne pas ajouter aux embarras du malheureux curé : « Ma paroisse, écrivait-il, est grande par le nombre, « mais vous ignorez qu'elle a la réputation d'être une « des plus difficiles du diocèse. Aussi j'étais à me demander : cette œuvre est-elle opportune, réussira-t-elle « passablement ?... Dieu en soit à jamais béni ! Elle a « réussi au delà de mes espérances ; les hommes sont « venus nombreux à toutes les heures de la nuit ; nous « en avons compté environ cent cinquante : aussi, le « nombre des communions pascales s'en est sensiblement ressenti, nous en avons eu une centaine de plus « que les années précédentes. » Ainsi, vous le voyez, dans les milieux qui semblent les plus réfractaires, Jésus-Christ règne encore, et quand on ose engager la lutte en son nom, il sait remporter la victoire.

Oui, Jésus-Christ veut régner en France, et, par la France, régner à nouveau dans le monde. C'est pour cela qu'il nous a faits les dépositaires du culte de son divin Cœur. Or, jamais Dieu ne se repent de ses dons ; là doit être notre espérance ! Quand Dieu donne une mission à un individu ou à un peuple, il lui assure les moyens d'accomplir cette mission. Un de ces moyens est assurément ce colloque mystérieux qu'il réserve aux

âmes de foi et de bonne volonté, qui ne craignent pas de veiller une heure avec lui.

Jeme suis attardé, Messieurs, dans les régions du Midi : je vous en demande pardon. Car, il serait injuste de croire que, parce que Dieu a doté ces pays d'un ciel plus chaud et d'un soleil plus lumineux, il leur a également donné le privilège d'un amour plus ardent pour le Sacrement de nos autels. Le cœur ne connaît pas de latitudes, et c'est le cœur qui fait l'adorateur nocturne.

Ici même, dans ce diocèse qui nous offre une si généreuse hospitalité, l'adoration nocturne existe, béeuie et encouragée par les recommandations de son premier Pasteur. Comment pourrait-il en être autrement dans ce diocèse de l'éminent Prélat que Léon XIII a choisi entre tous pour le représenter à ces grandes fêtes eucharistiques de Jérusalem, à la faveur desquelles il semblait que Notre-Seigneur voulût reprendre possession de sa terre natale ? Le Diocèse de Reims ne connaîtrait pas l'adoration nocturne ! Qui voudrait le croire ? Il n'en est rien, Messieurs. Dans cette ville même où je parle, l'adoration nocturne se fait, et, j'en suis bien sûr, elle compte plusieurs ouvriers dans son sein. Dans une cité laborieuse comme la vôtre, Dieu n'est pas sans s'être choisi quelques humbles artisans pour le servir et l'adorer dans la solitude de ses nuits. A Reims, comme à Paris, je serais bien étonné s'il n'y avait pas des adorations nocturnes d'ouvriers. Quand je pense que dans ce Paris, qui est affligé d'une si mauvaise réputation, une fois par mois, en dehors du service régulier des paroisses, il y a à Montmartre, dans la basilique du Sacré-Cœur, où l'adoration est perpétuelle, une nuit consacrée exclusivement aux ouvriers du cercle

catholique ; que deux fois par mois, il y en a une autre réservée aux jeunes apprentis faisant partie des patronages ; et que, dans certains patronages même, comme celui de Notre-Dame de Grâces, dans les paroisses les plus populeuses, comme celles des Batignolles et de Ménilmontant, Notre-Seigneur daigne sortir une fois chaque mois de son tabernacle pour recevoir les hommages de ses chers ouvriers pendant une nuit entière ! Quels exemples, Messieurs, et quelles leçons pour les hommes de loisirs qui redoutent les fatigues d'une nuit !

Les diocèses les plus voisins du vôtre, Arras, Cambrai, ont également d'admirables adorations nocturnes. Qui s'en étonnerait ? Ces deux diocèses sont de ceux où le mouvement eucharistique est le plus soutenu et le plus général, ils sont de ceux qui paraissent mûrs pour une organisation prochaine et définitive. Quel magnifique fruit de ce congrès, Messieurs, s'ils se décidaient à donner à Notre-Seigneur la joie de deux diocèses nouveaux lui prodiguant des adorations continues de jour et de nuit ! Il s'en faut de si peu ! Dans le beau diocèse de Cambrai, plus de cent-soixante paroisses commencent leur adoration la veille de l'adoration perpétuelle. De plus, il y a dans différentes localités des sections permanentes de l'adoration nocturne qui pratiquent cette dévotion une fois par mois. A Lille seul, il en existe douze, et là encore, nous écrit-on, ces sections sont en grande partie composées d'ouvriers qui ne comptent pas avec leur peine, comme ce brave homme vraiment héroïque qui s'excusait d'être venu en retard parce qu'il avait été retenu à son atelier ; qui cependant avait encore pu arriver à temps pour faire son heure d'adoration, mais savez-vous à quel prix ?... en se privant de souper !



Le Midi et le Nord peuvent donc rivaliser dans ce tournoi auquel préside Notre-Seigneur lui-même, et il est vrai de dire que peu importent le climat et les tempéraments. . . ou plutôt, si : cette œuvre toute d'élan et d'amour franc, convient admirablement au tempérament français, à la nation aimée du Cœur de Jésus; mais cela, tout aussi bien dans nos provinces du Nord que dans nos provinces du Midi, dans celles de l'Ouest que dans celles de l'Est ou du Centre.

Le temps me manque pour vous parler individuellement de chacun des nombreux diocèses où les mêmes efforts ont été couronnés des mêmes succès.

Qu'il me suffise de vous citer encore Orléans, où l'œuvre paraît solidement organisée, a ses réunions annuelles, et publie des rapports pleins de vie et de promesses; Le Havre, qui fait régulièrement son adoration mensuelle, avec quelle ferveur, vous en jugerez, lorsque vous saurez que sur soixante-dix membres inscrits, la moyenne de chaque nuit fournit à Notre-Seigneur cinquante adorateurs, et qu'aux heures même les plus pénibles, on peut compter généralement quatre ou six hommes à la fois en adoration. Il est vrai qu'ils ont parfois des recrues inespérées, comme celle de ce marin, qui, à peine débarqué, s'en vint frapper vers onze heures du soir à la porte de la sacristie, et qui, pour toute présentation se borne à demander : « Est-ce qu'il n'y a pas d'adoration ici toute la nuit ? je viens faire mon quart. »

Versailles, si proche de Paris, dont les communes forment cette banlieue semée de guinguettes où l'on s'amuse, de cabarets où l'ouvrier boit à pleins bords le poison de l'âme et du corps, eh bien ! Versailles a plus de vingt paroisses qui font leur adoration nocturne,

paroisses en tête desquelles il nous faut placer celle de Poissy, une des premières et la plus fidèle à passer ses nuits chaque année, au retour de l'adoration perpétuelle, comme si elle sentait encore planer sur elle la douce influence de saint Louis, ce grand adorateur de Jésus-Hostie !

Agen, Aix, Autun, Clermont-Ferrand, Sarlat, Rodez, ont aussi leur adoration nocturne ; mais je ne peux pas nommer tout le monde, et je suis bien heureux de mon impuissance, car elle est la démonstration la plus éclatante de cette vérité que partout, entendez-le bien, partout il suffit de vouloir pour pouvoir !

**IV.**— Je vous disais tout à l'heure, Messieurs, dans une sorte d'orgueil national, que cette œuvre toute d'amour convenait merveilleusement au tempérament français : c'est vrai ; mais, œuvre essentiellement catholique, elle est par cela même universelle. Si la France a donné le signal, le monde entier l'a suivi. Je ne puis parcourir avec vous l'univers catholique, et pour plus de détails il me faudrait vous renvoyer au rapport qui vous a déjà été présenté au Congrès eucharistique de Paris en 1888. Mais, laissez-moi seulement vous citer quelques nations et quelques dates. En Espagne, alors qu'en 1868, puis en 1872, l'établissement de l'adoration nocturne avait été déclarée chose impossible, l'œuvre fait ses premiers débuts en 1878 à Madrid et à Grenade. Puis bientôt, un journal eucharistique spécial, *la Lampara del Sanctuario* se crée, deux centres eucharistiques sont fondés à Madrid et à Valence en 1881, et de là rayonnant au loin, se subdivisent en sections qui se partagent aujourd'hui toutes les nuits du beau ciel d'Espagne.

A Bruxelles, c'est en décembre 1881 que le Père

Tesnière groupait douze fervents chrétiens pour passer une première nuit. Au bout de la première année, les douze étaient devenus soixante-dix-huit, quatre-vingt-deux l'année suivante, cent cinquante-cinq la troisième, deux cent trente-six la quatrième, et deux cent soixante-sept au bout de la cinquième année.

De l'autre côté de l'Atlantique, au Canada, cette terre si bien faite pour comprendre et aimer les œuvres françaises, c'est au printemps de 1881 qu'un membre de la conférence de Saint Vincent de Paul de Montréal, au retour d'un voyage à Paris, fonde l'adoration nocturne. Après trois ans d'existence, au 28 décembre 1884, l'œuvre comptait huit cent soixante-douze associés.

Aux États-Unis, à Boston, l'œuvre fut inaugurée le 7 décembre 1882, veille de la fête de l'Immaculée-Conception. A Quito, dans la république de l'Équateur, un congrès eucharistique se réunissait le 24 juin 1886, jour de la fête du Sacré-Cœur, et comme fruit de ce magnifique congrès qui siégea pendant dix-neuf jours, l'adoration nocturne se fondait à Quito même le 16 janvier 1887, et comptait immédiatement trois cents associés. Ce mouvement s'est propagé dans toute l'Amérique du Sud, et le Brésil recourt à l'adoration nocturne comme au remède le plus efficace pour combattre les progrès de la franc-maçonnerie.

Ce qui se fait en Europe, ce qui se fait dans les deux Amériques, se fait également en Asie. Devinez où, et depuis quand ? — Depuis vingt-sept ans, chez les Indous, dans des villes dont le nom vous écorche la bouche, à Trichinopoly et à Tuticorin, dans la mission du Maduré, à l'extrémité sud de la presqu'île de l'Indo-Chine. Là, il se fait des merveilles qui devraient nous faire rougir de honte, mais qui montrent bien qu'il n'y

a pas deux manières d'aimer Jésus. « En 1867, écrit un « saint missionnaire, un bon nombre de jeunes gens « montraient une dévotion particulière envers Jésus- « Eucharistie. Lorsque, retardés par leurs travaux, ils « ne pouvaient venir à temps pour faire leur visite au « Très Saint Sacrement, alors ils s'agenouillaient « devant l'église déjà fermée, baisaient les marches et « la porte, et donnaient par leur tenue et leur recueille- « ment des signes non équivoques d'une dévotion pro- « fonde. Un des nôtres, qui avait été en Europe membre « de la Société de Saint Vincent de Paul et de l'adora- « tion nocturne, crut voir là les éléments d'une adora- « tion nocturne..... » C'est ainsi que l'œuvre fut fondée; l'Évêque missionnaire, M<sup>re</sup> Canoz, lui donna son règlement, et depuis vingt-sept ans elle se continue avec une ferveur qui ne se lasse pas.

Comment ne pas rendre grâce à Dieu, Messieurs, et à côté des tristesses de l'heure présente, comment ne pas se prendre à espérer d'une espérance invincible? Certes, les moyens humains nous font tous les jours de plus en plus défaut, jamais l'Église n'a paru plus abandonnée des hommes : n'est-ce pas précisément parce que nous en sommes arrivés à l'heure que Dieu s'est plus spécialement réservée, une de ces heures qu'a connues Jeanne d'Arc? Je sais bien que nous ne pouvons pas dire ces choses sur les places publiques, ni dans ces graves assemblées où siègent nos législateurs. Comme on nous prendrait en pitié! Gardons-les donc pour nous. Mais gardons-les avec une joie profonde; gardons-les comme Marie gardait le souvenir de tout ce qui se disait de Jésus autour d'elle, et de tout ce dont elle était témoin dans l'humble atelier de Nazareth. Elle conservait ces

choses en son cœur, dit l'Écriture. Conservons-les de même; n'en parlons qu'à Jésus dans ces nuits où il nous admet à le prier devant son Saint Sacrement exposé, et disons-lui que nous ne doutons pas de sa puissance supérieure à toutes les puissances; que nous croyons à son amour plus tendre que tous les amours; que nous nous en remettons à son cœur plus sûr et plus fidèle que tous les cœurs humains, et que nous attendons l'effet de ses promesses divines, parce que nous savons qu'elles ne trompent jamais.

---

## CONGRÈS EUCHARISTIQUE DE JÉRUSALEM

Rapport de M<sup>re</sup> P.-L. PÉCHENARD, Protonotaire apostolique,  
Vicaire général.

---

ÉMINENCES,  
MESSEIGNEURS,  
MESDAMES ET MESSIEURS,

Depuis longtemps, Sa Sainteté Léon XIII portait ses regards anxieux vers les Églises séparées de l'Orient ; plusieurs fois étaient tombées de sa plume et de ses lèvres de touchantes exhortations pour les rappeler au bercail ; plusieurs fois ce Père tendre leur avait tendu la main, soit en glorifiant solennellement leurs saints Docteurs, soit en déclarant sa ferme volonté de maintenir dans toute leur intégrité leurs rites vénérables.

Le moyen de faire davantage en leur faveur ? Le moyen de les gagner sans retour ? La Providence voulut le lui fournir elle-même.

Notre Seigneur Jésus-Christ avait institué l'Eucharistie comme le sacrement et le signe de l'unité ; dans le discours qui suivit la Cène, il avait demandé à son Père que tous ses disciples ne fissent qu'un, *ut sint unum* ! C'est l'Eucharistie qui allait servir de trait d'union pour rapprocher tous les enfants de l'Église.

**I. —** Le Comité permanent des Œuvres eucharistiques s'apprêtait à tenir, en 1893, son huitième Congrès. La même année, allait s'accomplir le douzième Pèlerinage de pénitence aux Lieux Saints.

Associer ces deux œuvres, les fortifier l'une par l'autre, leur donner rendez-vous à Jérusalem, convier nos frères séparés aux pieds de Jésus sur le terrain de l'amour et faire de l'Eucharistie la puissance d'attraction, le ciment des Églises et le sceau de l'unité, quoi de plus beau, quoi de plus naturel, quoi de plus efficace ?

L'idée était à la fois simple et grandiose ; c'était une vue de génie, disons mieux, c'était une inspiration d'En-Haut. Elle fut soumise au Pape, et le Pape, frappé d'un trait de lumière, eut soudain l'intuition de la solution du grand problème qu'agitait sa pensée, et à l'instant le projet fut arrêté. Il en écrivit donc à M<sup>r</sup> l'Évêque de Liège, président du Comité permanent des Œuvres eucharistiques, et lui dit quels heureux résultats il attendait d'une telle entreprise. Bientôt il s'inscrivait le premier sur la liste des souscripteurs ; puis, approfondissant de plus en plus ce grand dessein et en mesurant dans son vaste génie les conséquences possibles pour l'expansion du règne de Dieu, il résolut d'y prendre une part en quelque sorte personnelle, et, dans ce but, il choisit, pour présider ce Congrès en son nom, un membre du Sacré Collège, un Légat *a latere*, et son choix, que Dieu en soit à jamais loué ! tomba, pour l'honneur de la France et de notre cité, sur Son Ém. le Cardinal Langénieux, archevêque de Reims.

Qui de vous, Messieurs, ne se souvient encore des transports de joie avec lesquels fut accueillie cette nouvelle ? De l'Europe, elle se répandit avec la rapidité de l'éclair jusqu'aux rives de l'Asie et de l'Amérique. « La résurrection de l'Orient, avait dit le R. P. d'Alzon, ne peut venir que d'une parole sortie de Rome, et portée sur les ailes de la France. » — La parole, Rome venait de la dire ; un Cardinal français était nommé pour la

porter à l'Orient, et, en portant cette parole, messagère de la paix, il allait pouvoir la traduire par ce mot immortel : « Je vous apporte le cœur de Léon XIII. »

Si ce projet venait à se réaliser, il était facile d'en entrevoir la grandeur des résultats, résultats dont bénéficierait le monde entier, mais plus immédiatement l'Église catholique et la France, sa fille aînée.

Ces résultats, l'Esprit du mal, qui veillait, les aperçut sans doute. Il vit la France regagner de l'influence en Orient. Il vit les Églises séparées accepter la main que Rome leur tendait et se retourner vers le centre de l'unité catholique. C'en était assez pour se mettre en travers ; il essaya de faire échouer le projet dès le début en inspirant la crainte et en soufflant la discorde.

La diplomatie européenne s'émut ; feignant de se méprendre sur le but du Congrès, elle fit surgir le spectre de conflits sanglants, de complications internationales. Le sultan Abdul-Hamid, ce prince à l'esprit si libéral, au caractère si généreux, dont tous les catholiques d'Orient se plaisent à vanter la parfaite bienveillance, avait gracieusement accordé toutes les autorisations nécessaires pour que le Congrès pût se tenir dans ses États. On ne désespéra pas de parvenir à le mettre en défiance et à lui faire soupçonner derrière les solennités eucharistiques quelque dessein politique habilement dissimulé et dirigé contre l'intégrité de son Empire. Mais cette tentative échoua.

Grâce à la haute sagesse de Léon XIII, grâce à la prudence des deux éminents personnages chargés de traiter de ces grands intérêts, le Cardinal Langénieux, d'une part, et de l'autre, M<sup>sr</sup> Azarian, patriarche des Arméniens unis, le nuage qui s'était amassé fut bientôt dissipé, et le Sultan, jugeant des choses avec toute



l'indépendance d'un esprit élevé, maintint nettement les autorisations qu'il avait tout d'abord concédées.

Les appréhensions de la diplomatie se calmèrent, les calculs furent déjoués et l'œuvre commença. Elle allait se dérouler majestueusement, toujours environnée d'assez de périls pour faire comprendre ce que l'on pouvait craindre du côté des hommes, toujours secourue, aux heures critiques, par trop de dénouements inattendus, toujours couronnée par trop de succès, pour ne pas rendre tangible l'action de la Main qui conduisait l'entreprise.

De tous les Congrès eucharistiques, celui de Jérusalem fut, sans contredit, le mieux préparé par la prière. On pria longtemps, on pria partout. Évêques, prêtres, fidèles, communautés religieuses, enfants, pèlerins de la pénitence, tout le monde entra dans le mouvement. Le R. P. Picart ne craignit pas d'affirmer au Souverain Pontife que, parmi ceux qui se rendaient à Jérusalem, il s'en trouvait qui avaient fait le sacrifice de leur vie pour le succès des intentions de Sa Sainteté. Et c'était vrai.

Ces dévouements n'étaient point superflus. Pouvait-on jamais offrir trop de prières ou trop de sacrifices pour obtenir la bénédiction de Dieu sur d'aussi grands desseins ?

De quoi s'agissait-il, en effet ? De rien moins, Messieurs, que d'aller, au delà des mers, rendre à Jésus-Christ de solennels hommages dans le sacrement de son amour, sur le lieu même de son institution, proclamer sa divinité sous les yeux des Musulmans et des Juifs, ses plus mortels ennemis, recueillir les enseignements traditionnels de nos frères dans la foi, réchauffer leur dévotion par une sainte émulation

d'amour, tendre la main aux chrétientés dissidentes, remplies depuis des siècles de tant de préventions, contre nous, et travailler à refaire l'unité de l'Église déchirée par les luttes politiques.

II. — C'est à Rome même, à proprement parler, aux pieds du Pape, que commença le Congrès. Les Pèlerins de la pénitence voulurent, en effet, se prosterner tout d'abord devant le Vicaire de Jésus-Christ et solliciter pieusement ses bénédictions ; et Léon XIII, dans des paroles empreintes d'une éminente sagesse, leur précisa lui-même la nature, les limites et la haute portée de leur mission. Ils partent donc de Rome, pleins de foi et de confiance, marchant avec Jésus, et n'aspirant qu'à lui reconquérir par l'amour la terre d'Orient.

Ah ! qu'elles étaient belles ces nefes saintes (1), voguant sur les flots azurés, et portant sur un trône la sainte Eucharistie entourée jour et nuit de pieux adorateurs ! Qu'elles étaient émouvantes en pleine mer, ces processions eucharistiques, qui rappelaient la marche miraculeuse de Jésus sur les eaux ! Qu'ils devaient être puissants sur le cœur de Dieu, ces quatre cents calices qui se levaient vers le ciel longtemps avant l'aurore, tout fumants d'un sang divin ! Ne voyez-vous pas d'ici, Messieurs, ces légions d'anges qui leur faisaient escorte, et qui emportaient aux pieds du trône de Dieu tant et de si ferventes prières ?

Enfin nous sommes à Jérusalem ! Le jour des solennités est venu, le Légat est annoncé, la vapeur l'a déposé près des murs de la Ville Sainte, et toute la population s'est levée pour courir à sa rencontre.

(1) Le Poitou et la Ville-de-Brest.

Combien de plumes, et des plus exercées, se sont plu à retracer ce merveilleux épisode de l'entrée du Cardinal-Légat à Jérusalem ! En est-il une seule qui ait réussi à égaler le sujet ? Qui oserait le dire ? Ah ! c'est qu'ici le spectacle extérieur, quelque imposant qu'il fût, n'était que le moindre côté de l'événement, et la simple enveloppe d'une idée dont l'importance n'éclatera tout entière qu'avec le temps, peut-être avec les siècles.

Racontez, pieux pèlerins, à tous les échos du monde, la splendeur du théâtre de cette scène sans précédent, l'éclat du soleil d'Orient, les avenues de la cité sainte encombrées de piétons, de voitures et de cavaliers, les arbres du chemin ployant sous les grappes humaines suspendues à leurs branches, les murailles de la ville, les terrasses, les toits, les tours, les minarets chargés de curieux ; dépeignez la marche triomphale du Légat sur sa blanche haquenée, au milieu des flots innombrables de chrétiens, de juifs et de musulmans, le soin des représentants officiels de toutes les puissances à lui offrir leurs hommages, l'empressement des Églises séparées à venir s'incliner les premières devant la primauté du Pape incarnée en sa personne, la majesté des patriarches et des évêques des rites unis s'avancant à sa rencontre avec toute la pompe orientale ; redites la croix de Jésus dominant toutes les têtes à travers les rues étroites, les chants joyeux des clercs, l'admiration des foules s'inclinant respectueuses sous le salut du Légat, la fière attitude des milices turques protégeant la marche, l'enthousiasme de nos officiers de marine jouissant du triomphe de la France, tout ce cortège enfin s'engouffrant dans les flancs du Saint-Sépulcre, et le faisant retentir du plus émouvant des *Te Deum* qui fût jamais chanté !

Oui, enivrez vos amis du récit de ces splendeurs; et pourtant ce ne sera pas assez. Faites-leur surtout remarquer que l'idée que ces splendeurs enveloppent est bien plus grandiose encore que le cadre lui-même; faites-leur sentir que le Légat qui s'avance au sein de cette foule en qui se résume l'univers, c'est le Pape lui-même, c'est à dire le Chef suprême et unique de la religion catholique, le Pape, vicaire de Jésus-Christ, reprenant possession en personne de ces lieux sacrés d'où les malheurs des temps l'avaient banni, le Pape apportant le baiser de paix à de grandes chrétientés affaiblies par leur longue séparation du centre de l'Église, le Pape les conviant à sceller un nouveau pacte d'alliance aux pieds de Jésus-Christ, en lui rendant de communs hommages dans le sacrement de son amour.

Ah! nous le savons, bien des préjugés séculaires sont tombés dès cette première heure, bien des esprits ont été frappés d'un rayon lumineux, bien des cœurs loyaux ont été remués; et il s'est produit dans ces blocs granitiques des races orientales un craquement immense, un ébranlement profond, dont nos neveux verront seuls tous les effets.

« Oui, s'écriait avec raison le patriarche latin, M<sup>re</sup> Piavi, Jérusalem est aujourd'hui le théâtre d'un événement qui fera époque dans l'histoire de l'Église et qui s'annonce comme le prélude d'autres événements non moins heureux, non moins glorieux.

« Oui, tandis que l'esprit du mal redouble d'efforts pour jeter le monde entier dans l'apostasie, l'Esprit de Dieu s'agit aussi; il veille au salut de l'humanité et choisit le moment propice pour susciter dans les cœurs des mouvements généreux pour la restauration de la foi et la réforme des mœurs. »

Le lieu qu'eussent désiré tous nos cœurs pour y tenir le Congrès, c'était le Cénacle, c'est à dire le lieu même où Notre-Seigneur institua la sainte Eucharistie. Le Cénacle, hélas ! est aux mains des Turcs, auquel il sert de mosquée depuis 1551. A cette époque, les fils de saint François, ces fidèles gardiens de la Terre Sainte, qui ont teint de leur sang tous ces lieux sacrés, ont acheté aux Musulmans l'église de la Colonne, dont ils ont fait l'église du Saint-Sauveur et à laquelle les Papes ont transporté toutes les indulgences et faveurs spirituelles jadis attachées au Cénacle. C'est dans cette église du Saint-Sauveur que s'ouvrit, le 13 mai 1893, la première séance générale du Congrès.

Quel spectacle que cette première séance ! Ouvrez les yeux, Messieurs, et vous verrez dans cette étroite enceinte tout l'univers chrétien en raccourci :

Un Cardinal, Légat du Saint-Siège,

Deux Patriarches catholiques, latin et grec,

Dix Archevêques et Evêques du rite latin d'Occident et d'Orient,

Quinze Archevêques et Evêques de rites orientaux, melchite, maronite, arménien, syrien, chaldéen et bulgare,

Dix Prélats, Supérieurs d'Ordre, Abbés mitrés et Vicaires généraux de diocèses lointains,

Deux Délégués officiels des Eglises copte et abyssinienne,

Cinq cents prêtres environ, séculiers et réguliers, d'Asie, d'Europe, d'Amérique et d'Afrique,

Et enfin une multitude de fidèles, venus avec le Pèlerinage de pénitence, ou accourus des divers points de la Palestine !

Ils sont donc là près de quinze cents, représentant

toutes les parties du monde. Après la France, qui y tient de beaucoup le premier rang, la catholique Belgique, l'Italie, le Canada y comptent les groupes les plus nombreux ; sans parler des fidèles indigènes ni des schismatiques qui se joindront à eux pour les séances du Congrès et pour les solennités eucharistiques. N'était-ce pas le cas de répéter les paroles des Actes des Apôtres au jour de la première Pentecôte chrétienne : « Il se trouvait alors à Jérusalem des hommes religieux venus de toutes les nations qui sont sous le ciel ? (1) »

Que je serais heureux de pouvoir saluer ici par leurs noms ces témoins vivants de la foi apostolique, ces représentants de nos traditions primitives, ces vingt Evêques orientaux qui firent la force et l'honneur du Congrès ! Qu'il me serait doux de leur payer, en face de l'Occident, le tribut de nos hommages et de notre reconnaissance ! Car l'histoire dira un jour quel service ils ont rendu par leur empressement, leur charité et leurs savants travaux au culte de l'Eucharistie et à la cause de l'unité catholique. Toujours je les verrai devant mes yeux, debout à l'autel de Sainte-Anne, autour du vénérable patriarche melchite Grégorios, offrant ensemble le divin sacrifice avec toute la pompe du rite grec, ou rangés autour du Légat officiant pontificalement dans la basilique du patriarcat latin, drapés dans leurs amples et soyeux vêtements, la tête ornée de tiaras aux formes variées, et la poitrine disparaissant sous la neige de leurs barbes plantureuses. Visions trop courtes, mais pourtant impérissables ! Ainsi, sans doute, l'apôtre Jean, dans ses extases à Patmos, dut contempler les vingt-quatre vieillards rangés, dans la céleste Jérusalem, autour du trône de l'Agneau.

(1) Act. II. 5.

Le Congrès de Jérusalem devait consister, comme tous les précédents, en une série d'hommages et d'adorations à Notre Seigneur Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie, afin de le faire de plus en plus connaître, aimer et glorifier. Il présentait, à l'exclusion des autres, ces touchantes particularités, qu'il offrirait ses hommages à Jésus-Christ sur les lieux mêmes où il établit son divin sacrement, qu'il devait se dérouler sous les yeux d'une population en majeure partie juive et musulmane, qu'il se proposait d'allumer une sainte émulation au cœur des Églises unies, par le déploiement des solennités en usage dans l'Église d'Occident, et surtout qu'il était ouvert aux chrétientés non unies, afin que, sur le terrain de l'amour, l'Eucharistie devint le trait d'union entre tous les enfants de Dieu, et qu'elle fût vraiment, comme la nomme saint Thomas, le *Sacrement de l'unité* (1).

Ce fut donc sur le terrain de la charité qu'il se plaça et qu'il ne cessa de se maintenir.

« Je serai le Légat de votre cœur, avait dit le Cardinal au Pape, pour faire connaître votre amour à l'Orient. » — Telles avaient été, en effet, les premières paroles de sa bouche, en arrivant à Jérusalem : « Je vous apporte le cœur du Pape ; » telle fut la pensée inspiratrice de son discours d'ouverture.

Dans ce discours mémorable, que tout l'univers a lu, le Légat chanta les gloires antiques des Églises d'Orient, d'où la lumière évangélique s'est répandue sur le monde, dont les martyrs ont, les premiers, rendu témoignage à Jésus-Christ, et dont les docteurs ont éclairé, comme des phares lumineux, la marche de

(1) S. Thom. III. LXXII. 2.

l'humanité régénérée. Au nom du Père commun des fidèles, il convia tous nos frères séparés à venir, avec les catholiques, rendre à l'envi leurs hommages d'adoration et d'amour à Jésus-Christ qu'ils reconnaissent, comme nous, réellement présent dans l'Eucharistie.

Ces hommages rendus par le Congrès à Jésus-Eucharistie consistèrent en deux points principaux : les professions de foi et les solennités extérieures du culte.

Les professions de foi, Messieurs, elles abondent dans tous les Congrès eucharistiques : études sur le dogme, récits d'histoire locale, relations de miracles, merveilles de l'art, comptes rendus de pieux usages ou de solennités traditionnelles, rien n'y manque. Sur ce canevas général, toujours le même, chaque Congrès trouve moyen de broder quelques nouveaux sujets à la gloire de Jésus-Christ et à l'honneur des siècles écoulés.

Pour le Congrès de Jérusalem, il eut cette singulière fortune de pouvoir déployer sous nos yeux le plus ravissant panorama de la foi de la primitive Église en la sainte Eucharistie. Quelle belle page il ajouta à la *Perpétuité de la foi*, du grand Arnauld !

Dans les six assemblées générales qui se tinrent le matin ou l'après-midi, toutes les Églises de l'Orient vinrent, chacune à son tour, déposer publiquement le témoignage de leur foi apostolique en la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie, et redire l'antiquité et la piété de leurs pratiques envers le Saint Sacrement. Par la bouche des Évêques ou de leurs délégués, toutes les liturgies, grecque, latine-orientale, syriaque, arménienne, copte, slave, bulgare, firent leur note dans ce merveilleux concert. Et avec quel luxe de preuves, avec quelle chaleur de conviction, avec quelle véhémence d'expressions, je vous le laisse à deviner.



Si l'orgueil est quelquefois permis, c'était bien à nous autres Français que revenait ce droit, à nous, à qui il était donné d'entendre ces sublimes protestations de la foi antique exprimées si chaleureusement par les Orientaux dans notre belle langue. Tous les siècles, tous les grands docteurs défilaient sous nos regards, avec la tranquille majesté du maître qui possède, rendant témoignage au dogme sacré et disant leur amour pour ce mystère. Il nous semblait voir se dérouler, sous une autre forme, cette merveilleuse théorie de Flandrin, où tous les personnages se meuvent dans une marche harmonieuse et tournent leurs regards pleins d'amour vers Jésus qui leur tend les bras et leur ouvre son cœur.

En même temps que, dans les grandes assemblées, la foi s'affirmait avec éclat, que chaque rite proclamait ses antiques traditions, et que les négations de la prétendue Réforme étaient mises en déroute, les prêtres de l'Occident et de l'Orient, animés de la plus ardente piété, se groupaient entre eux dans des réunions plus intimes. Là, avec une cordialité toute fraternelle, ils s'excitaient mutuellement à l'amour du Saint Sacrement, et cherchaient dans leur expérience les moyens les plus propres à développer la foi, l'amour et la dévotion des fidèles et des petits enfants, à établir la pratique de la fréquente communion, et à lui faire produire tous les fruits de salut qui y sont renfermés. Dans les assemblées générales, le rôle principal, l'affirmation de la foi, était laissé à l'Orient; dans les réunions sacerdotales, c'était surtout l'Occident qui, par ses prêtres, communiquait à l'Orient les saintes industries du zèle.

Le travail du Congrès était donc nourri et fécond. Mais sa fécondité, il la tirait surtout de la prière. Car tous les Congressistes étaient bien convaincus que leurs

efforts resteraient stériles et impuissants si Dieu ne répandait sur eux la rosée de sa grâce. Aussi, la prière sous toutes ses formes, surtout la grande prière de l'adoration eucharistique, ne cessait de monter jour et nuit vers le ciel.

La forme la plus solennelle de cette prière était la messe, surtout la messe célébrée pontificalement dans tous les rites.

L'une des plus grandes préoccupations des Églises orientales, unies ou non unies au Saint-Siège, est celle que leurs rites ne soient peu à peu amoindris, supprimés et remplacés par le rite latin. Cette préoccupation, fort légitime, mais perfidement entretenue par les ennemis de l'union, forme l'un des principaux obstacles au retour de ces chrétientés dans le sein de l'Église catholique. Vingt fois les Souverains Pontifes ont protesté de leur volonté formelle de conserver à jamais ces rites vénérables, témoins des traditions primitives du catholicisme. Jamais leurs actes, restés inconnus à la foule, n'ont réussi à dissiper les craintes.

Le Congrès de Jérusalem offrait la plus belle occasion de leur démontrer par des faits quelle est, sur ce point important, la véritable pensée de l'Église romaine. C'est pourquoi il organisa, dans les divers sanctuaires de la Ville Sainte, des offices pontificaux dans tous les rites de l'Orient. Chaque matin, sous la présidence du Légat, par conséquent sous les yeux mêmes et avec l'approbation du Pape, un évêque de chaque rite, grec, syrien, arménien, slave, bulgare, maronite, officia solennellement, avec tout le cérémonial de sa nation. Afin de bien affirmer la parfaite union de toutes les formes liturgiques dans l'unité de la foi, M<sup>sr</sup> Doutreloux, évêque de Liège, avait ouvert la série des

offices pontificaux en célébrant selon le rite latin dans l'église du Saint-Sauveur, et le Légat la clôtura lui-même en officiant, dans le même rite, le jour de la Pentecôte, en présence de tous les évêques réunis, dans la basilique du Patriarcat latin.

Si nos regards étaient charmés, à nous, Occidentaux, par la pompe orientale, nos esprits n'étaient pas moins frappés du caractère éminemment populaire du saint sacrifice. La messe dans toutes ses parties, préparation, oblation, consécration, communion, est un dialogue continuel entre le prêtre qui célèbre et les fidèles présents. La traduction française de la messe copte, que l'on prépare, sera le moyen de faire connaître à l'Occident « les admirables prières dont se compose la liturgie copte et dans lesquelles la plus haute et la plus exacte théologie et la plus riche poésie sont constamment associées ».

Chaque soir, à l'approche de la nuit, avait lieu une procession très solennelle du Saint Sacrement, à laquelle prenaient part, avec les douze ou quinze cents Congressistes, évêques, prêtres, religieux, étrangers et indigènes, des foules considérables de chrétiens de tous rites. Du haut des murailles et des terrasses, les infidèles, juifs et musulmans, suivaient des yeux, avec une respectueuse bienveillance, ces longues files d'adorateurs qui se déroulaient à travers les cours et les méandres des jardins, au Séminaire de Sainte-Anne, à l'Orphelinat de Saint-Pierre, à Notre-Dame de France, à Saint-Étienne, au Couvent de Marie-Réparatrice, ou admiraient les merveilleuses illuminations du clocher de l'église de Saint-Sauveur, qui se prolongeaient jusqu'au lever du jour, ou les projections électriques dirigées par les Pères de l'Assomption, et qui étaient pour eux une nouveauté jusque-là inconnue.

A ces solennités du matin et du soir qui captivaient la foule, se joignaient d'autres adorations plus intimes, plus cachées, mais non moins ardentes ni moins fructueuses. Le Saint Sacrement était exposé le jour et la nuit : le jour, dans l'église du Patriarchat latin, où les adorateurs se succédaient sans interruption ; les enfants de toutes les écoles catholiques, quelle que fût leur nationalité, s'y rendaient à tour de rôle, et leur piété naïve n'était pas la moins touchante manifestation du Congrès ; la nuit, dans les sanctuaires les plus vénérés, à la grotte de l'Agonie, au mont des Oliviers, à Bethléem, à l'église de la Flagellation ; et, sans cesse, aux pieds de Jésus, se pressaient les plus fervents des Pèlerins de la pénitence, et les âmes les plus éprises de l'amour de l'Eucharistie.

Les Dames elles-mêmes, se mettant au-dessus de toutes les fatigues, eurent à cœur d'avoir leur nuit d'adoration, à l'*Ecce homo*, chez les religieuses de Sion.

Pour mettre le sceau à tant de prières, tous les Pèlerins voulurent parcourir en leur particulier la *Voie douloureuse* ou Chemin de Croix. Deux fois même, les vendredis, cet exercice fut fait en commun par tous les Pèlerins et les Congressistes. La police turque protégeant leur liberté et suspendant même à ce moment la circulation publique, la population de Jérusalem debout sur le bord des rues dans un silence d'admiration, la foule des catholiques priant à haute voix et escortant les évêques et les prêtres qui portaient sur leurs épaules la grande croix du pèlerinage, se peut-il concevoir de plus émouvant spectacle ?

Je ne finirais pas, Messieurs, si j'essayais de vous faire repasser par les émotions si variées, si pures.

que ne cessaient de nous procurer les divers exercices du Congrès. Chaque séance en ajoutait de nouvelles aux précédentes. Mais peut-être n'y en eut-il pas de plus saisissantes ni de plus mémorables que celles de la dernière séance générale. C'est là que le Cardinal-Légat, dans un discours d'une admirable élévation, fit le plus touchant appel à l'union, et jeta les âmes dans les hautes et sereines régions de la paix. C'est là que les acclamations, renouvelées des premiers conciles, au Saint Père, à la France, à toutes les autorités religieuses et civiles présentes au Congrès, terminèrent la série des travaux par une clôture aussi émouvante que grandiose.

Il serait bien juste de rendre publiquement hommage à tous ceux qui ont concouru par leurs travaux, leur zèle, leur piété, leurs sacrifices, au succès de cet événement historique. Or, ici, tous les Congressistes, disons-le hautement, évêques, prêtres, communautés religieuses d'hommes et de femmes, ont bien mérité de la France et de l'Église.

Personne toutefois ne nous pardonnerait de ne pas avoir un cri du cœur pour ces vaillants Pères de l'Assomption, qui ont joué un rôle si important dans cette entreprise. Honneur à ces pionniers de la Providence, visiblement suscités en ce siècle pour combattre à ciel ouvert les combats de la foi, pour organiser les pèlerinages publics, pour terrasser le respect humain et créer la presse chrétienne ! Sans eux, sans leur esprit d'initiative, sans leur indomptable confiance en Dieu, jamais le Congrès n'eût pu se tenir à Jérusalem, ni surtout y étaler ses merveilleuses splendeurs. A eux notre admiration, à eux notre reconnaissance !

Je ne fais que redire en termes décolorés les senti-

ments que leur exprimait tout le Congrès à l'heure des adieux, à l'occasion de la pose de la première pierre de leur chapelle à Notre-Dame de France. Peut-on jamais oublier, quand on a eu le bonheur d'en être témoin, ce banquet général dans lequel de puissants orateurs firent entendre tour à tour ces vibrantes allocutions dont la foi et le patriotisme portèrent les esprits au plus haut degré de l'enthousiasme ? Peut-on oublier le tonnerre d'applaudissements qui éclata, lorsque notre Consul général en Palestine, qui s'était dévoué sans réserve, lui aussi, au succès du Congrès, fut décoré par le Légat de la Grande Croix de l'Ordre de Saint Grégoire ? Oui, tous les Congressistes, orientaux et occidentaux, sortirent de ce banquet d'adieu, le cœur pénétré de reconnaissance pour les merveilles dont ils avaient été témoins, et pleins d'espérance pour l'avenir de l'unité de l'Église.

**III.** — Le Congrès de Jérusalem, nous ne craignons pas de le dire, restera, au point de vue religieux, l'un des événements les plus importants de notre époque ; non seulement en raison des éclatantes démonstrations faites en l'honneur de la sainte Eucharistie, mais encore et surtout à cause des conséquences qui en sortiront, selon toute apparence, pour le retour de nos frères séparés dans le giron de l'Église catholique.

Sans insister ici sur l'extension apportée au culte de l'Eucharistie dans les Églises de tous rites, sans insister davantage sur le côté patriotique du Congrès, qui a relevé le prestige de la France et fortifié l'influence de son protectorat en Orient, tout le monde a pu constater, sur l'heure, les résultats les plus consolants au point de vue religieux.

Le Congrès a été, en effet, la plus libre et la plus sublime manifestation de notre foi en face de l'indifférence et de l'infidélité.

Il a été une solennelle affirmation de l'unité de l'Église catholique. L'Église était là dans son chef suprême, représenté par son Légat, elle était là dans les divers degrés de sa hiérarchie, elle était là dans le peuple fidèle, et partout et en toutes circonstances, elle a déployé, sous les yeux de nos frères séparés, sa parfaite unité de foi et de discipline.

« C'est l'honneur de l'Église catholique, s'écriait M<sup>re</sup> Piavi dans la première assemblée générale, de réunir toutes les nations du monde dans une seule famille, sans rencontrer plus d'obstacles dans la diversité des mœurs, des caractères et des usages, que ceux-ci n'en opposent à l'unité de l'espèce humaine. »

« Il était réservé à l'ère évangélique, disait à son tour l'évêque de Panéas, M<sup>re</sup> Geraïgiry, de réaliser pleinement le vœu du chantre royal : *Laudate Dominum, omnes gentes*. Jamais le concert de liturgies diverses, transmises comme un héritage d'amour envers l'auguste Sacrement de nos autels, n'a été aussi complet que depuis que Jérusalem en est devenu le théâtre. »

Ce Congrès est venu à l'heure providentielle où se fait partout sentir le besoin d'unité. Battues en brèche par la science moderne qui séduit tant d'esprits, et par l'incrédulité qui s'étend sur les âmes comme une contagion funeste, toutes les communautés chrétiennes que le malheur des temps et les passions politiques ont séparées du centre de la foi commencent à s'apercevoir qu'elles sont blessées à mort, et que, laissées à leurs seules forces, elles doivent fatalement s'affaiblir et

disparaître. Aussi, de toutes parts, au Nord et à l'Orient, apparaissent de vigoureux esprits qui s'attachent à démontrer la nécessité et la possibilité de l'union; des voix éloquentes s'élèvent qui y conviennent toutes les Églises chrétiennes, et des âmes saintes et généreuses forment des ligues de prières pour hâter la réalisation du vœu du Sauveur : « O mon Père, qu'ils soient un, comme vous et moi nous sommes un ! »

De l'aveu des évêques les plus éclairés de l'Orient, le désir de l'union est presque universel de part et d'autre, les esprits sont prêts, la moisson est blanche, il ne manque que des bras pour la recueillir. Aux ouvriers qui déjà travaillent dans ce vaste champ, il faudrait surtout des ressources matérielles pour fonder des séminaires qui seraient la pépinière d'un bon clergé indigène, et pour bâtir des écoles et des églises. C'est dans l'espérance que nous leur viendrons en aide qu'ils tendent vers nous des mains suppliantes.

Si nous ne pouvons dire que le Congrès a réalisé l'union, au moins nous est-il permis de penser qu'il a fait faire un grand pas à la question, et qu'il pèsera d'un grand poids en faveur de la solution tant désirée.

L'Orient a été édifié par la foi des Pèlerins et des Congressistes. La cordialité des rapports, qui ne s'est pas un instant démentie, a dissipé de part et d'autre des préjugés qu'entretenaient les passions politiques et d'amers souvenirs des temps lointains. Le souffle de pacification sorti du cœur du Pape, et le rameau d'olivier présenté par son Légat, ont fait épanouir les âmes des chrétiens dissidents, celles surtout de leurs chefs hiérarchiques. Nulle part ils n'ont entendu ni allusion blessante, ni récrimination, pas même le mot de schismatique; partout, au contraire, dans les églises, dans les



séances d'étude, dans les lieux publics, ils n'ont rencontré que bienveillance, charité, respectueuse courtoisie, avances délicates qui les ont profondément touchés et qui ont disposé leurs esprits et leurs cœurs à l'entente. « Nous sommes avec vous, disait le patriarche arménien, par la foi, par la charité, par l'Eucharistie ! »

De leur côté, ils ont témoigné leur admiration sans réserve pour la grandeur du spectacle que leur offraient ces réunions d'évêques de tous les rites et de tous les pays du monde, se traitant avec des égards tout fraternels, s'inclinant respectueux sous la bénédiction du Légat, et donnant un aperçu de la majestueuse unité de l'Église catholique.

Ils ont constaté de leurs propres yeux la ferme volonté du Pape de maintenir leurs rites dans toute leur intégrité, et ont pu ainsi se convaincre que l'une de leurs principales objections à leur retour dans l'Église catholique n'avait plus de valeur.

Sans doute, les chefs des Églises dissidentes ne sont pas venus prendre une part personnelle à nos séances. Personne ne s'y attendait et cela n'était pas nécessaire. Les grandes choses se font lentement et demandent à être préparées. Ils ont du moins accueilli avec bienveillance, et même avec joie, l'annonce du Congrès placé sur le terrain de l'amour envers Jésus-Christ ; ils ont envoyé à nos séances et à nos cérémonies des membres de leurs communautés ; ils ont échangé avec la personne du Légat, les uns par eux-mêmes, les autres par leurs délégués, des rapports plus que courtois ; ils ont exprimé leur complète satisfaction pour le fond et la forme de ses discours, où ils étaient heureux de ne trouver que des paroles de paix, d'amour et d'union ; ils ont rendu hommage, par leurs délégués, à la primauté d'honneur

du Souverain Pontife ; encore un pas de plus dans cette voie, qu'ils reconnaissent que cette primauté est, non seulement d'honneur, mais de juridiction, et qu'elle existe de droit divin, et, toutes les barrières religieuses étant renversées, les barrières politiques s'abaisseront d'elles-mêmes, et l'union sera consommée, et il n'y aura plus qu'un troupeau et un pasteur.

L'heure appartient à Dieu. Lui seul connaît les secrets de l'avenir, et peut-être n'attend-il que nos prières et nos sacrifices. Mais qu'elle tarde encore, ou qu'elle sonne bientôt, ce sera l'éternel honneur du Congrès eucharistique de Jérusalem d'avoir préparé les voies à cette grande pacification des âmes que l'Église, avec Jésus-Christ, appelle de tous ses vœux.

---

## SALUT A SAINT-ANDRÉ

---

Les circonstances actuelles ne permettent pas de porter la sainte Hostie à travers les rues de la cité, dans une procession grandiose, mais pour suppléer à ce défaut, les principales églises de Reims verront chaque soir les évêques, les prélats, les religieux, les prêtres nombreux qui composent le Congrès, se réunir aux fidèles des diverses paroisses pour honorer, autant que cela est possible, le Dieu de nos tabernacles. Ce soir, c'était la belle et vaste église de Saint-André qui était le théâtre de cette splendide manifestation : ornée pour la circonstance de guirlandes de fleurs et de lumières, elle était remplie bien avant l'heure fixée par une foule compacte et recueillie, et les dignitaires du clergé eux-mêmes avaient peine à se frayer un passage pour arriver jusqu'à l'autel.

M. l'abbé Champsaur, curé de la paroisse, entouré du clergé, a reçu sur le seuil de l'église les illustres prélats qui ont pris part à cette belle cérémonie :

M<sup>sr</sup> le cardinal Langénieux, archevêque de Reims ; M<sup>sr</sup> le cardinal Lecot, archevêque de Bordeaux ; M<sup>sr</sup> Stonor, évêque de Trébizonde ; M<sup>sr</sup> Duval, évêque de Soissons ; M<sup>sr</sup> Doutreloux, évêque de Liège ; M<sup>sr</sup> Marmarian, archevêque de Trébizonde ; M<sup>sr</sup> Hoyek, archevêque d'Arca ; le R. P. Augustin, abbé de la Trappe d'Igny.

XX. SS. les Cardinaux et Evêques sont assistés des prélats dont nous avons indiqué déjà la présence, des dignitaires du Chapitre de Reims et du Clergé des divers diocèses.

La fanfare de clairons des élèves du Collège Saint-Joseph sonne la marche, et le cortège se dirige vers le sanctuaire. On chante le *Magnificat*.

Toute l'assistance s'unit au chant de chaque verset, ce qui produit un effet grandiose.

Le R. P. Lemius, supérieur des chapelains de Montmartre,

était l'orateur désigné, et tout naturellement il parla du **Sacré-Cœur**, de ses promesses et de ses bénédictions divines. Le pieux évêque de Liège a voulu que le Congrès de Reims fût placé sous la protection de sainte Julienne, dont le nom est invoqué à l'ouverture de chaque réunion ; mais la France est fière aussi, et à juste titre, de Marguerite-Marie, la virginale apôtre du Sacré-Cœur, et il était juste que le nom et les enseignements de la Visitandine de Paray ne fussent pas oubliés, et personne n'avait qualité pour en parler comme l'éloquent religieux à qui est confiée la garde de la basilique de Montmartre.

« La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et à la sainte Eucharistie, dit-il, sont étroitement enlacées, et parler de la première, c'est en même temps parler de l'autre. » Reprenant l'origine de notre histoire nationale, il montre Notre-Seigneur faisant des Français un peuple élu auquel il prodigue ses bienfaits, et au dix-septième siècle, il révèle à une humble religieuse les trésors d'amour dont son cœur est rempli pour notre pays, et il lui fait les plus magnifiques promesses, à ce peuple, s'il est fidèle.

Sur la colline de Montmartre s'élève un monument dû à la piété des Français repentants et dévoués, ce monument est un hommage au Cœur de Jésus, et répond à l'un des vœux qu'il avait formulés à la bienheureuse Marguerite-Marie : « Cœur de Jésus, source de zèle et d'amour, sauvez la France ! »

Nous sommes heureux de pouvoir reproduire intégralement le beau discours du R. P. Lemius.

Cœur percé sur la croix, tel était le premier, le grand dessein de Jésus-Christ sur le monde.

Mais outre ce premier dessein, il y en avait un autre relatif à la France, et où allait resplendir de nouveau le vieil amour de Dieu pour les Francs, amour qui ne s'était jamais démenti depuis quinze cents ans, amour semblant grandir en proportion même de notre indifférence et de notre ingratitude.

Quand Dieu veut faire une rénovation dans le monde, il prend un peuple. Ce peuple, il le prépare, puis il lui révèle sa mission et enfin il fait à sa fidélité des promesses magnifiques. Le peuple hébreu nous est un témoin du procédé divin.

Quelle sera la nation choisie par le Sacré-Cœur de Jésus pour raviver dans l'univers refroidi par le jansénisme, glacé par le protestantisme, les flammes d'une ardente charité ? Qui peut le nier, et dans notre pays qui peut répondre sans se sentir soulevé par la reconnaissance ? C'est notre patrie bien-aimée, la France !

Voilà le peuple préparé, le peuple à qui Jésus-Christ fait part de sa nouvelle mission, le peuple qui reçoit les promesses indicibles. — C'est le peuple du Sacré-Cœur de Jésus !

Dieu, à travers les siècles, a fait à la France de magnifiques dons, en s'associant à ses grandes œuvres. Il lui a donné une épée, et cette épée, aux mains de la nation chevaleresque, a fait de ses redoutables éclairs tressaillir le monde, reculer les barbares, ennemis du nom chrétien. Quand l'épée de la France se repose, Dieu prend notre parole et continue à remuer l'univers. Échappée des lèvres de nos missionnaires et de nos religieuses, elle vole rapide sur toutes les plages et y répand avec la foi les trésors de la civilisation. C'est par

la langue des Francs que Dieu a fait le plus de conquêtes ; c'est la langue de l'amitié, de l'épanchement, c'est la langue du cœur.

Le cœur ! c'est le troisième et le plus grand des dons que Dieu a faits à notre patrie, celui qui la préparait le mieux aux effusions du Sacré-Cœur de Jésus et à la mission qui lui était réservée. Nous savons à quel point ce cœur, lorsqu'il est éclairé de la lumière d'En-Haut et purifié par la charité chrétienne, devient sensible, délicat, magnanime. Qui peut dire combien il sait entendre le langage de l'amour et du dévouement, et compatir aux cris de détresse ? « Le ciel est trop haut, et la France est trop loin », disait la nation martyre. O Jésus, si vous avez à jeter un cri d'angoisse, si vous cherchez un cœur compatissant pour y verser les plaintes amoureuses de votre Cœur broyé, parlez, parlez à la France !

Comme elle est prête surtout à la fin du dix-septième siècle, le siècle français par excellence ; le siècle de son épée plus que jamais glorieuse ; le siècle de Louis XIV et des grands capitaines ; le siècle de sa langue perfectionnée ; le siècle de Fénelon et de Bossuet ; le siècle où son cœur est plus tendre que jamais ; le siècle de saint Vincent de Paul !...

Oui, le ciel a des secrets de douleur et d'amour, le Sacré-Cœur de Jésus va parler.

C'est une heure solennelle dans ton histoire, ô France, regarde, écoute ! Jamais un spectacle plus divin ne s'est offert à tes yeux, jamais tu n'as entendu de tels accents.

Au cœur de la France, dans une petite bourgade, à l'ombre d'un humble cloître vivait une sainte religieuse.—

Cette autre Jeanne d'Arc a mission, de par Dieu, d'entendre les voix du ciel. Notre-Seigneur lui prend un jour la tête et la fait reposer sur son adorable Cœur. Puis, il parle : « Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes, que ne pouvant contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande PAR TON MOYEN, et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors... JE T'AI CHOISI pour l'accomplissement de *ce grand dessein*. »

A qui ces paroles sont-elles adressées ? Sans doute à la vierge française qui eut le bonheur d'entendre la voix. Mais en elle, avec elle, n'est-ce pas la France qui reçoit une nouvelle mission ? N'est-ce pas à notre pays, le grand intermédiaire de Dieu, que Notre-Seigneur dit : PAR TON MOYEN, je veux répandre mes trésors ; JE T'AI CHOISI pour l'accomplissement d'un si grand dessein ? Je ne puis m'empêcher de penser que le Sacré-Cœur s'adressant à la bienheureuse Marguerite-Marie parlait au cœur de la France, qu'il choisissait pour être l'*Apôtre de son divin Cœur*.

Il y a plus qu'une pieuse supposition ; car les âmes françaises qui s'approchent de la voyante ou qui sont en relation quelconque avec elle sont toutes exhortées, stimulées à devenir des apôtres du Sacré-Cœur de Jésus par la parole, par la plume ou par le pinceau. Elle devient le centre d'un groupe de zélateurs, elle passe des années à initier les âmes françaises à cet apostolat nouveau. Oui, c'est à des âmes françaises, comme à la Mère de Saumaise, qu'elle répète de faire graver des images et de les répandre ; à des âmes françaises, comme au P. Croiset, d'écrire la théologie du Sacré-Cœur ; à des âmes françaises, comme au P. de La

Colombière, d'être au delà de la Manche le premier missionnaire du Sacré-Cœur ; à des âmes françaises de faire des instances à Rome pour l'institution d'une fête et près du roi de France pour la consécration nationale. N'est-ce pas le cas de répéter ce mot écrit après une victoire par un soldat à sa mère : « Veuillez mander partout pour faire remercier Dieu. Car, sans point de faute, il a montré pour ce coup qu'il est bon Français. »

Il semble donc bien clair que le peuple franc, choisi de Dieu depuis des siècles pour être son soldat et son apôtre, vient de recevoir clairement une nouvelle mission : l'apostolat du Sacré-Cœur dans le monde.

Le ciel ajoute un troisième caractère : il fait à la fidélité les promesses les plus magnifiques.

Les révélations touchaient à leur fin. La bienheureuse allait bientôt se coucher dans sa tombe. C'était en 1689. La voix de Notre-Seigneur se fait plus intime ; elle verse les confidences les plus mystérieuses avec des promesses ineffables. De quoi est-il question ? — C'est de la France et d'un nouveau caractère national qui doit lui être imprimé.

Il faut le remarquer : pendant de longues années, Marguerite-Marie, cachée dans son cloître, ne s'occupe nullement de l'histoire contemporaine. Elle n'est pas, comme sainte Catherine de Sienne et sainte Thérèse, au courant des affaires de son temps. Elle est toute vouée à la contemplation. Lisez sa vie, lisez ses lettres. Pas une allusion n'est faite ni au protestantisme qui étend ses ravages, ni au jansénisme qui serpente jusque dans les cloîtres, ni au sensualisme qui corrompt la cour de Louis XIV et la société. Marguerite-Marie ne sait pas si la France s'en va vers un abîme. Elle ne voit



que son Sauveur, le péché qui outrage son amour, l'indifférence et les crimes qui ensanglantent son Cœur adorable:

Or, voici que tout à coup la vierge de Paray aperçoit le Sacré-Cœur et la France face à face. Les révélations prennent une extrême solennité. Des secrets d'État sont confiés à la Bienheureuse; des demandes, des promesses vont se faire entendre.

La sainte parle « de l'amitié et des bénédictions de l'aimable Cœur », qui sera « UN PUISSANT PROTECTEUR POUR NOTRE PATRIE ». — « Il n'en fallait pas un moins puissant  
« pour détourner le fiel et la sévérité de la juste colère  
« de Dieu pour tant de crimes qui s'y commettent. Mais  
« j'espère que ce divin Cœur s'y rendra une SOURCE ABON-  
« DANTE ET INÉPUISABLE DE MISÉRICORDE ET DE GRACE, ainsi  
« qu'il me semble qu'il le promet à notre bon P. de La  
« Colombière (un Français), le jour de sa fête. »

Elle ajoute que « ceci est une précieuse potion qui  
« nous est donnée par notre bon Père céleste, pour  
« DERNIER REMÈDE A NOS MAUX ».

« Une chose qui me console fort, dit-elle encore,  
« c'est que j'espère qu'en échange des amertumes que  
« ce divin Cœur a souffertes dans les palais des grands  
« pendant les ignominies de sa Passion, CETTE DÉVOTION  
« S'Y FERA RECEVOIR AVEC MAGNIFICENCE AVEC LE TEMPS. LE  
« SACRÉ-CŒUR RÉGNERA MALGRÉ SATAN ET TOUS CEUX QU'IL  
« SUSCITE A S'Y OPPOSER. »

Le 17 juin 1689, jour de la fête du Sacré-Cœur, au sortir d'une extase, la Bienheureuse répète le mot vainqueur : « Il régnera malgré Satan et ses suppôts. Ce mot me transporte de joie. »

Voilà la prophétie générale. Écoutez maintenant la révélation qui concerne la France, et rien n'est plus net ni plus solennel.

« Il désire donc entrer avec pompe et magnificence dans la maison des princes et des rois, pour y être honoré autant qu'il y a été entravé et humilié en sa Passion, et qu'il reçoive autant de plaisir de voir les grands de la terre abaissés et humiliés devant lui, comme il a senti l'amertume de se voir anéanti à leurs pieds.

« Et voici les paroles que j'entendis sur ce sujet :  
« Fais savoir au *filz aîné de mon Sacré-Cœur* — parlant de notre roi — que comme sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion aux mérites de ma sainte enfance, de même il obtiendra sa naissance de grâce et de gloire éternelle par la consécration qu'il fera de lui-même à mon Cœur adorable, qui veut triompher du sien et par son entremise des grands de la terre. IL VEUT RÉGNER DANS LES PALAIS, ÊTRE PEINT SUR LES ÉTENDARDS ET GRAVÉ DANS LES ARMES POUR LES RENDRE VICTORIEUSES DE TOUS LES ENNEMIS.

« Le Père éternel désire se servir du roi de France pour faire construire UN TEMPLE OU SERAIT PLACÉ LE DIVIN CŒUR DE SON FILS, afin d'y recevoir la consécration et les hommages du roi et de toute sa cour. »

Quelles paroles, mes frères, quelles demandes, quelles promesses ! Jamais la France reçut-elle du ciel un tel message ? Non jamais, ni Clovis, ni Charlemagne, ni saint Louis ne furent en présence d'aussi grands desseins conçus par la magnificence divine pour la nation très chrétienne. Une aurore nouvelle se lève sur la France. Qu'elle consente à acclamer le règne du Cœur qui l'a tant aimée, qu'elle peigne le divin cœur de Jésus sur ses étendards et ses armes, qu'elle élève un temple au Sacré-Cœur, que dans ce temple le roi de France vienne avec sa cour offrir sa consécration et ses hommages, et alors que de bienfaits vont se répandre par

torrents ! Le Sacré-Cœur sera « UN PUISSANT PROTECTEUR POUR NOTRE PATRIE, UNE SOURCE ABONDANTE ET INÉPUISABLE DE MISÉRICORDE ET DE GRACE, UN REMÈDE A NOS MAUX. »

Le Sacré-Cœur de Jésus « RENDRA NOS ARMES VICTORIEUSES DE TOUS LES ENNEMIS. »

Encore un coup, que de promesses ! Quels flots de gloire vont inonder notre nation !

O roi, entends-tu ? Veux-tu devenir « le Fils aîné du Sacré-Cœur » ? Le veux-tu ?

Et toi, ô France, comprends-tu les desseins de Dieu, qui t'a préparée pour être la terre bénie de l'amour divin, qui t'a choisie pour être l'apôtre de son Sacré-Cœur, et qui a fait à ta fidélité de splendides promesses ? Accepte le message avec reconnaissance et un saint transport. Proclame-toi la France du Sacré-Cœur de Jésus.

## II.

### Réponse de la France.

La Monarchie française a-t-elle répondu à l'appel divin ? Le peuple français a-t-il accepté l'honneur qui lui était décerné ?

A la première question, le cœur se serre dans une angoisse et doit constater un silence profond. Louis XIV fut-il averti par son confesseur des desseins de Dieu ? Nous ne le saurons jamais. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il ne fit rien de ce que le ciel lui demandait : ni temple, ni consécration, ni image du Sacré-Cœur sur le drapeau.

Les sœurs de la bienheureuse Marguerite-Marie essayèrent de faire parvenir le message à la cour de

Louis XV. Il semble que les desseins de Dieu furent connus puisque le dauphin dédia une chapelle du château de Versailles au divin Cœur. Mais le roi ne se mit en peine de rien : pas de temple, pas de consécration royale, pas d'image sur les étendards.

Louis XVI se consacra et fit un vœu, mais c'était trop tard.

Oui, trop tard ! Et la justice de Dieu passa. Cent ans après les révélations de 1689, année pour année, la tempête se déclina, brisant toutes les institutions, entraînant la monarchie dans un fleuve de sang.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, le message divin est toujours là, attendant...

Hélas ! toujours le même silence, la même inaction : pas de temple, pas de consécration, pas d'image du Sacré-Cœur sur le drapeau de la France.

Nul n'ignore le nouveau châtiment qui noie dans le sang d'une épouvantable guerre notre nation et semble emporter, au moins pour longtemps, une monarchie que Jésus-Christ méconnaît, parce que l'immense amour de son Cœur a été méconnu.

Toutefois, au milieu du désespoir qui navre la France, une lueur apparaît : des Français se sont mis à genoux, ils ont poussé vers le Sacré-Cœur un cri de repentir, et ils ont prononcé le *Vœu national*...

Ici, nous devons nous arrêter pensifs. Est-il temps encore d'accepter le message ? N'est-ce pas un effort désormais inutile ? Quel bonheur si nous pouvons nous convaincre que le ciel attend encore !

Puissé-je vous faire partager les convictions d'un grand nombre !

Et tout d'abord, ne dirait-on pas que, au moment o

Notre-Seigneur disait : *Je régnerai malgré Satan et ses suppôts*, il prévoyait les obstacles : car il ajoute « qu'il régnera avec magnificence AVEC LE TEMPS ». Avec le temps Il avait donc devant ses yeux clairvoyants les refus, les indifférences, les retards.

La Bienheureuse a aussi expliqué que Notre-Seigneur aurait pu régner immédiatement, mais qu'il voulait donner son trésor *peu à peu* pour le faire davantage estimer.

Au surplus, nous avons une autre preuve péremptoire. Le Sacré-Cœur avait demandé que Rome instituât une fête solennelle en son honneur. Or, qui ne sait que Rome, par un dessein de la Providence, usa de la plus stricte prudence, et il fallut près de deux cents ans pour que la fête devint obligatoire et universelle dans l'Église. Qu'on ne dise donc pas que les demandes de Notre-Seigneur furent faites uniquement à Louis XIV. Elles posaient des principes, elles ouvraient des sources pour l'heure où notre cher pays voudrait en profiter.

Quoi qu'il en soit, je n'hésite pas à dire que si la France officielle a méprisé ces sources, la France-peuple y a trempé ses lèvres de plus en plus.

Oui, la France a accepté, dès le début, la dévotion au Sacré-Cœur ; la France l'a propagée en s'en faisant l'apôtre, l'avocat, et même le martyr ; la France travaille de plus en plus à réaliser les trois conditions de son salut.

Elle a accepté. — Quand le Verbe voulut s'incarner, il ne demanda pas un plébiciste d'acceptation. Il alla droit à l'élue qui devait personnifier le genre humain, à la Vierge de Nazareth. Le *fiat* de Marie fut celui du genre humain. De même, quand le Sacré-Cœur de Jésus veut se donner, il va droit à la Vierge de Paray, et lui demande de l'accepter dans ce cœur virginal qui est un cœur français, dans le monastère qui est un coin de la

France. Avec quelles bénédictions Marguerite-Marie d'abord, le noviciat ensuite, et enfin tout ce monastère reçoit le divin Cœur de Jésus, qui le dira ? Pourrait-il s'exiler jamais de notre pays, celui qui reçut dès l'abord une si chaude et si française hospitalité ?

Du monastère de Paray, le Sacré-Cœur passe dans les autres couvents de la Visitation que saint François de Sales a fondés pour en être le tabernacle ; il y est adoré, loué, consolé et aimé. — Ces cloîtres, c'est encore la France.

A travers les grilles, la dévotion se répand, et le cœur de la France qui est si bien fait, nous l'avons dit, pour être remué par le spectacle d'un cœur plein d'amour et percé de douleur, tressaille et accepte avec enthousiasme le culte de l'amour, le culte de la compassion. Il serait intéressant de relire dans l'histoire cette marche triomphale de la dévotion au Sacré-Cœur. Dix ans après la mort de la bienheureuse Marguerite-Marie, plus de cinquante villes ont des sanctuaires vivants du Sacré-Cœur et des centres de Confréries où les chrétiens se font inscrire avec le plus vif empressement. Dijon possède une de ces confréries, et huit ans après le décès de la Bienheureuse, elle compte treize mille membres. Le clergé, les évêques favorisent le mouvement, et déjà dans plusieurs diocèses, des mandements sur la dévotion au Sacré-Cœur sont publiés et des fêtes célébrées.

Cependant, un grand coup allait être frappé, et le Sacré-Cœur allait montrer sa puissance. Marseille est la proie d'une peste épouvantable. De Belzunce, inspiré par celle que l'on a appelée une autre Marguerite-Marie, voue le diocèse au Sacré-Cœur, et le fléau disparaît. La cité phocéenne célèbre encore tous les ans le souvenir de cet éclatant prodige.

Je ne puis raconter comment, grâce à cette manifestation, la dévotion, malgré les railleries et les sarcasmes du rationalisme, les accusations pleines de fiel et de colère du jansénisme, se répandit partout au xviii<sup>e</sup> et au xix<sup>e</sup> siècle. Je vous dirai seulement : Sillonnez la France en tous sens : ne trouvez-vous pas en tout lieu, dans la plus humble chapelle comme dans la plus splendide cathédrale, dans les familles chrétiennes et sur les cœurs des fidèles, la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus ? Notre pays est tout constellé de ces images du Sacré-Cœur. Et si nous ouvrons la poitrine des chrétiens, presque toujours nous y trouverions la confiance au divin Cœur de Jésus, dernier refuge du pécheur et sanctuaire des âmes ferventes.

Oui, ô Cœur de Jésus, vous avez été accepté en France, vous y êtes chez vous, en dépit de toutes les sectes, toujours aimé et adoré.

Que dis-je ? Mais, avant vos apparitions, n'étiez-vous pas déjà acclamé ? A Montmartre, en particulier, on chantait déjà vos charmes inénarrables, vos tendresses infinies, vos inépuisables miséricordes.

Le jour viendra où vous franchirez le seuil des palais et des parlements, et la France, redevenue chrétienne, vous proclamera son Seigneur et son Maître.

Et c'est la France encore qui vous présente à l'Église et au monde. Elle est votre apôtre, votre avocat, votre martyr.

Elle est apôtre du Sacré-Cœur. La Bienheureuse n'est pas encore morte et déjà des plumes françaises ont plaidé la cause du Sacré-Cœur devant l'Univers catholique. La sainte elle-même, dans des écrits empreints d'humilité et de charité, écrit l'évangile du Sacré-Cœur

de Jésus. C'est là que viendront puiser tous les théologiens et les docteurs. Rome s'inspirera toujours de ces révélations.

Déjà aussi, du temps de la Bienheureuse, son directeur va porter en Angleterre les premières semences de ce grand culte. Plus tard, nos missionnaires porteront partout aux peuples sauvages et aux nations civilisées la bonne nouvelle. « Et vous qui parcourez les mers, disait de Belzunce, annoncez à toutes les nations, même aux plus barbares, la gloire, la puissance et les miséricordes infinies du Sacré-Cœur de Jésus, qui vient d'opérer des prodiges en notre faveur. »

La France se fait l'avocat de la dévotion au Sacré-Cœur. — L'Église, comme Dieu, veut pour accorder des faveurs qu'on les lui demande. Aussi, Notre-Seigneur a-t-il voulu, non révéler directement ses desseins à son Vicaire, mais les lui faire demander. Qui aura les honneurs de ce postulat ? Qui parlera, suppliera et aura la gloire de persévérer longtemps dans la demande d'une fête en l'honneur du Sacré-Cœur ? Vous le savez bien, c'est encore la France, et il lui a fallu deux cents ans pour obtenir toute la splendeur de ce culte. Du vivant même de la Bienheureuse, une première démarche est tentée. Les évêques français la renouvellent en 1728. La fête autorisée par Clément XIII devient, en 1856, obligatoire et universelle, grâce à une supplique de l'épiscopat français réuni à Paris. Et enfin, c'est au Congrès eucharistique de Montmartre que nos évêques signent une demande pour obtenir que la fête soit élevée au rite solennel de première classe. La France a été fidèle à son mandat.

Apôtre et avocat, la France a eu aussi ses martyrs du Sacré-Cœur. Un des meilleurs théologiens du Cœur de



Jésus en a fait la remarque. Il parle du magnifique triomphe que la dévotion au Sacré-Cœur a remporté en France, « *amplissimum Cordis Jesu Christi in Gallia triumphum* », et il dit qu'une des grandes causes, c'est le *grand nombre* de martyrs qui donnèrent, pendant la Révolution, leur sang pour le Sacré-Cœur : « *Multos sanguinem propter Sanctissimi Cordis Jesu cultum effudit.* » Combien qui portèrent leur tête sur l'échafaud, parce qu'ils avaient porté sur leur cœur l'image du Sacré-Cœur !

Le triomphe n'est pas complet. Mais il se prépare, grâce aux conditions demandées par Notre-Seigneur et que l'on s'empresse d'exécuter.

Nous l'avons vu, Jésus-Christ a voulu non seulement un culte intime, mais aussi un culte public, solennel, national.

Il veut le temple national, la consécration nationale, l'image peinte sur les étendards.

Où en sommes-nous ? Que faisons-nous ? Ah ! c'est ici que notre cœur peut s'ouvrir aux plus radieuses espérances. Le temple s'achève, la consécration gagne de plus en plus les cœurs, l'idée du Sacré-Cœur sur les drapeaux se propage.

Le temple s'achève par la générosité jamais lassée de notre pays. La France catholique, déjà si chargée d'œuvres de toutes sortes, a su trouver déjà vingt-sept millions pour faire un monument splendide, chef d'œuvre d'architecture, où l'image du Sacré-Cœur rayonnera. Ah ! si Marguerite-Marie descendait du ciel sur la colline de Montmartre, comme son front brillerait en voyant ce temple qu'elle a tant désiré, comme elle chanterait à la France l'hymne de l'espérance.

La consécration ! Des millions de Français l'ont prononcée et la renouvellent souvent dans l'intime de leurs cœurs ou dans la solennité de nos cérémonies. Tous les diocèses de France tour à tour l'ont faite dans des transports d'amour. Que faut-il pour qu'une assemblée qui déjà a décrété d'utilité publique la construction de la basilique, décide une consécration officielle ? Que faut-il ? Un acte de la Providence. Notre-Seigneur a dit : « Je régnerai malgré Satan et ses suppôts. » L'heure sonnera où la puissance du Sacré-Cœur se manifestera et jettera à genoux les pouvoirs publics eux-mêmes. Confiance ! Hâtons par nos prières ce moment si désiré.

Reste l'étendard du Sacré-Cœur. — Mais est-ce qu'il n'existe pas déjà ? Est-ce qu'il n'a pas flotté sur nos champs de bataille ? Est-ce qu'il n'a pas été consacré par le sang de nos soldats ?

Souvenez-vous de Loigny, où, sous le drapeau du Sacré-Cœur, se battirent comme des héros les zouaves du Sacré-Cœur.

C'est une bannière, si vous voulez. Mais combien de Français aiment à arborer l'étendard aux trois couleurs, avec l'image du Cœur divin.

Je ne vous dis pas que demain, que dans un an ces transformations s'accompliront comme par enchantement. Je vous dis que nous marchons en avant, que nous devons travailler à faire aboutir les desseins du Sacré-Cœur de Jésus, et qu'il faut nous y dépenser avec vaillance et persévérance.

O prêtres, qui êtes accourus nombreux à ce Congrès eucharistique, prenez l'engagement d'y employer votre vie et toutes les industries de votre zèle ardent. Soyez les apôtres du Sacré-Cœur. C'est par Lui que la France

redeviendra chrétienne et reprendra le rôle providentiel que Dieu lui a donné.

Par le Sacré-Cœur, vous conquerez le peuple et le mettrez à genoux devant le tabernacle et à la table eucharistique.

Par le Sacré-Cœur, vous répandrez la charité et résoudrez les grandes questions sociales que ce Congrès ne veut pas négliger.

Par le Sacré-Cœur, vous rendrez la France à Dieu !

Éminence, vos regards se portent vers cet Orient que la sollicitude du Pasteur des pasteurs vous a confié, vers ces multitudes arrachées au sein de l'Église, et vos vœux les plus ardents, dans ce Congrès, sont de leur tendre une main pacifique et fraternelle. Votre Éminence ne cesse de dire que la France a un grand rôle à jouer dans le rapprochement tant désiré. Le Sacré-Cœur est le centre de toute union, et c'est Lui qui a jeté le premier cette prière vers son Père céleste : Qu'ils soient un ! Puisse la France, à votre imitation, répondre de plus en plus aux desseins du Cœur de Jésus, s'emparer de ce Cœur comme d'un trésor pour aller ensuite le porter aux nations séparées et le leur donner comme un gage de paix et d'union !

\* \* \*

Après cette allocution, l'église s'illumine brillamment, et une procession imposante et recueillie se met en marche entre une haie formée par la foule compacte. En tête, des jeunes filles en blanc, les jeunes gens du patronage portant leur bannière, le clergé en habits de chœur, puis le Très Saint Sacrement porté par M<sup>sr</sup> Stonor, puis S. Ém. le cardinal Lecot, NN. SS. les Évêques, les prêtres, les laïques, hommes et femmes, suivent dans un ordre parfait.

La chorale du Cercle Saint-André chante les strophes du *Lauda Sion*, alternant ce chant avec les sonneries de clairons des élèves de l'École Saint-Joseph.

La bénédiction du Très Saint Sacrement a eu lieu ensuite, et le chant d'action de grâces *Misericordias Domini in æternum cantabo*.

Ainsi se termine cette sainte et mémorable journée.

\* \* \*

Le doigt de Dieu est là ! nous le disions hier, en parlant de la foule qui emplissait la nef de Notre-Dame au salut d'ouverture. Le doigt de Dieu est là ! nous ne pouvons que le répéter avec plus d'assurance après la splendide manifestation de Saint-André.

Nul autre que Dieu n'a pu soulever toute cette multitude, la pousser tout à coup vers nos églises trop souvent, hélas, solitaires et délaissées. Rien, que cette irrésistible et douce impulsion, ne peut expliquer ce flot populaire battant le seuil de nos temples, ce remous aux portes, cette foule qui s'écrase pour entrer, cet entassement d'innombrables fidèles dans les nefs, serrés les uns contre les autres jusqu'à se trouver mal.

Voilà pourtant ce que chacun de nous a pu voir à Saint-André.

Quelle vision ! Quelle impressionnante leçon de choses !

La vision, ce n'était point la décoration superbe de l'église, l'éclat de ses girandoles, l'exquise et harmonieuse organisa-

tion des choses... Cette vision, elle était en nous. C'était le spectacle intérieur de tout ce monde de pensées qu'éveillait le contraste entre les choses entendues et vues dans cette belle église, devant ce tabernacle, et ce que chacun de nous peut voir et entendre au dehors.

Opposition saisissante entre une France qui reprend conscience, aux pieds du Christ de l'Eucharistie, de ses destinées glorieuses, et l'autre, momentanément oublieuse de toutes ces gloires, qui mâche de la chimère, se repait de niaiseries, et s'enfonce dans le chaos avec des mouvements convulsifs et des tristesses d'agonisante.

Nul ne pouvait mieux traduire cette impression que l'orateur que nous avons entendu à Saint-André, le Père Lemius, l'ardent apôtre du Sacré-Cœur.

Quel soulagement pour les milliers de bons Français entassés autour de sa chaire, remués par sa voix qui sonnait dans la vaste église comme une fanfare, de pouvoir se remémorer, en l'écoutant, la place d'honneur que notre patrie occupe dans le plan divin et sa haute destinée en ce monde !

La France missionnaire du Cœur du Christ, c'est pour notre patrie l'honneur d'annoncer à travers le monde, aux petits, aux misérables, aux délaissés, la pitié infinie de l'Homme-Dieu, sa miséricorde qui s'émeut de leurs souffrances, sa justice qui se dresse toujours pour affranchir ceux qu'on opprime, consoler ceux qui pleurent, secourir ceux qui périssent et relever ceux qu'on écrase.

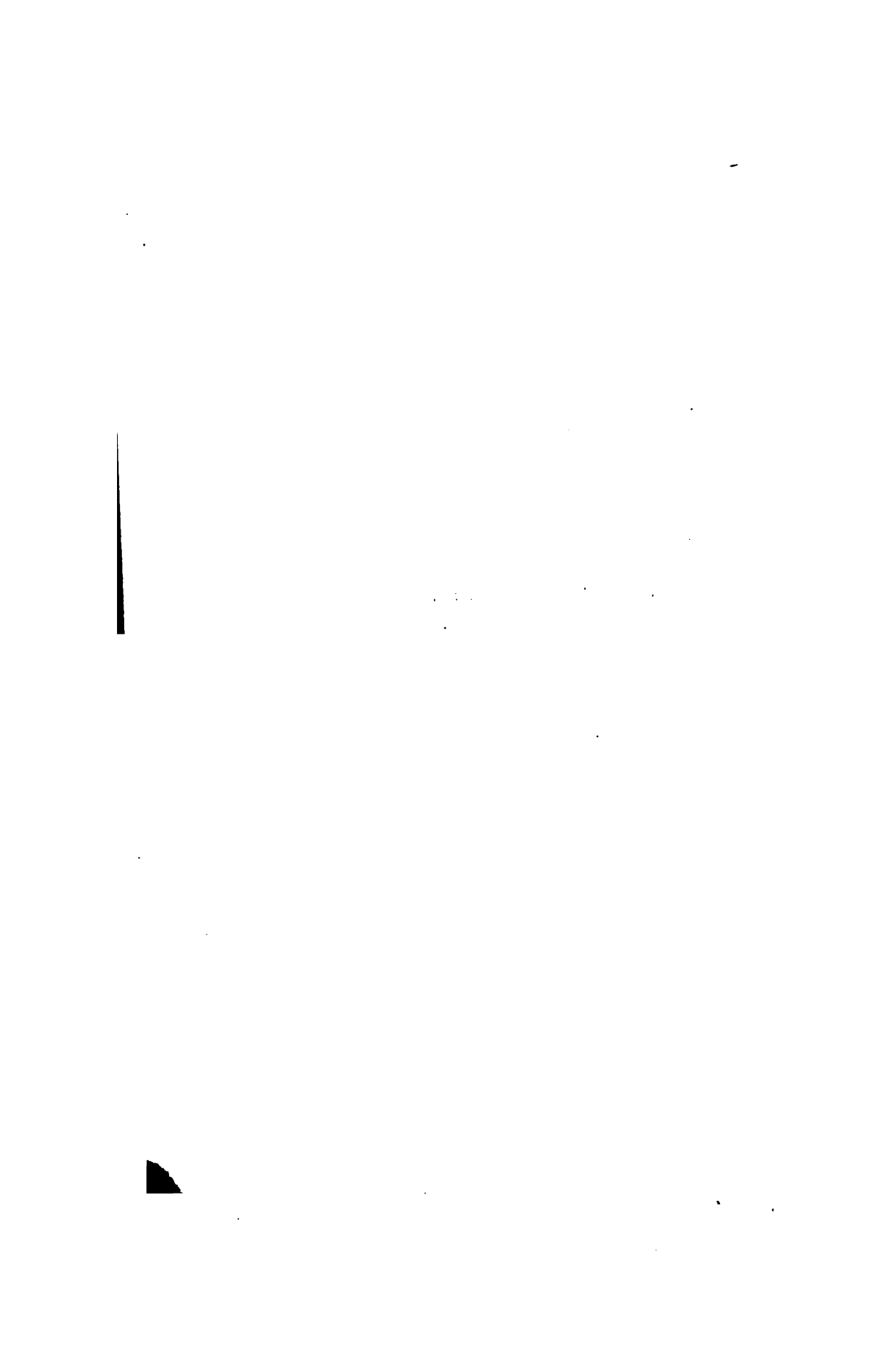
Ce rôle est assez glorieux pour que la France ne songe pas à en ambitionner d'autre, c'est le seul qui importe ici-bas, et quand une nation se préoccupe de cet unique nécessaire, le reste lui vient par surcroît.

Tous les chrétiens réunis à Saint-André, aux pieds de Notre-Seigneur, auront eu l'intuition de cette glorieuse destinée de la France ; et ce sera un des fruits du Congrès d'avoir éclairé nos âmes sur le vrai rôle de notre patrie, ranimé nos espérances et rapproché nos cœurs du Cœur sacré de Jésus-Christ.

---



VENDREDI, 27 JUILLET





## MESSE A SAINT-ANDRÉ

---

La messe du Congrès a été dite le vendredi dans l'église Saint-André, qui conservait sa gracieuse décoration de la veille.

M<sup>sr</sup> Hoyek, archevêque d'Arca, vicaire patriarcal de Sa Béatitudo le Patriarche du Liban, a célébré le saint Sacrifice dans le rite maronite ; les cérémonies, les chants ont vivement intéressé les nombreux fidèles qui remplissaient l'église. L'Archevêque d'Arca a eu la consolation de distribuer la sainte communion pendant une demi-heure. Aussi, en montant en chaire, après la messe, il commença son allocution par ces paroles : « J'étais venu pour vous exhorter à la dévotion à la sainte Eucharistie, et c'est moi qui suis édifié. » Après avoir parlé de Notre-Seigneur au Saint Sacrement, objet de la foi de toutes les Églises orientales, comme de l'Église romaine et de tout l'Occident, M<sup>sr</sup> Hoyek fait l'historique de l'Église maronite du Liban, qui tire son nom de Jean Maron, patriarche syrien de la fin du vi<sup>e</sup> siècle. Au moment où les provinces orientales étaient envahies par le schisme, ce saint évêque et ses moines, retranchés dans les montagnes du Liban, surent préserver leurs compatriotes de l'erreur et les conserver dans la foi catholique.

L'Église maronite est la plus ancienne de toutes les Églises unies d'Orient : elle est aussi la seule qui ne trouve pas en face d'elle une Église non unie de même rite. Le peuple maronite constitue le groupe catholique le plus important de l'Orient ; il compte une population de 3 à 400,000 âmes, groupées au Mont Liban, à Damas, à Chypre, à Alep. Le chef religieux de la nation maronite a le titre de patriarche d'Antioche, et réside au monastère de Kanobin, au Mont-Liban.

Le rite maronite diffère du rite syrien pur en ce que la langue liturgique est le syrien mêlé d'arabe. La liturgie a été modifiée et rapprochée sensiblement de la liturgie latine.

Enfin, il y est fait usage du pain azyme, comme dans l'Église latine, pour la célébration des saints mystères.

M<sup>re</sup> Hoyek rappelle ensuite l'amour traditionnel des Maronites pour la France. A l'époque des Croisades, ils furent pour les chrétiens d'Europe, et surtout de France, des amis, des protecteurs et des guides. En retour, la France les combla de privilèges et de bienfaits. Les deux nations sont toujours demeurées sœurs dans le patriotisme comme dans la foi, et ces généreuses sympathies sont particulièrement entretenues au Liban par le dévouement des religieuses françaises.

L'attention pieuse des fidèles témoigne hautement à M<sup>re</sup> l'Archevêque d'Arca que ces détails sont accueillis avec un intérêt plein de sympathie.

---

## MESSE A SAINT-JACQUES

*(Rite grec)*

Il y avait foule à l'église Saint-Jacques pour entendre la messe célébrée par l'archimandrite M<sup>re</sup> Homsy. Ce prélat, du rit grec melchite, est actuellement le desservant, à Paris, de l'église Saint-Julien le Pauvre, concédée par le Gouvernement à la colonie grecque pour la célébration de son culte. Il représente au Congrès Sa Béatitude Youssef I<sup>er</sup>, patriarche des Grecs. L'assistance, fort nombreuse, a suivi avec beaucoup de recueillement et d'attention les cérémonies que la liturgie grecque prescrit pour la célébration de la messe basse. Ce qui frappe plus particulièrement dans ce rite, ce sont les bénédictions nombreuses que le prêtre donne au peuple pendant le Saint Sacrifice, tantôt avec la main, tantôt avec le calice ou le missel. Les genuflexions sont remplacées par des inclinations très profondes. La liturgie grecque, par la variété et la majesté de ses cérémonies, aide beaucoup la piété des fidèles.

---

# SÉANCE DU MATIN

---

## PREMIÈRE SECTION

Foi et Enseignement, Culte et Piété

---

## PROCÈS-VERBAL

La séance s'ouvre par la prière d'usage, récitée par Son Éminence M<sup>gr</sup> le Cardinal Archevêque de Reims.

Comme hier, la salle des réunions ressemble au Cénacle de la Pentecôte. Les prêtres et les évêques de la France et de la Belgique sont mis à côté de prélats venus de l'Orient, et les costumes les plus divers se rencontrent sur l'estrade de la grande salle. Auprès de la pourpre des cardinaux et de la robe violette des évêques, on remarque l'ample costume oriental, avec sa gravité et sa majesté, et le froc des Franciscains y figure à côté de la blanche tunique des Prémontrés, des Dominicains et des Missionnaires d'Alger, et de la robe noire des Fils de saint Benoît. Mais, quels que soient les vêtements, tous les cœurs battent à l'unisson ; toutes les âmes se comprennent ; tous parlent le même langage, celui de l'amour envers l'Eucharistie. Tous, d'ailleurs, se traitent de frères ; et il semble que c'est en prévision de nos Congrès que le Roi-Prophète a chanté jadis : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

La parole est donnée à **M. Bernard**, directeur au Grand Séminaire de Reims, pour lire son travail sur *La liturgie et l'Eucharistie*.

Ce rapport très complet, écrit du meilleur style, intéressera vivement les fidèles, trop peu initiés en général au sens des prescriptions liturgiques ; aussi, nous le recommandons parti-

culièrement à nos lecteurs. On le trouvera *in extenso* dans le *Compte rendu* du Congrès.

Ici devait trouver place un rapport de **M. Franqueville**, chanoine titulaire d'Amiens, dont les publications tout actuelles et variées sont connues. Le pieux et savant chanoine avait à parler de l'*Assistance à la Messe en semaine*. Mais l'auteur est absent, et l'on sera réduit à lire seulement son travail dans le *Compte rendu*.

Passant à un autre ordre d'idées, **M. le chanoine de Leu-deville**, de Versailles, entretient le Congrès de la *Dévotion à la Sainte Famille et à l'Eucharistie*. Le rapporteur s'attache à montrer l'opportunité de cette dévotion dans notre siècle troublé par l'esprit d'indifférence et de liberté.

Ce rapport, approprié à notre époque travaillée par un fièvre d'indépendance, a provoqué de nombreuses observations.

**M. Michel**, avocat à Nice, montre que la base de la famille a été ébranlée fortement par la législation qui nous régit. Il serait utile, à son avis, d'appeler l'attention des jurisconsultes et des théologiens sur cette question. Il faudrait travailler à rendre à l'autorité paternelle sa force qu'on a cherché à ébranler et même à détruire. De là, utilité de réformer la législation sur la question des devoirs et des droits des parents et des enfants. Il est nécessaire, avant tout, de modifier la législation révolutionnaire de notre temps, faisant du père l'usufruitier et du fils le réel propriétaire.

**M<sup>re</sup> Doutreloux** convient que **M. Michel** a raison en principe, mais ces mesures radicales ne peuvent pas encore être appliquées. Il faudra le temps et l'expérience, pour apporter une modification aussi profonde dans les idées qui ont cours partout. En attendant, il faudrait chercher des moyens plus pratiques : l'association des familles chrétiennes à la Confrérie de la Sainte-Famille pourrait commencer à neutraliser les effets funestes signalés dans le Rapport.

**M. de Nicolay** rappelle que ces associations existent en certaines contrées et qu'elles y produisent un bien considérable. Mais, ajoute-t-il, les classes populaires seules y sont entrées ; les classes dirigeantes n'en font guère partie.

Le **R. P. Tesnière** fait observer que cette dévotion à l'Union de la Sainte-Famille sera très sympathique en France; mais, ajoute-t-il, ce qui la cimentera, ce sera la communion en famille. Ce serait un spectacle d'une grande édification si l'on voyait fréquemment les parents et les enfants s'asseoir ensemble à la sainte Table.

**M<sup>re</sup> Doutreloux** prend occasion de ce qui vient d'être dit pour parler de la préparation chrétienne à la réception du sacrement de mariage. Il y a certaines contrées en Belgique où, pendant plusieurs jours, les époux suivent, chacun de son côté, les exercices d'une retraite pour se disposer à cette action si importante.

Le **R. P. Tesnière** ramène la question sur le terrain eucharistique et ajoute que c'est la communion fréquente qui opérera le plus efficacement la restauration de l'esprit chrétien dans les familles.

« Le mariage, qui se scelle à l'autel, ne se peut maintenir qu'appuyé sur l'autel et nourri du pain divin; sa grâce, qui est l'amour chrétien, ne se peut entretenir et se préserver des excès et des défaillances que par le sacrement de l'amour et de l'union. Qu'on profite donc du moment du mariage, d'abord pour amener les fiancés à le préparer par la communion, selon l'esprit de l'Eglise; puis pour obtenir d'eux la promesse de communier, tous les huit jours, par exemple, en vue d'obtenir la paix et la prospérité de leur union, la grâce d'avoir des enfants qui soient les fils des saints! L'Eucharistie est le sacrement de la famille chrétienne. »

Le **R. P. Durand**, dans une causerie pleine d'esprit et de chaleur, vient plaider à son tour la cause de la communion fréquente pour les hommes, les jeunes gens, et les élèves des collèges et séminaires. « Il n'y a pas deux chemins pour aller au ciel, dit-il, un pour les hommes et un pour les femmes; Notre-Seigneur a tracé à tous la même route : l'Eucharistie. »

**M. Michel** rapporte à ce sujet une parole de Dom Bosco : « Pour susciter toutes les vocations dont vous êtes témoin, disait-il, je fais communier mes enfants tous les jours. »

C'est la même raison, ajoute *M<sup>or</sup> Doutreloux*, qui permet de tenter à Liège toutes les œuvres possibles. « Avec l'Eucharistie, disait encore Dom Bosco, on peut tout essayer. »

Le *R. P. Tesnière* prend la parole pour confirmer et compléter le sujet traité par le P. Durand.

« On ne saurait trop combattre les timidités, héritées du jansénisme, à l'égard de l'usage de l'Eucharistie. Nous sommes tous plus ou moins portés, par un respect mal entendu de la dignité du Saint-Sacrement, à croire qu'il ne doit et ne peut guère être proposé, en usage fréquent du moins, qu'à un nombre restreint d'âmes choisies. C'est une erreur. L'Eucharistie est le sacrement de tous, nécessaire à tous, institué pour tous : *Accipite ex eo omnes*, disait le Sauveur en l'instituant. Elle est, à proprement parler, le Sacrement du peuple chrétien. Certes, nous n'en devons pas exclure les riches, mais savoir que les pauvres en ont besoin plus que les riches peut-être, et en tout cas, y ont droit par leur baptême, et qu'aucun ne peut s'en passer s'il veut conserver ou recouvrer d'une manière durable la vie du baptême, qui seule mène à la vie du ciel. Ne voyez-vous pas que, pour le rendre accessible à tous, Notre-Seigneur l'a institué sous la forme du pain vulgaire, du pain de tous les jours, des jours ouvriers comme des jours chômés? Qu'il a voulu, par cette humble forme, le mettre à la portée des plus petits et des plus pauvres? En fait, nous devrions viser à ce que tous les chrétiens, à quelque condition qu'ils appartiennent, communiasent tous les dimanches. Voilà le jour vraiment destiné à la communion ! Jour de repos pour le corps et pour l'âme : mais y a-t-il du repos sans repas ? Jour du service de Dieu : mais le parfait service de Dieu n'est-il pas l'acte par lequel l'homme s'offre, se donne à lui, purifié, pour vivre de lui, fortifié par lui-même ? Jour de l'âme, où, s'affranchissant des dures servitudes du travail matériel, l'homme se ressaisit raisonnable et spirituel, frère par l'âme des esprits angéliques, et fait à l'image immatérielle de son Créateur. Donnez donc à tous ce jour-là, surtout aux commerçants, aux travailleurs de la semaine, le Pain de

l'âme, le Pain des anges, le Pain de Dieu. Enfin, c'est le jour du sacrifice public : tous y doivent participer. Que la participation de la foule y soit complète et parfaite : le sacrifice n'est parfait que si tous ceux qui l'offrent participent à la chair de la victime pour être, par sa manducation, sanctifiés jusqu'au plus profond de leur être, et réunis par un lien vivant à ce Dieu avec lequel le sacrifice a pour but de les réconcilier dans l'union d'une paix parfaite. — Pour ces motifs, pour d'autres encore, que dans toutes les œuvres ouvrières, dans toutes les paroisses, on porte les gens du peuple, hommes et femmes de toutes les conditions, à communier tous les dimanches, et qu'en répandant parmi le peuple, jusqu'en ses couches les plus profondes et en ses régions les plus déshéritées, le « Sacrement du peuple », on réponde aux ardents désirs de ce Sauveur, né dans l'étable, grandi dans l'échoppe, qui aimait si sincèrement, si tendrement le peuple ! Notre-Seigneur a voulu que *tous* participassent à son Saint Sacrement, car aux deux miracles de la multiplication des pains, il n'a pas fait une sélection de personnes. Il a donc voulu que *tous*, même les plus pauvres, communiasent souvent ; par exemple tous les dimanches (1). »

Il faudrait aussi, ajoute *M. Michel*, que le peuple pût se nourrir d'un autre pain, le *Pain de la parole de Dieu*. Il serait nécessaire pour cela que chaque fidèle eût entre les mains

(1) Nous aimons citer à cet égard l'admirable commentaire du B. Gueric, abbé d'Igny :

*Venite, emite absque argento, et absque ulla commutatione, vinum et lac* (Is. 55). Hodie comedendus est Agnus paschalis; vos beati pauperes, filii pauperis crucifixi, vos, inquam, qui non habetis argentum, properate, emite et comedite. Promptius omnino et facilius emunt bonum illud nihil habentes, quam multa possidentes. Cui deest facultas, sufficit ad emendum bona voluntas, quâ plerumque sunt ditiores qui rebus sunt pauperiores. *Venite, emite absque argento...* Ne recuses ingratus quod tam gratis offertur. Invitat ipse Agnus paschalis amicos ad delicias Corporis et Sanguinis : *Comedite, inquiens, amici, bibite et inebriamini, charissimi* (Cant. V). *Cibus iste et potus, vitæ est mysterium, immortalitatis medicamentum, causa resurrectionis primæ, pignusque secundæ.* (*Sermo 2, de Resurrect.*)

l'Évangile, l'*Imitation*, etc. ; mais pour cela, les riches devraient fournir aux pauvres cette petite bibliothèque.

**M<sup>or</sup> Potron** dit que les moribonds surtout ont besoin de la communion, et cite à ce sujet des traits admirables. Pendant que nos soldats étaient prisonniers en 1870, M<sup>or</sup> Potron, qui partageait leur captivité, a été témoin des sacrifices les plus héroïques et des morts les plus saintes, dont il attribue la cause à la communion en viatique.

La parole est donnée à **M. l'abbé Colson**, curé de Crancey (Aube). Narrateur, au précédent Congrès eucharistique de Paris, du rôle principal de Jacques Pantaléon, — plus tard Urbain IV, — dans l'établissement des fêtes du Saint Sacrement, M. Colson a rédigé un nouveau mémoire sur son illustre compatriote. Pressentant qu'il ne pourra tout lire, l'orateur résume son travail avec une verve pleine de feu. Il établit qu'Urbain IV n'a pas seulement institué la Fête-Dieu, mais que toute sa vie il a été l'homme de l'Eucharistie.

Il demande en termes éloquents au Cardinal Langénieux de prendre en mains la cause d'Urbain IV, et de glorifier ce grand Pape comme il a glorifié le Pape des Croisades, Urbain II.

L'orateur est plusieurs fois acclamé. On ne lira pas sans un vif intérêt, au *Compte rendu*, cet éloquent plaidoyer en faveur d'Urbain IV, et de l'introduction de sa cause.

**M<sup>or</sup> de Liège** remercie M. le Curé de Crancey de son ardent discours. Il ne saurait oublier que Jacques Pantaléon fut appelé à Liège par un de ses illustres prédécesseurs, pour aider à la sanctification du clergé ; évêque de Liège, où l'archidiacre de Troyes contribua par sa douce influence à l'institution des fêtes du Saint Sacrement, il ne peut qu'associer ses désirs aux vœux qui viennent d'être exprimés. Toute l'assemblée applaudit énergiquement à ce souhait de glorification du grand Pape de l'Eucharistie.

Quelques mots d'exhortation de Son Éminence le Cardinal Langénieux terminent la séance du matin. Il est dix heures et demie.



## LA LITURGIE EUCHARISTIQUE

Par **M. Th. BERNARD**, Directeur au Grand Séminaire de Reims.

---

La liturgie a inspiré magnifiquement les lettres, les sciences et les arts. Chacune de ces branches de la connaissance humaine a voulu apporter son hommage à notre hostie sainte, chef-d'œuvre de la puissance et de la bonté de Dieu, force et consolation de l'homme dans son exil. Ainsi, l'agriculture cultive pour elle ses gerbes dorées et ses grappes vermeilles, ses oliviers et ses fleurs symboliques; la patristique, la théologie, l'histoire, la philosophie même, réuniront les preuves du témoignage, du raisonnement et des faits pour établir le mystère, l'architecture a élevé au Dieu du tabernacle des temples superbes, des merveilles toujours admirées; l'éloquence et la poésie ont célébré, en des accents immortels, ses bienfaits et sa gloire; la peinture a produit sous les pinceaux de Léonard de Vinci, du Dominiquain, de Raphaël, de Rubens, de Guillaume de Champagne, de vivantes scènes eucharistiques; la musique a fait chanter les anges autour des autels, sous l'inspiration des Mozart et des Beethoven, des P. Hermann et des Gounod. Beau monument élevé à l'Eucharistie à travers les siècles et les espaces, dont l'esquisse fut un jour tracée par nos chers élèves, dans un manuscrit intéressant que nous voudrions pouvoir faire passer sous les yeux du Congrès.

Or, parmi les sciences qui ont exalté l'Eucharistie, la liturgie occupe le premier rang; la liturgie, toute belle d'enseignements, de poésie, de sentiments surnaturels. Comme le culte public en est l'objet, elle a en-

touré le Saint Sacrement de ses soins et de son amour ; elle a fait appel, pour les honneurs et les devoirs à lui rendre, à toutes les inspirations de sa sagesse et de sa foi, de sa délicatesse et de son enthousiasme. Aussi bien, l'Eucharistie n'est-elle pas le verbe incarné, Jésus-Christ, vivant au milieu de nous, pour s'immoler chaque jour et se donner à nos âmes ? N'est-elle pas le centre de la religion chrétienne, vers qui tout converge dans la Loi nouvelle et d'où se répandent les grâces ? Mais, comment dérouler ici, dans un travail forcément restreint, toutes les splendeurs et les magnificences de la liturgie eucharistique ? Essayons, toutefois ! Faut-il donc renoncer à peindre l'éclat du soleil, à chanter quelques traits du sublime !

Nous savons, mieux que personne, nous, les membres pieux et dévoués du Congrès, que l'Eucharistie se présente à nous sous trois aspects différents : comme sacrifice, comme sacrement et comme présence permanente de Jésus au milieu des peuples. La liturgie la considère sous ce triple aspect, toujours saintement préoccupée du culte qui lui est dû.

**I. —** Elle s'occupe d'abord et avant tout de l'Eucharistie comme sacrifice. Dieu avait réglé les détails des sacrifices anciens ; de même l'Église, par sa liturgie, interprétant les intentions du maître, a tout prévu pour la messe, l'acte le plus important de son culte : le temple et l'autel, le luminaire et les parfums, les linges sacrés et les vases liturgiques, les ornements du prêtre et des ministres inférieurs, les prières et les cérémonies ; rien n'est laissé à l'arbitraire ; tout s'encadre et s'enchaîne dans une admirable harmonie.

Déjà le côté matériel et sensible du sacrifice a son

aspect imposant qui frappe le peuple et le porte à prier. On sent que tout annonce une grande action, que tout concourt à entourer d'honneurs l'adorable victime. Mais le spectacle est bien plus frappant, lorsqu'on peut pénétrer le sens, le symbolisme de ces belles cérémonies ! Alors tout s'anime et parle au cœur ; on y voit qu'une profonde sagesse, qu'une suave piété, qu'une foi vive a tout inspiré. Ainsi, le temple avec sa nef et son transept rappellera la victime crucifiée du sacrifice et l'Église fécondée par le sang divin ; l'autel avec sa croix, le calvaire où Jésus-Christ s'immole ; les nappes mystiques le recouvrent, nouveaux suaires du tombeau ; il est paré de fleurs allégoriques chantées par Prudence et saint Paulin de Nole et disposées avec amour par sainte Radegonde ; la cire offrira les enseignements de sa lumière vive et pure, qui se consume dans son activité : l'encens absorbé par la flamme répandra le parfum des grâces et de la prière ; le linge de fin lin et le précieux métal de l'or toucheront seuls, à l'exception des mains consacrées, à l'hostie sainte et au sang du calice ; la soie devra servir aux vêtements sacrés, dont la forme, les couleurs, la bénédiction disent les grandeurs du prêtre à l'autel, ses vertus, le mystère ou le saint honoré par le sacrifice.

Chacune des cérémonies de la messe a de même son sens particulier et profond, ses charmes pour le cœur, et pour l'esprit, ses graves et touchantes leçons. Les parties qui la composent se relient ensemble, comme dans un drame saisissant, et nous rappellent toutes les phases des sacrifices anciens : c'est d'abord *la Préparation* avec ses humbles aveux au pied de l'autel, dans le dialogue animé du prêtre et du jeune clerc, que Chateaubriand appelait « une vraie poésie lyrique », avec ses invocations au Seigneur, son cantique des anges, ses oraisons

qui excitent le repentir et la confiance. — *L'Instruction*, par ses pieuses lectures de l'épître et de l'évangile, par la récitation du symbole, dispose mieux aux fruits de la messe et de la communion. — *L'Oblation* doit offrir à Dieu le pain et le vin, pour les sanctifier avant leur mystérieuse transformation et faire le mélange symbolique de l'eau, qui nous apprend notre union à la victime offerte. — *La Consécration* amène et frappe la victime par le glaive de la parole, selon l'expression de Bossuet, après qu'une préface solennelle l'a annoncée, et au milieu des prières du canon qui évoquent, avec tous les souvenirs de la terre, du ciel et du purgatoire, les quatre fins infinies de l'immolation divine. Elle est suivie de l'élévation émouvante, célébrée par M. de Fontanes en des vers bien connus que La Harpe plaçait parmi les plus beaux de la langue française. — *La Communion*, avec la grande prière du *Pater*, la fraction mystérieuse de l'hostie et la paix qui la préparent, vient donner au sacrifice son intégrité en nous faisant participer, comme aux temps anciens, à la victime immolée. Enfin, *l'Action de grâces*, avec ses élans de reconnaissance, devait suivre la communion et tout conclure.

Ce n'est là qu'un rapide aperçu des cérémonies de la messe, où souvent des particularités plus solennelles : l'aspersion, les encensements, le chant de l'évangile, la distribution des eulogies, le baiser de paix, les mélodies liturgiques, le son de l'orgue et des cloches, la multiplicité des ministres, viennent ajouter à l'éclat du sacrifice. Quelle ne fut pas l'impression de l'empereur Valens, dans la basilique de Césarée où célébrait saint Basile, et plus tard celle de Clovis, devant saint Remy, dans la cathédrale de Reims, et de Vittikind, à Attigny, dans la chapelle royale de Charlemagne ! Mais, chacun de nous

connaît l'ensemble de ces rites sacrés qui concernent la messe basse et la messe solennelle ; plusieurs même ont eu l'insigne bonheur de voir se dérouler sous leurs yeux, dans toute leur majesté, les rites si variés de l'Orient, objet d'études intéressantes au sein du Congrès immortel de Jérusalem.

La messe, avec tous les rites qui l'entourent, ce soleil des exercices spirituels, comme l'appelait saint François de Sales, avec tous ses rayons lumineux, quel spectacle pour les yeux du chrétien qu'anime la foi, pour celui surtout qui peut, qui sait comprendre ces détails aussi intéressants qu'instructifs ! Quel hommage rendu à l'Eucharistie-Sacrifice par nos liturgies orientales et occidentales, surtout par notre liturgie romaine ; elle apparaît si belle, dans sa majestueuse simplicité, quand, à la lumière d'une science éclairée et judicieuse, on en possède, pour la communiquer aux autres, l'explication historique, littérale et mystique !

**II. —** Mais l'Eucharistie nous apparaît encore comme le sacrement ineffable de l'amour qui, par la communion, nous fait participer au corps et au sang de Jésus-Christ ; la communion, cette action si grande, si sainte, si féconde de la vie chrétienne, du culte eucharistique !

Aussi, toujours préoccupée de l'honneur dû à la divine hostie et des dispositions qu'elle réclame, la liturgie fait-elle encore de l'Eucharistie-Sacrement son objet principal et sacré. Nous ne pouvons que résumer ce qui concerne la communion des fidèles à l'église et des malades chez eux. Autrefois, le diacre avertissait, comme on le fait encore de nos jours chez les Grecs, que les saints mystères ne sont que pour les âmes bien préparées et non pour les indignes « *Sancta sanctis* ». Aussi,

ne craignait-on pas de distribuer aux petits enfants les restes des pains consacrés. Qui ne se souvient de ce fils de verrier, miraculeusement sauvé des flammes, où son père, juif, l'avait jeté? Cette innocence, requise aux premiers siècles, ne l'est pas moins de nos jours. Voilà pourquoi le rituel veut qu'on avertisse les fidèles de leur préparation à cet acte si salutaire et si saint, et de l'ordonne de prières à faire. La liturgie voudrait aussi que la communion se préfére à la messe, pour en recommander les fruits plus abondants. Mais, si la communion se donne à l'église au dehors du sacrifice, son zèle n'en présente pas moins tous les détails. Les cierges allumés par un diacre et deux d'amour et de vérité qui se donnent pour se donner aux âmes et au monde à la table eucharistique; une nappe blanche sans tache sur la table, cette table, couverte d'un manteau blanc, le prêtre se lave les mains, la main droite de bénédiction et les autres dans les fontaines comme Jésus-Christ étendit ses bras de Jésus-Christ, priant pour le monde et pour lui-même surtout la pureté du cœur, qui est la pureté des fonctions plus saintes. Le pain consacré sera de la couleur du sang et du vin consacré sera de la couleur du sang.

La communion dans le temple est comme la communion au dehors.

La communion est la communion; elle com-

... humilité et de

elle com-  
humilité et de  
manducation  
Mais voici  
sainte.  
de saint  
puis,

s'identifiant avec chacun d'eux, il répète, avec une humble insistance, celles du centenier qui se reconnaissait indigne de recevoir dans sa maison le Messie. La formule même du sacrement dira les effets admirables de la communion, que les fidèles recevaient autrefois debout, après que le prêtre avait déposé dans leurs mains le pain consacré. Que d'anachronismes ne pourrions-nous pas relever à ce propos dans l'iconographie chrétienne ! La cérémonie se continue par l'antienne de saint Thomas d'Aquin : « *O sacrum convivium* », « cri prolongé de reconnaissance, dit Dom Guéranger, dont la phrase inachevée laisse l'âme en suspens sur ces derniers élans d'amour qui ne peuvent trouver ici-bas d'expressions suffisantes. » La bénédiction du prêtre vient tout conclure. De nos jours, les simples fidèles, dans l'Église latine, ne communient plus au précieux Sang, comme autrefois, avec le chalumeau d'or ; seuls, le diacre et le sous-diacre le font encore, en souvenir de l'ancienne discipline, à la messe chantée par le Pape.

Nous retrouvons les mêmes détails liturgiques dans la communion des malades chez eux, mais avec des particularités touchantes. D'abord l'Eucharistie s'appelle ici : « *Viatique* », secours et provisions célestes pour le grand voyage de l'éternité. Le rituel recommande avant tout un grand zèle pour cette fonction du saint ministère. Il est le fidèle écho des traditions antiques, alors que tous pouvaient, à défaut du ministre officiel, porter la communion aux absents, aux malades ; témoin le martyr du jeune Tarsicius, qui a inspiré au cardinal Wiseman une page si émouvante. Puissent les parents et les amis, le chrétien qu'opprime le mal, correspondre toujours à l'empressement du prêtre ! La liturgie prévoit ensuite les honneurs à rendre au Saint Sacrement dans le trajet,

et les préparatifs à faire dans la maison même. Pourquoi faut-il que trop souvent l'indifférence ou l'incrédulité ne permettent pas d'observer ces recommandations si sages ! Ils ne sont plus, les temps où les rois de France et les grands du royaume rendaient publiquement leurs hommages, quand ils entendaient tinter la clochette du Viatique ! que, du moins, la foi vive du prêtre qui porte son Dieu, supplée à l'abstention des fidèles inconscients ou distraits, mais qui certes ne se rencontrent pas ici !

Le ministre du Seigneur arrive à la chambre du malade. Il souhaite en entrant la paix : la paix à ce pauvre malade en proie, peut-être, aux angoisses de la séparation, aux souffrances du mal, aux terreurs de la mort ; la paix aux parents, aux amis, qui, anxieux, entourent le lit du moribond ; la paix à cette demeure de la douleur et des larmes. Puis l'aspersion repousse l'esprit de ténèbres et purifie, de plus en plus, le malade ; « *Mon frère*, dit ensuite le prêtre, *recevez le Viatique qui vous garde et vous protège contre la malice de l'ennemi, et vous conduise à la vie éternelle.* »

Il se retire ensuite, après avoir fait à Dieu une prière opportune et levé sur la tête du mourant consolé le ciboire d'une bénédiction finale.

**III.** — Si le sacrement de l'Eucharistie est ainsi porté aux malades, c'est qu'il ne consiste pas, comme les autres, dans un acte transitoire, mais, qu'une fois constitué par la consécration, il demeure à l'état permanent ; ce qui nous vaut la présence continue du Sauveur au milieu de nous : présence ineffable, objet nouveau des préoccupations liturgiques, soit quand Jésus reste dans sa prison d'amour, soit quand la sainte Hostie est exposée à nos regards, à nos adorations plus solennelles. De là



ces temples modestes ou magnifiques, mais qui doivent toujours êtres dignes de l'Hôte divin; ce ciborium, ce dôme imposant que les règles liturgiques voudraient voir s'élever sur tout autel où réside le Saint Sacrement, comme il ombrage le trône des rois et des pontifes; ce tabernacle à l'intérieur de soie ou d'or qui a remplacé la colombe suspendue, et dont un pieux auteur a dit : « Il conviendrait que toutes les richesses du sanctuaire se résumassent dans le tabernacle, afin que le fidèle, l'indifférent, l'hérétique même, en foulant le pavé de l'église, s'aperçussent dès l'abord que là se trouve la raison de l'édifice tout entier, que là doivent monter toutes les prières, que là réside le Saint des Saints. » De là ce conopée qui doit le recouvrir, comme les riches tentures le berceau des princes; cette lampe du sanctuaire au langage si doux et si éloquent qui ne devrait jamais s'éteindre, que nous voudrions toute brillante de propreté, et toujours suspendue devant l'autel, d'après une loi fondée sur l'esthétique et le symbolisme. M. Olier aurait voulu se consumer, comme elle, jour et nuit, aux pieds des Tabernacles. Que ne pouvons-nous citer ici la poésie suave d'une Trinitaire, qui rivalise avec celle de Lamartine sur le même sujet, et qu'on peut lire dans les *Annales du Saint Sacrement* (3<sup>e</sup> année)! De là encore ces recommandations instantes pour que les hosties saintes soient à l'abri de toute altération; et enfin, ces prescriptions multiples et précises, pour tout ce qui concerne la Fête-Dieu, les processions eucharistiques, les expositions du Saint Sacrement, les adorations perpétuelles et les saluts.

Qui dira la recrudescence d'honneurs rendus à l'Eucharistie, l'explosion ininterrompue de reconnaissance, de louange, de réparation pour nos augustes mystères, depuis l'institution de la Fête-Dieu, due à l'inspiration

divine de la Vierge des Pays-Bas ! La liturgie a propagé d'abord, avec amour, ce bel office de saint Thomas d'Aquin, où l'onction du cœur le dispute à la précision dogmatique ; puis, quand cette première fête eut suggéré l'idée des expositions solennelles, d'où les quarante heures et l'adoration perpétuelle, l'idée des processions et des bénédictions du Très Saint Sacrement, la liturgie eut encore la meilleure part dans l'éclat de ces cérémonies eucharistiques. Elle a déterminé tous les honneurs d'ornementation, de luminaire, de parfums, de chants sacrés à rendre au Dieu du tabernacle. Unies aux élans de la foi, de quelle magnificence ces prescriptions si légitimes n'entourent-elles pas la divine hostie ! Reims en offre en ces jours un splendide et touchant spectacle.

Ainsi, notre sainte et belle liturgie romaine a tout prévu pour la gloire et le culte de l'Eucharistie sacrifiée, sacrement, présence permanente. Nous pourrions rappeler encore les cérémonies instructives, souvent magnifiques et émouvantes, qui constituent la bénédiction et la consécration des prêtres et des pontifes, des autels et des églises, des ornements, vases, linges liturgiques, tout cela, en vue de l'Eucharistie. Hélas ! nous n'avons pu qu'ébaucher des tableaux, qui, exécutés par des mains plus habiles, pourraient rivaliser avec les chefs-d'œuvre consacrés au même sujet par l'éloquence, la poésie, les beaux-arts.

Qu'il nous soit permis, en terminant, d'émettre un vœu, celui de voir traiter avec un respect, toujours de plus en plus grand, tout ce qui sert au culte du Saint Sacrement, de voir les règles liturgiques observées avec encore plus d'amour et d'exactitude, et les cérémonies eucharistiques expliquées de temps en temps aux fidèles, qui, les comprenant mieux, y assisteront avec plus de foi, d'intérêt et de fruit.

---

## DE L'ASSISTANCE A LA MESSE EN SEMAINE

Par M. le chanoine FRANQUEVILLE, d'Amiens.

---

C'est le signe de Dieu, de sa grandeur, de sa bonté, d'offrir à notre admiration et à notre reconnaissance des institutions merveilleuses d'où sont écartées les bornes que le temps et l'espace imposent à nos œuvres humaines pour les restreindre et bientôt les détruire. Chacune des choses qu'il établit paraît ainsi marquée du sceau de son infinité; il aime sans mesure et sans mesure il se donne. Voilà la raison de l'humilité de la crèche, du renoncement de Nazareth, des souffrances du Calvaire, voilà le motif qui l'a déterminé, après avoir accompli ces prodiges une fois, à les multiplier dans l'espace et à les perpétuer dans le temps. *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.*

Hélas ! c'est le signe de l'homme, de sa faiblesse et de sa dureté, d'être sujet aux plus tristes changements. Il ne soutient pas ses efforts, il se refroidit vite dans ses affections, et chez lui trop souvent la lassitude succède au courage, et à l'enthousiasme une honteuse indifférence.

De là le contraste pénible, disons même odieux, révoltant, qui se manifeste entre la charité immense du père et la froideur des enfants.

Ce contraste éclate d'une manière tout particulièrement humiliante pour nous quand apparaît notre négligence à l'égard de cet acte suprême du culte chrétien : *le saint sacrifice de la messe.*

Il n'est pas nécessaire, dans un Congrès eucharistique, de rappeler ce que la théologie, les conciles, les saints Pères, ont répété sur l'excellence de ce que les premiers chrétiens, exprimant ainsi la profondeur de leur estime, ont appelé *liturgie*, et les Grecs *ἁγιστήν*. Il semble que, dans la primitive Église, tant était grande la vénération des fidèles pour ce mystère, on trouve mêlée aux sentiments d'amour et de respect une réserve presque craintive. On ne célébrait la messe qu'une fois la semaine, le dimanche. — Au deuxième siècle, le mercredi et le vendredi, jours de station consacrés par le jeûne et par des exercices religieux, on eut dans certaines églises la liturgie proprement dite, l'Eucharistie. Pourtant cet usage n'existait pas encore au quatrième siècle à Alexandrie, où, nous apprend Socrate, « on lisait les Écritures, interprétées par les docteurs, où, en un mot, on faisait tout ce qui se fait dans les synodes, moins la célébration des mystères. » Vers le sixième siècle seulement, la messe quotidienne est établie partout. Pratique touchante, bien faite pour entretenir dans le peuple chrétien une vie surnaturelle active et intense, due aux battements du cœur du Sauveur, battements perpétuels, comme est perpétuel le renouvellement du divin mystère; pratique dont les chrétiens ont par conséquent les raisons les plus pressantes de profiter. En dehors même de l'utilité qu'ils y trouvent, il leur convient de l'honorer, autant que c'est en leur pouvoir, par l'assiduité de leur présence.

I. — Un brillant orateur, parlant un jour dans une réunion d'agriculteurs, à qui il s'efforçait d'inspirer le sentiment des beautés au milieu desquels ils restaient généralement insensibles, leur disait avec justesse :

« Les miracles de la nature ne cessent de nous étonner que parce qu'ils se font tous les jours, nous ne sommes ingrats envers elle que parce qu'elle est trop prodigue. » Cette variante de *l'assueta vilescent* s'applique malheureusement aussi aux choses d'un ordre supérieur à celui de la nature. Nous vivons dans un monde surnaturel où éclatent partout des merveilles, et parce que Dieu les y a prodiguées, parce que nous les rencontrons constamment, nous sommes moins impressionnés de la beauté qu'elles offrent, de la grandeur qu'elles révèlent, de la sainteté qu'elles renferment.

Quoi de plus auguste que la messe !

La messe, c'est à dire le sacrifice de la nouvelle loi, le plus parfait qu'on puisse concevoir, si l'on considère, selon la remarque de saint Augustin, soit celui à qui il est offert, *cui offeratur*, soit celui par qui il est offert, *a quo offeratur*, soit ce qui est offert, *quid offeratur*.

La messe ! c'est à dire, dans le culte chrétien, l'acte capital qui nous permet de rendre à Dieu un hommage véritablement divin.

La messe ! c'est à dire le renouvellement de ce qui s'est passé sur le calvaire. Nous y avons la même victime, le même prêtre, seul le mode de l'offrande diffère, affirme le Concile de Trente : *Una eodemque est hostia, idem nunc offerens sacerdotum ministerio, qui seipsum tunc in cruce obtulit, solâ offerendi ratione diversâ*.

La messe ! c'est à dire la présence sur l'autel d'un Dieu qui prie, qui s'immole, et qui, pour mieux parvenir à ses fins, pour nous toucher davantage, a mis en activité les ressources d'une puissance féconde en miracles de toutes sortes.

La messe ! c'est à dire, le sang divin qui crie miséricorde, le corps de Jésus-Christ qui nous est offert en nourriture.

Quel événement pour le monde qu'un fait semblable ! Se fût-il produit une seule fois, cela suffirait à ennoblir cette petite terre d'un jour où nous nous agitions, petits êtres d'une heure, d'une seconde, mais relevés de notre infériorité, et incomparablement, par la dignité du sang répandu par le Sauveur.

Nous devrions considérer avec respect la contrée assez favorisée pour avoir été le témoin de pareils prodiges. Il semble que là il ferait bon de vivre et de mourir.

Et si surtout on nous disait que la croix s'est de nouveau dressée en un endroit quelconque, et qu'on peut y voir Jésus-Christ souffrant et mourant pour nous, quelle impatience n'aurions-nous pas de nous y précipiter ! Dans notre élan vers Lui, sans peine nous quitterions tout, dans nos tressaillements près de Lui nous oublierions tout. Et justement, car tout, le vrai tout, ne serait-il pas là ? tout ce que nous pouvons rêver de plus grand, tout ce que nous pouvons désirer de plus riche, tout ce que nous pouvons concevoir de plus généreux, tout ce que nous pouvons imaginer de plus doux ?

Oui, pour peu que nous ayons de foi et de cœur nous éprouverions cela.

Comment alors expliquer que des chrétiens vraiment croyants, que des chrétiens réputés fervents, se montrent si peu assidus à la messe quotidienne, quand rien ne les empêche d'y assister ? Comment caractériser leur nonchalance ? Eh quoi ! nous dit saint Jean Chrysostome, que faites-vous donc ? *Quid facis, ô homo ?* L'agneau de Dieu est immolé pour vous, le prêtre prie anxieusement pour votre salut, le feu sacré est allumé sur la table sainte, le sang jaillit du côté du Sauveur pour vous purifier, et quand ces prodiges s'accomplissent en votre faveur, vous restez indifférents ! *Et non confunderis ?*

Croyez-vous à la dignité sans égale de ce qui se passe près de vous, et alors d'où vient que vous n'y paraissiez guère intéressés? *Et non confunderis?* Croyez-vous que c'est un Dieu, c'est à dire, celui qui est infiniment au-dessus de tout, qui opère alors une de ses œuvres les plus divines, si je puis parler ainsi, et alors d'où vient qu'elle vous laisse inattentifs? *Et non confunderis?* Croyez-vous que le ciel regarde avec respect la victime de l'autel, et alors d'où vient votre dédain pour elle? *Et non confunderis?* Croyez-vous que c'est votre maître, votre bienfaiteur, votre ami qui vous appelle, pour que vous soyez avec lui au moment où il agit le plus activement, le plus efficacement, le plus héroïquement, pour votre bien, et alors d'où vient qu'un pareil appel pour une pareille cause ne vous émeuve pas davantage? *Et non confunderis?*

Prenons garde lorsque nous garantissons si facilement notre foi à ceux qui nous interrogent sur notre croyance. Nous leur répondons : oui, je crois; nous le disons des lèvres, nos actes répondent non. Ils le répondent par notre froideur à l'égard de nos augustes mystères, par notre inconcevable abstention à y participer, par le discrédit que nous jetons parfois sur de plus assidus que nous. Cette conduite est inspirée par des tendances gravement répréhensibles, il ne leur manque que d'être raisonnées pour accuser en nous un commencement d'impiété. — Sans doute il convient de faire en tout la part de la légèreté humaine. Distinguons toutefois. S'il s'agissait de l'attention qu'il faut apporter au saint sacrifice pour le mieux honorer, nous aurions raison de rappeler cette légèreté à laquelle nous sommes tous trop sujets, et d'y trouver une excuse. Mais notre abstention, elle, est volontaire, délibérée ;

ce n'est pas de la légèreté, c'est de l'insouciance ; ce n'est pas un oubli, c'est de la lâcheté ; ce n'est pas une étourderie passagère, ce peut être une espèce de mépris.

N'entendons-nous pas la plainte navrante de Celui qui, de l'autel où il se sacrifie, nous répète : J'agis pour vous, j'intercède pour vous, j'oublie ma gloire pour vous, je m'immole pour vous et vous me laissez seul : *Torcular calcavi solus et de gentibus non est vir mecum.*

Nos pères avaient plus que nous, sous ce rapport, l'intelligence des choses de la foi. Ils avaient moins de dévotions, mais ils appréciaient mieux celles qui sont essentielles. Ils ne croyaient pas perdre leur temps quand ils en employaient une partie à remercier Dieu qui le leur avait donné et à lui rendre leurs hommages. On est maintenant surpris de constater de quelle manière les premiers chrétiens passaient la semaine, remplie d'exercices religieux dont la longueur paraîtrait excessive à la plupart des meilleurs fidèles de nos jours. Et pourtant, nous affirme un savant auteur, M. l'abbé Duchesne, les réunions de culte du dimanche, du mercredi, du vendredi, des fêtes, avec leurs services nocturnes ou diurnes, n'épuisaient pas toutes les ressources de la piété des fidèles, ni même toutes leurs obligations. L'idéal de la vie chrétienne était une perpétuelle communion avec Dieu, entretenue par une prière aussi fréquente que possible. — Plus tard, cette ferveur se refroidit, mais la pratique de l'assistance à la messe, pendant la semaine, devint commune. A l'exemple donné de haut par les cours, où la messe quotidienne comptait parmi tant d'exercices d'un genre, hélas ! très différent, beaucoup de personnes tenaient à joindre chaque matin leurs prières à celles du prêtre.

Ces pieuses habitudes tendent malheureusement à



**disparaître, et avec elles la vie vraiment chrétienne dont elles sont la manifestation et qu'elles aident à entretenir.**

Pourquoi faut-il que la plupart des enfants du siècle soient plus sages dans leur conduite que les enfants de lumière ? Les courtisans d'un prince ne se lassent pas dans leur empressement à servir leur maître. En France, on enviait jadis l'honneur d'assister au lever du roi, et plus d'un grand seigneur s'enorgueillissait de compter au nombre des quelques centaines de personnes admises à voir le souverain passer son haut-de-chausses ou prendre de l'émétique. Le lever du roi était pour les courtisans *leur office du matin*. Ils en attendaient l'heure avec impatience. Le moment arrivé, ils entraient non sans s'être recueillis. Ils allaient s'incliner avec respect devant le prince, s'ingéniaient à obtenir un de ses regards bienveillants, et, s'ils avaient réussi, se retiraient joyeux. Pendant la journée, ils saisissaient également toutes les occasions de se montrer et ils se gardaient de ne pas se trouver aux réunions plus ou moins solennelles qui terminent la série de leurs labeurs d'hommes de cour, zélés qu'ils étaient à ne point manquer *leur office du soir*. Ces pratiques étaient loin de leur paraître puériles, et l'un d'eux se vantait de n'avoir pas négligé vingt fois en quarante ans de se mettre en mesure de remplir ces devoirs essentiels du bon courtisan.

Ce que le désir puéril des honneurs, un intérêt grossier, la vanité imposent à un courtisan de démonstration ridicule, quand on en considère l'objet, l'amour vrai ne doit-il pas nous l'inspirer à l'égard non pas d'un homme souvent peu estimable, malgré sa position élevée, mais de Dieu, le Maître parfait ? « Oh ! s'écriait

avec amertume sur son lit de mort un homme illustre, qui avait singulièrement contribué à la splendeur du règne de Louis XIV, je n'ai pas servi le vrai roi. C'est le vrai roi, cependant, qu'il est indispensable de servir. » Or, comme le proclamait un jour Massillon devant le cercueil de celui dont on avait tant exalté la grandeur, Dieu seul est grand, à Dieu seul il faut s'attacher. Et lorsque, surtout, il vient à nous avec mansuétude, humble, et, selon la parole de l'Évangile, désirant plutôt nous servir que d'être servi, les mains chargées de bénédictions qu'il tient à répandre, nous serions plus qu'insensés, nous serions odieusement ingrats si nous le négligions et si nous ne participions pas dans la mesure de nos forces, à ce qu'il vient opérer en notre faveur, oui, en vue, rien qu'en vue de notre félicité.

Notre intérêt, en effet, en même temps que celui de la gloire de Dieu, nous excite à assister à la messe, pendant la semaine, autant que nous le pouvons.

**II.** — « Notre-Seigneur, a écrit saint Césaire, archevêque d'Arles, devant remonter au ciel et se dérober à notre regard, voulut établir en notre faveur le sacrement de son corps et de son sang, afin de nous faire vénérer constamment dans son divin mystère ce qu'il a offert une fois pour notre rançon ; car, puisque, sans aucune interruption, le prix de l'acte rédempteur s'applique aux âmes pour leur salut, il convient que se renouvelle aussi, sans aucune interruption, le sacrifice d'où vient tant de vertu, et que la victime sainte soit toujours présente à l'esprit des hommes par la perpétration du saint mystère, de même qu'elle est toujours présente à leur âme par l'infusion de la grâce : hostie vraiment unique et parfaite qu'il faut juger d'après la foi, non d'après

les apparences ; qu'il faut regarder non des yeux du corps, mais des yeux du cœur. »

De même qu'il n'y pas une seconde où l'humanité n'ait le besoin le plus pressant des grâces de Jésus-Christ, il n'y a pas une seconde où le sacrifice de la Rédemption qui nous les a méritées ne se renouvelle pour les répandre abondamment. Il est offert en Europe et en Afrique depuis le matin jusqu'à midi ; en Amérique, depuis neuf heures de notre matin jusqu'au soir ; en Océanie, depuis quatre heures environ du soir jusqu'à minuit ; et en Asie, depuis dix heures du soir jusqu'au matin. Ainsi, quand le soleil atteint chez nous son zénith, et que se terminent dans nos contrées les milliers de messes qui y ont été célébrées, ses rayons vont éveiller de nouveaux chrétiens qui se rendent à leur tour près de l'autel : *Ortus est sol et congregati sunt*. Il n'y a aucun moment, de ce que nous appelons sa course, où sa lumière ne donne le signal du sacrifice et en même temps de la diffusion d'une bienfaisante chaleur communiquée à toutes les âmes, *nec est qui se abscondat a calore ejus*, et plus propre à les ranimer, que ne l'est la chaleur matérielle à ranimer la nature après les longueurs de la nuit. Mission glorieuse que celle dont il s'acquitte alors ! Mouvement admirable que celui qu'il détermine ! Mouvement plein de force qui doit faire tressaillir la terre et dont nous devrions, nous, sentir les saints frémissements. Si la mer, qui élève ses vagues pour les porter plus loin sur le rivage, nous offre un spectacle grandiose devant lequel le Psalmiste, saisi d'émotion, célèbre la grandeur de Dieu, combien, devant les forces impétueuses qui précipitent sans cesse à travers le monde de nouveaux courants de grâces, ne devons-nous pas nous écrier, avec l'enthousiasme de la

reconnaissance : Admirable est la puissance de cet océan, admirable est le Seigneur qui commande à ces flots et en dirige le cours pour notre bien ! *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.*

Et nous qui sommes si faibles, si impuissants par nous-mêmes, nous qui ne savons que trop par notre expérience combien nous sont nécessaires les secours de Dieu, nous n'irions pas chercher auprès de Lui notre force quotidienne contre des périls quotidiens, implorer notre pardon quotidien pour nos vieilles fautes quotidiennes ? rendre des actions de grâces quotidiennes pour des bienfaits quotidiens ?

Car c'est tout cela, nous le savons, et il est inutile de nous étendre à ce sujet, c'est tout cela que nous assure le sacrifice de l'autel. Il est, en même temps qu'un holocauste, un sacrifice d'actions de grâces, de satisfaction, d'impétration, et renferme ainsi au plus haut degré ce qui est le plus capable de plaire à Dieu, et, en apaisant sa justice, de nous valoir ses bontés.

Assurément tous les fidèles participent à ces bienfaits de la messe, qui multiplie dans le monde les moyens de salut, mais ceux qui y assistent y ont un droit spécial.

La théologie nous offre sur ce point de magnifiques et touchants aperçus. « Les chrétiens, dit un savant auteur, offrent le sacrifice en quelque sorte conjointement avec le prêtre. Je sais bien que la puissance de sacrifier réside proprement dans les prêtres, comme vicaires de Jésus-Christ, comme députés expressément par l'Église, comme consacrés pour cet office. Mais je crois pouvoir dire raisonnablement que tous les chrétiens en général, lorsqu'ils assistent à la messe, participent en quelque façon, quoiqu'en un degré bien éloigné, à cet auguste ministère, et qu'ils offrent conjointement avec ces minis-

tres publics cette précieuse victime, soit parce qu'ils sont membres de l'Église au nom de laquelle le prêtre présente le sacrifice; soit parce qu'ils consentent à son offrande par la présence qu'ils rendent à son autel; soit parce qu'ils joignent leur intention à la sienne. D'où vient que le prêtre, parlant des assistants, dit qu'il offre pour eux le sacrifice et qu'ils l'offrent eux-mêmes : *Pro quibus tibi offerimus, vel qui tibi offerunt*. Et le pape Innocent III remarque que pour cette raison, il dit si souvent : *Offerimus*, nous présentons, parce qu'il parle au nom de toute l'Église et singulièrement de ceux qui sont présents et qui offrent avec lui. Excellent office des chrétiens, que nous pouvons appeler, avec saint Pierre, un sacerdoce royal, *regale sacerdotium*, mais qui leur impose une nouvelle obligation d'assister saintement à ces mystères, puisqu'ils les offrent par leurs propres mains. »

Des grâces précieuses sont donc attachées à notre assistance à la messe. Outre le fruit *général* et le fruit *spécial* du sacrifice, appliqués l'un à tous les hommes et particulièrement à la société chrétienne, l'autre, à ceux au profit desquels le prêtre détermine son intention, il y a un fruit *très spécial* réservé au célébrant et aux fidèles, qui, comme nous venons de le voir, en s'unissant à lui, célèbrent d'une certaine manière avec lui.

Les bons chrétiens estiment ces avantages et se montrent avides de se les assurer. Comme la mère de saint Augustin, dont son fils dit « qu'elle ne manqua aucun jour d'assister à l'autel », ils ne négligent rien pour sanctifier de la sorte le commencement de leur journée. Ont-ils des occupations nombreuses, ils se lèvent de meilleure heure et rendent ainsi leur action plus méritoires. « Chascun jor, beaul doulx fils, la sainte messe aurras, » recommandait le père à son enfant, à l'époque

de la chevalerie. C'était là un usage constant, nous affirme M. Léon Gautier, dans le bel ouvrage qu'il a consacré à cette époque. De nos jours encore ces pieuses prescriptions sont comprises et pratiquées par nombre d'hommes de cœur. Pendant son séjour à Laghouat, le général de Sonis, dont Galiffet disait : « Personne ne sait mieux que lui et très bien commander et très bien obéir, » ne manquait jamais d'assister à la messe. « A six heures et demie ou sept heures, écrit un officier attaché à sa personne, il s'y rendait silencieusement. Je l'y accompagnais. Je me souviens, qu'en traversant la grande place qui sépare l'hôtel du commandant de l'église de la ville, il m'arrivait souvent de le faire sourire par quelques propos juvéniles. Il m'en reprenait ensuite, me faisant remarquer que les musulmans étaient sérieux quand ils se rendaient à la prière, et que ma gaieté d'enfant pourrait être déplacée à leurs yeux. » Cette habitude ne l'empêchait nullement de remplir les importants devoirs attachés à ses fonctions. Au contraire, il ne s'en trouvait que mieux disposé à s'acquitter de sa tâche, comme on l'est toujours lorsqu'on a la paix dans la conscience et la joie dans le cœur. « La meilleure manière d'économiser le temps, écrivait Ozanam, c'est d'en perdre tous les matins une demi-heure à la messe. Que de causes de dissipation ne retranche pas, en effet, pour le reste de la journée, cette seule demi-heure consciencieusement perdue ! » La Rochejacquelin, traduisant la même pensée dans son langage militaire, disait : « Quand j'ai perdu ma messe le matin, je suis toujours un peu canaille le reste de la journée. » L'illustre O'Connell, malgré sa vie surchargée, resta constamment fidèle, lui aussi, à cette pieuse habitude ; et le dominicain Burke affirme que ce qui a contribué à faire de lui un

prêtre, cela a été de voir l'attitude, pendant la messe, de ce grand orateur. De semblables exemples nous sont offerts par tous les hommes d'œuvres dont on a écrit la vie, et qui ont tous su allier à une exactitude scrupuleuse dans l'accomplissement de leurs devoirs professionnels une assiduité admirablement édifiante aux exercices publics du culte chrétien et particulièrement à la sainte messe.

Sans doute, cette assiduité n'est pas possible au même degré à tous, et l'on conçoit que parfois, assez rarement, du reste, elle paraît quelque peu incompatible avec certaines obligations d'état ou de famille. Déjà, au temps de saint Jean Chrysostome, des laïques se récriaient en entendant les ardentes exhortations du saint prédicateur. Est-il possible, objectaient-ils, qu'un homme du monde, enchaîné aux affaires des tribunaux, par exemple, se dérange trois fois par jour pour aller prier à l'église ? — En effet, ce devait être difficile à plusieurs, au moins en quelques cas, car chaque exercice se faisait à une heure déterminée, qui ne laissait aucun choix. Quand il s'agit de la messe, de nos jours on peut choisir son heure, au moins dans les localités importantes, et dans les campagnes il est rare qu'on soit occupé de manière à être empêché, sérieusement, si l'on est disposé à se gêner, d'assister à la messe. Nous disons : si l'on est disposé à se gêner, car, en général tout est là.

Hélas ! on se gêne pour mille choses qui n'attirent qu'ennui et remords. On se gêne pour passer le soir quelques heures dans des plaisirs ; on se gêne pour aller enfin voir quelque chose d'insignifiant ; on se gêne pour être en mesure de prolonger une conversation, parfois futile, sinon coupable, qui flatte la curiosité, quand elle ne donne pas une criminelle pâture à la méchanceté et à

l'envie. Et l'on ne se gênerait pas pour goûter le bonheur d'être avec Jésus-Christ, pour contempler le spectacle divin de sa suprême bonté dans son suprême sacrifice, pour s'entretenir avec lui d'une manière intime au moment où il agit davantage pour nous ! On ne se gênerait pas, quand il s'agit de garantir les intérêts les plus chers, les plus précieux du temps et de l'éternité ! On ne se gênerait pas pour recevoir plus abondamment le sang sacré que le Sauveur verse si généreusement pour nous communiquer sa force et sa gloire !

Certes, il semble bien que ceux qui ont un peu de foi doivent avoir besoin moins d'être excités à assister à une cérémonie si grande et dont ils tirent si grand profit, que d'être consolés, lorsqu'ils ont été empêchés d'y prendre part.

Disons, pour ceux qui se trouvent dans ce dernier cas, que si l'on ne peut disposer de son temps, on peut disposer de ses sentiments, et Dieu, nous ne le répéterons jamais trop, bénit surtout la bonne volonté. Les chefs de la famille retenus chez eux par des obligations impérieuses n'ont pas pour cela à rester étrangers à ce qui se passe à l'église. Du moment où la cloche se fait entendre à eux, sinon pour les inviter à abandonner des travaux qu'ils ne sauraient quitter sans inconvénient, qu'au moins ils s'unissent aux prêtres et aux fidèles réunis dans l'église, afin d'attirer sur eux et sur les leurs, sur leurs chers enfants en particulier, la bénédiction divine et qu'ils répètent du fond de leur cœur : honneur et gloire à l'Agneau qui s'offre pour nous en victime sur l'autel : *Sedenti Agno in throno, honor et gloria !*

Que de choses il reste à dire sur un sujet des plus féconds ! Nous n'avons parlé, en effet, que de l'honneur



dû à un Dieu qui s'immole, et de l'utilité que nous retirons de ce sacrifice; nous aurions à rappeler encore l'esprit de l'Église, dont les institutions et les exhortations nous manifestent les vifs désirs; le devoir de l'édification qu'il convient de donner surtout de nos jours pour ranimer partout la vie chrétienne, qu'il convient de donner principalement si, par la position dont on jouit, on est en mesure d'exercer autour de soi une heureuse influence. Bien d'autres considérations encore se rapportent à cet objet si important, mais notre travail est déjà trop long et d'autres, plus savants et plus éloquents, sauront suppléer à ce qui ne mérite d'indulgence qu'à cause de notre bonne volonté et de notre souhait ardent de voir mieux honoré le sacrifice de nos autels.

Puissent les bons chrétiens s'inspirer toujours davantage des sentiments de la foi et de la charité, ne rien négliger pour que l'holocauste quotidien soit bien le leur, et leur attire des grâces copieuses, selon le mot du prophète, *holocaustum tuum pingue fiat*; éviter de laisser la victime sainte dans une solitude injurieuse pour elle et scandaleuse pour les gens du monde portés assez justement à concevoir de la défiance, du mépris pour ceux qui, faisant profession de croire à d'augustes mystères, offrent le spectacle indigne d'une conduite contraire à leurs belles théories. Croyons et agissons; c'est la vraie manière de ranimer le respect pour nos croyances, de ne pas laisser de doute sur notre sincérité, et surtout si nous vivons saintement, de faire dire avec admiration à la vue des vertus qui doivent être les effets du sacrifice: *Ubi cumque fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ*.

---

ABRÉGÉ DU RAPPORT  
sur  
**LE CULTE DE LA SAINTE FAMILLE**  
ET L'EUCCHARISTIE

Par M. l'abbé de LEUDEVILLE, Chanoine de Versailles.

---

Afin de ménager les heures fixées pour les séances du Congrès, je lirai seulement un résumé du rapport que j'avais préparé sur le culte de la Sainte Famille et l'Eucharistie. Ce rapport, que j'ai fait imprimer (1) pour les personnes qui désireront mieux étudier le sujet, a pour fond trois idées principales.

Il expose d'abord succinctement les relations que la Très Sainte Eucharistie et la Sainte Famille ont entre elles.

En second lieu, il exprime la pensée que l'esprit de la Sainte Famille, résumé pratiquement dans l'amour et l'obéissance envers Dieu, comme Jésus, Marie, Joseph en ont donné l'exemple, doit servir de base à l'adoration des fidèles.

Enfin, il explique comment le culte de la Sainte Famille semble réservé providentiellement à notre époque pour servir de lien d'union aux catholiques, en leur faisant mieux comprendre cet esprit fondamental et sa pratique.

(1) *Rapport sur le Culte de la Sainte Famille et l'Eucharistie*, par M. l'abbé DE LEUDEVILLE, brochure in-8°. Bar-le-Duc, imprimerie de Saint-Paul, 1894.

**I. —** Premièrement, la sainte maison de Nazareth doit être considérée comme le prototype de l'Église et de tous les sanctuaires eucharistiques, puisque c'est là que le pain vivant, le pain de vie pour les hommes, a été divinement formé de la substance de la Très Sainte Vierge; là aussi que le pain matériel, fruit du travail de Saint Joseph, a fait croître Jésus jusqu'à l'âge parfait, pour qu'il fût ce pain supersubstantiel qu'on mange dans la Très Sainte Eucharistie.

Mais comment ce pain donne-t-il la vie aux hommes? Ce n'est pas seulement parce qu'il est la chair du Fils de l'homme, c'est parce que cette chair divinisée en Jésus-Christ ne fait plus qu'un avec l'esprit, lequel, suivant l'Évangile, *est seul capable de vivifier*. Or, l'exemple de la Sainte Famille prouve que l'amour est nécessaire pour donner à cet esprit son aliment, et que l'obéissance à Dieu est sa règle, comme il résulte de cette parole du Seigneur : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. »

**II. —** Non seulement la Sainte Famille est le berceau de l'Homme-Dieu, et c'est en elle qu'il a formé sa chair eucharistique, mais la vie de cette Famille toute sainte *est particulièrement l'école sublime de l'adoration en esprit et en vérité*. Marie et Joseph avec Jésus n'avaient pas, en effet, d'autre culte que celui de l'amour obéissant à la volonté du Père céleste, et cette même volonté réglait aussi toute l'adoration de Marie et de Joseph envers Jésus. Trente années, durant lesquelles ces trois augustes personnes ont concentré leur vie dans la pratique exclusive de l'amour obéissant, nous semblent bien déterminer quel est le vrai caractère de leur esprit, et ne laisser aucun doute sur ce point, qu'on doit considérer

cette pratique comme l'idéal de la religion chrétienne. On peut donc dire que la Sainte Famille, à présent mise en relief par la succession des faits religieux et par le Décret de S. S. Léon XIII, qui donne à son culte une extension universelle, paraît providentiellement destinée à raviver le véritable esprit de foi dans le monde sous cette forme adoratrice. La Sainte Famille de Nazareth est le moule divin qui donnera au siècle nouveau cette religieuse forme, et Jésus, Marie, Joseph seront ainsi le centre et le lien de l'union universelle.

**III.** — Avant d'aborder ce troisième point du rapport, il convient de signaler un fait remarquable, c'est qu'aujourd'hui la dévotion chrétienne a trois objets principaux intimement liés entre eux : le culte du Très Saint Sacrement, celui du Sacré-Cœur de Jésus et celui de la Sainte Famille, lesquels ont pour commune base *l'amour et le sacrifice*. On peut en conclure que ces trois cultes, quoique distincts, doivent former un tout dans la dévotion des fidèles, parce qu'ils tendent, chacun dans leur sens, à une même fin, qui est d'unir les hommes à Dieu par une amoureuse adhésion à la Volonté divine.

Si Dieu se plaît à rattacher ainsi ces œuvres capitales entre elles, c'est sans doute pour fixer l'attention des hommes de notre temps sur la pensée d'union. Non seulement Il daigne par là montrer combien est féconde la simplicité mise dans les voies multiples du salut, mais Il veut surtout faire comprendre aux fidèles qu'ils doivent tendre tous à l'unité d'action, même extérieure, par l'adhésion à un même esprit; or, nous avons bien constaté que l'exemple de cette conformité d'actes et de sentiments ne se trouvait nulle part aussi clairement exprimé que dans la vie familiale de Jésus, Marie,

Joseph à Nazareth; on est donc autorisé à conclure que tous les efforts des catholiques dirigés maintenant vers l'union, par les avis pressants et les sollicitations réitérées de S. S. Léon XIII, doivent converger vers la Sainte Famille pour y prendre son esprit d'amour obéissant comme lien de cohésion, afin de donner à leur action commune la puissance du nombre centuplée par l'attachement de tous au même principe.

**IV.** — Le rapport indique deux moyens spéciaux pour étendre l'union. C'est d'abord une œuvre créée en 1876 sous forme de confrérie et destinée à répandre l'esprit de la Sainte Famille. Le Bref que S. S. Léon XIII a daigné accorder au Promoteur de cette œuvre nous dispense d'en faire l'éloge. Ce Bref, qu'on trouvera textuellement cité comme appendice au rapport, est la plus magnifique démonstration qu'on puisse faire de la préférence qu'il convient de donner à l'amour obéissant comme moyen de réforme pour notre siècle.

Nous n'en citerons que ce passage :

« Dans le temps présent où la charité s'est éteinte ou refroidie dans un grand nombre, nous croyons souverainement opportun et utile que des hommes de bonne volonté, par l'emploi de nouveaux stimulants, s'enflamment d'un désir plus vif de pratiquer ces vertus (d'amour et d'obéissance) avec plus de perfection et de s'adjoindre le plus grand nombre d'associés unis dans la poursuite du même but. »

A ce moyen de faire l'union dans toute la force de son principe, le Saint-Père a dernièrement ajouté l'*Association des familles consacrées à la Sainte Famille de Nazareth*, moyen puissant pour agir tout à la fois au point de vue religieux et social en améliorant les fa-

milles. Ces deux œuvres sont comme deux colonnes sur lesquelles on peut appuyer l'*esprit d'amour obéissant* pour l'opposer directement à la franc-maçonnerie, union satanique, laquelle ne reculera que devant l'esprit de Dieu, quand il aura, par ces moyens, repris possession du cœur des hommes.

V. — Tous les chrétiens devraient s'empresser de concourir à cette œuvre de défense catholique; mais ne serait-ce pas à ceux dont la dévotion tient de plus près à la personne adorable du Verbe Incarné qu'il incombe de donner la plus vive impulsion à ce mouvement d'union générale? C'est aux amis du Sacré-Cœur de Jésus et aux zélateurs du Très Saint Sacrement que je m'adresse. Ils pourraient, je crois, sans nuire à la dévotion spéciale, prendre en mains les intérêts de cette œuvre, *souverainement opportune et utile*, comme vient de leur dire le Vicaire de Jésus-Christ, et puisqu'ils ont déjà de nombreux comités bien constitués, ils trouveraient là un moyen facile de propager l'idée de l'union universelle sans faire aucun tort au but que vise leur attrait particulier.

En terminant, je cite le dernier paragraphe du rapport qui conclut en ces termes :

On fait maintenant de très belles œuvres pour rapprocher les diverses classes entre elles: c'est fort utile, c'est très louable, mais on ne touche souvent qu'à l'écorce de l'arbre social quand il faudrait porter le remède au cœur. C'est l'esprit qui forme le cœur pour le rendre bon ou mauvais, *qui le vivifie*; nous l'avons reconnu précédemment, c'est par l'esprit que dans l'Eucharistie même Jésus-Christ communique à nos âmes la grâce de son amour obéissant. Quelle gloire et quel mérite pour ceux

qui se dévoueront aujourd'hui à *vulgariser* l'emploi de ce principe divin, marque du règne de notre bon Sauveur ! Mais comme c'est l'œuvre la plus miséricordieuse du Sacré-Cœur de Jésus de donner à présent pour centre à l'union des familles, des individus et des peuples la Sainte Famille de Nazareth, dont lui-même est inséparable, on peut assurément conclure que le culte eucharistique gagnera toujours à la plus large extension de celui dont le but est de faire connaître et aimer davantage Jésus, Marie, Joseph, manifestés dans la grâce régénératrice de leur admirable union.

Dans l'espoir qu'un exposé si incomplet a pu néanmoins laisser une bonne impression dans l'âme des bienveillants auditeurs de cette notice, l'auteur du rapport sur le culte de la Sainte Famille et l'Eucharistie exprime le désir que la religieuse assemblée des Congressistes veuille bien consentir à formuler le vœu suivant :

*Le Congrès eucharistique de Reims émet le vœu qu'une supplique soit présentée à Sa Sainteté Léon XIII pour qu'Elle daigne étendre à toute l'Église l'Archiconfrérie dite Union dans la Sainte Famille, laquelle n'est jusqu'à présent autorisée que pour la France.*

*Le Congrès croit que cette extension serait très utile au développement général de l'esprit d'union parmi les fidèles.*

---

## DE LA COMMUNION FRÉQUENTE POUR LES HOMMES

*Et spécialement pour les Hommes d'Œuvres*

Par le R. P. DURAND.

---

ÉMINENCES,  
MESSEIGNEURS,  
MESSIEURS,

Que voulons-nous, que cherchons-nous dans nos Congrès eucharistiques, si ce n'est le triomphe complet de notre divin Roi, présent et vivant dans la sainte Eucharistie ? Oui, nous voulons que Notre Seigneur Jésus-Christ règne sur les âmes et sur les peuples, parce qu'Il en a le droit ; parce que nous avons besoin de pain et de bonheur, et que Lui seul est l'auteur de tout bien ; or, nous nous écrivons avec saint Paul : Il faut qu'il règne ! *Oportet illum regnare !*

Donc, à ce pauvre monde qui s'égare de plus en plus hors du bon chemin ; qui retourne aux ténèbres de la barbarie, en dépit de ses prétendues lumières ; enfin, qui se meurt au milieu de violentes convulsions, nous avons la haute prétention de rendre Jésus-Christ, la voie, la vérité, la vie. Mais pour donner Jésus-Christ, il faut le posséder : on ne donne pas ce qu'on n'a pas. Pour faire rayonner autour de soi la lumière et l'amour, pour répandre le parfum du Christ, il faudrait que l'on puisse dire comme l'Apôtre : *Ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*. Mais encore, comment cette merveille s'accomplira-t-elle ? Vous pressentez



bien la réponse, c'est par la communion et la communion fréquente seulement. Voilà le moyen, et il n'y en a pas d'autre. Dieu merci, il est à notre portée, il est facile et plus pratique qu'on ne pense.

Permettez-moi d'attirer votre attention sur ce point capital de nos pieuses délibérations, et de vous parler de la nécessité d'une communion plus fréquente pour les hommes, et surtout pour les hommes d'œuvres, si, dans leurs efforts, pour régénérer la société, ils veulent obtenir des résultats sérieux et durables.

C'est là, me semble-t-il, la question eucharistique vitale par excellence. La majorité des hommes continuera-t-elle à désertier la sainte table ou à n'user qu'avec parcimonie du Pain de la vie éternelle, ou bien comprendra-t-on enfin que c'est dans l'union au Christ vainqueur du péché, de la mort et de Satan que se trouvent la force, le courage et le secret de la victoire? Tout est là!

I. — Dans cet appel, je m'adresse particulièrement aux hommes, parce qu'ils ont plus besoin que les femmes d'être stimulés, parce que, hélas! ce sont surtout les hommes qui font la sourde oreille aux cris d'amour qui s'échappent du Cœur sacré de Jésus.

Et d'abord, permettez-moi de m'étonner d'une chose vraiment curieuse, quand on l'examine à fond. Ce fait extraordinaire qui semble si définitivement entré dans les mœurs de notre époque qu'on n'y fait plus attention, c'est que les chrétiens même pratiquants communient dix fois moins, que dis-je? *cent fois moins que les femmes!* Que signifie donc ce mystère? Y aurait-il deux lois différentes par rapport au précepte de la communion, une pour les femmes, une autre pour les

hommes ! Y aurait-il deux chemins différents pour aller en paradis, ou bien les hommes ne seraient-ils pas de la même nature que les femmes ? Auraient-ils par hasard moins de passions à vaincre, moins de difficultés à surmonter, plus de force morale pour triompher du mal que leurs épouses, leurs filles, leurs sœurs ? Je ne vois rien dans l'Évangile, rien dans l'histoire, rien dans l'ordre naturel des choses qui m'autorise à penser de la sorte.

En y réfléchissant, je comprendrais une conduite tout opposée, c'est à dire les hommes communiant plus souvent que les femmes. En effet, le sacrement de l'Eucharistie les honore tout particulièrement et a été institué pour eux avant tout, puisque c'est à des hommes, aux douze apôtres, qu'une main divine a distribué la première des communions, puisque c'est par des hommes, uniquement par des hommes, que le divin Sauveur a résolu de se donner au monde jusqu'à la fin des siècles. Quoi de plus ? Les hommes ne sont-ils pas généralement plus exposés que les femmes, au point de vue du salut ? N'ont-ils pas plus de responsabilité ? Ne sont-ils pas les chefs de la famille et de la société ? Ne les voit-on pas à la tête de toutes les grandes entreprises ? A tous ces titres ils devraient aussi arriver les premiers et les plus nombreux à la salle du festin. Mais, hélas ! ne faut-il pas ajouter qu'ils sont encore et surtout les premiers quand il s'agit de blasphémer et de se révolter contre Dieu, son Christ et son Église ? Ne sont-ce pas les hommes qui inventent les schismes et les hérésies ; qui corrompent les mœurs par le théâtre et les mauvais romans ; qui font les révolutions et les gouvernements impies et persécuteurs ? De là pour eux, *avant tout*, l'obligation rigoureuse d'une immense réparation, réparation qui ne peut

s'accomplir qu'au pied des autels, dans l'union réelle, dans la communion enfin à la divine Victime, à l'Agneau toujours immolé, s'offrant chaque jour pour le salut des pécheurs. Et c'est pourquoi je ne comprends rien ni à cette apostasie presque universelle des hommes par rapport à la fréquentation des sacrements, ni à cette privation si grande de la plus substantielle des nourritures, que s'imposent tant de braves chrétiens qui auraient besoin de force surnaturelle et d'une énergie morale exceptionnelle au milieu des combats de la vie moderne.

II. — Quoi qu'il en soit, point n'est besoin d'une longue observation pour constater que les hommes, et particulièrement les hommes d'œuvres, ne communient pas assez. En général, les membres des œuvres catholiques et ceux qui les dirigent se contentent trop facilement d'un certain *minimum* de communions, dont les résultats sont aussi *très minimes*, quand ils ne sont pas tout à fait nuls. Je ne crois pas me tromper en affirmant que dans la plupart des maisons d'éducation catholique, la *moyenne des communions*, pour la majorité des élèves, est de tous les mois ou de tous les quinze jours en y ajoutant les grandes fêtes, et que c'est la minorité qui communie tous les huit jours, ou plus souvent; que dans les patronages et les cercles catholiques, qui sont des œuvres sociales au premier chef, les communions sont encore plus rares. Je pourrais citer de grandes œuvres de jeunesse à Paris et ailleurs où la plupart des jeunes gens se contentent de communier deux ou trois fois l'an et quelques-uns à Pâques seulement, *très humblement*, trop humblement à mon avis.

Eh bien ! Messieurs, ce n'est pas avec un pareil régime que l'on formera des tempéraments chrétiens vraiment robustes, de ces hommes de caractère, de ces vaillants lutteurs comme il en faudrait, non seulement pour nous défendre contre les attaques de la franc-maçonnerie et du socialisme, mais encore pour attaquer, nous-mêmes, combattre et terrasser enfin nos ennemis les plus puissants.

Ne savons-nous pas du reste que l'Eucharistie est le principe générateur du dévouement et du sacrifice ; que plus la communion est en honneur dans une famille, une œuvre, une paroisse, plus Dieu les bénit ? que plus on sème d'hosties dans le champ des âmes, plus on y récolte de vocations, de sainteté, d'héroïsme ?

N'est-il pas de toute évidence que nous n'avons de valeur que par Notre Seigneur Jésus-Christ, *que sans Lui, nous ne pouvons rien*, que plus nous lui serons unis plus nous porterons de fruits ?

Mais alors, pourquoi donc ne pas communier plus souvent ? *pourquoi*, selon l'énergique expression du P. Eymard, ne pas faire travailler davantage le Saint Sacrement ?

O hommes d'œuvres qui m'entendez, communiez donc plus souvent, je vous en conjure ; imitez au moins d'aussi près que possible quelques-uns de ces hardis pionniers de l'action sociale, trop rares encore, qui avouent franchement qu'ils doivent tout à la *communion quotidienne*, et leur intelligence pratique des hommes et des choses, et leur sainte audace, et les merveilles dont ils sont les heureux instruments.

Dans les travaux qui vous incombent, vous avez besoin d'un courage surhumain ; ce n'est pas avec des ennemis ordinaires que vous avez à vous mesurer ; le

monde moderne est en quelque sorte possédé par le démon, il ne peut être vaincu que par des hommes possédés de Jésus-Christ, que par des adorateurs et des communiantes.

Hommes d'études, qui cherchez sincèrement à éclairer la question sociale, venez donc à Jésus-Hostie, nourrissez-vous de sa doctrine et de son amour en vous approchant du soleil eucharistique, en mangeant le pain de la lumière, et au contact brûlant de son cœur ; pleins de pitié pour les masses, vous comprendrez et vous chercherez à faire comprendre à d'autres que l'Eucharistie est vraiment le pain du peuple ; que si les pauvres et les travailleurs manquent de résignation et sont trop avides des jouissances terrestres, c'est qu'ils ont oublié que le Maître et le Créateur des mondes, présent et vivant dans l'Eucharistie, fut aussi l'humble et le pauvre ouvrier de Nazareth ; que si les riches manquent si facilement à leurs devoirs, c'est qu'ils ne viennent pas assez à l'école du tabernacle, où ils apprendraient la générosité avec l'humilité et la simplicité. Étudiez, scrutez le fond des choses, et vous verrez que la question sociale est intimement liée à la question eucharistique, et que la solution de toutes les difficultés qui s'y rattachent est toujours dans le Christ, comme disait Tertullien, de son temps : *solutio omnium difficultatum Christus*.

Que veut en effet le socialisme, si ce n'est la ruine de la propriété, la destruction de la famille, l'anéantissement de toute idée religieuse ? Eh bien ! trouvez, si vous le pouvez, quelque moyen plus actif et plus puissant que le Très Saint Sacrement, compris et aimé pratiquement, pour inspirer plus fortement le respect des personnes et des choses ; pour relever, fortifier,

• féconder la famille chrétienne, pour imprégner les âmes de religion et de piété.

Qu'est-ce que le socialisme ? c'est le triomphe de l'égoïsme, c'est une œuvre de haine. Qu'est-ce que l'Eucharistie ? c'est le triomphe du dévouement, c'est l'œuvre d'amour par excellence.

Donc c'est en vous plongeant dans cette fournaise d'amour qu'est le Très Saint Sacrement que vous pourrez espérer de vaincre le socialisme. Au radicalisme de la haine opposez le radicalisme de l'amour : *Vince in bono malum.*

**III.** — Mais enfin, me direz-vous, Messieurs, combien de fois devons-nous communier ? Je ne vous répondrai pas : communiez tous les huit jours ou tous les mois ou chaque jour. Je vous dirai simplement, avec un théologien de marque, Frassinetti, que Pie IX de sainte mémoire estimait comme l'un des meilleurs de notre époque : *Communiez tant que vous pourrez avec la permission de votre directeur et aspirez à communier chaque jour ; ne vous estimez heureux que lorsque, dans le cours de l'année, il n'y aura qu'un seul jour où vous ne puissiez pas communier, le vendredi saint.* Ces paroles sont de Frassinetti.

Méditez-les, Messieurs, et faites-en votre profit. De grâce, ne réglez pas de telle sorte vos rapports intimes avec Notre-Seigneur que vous ne lui ouvriez plus la porte de votre cœur qu'à des dates fixes, immuables. Combien de braves chrétiens ont pris, à telle époque, la résolution de communier aux grandes fêtes et le premier vendredi du mois, par exemple, et, toute leur vie, ils communieront aux grandes fêtes et le premier vendredi de chaque mois ; et ils n'auront jamais l'idée de

sortir de cette routine. Ah ! certes, je suis loin de blâmer ceux qui ont cette bonne habitude, et plaise à Dieu que tous les chrétiens en soient là ! Mais enfin, pourquoi resserrer en des limites plus ou moins étroites l'océan du divin amour qui voudrait être sans rivages comme il est sans profondeur ? Et si un besoin plus pressant du céleste remède se fait sentir ? Et si une soif plus ardente du sang précieux vous brûle intérieurement ? pourquoi vous exposer à mourir de soif ou d'inanition ? Ne voulez-vous plus jamais faire l'ombre d'un progrès dans l'amour de Dieu ? Et ne savez-vous pas que l'amour tend à l'union ?

N'oubliez donc jamais ce grand principe qui devrait tout régler en cette adorable matière, c'est que tout chrétien est fait uniquement pour l'éternelle communion du ciel, et que sa vie tout entière doit être une préparation, un acheminement à ce terme divin. Il s'ensuit que rien n'est plus dans la logique des choses surnaturelles que la communion fréquente et surtout quotidienne, et qu'il avait bien raison cet homme de Dieu, *ce saint homme de Tours* qui disait un jour : « *Si je connaissais quelque part une paroisse dans laquelle il fut permis de communier quatre fois par jour, vite je ferais mes malles et je prendrais le premier train pour y aller !* »

Que si vous n'êtes pas encore convaincus, après tout ce que je viens de vous dire, de la nécessité d'un retour à une communion plus fréquente, à notre époque, et si vous trouvez cette pratique extraordinaire, je vous dirai pour terminer que nous sommes dans un temps extraordinaire, et qu'à des maux extraordinaires il faut appliquer un remède extraordinaire. C'est par la commu-

nion que les premiers chrétiens ont triomphé du paganisme antique, c'est par la communion que les chrétiens du vingtième siècle triompheront de la Révolution, parce qu'il n'y a pas deux sauveurs du monde ni deux triomphateurs de Satan, il n'y en a *qu'un*, le Christ Jésus, à qui soit tout honneur et toute gloire aux siècles des siècles !

*VŒU : Le Congrès eucharistique de Reims émet le vœu que les hommes, et particulièrement les hommes d'œuvres, communient plus souvent pour avoir plus de force et de courage dans leurs entreprises, et pour assurer davantage le triomphe du bien sur le mal.*

---



# URBAIN IV, DE TROYES

ARCHIDIACRE DE LAON

Rapport fait au Congrès par M. l'abbé COLSON,  
Curé de Crancey (Aube).

---

« *Jerusalem Campaniæ.*

« Il viendra de Jérusalem le fils de Champagne. »

(Paroles de S. MALACHIE sur la succession des Papes.)

ÉMINENCES,  
MESSEIGNEURS,  
MESSIEURS,

L'heure de la Providence divine ne semble-t-elle pas enfin venue, où les unanimes acclamations de cette grande Assemblée vont attirer l'attention du monde catholique sur l'un des plus grands pontifes de la Chaire sacrée, sur l'un des plus illustres fils de *Champagne*. Il a un droit souverain à la vénération de tous les amis du Très Saint Sacrement. Il est du devoir de ce Congrès de lui élever un trône de reconnaissance et de gloire.

N'est-ce pas à Urbain IV que nous devons, depuis six siècles, ces fêtes incomparables dont cette noble Église de Reims est aujourd'hui légitimement fière, fêtes nées de l'ardent amour de Jacques Pantaléon pour Notre Seigneur Jésus-Christ, véritablement présent à l'auguste Sacrement de nos autels. Beaucoup de fidèles ne connaissent ce Pape que bien imparfaitement. Beaucoup ont cru jusqu'à ce jour que nous ne lui devions que l'institution de la Fête-Dieu pour l'Église universelle, ce qui suffirait déjà à lui mériter notre reconnaissance, tandis

qu'en réalité on peut dire, sans exagération aucune, qu'il fut, dès ses plus tendres années, *notre modèle* et *notre maître* dans les diverses manières d'honorer l'admirable Eucharistie.

A Troyes, à Laon, durant son patriarchat de Jérusalem comme sur le siège de Pierre, au milieu des plus dures épreuves, Urbain IV prépare, assure « au Roi immortel », indignement outragé dans la « plus grande merveille de son amour », des triomphes grandioses et de solennelles réparations.

Au Congrès de Paris, un enfant du pays d'Urbain IV nous a raconté l'enfance de Jacques Pantaléon de Troyes, retracé à grands traits sa vie. Ce récit est inséré au *Compte rendu du Congrès Eucharistique de Paris* de 1888 (1).

Aujourd'hui, nous examinerons spécialement l'amour d'Urbain IV pour Jésus-Hostie, à Laon, à Jérusalem, pendant son pontificat et à Troyes, sa chère patrie.

Si nous ne parlons pas longuement de Liège, c'est parce que nos vaillants frères de Belgique ont depuis longtemps raconté les travaux d'Urbain IV à Liège en faveur du Culte eucharistique; c'est parce que, nous apportant l'appui de sa haute et sainte personnalité pour la glorification du Pape de l'Eucharistie, notre bien-aimé Président général, M<sup>re</sup> Doutreloux, a béni et encouragé nos efforts et raconté les actes de Jacques Pantaléon à Liège.

**Jacques Pantaléon à Laon. — Il est nommé archidiacre. — L'enseignement donné par Jacques Panta-**

(1) Nous renvoyons à ce compte rendu du Congrès de 1888 ceux de nos lecteurs qui voudraient connaître l'histoire des premières années d'Urbain IV.

léon dans la grande Université de Paris avait attiré sur lui les regards des plus hauts prélats. Beaucoup d'entre eux tentèrent de l'enlever à son Église de Troyes pour le fixer dans leur diocèse. Ce fut Anselme de Maulmy, né à Bercenay-le-Hayer, évêque de Laon, son codiocésain, qui eut la préférence. Avec l'autorisation de son évêque, Jacques de Troyes devint théologien et archidiacre de l'Église de Laon.

Son humilité profonde fit qu'il fut justement effrayé de se voir le premier dans ce Chapitre de Laon, regardé alors comme un des plus distingués de France par la noblesse et l'éducation. Aussi, l'archidiacre s'efforça-t-il de gagner l'affection de tous par une bonté si grande et une modestie si charmante, qu'il fit oublier qu'il était le supérieur, se rappelant que les esprits durs et hautains peuvent bien inspirer la crainte, mais ne savent jamais gagner la confiance des cœurs. Aussi, tous se sentent attirés vers lui, le regardent comme un maître rempli de sagesse et de l'esprit de Dieu.

Son ardente dévotion envers la Très Sainte Eucharistie semble le trait caractéristique de la vie du chanoine Pantaléon. Au rapport de tous ses historiens, « jamais il n'offrait le saint Sacrifice sans mêler ses larmes à celles de l'auguste victime des autels ».

Son cœur enflammé s'épanche dans de délicieux colloques, dans de mystérieuses intimités avec l'Hôte divin du Tabernacle ; aussi, semble-t-il plutôt un séraphin qu'un homme. Il paraît, à ces moments, contempler comme face à face le Sauveur souffrant et mourant d'amour sur la croix.

Dans ses promenades sous les arceaux gothiques du cloître, il n'a pas de plus douce joie que de s'entretenir de l'auguste idéal qu'il doit réaliser plus tard par l'ins-

titution de la Fête-Dieu. Il prélude sur le théâtre restreint de l'Église de Laon, en attendant qu'il puisse ordonner dans le monde entier.

Grâce à son génie, Jacques Pantaléon a l'intuition qu'il manque une fête au cycle liturgique de l'Église, tandis que de son côté la Bienheureuse Julienne de Liège en a, pendant vingt années consécutives, la révélation.

Nous songions à rappeler ce que fit à Laon le pieux archidiacre Jacques Pantaléon pour l'honneur et le culte du Saint Sacrement; comment il sut, par ses exemples, développer dans le cœur des chanoines la dévotion à l'Eucharistie; faire connaître la pieuse Ève, que la Providence devait associer à l'œuvre de l'institution de la Fête-Dieu; raconter comment le futur pape Urbain IV, dès l'année 1233, provoqua par ses sollicitations pieuses, l'établissement dans l'Église de Laon des premières manifestations eucharistiques qui sont devenues le caractère glorieux et traditionnel de la Fête-Dieu.

Mais ces détails ayant été traités, avec autant de science que d'intérêt, par l'un de nos vénérables et honorés confrères, nous n'y reviendrons pas (1). Suivons Jacques Pantaléon sur d'autres théâtres moins explorés.

**Départ de J. Pantaléon pour Rome et Lyon. — Il contribue à l'établissement de la Fête-Dieu à Liège, 1240. — Il est nommé évêque de Verdun. — Envoyé plusieurs fois à Rome, Jacques fut retenu par Innocent IV, qui en fit son chapelain et le trésorier**

(1) Voir le rapport de M. le chanoine BAYON, archiprêtre de Laon, sur les *Origines de la dévotion au Saint Sacrement et de la Fête-Dieu à Laon*.

de l'église Vaticane. Le Pape l'emmène à Lyon en 1245, pour l'aider pendant le Concile qu'il vient d'y convoquer. Il le consulte souvent, l'honore de toute sa confiance. Les Évêques viennent souvent, eux aussi, faire appel aux lumières et aux conseils si éclairés du chapelain du Souverain Pontife.

Parmi les Pères du Concile se trouvait Robert Torotte, évêque de Liège, parent de Thibaut V, roi de Navarre et comte de Champagne. Ce prélat distingué avait appris par Ève la recluse, Isabelle la béguine de Huc, et surtout par sainte Julienne, la grande dévotion, l'amour immense de Jacques Pantaléon pour le Très Saint Sacrement, et tout ce qu'il avait accompli déjà à Laon pour faire honorer Notre-Seigneur au Sacrement de son amour. Il venait d'admirer la science théologique, les grands talents oratoires, la profonde intelligence et l'éminente sainteté de Jacques de Troyes. Il résolut de venir lui ouvrir son cœur et lui exposer les grandes difficultés qui existaient dans l'Église de Liège relativement aux révélations de Julienne pour l'institution de la Fête-Dieu. Pendant près de seize ans, tous résistaient aux pressantes sollicitations de Julienne, qui souffrait beaucoup du retard apporté à la réalisation des vœux du Sauveur. Robert Torotte, à la suite des entretiens qu'il eut avec l'éminent homme de Dieu, Jacques de Troyes, sur le grave sujet de la Fête-Dieu, fut complètement gagné. Se souvenant que Julienne lui avait déclaré, comme à Ève, que « cette solennité serait instituée par l'entremise des humbles », il crut reconnaître dans ce fils d'ouvrier l'homme providentiel désigné de Dieu. Sainte Julienne n'avait-elle pas dit, en parlant de l'archidiacre Pantaléon, « qu'il viendrait au degré souverain de l'Église ».

**La Fête-Dieu établie à Liège grâce aux efforts de Jacques Pantaléon, 1246.** — Robert Torotte, pleinement convaincu de la volonté de Dieu, de retour à Liège après le Concile de Lyon, vint revoir Julienne pour la consoler : « Ma fille, lui dit-il, j'ai reçu de Dieu « un bienfait singulier par lequel il a daigné me manifester sa très sainte volonté et m'intimer son ordre « suprême sur l'institution de la Fête du Saint-Sacrement de l'Eucharistie. Autrefois, je ne répondais à « l'évidence de vos motifs qu'en vous disant que je les « croyais justes, mais aujourd'hui mes doutes sont « dissipés. Mon indécision est changée en certitude. Je « pense donc maintenant que rien ne peut contribuer « davantage à la gloire de Dieu et au salut du prochain « que l'établissement d'une fête solennelle du Sacré « Corps de Notre Seigneur Jésus-Christ (1). » Ce bienfait singulier, n'est-ce pas la faveur insigne de ces entretiens dans lesquels les doutes de l'Évêque de Liège sont dissipés grâce aux lumières de Jacques Pantaléon ? En effet, l'année suivante, Robert Torotte convoque un Synode de son diocèse ; les réponses du pieux Archidiacre font voter la célébration de la Fête-Dieu à Liège. Et comme pour bien indiquer que Jacques de Troyes avait été le promoteur choisi par Dieu pour cette grande œuvre, Robert Torotte le charge de rédiger le Mandement ordonnant la célébration de cette fête dans son diocèse de Liège, et d'en composer l'office. De là vient que nous retrouvons plusieurs passages semblables dans la Bulle d'institution de la Fête-Dieu pour l'Église universelle et le Mandement de Liège sur ce même sujet, puisque leur auteur a été Jacques Pantaléon, devenu le Pape Urbain IV.

(1) *FISEN, Origo prima Festi Corporis Christi.*

Innocent IV, appréciant de plus en plus les qualités remarquables de Jacques de Troyes, eut recours à cette époque à ses services dans des affaires des plus importantes à traiter en Allemagne. Le Pape le nomme son légat en Pologne, en Prusse, en Livonie et en Poméranie. Malgré les difficultés extrêmes, après les plus dures épreuves et les plus laborieux travaux, Jacques réussit dans ses missions au delà des espérances d'Innocent IV. Aussi, à son retour, le Souverain Pontife, pour le récompenser de la solution favorable qu'il venait de donner aux négociations délicates dont il l'avait chargé dans ces pays, nomma Jacques Pantaléon évêque de Verdun. Toutefois, le Saint-Père ne voulut pas se séparer de lui, et l'évêque prit possession de son diocèse par un procureur.

Ce ne fut qu'à la mort de ce Pontife, arrivée peu après, que Jacques de Troyes vint dans son diocèse de Verdun. Quoique son séjour y ait été court, sa mémoire est toujours restée en bénédiction dans ce beau diocèse, où l'on sent le passage de Jacques Pantaléon, où l'on retrouve son amour pour le Dieu de l'Eucharistie, dans la splendide Confrérie du Très Saint Sacrement, toujours si vivante, qui existe dans l'église cathédrale de cette ville.

Un service solennel a été fondé en reconnaissance des libéralités de Jacques de Troyes aux chanoines, service qui devait être célébré chaque année pour le repos de l'âme du Pontife, comme en fait foi la charte munie du sceau de Jacques, conservée aux archives de la ville de Verdun.

A peine Alexandre IV a-t-il succédé à Innocent, qu'il s'empresse de rappeler Jacques à Rome.

Ce fut avec une profonde douleur que Jacques de

Troyes s'éloigna de son diocèse, auquel il était attaché par toutes les fibres de son âme ; il aurait bien voulu ne jamais quitter l'épouse mystique que Dieu lui avait donnée et qu'il n'oublia jamais dans la suite.

**Jacques nommé patriarche de Jérusalem.** — Alexandre IV, qui avait admiré le génie diplomatique déployé par Jacques de Troyes pendant sa longue légation en Allemagne, l'engage à se démettre de son évêché, et, en décembre 1255, il le nomme dix-huitième Patriarche de Jérusalem, successeur du dernier titulaire, qui venait d'être mis à mort.

C'était à cette époque une position très importante, mais bien dangereuse, que celle des Patriarches de Jérusalem. Fort de la force divine qu'il puisait au pied du Tabernacle, Jacques Pantaléon ne se laisse pas ébranler par les sinistres éventualités qui allaient se produire. Il ne craint pas, malgré ses soixante-dix ans, d'entreprendre le long et périlleux voyage de la Terre Sainte.

Il débarque le 22 mars 1256 à Ptolémaïs, aujourd'hui Saint-Jean-d'Acre. Les chrétiens de Palestine sentent leurs âmes réjouies de l'arrivée du nouveau Patriarche. Ils n'ont d'espérance qu'en lui. Jacques Pantaléon est bien des fois obligé d'imiter le bon pasteur de l'Évangile et d'exposer sa vie pour son troupeau. Il éprouve de grandes tristesses et de grandes douleurs. Il se retrempe aux pieds de l'Eucharistie. Son courage, sa sainteté raniment la foi, ramènent la confiance dans les cœurs, et l'union, troublée depuis si longtemps, se refait sur ses conseils au sein des diverses familles religieuses.

Il est beau de voir ce Pontife septuagénaire, portant



partout, au prix des plus grandes fatigues, des consolations; s'associant à toutes les infortunes, prêchant à tous l'oubli des injures, courant au chevet des malades, s'inclinant sur leur couche pestiférée pour entendre la confession des mourants. Tous se félicitent d'avoir pour pasteur et pour père un si bon et si intrépide Patriarche. « J'étais vieux, dit-il lui-même, mais j'ai vieilli bien davantage au milieu des travaux dans lesquels l'amour que je dois à Dieu a seul pu me déterminer à me consumer. »

Une des premières œuvres que Jacques Pantaléon s'efforce de réaliser, consiste dans la restauration du culte divin dans l'église du Saint-Sépulchre.

Dieu lui réservait toutefois une grande joie. Ainsi qu'il avait suscité saint Remy, il appelle le patriarche Pantaléon à convertir et à baptiser Houlagou, chef de la dynastie persane des Tartares. Comme un autre Clovis, ce prince barbare, adouci par la vertu et les leçons de Jacques, baisse la tête sous le joug du Seigneur. Il adore ce qu'il a brûlé et brûle ce qu'il a adoré. Il devient pour un temps l'allié fidèle des Croisés contre les Musulmans.

C'est à cette époque que le fervent Patriarche visite les sanctuaires marqués par les pas de son divin Maître.

Jacques Pantaléon sent son âme se fondre de plus en plus de gratitude, d'amour et d'adoration. Il exprime les sentiments dont son cœur déborde, dans la plus sublime paraphrase que l'on connaisse du *Miserere*. Jamais, peut-être, cœur humain n'a été plus éloquent, ne s'est exprimé en termes plus pieux, plus remplis d'une incommensurable humilité. La pureté de la doctrine le dispute à l'élévation du sentiment. L'âme est ravie ! Quel puissant sujet à livrer aux méditations des adora-

teurs du Saint Sacrement ! Traité sublime de la vie intérieure empreint du plus pur mysticisme.

Au retour de son pèlerinage, Jacques consigne ses impressions intimes dans une relation ample, détaillée, et tellement exacte qu'elle fut presque entièrement copiée par l'abbé Christian Andrichomius, dans son célèbre ouvrage intitulé *Theatrum Terræ Sanctæ*. Les écrivains modernes ont souvent consulté avec profit ce savant ouvrage sur les pèlerinages en Terre-Sainte.

Jacques Pantaléon, obligé de retourner en Occident pour y recueillir des secours et subsides pour ses chrétiens d'Orient, revint à Viterbe, où se trouvait la cour pontificale. Il y fut reçu par le Pape et les cardinaux avec les plus grands témoignages d'amour. Tous lui promirent de l'aider largement.

Mais il allait en être autrement, car peu de temps après l'arrivée du Patriarche, Alexandre IV mourut, le 25 mai 1261.

**Jacques Pantaléon élu Pape.** — C'est alors que, sur la proposition de Gaëtan des Ursins, les suffrages unanimes des Cardinaux se portèrent sur Jacques Pantaléon, bien qu'il ne fût pas revêtu de la pourpre romaine. Tous les membres du Sacré Collège savaient que le Patriarche était aussi remarquable par la solidité de sa doctrine, l'héroïsme de son courage, que par son éminente piété. Jacques Pantaléon prit le nom d'Urbain IV, en souvenir du Pape dont on faisait la fête ce jour dans l'Église.

Le monde chrétien apprit cette élection avec grand bonheur, car on connaissait les qualités éminentes du nouvel élu. Le clergé et le peuple firent entendre leurs acclamations d'allégresse. Notre chère Champagne

fut justement fière d'un tel honneur. Heureuse, elle l'était d'avoir déjà donné un chef à l'Église dans la personne du bienheureux Urbain II, le pape des Croisades, auquel, Éminence, votre piété et votre zèle ont fait restituer le culte des autels. Ah ! l'âme de ce saint Pontife dut tressaillir, en voyant s'asseoir sur le siège de Pierre un autre Pape des Croisades !

La ville de Troyes, plus que toutes les autres, frémit d'un indicible enthousiasme, car elle donnait son cher fils Pantaléon à l'Église universelle. Urbain comprenait bien ces sentiments de sa patrie, quand il lui disait : « Et toi, cité de Troyes, tu n'es pas la plus petite entre les cités fameuses de la France ; de toi est sorti le chef qui doit diriger et gouverner le peuple chrétien ! »

Quand tous étaient dans la joie, un seul homme était dans la tristesse, c'était le Pape Urbain IV. Dans les conjonctures terribles où se trouvait l'Église de Dieu, ce Pontife éclairé sentait mieux que tout autre le redoutable fardeau qui allait peser sur ses épaules, et son humilité était émue ; il ne croyait pas mériter ces honneurs.

Une fois de plus pour lui se réalisait la prophétie de saint Malachie sur la succession des Papes : *Jerusalem Campaniæ*, puisque Jacques Pantaléon, le patriarche de Jérusalem, ce fils de Champagne, venait d'être élu Pape. « Ce n'est point un mérite de naître noble », disait souvent Urbain IV à ceux qui vantaient les hommes nés d'une famille illustre et voulaient lui faire estimer avant tous les autres titres celui de la noblesse d'origine pour leur confier des places. « C'en est un de le devenir », mot sublime dans la bouche de ce fils

d'ouvrier, et qui résume bien d'un trait sa vie tout entière (1).

Urbain IV, une fois nommé, voulut que sa première pensée fût pour le métropolitain de Reims et pour ses suffragants. Il leur écrit, pour leur notifier son élection, une lettre pleine d'affection et d'humilité ; il réclame avec instance le secours de leurs prières, les assure de sa tendresse toute particulière.

Désireux de s'assurer les suffrages perpétuels de la Sainte Église, il s'adresse à son ami Nicolas de Brie, évêque de Troyes, lui envoie une somme considérable d'argent pour fonder quatre anniversaires dans quatre églises ou chapelles troyennes qu'il désigne, et termine par un touchant salut à cette Cathédrale, « qui a été pour lui une bonne mère et une nourrice si dévouée ».

Il agit de même avec sa chère Cathédrale de Verdun et son Église bien-aimée de Laon, qu'il aime aussi comme une autre tendre mère qui lui a conféré les premières dignités. Le Chapitre de Laon reçoit d'Urbain IV plusieurs privilèges insignes.

On conçoit facilement ces instantes et pieuses recommandations du Pontife, quand on considère que son Pontificat s'annonçait comme l'un des plus orageux du moyen âge. Urbain IV se propose de tenir d'une main ferme le gouvernail de l'Église. Il a besoin d'une assistance spéciale de la grâce divine pour surmonter tous les obstacles. Disons qu'il fut à la hauteur de sa mission et que Dieu le soutint admirablement.

Urbain quitte Viterbe, qui n'était plus une ville assez sûre, et transporte sa cour à Orvieto. Son arrivée dans cette ville, où il est reçu en triomphe, ranime la vie et

(1) Abbé Étienne GEORGES, *Vie d'Urbain IV*.

les travaux dans cette antique cité, et y développe l'amour du Dieu de l'Eucharistie.

Défenseur intrépide des droits de Pierre, il s'efforce de reconquérir dans son intégrité le territoire pontifical. Sage administrateur, il comble le déficit du trésor public; vigilant, il prend dans l'Italie centrale toutes les mesures que la prudence lui suggère pour ne pas se laisser surprendre par le perfide et implacable Manfred. Sa fermeté inébranlable ne lui fait redouter aucun devoir. Autre Grégoire VII, avec la même fermeté, il réprime tous les abus. Son activité est sans bornes. Toutes les Églises ressentent les effets de sa sage et paternelle affection, mais il a surtout des tendresses inouïes pour ramener les Églises dissidentes.

**Urbain IV s'efforce de travailler à l'union des deux Églises.** — Il faut entendre les touchants accents du cœur d'Urbain IV pour exprimer son ardent désir de voir la réunion des Églises d'Orient. Il faut lire ses nombreuses lettres, admirables de bonté, maintes fois adressées à Paléologue. Citons ce passage au hasard, il faudrait les lire toutes : « Ce que l'Église romaine a  
« toujours désiré, ce qu'elle s'est toujours efforcée d'ob-  
« tenir, c'est que l'Église des Grecs fût ranimée par le  
« lait de sa douceur maternelle, et alimentée par la  
« surabondance de sa charité, en sorte que le troupeau  
« du Seigneur, sous le gouvernement d'un pasteur  
« unique, reçût la nourriture de la doctrine du salut,  
« et qu'il invoquât plus utilement et plus salutairement  
« le nom du Seigneur sous un seul et même dogme de  
« la vraie foi. »

Quel regret de ne pouvoir lire toute cette lettre et d'autres aussi touchantes, où Urbain IV développe

magnifiquement les divines prérogatives de l'Église romaine, où il s'attache à faire ressortir les avantages que l'Église grecque retirerait, dans l'ordre temporel comme dans l'ordre spirituel, en revenant au bercail, en rentrant dans le sein de l'Église catholique ; elle goûterait alors l'ineffable douceur des consolations de cette mère, et les faveurs inépuisables de son assistance. On croirait entendre parler le Divin Maître lui-même dans son magnifique discours après la cène.

Le cœur du Pontife déborde de reconnaissance quand Paléologue lui promet de revenir : « Dans notre joie, « nous avons, avec nos vénérables frères, offert en « holocauste l'encens de nos actions de grâces au Père « des lumières ;..... nous nous sommes unis dans « un sacrifice de louanges..... parce qu'il a ouvert « un chemin court et facile pour vous de revenir dans « l'ancienne et paisible voie de la primitive unité de « l'Église romaine. »

Ne nous sentons-nous pas émus nous-mêmes du touchant rapprochement qui se produit, à six siècles de distance, entre ces manifestations des tendresses d'Urbain IV et de celles de Léon XIII ? Notre illustre Pontife, glorieusement régnant, raconte que lui-même, archevêque de Pérouse, il aimait à venir s'agenouiller et prier au tombeau d'Urbain, qu'il conservait et vénérail dans sa cathédrale. N'est-ce pas un écho de ce tombeau, redit par la voix puissante de Léon, qui émeut si fortement et si suavement les deux Églises et rapproche les cœurs en ce moment ? Vénérable Urbain, soutenez votre Successeur et son Légat !

C'était encore pour préparer cette union qu'Urbain IV avait appelé près de lui, dès 1264, Frère Thomas d'Aquin. Leurs deux grandes âmes, leurs deux

génies sublimes étaient bien faits pour les plus hautes conceptions de l'intelligence, leurs cœurs pour comprendre et sentir les tendresses du divin Cœur de Jésus en son Eucharistie.

A la demande d'Urbain IV, saint Thomas écrit la *Somme théologique*; toujours sur l'ordre du Pontife, le docteur publie la *Chaine d'or*. Et l'angélique Maître dédie à Urbain son commentaire sur saint Matthieu : « Daignez l'accueillir, . . . et de même que l'ordre de la « composer est venu de vous, qu'ainsi l'appréciation « définitive de sa valeur soit également prononcée par « vous, de telle sorte que les fleuves retournent à la « source d'où ils sont sortis. » Se peut-il imaginer un plus bel éloge dans la bouche du plus grand des Maîtres, à l'adresse du plus illustre des Pontifes ?

**Urbain IV prépare l'institution de la Fête du Très Saint Sacrement.** — Les travaux si considérables de la charge apostolique ne laissaient pas oublier à Urbain les pieuses pensées que, depuis si longtemps, il nourrissait dans son cœur, ce premier sanctuaire, comme nous l'avons déjà dit, de la fête du Très Saint Sacrement. Dieu ne semblait-il pas avoir marqué lui-même que l'instant était arrivé, où le Pontife suprême devait mettre la dernière main à la plus glorieuse de toutes ses œuvres, œuvre qui devait à jamais immortaliser son nom et le rendre cher à tous les cœurs ?

Le miracle de Bolsena venait d'être comme le signe déterminant, envoyé par le Seigneur, de sa volonté manifeste. Urbain avait fait solennellement transporter dans la cathédrale d'Orvieto, pour l'avoir plus près de lui et le vénérer plus facilement, le précieux corporal teint du sang divin.

Il avait demandé à saint Thomas d'Aquin et à saint Bonaventure de préparer l'office du Très Saint Sacrement.

Les trois hommes de Dieu, on peut dire les trois plus grandes intelligences et les plus vertueux personnages de leur temps, se réunissent au jour fixé. Urbain IV ordonne au frère Thomas de donner le premier lecture de sa composition. Semblable à un séraphin chantant les splendeurs célestes, redisant à la terre les cantiques des cieux, le savant religieux laisse tomber de ses lèvres les sublimes accents de sa foi puissante et de son ardent amour : hymne magnifique, hommage solennel, doctrine élevée et simple tout à la fois, que l'on croirait empruntés à une extase angélique !

Bonaventure, pendant la lecture de ce chef-d'œuvre, ne peut retenir son émotion profonde ; sa touchante humilité, atteignant les plus hauts sommets de la perfection, pour se confondre avec celle du divin Maître, jette sous les pieds du Dieu de l'Eucharistie, comme un royal tapis, le trophée de son néant, et comme sur les pas de Dieu la main de l'enfant jette des fleurs embaumées, ainsi la main du docteur séraphique effeuille et sème son précieux manuscrit qu'il réduit en morceaux ; les larmes d'attendrissement qui découlent de ses yeux sont comme autant de perles précieuses qui enchâssent l'œuvre de frère Thomas, exaltant les triomphes de l'Agneau divin.

Urbain IV, pénétré d'admiration, ne sait que louer davantage, la modestie de Bonaventure ou le sublime génie de Thomas. Il voulait récompenser celui-ci par les plus grands honneurs : mais l'humilité du saint les refusa.

De son côté, le Souverain Pontife était loin d'être



resté inactif. Un grand nombre d'auteurs lui attribuent la composition du chant de l'office du Saint Sacrement, musique pleine de noblesse et de sublime simplicité, où semble se retrouver la nature du Pontife, pénétré tout entier par l'idéal divin et emporté dans la contemplation de l'infini.

**Sanctuaire eucharistique élevé à Troyes par Urbain IV.**  
— Mais sa munificence avait préparé une œuvre de prédilection : la fondation d'un sanctuaire du Saint Sacrement : « Voulant rendre, dit-il, à jamais mémorable l'endroit où est située notre maison paternelle, nous avons résolu de transformer cette demeure, qui fut le lieu de notre naissance et le témoin de nos premiers pas dans le pèlerinage de cette vie, en un temple consacré au Dieu de l'Eucharistie. » Le 20 mai 1262, Urbain IV adresse de Viterbe une lettre pleine de bonté et d'onction à l'abbesse et aux religieuses de Notre-Dame aux Nonnains de Troyes, à qui appartenaient l'emplacement de sa maison natale et les terrains environnants. Animé des sentiments les plus patriotiques, de la plus vive gratitude envers Dieu qui l'avait tiré de l'obscurité pour le placer parmi les princes de son peuple, il leur annonce qu'il va doter sa bien-aimée patrie d'un temple sacré. Il envoie la somme de 10,000 marcs sterling d'argent fin, qui représente 3,532,555 francs de la monnaie actuelle, mettant ainsi le comble à sa générosité, reconnaissante des soins donnés par ses concitoyens à son enfance.

Tous les vrais Troyens ont toujours entouré d'une vénération spéciale cette église bâtie par un Pape, leur concitoyen et leur frère.

De nos jours même, l'État, qui porte le plus grand intérêt à ce monument historique d'une merveilleuse

beauté, a ouvert un crédit déjà de plus de 322,887 francs. De son côté, la ville de Troyes et son Conseil municipal, justement fiers d'un monument qui a pour tous un caractère si patriotique, n'ont pas reculé devant des sacrifices considérables : près de 200,000 fr. ont déjà été donnés.

Les offrandes des chrétiens, amis véritables du Très Saint Sacrement, commencent aussi à arriver de toutes parts pour aider à achever la restauration de ce bijou religieux, « *reliquaire admirable du Très Saint Sacrement*, qu'il faudrait couvrir non pas d'or, mais de diamant ».

Il n'y a qu'une voix parmi les connaisseurs, les architectes de toutes les nations, pour proclamer l'église Saint-Urbain de Troyes un chef-d'œuvre d'architecture, et le bijou de l'art ogival, au témoignage de M. Viollet-le-Duc.

Ravissant sanctuaire à trois nefs, destiné à devenir le trône d'honneur du Très Saint Sacrement, ce monument se fait remarquer par la hardiesse de sa conception, l'harmonie de ses lignes, l'élégance et le fini de ses détails, l'ordre parfait et éclatant qui fait dire de lui que rien n'y manque. Mais pour caractériser l'édifice de Saint-Urbain, nous dirions volontiers : c'est la poésie de l'architecture. La poésie saisit dans l'âme les sentiments les plus délicats, les plus élevés, les plus purs, les plus grands, les plus doux, et elle les exprime en un langage cadencé et mesuré qui donne aux sentiments, par la musique dont elle se revêt, une expression parfaite, charmante pour l'oreille. On peut dire de Saint-Urbain que c'est un poème.

L'habile architecte, inspiré sans doute par Urbain IV, n'a pas fait seulement parler la pierre, il l'a fait chanter. En voyant et en entendant, pour ainsi dire,

son œuvre, l'âme est prise par les côtés les plus délicats et jusqu'à ses profondeurs les plus intimes. Elle est vraiment transportée et ravie.

Le Pape a tout prévu ; il fera de son église un centre eucharistique : comprenant la nécessité de réchauffer sans cesse la piété des fidèles, il institue, en l'an 1264, en même temps que la fête du Saint-Sacrement, la *première* de toutes les Confréries, enrichie des plus précieuses indulgences. Pour elle, il ouvre largement les trésors de l'Église : « C'est un trésor caché, dit-il, dans l'église eucharistique de Saint-Urbain de « Troyes. »

Cette confrérie, type exemplaire de tant d'autres, a son histoire ; elle garde le dépôt de ses richesses spirituelles, avec le souvenir de son illustre fondateur. L'an 1652, Pierre-François de Benoit, prêtre d'Avignon, protonotaire du Saint-Siège, venu à Troyes pour prêcher l'Octave du Saint Sacrement dans l'église de Saint-Urbain, atteste solennellement l'existence de cette belle Confrérie du Saint-Sacrement. Il en rappelle les nombreuses bulles et chartes d'indulgences constituant l'un des plus riches trésors spirituels de la chrétienté. Les registres de la confrérie attestent en effet le grand nombre des associations qui, de tous côtés, venaient se faire inscrire, et les offrandes généreuses qu'on déposait dans cette église au pied du Très Saint Sacrement. Il nous a laissé toutes ces indications dans un livre intitulé : *Le trésor spirituel caché dans l'église de Saint-Urbain de Troyes*, dont l'authenticité est attestée par Pothier, greffier du Chapitre, Nivel, Gansonnet, Guilyot, notaires apostoliques. N'est-ce point faire acte de justice que de rappeler ici, sommairement, les privilèges et titres de noblesse de la première confrérie canonique

qui fut la gloire de la ville et du diocèse de Troyes jusqu'à nos jours ?

Urbain IV accorde, pour ceux qui assistent à tout office du Saint Sacrement, six cent cinquante jours d'indulgence pour les jours de fête, sans préjudice de cent quarante jours pour les vêpres et complies de la veille et de chaque jour de l'octave ; une autre indulgence de quarante jours à ceux qui visiteront la dite église. « Le « même bienheureux Pontife Urbain quatrième, dit « encore Pierre-François de Benoit, a concédé en outre, « par une bulle spéciale, indulgence plénière à perpé- « tuité à la dicte Saint-Urbain, le jour de la fête du « Saint Sacrement. »

Nous voyons successivement les Souverains Pontifes, successeurs d'Urbain IV, ouvrir les trésors de l'Église en faveur de cette Confrérie.

Clément IV donne deux cents jours à ceux qui, confessés et communiés, visiteront l'église Saint-Urbain le jour de la fête du Saint Sacrement.

Innocent V en accorde aussi deux cents aux mêmes conditions.

Nicolas IV lui concède un an et quarante jours.

Pie V accorde aux confrères du Saint Sacrement de la Confrérie de Saint-Urbain deux cents jours à leur entrée, cinq cents jours à leur mort.

Sixte-Quint concède, lui, l'insigne faveur pour les confrères de pouvoir se faire absoudre le jour de la fête du Saint Sacrement et tous les jours de l'octave, de tous les péchés, réservés même à l'évêque, pourvu que le confesseur choisi par eux fût approuvé par l'Ordinaire, et cent jours en récitant l'hymne *Sacris solemniis*.

Grégoire XV a concédé deux cents jours à tous les confrères qui diraient l'*O salutaris Hostia*, et deux cents

autres jours quand on le dira devant le Très Saint Sacrement.

Paul V, cent jours aux confrères qui disent *Adoramus te, Christe*.

Urbain VIII, trois cents jours les jeudis, en faveur des confrères qui récitent le *Pange lingua*, et vingt jours pour la récitation de ces paroles : « Loué soit le Très Saint Sacrement de l'autel ! »

Enfin, après les Papes, nous voyons les prélats, patriarches, cardinaux, archevêques et évêques concéder spécialement plusieurs privilèges et indulgences aux confrères de la dite société.

De plus, quatorze des plus grands prélats de France ont donné à tous ceux et celles qui visiteront l'église Saint-Urbain, le jour et pendant l'octave de la fête du Saint Sacrement, quarante jours de pardon chaque fois, et Jean d'Auxois, évêque de Troyes en 1350, a élargi à tous les bienfaiteurs de cette église quarante jours de pardon à chaque fois qu'ils feraient une part de leurs libéralités à cette église papale. Ainsi se trouve résumé brièvement le livre de Jean-François de Benoit.

Cette confrérie primitive, grâce au zèle et à l'activité des pieux curés de la paroisse, MM. les abbés Méchin et Jossier, et de l'enfant de cette paroisse, auteur de ce rapport, fut élevée par N. T. S. P. Léon XIII, le 6 mai 1881, au rang d'Archiconfrérie du Très Saint Sacrement, avec confirmation des anciens privilèges et indulgences, et concession de nouvelles faveurs spirituelles et de nouvelles indulgences, à la demande de M<sup>re</sup> Pierre-Louis-Marie Cortet, évêque de Troyes.

#### **Bulle d'institution de la Fête du Saint Sacrement.**

— Urbain IV ayant tout préparé pour assurer le succès

de son œuvre immortelle, mit la dernière main à la publication de la Bulle d'institution de la Fête du Saint Sacrement, monument véritablement remarquable où le Pontife traduit si éloquemment les sentiments de son âme, l'élévation de sa pensée, l'étendue de sa tendresse. Il faudrait la citer et la relire, mais le temps nous manque en ce moment. Cette Bulle était datée d'Orvieto, 8 septembre 1264.

Urbain IV avait bien compris le cœur du peuple; aussi, cette fête est-elle l'une des plus populaires, des plus gracieuses, des plus ravissantes, celle qui parle le plus à l'âme et au cœur, la plus salutaire pour raviver la foi. Les ennemis de la religion l'ont bien compris, aussi en ont-ils fait de nos jours l'objet de leurs plus vigoureuses attaques.

Le grand Pape avait entrevu les tendresses du Cœur de Notre-Seigneur et déjà répondait aux appels pressants de réparation et d'amour que le divin Sauveur devait faire entendre quelques siècles plus tard.

Le Père céleste avait conduit son fils Urbain IV par les chemins de l'épreuve, aussi l'heure de la récompense allait-elle sonner pour le « bon serviteur » qui venait d'accomplir l'œuvre de Dieu, après avoir combattu tous les bons combats de la foi. Dieu lui ménageait un dernier titre de gloire en posant sur son front l'auréole du martyr, car, d'après la tradition constante, le Pape mourut victime du poison que les ennemis de l'Église, dont Manfred était le chef, lui avaient préparé.

Rien ne faisait encore prévoir cette fin prochaine, tant sa santé était prospère, sa constitution robuste. Frappé tout à coup d'un mal étrange causé par le poison, ce fut avec peine que le vénérable Pontife put arriver à Pérouse, où, consolé et fortifié par les

Sacrements de l'Église, il s'endormait dans le Seigneur le 2 octobre 1264. Tous le vénéraient comme un élu de Dieu. Sa mort fut un deuil universel. Pérouse lui fit des funérailles qui furent un vrai triomphe, et lui éleva un superbe tombeau. Sa mémoire est restée en bénédiction.

Sans cesse il demandait la science de bien vivre, et celle de bien mourir ; aussi est-ce pour cette raison qu'il avait inscrit au bas de ses armoiries : *Recordare novissimorum*. Il avait fait graver sur son sceau particulier cette devise : *Fac mecum, Domine, signum in bonum*. Le pieux Pontife avait pour emblème un cœur dans une couronne d'épines. Tel fut ce grand Pape de l'Eucharistie, ce Pontife selon le cœur de Dieu.

**Conclusion.** — Maintenant que nous connaissons mieux la vie et les œuvres si fécondes d'Urbain IV, il nous est plus facile de montrer l'action de Dieu préparant, nous semble-t-il, la glorification de son serviteur. La Providence divine, qui conduit si visiblement son Église, avait placé d'abord sur le siège de Pérouse Joachim Pecci, le futur Pontife de Rome, lui confiant en quelque sorte, avec l'administration de cette noble Église, la garde d'honneur du tombeau d'Urbain IV. Bien souvent, nous le savons, le pieux cardinal Pecci aimait à venir prier près de ce tombeau que Dieu, à son heure, se réserve sans doute de rendre glorieux, et nous souhaitons que ce soit par son vicaire Léon XIII. Nous ne savons tout ce qui a pu se passer de mystérieux entre l'âme d'Urbain IV et celle de cet illustre Archevêque de Pérouse, devenu la lumière de son siècle. Mais n'est-ce pas un écho puissant sorti du cœur du Pape de l'Eucharistie, de l'Eucharistie lien divin de la charité, qui inspire à la grande âme de Léon XIII son

incomparable encyclique aux ouvriers ? N'est-ce pas près du tombeau du fils de l'artisan troyen que le cœur du noble comte Pecci se sent pénétré encore davantage d'amour pour les petits, qui lui témoignent leur gratitude par le nom glorieux de « *Pape des ouvriers* ? »

N'est-ce pas encore à ce tombeau d'Urbain IV que Léon XIII recueille, comme une rose épanouie de charité, sortie du cœur du pieux et zélé Pontife troyen, cette sublime pensée de la réunion des Églises d'Orient ? N'admirez-vous pas la main visible de Dieu ? C'est pendant son patriarcat à Jérusalem que Jacques Pantaléon, le futur pape de l'Eucharistie, sacrement de l'union, commence à s'occuper de cette grande œuvre. Et c'est à Jérusalem qu'a lieu ce Congrès célèbre des Œuvres eucharistiques qui prépare le rapprochement des Églises non unies. Et ce sera le métropolitain de Reims qui aura la gloire de continuer à Reims, dans un nouveau Congrès eucharistique, l'œuvre merveilleuse qu'il est allé commencer à Jérusalem.

Voilà des raisons pour lesquelles il nous a paru que Dieu réservait à votre Congrès l'honneur et la faveur de travailler à hâter la glorification d'Urbain IV. Il n'y a plus aucune hésitation possible.

A ceux qui nous demanderaient : mais pourquoi avoir attendu des siècles pour entreprendre la glorification d'Urbain IV ? nous répondons : parce que Dieu réserve ses dons et les proportionne aux besoins des temps ; or, de nos jours, la cause de béatification d'Urbain IV est opportune :

1° Parce qu'il est nécessaire de montrer aux petits et aux ouvriers, aux humbles et aux déshérités, si indignement et lâchement trompés à notre époque par les sophismes et les déclarations mensongères des ennemis



de l'Église, que, bien loin d'être une ennemie, l'Église est véritablement l'amie des petits et des pauvres, puisqu'elle exalte même les plus humbles d'entre les enfants du peuple : témoin ce fils d'un pauvre cordonnier troyen dont elle fait un grand Pape.

2° Parce qu'à l'heure où les ennemis de notre foi ont interdit nos fêtes eucharistiques extérieures et nos belles processions si populaires, il est utile et nécessaire de rappeler que ces fêtes nous les devons à un fils de France qui a voulu qu'elles eussent leur berceau dans sa patrie ; que c'est un titre d'honneur pour nous et qu'il ne convient pas de laisser plus longtemps, par la privation douloureuse de ces fêtes, les cœurs des catholiques tristes et découragés.

3° Parce que c'est grâce à Urbain IV que nos Congrès eucharistiques peuvent rendre à Notre-Seigneur ces hommages et ces réparations incomparables qui consolent son Cœur et lui élèvent dans toute la chrétienté des trônes magnifiques.

A son tour, du trône de son amour, Jésus-Hostie fait rejaillir sur la noble et belle figure d'Urbain IV un rayon de son divin soleil, et entoure sa tête comme d'une auréole éclatante. Dieu le présente aux Congrès, voulant que ceux-ci deviennent, par reconnaissance, auprès du vicaire de Jésus-Christ, les avocats de la glorification de celui que les siècles ont appelé le *Pape du Très Saint-Sacrement*. Dieu se plaît à exalter ceux qui ont travaillé à le faire honorer dans sa personne, dans ses mystères, dans ses œuvres : témoins saint Thomas, sainte Julienne, Marguerite-Marie, etc. Et pourquoi, je vous le demande, ne glorifierait-il pas Urbain IV, qui a tant contribué à faire honorer et aimer son Fils Jésus-Christ dans cet adorable Sacrement ?

4° Nous avons demandé au Congrès de Paris le retour des cendres du Pontife de Troyes dans sa belle église eucharistique, parce qu'à l'occasion du retour de ses cendres, Dieu manifestera par des bienfaits la vertu et la gloire d'Urbain IV. Nous obtiendrons ce retour en créant un courant puissant d'opinion ; et par suite un grand bien en rejaillira pour le peuple de France.

ÉMINENCE,

Ne paraît-elle pas amenée par Dieu, cette heure propice de la glorification du grand Pape, instituteur et propagateur de la dévotion du Saint Sacrement ? Et n'êtes-vous point désigné par la même Providence pour exalter Urbain IV, comme vous avez naguère glorifié Urbain II, le Pape des Croisades ?

N'est-il pas aussi votre fils, cet Archidiacre de l'Église de Laon dont vous êtes l'heureux métropolitain ?

Ne fut-il pas en Orient le légat des Papes, comme vous avez été l'illustre Légat de Léon XIII ?

Il fut Patriarche de Jérusalem, et vous avez été en ces Lieux Saints l'envoyé du Pontife de Rome.

Il fut le plus grand ami de l'Eucharistie, et vous êtes pour la seconde fois, à la joie de tous, le Président éclairé du Congrès eucharistique. Il travailla et dépensa ses forces et son activité pour la réunion des Églises d'Orient à celle de Rome. Cette œuvre aussi vous est chère, et, pour gagner l'Orient, vous lui avez porté le cœur de Léon XIII.

Urbain IV était le fils d'un pauvre ouvrier, et tous, dans ce diocèse et dans la France, vous saluent de ce beau titre de *Cardinal et Père des ouvriers*.

Tous deux, enfin, vous êtes la gloire de la Cham-

pagne et de la France, la joie de l'Église, l'objet de notre action de grâce.

A tous ces titres, ÉMINENCE, il vous appartient d'entreprendre et de réaliser la glorification d'Urbain IV; et vous aurez pour auxiliaires dans cette œuvre les vénérés Pontifes qui forment en ce moment votre couronne.

### VŒUX

Considérant que les Bollandistes, dans leurs *Acta Sanctorum* (tome 48, édition Palmé, *Prætermissi* 30 septembre, page 260, B.C.), déclarent que : « *A pluribus inter Venerabiles (Urbanus IV) ut præclarus Pontifex memoratur*; » et qu'un très grand nombre d'historiens le regardent comme Bienheureux :

Nous proposons :

I<sup>o</sup> Que cette supplique soit adressée à Notre Saint Père le Pape Léon XIII :

*Très Saint Père,*

*Les membres du Congrès eucharistique de Reims, humblement prosternés aux pieds de Votre Sainteté, demandent la reconnaissance du titre de Vénérable pour le pape Urbain IV et l'introduction de sa cause de Béatification.*

II<sup>o</sup> Que le Congrès de Reims renouvelle les vœux suivants du Congrès de Paris :

I<sup>o</sup> *Retour des cendres d'Urbain IV dans l'église de Saint-Urbain de Troyes, élevée par ses soins;*

2<sup>o</sup> *Concours des fidèles pour l'achèvement de la restauration de cette église eucharistique, siège de l'archiconfrérie canonique du Très Saint Sacrement;*

**3° Réalisation du vœu émis au Congrès de Paris par**  
**M<sup>s</sup> DOUTRELOUX, évêque de Liège :**

« ... J'ose vous proposer d'ériger à Montmartre, à  
« côté de la statue du B. Urbain II, celle d'Urbain IV.  
« l'immortel instituteur de la Fête-Dieu dans l'Église  
« catholique, et je demanderai humblement l'honneur  
« de voir figurer sur son socle, à côté des fleurs de lys de  
« la France et de l'écusson des villes de Troyes et de  
« Paris, le lion belge et l'antique pennon liégeois sur-  
« monté de sa croix ;

**4° Que Nosseigneurs les Evêques de France et de**  
**Belgique, unis à l'Éminent Cardinal Président, interprètes**  
**des vœux de tous les Congressistes, demandent à Rome**  
**la reprise de la cause d'Urbain IV.**

---

## RÉUNION SACERDOTALE

---

### PROCÈS-VERBAL

La séance est ouverte à onze heures sous la présidence de **M<sup>sr</sup> Doutreloux**, évêque de Liège, assisté de **M<sup>sr</sup> Pé-nard**, du **R. P. Tesnière** et de plusieurs notabilités du clergé d'Orient.

**I. —** La première question à l'ordre du jour est : *l'Enseignement de l'Eucharistie aux enfants.*

La parole est donnée au **R. P. Tesnière**, supérieur des Pères du Saint-Sacrement.

Avec autant de science que de concision, le Révérend Père constate : 1° l'abus de certains *catéchistes*, qui ne parlent de l'Eucharistie aux enfants que quand le cours du catéchisme appelle des explications sur ce point, c'est à dire vers la fin de l'année préparatoire à la première communion ;

2° Il fait ressortir combien ce dogme de l'Eucharistie, expliqué avec simplicité, est accessible à l'intelligence des enfants même tout petits ;

3° Il montre, par des exemples, combien ces explications sont en rapport avec les dispositions surnaturelles des enfants.

Puis, s'autorisant de son expérience, le vénérable Supérieur propose, comme moyen pratique, de rappeler dans chaque séance de catéchisme la pensée de la présence réelle de Notre-Seigneur au saint tabernacle ; au commencement par quelques paroles onctueuses ; à la fin, par quelques conclusions se rapportant à la sainte Communion.

Un grand nombre d'ecclésiastiques donnent des avis divers en cette importante discussion.

Le **R. P. Durand** raconte, à l'appui des assertions du **R. P. Tesnière**, l'histoire d'une enfant de cinq ans qui avait

si bien compris le dogme eucharistique qu'elle voulait, malgré toutes les observations, communier, « afin d'être, disait-elle, avec le Bon Jésus ».

**M<sup>re</sup> Doutréloux** recommande d'accoutumer les petits enfants à la communion spirituelle, en leur faisant faire des actes de désir pour la sainte communion.

**II. —** Une seconde question se pose naturellement : après avoir excité dans les jeunes enfants l'amour de l'Eucharistie, comment y répondre et comment l'entretenir après qu'ils ont eu le bonheur d'être admis à la première communion ? Convient-il de les admettre à la communion fréquente ?

**M. Bâton**, curé de Notre-Dame de Laon, conjure ses confrères, pour assurer la persévérance des enfants qui viennent de faire la première communion, d'établir la communion mensuelle, et de l'annoncer le dimanche précédent, au prône de la messe paroissiale.

**Un prêtre de Saint-Dié** affirme qu'il assurait, par le moyen indiqué ci-dessus, la persévérance des enfants pendant au moins quatre ans.

**M. l'abbé Wagnart**, curé de Warmériville (diocèse de Reims), au sujet de la communion mensuelle, fait observer que l'obstacle vient le plus souvent des parents.

**M. Colson**, curé de Crancey (Aube), répond que cet obstacle peut être surmonté en insistant, en toute occasion, auprès des parents, pour envoyer leurs enfants ; il a essayé de ce moyen et il a réussi.

**Un curé de Lyon** indique que, pour la communion mensuelle des enfants des écoles communales laïques, il serait bon d'exercer les enfants à une courte préparation ; voici le moyen qui lui a réussi : il réunit, le jeudi qui précède la communion mensuelle, les enfants des écoles communales laïques, et leur fait une instruction spéciale. Méthode excellente quand elle est possible.

**Un prêtre de Reims** fait observer que la communion mensuelle n'est bonne que comme pis aller, et qu'il serait préférable d'habituer les jeunes gens à remplir leurs

devoirs — confession et communion — plus souvent, et de leur propre initiative, sans attendre qu'ils y soient obligés par l'échéance du mois ou l'avis, et, pour ainsi dire, le commandement du maître chrétien, du directeur de *Patronage* ou de l'*Œuvre de Jeunesse*.

**M<sup>r</sup> l'Évêque de Liège** résume les débats de l'assemblée, et émet le vœu : Que les enfants, après la première communion, communient au moins chaque mois, laissant au zèle des pasteurs le choix des moyens et des industries pour les y amener et les y préparer.

**III. —** Au programme du jour figure cette intéressante et pratique question : *Messe des Écoles, — des Confréries, etc.*

Un important Mémoire, rédigé sur ces matières par M. l'abbé **Allantaz**, vicaire à la cathédrale d'Amiens, eût mérité les honneurs d'une lecture attentive et d'une discussion sérieuse. Tout y est examiné : Que penser de la Messe des Écoles, et quels en peuvent être les avantages ? Une telle messe est-elle possible ? Quels jours convient-il de l'établir ? Et quels moyens prendre pour en assurer les fruits sérieux et durables ? — Autant de questions dont la réponse est facile en théorie, mais plus difficile dans la pratique. Même examen au sujet des messes de *Confréries*.

M. le Rapporteur est absent ; son travail serait long à lire. L'assemblée en vient immédiatement à la discussion des voies et moyens pratiques.

Est-il avantageux d'instituer une Messe spécialement réservée aux enfants ?

Bon nombre d'ecclésiastiques de la campagne font observer que le curé de campagne étant seul, et souvent obligé à un service de binage, est dans l'impossibilité de réaliser cette institution. Il en est cependant qui ont fait quelque chose en ce sens, en plaçant les enfants dans une partie de l'église qui leur permette de voir l'autel ; d'autres, en donnant à la Messe du jeudi le caractère spécial de *Messe des Enfants*.

**M. Gillet**, archiprêtre de Charleville, expose sommairement ce qui se fait dans sa paroisse par rapport à la Messe des

enfants, célébrée chaque dimanche à huit heures, avant la Messe paroissiale, avec chants de cantiques, allocution spéciale, etc...

Le **R. P. Tesnière** a vu la même chose à Saint-Étienne. — Elle est fondée à Saint-Jean-Baptiste, de Reims.

**M. l'Archiprêtre de Sainte-Menehould** a mis sa messe spéciale des enfants le jeudi.

**M. l'abbé Fageon** propose un choix de cantiques sur la sainte Eucharistie à faire chanter pendant la messe, « c'est le Recueil de cantiques du B. de Montfort ».

De nombreux ecclésiastiques prennent part à la discussion, chacun faisant part de ses industries et réclamant divers moyens d'intéresser les enfants à la messe.

**La paroisse Saint-Thomas** de Reims paraît avoir réalisé tous les *desiderata* de l'assemblée : Depuis deux ans, une messe d'enfants réunit chaque dimanche, à neuf heures, dans l'église Saint-Thomas, plus d'un millier d'enfants.

On réclame pour les enfants qu'ils voient l'autel : là tous sont dans la seule nef qui existe en face de l'autel.

Les uns demandaient des chants; d'autres, des prières se rapportant au saint Sacrifice; quelques-uns, un accompagnement; certains, une prédication. Or, voici ce qui se passe :

Tous les enfants de toutes les écoles congréganistes et laïques sont réunis dans l'église, les congréganistes sous la surveillance de leurs maîtres et maîtresses, les enfants laïques sous le regard vigilant des prêtres de la paroisse.

Pendant que le prêtre dit la messe, un autre fait chanter, un autre tient l'orgue, un quatrième surveille. Les chants, la récitation des prières de la messe, les actes, la prière du matin, une dizaine de chapelet, récités tour à tour, de façon à revenir tous les mois, occupent le temps.

Une prédication appropriée leur est faite; elle a eu pour objet, depuis deux ans : les cérémonies de la messe, la bonne tenue à l'église, les évangiles du dimanche, les vertus et les défauts des enfants, etc.

Quant aux messes de *Confréries* ou d'*Associations*, on ne



saurait assez, avec *M. Allantaz*, en recommander ou l'établissement ou le maintien fidèle.

Il n'est guère de paroisses de ville, et même de campagne, où il n'existe quelque association, sous une forme ou sous une autre : Patronages, Associations d'Enfants de Marie, Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, Confrérie du Rosaire, fêtes de *Corporations* ou de *Métiers*, Associations de Notre-Dame de l'*Usine*, de l'*Atelier*, ou des *Champs*, etc.... Qui ne comprend que la réunion à l'église sera le plus ferme lien entre les membres ou associés, et que la messe donne à toutes les fêtes des Associations leur véritable caractère religieux et chrétien ? Pour quelques-uns, ce sera l'occasion de les attirer au pied des autels et de les faire participer aux fruits du sacrifice ; pour beaucoup, un moyen de briser avec le respect humain ; pour tous, l'occasion d'une bonne parole, d'une ardente prière, de généreux sentiments et de fécondes résolutions.

**IV. — Œuvre des Premières Communions et de la Persévérance.** — Il appartenait au *R. P. Chapon*, mariste à Sainte-Foy-les-Lyon, d'édifier l'assemblée sur les industries du zèle sacerdotal pour l'œuvre, aujourd'hui plus que jamais capitale, de la préparation des enfants au grand acte de leur première communion, comme aussi de l'initier aux plus utiles moyens pratiques de la *Persévérance*.

Le temps ayant manqué pour cette étude, nous voulons du moins ne pas priver totalement le Congrès de précieux renseignements que nous extrayons du mémoire du zélé religieux :

1° Au Congrès d'Avignon, un vœu fut émis sur la demande d'un père de famille, à savoir : que quelqu'un composât un *Opuscule* sur l'importance de la première communion et sur les moyens pratiques pour les parents de seconder l'action du clergé dans l'instruction et l'éducation religieuse des enfants. Un essai a été tenté dans ce sens ; c'est un opuscule de cent dix-huit pages qui a pour titre : *L'Apostolat de la Première Communion dans les temps actuels*. Il est offert aux pasteurs des âmes, aux parents chrétiens et aux catéchistes zélés.

2° Une revue mensuelle, le *Parterre de Notre-Dame de la Première Communion*, paraît depuis trente ans ; c'est le bulletin des *Annales de l'Archiconfrérie de Notre-Dame de la Première Communion*, qui a été plusieurs fois loué par divers Congrès. Cette publication se recommande à la jeunesse chrétienne comme un excellent auxiliaire de l'Oeuvre de la Première Communion et de la Persévérance (1).

3° Chaque année, dès la reprise des catéchismes, on est à la recherche d'un *livre nouveau* de première communion. Il est, en effet, utile d'offrir un manuel spécial aux premiers communiant ; mais il est peut-être dangereux de courir après la nouveauté et de délaisser ce qui a cependant fait ses preuves ? Parmi tant de manuels et d'opuscules qui se recommandent, nous aimons à mentionner le *Livre d'Or des Premiers Communiant*, sérieusement approuvé par plusieurs évêques. Il a vingt-deux ans d'existence, et il est devenu *classique* dans plusieurs établissements.

4° Pour aider à la préparation de la première communion, il y a plusieurs archiconfréries ou associations pieuses qui fonctionnent dans un certain rayon. J'ai déjà nommé le *Parterre*. Mais il y a aussi une *Union de prières spéciale*, établie entre tous les premiers communiant du monde catholique. Cette *Union* est conçue dans un sens plus large, plus général, plus universel, et elle puise toute son efficacité dans le dogme si consolant de la *Communion des Saints* ; elle s'établit d'elle-même, sans rétribution, sans inscription, par là même qu'elle est connue et adoptée. Cette *Union de prières spéciale entre les premiers communiant* a été développée dans un rapport, au Congrès d'Avignon ; elle est répandue aujourd'hui, non seulement en France, mais à l'étranger et dans les missions lointaines. Pour la propager plus efficacement, une *Image symbolique* a été faite, traduite en plusieurs langues, et répandue de tous côtés.

5° Pour la *Persévérance*, il existe aussi une *Image symbolique*. C'est un pieux souvenir auquel plusieurs ecclésiastiques ont

(1) L'abonnement annuel est de 2 fr. 50, et il suffit de s'adresser au Supérieur du Petit Séminaire de Felletin (Creuse).

travaillé et qui reproduit les *Grands moyens de Persévérance*. Cette nouvelle image, revêtue de l'imprimatur, mérite d'être examinée et recommandée.

A ces indications, qu'il nous soit permis d'ajouter celle de l'existence de la *Croix de l'Enfance* et de celle de la *Persévérance*, deux petites croix peu coûteuses, que les enfants sont heureux de porter à leur cou, et qui leur devient en même temps une protection et un enseignement.

**V. — Catéchistes volontaires.** — *M<sup>gr</sup> l'Évêque de Liège*, président, attire l'attention de l'assemblée sur l'excellence de l'*Institution des Catéchistes volontaires*.

*M. Brincourt*, supérieur du Petit Séminaire de Reims, rappelle l'institution dans le diocèse de Reims d'un Programme d'Enseignement religieux et d'Examens donnant droit à un diplôme de *Catéchistes volontaires*. L'institution fonctionne : donc l'œuvre est possible; déjà elle a porté ses fruits : donc elle peut être encouragée. L'examen a deux degrés : le premier, très accessible, donne droit à un diplôme ou brevet élémentaire suffisant pour enseigner; l'autre, plus difficile et ayant pour but de stimuler le travail et l'étude, donne droit au diplôme ou brevet supérieur. Les maisons d'éducation trouvent là un moyen d'émulation dans l'étude de la religion; et MM. les Curés auront dans leurs catéchistes volontaires, sérieusement instruits, de précieux auxiliaires.

*M. le Curé de Villers-Cotterets* fait part des résultats merveilleux qu'il a obtenus grâce aux Catéchistes volontaires.

*M. Gauthier de Chaubry*, curé de Saint-Jean-Saint-François, de Paris, confirme cette assertion par les résultats obtenus à Paris par l'Œuvre des Catéchistes volontaires, qui a servi de type à diverses institutions analogues.

*M. Collignon*, archiprêtre de Notre-Dame de Reims, expose le fonctionnement de l'Œuvre à Reims, à la Cathédrale, à Saint-Jean-Baptiste, à Saint-André et à Saint-Thomas, où l'Œuvre semble le plus parfaitement organisée.

*M. l'abbé Mignon*, curé de Guignicourt, ancien vicaire

de Saint-Quentin, a vu, dans cette ville, des hommes faisant les fonctions de catéchistes volontaires. (*On applaudit.*)

Sur la proposition de *M<sup>gr</sup> l'Évêque de Liège*, président, l'Assemblée sacerdotale émet les Vœux suivants :

1° Que dans toutes les paroisses où c'est possible, une messe spéciale d'enfants soit instituée avec tous les moyens dont dispose le clergé de la paroisse;

2° Que les messes de *Confréries* ou d'*Associations* soient facilitées et encouragées;

3° Que l'*Œuvre des Catéchistes volontaires* soit établie dans toutes les paroisses importantes, sous la direction du clergé paroissial.

La séance est levée à 11 heures 55, après la prière d'usage.

---

# SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

*à deux heures*

---

## TROISIÈME SECTION

L'Orient et l'Eucharistie.

---

### PROCÈS-VERBAL

La séance est ouverte à deux heures. Son Ém. M<sup>re</sup> le CARDINAL préside.

Les travaux de la troisième Section sont dirigés par le R. P. CHARMETANT, qui fut l'auxiliaire et le bras droit de S. É. le cardinal Lavigerie dans l'Œuvre des Écoles d'Orient, et qui est aujourd'hui l'intelligent et zélé directeur de cette Œuvre si catholique et si française.

Le Comité lui a donné pour assesseurs le R. P. TONDINI DE QUARENGHI, le savant religieux barnabite si versé dans la connaissance de la situation actuelle de l'Église russe, et le R. P. DOM GÉRARD VAN CALOEN, moine bénédictin de Maredsous, non moins érudit que dévoué à la cause des Églises orientales.

Au bureau du secrétariat siège le R. P. MICHEL, des Pères Blancs, qui assistait au Congrès de Jérusalem. Son long séjour en Terre-Sainte, au Séminaire de Sainte-Anne, a pu, s'ajoutant à l'intelligence et aux études réfléchies, l'initier savamment aux choses d'Orient, dont lui-même va nous entretenir dans un Rapport de tous points remarquable.

La présence de M<sup>re</sup> Lechaptols et de quelques Pères Blancs, celle du R. P. Bailly, le zélé directeur des pèlerinages de Terre-Sainte et de Lourdes, et du P. Ignace, comme lui religieux de l'Assomption; de M<sup>re</sup> Potron, évêque de Jéricho, et du R. P. Jérôme, franciscain de Jérusalem, etc., donne à

cette séance un cachet spécial dont les Congressistes ont compris l'intérêt : car leur nombre est considérable, et sur tous les visages se révèle une avide et pieuse attente. En effet, c'est l'Orient chrétien qui, à bien juste titre, attire l'attention : à Reims, cette année, tout parle de Jérusalem, la cité sainte, et surtout des âmes si nombreuses qui sont endormies à l'ombre du schisme, et que le grand cœur de Léon XIII voudrait ramener à l'unique bercail du Bon Pasteur.

**M<sup>r</sup> Cauly**, vicaire général de Reims, remplace **M<sup>r</sup> Debs**, archevêque de Beyrouth, pour lire son Rapport sur les *Résultats du Congrès de Jérusalem*. Ces résultats sont importants. Plus d'un préjugé est tombé dans ces réunions, où ont été entendus tant de discours remplis de sagesse et de lumière. Le résultat acquis déjà pour le retour à l'unité ne fera que s'augmenter, car les paroles si pleines d'autorité du Cardinal Légat ont été une semence qui portera ses fruits.

Le **R. P. Jérôme**, franciscain, se demandait s'il devait donner lecture de son travail sur le Congrès de Jérusalem. En entendant hier **M<sup>r</sup> Péchenard**, il était tenté d'imiter saint Bonaventure, qui déchirait son manuscrit sur la Sainte Eucharistie, pendant que saint Thomas d'Aquin lisait le sien. Il dit l'entrée triomphale faite au Cardinal Légat à Jérusalem. Juifs, musulmans, schismatiques, s'inclinaient respectueusement sur son passage, et l'enthousiasme n'a cessé de régner pendant ces fêtes inoubliables. On aurait cru l'unité accomplie, mais ce but désiré, grâce aux prières de tous, sera poursuivi et atteint.

Comme complément du Rapport du P. Jérôme, **M. l'abbé Garnier**, qui vient d'arriver, présente quelques observations pratiques dans le but de développer l'Œuvre des Séminaires et des Écoles en Orient, et de travailler, par des articles de journaux bienveillants à l'égard des nations orientales, à s'concilier leurs sympathies.

**M<sup>r</sup> Doutreloux**, évêque de Liège, tout en rendant hommage à la pensée de l'honorable M. Garnier, observe que l'œuvre dont il parle sera l'objet d'un Rapport spécial, et qu toute discussion à cet égard serait prématurée.

Le **R. P. Homsy**, archimandrite, revenant sur les bienfaits du Congrès de Jérusalem, est heureux de constater l'impression produite sur les chrétiens soumis aux rites non unis. Il émet le vœu que les plus belles prières du rite oriental soient traduites en français et insérées dans les formulaires de prières à l'usage des fidèles, et que dans les Séminaires une place soit faite à l'étude comparée des différents rites.

**M<sup>re</sup> Doutreloux** appuie ce dernier vœu. « Toutefois, ajoute-t-il, il serait difficile d'obtenir dans les Séminaires un cours spécial sur ces différents rites. Le programme des études ecclésiastiques absolument indispensables est déjà plus que suffisamment chargé. Mais peut-être pourrait-on parvenir à en donner connaissance, ou tout au moins à inspirer le désir d'une étude plus complète, par des tableaux, albums, pancartes, etc. »

**S. Ém. le cardinal Langénieux** engage les congressistes à se livrer à l'étude des rites orientaux, sinon ignorés, du moins peu ou mal connus.

**M<sup>re</sup> Péchenard** indique des ouvrages traitant ces matières, et qui donneront aux Séminaristes une connaissance suffisante.

**M. l'abbé Garnier** propose une prière spéciale en vue d'obtenir l'union des Églises d'Orient et d'Occident.

Le **R. P. Tondini** sollicite des chrétiens dans leurs communions, et des prêtres au *Memento* de la messe, un souvenir devant Dieu pour l'union des Églises.

**S. Ém. le Cardinal Langénieux** dit que, pour entrer dans les vues de Léon XIII, il faut s'unir à sa volonté et aux moyens qu'il jugera les plus propres à réaliser l'union des Églises, et que toutes les prières doivent être faites à cette intention.

**M<sup>re</sup> Doutreloux** remercie le Cardinal de ses vues si élevées, et il dit aussi que Léon XIII a la plénitude de la grâce pour le choix des moyens qui peuvent réaliser l'union.

**Dom Gérard van Caloen**, bénédictin de Maredsous, lit un Rapport très remarquable sur l'*Union des Églises d'Occident et d'Orient*. En terminant, il émet le vœu que tous les orateurs et publicistes parlent des Églises d'Orient

avec respect, et remplacent le mot de « schismatique », qui est regardé comme blessant, par celui de « non uni ».

**Le R. P. Tondini** donne au sujet de la Russie des détails qui permettent de penser que le rapprochement entre l'Église russe et l'Église latine se fera dans un avenir prochain. Il a visité une *laure* russe. Le supérieur lui exprimait hautement le désir de voir l'Église latine prier pour l'union.

**Un autre membre du Congrès** raconte que, dans un voyage qu'il fit en Orient en 1881, il fut reçu par un évêque oriental âgé de 93 ans, qui lui demandait instamment des prières pour l'union des Églises.

**M<sup>re</sup> le Cardinal Langénieux** cite, à cet égard, des souvenirs consolants. Le R. P. Abbé du monastère grec de Grotta-Ferrata lui racontait que, dans une visite au Mont-Athos, il avait lui-même constaté un ardent désir des Églises orientales de voir l'union s'accomplir : ces vœux ont été communiqués à Léon XIII.

**Le R. P. Michel**, comme exemple de ce rapprochement, rappelle que le synode grec a résolu que le baptême de la princesse Sophie d'Allemagne, mariée à un prince de la famille royale de Grèce, ne serait pas renouvelé.

**M<sup>re</sup> Potron**, évêque de Jéricho, dit qu'il a toujours vu, dans sa contrée, les non unis soumettre les catholiques à un second baptême.

La nouvelle décision constituerait donc un véritable progrès accompli dans le sens de l'unité.

**Le R. P. Charmetant** rappelle, dans un intéressant Rapport, les vœux du Congrès de Jérusalem. Ce qu'il faut pour gagner l'Orient à l'idée catholique, ce sont les *Écoles*, les *Séminaires*, la *Presse*. Les préjugés sont nombreux et difficiles à vaincre, et ne pourront céder qu'à deux moyens : la charité douce et prévenante, et l'éducation de l'enfance par les écoles et les séminaires.

L'heure avancée oblige l'honorable Rapporteur à remettre à demain la suite de son intéressante étude, que nous donnons *in extenso* dans le *Compte rendu* de cette journée, pour n'en point briser l'ordre et l'harmonie.

La séance est levée à quatre heures.

---



## **RAPPORT SUR LES RÉSULTATS DU CONGRÈS DE JÉRUSALEM**

*et les moyens à employer pour amener l'Union,*

Par **M<sup>r</sup> Joseph DEBS**, Archevêque maronite de Beyrouth.

---

**ÉMINENCE,  
MESSEIGNEURS,  
MESSIEURS,**

J'ai été très heureux d'apprendre que le Congrès eucharistique va se réunir encore cette année sous la présidence de Votre Éminence, et dans la belle ville de Reims. M. de Pèlerin, le digne Secrétaire du Comité permanent des Congrès eucharistiques, en voulant bien me communiquer cette heureuse nouvelle, m'a demandé d'écrire quelque chose sur les résultats du dernier Congrès tenu à Jérusalem, sous la présidence de Votre Éminence comme représentant de Sa Sainteté l'immortel Léon XIII. Oui, Éminence, je ne puis oublier qu'il y a environ un an, M<sup>r</sup> Étienne Aouad et moi nous avons eu l'honneur et le plaisir d'être vos hôtes à Reims, et si les années parviennent à me faire oublier cette belle ville et votre admirable cathédrale avec ses beaux et grands souvenirs, elles ne sauraient jamais effacer de ma mémoire le doux souvenir de votre accueil si cordial et de votre bonté toute paternelle. Aussi aurais-je bien désiré avoir l'honneur d'assister encore cette année au Congrès eucharistique réuni sous les bons auspices de Votre Éminence. Cependant, ne pouvant être de corps, j'y serai de cœur et d'âme.

En réponse donc aux aimables avances du digne

Secrétaire, j'ai voulu présenter ce modeste rapport, dans lequel je parlerai des résultats du précédent Congrès de Jérusalem, et des moyens que je crois utile de prendre pour l'union tant désirée des Eglises d'Orient.

**I. — Résultats du Congrès de Jérusalem.** — Il n'est pas à douter que les résultats de notre Congrès de Jérusalem aient été très importants et fort avantageux. En effet, le souvenir de ce Congrès, encore vivace dans les cœurs de tous les Orientaux, les accompagnera jusqu'à la tombe, et l'histoire en conservera la mémoire à leurs enfants.

Certes, grande fut la consolation des catholiques orientaux de tous rites, en voyant que pour se faire représenter parmi eux, le Pontife des pontifes envoyait l'un des plus éminents princes de l'Eglise catholique. Ce Cardinal était encore accompagné d'un grand nombre d'évêques, de supérieurs d'ordres, de prêtres et de notables de toutes les contrées de l'Europe et principalement de la France. Ils sont venus tous voir leurs frères dans la foi catholique, s'informer de leurs besoins et faire tout leur possible pour l'union de leurs frères séparés à l'Eglise romaine, mère et maîtresse de toutes les Eglises, et ainsi rendre à l'Orient son ancien éclat et sa gloire passée.

Grande fut aussi l'édification de mes frères séparés en voyant les évêques, les prêtres et les fidèles occidentaux et orientaux tous unis en Dieu dans les mêmes croyances et les mêmes tendances. Ils passaient le temps entre les touchantes prières et les belles processions. Ces magnifiques démonstrations religieuses portaient les Musulmans et les Juifs même à venir à l'envi y assister avec respect et édification. Nous en

étions tous les témoins oculaires ; et si l'orgueil et l'amour-propre ou d'autres motifs humains empêchent les dissidents de l'avouer ouvertement, il n'est pas à douter qu'ils ne le confessent devant leur conscience. Car on ne peut pas se soustraire à l'influence d'une cause si naturelle. En vérité, quel bon et salutaire effet a produit sur les cœurs des fidèles et des infidèles la vue, je ne dis pas des évêques, mais de tous les pèlerins occidentaux et orientaux, hommes et femmes, tous enflammés d'un amour ardent de la religion et emportés par le courant de la ferveur chrétienne à la pratique des différentes dévotions et aux visites répétées des lieux pleins des souvenirs sacrés de notre Rédemption, avec une modestie et une réserve admirables !

Que dire encore des avantages heureux de ces réunions où étaient prononcés ces éloquents discours pleins de lumières et de sagesse ?

Ces avantages furent en effet grands et variés : avantages pour la religion, pour la science, pour les Occidentaux et pour les Orientaux. Quoi de plus avantageux pour la religion que ces discours dogmatiques qui démontrent les vérités de notre sainte religion et exhortent les fidèles à s'y attacher et à agir conformément à ses lois ? Quoi de plus profitable à la science ecclésiastique que ces discours qui parlent des rites, des liturgies et des offices, puisque leurs auteurs parlaient tous *ex professo* et chacun dans ce qu'il savait le mieux de son rite et de la liturgie de son Église ? Les Occidentaux ont profité, en prenant connaissance de sources certaines, des liturgies et des rites orientaux, et en voyant par eux-mêmes et sur place l'état actuel de l'Orient. Les Orientaux ont profité enfin en faisant connaissance avec leurs frères les Occidentaux, en les initiant à leur état.

et en leur montrant à quel prix ils ont pu conserver intact le dépôt de la foi de leurs pères.

Ces discours ont fait tomber plus d'un préjugé que l'on faisait valoir aux yeux de simples séparés; par exemple, que l'Église romaine tend à abolir les rites orientaux et à rendre latins tous les chrétiens. On y démontrait jusqu'à l'évidence combien il tient à cœur aux Souverains Pontifes de conserver les rites orientaux et combien ils ont défendu et défendent encore de changer ces rites, puisqu'ils les considèrent, avec raison, comme des perles dans l'écrin de l'Église catholique. Je suis certain que lorsque les actes de ce Congrès seront publiés, ses avantages seront plus étendus et se conserveront à jamais.

Il est impossible que le Dieu bon et miséricordieux ne tienne point compte de tant de prières ferventes et de sacrifices mystiques offerts sur les plus saints des autels et dans les plus pures intentions. Non, non, Dieu ne saurait détourner sa face de tant de belles actions dignes de sa grandeur, et si nous ne sommes pas encore exaucés, nous ne devons point désespérer de l'être, car Dieu nous ordonne de prier avec instance. Parfois même il retarde le temps de nous exaucer pour nous porter à prier davantage.

Aussi, suis-je porté à considérer les actes du dernier Congrès comme le grain de sénévé dont parle l'Évangile. Nous n'en voyons pas encore la tige, il est vrai; néanmoins je suis persuadé qu'il sera un grand arbre sous les branches duquel viendront un jour s'abriter tous les séparés de notre cher pays; et dans ses rameaux, ils feront leurs nids, c'est à dire ils croîtront et se multiplieront dans la sainte foi catholique. Je craindrais, Messieurs, de blesser la modestie de Son Éminence

le Cardinal Langénieux, si je venais vous décrire la haute intelligence avec laquelle il s'est conduit dans la direction des importantes affaires confiées à sa sagesse ; mais je ne crains point d'affirmer que le doigt de Dieu était là. En vérité, les difficultés qui menaçaient d'entraver et d'empêcher le succès de ce Congrès étaient si grandes et si multiples, même de la part de certaines puissances, qu'un croyant intelligent ne doit en attribuer le triomphe qu'à la main de Dieu par l'intermédiaire de Son Éminence, et ne peut s'empêcher de s'écrier : Dieu le veut ! Dieu le veut !

Nos frères les désunis se sont séparés de l'Église catholique, les uns depuis dix, les autres depuis quinze siècles environ. Ils ont donc vieilli dans leur désunion, et alors, quoi d'étonnant qu'ils ne s'unissent pas après une seule année de travail ! Oui, la divine Providence, pour des motifs supérieurs de l'ordre général, multipliait les miracles au commencement de l'histoire du peuple hébreu et au début de son Église ; mais dès lors, les miracles deviennent rares. En outre, nous constatons que la Providence, même en opérant des miracles, se servait le plus souvent des forces naturelles, soit en y ajoutant une puissance qu'elles n'ont point, soit en détournant leur cours ordinaire. Eh bien ! nous est-il permis, dans le cas présent, de compter sur un miracle contre nature pour l'union de nos frères séparés, en si peu de temps et par les prières de quelques-uns seulement ? Certes, non ! Pour une œuvre si grande, si importante, il faut employer beaucoup de moyens efficaces, dépenser bien des efforts, demander des prières générales, persévérantes et publiques.

**II. — Moyens utiles à prendre pour l'union des chrétiens séparés de l'Église catholique en Orient. —** Les moyens que je crois utile de prendre pour cette grande œuvre, outre les prières et la confiance en Dieu, sont :

1° Les divulgations de la vraie science et des bons principes parmi les séparés, et la bonne éducation de leurs enfants des deux sexes, parce que le plus fort lien qui les retienne dans leur séparation est l'ignorance et principalement celle des sciences religieuses et ecclésiastiques. Il ne possèdent point de grands séminaires pour la formation des ecclésiastiques, ni en Asie, ni en Afrique; et les écoles primaires qu'ils y possèdent sont insuffisantes. On n'y enseigne point la philosophie, ni la théologie dogmatique ou morale, ni l'exégèse. Les questions religieuses n'y trouvent point de place; et souvent il suffit à un laïque de quelques mois d'étude pour être ordonné prêtre, tandis que leurs jeunes gens laïques, habitants des villes, apprennent les langues étrangères et ont certaines notions de géographie, d'histoire, d'arithmétique, de mathématique, et lisent les mauvais livres qui nous viennent de l'Europe; il résulte de là plus de mal que de bien, et l'effet naturel et inévitable de ce manque d'équilibre est le mépris du clergé de la part des laïques qui se voient dans un niveau de science plus élevé que celui de leurs prêtres. Alors le prêtre ainsiméprisé ferme la bouche, n'a aucune influence et se trouve dans l'impossibilité de dispenser l'instruction.

Répandre donc l'instruction vraie et solide parmi les séparés par les bons livres et les journaux catholiques est véritablement utile. Mais il est encore plus utile d'instruire leurs petits enfants et de leur donner une

éducation catholique, bien que nous n'exigions pas alors leur union à la foi. Aussi, nos collèges catholiques à Beyrouth : ceux des RR. PP. Jésuites et de la Sagesse, que j'ai pu fonder grâce au secours d'En-Haut, celui d'Antoura, sous la direction des RR. PP. Lazaristes, du Patriarcat Melkite Catholique et autres collèges pour les garçons et les filles en Syrie et en Égypte, dans l'Asie-Mineure et la Mésopotamie, comptent tous sur leurs bancs un grand nombre d'élèves séparés. Il est à souhaiter que les directeurs de ces maisons d'éducation fassent apprendre à leurs élèves le catéchisme prouvé et expliqué, afin d'inculquer dans les cœurs de ces enfants les vérités de la religion. Il serait aussi fort utile que les âmes charitables et les bonnes œuvres consacrent une partie de leurs aumônes à cette magnifique œuvre. Les collèges indigènes ont plus besoin de pareils secours et sont, à ce point de vue, d'une plus grande influence sur les esprits des enfants et des parents, que l'espoir de ces secours stimule à s'unir à l'Église.

2° Ceux qui publient des livres ou des articles dans les journaux ou revues doivent bien se garder de blesser, de quelque manière que ce soit, l'amour-propre des séparés, de leur adresser des paroles piquantes et de les appeler hérétiques ou schismatiques. Tout cela, en effet, les effarouche et les éloigne davantage et n'aura d'autres résultats que de fomenter leur haine et de réveiller leur rancune contre les catholiques. Ils ferment alors les yeux pour ne pas voir et bouchent les oreilles pour ne point entendre. Les écrivains et les prédicateurs doivent donc les traiter avec toute sorte d'égards, les attirer à lire leurs ouvrages ou à entendre leurs écrits ou leurs discours, par les bonnes paroles et les expressions affectueuses. Qu'ils se contentent de leur

montrer la vérité simplement et dans un esprit humble et tout chrétien.

J'ai publié, en 1869, un petit volume en forme d'épître aux chefs spirituels de nos frères les séparés, les exhortant à répondre à l'invitation que le Souverain Pontife leur faisait au concile du Vatican. Dans ce petit ouvrage, j'ai tâché de leur montrer le plus simplement et le plus charitablement possible, les dogmes contestés par eux, et de leur énumérer les avantages tant spirituels que temporels qui résulteraient de leur union à l'Église, pour eux particulièrement et pour l'Orient. Cet ouvrage a paru les intéresser vivement et a réuni les suffrages unanimes de leurs éloges. J'ai l'intention de rééditer cet ouvrage ou de le publier par chapitres dans notre journal *Almosbah*, que je consacre au service de cette cause; j'ouvre aussi ses colonnes à tous ceux qui voudraient écrire sur ce même sujet et dans le même esprit. Il est de toute nécessité, à mon avis, d'avoir un journal arabe spécialement consacré à cette cause si importante, puisque tous les séparés de l'Égypte, de la Syrie et de la Mésopotamie parlent l'arabe.

3° L'assistance du clergé catholique de l'Orient, soit de la part du Siège apostolique et de la Sacrée Congrégation de la Propagande, soit aussi de la part des bonnes œuvres et des âmes charitables de l'Europe. Car vous n'ignorez point, Messieurs, que les séparés de l'Orient et de l'Occident appellent les catholiques les esclaves du Pape; mais ceux-ci savent leur répondre que les Souverains Pontifes s'appellent les serviteurs des serviteurs de Dieu. Et malgré la haute autorité dont ils sont revêtus, ils traitent tous les chrétiens comme leurs enfants, et les évêques comme leurs frères dans l'apostolat, ainsi que Pierre se conduisait vis à vis des autres



apôtres. La meilleure réplique qu'on puisse faire aux séparés est, sans contredit, la considération du haut clergé oriental de la part du Saint-Siège et les secours matériels et moraux qu'on pourrait lui accorder. J'ai eu en 1887 un entretien à ce sujet avec Son Éminence le Cardinal Parocchi, vicaire de Sa Sainteté. Ce prince de l'Église, dont l'intelligence est encore plus élevée que sa haute dignité, m'a dit à ce propos : « Si nous devons accorder à un évêque d'Occident un degré de considération, nous en devrions accorder cinquante à un Évêque d'Orient, à cause de leur situation. » Oui, Messieurs, la situation des évêques d'Orient est fort critique et ressemble à un long martyre. Ils doivent en effet s'occuper de tout, de la construction et de l'ameublement de leurs églises, de la fondation des écoles dans les villes et les campagnes, des orphelins et des veuves et des traitements des curés. Ils sont obligés encore de penser aux moyens de vivre selon leur rang, à gérer les biens de leurs sièges respectifs. Ces biens sont souvent insuffisants et parfois manquent complètement. En outre, les fidèles ont recours à eux dans leurs difficultés et leurs besoins; ils se reposent sur eux du soin de leurs intérêts vis à vis du gouvernement, et si par malheur les évêques viennent à leur manquer en n'importe quoi, ces fidèles, pour s'en venger, s'éloignent de l'Église et vont se jeter dans les bras des protestants ou des autres hérétiques. Ces évêques méritent donc tout intérêt de la part de la Propagande et des bienfaiteurs de l'Europe. D'ailleurs, cette assistance aura double effet : soutenir les évêques dans la considération des fidèles et attirer les séparés à l'union.

En effet, lorsque le clergé séparé voit le clergé catholique respecté et honoré de son chef suprême, secouru

dans ses besoins et assisté dans ses difficultés; lorsqu'il voit que les catholiques de l'Europe s'intéressent vivement à leurs frères les Orientaux, viennent en aide à leurs prêtres, contribuent à l'ornementation de leurs églises, élèvent les enfants, alors une sainte émulation s'empare tout naturellement de leurs cœurs et les porte à s'unir à l'Église catholique. Car ils seront sûrs de conserver la considération et le respect dont ils jouissent et se trouveront attirés par l'appât de pareils secours.

Je n'ignore point que la foi est une grâce du Ciel, qu'elle doit être voulue et cherchée pour elle-même pour Dieu ; mais personne ne conteste que plusieurs commencent par le corps. Souvent même nous voyons que Dieu se sert des intérêts matériels comme moyen pour accorder sa grâce. Je n'ignore point non plus tout ce que les bonnes œuvres et les âmes charitables de l'Europe donnent aux catholiques d'Orient. Aussi, je les remercie vivement de tous les bienfaits reçus. De même j'apprécie beaucoup le bien que font parmi nous les missionnaires de différents ordres et je leur offre au nom de tous mes compatriotes mes meilleures actions de grâces. Mon intention n'est aucunement de restreindre à leur égard les secours habituels, mais seulement d'attirer l'attention des donateurs sur les évêques indigènes, parce qu'ils sont les seuls responsables de leurs ouailles devant Dieu et devant les hommes, et connaissent plus que personne les besoins de leurs enfants. Bien plus, il ne convient nullement qu'on laisse apercevoir la moindre méfiance à l'égard des évêques catholiques d'Orient; ce serait blesser leur dignité et le amoindrir aux yeux des séparés. D'ailleurs, les évêques d'Occident ont vu de leurs propres yeux, et c'est là des nombreux avantages du Congrès de Jérusalem

qu'il y a en Orient des évêques dignes de leurs hautes charges et capables d'être préposés à la garde des âmes. Eh bien ! ces mêmes évêques ne seraient-ils pas dignes d'être commis à la garde des secours accordés aux Églises orientales ? Je ne dis point cela, Messeigneurs, dans l'intention de solliciter quelque chose pour moi ou pour mes frères, les évêques d'Orient ; mais uniquement parce que je l'ai jugé nécessaire à mon sujet et pour confirmer ce que le Comité permanent des Congrès eucharistiques a inséré dans son programme à ce sujet..

4° Un autre moyen à prendre est la protection politique dont le Gouvernement français pourrait étendre le bienfait aux non catholiques d'Orient. La France a été toujours et demeure, grâce à Dieu, la Fille aînée de l'Église, et son gouvernement, sous toutes ses formes, a protégé, dans tous les temps, la religion catholique en Orient. Notre bien-aimé Sultan respecte encore les traditions de certains États de l'Europe, et permet qu'on veille sur les intérêts des chrétiens ses sujets, auprès de ses fonctionnaires. Sa Majesté Impériale laisse d'ailleurs à tous ses sujets le libre exercice de leur religion respective et les traite tous avec la même justice. Si donc le gouvernement français prenait pour principe et comme ligne de conduite, de recommander à ses fonctionnaires, dans l'empire Ottoman ou ailleurs, de protéger les catholiques et de montrer des égards pour les dissidents de n'importe quelle secte, en leur prêtant leur appui soit auprès des gouvernements locaux, soit dans la capitale, et en les traitant de la même manière qu'ils traitent les nations couvertes de leur protection, il y aurait là une belle chance de gagner ces dissidents à l'union avec l'Église, de procurer un grand bien à la cause catholique, qui est la cause de la France, en

même temps qu'un grand honneur et une extension d'influence pour leur noble pays.

Il nous reste, Messieurs, un cinquième moyen ou plutôt des moyens multiples, des plus puissants et des plus efficaces, mais dont cependant je ne connais que le principe et la source.

Nous avons le bonheur de posséder un Pontife dont Dieu a marqué le front du sceau d'une sagesse incomparable, pour en faire le génie de son siècle et l'orgueil de tout catholique. C'est lui qui est le dépositaire par excellence de toute révélation de l'Esprit Saint. Les moyens que Sa Sainteté conçoit ou approuve sont donc les meilleurs et les plus efficaces.

Pour nous, nous ne pouvons mieux faire pour seconder les vues du Saint-Père, dans une question d'une si haute importance, que de provoquer par toute l'Église l'union des prières ferventes, d'exhorter les prêtres dévots à offrir de temps en temps le sacrifice de la messe, et les pieux fidèles à s'approcher du tribunal de la pénitence et de la Table Sainte, le tout en vue d'obtenir de la bonté divine l'accomplissement des intentions de Sa Sainteté, et en particulier pour la question qui nous intéresse, la grâce de la conversion de nos frères dissidents à l'unité de l'Église leur mère, d'où les avaient fait sortir l'ambition, l'orgueil ou l'erreur de quelques chefs. Par là, le troupeau redevenant un, sous la conduite d'un même chef, notre Orient, jadis le berceau de l'humanité et de la religion, le théâtre de la révélation, la terre natale du Sauveur, des prophètes et des apôtres, l'autel où des milliers de martyrs se sont sacrifiés, recouvrera enfin, Dieu le veuille ! et sa gloire et sa grandeur passée. (*Chaleureux applaudissements.*)

---

# LE CONGRÈS DE JÉRUSALEM

*Récit historique et-signes d'espérances*

Par le Père JÉRÔME, Franciscain de Terre-Sainte.

---

ÉMINENCE,  
MESSEIGNEURS,  
MESSIEURS,

En entendant, hier, M<sup>re</sup> Péchenard, j'étais tenté d'imiter l'exemple de saint Bonaventure, qui déchirait son manuscrit pendant que saint Thomas parlait, et ce qui me décide à lire mon rapport, c'est la pensée que mes faibles paroles feront apprécier davantage les beautés de son remarquable discours.

Veuillez donc m'accorder, Messieurs, un peu de votre bienveillante attention.

Le souvenir du dernier Congrès, dont j'ai suivi attentivement les diverses péripéties, est profondément gravé dans ma mémoire et surtout dans mon cœur de prêtre. Cet acte public de foi qui marquera, dans notre siècle, comme le plus remarquable monument élevé en l'honneur de Jésus-Hostie, a eu, quoi qu'on en dise, un grand retentissement, et ne manquera pas de produire des résultats dignes de nos légitimes espérances. Dieu l'a décrété, et il s'est accompli, malgré les obstacles que Satan a suscités. Mais Satan et ses satellites se sont sentis impuissants à refouler son mouvement parti de l'Occident, et, du fond de l'abîme, a retenti ce cri de rage et de désespoir : Tu as vaincu, Nazaréen..... Les contradictions que nous subissons, me disait le digne

M. de Pèlerin, secrétaire général, semblent donner une nouvelle impulsion à l'œuvre que nous poursuivons.

I. — Lorsque fut prise la résolution de réunir à Jérusalem les membres du Congrès, et que la nouvelle se répandit dans la sainte cité, les sectes dissidentes mirent tout en œuvre pour faire échouer ce projet. Ne pouvant y réussir, elles se décidèrent à former un Concile afin de contrebalancer l'influence de l'Église latine et de montrer par là, à leurs coreligionnaires, leur toute-puissance ; mais leurs efforts furent vains, car l'entente ne peut exister là où n'existe pas l'unité de vues et de sentiments. Son Éminence le cardinal Langénieux n'ignorait pas ces basses intrigues, ces luttes intestines qui tendaient à rendre infructueuses ses nobles résolutions. Dieu seul connaît les amertumes dont fut abreuvé son cœur pendant son séjour à Lourdes, où, écrivait-il, il était allé se recueillir pour remplir dignement la mission que Léon XIII, glorieusement régnant, lui avait confiée ; mais la Vierge Immaculée vint au secours de son fidèle serviteur. Bientôt, la lumière brilla dans les ténèbres ; les nuages se dissipèrent et le ciel l'investit d'une force invincible qui lui a valu la plus éclatante des victoires qu'on ait jamais vue depuis les Croisés.

L'entrée dans la cité sainte fut un vrai triomphe.

L'aspect de Jérusalem, d'ordinaire si triste et si sévère, paraissait tout riant. A l'extérieur comme à l'intérieur, des grappes humaines couvraient les remparts, les terrasses et les fenêtres ; les collines avoisinantes, qui s'élèvent en amphithéâtre au-dessus de la Vasque royale, étaient entièrement cachées sous les couleurs diaprées des costumes orientaux.

Son Éminence, montée sur un cheval blanc qu'un

négre de haute stature, à l'air martial, tenait par la bride, s'avavançait lentement à travers la foule. A son approche, Juifs, Musulmans, Schismatiques, semblent avoir oublié toute autre préoccupation, s'inclinent respectueusement sur le passage du Cardinal qui bénit et bénit toujours, le visage rayonnant de bonheur.

Le Consul général de France précédait le cortège officiel ; puis, venaient à sa suite, les représentants des autres nations, quelques prêtres, des pèlerins de la Pénitence et un grand nombre d'indigènes. La cérémonie religieuse de réception eut lieu à la porte de Jaffa. Après avoir répondu à l'allocution de Son Excellence M<sup>sr</sup> Piavi, qui l'attendait, revêtu des habits pontificaux, entouré du clergé séculier et régulier, des évêques et des dignitaires étrangers, le Légat s'approche du Patriarche et lui donne l'accolade fraternelle. A l'instant, des acclamations partent indistinctement de toutes les poitrines. Le miracle de l'union paraît accompli par cet acte fraternel dont le caractère de spontanéité n'échappe à personne.

Bientôt, le chant du *Te Deum* retentit sous les voûtes antiques de la basilique du Saint-Sépulcre, et chacun se retire édifié et rempli de reconnaissance envers le divin Maître, qui a bien voulu nous ménager de si douces consolations.

Le lendemain soir, dimanche, le *Veni Creator* fut chanté au Saint-Sépulcre. A partir de ce moment, le Congrès tint régulièrement ses séances. Les mille voix de la presse en ont fait connaître les détails aussi brillants que consolants, nous ne nous attarderons pas à des redites fastidieuses. Mais nous, Franciscains, nous sommes légitimement fiers de voir que toutes les cérémonies de la première journée ont eu lieu dans notre

belle église de Saint-Sauveur; cela lui était bien dû, puisque toutes les indulgences du Cénacle y ont été transférées.

Vous avez tous lu le beau discours de Son Éminence, se présentant au nom du Souverain Pontife et apportant à tous la paix du Dieu ressuscité; retraçant d'une façon magistrale les gloires de l'Orient, qui a été le berceau de la lumière remplissant le monde, qui a donné à l'Église ces légions de Pontifes, d'anachorètes et de vierges, qui a tenu ces grands Conciles où la foi de l'Évangile a été vengée des attaques de l'hérésie. Mais le triomphe de cette première journée a été la procession du Très Saint Sacrement porté par Sa Grandeur M<sup>r</sup> l'Évêque de Liège, à travers les cloîtres et les cours intérieures du couvent. Plus de 300 prêtres y assistaient en surplis, en chape, en chasuble. Tous chantaient l'hymne *Pange lingua*, alternant avec le cantique l'*Eucharistie*, dont le refrain *Deo gratias*, sur l'air de l'*Ave Maria* de Lourdes, remuait profondément les cœurs en faisant revivre le souvenir de la mère patrie.

D'ailleurs, je dois reconnaître qu'aucune communauté n'est restée en arrière dans ce mouvement ascendant vers l'Eucharistie, et elles nous l'ont prouvé par le zèle et le dévouement qu'elles n'ont cessé de déployer durant la durée du Congrès.

Heureux moments passés à l'ombre du sanctuaire, où se vérifiaient, à la lettre, ces paroles du Psalmiste : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* (Ps. cxxxii, 1.) *Melior est dies una in atriis tuis super millia.* (Ps. lxxxiii, 11.)

Oui, ô prophète, nous les avons savourées, ces délices ineffables qui étaient comme un avant-goût des délices dont nous serons enivrés dans le ciel quand nous aurons



le bonheur de voir face à face, de contempler sans voile Celui que nous adorons dans le Sacrement de nos autels, caché sous les apparences du pain et du vin.

II. — Ici, devrait se terminer ce que j'appellerai mes impressions relativement à l'ensemble du Congrès eucharistique. Quelles en seront les conséquences ? Je répondrai brièvement à cette question en rapportant trois faits caractéristiques qui, à eux seuls, suffiront pour nous faire comprendre qu'on n'a pas suivi les séances du Congrès avec insouciance et inattention.

Plusieurs familles riches de la colonie grecque avaient placé leurs enfants au pensionnat des Dames de Sion, gardiennes du sanctuaire de l'*Ecce Homo*. Immédiatement après le Congrès, les pères de ces enfants, effrayés, sans doute, voulurent imposer des conditions à la Révérende Mère Éléonore, supérieure de cette communauté. Elle répondit par une fin de non recevoir : « Jamais, en présence du devoir, elle ne céderait aux instances des parents et rien ne serait changé dans l'enseignement qu'elle avait donné jusque-là à ses élèves. Et plutôt que de modifier le règlement de la maison en faveur des schismatiques, elle préférerait renoncer aux bénéfices de la pension. »

Cette leçon, n'en doutez pas, a produit un excellent effet, car on s'est aperçu que ce n'est pas l'intérêt matériel qui est le mobile des catholiques, mais uniquement la gloire de Dieu et le salut des âmes. S'il y a des exceptions dans le camp de nos antagonistes, elles sont rares. Je vous demande pardon d'employer ce mot dans cette enceinte sacrée où le parfum de la charité s'exhale de tous les cœurs, mais dans cette circonstance, il a, ce me semble, sa raison d'être...

Rappelez-vous le meurtre qui a été commis à Bethléem dans la grotte de la Nativité. le 26 octobre 1893, à quelques centimètres de la crèche, là où les anges ont annoncé la paix aux hommes de bonne volonté. N'est-ce pas la rage infernale qu'avait provoquée, parmi les disciples de Photius, le succès du Congrès, qui a fourni à l'assassin l'arme meurtrière dont il se servit pour frapper à mort le frère Libérat, notre sacristain.

Le présent est sombre, mais la clarté apparaîtra bientôt. Le sang des martyrs est la semence des chrétiens. Ayons confiance. Ne nous laissons pas de combattre et la victoire est à nous. . . . . Nos vœux sont ceux de Léon XIII, le seul représentant immédiat de Jésus-Christ sur la terre. Son désir nous est connu. Fasse le ciel que par nos efforts incessants nous en hâtons la réalisation : *Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint : ut credat mundus quod a tu me misisti !* « Qu'ils soient tous une seule chose comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous ; « qu'ils soient de même une seule chose en nous, « comme nous nous sommes une seule chose. (S. JEAN, « ch. xvii, 21.)

Après les deux faits que je viens de rapporter, voici une lettre bien consolante que je me reprocherais de ne pas vous communiquer. Elle m'a été envoyée d'Alexandrie ces jours derniers :

« Il est bien des personnes en France, je crois, qui pensent qu'à Alexandrie il y a peu de religion. Il me semble, au contraire, qu'elle est une des villes les plus religieuses du monde. Tous les jours, neuf messes à des heures différentes se célèbrent dans notre église de Sainte-Catherine, et à chacune de ces messes assistent de nombreux fidèles, parmi lesquels, aux premières

messes surtout, on remarque plus d'hommes que de femmes.

« Vous le savez, je remplace à Alexandrie le T. R. P. Urbain. L'association du Sacré-Cœur de Jésus qu'il a si merveilleusement développée, compte quinze cents membres, dont la plupart font la communion du premier vendredi du mois, et chaque jour j'ai de nouvelles adhésions. Aussi, la fête du Sacré-Cœur, que nous avons célébrée le 1<sup>er</sup> juin, a-t-elle été ravissante par le nombre et la bonne tenue des fidèles qui ont assisté aux offices, et par les communions qui, ce jour-là, je crois, ont dépassé le chiffre de mille.

« J'ai dit plus haut que les hommes assistent nombreux aux messes ; dans l'association du Sacré-Cœur de Jésus, ils sont plus de trois cents. Plusieurs, parmi eux, communient tous les jours ; un plus grand nombre plusieurs fois par semaine, beaucoup communient tous les mois.

« Vous voyez, mon Très Révérend Père, qu'on aime ici Notre-Seigneur. Aussi, je vous en prie, défendez à l'occasion nos chrétiens d'Alexandrie, que j'aime déjà beaucoup, et affirmez, sans crainte de vous tromper, qu'ils valent bien les catholiques d'Europe. »

A mon humble avis, pour obtenir un résultat pratique et durable, nous devons commencer par travailler l'individu, et, par lui, nous introduire dans la famille. La conversion de l'Orient, en masse, à moins d'un miracle, me paraît impossible, du moins pour le moment.

Quelle doit donc être notre ligne de conduite?...  
1<sup>o</sup> Engager le missionnaire à pénétrer avec prudence dans le foyer domestique, afin de gagner le cœur de l'enfant ; 2<sup>o</sup> favoriser l'œuvre des écoles en utilisant le

concours des prêtres indigènes qui, eux, connaissent les mœurs et les usages du pays ; 3° sous la direction bien entendue de missionnaires européens, qui devront les visiter et rendre compte des progrès des élèves à une commission constituée *ad hoc*, par l'enseignement et le bon exemple, inculquer, goutte à goutte, dans les jeunes adeptes, les principes de la morale chrétienne sans froisser publiquement les convictions de leurs parents. L'oriental a une nature très sensible, et, quand on sait le prendre, il devient maniable et susceptible de concevoir l'esprit de sacrifice et d'abnégation qu'impose notre sainte religion en vue des destinées éternelles. D'ailleurs les schismatiques qui ont vécu en contact avec nos missionnaires reconnaissent notre supériorité et savent établir la différence notable qui existe entre leurs papes et nos prêtres.

Voilà pourquoi je ne crains pas de répéter : Courage et confiance ! L'avenir est à nous.

---

# L'ÉGLISE GRECQUE UNIE

*Souvenirs et impressions*

Par **M. HOMSY**, représentant du Patriarche grec catholique de l'Orient.

---

ÉMINENCES,  
MESSEIGNEURS,  
MESSIEURS,

Appelé à prendre part aux travaux du Congrès comme représentant de Sa Béatitudo, M<sup>sr</sup> Grégorios Yussef, patriarche catholique de l'Église grecque d'Antioche, de Jérusalem, d'Alexandrie et de tout l'Orient, j'ai l'honneur de porter à cette illustre et pieuse assemblée les vœux de mon vénéré Patriarche, de l'Épiscopat, du Clergé et des fidèles de notre rite, heureux de montrer une fois de plus l'union des cœurs catholiques de la vieille Église d'Orient avec l'Église romaine, et de saluer en leur nom l'illustre Cardinal Langénieux et les membres du Congrès de Reims, plus particulièrement ceux qui ont fait le pèlerinage eucharistique de Jérusalem, qu'on retrouve ici en grand nombre, qui ont tant édifié nos frères d'Orient par leur piété, leur zèle et leur charité : *Saluta eos qui nos amant in fide. Gratia Domini nostri Jesu Christi cum omnibus vobis. Amen !*

Bien que le compte rendu des assemblées et des fêtes eucharistiques de Jérusalem ne nous soit pas encore parvenu, la presse catholique en a reproduit quelques échos, ce qui me permet de dire, — moi, qui n'ai pas eu le bonheur d'y assister, — qu'il ne me

reste plus rien à ajouter à ce travail, au sujet du culte que l'Église orientale a rendu de tout temps à la divine Eucharistie et touchant les formules de prières qui servent à exprimer leur dévotion au Saint Sacrement.

Nos Églises et les assemblées ou réunions de nos fidèles ont été de tout temps le buisson ardent et l'école de cette riche expansion du cœur en l'honneur de la Sainte Eucharistie. Ces gracieuses et ferventes expressions sont la plupart tirées de notre Typicon, qui est comme le formulaire ou mieux dit le Bréviaire de notre antique liturgie. Ces prières ont été réunies dans ce livre par un célèbre patriarche de Jérusalem nommé Sophrone, honoré de l'auréole des saints.

Le chanoine de Laon devenu archidiacre de Liège, et plus tard patriarche de Jérusalem, avait nourri durant son séjour en Terre-Sainte sa grande dévotion au Saint Sacrement dans les pieuses réunions des fidèles et des pèlerins de la Ville Sainte. Et quand, plus tard, sous le nom d'Urbain IV, il sera élevé sur le siège de Pierre, il étendra ce culte à toute l'Église, après avoir chargé saint Thomas d'Aquin, l'un des plus savants disciples de saint Dominique, de rédiger un office digne en tout point du dogme qui a toujours conservé dans l'Église grecque, même parmi nos frères séparés, toute la vigueur et la splendeur de la primitive Église et de la ferveur apostolique.

Dans son discours à la première assemblée eucharistique de Jérusalem, M<sup>sr</sup> Grégorios Yussef, mon vénéré Patriarche, a donné la traduction des principales prières liturgiques dont l'Église grecque se sert pour exprimer sa foi et son amour envers Notre Seigneur Jésus-Christ, présent dans la Sainte Eucharistie. Sa Béatitude a laissé entrevoir que ce culte antique et toujours aussi

suivi et pratiqué dans notre rite, même par les chrétiens éloignés encore de Rome, sera un des pressants motifs d'union et le lien qui rapprochera de nouveau ces Églises du siège de Pierre et rétablira l'unité brisée depuis longtemps. La divine Providence prépare aussi de longue main ce rapprochement tant désiré, grâce aux précieuses relations que l'Auguste Prisonnier du Vatican a su rétablir avec Sa Majesté le Grand Sultan de Constantinople, par les gracieuses démarches faites à Jérusalem par l'intelligent entourage de Son Éminence le Cardinal Langénieux : visites de M<sup>sr</sup> l'Évêque de Liège, de M<sup>sr</sup> Péchenard et de M. de Pèlerin aux Patriarches et aux Évêques dissidents de Jérusalem ; visite surtout faite au Caire par le Cardinal Légat au patriarche Cophte, qui, le premier, avait été saluer le représentant de l'Immortel Léon XIII aux inoubliables assises eucharistiques de Jérusalem, ce dont le Légat tint à le remercier lors de son passage en Égypte, à son retour de Terre-Sainte, avant de rentrer à Rome et en France.

Ces diverses démarches ou visites reçues ou rendues ont laissé la meilleure impression, tant sur les populations indigènes que sur le haut Clergé non uni. Ces moines et ces évêques ont constaté avec bonheur la piété franche et vive, la convenance de tous les pèlerins sans exception ; la bienveillance, l'aménité ainsi que la charité dont le Légat et tous les membres du Congrès eucharistique ont accueilli nos frères séparés. Ces relations, si elles sont intelligemment continuées, aplaniront bien des obstacles et donneront les résultats que tous les cœurs catholiques appellent depuis de longs siècles par leurs prières. Elles hâteront, je l'espère, le retour de nos frères sous la houlette de Pierre.

Je ne veux point priver cette pieuse réunion d'entendre

la lecture des travaux sérieux, plus érudits et plus intéressants que tout ce que je pourrais dire, préparés *ad hoc* par certains membres; mais avant de terminer, je désire formuler un vœu et faire une modeste prière à la direction du Congrès. Cette pensée que je désire émettre a été dans un autre ordre d'idées l'objet d'une des résolutions du Congrès de Jérusalem. Si ma mémoire est fidèle et si les échos de cette pieuse manifestation ont été exacts, il a été demandé que les plus belles prières des liturgies orientales fussent traduites en français et introduites dans les formulaires de prières des fidèles, afin de leur faire connaître l'esprit religieux, la foi et l'amour qui animent les chrétiens d'Orient, pour mettre en relation d'oraison les catholiques d'Orient et d'Occident, afin qu'ils ne fassent plus comme dans les temps apostoliques qu'un cœur et qu'une âme devant le Dieu de nos autels : *Cor unum et anima una*.

Je vais plus loin; j'exprime le vœu qu'on fasse dans chaque séminaire et dans toutes les écoles ecclésiastiques un cours de liturgie comparée des rites orientaux et de leurs relations avec le rite latin, pour faire connaître les us et coutumes, les ornements, les prières et la manière de dire la Sainte Messe, d'administrer les Sacraments, dans les différents rites orientaux; les usages de chacun d'eux, la distinction du costume séculier et liturgique des prêtres des différents rites unis.

Dans plus d'une circonstance, mes confrères et moi-même avons été traités de schismatiques, non seulement par de pieux laïques, mais même par des prêtres fort distingués qui ignoraient que le catholicisme avait persévéré en Orient au sein du schisme de Photius, des Russes, des Nestoriens, etc., etc.; qui se faisaient encore un scrupule, après notre profession de Foi on ne



peut plus catholique, de nous confier des messes parce que nous nous servions encore du pain levé et que dans notre rite les fidèles communiaient sous les deux espèces comme chez nos frères séparés.

Je voudrais que le cours d'histoire de l'Église, qui est fait dans chaque Grand Séminaire, s'étendît davantage sur les origines et l'antiquité des différents rites, car j'ai rencontré des Ecclésiastiques qui soutenaient que tous les prêtres orientaux étaient séparés de l'Église Romaine, que les Latins relevaient seuls du Saint-Siège et que tout le reste du clergé était entaché de schisme s'il n'était pas déjà taxé d'hérésie, qu'il était depuis longtemps retranché du corps de l'Église universelle.

Dans son discours de clôture du Congrès de Jérusalem, l'Illustre Légat du Saint Siège, que je salue et remercie de nouveau pour tout le bien que son passage a fait en Palestine et dans tout l'Orient, l'éminent Cardinal Langénieux disait, traduisant ou plutôt paraphrasant cette parole de l'apôtre : *Non enim est distinctio Judæi et Græci, nam idem Dominus omnium, dives in omnes qui invocant illum*, qu'il n'y avait devant lui en ce moment et devant le successeur de Pierre, le Pontife universel, le Pape Léon XIII, que des *Catholiques*, sans distinction de langue et de rite, adorant le même Dieu, professant la même Foi, recevant les mêmes Sacrements et unis par la même charité et le même amour. *Omnes enim vos unum estis in Christo Jesu.*

Dans le Christianisme, dit saint Jérôme, il n'y a plus de distinctions : nous sommes *un* par la foi ; et par la charité, ajoute saint Anselme ; les membres *d'un seul et même corps*, continue saint Thomas.

C'est dans l'étude et la connaissance approfondie des liturgies de saint Jacques, de saint Basile et de saint

Jean Chrysostome, en usage parmi les orientaux, même séparés, reconnus par le Saint-Siège et célébrés par le vigoureux et noble langage de Grégoire X, d'Eugène IV, de Benoît XIV et tout dernièrement par les éloquentes encycliques de Pie IX et de Léon XIII, que nous apprendrons à aimer davantage nos frères séparés d'Orient, et à demander pour eux, au pied du Saint Sacrement, leur retour au magistère de Pierre.

Depuis que le Gouvernement français a mis à la disposition de la petite colonie grecque, résidant à Paris, l'église Saint-Julien-le-Pauvre, non loin de Notre-Dame, et que le pieux cardinal Richard y a autorisé le culte public du rite grec, ainsi que l'établissement de l'école orientale de saint Jean Chrysostome pour la desservir, une foule d'âmes pieuses, parfois quelques personnages illustres et des curieux, viennent chaque dimanche se mêler à nos orientaux pour s'édifier et faire pratiquement connaissance avec nos belles cérémonies, y admirer nos amples et grandioses ornements liturgiques, y écouter en grec et en arabe nos chants sacrés, exécutés par les élèves Syriens de notre École apostolique, pépinière de futurs missionnaires en Orient.

En priant les uns pour les autres et en cherchant à étendre de plus en plus le règne de Dieu dans les âmes, nous nous retrouverons devant le Saint Sacrement tous frères en Jésus-Christ. Nous pourrons alors bénir ensemble le Dieu des miséricordes d'avoir réalisé la parole du divin Maître après bien des siècles d'attente : *fiat unum ovile et unus Pastor*, grâce au pieux concours et aux généreux sacrifices des membres du Congrès eucharistique.

---

## **SUR L'UNION DES ÉGLISES**

Par Dom GÉRARD VAN CALOEN, Bénédictin de Maredsous.

---

MESSEIGNEURS,  
MESSIEURS,

Si un humble fils de saint Benoît prend à son tour la parole dans cette enceinte pour vous parler de l'Orient et de l'union des Églises, ce ne sera que pour prononcer une fois de plus cette devise de son Ordre : *Pax ! La Paix !*

Au Congrès de Malines de 1894, j'ai prêché la paix et la charité à l'égard de nos frères d'Orient. J'ai demandé que l'on facilite aux Orientaux le retour à l'unité catholique des âges passés, en cessant toute attaque contre eux, toute récrimination, tout reproche. Les luttes byzantines sont surannées, l'Occident en est fatigué, les intelligences les plus droites de l'Orient en reconnaissent, elles aussi, l'inanité. L'union doit se faire pratiquement d'abord, par la charité, par les bons procédés réciproques, par les rapports personnels, par l'absence de toute attaque dans la presse ou ailleurs, et par l'oubli de toutes les querelles passées. On sera bien près alors de l'union dogmatique et véritable, car elle est déjà dans les cœurs, et un impérieux besoin s'en fait sentir, en présence des ravages croissants de l'incrédulité.

Un pas immense a été fait dans cette voie l'an passé, au Congrès eucharistique de Jérusalem, événement mémorable dans les fastes de l'Église. L'Orient y a entendu la parole de paix de l'Occident, et aucune bouche plus

autorisée que celle du doux et pacifique Légat du Saint-Siège, que cette illustre Église de Reims a le bonheur d'avoir pour pasteur, ne pouvait la lui annoncer. Il y a répondu par un sympathique accueil.

La Paix, c'est aujourd'hui le mot d'ordre. Elle doit précéder l'union, proclamée nécessaire dans les deux camps. L'ère de la réconciliation est ouverte. A nous, Messieurs, de ne pas entraver cet heureux mouvement par quelque retour imprudent aux agressions du passé, ou encore par trop d'empressement à vouloir arriver au but. L'œuvre de la réconciliation sera lente et progressive si elle doit être durable.

Il y a longtemps, Messieurs, que je m'occupe avec prédilection de la question de l'union des Églises. Volontiers, j'aurais continué à me consacrer à cette étude, qui est d'une importance capitale pour l'avenir des peuples chrétiens. Peut-être m'eût-il été donné, dans ce cas, d'apporter aujourd'hui à vos travaux quelque lumière nouvelle. Mais la volonté du Souverain Pontife m'en a distrait. Je reviens du Brésil, il y a huit jours à peine, et la mission que j'ai eue à y remplir m'a absorbé depuis un an. C'est vous dire, Messieurs, que la question orientale a été forcément chez moi reléguée à l'arrière-plan, et que je n'ai pu me tenir au courant des derniers événements qui la concernent. Aussi, ne serais-je point venu vous importuner, sans une invitation trop bienveillante de Son Éminence le Cardinal Archevêque.

Puisque je dois dire un mot de l'Orient, permettez-moi, Messieurs, de toucher à deux points particuliers de la question, d'attirer votre attention :

1° Sur le mouvement favorable à l'union qui commence à se produire au sein de l'Église russe ;

2° Sur le rôle des moines, et particulièrement des

moines noirs, Basiliens et Bénédictins, dans l'œuvre de l'union des Églises.

I. — C'est un prêtre de l'Église russe, catholique de cœur, qui va nous dépeindre cet heureux mouvement vers l'union dans l'Église russe, mouvement dont il est lui-même l'un des principaux initiateurs. Voici quelques récents extraits de sa correspondance avec un prêtre latin :

Le 12 janvier 1893, il écrivait :

« Il y a parmi nous quelques hommes qui approfondissent l'histoire de l'Église, cherchent la vérité, jettent un regard au delà de leur pays, et qui nécessairement arriveront à reconnaître la vérité et la catholicité de l'Église romaine, et la nécessité de s'unir à Elle, la seule sainte et apostolique. Ils commencent à chercher les preuves nécessaires pour se confirmer dans ces dispositions et pour combattre les quelques doutes qui ne sont pas encore complètement dissipés dans leur esprit. Ils sont arrivés à voir qu'il n'y a jamais eu d'acte de séparation entre l'Église russe et celle de Rome, et que, par conséquent, ils peuvent s'unir à Rome sans abdication de foi ; que bien au contraire, leur foi même les pousse à le faire, mais que les forces qui sont hors de l'Église, forces politiques et laïques, les en empêchent ; qu'ils ne sont pas les sujets d'une Église rebelle, mais d'une Église retranchée de l'unité par une force extérieure. En conséquence, ils se sentent appelés à dégager leur Église, leur Mère, de cette dépendance, et à la ramener au centre ecclésiastique.

« On ne peut engager ces hommes à faire un acte d'abjuration. Ils verraient en cela une contradiction avec l'idée propre qu'ils ont de l'union. Ils sont persuadés

que toute leur Église doit être unie à Rome ; et tout d'un coup, ils se verraient dans la nécessité de renoncer à leur Église pour s'unir personnellement à Rome. Ne serait-ce point là un aveu que leur Église est vraiment schismatique et ne pourra jamais faire partie en entier de l'Église catholique. Ce n'est pas avec la bénédiction de leurs supérieurs, évêques et confesseurs, qu'ils pourraient faire cela, mais par un acte de révolte contre eux.

« Le jour où le gouvernement russe sera disposé en faveur du Vatican, et ce jour est proche selon mes prévisions, on trouvera pas mal de monde, si ce n'est le plus grand nombre, qui sera disposé en faveur de l'union ; en effet, les adversaires sont des indifférents, qui croient comme on le leur commande. Alors, ce sera le moment d'agir, mais, *de haut en bas*, et non *de bas en haut*. On n'aura pas à craindre des troubles, de nouveaux schismes, des protestations ; car le peuple, grâce aux livres liturgiques qui lui parlent sans cesse du Pape et de Rome, est élevé dans cette idée. »

Ce passage caractérise bien la situation religieuse en Russie.

Quant aux sentiments personnels dont est animé l'auteur de cette correspondance, ils nous sont révélés par cette belle profession de foi, écrite le 29 novembre 1892 :

« Je vois en l'union avec Pierre un dogme nécessaire au salut, et je regarde tous ceux qui se séparent ou se sont séparés volontairement de Rome, ou maintiennent cette séparation, comme coupables et ennemis de Notre-Seigneur, qui a dit : « *Multi ab Oriente et Occidente venient et recumbent cum Abraham et Isaac et Jacob in regno cælorum.* » (S. MATH. VIII, 11) ; et encore : « *Tu*

*es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* » Ainsi, c'est évident, le monde entier, l'Orient comme l'Occident doivent reconnaître le seul Pasteur, qui est celui auquel Notre-Seigneur a dit : « *Pasce agnos meos* », et la vraie Église est celle qui est fondée sur cette pierre qui est *Pierre* ! »

Il écrit encore, le 28 décembre suivant :

« C'est avec l'autorisation et la bénédiction de mon confesseur que je m'engage de nouveau à me consacrer à l'œuvre de l'union. Je m'y suis déjà engagé devant Dieu, le jour même de ma première messe. Chaque fois que je la dis, je la dis dans cette intention, et chaque fois, je fais mémoire du Pape. Quand je n'avais encore que l'âge de seize ans, j'ai signé le Symbole du Concile de Trente, que j'ai soigneusement copié et traduit en slavon. A présent, j'affirme de nouveau ma croyance par écrit. »

Ce prêtre animé de l'esprit de Dieu trace enfin un vrai programme des matières à traiter par les écrivains catholiques, au nombre desquels il se compte lui-même, pour éclairer et convaincre ses frères, les membres de l'Église russe.

« Il faut commencer, dit-il, par détruire les calomnies qui ont cours contre l'Église romaine.

« Puis, il faut prouver qu'elle contient la foi orthodoxe, catholique, intacte et conforme à l'Écriture Sainte, aux Pères et aux Conciles œcuméniques.

« Il faut prouver ensuite qu'elle est la même qu'avant la séparation, et que la faute qui amena cet événement n'est pas de son côté.

« Puis, il faut dire que, dans les tentatives d'union, ce ne furent pas les Grecs qui jouèrent le beau rôle.

« Il faut enfin prouver que l'ignorance seule ou des

vues antichrétiennes et politiques nous tiennent séparés du centre ecclésiastique. En effet, tous les saints, toutes les autorités morales, nos livres liturgiques eux-mêmes confessent l'Union avec Rome et la foi catholique telle qu'elle est professée à Rome : *Ubi Petrus, ibi Ecclesia*. Suis-je dans l'erreur? »

Il n'est personne parmi nous, Messieurs, qui n'accueille avec joie ces signes avant-coureurs, espérons-le, d'une union religieuse tant désirée avec une nation déjà si sympathique à la France.

La Russie est une puissance conservatrice et forte; l'avenir lui paraît réservé. Et qui ne voit quel immense surcroît d'influence lui serait acquis du coup, si elle faisait partie de la grande famille catholique! Aussitôt tomberait la muraille qui sépare la Russie de l'Europe occidentale; des millions de catholiques lui tendraient les bras, ravis de voir un grand empereur chrétien marcher, la main dans la main, avec le grand Pontife, Vicaire de Jésus-Christ, dont il serait devenu le protecteur temporel, lui permettant de remplir librement sa sublime mission de Pasteur et docteur de l'unique troupeau du Christ! Les temps de Charlemagne seraient revenus.

II. — J'en viens, Messieurs, pour terminer, au rôle qui paraît réservé aux moines, et surtout aux moines noirs, dans l'œuvre de l'union des Églises.

Personne n'ignore que le clergé monastique a toujours occupé dans les Églises orientales une place prépondérante. Les Basiliens et les Bénédictins paraissent appelés aujourd'hui à relever les traditions glorieuses du monachisme en Orient. Tous ceux qui connaissent ces contrées ont pu constater combien le moine noir est



sympathique à l'Oriental. Le moine noir catholique doit donc s'employer aujourd'hui à servir de trait d'union entre l'Occident et l'Orient. Vêtu de la livrée chère aux Orientaux, marchant sous la bannière des Patriarches Basile et Benoît, dont les noms sont vénérés en Orient comme en Occident, pratiquant la vie religieuse à la manière dont l'ont toujours vu pratiquer les Orientaux, n'hésitant pas à adopter les rites vénérables de l'Orient, là où les circonstances le demandent, rites que l'Église romaine a toujours aimés et protégés, ils établiront en Orient, quand l'heure sera venue, de grands foyers de vie monastique et catholique à la fois, de science ecclésiastique et profane, d'éducation, d'enseignement, de prédication, d'où se répandront dans ces contrées si chères à tous les cœurs chrétiens une foi pure et une science éclairée.

Déjà les Basiliens se préparent à cette œuvre, dans leur antique abbaye grecque de Grotta-Ferrata, près de Rome ; ils élèvent une jeune génération de moines destinés à l'Orient.

Les Bénédictins, Dieu le veuille, les suivront bientôt. Tel est le désir de notre glorieux Pontife Léon XIII ; c'est là l'un des motifs qui lui font élever en ce moment sur l'Aventin la vaste abbaye de Saint-Anselme ; il veut voir sortir de là des ouvriers évangéliques pour l'Orient, ainsi qu'il l'a dit et écrit publiquement.

Ah ! Messieurs, soyons tous et toujours dociles à cette voix bénie du Pontife Suprême. Quand il parle, écoutons-le avec respect, quand il nous invite au travail, volons-y. On nous dit qu'il va de nouveau parler à l'Orient, au monde catholique ; préparons nos cœurs à recevoir cette parole, qui sera, à n'en pas douter, une

parole de paix. Alors, nous, ses enfants, nous n'aurons plus qu'à nous taire et à recueillir des lèvres de Pierre les règles qu'il nous tracera, les enseignements qu'il nous donnera ; et, sous son égide paternelle, tous, nous travaillerons, nous conformant à ses vues, à l'œuvre chère à son cœur de l'*Union des Églises*.

Voici la conclusion que je propose à l'assemblée :

*Le Congrès émet le vœu de voir les écrivains, les orateurs et tous les catholiques en général, s'inspirer de la plus grande charité et estime à l'égard des Orientaux non unis, dans leurs écrits, discours et conversations.*

*Il désire que le nom de Schismatiques, dont les Orientaux se sentent offensés, soit toujours remplacé par celui de non unis.*

---

## LES VŒUX DU CONGRÈS DE JÉRUSALEM

Par le R. P. CHARMETANT.

---

ÉMINENCES,  
MESSEIGNEURS,  
MESSIEURS,

Votre vénéré Président, M<sup>gr</sup> l'Évêque de Liège, nous disait incidemment hier qu'une des sections les plus importantes de ce Congrès était celle qui avait pour mission d'étudier quelles seraient les *suites à donner au Congrès de Jérusalem*, en vue de l'union des Églises, pour répondre au vœu suprême de Notre-Seigneur, qui, quelques heures avant de mourir, et au moment d'instituer l'adorable Eucharistie, résumait toute sa sublime prière à son père dans cette formule testamentaire : *ut unum sint...*, qu'ils soient *un*, comme vous et moi ne sommes qu'*un* ! A Jérusalem, après avoir assisté aux inoubliables journées historiques dont M<sup>gr</sup> Péchenard nous parlait si éloquemment hier, après avoir entendu d'intéressantes discussions et de savants rapports, le Congrès émettait des vœux qui sont la vraie base des suites à donner au Congrès de Jérusalem et des moyens à employer pour obtenir l'union des Églises.

Ces vœux concernent : le développement des Écoles pour l'éducation des générations nouvelles ; la création de Séminaires orientaux pour la formation d'un bon clergé indigène dans les différents rites ; la nécessité de venir plus efficacement en aide aux Églises orientales ; le maintien des honnes relations établies par le Congrès

entre Orientaux et Occidentaux ; le développement *d* pèlerinages, des publications qui s'occupent des questions religieuses orientales, en vue de l'unité, et *enfin* des associations de prières pour l'union des Églises.

Je passerai sommairement en revue ces divers moyens indiqués par les vœux émis à Jérusalem, pour m'appuyer davantage sur l'Œuvre des *Écoles et des Séminaires indigènes*, parce que ce sont les deux œuvres les plus capables d'amener la réalisation des vœux du Congrès et des désirs réitérés de Léon XIII.

I. — Toutes les nations de la terre ont ressenti le bienfait des hautes sollicitudes du grand Pape que Dieu a donné à son Église ; mais il en est deux qui sont l'objet de ses attentions plus suivies : c'est la France et c'est l'Orient.

Dès les premiers jours de son pontificat, le regard de Léon XIII s'est tourné avec tendresse vers ce pauvre Orient, berceau de notre foi, et vers ces grandes Églises jadis si illustres et si fécondes, et aujourd'hui si désolées. Il a pris en pitié ces cent millions de chrétiens dissidents qui ont la même foi et les mêmes sacrements que nous et qui ne sont séparés du catholicisme que par des préjugés ou par une organisation politique, sociale et ecclésiastique, que l'Occident ne comprend plus ou qu'il condamne le plus souvent sans la connaître.

Il y a quelques jours à peine, dans son admirable Encyclique du 20 juin, où l'on remarque un si sincère désir de cette pacification qui est l'idée maîtresse de tout son règne, Léon XIII se tourne de nouveau vers les Orientaux, et, après avoir rappelé les rapports de cordialité que le Congrès de Jérusalem avait suscités entre

Occidentaux et Orientaux, il adresse à ces derniers le plus paternel et le plus pressant appel à l'union : « Considérez bien ce que nous vous demandons, leur dit-il, pesez-le mûrement devant Dieu : nous vous DEMANDONS LE RAPPROCHEMENT ET L'UNION : nous entendons une union parfaite et sans réserve. » Puis il ajoute aussitôt : « L'union véritable entre les chrétiens est celle qu'a voulue et instituée Jésus-Christ, et qui consiste dans l'unité de foi et de gouvernement ; mais il n'est rien qui soit de nature à vous faire craindre, comme conséquence de ce retour, une diminution quelconque de vos droits, des privilèges de vos patriarchats, des rites et des coutumes de vos Églises respectives, car il fut et il sera toujours dans les intentions du Siège apostolique, comme dans ses traditions les plus constantes, d'avoir égard, dans une large mesure, à ces coutumes. Tout au contraire, que l'union vienne à se rétablir, et il sera certainement merveilleux le surcroît de luxe et de grandeur qui, sous l'action de la grâce divine, en rejaillira sur vos Églises. »

On ne saurait trop admirer, Messieurs, l'opportunité et la sagesse de ces graves paroles. Les deux points que Léon XIII précise si nettement, il est essentiel de bien les établir, afin de rassurer les Orientaux. En effet, par suite de circonstances qu'il serait trop long et peut-être délicat de rappeler ici, les Églises dissidentes redoutent par dessus tout l'intrusion dans leurs affaires de l'élément latin. Elles tiennent essentiellement à leur autonomie, à leurs coutumes, à leur discipline spéciale, en un mot, à tout ce qui constitue leur rite. Or, chez les Orientaux, le rite c'est la nationalité ; c'est en quelque sorte ce que le drapeau est pour nous, Occidentaux. Voilà pourquoi ils y tiennent tant, voilà pour-

quoi ils sont très ombrageux contre tout ce qui pourrait y porter la plus légère atteinte.

C'est là, Messieurs, et pas ailleurs, la vraie source des divisions qui existent entre eux et nous. Si l'on étudie les causes du schisme, on constate qu'il s'est produit à l'occasion d'une discussion théologique très subtile ; mais c'est là le prétexte, car, en réalité, la cause déterminante a été non la question théologique, mais une question de suprématie ; et, aujourd'hui surtout, même parmi les dissidents lettrés, on n'en trouverait pas un sur mille qui serait en état de discuter sérieusement sur la *procession du Saint-Esprit*. Cette question, jadis irritante, leur échappe presque complètement aujourd'hui. Par contre, il n'en est pas un seul qui, confondant *latinisme* avec *catholicisme*, déclare qu'il ne veut pas changer de religion parce qu'il veut garder sa nationalité.

C'est là, assurément, un concept qui échappe à ceux qui ne connaissent pas les choses de l'Orient. En Occident, nous comprenons très bien qu'on puisse être catholique, tout en étant Anglais, Belge, Français, Allemand, Italien, Espagnol ; mais, en Orient, la vie religieuse est tellement identifiée à la vie civile, et réciproquement, que les deux n'en font qu'une : Un Arménien ou un Chaldéen, par exemple, ne se dit pas Chaldéen ou Arménien parce qu'il habite un territoire séparé, sous un gouvernement distinct, avec une législation spéciale. Non ! l'un et l'autre se proclament sujets turcs et professent pour le gouvernement du Sultan la plus grande, la plus complète fidélité. S'ils se disent Arméniens ou Chaldéens, c'est parce qu'ils prient dans la langue arménienne ou chaldéenne, et qu'ils assistent aux cérémonies du rite qui est spécial à leur nation. Celui qui passe

d'un rite à un autre est donc considéré, sinon comme un apostat, au moins comme un transfuge, et une note infamante est imprimée à cette sorte de désertion.

Ce sont là des subtilités, si l'on veut, mais des susceptibilités très réelles, et j'ajoute : très légitimes, quand on connaît bien l'état politique et social de l'Orient, que nous avons pour devoir de respecter. Le Saint-Siège l'a si bien compris qu'il renouvelle, presque à chaque pontificat, la défense de passer d'un rite dans un autre, au point qu'un Oriental ne peut passer au rite latin sans qu'une autorisation formelle lui en ait été accordée par le Saint-Siège lui-même.

Cette disposition, inflexiblement maintenue à Rome, est d'autant plus sage qu'elle nous permet d'établir par des faits, aux yeux des Orientaux, que l'autorité du Pontife romain n'a et ne peut avoir pour eux rien d'absorbant ni de contraire à la discipline ou aux privilèges séculaires des Églises orientales ; que la papauté, comme l'a si bien définie Son Éminence le cardinal Langénieux dans son magistral discours d'ouverture du Congrès de Jérusalem, *que la Papauté n'est ni grecque, ni latine*, MAIS UNIVERSELLE, et que le Pape, au lieu d'être un dominateur pour ses Églises d'Orient, sera au contraire le plus fidèle et le plus puissant protecteur de leur autonomie, de leurs usages vénérables, de leur existence politique et sociale.

Ce n'est que lorsque les Orientaux auront bien compris ces vérités et ces faits que l'Union pourra se faire pratiquement ; et l'Union seule pourra rendre à ces pauvres Églises, aujourd'hui si désolées, et comme cristallisées dans leur schisme millénaire, la gloire et la fécondité des anciens jours.

**II. —** Mais quels moyens pratiques avons-nous de faire pénétrer ces vérités chez les Orientaux, de façon à les amener enfin à l'Union ?

Ces moyens, indiqués, je le répète, par les vœux acclamés au Congrès de Jérusalem, peuvent se réduire à deux :

1° Travailler à la diffusion de l'idée catholique en Orient par l'École, par la formation d'un bon clergé oriental dans nos Séminaires indigènes, et par la Presse ;

2° Faire mieux connaître les choses d'Orient à l'Occident, qui les ignore, surtout ce qui constitue l'organisation spéciale, les privilèges, les *préjugés* si l'on veut, des Églises et des nationalités orientales.

Les préjugés ! ah ! Messieurs, voilà, entre Orientaux et Occidentaux, une barrière que mon expérience de vingt-cinq années de travaux me révèle comme mille fois plus difficile à renverser que l'erreur elle-même. L'erreur, on peut la combattre par la parole, par la discussion, par l'exposition lumineuse de la vérité ; mais avec les préjugés invétérés de races, de religion, de nationalités, d'éducation, comme ceux qui, depuis plus de mille ans, séparent de Rome les Orientaux, toute discussion est inutile, la prédication doit sortir de l'ordinaire. Ce n'est qu'à la longue qu'on peut les faire disparaître, et pour cela, il n'y a que deux moyens : la charité, une charité douce, patiente, prévenante, vis à vis des adultes, et l'éducation des enfants, par l'École, qui transforme peu à peu les générations nouvelles et leur donne d'autres idées, d'autres sentiments, d'autres points de vue.

Léon XIII l'a si bien compris qu'il ne manque jamais, dans les audiences qu'il accorde aux Missionnaires



d'Orient, de réclamer d'eux la création de nombreuses Écoles, en même temps qu'il recommande, en toutes circonstances, à la charité des fidèles l'Œuvre spécialement établie par le Saint-Siège pour recueillir les aumônes destinées à soutenir les Écoles d'Orient.

Ces Écoles, notre Œuvre en compte aujourd'hui près de huit cents, répandues dans tout le Levant, et ce chiffre pourrait être considérablement augmenté si nous pouvions répondre aux demandes nombreuses qui sont adressées de tous côtés, par les populations indigènes, à notre clergé uni et aux vaillantes congrégations religieuses qui travaillent en Orient. Malheureusement, les ressources nous font défaut, et nos pauvres Missionnaires sont dans la douloureuse situation du moissonneur qui voit sa récolte compromise ou ravagée, parce qu'il n'a pas les fonds nécessaires pour la faire entasser dans ses greniers !

Si donc nos ressources sont insuffisantes, même pour maintenir ce qui existe déjà, comment pouvons-nous songer à fonder des écoles nouvelles dont le besoin, chaque jour plus pressant, se fait sentir partout ? C'est à la charité catholique à résoudre ce problème, car « il n'y a pas d'illusion possible, écrit le P. Michel dans son récent ouvrage, *l'Orient et Rome* (1) ; il faut que des écoles catholiques s'élèvent partout pour combattre partout la propagande protestante, sous peine de voir l'Orient chrétien devenir la proie des sectes qui, elles, ne manquent jamais de ressources pour répandre le poison de l'erreur, au profit de l'influence anglaise, qui représente là-bas le protestantisme, et au détriment de l'influence française qui y représente le catholicisme ».

(1) Page 339.

C'est pour cela que le Congrès de Jérusalem, pénétré de ces besoins et s'inspirant des saints désirs du Pontife suprême, a émis le vœu : « Que les Écoles catho-  
« liques de l'Orient, destinées à sauvegarder la foi des  
« enfants si aimés de Jésus, soient développées là où  
« elles existent, créées où elles n'existent pas encore, et  
« que, pour atteindre ce résultat capital, l'*Œuvre des*  
« *Écoles d'Orient*, tant de fois bénie par Pie IX et par  
« Léon XIII, soit propagée et plus abondamment se-  
« courue. »

L'École est donc, en Orient, le moyen le plus efficace pour faire pénétrer l'idée catholique dans ces masses et pour attirer à nous les générations nouvelles, en les instruisant et en les élevant dans les idées d'union. Mais nous ne devons pas oublier que, par ce moyen, notre action ne s'exerce qu'en détail sur les indigènes : nous ne les gagnons, pour ainsi dire, qu'un à un ; tandis que, dans nos Séminaires, nous formons, pour chaque rite, de futurs pasteurs qui créeront eux-mêmes leurs troupeaux.

Connaissant mieux que nous, non seulement la langue, mais surtout les coutumes, les usages, les idées, la vie intime de leurs frères, ils seront mieux préparés et plus aptes à les gagner, quand ils auront puisé auprès de nous, dans nos séminaires indigènes, la science, la vertu, la flamme apostolique et le dévouement au Saint-Siège et à l'unité romaine.

Chaque rite possède aujourd'hui son séminaire indigène. C'est au cardinal Lavigerie que revient l'honneur d'avoir fondé le premier, il y a quinze ans, à Sainte-Anne de Jérusalem, pour la formation d'un bon clergé oriental de rite grec melchite.

Depuis, les Dominicains ont établi à Mossoul un sémi-

naire syro-chaldéen ; les Lazaristes ont, à Ourmiah, un séminaire chaldéen pour la Perse, et près de Salonique un séminaire bulgare ; les Capucins ont, à Saint-Louis de Péra, à Constantinople, un séminaire oriental pour les différents rites, de même que les Pères de l'Assomption ont celui de Phanaraki, sur le Bosphore, et un séminaire bulgare à Caragatebe, près Andrinople. Enfin les Jésuites ont au Caire un séminaire pour les coptes, et, à Beyrouth, un séminaire oriental auprès de leur belle Université.

On le voit, tous les rites et toutes les régions, sauf une, sont pourvus de séminaires indigènes. L'Asie-Mineure, en effet, n'a pas de séminaire grec pour la formation de prêtres hellènes. Il est particulièrement urgent d'en créer un, soit à Smyrne, soit dans l'Archipel. Il n'y a que deux ou trois prêtres hellènes catholiques, de langue et de rite grecs ; si donc quelques groupes importants d'Hellènes demandaient à se faire catholiques, en ce moment, il serait impossible de les recevoir, car on n'aurait pas de prêtres à leur donner. D'ailleurs, le mouvement de retour cesserait aussitôt, si on n'avait pas un clergé indigène catholique à mettre à la tête du troupeau qui demanderait à rentrer dans l'union.

C'est ce qui est arrivé pour les Bulgares, en 1864-62, lorsque ce peuple, presque tout entier, demanda, pour des motifs politico-religieux qu'il serait trop long de rappeler, à rentrer dans l'unité catholique. Ce mouvement, qui était à peu près général, fut brusquement arrêté parce qu'on n'avait pas de prêtres catholiques bulgares à leur donner. Depuis, les Lazaristes, les Pères de l'Assomption et les Résurrectionnistes se sont mis à l'œuvre avec le plus ardent et le plus pur dévouement apostolique ; mais, malgré tout leur zèle, ils n'ont

encore obtenu que des résultats partiels, et au prix de quels sacrifices, de quelles dépenses !... Eux seuls pourraient le dire.

Cette nécessité d'avoir, en Orient, dans chaque rite, un clergé nombreux et capable, sérieusement formé à la vie sacerdotale et apostolique, a été confirmée par Léon XIII, il y a un an, dans la forme solennelle d'une encyclique qui ordonnait la création de Séminaires indigènes dans les Indes orientales.

Dans sa haute sollicitude pour toutes les Églises, et en vue d'assurer l'avenir des chrétientés nouvelles, le Pontife suprême veut que, dans toutes les missions, les prêtres étrangers, les missionnaires, s'appliquent plus spécialement à la formation d'un bon clergé indigène.

Voici les principaux passages de cet important document, qui s'applique, point par point, et *a fortiori*, à l'œuvre que nous poursuivons en Orient, pour doter chaque rite, chaque nation, d'un clergé oriental sérieusement formé à la vie sacerdotale :

« La conservation de la foi catholique chez ces peuples n'est pas assurée et la propagande restera incertaine, tant qu'ils n'auront pas un clergé *indigène* préparé aux charges sacerdotales, qui non seulement vienne en aide aux missionnaires étrangers, mais qui puisse gérer lui-même les intérêts du Christianisme dans leur propre patrie.

« Telle était la pensée de saint François Xavier : il niait qu'on puisse solidement établir le Christianisme dans l'Inde, sans le concours constant de prêtres indigènes pieux et actifs.

« Ce qu'il comprit si bien s'explique facilement : beaucoup d'obstacles contrarient le labeur des mis-

« sionnaires qui viennent de l'Europe, surtout l'igno-  
« rance de la langue indigène, qu'il est très difficile  
« d'apprendre, et la nouveauté des institutions et des  
« mœurs, auxquels on ne s'habitue qu'avec le temps ;  
« de telle sorte que les *missionnaires européens restent*  
« *toujours des étrangers au pays*. C'est pourquoi, alors  
« que le peuple s'en remet difficilement à des étrangers,  
« il est clair que l'apostolat des prêtres indigènes sera  
« de beaucoup plus fructueux, car ils connaissent à  
« fond les goûts, le caractère, les mœurs de leur race.  
« Ils sauront le moment de parler, il sauront le moment  
« de se taire ; enfin, des indigènes peuvent se mêler  
« aux autres indigènes sans aucune méfiance. Il est à  
« peine utile de dire combien ce point sera important,  
« surtout dans les questions brûlantes.

« Il importe ensuite de remarquer que les mission-  
« naires venus de l'étranger sont de beaucoup trop peu  
« nombreux pour suffire aux groupements chrétiens  
« qui existent déjà.

« Mais si déjà les missionnaires ne peuvent suffire  
« aujourd'hui aux soins des âmes, que sera-ce plus tard,  
« quand le nombre des chrétiens aura augmenté, car il  
« ne faut pas espérer que le nombre de ceux que l'Eu-  
« rope envoie augmente en proportion. Donc, si l'on  
« veut établir, espérons-le, pour toujours, le nom chré-  
« tien dans ces vastes régions, il est nécessaire de choi-  
« sir des indigènes qui, après une sérieuse préparation,  
« s'acquitteront des charges et fonctions sacerdotales.

« En troisième lieu, il ne faut pas oublier ce qui est  
généralement en dehors de toute vraisemblance, mais  
qui, cependant, personne ne pourrait le nier, peut  
arriver : il peut survenir, en Europe ou en Asie, des  
circonstances telles qu'elles obligent les missionnaires

« étrangers à abandonner ces régions par force et nécessité. Alors, s'il n'y a pas de clergé indigène, qui pourra sauver la religion, personne ne pouvant plus administrer les sacrements ni donner une direction? L'histoire des Chinois, des Japonais et des Éthiopiens dit assez haut ce qu'il adviendrait.

« Par exemple, plus d'une fois, chez les Japonais et les Chinois, à la suite des haines et des persécutions qui s'abattirent sur le nom chrétien, tandis que les prêtres étrangers étaient tués ou jetés en exil, la violence des ennemis épargna les prêtres indigènes: ceux-ci, connaissant parfaitement la langue et les mœurs de leur patrie, forts de leurs liens de parenté et d'amitié, eurent toute facilité, non seulement de rester dans le pays, mais de gérer les intérêts religieux et de remplir librement, dans toutes les provinces, les devoirs qui concernent la direction des âmes. Tout au contraire, en Éthiopie, où l'on comptait déjà environ deux cent mille chrétiens, quand les missionnaires européens furent tués ou chassés, l'orage subit de la persécution détruisit le fond en comble le fruit d'un long travail.

« Enfin, il faut jeter un regard sur le passé, et ce qui fut autrefois utilement établi, il faut le conserver religieusement. Déjà, les apôtres, dans l'accomplissement de leur mission, commençaient par enseigner les préceptes chrétiens à la multitude, et bientôt ils choisissaient quelques hommes pour les élever au sacerdoce et jusqu'à l'épiscopat.

« Tel fut l'usage établi et suivi par les apôtres. Les Pontifes romains ne manquèrent pas de suivre leur exemple, et ils ordonnèrent aux hommes apostoliques de faire tous leurs efforts, dans les régions où l'as-

« semblée des chrétiens était assez nombreuse, pour  
« recruter le clergé parmi les indigènes.

« Afin de conserver intacte, de propager davantage le  
« nom chrétien dans ces contrées, il est donc nécessaire  
« d'élever des indigènes au sacerdoce. Ils pourront eux-  
« mêmes, n'importe à quelle époque, distribuer facile-  
« ment les sacrements et rester à la tête de leurs fidèles. »

En lisant ces instructions si formelles et si précises de Léon XIII pour la formation d'un bon clergé indigène dans les pays de mission, on comprend mieux l'absolue nécessité d'avoir, dans chacun des rites orientaux, des pasteurs zélés, vertueux et instruits qui assureront l'union des Églises dissidentes. Le prêtre indigène connaît mieux que le prêtre latin la langue, les usages, les préjugés ou les répugnances de ses compatriotes, et il lui sera plus facile qu'à nous de les gagner à la cause catholique.

Entrant pleinement dans cette voie, le Congrès de Jérusalem a formulé ainsi son cinquième vœu :

« Que des Séminaires où sera formé un clergé oriental  
« de liturgie, de coutumes et d'usages, soient établis  
« pour chacun des rites, sur place, autant que possible ;  
« et que les établissements de cette nature déjà exis-  
« tants soient encouragés et soutenus, afin que, nou-  
« veaux cénacles, ils donnent à l'Orient les apôtres qui  
« lui feront retrouver son antique splendeur. »

Le troisième moyen de propagande de l'idée catholique en Orient, c'est la Presse. C'est par elle qu'on peut répandre auprès des adultes du rite oriental les idées d'Union. Différentes publications paraissent en France, toutes méritent d'être encouragées ; mais je dois signaler plus particulièrement à votre sollicitude le seul journal catholique de langue grecque qui paraisse en

Orient. C'est l'Ἀνατολή, de M. Nicolas Calavasi, à Syra. Cette feuille est menacée de disparaître, parce que son zélé directeur ne peut réaliser, chaque année, les huit ou dix mille francs qui lui sont nécessaires pour la faire vivre. Il aurait besoin d'être aidé, et c'est d'autant plus désirable que si ce vaillant journal doit cesser de paraître, nous n'aurons plus aucun moyen d'atteindre les dissidents de langue grecque pour vulgariser parmi eux les idées favorables à l'Union.

Et maintenant que nous avons indiqué les principaux moyens de propagande parmi les Orientaux, nous serait-il permis de traiter ici la question plus délicate de la propagande à faire parmi nous pour amener les Latins à mieux connaître nos frères d'Orient et leurs antiques liturgies? — Nous déplorons à bon droit le préjugé qui met en garde les Orientaux contre nous, et nous estimons que ce préjugé disparaîtrait bien vite s'ils nous connaissaient mieux.

Avouons-le, cet argument peut être retourné contre nous, Occidentaux. Nous ne connaissons point ces Églises d'Orient; nous ignorons en quoi consistent leurs rites vénérables, puisqu'ils remontent presque aux temps apostoliques. Nous ne savons presque rien de leurs belles liturgies, de leur antique discipline, de leur constitution politique et sociale, de tout ce qui pourrait enfin nous permettre de leur faire plus de bien, en les connaissant mieux.

Et cependant les événements se précipitent. Dieu semble les multiplier à dessein pour nous montrer que peut-être les temps sont proches où cette question de l'Union des Églises sera sérieusement posée : hier, c'était le Congrès de Jérusalem; aujourd'hui, c'est le



rapprochement de la Russie et de la France qui semble vouloir s'accomplir en dépit de tous les obstacles, et par une force inconnue que rien n'arrête !

Ah ! la Providence a son heure, et son heure peut bientôt sonner. C'est à nous à être prêts ! d'autant plus que, chez le peuple russe, ses aspirations, même politiques, sont toujours des aspirations religieuses que notre France officielle ne comprend pas assez, mais dont nous devons tenir compte. Pour ne citer qu'un fait entre mille, avez-vous remarqué l'adresse envoyée par les dames russes aux dames françaises, à l'occasion des fêtes de l'an passé, et dans laquelle elles proposaient d'unir les femmes des deux pays par une *ligue de prières*, la ligue de l'*Ave Maria*, commune aux deux Églises ?

Étudions donc la Russie, sa situation religieuse et sociale, son système de gouvernement, et nous verrons que bien des choses qui nous surprennent peuvent s'expliquer.

Pourquoi n'établirait-on pas, dans les Séminaires et les Universités catholiques, sinon un cours spécial du droit canon et des liturgies orientales, mais au moins quelques leçons traitant ces questions spéciales, afin de permettre à notre jeunesse de répondre à l'appel de Dieu, s'il se produit bientôt ?

Je le répète, Messieurs, ne nous laissons point surprendre par les événements providentiels qui se précipitent. Soyons, comme toujours, le soldat de Dieu, ou son missionnaire, si, ce qui n'est point impossible, Dieu veut encore se servir de la France, pour faire ce grand et nouveau *geste* dans le monde !

---

1

# ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

---

## PROCÈS-VERBAL

La séance s'ouvre par la prière. Sont présents au Bureau :

Le cardinal LANGÉNIEUX, président d'honneur.

Le cardinal Lecot, archevêque de Bordeaux ; M<sup>sr</sup> Doutre-loux, évêque de Liège ; M<sup>sr</sup> Stonor, archevêque de Trébizonde (*latin*) ; M<sup>sr</sup> Marmarian, archevêque de Trébizonde (*arménien*) ; M<sup>sr</sup> Hoyek, archevêque d'Arca, vicaire de Sa Béatitudo le Patriarche des Maronites d'Antioche et de tout l'Orient ; M<sup>sr</sup> Duval, évêque de Soissons ; M<sup>sr</sup> Potron, évêque de Jéricho ; R. P. Dom Augustin, abbé d'Igny ; M<sup>sr</sup> Péchenard, M<sup>sr</sup> Cauly, M<sup>sr</sup> Juillet, protonotaires apostoliques ; M<sup>sr</sup> Puyol, vicaire général de Beauvais ; M<sup>sr</sup> Cartuyvels, prélat de la Maison de Sa Sainteté, vice-recteur de l'Université de Louvain ; Le R. Archimandrite Homsy, représentant de Sa Béatitudo le Patriarche grec catholique ; R. P. Charmetant, directeur de l'Œuvre des Écoles d'Orient ; M<sup>sr</sup> Bernard, vicaire apostolique ; M. l'abbé Garnier ; le R. P. Michel ; le R. P. Bailly ; M. Paul Leconte ; M. Léon Harmel ; M. le vicomte de Damas ; le R. P. Dehon ; R. P. Jérôme, franciscain ; M. le chanoine Lémann ; M. le Dr Guérmonprez, de Lille ; plusieurs Religieux, Jésuites, Capucins, Bénédictins, Prémontrés, etc., etc.

Huit cents personnes environ assistaient à la réunion.

**Son Éminence** dit que le but du Congrès est notre sanctification, et que l'acte le plus efficace est la sainte communion. Pour faciliter les confessions, Monseigneur donne à tous les prêtres étrangers, ayant le droit de confesser dans leurs diocèses respectifs, la faculté d'absoudre à Reims pendant la durée de leur séjour.

Le R. P. Durand, des Prêtres du Très Saint Sacrement, dans une charmante causerie, fait part à l'Assemblée des

prières faites par les petits enfants et des sacrifices qu'ils se sont imposés pour le succès du Congrès. Nos enfants de Reims se sont surpassés.

Le **R. P. Bouet**, de Poitiers, lit un Rapport sur le *Saint Viatique et les Solidaires*. Les *Solidaires* sont une secte infernale dont les membres ont pris l'engagement de se faire enterrer civilement et de travailler à éloigner le prêtre des mourants. Une association de chrétiens s'est formée pour combattre les agissements de la secte impie : c'est l'*Archiconfrérie de la Bonne Mort*, à laquelle il engage les chrétiens à s'affilier.

**M. Le Conte**, de Paris, ancien magistrat, membre très actif, parle sur la *Participation de la Société de Saint-Vincent de Paul aux œuvres eucharistiques*.

La parole est ensuite donnée à l'un des professeurs de l'Institut catholique de Lille, **M. le Dr Guermonprez**, dont la vibrante allocution a conquis toutes les sympathies de l'auditoire. Le savant docteur parle à l'aide de simples notes.

Le Comité du Congrès regrette vivement que cette harangue improvisée, si pleine de foi, d'élan chevaleresque et de véritable éloquence, et d'ailleurs nourrie de faits et de chiffres, n'ait point été sténographiée. Privés de ce secours, nous avons prié M. le Dr Guermonprez de vouloir bien reconstituer, pour le *Compte rendu* du Congrès, ce discours émouvant et plein d'édification.

L'éloquent orateur, soit modestie excessive, soit obstacle venu de ses graves et multiples occupations, ne nous a point donné cette satisfaction, que tous eussent désirée.

Nous en sommes réduits à donner le squelette tout aride d'un discours plein de charme et de vie.

Et d'abord, M. le Dr Guermonprez le rappelle avec une noble fierté : « Lille a été le siège du premier Congrès eucharistique, et c'est dans la chapelle de l'Institut catholique, fréquentée par les élèves, que le Très Saint Sacrement a été exposé. C'est donc en réalité dans la chapelle de l'Université lilloise que les Congrès eucharistiques ont pris naissance, pour s'en aller ensuite — de fil en aiguille — à travers

l'Europe et jusqu'à Jérusalem, pour revenir à Reims. Ce fait a porté bonheur aux Facultés de Lille, qui depuis lors ont grandi à travers les orages, soutenues et bénies par le Dieu de l'Eucharistie qui y est aimé et adoré par les maîtres comme par les étudiants. Ayant avec elle Celui qui commande aux vents et aux tempêtes, cette belle et vaillante institution ne pourra donc que prospérer et grandir.

« Non seulement l'Institut a sa chapelle ; mais chacune des *Maisons de famille* a aussi son oratoire, son autel, son tabernacle. Jésus-Christ, en son sacrement, en est en quelque sorte le Maître et le Père. Chacune aussi a sa *Congrégation* ; les Membres aiment à se grouper sous la protection tout aimable et tout efficace de la Vierge Marie, gardienne de l'innocence et de la vertu.

« L'Eucharistie est très honorée par nos étudiants ; les communions sont nombreuses et fréquentes et les adorations diurnes et nocturnes très suivies, et c'est pour nos étudiants une force contre les tentations du dehors.

« Les professeurs donnent l'exemple et considèrent comme la meilleure source de leurs lumières et de leur influence cette divine Eucharistie à laquelle saint Thomas se reconnaissait redevable de toute sa science, et saint Bonaventure de son amour pour Dieu et de sa charité pour ses frères.

« Comment nos étudiants catholiques pourraient-ils échapper à cette sainte contagion de l'exemple et de l'amour pour Jésus-Christ ? . . . . Aussi bien, non contents de prêter le concours de leur présence aux fêtes eucharistiques de l'Institut et de la Cité de Lille, ils ont plusieurs fois délégué à Montmartre quelques-uns d'entre eux, pour les représenter à l'œuvre d'adoration et de réparation dont l'église du Vœu national est devenue le centre. Ils ont tenu à faire partie de cette France que la foi et le repentir ont jetée aux pieds du Sacré-Cœur : *Gallia pœnitens et devota* !

« Quand nos étudiants voient l'un de leurs camarades sur la pente du mal, il s'établit entre eux une sorte de conjuration qui consiste à prier, à communier, pour arracher leur frère au mal.

« C'est la *communion réparatrice* dans ce qu'elle a de plus touchant, de plus fraternellement héroïque!... Qui dira les périls conjurés, les repentirs provoqués, les retours accomplis par le merveilleux effet de cette conspiration de la prière et de la charité ?

« Une autre dévotion de notre Institut, qui brise le respect humain et unit les cœurs, les volontés et les vies dans un même sentiment de foi, de courage chrétien et d'énergie virile, c'est la présence de nos élèves aux *Processions du Saint Sacrement*. Qu'elles s'accomplissent dans le domaine de l'Institut ou dans les rues de la catholique cité, les professeurs et les étudiants y assistent en corps, donnant à la ville et à la province cet imposant spectacle de Français et de chrétiens voués à l'enseignement ou à l'étude de toutes les sciences humaines, et faisant humblement profession de croire au Mystère de l'Eucharistie, de l'adorer, et de vouloir la servir et la glorifier. »

Enfin, l'excellent Docteur passe ce qu'il appelle « *la recrue* de l'Université de Lille », et il nous signale : « 80 maîtres du corps universitaire et enseignant, et au cours de l'année scolaire qui s'achève, 543 étudiants, dont 270 appartenant à la faculté libre de médecine, et les autres aux facultés de théologie, des lettres, des sciences, et du droit, tous aimant Jésus-Christ, tous rêvant de rétablir son règne social sur la France qui est son héritage. »

« L'Institut de Lille a délégué au Congrès de Reims, — conclut le Dr Guérmonprez, — l'un de ses humbles mandataires, non point pour venir présenter des requêtes, ni solliciter des faveurs, mais pour saluer Jésus-Christ, roi de ce Congrès, et pour déposer l'hommage de sa vénération et de son respectueux dévouement aux pieds du Légat de Léon XIII à Jérusalem et de ses frères dans l'épiscopat, de l'Orient et de l'Occident. Cet hommage, je vous l'apporte, conclut l'orateur, au nom de l'Institut catholique de Lille et de tous ceux qui constituent aujourd'hui son armée, sortie de ses flancs, à savoir : 101 gradués en théologie, 447 licenciés et 35 docteurs en droit ; 44 licenciés et 6 docteurs ès-sciences ; 96 licenciés

1 docteur ès-lettres ; 366 docteurs en médecine et 152 officiers de santé. Cet hommage, je vous l'offre au nom des 1.000 étudiants qui, depuis sa fondation, ont passé par notre cher et glorieux Institut ! » (*Applaudissements prolongés.*)

**M<sup>re</sup> Doutreloux** remercie chaleureusement les deux rapporteurs qui viennent de se succéder, pour les consolantes déclarations qu'ils ont venus faire. La nation qui reçoit des conférences de Saint-Vincent de Paul, sur tous les points de son territoire, et de l'Institut catholique du Nord, de si nobles exemples et de si salutaires enseignements, n'est point une nation déshéritée : l'Eucharistie, qui est sa lumière et sa force, sera certainement son salut.

Le **R. P. Bailly**, sollicité de prendre la parole, édifie l'assemblée en rappelant le pèlerinage de Lourdes, où se fait avec tant d'édification la procession du T. S. Sacrement, qui chaque année produit des miracles, et le pèlerinage de Jérusalem, où s'accomplissent des actes de foi, si merveilleux, et de pénitence, si salutaires pour la France et pour l'Eglise.

Il est heureux de signaler l'achat qui vient d'être fait et l'appropriation qui s'exécute de la nef de *Notre-Dame du Salut*, bateau spacieux et solide qui servira désormais d'église ambulante, portant dans ses flancs le Tabernacle et l'Eucharistie, dressant chaque matin sur le pont l'autel du sacrifice. On y a ménagé un palais pour le Légat du Pape, une installation confortable pour de nombreux pèlerins. Le zélé et confiant — quelques-uns disent audacieux, — initiateur des pèlerinages de Terre-Sainte offre à tous les Membres du Congrès de Reims l'hospitalité de son navire. (*Applaudissements.*)

Le **R. P. Michel**, des Pères Blancs, nous ramène en Orient. Il donne lecture d'un travail très complet sur la *Situation actuelle des Églises unies d'Orient en face du schisme grec et du protestantisme*.

Tout ce rapport est à lire : nous aurions scrupule d'en faire l'analyse. Nos lecteurs voudront le parcourir et méditer au *Compte rendu*.

Avant de clore la séance, **M<sup>re</sup> Doutreloux** annonce la réponse faite au télégramme que le Congrès, à sa première séance, avait envoyé au Souverain Pontife.

C'est debout que tous les Congressistes ont écouté la réponse envoyée par Sa Sainteté Léon XIII, par le télégramme suivant :

*« A Son Ém. le Cardinal LANGÉNIEUX, Reims.*

*« Le Saint Père a lu avec une particulière satisfaction le télégramme de Votre Éminence ; l'affluence nombreuse des membres distingués du Congrès eucharistique lui cause une vive joie ; il en accueille les hommages avec bonheur, et il en conçoit le doux espoir que ce Congrès donnera une impulsion puissante aux idées et aux vœux sur l'Orient et l'Occident, qu'il a exprimés dans la dernière lettre apostolique aux Princes et aux Peuples.*

*« A cette fin, Sa Sainteté accorde avec une paternelle affection la bénédiction apostolique aux Cardinaux, aux Évêques, aux Prélats et à tous ceux qui font partie du Congrès.*

*« Cardinal RAMPOLLA. »*

Après cette lecture, qui a été écoutée avec les marques du plus religieux respect, on acclame Léon XIII, dont la sollicitude est toujours si paternelle et si tendre.

*Son Ém. le cardinal Langénieux* dit que demain une adresse sera spécialement signée pour remercier le Saint-Père.

La prière termine la séance : il est près de six heures et demie.

---



## LE SAINT VIATIQUE ET LES SOLIDAIRES

Par le R. P. BOUË, Jésuite, à Poitiers.

---

ÉMINENCES,  
MESSEIGNEURS,  
MESSIEURS,

« Béni soit Dieu le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, le Dieu de toute consolation (1) », du noble dessein qu'il a inspiré à l'illustre Évêque de Liège, de provoquer ces assemblées solennelles en l'honneur du Très Saint Sacrement de l'autel ; dessein aussitôt approuvé hautement par le Père commun des fidèles ; applaudi et accepté par nos Pontifes, nos prêtres et tous les vrais chrétiens. Preuve que cette grande œuvre venait à son heure. Quand, de nos jours, en effet, les hommes de tous les états et de toutes les professions forment des congrès pour traiter de leurs intérêts temporels, alors surtout que tant d'autres, inspirés par le génie de l'enfer, multiplient leurs conciliabules ténébreux, élaborent les projets les plus pernicioeux pour la religion et pour la société, dans le but avoué de ravir à Jésus-Christ ses adorateurs et d'élever sur les ruines de son Église l'empire de Satan, ne convenait-il pas que Notre Seigneur et Maître eût ses assemblées solennelles, ses panégyristes, ses apôtres, son parti, sa gloire ?

Elles sont utiles encore, ou mieux elles sont nécessaires, ces saintes assemblées, avec leurs doctes ensei-

(1) I. ép. aux Corinth., 1, 13.

gnements et leurs moyens pratiques, pour soustraire les chrétiens aux séductions de l'impiété contemporaine et les ramener au Dieu du tabernacle qu'ils ont abandonné. Car, c'est le Très Saint Sacrement de nos autels et surtout la sainte Communion qui a été de tout temps, et qui est spécialement de nos jours l'occasion des plus sanglants outrages pour le Dieu de l'Eucharistie, et la cause la plus commune, peut-être, de la perte éternelle des chrétiens sans cœur et sans foi, dont les uns le renient ou l'insultent, les autres le dédaignent et le repoussent.

I. — Ce Maître généreux, jaloux de notre bonheur nous invite, nous presse, que dis-je ? il nous fait un commandement exprès, sous la menace de la mort éternelle *de manger sa chair et de boire son sang*. (Joan. vi, 54.) L'Eglise, pour assurer la gloire de son céleste Époux et le salut de ses enfants, nous invite à son tour à participer souvent au divin banquet ; mais en même temps, voulant poser à l'indifférence et à la paresse une limite extrême, *par delà laquelle est la révolte et la mort*, elle porte un décret solennel, toujours en vigueur (du moins dans ce qu'il y a d'obligatoire), « que tout fidèle de l'un » et l'autre sexe, lorsqu'il a atteint l'âge de discrétion, « communie au moins à Pâques chaque année, sinon » qu'il soit exclu de l'Eglise pendant sa vie, et privé, à sa mort, de la sépulture chrétienne (1). » Mais elle ordonne aussi, *sous les mêmes peines* (et voilà le point qui doit nous occuper dans ce moment), de communier lorsqu'on est en danger de mort, c'est à dire dans un danger probable et prochain de mort.

Ces peines, il est vrai, ne sont que comminatoires,

(1) Conc. de Lat. 1215. Sess. XIII, can. 9°.

mais de tout temps, et jusqu'à nos jours, l'Église les a souvent infligées à ceux qui avaient refusé les derniers sacrements, et nous savons la puissance efficace qu'elles exerçaient sur le cœur des chrétiens, même les plus négligents de leurs devoirs religieux.

Pendant les deux premiers tiers de ce dix-neuvième siècle qui s'est ouvert aux retentissements des sarcasmes et des blasphèmes de Voltaire et s'est traîné pendant de longues années dans une indifférence glaciale pour toutes les choses de Dieu et de l'âme, il était rare de voir un chrétien repousser le prêtre de son lit d'agonie, sinon toujours par un reste de foi, du moins par la crainte d'une sépulture déshonorante. Et pendant plus de soixante ans, les convois *volontairement civils* étaient chose presque inouïe. Plus d'une fois même, on a essayé de violenter l'Église pour lui faire bénir des sépultures indignes.

Mais que les temps sont changés parmi nous depuis trente ans ! où nous voyons d'innombrables chrétiens, non seulement désertier à Pâques le banquet eucharistique, mais encore se priver volontairement du saint Viatique au moment de franchir le seuil de l'éternité et de tomber entre les mains du Dieu vivant. (Héb. x.) Les uns se privent du saint Viatique et des derniers sacrements par des délais coupables, les autres les repoussent par une impiété formelle ; d'autres enfin leur font une guerre satanique.

Des chrétiens honnêtes et croyants, mais étrangers aux devoirs les plus essentiels de la religion, des fidèles mêmes habitués à la communion, s'ils sont atteints d'une maladie grave, loin d'appeler à eux Jésus-Christ pour mettre en sûreté leur salut éternel, retardent de jour en jour et meurent souvent sans sacrements.

Ce qui est plus déplorable encore, et pourtant très fréquent, des médecins promettent la santé au malade qui porte déjà la mort dans son sein. Des familles chrétiennes, des épouses, des mères, par une fausse tendresse que j'appellerai cruelle, attendent pour avertir le prêtre que le malade soit à l'extrémité et même sans connaissance, de peur, disent-ils, de lui causer une pénible émotion... Ah ! l'infortuné !... il va éprouver une bien autre émotion au tribunal de Dieu ! et vous porterez jusqu'au tombeau la crainte légitime d'avoir, par votre faute, compromis son salut éternel.

Il est cependant un mal plus effrayant et non moins commun peut-être que la négligence à recevoir le saint Viatique ; c'est le refus formel de recevoir ce secours divin par esprit d'impiété ; et ces causes se multiplient tous les jours. Ah ! si la charité de vos prêtres leur permettait de vous révéler les secrets du lit d'agonie, vous seriez effrayés du grand nombre de ces morts sans Dieu, dans les rangs les plus élevés de la société comme dans les plus infimes. Ils vous diraient, comme ils nous l'ont répété cent fois, les uns qu'ils apprennent la maladie de leurs paroissiens quand on vient leur commander la sépulture, ou bien qu'on les appelle quand on est assuré que le moribond impénitent n'est plus en état de refuser les dernières prières de l'Église. D'autres, qu'ils administrent à peine un malade sur dix, sur vingt. Et ce bon Curé de campagne, écho de tant d'autres, nous disant les larmes aux yeux : « Jamais, malgré mes recommandations et mes prières, je ne suis appelé auprès des malades en danger, et quand je me présente, je suis repoussé. » — « Tous mes paroissiens, nous disait un autre, se font encore enterrer religieusement, mais pas un seul ne m'appelle à son lit de mort ! »

C'est à dire qu'on nous prend les âmes et on vous laisse les corps qu'on vous ravira bientôt. On est plus avancé dans ce canton dont le Doyen ne peut obtenir la présence des corps à l'église qu'à la condition de se charger de tous les frais de sépulture, même du luminaire ?

Vous ai-je révélé tous les dangers auxquels est exposé le salut de nos frères à la mort, en vous signalant l'incurie des parents ou le refus formel des mourants ? Non, je ne vous ai pas dit le grand crime de nos jours ; crime inouï dans tous les siècles passés ; crime le plus efficace pour dépeupler l'Église et le Ciel, et remplir les enfers ; on pourrait l'appeler à bon droit le chef-d'œuvre de Satan. C'est l'infamale association des *Solidaires de la mort sans Dieu*, dont le but avoué est de ravir à Jésus-Christ les âmes, à la vie, à la mort, et jusque dans l'éternité.

On connaît la devise de ces profès de Satan et les trois vœux sacrilèges par lesquels ils scellent leur damnation ; eux qui attaquent avec tant d'acharnement les vœux sacrés par lesquels le religieux cherche à assurer son salut : *Plus de prêtres*, ni à la *naissance*, ni au *mariage*, ni surtout à la *mort* !

« Ils s'engagent en particulier, écrivait M<sup>r</sup> Plantier (7 septembre 1865), par le vœu solennel et solennellement juré, à ne pas permettre que les ministres d'aucun culte approchent de leur lit d'agonie, et à être inhumé sans aucun rite religieux ; c'est à dire à vivre en athées, à mourir en réprouvés, et à se faire enfouir comme des brutes. »

Cette secte abominable paraît être née en Belgique, où M<sup>r</sup> Malou, évêque de Bruges, la flétrissait dès le commencement de 1863 et où se dresse encore, nous a-t-on dit, la statue du premier auteur. De Belgique, elle passa bientôt en France.

En effet, à Paris, la loge de l'*Avenir* instituait au mois de juin 1863 le Comité des *Libres-Penseurs*, qui s'engagent par écrit à se prêter main-forte, pour mourir en dehors de toute religion.

Ils ont dressé des statuts que nous avons entre les mains, par lesquels ils prétendent imposer aux adeptes des obligations plus irrévocables que les engagements sacrés du Baptême.

Ce n'est donc pas sans raison que M<sup>sr</sup> Dupanloup, dans une lettre pastorale (octobre 1866), s'écriait : « Et ces *Libres-Penseurs*, comme ils s'appellent, se livrant corps et âme au Comité, abdiquent entre ses mains la raison, la conscience et tous ses réveils possibles : et le Comité par le plus odieux despotisme, les déclare liés et obligés envers lui, de telle sorte que c'est lui, lui seul qui veillera à leur chevet d'agonie ; et il n'y aura là pour le franc-maçon, à sa dernière heure, ni père, ni mère, ni enfants, ni lien quelconque de la famille et de la religion : plus rien que ce Comité et sa tyrannie. Vous êtes étonnés, Messieurs ; eh bien ! sachez-le, ce despotisme impie est le dernier mot, le but souverain de la démocratie irréligieuse et socialiste ; et c'est là, à mes yeux, une des plus grandes menaces de l'heure présente... »

On n'en est plus aux paroles et aux doctrines ; on agit, on s'organise avec une cynique audace, pour soustraire l'homme à la religion, dans tous les moments de la vie : « baptême, éducation, mariage, et surtout à l'heure la plus solennelle, à l'heure de la mort. »

Et après l'avoir enchaînée pendant la vie, par l'intérêt ou par la crainte, ils continueront leur violence morale sur la victime expirante, en se courbant sur son lit d'agonie pour comprimer la prière sur ses lèvres et

chasser le repentir de son cœur. Puis, complétant leur victoire par un ignoble enfouissement civil, ils iront, sur sa tombe déshonorée, célébrer la mort éternelle.

A l'apparition de cette œuvre satanique, les meilleurs esprits, prêtres et laïques, ne daignaient pas même s'en préoccuper, la regardant, nous disaient-ils, comme trop monstrueuse et trop absurde pour n'être pas repoussée par le bon sens français. Hélas ! Messieurs, Satan avait bien choisi son heure ; et il a trouvé la France, la Fille aînée de l'Église, assez abaissée dans la foi et la morale pour lui assurer les plus effrayants succès.

Au début, les enterrements civils étaient méprisés, non seulement chez les catholiques, mais dans tous les rangs de la société ; aujourd'hui, non seulement ils sont acceptés, mais à eux seuls sont réservés les honneurs publics.

Alors, on reconnaissait aux familles le droit de disposer des funérailles de leurs défunts ; maintenant, le moribond, se fût-il réconcilié avec l'Église, eût-il exprimé sa volonté d'être inhumé religieusement, à moins d'un écrit authentique signé de sa main ou d'un acte notarié, sa dépouille appartient de droit à la secte.

Le mal s'est propagé de la capitale dans la province, et jusqu'au fond de nos campagnes. Que dis-je ? il a franchi toutes les frontières, traversé tous les océans. Il ne se trouve peut-être pas de nos jours dans le monde, un seul pays *chrétien*, pas même un seul diocèse en France qui n'ait été témoin de ces morts impies et de ces convois scandaleux. Nous pourrions en citer un grand nombre si la prudence nous le permettait.

A Paris, où nous avons pu suivre ses progrès et constater quelques chiffres officiels, le nombre des

enterrements civils a été de 600 (1), en 1873. En 1881, un auteur sérieux et bien renseigné (2), dit que le nombre s'est élevé à 10,040, non compris les morts-nés. En 1884, il est de 11,700 (3). Enfin, en 1888, au Congrès eucharistique de Paris, d'après un rapport qui n'a pas été contesté, le nombre de ces ignobles enfouissements s'était élevé au chiffre effrayant de 16,000 : c'est presque le tiers des morts (56,000). Le rapporteur faisait remarquer que le plus grand nombre (10,000) était sorti des hôpitaux. Il ne nous a pas été donné de constater les chiffres des six dernières années.

Mais ce que nous savons et ce que vous ne pouvez ignorer, c'est que dans une partie notable de la France se multiplient les mariages civils, les morts sans sacrements, en même temps qu'on voit diminuer les premières communions et même les baptêmes.

Or, je vous le demande, Messieurs, si cet affreux désordre continue, sans rencontrer un contre-poids puissant, que va devenir parmi nous le ministère sacerdotal et la religion elle-même ? Ne sont-ils pas comme annihilés ?

Vous avez mission, bons prêtres, de donner des enfants à Dieu par le saint baptême, et voilà qu'on leur refuse le baptême chrétien ; on le remplace même par le baptême *civil*. Vous apprenez à vos enfants, avec un zèle au-dessus de tout éloge, les saintes vérités de la religion, et à côté de vous on leur enseigne une morale en dehors de *toutes révélations et de toutes confessions*.

(1) *Paris-Journal*, 22 juin 1873.

(2) OTHENIN d'HAUSSONVILLE, *Revue des Deux-Mondes*, octobre 1881.

(3) *L'Univers*, 7 septembre 1884.



Vous les conduirez avec une joie toute céleste au banquet eucharistique ; vous les entendrez renouveler, à la face des autels, les promesses de leur Baptême ; et, trop souvent, hélas ! l'écho du temple redira encore leurs serments d'éternelle fidélité à Jésus-Christ, et déjà ils iront les violer impudemment ! Leurs lèvres, encore teintes du sang de l'Agneau prononceront d'horribles blasphèmes ; et, quelques jours après la communion, ils auront abandonné et les sacrements et l'église. Que dis-je ?... il y a, à cette heure même, dans certaines villes de France, des associations diaboliques ayant pour but d'éloigner les enfants du catéchisme et de la première communion.

Quand les reverrez-vous ? peut-être à l'époque du mariage, où ils viendront vous arracher un permis de profanation, un laisser-passer de sacrilège !... ou même on leur apprend à dédaigner ce grand sacrement.

Que vous reste-t-il donc du fruit de vos longs et pénibles travaux ? Une dernière espérance de recueillir du moins une partie de la moisson à l'heure de la mort. Or, voici que les suppôts de Satan réunissent aujourd'hui tous leurs efforts pour vous ravir les âmes à ce moment suprême. Ainsi se réalise en partie le vœu sacrilège de l'impiété triomphante : *Plus de prêtres ni à la naissance, ni au mariage, ni à la mort !*

Voilà, Messieurs, le grand mal et le grand danger de l'heure présente : vous ne le nierez pas ; vous ne nous accuserez pas d'exagérer le péril, dans le dessein de vous émouvoir ; nous vous avons cité des faits, apporté des chiffres qui ont bien leur éloquence ; vous avez pu reconnaître vous-mêmes ses progrès effrayants depuis trente ans.

II. — Il est pourtant un autre danger plus à redouter que les progrès même de l'œuvre satanique. Ce serait notre inertie à la combattre, et même notre insensibilité à la vue de ses ravages incessants. Trop souvent, en effet, il arrive qu'après avoir jeté des cris de terreur à la vue de ces morts impies et de ces convois scandaleux, on s'y habitue bientôt comme au spectacle de la mort et des sépultures ; on se contente de gémir quand il faudrait agir. Voilà trente ans que l'œuvre néfaste existe et continue ses affreux ravages. Qui la combat aujourd'hui ? Où sont ceux qui en parlent même ?

Mais que faire ? nous demandera-t-on ? Imiter nos ennemis : « *car les enfants de ténèbres*, dit le Sauveur, *sont plus prudents*, plus actifs que les *filis de lumière*. A cette guerre infernale, ne faut-il pas opposer une croisade de salut ; à cet apostolat de l'enfer et de la mauvaise mort, l'apostolat du ciel et de la bonne mort ? Les amis de Dieu ne doivent-ils pas rivaliser avec les suppôts de Satan ? Voudraient-ils rester au-dessous de cette infernale ardeur ? Et puisque l'union fait la force, pourquoi ne formeraient-ils pas une association vaste comme le monde, ainsi que les y invitait naguère Léon XIII, afin d'opposer une digue plus infranchissable au torrent de l'impiété ?

Mais c'est là, nous dira-t-on, encore une dévotion nouvelle comme il en paraît chaque jour, qui surcharge la piété des fidèles. L'objection, du moins, n'est pas nouvelle ; elle s'est dressée contre toutes les plus saintes pratiques qui fleurissent aujourd'hui dans l'Église. On n'a pas oublié que la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, la fête même du Très Saint Sacrement, ont été accueillies par des attaques du même genre.

Vous reconnaitrez surtout que cette dévotion n'est

pas étrangère au but du Congrès eucharistique. Elle comprend la plus grande gloire de Jésus-Christ dans son sacrement et le souverain intérêt chrétien.

Il est bon, sans doute, de réparer par nos larmes et nos amendes honorables, les outrages que Notre-Seigneur reçoit dans son sacrement, de la part des impies et des mauvais chrétiens. Mais ce qui est mille fois plus efficace, plus glorieux pour lui et plus salulaire pour nous, c'est de prévenir le mal avant qu'il arrive ; c'est d'épargner à Jésus-Christ le suprême outrage du mépris de son pardon, de son sacrement et de son paradis, et la ruine de tous les fruits de la rédemption.

Mais il est une réponse plus directe et plus péremptoire : quand un nouvel adversaire se lève contre l'Église, Dieu a coutume de susciter un nouvel auxiliaire. Et voici que l'Enfer inspire un genre d'attaque inouï, dont le but avoué est la perte finale des âmes. L'impiété moderne a organisé la *solidarité de la mauvaise mort*. A cette invention nouvelle de l'ennemi, ne devons-nous opposer un secours d'un nouveau genre, la *solidarité de la bonne mort* ? Si nous ne faisons pas plus que par le passé, alors que le devoir religieux était du moins en honneur, notre conscience ne nous reprochera-t-elle pas cette coupable omission, en face de l'activité dévorante des ennemis du salut ?

Grâce à Dieu, Messieurs, cette croisade héroïque, cette grande association catholique existe aujourd'hui avec son double élément de vitalité féconde, c'est à dire son Archiconfrérie composée des divers membres de l'Église militante, chrétiens et religieux, prêtres et Pontifes, puis son institut religieux où de nobles victimes s'immolent au salut des agonisants.

Notre Seigneur Jésus-Christ, dont la Providence sait

toujours placer le remède à côté du mal, ne pouvait manquer à son Église dans un si grand danger. Mais, chose admirable ! et bien digne d'être remarquée : après avoir inspiré longtemps d'avance à un fidèle serviteur cette grande œuvre de salut, il lui a donné, par son Vicaire sur la terre, la sanction des choses divines, un an avant l'apparition de l'*Œuvre des Solidaires libres-penseurs* (1864). Puis quelques années plus tard (1867), le même Pontife, l'immortel Pie IX, l'élevait au rang d'archiconfrérie pour le monde entier. En recevant notre médaille : « Voilà, s'est-il écrié, l'œuvre du jour ; voilà ma médaille ! J'en porte peu, mais celle-ci, je la porterai jusqu'à la fin. »

Enfin, par une attention délicate de sa bonté, et sans doute, pour attirer plus puissamment nos cœurs, le Sauveur a donné pour signe et pour drapeau à notre Archiconfrérie son divin Cœur agonisant ; il lui a assigné pour centre et pour siège Jérusalem, sous la haute direction de son Excellence le Patriarche de la ville sainte, Jérusalem ! théâtre de sa double agonie et de sa mort ; Jérusalem ! d'où le salut est descendu une première fois sur le monde, et d'où il nous viendra de nouveau, je l'espère, si nous savons répondre sincèrement par nos actes aux desseins de notre Dieu.

En 1893, à l'époque du Congrès eucharistique dans la cité sainte, nous nous propositions d'adresser le présent rapport, pour être lu au siège même de notre *Archiconfrérie du Cœur agonisant de Jésus*, près de la sainte grotte et du Calvaire. C'eût été pour nous une belle occasion d'offrir, avec nos hommages, l'expression de notre reconnaissance à son Excellence le Patriarche de Jérusalem, directeur général de notre Archiconfrérie. Nous sommes heureux de lui offrir de loin l'expression

de notre reconnaissance pour l'intérêt qu'il porte à cette œuvre bénie. En 1882, Sa Sainteté Léon XIII, heureusement régnant, dont on voulut savoir la pensée touchant cette grande œuvre de salut, fit cette réponse bien consolante : « *Formez une vaste association en faveur des agonisants et vous trouverez le Saint-Siège très porté à l'enrichir de précieuses faveurs.* »

Elle a été bénie et approuvée par neuf cardinaux français et par plus de cent archevêques et évêques de la catholicité. Elle compte par centaines de mille ses associés : prêtres, religieux et laïques, qui, outre les prières quotidiennes, font la supplication et la communion mensuelles. Grâce aux cotisations volontaires des associés et au concours des prêtres, elle fait offrir plus de 6,000 messes par mois, pour tous les agonisants du jour, et surtout pour les associés eux-mêmes, vivants et décédés.

Mais, si cette Archiconfrérie était plus connue et mieux appréciée, nous ne doutons pas qu'elle ne comptât bientôt dans ses rangs tout ce qu'il y a de prêtres et de fidèles saintement jaloux de la gloire de Dieu et du salut de leurs frères; et notre sainte croisade croîtrait dans la mesure même que s'accroissent de jour en jour et les efforts des Solidaires libres-penseurs, et le nombre des morts impies et scandaleuses.

C'est pourquoi nous conjurons dans le Seigneur nos vénérés frères du sacerdoce, voués au salut des âmes, d'établir dans leurs églises, parmi les pieux fidèles qui leur sont confiés, la *Confrérie du Cœur agonisant de Jésus*, si les premiers pasteurs daignent les y autoriser. Quelle assurance pour vous, ô bons prêtres, au moment de livrer à l'enfer l'assaut décisif, d'avoir sous la main, dans vos pieux associés, de fidèles messagers qui vous

préparent les voies en disposant le moribond à vous recevoir, tandis que de nombreux Moïses tiennent leurs bras suppliants élevés vers le Cœur agonisant de Jésus pour en faire descendre sur vous et sur votre pénitent d'abondantes bénédictions qui assurent le triomphe de la grâce !

Pour la même raison, nous prenons la liberté, tout en restant dans le sentiment du plus profond respect, de supplier humblement NN. SS. les Évêques de daigner l'examiner attentivement ; et si, dans leur sagesse, ils la jugent opportune et salutaire, de vouloir bien lui donner leur approbation, la recommander et en promouvoir l'établissement dans leurs diocèses respectifs. Un mot d'encouragement de leur part contribuera plus efficacement que ne sauraient le faire tous les discours à la propager en peu de temps dans un grand nombre de paroisses et de communautés.

Mais, ne l'oublions pas, Messieurs, nos pontifes et nos prêtres ont un besoin absolu, pour le succès de leur sainte mission, du concours de tous les vrais chrétiens dans la mesure de leur influence : concours effectif, ardent et par dessus tout persévérant, condition qui manque trop souvent aux plus nobles entreprises ; de là, la stérilité et bientôt la ruine. Car, de bonne foi, si nous avions le même zèle et surtout la même constance que nos ennemis, pensez-vous que nous n'obtiendrions pas de vrais succès, ayant pour nous la plus noble des causes et toute la force de Dieu ?

Donc, Messieurs, enrôlez-vous, vous et vos amis, dans cette divine Croisade ; ne craignez pas surtout de déroger à votre dignité, en vous inscrivant dans une pieuse association pour sauvegarder votre Religion et sauver vos malheureux frères des feux éternels où ils se précipitent en aveugles ; surtout quand vous

voyez à côté de vous des hommes de toute condition, et même du plus haut degré de l'échelle sociale, se faire un titre de gloire d'avoir leurs noms inscrits parmi les valets de Satan et les pourvoyeurs de l'Enfer.

Si cependant, tant et de si puissants motifs ne suffisaient point pour entraîner vos cœurs au secours d'un malheur sans égal, ne soyez pas du moins insensibles à vos plus chers intérêts.

A votre dernière heure, quand le Seigneur sera près d'entrer en jugement avec vous, savez-vous quel sera le suprême et puissant motif de miséricorde que l'Église fera valoir en votre faveur ? — Votre fermeté dans la foi, et surtout votre zèle pour la gloire de Dieu, comme aussi pour le salut de vos frères. D'où nous pouvons conclure avec confiance que vous inscrire parmi les protecteurs des mourants, c'est prendre une inscription sur le ciel, suivant cette promesse de Jésus-Christ : « *On vous fera la même mesure (c'est à dire la même faveur) que vous aurez faite aux autres.* (Luc, VI, 38.)

Le Congrès eucharistique de Reims émet donc le vœu que tous les chrétiens se fassent inscrire dans l'Archiconfrérie du cœur agonisant de Jésus.

### OBSERVATIONS

*L'Archiconfrérie du Cœur agonisant de Jésus et Notre-Dame des Douleurs* a pour but : 1° d'honorer d'un culte spécial le Cœur agonisant de *Jésus*, surtout au Jardin des Olives, et le Cœur compatissant de *Marie* transpercé d'un glaive de douleur durant la Passion de son divin Fils ; 2° d'obtenir par les mystérieuses agonies du Fils et de la Mère la grâce d'une *bonne mort* aux cent mille

personnes environ qui, chaque jour, dans le monde entier, rendent le dernier soupir, et la *consolation* chrétienne à tous les affligés.

CONDITIONS ET PRATIQUES. — Nulle n'oblige sous peine de péché même véniel, mais on doit remplir exactement les conditions prescrites pour gagner les indulgences.

Pour être associé et pour participer aux privilèges de l'Archiconfrérie, il est *nécessaire* : 1° d'être inscrit avec *plein consentement* (nom et prénom) sur le registre d'une Confrérie dûment affiliée à l'Archiconfrérie de Jérusalem ; 2° de réciter chaque jour, du moins habituellement, la prière : *O très miséricordieux Jésus...* ou bien un *Pater* et un *Ave*.

Mais de plus, on recommande instamment aux associés, suivant l'usage établi : 1° de consacrer chaque mois un jour entier aux agonisants et aux affligés, en offrant pour eux toutes leurs œuvres spirituelles et temporelles et en faisant une demi-heure de *supplication* (ou de prière) et la sainte communion : 2° de procurer selon leur pouvoir aux moribonds de leur entourage la réception des derniers sacrements, ayant soin que ce secours *arrive à temps* ; 3° de contribuer, suivant leurs moyens, par une offrande annuelle ou unique, aux besoins de l'œuvre, mais principalement à la célébration fréquente du Saint Sacrifice pour les agonisants et les associés coopérateurs, et même à la fondation de *Messes à perpétuité*, pour continuer ce secours et en profiter eux-mêmes après leur mort. Les prêtres associés disent au moins une messe par an, avec l'intention secondaire chaque semaine.

AVANTAGES SPIRITUELS. — Les prêtres et les fidèles qui remplissent les conditions ci-dessus énoncées, outre



les précieuses indulgences qu'ils peuvent gagner (elles sont indiquées dans le *Manuel*) participent aux fruits de toutes les messes célébrées *chaque jour* dans l'Archiconfrérie (environ 72,000 par an) même après leur décès, s'ils remplissent leurs engagements jusqu'à la mort.

*N.B.* — Pour se faire inscrire dans l'Archiconfrérie, recevoir les documents : *Manuel*, *abrégé du Manuel*, cachets d'association..., etc., s'adresser :

- 1° A Jérusalem, au Patriarchat latin ;
  - 2° A Lyon, au Monastère du Cœur-Agonisant, 3, Aux Quatre-Maisons ;
  - 3° A Paris, au Directeur de l'Archiconfrérie, 35, rue de Sèvres ;
  - 4° A Poitiers, au Père Fulgence Boué, promoteur de l'Œuvre ;
  - 5° A Tournay (Belgique), à M. le Curé du Sacré-Cœur ;
  - 6° A toute Confrérie, dûment affiliée spécialement à la Chapelle de Marie Réparatrice, 16, rue de Naples, Paris.
- Pour recevoir les diplômes d'affiliation des confréries à celle de Jérusalem, les demander aux quatre premières adresses ci-dessus indiquées.

*Cœur agonisant de Jésus, ayez pitié des mourants !*

*Cœur compatissant de Marie, priez pour les agonisants et les affligés !*

---

**DE LA PARTICIPATION DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VINCENT DE PAUL  
AUX ŒUVRES EUCHARISTIQUES**

**Par M. LE CONTE,**

**Membre de la Société de Saint-Vincent de Paul de Paris.**

---

**ÉMINENCES,  
MESSEIGNEURS,  
MESDAMES,  
MESSIEURS,**

Un de nos premiers fondateurs, Ozanam, a posé ce principe parfois oublié, que « l'humilité est obligatoire pour les associations comme pour les individus », et il a proposé cette formule à ses confrères : « Ne point se faire voir, mais se laisser voir. » Les rédacteurs de nos annales ont suivi et au delà la leçon du Maître, car ce n'est qu'avec une extrême discrétion qu'ils ont livré à votre Rapporteur les traces de la participation de la Société de Saint-Vincent de Paul aux œuvres eucharistiques. Nous nous en consolons en nous disant qu'une statistique qui aurait la prétention de chiffrer les actes des 4,000 conférences de Saint-Vincent de Paul dispersées dans le monde, courrait le risque d'être interminable sans être jamais complète. Nous avouons que l'instrument nous manque pour mesurer, même approximativement, le concours apporté par la Société de Saint-Vincent de Paul aux œuvres eucharistiques, et nous nous bornerons à extraire de nos bulletins quelques faits de nature tant à nous édifier qu'à servir d'exemple aux Conférences de bonne volonté.

Le monde, enclin à juger les institutions par leurs

côtés extérieurs, ne voit souvent dans notre association qu'une « œuvre de charité ». La définir ainsi, ce serait en méconnaître la portée. Ouvrez le Règlement, et dans l'article 1<sup>er</sup> vous lirez que la Société reçoit dans son sein tous les jeunes gens chrétiens qui veulent s'unir de *prières* et participer aux mêmes œuvres de charité. Donc, *piété* et *charité*, voilà le double objet de l'association, et si, entre ces deux vertus, il peut exister une priorité, c'est à la piété qu'elle est dévolue. La prière qui précède chaque séance doit être faite, dit l'article 13 du même Règlement, avec la plus sérieuse attention, le but de la Conférence n'étant pas moins d'entretenir la *piété* des membres que de soulager les pauvres. La piété, la sanctification de ses enfants, c'est la vie de notre œuvre, et où, mieux que dans les dévotions eucharistiques, chercher l'atmosphère et les aliments propres à son développement ?

**I. — Processions.** — Le temps n'est plus où l'admission aux processions était brigüée comme un honneur, et où les questions de préséance dans ces solennités engendraient entre les divers corps des rivalités séculaires,

L'audace des sectaires..... arrétant ce concours,  
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.

La foule des fidèles se dispersant sous la férule du respect humain, seuls les hommes de cœur ont continué à rendre au Dieu de l'Eucharistie les hommages publics qui lui sont dus. Nos premiers fondateurs ne devaient pas faillir à ce devoir. Simples étudiants, on les voit, dès la première année de l'œuvre, en 1834, se rendre à Nanterre, aux Batignolles, dans d'autres paroisses

encore de la banlieue qui avaient conservé l'usage des processions du Saint Sacrement, et prendre rang dans la pieuse escorte de Notre-Seigneur. Cet exemple ne fut pas perdu. En 1852, les processions ayant été rétablies à Lille, les Conférences de cette ville y assistèrent en corps.

Les membres de celle de Fieulaine portent le dais à la Fête-Dieu. Les jeunes étudiants de la Conférence Saint-Louis de Gonzague, à Rennes, élèvent et ornent de leurs mains de magnifiques reposoirs. A Châlons-sur-Marne, la procession du Saint Sacrement étant interdite sur la voie publique, la Conférence et le Cercle catholique lui offrent l'hospitalité, le dimanche du Sacré-Cœur, dans les cour et jardin dépendant de leur siège ; elle s'y déploie sous les yeux de 2,000 personnes, parmi lesquelles les hommes sont en majorité. Mais c'est surtout aux processions de Notre-Dame de Paris que nos confrères se portent avec le plus d'élan. Qui ne se souvient des origines de cette imposante manifestation ? C'était en 1871, aux plus sombres jours de la Commune ; nos modernes Vandales avaient résolu de faire subir à la célèbre basilique le sort des autres monuments, et déjà ils s'apprétaient à la livrer au feu, lorsqu'on leur fit observer que l'incendie ne manquerait pas d'atteindre l'Hôtel-Dieu et de faire périr les malades qu'il renfermait. Ils reculèrent devant l'énormité du crime. Ce salut inespéré marquait l'action visible de la Providence. Quatre membres de la Conférence de Notre-Dame en furent frappés et voulurent qu'un témoignage de reconnaissance perpétuât le souvenir de ce bienfait. Ils convoquèrent les membres de notre Société de Saint-Vincent de Paul et ceux de l'Adoration nocturne pour la clôture de l'Adoration perpétuelle ; 150 à 200 membres

de ces Œuvres répondirent à ce premier appel. Avec le temps, ils sont devenus légion. C'est un spectacle inoubliable que celui de ces milliers d'hommes de tout âge, de toute condition, animés d'une même foi, marchant sur les pas de leur Dieu, non plus en simples lignes, mais en masses profondes, sans autre insigne qu'à la main un cierge dont la flamme symbolise leur amour pour l'Eucharistie.

Mais cet acte de foi, quel qu'en fût l'éclat, même au début, ne pouvait suffire à la piété de ses promoteurs. Non contents de grouper une fois l'an, autour du divin Maître, une phalange de trois mille cœurs chrétiens, ils ont voulu que tous les mois une assemblée de même nature servit à vivifier leur ferveur. Chacune des Conférences de Paris envoie, le troisième dimanche du mois qu'elle a choisi, une délégation à cette procession mensuelle, et contribue, par ses offrandes, aux dépenses considérables du luminaire.

Dès 1876, la Confrérie d'hommes du Très Saint Sacrement était fondée à Notre-Dame. A sa vue et sur l'impulsion de leur conseil de Paris, nos Conférences se piquent d'émulation, et, grâce à leurs efforts, nombre de paroisses de Paris doivent d'être dotées aujourd'hui d'une confrérie semblable. Nos confrères y figurent en grand nombre. Pussions-nous constater bientôt que tous y sont enrôlés !

Les membres de la Conférence de Manrèze (Espagne) ont adopté l'usage d'accompagner la sainte Hostie chaque fois qu'on la porte à l'un de leurs pauvres. Nos confrères de Cuesnes (Belgique) font mieux encore ; ils apportent chez le malade qui va recevoir le Saint Viatique quantité d'objets destinés à parer son lit et à transformer sa chambrette en chapelle. Ces préparatifs

soulignent, aux yeux du mourant, l'importance de l'acte qu'il va accomplir, et lui procurent, ainsi qu'aux assistants, de douces et saintes émotions.

**II. — Pèlerinages.** — Les pèlerinages eucharistiques n'ont pas trouvé nos conférences indifférentes.

En 1890, nos confrères de Clermont se donnaient rendez-vous à Paray-le-Monial. L'an dernier, plusieurs membres de notre Œuvre ont pris part sous vos auspices, Éminence (1), à ce Congrès de Jérusalem dont le souvenir est inséparable de celui de l'illustre Légat qui a dirigé ses travaux d'une main si sûre, servi avec tant d'autorité les intérêts de l'Église, et merveilleusement rehaussé, en Orient, le prestige de la France. Notre *Bulletin* relate le bonheur qu'ont éprouvé nos délégués en retrouvant sur cette terre lointaine des confrères dont les cœurs battaient à l'unisson des leurs, et en assistant, le 21 mai, à une séance de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, installée dans ce berceau de la charité. Il semblait, disait l'un d'eux, que nous retrouvions la France et notre bon saint Vincent de Paul que nous aimons tant.

Enfin, dans une lettre adressée le 15 avril dernier au Cardinal Archevêque de Paris, Sa Sainteté Léon XIII parle avec éloges des Conférences qui vont en pèlerinage à la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre avec les pauvres qu'elles soulagent.

**III. — Dévotion au Sacré-Cœur.** — La dévotion au Sacré-Cœur, n'est-ce pas la voie tracée par Jésus-Christ

(1) M<sup>sr</sup> Langénieux, cardinal archevêque de Reims.

lui-même pour le salut de la France? Et lorsque les simples fidèles l'embrassent avec foi et amour, la Société de Saint-Vincent de Paul pouvait-elle rester en arrière? Son Conseil général ne l'a pas pensé. Le 5 février 1872, il décidait de la consacrer au Sacré-Cœur. Puis, il invitait les Conférences à ajouter à la prière du commencement des séances, l'invocation : *Cor Jesu Sacratissimum, miserere nobis*. Enfin, l'année 1889 ayant ramené le 200<sup>e</sup> anniversaire des principales révélations faites par Notre Seigneur Jésus-Christ à la bienheureuse Marguerite-Marie, il s'associa au redoublement de piété qui se manifestait de tous côtés, en renouvelant solennellement la consécration de la Société de Saint-Vincent de Paul au Sacré-Cœur. L'acte contenant cette consécration, signé de tous les membres du Conseil général, fut porté par eux, le 21 novembre, à la basilique de Montmartre.

Un grand nombre de Conférences suivirent cet exemple. Celle de Notre-Dame de Bon-Secours (Belgique) a réuni dans une grande fête visiteurs et visités, pour une consécration commune et solennelle au Sacré-Cœur. Obéissant à l'un de ces élans qui avaient illustré le Chef d'un État voisin, Garcia Moreno, le Conseil supérieur de Montevideo a consacré au Sacré-Cœur les dix-sept Conférences de la République de l'Uruguay. Plusieurs Conférences se sont placées sous la protection du divin Cœur, et en ont pris le titre. Quelques-unes, comme celles de Modène, propagent parmi les pauvres la dévotion au Sacré-Cœur et remettent une image, le représentant, à chacune des familles secourues. Les Conférences de Buenos-Ayres honorent le Sacré-Cœur en mettant son image à la place d'honneur dans leurs salles de réunion.

**IV. — Messes. Communions.** — Ce serait excéder les limites de ce Rapport que d'énumérer ici les diverses circonstances qui portent nos Conférences à faire célébrer des messes ou à offrir des communions. Aucune œuvre catholique ne néglige ces précieux canaux de la grâce. Qu'il suffise de signaler quelques récentes et particulières applications de cette double dévotion.

Certaines Conférences d'Amérique pénétrées de cette parole de Notre-Seigneur, qu'il est venu chercher non les justes, mais les pécheurs, lui ont servi d'introducteurs dans le milieu le moins prédestiné à cet honneur, je veux dire parmi les coupables qu'a flétris la justice des hommes. La jeune Conférence de Saint-Jean l'Évangéliste, à San Jose (Amérique centrale), a obtenu du Président de la République l'autorisation de faire dire la messe dans la prison.

A Rio-de-Janeiro, c'est dans la prison qu'ont été fêtées les noces d'or ; les membres des Conférences y entendirent la messe avec les condamnés. Ce fut le point de départ d'une œuvre nouvelle qui se répandit dans plusieurs autres villes et qui a déjà réalisé de nombreuses conversions.

A Olinda (Brésil), nos confrères ont préparé 14 prisonniers à la communion. A San Salvador, c'est à 134 de ces malheureux qu'ils ont ménagé le bienfait de la communion pascalle. A Buenos-Ayres, chaque semaine, un confrère est désigné pour faire la sainte communion afin d'appeler les bénédictions de Dieu sur la Conférence. La Conférence de Saint-Jean-Baptiste, à Gand, fait le 30 novembre une communion générale à l'intention des âmes du Purgatoire. Les membres de la Conférence de Sainte-Élisabeth, à Berlin, ont la louable coutume de s'approcher de la Sainte Table avec



leurs protégés. De même, la Conférence de Burtscheid (Allemagne) n'a pas cru pouvoir mieux célébrer le 25<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation qu'en réunissant dans une communion générale ses membres actifs, ses membres honoraires et ses pauvres. Retraites, messes et communions en commun, voilà, lisons-nous dans un rapport de Lorient, d'excellents moyens d'appeler l'attention de nos pauvres sur la nécessité de faire dans leur vie une place à la religion. N'est-ce pas pour s'être inspirés de cette règle que les douze maisons de patronage, soutenues par la Société de Saint-Vincent de Paul à Paris, ont la joie d'enregistrer chaque année, pour l'honneur de leur jeune clientèle, environ 25,000 communions ?

**V. — Adoration diurne.** — Plus encore que la communion fréquente, l'adoration du Saint Sacrement est facile à tous. La pratiquer, c'est comprendre combien il est salutaire d'avoir avec Dieu de ces conversations intimes dans lesquelles nous lui exposons nos besoins, nos préoccupations, nos tristesses, et cherchons, avec la lumière de l'âme, la paix du cœur. Ce sont ces entretiens recueillis qui raniment notre foi, fortifient nos espérances, réchauffent notre charité. Ajouterai-je, avec nos confrères du Chili, que plus seront nombreux les adorateurs de Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement de l'autel, plus s'accroîtra aussi le nombre des serviteurs des pauvres, car comment aimer le Sauveur sans aimer ceux qui furent ses amis de prédilection sur la terre ?

Les Conférences de Paris se font représenter, chaque mois, par un de leurs membres, à l'Adoration diurne organisée dans le sanctuaire de Montmartre. D'autres, plus zélées, notamment celles de Nice, du Pensionnat

des Frères à Dreux, les six Conférences de la République de Guatemala, se livrent à l'adoration quotidienne. A Oran, à Costa-Rica, les confrères se relaient à l'heure où l'église est habituellement déserte, pour que Notre-Seigneur ne soit jamais privé d'hommages.

Dans certaines Conférences de Nîmes, et du diocèse, Notre-Seigneur est inscrit en tête des familles secourues, et, à chaque séance, le Président désigne à tour de rôle le membre qui sera appelé dans la semaine à faire cette visite à notre royal Pauvre dans son humble demeure du tabernacle.

Oserais-je suggérer à ces œuvres indépendantes la pensée de se faire agréger à des centres eucharistiques, tels que l'*Institut des Prêtres adorateurs* et la congrégation de l'*Adoration réparatrice* ? Ce lien religieux les ferait participer aux mérites, prières et pénitences de ces congrégations et en outre à de précieuses indulgences.

**VI. — Adoration nocturne.** — Née en 1848, à Paris, sous le regard de Notre-Dame des Victoires, l'Œuvre de l'Adoration nocturne, en complétant l'adoration de jour par l'adoration de nuit, avait pour but de réaliser la perpétuité absolue de la prière devant le Très Saint Sacrement exposé. Elle trouva dès le début, parmi nos associés, de dévoués auxiliaires. En 1856, M. Baudon, président général de la Société, sans oser encore s'adresser aux Conférences elles-mêmes, invite les présidents à recruter parmi leurs confrères des coopérateurs individuels à l'adoration de nuit. Grâce au concours de ces derniers, l'Œuvre réussit, en 1860, à organiser une troisième nuit d'adoration dans les paroisses de Paris qui n'avaient pu jusqu'alors en assurer que deux.

Bientôt, en 1862, elle peut compter sur la participation collective des Conférences, qui se chargent, dans presque toutes les paroisses, le plus grand nombre d'une nuit, quelques-unes de deux, les plus ardentes enfin, des trois nuits d'adoration. Les apprentis et ouvriers de nos patronages, en dépit de leur jeunesse, prennent courageusement leur part de ces saintes veilles dans ces chapelles de leurs œuvres, que l'on a justement qualifiées de « parvis des paroisses ». La Société de Saint-Vincent de Paul vient encore en aide à l'Œuvre de l'Adoration nocturne, en lui procurant une partie des ressources pécuniaires qu'exige son modeste budget et en lui ouvrant, pour la publication de ses avis et rapports, ainsi que pour les besoins de sa propagande, les colonnes de son *Bulletin*. Cette feuille mensuelle est traduite en sept langues différentes et pénètre dans les pays les plus reculés. L'alliance entre les deux œuvres est donc solidement cimentée et bien propre à garantir l'efficacité de leurs efforts.

Donnant l'exemple, notre Conseil général passe, chaque année, une nuit en adoration dans l'église du Sacré-Cœur à Montmartre, afin d'attirer les grâces de Dieu sur la Société.

Parti de Paris, le mouvement ne tarda pas à s'étendre en France, puis à franchir nos frontières. Ce sont nos Conférences qui, à Lille, Caen, Saint-Malo, Châlons, Toul, Lons-le-Saulnier, Valence, fondent l'Adoration nocturne. A Limoges, Clermont-Ferrand, Montréal de l'Aude, Vannes, les adoreurs nocturnes ne sont autres que les confrères de Saint-Vincent de Paul. La Conférence de Tarbes, la première, passe en corps, en prières, devant le Saint Sacrement, la nuit du 31 décembre au 1<sup>er</sup> janvier. A nos portes, dans le Luxembourg, la Con-

férence de Saint-Michel inaugure l'œuvre de l'adoration nocturne.

Dans les deux Amériques, l'Œuvre possède peu de centres qui n'aient été formés par nos Conférences ou qui ne recrutent parmi elles leur principal contingent d'adorateurs. Dans le vaste empire du Brésil, nos Conférences, aujourd'hui au nombre de plus de cent, ont contribué à l'établissement de l'adoration nocturne, avec cette pensée spéciale de l'opposer à la franc-maçonnerie. Il faut savoir qu'il y a vingt-cinq ans, dans ce pays, et notamment à Rio-de-Janeiro, la secte régnait en souveraine, qu'elle avait envahi jusqu'à certaines associations chrétiennes, à qui elle avait imposé sa tutelle vexatoire, et que par son influence le respect humain avait grandi à ce point que l'accomplissement du devoir pascal était considéré comme le maximum de la dévotion permise, même pour les femmes. Aussi, pendant le reste de l'année, de mémoire d'homme, personne ne s'était présenté pour recevoir le corps de Notre-Seigneur dans les églises paroissiales. Je vous laisse à penser combien de préjugés nos confrères eurent à dissiper pour implanter dans le pays l'Œuvre de l'Adoration nocturne. Entre toutes, la Conférence de Joazeiro se signale par son zèle : avec ses 110 membres, elle passe chaque semaine, en adoration, la nuit du samedi au dimanche. A Aracaty, pour grossir le nombre des adorateurs, nos confrères s'adjoignent des personnes pieuses étrangères à la Société. Les conférences de Boston et de Baltimore considèrent l'adoration nocturne comme un des plus puissants moyens de féconder leurs charitables travaux.

Au Canada, les lèvres et les cœurs parlent notre langue, et c'est à la française que l'œuvre est née et a

grandi. Un membre de la Conférence de Montréal étant venu à Paris pour affaires, en 1881, se rendit au Conseil général de nos Conférences. Il eut la bonne fortune d'y rencontrer le vénéré président de l'Œuvre de l'Adoration nocturne. Tous deux, attirés l'un vers l'autre par la grâce de Dieu, se rapprochèrent et se comprirent si bien qu'en quittant Paris le confrère de Montréal était un fervent apôtre de l'adoration nocturne. On groupa autour de lui quelques hommes doués d'une grande bonne volonté, mais pour qui la lecture de l'office en latin présentait de sérieuses difficultés. Sans se laisser arrêter par cet obstacle, chaque dimanche pendant plusieurs mois, ces néophytes se réunirent pour s'exercer ensemble, comme de simples écoliers, à la récitation de l'office. Ce n'est qu'après cet humble stage qu'ils osèrent s'avancer jusqu'aux pieds du Saint Sacrement exposé. Après trois ans d'existence, l'Œuvre comptait déjà 872 associés, et, souvenir gracieux pour la mère patrie, elle a tenu à contribuer généreusement aux frais du Congrès eucharistique réuni en 1886, à Toulouse.

Au Maduré, dans l'Inde, les circonstances qui ont déterminé la fondation de l'Œuvre sont touchantes. Les premiers membres de l'Adoration nocturne établie dans la ville de Trichinopoly appartenaient à la Société de Saint-Vincent de Paul; comme plusieurs de ces chrétiens, retenus par leurs travaux, ne pouvaient venir à temps pour faire leur visite du soir au Saint Sacrement, ils s'agenouillaient extérieurement devant les portes fermées de l'église, baisaient les marches avec recueillement et donnaient des signes non équivoques de leur amour pour l'Hôte du tabernacle. Un Père de la Compagnie de Jésus, qui, avant d'être missionnaire, avait appartenu en France à nos Conférences, vit dans ces

témoignages de piété une indication providentielle organisa l'association.

Dans ce pays barbare, les adorateurs sont en but de redoutables persécutions. Il en est à qui l'on arrache leurs outils, à qui l'on refuse tout travail, les réduisant pour ainsi dire à mourir de faim. D'autres ont subi tourments corporels les plus douloureux, et l'on en a vu qui ont eu les membres brûlés par leurs parents païens. Rien n'a ébranlé leur fidélité, et loin de désertir l'adoration nocturne mensuelle, ils y sont venus avec d'autant plus d'ardeur qu'ils y trouvaient la force de résister à leurs ennemis de leur foi.

De tels faits portent en eux-mêmes leur enseignement. Si des hommes, hier encore sauvages, aujourd'hui éclairés par l'Évangile, n'hésitent pas à exposer leur vie pour rester fidèles à la dévotion au Saint Sacrement, que penser du peu que nous faisons pour Notre Seigneur, qui, depuis notre enfance, nous a comblés de ses grâces d'élite ? Loin de nous complaire dans les résultats obtenus, disons-nous que les œuvres eucharistiques sont susceptibles d'une extension presque indéfinie, et que rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire. Il faut sans cesse progresser, sous peine de voir décliner ses forces. « Qui n'avance pas, recule » disait saint Augustin. Ce que les plus actives de nos Conférences ont réalisé, qui empêche les autres de l'entreprendre ? Dans une époque troublée comme celle que nous sommes, c'est une obligation de conscience pour tout chrétien de se faire apôtre. A plus forte raison, le devoir s'impose-t-il aux associations catholiques qui, comme la nôtre, possèdent une organisation, l'unité de vues, les entraînements d'une pieuse émulation, une force capable de décupler les énergies individuel

A elles plus qu'à toute autre à prendre l'initiative du prosélytisme et à travailler à l'accroissement du réseau eucharistique. Nous avons réussi jusqu'à présent, à travers les mille assujettissements de la vie, à trouver l'heure de la charité. Sachons désormais nous mieux ménager celle de la prière, de l'adoration et de la communion fréquente. Plus nous ferons régner Jésus-Christ dans nos cœurs, plus nous deviendrons capables de le faire connaître.

S'il m'était permis, en terminant, de formuler un vœu qui serait en même temps une prière, je dirais : « Dieu veuille qu'à l'avenir les Conférences de Saint-Vincent de Paul, de plus en plus convaincues de la nécessité des œuvres eucharistiques, ne consacrent pas moins de zèle à leur culte qu'elles n'en déploient dans l'accomplissement de leur mission de charité. »

---

## SITUATION ACTUELLE DES ÉGLISES UNIES D'ORIENT

### *En face du Schisme et du Protestantisme*

Par le P. MICHEL, des Missions africaines.

---

« Oh ! combien nous sont chères  
les Églises d'Orient ! Combien nous  
admirons leurs antiques gloires ! Com-  
bien nous serions joyeux de les voir  
resplendir de leur premier éclat ! »

(Léon XIII, 16 avril 1879.)

Dans une de ses pressantes invitations au Congrès de Jérusalem, le Comité permanent des œuvres eucharistiques insérait un mot qui a sa place tout indiquée au commencement de ce modeste travail. Il disait, en parlant de l'Orient chrétien, que « nous le connaissons bien peu et que souvent nous le connaissons bien mal ». Peu flatteuse pour notre siècle, qui affiche si hautement la prétention de tout savoir, cette parole n'en reste pas moins l'expression la plus exacte de la vérité.

L'Orient chrétien est, en effet, bien peu connu en Europe, et trop souvent, hélas ! bien mal connu, même de bon nombre de ceux qui ont conservé au fond de l'âme un reste d'amour pour ces antiques Églises, autrefois si florissantes, et maintenant si désolées. Depuis que l'Occident avait comme désappris le chemin de l'Orient, les populations chrétiennes de ces régions étaient restées dans une sorte d'isolement qui peu à peu en avait amoindri le souvenir, lorsqu'il ne l'avait pas fait totalement disparaître.

Il a fallu les pacifiques croisades qui, inaugurées il y a quarante ans par l'éminent Prince de l'Église que



cette assemblée est fière de voir à sa tête, entraînent à Jérusalem des pèlerins de plus en plus nombreux, pour raviver les souvenirs presque éteints et pour faire renaître des espérances d'union là où on paraissait ne plus rien attendre.

Le Congrès de Jérusalem rendu possible, ainsi qu'on l'a dit avec raison, par les pèlerinages des années précédentes, a contribué plus que tout le reste à faire sortir l'Orient de son isolement séculaire. Il a fourni à ses Églises unies, dont on savait à peine le nom et les hiérarchies distinctes, une occasion unique de se montrer au grand jour avec leur dévouement absolu à la chaire de Pierre, avec leur foi toujours vivante en la divine Eucharistie, avec leurs liturgies aussi anciennes qu'elles, avec leurs besoins comme avec leurs aspirations.

En leur tendant une main franchement désintéressée, surtout en se montrant respectueux, sans mesure, de leurs antiques usages liturgiques et disciplinaires, il a porté aux préjugés qui retiennent encore les non unis loin de l'unique bercail du Christ le coup le plus formidable qui les eût jamais atteints : il a produit ainsi dans tout l'Orient chrétien un mouvement qui ne demande qu'à être continué, éclairé, dirigé, secondé, pour amener à l'union les âmes de bonne volonté si nombreuses dans tous les pays de *l'orthodoxie*, et pour faire entrevoir l'aurore du jour où le schisme cessera d'être une réalité.

Mais, s'il a projeté sur l'Orient tout entier une éclatante lumière, le Congrès de Jérusalem n'a pas eu dans nos contrées d'Europe tout le retentissement qu'il méritait ; il n'a pas excité au sein du catholicisme cet élan généreux qui doit entraîner vers l'Orient les sympathies

et les secours dont il a besoin pour se relever et pour revenir, selon le vœu tant de fois manifesté de Léon XIII, à son antique splendeur. L'Europe catholique n'est pas encore assez éclairée sur la situation réelle des Églises orientales pour en juger sainement, pour les estimer, pour les aimer et pour leur venir en aide autant qu'il serait nécessaire. Tant que la connaissance de l'Orient ne sera pas rendue plus populaire, les résolutions acclamées à Jérusalem n'entreront pas efficacement dans le domaine de la pratique.

Il appartient au présent Congrès de Reims de faire pour l'Occident ce que le précédent a fait pour l'Orient : y produire un mouvement de sympathie profonde et durable qui se traduise par des actes. Il ne faillira pas à cette tâche, pas plus que celui de Jérusalem n'a failli à la sienne, parce qu'il a l'honneur d'obéir à la même direction, pleine de *sagesse et de pitié*, qui a valu à l'assemblée de Jérusalem ses succès aussi remarquables qu'inespérés.

Contribuer pour sa petite part à faire connaître parmi nous l'Orient chrétien, tel est aussi le but de ce rapport sur la situation actuelle des Églises unies d'Orient en face du schisme et du protestantisme. Daigne la divine Victime de nos autels lui donner de l'atteindre aussi pleinement que possible !

**I. — L'Orient catholique présente aux regards de l'observateur une physionomie à part, que ceux-là seuls peuvent exactement saisir qui en ont étudié de près l'organisation. Que ses Églises aient toujours conservé le lien d'unité ou qu'elles l'aient reconstitué après des périodes plus ou moins longues de séparation, elles n'en revêtent pas moins, toutes et chacune un caractère**

particulier, qui les distingue les unes des autres, aussi bien que de l'Église latine.

L'unité essentielle telle que le divin Maître l'a voulue pour son Église les relie entre elles et avec Rome dans la même foi, dans le même amour et sous la même autorité du Vicaire de Jésus-Christ ; mais elle laisse subsister des différences extérieures tellement sensibles, que, sans rien perdre de sa force, elle semble cependant au premier coup d'œil disparaître devant les variétés multiples qui leur appartiennent en propre.

En dehors de 80,000 fidèles de rite latin répandus dans la Turquie d'Asie, l'Égypte et la Perse, on compte aujourd'hui dans l'Orient proprement dit environ 650,000 catholiques de rite oriental, répartis en sept Églises indépendantes les unes des autres au spirituel comme au temporel, ayant chacune sa hiérarchie particulière, et caractérisées surtout par la langue et les usages liturgiques transmis par les ancêtres ou imposés par les bouleversements religieux et politiques dont l'Orient a été le théâtre.

Quelques lignes consacrées à chacune d'elles en feront connaître la situation actuelle dans l'ordre de leur importance numérique.

1° L'Église *maronite* constitue le groupe le plus considérable de catholiques orientaux. Elle compte environ 300,000 fidèles régis par un patriarche du titre d'Antioche, dont la résidence est au monastère de Kanobin, au Mont-Liban. Sa juridiction s'étend sur huit diocèses, dont quatre archevêchés et quatre évêchés. C'est la plus ancienne de toutes les Églises unies d'Orient, à ne tenir compte que de l'organisation actuelle.

2° L'Église *grecque-unie* occupe le second rang avec ses 120,000 âmes réparties en quatorze diocèses, dont

six archevêchés. Elle est gouvernée par un patriarche également du titre d'Antioche, auquel Grégoire XVI a uni ceux d'Alexandrie et de Jérusalem, et dont la résidence ordinaire est à Damas.

3° Vient ensuite l'Église *arménienne unie*, qui compte environ 100,000 fidèles avec dix-huit archidiocèses ou diocèses sous la dépendance d'un patriarche du titre de Cilicie, en résidence à Constantinople.

4° Si l'on en croit certaines statistiques qui attribuent 30,000 âmes à l'Église *syrienne unie*, c'est à elle qu'il faudrait assigner le quatrième rang au point de vue de l'importance numérique. D'autres statistiques indiquent seulement le nombre de 30,000 fidèles pour cette Église. Quoi qu'il en soit de ces chiffres qui ne peuvent être d'ailleurs qu'approximatifs pour celle-ci comme pour les autres, l'Église syrienne unie est, elle aussi, gouvernée par un patriarche du titre d'Antioche pour les Syriens unis, et par onze archevêques ou évêques, ses suffragants.

5° L'Église *chaldéenne unie* forme un groupe de 33,000 catholiques divisés en onze diocèses, dont cinq archevêchés. Elle est sous la juridiction d'un patriarche du titre de Babylone, dont la résidence est à Mossoul.

6° Moins importante que les autres, tant au point de vue du nombre de ses membres qu'à celui de son organisation, l'Église *copte unie*, à peu près exclusivement confinée en Égypte, ne compte que 25,000 fidèles sous la juridiction d'un vicaire apostolique de ce rite : la hiérarchie propre aux autres Églises orientales n'y a pas encore été constituée.

7° L'Église *unie d'Abyssinie*, si elle égale la précédente pour le nombre de ses membres, est dans un état d'organisation plus rudimentaire encore. Ses 25,000

fidèles sont sous la juridiction d'un vicaire apostolique latin.

Cette simple nomenclature est loin de donner une idée tant soit peu complète des Églises unies d'Orient : il faudrait y joindre de nombreux détails circonstanciés sur leurs origines, leur formation, leur constitution, les différences plus ou moins considérables qui existent entre elles, etc.

Ce travail a été fait dans un ouvrage récemment publié sous le titre de *l'Orient et Rome* (1). Il suffit, au but de ce rapport d'avoir donné les quelques notions sommaires qui précèdent, nécessaires à l'intelligence de ce qui va suivre. Son cadre ne comporte pas de plus longs développements : il doit se borner, en effet, à décrire la situation actuelle des Églises unies en face de celles qui ne le sont pas, comme en face du protestantisme qui ne recule devant aucun effort pour envahir l'Orient.

Il n'est pas question non plus des Églises unies de rite oriental, ou plus exactement de rite grec, qui se trouvent placées en Europe et dans une situation bien différente de celle des Églises orientales proprement dites, auxquelles elles ne ressemblent que par le rite, mais sans rien avoir de leur constitution hiérarchique et de leur autonomie civile.

**II. —** Parmi les sept Églises orientales dont il a été fait mention, une seule, l'Église maronite, ne rencontre en face d'elle aucun dissident de même rite, qu'elle aurait mission de ramener à l'unité catholique. Tous les membres de cette nation sont, en effet, depuis de longs

(1) Un vol. in-12, par le P. MICHEL, chez Vic et Amat, édit., 11, rue Cassette, Paris.

siècles, les fils soumis du Vicaire de Jésus-Christ. Peut-être même l'ont-ils toujours été, malgré quelques défections particulières que signale l'histoire, mais qui ne semblent pas avoir atteint le corps entier de la nation. C'est la gloire que s'attribue l'Église maronite, une gloire dont elle a raison d'être fière et qui lui a valu les sympathies de l'Europe catholique, surtout de la France, même au temps où les autres populations unies de l'Orient étaient à peine connues. Mais ce glorieux privilège, qu'elle ne partage avec aucune autre des Églises orientales, lui impose des limites dont elle ne peut sortir. S'il lui est possible d'améliorer sa situation intérieure en donnant un nouvel essor aux œuvres catholiques qui existent déjà dans son sein, elle ne peut aspirer à prendre un développement nouveau au détriment du schisme : il n'existe pas de maronites schismatiques, et les schismatiques des autres rites, lorsqu'ils reviennent à l'unité, doivent, en règle générale, conserver le rite qu'ils ont professé jusqu'au moment de leur retour. Loin d'être humiliante pour elle, cette impuissance l'honore et l'honorera toujours aux yeux des vrais enfants de l'Église.

Les six autres Églises orientales catholiques se trouvent, à cet égard, dans une situation bien différente. Elles se sont toutes constituées principalement au siècle dernier, au détriment des hérésies et des schismes qui désolaient et désolent encore l'Orient. L'Église grecque unie elle-même, bien qu'elle ait compté vingt-cinq patriarches catholiques depuis le schisme cérulaire jusqu'à l'époque de sa reconstitution dans sa forme actuelle en 1723, et qu'elle ait toujours été représentée par des évêques unis à la chaire de Pierre, n'est arrivée au développement dont elle jouit que par suite des conquêtes

successives opérées sur les Orientaux de même rite entraînés dans le schisme par Constantinople. Quant à l'Église arménienne catholique, elle s'est formée au détriment des arméniens grégoriens; la syrienne, au détriment des jacobites de Syrie, comme la copte et l'abyssinienne au détriment des jacobites d'Égypte et d'Abyssinie, de même que l'Église chaldéenne unie s'est détachée du nestorianisme pour embrasser la foi de Rome.

Toutefois, et c'est là un fait important à constater, toutes ces Églises, en se détachant du schisme ou de l'hérésie, n'ont rien abandonné des usages liturgiques et disciplinaires en vigueur dans les communions dissidentes dont elles se séparaient, quand ces usages n'étaient pas opposés à la profession sincère de la foi catholique ni à la dignité de la véritable Église. Aussi ont-elles conservé en tout ce qui tient à l'extérieur du culte un si grand air de ressemblance avec les communautés dont elles se détachaient, que l'œil le plus exercé s'y méprendrait et confondrait aisément leurs membres avec ceux de même rite qui sont restés dans leurs erreurs ou plutôt leurs préjugés contre l'Église romaine.

Un vaste champ d'action est donc ouvert devant les Églises unies, car elles sont encore la minorité, chacune en présence de l'Église non unie de même rite et de même langue. Si, en effet, elles comptent toutes ensemble, y compris l'Église maronite qui n'a pas de dissidents en face d'elle, 650,000 catholiques, les Églises non unies comptent dans les mêmes contrées 7,600,000 membres, c'est à dire plus de onze pour un de la population chrétienne de l'Orient. Ce champ si vaste est aussi très fertile et ne demande qu'à être cultivé pour produire des fruits en abondance. Les progrès réalisés dans ce siècle par les Églises unies sont là pour l'attes-

ter. La population catholique s'est accrue dans de grandes proportions depuis quelques années; elle a même doublé pour certaines de ces Églises; de nouvelles paroisses ont été fondées, de nouveaux diocèses ont été créés, et le mouvement de retour va s'accéléralant de jour en jour.

Il y a là un fait trop consolant pour ne pas essayer de le mettre en lumière et d'en faire ressortir les causes.

Les Églises non unies ont donc encore pour elles une énorme majorité numérique; elles possèdent aussi des ressources matérielles bien autrement considérables que celles très restreintes dont peuvent disposer les communautés unies, par la raison toute naturelle qu'elles ont conservé les biens ecclésiastiques qu'elles possédaient auparavant et dont les unis se trouvaient privés par cela seul qu'ils abandonnaient le schisme et l'hérésie; enfin, certaines d'entre elles peuvent compter sur des influences extérieures d'une puissance incontestable. Mais tous ces avantages, quelque précieux qu'ils soient, ne peuvent suppléer l'esprit de prosélytisme qui les animait à d'autres âges, et qui aujourd'hui leur fait à peu près complètement défaut. Après avoir été envahissantes, elles se contentent aujourd'hui de garder les positions acquises; elles ne les défendent même que bien mollement et se résignent sans peine à voir les rites unis gagner chaque jour sur elles. D'ailleurs, l'état dans lequel se trouve généralement le clergé de ces malheureuses Églises ne lui permet guère d'opposer une résistance sérieuse aux efforts des catholiques.

Il n'en était pas de même au moment où se sont reconstituées les Églises unies. La phase de leur résurrection ne s'est pas écoulée sans difficultés de plus d'une sorte, et même, pour plusieurs d'entre elles, sans persé-



cutions ouvertes et quelquefois sanglantes. Il ne pouvait en être autrement, alors que depuis la prise de Constantinople par Mahomet II jusqu'au siècle présent, les patriarches grecs non unis de cette capitale étaient d'abord seuls, et plus tard avec le patriarche arménien grégorien de la même ville, les uniques chefs religieux, et, à beaucoup de titres, civils de tous les chrétiens de l'Empire. On conçoit que, placées sous une autorité qui leur était nécessairement hostile, les Églises catholiques de l'Orient n'aient pu se constituer qu'au prix de mille efforts et au milieu d'épreuves sans cesse renouvelées.

Aujourd'hui la situation a complètement changé de face. Grâce à l'appui des nations catholiques et principalement de la France, les Églises unies d'Orient sont désormais soustraites à l'autorité des patriarches schismatiques et jouissent, devant la Sublime-Porte, de la même autonomie civile que les Églises grecque et arménienne non unies. Une période de paix et de prospérité s'est donc ouverte pour elles ; elles en profitent pour prendre de jour en jour une nouvelle vigueur et une extension toujours croissante, sans avoir à redouter de la part des non unis les hostilités d'autrefois. Les anciennes animosités se sont apaisées, ou, si elles se produisent encore en certains lieux, elles ne sont plus le fait que de quelques partisans fanatiques de l'erreur, sans atteindre la masse de la population.

La bonne harmonie qui règne entre les unis et les non unis est généralement si grande, que des Occidentaux en paraissent scandalisés et se prennent à douter, bien à tort cependant, de la sincérité des sentiments catholiques des unis.

C'est que les Orientaux encore retenus loin de l'Église, voyant leurs frères unis conserver les usages tradition-

nels de leurs pères communs dans la foi, comprennent qu'il leur est possible de devenir catholiques sans renoncer à leurs liturgies antiques, sans rien perdre de la forme extérieure de leurs Églises, à laquelle ils tiennent par dessus tout, et qui, pour le plus grand nombre d'entre eux constitue en fait toute la religion.

Il y a d'ailleurs, entre les unis et leurs frères séparés, identité de langues, d'habitudes sociales, de race. souvent même fraternité de sang très rapprochée, puisqu'il n'est pas rare de voir des membres d'une même famille appartenir les uns à la religion catholique, les autres à la communauté non unie. Pour la très grande-majorité des dissidents, il n'existe en réalité aucune différence sérieuse, au point de vue religieux, entre eux et leurs frères catholiques. Ne connaissant leur religion que par ce que leur en révèle la célébration de la liturgie, identique dans les deux communautés, la foi est au fond la même. Il ne peut guère y avoir place, dans ces conditions, lorsque la passion ne s'en mêle plus, pour des dissentiments sérieux ; tout, au contraire, conduit comme naturellement à la concorde et la fait régner non seulement entre les simples particuliers, mais aussi entre les membres du clergé et les chefs eux-mêmes des Églises orientales unies et non unies.

Au moment même où se tenait le Congrès de Jérusalem, plus de trente villages grecs demandaient des prêtres et des écoles catholiques pour rentrer en bloc dans le sein de l'Église. Les Nestoriens du Kurdistan et de la Perse continuent leurs démarches auprès des missionnaires pour préparer les voies à l'union ; les Jacobites de la Syrie et de la Mésopotamie sont ébranlés au point qu'un éminent évêque du rite syrien uni pouvait affirmer naguère, qu'avec des ressources, il se fai-

sait fort de ramener en dix ans toute la Mésopotamie. Ce mouvement se dessine aussi de plus en plus chez les Arméniens grégoriens, chez les Coptes d'Égypte et même parmi les Abyssins.

Il n'est pas rare non plus de voir des parents non unis présenter eux-mêmes leurs enfants aux écoles catholiques, même à celles qui ont pour but la formation du clergé, et demander avec instances qu'ils soient élevés en vue du sacerdoce catholique. Si on objecte que leurs enfants n'étant pas catholiques ne peuvent être admis dans un établissement de cette nature, ils s'étonnent et répondent sans hésiter : « Faites-en ce que vous voudrez, n'avons-nous pas les mêmes prières, la même messe, la même religion ? »

Ces sentiments très communs parmi les dissidents laïques, sont partagés par beaucoup de membres du clergé, surtout du clergé des campagnes, aussi peu au courant que le peuple des subtilités théologiques mises en avant pour légitimer la division. Ils ne tiennent assez souvent au schisme ou à l'hérésie que par la difficulté où ils se trouveraient de se procurer les moyens de subsistance, s'ils faisaient retour à l'unité. Il n'existe, en effet, jusqu'ici, aucune œuvre destinée à recueillir ces pauvres prêtres que les évêques unis, trop pauvres eux-mêmes, ne peuvent recevoir à leur charge. Les demandes d'union sont cependant très nombreuses de leur part : un prêtre copte catholique, présent au Congrès de Jérusalem, assurait en avoir reçu cinquante en une seule année.

Les choses étant ainsi, les prélats catholiques de l'Orient sont unanimement convaincus, et ils manifestent hautement cette conviction, que l'heure marquée par la Providence pour le retour de ces contrées à

l'unité catholique semble être venue, ou s'annonce du moins comme prochaine.

A cette conviction, basée sur des faits qui se renouvellent sans cesse un peu partout, et sur la connaissance approfondie qu'ils ont de l'état des esprits au sein des Églises non unies, les évêques orientaux catholiques en ajoutent une autre tout aussi profonde et tout aussi fondée. Ils pensent donc que la divine miséricorde qui semble s'étendre enfin sur l'Orient, veut se servir de leurs communautés respectives comme d'un intermédiaire tout naturellement désigné, pour introduire les dissidents dans l'unique bercail du Christ. M<sup>gr</sup> Azarian, patriarche arménien uni de Constantinople, manifestait naguère cette conviction au Souverain Pontife et formulait devant lui, avec son entière approbation, le programme suivant : « *Travailler au retour de l'Orient par les Orientaux unis.* » Ce programme est celui de tous les évêques orientaux unis, et plus encore, s'il est possible, de ceux d'entre eux dont les diocèses, de fondation récente, n'ont été créés que dans le but d'ouvrir la porte de l'Église catholique aux dissidents.

Les hommes les mieux placés pour juger de l'état actuel de l'Orient chrétien n'hésitent pas à embrasser ce sentiment des prélats orientaux. De nombreuses lettres de missionnaires de tous les ordres et congrégations qui ont des représentants dans ces contrées l'attestent avec évidence (1).

Toutefois, les Églises unies ne peuvent suffire à elles seules, dans leur état actuel, à l'œuvre si grande et si consolante du retour de l'Orient. Il y aurait même lieu de craindre, si on les abandonnait à leurs seules forces, de voir des influences extérieures, toujours en éveil,

(1) *L'Orient et Rome*, ch. xxii.

assez puissantes pour enrayer le mouvement et l'empêcher d'aboutir, peut-être même pour porter atteinte à l'intégrité de quelqu'une d'entre elles. Deux choses leur manquent pour répondre à la vocation qu'elles se croient attribuée par la Providence : les hommes et les ressources.

On entend dire quelquefois qu'il n'y a pas proportion entre le nombre des évêques catholiques de rite oriental et celui des fidèles membres des Églises unies. Il y aurait trop de pasteurs pour le troupeau. Cette sorte de critique ne saurait tomber ni sur l'Église unie d'Abysinie, ni sur celle des Coptes, qui n'ont l'une et l'autre qu'un seul évêque ; elle n'atteint pas davantage l'Église maronite, dont les diocèses, peu nombreux d'ailleurs, comptent autant et plus de fidèles que certains diocèses d'Europe, de l'Italie, par exemple. Quant aux autres Églises unies, la population catholique de leurs circonscriptions diocésaines est, en général, peu considérable ; mais on oublie que la plupart de ces diocèses ont été fondés en vue du retour à l'unité des nombreux dissidents au milieu desquels disparaît le petit troupeau des catholiques. Ce sont, avant tout, des postes de missions qu'il était nécessaire de créer, avec un évêque pour chef, tant pour maintenir les fidèles dans la foi que pour répondre aux demandes des non unis. Habitué à porter leurs affaires, même civiles, devant leurs évêques, ceux-ci hésiteraient souvent à embrasser l'union, si l'Église catholique ne leur assurait pas le même avantage. Loin donc de regarder les diocèses unis comme trop nombreux, il faudrait plutôt tendre à en augmenter le nombre et organiser partout la hiérarchie catholique en face de la hiérarchie plus complète des Églises non unies.

Malheureusement les Églises unies ne disposent point d'un personnel assez nombreux, ni suffisamment formé, soit pour satisfaire aux exigences des diocèses déjà établis, soit pour en créer de nouveaux; ce qui nuit considérablement à l'extension qu'elles prendraient sans peine si cette pénurie venait à être comblée.

Sans doute les missionnaires latins viennent au secours des Églises unies avec un dévouement au-dessus de tout éloge, et longtemps encore cet aide leur sera indispensable; mais outre que ces missionnaires ne possèdent pas toujours les sympathies des Orientaux, qui leur supposent plus ou moins l'arrière-pensée de latiniser, ils ne peuvent, malgré leur zèle, suppléer complètement le clergé indigène. Il sera toujours vrai de dire avec un membre de la famille dominicaine, le R. P. Galland, missionnaire en Mésopotamie : « L'absence  
« d'auxiliaires indigènes met en péril la persévérance  
« des convertis, . . . et arrête même à leur principe des  
« conversions qui se réaliseraient si nous avions, au  
« moment voulu, des prêtres à offrir aux populations  
« qui sont prêtes à rentrer au bercail. »

Travailler à former pour les Églises unies ce clergé qui leur manque est donc et restera longtemps encore l'œuvre la plus efficace que les missionnaires latins puissent accomplir en leur faveur, comme aussi le moyen le plus sûr de faire disparaître le schisme.

Les ressources ne manquent pas moins que les hommes aux Églises unies pour arriver progressivement à reconquérir l'Orient au catholicisme. D'origine généralement récente, comptant fort peu de membres favorisés des biens de la fortune, obligées cependant de se suffire à elles-mêmes sans le secours d'aucun budget, peu ou point secourues par les œuvres de propagande catho-

lique, elles ne peuvent qu'à grand'peine soutenir et conserver les rares œuvres existantes, loin de pouvoir songer à en créer de nouvelles. Aussi sont-elles réduites, de ce chef, à repousser les demandes les plus urgentes qui leur viennent de la part des non unis désireux d'entrer dans leur sein; leur influence en est considérablement amoindrie, et le schisme se maintient dans des centres d'où il serait banni, si une église et une école catholiques pouvaient y être établies.

Du jour où l'Occident, sur lequel elles comptent, aura procuré aux Églises unies ce double élément indispensable de succès, elles auront acquis sur les non unis une supériorité réelle, et elles marcheront à grands pas vers le triomphe final.

**III. —** Mais le schisme n'est plus désormais le seul adversaire qui se dresse en face des Églises unies d'Orient. Il s'en est présenté un autre qui, pour être entré beaucoup plus tard en lice, n'en est que plus redoutable et plus difficile à vaincre. Ce n'est pas, comme le schisme, un ennemi domestique; il est venu du dehors et s'attaque aussi bien aux Églises non unies qu'à celles qui font partie de la grande famille catholique. Ce nouvel adversaire est le protestantisme : Anglais, Américain, Allemand, armé de sa prétendue science et surtout de son or.

Il y a à peine un demi-siècle que les agents de la Réforme ont fait pour la première fois leur apparition en Orient, et, déjà, ils ont tout envahi. Avec un esprit de suite et une activité que l'état actuel du protestantisme en Europe et en Amérique semblent peu justifier, ministres et diaconesses ont planté leur tente un peu partout. L'Égypte, la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie, l'Asie-

Mineure, l'Arménie, le Kurdistan et la Perse, toutes les régions occupées par les Églises de rite oriental, unies ou non unies, les ont vus se jeter sur elles et en poursuivre la conquête avec une ténacité digne d'une meilleure cause, et une ardeur qui, loin de se ralentir, va toujours grandissant.

Quelques chiffres d'une douloureuse éloquence donneront une idée de l'action puissante qu'exerce aujourd'hui le protestantisme au sein des populations chrétiennes de l'Orient.

La mission entretenue en Égypte par la société américaine comptait, à elle seule, en 1892, 367 membres actifs : ministres, diaconesses, maîtres et maitresses indigènes, répartis en 113 postes ; à la même époque, la Palestine était sillonnée par 198 agents de la Réforme répandus un peu partout, dans les villes et les villages habités par les chrétiens ; il y en avait 530 dans la Syrie septentrionale seulement, et un nombre proportionnellement aussi considérable dans le reste de cette province et dans les régions limitrophes.

Voici ce qu'en écrivait un missionnaire arménien catholique en 1883 : « Je ne crois pas qu'il y ait une ville, un village, un faubourg d'Arméniens, de Jacobites ou de Nestoriens, dans l'étendue de la Mésopotamie, du Kurdistan, de l'Arménie et de la Syrie, où les évangélistes protestants n'aient mis le pied et gagné des partisans à leur secte. »

Cette véritable armée de prédicants suit partout la même tactique, et il faut avouer qu'elle a su choisir la meilleure, c'est à dire la plus propre à déchristianiser l'Orient. C'est à l'enfance qu'elle s'attaque de préférence au moyen de ses écoles ouvertes partout, et répandant partout sur les jeunes âmes, incapables de résister à sa



funeste influence, le poison de l'erreur. Qu'on juge encore par quelques chiffres du nombre des malheureux qui en subissent à peu près irrémédiablement les atteintes.

Les écoles américaines de l'Égypte comptaient à elles seules, en 1892, une population scolaire de 2,581 enfants des deux sexes ; celles de Palestine en avaient 3,607 ; celles de la Syrie septentrionale, 12,903. Les autres écoles protestantes de l'Orient sont encore mieux fréquentées parce qu'elles n'ont trouvé qu'une résistance moins vive. Et cependant, à ne s'en tenir qu'à la proportion que fournissent les nombreuses cités, on arrive au total véritablement effrayant de plus de *cent mille* enfants orientaux pour une population chrétienne de moins de cinq millions d'âmes, qui, tous les ans, perdent peu à peu la foi de leur baptême au contact des envoyés de l'erreur. On ne peut que souscrire, dans ces conditions, à la parole suivante rapportée par un missionnaire d'Arménie : « Si personne ne vient s'opposer aux ministres, tous les pays chrétiens seront devenus protestants avant vingt ans. »

Cette éventualité, qui serait la ruine définitive de l'Orient, est d'autant plus à redouter que le protestantisme trouve deux puissants auxiliaires de sa propagande dans la fièvre d'instruction qui tourmente aujourd'hui les Orientaux et dans leur pauvreté.

Loin du contact des Européens, les paisibles populations chrétiennes de l'Orient n'avaient pas éprouvé, jusqu'à ces dernières années, la soif d'apprendre qui envahit de plus en plus le monde. Mais depuis que les relations sont devenues plus fréquentes, que les mœurs de l'Europe ont commencé à pénétrer dans ces régions et fait entrevoir à ces peuples une prospérité qui leur

était auparavant inconnue, mais à laquelle ils ont vite cru pouvoir prétendre, ils ont éprouvé un immense désir de s'initier aux connaissances des nations plus avancées, dans l'espérance de participer plus pleinement à leur civilisation et au bien-être qu'elle semble leur procurer.

Cet état des esprits créait en Orient des conditions nouvelles dont les protestants ont eu l'habileté de profiter. Les ressources immenses dont ils disposent leur permettant de donner à leur action une étendue illimitée, ils ont couvert le sol de leurs écoles édifiées avec un luxe qui, auprès des pauvres habitations des indigènes, en fait de véritables palais, bientôt remplis par une jeunesse avide de s'initier aux secrets de la science, ou que des largesses distribuées aux parents pauvres avaient l'efficacité d'y introduire.

L'invasion a été si rapide et le véritable but poursuivi par les prédicants si habilement dissimulé sous le couvert d'une science qui ne paraissait avoir rien d'alarmant pour les croyances antiques, que les populations sans défiance s'y sont laissé prendre. Les catholiques orientaux eux-mêmes n'ont pas toujours résisté à l'appât, dans le principe, et on a pu voir, dans certaines régions, leurs enfants livrés sans défense aux loups ravisseurs cachés sous la peau de brebis.

Heureusement, l'illusion ne devait pas durer longtemps. Le cri d'alarme, jeté aux premières heures de l'invasion par les chefs des Églises unies et par les missionnaires latins, n'a pas tardé à être entendu : la résistance s'est organisée partout où il a été possible de l'entreprendre, et la lutte, une lutte ardente, incessante et sans merci, a commencé contre l'ennemi commun. Mais si les écoles catholiques créées par les évêques unis

et par les missionnaires ont fait bonne contenance en face de celles des ministres, si elles sont parvenues à diminuer leur prestige, à amoindrir leur influence, et même quelquefois à les ruiner, il faut convenir cependant que la situation générale n'a pas été sensiblement modifiée jusqu'ici. Le danger reste toujours immense et pressant, grâce aux ressources illimitées dont disposent les agents du protestantisme, et à l'armée d'auxiliaires indigènes bien formés dans leurs écoles normales et grassement rétribués ensuite, qu'ils peuvent disséminer partout. Pour tout dire en un mot, si l'action des ministres a perdu de son efficacité en certains lieux, elle a considérablement gagné en étendue, et sa puissance n'en a pas été amoindrie. Entendez plutôt cette parole navrante qu'un chef de mission vient d'adresser du fond de la Mésopotamie au Directeur de l'*Œuvre des Écoles d'Orient* : « Ce que je vous écris aujourd'hui ressemble un peu à un cri de détresse. Eh bien ! oui, je ne vous le cache pas, c'est un cri de détresse que je suis obligé de jeter en face de la lutte inégale que nous devons soutenir contre les efforts redoublés des protestants, qui jettent l'or et l'argent à pleines mains pour établir partout leurs écoles et se faire partout des adeptes. L'irréligion gagne tout, villes et villages, riches et pauvres. » Malheureusement, ce cri n'est point isolé : il s'élève d'un peu partout en Orient, parce que partout le flot envahisseur monte toujours et finit par déborder.

Il est donc incontestable que le protestantisme, ou si l'on veut l'irréligion, car pour l'Orient, c'est tout un, fait des progrès relativement rapides, et qu'il menace d'étendre de plus en plus ses ravages, si l'on ne parvient à lui fermer solidement la voie. Il faut l'empêcher

d'anéantir les malheureuses Églises non unies, qui lui offrent une proie facile ; il faut préserver aussi de son atteinte les Églises unies elles-mêmes, qui, malgré la résistance qu'elles lui opposent, ont eu déjà à déplorer plus d'une défection, et en auraient bientôt à déplorer de plus nombreuses, si des écoles catholiques ne s'élèvent, à bref délai, partout où les protestants ont pénétré.

C'est là l'unique remède à apporter au mal, mais ce remède est d'une efficacité souveraine partout où on l'applique. Le passé est ici garant de l'avenir. Or, le passé démontre par des faits aussi nombreux que consolants : que là où une école catholique bien tenue peut être opposée à l'école protestante, celle-ci décline bientôt. Abandonnée d'abord par les enfants catholiques, elle l'est aussi peu à peu par les schismatiques qui veulent rester chrétiens, et, grâce à Dieu, c'est encore l'immense majorité. C'est que le protestantisme, avec son culte glacial et sans sacrifice, qui ne dit rien ni au sens, ni au cœur, avec son dédain outrageant pour la Mère de Dieu, n'est pas fait pour plaire aux âmes orientales si éprises de la majesté solennelle de leur propre culte, si attachées à la foi en la divine Eucharistie, si tendrement dévouées à la très sainte Vierge. Si elles se laissent entraîner par les prédicants, lorsque personne ne vient les protéger contre leurs atteintes, ce n'est pas par amour pour le protestantisme, qu'elles détestent, au fond, comme la ruine de tout ce qu'elles aiment, elles vont à lui à cause des avantages temporels qu'il fait briller devant elles : il les séduit par ces dehors, mais sans les convaincre. Que les écoles catholiques soient assez nombreuses pour leur assurer partout les mêmes avantages dont les écoles des sectes

leur présentent la perspective, et les Orientaux se tourneront par sentiment et par conviction vers l'Église catholique. Du même coup on arrêterait les envahissements des sectes, on les forcerait même, par le dégoût qu'elles inspireraient, à devenir les auxiliaires de l'union, et on communiquerait une nouvelle vigueur aux Églises unies.

Mais ces écoles qu'on réclame partout comme l'unique planche de salut, que sollicitent avec instances les populations non unies elles-mêmes, ainsi que le constatent de nombreux rapports de missionnaires, comment les fonder, les soutenir, les faire prospérer ?

Encore ici deux choses sont indispensables : un personnel assez nombreux pour être opposé partout à l'armée des agents du protestantisme, et des ressources non pas égales à celles des ministres, ce serait trop demander et cela n'est pas nécessaire, mais du moins suffisantes pour édifier le local scolaire et pour l'entretien des maîtres et maîtresses.

La question du personnel, malgré son importance, n'est pas la plus difficile à résoudre. A l'exception des écoles véritablement modèles, à tous les points de vue, que tiennent, dans les principaux centres du littoral et dans quelques villes de l'intérieur, les Frères des Écoles chrétiennes, si modestes et si dévoués qu'on voudrait les voir partout, tous les autres établissements d'instruction primaire, qu'ils aient été ouverts par les évêques unis ou par les missionnaires, sont tenus par des maîtres indigènes, c'est à dire par les catholiques du rite oriental, prêtres ou laïques. Il en est de même pour les écoles des filles, partout où nos vaillantes religieuses ne sont pas encore fixées. Ce qui a lieu pour les écoles déjà fondées peut aussi être réalisé

pour celles qu'il est urgent de créer. Les Églises unies ne manquent pas de jeunes gens et de jeunes filles qui, moyennant une modeste rétribution, se feraient les auxiliaires de leurs pasteurs ou des missionnaires, pour sauver leurs frères de l'abîme dans lequel le protestantisme menace de les engloutir. Et ces auxiliaires sont d'autant plus précieux qu'ils sont mieux faits aux mœurs, à la langue et aux usages du pays, qu'ils sont plus sympathiques aux populations de même race et de même rite qu'eux. Les protestants l'ont bien compris, et c'est pour cela qu'ils ont multiplié les écoles normales où ils forment leurs aides indigènes en grand nombre, auxquels ils confient ensuite les écoles que les ministres européens se contentent de visiter. Il suffit donc d'utiliser sur une plus vaste échelle les bonnes volontés qu'on trouve sur place, pour doter partout les pays chrétiens de l'Orient de maîtres et de maîtresses catholiques, auprès desquels viendront se grouper en foule les enfants unis ou non unis qu'ont attirés jusqu'à ce jour les écoles hérétiques. Les Églises unies contribueront aussi pour la plus large part à sauver l'Orient de l'invasion protestante, de même qu'elles semblent destinées à en faire disparaître le schisme.

Mais, et c'est toujours là qu'il faut en revenir, pour former ces auxiliaires, pour leur fournir un local et une juste rétribution, il faut des ressources considérables, et ces ressources manquent. Le pays ne saurait les fournir, et les allocations accordées par les œuvres de propagande, en particulier par l'*Oeuvre des Écoles d'Orient*, spécialement établie dans le but de secourir les catholiques orientaux, sont à peine suffisantes pour maintenir ce qui existe : « Venez donc à notre secours ; aidez-nous » à sauver les pauvres populations de l'abîme de l'indif-

« férence religieuse et des attaques du protestantisme,  
« alors qu'il en est encore temps. Ce secours, vous nous  
« l'avez accordé lorsque vous nous aurez permis d'ou-  
« vrir une école catholique partout où les protestants ont  
« ouvert une école de leur secte, ou pour le moins, dans  
« les centres principaux. »

Cet appel suppliant, qui termine le rapport annuel du chef de la mission dominicaine de Mossoul, se retrouve dans toutes les communications des évêques orientaux et des missionnaires forcés de laisser l'ivraie envahir le champ du Père de famille, dans l'impuissance où ils sont, faute de ressources, d'appliquer au mal le remède efficace.

Si le Congrès de Reims, réalisant le vœu de celui de Jérusalem, pouvait trouver le moyen de donner aux ouvriers catholiques les secours pécuniaires dont le manque paralyse les efforts de leur zèle, il aurait sauvé l'Orient de la ruine, bien mérité de l'Église catholique et grandement glorifié le Dieu de l'Eucharistie.

---





## SALUT A SAINT-REMI

---

L'église indiquée pour la grande cérémonie de la *Réparation* était l'antique abbatiale de *Saint-Remi*, l'émule de la métropole, gardienne du tombeau de l'illustre Pontife qui baptisa Clovis. Disons tout de suite que la solennité a été magnifique.

Le vénérable Curé, retenu par la maladie, n'a pas pu jouir d'une fête qu'il avait si bien préparée.

Bien avant huit heures, la vieille basilique était remplie, et dans la foule on remarquait beaucoup d'ouvriers.

Qu'elle est imposante le soir, faiblement éclairée, cette vaste nef élevée par le génie des Bénédictins !

Sans pouvoir rivaliser avec l'incomparable architecture de la Cathédrale, l'église abbatiale qui garde les restes du Saint Pontife est cependant un des plus beaux types connus du style roman. Personne ne l'ignore, de ceux qui ont une connaissance quelconque de l'architecture du moyen âge.

A l'heure où les cardinaux et les prélats en franchissent le seuil, un immense ostensor de feu apparaît dessiné au fond du chœur, prélude des merveilles que nous admirerons bientôt (1).

Dans toutes les bouches, il n'y avait qu'une même expression pour caractériser le splendide spectacle dont nous avons été les témoins attendris : « Quel beau et consolant spectacle ! »

Certes, dans la vieille Basilique, bien des manifestations religieuses ont eu lieu dans le passé : nulle n'a eu, à notre mémoire, un pareil cachet de grandeur et de recueillement.

Une foule compacte se presse dans l'église, mais aucun désordre n'est venu troubler la sainteté du lieu.

A huit heures, les Evêques sont reçus au portail, et quand le *Magnificat* a été enlevé par toute l'assistance, M<sup>sr</sup> Cartuyvels,

(1) Cet ostensor, dont l'effet est grandiose, est dû à l'initiative des ouvriers du Cercle chrétien d'études sociales.

vice-recteur de l'Université de Louvain, commente dans un magistral discours la parole de Notre-Seigneur : « Je suis le pain de vie. » Tout d'abord, l'orateur rappelle les grands souvenirs qui unissent Reims et Liège : le saint évêque Albert, de Louvain, martyrisé aux portes de Reims ; le Congrès de Jérusalem, qui a resserré les liens entre les Pasteurs des deux Églises. Puis, entrant dans son sujet, l'orateur donne de la vie la définition de saint Thomas : une force immanente qui conduit l'être à la perfection de son existence et de ses opérations, et il montrera dans l'Eucharistie la véritable force qui conduit l'homme à la perfection de son être surnaturel.

Nous ne voulons pas déflorer par une froide analyse ce discours remarquable, ayant la bonne fortune de le pouvoir reproduire *in extenso*.

---

## DISCOURS DE M<sup>sr</sup> CARTUYVELS

Vice-Recteur de l'Université de Louvain.

---

*Ego sum panis vivus qui de caelo descendit : Qui manducat hunc panem vivet in æternum.*

Je suis le pain vivant descendu du Ciel. Celui qui mange de ce pain vivra de la vie éternelle.

(Joh. vi, 51-52.)

ÉMINENCES,  
MESSEIGNEURS,  
MES FRÈRES,

Depuis trois jours Notre Seigneur Jésus-Christ, adoré au Très Saint Sacrement de l'autel, reçoit parmi nous d'incomparables hommages.

Ces basiliques vénérables, merveilles de l'art chrétien, témoins séculaires de l'histoire, ont revu se presser autour du trône du Roi des rois la foule émue des couronnements disparus. Ces princes de l'Église, illustres fils de la France, dont la pourpre romaine mêlée à ce chœur d'évêques venus d'Afrique et d'Orient, comme les Mages, nous offre la vision d'une unité plus grande et d'une fraternité plus large que celle du royaume très chrétien ; — cette tribu sacerdotale, assemblée de tous les confins de la Gaule-Belgique, apportant à l'Église primatiale l'hommage de son zèle et l'édification de sa piété ; la mémoire des saints ravivée en ces lieux tout remplis d'immortels souvenirs, depuis saint Remi,

l'aïeul de la France chrétienne, dont la main paternelle ondoya le Sicambre, jusqu'à saint Albert de Louvain, évêque de Liège, cardinal, martyr de la liberté de l'Eglise, que l'hospitalité de Reims, toujours si généreuse envers les proscrits, ne sut préserver du fer des assassins ; saint Albert, aujourd'hui si dignement ici représenté par son doux successeur, mon évêque et mon père ; — le grand nom de Jérusalem et les beaux souvenirs d'une croisade pacifique, évoqués en ardentes images devant le légat du Saint-Siège, qui en fut le guide, par les compagnons de son pèlerinage, en présence de ces vaillants religieux, gardiens de la Terre-Sainte, organisateurs des migrations annuelles de la pénitence vers le tombeau du Christ, héros de l'apostolat dans ces contrées encore soumises au joug de l'Islam ; — ce souffle généreux de rédemption, qui va vers l'Orient opprimé par des tyrannies séculaires, providentiellement soulevé dans ces lieux mêmes où Jeanne, la sainte et la libératrice, pour avoir été longtemps à la peine apparut un jour à l'honneur ; — ce défilé d'œuvres anciennes et d'œuvres vivantes, ces fastes eucharistiques déployés comme pour établir l'identité de la foi qui inspira les adorations d'hier et les adorations d'aujourd'hui ; — par dessus tout, ce concours ardent de la piété populaire, qui, non contente d'envahir le lieu saint par ses ovations pacifiques, nous donne à tous l'héroïque exemple de nuits entières passées devant l'autel, entre deux journées de travail ; qui, de ses mains viriles, a préparé pour trône au Christ eucharistique cet ostensor de fer et de feu, christophore géant où l'hostie rayonne au-dessus des adorations de cette assemblée : en vérité, cet ensemble unique constitue un fait religieux destiné à marquer dans vos

annales comme une expression de foi radieuse et pleine d'immortelle espérance.

Quelle parole osera se produire pour nous donner le sens de ces merveilles ? Une seule, la parole de Jésus-Christ lui-même :

*Je suis le pain vivant descendu du ciel... Quiconque mangera de ce pain vivra de la vie éternelle... Et voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »* (JOH. VI, 51-52.)

I. — Voilà l'affirmation solennelle du Verbe incarné qui suscite en tous lieux, parfois comme aujourd'hui, avec un éclat sublime, les adorations de l'humanité régénérée. Elle annonce le mystère le plus impénétrable de notre foi, mais elle prépare à cette foi le plus étonnant des triomphes. Éternel défi jeté par la toute-puissance divine à la raison humaine éperdue, elle courbe depuis dix-huit siècles les saints, les génies, les héros, les grands hommes, les nations chrétiennes, l'élite morale et intellectuelle du genre humain devant l'impossible réalisé, devant une manifestation de Dieu qui confine au néant. Elle se donne à elle-même la preuve de sa divinité en affirmant l'avenir dans des conditions impossibles, et le prodige dure toujours.

Mystère adorable, raison d'être du sacerdoce, du temple et de l'autel ! Centre divin de la liturgie, inspirateur des arts, foyer des vertus surhumaines, la piété, le génie lui feront cortège jusqu'à la dernière heure aussi bien que la sainteté.

Notre Seigneur Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous léguer tout son cœur, son cœur vivant dans la sainte Eucharistie ; il a daigné nous déclarer aussi le but suprême de cette institution sacrée, qui est de nous

rendre participants de la vie divine et d'alimenter en nous jusqu'à l'éternité bienheureuse, toutes les saintes énergies de la grâce et de la vertu. La même voix qui nous dit : « *Je suis la voie, la vérité, la vie* (JOH. XIV), nous dit encore : *Je suis le pain de vie descendu des cieux ; quiconque mangera de ce pain vivra de la vie éternelle. Le pain que je donnerai c'est moi-même, c'est ma chair immolée pour le salut du monde. En vérité, je vous le déclare, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme vous n'aurez pas la vie en vous. Qui mange ma chair et boit mon sang a déjà la vie éternelle en partage. Il demeure en moi et moi en lui et je le ressusciterai au dernier jour.* » (JOH. VI.)

A ces paroles inouïes les Juifs se scandalisent ; des disciples s'éloignent. *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire ?* Et se tournant vers l'élite restée fidèle, Jésus leur dit : « *Et vous aussi, voudrez-vous me quitter ?* » Alors Simon Pierre, l'homme des générosités décisives, alors Pierre s'écrie au nom de tous (oui, de tous les siècles chrétiens, comme du nôtre !) : « *O Maître adoré ! à qui donc irions-nous ? Vous seul avez les paroles de la vie éternelle !* » (JOH. VI.)

C'est l'heure de considérer cet enseignement fondamental du Christ, d'interroger respectueusement la vérité qu'il nous révèle.

Par cet oracle Jésus se proclame lui-même *le pain, l'aliment de la vie divine*. Parole immortelle. Elle se réalisera sans défaillir. Elle portera sans cesse à l'humanité les bienfaits, le moyen d'une communication de la vie divine. Les milliards d'êtres humains appelés ici-bas à vivre de cette vie seront alimentés, divinisés par elle. Nulle économie du monde moral ne sera plus palpable et plus universelle. Nulle n'emprunte aux condi-

tions de l'heure présente un plus frappant caractère d'actualité. Toutes les sollicitudes de notre temps, les plus hautes et les plus augustes comme les plus violentes et les plus révolutionnaires, ne vont-elles pas à garantir à toute créature humaine le pain qui soutient la vie matérielle? Ainsi, la sollicitude de Jésus-Christ a voulu assurer à l'humanité régénérée le pain qui soutient la vie de l'âme et qui la rend capable de la vie éternelle.

Cette parole est pleine d'une miséricorde et d'une tendresse infinies. Elle indique, elle procure à notre faiblesse le moyen d'attirer, de conserver dans notre être fragile la vie divine dont l'épanouissement s'achève dans l'éternité bienheureuse. Une mère nourrit son enfant de sa substance pour parfaire et alimenter la vie qu'elle lui a communiquée. Dieu qui nous aime plus que nos mères et qui nous dispense la vie d'une manière plus complète et plus haute, Dieu veut aussi de sa substance nourrir notre être tout entier pour l'élever jusqu'à la hauteur de sa propre vie.

Aussi, n'est-ce pas seulement pour être exposé à nos adorations qu'il a institué la sainte Eucharistie. Il a voulu que son corps sacré, assimilé au nôtre, exerçât une influence réformatrice au plus intime de notre être. Le suprême bienfait de l'Eucharistie, c'est la sainte Communion.

**II. —** Mais comment Jésus-Christ peut-il être pour nos âmes le pain du Ciel? et comment s'accomplit cette mystérieuse transformation qui nous fait vivre de sa vie?

La vie est une idée première dont le concept se détermine par ses effets. Vivre, c'est posséder en soi-

même une force immanente dont le propre est d'élever un être à toute la perfection de son existence et à toute la perfection de son acte.

Vivre, pour un végétal, c'est posséder la force intérieure qui le fait croître, verdier, porter sa fleur et son fruit. La force intrinsèque qui développe cet être jusqu'à l'épanouissement complet de sa nature, et qui produit toutes les activités qui le caractérisent, c'est la vie qui est en lui.

C'est par cette magnifique idée de la vie nouvelle dont il est le principe, que Jésus-Christ se plaît à exprimer le mystère de son union avec l'homme, réalisée en vue d'unir béatiquement l'homme avec Dieu. « Je suis, dit-il, la résurrection et la vie. Je suis venu en ce monde afin de leur donner une vie qu'ils n'ont pas et de la leur donner dans toute sa plénitude. *Ego veni in mundum ut vitam habeant, et abundantius habeant.* »

Où donc nous est-elle communiquée, cette vie de Dieu ?

Elle commence par la parole divine, parole essentiellement vivante et créatrice, qui met nos intelligences en communication avec l'Esprit de Dieu : « *Verba mea quæ loquor spiritus et vita sunt.* » Puis le germe sacré de cette vie est déposé dans nos âmes par le saint baptême, et développé jusqu'à la vie parfaite par toute l'économie sacramentelle. Ce principe nouveau qui vient de Jésus-Christ, qui est le prix de son sang répandu, cette force vitale supérieure à la nature, cette vie de la grâce qui affecte notre être tout entier, produit en nous, selon la définition de la vie, une perfection de l'être et une perfection de l'acte. La perfection de l'être, c'est la sainteté d'un élu ; la perfection de l'acte, ce sont les activités de cette vie divine, c'est à dire les grâces et les



vertus qui conduisent à la plénitude de la vie, à la vie du ciel, à l'éternelle union avec Dieu.

Voilà la vie divine qui a Jésus-Christ pour principe et qui transforme à son image notre être régénéré dans tout ce qui le constitue : notre intelligence, dont les ignorances et les faux jugements sont réformés par l'éternelle vérité manifestée dans les clartés de l'Évangile ; notre cœur, guéri des plaies invétérées du triple égoïsme et transformé par les sentiments du cœur de Jésus-Christ ; notre volonté, devenue capable des ascensions de la sainteté ; notre chair même, spiritualisée et appelée à la gloire de la résurrection pour avoir été en contact avec la substance de Dieu : « *Je suis la résurrection et la vie. Si quelqu'un mange ma chair et boit mon sang, je le ressusciterai au dernier jour* (Joh. XIV). »

Mais cette vie divine, entée à l'homme par le baptême, subit en nous les conditions de toute vie contingente, et veut être incessamment alimentée, sous peine de périr par l'effet de notre débilité native. Dieu seul possède en soi la source indéfectible de l'être et de la vie : *Ego sum vita*. Pour nous, mortels, cette vie de la grâce, qui est une vie morale, se développe dans les fluctuations de la liberté. C'est un trésor porté dans des vases fragiles. A chaque instant le péché, les passions, la légèreté humaine menacent d'extinction la flamme sacrée. Or, la vie divine grandit ou diminue dans l'homme au gré de ses vicissitudes. Être contingent, pour maintenir en lui cette vie de la grâce, il a besoin d'une relation fréquente avec l'indéfectible foyer de cette vie. Ainsi ce qui est mortel en nous doit être absorbé par la vie. Pour conserver la vie divine il faut à l'homme un aliment divin.

**III.** — La force qui répare en nous cette vie surnaturelle n'est autre que Jésus-Christ lui-même. De toutes les manières dont s'opère cette communication de Jésus à l'âme régénérée, il n'en est point de plus complète ni de plus miséricordieuse que celle qu'il daigna lui-même établir en devenant le pain sacramentel de nos âmes : *Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi : qui manducat hunc panem vivet in æternum.*

Il fallait que cet aliment de la vie divine fût universel, capable, sans diminution, de suffire à toutes les générations humaines ; il fallait que cet aliment, familial, fit tomber toutes les barrières de la terreur et permit au plus humble des enfants des hommes de traiter cœur à cœur avec Jésus-Christ ; il fallait que cet aliment, sacré, produisît par lui-même la grâce et la sainteté. Comme toutes ces choses nous sont royalement assurées dans l'adorable Eucharistie !

C'est le pain qui fut, par l'Homme-Dieu, choisi pour matière du signe sacré : le pain, par lui-même rempli d'étonnants mystères et d'analogies sublimes avec l'aliment céleste qu'il met à la portée de l'humanité.

Le pain pour l'homme est une chose sacrée... C'est le fruit de ses pénibles sueurs, la récompense de son travail, l'objet constant de sa sollicitude, le plus indispensable des dons que la nature ait préparés à son usage, l'aliment humain par excellence, le lien affectueux de ses relations avec ses semblables. Quand l'humanité commença sur une terre frappée de malédiction sa douloureuse carrière, au lieu des fruits enchanteurs que les rameaux séculaires de l'Éden inclinaient sur sa tête, le pain laborieusement conquis par le travail lui fut assigné comme soutien de sa vie : *In sudore vultus tui vesceris pane.* (GEN. III, 19.) Dans

ce pain prophétique, il y a, dès l'origine, pour le fils d'Adam la loi salutaire du travail ; il y a l'expiation acceptée ; il y a la lutte courageuse pour la vie ; il y a toute la civilisation dans son germe ; il y a déjà le pardon d'un père dans le cœur duquel la sollicitude prévaut sur la justice ; il y a, dans les lointains radieux du Messie, l'annonce du pain eucharistique !

Tertullien nous montre l'Éternel, au moment de former du limon le corps du premier homme, absorbé par la pensée de ce même limon devenu, pour le salut du monde, la chair sacrée de l'Homme-Dieu : *Quando limus excolebatur, cogitabatur Christus homo futurus*. Dans le caractère mystique inhérent au pain dès le début des âges, dans cette parole divine qui voue l'humanité au labeur, à côté de la peine, il y a le reconfort : le pain sera péniblement conquis, mais il sera le soutien de la vie. Sous le regard de Dieu, pour qui l'avenir est un éternel présent, déjà semble apparaître le pain vivant descendu du ciel, qui, bien mieux que le pain matériel, doit devenir le soutien de la vie morale et de la vie divine de l'humanité.

Rien d'étonnant si toutes les religions anciennes ont, de manière ou d'autre, divinisé le pain. Rien d'étonnant si la loi lévitique l'introduit dans le sanctuaire comme élément du culte, et si les pains de proposition, incessamment renouvelés devant le Seigneur par les mains sacerdotales, s'y rencontrent avec le pain du ciel, la manne du désert, conservée dans le saint des saints.

Plus attentifs, et plus rapprochés que nous de la bénédiction primordiale, les saints patriarches ne traitent le pain qu'avec un respect religieux. Abel, le juste, le premier des élus, offre au Seigneur les prémices des moissons primitives, bientôt scellées de son sang

répandu. Melchisédech, le roi-pontife, sort un instant de l'ombre qui l'entoure pour offrir au Père des croyants les dons solennels du pain et du vin, mystérieux comme lui-même. Sur leur couche funèbre, les patriarches chefs et pères du peuple de Dieu, visités par l'esprit des prophètes, appellent sur le front de l'ainé de leur race, qui sera l'aïeul du Messie, la bénédiction du froment et du vin. Qui n'a présentes à l'esprit ces paroles d'Isaac mourant, encore pleines de fraîcheur : Voici l'odeur de mon fils comme celle d'un champ rempli, béni par le Seigneur : *Ecce odor filii mei tanquam agri cui benedixit Dominus ?* Et quand le Désiré des nations viendra combler l'attente d'Israël, où donc daignera-t-il descendre sur la terre ? — A Bethléem, dans la *Maison du Pain* !

Dans cette tradition religieuse qui traverse les âges et sous ces figures prophétiques apparaît une disposition providentielle qui associe au pain la bénédiction et la vie. C'est Dieu lui-même qui en fournit à l'homme le premier élément, le blé, déjà plein de mystères.

Ensermé dans la momie des Pharaons, il survit à cette royale poussière. Trois mille ans de sommeil n'éteindront pas en lui l'étincelle de la vie ; et s'il entre en contact avec le limon natal, ce germe abandonné des moissons primitives recommence à l'instant la merveilleuse évolution de la vie.

Le voyez-vous, ce germe impatient d'éclore, dilater les parois de sa tombe improvisée ? Il en soulève la poussière et paraît à la lumière du jour. Il s'empare en maître des sucres nourriciers du sol, des fluides de l'atmosphère, des rayons fécondants du soleil, et il en élabore une tige qui a trois cents fois son volume, et sur laquelle viendra s'épanouir un épi magnifique qui

cent fois le reproduira tout entier. Rien n'arrêtera désormais l'essor illimité de la vie qu'il va multiplier à l'infini.

Un seul grain de blé, un seul, possède assez de force pour produire toutes les moissons de l'univers.

Un seul grain de blé, un seul, possède assez de substance pour nourrir le genre humain tout entier jusqu'à sa dernière heure.

Quelle étonnante merveille ! Et que la toute-puissance divine éclate dans cet atome qui confine au néant, aussi éblouissante que dans les splendeurs du ciel étoilé.

Telle est la noble matière dont sera fait l'azyme eucharistique. Avant d'être élaboré par la main de l'homme et transformé par une parole divine, il a déjà contenu la vie, il en a perpétué le mystère ; mais, entrant par la mort dans une combinaison plus haute, il deviendra le pain qui nourrit l'humanité.

**IV.** — Ce que le blé est à la vie du corps, l'hostie sainte l'est à la vie surnaturelle de l'âme. Ombre à peine accessible aux sens, elle remplit le monde des esprits du rayonnement de son activité mystérieuse. Comme le grain de blé, le froment des élus possède en soi la vie, mais la vie pleine, indéfectible, immortelle et divine ; et il la multiplie à l'infini dans les âmes, sans diminution d'énergie. Moins nombreuses sont les images que le disque radieux du soleil trace de lui-même dans les millions de diamants liquides que la rosée épanche sur la terre : *Sumit unus, sumunt mille ; nec sumptus consumitur.*

Comme le pain alimente la vie matérielle de l'homme, l'azyme sacramentel restaure en lui la vie morale. Il possède assez de force pour ranimer la vie de la grâce

en toutes les situations, à travers tous les âges. En lui est une vertu qui guérit les âmes blessées. En lui est le remède qui sauve les nations coupables et les ramène des portes de la mort. « *Quiconque, a dit Jésus, quiconque mangera de ce pain vivra de la vie éternelle.* » Quiconque ! Nul n'en est excepté, nul n'est exclu du banquet du Père de famille. Seuls les morts ne feraient, en recevant ce pain sacré, qu'ajouter une profanation sacrilège à l'impossibilité d'alimenter la mort. Mais aussi longtemps qu'il y reste une étincelle de vie, ce pain des vivants suffit à ramener la vie dans toute sa plénitude. Par lui tous les prodiges que le Christ accomplit dans le cours de sa carrière mortelle, au bénéfice des corps, sont renouvelés dans les âmes : les aveugles voient ; les sourds entendent ; les paralysés secouent leur torpeur ; les lépreux sont purifiés ; les morts ressuscitent ; les pauvres sont évangélisés !

V. — Ce n'est pas tout. Ce blé, devenu la nourriture de l'homme, entretiendra sa vie par une véritable *transsubstantiation*.

Le pain que nous nous assimilons, introduit dans l'économie de notre être matériel, devient tout ce que nous sommes. Il devient le sang généreux qui bat dans nos artères, et qui va porter la vie aux derniers confins de l'organisme, en renouveler les tissus, la chaleur, l'harmonie. Il devient le nerf qui vibre sous l'action de la pensée et transmet aux membres l'ordre de la volonté. Il devient cet ensemble merveilleux d'organes qui nous met en communication avec l'immense univers : et l'œil, vivant miroir où viennent se refléter les rayons, les couleurs et les formes, où l'âme elle-même fait briller les ardeurs de sa vie ; et l'oreille, cette harpe

éolienne aux dix mille cordes que frôlent tour à tour les murmures harmonieux de la création, les sons chargés d'idées de la parole humaine ; et le cœur, qui rythme le mouvement de la vie ; et jusqu'à cette matière délicate qui confine à l'intelligence et sert d'instrument à ses opérations les plus abstraites comme aux plus simples. Toute la substance du pain a disparu ; elle a enrichi notre vie de tous les éléments qui l'avaient composée ; elle s'est transformée dans la substance de l'homme, véritable et complète transsubstantiation.

Ici toutefois semble fléchir l'analogie. Si le pain trouve en nous une forme supérieure qui se l'assimile, il n'en va point ainsi de la réalité divine contenue dans l'Eucharistie. Ce n'est pas nous qui la transformons, c'est elle qui nous transforme. Ce contact de Dieu, sans rien prendre de la misère que nous sommes, nous fait participer à son infinie sainteté dans la mesure même de la pureté de nos cœurs et de l'ardeur d'un saint désir. Pendant les courts instants où repose en lui la substance adorable de Jésus-Christ, le corps de l'homme n'est pas seulement transfiguré comme un vivant ciboire, sacré comme le calice où fume le sang de la céleste victime, ou comme l'ostensoir qui l'élève rayonnant au-dessus de la foule. Il se fait dans notre être spirituel tout entier une assimilation à Jésus-Christ. Toutes les puissances de l'âme tressaillent d'allégresse devant l'Être divin qui les pénètre et les réjouit de sa pure lumière. La conscience se sent purifiée, la volonté affermie, l'intelligence éclairée, le cœur apaisé. La prière et l'amour jaillissent des profondeurs de l'âme ; et de l'être entier du chrétien s'élève le cri de l'apôtre : « Je vis, mais d'une vie plus haute : c'est Jésus-Christ qui vit en moi ; *Vivit vero in me Christus !* »

« Pourquoi tarder, chrétien, à communiquer avec  
« la vie ? Pourquoi te priver si longtemps de l'aliment  
« céleste qui eût fortifié tes bons vouloirs et fait briller  
« en toi toutes les vertus de la vie divine ? — Je m'è-  
« prouve moi-même, et je me trouve indigne... —  
« Quand donc, ô mon frère, s'écrie saint Cyrille  
« d'Alexandrie, quand donc en seras-tu jamais digne ?  
« Quand t'offriras-tu à Jésus-Christ ? Car si, péchant  
« toujours, tu te trouves toujours indigne, et ne cesses  
« néanmoins de pécher, tu veux donc éternellement  
« te priver par ta faute d'une sanctification qui t'eût  
« donné la vie. Prends donc, je t'en supplie, des pen-  
« sées plus conformes à ta foi. Vis avec vigilance sur  
« toi-même, vis avec sainteté : tu auras part à une  
« bénédiction qui écartera de ton âme non seule-  
« ment la mort éternelle, mais les dangers même qui  
« y conduisent. Quand le Christ demeure en nous, il  
« calme la violence des appétits déréglés, il fortifie la  
« piété, il apaise les troubles de l'âme, il guérit nos  
« blessures ; il nous relève de nos chutes comme le  
« Bon Pasteur. » (*In Joh. VI, lib. IV.*)

**VI.** — Que si l'expérience ne vous a fait goûter le bonheur d'une communion fervente et la rénovation qui en est la suite ; si les imperfections de vos cœurs, ou si votre foi languissante, ou la froideur de votre accueil, ou la coupable indifférence de votre vie habituelle, vous laissent insensibles et mornes en présence de l'Ilôte divin ; voulez-vous saisir en grand et d'une manière irréfragable le ravissant spectacle de la vie divine alimentée par le festin de Dieu ?

L'Église est le corps mystique de Jésus-Christ. Elle vit de sa grâce et de sa vérité. Elle alimente l'une



et l'autre au brasier de l'Eucharistie. C'est par ce divin secours qu'elle conserve et fait resplendir dans chacun de ses membres la grâce et la vertu ; et dans ses membres privilégiés le rayonnement des vertus héroïques. L'apôtre, le missionnaire, la vierge sacrée, le martyr couronné, l'enfance radieuse d'innocence, toutes ces beautés morales, toutes ces gloires, tous ces rayons divins de l'Église immortelle ont pour foyer l'Eucharistie. L'hostie salulaire, *salutaris hostia*, relève nos langueurs et guérit nos blessures ; mais dans les âmes saintes, elle fait éclater la toute-puissance merveilleuse d'une charité divine. D'un bout à l'autre de la terre chrétienne, il est des âmes transfigurées par l'Eucharistie, qui dans une chair fragile vivent de la vie des anges et vont, célestes messagers, les yeux ravis au ciel et le cœur débordant d'amour, porter à tout ce qui souffre, à toute âme qui se perd, à toutes les défaillances de l'humanité, les tendresses divines du cœur de Jésus-Christ.

Voulez-vous voir et comprendre par un saisissant contraste à quelle hauteur cette communication mystérieuse élève l'humanité régénérée, quelle transformation elle opère dans les âmes ? Voyez de quelle médiocrité elle est partie.

L'antique loi, gardienne de la vérité religieuse, eut aussi des saints, des patriarches, pères des croyants, ancêtres du Messie ; des pontifes médiateurs et dispensateurs des choses sacrées ; des prophètes inspirés ; des ascètes sublimes, des thaumaturges, des héros, des martyrs. Mais quelle différence entre ces types d'une sainteté basée sur la foi et l'espérance et les saints de la loi nouvelle nourris de l'Eucharistie. Les mêmes plagues ont vu David vainqueur, au comble de la gloire, célébrer

Jéhovah dans des chants immortels, et saint Louis vaincu, plus grand dans les fers que sur le trône. Quelle distance de David à saint Louis ! Moïse et Aaron sont pleins de majesté surhumaine et de grandeur prophétique ; mais quelle tendresse, quelle générosité, quelle flamme dans ces géants apostoliques qui ont changé la face de la terre, et dans ces pontifes comme saint Remy, père des nations chrétiennes ! La fille de Jephthé, vouée à Dieu, va pleurer sa virginité sur les montagnes : mais la vierge chrétienne se pare de ses ornements de fête, et vole, rayonnante et charmée, au devant d'un époux couronné d'épines et des dévouements d'une vie entière. La femme forte est l'objet d'éloges commentés de confiance à travers les âges : elle est fidèle épouse, industrielle ménagère, elle a souci des siens, elle élève sa maison, elle est laborieuse et clémente ; mais dans ce cœur tout paré de vertus humaines, il y a place à peine pour une mention fugitive de la crainte du Seigneur, et il n'y en a pas pour l'âme de ses fils. La mère chrétienne !... Mais toute mère chrétienne a le cœur de Monique ; et toute femme chrétienne, vierge, épouse et mère, est ennoblie, est illuminée des vertus idéales de la Vierge Marie ! Nulle ombre de tendresse ne fit jamais battre le cœur du scribe érudit dans les lettres sacrées ; mais le sacerdoce chrétien est une forme vivante et sacrée de la charité même. Le lévite vivra dans la haine du gentil, le prêtre catholique à toute heure saura mourir pour lui.

D'où vient, je vous le demande, au sein de la religion véritable, cette étonnante et soudaine révélation d'une beauté morale inconnue ? D'où viennent ces types achevés de grandeur idéale et d'aimable sainteté qui tous se font reconnaître à des traits de famille, qui,

dans les situations les plus indéfiniment variées, ravissent l'admiration par une même splendeur idéale de pureté, d'humilité, de charité, de sacrifice ? Du cœur de Jésus-Christ, de la vie divine puisée à l'Eucharistie !

**VII.** — Ainsi, la vie surnaturelle du chrétien, identifiée par le pain sacré à la vie de Jésus-Christ, en manifeste les activités saintes, en reproduit la céleste beauté, en réalise au milieu des fragilités humaines la sublime perfection, et prépare l'expansion complète de cette vie dans la communion béatifique de la vie éternelle. « *Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.* » (JOH. VI.)

Eh quoi ! sans quitter cette terre de l'épreuve, le chrétien, uni à Jésus-Christ par la sainte communion, est déjà en possession de la vie éternelle ? Votre parole l'affirme, ô divin Maître ! et place la certitude absolue où notre faiblesse n'eût osé saluer que l'espérance. Oui, le chrétien, identifié à Jésus-Christ par la sainte communion, a la vie éternelle. Il en a plus que les arrhes : il a plus que les joies d'une sainte ferveur ; il la possède en germe ; il en a la substance, il la possède dans ses droits à l'héritage du ciel. Vienne la mort trancher soudain le lien qui l'attache à la terre et le dégager des poussières de ce monde ; cette âme toute pénétrée de Jésus-Christ se trouve déjà dans le sein de Dieu, et rayonne à l'instant des clartés de l'éternelle béatitude. N'est-ce pas la transformation que dépeint saint Paul, lorsqu'il écrit aux saints de l'Eglise de Colosses : « Vous « êtes morts (à la vie du péché), et votre vie est cachée « avec le Christ en Dieu. *Mortui estis, et vita vestra « abscondita est cum Christo in Deo.* Quand le Christ,

« principe de votre vie, apparaîtra dans sa gloire. et  
« vous aussi qui vivez de sa vie vous apparaîtrez glo-  
« rieux. Dépouillez donc, ajoute l'Apôtre, dépouillez  
« le vieil homme avec ses œuvres, et revêtez-vous de  
« l'humanité nouvelle qui, dans la vie de l'esprit, se  
« transforme à l'image du Dieu qui l'a créée ; dans  
« laquelle il n'y a plus ni Gentil ni Juif, ni Barbare ni  
« Scythe, ni esclave ni libre, mais où Jésus-Christ est  
« tout en tous. Revêtez-vous donc, élus de Dieu que  
« vous êtes, saints et bien-aimés, d'entrailles de misé-  
« ricorde, de bonté, d'humilité, de patience. Au-dessus  
« de tout, revêtez-vous de la charité, qui est le lien de  
« la perfection ; et qu'en vos cœurs triomphe la paix  
« de Jésus-Christ, à laquelle vous êtes appelés comme  
« ne faisant qu'un seul corps ; et montrez ainsi votre  
« reconnaissance. » (*Ep. ad. Col. III.*)

Oui, nous vous rendons grâce, ô Christ adoré, de l'infinie miséricorde qui vous a fait prendre sur vous le fardeau de nos misères, naître dans la pauvreté d'une étable et mourir sur une croix ; mais surtout de la condescendance infinie qui vous attache à nos autels pour y perpétuer le sacrifice expiatoire, et pour être présent à nos âmes, consolateur céleste, partout, toujours ! Oui, nous vous rendons grâces d'avoir en tout lieu dispensé ce pain qui soutient les vertus de l'âme ; ce pain vivant, descendu du ciel, qui n'est autre que vous-même !

Nous vous offrons ici, pontifes, prêtres et fidèles, l'adoration d'un peuple, depuis tant de siècles objet privilégié de votre amour ; dont la vie chrétienne, après avoir été longtemps si puissante et si glorieuse, semble aujourd'hui languir pour s'être éloignée du pain

vivant de vos autels. Rendez-lui, Seigneur, la foi de ses pères, et le courage de ses antiques vertus ! Donnez l'abondance du pain à ses fertiles campagnes, la gloire à ses drapeaux, la paix à son peuple ! Mais donnez-lui surtout le pain qui nourrit l'âme et la lumière de cette foi que ses légions d'apôtres vont porter encore à toutes les plages de la terre ! En ces lieux où vivent tant de sublimes souvenirs, de Clovis à Jeanne d'Arc, et d'Urbain II au dernier Légat qui présida les assises de Jérusalem, votre grâce, Seigneur, est coutumière des prodiges. Que cette illustre Église, berceau de la France chrétienne, fasse encore rayonner sur la Gaule la générosité de sa foi, l'autorité de ses pontifes, l'exemple de son étroite union avec l'Église, mère des Églises ! Que tous ces évêques venus de l'Orient et de l'Occident, que ces prêtres nombreux, que ces chrétiens d'élite, ouvriers des bonnes œuvres, emportent de ces lieux un souvenir plus magnifique encore que celui d'incomparables monuments et de solennités religieuses inouïes, celui de la foi vivante d'un peuple prosterné aux pieds de l'Eucharistie, et de multitudes ouvrières venant apprendre de Jésus-Christ l'intelligence de la destinée, le courage de la vie laborieuse et le pacifique bonheur de la charité fraternelle !

. . .

A peine le sermon terminé, pendant que les Évêques donnent ensemble la bénédiction, la basilique tout entière apparaît illuminée de mille feux, disposés de la manière la plus grandiose et la plus artistique. Chacune des arcatures du triforium est décorée d'un treillis resplendissant qui fait ressortir les belles lignes architecturales de la basilique, et l'illumination du chœur, s'élevant jusqu'à la voûte, dessine comme un nouvel édifice formé avec des murailles de lumière. Le fond de l'abside ressemble à un ciel où scintillent les étoiles, tandis que dans les larges galeries des nefs, les lumières forment comme une dentelle.

De l'entrée de la basilique, l'aspect est féerique. La nef étend ses lignes de feu sur une longueur de cent vingt mètres. L'illumination fait ressortir admirablement les lignes architecturales de l'édifice, harmonieux mélange de roman et de gothique. Cet immense embrasement ne compte pas moins de dix mille lumières, jetant leur reflet sur la multitude. Plus de douze mille personnes s'entassent en effet dans les longues nefs et les chapelles du triforium.

La procession s'organise et se déroule lentement entre une double haie de fidèles recueillis.

En tête du cortège marchent les jeunes filles en blanc, précédées de leur bannière, puis vient le patronage des jeunes gens, groupés autour de leur bel étendard ; les prêtres suivent, un cierge à la main, puis enfin le dais, qui abrite la Sainte Eucharistie portée par M<sup>re</sup> Duval, évêque de Soissons.

Derrière Notre-Seigneur, marchent les vénérables cardinaux, les évêques et prélats, les associations d'hommes, le Cercle catholique d'ouvriers de Saint-Maurice Saint-Remi, les membres de l'Archiconfrérie paroissiale, du Cercle chrétien d'études sociales et les fidèles.

L'immense cortège se développe à l'aise, malgré la foule, dans les vastes nefs. Le chant du *Miserere* indique tout d'abord le caractère de la procession ; puis le *Misericordias Domini in æternum cantabo* chante la reconnaissance envers le Dieu de l'Eucharistie.

La procession finie, commence le Salut solennel de Réparation. Après le chant du *Lauda Sion*, le **R. P. Lemius** monte en chaire pour lire d'une voix puissante une formule d'*Amende honorable* que la foule tout entière interrompt de temps en temps, d'une voix qui sera plus puissante encore auprès de Dieu, pour répéter : *Pardon, mon Dieu, mille fois pardon !*

Pour l'édification de nos lecteurs, nous reproduisons cette émouvante formule, mais avec le regret de ne pouvoir rendre le frémissement religieux qui parcourt l'assemblée aux échos de ce dialogue qui se tient aux pieds du Saint Sacrement exposé, entre le prêtre et le peuple chrétien :

#### AMENDE HONORABLE

« *Seigneur Jésus-Christ !* Nous voici prosternés devant Vous ! Nous croyons que dans la sainte Hostie vous êtes réellement présent, Verbe incarné, vrai Dieu et vrai Homme, Notre Créateur, notre Sauveur, notre fin dernière.

« Au souvenir de vos bienfaits, au souvenir de nos devoirs, au souvenir de nos ingraturités, nous sommes saisis de Confusion, navrés de douleur.

« C'est pourquoi, en présence de votre Sacrement adorable, nous poussons vers vous un cri de repentir : *Seigneur, pardonnez-nous !*

« Pour nos propres péchés, pour ceux de nos parents, de nos frères, de nos amis, de notre pays tout entier : *pardon, Seigneur, pardon !*

« Pour les infidélités, pour les sacrilèges : *pardon, Seigneur, pardon !*

« Pour les blasphèmes, pour la profanation du dimanche : *pardon, Seigneur, pardon !*

« Pour les impuretés, pour les scandales : *pardon, Seigneur, pardon !*

« Pour les haines et les rancunes : *pardon, Seigneur, pardon !*

« Pour les rapines et les injustices : *pardon, Seigneur, pardon !*

« Pour la désobéissance à la Sainte Église, pour la violation de l'abstinence : *pardon, Seigneur, pardon !*

« Pour les lâchetés et le respect humain : *pardon, Seigneur, pardon !*

« Pour les crimes des époux, pour les négligences des pères et des mères, pour les fautes des enfants : *pardon, Seigneur, pardon !*

« Pour tous les attentats commis contre votre représentant, le Pontife romain : *pardon, Seigneur, pardon !*

« Pour les persécutions excitées contre vos évêques, vos prêtres, vos religieux et vos vierges : *pardon, Seigneur, pardon !*

« Pour les insultes faites à vos images, la violation de vos sanctuaires, les outrages au saint Tabernacle : *pardon, Seigneur, mille fois pardon !*

« Regardez-nous du trône où vous reposez, voyez-nous humiliés, repentants, attendant de votre bonté une parole de miséricorde ; pour l'obtenir, Seigneur, nous voulons tout expier, tout réparer, vous servir désormais.

« Nous vous honorerons dans l'auguste Sacrement, nous vous visiterons, nous vous recevrons, nous vous ferons connaître, respecter et aimer.

« Bénissez-nous donc, Seigneur, bénissez cette ville, berceau de la France chrétienne, ces prêtres et ces religieux dévoués à votre gloire ; bénissez-nous, parents et enfants, frères et sœurs, maîtres et serviteurs.

« Que tous, unis les uns aux autres par la dévotion eucharistique, nourris de votre chair, soutenus par votre grâce, nous triomphions des épreuves de la vie pour vous contempler sans voiles, vous posséder sans partage, vous célébrer tous ensemble dans les splendeurs de l'Éternité !

« Ainsi soit-il. »

. .

La maîtrise de la Basilique exécute ensuite plusieurs chants qui ont été fort remarquables. Et enfin la bénédiction du Très Saint Sacrement est descendue sur l'immense assemblée.



Il est tard quand cette émouvante cérémonie se termine. La foule s'écoule lentement, sans aucun désordre, ravie d'un tel spectacle. Il a dû tressaillir dans le cercueil de bronze où il dort entouré des statues de marbre des douze pairs de France, le grand Évêque de Reims qui baptisa Clovis, et qui imprima en même temps au peuple français cet ineffaçable caractère du baptême, que grâce à Dieu nous voyons, après quatorze siècles, s'affirmer ainsi, toujours vivant et toujours agissant, dans la basilique de Saint-Remi.

Tandis que l'assistance se dispersait de tous côtés, l'adoration nocturne commençait. Des congressistes, auxquels s'étaient joints des ouvriers, ont passé cette nuit devant le Saint Sacrement, continuant la réparation commencée dans la splendide cérémonie de la procession.

Belle et féconde journée pour la France et pour l'Église ! Un prélat, habitué aux grandes solennités de Paris et de Rome, avouait n'avoir jamais rien vu de pareil.

..

Au lendemain de cette fête ravissante, l'*Avenir* de Reims, sous la signature de son aimé rédacteur, le *Dr Flavio*, écrivait ces pages qui méritent d'être conservées :

« C'était notre vieille basilique qui fêtait vendredi soir Notre Seigneur Jésus-Christ.

« Elle comprend les hommages à sa façon.

« Saint-Remi est essentiellement l'église du peuple, et toute manifestation religieuse y a nécessairement l'entrain, la vie, l'exubérance populaire.

« Placez-vous toujours à ce point de vue pour comprendre et aimer notre vieux Saint-Remi ; autrement, vous resteriez étranger à l'âme de cette merveilleuse église, et je le regretterais pour vous. Dites-vous toujours, quand vous assistez à une splendide procession comme celle que nous avons vue avant-hier, que sur cette multitude, où un camarade éprouve de temps en temps le besoin de dire quelque chose à son voisin, où les voisines surtout ont des impressions à échanger,

passé l'énervement d'un long jour et même d'une semaine entière de travail et d'épuisement...

« Imaginez-vous que tout ce peuple se détend et se repose en entrant dans sa chère Basilique, qu'il est heureux de se sentir chez lui, et vous ne vous étonnerez pas d'apprendre qu'ayant été mêlé hier à toute cette multitude, bousculé, étouffé à en être malade, je n'ai pas entendu, dans la rumeur montant de tout ces milliers d'êtres humains, une réflexion inconvenante, un simple mot déplacé.

« A Saint-Remi, l'assistance était littéralement un entassement... Et dire qu'avec tout ce peuple derrière lui, le Christ est obligé, chez nous, de se glisser dans l'ombre, de raser les murs et de parler en sourdine !...

« Les misérables qui l'ont amené là auront tout de même un jour de formidables comptes à lui rendre. Ce sera notre revanche à nous que les prudents, les discrets et tous les malins honorent tantôt d'un crachat et tantôt d'un coup de pied. Ça nous est bien égal, après tout... Si le Christ est Roi, il a le droit apparemment de marcher en plein jour, et l'on nous prouvera difficilement qu'il est glorieux pour lui et avantageux pour nous de le faire cheminer dans l'ombre des petites ruelles ou de l'emprisonner dans son Tabernacle.

« Il y a des gens qui trouvent cela habile ; je me suis convaincu une fois de plus à Saint-Remi que ce trait de génie est tout simplement pour Jésus-Christ une outrageante niaiserie.

« C'est ma première réflexion sur cette manifestation grandiose et vraiment populaire.

. . .

« Cette magnifique cérémonie avait un autre caractère : elle était expiatoire. Les prières, les chants, tout l'ensemble de la liturgie était une supplication montant vers le Dieu de l'Eucharistie pour lui demander pardon.

« Hélas ! il s'en faut que Jésus-Christ soit toujours traité en France comme il l'aura été durant ces jours du Congrès eucharistique de Reims.

« Les humiliations, ces façons hypocrites de l'éconduire dans la politique, dans la société, de le chasser de l'atelier, de l'école, de la famille, sont des outrages envers lui impossibles à compter. Et cependant, tout cela compte devant l'Éternelle Justice, tout cela s'entasse et crie vengeance. Nous avons bien du bonheur qu'il se trouve de temps à autre des milliers de croyants comme ceux qui emplissent en ce moment nos églises, pour crier vers Dieu : Pardon et pitié !... Le jour où tous ces cœurs vraiment chrétiens n'auraient plus de prières ni de larmes à offrir à Jésus-Christ, nous n'aurions pas vingt-quatre heures de tranquillité devant nous, et ce serait à redouter de se mettre au lit pour dormir.

« Les souffrances des autres ne sont qu'un songe... C'est surtout vrai des souffrances du Christ. Combien regardent parmi nous d'un œil indifférent, combien voient sans tristesse ni inquiétude l'enfant dont la franc-maçonnerie s'empare au mépris des droits de Jésus-Christ ; le foyer que la loi du divorce déshonore ; l'atelier où l'irréligion et l'immoralité poussent l'ouvrier au découragement, à la lâcheté, au blasphème et à l'apostasie ? Toutes ces victimes cependant de l'école sans Dieu, du foyer profané et de l'atelier irréligieux, pour lesquels l'Homme-Dieu est mort, ont sur elles le sang de Jésus-Christ. A ce point de vue, l'atelier, la famille, l'école sont autant de fiefs eucharistiques, et lorsque l'égoïsme ou l'injustice des lois a livré au démon, chez nous, après des siècles de christianisme, tout cet héritage du Christ, on se console, on se rassure, on se désintéresse même de ces hontes sociales, pour cette raison que, dans le journal, la Bourse n'en faisant pas mention, il n'y a pas lieu de se préoccuper de désastres qui sont sans influence sur les cours.

« Que ne feraient point cependant pour Jésus-Christ toutes ces âmes qui se perdent ! Vous avez pu en juger hier, en voyant l'audace, la témérité dont les ouvriers ont fait preuve pour contribuer à la décoration et à l'illumination de la Basilique, au risque de s'épuiser de fatigue et de se briser les reins.

« Il y a enfin les sacrilèges et toutes les profanations dont

notre société se rend coupable et qui appellent sur nous les colères de la justice divine.

« Malheureusement, il en est de ces outrages envers l'Eucharistie comme de tout le reste... Lorsque vous parlez de ces choses devant certaines personnes, professant surtout une philosophie très positive et ne voyant rien au delà de l'horizon de leurs intérêts immédiats et sensibles, ils n'ont qu'un mot, toujours le même, à vous répondre :

« — Vous êtes un mystique! »...

« Avec un dédain, qu'ils prennent pour de l'esprit, ils vous déclarent malade, vous engagent à vous soigner, quand vous leur racontez l'extension du culte de Satan parmi nous, les autels qu'on lui élève, les hosties qu'on profane dans les messes noires.

« Vous avez entendu raconter le fait par d'irrécusables témoins ; vous avez vu de vos yeux, touché de vos mains tel religieux, à qui des satanistes repentants ont rapporté des hosties souillées et poignardées ; vous êtes quand même un mystique...

« Le culte du démon parmi nous s'étend d'autant plus rapidement que trop de chrétiens se refusent de parti pris à y croire. Satan du reste a besoin de cette complicité inconsciente, et sa plus grande habileté a toujours été de se faire nier.

« Jésus-Christ dans l'Eucharistie n'en est qu'outragé davantage, puisqu'il est victime à la fois du satanisme des uns et du naturalisme des autres.

. . .

« Tout cela vaut bien la peine tout de même qu'on y pense, et qu'à certains jours, dans de solennelles manifestations comme celle que nous avons vue à Saint-Remi, le peuple chrétien, ému des douleurs de Jésus-Christ, désarme sa justice en criant vers lui :

« — *Parce, Domine, parce populo tuo !... »*

---

**SAMEDI, 28 JUILLET**



## MESSE A SAINT-REMI

---

La fête d'hier soir dans la grande Basilique de Saint-Remi devait avoir son lendemain ; ou plutôt elle n'a fait que se continuer toute la nuit pour obtenir, au matin du vendredi, son glorieux complément, préparé par la *Veillée des armes*.

Pour que la *Réparation* elle-même revêtît un caractère plus touchant, des hommes de cœur, des Congressistes, et avec eux une escouade d'ouvriers, passèrent la nuit en Adoration devant le Saint Sacrement exposé.

Entendons l'un d'entre eux raconter ses impressions : « Le contraste des lumières à demi éteintes succédant aux plus vives clartés, et le silence au bruit confus d'une nombreuse assemblée, donnaient à cette nuit je ne sais quel caractère mystérieux qui prédisposait les adorateurs à recevoir les grâces innombrables de Celui qui, en ces jours bénis, s'est rendu plus accessible et plus proche, s'il est possible, de ses créatures. Comme ces saints moines de l'antique abbaye, honneur et gloire de l'Ordre bénédictin par leur science et leur piété, et qui dorment leur sommeil sous les dalles silencieuses, durent tressaillir dans leurs tombes, en entendant la récitation des prières liturgiques, écho lointain de ces heures canonicales qu'eux-mêmes avaient psalmodiées, sans interruption, pendant tant de siècles, dans la vieille basilique ! »

L'aube commençait à peine que de nouveaux visiteurs venaient animer cette pieuse solitude ; c'étaient des ouvriers que les premières lueurs du jour appelaient à leur travail, qui venaient admirer une dernière fois l'ornementation de la veille, avec l'intention d'adresser au Dieu de l'Eucharistie une courte prière, et, tout surpris d'être déjà devancés à cette heure matinale, prolongeaient leur station et se joignaient plus ou moins de temps aux Adorateurs.

Bien avant huit heures, l'assistance devient de plus en plus nombreuse. Son Éminence M<sup>gr</sup> le Cardinal Lecot, archevêque

de Bordeaux, doit le matin dire la Messe du Congrès au tombeau de saint Remi. La population rémoise, et les paroissiens de Saint-Remi en particulier, ont à cœur de faire cortège au Prélat, et de le remercier, par leur présence au Saint Sacrifice, de sa bienveillante démarche et de sa délicate attention. Ils veulent témoigner au Comité leur reconnaissance pour la large part réservée à la basilique de Saint-Remi dans les inoubliables cérémonies du Congrès. Aussi bien, Son Éminence, à son arrivée, trouve déjà remplies de fidèles les vastes nefs de l'église.

Le vénéré Doyen de la Basilique, indisposé et souffrant, est privé comme la veille de la joie de cette fête paroissiale. Mais Son Éminence, à l'autel, est assistée par un des prêtres de son diocèse, qui n'est pas inconnu des Rémois, M. l'abbé Naudet, dont les voûtes de Saint-Remi ont entendu naguère les chaleureux accents.

Les Orphelines de Saint-Remi, toujours prêtes à apporter leur concours aux cérémonies religieuses de leur paroisse, mêlent à la prière de l'auguste célébrant leurs chants suaves et doux, variés et choisis, mais tous en l'honneur de la divine Eucharistie.

Un grand nombre de fidèles viennent recevoir la Communion des mains de Son Éminence, et, après avoir distribué le Pain de vie, M<sup>gr</sup> le Cardinal, le sacrifice achevé, veut encore nourrir l'assistance du Pain de la parole, de la parole de vérité et de vie.

Il commente ce texte de l'Évangile de saint Jean : *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant.*

« Jésus-Christ, dit en substance l'éminent orateur, est venu pour donner la vie aux hommes ; non pas assurément la vie naturelle, qu'ils avaient déjà, mais la vie du Christ, la vie surnaturelle, la vie même de Dieu.

« Par la grâce, le monde a bien effectivement la vie de Jésus-Christ ; mais cette vie surnaturelle a trop de rapports et trop de points de contact avec la vie naturelle pour que cette dernière, à certaines heures, ne domine pas quelquefois dans la vie humaine... Or, ce n'est point ce que Jésus-Christ a voulu. La vie naturelle ne distingue guère l'homme de la



brute; la vie intellectuelle, la vie de raison, ne suffit pas encore : la philosophie ne saurait monter plus haut.

« C'est pourquoi le Sauveur est venu apporter à l'humanité une vie supérieure, la sienne ! Il est venu élargir et étendre, par sa parole et par sa grâce, la vie de raison, l'augmenter et la restaurer par ses sacrements ; et puis, se survivant à lui-même dans le pain mystérieux devenu sa chair divine en l'Eucharistie, il se donne en nourriture, et par cet aliment il communique à l'homme la vraie vie, vie divine qui le surnaturalise et prépare déjà sur cette terre l'éternelle et véritable vie... Alors, qu'elle est belle ! qu'elle est abondante ! qu'elle est pleine et féconde !... *Veni ut vitam abundantius habeant.* »

Et ici Son Éminence fait ressortir les merveilleuses effluves de vie et d'action, d'œuvres et de mérites que le chrétien, sous l'influence eucharistique, sait produire au dedans et au dehors. Il la montre, cette vie du Christ, en ses membres vivants, large, noble, pleine de grandeur et de dignité... C'est donc à l'Eucharistie qu'il faut venir pour trouver la vie... et au besoin la résurrection !

Enfin, et pour donner à son exhortation une conclusion toute pratique, M<sup>sr</sup> le Cardinal met en évidence cette vérité : « Notre-Seigneur, dans le Saint Sacrement, est toujours le meilleur guide à consulter. Il est la plus haute sagesse, et le seul dont les conseils ne trompent jamais... Prenons la résolution de ne rien faire et de ne rien dire d'important sans prendre conseil de Notre Seigneur Jésus-Christ, vivant dans son Eucharistie sainte... Cet ami, ce conseiller du cœur, on le trouve partout, aussi bien dans la plus modeste église du village que dans la plus splendide des cathédrales et la plus insigne des Basiliques ! Et partout il communique la lumière et la vie ! »

Le Salut du Saint Sacrement termine cette cérémonie du matin, et M<sup>sr</sup> le Cardinal Lecot, avant de se séparer de cette belle et chrétienne assemblée, tient à la bénir encore... Éminence, ce peuple que vous avez laissé sous le charme de votre parole, — croyez-le, il gardera le souvenir de vos bontés et de vos sublimes enseignements !

---

## MESSE A SAINT-JACQUES

RITE MARONIQUE

---

Comment raconter la cérémonie si édifiante et si touchante qui s'est déroulée ce matin sous nos yeux ravis, à Saint-Jacques.

L'église avait encore ses ornements de fête, et les fidèles étaient accourus plus nombreux que jamais.

Tout d'abord, on s'est rendu processionnellement au portail principal de l'église, pour recevoir le prélat oriental.

M<sup>sr</sup> Hoyek a officié pontificalement, dans le rite maronite, avec toute la pompe qui lui était possible à Reims.

Il était assisté d'un prêtre revêtu de l'étole, et d'un chanoine.

Les enfants de chœur de la paroisse aidaient dans quelques cérémonies, et on peut dire à leur louange qu'ils s'en sont bien tirés.

Les chants, en langue syro-chaldaïque, qui ne cessent pour ainsi dire pas durant l'office, ont été exécutés par cinq clercs du rite maronite. L'Épître et l'Évangile sont chantés en langue arabe, qui est celle du peuple.

Une centaine de fidèles ont communie de la main même de l'évêque.

A la fin de la messe, M<sup>sr</sup> l'Archevêque est monté en chaire.

Il veut, dit-il, donner en toute simplicité quelques renseignements sur le rite maronite, dont on vient d'entendre un office.

Les Maronites, qui comptent environ trois à quatre cent mille fidèles, habitent la Syrie. Ils parlent et emploient dans leur liturgie la langue syro-chaldaïque, — langue parlée par Notre-Seigneur et les Apôtres. L'Évangile nous en a conservé quelques expressions, telles que « *Hakeldama*, » le champ du sang, « *Eloi, Eloi, lamma sabachani*, » Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

Les Maronites suivent exactement l'ancienne liturgie de

saint Jacques ; ils ont conservé beaucoup de cérémonies et d'usages du rite latin, tels que le pain azyme, la communion sous une seule espèce, la forme et la couleur des ornements.

Sa Grandeur fait sentir ensuite qu'elle est fort édifiée de l'assistance si nombreuse et si recueillie, heureuse de donner la communion à tant de fidèles. Elle reportera ces souvenirs en Orient.

« Nos Maronites, dit-il, sont tous catholiques et franchement pratiquants. Ils font beaucoup pour l'Eucharistie, et je leur raconterai la sympathie que vous leur avez montrée, et l'accueil si bon, si généreux, que nous avons reçu parmi vous. C'est que, voyez-vous, leur sort est lié au vôtre. Nous avons déjà la fraternité du sang et surtout la fraternité de la religion. Tout ce qui touche la France touche le Syrien-Maronite. Vous en avez été témoins au Congrès de Jérusalem. Nous prions et nous prions beaucoup pour qu'elle remplisse bien toujours son office de fille aînée de l'Église et de lieutenant de Dieu dans l'Univers : *Gesta Dei per Francos*. »

M<sup>re</sup> Hoyek retourne ensuite processionnellement à la sacristie, et il peut à peine traverser la foule qui se presse sur son passage pour recevoir sa bénédiction.



# SÉANCE DU MATIN

---

## DEUXIÈME SECTION

### Histoire et Statistique

---

## PROCÈS-VERBAL

Dès huit heures et demie, la salle est remplie par les congressistes, et la séance commence par la prière d'usage. Son Éminence le Cardinal LANGÉNIEUX préside, assisté de NN. SS. THEURET, évêque de Monaco, et RENOU, évêque d'Amiens.

**M<sup>sr</sup> Cartuyvels**, vice-recteur de l'Université catholique de Louvain, a la présidence active de la séance.

Les Congressistes restent fidèles au poste du travail : prélats, prêtres et laïques montrent, par leur présence toujours nombreuse, l'intérêt qu'ils portent à nos séances.

Celles de la *Section d'Histoire et de Statistique* ne sont pas moins suivies que les autres. En dépit des réflexions que nous avons entendu émettre par quelques membres de l'assemblée, qui eussent voulu des discussions animées comme celles d'un *Congrès d'œuvres sociales* ou d'une *Conférence contradictoire*, d'où peuvent sortir des conclusions ardentes, plus ou moins réalisables et pratiques, la majeure partie des Congressistes trouve à s'édifier au récit des œuvres eucharistiques qui ont marqué une si vive empreinte dans le passé. La province régionale trouve profit dans l'historique de ses anciennes confréries, et dans l'exposé de leur fonctionnement, jugeant que peut-être le zèle sacerdotal et eucharistique trouverait difficilement le moyen de mieux faire, ou, tout au

moins, peut avantageusement s'inspirer des industries de nos pères et de leurs œuvres passées, pour organiser mieux le présent et préparer un meilleur avenir religieux et chrétien. Et puis, comme des généraux à la veille des grandes entreprises et des batailles décisives aiment à connaître leurs forces et demandent des statistiques de leurs moyens de défense et d'action, ainsi les évêques et leurs prêtres, au moment de provoquer un réveil de foi et de culte eucharistiques, trouvent intéressant de connaître le bilan exact de leurs œuvres, le nombre de leurs combattants fidèles, et les courageux chrétiens dont ils peuvent escompter les prières et l'action.

C'est la raison d'être de l'inscription permanente des questions de *Statistique* et d'*Histoire* au programme des Congrès eucharistiques.

La séance de ce matin sera donc encore une revue.

Le comité local, fort embarrassé pour donner à chaque Mémoire présenté une place dans les lectures publiques, a été courtois pour ses hôtes, ainsi qu'il le devait être ; et il a laissé presque toute la place aux Rapporteurs du dehors. Serait-ce une raison suffisante pour taire les œuvres diocésaines de Reims ? et les lecteurs du compte rendu ne seraient-ils pas alors trop en droit de conclure à notre pauvreté ?... Pour éviter cet écueil et accomplir toute justice, nous reproduirons du moins l'intéressant résumé de la *Dévotion eucharistique, à l'état actuel, dans le Diocèse de Reims*, par **M. l'abbé Brouet**, vicaire de la cathédrale.

Nous le ferons suivre d'un autre mémoire non moins instructif que spirituellement écrit, adressé au Congrès par **M. l'abbé Gillet**, curé-archiprêtre de Charleville, sur la *Confrérie du Saint-Sacrement, érigée en 1788*, dans sa paroisse.

Au début de la séance, **M<sup>re</sup> Cartuyvels** donne la parole à **M. l'abbé Carlier**, vicaire de la Cathédrale et aumônier du collège de Soissons. M. le Rapporteur nous entretient du *Culte eucharistique et de ses diverses manifestations dans le diocèse de Soissons*. L'auditoire s'intéresse beaucoup à la lecture de ce document, fruit du travail collectif de **M. l'abbé Brancourt**, vicaire général de Soissons, et de **M. Carlier**.

**M. l'abbé Vassier**, curé de Marissel, nous fait connaître les *Fondations pieuses, en l'honneur du Saint Sacrement*, recueillies dans le diocèse de Beaurais.

Nous passons, avec un intérêt non moins vif, à un autre diocèse de la Province ecclésiastique, avec **M. le chanoine Lucot**, curé-archiprêtre de la cathédrale, qui lit un rapport sur *l'Eucharistie dans les institutions et les arts au diocèse de Châlons*. C'est l'heureux et utile complément de l'étude faite par M. Puiseux sur les *Anciennes Confréries* de ce diocèse, et par M. le chanoine Le Conte sur *l'État actuel de la Dévotion eucharistique*, si bien ressuscitée par le zèle de M<sup>sr</sup> Sourrieu, évêque de Châlons, récemment nommé à l'Archevêché de Rouen, et par le pieux dévouement de ses dignes auxiliaires.

**M. Henri Rouy**, de Sedan, nous fait ensuite l'histoire des *Traditions eucharistiques de Sedan* et en particulier de la *Confrérie du Saint-Sacrement* que possède cette ville. Le Rapporteur en prend occasion pour nous parler de toutes les fêtes eucharistiques dont la ville de Sedan a été le théâtre depuis l'année 1643, époque à laquelle le maréchal Fabert, gouverneur de la place, rétablit l'escorte militaire pour le prêtre qui portait le saint Viatique aux mourants. **M. Rouy** termine en rappelant avec émotion la magnificence que les processions de la Fête-Dieu avaient conservée à Sedan, jusqu'au jour où elles ont été interdites par un arrêté municipal. Le Rapporteur a été fréquemment applaudi.

Après la lecture de ce rapport, **M. l'abbé Garnier** demande la parole, et, à propos du regret exprimé par l'honorable Rapporteur, de la suppression des processions, dit qu'il ne suffit pas de gémir sur cette atteinte portée aux droits des catholiques ; il faut chercher les moyens de délivrer Notre-Seigneur prisonnier dans nos églises, et pour cela profiter des bonnes dispositions des hommes de foi qui prennent part à nos œuvres. Il faut changer le courant de l'opinion, attirer les hommes à l'église, les gagner à Jésus-Christ. **M. l'abbé Garnier** indique quelques moyens pratiques.

1<sup>o</sup> Le chant des cantiques pendant la messe, pour occuper et intéresser le peuple ;

2° Célébrer chaque année la fête des prémices, où se fait l'offrande du blé et du raisin destinés à devenir le pain et le vin du sacrifice de la messe ;

3° Bénir la terre, les moissons, etc. ; s'occuper des intérêts du peuple, établir entre le clergé et le peuple un rapprochement sympathique ;

4° Faire agir les petits enfants sur les parents ;

5° Établir des processions d'hommes une fois par mois ; l'orateur cite l'exemple donné par les villes de Rennes, Saint-Servan et quelques autres.

L'orateur conclut que quand la religion sera ainsi rentrée dans les habitudes, au foyer domestique, dans la paroisse, dans notre société contemporaine, il deviendra possible et facile de reconquérir pour Jésus-Christ une place dans la cité, et pour son Sacrement la liberté d'un culte public.

*(Ces ardentes paroles, fréquemment interrompues, reçoivent à la fin l'applaudissement général de l'assemblée.)*

**M<sup>re</sup> Cartuyvels**, Président, remercie M. l'abbé Garnier des paroles si vibrantes de foi et de zèle sacerdotal qu'il vient de faire entendre. Il ajoute qu'en Belgique on a pris les libertés honnêtes qui étaient refusées aux catholiques : « Aide-toi, le ciel t'aidera, » a été la devise des catholiques belges ; la liberté ne se donne pas, elle se prend ; il faut agir. *(Bravos et applaudissements prolongés.)*

**M. l'abbé Garnier** dit que les facilités pour l'action augmentent depuis cinq ou six ans ; il faut en profiter et user de nos droits de citoyens.

**M. le chanoine Godin** lit ensuite un rapport de **M. Marsaux**, curé-doyen de Chambly, au diocèse de Beauvais, sur la *Guérison miraculeuse d'Angélique Imbault*.

**M. l'abbé Garnier** demande à nouveau la parole, pour proposer au Congrès un vœu tendant à ce que le programme des Congrès eucharistiques porte principalement sur l'*action sociale par l'Eucharistie*.

L'influence de l'Eucharistie doit atteindre toutes les classes, tous les individus ; il ne faut pas se contenter d'une élite : cette élite doit être le levain qui fera fermenter la masse ; elle



formera des apôtres, qui attireront à la messe mensuelle d'abord, puis, plus tard, à la sainte communion, que l'on rendra de plus en plus fréquente.

A l'Assemblée générale de ce soir, M. l'abbé Garnier pourra s'en rendre compte, ses vœux ont été prévenus, et l'Eucharistie a déjà sa grande place dans les *œuvres sociales* de Reims et de la région.

Au programme de la matinée figurait encore une intéressante étude, sous ce titre : *Nicole Obry, de Vervins, ou le Grand miracle de Laon (1566)*, par **M. l'abbé L. Carlier**, vicaire de la cathédrale de Soissons. C'est là, assurément, un des « miracles majeurs » des plus probants en faveur de la présence réelle de Jésus-Christ en son Sacrement, et de sa puissance sur le démon, continuée en l'Eucharistie.

Malheureusement, l'heure avancée ne permet pas d'entreprendre la lecture de ce Rapport longuement étudié et sérieusement documenté. Nous en consolons nos lecteurs en leur donnant, à la fin du volume, le travail intégralement reproduit de M. l'abbé Carlier.

Avant de terminer la séance, **Son Ém. M<sup>gr</sup> le Cardinal Langénieux** avertit les membres du Congrès que, vu l'abondance des travaux, le Bureau a décidé de maintenir la réunion de deux heures, qui avait été primitivement supprimée. Elle sera spécialement consacrée, comme celle d'hier, à la question des *Églises d'Orient*.

La séance finit à 10 heures 3/4 par la prière.

---

## **RAPPORT SUR L'ÉTAT ACTUEL DU CULTE EUCHARISTIQUE**

**DANS LE DIOCÈSE DE REIMS**

Par **M. l'abbé BROUET**, Vicaire de la Cathédrale.

---

**ÉMINENCES,  
MESSEIGNEURS,  
MESDAMES,  
MESSIEURS,**

Si, depuis plusieurs années, les catholiques ont le bonheur et la consolation de voir s'organiser des Congrès où la Sainte Eucharistie est glorifiée, il faut avouer que depuis longtemps l'impiété les avait précédés en tenant ses congrès anti-eucharistiques.

Ces Congrès, elle les tenait, il est vrai, dans des antres ténébreux et fermés aux profanes, mais sa haine diabolique n'en a pas moins été d'une efficacité dont nous sommes aujourd'hui les malheureuses victimes.

Les suppôts de Satan ne se sont pas contentés d'assouvir leur haine contre la sainte Eucharistie par d'horribles sacrilèges : la messe noire, dite par des prêtres renégats, la profanation des saintes espèces dans de honteuses orgies, les hosties percées avec un poignard sont leurs moindres crimes. Dans leurs réunions secrètes, ils ont formulé leurs vœux pour la destruction du règne de Jésus-Christ, et à force de persévérance ils ont su les réaliser.

Ils ont inspiré ces lois néfastes qui ont chassé le Christ de la société, des institutions publiques, de la famille, de l'armée, de l'âme des enfants ; ils ont essayé de tarir

la source du sacerdoce : autant de coups directs portés habilement contre la sainte Eucharistie, dont l'action divine dans les âmes est continuellement entravée.

En face de cette armée du mal, organisée sous l'étendard de Satan, il faut que s'organise l'armée du bien pour défendre les droits de Notre-Seigneur ; il faut que les bons sachent protester de leur amour et de leur reconnaissance envers l'Eucharistie, et qu'ils travaillent, dans la mesure du possible, à préparer son triomphe.

On l'a parfaitement compris. Aussi, le *Culte eucharistique* prend-il de jour en jour une extension plus grande, et dans le diocèse de Reims, en particulier, nombreuses et florissantes sont les œuvres de dévotion eucharistique.

Il serait trop long de vous en exposer le détail complet. Je me bornerai à vous parler de l'*Adoration perpétuelle*, de l'*Adoration nocturne*, de l'*Association de Pénitence de Notre-Dame d'Igny*, de l'*Adoration réparatrice*, des *Confréries du Saint-Sacrement*, enfin des *Pèlerinages eucharistiques cantonaux*.

**I. — Adoration perpétuelle.** — L'établissement de l'Adoration perpétuelle dans notre diocèse remonte à l'année 1876. Ce fut le don de joyeux avènement que nous apporta le premier Mandement de Carême de M<sup>sr</sup> Langénieux, archevêque de Reims.

Le diocèse accueillit cette grâce avec reconnaissance, et les paroisses rivalisèrent de zèle pour donner à la nouvelle solennité toute la splendeur possible.

Dès lors, l'Adoration se célèbre chaque année dans les paroisses les plus importantes, tous les deux ans dans les paroisses ordinaires, et tous les trois ans seulement dans les paroisses peu peuplées et peu chrétiennes.

L'exposition du Saint Sacrement dure trois jours dans la plupart des paroisses et des communautés de la ville de Reims; elle est réduite à une seule journée dans le reste du diocèse.

Tout le jour, les pieux fidèles se succèdent aux pieds du Dieu de l'Eucharistie, à l'heure qui leur a été indiquée. C'est que des billets d'invitation ont été à l'avance distribués dans toute la paroisse; et il est à remarquer que presque toujours on leur a fait bon accueil, même dans les familles peu chrétiennes. Les enfants des écoles viennent à leur tour, à la sortie des classes. — Au milieu du sanctuaire, les prêtres de la contrée, accourus pour relever par leur présence l'éclat de la fête, se succèdent et font une heure d'adoration, en habit de chœur, à la grande édification des fidèles.

La messe du matin réunit toutes les âmes pieuses à la table sainte. La grand'messe et les vêpres solennelles ne sont pas toujours suivies, il faut bien l'avouer, avec tout l'empressement désirable. Mais la paroisse presque entière se retrouve à la clôture et au salut du soir.

L'église alors est splendidement illuminée. On fait des merveilles, même dans les plus petites paroisses de la campagne. La procession du Saint Sacrement, partout où elle peut se faire, prend le caractère le plus imposant; les enfants marchent en rangs avec leurs oriflammes, les jeunes filles suivent en longs voiles blancs, sous la bannière de Marie Immaculée. Dans les grandes villes, les associations d'hommes, foulant aux pieds tout respect humain, les membres des Cercles, des Conférences de Saint-Vincent de Paul, tous précédés de leur bannière spéciale, font escorte au Dieu de l'Eucharistie, un cierge à la main.

**II. — Adoration nocturne.** — Mais l'Adoration perpétuelle eût semblé incomplète, si elle fût restée simplement diurne. La piété voulut y ajouter l'Adoration nocturne.

L'Œuvre a commencé modestement, au Cercle de Saint-André, en 1880. On fit appel à la foi et au zèle de quelques jeunes gens pleins d'ardeur. Les adhésions ne se firent pas attendre : au bout de quelques semaines, quarante à cinquante hommes avaient donné leurs noms, tout disposés à passer, par tour et chaque mois, une nuit devant le Saint Sacrement.

L'Œuvre était vivement encouragée par M<sup>gr</sup> l'Archevêque. Il lui avait nommé un prêtre directeur, et il voulut l'inaugurer lui-même, au salut d'ouverture.

L'Œuvre était fondée, mais elle avait le plus vif désir de s'étendre. Elle sortit de sa petite chapelle pour aller d'abord chez les Frères de la rue de Venise, puis au Cercle du Barbâtre, et même dans quelques églises paroissiales de la ville. Les premiers pas étaient faits, les premières difficultés vaincues. On avait compris que l'Œuvre était possible, et dès lors elle se propagea de la manière la plus consolante. Presque aussitôt toutes les paroisses de Reims organisèrent l'Adoration nocturne l'un des jours de leur Adoration perpétuelle. Ce n'était plus l'Œuvre de l'Adoration primitive qui se transportait dans l'église ; c'étaient les paroissiens eux-mêmes qui, sur l'appel de leur curé, venaient se faire inscrire en nombre plus que suffisant, pour passer devant le Dieu de l'Eucharistie les saintes veillées de la nuit.

De Reims, l'Adoration nocturne passa dans les principales villes du diocèse. Mézières et Charleville donnèrent l'exemple. Sedan, Fismes, Fumay marchèrent

bientôt sur leurs traces ; et, ce que l'on avait à peine osé espérer, des bourgades importantes comme Pontfaverger, Boulzicourt, Maubert-Fontaine vinrent à leur suite, et même des villages comme Jonchery-sur-Vesle et les Hauts-Buttés. Dans cette dernière paroisse, on a vu des hommes de tout âge, même des vieillards, ne pas craindre de faire trois ou quatre kilomètres, sur un simple mot de leur curé, pour se trouver à leur poste d'Adoration nocturne.

Est-il nécessaire d'ajouter que le Grand Séminaire, le Val-des-Bois, la plupart des communautés religieuses de Reims, de Sedan, Torcy, Mézières et Fismes, ont suivi ou même devancé les paroisses, et que l'Adoration y était pratiquée avec une rare piété, quelquefois pendant deux nuits de suite ?

Voilà où en est l'Adoration nocturne dans le diocèse de Reims. L'œuvre est comprise ; elle fera de plus en plus, de mieux en mieux son chemin parmi nous.

Je serais incomplet si je ne faisais remarquer que, dans les circonstances solennelles où la prière s'impose, où sont en jeu les grands intérêts de l'Église et de la France, nous voyons alors bon nombre de centres d'Adoration nocturne, surtout dans les communautés religieuses : l'Adoration de nuit devient la grande prière, la prière pleine d'espérance, parce qu'elle impose un sacrifice généreux. C'est ainsi que nous avons eu l'Adoration nocturne pendant nos deux assemblées diocésaines de Charleville et de Reims, pendant le récent Congrès ouvrier de la Pentecôte, pendant le Congrès de Jérusalem ; c'est ainsi qu'elle se pratique à l'heure présente pour notre Congrès, en l'église Saint-Jacques et dans plusieurs monastères.

C'est enfin l'Adoration nocturne que nous retrouvons

au moment des élections, dont les résultats doivent avoir tant d'influence sur l'avenir religieux de la France.

L'Adoration nocturne est donc comme notre suprême ressource, quand il s'agit d'apaiser la colère de Dieu et d'implorer sa miséricorde.

D'autre part, les fruits manifestes et bénis de l'Adoration nocturne ont inspiré à plusieurs curés l'heureuse pensée de rétablir l'antique et sainte coutume de passer la nuit du Jeudi au Vendredi saint auprès du tombeau. Coutume éminemment chrétienne, que nous avaient léguée nos pères, et que l'on peut espérer voir renaître un jour dans toutes les paroisses.

**III. — Association de pénitence de Notre-Dame d'Igny. Adoration nocturne.** — Au mois de février 1891, sous l'inspiration d'un fidèle et fervent serviteur de Marie, est née l'*Œuvre de l'Adoration nocturne* dans le monastère d'Igny.

Cette Œuvre consiste à faire adorer le Saint Sacrement la nuit par des ouvriers de Reims et de la campagne, une fois par mois. Les chrétiens des classes aisées peuvent y prendre part, mais le caractère de cette Œuvre, c'est qu'elle est surtout ouvrière.

Elle a ses statuts et son comité de direction. Son Ém. M<sup>r</sup> le Cardinal de Reims lui a donné comme directeur l'un des distingués prélats de son entourage, M<sup>r</sup> Péche-nard, vicaire général. Le président du comité est un officier général de notre armée, aussi pieux que brave, actuellement en retraite, et qui consacre aux œuvres chrétiennes tout son dévouement et son activité.

Chaque mois part de Reims une voiture avec une trentaine d'adorateurs. Pendant le trajet, qui est de cinq heures, ils récitent des prières sous la direction

d'un prêtre, et chantent des cantiques pour se préparer au grand acte religieux qu'ils vont accomplir.

A l'Abbaye, où l'on arrive vers six heures du soir, on respecte scrupuleusement le solennel silence des moines, on ne parle que pour prier. On est reçu dans la salle du Chapitre par deux religieux, revêtus de leur belle coule blanche; ceux-ci, après le salut à leurs hôtes, qui consiste dans la profonde et si émouvante prostration, les conduisent à la chapelle pour rendre leurs premiers hommages à Notre-Seigneur. Ils les ramènent au Chapitre pour y entendre la lecture de quelques versets de l'*Imitation* avant l'office des complies et le chant traditionnel du grand *Salve*. Viennent ensuite le sermon, le salut, le souper, l'adoration, où l'on se succède d'heure en heure aux pieds du Saint Sacrement.

Voilà une nuit bien remplie assurément, et qui, malgré la fatigue, repose des bruits du monde, des sottises, des blasphèmes des ateliers, et de tant d'autres turpitudes dont, hélas! on n'est que trop souvent témoin attristé et impuissant. A quatre heures du matin, la cloche sonne le réveil : tous, bientôt, sont debout. Les uns vont au saint tribunal chercher le pardon, les autres se purifier davantage par le bienfait de l'absolution. Tous viennent ensuite s'agenouiller à la table sainte, et après l'action de grâce, joyeux, réconfortés, ils reprennent le chemin du foyer, où, avec Jésus, ils vont porter la paix et le bonheur.

L'an dernier, à l'inoubliable Congrès eucharistique de Jérusalem, M<sup>sr</sup> l'Évêque de Liège a bien voulu dire aux nombreux congressistes réunis chez les Pères Franciscains à Saint-Sauveur, les fruits que cette jeune plante avait produits.

Aujourd'hui, plus vieille d'une année, elle est plus



vigoureuse et pleine d'espérance pour l'avenir, la Sainte Vierge la rend de plus en plus féconde; le nombre des adorateurs a grandi. Ils n'étaient pas vingt à la première adoration, et dans la nuit du samedi 21 juillet au dimanche 22, nous atteignons le chiffre de sept cent quatre-vingt-quinze. — Ce chiffre est éloquent et dit assez les merveilles qui ont dû s'opérer pendant ces nuits silencieuses. Que de cœurs touchés ! que d'obstacles brisés ! que de bonnes volontés, alourdies par une atmosphère impure, allégées et délivrées de leurs chaînes ! quelle joie dans ces âmes qui se retrouvent ! — Combien, en effet, auparavant s'ignoraient elles-mêmes ? et quand elles se retrouvent, quel élan les porte vers la Sainte Eucharistie ! Elles ressemblaient à l'enfant malade qui n'a plus conscience de l'existence et qui détourne la tête du sein de sa mère ; mais dès que la vie lui revient, il se porte comme d'instinct et avec avidité vers cette source providentiellement préparée.

Nous avons été les heureux témoins de conversions inconnues des hommes, mais que les anges ont accueillies avec des chants d'allégresse.

Combien, sans presque s'en douter, sont venus trouver ici la réconciliation ! L'un d'eux nous disait dernièrement : « Ma femme ne sait pas que je suis là ; mon patron m'a dit de m'habiller et de prendre la voiture près de la Cathédrale et je suis parti ; mais je suis bien content. » Il a cinquante-cinq ans et ne s'était pas confessé depuis l'âge de vingt ans. Un ancien anarchiste que la police enferma pendant treize jours, après l'abominable crime de Lyon, était au nombre des adorateurs à la dernière assemblée d'Igny. Des habitants des campagnes, esclaves du respect humain, qui n'osent plus

faire leurs Pâques dans leurs paroisses, profitent de ces jours d'adoration. C'est ainsi que peu à peu l'élément chrétien se renouvelle et met dans nos âmes le doux espoir d'une floraison plus belle de foi et d'amour envers la sainte Eucharistie. Entre toutes les conversions qui se sont opérées pendant ces exercices de l'Adoration, deux plus particulièrement nous ont frappés.

La première remonte au berceau de l'Œuvre, au mois d'avril 1891. Un ouvrier, à l'âme généreuse, égaré comme tant d'autres après bien des péripéties dans les lieux hantés par le diable, était venu échouer à la porte de l'église, dans un cercle chrétien d'études sociales, lui aussi à son berceau. Là il entendit un jour proposer le pèlerinage à Igny. Il se fit expliquer ce qu'était ce pèlerinage, demanda aussitôt et obtint d'être inscrit au nombre des adorateurs délégués. Il fit comme les autres tous les exercices prescrits, il alla plus loin, se confessa, lui qui ne l'avait pas fait depuis sa première communion, il y avait trente-cinq ans. Il se confessa bien ; mais à l'heure de la communion, après le solennel baiser de paix des moines, quand tous ses camarades eurent quitté leur place pour se diriger vers la table sainte, il se trouva seul. Ce fut pour lui une peine profonde, il comprit davantage le vide qui s'était fait dans son âme, il fut épouvanté et quand quelques instants après on le félicitait de n'avoir pas suivi l'entraînement, il répondit en versant d'abondantes larmes : « Je ne suis pas digne encore, mais je vais m'instruire et me préparer pour recevoir dans mon cœur Celui qui désormais ne m'abandonnera plus. »

Pendant quelques mois encore il édifia ses frères par sa conduite exemplaire, il communia pieusement à u

messe du mois de Notre-Dame de l'Usine, et après avoir souffert six mois durant d'une cruelle maladie pendant laquelle il priait souvent, les yeux fixés sur le crucifix qu'il avait fait mettre à la muraille près de son lit, après avoir remis entre les mains du prêtre dont il avait fait son intime ami, tous ses insignes et papiers de libre-penseur, après avoir recommandé à sa famille de vivre chrétiennement, il mourait saintement dans le Seigneur.

Un autre, dont la vie avait été aussi irrégulière, fut sollicité par une Sœur de charité de la paroisse Sainte-Geneviève de Reims d'aller à l'adoration d'Igny. Sans trop connaître l'Œuvre, et pour être agréable à la religieuse qui faisait du bien à la famille, il y alla. Il fit d'ailleurs consciencieusement cet acte chrétien. Il se confessa et communia. Tout joyeux, le jour même il racontait à la même Sœur son bonheur, et trois jours après on le trouvait le matin mort dans son lit. Cette mort subite, après une réconciliation à Igny, est une grâce bien grande et il y a tout lieu de croire que, sans cette Œuvre admirable, cet homme fut demeuré et serait mort dans son péché.

Quelquefois, on cherche l'origine de pareilles faveurs : ici, nous la trouvons dans le sacrifice que cet homme avait fait de sa vie, dans sa jeunesse, pour le Pape et l'Église. Il avait été zouave pontifical.

Ces résultats sont assurément bien consolants et doivent nous encourager à travailler davantage, avec l'aide de Dieu, à la prospérité et au développement de cette Œuvre, qui rapproche si bien de Notre-Seigneur les âmes égarées et les sauve.

Aussi, nous formons le vœu que de toutes parts, dans notre belle France surtout, il se fonde des centres d'Ado-

ration nocturne qui raviveront la foi et aideront au rétablissement du règne de Notre Seigneur Jésus-Christ !

**IV. — L'Adoration réparatrice.** — Nuit et jour, les anges du ciel entourent avec amour chacun de nos tabernacles, afin de glorifier le Dieu de l'Eucharistie. Voici que les anges de la terre ont voulu les imiter, et s'associer à cette garde d'honneur perpétuelle, en fondant l'Adoration réparatrice.

Cette Adoration réparatrice, dont nous a parlé si éloquemment et avec une compétence si parfaite M. l'abbé Le Conte, s'est établie à Reims en même temps que la communauté des Sœurs de l'Institut de ce même nom. Le nombre des associés s'est augmenté insensiblement, mais constamment, d'année en année, sans bruit et pour ainsi dire sans propagande, par le seul attrait du Très Saint Sacrement perpétuellement exposé dans la chapelle, et par ce mystérieux besoin qu'éprouvent les âmes d'élite de venir adorer et prier à ses pieds.

Aujourd'hui, l'association compte environ cinq cents membres. Elle a commencé à s'affirmer et à se produire dans les cérémonies publiques. Elle prend part à nos démonstrations religieuses en l'honneur de la sainte Eucharistie. Sa bannière, entourée d'un groupe de plus en plus nombreux d'associés portant la croix de bronze sur la poitrine, se déploie dans nos processions à la Cathédrale, et l'œuvre tiendra à honneur d'apporter son concours au triomphe que le Congrès prépare à Notre-Seigneur à la fin de ses travaux.

Moins heureux que nos voisins de Châlons, dont le zèle est pour nous un sujet d'édification et un exemple

que nous nous efforcerons de suivre, nous n'avons presque pas d'*Agrégations* en dehors de Reims. Les essais tentés jusqu'ici n'ont guère réussi et ne se sont pas multipliés, parce qu'il n'était pas possible de communiquer à ces groupes paroissiaux les indulgences que les rescrits pontificaux accordaient aux associés qui faisaient la visite au Très Saint Sacrement dans la chapelle de l'Institut.

Grâce à la persévérance de Son Éminence M<sup>gr</sup> le Cardinal Langénieux, qui n'a reculé devant aucune démarche, et que n'a découragé aucune des lenteurs de la Congrégation des Indulgences, cet obstacle n'existe plus.

Par un rescrit tout récent, Léon XIII a daigné étendre à toutes les *Agrégations* du diocèse les faveurs précédemment accordées aux associations qui ont leur centre dans la chapelle de l'Adoration réparatrice (1).

(1) ASSOCIATION DE L'ADORATION RÉPARATRICE. — *Concession d'Indulgences*. — Par bref apostolique en date du 24 janvier 1890, et par un rescrit en date du 19 février 1894, Sa Sainteté Léon XIII a daigné confirmer les indulgences concédées précédemment aux Associés de l'*Adoration Réparatrice*, et en accorder de nouvelles, moyennant les conditions ordinaires. Elles sont toutes applicables aux âmes du Purgatoire.

*Indulgences plénières*. — 1<sup>o</sup> Le jour de l'admission dans l'Association ;

2<sup>o</sup> Le jour de la fête du Très Saint Sacrement ou l'un des jours de son Octave, s'ils visitent dévotement soit une chapelle de l'Institut, soit une autre église publique, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher ;

3<sup>o</sup> Le jour de la fête du Sacré-Cœur, moyennant la condition ci-dessus mentionnée, depuis les premières vêpres, veille de la fête, jusqu'au coucher du soleil du jour de la fête ;

4<sup>o</sup> Deux jours par mois désignés par l'Ordinaire, s'ils visitent soit la chapelle de l'Institut, soit une autre église publique. (Les jours désignés pour le diocèse de Reims sont : le premier dimanche et le troisième vendredi du mois.) Pour les membres

Désormais, nous l'espérons, et nous appelons ce résultat de tous nos vœux, l'Adoration réparatrice du Très Saint Sacrement se répandra de plus en plus dans nos paroisses des villes et de la campagne; et si nous osions formuler un vœu, nous souhaiterions que, dans les diocèses où sont établies les Sœurs de l'Adoration Réparatrice, la faveur accordée à Reims soit sollicitée par NN. SS. les Évêques, afin que, partout où cette

des associations affiliées à l'Institut : le premier jeudi de chaque mois (Rescrit du 13 février 1894);

5° Tous les jours où ils prieront pendant une heure de suite, devant le Très Saint Sacrement exposé dans l'une des chapelles de l'Institut. Pour les membres des associations affiliées : une fois par mois au jour choisi par chaque associé (Rescrit du 13 février 1894);

6° A l'article de la mort.

*Indulgences de 7 ans et 7 quarantaines. -- 1° Le jour de la fête de l'Épiphanie de Notre Seigneur Jésus-Christ ;*

2° Le mardi de la Sexagésime et les sept jours suivants ;

3° Chaque vendredi de Carême ;

4° Le dimanche de la Passion ;

5° Le jour de la fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur ;

6° Le jour de la fête de saint Michel, archange ;

7° Le jour de la fête de saint Jean, apôtre et évangéliste ;

8° Le jour de la fête de saint Basile le Grand ;

9° Le jour de la fête de saint Martin, évêque ;

10° Le jour de la fête de saint Thomas d'Aquin ;

11° Le jour de la fête de saint François d'Assise ;

12° Le jour de la fête de sainte Anne, mère de la Bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu ;

13° Le jour de la fête de sainte Thérèse, patronne spéciale de l'Institut ;

14° Le jour de la fête de sainte Marie-Madeleine ;

15° Le jour de la fête de sainte Gertrude ;

16° Le jour de la fête de sainte Catherine de Sienne ;

17° Le jour de la fête de sainte Julienne de Falconieri ;

18° Le premier vendredi de chaque mois ;

19° Pour les membres des associations affiliées : une fois chaque jour de l'année, s'ils prient pendant une heure entière devant le Très Saint Sacrement de l'Eucharistie.

Œuvre évidemment voulue de Dieu a pris racine, se propage dans l'esprit et le cœur des fidèles la *pensée de la Réparation* dont nous avons tant besoin, unie à l'adoration privée et publique du Très Saint Sacrement de nos autels.

**V. — Confrérie du Saint-Sacrement.** — Il ne suffit pas de réparer les outrages faits à Notre-Seigneur, de l'adorer, de le remercier ; le Sauveur nous demande davantage.

« *Pater sancte, serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos...* Père saint, ceux que vous m'avez donnés, gardez-les en votre nom, afin qu'ils soient un comme nous ne sommes qu'un. »  
(*S. Jean*, xvii, ii.)

Comment mieux répondre à ce désir qu'en nous enrôlant, prêtres et fidèles, dans des Confréries du Sacrement ?

Les membres présents aux assemblées de Charleville en 1889, de Reims en 1892, et les lecteurs du compte rendu de ces assemblées, se souviennent peut-être d'une constatation faite avec regret par M<sup>sr</sup> Cauly : celle de notre pauvreté relative, en ce qui concerne les Confréries du Saint-Sacrement. Après l'historique des œuvres eucharistiques autrefois si nombreuses et si prospères dans le diocèse de Reims, comme d'ailleurs en toute la France, M<sup>sr</sup> Cauly relevait, depuis le commencement du siècle, quinze mentions seulement de Confréries existantes, dont deux tombées en désuétude, quatre anciennes dont la canonicité n'était pas établie, cinq anciennes régularisées, une récente, et enfin deux confréries érigées dans des chapelles d'établissements religieux de Reims. C'était là tout notre bilan.

En dépit d'appels réitérés, il faut bien avouer que, depuis lors, la situation est restée à peu près la même. Est-ce à dire que la dévotion eucharistique fasse défaut dans les paroisses ? Non, certainement, et ce que nous venons de dire de nos adorations perpétuelles et nocturnes en est le témoignage saisissant et palpable ; *mais nous ne sommes pas encore parvenus à obtenir l'organisation vivement souhaitée et si souvent recommandée par notre Éminent Cardinal.*

L'Œuvre serait-elle donc si difficile à créer ?... Non, bien certainement : il suffirait de l'entreprendre pour être assuré du succès. Nous en donnerons pour preuves ce qui se fait à Baalons, à Liry, à Aure, en de simples paroisses rurales, et à Saint-Jacques de Reims, en pleine population urbaine... Trois confréries sont donc érigées, depuis 1891, en des paroisses de campagne où la foi et la piété ne sont ni moindres ni plus vives qu'ailleurs. Il a suffi que MM. les Curés fissent connaître l'Œuvre pour la voir accueillie et pratiquée avec empressement et avec fruit. Notre-Seigneur voit près de son tabernacle un troupeau plus assidu et plus fidèle. Les associés ne manquent jamais aux offices, leurs communions sont plus fréquentes, leurs exemples sont une prédication éloquente et efficace.

Voulez-vous suivre les progrès de l'Œuvre sur la paroisse Saint-Jacques de Reims, où la Confrérie a été érigée le 2 juin 1890 ? Dès le jour de l'érection, 242 fidèles de tout âge et de toute condition avaient donné leurs noms ; au 3 juin 1891, ce nombre était porté à 549 ; à la date du 8 juillet 1892, il s'élève à 655. Aujourd'hui, l'Œuvre compte 715 membres.

M. le Directeur de la Confrérie transmet les renseignements qui suivent :



« Depuis cette heureuse résurrection d'une Confrérie qui existait avant 1789, la dévotion au Saint Sacrement s'accroît de jour en jour. Les fêtes du Saint Sacrement et de l'Adoration perpétuelle se célèbrent avec plus de piété, et par un plus grand nombre de fidèles. Nous avons l'Adoration nocturne dans la nuit du jeudi au vendredi saint; beaucoup de personnes donnent des marques de respect au Saint Sacrement, lorsqu'on le porte aux malades; les processions des troisièmes dimanches du mois sont fort suivies; les communions, tant de précepte que de dévotion, sont devenues plus fréquentes. Enfin, le profit spirituel de la paroisse est évident et paraît devoir s'accroître sans arrêt, tant les nouveaux communicants mettent d'empressement à se faire inscrire sur la simple permission qui leur en est donnée. »

Voulez-vous maintenant assister à la résurrection d'une Confrérie, très florissante avant 1789, tombée depuis en désuétude, et de nouveau érigée canoniquement en 1867? Haybes vous en offrira le spectacle consolant, et vous apprendra à ne pas vous laisser vaincre ni décourager par les difficultés. Le directeur de l'Œuvre vous redira que sa chère Confrérie, malgré la nouvelle consécration canonique, ne faisait que végéter, et en 1892 elle n'existait plus guère qu'à l'état de souvenir. En vain avait-il réduit la cotisation de 5 francs à 50 centimes, les membres ne se recrutaient pas, mais cet échec n'était pas de nature à décourager son zèle.

Il établit un conseil d'administration composé de six membres choisis parmi les plus intelligents et les plus dévoués; il en fait autant d'apôtres, leur fixe des jours de réunions périodiques, dans lesquelles seront étudiés les moyens de propager l'Œuvre et de donner plus

d'éclat aux cérémonies religieuses. Puis, quatre fois par an, il convoque tous les membres à une réunion générale, afin de rallumer ou du moins d'entretenir la flamme du zèle parmi les confrères.

Le zélé pasteur recueillait bientôt les fruits de cette nouvelle organisation.

A l'heure présente, la confrérie ne compte pas moins de 90 membres, parmi lesquels 12 jeunes gens. Tous assistent régulièrement aux offices, remplissent le devoir pascal, et assistent aux processions un cierge à la main. Bien mieux, chaque année, à la fête de l'Adoration perpétuelle, qui est en même temps celle de la Confrérie, presque tous font la communion; chaque dimanche, à tour de rôle, et au nombre de quinze pour le moins, ils assistent à genoux dans le chœur à la bénédiction qui se donne à la fin des vêpres, portant à la main un flambeau.

Ces résultats sont bien consolants. Quel prêtre ne peut espérer les obtenir au prix d'efforts persévérants ?

Nous nous laissons devancer par bien d'autres diocèses : qu'il me suffise de citer celui de Paris. A Paris, où l'impiété et l'indifférence semblent triompher, 37 paroisses ont établi la *Confrérie du Saint-Sacrement*, et fournissent aux processions, qui se font d'ordinaire le premier dimanche du mois, bon nombre d'hommes. A Notre-Dame, l'association, formée en 1871, comptait en 1876, 3.000 hommes; le nombre n'a fait que grandir, et l'on sait l'admirable spectacle que chaque année offre à la France et au monde cette édifiante Confrérie, au jour solennel de l'Adoration, et au matin du jour de Pâques.

La société sera sauvée par l'Eucharistie. Notre-Seigneur a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie.

Mais c'est surtout dans la pratique du culte du Saint Sacrement que Jésus est notre vie. Ce divin Sauveur, se révélant à Paray-le-Monial à la B. Marguerite-Marie, disait : « Je régnerai malgré mes ennemis. » Eh bien ! oui, son règne viendra, et il approche.

Mais c'est au prêtre, l'homme de l'Eucharistie, gardien du tabernacle, pontife du sacrifice, dispensateur de la nourriture divine, de hâter ce règne par la prière et par la prédication, en faisant aimer Jésus-Christ dans son Eucharistie. C'est au peuple chrétien d'entrer résolument et fièrement dans la voie qui lui est ouverte, d'acclamer, de servir et de glorifier Jésus-Christ dans l'*Hostie sainte*, de se faire l'adorateur pieux et reconnaissant de l'Eucharistie, et d'affirmer noblement sa foi en donnant son nom aux Confréries qui ont pour but de l'honorer dans le mystère intime et profond de son amour, de ses abaissements et de sa miséricorde.

**Pèlerinages eucharistiques cantonaux.** — Si l'initiative privée peut varier à l'infini le concert des louanges qui s'adressent au Dieu de l'Eucharistie, il est bien plus louable toutefois de se conformer aux vœux exprimés dans nos Assemblées diocésaines : L'entraînement sera plus général, et les fruits plus abondants.

Le programme diocésain des œuvres recommandait vivement les pèlerinages eucharistiques cantonaux.

Au canton de Carignan revient l'honneur d'avoir, avec un succès qui a dépassé toute espérance, inauguré ces pèlerinages, au mois de juillet 1893.

Au jour fixé, cinq mille pèlerins, accourus de tous les villages environnants, avaient envahi Matton et lui donnaient l'aspect d'un petit Lourdes.

Après les vêpres, la procession s'organise. En tête

s'avancent de front sept croix paroissiales, suivies de soixante enfants de chœur ; puis, entre deux haies interminables d'enfants et de jeunes filles, sont portées les bannières de chaque village.

L'Eucharistie s'avance en triomphe à travers les rues transformées en un berceau de verdure, de guirlandes, de fleurs. La foule silencieuse s'incline respectueusement à son passage ; puis, quand elle voit son Dieu exposé sur l'autel magnifique qui lui a été préparé, dans son enthousiasme, elle ne peut retenir le cri de sa foi, de son espérance, de son amour ; de toutes les poitrines s'échappent ces paroles :

« Vive Jésus ! notre Sauveur et notre Père.

« Jésus bénissez-nous ! bénissez l'Église ; bénissez M<sup>gr</sup> le Cardinal, la France, nos familles, nos enfants, nos prêtres, nos travailleurs ! »

Triomphe splendide pour l'Eucharistie, exemple admirable qui aura des imitateurs.

---

## CONFRÉRIE DU SAINT-SACREMENT

*Érigée en 1788 dans la Paroisse de Charleville*

Par M. l'abbé GILLET, Archiprêtre de Charleville.

---

Au fond de l'armoire destinée aux archives de la paroisse de Charleville gisent deux registres d'un caractère fort respectable. Les fermoirs n'en sont ni en or, ni en argent, mais en bon et solide cordonnet. La couverture, faite de parchemin antique, éveille un instant la curiosité. Aux caractères surchargés qui la décorent, on se demande si l'on n'est pas en présence de quelque manuscrit palimpseste. Mais non. Quand on a pénétré la poussière et la sueur des générations, on lit, dans une écriture de la fin du siècle dernier, des formules de procès et d'adjudication, dont les frais sont proportionnés à la solennité du parchemin.

Le dos de chaque volume porte la date de 1786 ; ouvrons-les et consultons avec le respect qu'ils méritent ces deux vétérans de nos archives paroissiales.

Le premier feuillet est paraphé par Charles-Nicolas Matis, avocat au Parlement, conseiller exerçant le bailiage de la principauté d'Arches et Charleville, pour l'absence de Monsieur le Lieutenant général. Les deux registres cotés et paraphés pour inscrire, l'un les actes de fondations et recettes, l'autre les titres de dépenses d'une *Association de l'Adoration du Très Saint Sacrement*, érigée en l'église paroissiale de Saint-Remy, de Charleville — signés et datés le 31 août 1786.

Le premier acte enregistré au volume est un contrat passé par devant les notaires, garde-notes de Son

Altesse Sérénissime, M<sup>sr</sup> le Prince de Condé, en sa principauté d'Arches et Charleville, le 17 août 1786, entre Maître Thomas Vaalet, docteur en théologie, curé de Charleville, et les Membres de la Fabrique de la même paroisse, d'une part, — et cinq notables, représentant un groupe de personnes pieuses de la paroisse, d'autre part ; à l'effet de fonder, avec l'agrément de M<sup>sr</sup> l'Archevêque de Reims, un office solennel de l'Adoration du Très Saint Sacrement, le 1<sup>er</sup> dimanche du mois d'août de chaque année. Cet office doit comprendre une grand-messe à neuf heures, après la messe de paroisse ; les vêpres solennelles ; le soir un salut solennel suivi d'une procession dans l'intérieur de l'église, avec l'espoir que, plus tard, cette procession pourrait se faire en ville, comme celle du jour de Pâques. Pour subvenir aux frais de cet établissement, on fonda un capital de six cents livres qui, placé sur le clergé de France, doit produire une rente de vingt-quatre livres. A cette somme on ajoutera les quêtes du jour de l'adoration, celles de la messe qui se chante chaque jeudi, en l'honneur du Saint Sacrement, et les cotisations des associés.

Le 24 août 1786, l'archevêque de Reims, M<sup>sr</sup> Angélique Talleyrand-Périgord, approuvait la fondation susdite, et en ordonnait l'exécution. Toutefois, il s'opposait à ce que la procession demandée se fit jamais en dehors de l'église.

A la demande des Confrères et par l'entremise des Pères Capucins, le Souverain Pontife, Pie VI, accordait à la date du 7 février 1787, une indulgence plénière à gagner le 1<sup>er</sup> dimanche du mois d'août, fête de l'adoration, et aux prières des Quarante-Heures. L'Archevêque de Reims publiait ces faveurs apostoliques le 3 juillet 1787.

L'association s'était organisée dès le mois d'août 1786. L'apport des cotisations en révèle l'étendue. Dix donations varient entre trois cents et vingt-cinq livres ; une dizaine sont de dix livres ; une vingtaine de trois livres ; soixante-deux de une livre ; les autres de quinze à cinq et à deux sols. Au total : 972 associés ; et une recette de 643 livres, sans compter la fondation de 600 livres.

La dépense, bannière, flambeaux, luminaire, décoration des autels, frais des offices, avait à peu près épuisé la recette.

L'œuvre était bien lancée. Ajoutons toutefois pour la consolation de ceux qui gémissent sur la difficulté de soutenir pendant longtemps l'état des souscriptions populaires, que nos devanciers n'étaient pas logés à bien meilleure enseigne que nous. Le chiffre de 643 livres baissa l'année suivante à 265 livres. Le trésorier fut prudent, et ne dépensa que 158 livres. Une fois de plus, concluons que c'est l'économie, et non pas la fortune, qui fait la richesse.

Avant de quitter ces listes de souscription, faisons quelques remarques suggérées par leur lecture :

1° La souscription, si minime fût-elle, était un rappel salutaire à la fidélité envers l'œuvre ;

2° Elle constatait d'une façon précise le nombre des associés ;

3° Elle reste comme une page fort curieuse de l'histoire locale. On peut, avec ces listes, reconstituer la physionomie sociale de Charleville en 1786. On y retrouve tous les noms de l'ancienne population. A l'aide de l'indication des rues, des numéros des maisons, on y met tous les habitants à leur place. On y suit avec curiosité le mouvement précipité par la roue de la for-

tune : plusieurs ancêtres, artisans ou manouvriers, dont les petits-fils sont les opulents d'aujourd'hui ; plusieurs riches d'alors, dont les descendants mendient sous nos yeux ; les habitudes de charité et de générosité traditionnelles dans certaines familles ; la crainte de manquer de pain fidèlement observée à travers plusieurs générations.

On y retrouve les indications et les noms du personnel ecclésiastique. Il y a un curé et deux vicaires. Ceux-ci méritent une mention honorable. Le curé verse, pour sa souscription, *une* livre. Les vicaires se piquent d'émulation et donnent *deux* livres. Plus d'une fois, ils font remise à l'association des *six* livres auxquelles ils avaient droit pour le sermon de l'adoration.

Toutefois, cette association pieuse qui fonctionnait depuis un an à Charleville n'avait encore ni le caractère d'une Confrérie, ni un règlement précis, ni une érection canonique.

Faut-il en faire un reproche à nos pères ? Je ne le pense pas. On a dit que les lois naissent des mœurs ; et il faut une matière première pour y infuser une forme. Je sais bien, Messieurs, que de notre temps, on a parfois fait le contraire. On a multiplié les règlements, puis on a cherché des réglementables, susceptibles d'y être assujettis ; et on ne les a pas toujours trouvés. Qui de nous n'a entendu citer l'exemple de cette grande assemblée catholique qu'un règlement partageait en trois sections subdivisées chacune en quatre commissions ? Le jour où l'on voulut faire fonctionner l'appareil, il y avait trois membres présents à répartir entre douze bureaux.

Donc, à Charleville, les confrères de l'adoration perpétuelle furent plus pratiques et plus prudents. Ils se groupèrent nombreux et fervents, sans grande régle-



mentation ; et quand ils furent assurés de leur nombre, de leur zèle, de leur cohésion, alors seulement ils sollicitèrent du Saint-Siège l'érection canonique de leur Confrérie ; ceci arriva en 1788.

Le 17 mars de cette année, le Pape Pie VI signait une bulle qui instituait à Charleville une Confrérie du Saint-Sacrement, l'affiliait à la Confrérie du même nom, érigée à Rome dans l'église de Sainte-Marie-aux-Martyrs, vulgairement appelée la Rotonde ou le Panthéon, et l'enrichissait de nombreuses indulgences. Le Pape demandait des confrères la pratique fidèle de la communion pascalle, la visite assez fréquente du Saint Sacrement, une conduite exemplaire, et le zèle pour les bonnes œuvres.

Cette faveur donna à la Confrérie un nouvel essor. Le nombre des associés figure abondant au registre. Les recettes, faibles en 1789, se relèvent les années suivantes au chiffre de 337 livres pour 1790 ; et de 403 pour 1791. En 1792, on trouve une recette de 340 livres ; mais il n'y a pas plus d'équilibre dans le compte qu'il n'y en avait alors dans les têtes, et le trésorier s'est abstenu d'établir la balance.

Dans le courant de la terrible année de 1793, les cérémonies de l'adoration se célèbrent encore, et les noms de 103 associés figurent au registre. Mais le style a changé ; ils s'appellent *citoyens*. Toutefois, l'orthographe nouvelle n'est pas encore bien assise ; le secrétaire appelle les dames *citoyen* ou *citoyente* ; parfois, voulant rester courtois, il les qualifie de *citoyente Madame*.

A la date du 17 novembre 1793, nous lisons cette note :

« Nous reconnaissons que le citoyen Deshayes, chargé de tenir les fonds provenant de l'Adoration,

nous a remis, tant en assignats que monnaie, liards et gros sous, pour vider ses mains, la somme de 270 livres 14 sols, dont quittance. Et, dans le même moment, nous avons porté cette somme à l'assemblée populaire pour aider à habiller un frère d'armes, et avons été fort applaudis. »

Le culte catholique venait d'être supprimé à Charleville. Un malheureux prêtre intrus prenait la place du pasteur légitime parti pour l'exil. Un autre prêtre, d'une foi et d'un dévouement admirables, M. l'abbé Lechat, se dépensait pour administrer les sacrements aux fidèles.

La *Confrérie du Saint-Sacrement* recommence à fonctionner en 1803 : quarante associés y figurent. La fondation primitive de six cents livres a disparu ; les dons et quêtes s'élèvent à 41 livres. En 1804, il y a cent douze associés, et 46 livres de cotisations.

En 1813, nous trouvons un règlement qui fixe tous les emplois et charges des chefs de la Confrérie. Nous regrettons qu'il soit muet sur les devoirs imposés aux membres de l'association. Le trésorier, nommé cette année-là, est Jean-Baptiste Leclerc, écrivain public, digne d'une mention honorable pour la façon lucide et correcte avec laquelle il tient les comptes. On trouve alors 234 noms d'associés de toute qualité et de toute profession. La caisse est aussi bien tenue que les livres ; on achète pour vingt-deux livres un coffre-fort à trois clés. Malheureusement, le trésorier-secrétaire, M. Leclerc, disparaît au bout d'un an, et le registre reprend son allure parfois un peu négligée.

Le 9 février 1844, sur la demande de M. l'abbé Thuillier, curé de Charleville, le Souverain Pontife Grégoire XVI renouvelle à perpétuité les indulgences

vilèges accordés par Pie VI à la *Confrérie de la Fête-Dieu*. La bulle est enregistrée à l'Archevêché de Paris le 27 février de la même année.

21 janvier 1852, fut rédigé un règlement qui définit les fonctions de chaque officier de la Confrérie, les devoirs essentiels de tous les confrères. On voit de ceux-ci la pratique des Pâques, l'assistance aux offices de la paroisse, la régularité de la conduite, la piété, l'édification. A cette date, cent onze confrères, cinquante-quatre hommes.

La Confrérie se soutenait exemplaire et florissante. Les confrères relevaient par leur présence et leur cortège les cérémonies religieuses. Ils assistaient nominalement à la procession du jour de Pâques, dite de la Fête-Dieu. Un témoin avait même été si frappé de l'édifiant spectacle qu'il proposa de fonder la « *Résurrection de la Pentecôte !* »

C'est le vrai triomphe de la *Confrérie du Saint-Sacrement* était la procession solennelle de la Fête-Dieu. Elle avait à Charleville un caractère spécialement et éclatant. La présence du Séminaire y procurait un cortège clérical et un déploiement d'ornements exceptionnels. Les longues files de voiles blanches, les drapeaux de divers établissements en dessinaient l'ordonnance dans le méandre vivant. Une foule compacte, silencieuse, accompagnait et suivait le Saint Sacrement. Dans les dernières années, l'innovation heureuse accentuait la solennité de la procession. Tandis qu'au loin, tout en tête du cortège, diverses musiques ouvraient la marche par d'éclatantes harmonies, autour du dais, près du Saint Sacrement, une masse groupée de jeunes gens, confrères, de fidèles de tout rang alternaient entre eux

le chant des psaumes et des hymnes liturgiques. Rien ne saurait traduire l'effet saisissant que produisait ce chant religieux soutenu en plein air par toute une multitude.

Le cortège, ainsi formé, suivait les rues si régulières de la pieuse cité de Charles de Gonzague, que la piété des fidèles décorait admirablement, ses avenues, ombragées d'un luxuriant feuillage; il s'arrêtait sur ces larges places, où s'élevaient de magnifiques reposoirs du haut desquels Dieu bénissait la cité fidèle. Qui pourrait dire ce qu'un pareil spectacle offrait de joie pure et élevée à l'âme du peuple, ce qu'il y versait d'espérance, de paix et de salutaires émotions?

Le registre la *Confrérie du Saint-Sacrement* se poursuit jusqu'en 1885. A cette date, la Confrérie est assez effacée; les épaves consistent en quelques membres bien vénérables et bien dévoués qui portent des flambeaux derrière le dais aux processions du Saint Sacrement, et qui, au salut, prennent place sur le degré inférieur du sanctuaire. En même temps, la foi et les mœurs populaires sont troublées par un nouvel orage. Le souffle de Franc-Maçonnerie se fait brutalement sentir. La peur de basses délations, le respect humain, la timidité, paralysent pendant quelque temps les courages, et désagrègent les forces catholiques. Cependant les efforts d'un pasteur zélé, M<sup>sr</sup> Garot, le concours de paroissiens aussi généreux qu'exemplaires, dégagent peu à peu les âmes de cette étreinte humiliante, mais passagère. La jeune *Confrérie de Notre-Dame de l'Usine* s'unit à l'Association plus ancienne du *Cercle catholique* et à la *Conférence de Saint-Vincent de Paul*, pour relever les cœurs chrétiens. Une Mission, donnée par les Prêtres de Saint-Vincent de Paul, pendant le

Carême de 1894, procure les meilleurs résultats. Chaque année, depuis, la parole bénie d'excellents missionnaires a conservé et augmenté le nombre des adorateurs du Très Saint Sacrement.

Aujourd'hui, nous avons, sans compter les adolescents, six cent cinquante communions pasciales d'hommes. Cent vingt hommes font chaque année l'adoration nocturne à la solennité de l'adoration perpétuelle; cent trente portent des flambeaux en chantant les psaumes et les hymnes liturgiques aux processions les plus solennelles du Très Saint Sacrement. Ces hommes de cœur sont plus généralement des ouvriers qui savent s'imposer de réels sacrifices, se priver d'heures de loisir si rares et si précieuses pour eux, et venir joyeux et empressés se réconforter autour du Saint Sacrement.

Concluons, pour nous consoler, qu'après un siècle de terribles épreuves, nous nous rapprochons, à Charleville, de la dévotion si édifiante de nos pères envers la divine Eucharistie. Il sera peut-être facile et utile un jour de rendre sa forme première à l'Adoration du Saint Sacrement. Mais pour cela il nous reste encore beaucoup à faire. Que tous les fidèles, les hommes surtout, se groupent autour de la sainte Eucharistie, que les personnes de la classe aisée et distinguée donnent l'exemple et comprennent, une bonne fois, que c'est là l'acte le plus efficace, le plus sûr, de pacification et de préservation sociale! Que, non contents de dévotions écourtées et isolées, ils se mêlent tous au grand mouvement paroissial, se gênent un peu pour assister aux offices de la paroisse, aux processions, à l'Adoration du Saint Sacrement! Qu'ils se souviennent, à l'occasion, de la parole d'un spirituel auteur, « que si l'habitude de la messe de midi délivre à la rigueur de l'enfer, on ne saura qu'au der-

nier jugement tout ce qu'elle a laissé de Purgatoire! Et quand un grand nombre sera ainsi uni dans la générosité, la vaillance et la charité, nous retrouverons notre *Confrérie du Saint-Sacrement* rajeunie, et susceptible de recevoir un nouvel élan du contrôle et de la révision de l'autorité diocésaine. Avec la grâce de Dieu, ce mouvement paroissial pourrait être mûr pour 1896, et la *Confrérie du Saint-Sacrement* refleurir, en ce cent dixième anniversaire de sa fondation, au glorieux centenaire du Baptême de Clovis par saint Remi, patron de la France, du diocèse de Reims et de la paroisse de Charleville.

---

## CULTE EUCHARISTIQUE DANS LE DIOCÈSE DE SOISSONS

Par MM. les abbés BRANCOURT et CARLIER, de Soissons.

---

Le diocèse de Soissons est heureux de pouvoir donner, dans ce concert catholique établi en l'honneur de la sainte Eucharistie, une note, non sans valeur, par son antiquité et la nature des documents sur lesquels elle repose. Votre haute sagesse appréciera.

Retraçons d'abord l'histoire de ce culte dans le diocèse, nous dirons ensuite où il en est actuellement.

### I. — Histoire, traditions et monuments.

1<sup>o</sup> *Antiquité du culte eucharistique.* — Les documents certains que nous possédons nous montrent le culte public de la sainte Eucharistie parfaitement établi dans le diocèse de Laon — qui fait aujourd'hui partie de celui de Soissons — dès le XII<sup>e</sup> siècle, et nous donnent des indices assez nombreux pour nous faire conclure qu'il y était établi depuis bien des années auparavant.

On vous a dit en effet, dans le rapport de Laon, comment, inauguré déjà dans cette ville, il y fut étendu, rendu public et solennel par Jacques de Troyes, alors archidiacre de Laon, et plus tard Urbain IV, en attendant que, devenu pape, il l'établît pour l'Église universelle.

Vous y avez vu que déjà alors existait la *Confrérie des Apôtres*, qui était la *Garde d'Honneur du Saint Sacrement*. Comme les apôtres de l'Évangile qui faisaient cortège à Notre-Seigneur, ces confrères étaient groupés pour faire société et fête au Saint Sacrement ; on le

mentionne en détail dans l'histoire du culte eucharistique à Laon.

Cette même confrérie fut formée à Soissons l'an 1530. Elle comprenait douze apôtres et soixante-quatorze disciples, en tout quatre-vingt-six personnages qui avaient tous leur emploi et leur service dans les fêtes du Saint Sacrement. Elle fut approuvée par les évêques Symphorien Bullioud, mort en 1533, et Jérôme Hennepin, mort en 1619.

Au xvi<sup>e</sup> siècle, différents miracles furent opérés par la sainte Eucharistie, et en particulier cinq possédés furent délivrés pendant les exorcismes faits par M<sup>sr</sup> Charles de Roucy, évêque de Soissons, mort en 1585, par la vertu de la sainte Eucharistie.

Ce furent : 1<sup>o</sup> Nicole Obry, de Vervins, sur laquelle un rapport spécial sera présenté;

2<sup>o</sup> Un enfant de douze ans, Laurent Boissommet, d'Audignicourt;

3<sup>o</sup> Nicole Leroy, âgée de 20 ans, de Saint Aignan-en-Brie;

4<sup>o</sup> Marguerite Obry, fille d'un vigneron de Villers-Saint-Paul, au diocèse de Beauvais, qui fut amenée à Liesse, à Laon, puis à Soissons, et qui fut exorcisée dans la cathédrale. Le démon, vaincu par la puissance de la sainte Eucharistie, sortit en rugissant du corps de Marguerite;

5<sup>o</sup> Nicolas Faquier, âgé de cinquante ans, natif de Cutz, mécanicien, tourmenté par trois démons : Cra-moisy, Piérotty et Levection, leur maître, de l'ordre premier commandé par Lezabel. Ce Nicolas avait trois frères huguenots et Dieu avaient permis que ces démons s'emparassent de lui, comme ils l'ont avoué, pour ramener ses frères à la vraie foi.



Ces dernières merveilles de l'Eucharistie sont rapportées dans les plus minutieux détails par le chanoine Gervais, de Tournai, en son livre intitulé : « *Cinq histoires admirables*, tant en latin qu'en français, auxquelles miraculeusement, par la vertu et la puissance du Saint Sacrement de l'autel, a esté chassé Beelzébud, prince des diables, avec plusieurs autres démons qui se disaient estre ses sujets, hors des corps de quatre diverses personnes, le tout advenu en ceste année MDLXXXII en la ville de Soissons. » (PECHEUX, V, 491.)

Au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, la ville de Laon déployait la plus grande pompe dans la procession de la Fête-Dieu, ce qui se perpétua jusqu'à la Révolution.

A travers les rues jonchées de fleurs et tendues de tapisseries figuraient tous les corps de métiers dont les membres portaient tous un cierge. Ils ouvraient la marche en faisant porter devant eux une grosse torche allumée, avec les bannières des patrons de chaque métier. C'étaient les serruriers, les selliers, etc., etc., tous réunis de la sorte par la religion et oubliant toute rivalité. Puis venait la communauté des chirurgiens, le corps des marchands et l'ordre des avocats.

Après eux s'avançaient les ordres religieux, Cordeliers, Minimes, Capucins, Bénédictins. Ensuite, les curés des quatorze paroisses de la cité. Derrière eux, les quatre-vingts chanoines portant tous à la main un petit reliquaire et une couronne sur la tête. Enfin, l'évêque fermant la marche suivi des officiers du Bailliage et des corps de ville. (MELLEVILLE, I, 183.)

2° *Confréries du Saint-Sacrement.* — La *Confrérie des Apôtres*, à Laon, fut fondée à Soissons en 1530. La *Confrérie du Saint-Sacrement* fut rétablie à Notre-

Dame des Vignes par l'évêque Charles de Roucy vers 1565, et elle reçut de nouveaux statuts de la main de M<sup>sr</sup> Languet de Gergy. Ceux-ci réduisirent les anciens offices au jeudi de chaque semaine, au troisième dimanche du mois, jours où on faisait en entier l'office du Saint Sacrement, et placèrent la fête de la confrérie, qui se terminait par une procession solennelle dans la paroisse, le jour de l'octave de la Fête-Dieu. (PECHEUX, V, 472.)

En 1665, un curieux manuscrit (de la collection Périn) mentionne le partage de la ville de Soissons en sept quartiers pour l'adoration du Saint Sacrement durant les sept jours de la semaine. C'était une sorte d'adoration perpétuelle.

A Château-Thierry, en 1547, le curé de Saint-Martin, Philippe de Barly, qui fit à pied, dit-on, le pèlerinage de Rome, en rapporta une bulle de Paul III, du 23 décembre 1547, autorisant une *Confrérie du Saint-Sacrement* enrichie de si nombreuses indulgences qu'elle prit plus tard le nom de *Confrérie des Pardons*. (PECHEUX, V, 149.)

Vervins, en mémoire de la libération de Nicole, obtint une confrérie sacramentaire, laquelle devint assez riche pour se donner une grosse cloche, la plus grosse de celles qui existent actuellement à Vervins.

Marle avait aussi sa confrérie et son marguillier du Saint Sacrement.

3° *Offices*. — Il y eut autrefois un grand nombre d'offices fondés dans le diocèse, en l'honneur du Saint Sacrement.

Ils étaient de deux sortes : les uns, tous les jeudis de l'année, comme à Laon et à Vervins, les autres le

premier jeudi du mois, comprenant tous la messe, les vêpres et le salut. Ainsi en était-il à Marle et en d'autres lieux.

A Parfondeval, pays mi-partie protestant, il y a une donation ancienne de 49 jalois de terre et de 4 jalois de blé pour la fondation d'un office comprenant une messe du Saint Sacrement chantée tous les jeudis de l'année, de plus, les matines, la messe, les vêpres et le salut chantés pendant toute l'octave de la Fête-Dieu.

Dans un certain nombre d'églises, il y avait et il y a encore des saluts du Saint Sacrement fondés à certaines fêtes spéciales.

Marle avait un salut de Réparation fondé le dimanche de Quasimodo comme amende honorable des communions mal faites. Et à la Fête-Dieu, il y avait une troisième procession extérieure (sur la motte du château), dite de l'Adoration.

L'ancien missel de Laon comprenait une messe *pro reparatione injuriarum Christo illatarum in S. Sacramento*. Elle était fixée au jeudi qui suit l'octave de la Fête-Dieu.

Le Chapitre de Rozoy-sur-Serre était doté, depuis 1741, du privilège de l'exposition des quarante heures en réparation des désordres du carnaval, grâce à l'un de ses chanoines, Pierre Audry, natif de Neufchâtel. Le chanoine Pottelain portait à domicile les convocations.

4° *Lampes, vases sacrés, suspenses, etc.* — En plusieurs paroisses du diocèse des fondations avaient pour but l'entretien de lampes du Saint Sacrement. Les ressources étaient prises sur des biens fonds qui s'appelaient souvent la *terre à huile*.

titres rien n'est épargné... Les feuillages, les plantes, les arbustes s'entassent dans le sanctuaire, les fleurs courent en festons ou en guirlandes le long des murs. Les lumières brillent à profusion, et le soir, par milliers, si les dimensions de l'église le permettent, elles forment l'illumination de la fête, et par leur éclat glorifient Notre-Seigneur. Toutes les ressources de l'art sont mises à contribution : la musique nous prête ses religieuses harmonies, les chants sont l'objet d'un soin tout particulier (1). « N'ayons crainte, a dit saint Thomas, nous ne pouvons jamais assez bien glorifier, « *Quia major omni laude, nec laudare sufficis.* » — Quant à l'éloquence religieuse, qui est autre chose qu'un art, elle a pour mission de célébrer l'ineffable amour de Notre Seigneur Jésus-Christ qui nous a aimés jusqu'à voiler sa gloire sous les symboles eucharistiques, « *Sic nos amantem, quis non redamaret !* (2) »

Depuis quatre ans, les belles cérémonies de l'Adoration sont rentrées dans le cadre de nos solennités religieuses : c'est une prise de possession qui, Dieu aidant, ne finira pas de sitôt... Le clergé y a contribué par son zèle à répondre aux instructions de Monseigneur. Pour s'y conformer, il n'est ni démarches, ni sacrifices que ne

(1) Dans les villes, les ressources ne font pas défaut, notamment à Soissons, où les deux Séminaires et la Maltrise, qui est admirablement dirigée, fournissent leur précieux concours. Les amateurs et les « professionnels » — comme on dit — prêtent aussi leur aide volontiers.

(2) Nous connaissons, nous pourrions citer des paroisses rurales, où les sermons et les exhortations de circonstance furent de véritables petits chefs-d'œuvre en leur genre... La piété, l'amour vrai et sacerdotal envers Notre-Seigneur, voilà le grand secret de ces excellentes prédications... *Pectus est quod discretos facit.*

s'imposent nos excellents confrères... Au jour dit, les prêtres voisins, et ceux du canton, viennent à la paroisse désignée pour l'Adoration : par leur présence et par leur concours, ils en rehaussent l'éclat, par leur piété ils en sont surtout l'édification. De demi-heure en demi-heure, ils se relayent aux pieds du Saint Sacrement, montrant ainsi aux fidèles par leur exemple comment il faut adorer Notre Seigneur Jésus-Christ. Et ceux-ci, nous le savons, suivent (1). Aussi, grâce à ces solennités eucharistiques, un grand courant de piété (2) s'est établi, et Notre-Seigneur est plus glorifié, moins oublié certainement que par le passé...

2° *L'Adoration réparatrice et l'Adoration nocturne.* — En dehors de ces solennités d'un caractère parfois si imposant (3), il y a dans nos meilleures paroisses (4) un

(1) Non seulement il y a des décorations qui transforment la Maison de Dieu, mais il y a des groupes d'adorateurs qui se succèdent aux pieds de l'autel. Dans deux des paroisses du nord de ce diocèse (Wimy, Parpeville), les hommes n'ont pas voulu céder aux femmes l'honneur de *faire la faction* auprès du Bon Dieu, et ils ont eu gain de cause... Il y a aussi, dans les paroisses pieuses, des communions réparatrices, et en aussi grand nombre qu'aux grandes fêtes.

(2) Il est certain que la connaissance de Notre-Seigneur s'impose à l'attention de tous : même ceux qui ne viennent pas sont avertis, et par le son des cloches, et par la religieuse activité qui se déploie dans l'église, du but de la solennité... Ils apprennent par les leurs combien les chants ont été harmonieux, les offices majestueux, la prédication éloquente : et leur curiosité mise en éveil les poussera peut-être demain, l'année suivante, à venir à l'église.

(3) Notamment à Soissons, où les fêtes du 25 octobre sont vraiment hors de pair.

(4) Nous pourrions citer, toujours au premier rang, Soissons, Saint-Quentin, Liesse, puis des paroisses rurales où sont très vivaces les habitudes de dévotion : Parpeville, Wimys, Saint-Erme.

groupe d'âmes pieuses qui, tous les jours (1), à une heure déterminée, sont de garde près de Notre-Seigneur. C'est l'Adoration réparatrice.

Le vide et la désertion autour de Notre-Seigneur ne manquent pas de le contrister (2). Sous diverses formes, à travers les siècles, se reproduit la scène décrite à la fin du chapitre vi de l'évangile de saint Jean. Or, la désertion, ce sont les ingrats qui oublient, ce sont les indifférents, c'est encore et surtout l'hérésie qui discute, le rationalisme hautain qui nie, c'est la cupidité impie qui dérobe les vases sacrés et profane les saintes espèces, c'est enfin la communion sacrilège; pour toutes ces offenses, il faut nécessairement un contre-poids et une réparation: voilà pourquoi les fidèles, dignes de ce nom, adorent et demandent pardon.

Comme c'est justice, l'Adoration réparatrice a toujours existé au grand Séminaire, où, aux heures libres, ceux qui seront bientôt les prêtres de Notre-Seigneur le prient et l'adorent.

Dans les paroisses les plus populeuses et les plus ferventes du diocèse, il y a la *Ligue du Cœur de Jésus*, (Soissons, Saint-Quentin, etc.). Un tableau porte le nom des personnes avec l'heure qui leur est assignée.

Malheureusement, le règlement n'est pas toujours observé: sous un prétexte trop facile, les inscrits ne viennent pas et ne se font pas remplacer. Il serait donc à souhaiter qu'il y eût une exactitude plus scrupuleuse... Elle existe du moins, cette exactitude idéale, dans les communautés qui se font un devoir de l'adoration réparatrice. Notre diocèse a le bonheur de posséder notamment

(1) Il y a un tableau dressé, à cet effet, dans l'église.

(2) *Dicit ergo Jesus ad duodecim*: « Numquid et vos, vultis abire? » (Saint-Jean, VI. 68.)

deux maisons qui ont pour mission spéciale d'adorer Notre Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie : c'est, à Liesse, la *Communauté de Marie-Réparatrice*, et à Saint-Quentin celle des *Servantes du Cœur de Jésus*.

A Saint-Quentin, tous les premiers vendredis du mois a lieu l'Adoration nocturne à la basilique, de neuf heures du soir à six heures du matin.

Les *Servantes du Sacré-Cœur de Jésus*, au faubourg Saint-Martin, ont l'Adoration nocturne au moins trois nuits par semaine, quelquefois plus. — Elles espèrent, quand elles seront plus nombreuses, obtenir la faveur de cette adoration quotidienne.

L'Adoration dite nocturne est faite en outre par un certain nombre de fidèles, *chacun chez soi*, et est organisée pour presque chaque mois de l'année.

3° *Les processions solennelles*. — Sous ce titre nous comprenons les processions extérieures, celles qui sont de réelles manifestations triomphales en l'honneur de la sainte Eucharistie (1).

Dieu en soit loué ! sauf dans trois centres (2) où domine l'esprit sectaire, le diocèse de Soissons n'a pas vu les municipalités interdire ces « grands actes de foi ». — A Soissons, à Vervins, à Guise, à Hirson, à Saint-Gobain, à Chauny, etc., les processions sont maintenues... Qu'elles n'aient plus, chez nous comme partout ailleurs, la magnificence ni l'éclat d'autrefois, ce n'est que trop visible. Sous prétexte de liberté de conscience, nous n'avons plus l'armée, plus de soldats nous

(1) Les autres, celles qui suivent l'Adoration, et, à Pâques, la Résurrection, ne sont pas les cérémonies principales et essentielles, comme les processions de la Fête-Dieu.

(2) Saint-Quentin, Laon et Château-Thierry.

faisant escorte, plus de musique militaire. Et, conséquence logique (1), sauf dans certains petits bourgs où l'abstention serait mal interprétée, la pacifique et bourgeoise milice des « pompiers » s'est tenue prudemment à l'écart : il ne fallait pas se compromettre, ni surtout braver les dénonciations des feuilles de bas étage !

Qu'il n'y ait plus aucune participation officielle, c'est assurément regrettable : mais à certains égards, il y a eu profit. Et voici pourquoi. C'est que les curieux, ceux qui ne sont que cela, ceux qui venaient simplement voir le défilé, n'étant plus attirés ni par la musique ni par le déploiement des troupes, s'abstiennent : c'est donc l'élément profane, distrait, dont sont purgées nos processions. Elles gagnent ainsi en dignité et en recueillement ce qu'elles sont censées perdre en bruit et du côté du nombre.

Dans les villes, la pénurie se fait toujours moins sentir qu'à la campagne, où les vides et les défections ne se réparent que lentement, jamais peut-être... A la campagne, est-ce par indifférence ? est-ce par respect humain ? beaucoup d'hommes et de jeunes gens refusent de porter le dais ou d'en tenir les « coins »... Heureux, se disent déjà certains curés, quand à force de démarches ils ont pu se recruter des enfants de chœur pour le service du culte divin ! Et, étant donné les tendances actuelles, il est à présumer que cette gêne ne fera que s'aggraver... A côté de ces symptômes désespérants, en voici pourtant qui consolent : dans certains centres industriels, où il y a des œuvres, des cercles catholiques,

(1) Il y a de louables exceptions. Dans beaucoup de localités les pompiers, les fanfares assistent toujours aux processions. Dieu en soit loué !



les prêtres ne se heurtent pas toujours à un refus, ils voient venir à eux des jeunes gens de bonne volonté. C'est de bon augure. Que Notre-Seigneur en soit béni ! il n'en sera que mieux glorifié à l'avenir.

4<sup>o</sup> *Confréries et Associations en l'honneur du Très Saint Sacrement.* — L'histoire qui, suivant la belle parole de Léon XIII, glorieusement régnant, ne doit jamais taire ce qui est vrai (1), dit de Jacques Pantaléon (plus tard Urbain IV) qu'étant archidiacre à Laon, il y aurait provoqué la dévotion au Très Saint Sacrement... C'est ainsi qu'avant d'aller à Liège, où il fut plus tard archidiacre, avant de porter la tiare et d'être appelé Urbain IV, il aurait commencé à Laon le projet que plus tard il mit à exécution, car c'est lui qui fut le promoteur de la dévotion à la sainte Eucharistie, c'est lui qui fut le Pape du Saint Sacrement.

Et Laon aurait ainsi possédé dès le xiii<sup>e</sup> siècle une confrérie.

Nombreuses et très florissantes dans l'ancien diocèse de Laon, qui forme le meilleur appoint du diocèse actuel de Soissons, ces confréries ont eu, à la fin du siècle dernier, le sort de toutes les associations pieuses : elles furent dissoutes. Ce ne fut qu'une interruption ; quand revint la liberté, les confréries se reconstituèrent (2).

Voici, dans le diocèse, celles qui sont les plus prospères :

1<sup>o</sup> A Soissons, environ 280 membres ; — 2<sup>o</sup> à Saint-Quentin, érigée le 11 février 1879, elle compte au moins

(1) C'est du reste le mot de Cicéron dans le *De Oratore*.

(2) La communion réparatrice érigée à Saint-Quentin en mars 1803 compte 138 sections de semaines organisées et fonctionnant régulièrement.

400 associés; 3° à Laon; — 4° à Guise; — 5° à Liesse; — 6° à Château-Thierry; — 7° à Vervins; — 8° et dans d'autres paroisses rurales.

A la dévotion envers la sainte Eucharistie se rattache directement celle du Sacré-Cœur. — N'est-ce pas dans l'institution de l'Eucharistie (1) que Notre Seigneur Jésus-Christ nous montre jusqu'où peut aller l'excès de de son amour (2)? N'est-ce pas sous les voiles de cet auguste Sacrement qu'un jour il s'est révélé à la bienheureuse Marguerite-Marie, et qu'il lui a dit : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes! » — Dès lors, la dévotion du Sacré-Cœur ayant pour objet de réparer les outrages que subit Notre Seigneur Jésus-Christ, s'appuyait et se greffait tout naturellement sur la dévotion au Saint Sacrement.

Le diocèse de Soissons entra l'un des premiers, grâce à son pieux évêque, M<sup>sr</sup> Languet de Gergy (3), dans le mouvement qui — dès le commencement du dix-huitième siècle surtout — portait la France vers le Cœur du divin Maître. Une faveur (4) signalée, obtenue à Soissons l'an

(1) Cf. saint Thomas : « *Se nascens dedit socium*, etc... » Les différentes manières par lesquelles Jésus-Christ s'est donné à l'homme.

(2) *Cum sit potentissimus, plus dare non potuit; sapientissimus, plus dare nescivit; ditissimus, plus dare non habuit.* (S. Aug.)

(3) M<sup>sr</sup> Languet de Gergy, évêque de Soissons, et plus tard archevêque de Sens, fut un des promoteurs de la dévotion au Sacré-Cœur. On lui doit une *Vie de la B. Marguerite-Marie* (1720).

(4) Le 18 septembre 1729, la grande tour de la cathédrale était en flammes. Le feu avait pris à la tour, qu'on avait illuminée à l'occasion de quelque réjouissance publique; M<sup>sr</sup> Languet de Gergy s'en aperçut le premier, avertit ses domestiques, porte lui-même de l'eau et travaille courageusement à éteindre l'incendie qui gagnait la charpente. M<sup>sr</sup> Languet de Gergy avait fait vœu au Sacré-Cœur d'édifier la chapelle qui porte aujourd'hui ce nom, si l'incendie prenait fin. Le vœu fut exaucé et mis à exécution. (Voir l'inscription de la chapelle du Sacré-Cœur.)

1729, rendit cette dévotion populaire dans la cité, et une chapelle — la chapelle actuelle du Sacré-Cœur — construite en témoignage de reconnaissance, reste comme le monument de la piété soissonnaise... Ce n'est qu'au commencement de ce siècle que reparurent les *Confréries du Sacré-Cœur*. Les archives de la Cathédrale inscrivent triomphalement comme date de reconstitution 1813 (1). Et depuis, c'est une marche ininterrompue, la *Confrérie du Sacré-Cœur* suit les traces de son auguste sœur la *Confrérie du Saint-Sacrement*, elle compte presque les mêmes membres, le même chiffre d'associés... La proportion est la même partout ailleurs.

Il n'est pas superflu d'ajouter qu'en 1853 (2 août), M<sup>sr</sup> de Garsignies appela l'attention de ses diocésains sur cette dévotion; le jour de Pâques de cette même année 1853, le diocèse était consacré au Sacré-Cœur... Dans les paroisses pieuses, les curés étaient autorisés, engagés même, à chanter un salut et à lire une amende honorable tous les premiers vendredis du mois. Dans la plupart des paroisses rurales, dans toutes les villes du diocèse, ces prescriptions restent fidèlement observées. Si restreint que soit le nombre des assistants, le Cœur de Notre-Seigneur n'est pas moins consolé.

5° *Association de prières et d'Adoration avec Montmartre*. — Après les tragiques événements de 1870-71, la France meurtrie et brisée s'est tournée vers un Cœur qui sait compatir entre tous, vers le noble et divin Cœur de Jésus; elle l'a invoqué à cette heure d'indicible détresse pour lui répéter plus haut que jamais : « Pardon et

(1) M. Ronsin, trésorier, remet loyalement au nouveau trésorier, M. le chanoine Brayer, la somme de 1,385 fr. 18 cent.

pitié! pitié! car j'agonise... pardon! car j'ai péché! » Et cette expression de notre repentir, nous l'avons sculptée sur la pierre, nous l'avons fixée et dressée debout pour l'immortalité dans la basilique de Montmartre... C'est là, désormais, que regarderont toujours les vrais « dévots » du Cœur de Jésus...

Le Diocèse de Soissons qui, avec ses villes incendiées, bombardées (1), avec son champ de bataille du 19 janvier (2), a si largement pris part aux épreuves de la Patrie, ne pouvait pas rester en arrière, dans cet élan généreux de repentir qui nous jetait aux pieds du bon Dieu. Aussi, lorsque le 17 décembre 1873, M<sup>re</sup> Dours, de vénérée mémoire, adressait un appel pour le sanctuaire de Montmartre, les souscriptions affluèrent. Que témoignaient-elles, sinon que la foi était vivace quand même, que le désir de *réparer* était sincère et que l'amour envers Notre-Seigneur n'était pas mort?

Non, il ne l'est pas. Vingt ans et plus ont passé, et nous n'oublions pas Notre-Seigneur : hors de Lui, il n'y a ni relèvement ni salut possibles. — Tous les ans, malgré la multiplicité des œuvres, dans les paroisses les plus pauvres comme les plus riches, il y a une collecte qui va grossir le chiffre des offrandes... A côté des dons princiers qui sont bénis, assurément, il y a l'humble aumône spontanée de l'homme des champs, il y a l'obole prélevée sur son épargne, et celle-là, n'en doutez pas, agréée particulièrement au Cœur de Jésus!... Elle prouve que le peuple, qui travaille, prie... Et il prie en union avec les âmes ferventes qui se donnent rendez-vous à Montmartre, il prie, car toutes les semaines, ainsi que

1) Villes incendiées : Soissons, La Fère (siège), Marle.

(2) Bataille de Saint-Quentin (19 janvier 1874).

le témoigne le *Bulletin du Sacré-Cœur de Montmartre*, arrivent de toutes les régions du diocèse des appels et des demandes.

Jusqu'à présent, il n'y a pas eu un pèlerinage d'ensemble de tout le diocèse à Montmartre, mais il y a ce qui y supplée, il y a tous les ans et à des intervalles assez rapprochés, des députations qui vont à ce sanctuaire. Tantôt, c'est une paroisse (1), tantôt c'est un groupe de prêtres voulant célébrer le vingt-cinquième anniversaire de leur sacerdoce (2), tantôt c'est une famille qui veut remercier Dieu d'une faveur obtenue. — Le plus souvent, grâce à la facilité de nos communications avec Paris, des fidèles, des prêtres font ce voyage où la dévotion tient la plus grande part. A elle la meilleure, les prémices de la journée : le matin nous trouve à Montmartre, d'où, après s'être bien édifié et retrempé, l'on redescend vers Notre-Dame-des-Victoires, car les « fils de Notre-Dame de Liesse » se reprocheraient de ne pas unir dans leurs hommages Notre-Seigneur et la Sainte Vierge...

Et le soir, ils reviennent, le cœur dilaté, plein de joie et d'espérance... C'est que de Montmartre et de Notre-Dame-des-Victoires, une double bénédiction est descendue sur eux. Et de telles bénédictions sont une promesse de bonheur; elles donnent à l'âme cette paix qui, au dire de Saint-Paul, n'a pas son équivalent en ce monde et qui défie toute expression. « *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum.* »

---

(1) Paroisse de Mont-Notre-Dame (1894).

(2) En 1893.

## FONDATIIONS PIEUSES EN L'HONNEUR DU SAINT SACREMENT

DANS LE DIOCÈSE DE BEAUVAIS

Par M. VASSIER, Curé de Marissel.

---

Écrire l'histoire du culte de la divine Eucharistie à travers les siècles et à travers le monde, rechercher les formes diverses sous lesquelles s'est manifestée la dévotion à la présence réelle, serait une immense entreprise. Ce serait pourtant une œuvre pleine d'intérêt pour les âmes fidèles ; on y trouverait plus d'un enseignement précieux, on y puiserait de généreuses excitations à aimer davantage l'adorable Victime, toujours vivante, toujours présente au milieu de ses pieux adorateurs.

La dévotion au Saint Sacrement de l'autel s'est affirmée dans le passé sous des formes bien variées, et je voudrais donner ici quelques brefs renseignements historiques sur l'une de ces formes, les fondations d'œuvres pieuses, devant perpétuer après leur fondateur le témoignage de sa foi en la divine Eucharistie, de son amour pour Jésus-Hostie, de sa confiance en l'efficacité des prières liturgiques pour soulager les âmes des défunts, et les aider à abréger le plus possible les longues heures de l'expiation dans les flammes purifiantes du Purgatoire. Pourquoi ne verrions-nous pas en même temps, dans cette sorte de fondations, le désir ardent d'augmenter l'amour des survivants pour celui qui aime à se voir appeler le Dieu d'amour ? Je ne parlerai pas des fondations de messes, qui sont le moyen ordinaire employé dans l'Église, mais des saluts, des processions fondées pour soulager les âmes des défunts

et leur ouvrir les portes du séjour du bonheur éternel.

I. — La bibliothèque de l'ancien Chapitre de Senlis possède un volume manuscrit, à l'usage de l'église collégiale de Saint-Rieul, indiquant les saluts institués dans ce but, avec le nom du fondateur ou de la fondatrice, les prières qui doivent y être chantées et le jour assigné pour chacun d'eux. Ce jour est ordinairement celui de la fête du patron ou de la patronne du fondateur.

Voici son titre : « *Livre des Saluts fondés en la paroisse de Saint-Rieule à Senlis : Sumptibus D. Augustini Caroli Crin, presbyteri canonici et succentoris Ecclesiæ Sylvanectensis, Petro Joanne Albin hujusce parochiæ rectore. Scripsit le Serre, anno Domini MDCCCLXXI.* » Il est écrit avec soin, en caractères d'imprimerie, rouge et noir, et contient 24 saluts.

« Pour le salut solennel du Saint Sacrement, le dimanche dans l'Octave de sainte Agnès, au mois de janvier, avec la procession, à l'issue des vêpres, fondé par Dame Agnès le Grant, l'officiant, après avoir encensé trois fois le Saint Sacrement, entonne le verset *Ecce panis Angelorum*. L'orgue joue l'hymne *Pange Lingua*, et l'on va en procession après avoir donné la bénédiction avec le Saint Sacrement, sans rien dire. Au retour, l'orgue entonne l'antienne *Inviolata*, ensuite l'officiant entonne les antiennes et dit les versets suivants. Cinq versets dont un en l'honneur de sainte Agnès.

« Après les oraisons, l'officiant entonne le verset *O salutaris hostia*, il donne la bénédiction avec le Saint Sacrement. Le chœur achève *Genitori genitoque* ; on

chante le *Libera* dans la nef, au dernier pillier, allant aux Fonts, à sa sépulture, où il y a une épitaphe de marbre. »

Remarquons, dans ce salut, que toutes les antiennes se chantent à la suite, et les oraisons après dans le même ordre. Quelque soit le morceau en l'honneur du Saint Sacrement, l'oraison est toujours *Deus qui nobis sub Sacramento*, mais le verset peut varier. L'oraison du Saint Sacrement est toujours la première, se chante avant la bénédiction, et la bénédiction finale se donne entre deux strophes de l'hymne au Saint Sacrement. Généralement, une prière pour le défunt, devant sa sépulture, termine la cérémonie.

« Au salut pour le dimanche des Rameaux, à l'issue des vêpres, fondé par Pierre Panpreaux, l'officiant entonne le répons *Circumdederunt me*. L'orgue reprend. Il entonne ensuite l'hymne *Vexilla Regis prodeunt*, et la prose *Stabat mater dolorosa*, après lesquelles l'officiant dit les deux versets et les deux oraisons suivantes :

« *Adoramus te Christe et benedicimus tibi...*

« *Tuam ipsius animam doloris gladius pertransivit.*

« On dit le *Libera* au cimetière, au premier pillier de l'église, où il y a une épitaphe.

« Pour le salut solennel du Saint Sacrement avec la procession, au jour de Pâques, à l'issue des vêpres, fondé par Anne Rigolet, l'officiant, au pied de l'autel, après avoir encensé trois fois le Saint Sacrement, entonne le verset suivant : *O vere digna hostia*. L'orgue répond, après quoi les chantres entonnent le répons *Christus resurgens*.

« L'officiant donne la bénédiction du Saint Sacrement sans chanter, et l'on se met en procession. »



On le voit, le Saint Sacrement est exposé et encensé avant tout chant, et la bénédiction se donne au commencement et à la fin du salut.

L'antienne en l'honneur de saint Nicolas, qui se chante à presque tous les saluts, commence par les mots *Copiosæ charitatis* ; celle de sainte Anne, patronne de la fondatrice, par *Celeste beneficium*, et celle *pro omni necessitate*, par *Salvator mundi*.

« On ne dit ni *Libera* ni *De profundis*.

« Au Salut pour le deuxième ou le troisième dimanche après Pâques, jour de la première Communion, au renouvellement des vœux de baptême, M. le Curé en étole, au bas de l'autel, entonne l'hymne *Veni, Creator spiritus*.

« On va processionnellement aux fonts en achevant l'hymne, après laquelle on fait une petite instruction par demandes et par réponses sur cette sainte cérémonie ; et les enfants renouvellent chacun à leur tour les vœux et les promesses, précédée d'une profession de foy ; tout étant fini, l'Officiant entonne le cantique *Te Deum Laudamus*, que le clergé reprend. . .

« Le salut fini, on renvoie les enfants en les exhortant en deux mots à conserver la grâce qu'ils ont reçue, et à vivre en bons chrétiens. »

On remarque avec étonnement qu'il n'y a ni exposition ni bénédiction du Saint Sacrement.

« A chacun des jours de l'Octave du Saint Sacrement, et au dimanche d'après l'Octave, il y a un salut fondé.

« Salut du Saint Sacrement pour le jeudy de la Feste-Dieu, fondé par M. Nicolas de Langle, curé de Saint-Rieul, avec la procession.

« Le lendemain, messe haute du Saint Sacrement pour ledit sieur de Langle, sur les sept heures.

« Le salut du vendredi est fondé par Antoinette

Villette et la messe du lendemain est pour elle et de même pour le reste de l'Octave. Marie le Torgeur a fondé les saluts du lundi et du mardi.

« Tous les jours de l'Octave étant pris, M. Louis Bruslé, curé de Ver, a fondé un salut pour le dimanche d'après l'Octave, avec procession. »

**II.** — L'église Saint-Étienne, de Beauvais, possède un dais magnifique donné pour la fondation d'une procession et d'un salut en l'honneur du Saint Sacrement. La procession était bien connue sous le nom de *Procession du beau dais*, et celui-ci mérite à tous égards cette élogieuse qualification, bien qu'il ait été remanié vers la fin du siècle dernier, et que probablement il ait perdu à cette restauration. Chaque pente est ornée, au milieu, d'un médaillon brodé, d'une grande valeur. (Le tout a été estimé 15,000 fr.)

Le premier médaillon représente la table portant les pains de proposition. Le grand prêtre et un lévite posent sur les deux piles de pain une cassolette où fume l'encens. La table, fort riche, garnie d'une bordure en relief finement découpée en dessus et en dessous, est portée par quatre pieds massifs, richement décorés, et terminés en pointe. Un beau vase à une anse est posé devant.

Le deuxième représente Moïse levant sa verge miraculeuse et faisant descendre la manne du ciel. A côté de lui, son frère Aaron, les mains jointes et le visage tourné vers le ciel, semble adresser à Dieu une fervente prière, pendant qu'autour d'eux le peuple ramasse le merveilleux aliment. Les hommes, prosternés vers la terre, s'empressent de faire leur provision et l'un d'eux s'en nourrit avec avidité pendant que sa femme, debout à côté de lui, regarde le ciel d'un air de profonde recon-

naissance. Deux autres, en avant, portent leurs enfants, et l'une d'elles allaite le sien qui paraît déjà un peu grand. C'est une fort jolie composition, qui dénote le crayon d'un artiste plein de foi et de talent.

Le troisième, qui devrait être le premier comme date, nous montre la rencontre d'Abraham et de Melchisédech. Abraham, casque en tête, est suivi de ses soldats armés de lances et couverts de leurs cuirasses. Melchisédech, coiffé de la tiare, présente d'un geste plein d'empressement, au patriarche, sur un plat, le pain et le vin. Sur une table se trouvent d'autres vases, et derrière lui ses serviteurs apportent d'abondantes provisions. L'un d'eux, à genoux derrière le saint Pontife, essaie de soulever une corbeille qui déborde de pains. Un autre porte sur l'épaule une grande urne pleine, etc. Des rayons de lumière venant du ciel à travers un nuage, éclairent cette scène, et semblent apporter à Melchisédech de célestes inspirations.

Dans le quatrième tableau, un vénérable chef de famille, entouré de tous les siens, découpe l'agneau pascal. Tous sont debout autour de sa table, dont la nappe rappelle celle de la Cène, de Léonard de Vinci; ils ont les reins ceints et un bâton à la main. L'urne contenant le vin est posée devant la table et la salle est tendue de tapisseries.

Ce sont les quatre grandes figures de l'Eucharistie, et l'artiste qui les a représentées montre, par le soin qu'il a mis dans le choix et la composition des scènes, et par la perfection du travail, qu'il avait une foi vive au divin Sacrement.

**III. — La paroisse de Marissel, voisine de Beauvais,** comptait, avant la Révolution de nombreuses fondations,

qui allaient jusqu'à vingt par mois. Il y avait quelques messes basses, mais la plupart étaient chantées, et on se demande comment un seul curé pouvait remplir de si nombreuses obligations. Mais outre ces messes, il y avait aussi un certain nombre de saluts.

Parmi les legs et fondations du mois de janvier, je relève ceci : « Quarante-deux verges de vignes et terres pour faire chanter par chacun an, le mardi de la semaine de la Quinquagésime vulgairement appelé le mardi gras, une messe solennelle, vespres, complies, à l'issue desquelles sera chanté un salut avec exposition et procession du Saint Sacrement. »

Autre legs : « Cinq quartiers de terre, à charge d'un salut avec exposition et procession à l'issue de complies, le jour de la Pentecôte, d'une messe le lendemain des fêtes, et d'une autre messe haute le 23 décembre, avec *Libera* et *De Profundis*. »

Une autre fondation : « Messe solennelle et salut le soir, avec exposition et procession, le samedi dans l'Octave de la Fête-Dieu. Messire Jean le Masson, curé de Sainte-Marguerite, à Beauvais, fonde l'office solennel du Saint-Nom de Jésus avec salut le 24 janvier. Un autre fonde l'office solennel du Saint Nom de Jésus le dimanche dans l'octave de cette fête, consistant en matines, laudes, prime, tierce, sexte, none, vespres, complies, et le salut. » Ceci portait à vingt-deux le nombre des messes fondées pour le mois de janvier.

Louis Berlancourt donne sept mines et demie de terre et vingt-deux verges de pré à charge de distribuer la moitié du revenu aux pauvres de la paroisse, et pour l'autre moitié, il fonde deux messes, dont l'une le 25 août, fête de son saint patron, avec salut le soir. Et il y en a d'autres encore.

ans cette même paroisse existait dès le xvi<sup>e</sup> siècle, et probablement beaucoup plus tôt, une Confrérie du Saint Sacrement, comme l'atteste le registre des comptes des années 1553 à 1563. C'est le seul qui reste. Ce registre commence par la liste alphabétique des membres de la confrérie, et cette liste compte près de 300 noms d'hommes et de femmes, ce qui permet de croire que la paroisse était nombreuse à cette époque, et que presque tous ses habitants adultes étaient enrôlés dans cette association. Un détail curieux à noter, c'est que cette liste alphabétique est dressée non d'après les noms de famille, mais d'après les noms de baptême.

Exemple : Antoine Louvet et Jane sa femme ; Adrien Masseur et Barbette sa femme ; Alexis Luzurier et Catherine sa femme ; Anthoine Potier, dit grand Robin, et sa femme, etc., Colnet de Harmes (pour Nicole Colnet) sa femme ; Colnet pour Nicolas Hérot, Janon (pour Jeanne) sa femme ; Colnet, de Dreux, Lucette (pour Lucie) sa femme ; Martin Poullette, Marion sa femme. On peut faire ici de curieuses observations sur les noms de baptême à cette époque, leur peu de variété, et les diminutifs caressants qui en agrémentent la majorité.

Les membres inscrits d'abord sont ceux qui paient le plus sous par an, puis les autres qui paient moins. La confrérie est dirigée par des maîtres : « Comptes que ont Regnault le Masson et Jean Potier, dict grand maître, maistre de la Confrairie du Saint Sacrement de la paroisse, érigée en l'église Nostre-Dame de Marissel, pour l'année finie au jour du Saint Sacrement 1554. »

Le paiement annuel est indiqué en marge par les lettres de l'alphabet pour chacun des dix ans, a, b, c, d, e, f, g, h, i, k. Il faut bien constater que les colonnes ne sont pas toutes complètes, mais il faut tenir compte

des absences, des décès, et, en réalité, les absences sont rares.

La première recette que les Maîtres accusent en 1551 est un reliquat de 3 livres 15 sous, que les précédents maîtres ont laissé dans la boîte (c'est le nom de la caisse). La seconde est celle des cotisations, qui se montent à 24 livres. La troisième provient des dons versés au nom des confrères défunts par leurs exécuteurs testamentaires. Elle se monte à 10 livres 5 sous. Enfin, les retardataires, au nombre de 11, apportent 76 sous.

La Confrérie a un chapelain et un clerc.

Ces Confréries étaient nombreuses autrefois, et elles avaient une heureuse influence sur les paroisses, où elles maintenaient les pratiques religieuses et rappelaient sans cesse à leurs membres de quelle importance il était pour eux d'aimer et d'adorer Jésus présent au milieu d'eux dans son Sacrement et surtout de le recevoir aussi souvent que possible. Aujourd'hui elles ont disparu en grande majorité, au grand détriment des âmes. N'est-il pas bon d'en rappeler au moins le souvenir dans un Congrès eucharistique ?

**IV.** — Enfin, pour terminer, disons quelques mots de la *Confrérie du Sacré-Cœur*, instituée dans l'église Saint-Laurent, une paroisse aujourd'hui disparue de Beauvais. Bien qu'au premier abord cette Confrérie ne semble pas se rattacher d'une manière absolument directe au culte de la sainte Eucharistie, nous croyons qu'elle a tout droit d'être rattachée à l'histoire du plus grand des Sacraments, puisque bon nombre de ses pratiques s'adressent directement au Dieu caché dans le tabernacle.

Exemple : « Fin particulière de cette dévotion : répa-

ation des outrages faits au fils de Dieu dans le Sacrement de son amour.

« *Pratique I.* — Visiter souvent le Sacré-Cœur de Jésus dans le Saint Sacrement.

« *Pratique II.* — Union de l'âme au Sacré-Cœur de Jésus pendant le saint sacrifice de la messe.

« *Invocation au Sacré-Cœur de Jésus* pour toutes les heures du jour et de la nuit...

« A trois heures : O cœur de Jésus, instituant dans le cénacle, par un prodige de bonté, le sacrement de l'Eucharistie, remplissez-moi toujours de vénération et d'amour pour cet auguste Sacrement. »

Ceci est extrait du *Manuel* imprimé à l'usage des associés (ce qui suppose qu'ils étaient assez nombreux), et dont voici le titre : *Instruction sur la dévotion et la fête du Cœur de Jésus*, établie avec la permission de M<sup>r</sup> l'Évêque, Comte de Beauvais, dans l'église paroissiale de Saint-Laurent de la dite ville.

La Confrérie s'étendait dans les paroisses voisines de Beauvais et elle survécut à la Révolution, car le volume que nous avons entre les mains appartenait à Catherine Dubocq, domiciliée à Saint-Paul, paroisse située à six kilomètres de la ville, et la signature est datée du 22 mai 1812.

Nous nous contenterons de reproduire le bref d'approbation du Pape Pie VI, qui indique tous les avantages accordés aux associés.

« *Pie VI, pape, pour mémoire perpétuelle.*

« Ayant appris que dans l'église paroissiale de Saint-Laurent de Beauvais, on a érigé canoniquement, ou on doit ériger sous le titre du Sacré-Cœur de Jésus, une pieuse association de fidèles de l'un et de l'autre sexe,

de toute condition, lesquels sont dans l'usage, ou se proposent d'exercer plusieurs œuvres de piété et de charité ; afin que la dite association prenne de jour en jour de plus grands accroissements, par la confiance que nous avons en la miséricorde de Dieu tout-puissant et de l'autorité des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul ;

« Nous accordons à tous et à chacun des fidèles de l'un et de l'autre sexe, qui entreront par la suite dans la dite association, *Indulgence plénière* le jour de leur entrée, pourvu qu'ils soient vraiment pénitents, confessés et communiés.

« Accordons aussi à ceux et celles qui sont déjà ou qui entreront par la suite dans la dite association, chacun à l'article de la mort, pareille *Indulgence plénière*, si étant vraiment pénitents, confessés et communiés, ou s'ils ne le peuvent faire, étant au moins contrits, ils invoquent dévotement de bouche, ou au moins de cœur, ne le pouvant de bouche, le saint nom de Jésus.

« Accordons encore en N. S., *Indulgence plénière* et entière rémission de leurs péchés au mêmes associés et associées, présents et à venir, vraiment pénitents, confessés et communiés, qui visiteront dévotement chaque année l'église, chapelle, ou oratoire de cette association le jour de la fête principale d'icelle, lequel jour sera par eux choisi, une fois pour toujours et approuvé par l'Ordinaire, à commencer depuis les I<sup>re</sup> vêpres jusqu'au soleil couché de ce jour-là, et y prieront Dieu avec piété pour la concorde des princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de la S<sup>te</sup> Église notre mère.

« De plus, à tous les associés et associées vraiment contrits, confessés et communiés, qui visiteront l'église susdite, quatre autres jours fêtés ou non fêtés ou



dimanches de l'année, par eux choisis, une fois pour toujours et approuvés par l'Ordinaire, et qui y prièrent comme ci-dessus, Nous leur accordons chaque jour sept ans d'indulgence et autant de quarantaines.

« Pareillement, à tous les associés et associées qui assisteront aux messes et autres offices du Sacré-Cœur qui se célébreront ou se réciteront dans l'église susdite, ou qui exerceront l'hospitalité envers les pauvres ; ou qui rétabliront, travailleront à rétablir, ou procureront la paix entre les ennemis ; ou qui accompagneront les corps des défunts, associés ou autres ; qui assisteront aux processions qui se feront par permission de l'Ordinaire, qui *suivront le Très Saint Sacrement* quand on le porte en procession, ou aux malades, ou partout ailleurs ; ou de quelque manière que ce soit ; ou qui, étant empêchés, diront au son de la cloche, donné pour cela, une fois l'oraison dominicale et la salutation angélique, ou encore réciteront cinq fois la même oraison ou salutation pour les âmes des défunts associés ou associées, ou qui remettront quelqu'un dans le chemin du salut ; qui apprendront aux ignorants les commandements de Dieu ou les choses nécessaires au salut, ou enfin, pratiqueront quelque œuvre de piété ou de charité, chaque fois, et pour chacune des choses susdites qu'ils feront, Nous leur remettons, en la forme ordinaire de l'Église, soixante jours de pénitence à eux enjointe ou par eux due de quelque façon que ce soit.

« Nous accordons de plus, dans le Seigneur, que toutes et chacunes desdites indulgences, rémission des péchés et relaxation de pénitences, puissent être appliquées par forme de suffrage aux âmes du Purgatoire. Les présentes devant valoir à perpétuité.

« Donné à Rome, à S<sup>te</sup> Marie Majeure, sous l'anneau

du Pêcheur, le 17 août 1784, la dixième de notre pontificat.

« Et le vingt septembre suivant, François-Joseph de la Rochefoucault, évêque comte de Beauvais, vidame de Gerberoy, pair de France, publie ce bref, approuve ces lettres d'indulgences, en permet la publication dans le diocèse et la ville, et confirme autant que besoin est ladite association; il désigne pour la principale fête le premier dimanche après l'octave du S<sup>t</sup> Sacrement ou le dimanche suivant, s'il est empêché par les fêtes de S<sup>t</sup>-Jean-Baptiste ou de S<sup>t</sup>-Pierre; et pour les quatre autres jours, le dernier dimanche après la Pentecôte, le dimanche de la Septuagésime, le jour de l'Ascension et le premier vendredi après l'octave de la fête du Très Saint Sacrement. »

Le manuel est fort bien composé et contient d'excellentes pratiques et prières en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, du S<sup>t</sup> Sacrement, du Sacré-Cœur de Marie et de S<sup>t</sup> Joseph.

L'amende honorable et publique que renferme ce volume est la même qui a été insérée dans le livre des saluts du diocèse pour être lue au jour de la fête du Sacré-Cœur.

---

## HISTOIRE DU CULTE EUCHARISTIQUE EN CHAMPAGNE

*(Fêtes, Institutions et Arts dans le diocèse de Châlons)*

Par M. l'abbé LUCOT, chanoine, curé-archiprêtre de Châlons.

---

L'Eucharistie est incontestablement l'objet le plus vénérable de notre religion. Elle donne à nos temples et au cérémonial auguste qui les consacre leur signification. Car le point culminant, aux yeux de notre foi, dans la maison de Dieu, c'est bien l'autel; toutes les grâces en descendent, toutes nos prières y aboutissent : c'est là, en effet, que se consacre le corps de Notre bien-aimé Sauveur; c'est là aussi qu'il est conservé, pour y être adoré à toute heure et reçu par les pieux fidèles. Le temple n'existe que pour l'autel, l'autel n'a sa raison d'être que par l'Eucharistie.

Faut-il donc s'étonner que, d'une part, l'Église ait tout fait pour tenir en honneur parmi ses enfants le culte de son divin époux, présent dans la sainte Eucharistie; que, par ses fêtes et ses institutions de toute sorte, elle ait travaillé sans cesse à le développer; qu'elle ait appelé les arts à célébrer cette ineffable merveille de l'amour divin; et que, d'autre part, les arts, répondant à son appel, aient chanté à l'envi, dans un sublime concert, le Dieu de l'Eucharistie.

Pour obéir à d'augustes désirs qui seront toujours pour moi des ordres, je voudrais établir, avec les documents qu'il m'a été donné de réunir, comment le diocèse de Châlons, et la ville épiscopale en particulier, sont entrés dans ce double mouvement, dont l'Église romaine a été l'initiatrice, à la gloire de son céleste époux.

Fêtes et confréries, jadis instituées à Châlons, œuvres d'art consacrées dans le passé à l'honneur du Saint Sacrement, voilà ce que je voudrais exposer dans ce rapport que j'ai l'honneur, Éminence, Messieurs et Messieurs, de vous présenter.

I. — Avant même l'apparition des derniers sacramentaires, au seizième siècle, et pour prémunir les croyants contre leurs négations audacieuses, Dieu avait révélé à une sainte religieuse sa volonté de faire célébrer une fête spéciale en l'honneur de l'adorable Eucharistie. Au cycle des fêtes chrétiennes il en manquait une, celle-là même, dans laquelle Notre-Seigneur voulait être particulièrement adoré. Ce sera toujours le dessein de Dieu de faire servir les plus faibles instruments à procurer les plus grandes choses. La religieuse dont Notre-Seigneur se servit était la Bienheureuse Julienne, du couvent du Mont-Cornillon, en un des faubourgs de Liège. La fête qui devait parfaire le cycle de nos solennités, c'était la fête du *Corpus Christi*, la fête du Saint Sacrement. « Elle affermirait, avait dit le Seigneur à Julienne, elle affermirait la croyance au divin mystère qui allait s'affaiblissant; elle réparerait les irrévérences et les impiétés journalières qui se commettent contre la majesté de ce sacrement. » — « Quoiqu'on en fasse mention tous les jours au saint sacrifice de la messe, il est juste, disait plus tard Urbain IV dans la bulle *Transiturus* de l'institution de cette fête, il est juste, pour confondre la perfidie et la démente des hérétiques, qu'on en célèbre, au moins une fois l'an, une fête plus spéciale et plus solennelle. »

Sainte Julienne, et, après elle, la Bienheureuse Ève, la recluse de Saint-Martin de Liège, avaient été les

promotrices de l'établissement de la fête. L'honneur de l'institution appartient à notre compatriote Jacques Pantaléon, de Troyes, devenu pape sous le nom d'Urbain IV, dont vous avez entendu hier, Messieurs, un si merveilleux éloge.

Une bulle de 1264 annonçait au monde chrétien l'institution de la fête du *Corpus Christi*; la bulle fut envoyée à tous les évêques, avec le bel office du Saint Sacrement qu'Urbain IV avait demandé à saint Thomas d'Aquin; mais la mort du Souverain Pontife étant survenue la même année 1264, et les guerres intestines qui ravageaient l'Italie ayant fait oublier les prescriptions du Pape, la constitution d'Urbain IV dut être rappelée en 1311, au Concile œcuménique de Vienne, présidé par le pape Clément V. La célébration de la Fête-Dieu ne commença donc à être observée par l'Église universelle qu'en 1318, selon la remarque du P. Bertholet dans son *Histoire de l'institution de la Fête-Dieu*.

C'est aussi la date que porte un des feuillets de garde d'un *Ordo* de notre cathédrale, du treizième siècle, conservé aujourd'hui à la *Bibliothèque nationale*. L'auteur de cette note est très vraisemblablement un chanoine. Il y marque que ce fut en 1319 que le Chapitre de Châlons commença la célébration de la fête (1).

La date précitée semble bien confirmée par un autre monument liturgique de notre diocèse, monument considérable. Je veux parler de l'office plénier, manuscrit in-folio sur vélin, comprenant le bréviaire et le missel

(1) *Anno Dni mccc<sup>o</sup> xix<sup>o</sup> institutum est festum Sanctissimi Sacramenti.*

(Ordo catalaunensis Eccl., manuscrit in-4<sup>o</sup>, vélin, n<sup>o</sup> 10579, f<sup>o</sup> latin.)

de Châlons, sous ce titre : *Officium ecclesiasticum*. Il fait partie de la Bibliothèque de l'Arsenal de Paris et porte le n° 595. Il est de la fin du treizième siècle. Les offices s'y trouvent en entier, texte et notation.

Mais, comme celui du Saint Sacrement ne fut rendu obligatoire dans l'Église universelle qu'en 1318, un cahier de vélin, du même format que le corps du manuscrit, et contenant, texte et notation, l'office du Saint Sacrement, dut y être ajouté dans la première partie du quatorzième siècle, ainsi que l'écriture en témoigne. C'est donc la confirmation, semble-t-il, de la date donnée par l'auteur de la note de notre vieil *Ordo*, comme époque de l'introduction de la fête du *Corpus Christi* dans notre diocèse.

Il nous est doux de penser, pour l'honneur de l'Église de Châlons, qu'elle fut des premières de France à célébrer la fête du Saint Sacrement. Malgré le Jansénisme qui dessécha tant la piété des fidèles envers l'Eucharistie en rendant très rare la communion, leur foi en la présence réelle était restée inébranlable. On l'a vu aux jours voisins de la Terreur : à Châlons, comme à Reims et à Paris même, le Saint Sacrement continuait à être porté triomphalement dans les rues par le clergé intrus, et escorté militairement. Les meneurs craignaient des mouvements populaires. Le peuple d'alors, pour qui les fêtes de l'Église étaient encore les meilleures de ses joies, n'eût point accepté sans bruit, comme celui de nos jours, la suppression des processions du Saint Sacrement, auxquelles il était, par sa foi, si cordialement attaché.

**II.** — Cet esprit de dévotion envers l'auguste sacrement de nos autels était soigneusement entretenu parmi les fidèles par le zèle de ses premiers pasteurs. Nous

en avons des preuves incontestables dans deux documents du dix-septième siècle, dont l'honneur revient à M<sup>sr</sup> Vialart de Herse, évêque de Châlons.

Par plus d'un de ses actes, comme par ses grandes vertus, M<sup>sr</sup> Vialart rappelait à son peuple le grand évêque de Milan, saint Charles Borromée, qu'il s'était proposé et que sans cesse il proposait à son clergé pour modèle; il le rappelait surtout par sa grande dévotion envers le Très Saint Sacrement. Comme lui, il aimait à descendre aux moindres détails, pour assurer la plus parfaite décence au culte de la sainte Eucharistie; il eût voulu communiquer à tous les ardeurs de son amour pour ce divin mystère.

C'est ainsi qu'en 1659 il publia les *Règlements de la Confrérie pour l'Adoration perpétuelle du Saint Sacrement de l'autel, érigée dans l'église de l'Abbaye de Saint-Memmie*, aux portes de Châlons. Il s'agissait d'une confrérie ouverte à tous et simplement proposée à la dévotion du clergé et des fidèles. Les heures d'adoration, les jours de communion, l'assistance à la messe, la visite au Saint Sacrement, les suffrages pour les confrères défunts, etc., tout était prévu, tout était marqué dans ces règlements, et dans des termes qui témoignent autant de la piété du vénérable prélat qu'ils sont propres à l'inspirer aux membres de la confrérie. La sagesse, qui était le caractère de sa vertu, y préside à tous les détails; l'homme pratique s'y révèle tout entier.

*La Semaine religieuse de Châlons* a bien fait de nous donner cette pièce, au cours de cette année; elle nous révèle un milieu de beaucoup plus religieux que celui où nous vivons aujourd'hui.

Une autre confrérie, ayant toujours pour objet prin-

cipal de sa dévotion l'augusté Sacrement de nos autels, fut inspirée au même prélat en 1662, pour le salut des âmes dont il avait la charge.

Ce n'était plus une confrérie pour l'*Adoration perpétuelle* du Saint Sacrement, œuvre locale et toute facultative. C'était, cette fois, une confrérie, dont l'établissement et le fonctionnement devaient avoir lieu dans toutes les paroisses du diocèse, et dont le but était surtout d'assurer une vie chrétienne, sous la garde de la dévotion au Saint Sacrement, à tous ceux qui s'y enrôlèrent. Le document qui la publie fait partie des *Ordonnances, Mandements et Lettres pastorales de M<sup>re</sup> Vialard*. Voici le titre de ce document : « *Règlements faits par*  
« *M<sup>re</sup> l'Évêque et comte de Chalons, pair de France,*  
« *pour l'établissement de la Confrérie du Très Saint*  
« *Sacrement de l'autel, érigée de son autorité dans*  
« *toutes les paroisses de son diocèse, en l'année 1662,*  
« *pour augmenter la véritable et solide dévotion des*  
« *fidèles envers ce mystère d'amour.* »

Le règlement, entremêlé de pieux commentaires, comprend quatorze pages in-12, et douze articles. Dans le préambule, le vénérable évêque fait entendre que ce n'est pas une nouveauté qu'il introduit dans son diocèse. Avant lui, il y existait des Confréries du Saint Sacrement; mais, vraisemblablement, ou elles avaient péri, ou le relâchement s'y était introduit par l'inobservation de leurs règlements.

Dans le préambule des articles de sa nouvelle confrérie, le Prélat s'en explique ainsi :

« Les saints Évêques qui nous ont précédés, et qui  
« ont le plus travaillé à conserver la foi et la discipline de l'Église, et à y faire reflourir l'ancienne  
« piété, n'ont rien trouvé de si propre pour témoigner



« leur zèle à Jésus-Christ (présent) sur nos autels, que  
« l'établissement de ces assemblées religieuses ; et de  
« tous les moyens qu'ils ont employés pour confondre  
« l'hérésie de ce temps qui refuse ses adorations à son  
« Créateur et à son Rédempteur, ils ont cru (ces saints  
« Évêques), que le meilleur était de lui procurer des  
« adorateurs en esprit et en vérité.

« Les grands biens qui en ont réussi (résulté) de tous  
« côtés pour la conversion des hérétiques et des mau-  
« vais catholiques, et pour la sanctification de plusieurs  
« bonnes âmes, et quelquefois des peuples entiers,  
« montrent clairement qu'ils étaient conduits par l'Es-  
« prit de Dieu. Et, comme en cela, nous ne faisons  
« que marcher sur leurs pas, nous avons sujet d'espérer  
« de sa bonté infinie qu'ayant leurs justes intentions,  
« elle bénira pareillement les nôtres. »

M<sup>r</sup> Vialart ne pouvait reconnaître plus clairement qu'avant son avènement au siège épiscopal de Châlons, c'est à dire avant 1640, il existait des Confréries du Saint Sacrement dans le diocèse. Les Jérôme de Burges, les Cosme et Henri Clausse, et tant d'autres saints Évêques qui les avaient précédés, étaient trop zélés, les premiers surtout, pour avoir négligé, au lendemain du Concile de Trente, en face de la plaie de plus en plus menaçante du protestantisme, un moyen aussi efficace de conserver parmi leur peuple et d'y accroître le culte du Très Saint Sacrement.

Mais avant de signaler les anciennes Confréries de la ville de Châlons, je veux vous entretenir un instant, Éminence, Messieurs et Messieurs, d'une Confrérie jadis érigée dans une des villes de notre diocèse actuel.

Sézanne, avant le Concordat, était le siège d'un des archiprêtres du diocèse de Troyes. Après la réunion de

cet archiprêtre à Châlons, à la suite du Concordat, Sézanne est devenu un des cinq archiprêtres de notre diocèse.

En 1723, une Confrérie en l'honneur du Saint Sacrement y fut établie de l'autorité épiscopale de Troyes. « Elle est érigée, disent les règlements de la Confrérie, « pour honorer et reconnaître publiquement la présence « réelle de Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement de « l'autel ! » La devise des confrères sera : « Loué soit Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement de l'autel ! » — Les dignitaires, élus pour un an, devaient porter le dais aux processions du Saint Sacrement ; les autres confrères étaient invités à l'accompagner, un cierge à la main. A la mort d'un confrère, le bâton de la Confrérie était porté devant son cercueil, un service était célébré dans l'année pour le repos de son âme ; au lendemain de la seconde Fête-Dieu, un service général devait être chanté pour tous les confrères défunts. Il n'y a plus guère, hélas ! que ces deux derniers points observés dans la Confrérie, qui compte encore cependant 228 membres, chiffre considérable et des plus consolants, si les points les plus essentiels des règlements auxquels les anciens membres étaient jadis si fidèles étaient observés de nos jours avec la même fidélité. Il paraît qu'il n'en est plus ainsi aujourd'hui.

Cette remarque, malheureusement, ne s'applique pas seulement à la Confrérie de Sézanne.

J'arrive maintenant à celles de Châlons.

Signalons d'abord l'antique *Confrérie des Tonneliers* de Châlons. Elle avait son siège dans l'église Notre-Dame de cette ville, témoin le beau vitrail de la même église, où est représentée la Cène. La Confrérie des Tonneliers, qui lui en fit présent au xvi<sup>e</sup> siècle, a voulu

rappeler l'origine de sa donation par les outils de la corporation, qu'elle a fait placer dans les écoinçons de cette fenêtre : doloires, maillets, cannelles, siphons, etc. Le jour qu'elle avait choisi pour sa fête était le jeudi de l'octave du Saint Sacrement. Aujourd'hui encore, elle la célèbre ce même jour, par une messe solennelle, et ses lettres d'invitation à la fête portent en tête un ostensor doré. On voit tout de suite la raison du choix de ce jeudi de l'octave du *Corpus Christi* : le vin n'est-il pas une des matières de l'auguste sacrement ?

Avant la Révolution, il existait une autre Confrérie à Châlons, c'était celle de *Saint-Loup*, confrérie ancienne, qui avait été établie au commencement du *xvii<sup>e</sup>* siècle. Elle n'a point survécu à la Révolution.

Mais la plus célèbre, la plus ancienne, celle qui a laissé le plus de souvenirs à Châlons, c'est la *Confrérie du Saint-Sacrement de Saint-Alpin*. Elle remonte au *xiv<sup>e</sup>* siècle, et je la crois de peu postérieure à l'institution de la fête du *Corpus Christi* à Châlons. En 1681, au témoignage de l'érudit M. Grignon, Jean Gaillot, curé de Saint-Alpin, interrogé par l'évêque Louis-Antoine de Noailles sur l'origine de cette confrérie, répondait en effet : « La *Confrérie du Saint-Sacrement* a été érigée par le Saint-Père, il y a plus de trois cents ans ; elle a été confirmée par le pape Paul V, en 1610. »

La Confrérie est donc très ancienne. Aujourd'hui encore elle existe. Le troisième jeudi de chaque mois, le Saint Sacrement est exposé dans l'église de Saint-Alpin, siège de la Confrérie, de la messe au salut du soir. Bon nombre de personnes y sont associées. Après le décès de chaque membre, la messe est célébrée pour le repos de son âme.

C'est à son ancienne Confrérie que l'église Saint-

Alpin doit sans doute une partie des vitraux intéressants du xvi<sup>e</sup> siècle qui la décorent; j'entends les vitraux consacrés au mystère de la sainte Eucharistie, et dont nous allons parler.

**III.** — Après avoir montré dans ce qui précède comment l'Eglise de Châlons a célébré, par ses fêtes et ses institutions, le plus auguste de nos sacrements, j'essaierai de montrer comment elle l'a célébré par les arts.

L'église Saint-Alpin possède, entre autres verrières, trois verrières qui doivent fixer notre attention; je vais les décrire sommairement.

C'est d'abord la magnifique verrière placée à la partie supérieure du transept sud. Trois scènes y sont superposées. En bas, est représenté le miracle de Cana. « Comment, dit la légende, Nostre Sauveur Jesus Christ « estant aux nopces en la maison (de l') « *Architriclin* mua l'eau en vin ». Au-dessus, le miracle de la multiplication des pains; deux miracles figuratifs de la sainte Eucharistie : car le pain et le vin sont changés dans l'Eucharistie au corps et au sang de Jésus-Christ; son corps, par elle, est multiplié, de façon à résider en tous les lieux du monde, et à être offert à tous. Le miracle de la multiplication des pains est indiqué ici par cette légende : « Comment Notre Sauveur Jésus-Christ nourrit de cinq pains et de deux poissons cinq mille hommes, les femmes et les enfens tous. »

Au sommet de la fenêtre, est figurée l'adoration du Très Saint Sacrement. Prêtres revêtus des ornements sacrés, et fidèles, portant chacun un cierge allumé, sont agenouillés aux pieds de l'ostensoir placé entre deux flambeaux. Deux calices surmontés de l'hostie sont

peints dans les écoinçons qui accompagnent le plus élevé de tous, celui où est placé l'ostensoir.

Ce vitrail est d'un très bel effet : c'est une œuvre remarquable de la Renaissance ; l'artiste en a inscrit la date : 1530. Si j'avais à en apprécier la composition, je dirais que les personnages en sont bien groupés, les tons discrets et bien fondus ; le dessin en est d'ailleurs excellent. Dans la paroisse, ce vitrail est attribué, je ne sais sur quel fondement, à Jules Romain ; il aurait été peint sur les cartons de ce maître. Une chose certaine, c'est qu'un grand artiste n'en désavouerait pas la paternité.

Examinons maintenant les deux verrières juxtaposées au centre du déambulatoire, derrière le maître autel de la même église Saint-Alpin. J'en pourrais d'abord signaler la belle coloration ; mais ce qui nous intéresse ici par dessus tout, c'est le choix des scènes dont ces deux fenêtres sont composées.

Commençons par la fenêtre gauche. A la pointe de l'ogive, l'artiste a indiqué les sujets de ses deux verrières, ou de sa verrière, s'il est vrai qu'originellement il n'y avait qu'une fenêtre du Saint Sacrement, les deux sujets de la deuxième fenêtre devant être rattachés à cette première. A la pointe de l'ogive, il a donc placé un ange portant dans ses mains un ostensoir doré qui contient la sainte hostie. En descendant à la première ligne des panneaux, nous trouvons représentée, en premier lieu, la *manne tombant du ciel dans le camp des Hébreux*. La manne, on le sait, est une figure de l'Eucharistie ; elle tombe pressée, abondante, sous la forme de petites hosties. Le peuple la recueille ; Moïse est assis dans un coin du tableau, la verge à la main, contemplant le miracle.

La légende (aujourd'hui transposée) porte :

Par la manne est signifié le doux Hiesus notre Sauveur,  
Quy de son sang purifie; en luy seul est toute saveur.

La deuxième scène, sur la même ligne, est la représentation de *la Cène eucharistique*. Autour de la table où Notre-Seigneur institue l'Eucharistie, sont rangés les apôtres; Jésus est au milieu d'eux. Au-dessous, la légende qui, maladroitement, lors d'une restauration quelconque, a été remise sous la scène de la manne :

Le grand Judy nommé le saint, à ses apôtres a entièrement  
(Donné) son corps pour veray et non pas faict; il consacra bien  
[dévolement.

Au-dessous de ces deux compositions est une scène de communion. C'est la *Bonne Communion*, en regard de la mauvaise, que nous allons voir bientôt représentée. Un prêtre, revêtu de l'ample chasuble moyen âge, donne la sainte communion à douze confrères représentés sous la figure des douze apôtres, nimbés, pieds nus, agenouillés devant la table eucharistique, et ayant la nappe de communion étendue sur les mains.

D'après M. Grignon, ce panneau était jadis accompagné de cette légende :

Douze confrères gens de bien en douze apôtres revestus  
Sont accoutrez par bon moien pour décorer le doux Hiesus.

A côté de cette scène, sur la même ligne, se déroule une *Procession du Saint Sacrement*. Le prêtre porte dans ses mains l'ostensoir en forme d'édicule, sous un dais soutenu par quatre jeunes clercs revêtus de surplis

aux larges manches. Derrière le dais marchent les confrères du Saint-Sacrement encore transformés en apôtres : Pierre, Jean, André, Jacques y sont désignés par leurs attributs. Au-dessous, on lisait autrefois :

En cette église et en ce lieu, douze hommes en la procession,  
Le jour dist de la feste Dieu dénotent l'imitation.

Aujourd'hui la verrière se termine par la scène de la Nativité de Notre-Seigneur. Il n'en était pas ainsi originellement. La verrière se complétait certainement par d'autres scènes eucharistiques. Ces scènes auront disparu dans les remaniements qu'auront rendus nécessaires les ravages du temps et des hommes ; ou bien, comme je l'ai dit tout à l'heure, les deux sujets eucharistiques de la deuxième fenêtre auront été maladroitement distraits de la première fenêtre, pour figurer dans cette seconde, et devraient être rattachés à la première fenêtre.

Le premier sujet de cette seconde fenêtre est la scène du *Miracle de la rue des Billettes*, arrivé à Paris en 1290. Qui ne connaît les circonstances de ce miracle ? Au xvi<sup>e</sup> siècle, époque de nos vitraux, le souvenir, on va le voir, en était resté très vivant. Aujourd'hui, après plus de six siècles, la mémoire des fidèles les a retenues, avec une émotion que le temps n'a pas su diminuer.

Une pauvre femme avait mis en gage, chez un juif, Jonathas, ses plus beaux vêtements. Pâques approchait, elle voulait rentrer en possession de ses atours ; mais comment y arriver ? Elle n'a pas d'argent à donner à son impitoyable créancier. « Vous aurez vos atours, lui dit le juif, si vous m'apportez votre Dieu ! » Jusqu'où l'amour de la toilette ne mène-t-il pas celles qui en sont possédées ?

La malheureuse va communier, elle reçoit la sainte hostie et va la troquer contre ses habits. Le juif s'en saisit, la pose sur la table, la perce de son couteau. La voyant tout ensanglantée, il la jette, affolé, dans une chaudière d'eau bouillante, qui bientôt est toute teinte du sang divin ; il la suit d'un œil épouvanté, tandis que Notre-Seigneur lui apparaît crucifié, tandis que, reprenant sa forme, l'hostie voltige dans l'appartement ; et bientôt il la voit se poser dans l'écuelle que tient dans sa main une femme étrangère à la scène, et survenue au bruit qu'elle entend.

C'est cet épisode sacrilège que nous représente en partie le vitrail de Saint-Alpin. La chambre du juif est meublée comme celles du xvi<sup>e</sup> siècle. Il est debout, la sainte hostie est devant lui, sur sa table, à côté d'un monceau de pièces d'or et du livre où il inscrit ses prêts usuraires. Il la perce de son couteau. Derrière lui sont suspendus tous les gages de ses débiteurs : vêtements, objets de toilette, colliers, sachets, etc. Près de la porte entrebâillée est la femme sacrilège, elle emporte sa robe et sa coiffe, prix du crime qui a livré au juif Jonathan la sainte hostie. Au-dessous, on lit cette légende moderne ; je dis moderne, car l'ancienne qui a disparu était certainement en français, comme celles de la précédente fenêtre :

*Qui manducat indignè, reus erit corporis Domini* (1).

A côté du miracle de la rue des Billettes qui est placé

(1) Sous d'autres formes, Notre-Seigneur a rendu sensible, plus d'une fois, la vérité de sa présence dans l'hostie consacrée.

Au dernier siècle, peu d'années avant la Révolution, un habitant de Pargny-sur-Saulx, près de Sermaize, au diocèse de



là, en opposition à la scène de la *bonne communion*, et pour mettre en garde les fidèles contre la mauvaise, une dernière scène, la scène du *saint sacrifice de la messe*. Le prêtre est à l'autel, le servant agenouillé derrière lui. A droite de l'autel, est un foyer de flammes d'où l'on voit sortir de petits personnages à moitié nus ; à gauche, dans un banc, une femme en costume de l'époque. Serait-ce la donatrice de la verrière ? Cependant elle n'est point accompagnée de ses patrons, comme les donateurs le sont d'ordinaire. Cette femme est agenouillée, assistant pieusement, son livre d'heures à la main, au saint sacrifice de la messe. C'est donc le double fruit du saint sacrifice, représenté ici : la messe venant en aide aux vivants, la messe délivrant du Purgatoire les âmes des morts. Au-dessous, l'inscription moderne : *In omni loco offertur oblatio munda*.

La fenêtre se termine avec des scènes étrangères à notre sujet, et introduites postérieurement à la première mise en place de la verrière.

La peinture sur verre n'a pas été seule à nous fournir des témoignages de la foi antique de l'Église de Châ-

lons, voulut par deux fois s'approcher de la sainte table, malgré le mauvais état de sa conscience. Par respect humain, on allait alors communier, comme aujourd'hui on s'en abstient. Quand le prêtre voulut lui mettre la sainte Hostie sur les lèvres, il n'y put arriver : la langue de cet homme s'était tellement enflée et grossie qu'elle lui remplissait la bouche. Par deux fois, la chose arriva ; le fait fut constaté, l'homme lui-même le raconta. L'année qui suivit, étant revenu à résipiscence, il put communier. Tel est le fait consigné dans le journal d'un contemporain ; le manuscrit existait, il y a une trentaine d'années ; il était conservé dans une famille de Mauraup, village voisin de Pargny. C'est là que j'en eus connaissance, par l'obligeance d'un de nos vénérables confrères, M. Le Gris, décédé, il y a quelques années, curé de Mauraup.

lons à la sainte Eucharistie, et de la piété que nos pères professaient pour elle.

La peinture sur toile, l'orfèvrerie, la broderie, la tapisserie, la sculpture nous montreraient les merveilles de tout genre que cette foi et cette piété antiques ont inspirées aux artistes des âges précédents, si les révolutions n'en avaient pas dépouillé nos églises.

Quand on parcourt l'inventaire de 1410 de notre cathédrale de Châlons, et que l'on songe aux 485 articles qui le composent, où sont minutieusement décrits les calices, les monstrances, les pixides, les croix, instruments de paix, chandeliers, devants d'autel, ornements sacerdotaux, etc., la plupart très riches par la matière dont ils étaient faits, plus riches encore par l'art qui les avait décorés, comment ne pas reconnaître la puissance de la foi de nos pères, qui, sans compter avec la dépense, s'affirmait en tant de merveilles ! Ici et là, nous apparaissent encore, dans les épaves que la Révolution nous a laissées, les témoignages incontestables de la générosité de nos aïeux à l'égard de la Sainte Eucharistie.

Je pourrais parler ici du beau calice laissé en mourant, avec son cœur, à son pays natal, Cernay-en-Dormois, par Nicolas Boucher, évêque de Verdun, mort en 1593. Rien de plus gracieux, rien de mieux entendu que les entrelacs qui en ornent, avec les émaux, le pied et la coupe.

Je pourrais mentionner encore les pixides destinées à la Sainte Réserve, notamment celle de la Cathédrale de Châlons, en bronze doré, de style Louis XIII, jadis suspendue au-dessous du baldaquin du maître autel, comme à Troyes, comme l'est encore aujourd'hui, à la Cathédrale d'Amiens, la mystique colombe de vermeil, portant dans ses flancs le trésor de nos cœurs. La nôtre, notre

pixide, très finement ciselée, a la forme d'une tour couronnée d'un dôme à écailles. Depuis la Révolution, on en a fait le reliquaire où se conserve un des deux cubitus de notre saint patron, le protomartyr, que Nivelon, évêque de Soissons, nous rapporta de Constantinople, après la prise de cette ville par les Latins.

D'autres pixides, de même forme, terminées en cônes, sortes de tourelles en poivrière, remontant plus haut dans le passé, aux <sup>xiii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècles, existent encore chez nous. J'en connais deux ou trois, en cuivre doré et émaillé; de gracieux rinceaux s'y dessinent; elles appartiennent à des églises de campagne. — La forme de tour, donnée aux pixides, est très ancienne. La tour est le symbole de la force; c'est une des figures de la Sainte Vierge : *Turris davidica*, *Turris eburnea*, etc. A plus forte raison, le symbole convient-il à Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, où le fidèle trouve toutes les forces désirables pour l'accomplissement des devoirs de la vie chrétienne, pour le triomphe des obstacles au salut. Enfin, dans plusieurs églises du diocèse de Châlons : Mareuil-en-Brie, Hurlus, Coligny, Fromentières, vous trouverez des retables d'autel du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, qui sont de vrais chefs-d'œuvre de sculpture sur bois, et dans un grand nombre d'autres églises, des tabernacles en bois doré, où vous admirerez, avec la dévotion de nos aïeux pour la Sainte Eucharistie, le travail d'artistes qui ne le cédaient en rien à ceux d'aujourd'hui.

Si seulement les fidèles, nombreux comme autrefois, accouraient aux pieds de ces autels où réside l'hôte divin, comme son cœur en serait réjoui ! Que de grâces il se plairait à répandre sur ceux qui viendraient ainsi le solliciter ! Les œuvres d'art, inspirées à nos pères par leur religion profonde pour Notre-Seigneur, n'ont

échappé qu'en petite partie aux désastres du passé; en moindre partie, hélas! nous avons retenu cette religion qui leur montrait dans l'adorable Sacrement de nos autels le foyer et le centre de la vie spirituelle.

Je n'avais à m'occuper, dans ce travail, que du passé et d'un coin du passé, ce qui regarde Châlons surtout dans les temps anciens : c'était tout mon programme. Je voudrais l'avoir mieux rempli. D'autres ont dû vous dire, Éminence, Messieurs, Messieurs, tout ce qui a été fait parmi nous dans les temps où nous sommes : les fêtes, les pieuses institutions, les œuvres d'art qui sont nées de la dévotion contemporaine pour l'auguste sacrement de nos autels. M. le chanoine Le Conte, notre cher Confrère, qu'il m'a été donné d'entendre, vous l'a dit excellemment.

Que nos hommages deviennent cent fois plus nombreux, cent fois plus éclatants, qu'ils revêtent les formes les plus magnifiques; que toute créature soit conviée à acclamer le Dieu de l'Eucharistie; que notre vie surtout le célèbre par une conformité de plus en plus grande avec celle du divin modèle, qui, tous les jours, vient dans nos mains et fait de nos cœurs sa demeure; aucun des membres de ce Congrès eucharistique n'a de vœu plus cher et plus ardent! Et, cependant, quoi que nous fassions, nous devons toujours penser qu'il nous reste beaucoup à faire, et que nous ne louerons jamais assez ce mystère d'amour. Toujours il nous faudra nous écrier, dans le sentiment profond de notre insuffisance, avec le grand chantre de l'Eucharistie, saint Thomas d'Aquin :

*Quantum potes,  
Tantum aude,  
Quia major omni laude,  
Nec laudare sufficis!*

---

## SEDAN.

*Souvenirs religieux. — Traditions eucharistiques. — Œuvres  
diverses relatives au Très Saint Sacrement.*

Par M. Henry ROUY, de Sedan.

Un ecclésiastique rencontrait, un jour de février, dans l'une des rues de Sedan le général Fabert, gouverneur de l'ancienne souveraineté, et ne lui donnait aucune marque du respect dû à son rang. La surprise de l'illustre homme de guerre s'évanouit bientôt quand il apprit que ce prêtre se rendait avec le Viatique chez un malade ; mais son premier sentiment fit place à une impression douloureuse lorsqu'il sut que l'Eucharistie devait être portée *secrètement*, afin d'éviter les insultes des calvinistes.

« Pouvez-vous attendre une demi-heure, demande « Fabert au ministre de Dieu ? — Je le puis sans inconvénient. — Alors, veuillez — je vous prie — retourner « à l'église Saint-Laurent ! » Il l'y reconduit personnellement, puis donne en grande hâte l'ordre de mettre sur pied la garnison, qui forme bientôt la haie jusqu'à la maison faisant angle sur la place du Château et la rue Saint-Michel (1). Lui-même s'associe à cette imposante démonstration ; il rejoint le prêtre à l'église et se mêle au cortège qui va grossissant, tant est forte la puissance de l'exemple ! Le Gouverneur incline devant le Dieu des armées qui a protégé sa vie de soldat, son front si fier devant l'ennemi ; et sa main qui maniait si bravement

(1) Cette maison existait encore en 1833 et s'appelait anciennement *le Barreau* parce qu'on y rendait la justice.

L'épée pour la patrie s'honore de porter pieusement un flambeau.

— Des temps nouveaux s'étaient levés ! Les catholiques, depuis un siècle opprimés, se ressaisissaient, et cette heureuse renaissance à la foi de leurs pères allait s'affermir, se développer grâce aux dignes fils de saint Vincent de Paul (1).

Ces faits se passaient le 24 février 1643, en la fête de l'apôtre saint Mathias.

Au rapporteur, désigné par une autorité infiniment trop bienveillante, ils ont paru le point de départ tout naturel des vieux *Souvenirs religieux de Sedan, de ses traditions eucharistiques, de ses œuvres ayant pour objet le Très Saint Sacrement*.

Et en effet, durant de longues années, un service célébré avec pompe le 24 février et suivi d'une procession à l'extérieur, consacra la mémoire de cet événement considérable; un office spécial fut composé par un docteur de Sorbonne, chanoine de Reims, avec l'approbation de M<sup>sr</sup> de Rohan, archevêque-duc de Reims, pour rappeler le rétablissement du culte *public* qui n'avait point été exercé de souvenance d'homme, dans l'ancienne principauté des La Marck (2). — Ce n'est pas tout; en 1743, le 24 février, on institua une fête séculaire où fut déployée la plus grande magnificence: au bruit des cloches, des fanfares, des chants et du canon, toutes les autorités parcoururent processionnellement la

(1) Saint Vincent de Paul reçut à perpétuité, le 6 septembre 1643, la cure de Sedan.

(2) Cet Office complet et fort instructif n'est formé que de *paroles* tirées de l'Écriture sainte et des ouvrages des Saints Pères les plus anciens. Il s'en trouve aux archives de la Fabrique Saint-Charles un exemplaire imprimé à Reims en 1745.

té, dont les rues et les places étaient richement décorées.

. . .

En vue de confirmer l'œuvre de Fabert, le pape innocent X enrichit de précieuses indulgences, par une bulle datée du 16 juillet 1664, la confrérie du Saint-Sacrement fondée dans la paroisse Saint-Laurent, aujourd'hui Saint-Charles ; la fête principale de l'association était fixée au jour de saint Mathias.

Cette confrérie fonctionna sans doute régulièrement jusqu'à la Révolution, époque malheureuse qui interrompit de même pour longtemps les solennités du 24 février : nous devons attendre presque un siècle pour en voir la reprise (1882) (1).

Est-ce à dire que la dévotion à l'Eucharistie cessa jamais de tenir la première place dans la paroisse ? Loin de là ! Les enseignements des Lazaristes avaient trop profondément pénétré les générations antérieures à 1789 pour que ce culte subit une éclipse, et, après eux, les divers curés qui se succédèrent à Sedan (le registre de la Cure en témoigne) s'appliquèrent toujours à entretenir, à encourager cette pratique fondamentale de la vie chrétienne. Qui, mieux que *M. Rambour*, y travailla avec une foi vive, une ardente énergie ? Qui, mieux que MM. Nanquette, Tourneur et Dunaime conservèrent avec un soin jaloux et s'attachèrent à développer des traditions que nos ancêtres avaient reçues de saint Vincent de Paul lui-même ?

(1) Sous la Restauration la fête de saint Mathias a été de nouveau célébrée, mais cela ne dura pas ; — de même il dut y avoir, à l'époque du Concordat, une tentative pour ressusciter la Confrérie du Saint-Sacrement.

« cette belle fête; c'est l'honneur de votre chère paroisse, et il vous faut le transmettre intact à ceux qui viendront après vous !... » Et comme si ces paroles devaient être prophétiques, Sedan échappait presque miraculeusement à la ruine, à la destruction totale, dans les redoutables journées des 31 août, 1<sup>er</sup> et 2 septembre 1870. Le vénérable archiprêtre fut toujours frappé de cette préservation extraordinaire de notre ville et il n'hésitait pas à l'attribuer à une faveur toute divine due au culte, en honneur à Sedan, du Saint Sacrement.

Ces splendides processions, interrompues durant la guerre et l'occupation, reprirent avec leur antique éclat en 1874 jusqu'en 1880. Alors surgirent d'inextricables difficultés devant lesquelles le Curé et le Conseil de fabrique jugèrent prudent de les interrompre, comme aux mauvais jours. En 1886, elles furent officiellement interdites : à Sedan, à Torcy et à Fond-de-Givonne, le catholicisme se vit — pour employer l'énergique expression d'Ozanam — « parqué dans ses temples comme au sein des grandes villes ! » Douleuruse interdiction qui blesse notre foi, méconnaît des droits sacrés, afflige la majorité de la population, étonne les dissidents et semble une concession faite à quelques sectaires, faux amis de la liberté ! (1).

(1) Elles avaient été supprimées déjà au lendemain de la Révolution de 1830. M. le curé Rambour put les reprendre le 28 mai 1837, d'abord très simplement et sans déploiement militaire. On lui avait offert la troupe pour maintenir l'ordre; il refusa, disant « *Je compte sur Sedan !* » L'apparat des jours anciens reprit peu à peu; en 1839, le clergé sortit avec l'ornement d'or broché, don de M. Saint-Cyr.



\* \* \*

Cette épreuve avait attristé les dernières années du ministère de M. Dunaimé, qui aimait tant les cérémonies extérieures parce qu'il comprenait qu'elles touchent le cœur et arrivent à l'âme. Il en exprima publiquement toute sa peine à M<sup>sr</sup> Langénieux, lorsque Son Excellence présida le 3 mai 1883 les offices de l'Ascension. « Malgré nos vives réclamations, malgré le vœu presque unanime de la population, dit-il au prélat, nos belles processions du Saint Sacrement sont suspendues. Hélas ! quand nous sera-t-il donné de les reprendre ?... Avoir une telle question à nous poser, c'est déjà bien pénible, mais combien plus encore de n'y pouvoir répondre que par des pleurs amers, comme les Israélites de la captivité lorsqu'ils se ressouvenaient de leurs chères cérémonies !... »

L'archiprêtre sembla dès lors redoubler d'efforts, pour multiplier, dans l'intérieur du temple, les hommages de ses paroissiens à Notre-Seigneur. Il voulut que l'*Adoration perpétuelle*, établie dès 1876 à la suite de l'admirable instruction pastorale de M<sup>sr</sup> Langénieux, fût pratiquée, le 25 mars, avec plus de ferveur encore, et que les *prières de Quarante heures* fussent l'occasion d'un important acte de foi. Plus que jamais, l'étranger qui mettait le pied dans l'église Saint-Charles put être édifié d'y rencontrer, à toute heure du jour, un certain nombre de personnes, dont beaucoup d'ouvrières et quelques ouvriers, profondément recueillis au pied du Tabernacle.

Il fit plus : il sollicita et obtint de Son Excellence l'Archevêque de Reims, le 16 août 1881, la restauration de la *Confrérie* dont nous avons parlé plus haut; M<sup>sr</sup>

Langénieux loua le but de cette association, bien faite pour réchauffer et accroître la piété des fidèles envers le Très Saint Sacrement de l'Eucharistie; l'Œuvre eut son règlement et fonctionna aussitôt. Peu après, le 24 février 1882, M. Dunaime rétablit encore la *Fête de Saint-Mathias*, à laquelle il voulut unir intimement la conférence de Saint-Vincent de Paul, et tel fut l'empressement du peuple à se rendre à cette fête que l'Archiprêtre put en toute vérité féliciter ses paroissiens d'avoir « compensé, par un office exceptionnel, les exceptionnelles solennités d'autrefois ». Il termina son discours, où la parole de circonstance se couronnait de la parole de charité, par le vœu que rien n'empêchât plus désormais le retour périodique de cette fête du 24 février; et depuis douze ans ce vœu est exaucé, et *Saint-Mathias* est célébré avec autant de pompe que de régularité.

\* \* \*

Dans ses notes, M. Tourneur constatait la dévotion insigne de ses paroissiens au *Sacré-Cœur*, et de fait ce culte est trop lié à celui du Saint Sacrement pour n'avoir pas pris un puissant développement dans notre ville. De plus, il n'est pas seulement pour nous aujourd'hui une chose religieuse, il est encore une chose nationale. Ne semble-t-il pas, en effet, que Dieu, au moment où se préparaient pour nous les périls, nous ait ouvert dans son cœur un gage de tendresse?... Peut-être cette dévotion sera-t-elle le palladium de notre patrie; « peut-être deviendra-t-elle, suivant le mot de Lacordaire, le « palladium de tous les pays qui ne sont pas encore « illuminés, comme le nôtre, de toutes les lumières de « l'ordre temporel et spirituel !... »

Aussi bien, la fête du *Sacré-Cœur* est de longue date en grand honneur dans la paroisse Saint-Charles ; de gracieux reposoirs s'y dressent à cette occasion, et l'assistance est nombreuse et recueillie. De longue date, également, mais surtout depuis treize années, la *messe du premier vendredi de chaque mois* est fidèlement suivie, comme une tradition de plus en plus chère.

Cependant, la généreuse initiative d'un Sedanais a fait davantage : elle a permis d'assurer la célébration annuelle, *en union avec Montmartre* (1), de la fête du Sacré-Cœur, fête pleine d'espérances, à laquelle la société de Saint-Vincent de Paul est heureuse et fière de se trouver associée. Cette fondation a consolé l'Archiprêtre, M. Drubigny, qui avait eu la douleur de voir en 1886 nos processions frappées d'un *veto* que nous nous refusons de regarder comme définitif. A trois reprises déjà il nous a été donné de voir alors la foule se presser compacte, sous des voûtes insuffisantes à la contenir, comme si elle voulait demander à Dieu les grâces qui achèveront tant de mystères de bonté accomplis sur notre patrie.

A une semblable journée il convenait d'avoir un digne prélude : elle l'a trouvé dans l'*Adoration nocturne*.

Voici deux ans qu'un grand nombre d'hommes, assistés par MM. les Vicaires et les Frères de nos écoles chrétiennes, considèrent comme un devoir aussi doux qu'honorable de passer la nuit devant le Saint Sacrement.

— Nous serait-il permis de dire à ce propos qu'en lisant la vie d'un grand chrétien, le docteur Fabre, nous

(1) La paroisse Saint-Charles de Sedan est agrégée à l'Archiconfrérie de Montmartre, à Paris, et participe à toutes ses précieuses indulgences.

avons été fort encouragé de pouvoir faire un rapprochement entre la manière dont cette institution a été établie à Marseille et la façon dont elle s'est fondée à Sedan. Ici et là, même appel aux hommes de bonne volonté, même organisation aussi d'une *vaillante commission dite de recrutement*, à l'effet de réunir en nombre suffisant — suivant l'expressif langage du pieux Augustin Fabre — des *factionnaires* pour garder Dieu durant les heures de la nuit, dans la solitude de sa vie eucharistique ; et, pourquoi ne l'ajouterions-nous pas avec une religieuse fierté ? même succès dans la fondation d'une œuvre que la constance des Sedanais et la grâce de Dieu ne laisseront pas désormais périr !

\* \*

Est-ce tout, Messieurs ? Non ; grâce au ciel, un événement capital et insolite à Sedan devait marquer le 21 avril 1889. — Ce jour-là, près de trois cents hommes répondant à l'appel de M. l'Archiprêtre et du P. Ravenez, l'éloquent prédicateur de la station quadragésimale se réunirent en l'église Saint-Charles. « A voir cette assemblée où se trouvaient confondus tous les rangs et toutes les conditions, où les différentes classes de la société étaient représentées, l'armée comme la magistrature, l'industrie aussi bien que le commerce, on pouvait s'empêcher d'être profondément ému (1). Notre noble et très chrétienne population donnait ainsi une preuve éclatante et toute nouvelle de sa foi à l'Eucharistie : désormais la *communio générale des hommes* était fondée à Sedan ; et, le 25 mars 1894, le cher

(1) *Bulletin du Diocèse de Reims*, numéro du 27 avril 1889.

vaste cependant de notre vieille église, a été littéralement trop petit pour le nombre croissant de ceux qui venaient, simplement et sans respect humain, accomplir le devoir pascal.

— Nous n'ajouterons plus qu'un mot : on relève, pour la paroisse *Saint-Charles* seule, de bien nombreuses communions annuelles : elles ont atteint, en 1893, le chiffre de 52,000. N'y en aurait-il pas davantage encore si notre cité redevenait, comme autrefois, un centre, un foyer de vie chrétienne avec un clergé plus considérable, des religieux et des missionnaires en résidence ? *Hoc est in votis...* En présence de ces faits, n'est-ce pas d'ailleurs permis de dire que Sedan est une ville éminemment eucharistique?...

\* \* \*

Voilà les principaux traits que j'ai cru devoir consigner dans ce rapport ; ce sont autant de pages de l'histoire religieuse de notre ville. Bien d'autres les auraient écrites avec une compétence et une autorité qui me manquent. Mais ici le talent est de peu ; la cause est tout, et elle est belle ! Il m'a été doux de proclamer ainsi Jésus-Christ et de redire, en ce temps d'incrédulité et de scepticisme où Dieu et son Église sont combattus avec acharnement, le culte constant de l'antique paroisse de Saint-Vincent de Paul envers Notre-Seigneur réellement et substantiellement présent dans l'Eucharistie. — Daigne le divin Maître se souvenir un jour de ce petit travail, témoignage de notre fidélité, de notre amour et de notre adoration !

---

## GUÉRISON MIRACULEUSE D'ANGÉLIQUE IMBAULT

le 2 Juin 1768

à la Procession du Saint Sacrement de Notre-Dame de Chambly,  
au diocèse de Beauvais.

Par M. MARSAUT, Curé-Doyen de Chambly.

---

En réponse à la question d'Histoire : *Faits mémorables* relatifs à la sainte Eucharistie, nous venons entretenir un instant le Congrès d'une guérison miraculeuse arrivée en notre paroisse de Chambly en 1768, à la procession du Saint Sacrement (1). Ce n'est pas un miracle de premier ordre. Il y a eu rechute, après une imprudence commise par la malade, et enfin guérison définitive. C'est, selon le mot de M<sup>sr</sup> de Ségur, un *petit miracle*, comme on en voit tous les jours à Lourdes. L'action divine, pour n'être pas instantanée, pour admettre certains délais, n'en est pas moins évidente et indéniable.

Avant de raconter le fait qui est l'objet de notre communication, il ne sera pas inutile de signaler nos sources.

La guérison d'*Angélique Imbault* est mentionnée dans une brochure ayant pour titre : *Relation fidèle du Miracle opéré au Saint Sacrement de la paroisse des Âmes de Saint-Florent, près de Saumur, le 2 juin 1668* (2).

(1) C'était au salut, pendant l'octave du Saint Sacrement, au moment où le prêtre chantait ces paroles : *Verbum caro panem* *verum*, il parut dans le soleil, au lieu de l'hostie, un homme vêtu d'une robe blanche, le visage éclatant comme le soleil.

(2) Paris, 1780, chez Morin, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, A la Verité.

C'est une simple note très succincte. La voici : 1768, *Guérison d'Angélique Imbault, à la procession du Saint Sacrement de Notre-Dame de Chambly, diocèse de Beauvais.*

Longtemps, nous avons dû nous contenter de ce *memento* succinct qui piquait notre curiosité sans la satisfaire. Dernièrement le hasard, disons mieux, la Providence, nous a fait mettre la main sur un précieux manuscrit où nous avons trouvé une relation détaillée du miracle de Chambly. Il a pour titre : *Recueil moral et historique sur la Sainte Eucharistie, 1786*. Il se divise en deux parties : la première est consacrée à établir la présence réelle, la grandeur de l'Eucharistie, l'excellence de la communion. Il sent son jansénisme. Les éloges donnés au diacre Paris, les réflexions empruntées à M. de Sacy, au Père Quesnel et à la Mère Angélique trahissent suffisamment l'esprit de l'auteur. La seconde partie, qui est bien supérieure à la première, relate une série de miracles dus à l'adorable Sacrement de nos autels, depuis les premiers siècles jusqu'à l'année 1781. Le manuscrit est signé S. B. Gleize, bourgeois de Paris. Il a été copié sur celui de M. Le Cesne. Une sage critique paraît avoir présidé au choix des miracles. Les plus célèbres, comme celui *des Billettes*, celui *des Ulmes de Saint-Florent*, etc., y sont consignés. L'auteur indique en général les sources où il a puisé. Nous l'avons déjà constaté, l'auteur est entaché d'esprit janséniste, ce n'est pas un motif pour récuser son témoignage. On sait qu'en dehors des miracles attribués aux fauteurs de la secte, les jansénistes se montraient assez sévères à l'égard des faits surnaturels ; le rigorisme nous est donc une garantie. Nous n'avons aucune raison de suspecter la vérité et l'authenticité des miracles rapportés par l'au-

teur. Le récit de la guérison d'Angélique Imbault n'est pas un modèle de narration, il est à la fois long et diffus, et ne supporte pas la lecture à haute voix. Nous prenons la liberté de l'abréger, le texte sera publié comme document en manière d'appendice.

Angélique Imbault demeurait à Chambly sur la paroisse Notre-Dame, qui existe encore aujourd'hui. Elle tomba malade en 1766, vers l'âge de vingt-huit ans. Elle souffrait d'ulcères intérieurs et extérieurs, et de vomissements. Le long séjour qu'elle fit dans l'eau lors de l'inondation de 1757, la fièvre miliaire qu'elle eut en 1765 furent, au dire des chirurgiens, les principales causes de sa maladie. En 1766, la maladie s'aggrava. Elle reçut même les derniers sacrements. Les remèdes étaient devenus plus nuisibles qu'utiles. Elle était réduite à l'immobilité la plus complète, car le moindre mouvement la faisait beaucoup souffrir et amenait de graves accidents. Bref, son état était déplorable. L'auteur du Manuscrit en fait une triste peinture. Il entre dans des détails d'un réalisme que ne désavouerait pas l'auteur Zola, mais que je crois devoir vous épargner. Au milieu de ces terribles épreuves, Angélique Imbault, voyant la science humaine impuissante, plaçait toute sa confiance en Dieu, de qui seul elle attendait soulagement et guérison. Déjà, le jour de la Fête-Dieu de l'année 1767, elle avait témoigné le désir d'être portée au reposoir, pendant la procession. « Cette permission lui fut refusée, nous dit le Manuscrit, sous prétexte qu'elle était plus occupée de la guérison de son corps que de celle de son âme, et qu'elle n'avait pas une résignation assez parfaite à la volonté de Dieu. » Le jeudi 2 juin, jour de la Fête-Dieu de l'année suivante, elle put réaliser son dessein. Elle eut d'abord une grande



peine, parce que le mauvais temps mit le matin obstacle à la procession, mais elle se fit l'après-midi et Angélique pressa ses parents de la porter au reposoir. On y consentit. Elle reçut la bénédiction du Saint Sacrement et à l'instant même se sentit guérie. Elle reconduisit la procession à l'église; deux femmes la soutenaient, mais c'était par prudence. Ce secours était superflu. Le lendemain et les jours suivants, elle alla seule à la messe et au salut. Cependant, au bout d'un mois environ, ayant abusé de ses forces, elle eut une rechute. Dieu permit cet accident pour éprouver sa foi et mieux manifester sa puissance. Angélique ne perdit pas courage. Elle se remit peu à peu, et plusieurs années après, en 1777, une personne de Pontoise la vit en parfaite santé et en rendit témoignage.

Ce miracle, on le comprend aisément, a pour nous un puissant intérêt; aussi, obéissant à ce besoin de précision et d'exactitude qui est un caractère de notre époque, nous avons, comme un juge d'instruction, procédé à une véritable enquête touchant la personne d'Angélique Imbault et les circonstances de sa guérison.

La famille Imbault, aujourd'hui éteinte, était en 1786 établie à Chambly depuis près d'un siècle. Dans un plan du château des Vossaux (1) et de ses terres, établi en 1703, nous trouvons mentionnée une terre appartenant à Estienne Imbault, elle était située près du moulin de Menne court, dont la famille de Perthuis était propriétaire.

Le curé de Notre-Dame de Chambly était Messire Daniel, qui exerça le ministère jusqu'à la Révolution; déjà âgé, il eut le malheur de prêter le serment constitu-

(1) Situé sur le territoire de Chambly.

tionnel. Tout porte à croire qu'il s'est repenti. Il est mort le 17 fructidor an III (3 septembre 1795), assisté par son ancien vicaire, l'abbé Vogement, qui, profitant de l'accalmie relative, venait de reprendre bravement le fardeau du ministère paroissial.

Un ancien processionnal annoté par l'abbé Thierry, curé de 1740 à 1754, nous permet de rétablir l'ordre du cortège. Voici la note qui nous paraît avoir un réel intérêt au point de vue local : « La procession au sortir de l'église passait sur le pont Notre-Dame (1) et se rendait à la croix de la rue de Gisors, comme c'est encore l'usage, et revenait à l'église avec arrêt au prieuré de Saint-Aubin (2). » Il y avait un reposoir à la rue du Grand-Pont, probablement adossé à la maison de la famille de Florans.

Où la guérison d'Angélique Imbault a-t-elle eu lieu ? La relation n'en dit rien. Elle parle seulement de reposoir. En l'absence de documents positifs on ne peut que faire des conjectures. Pour notre compte, nous sommes inclinés à penser que le miracle a dû avoir lieu au reposoir de la rue du Grand-Pont. Nous écartons la chapelle du prieuré, qui eût été désignée par son nom ; le Calvaire nous paraît loin, à moins que la malade n'habitât de ce côté. Le point le plus central est donc le reposoir de la rue du Grand-Pont.

La procession du Saint Sacrement, au siècle dernier, avait beaucoup plus de pompe qu'aujourd'hui. La Confrérie du Saint-Sacrement, fondée en 1520 (3), était alors

(1) La rivière alors n'avait pas été canalisée. Il y avait un pont pour les piétons, et les voitures passaient à gué.

(2) Prieuré de l'ordre des Bénédictins dépendant de Saint-Martin, de Pontoise.

(3) Elle fut renouvelée en 1680, et approuvée par M<sup>sr</sup> Forbin de

en pleine prospérité. C'étaient les confrères qui portaient les bâtons des dais. A cette époque il y avait à Chambly une châtellenie dont la juridiction comprenait plusieurs offices, savoir : un lieutenant, un procureur du roi, un greffier, un clerc de greffe, un officier des présentations, trois sergents priseurs, quatre notaires ordinaires, un notaire garde du scel, un courtier de draps (1), un courtier jaugeur de vin, neuf procureurs. Or, c'était l'usage que les officiers de justice prissent part à la procession du Saint Sacrement, comme nous le voyons par une fameuse contestation au sujet de la préséance, qui eut lieu en 1763, entre les marguilliers et les officiers de justice.

Notre tâche est terminée. Puisse la divulgation de ce miracle, servir à la gloire de Dieu, au bien des âmes et en particulier à l'avantage spirituel de ma paroisse !

Jeanson, dont on voit le mausolée, œuvre de Conston, dans la cathédrale de Beauvais

(1) Chambly avait autrefois une halle aux draps, dont cette localité faisait grand commerce.

---

APPENDICE

---

*Pièce manuscrite relatant les détails de la maladie et de la guérison d'Angélique Imbault à la procession de la paroisse de Notre-Dame de Chambly, diocèse de Beauvais (1768). — (Ulcères intérieurs et extérieurs, vomissements, etc.)*

Cette relation abrégée a été envoyée à une personne de piété, par des gens de bien en toutes manières, du pays même.

Angélique Imbault, fille âgée d'environ 30 ans, de la paroisse de Notre-Dame de Chambly, diocèse de Beauvais, guérie par la présence réelle de Jésus-Christ, dans le Saint Sacrement, le jour de la Feste-Dieu de l'année 1768.

Cette fille tomba malade, de sa grande maladie, au mois de mars 1766. Sa maladie fut occasionnée, selon le témoignage du chirurgien, par saisissement; accident que lui causa le débordement des eaux en 1757(1), dans lesquelles elle se jeta pour sauver les bestiaux de son père, et qui a eu lieu jusqu'à sa guérison.

En 1763, elle avait eu la maladie (2) qui régnait alors dans la paroisse, et souffrait pendant plus de trois mois un flux de sang considérable. Elle ne fit d'autre remède pour s'en guérir que de boire du vin et du sucre.

Peu de temps après cette maladie, elle tomba de dessus un âne, qui la traîna par terre; chute qui lui fit sentir une douleur assez considérable au côté gauche. Ces accidents réunis lui donnèrent la fièvre, et l'obligèrent de garder le lit.

Au commencement de mars 1766, sa maladie augmenta au point que le danger lui fit prendre la précaution de recevoir ses sacrements, sur la fin du même mois.

Elle est restée depuis ce temps, jusqu'à celui où elle vint au reposoir du Saint Sacrement, en 1768, dans son lit, sans en sortir autrement que d'être changée dans un autre que l'on dressait de niveau au sien, pour l'y placer, sans être obligé de la

(1) Cette inondation eut lieu dans la nuit du 21 au 22 janvier. La crue fut si subite que le matin il y avait deux mètres d'eau sur la place du marché. Plusieurs maisons s'écroulèrent et le pont de la place Notre-Dame fut presque détruit.

(2) Probablement la miliaire ou suette des Picards, qui sévit à plusieurs reprises au XVIII<sup>e</sup> siècle, principalement en 1748 et en 1754.

porter ; et ce pour éviter les révolutions que lui auraient causées un plus grand mouvement.

Elle éprouva, dans cet espace de temps, différentes situations et diverses révolutions, qui la mirent dans un état digne de compassion. Les remèdes ne lui produisaient presque aucun effet. Elle devint enflée, à plusieurs reprises ; il se forma des dépôts, dans plusieurs parties de son corps ; sa tête devint aussi enflée, et sa bouche ainsi que sa langue noires comme de l'encre. Ses membres, qui semblaient vouloir se corrompre, devenaient successivement ulcérés et exhalaient une odeur qu'on ne pouvait supporter ; le pus lui sortait du bout des doigts, principalement de ceux des pieds. Elle avait de fréquents vomissements de sang clair, ou caillé, tantôt d'eaux rousses, tantôt de véritables pus, avec des membranes qui semblaient être l'enveloppe d'un abcès.

Elle est restée à peu près dans cet état jusqu'à la Feste-Dieu dernière, 1768, et depuis Pasques, elle était devenue si mal qu'elle avait reçu l'Extrême-Onction, et avait été plusieurs jours sans connaissance ; ce qui lui arrivait souvent, mais moins longtemps, ni avec de si mauvais symptômes. Elle ne pouvait supporter aucune nourriture, ni souvent même du bouillon ; en sorte qu'on fut obligé de lui en donner en remèdes.

Le jour de la Feste-Dieu 1768, jour de sa guérison, elle n'avait pas été levée depuis 28 mois. Dans cette triste situation on l'avait exhortée à la patience et à la soumission à la volonté de Dieu, et à attendre tout de lui avec confiance.

Dès la feste du Saint-Sacrement de l'année 1767, elle avait eu le dessein qu'elle exécuta celle-ci. Elle ne le put alors, ne lui ayant pas été possible d'en obtenir la permission qui lui fut refusée, parce qu'elle était, lui reprochait-on, plus occupée de la guérison de son corps que de celle de son âme, et qu'elle n'avait pas une résignation assez parfaite à la volonté de Dieu. Comme elle persista toujours dans ce dessein, elle s'y prépara de bonne heure, et voulut se confesser la veille.

Le jour de la Feste-Dieu, jeudy, deux juin, elle eut une très grande peine, de ce que le temps ne permettait pas de faire la procession. Elle pressa ses parents de la porter à la paroisse Saint-Maurice (1), où on lui avait dit qu'il y avait procession, et versa des larmes sur le refus qu'on lui en fit, refus qui venait de la crainte qu'on avait qu'elle ne mourût en chemin. Mais la procession des paroisses sortit au salut ; elle se fit porter au reposoir où elle reçut la bénédiction du S<sup>t</sup> Sacrement, qu'elle reconduisit à l'aide de

(1) Il y a ici une erreur ; la seconde paroisse de Chambly était sous le vocable de saint Martin.

deux femmes qui la soutenaient par le bras. Elle a dit ensuite avoir senti qu'elle aurait pu se passer de ce secours, ayant, dès le moment qu'elle eut reçu la sainte bénédiction, reconnu sa parfaite guérison; et qu'elle avait assez de force, pour suivre seule Celui qui venait d'opérer en elle une si grande merveille.

Le lendemain, elle alla à la messe et au salut, n'étant conduite que par une seule personne, de peur qu'il ne lui survint quelque faiblesse. Les jours suivants elle alla seule à l'église; assistant à la messe et au salut, le reste de l'octave, qu'elle termina par la Sainte Communion.

Le jour qu'elle se fit ainsi porter au reposoir, elle avait encore alors un bras ulcéré, dont la suppuration exhalait une odeur insupportable à ceux qui l'approchèrent à la procession, et qui s'est trouvé radicalement guéri, le dimanche dans l'octave, sans l'application d'aucun remède, ni qu'il y soit resté aucune cicatrice. C'est, de l'aveu d'une sœur de l'hôpital de l'endroit(1), ce qui lui a paru le plus frappant de la guérison qu'elle dit être extraordinaire. Cette fille est demeurée dans cet état environ un mois allant tous les jours à la messe et se promenant, ce qu'elle n'avait pu faire, depuis deux ans; mais n'ayant pu supporter une nourriture solide et ayant un peu mésusé de ses forces, elle a paru retomber : les vomissements lui ont repris, avec un grand dérangement des fonctions digestives. Cependant le mal commence à se calmer. Elle ne perd pas pour cela courage. Cecy, comme l'on voit, a été écrit dans le temps même, mais depuis cette fille s'est insensiblement rétablie : et M<sup>r</sup> Brasseur, marchand de Pontoise, distant de trois lieues de Chambly a assuré (vers la fin de 1777 : à la personne de piété que nous avons déjà citée plusieurs fois, sans la nommer, et à qui l'on est redevable de la présente collection, avoir vu cette fille se portant tout à fait bien.

*Lettre d'un respectable religieux du canton, qui avait procuré le récit cy-dessus, auquel il joint quelques réflexions sur l'indifférence des témoins de la puissance de Jésus-Christ dans le Saint Sacrement.*

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous envoyer cy-jointe la relation  
« de la guérison miraculeuse arrivée à Chambly, par la présence  
« et la puissance de Jésus-Christ dans le Saint Sacrement. Le  
« peu de sensation que cette merveille a fait dans ce canton est  
« une preuve trop évidente de cette létargie spirituelle qui de-

(1) Les religieuses de la charité de Novera, qui depuis un an avaient la direction de l'hospice.

« vient si commune. Le prophète roy nous dit que toutes les  
« voies du Seigneur sont mêlées de miséricorde et de justice.  
« Sa conduite, dans cette œuvre, porte ce double caractère d'une  
« manière bien frappante. La miséricorde du Seigneur qui s'étend  
« sur tous ses ouvrages, paraît icy la première, selon l'ordre que  
« le Saint-Esprit lui donne par la bouche du prophète Roy, dans  
« la guérison vraiment miraculeuse de la malade. Et les cœurs  
« droits l'y reconnaissent facilement et l'adorent avec action de  
« grâces. Mais ils y aperçoivent aussi sa justice, dans l'état où il  
« a permis que la malade soit tombée depuis sa guérison et qui  
« sert de prétexte d'y méconnaître le doigt de Dieu, à tous ceux  
« qui par irrégion ou opposition aux œuvres du Très-Haut, ou  
« par différentes passions, ont eu le malheur d'attirer sur eux  
« ces ténèbres. C'est ce qui nous doit rendre plus précieuse la  
« grâce que Dieu nous fait de le reconnaître dans ses œuvres, et  
« nous exciter à lui en témoigner notre reconnaissance par de  
« très humbles actions de grâces. Demandons-lui celle d'être  
« fidèles à ce devoir ; de découvrir les instructions qu'il a voulu  
« nous donner dans cette guérison et ses suites, et de nous en  
« faire faire un bon usage, pour la gloire de sa grâce et le salut  
« de nos âmes. Que le sentiment des faveurs du Père des misé-  
« ricordes n'étouffe point en nous celui du malheur de nos  
« frères : demandons-lui pour eux, avec instance et persévé-  
« rance, qu'il daigne dissiper les ténèbres de leurs esprits, par  
« la lumière de la vérité, et guérir les passions de leur cœur, par  
« l'opération de cette grâce qui sait se soumettre les plus re-  
« belles, avec autant de douceur que de force, afin que tous le  
« reconnaissent dans ses œuvres, qu'ils l'y adorent, qu'ils lui  
« rendent grâces, qu'ils l'aiment et le servent pardessus tout et  
« aux dépens de tout..

« Je m'unis de tout mon cœur à tout ce que votre piété vous  
« dictera, pour témoigner à Dieu votre reconnaissance de cette  
« merveille.

« J'ay l'honneur d'être, etc., ce 16 août 1768.

---





## RÉUNION SACERDOTALE

---

La séance est ouverte à 11 heures, présidée par M<sup>sr</sup> DOUTRELOUX, évêque de Liège, assisté de M<sup>sr</sup> RENOU, évêque d'Amiens, et de M<sup>sr</sup> THEURET, évêque de Monaco ; M<sup>sr</sup> PÉCHENARD dirige les travaux.

I. — Le programme de la réunion de ce jour appelle tout d'abord l'attention de l'Assemblée sur l'*usage de la gènesuflexion devant le Saint Sacrement*.

Le peu de temps laissé aux réunions sacerdotales ne permettrait point la lecture d'importants et utiles Mémoires adressés au Congrès sur les questions spécialement réservées aux prêtres.

M<sup>sr</sup> Péchenard, analysant un rapport venu de Belgique, sur la *Gènesuflexion devant le Saint Sacrement*, rappelle que la gènesuflexion est le signe le plus naturel de l'adoration, et que l'adoration est l'acte fondamental de la prière.

Or, en présence des outrages dont notre divin Roi Jésus est plus que jamais accablé, il est urgent de lui offrir, comme réparation, les hommages les plus expressifs, et entre autres, le signe de la parfaite adoration, la *gènesuflexion*.

Cependant, l'usage s'en est sinon perdu, du moins fort négligé, surtout en France. — Quelles en peuvent être les causes ?... On ne prêche pas assez sur ce devoir ; on n'habitue pas assez les enfants à ce témoignage de foi et de respect envers la sainte Eucharistie ; on a trop laissé croire, en particulier, que cette marque de dévotion était réservée aux hommes, à l'exclusion des femmes. Puis, les fidèles n'ont point toujours assez rencontré l'exemple de cette pratique, soit de la part des clercs chantres, des sacristains et employés d'église ; parfois même des prêtres se dispensent de faire la gènesuflexion, ou ne la font que d'une manière incomplète, et

sans un grand respect. Les religieux et les religieuses ne prêchent point toujours assez d'exemple...

Il ne sera point hors de propos, conclut M<sup>r</sup> Péchenard, de rappeler souvent les prescriptions liturgiques à cet égard. Léon XIII, en juin 1879, a renouvelé un décret de 1602 et recommandé aux évêques et aux prêtres d'instruire les fidèles de cette sainte obligation. Et, pour ce qui est des femmes elles-mêmes, la Sacrée-Congrégation des Rites a répondu, à plusieurs reprises et tout récemment encore : « Les femmes, comme les hommes, *doivent faire la génuflexion.* »

Enfin, comme conclusion pratique, il est à noter que la génuflexion *ordinaire*, ou d'un *seul genou*, se fait toutes les fois que l'on passe devant le tabernacle où le Saint Sacrement est renfermé, et spécialement en entrant dans l'église ou dans la chapelle où se trouve le Saint Sacrement, comme aussi lorsqu'on en sort ; que la *prostration*, ou *génuflexion à deux genoux*, doit se faire devant le Saint Sacrement exposé.

L'Assemblée, frappée de la justesse de toutes ces observations, est d'avis que l'usage de la génuflexion soit recommandé.

M. l'abbé Garnier demande qu'elle soit pratiquée, non pas seulement par habitude religieuse, mais par un motif de zèle.

Le R. P. Tesnière ajoute que les prêtres doivent s'étudier à bien faire la génuflexion, avec gravité, sans précipitation, avec un esprit de foi et d'adoration qui serve aux fidèles d'édification et d'exemple. Le vœu suivant résumera la pensée de tous :

« *Que la pratique de la génuflexion soit souvent recommandée au catéchisme, en chaire, dans les occasions favorables, comme l'Adoration, la Fête-Dieu ; et que cette pratique soit fidèlement observée par les prêtres et les personnes consacrées à Dieu.* »

**II.** — Seconde question mise à l'étude : *Pratique de la Communion fréquente dans les collèges chrétiens et les pensionnats des communautés religieuses.*

**M<sup>sr</sup> Péchenard** fait observer que cette question aurait eu sa place indiquée dans une réunion de professeurs ecclésiastiques ; mais qu'elle peut être aussi utilement traitée devant les prêtres chargés du ministère paroissial.

**M<sup>sr</sup> Doutreloux**, évêque de Liège, expose que la communion en semaine a de nombreux avantages. Il a provoqué, pour la messe et les exercices religieux dans les collèges de son diocèse, une organisation qui facilite aux enfants la communion pendant la semaine. Il estime que la communion fréquente est nécessaire pour préserver les jeunes gens du mal, provoquer les vocations et faire des chrétiens ardents et convaincus.

Le **R. P. Tesnière** combat certaines coutumes adoptées dans les collèges et pensionnats, d'après lesquelles la communion ne peut pas être plus fréquente que chaque dimanche.

**M. l'abbé Mimil**, curé de Sainte-Geneviève de Reims, cite un exemple bien édifiant, opposé à ces coutumes contre lesquelles proteste le P. Tesnière, c'est l'exemple du Pensionnat des Frères de Reims ; là, les jeunes gens peuvent communier quand le confesseur le leur permet, même en semaine, et chaque jour il y a des communions.

**M. l'abbé Garnier** trouve qu'on ne fait pas assez communier, parce que les principes sont méconnus, parce que les prêtres ne donnent pas assez la communion en dehors de la messe ; alors la communion devient gênante, et l'on s'en dispense.

**M<sup>sr</sup> Péchenard** observe que dans les paroisses certaines mesures d'ordre s'imposent. Il serait toutefois regrettable que, sous prétexte de régularité de service, des prêtres ne voulussent pas se gêner pour donner la communion, surtout aux personnes qui manquent de temps ou de liberté, sont appelées au travail, etc. . .

**M<sup>sr</sup> l'Évêque de Liège** émet, à ce propos, une excellente idée : c'est que le prêtre doit avoir des heures pour séjourner au confessionnal, et alors les fidèles viendront se confesser et communier plus fréquemment.

**Un prêtre**, de Monceaux-les-Mines, cite un exemple qui

confirme ce que vient de dire M<sup>re</sup> de Liège : un curé, par sa fidélité au confessionnal et son zèle pour la sainte communion, a régénéré une paroisse des plus indifférentes.

**M. le Supérieur** du grand Séminaire de Belley recommande, à ce sujet, un ouvrage de M. l'abbé Fèvre, de Dôle.

**M<sup>re</sup> l'Évêque de Liège** insiste, et affirme hautement que la communion autorisée en semaine est le meilleur moyen d'éviter de graves inconvénients, et parfois des sacrilèges : « Rien, dit-il, n'est plus dangereux, et plus favorable aux abus de communions faites par routine, avec tiédeur, et trop souvent avec profanation, que la communion générale, ou par catégories et à jour fixe. »

Après cette intéressante discussion, l'Assemblée émet le vœu : *Que la Communion soit rendue facile dans les paroisses, qu'elle devienne plus fréquente et se généralise dans les établissements d'instruction secondaire et supérieure, pensionnats, collèges, petits et grands Séminaires, Universités catholiques, etc.*

**III.** — L'abondance des matières ne permet pas de s'étendre longuement sur les *Visites au Saint Sacrement*.

Mais qui n'en comprend la raison d'être, la grande utilité, et, par conséquent, la douce et salutaire obligation, pour beaucoup de personnes qui en ont la liberté, en particulier pour les prêtres, consécrateurs et gardiens-nés de l'Eucharistie, pour les âmes vouées à la vie religieuse, pour tous les vrais chrétiens?

Le **R. P. Tesnière** prend la parole pour recommander principalement aux prêtres la pieuse pratique de ces visites, et à cette occasion il fait connaître et apprécier l'*Association des prêtres adorateurs*. Les ministres de l'Eucharistie, quand une fois ils auront goûté les fruits de cette adoration régulière, ne manqueront ni d'autorité ni d'éloquence pour parler efficacement aux fidèles de la *Visite au Saint Sacrement*. (Applaudissements.)

Qu'il soit permis à la Rédaction de signaler un charmant opuscule nouveau du pieux auteur des *Paillettes d'or*, que

tout le monde connaît. C'est un petit livre qu'il intitule : *Directoire pour les Visites au Très Saint Sacrement*, et dont il a bien voulu adresser le manuscrit au Congrès eucharistique de Reims. Sous forme de tableaux synoptiques, comme ceux de la *Doctrine chrétienne*, il résume admirablement les pensées et les sentiments, les conseils et les pratiques, les vertus et les devoirs dont une âme peut avantageusement s'entretenir au pied du tabernacle, avec Jésus-Eucharistie. — Ce sera, même après Saint Liguori, un guide utile à grand nombre d'âmes, qui trouveront ainsi le moyen de varier leurs visites, toujours avec un nouveau profit.

**IV. — Les pèlerinages eucharistiques cantonaux ou régionaux** sont une nouvelle forme de la dévotion eucharistique, et ont été l'objet d'études en de précédents Congrès.

Leur nature, leur utilité, leur facilité relative, ont été exposées; leurs résultats et leurs fruits sont aisés à constater partout où ils ont été mis à exécution.

En quelques pages pleines d'intérêt, **M. l'abbé Guérin**, curé-doyen de Saint-Fulgent, au diocèse de Luçon, qui eut la pieuse initiative d'un pèlerinage eucharistique cantonal, en 1874, expose comment son œuvre a été saintement contagieuse dans le diocèse de Luçon, où neuf fois, depuis cette époque, des pèlerinages analogues ont eu lieu.

Le diocèse de Nantes, limitrophe de celui de Luçon et émule de sa foi, ne tarda pas à s'engager dans cette même voie. De 1884 à 1892, six pèlerinages régionaux ont rendu à l'Eucharistie un solennel hommage.

Cambrai et Arras, au nord de la France, depuis 1890, offrent chaque année le même exemple édifiant, et le dernier pèlerinage d'Armentières, le 2 juillet 1893, a réuni plus de 80,000 fidèles autour d'un splendide reposoir qui n'était autre qu'un char monumental traîné par neuf chevaux, char de triomphe du Christ-Roi traversant en vainqueur les foules prosternées et attendries.

Ce sont des exemples à suivre.

**M<sup>re</sup> Péchenard** rappelle qu'au diocèse de Reims, l'an

dernier, 1893, à Matton (Ardennes), en des conditions infiniment plus modestes, assurément, un pèlerinage cantonal a été organisé et a merveilleusement réussi.

**M. l'abbé Garnier** affirme que ces pèlerinages régionaux seraient un moyen puissant de rendre au peuple ses fêtes d'autrefois.

Le **R. P. Tesnière**, examinant les moyens pratiques d'en ramener l'usage, propose d'instituer, à l'usage des Prières des Quarante Heures, là où elles ont lieu, des solennités régionales.

Un **prêtre de Belgique** captive l'attention de la Réunion sacerdotale par le récit d'un pèlerinage eucharistique dont il a été témoin, et qui a été, à la fois, très édifiant et très profitable à toute la région.

Un vœu s'impose comme conclusion : *celui de voir les pèlerinages cantonaux ou régionaux se multiplier, grâce au zèle eucharistique de MM. les Curés, qui en saisiront les occasions opportunes.*

**V.** — Un dernier mot sur l'*Enseignement du plain-chant*. — Il trouve sa place dans l'examen de cette question insérée au programme : *Personnel des églises ; chantres paroissiaux.*

Dans un mémoire que le temps ne permet pas de lire ni de discuter, **M. Sabouret**, aumônier des religieuses Norbertines du Mesnil-Saint-Denis (Seine-et-Oise), établit ces faits, malheureusement d'une évidence regrettable : Dans un grand nombre de paroisses rurales, il n'y a plus d'offices chantés le dimanche, parce que les chantres font défaut. La pénurie des chantres commence aussi à se faire sentir dans les paroisses des villes. Les cérémonies du culte en souffrent : les messes manquent de solennité, et les populations désertent l'église. Les hommages envers le Très Saint Sacrement ne peuvent qu'être amoindris, et c'est toute la Religion qui en pâtit...

**M.** le Rapporteur indique comme remèdes : l'enseignement du plain-chant dans les écoles, là où l'instituteur libre peut s'en occuper ; l'intervention directe de **M.** le Curé, dans des

cours spéciaux, le jeudi, ou en dehors des classes, quand il ne rencontre pas d'auxiliaires ; et pour cela, l'enseignement dans les petits et grands Séminaires du plain-chant liturgique, en des conditions qui permettent aux clercs, futurs prêtres, d'acquérir une science suffisante pour pouvoir, à leur tour, former des disciples qui assureront la célébration convenable des offices paroissiaux.

La Réunion sacerdotale, unanime sur ces principes, et laissant à toutes les initiatives le droit et les moyens de les réduire en pratique, émet le vœu : *Que le culte catholique ne risque point d'être entravé par suite de la pénurie de chantres et de l'ignorance du chant sacré, et que l'étude du plain-chant soit mise en honneur dans les Séminaires et dans les Paroisses.*

La séance est levée à 11 heures 55 minutes, après la prière d'usage.





# SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

*à deux heures*

---

## TROISIÈME SECTION

L'Orient et l'Eucharistie

---

### PROCÈS-VERBAL

Le programme ne portait pas de réunion pour deux heures, mais l'abondance des travaux à étudier et l'intérêt particulier qui s'attache aux choses d'Orient engagèrent les congressistes à tenir séance.

La salle est remplie comme de coutume, et l'attitude de l'auditoire témoigne que tous veulent entendre jusqu'au bout les communications qui ont trait aux Églises orientales.

La séance est ouverte sous la présidence du Cardinal LANGÉNIEUX, assisté de son cortège habituel d'Évêques et de Prélats.

M<sup>sr</sup> BOUVIER, évêque de Tarentaise, et le vicaire apostolique de Tanganika (Afrique), M<sup>sr</sup> LECHAPTOIS, des Pères Blancs, prennent place au Bureau, occupé déjà par le P. CHARMETANT, qui dirige les travaux, et par ses assesseurs et secrétaires de la veille.

La parole est à M<sup>sr</sup> Renou, évêque d'Amiens. Après avoir payé un tribut d'hommage à l'assemblée, Sa Grandeur fait au Congrès cette curieuse communication : « Dans une tournée de confirmation, il remarqua, dans le cortège, un individu vêtu d'une dalmatique et porteur de deux clochettes, qu'il sonnait en cadence. On lui apprit que c'était le dernier reste d'une Confrérie du Saint-Sacrement ; cet homme était le *Clochetteur*, chargé de prévenir les malades pour la réception des

derniers sacrements, et les vivants pour la prière en faveur des défunts. »

M<sup>sr</sup> l'Évêque d'Amiens conclut en souhaitant le rétablissement de semblables confréries, qui seraient le contre-poids de la secte des solidaires.

L'Assemblée ratifie pleinement ce vœu ; et *Son Ém. le cardinal Langénieux* remercie le Prélat de cette édifiante communication.

M. le Président donne ensuite la parole au *R. P. Michel*, des Pères Blancs, qui achève la lecture de son Rapport sur la situation actuelle des Églises unies d'Orient en face du schisme et du protestantisme.

Rien de plus net et de plus consolant que les conclusions du Révérend Père ; elles reçoivent l'adhésion de tout l'auditoire, comme en témoignent les vifs applaudissements qui suivent sa lecture.

Le *R. P. Lagrange*, prieur du couvent dominicain de Saint-Étienne de Jérusalem, dont le zèle, les travaux et les découvertes sont si justement appréciés, commente, par le témoignage de sa propre expérience, l'exposé si lumineux présenté par le R. P. Michel.

« Oui, dit-il, l'influence du protestantisme est grande, elle est redoutable en Orient. Et comment la combattre ? De deux manières : par des *Conférences* où la vérité catholique sera nettement exposée, avec tous les arguments de l'exégèse moderne, confirmés par tous les monuments traditionnels fournis par une connaissance plus approfondie de l'Orient ; et puis par une *Revue* savante, qui tiendra tête, et victorieusement, à la propagande protestante. Il existe déjà plusieurs *Revues* de ce genre : il les faut encourager, soutenir et propager.

« L'Orient, Messieurs, vous le rendra... Il mettra en vos mains de nouvelles preuves de la vérité de notre Révélation, de nouveaux témoignages saisissants et palpables de la vérité du Catholicisme. Déjà il vous le rend en priant pour la France, qu'il ne sépare jamais du nom chrétien et catholique ; en priant pour qu'elle retrouve la liberté de sa foi, de son culte et de ses processions eucharistiques. » (*Applaudissements.*)

Le **R. P. Ignace**, des Augustins de l'Assomption, lit un exposé liturgique du savant P. Edmond Bouvy sur l'*Orient et l'Eucharistie*. L'érudit Assomptionniste, si profondément versé dans la connaissance de son sujet, captive l'attention du Congrès. Ce n'est pas une froide analyse de ce beau Rapport qu'il faut lire, c'est le Mémoire tout entier qui est à étudier.

L'auditoire accueille avec des applaudissements sympathiques la péroration, saisissante d'actualité et pleine de leçons, du vénérable correspondant de notre Congrès. Son Rapport était écrit de Constantinople, au moment du tremblement de terre dont il fait, au passage, une peinture émue.

**M<sup>re</sup> Pisani**, prélat de la Maison de Sa Sainteté et professeur à l'Institut catholique de Paris, donne le résumé d'un cours qu'il a fait à l'Institut sur les *Églises chaldéenne et nestorienne*, la première unie, la seconde non unie.

Cette étude, d'une savante érudition, jette un nouveau jour sur ces Églises lointaines de l'Orient et de l'Inde, généralement fort peu connues.

Enfin, le **R. P. Charmetant** termine la lecture commencée hier de son Mémoire. Il fait l'historique des Séminaires orientaux et rappelle la lettre encyclique de Sa Sainteté Léon XIII, pour la création de Séminaires indigènes dans les Indes, pour la formation d'auxiliaires aux missionnaires surchargés par un ministère laborieux et très étendu. Les mêmes principes et les mêmes conclusions s'appliquent à l'Orient. Le prêtre indigène connaît mieux les usages, la langue, les traditions de son pays; il aura une action plus immédiate sur ses compatriotes pour les convertir, et, en Orient, pour les ramener à l'union.

On ne pouvait mieux conclure cette Étude si approfondie, qui exprime des vues si conformes à celles de Léon XIII.

La séance est levée à 4 h. 30.

---

# LES ÉGLISES ORIENTALES

## *Traditions et liturgies eucharistiques*

Par le P. Edmond BOUVY, des Augustins de l'Assomption.

---

ÉMINENCE,  
MESSEIGNEURS,  
MESSIEURS,

Il n'y eut jamais école ou université d'Occident, depuis Alcuin et Charlemagne, comparables à nos réunions eucharistiques de Jérusalem. D'illustres Evêques, Grecs, Syriens, Arméniens, s'étaient faits nos maîtres ; le fleuve des saintes traditions coulait de leurs lèvres ; un Légat du Saint-Siège, prince de l'Eglise romaine et Primat des Gaules, nous avait été donné comme recteur magnifique, et l'imposante figure de Léon XIII, le Pontife de la science sacrée, était là devant nous, dans sa sainte auréole. Vraiment, tout ce qui nous entourait était lumière, et il aurait fallu nous faire violence, à nous, heureux disciples d'Occident, pour nous tirer de notre délicieux et fructueux silence.

Mais il est juste qu'aujourd'hui les écoliers prennent à leur tour la parole pour exprimer leur reconnaissance et leur admiration.

I. — Depuis plusieurs siècles, Messieurs, l'Orient chrétien et l'Occident catholique se regardaient de loin, comme étrangers l'un à l'autre. Dans cette révolution littéraire que l'on a appelé une Renaissance, tandis que

les vieux poètes et les brillants orateurs de la Grèce païenne faisaient bruyamment la conquête intellectuelle du monde occidental, plusieurs des Pères de l'Église grecque, ceux qui ne semblaient pas avoir trop dégénéré de l'élégance attique, obtinrent une part modeste dans cette faveur nouvelle. Il fut permis, sans passer pour un barbare, de vanter saint Jean Chrysostôme, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et quelques autres. Peu à peu, les bibliothèques des Pères s'étendirent jusqu'aux grandes proportions que vous connaissez tous. Ces doctes collections trouvèrent même quelques rares lecteurs, dont on vantait publiquement la prodigieuse érudition et l'héroïque courage, et l'on crut ainsi avoir rendu pleine justice à la littérature chrétienne d'Orient. Cependant, les documents liturgiques, les plus précieux sans doute de la sainte Tradition, restaient ignorés et enfouis dans les vieux parchemins. Lorsque l'imprimerie daigna s'en occuper, ils ne virent le jour que pour l'usage quotidien des églises et des monastères, et combien d'entre nous, il y a dix-huit mois, ignoraient l'existence de la liturgie de saint Jacques, et de la liturgie de saint Marc, et des trois liturgies byzantines ! Or, si le sacrement de l'Eucharistie est le sacrement de l'Unité, la connaissance des formulaires eucharistiques des églises n'est-elle pas la plus nécessaire des connaissances, à quiconque veut travailler pour l'Unité ? Là, dans ces textes liturgiques de tout pays, de toute langue et de tout temps, la foi à la présence réelle, le dogme de la transsubstantiation, le culte du divin sacrement apparaissent toujours identiques ; et le plus sublime de nos mystères, le plus inaccessible à la raison, le plus contredit par les sens et par les esprits qui ne croient qu'aux choses sensibles, est précisément aussi le mys-

rière le plus rigoureusement et le plus authentiquement établi, non seulement par des textes évangéliques et les épîtres du grand apôtre, mais par ces documents variés, multiples, très différents de forme, de style et d'ordonnance, assez semblables pourtant, pour qu'on puisse leur assigner une commune origine, et surtout unanimes dans l'affirmation précise et répétée, dans la proclamation publique et solennelle du mystère eucharistique.

Car, ce qui doit nous frapper, ce n'est pas seulement la parole du prêtre, répétant la parole du Christ : c'est la voix des multitudes qui s'écrient : *Amen* ! Il est ainsi, il est ainsi.

Le voilà, le cri de l'unité, ce vieux mot hébraïque, si souvent prononcé par le Seigneur dans ses plus solennels enseignements, tant de fois répété par Israël au pied du Sinaï et dans le parvis du temple de Salomon, le premier et le dernier mot des oracles de l'Apocalypse, l'adieu des martyrs quand ils passaient de la terre au ciel, de l'Église des combats à l'Église des triomphes ! Il est à toutes les pages de nos saintes liturgies ; et sur les bords du Nil, tandis que les Pharaons frémissaient dans leurs tombeaux, l'Égypte chrétienne répétait jusqu'à dix fois pendant la Consécration : *Amen. Amen* ! Ceci est le Corps du Christ ! *Amen*. Ceci est le calice du Sang du Christ ! *Amen*. Telle est la parole des prêtres, des pontifes, des églises, la réponse des peuples et des siècles.

Ces liturgies, précieux monuments de l'unité catholique, nous les connaissons désormais, et nous les admirons.

Les illustres Prélats qui en sont les gardiens nous ont introduits dans le sanctuaire. Tantôt, nous les avons vus à l'autel, prononçant les paroles sacrées,

tout entiers à leur œuvre divine, comme Pontifes de la nouvelle alliance, avec leurs gestes grandioses ; tantôt nous les avons entendus commenter ces textes antiques, et nous avons frémi d'une sainte joie, en reconnaissant dans leurs doctrines la pureté de notre foi romaine, dans leurs cœurs et sur leurs lèvres les ardeurs éloquentes des docteurs et des martyrs de la primitive Église.

Cependant, ce n'était là qu'une première initiation, et il nous faut reprendre dans notre Occident ces études commencées sous des maîtres incomparables, mais interrompues trop tôt, pour nous avoir conduits jusqu'à la vraie science.

La vraie science des liturgies d'Orient, la science féconde pour le développement et le progrès de notre théologie latine, pour le succès de la grande œuvre de l'union des Églises, nous ne l'obtiendrons, Messieurs, qu'en nous mettant nous-mêmes au travail, en abordant courageusement ces documents sacrés dont nous avons applaudi à Jérusalem le sens général et reçu avec enthousiasme la première révélation.

Désormais, les vastes horizons nous sont ouverts, mais nous n'en avons encore qu'une vue confuse. Il faut, après avoir embrassé l'ensemble d'un seul coup d'œil, observer avec quelque précision les détails, prendre l'un après l'autre ces documents liturgiques, depuis les textes scripturaires dans leur langue originale, jusqu'aux commentaires du moyen âge byzantin. C'est toute une littérature, toute une poésie à étudier, à approfondir, à goûter, à répandre, à faire passer dans nos recueils de prières. C'est toute une théologie qui n'est pas une contradiction avec la nôtre, mais qui ne lui est pas non plus identique ; car, s'il n'y a pour toute l'Église de Dieu qu'une seule foi, qu'un seul dogme, il

peut y avoir pour l'Orient et pour l'Occident deux théologies très ressemblantes, mais distinctes, comme il convient à deux sœurs immortelles.

**II.** — Les documents liturgiques de l'Orient remontent plus haut que les nôtres. Le premier de tous est ce court passage de l'Évangile de saint Matthieu (xxvi. 26-29), écrit primitivement en syro-chaldéen, où la forme substantielle de la sainte liturgie est fixée pour toujours par les paroles mêmes de l'Institution du Sacrement. Puis viennent la traduction grecque de ce premier Évangile, les textes parallèles de saint Marc et de saint Luc, les enseignements solennels de saint Paul aux Corinthiens, plus explicites encore que les récits évangéliques. A la fin du siècle des Apôtres, le dernier survivant, le disciple bien-aimé, celui qui fit sur le Cœur de Jésus-Christ cette première communion, modèle de toutes les autres, Jean retrouve dans les trésors de sa mémoire, en même temps qu'il reçoit des inspirations du Ciel, toutes les prophéties du Christ sur ce pain vivant qui est sa Chair, sur ce breuvage qui est son Sang, sur ce festin qui est la vie.

Tous ces documents sont en langue grecque : ce sont les expressions grecques qu'il faut presser, comme on presse le raisin mûr, pour en exprimer et pour en savourer toute la sève divine.

En même temps que les Apôtres répandaient à travers le monde leurs livres inspirés, ils versaient aussi à pleins flots l'enseignement oral, les catéchèses ; et lorsqu'ils célébraient les divins mystères, les fidèles, les disciples, les prêtres, les premiers Évêques, rangés autour de ces initiateurs du nouveau sacrifice, attentifs à toutes leurs paroles, à tous leurs mouvements, gra-



vaient dans leur mémoire filiale tous les détails du drame sacré dont ils étaient les témoins et les coopérateurs.

Ainsi se formaient les grandes Traditions liturgiques de Jérusalem et d'Antioche, de Rome et d'Alexandrie. Saint Clément, écrivant aux Corinthiens dans ce beau style romain dont les Papes ont conservé le secret, saint Ignace d'Antioche remplissant le monde de ce *mystère de clameur* dont il était le martyr, saint Justin de Naplouse, dans sa première apologie, l'auteur inconnu de la *Doctrine des Douze Apôtres*, nous ont laissé, toujours en grec, des renseignements sur la liturgie primitive. Laissez-moi vous citer une phrase de ce dernier livre, dont l'unique manuscrit, découvert il y a quelques années par un savant prélat, dans la bibliothèque hiérosolymitaine de Constantinople, se trouve maintenant à Jérusalem même, dans la bibliothèque patriarcale du Saint-Sépulcre. Là, nos frères séparés peuvent lire, et lisent sans doute avec une sainte émotion, cette prière, ce cri des premiers siècles : « Souviens-toi, Seigneur, de délivrer ton Église de tout mal, et de lui donner la perfection de ton amour. *Rassemble-la des quatre vents du Ciel*, cette Église sanctifiée, pour le royaume que tu lui as préparé toi-même, car à toi est la puissance et la gloire dans les siècles ! Amen. »

Sa Béatitude M<sup>re</sup> Piavi nous a parlé l'an dernier avec l'autorité de la science et de la dignité patriarcale de l'antique liturgie de saint Jacques.

Soit par ses caractères intrinsèques, soit par les témoignages des auteurs, elle nous apparaît dans son ensemble comme le plus ancien formulaire eucharistique, non seulement de Jérusalem, mais d'Antioche et de tout l'Orient. Le seul aspect de ses rubriques, ses

leçons scripturaires toutes tirées de l'Ancien Testament, les détails graphiques et les souvenirs fréquents de la sainte Sion et des autres lieux saints, les rapports étroits qui unissent cette liturgie grecque de Palestine aux liturgies des églises monophysites de Syrie, séparées de l'unité depuis le concile de Chalcédoine, une citation de saint Jérôme, un texte du concile *in Trullo* : voilà des preuves d'antiquité dont une juste critique doit se déclarer satisfaite.

Vous le savez, Messieurs, la critique est une science sévère qui appelle à son tribunal tous les documents du passé. Nous sommes exposés peut-être à la considérer comme une ennemie et à nous plaindre de ses rigueurs. Mais ne soyons point pusillanimes : il lui appartient d'affermir les fondements de l'histoire et d'écarter de l'édifice tous les matériaux ruineux. Il est juste et nécessaire qu'elle exerce sa mission sur les documents liturgiques plus impersonnels que les autres, et par là même plus exposés aux interpolations de toute main.

Dans la plupart des éditions de la liturgie de saint Jacques, depuis l'édition de Morel de 1560, on remarquait le mot *ἡμῖν*, employé à deux reprises dans le récit de l'institution du sacrement : « Ayant rendu grâces, béni, sanctifié et rompu le pain, Il nous le donna à nous, ses disciples, *ἡμῖν τοῖς αὐτοῦ μαθηταῖς* », comme si le prêtre et les fidèles étaient vraiment les contemporains du Christ, comme si toute cène eucharistique célébrée au cours des âges était identique à celle du Cénacle dans le temps et dans l'espace. Le sens était beau et sublime : il semblait que Jacques, frère du Seigneur, parlât encore lui-même, et restât dans Jérusalem le prêtre unique et l'évêque immortel. Mais la critique fut dans son droit lorsqu'elle remarqua que la liturgie syrienne de saint

Jacques ne présentait pas la même particularité caractéristique, et lorsqu'elle établit que le texte des éditions ne pouvait s'appuyer sur aucun manuscrit connu, ni sur le Codex de Sainte-Marie de Rossano, ni sur le rouleau de Saint-Sauveur de Messine, ni sur les deux manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris.

La littérature sacramentaire est assez riche pour se contenter de ses monuments authentiques ; elle est assez documentée pour renoncer aussi à certaines pièces apocryphes ou tout au moins douteuses, telles que le fragment attribué à saint Proclus de Constantinople. Un autre commentaire liturgique a été édité par le cardinal Maï, au quatrième volume du *Spicilege*, sous le nom de saint Sophrone de Jérusalem. J'ignore si la critique a déjà jeté les yeux sur ce traité, mais il est facile de prouver que saint Sophrone n'en peut être l'auteur. Ce qui frappe à la première lecture, c'est la complète abdication de toutes les traditions palestiniennes. L'écrivain est un byzantin du moyen âge, qui ne connaît plus que les liturgies régnantes de saint Basile et de saint Jean Chrysostôme, et plusieurs pages de son commentaire se retrouvent textuellement dans une exposition liturgique de Théodore d'Andida, évêque d'Asie-Mineure, au XI<sup>e</sup> ou au XII<sup>e</sup> siècle. Il importe donc de laisser une sage critique faire son œuvre. Ce n'est pas tout profit qu'un document de plus dans la tradition chrétienne. Il vaut mieux n'en avoir qu'un seul, ferme et constant avec lui-même, que trois ou quatre branlants ou contradictoires.

Je n'insisterai pas, Messieurs, sur tant d'admirables formulaires que les premiers siècles ont fait éclore dans les Églises d'Orient : en Égypte, la liturgie grecque de saint Marc, dans laquelle il faudrait sans doute rechercher les traces de la tradition romaine ; à Jérusalem, les

catéchèses de saint Cyrille ; à Antioche, les rites et les formules des *Constitutions apostoliques*, si semblables aux descriptions de saint Justin le Martyr, et dont l'ensemble constitue ce que l'on a appelé la liturgie clémentine ; à Antioche encore, les homélies de saint Jean Chrysostôme, dont les textes, ingénieusement rapprochés les uns des autres, ont permis de reconstituer la liturgie en usage de son temps ; à Césarée de Cappadoce, la liturgie de saint Basile, dont l'authenticité paraît certaine et dont l'influence progressive s'étendit non seulement sur le monde byzantin, mais encore sur l'Égypte et sur l'Arménie.

Il faut mentionner aussi saint Denys l'Aréopagite, décrivant en son style hiératique les sens profonds et cachés du Sacrement. La science historique ne sait qu'une seule chose sur ce génie mystérieux, c'est que l'Église l'a reçu de l'Orient, mais pour nous, histoire ou légende, il nous est toujours doux de penser que l'Orient a envoyé son grand théologien à Rome et à la France, et que ce sublime contemplateur des choses divines, ce maître qui a été commenté en Orient par saint Maxime de Chrysopolis, en Occident par saint Thomas d'Aquin, est bien le même martyr de la colline du Sacré-Cœur, qui repose dans notre monastère et dont l'oriflamme pendant plusieurs siècles nous a servi de drapeau.

**III.** — Explorons tous ces documents glorieux : méditons l'exégèse des textes eucharistiques du Nouveau Testament d'après saint Jean Chrysostôme et saint Cyrille d'Alexandrie, prions avec les saints mélodes, avec saint Romanus, saint Cosmas, saint Jean Damascène, saint Théodore Studite.

Je vous propose là, Messieurs, un travail rémunérateur. Il y a bien quelque charme à étudier les textes d'Homère, de Sophocle ou de Platon ; mais alors même qu'on dépense sa vie en ces travaux profanes, il est rare qu'on y découvre des choses bien nouvelles. C'est là un terrain tant parcouru, qu'il n'y a presque plus de mottes de terre ou de brins d'herbe qui n'ait désormais son étiquette et son numéro d'ordre : il n'en est pas ainsi de notre grande littérature chrétienne. Pour peu que vous ayez le courage d'aborder ces livres, de lire et d'étudier ces cantiques, vous aurez en récompense non seulement les édifications et toutes les pures jouissances intellectuelles, mais encore la consolation sensible qui est propre aux inventeurs. Je ne dis pas que vous ferez tous les huit jours quelque grande découverte, comme celle du cardinal Pitra quand il trouva en saint Romanus le plus admirable poète du moyen âge, mais je vous promets quelques trouvailles plus humbles qui auront aussi leur intérêt pour la science sacrée.

L'année dernière, Sa Béatitudo le vénérable Patriarche des Grecs Melchites nous parlait du cantique de la communion, τῆς θείας μεταλήψεως, inséré dans l'*Horologion*. Ce Canon, sans nom d'auteur, est vraiment pieux, et dans les odes qui le composent, on lit de belles et touchantes prières. Les strophes sont liées entre elles par un acrostiche alphabétique semblable à ceux que l'on trouve dans certains psaumes et dans les *Lamentations* de Jérémie. Seule, la dernière strophe adressée à la Vierge, Θεοτοκίον, semble étrangère à l'acrostiche et commence par la lettre Θ :

Θεὸς σεσωμάτωται,  
Ἐκ τῶν ἀγνῶν αἱμάτων σου  
Ὅθεν πᾶσα ὑμνεῖ σε  
Γενεὰ, δέσποινα.

Dieu a pris chair  
Eu plus pur de ton sang :  
C'est pourquoi toute génération  
Te chante des hymnes, ô Reine.

En récitant cette louange, nous nous rappelons les paroles du docteur angélique :

*Ave, verum corpus natum  
De Maria Virgine,*

et nous admirons dans les deux Églises la sainte association du culte eucharistique et du culte de la Vierge. Mais si nous observons la division régulière des incises rythmiques dans cette strophe finale, nous remarquons bientôt un acrostiche intérieur qui équivaut à une signature, et malgré le silence des livres et le silence des manuscrits, le canon de la communion cesse d'être anonyme ; il nous vient d'un mélode dont l'histoire ne dit rien, mais dont vous saluerez pourtant le nom avec amour : Théognoste, *celui qui connaît Dieu* ou *qui est connu de Dieu* : n'est-ce pas un beau nom de poète ? Je me fais une joie de signaler à l'Orient et à l'Occident cet humble mélode de l'Eucharistie.

La tradition dogmatique de l'Orient ne diffère pas de notre tradition occidentale : nous avons même croyance, mêmes sacrements, même culte ; nous n'avons pas tout à fait la même théologie. Même dans notre Occident latin, sous l'influence immédiate de la Papauté, la coordination scientifique des articles de foi et les conceptions théologiques varient avec les écoles ; à plus forte raison, chez des peuples chrétiens qui ont fait leur éducation intellectuelle loin de nous, avec une langue que nous comprenions peu, tandis qu'ils comprenaient encore moins la nôtre, nous devons nous attendre à rencontrer des divergences de vues qui nous étonneront peut-être, mais qui ont sans doute, dans les desseins de Dieu, de hautes et sublimes raisons.

Notre scholastique, s'inspirant surtout des docteurs

occidentaux, et unissant étroitement la science sacrée à la philosophie aristotélicienne, a fait de la théologie un corps de doctrine incomparable où la logique et la force probante des arguments tiennent du prodige. Dans cette vaste synthèse, tout est proposition, syllogisme, conclusion. Les difficultés sont abordées l'une après l'autre et résolues dans le sens général du système. Aussi, beaucoup d'idées particulières très orthodoxes, énoncées par les Pères des premiers siècles, furent laissées en dehors du monument de la théologie scholastique, comme il arrive au sculpteur de faire tomber sous son ciseau des morceaux de marbre du plus grand prix. Mais il reste permis, et il est nécessaire peut-être, de ramasser maintenant dans le champ de la sainte tradition ces fragments presque oubliés.

Le génie latin a toujours recherché, même dans les choses divines, la netteté et la précision des formules. Dans la théologie sacramentaire, il a distingué la matière et la forme : et pour l'Eucharistie, il a dit : le pain et le vin, voilà la matière ; les paroles de l'Institution, voilà la forme. Aussitôt que cette forme a été appliquée à la matière, le mystère est consommé. Le pain et le vin sont changés instantanément au Corps et au Sang du Christ, et il n'en reste que les espèces ou accidents. Matière, forme, transsubstantiation, permanence des accidents, instantanéité du prodige : voilà les conceptions dominantes de la Théologie latine. Les Grecs ont pu se servir quelquefois de ces mots, surtout du mot transsubstantiation, ou de ses équivalents qui sont comme les mots nécessaires du dogme. Pour saint Jean Chrysostôme, comme pour saint Thomas d'Aquin, les paroles de l'Institution, paroles du Christ lui-même, sont seules capables de réaliser l'ineffable miracle. Mais

en général, les théologiens orientaux ont considéré le mystère du Sacrement sous un autre aspect. La théorie de la matière et de la forme ne les préoccupe pas ; le mode de présence du Christ, et toutes les difficultés d'ordre métaphysique, qui ont tant exercé le génie de nos théologiens, n'ont guère attiré leur attention. Surtout, ils ne paraissent pas avoir jamais insisté sur l'instantanéité du changement de substance. Ils ont pris le drame liturgique dans son ensemble, ils ont fait ressortir la suite harmonieuse et progressive des rites sacrés, tous importants et solennels, depuis la doxologie et le commencement de l'Anaphore jusqu'à la Communion. Il nous semble même, après une étude attentive des textes, qu'ils distinguent dans la présence substantielle du Christ sur l'autel deux phases successives. La vie eucharistique du Sauveur, selon l'analogie de sa vie mortelle, subit une mystérieuse croissance. Après l'Anamnèse, il est d'abord présent et vivant, mais caché, silencieux, inconnu. Par l'Épiclese ou l'Invocation au Saint-Esprit, il reçoit sa mission divine auprès des âmes. C'est le moment de sa Théophanie, de sa manifestation comme Agneau de Dieu et comme Fils bien-aimé du Père, c'est l'heure de son *Ostension*, ἐπίδειξις, de sa gloire, de l'attraction puissante qu'il doit exercer sur le monde.

Cette manière de concevoir l'action du sacrifice est plus mystique que doctrinale ; mais, d'après l'illustre Dominicain Goar, éditeur et docte commentateur de l'*Euologe*, elle ne contredit aucune vérité de foi. Elle résout, en partie du moins, la difficulté de l'Épiclese. Elle explique certaines expressions de saint Denys l'Aréopagite et de saint Basile dans le *Traité du Saint-Esprit* et dans la Liturgie qui porte son nom.



Nous avons la confiance que la piété catholique ne répugnera pas à ces pensées. N'est-il pas bon et doux de croire que notre Sauveur a introduit dans son sacrement, non seulement le mémorial de sa Passion et de mort, mais encore, d'une manière moins immédiate, celui de son enfance et de sa vie cachée, et que l'on peut retrouver à l'autel, avec les souvenirs du Calvaire, ceux de Bethléem, de Nazareth, du Jourdain et du Thabor?

\*  
\* \*

J'écris ces dernières pages sur notre petit promontoire d'Asie, en face de la ville de Constantin. Depuis deux jours, le sol frémit sous nos pas, la terre s'ébranle en longues secousses, les vieux édifices s'écroulent, les coupoles de Sainte-Sophie menacent ruine, la mer abandonne tour à tour et ressaisit violemment ses rivages. On compte déjà des centaines de victimes; un plus grand nombre reste encore enseveli sous les décombres. Les populations effrayées se retirent dans les jardins et passent leurs nuits sous la tente. De toutes parts, c'est la désolation, la terreur et la mort. La prière catholique s'élève vers le ciel pour réclamer miséricorde: à la chapelle, nous chantons nos psaumes et nos litanies; mais, dans ma cellule, j'ai récité l'office particulier que les Grecs possèdent depuis des siècles pour la cessation du fléau. C'est un idiomèle de saint Siméon du Mont-Admirable, c'est un cantique de saint Joseph l'hymnographe, ce sont des oraisons sans nom d'auteur, mais pleines des textes de l'Écriture avec une pieuse exégèse.

Quelles que soient les colères et les menaces du ciel sur Constantinople et sur l'Orient, il me semble qu'un

peuple qui garde ces belles prières et qui, au milieu de ses deuils publics, continue de chanter les cantiques de ses saints, est un peuple qui a encore un avenir et à qui Dieu rendra, tôt ou tard, dans l'unité catholique, la plénitude de la vie et de la lumière !

---

## CHALDÉENS ET NESTORIENS

Par M<sup>re</sup> PISANI, de l'Institut catholique de Paris.

---

**I. —** L'Église chaldéenne doit son origine à l'hérésie de Nestorius, patriarche de Constantinople, qui fut condamné par le concile d'Éphèse en 431.

Cette hérésie reposait sur cette fausse conception qu'il y avait deux personnes en Jésus-Christ : celle du fils de Dieu et celle du fils de Marie ; la Sainte Vierge devait donc recevoir le titre de *Χριστοτόκος* et non de *Θεοτόκος*.

Après sa condamnation, Nestorius rentra dans le couvent d'Antioche, d'où il était sorti trois ans auparavant pour monter sur le siège patriarcal ; mais comme dans sa retraite il persistait à soutenir ses erreurs, il fut exilé à Petra en Arabie en 435, d'où on l'envoya à Éléphantine ; il mourut avant d'y être parvenu.

Le principal défenseur de l'hérésie nestorienne avait été Jean, patriarche d'Antioche, qui, pendant deux ans, protesta contre la décision du concile d'Éphèse ; ce n'est qu'en 433 que Jean adressa une lettre de soumission au Pape saint Sixte. Malheureusement, plusieurs évêques de la province d'Antioche ne suivirent pas l'exemple que leur donnait le patriarche ; ils signèrent en 433, à Anazarbe, une protestation collective dans laquelle ils demandaient au Pape de réformer les décisions des Pères d'Éphèse. L'école d'Édesse demeura le foyer de la nouvelle hérésie.

L'école d'Édesse (Orfa) était au v<sup>e</sup> siècle un centre religieux important, c'est là que venaient s'instruire les clercs des églises de Perse et de Mésopotamie.

Les provinces d'Assyrie et de Chaldée avaient em-

brassé de bonne heure le christianisme ; le siège de Séleucie et Ctésiphon, dont la fondation est attribuée à l'apôtre saint Thaddée, avait d'abord dépendu d'Antioche ; mais les relations hostiles de l'Empire avec la Perse avaient obligé le patriarcat d'Antioche à concéder à l'évêque de Séleucie-Ctésiphon le titre de vicaire général pour les affaires des chrétientés dépendant de la Perse ; dès lors, cet évêque prit le nom de *Catholicos*, titre qui a été improprement rendu par celui de *Patriarche* de Babylone ; on a vu, au contraire, que le titre de *catholicos* supposait une délégation permanente ; le titre de *Patriarche* impliquerait l'autocéphalie, qui n'a jamais été reconnue.

L'École d'Édesse fut fermée en 489 par ordre de l'empereur Zénon ; mais pendant quarante ans le nestorianisme avait été enseigné ouvertement, et cette hérésie avait de nombreux partisans dans les États du roi de Perse. Bar-Somna, métropolitain de Nisibe, était nestorien ; il entraîna dans ses erreurs Babnée, catholicos de Séleucie, et quand celui-ci, voulant se réconcilier avec l'Église, se mit en relations avec Rome, Bar-Somna le dénonça au roi Ferouz-Chah, comme entretenant des relations avec les ennemis de l'État ; une persécution sanglante, où périrent le Catholicos et plusieurs milliers de fidèles, entraîna les chrétiens de Chaldée et d'Assyrie dans le nestorianisme.

L'Église nestorienne de Chaldée fit preuve pendant plusieurs siècles d'une puissance d'expansion remarquable ; ses missionnaires évangélisent le Turkestan, la Tartarie, la Chine et l'Inde.

Les Portugais, en abordant pour la première fois à Socotora, à l'extrémité Sud orientale de l'Afrique, y trouvèrent une chrétienté nestorienne ; il y avait au

Malabar, en 1504, 30,000 familles nestoriennes, et le métropolitain d'Augamalu, relevant de Babylone, avait 200,000 chrétiens dans sa province.

De toutes les chrétientés nestoriennes, celles du Malabar seule n'a pas disparu ; les Jésuites convertirent les Indiens nestoriens, qui rentrèrent en 1599, dans le sein de l'Eglise, en conservant la liturgie syro-chaldéenne ; en 1887, les Uniates ont été séparés des Latins et placés sous la juridiction de deux vicaires apostoliques, celui de Trichoor et celui de Cottayam.

Les Nestoriens de l'Inde qui ne sont pas revenus à l'unité ont adopté les erreurs des Jacobites, ce qui montre que leurs opinions théologiques ne sont pas très arrêtées ; ils ne se rattachent pas d'ailleurs, d'une façon suivie, au patriarcat schismatique syrien ; leur métropolitain réside à Caudenad, et ils sont reconnus et protégés par le gouvernement impérial des Indes.

La Chaldée, conquise par les Arabes, trouva dans les mahométans des maîtres plus bienveillants que ne l'avaient été les derniers Sassanides ; après la fondation de Bagdad par le calife Almanzor, en 760, le catholicos transféra sa résidence dans la nouvelle capitale.

Les Nestoriens n'eurent pas non plus à souffrir d'abord de l'invasion Turko-Mogole de 1258 ; le Khan témoigna beaucoup d'égards au catholicos Makika II, et plusieurs tribus se firent chrétiennes. Mais l'arrivée successive de plusieurs tribus nouvelles modifia la situation ; les guerres civiles, les massacres se succédèrent : de nombreuses communautés nestoriennes furent amenées à embrasser l'islamisme, et petit à petit les chrétiens furent refoulés dans le triangle montagneux qui va de Mossoul aux lacs de Van et d'Ourmiak ; le siège du catholicos, transféré d'abord à Mos-

soul, puis à Maragha, fut enfin établi à Kochaniès, non loin de Djulamerk, dans la partie la plus inaccessible des montagnes du Kurdistan turc.

Le retour des Nestoriens à l'union n'a commencé réellement qu'en 1681, mais avant cette époque nous trouvons la trace de nombreuses tentatives de rapprochement.

Sabarjesu, catholicos en 1225, envoya au Pape Grégoire IX une profession de foi qui fut jugée orthodoxe.

Jaballaha, un de ses successeurs (1281-1317), fit la même démarche auprès de Benoît XI, en 1304.

Timothée, métropolitain de Tarse, ayant juridiction sur l'île de Chypre, rentra dans le sein de l'Église romaine en 1439, à l'instigation des Vénitiens.

En 1551, un schisme qui se produisit dans l'Église chaldéenne favorisa le retour à l'unité d'une partie de la nation. La dignité de catholicos était alors héréditaire ; le catholicos Siméon V étant mort, on reconnut pour son successeur, en vertu du droit d'hérédité, son neveu Bar-Mama, qui prit le nom de Siméon VI. Un parti cependant n'accepta pas le nouveau catholicos, et, renonçant à une coutume dont l'observation avait eu sans doute pour résultat de donner plus d'une fois des chefs indignes de l'Église, on choisit pour catholicos l'abbé de Rabban-Ormuz, Jean Sulaka ou Saïd, et pour justifier cette dérogation à la coutume, on rappela l'antique usage qui soumettait l'élection du catholicos à l'approbation du patriarche qui représentait à Antioche le pontife romain. Il n'y avait plus de patriarche à Antioche, c'est donc à Rome que Jean Sulaka se rendit en 1553. Le 9 mars, le Pape Jules III reçut sa profession de foi, et lui donna la consécration épiscopale.

Rentré dans sa patrie, Sulaka ne tarda pas à être persécuté par les partisans du catholicos Siméon ; il

fut mis à mort en 1555, par ordre du gouvernement musulman de Diarbekir.

Les Chaldéens unis lui donnèrent pour successeur Ebedjesu, qu'il avait lui-même consacré évêque de Djesireh. Ebedjesu envoya un évêque catholique aux Nestoriens de l'Inde. Il alla, comme son prédécesseur, demander sa confirmation au Pape, et il assista à la vingt-cinquième et dernière session du Concile de Trente. Ebedjesu mourut à Seert peu après son retour ; son successeur, Iabalhalla, ne demanda pas sa confirmation au Saint-Siège ; il n'en eut peut-être pas le temps ; peut-être n'en eut-il pas le moyen ; le parti nestorien avait repris l'influence, et les relations avec Rome devenaient difficiles, sinon impossibles. Siméon VII, Deuha, évêque de Gelie, devint catholicos des Chaldéens catholiques en 1582 ; il dut transférer sa résidence à Ourmiah, en Perse, à l'abri des persécutions des Turcs ; il envoya sa profession de foi à Grégoire XIII, et reçut le pallium des mains de l'évêque de Sidon, envoyé par le Pape pour visiter les chrétiens orientales. Siméon VII fit le voyage de Rome, au retour duquel il mourut à Tripoli de Syrie.

Après lui viennent Siméon VIII, Siméon IX, Siméon X, Siméon XI, Siméon XII, qui tous paraissent avoir été en communion avec Rome ; ils ont résidé en Perse, à Ourmiah, ou à Husarbe (Chosrova) dans le district de Salmas. Siméon IX, dans une lettre à Innocent X, évalue à 200,000 le nombre des fidèles unis à Rome ; Siméon XI adresse en 1653 une profession de foi à Alexandre VII ; Siméon XII à Clément X en 1670.

Dans la lettre de Siméon XII on relève quelques récriminations : il demande que les Brefs de Sa Sainteté soient rédigés en harmonie avec les canons synodaux,

les ordinations et les rites de l'Église chaldéenne ; il exprime le désir que ces rites soient **maintenus dans leur intégrité primitive**, « **sans addition, ni diminution, ni changement**, de peur qu'il n'en résulte la **confusion dans le Corps du Christ** ».

Quel était le sens vrai de ces doléances, quelle en était la cause, quelles suites y furent données, on l'ignore. Mais on constate qu'à partir de 1670, toutes relations cessèrent entre Rome et les évêques chaldéens d'Ourmiah. En 1770, un successeur des Siméon écrit à Clément XIV une lettre où il manifeste l'intention de s'unir, mais cette intention ne paraît pas avoir été réalisée.

Ce sont les successeurs de ces évêques d'Ourmiah qui se sont transportés à Kotchaniès, près Djulamerk ; ils ont pris le titre de patriarches, portent toujours le nom de Siméon (Mar-Shemon), et leur autorité est reconnue maintenant par tous les Nestoriens.

Une autre série de Patriarches nestoriens se continuait pendant ce temps dans la vallée du Tigre.

Siméon VI, le compétiteur de Jean Sulaka, fut remplacé par Elias V, qui reçut l'évêque de Sidon, envoyé pontifical, et lui remit une profession de foi qu'il déclara catholique, mais que Sixte V rejeta comme entachée de nestorianisme. Il mourut en 1591, et son successeur, Elias VI, envoya à Rome une nouvelle profession de foi qui fut jugée orthodoxe. Les actes du Synode tenu à Diarbékir, en 1615, et la profession de foi d'Elias VII, mort en 1660, furent approuvés à Rome. Mais Elias VIII (1660-1700) se sépara de nouveau de Rome, et ses successeurs imitèrent son exemple jusqu'en 1775.

Une partie des Chaldéens étant restée attachée à l'Église Romaine, il fallait leur donner un chef, c'est ce que fit Innocent XI le 20 mai 1681, en établissant le



patriarcat des Chaldéens unis. Joseph I<sup>er</sup> fut créé patriarche de Babylone, titulaire du siège de Bagdad ou Séleucie-Ctésiphon, et fixa sa résidence à Diarbékir. Le patriarche se démit de sa charge en 1695 et se retira à Rome, où il mourut ; le patriarcat se transmit pendant tout le xvm<sup>e</sup> siècle dans la famille Denha, où il était héréditaire, selon la coutume ci-dessus mentionnée des Chaldéens. Joseph II, Joseph III, Joseph IV, Joseph V, Joseph VI restèrent unis au Saint-Siège.

Rome envoya à Mossoul des missionnaires latins : des Capucins en 1725, des Dominicains en 1750, et grâce à leurs efforts, toute trace de nestorianisme avait complètement disparu à Mossoul à la fin du xvm<sup>e</sup> siècle. Le métropolitain nestorien de Mossoul, Mar-Hanna, neveu et successeur désigné du patriarche nestorien Elias, était revenu à l'union en 1781.

À la mort de Joseph VI, patriarche catholique de Babylonne, en résidence à Diarbékir, la Congrégation des Rites décida qu'il n'y avait plus lieu de conserver deux patriarcats des Chaldéens. Léon XII confirma ce décret et Pie VIII le mit à exécution le 5 juillet 1830, en préconisant le métropolitain Mar-Hanna, élu patriarche de tous les Chaldéens. Le nouveau patriarche résida à Bagdad, où il mourut en 1838 ; l'élection lui donna pour successeur Isaïe de Yacoub, qui résida à Chosrova, en Perse, et donna sa démission en 1845. En 1846, on appela au siège patriarcal l'archevêque d'Amadia, M<sup>sr</sup> Joseph Audu, qui, préconisé en 1848, mourut en 1878 ; ce long pontificat, qui a vu l'établissement des Dominicains français à Mossoul en 1855, fut traversé par de grandes crises ; le schisme arménien eut son contre-coup dans les autres Églises orientales, mais, un moment égaré, M<sup>sr</sup> Audu se soumit avec

humilité, et sa soumission permit la création des deux évêchés institués aux Indes pour les Chaldéens du Malabar. Le patriarche actuel, M<sup>re</sup> Pierre-Élie Abohonau, était évêque de Djezireh avant d'être appelé à occuper le siège patriarcal ; il a été préconisé le 20 février 1879.

**II.** — Avant de passer à l'étude de la hiérarchie épiscopale des Chaldéens, il n'est pas inutile de faire remarquer que le Patriarche chaldéen est maintenant chef civil et religieux de sa *nation* (en turc *mileti*), et qu'en cette qualité il est admis par les autorités ottomanes à représenter ses coreligionnaires. Sa situation présente se trouve donc régie d'après les principes qui ont dicté le Concordat signé le 21 octobre 1844, sous les auspices de la France, entre la Porte et le patriarche arménien catholique.

Le *bérat* ou diplôme d'investiture que le patriarche reçoit du gouvernement ottoman lui attribue l'autorité et les privilèges de chef de communauté. Les évêques, chefs de diocèses, sont également reconnus officiellement et siègent dans le conseil administratif du vilayet ou du *saudjack* où ils résident ; les chrétiens de ces communautés sont appelés comme les autres à faire partie des conseils municipaux, des tribunaux de première instance et des tribunaux de commerce.

La hiérarchie épiscopale chaldéenne est constituée par deux archevêchés et dix évêchés, situés, les archevêchés à Diarbékir et à Kerkouk, les évêchés à Akra, Amadia, Djezireh, Mardin, Mossoul, Ourmiah, Salmas, Seert, Senna et Zakho (1). Le diocèse de Mossoul est

(1) Ces indications, prises textuellement dans la *Gerarchia catholica*, ne concordent pas avec celles que donne le P. Michel, qui s'en est rapporté aux indications erronées de Werner dans l'*Orbis terrarum catholicus*.

administré par le Patriarche qui y réside ; Bagdad, Van et Alep sont administrés par des vicaires patriarchaux.

Les diocèses de Mossoul, Kerkouk, Akra et Zakho sont dans le vilayet de Mossoul ; ceux de Diarbékir, Mardin et Djézireh dans celui de Diarbékir ; celui de Seert dans le vilayet de Bittlis ; celui d'Amadia dans le vilayet de Van ; ceux de Salmas, Ourmiah et Senna en Perse. Il y a deux agglomérations principales de Chaldéens ; la première, dans la vallée du Tigre de Diarbékir à Mossoul, comprend huit diocèses.

1° A *Diarbékir*, les Chaldéens sont concentrés dans le caza ou district de Diarbékir, et sont au nombre de 1,600.

2° et 3° dans le Sandjak de *Mardin* (vilayet de Diarbékir), les cazas de Mardins (3,080) Avinie (3,590) et Nisibiu (2,000) constituent le diocèse de Mardin (8,670 âmes) ; les cazas de Djésireh (2,150) et Midiat (4,000) le diocèse de Djésireh (6,150).

4° Le caza de Seert (Tigranocerte), au sud du vilayet de Bittlis, forme le diocèse de Seert, avec 2,600 âmes.

5° Le diocèse de Amadia comprend 5,000 fidèles qui habitent dans le Sandjakat d'Hekkiari, les cazas limitrophes des diocèses de Djézireh et de Zakho.

6°, 7° et 8°. Dans le nord du vilayet de Mossoul, 6,500 catholiques constituent la population des diocèses de Zakho (5,450) et d'Akia ; Akia 500, Zibar 550 ; 10,000 habitent Mossoul et le caza dont cette ville est le chef-lieu. Il y a donc une population chaldéenne catholique de plus de 40,000 âmes formant l'agglomération centrale ; il faut y joindre les 12,000 catholiques des trois diocèses de Perse, les chrétientés de Van, au nord (1,000) le diocèse de Kerkouk, au sud-est de Mossoul (1,500), sur le grand Zab, la chrétienté de Bagdad (1,600), de Bassorah (1,300), 500 Chaldéens de Sulemanieh dépendant du dio-

cèse de Senna ou Perse ; celles de Jérusalem, de Constantinople, insignifiantes quant au nombre, et surtout celle d'Alep (17,865) et nous arrivons bien près du nombre de 80,000 (1). Ces renseignements, s'ils ne sont d'une exactitude absolue, semblent plutôt en-dessous de la vérité ; en tout cas, les retours à l'unité sont nombreux ; en 1850, le nombre de Chaldéens catholiques était évalué à 30 ou 35,000, en 1870 à 50,000 ; il y a donc un progrès rapide à constater et un nouvel accroissement à prévoir.

**III.** — Les Nestoriens, à part un groupe important qui réside à Alep, sont concentrés dans les montagnes du Kurdistan, où ils forment une masse compacte de 100 à 110,000 âmes ; 15,000 habitent en Perse, dans les montagnes qui s'étendent de la frontière au lac d'Ourmiah, quelques milliers sont établis dans les grandes villes, en Perse à Ispahan, en Russie à Tiflis, en Turquie à Van ; mais la masse de la nation se renferme dans le Sandjak d'Hekkiari, au sud du vilayet de Van, où ils forment un tiers de la population totale (92,000). Les mahométans sont au nombre de 180,000, dont 160,000 Kurdes à peu près indépendants, qui, brigands et pasteurs, vivent aux dépens des populations voisines ; Bedri-Khan-Bey massacra 10,000 chrétiens dans le courant de la seule année 1843, et tint tête pendant quatre ans aux armées turques envoyées pour le soumettre ; il fut pris en 1847 et interné à Candie, où il est mort en 1890 ; Abdallah-Khan renouvela ses exploits en 1881 à la tête d'une bande de soldats Kurdes licenciés

(1) Le P. Michel donne d'après Werner 33,000 (*L'Orient et Rome*, p. 15) ; ce chiffre ne me paraît pas exact.

après la guerre russo-turque; il renvoyait les officiers et soldats réguliers qu'il avait fait prisonniers après leur avoir fait couper le nez et les oreilles; pris en 1884, il fut exilé à la Mecque.

40,000 Nestoriens dits *rayas* vivent en contact avec ces tribus féroces, dont ils subissent avec résignation les vexations continuelles.

Mais 50,000 autres Nestoriens concentrés dans les trois cazas de Djulamerk, Tchal et Ouramar, se sont maintenus dans un état d'indépendance reconnu par les Turcs et prennent le titre de Nestoriens *autonomes*. Divisés en cinq tribus, ils forment deux confédérations de force égale, dont les territoires sont enclavés les uns dans les autres; des alliances avec les tribus Kurdes sont contractées de part et d'autre, en vue d'une rupture toujours probable entre ces peuplades belliqueuses.

Le chef de la nation est le Patriarche, successeur du catholikos Siméon d'Ourmiah. Il habite Kotchaniès, à 13 kilomètres au nord de Djulamerk, dans une vallée entourée de monts escarpés, sur le territoire de la tribu de Dez, dont les hommes ont le privilège de former la garde du Patriarche.

Comme tous les Patriarches orientaux, celui de Djulamerk reçoit de la Porte un bérat d'investiture.

La dignité patriarcale est héréditaire dans la famille des Maina depuis plusieurs siècles; d'autres familles sont en possession des évêchés, de sorte que chez les Nestoriens, tous les chefs religieux tiennent leur droit du sang; ils se succèdent de neveux en neveux, car ils observent le célibat (1).

(1) Pareille coutume a réglé pendant des siècles la succession des évêques ou Vladika du Montenegro.

La condition principale, indispensable, pour arriver au patriarcat, est de n'avoir jamais goûté de viande. Les femmes dont les enfants peuvent être appelés à cette dignité s'abstiennent elles-mêmes de viande pendant tout le temps de leur grossesse et de l'allaitement.

L'ignorance du clergé est complète : savoir lire le syriaque passe pour le dernier mot de la science ; les Nestoriens n'ont pas d'écoles : pour eux, toute instruction, tout progrès sont inutiles, et leur misère profonde ne les défend même pas contre les convoitises de leurs voisins. Qu'arriverait-il si une civilisation un peu moins grossière développait chez eux la fortune et le désir du bien-être ?

En résumé, nous devons constater que la nation chaldéenne, longtemps schismatique, tend à se rapprocher de l'Église Romaine. Des deux fractions qui la constituent aujourd'hui, la plus nombreuse n'est pas encore celle qui est revenue à l'unité ; mais tandis que les schismatiques nestoriens s'abandonnent à l'ignorance, les Chaldéens catholiques, soutenus par l'action zélée et prudente des missionnaires latins, gagnent chaque jour du terrain ; il n'est donc pas impossible de prévoir qu'à un jour prochain peut-être, un nouvel effort viendra triompher des résistances des derniers partisans de l'erreur nestorienne, et que, réunis en une seule Église, tous les Chaldéens ne formeront plus qu'un seul troupeau sous un seul Pasteur.

---

# ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

---

## PROCÈS-VERBAL

La réunion est ouverte à 4 h. 40, sous la présidence de SON ÉM. LE CARDINAL LANGÉNIEUX, devant une très nombreuse assistance.

Tous ont compris que l'heure était solennelle, que nous touchions aux conclusions des longs travaux de ces trois jours si bien remplis. Et qui donc voudrait être privé de cette vive lumière qui va jaillir au nouveau Cénacle, de ces résolutions définitives qui resteront comme un souvenir du Congrès de Reims et traceront les routes de l'avenir?...

La pensée qui inspira nos Congrès catholiques est aussi ancienne que l'Église. Toujours les Evêques se sont plu à réunir autour d'eux leurs prêtres, leurs clercs et même des laïques, afin qu'à certains moments tous puissent se livrer avec plus de zèle à la prière et à l'étude des graves questions intéressant les âmes. C'est même ainsi que se définissent les conciles, dans leur acception la plus large. Le Congrès de Reims a suivi de point en point cet utile programme. Non seulement on y a prié, on s'y est édifié, on a ménagé à l'Eucharistie de splendides triomphes, mais on a travaillé avec une intelligence et avec une énergie tout apostoliques à l'étude des grands problèmes dont la solution est confiée à la main et au cœur de l'Église catholique.

Sous ce dernier rapport, l'attente est vive. Pour la première fois, dans les Congrès eucharistiques, une place va être faite aux *Études sociales*, et une importante délégation des *Œuvres ouvrières* de Reims a pu suspendre le travail et assister à cette Séance de clôture, où l'on sait que l'on parlera de Jésus-Christ et de son *Eucharistie* comme *remède social* à la crise violente qui agite la France et le monde.

Deux questions préoccupaient surtout les Congressistes de Reims, et ont fait spécialement l'objet de leurs travaux pendant cette dernière journée. Là-bas, au delà des mers, nous avons des frères séparés, que le schisme a éloignés de Rome et du Christ, et que nous voudrions voir revenir à l'unique bercail. Plus près de nous, hélas ! il y a beaucoup d'autres schismatiques, qui, par suite de leur ignorance et de leur faiblesse, se séparent, s'éloignent, s'isolent du Dieu de leur première communion. Avant tout, il faut connaître le champ de bataille où l'on doit combattre, et les moyens que l'on peut employer pour obtenir la victoire. C'est à faire naître et à propager ces saintes industries du zèle apostolique, que le Congrès a surtout employé ses dernières sessions. Sur ce terrain, il ne pouvait s'égarer, guidé, comme il l'était, par l'homme qui, plus que personne autre, si l'on excepte Léon XIII, a examiné et approfondi ces difficiles questions. Le cardinal Langénieux n'a-t-il pas, en effet, présidé le pèlerinage des ouvriers à Rome et le Congrès de Jérusalem ?

Il nous suffira donc de citer ici les Rapports qui ont été lus dans la dernière Séance de cette mémorable journée.

Mais avant de donner la parole aux écrivains rapporteurs, **M<sup>gr</sup> Doutreloux**, évêque de Liège, se lève et fait part des nombreuses adhésions des Evêques français et étrangers au Congrès eucharistique de Reims (1).

Dans la séance précédente, on nous a fait connaître la situation des Eglises orientales, leurs besoins, et les moyens de leur venir en aide.

Plus près de nous, dans notre Europe, il existe une grande nation demeurée religieuse et chrétienne, mais malheureusement séparée de Rome par un schisme séculaire. Les événements l'ont, il est vrai, rapprochée du Pape et de la France ; ils ont ouvert la voie à des espérances magnifiques ; aussi l'univers a maintenant les yeux fixés sur la Russie.

(1) Nous avons reproduit dans leurs formules, aux *Documents préliminaires*, ces *adhésions*, dont quelques-unes sont en effet des documents pleins d'intérêt, et qui méritent d'être lus et conservés.



C'est de cette nation que va nous entretenir le **R. P. Tondini de Quarenghi**, religieux barnabite, un vrai savant, qui connaît la Russie et qui l'aime.

Il a pris pour sujet de son Rapport : *L'Eucharistie dans le retour de l'Église schismatique russe à l'unité catholique*. C'est une étude très intéressante sur les points qui séparent l'Église gréco-russe de l'Église latine, et les difficultés à vaincre pour arriver à l'union.

Mais ces difficultés n'enlèvent point au R. P. Tondini la confiance ni l'espoir, et les applaudissements de l'auditoire montrent au Rapporteur que ses espérances sont partagées.

C'est l'heure maintenant de parler *au peuple* de l'Eucharistie et de ce qu'il peut en attendre.

**M. l'abbé Camu**, vicaire de Notre-Dame de Reims, lit un Rapport composé par **M. l'abbé Baye**, le vénéré curé-doyen de Saint-Remi, sur l'*Action de l'Eucharistie dans les Œuvres sociales ouvrières*. Cette action est décisive ; c'est l'Eucharistie qui fait les hommes d'œuvres et les apôtres ; l'Eucharistie est la source de lumière qui dissipe les préjugés et les nuages que font naître les passions.

Dans ce remarquable Rapport, M. le Curé de Saint-Remi passe successivement en revue toutes les *Œuvres ouvrières et sociales* que les besoins de notre temps ont fait éclore, et il nous montre l'Eucharistie à sa vraie place, partout répandant sa lumière et sa vivifiante chaleur, partout produisant de merveilleux résultats : l'Eucharistie et l'Usine ; — l'Eucharistie dans les Cercles catholiques et dans la Confrérie de Notre-Dame de l'Usine ; — l'Eucharistie et les Cercles chrétiens d'Études sociales ; — autant de chapitres pleins d'intérêt, qui sont à méditer.

Comme le Rapporteur parle avec connaissance de cause, et aussi avec cœur, de ces travailleurs, de ces hommes auparavant éloignés de la religion, et qui, désabusés des sectes, se sont adressés à l'Église, pour lui demander ce que celles-ci ne pouvaient leur donner : la vérité

Il semblait que ces hommes devaient être les derniers à comprendre l'Eucharistie. Il n'en a rien été, et ces ouvriers,

à l'esprit droit, au courage éprouvé, ont été des amis de l'Eucharistie; témoins ces adorations nocturnes à Igny, cette escorte de huit ouvriers accompagnant le saint Viatique, que le prêtre portait à l'un de leurs camarades agonisant, etc.

« Allons, dit-il en terminant, allons au Tabernacle pour y chercher la force, et, à l'exemple de Jeanne d'Arc, bouter nos ennemis dehors. » (*Marques très vives de satisfaction et applaudissements répétés.*)

Nous avons entendu le prêtre, homme d'Œuvres et Directeur de l'*Archiconfrérie de Notre-Dame de l'Usine*.

Écoutons maintenant la réponse de l'ouvrier; sa harangue est une grande leçon, que nous voudrions pouvoir faire entendre au monde entier du travail et de la souffrance.

**M. Thiébaut**, du Cercle d'études sociales de Saint-Remi, constate que les ouvriers, après la première communion, fréquentent peu l'Eglise, abandonnent l'Eucharistie et perdent les grâces qui en découlent.

Aujourd'hui, grâce à cette institution des Cercles d'études sociales, le mal se répare; les ouvriers, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, communient, et il en résulte plus d'union dans la famille et de soumission de la part des enfants. Ce Rapport contient une foule d'aperçus et de constatations vraiment consolantes. Aussi, M. Thiébault est-il vivement applaudi et félicité.

A maintes reprises, les applaudissements du nombreux auditoire ont montré tout l'intérêt qu'excitaient ces beaux Rapports, dans lesquels se manifeste toute la grandeur, mais aussi toute la difficulté des œuvres qu'on se propose d'accomplir, dans la mesure du possible, sous les bénédictions de Dieu et de Léon XIII. Il était émouvant d'ailleurs d'entendre ainsi parler de l'Orient et de la Terre-Sainte dans cette salle du sacre où de semblables préoccupations s'exprimaient déjà aux temps de Philippe-Auguste et de saint Louis, dont les images dominent l'assemblée.

Mais combien plus émouvant encore le spectacle de cette Assemblée, où tous les rangs étaient confondus, évêques et

fidèles, patrons et ouvriers, riches et pauvres !... En cette Salle des Rois où nul monarque n'apparaît plus pour venir chercher et demander à Dieu la consécration de son autorité, la démocratie, le vrai peuple chrétien est là, debout et anxieux, l'œil fixé sur les pontifes qui sacrent, l'oreille attentive aux oracles de l'Église qui parle. Ou plutôt, c'est le *Christ* qui réapparaît ; c'est son *Eucharistie* qui se révèle à nous comme un signe de résurrection et de vie ! Encore une fois, quel spectacle ! Et aussi, quelle attente !

. . .

Le moment de conclure est arrivé. Dans une réunion des principaux membres du Comité permanent des Congrès eucharistiques et du Comité local de Reims, réunion présidée par M<sup>sr</sup> Doutreloux, évêque de Liège, les vœux les plus importants des diverses sections ont été recueillis, condensés et arrêtés en une rédaction concise et définitive.

M<sup>sr</sup> *Péchenard* a la parole pour en donner lecture.

Ces Vœux, lus solennellement, sont successivement acclamés par des applaudissements unanimes, témoignant qu'ils sont bien l'expression des sentiments de toute l'assemblée. On les lira plus loin.

C'est alors que *Son Éminence le Cardinal Langénieux* se lève et prononce un admirable discours résumant les bienfaits du Congrès. Au milieu de notre siècle, qui fait profession d'athéisme, nous avons été, dit-il, les témoins d'un spectacle consolant pour notre foi, dans les manifestations religieuses de ces jours bénis, où Dieu a été constamment honoré.

L'irréligion, après ses déclarations contre l'Évangile et contre l'Église, est entrée dans la pratique, et nous voyons aujourd'hui les crimes se multiplier, et l'anarchie, fille de l'athéisme, épouvanter le monde par ses forfaits.

L'humanité a besoin de vérité et de justice ; la Religion seule en possède la notion vraie ; elle a besoin d'autorité, et toute autorité vient de Dieu. En vain, on légifère contre

l'anarchie ; en vain on bâillonne la presse, si on persiste à déchristianiser l'enseignement dans l'école. La politique est impuissante à enrayer le mal.

Faut-il désespérer ? — Non, Jésus a dit : Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Donc, que tous ceux qui aiment Jésus-Christ se lèvent, s'unissent et deviennent apôtres, qu'ils servent Jésus-Christ comme les circonstances actuelles l'exigent !

Puis le Congrès a eu un autre but, la réunion au Siège de Pierre des Églises séparées, but poursuivi par l'immortel Léon XIII, afin qu'il n'y ait qu'un seul troupeau et qu'un seul Pasteur, suivant le désir du zélé Pontife qui s'écriait un jour : « Ah ! si j'avais dix ans de moins ! » Oh oui ! prions pour la réalisation prochaine de cette unité !

En terminant, Monseigneur recommande les Œuvres des séminaires orientaux et de la fondation de paroisses dans ces contrées de l'Orient. Il rend un hommage bien mérité à nos congrégations religieuses, qui exercent un apostolat si laborieux et si fécond dans les pays dissidents.

A la suite de ce magnifique discours de clôture, — couvert d'applaudissements et de bravos, — que nous reproduisons comme un document de la plus haute importance, nous donnerons aussi le texte de l'Adresse à S. S. le Pape Léon XIII, qui a couronné cette belle Séance.

## L'EUCCHARISTIE DANS LE RETOUR DE L'ÉGLISE GRÉCO-RUSSE

A L'UNITÉ CATHOLIQUE (1)

Discours du R. P. TONDINI DE QUARENGHI, Barnabite.

---

ÉMINENCES,  
MESSEIGNEURS,  
MESSIEURS,

Je n'abuserai pas de votre bienveillante attention ;  
voici les deux points que je me propose de développer :

1° Jamais, peut-être, la Russie n'a paru plus éloignée  
de la réunion.

2° Jamais, au point de vue de la foi, si seulement  
nous prenons comme exemple, conseiller et soutien  
dans nos efforts, Jésus-Christ dans l'Eucharistie, les

(1) *Toutes les notes sont de l'auteur du Mémoire. Bien qu'elles aient été écrites après le Congrès, nous aimons à les reproduire, parce qu'elles complètent avantageusement le Rapport et jettent un jour lumineux sur la situation religieuse de la Russie. (N. de la R.)*

Ce mot d'unité indisposera peut-être quelques-uns de nos frères séparés, mais quelque louable que soit le désir de réunion, ce serait manquer de *loyauté* à leur égard que de transiger sur l'unité du gouvernement extérieur de l'Église. On verra plus loin si son divin Fondateur pouvait l'avoir livré à tous les hasards des vicissitudes politiques, comme l'est, en fait, le gouvernement de l'Église gréco-russe.

Presque immédiatement après le Congrès de Reims, paraissait dans les *Tserkovnya Viedomosti* de Saint-Petersbourg, organe du Saint-Synode, un long article sur la récente Encyclique du Saint-Père « *Aux Princes et aux Peuples* ». Tout en confirmant malheureusement ce que j'avais dit dans la première partie de mon dis-

espérances d'une réunion même prochaine n'ont été plus légitimes.

**I.** — Je tiens à commencer par les difficultés. J'arriverai mieux à vous faire partager ma confiance, quand je vous aurai prouvé qu'elle ne m'aveugle point sur l'énormité des obstacles que la foi doit renverser.

Marie, lien qui unira les deux Églises, Reine des croyants, bénissez ma parole.

Un mot d'abord sur le *Filioque*. Je lis dans une *Exposition* de la doctrine de l'Église gréco-russe, dédiée à la défunte impératrice de Russie Marie-Alexandrowna, ce qui suit : « L'Église romaine a attaqué indirectement « le dogme de la Trinité en ajoutant au Symbole après « ces mots : *qui procède du Père*, ceux-ci, et *du Fils*, en « latin *Filioque*... Cette addition renferme une erreur « formelle (1). »

cours, cet article confirme aussi, fort heureusement, la thèse développée dans la seconde, et, j'ajoute, l'opportunité du vœu acclamé par le Congrès, qui en a été le corollaire. J'y ferai des emprunts dans les notes dont j'accompagne le texte, et on jugera à quel point Léon XIII s'est montré plus au courant de la *véritable* doctrine de l'Église gréco-russe, que l'auteur de l'article en question — qu'on voudra bien ne pas confondre avec le Saint-Synode. Cet article, du reste, a paru dans le *Supplément*, nullement officiel, de l'organe du Synode.

J'ai parlé surtout de la Russie, soit à cause de son incontestable portée dans la question, soit parce que c'est d'elle que je me suis surtout occupé. Le lecteur pourra faire aisément l'application de ce que je dis, au reste, de l'Église gréco-russe.

(1) *Exposition de la doctrine de l'Église catholique orthodoxe, accompagnée des différences qui se rencontrent dans les autres Églises chrétiennes*, par Wladimir GUERRÉE, prêtre et docteur en théologie de l'Église orthodoxe de Russie. 2<sup>e</sup> éd. Paris, Bruxelles, 1884, pp. 38 et 42.

On sait que l'Église gréco-russe s'appelle, elle aussi, du moins

Or, jugez si nous pouvons capituler. Nier que l'Esprit Saint — qui est la charité dont Dieu s'aime Lui-même et aime toutes choses en lui — procède non seulement du Père mais aussi du Fils, qui est la Sagesse incréée, c'est admettre un Dieu qui s'aime sans savoir ce qu'il aime ; c'est détruire l'image et la ressemblance de Dieu que nous trouvons en nos âmes, car nous ne pouvons être déterminés à aimer que *per intelligentiam*, tout comme Dieu ne peut s'aimer que par la connaissance infinie qu'il a de Lui-même (*διὰ τοῦ Υἱοῦ, per Filium, per Verbum*) ; c'est admettre qu'en Dieu « *voluntas fertur in incognitum* », c'est renverser toutes nos notions de Dieu.

Ai-je exagéré ? Écoutez un des plus célèbres théologiens anglicans, le docteur Pusey lui-même.

Un archevêque grec lui ayant déclaré que l'Église orthodoxe ne saurait accepter dans sa communion quiconque admet le *Filioque*, même sous la forme du *διὰ τοῦ Υἱοῦ, per Filium*, le docteur Pusey écrivait à un ami : « Je ne saurais vous dire à quel point j'ai été désappointé. L'archevêque a brisé les espérances de 35 ans. Si on me refuse le *διὰ τοῦ Υἱοῦ*, on m'enlèverait ma conception de Dieu. Je devrais, dans ce cas, cesser de croire en Dieu comme j'ai cru en Lui depuis que j'ai su

en français, *catholique*. Le mot russe qui y correspond est : « *sobornaja* », littéralement *conciliaire*. — Je lis, dans l'introduction à l'édition serbe de l'ouvrage du D<sup>r</sup> Guettée, que son *Exposition* a été traduite dans toutes les langues du monde civilisé, et même en arabe.

D'autre part, l'article déjà mentionné de l'organe du Saint-Synode (*Tserk. Vied.*) dit, au sujet du *Filioque*, que, par cette addition, « l'Église latine a perverti (*izratila*) l'ancienne foi catholique ». Ce langage dénote, évidemment, un profond malentendu. J'y reviendrai.

que Dieu existe. Naturellement, *je préférerais être brûlé vif*. » Et il ajoutait : « C'est là une chose beaucoup plus grave que n'importe quel point reproché par nous (anglicans) à l'Église catholique (1). »

A ce point, vous vous demandez, effrayés, comment, cela étant, Léon XIII a pu, dans sa récente Encyclique. « *A tous les Princes et Peuples* », affirmer que la ligne de démarcation entre les Églises d'Orient et nous *n'est pas très accentuée*. Le Saint Père était très fondé à s'exprimer comme il l'a fait et je vous le démontrerai ; maintenant, continuons, car il est des illusions qui ne sont pas permises.

On parle parfois d'une réunion sur les bases de celle de Florence. Un mot d'Eugène IV ne suffit que trop à la caractériser. On rapporta au Pape que Marc d'Éphèse n'avait pas voulu signer l'acte d'union. Et le Pape de s'écrier : *Dunque non abbiamo fatto nulla!* (Nous n'avons donc rien fait.) Et un seul homme, en effet, a pu faire avorter l'union à peine signée (2).

Admettons, toutefois, que toute l'Église gréco-russe accepte, aujourd'hui, l'Acte d'union de Florence (1439). serions-nous bien avancés ? Il y a eu, depuis lors, deux Conciles œcuméniques et nombre de définitions dogmatiques ; voilà autant de difficultés surajoutées aux précédentes. Ainsi, par exemple, cette même Église, qui, par

(1) Lettre du Dr Pusey au Rév. George Williams dans l'ouvrage : *The Church and the age*, par Weir et MacLagan. 2<sup>e</sup> série. Londres, Murray, 1872. VIII Essai ; p. 232.

(2) Le mot d'Eugène IV, rapporté par Syropoulos, n'a été, que je sache, contesté sérieusement par personne. Du reste, quand on assiste avec ce prélat grec, vrai *reporter*, aux scènes qui avaient lieu chez l'empereur, on se demande s'il pouvait en être autrement. Et même les *Acta græca* laissent, au fond, la même impression.



la bouche d'illustres théologiens de l'Académie de Kieff, avait, longtemps avant Pie IX, formulé et soutenu la doctrine de l'Immaculée Conception de Marie, nous offrit, dès que la définition de 1854 eut lieu, l'attristant spectacle de la répudiation de cette doctrine (1). Or, si cela a eu lieu au sujet d'une croyance si chère à la piété filiale des chrétiens envers Marie — piété qui forme un trait caractéristique de l'Église gréco-russe, — est-il humainement probable que cette Église souscrive aux anathèmes portés par le Concile de Trente contre des doctrines qu'elle affirme révélées, par exemple la *nécessité* de communier sous les deux espèces (Sess. XXI. can. I); ou que les simples prêtres sont les ministres ordinaires de la Confirmation (Sess. VII. de *Confirmatione* can. III), et ainsi de suite?

Voici maintenant une difficulté éminemment pratique; c'est que l'Église gréco-russe admet le divorce dans le cas d'infidélité conjugale. Et cette difficulté est, en effet, si pratique et possède, comme on dit, un tel caractère d'actualité, qu'il ne faudrait même pas s'étonner que de

(1) « L'Église romaine a péché, surtout, par son nouveau dogme de l'Immaculée Conception, dont la conséquence est la déification de la Sainte Vierge. Plusieurs de ses théologiens autorisés, entre autres le P. Newman et M. Nicolas, ont tiré cette conséquence avec l'approbation, au moins implicite, du Pape et des évêques ». GUERRÉ, *Exposition*, etc., pp. 347-348.

En lisant ces lignes, surtout quand on connaît les écrits du cardinal Newman et de M. Nicolas, on croit vraiment rêver : tout comme on croit rêver en lisant, dans les *Tserkovnya Viedomosti*, que le dogme de l'Immaculée Conception de Marie non seulement est « contraire à l'enseignement de la Révélation », mais a aussi donné lieu à la manifestation de « symptômes de l'ancienne hérésie des Pélagiens, condamnée en beaucoup de Conciles de l'Orient et de l'Occident ; particulièrement dans le III<sup>e</sup> Concile œcuménique ». — Je reviendrai aussi sur ce point.

nombreux intéressés aidassent, sous main, à faire entamer des négociations entre le Saint-Siège et la Russie, en vue de la réunion, *rien que pour se payer le plaisir de voir de quelle manière le Saint-Siège se tirerait d'affaire dans la question du divorce*. Dieu le veuille ! Le Saint-Siège se tirera d'affaire, soyons-en sûrs, et, dans ce cas, l'adultère lui-même aura servi à hâter l'union des Églises, tellement la sagesse divine, « *ludit in orbe terrarum* », joue avec ce bas monde ». (Prov. VIII, 31.)

Enfin, et pour en finir avec les difficultés doctrinales, l'infaillibilité du Pape définissant *ex cathedra* des articles de foi ou de mœurs, paraît vraiment avoir creusé entre les deux Églises un abîme infranchissable. Des exagérations et des inexactitudes aidant, on se demande en Russie où commence et où finit l'infaillibilité du Pape (1).

Un mot maintenant sur une difficulté si grave que, pour vous la faire saisir, j'ose supposer que la France ait le malheur d'être séparée de l'Église catholique, et que, par la force tyrannique des circonstances, celle-ci soit représentée par des prêtres anglais ou allemands, aussi attachés à leur foi qu'aux intérêts de leur nation. Franchement : la réunion aurait-elle, dans ces circonstances, beaucoup de chances de s'accomplir ?

Or, si vous vous rendez au couvent national russe de la Trinité de Saint-Serge, entre Moscou et Yaroslaff, on

(1) Voir à ce sujet l'*Exposition*, etc. pp. 120-126 et *passim*. Des *Tserkornya Vedomosti*, il me suffit de citer ce qui suit : « L'Église romaine, dans la personne de ses représentants et en particulier des Papes, en est enfin arrivée à des dogmes et à des croyances qui sont tout à fait contraires à la Révélation, et sapent, à la racine même, la foi chrétienne. »

La bonne foi et la sincérité de l'écrivain étant transparentes, on ne pouvait être d'une franchise plus adorable.

vous montrera un tableau qui représente la Sainte Vierge protégeant, en un siège mémorable, le couvent et toute la Russie de l'avenir contre les Polonais. Jugez si, quand on met ainsi la Sainte Vierge de la partie contre les Polonais (1) — qui, du reste, ne manquent pas d'en faire autant à l'égard des Russes — et que, pour des causes multiples, catholicisme est, en Russie, synonyme de polonisme — jugez, dis-je, si la réunion ne doit point paraître une chimère. Quant à la profondeur des blessures que la Russie — vrai rhinocéros — reçoit des flèches de nos écrivains, de nos orateurs et de nos parlements, vous l'apprendrez par ces quelques lignes empruntées à la célèbre ode « *Contre les calomniateurs de la Russie* », de Pouchkine, le plus grand éducateur du peuple russe. Elle parut au lendemain de l'insurrection de 1830, en réponse au *tolle* général de l'Europe contre la Russie; tous les écoliers l'apprennent par cœur; c'est leur *Marseillaise*.

« Laissez-nous; vous n'avez pu lire dans nos tables  
« sanglantes; cette inimitié de famille vous est incom-  
« prise, étrangère. Pour vous, le Kremlin et Prague ne

(1) Aussi la célèbre image dite : « la Vision de la très sainte Mère de Dieu au bienheureux Serge », que les Russes vénèrent à la même Laure, a été portée, par le Tsar Alexis Mikhaïlowich, dans la campagne de 1564 contre les Polonais; et le Tsar, en la rendant, en 1569, au célèbre monastère, déclara par écrit, sur la même image, qu'il se reconnaissait débiteur de ses victoires contre les Polonais à la Sainte Vierge.

Je ne sais si, lorsque mon confrère, le regretté P. Schouvaloff, écrivait que « Marie sera le lien qui unira les deux Églises », il pensait à la Pologne; toujours est-il — et tous ceux qui ont tâché d'approfondir la question *sur les sources* seront du même avis — que, de toutes les créatures, seulement Marie, *Sedes sapientia*, peut connaître et suggérer la vraie solution d'une question telle que la lutte politico-religieuse entre les Russes et les Polonais.

« disent rien ; aussi, c'est follement que vous vous épre-  
« nez de la hardiesse d'une lutte désespérée. . .

« Est-ce la première fois que nous luttons contre  
« l'Europe ? Est-ce que le Russe s'est déshabitué de la  
« victoire ?

« Vous, terribles en paroles, essayez-vous à l'ac-  
« tion... Envoyez-nous, ô parleurs, vos enfants irrités  
« contre nous ; il y a pour eux de la place en Russie,  
« au milieu de tombes qui ne vous sont pas étran-  
« gères. »

Vous connaissez maintenant la pensée russe, c'est la formidable revanche d'un peuple presque enivré de la conscience de sa force ; c'est aussi, remarquez-le bien, la revanche de l'abaissement où s'est trouvée, pendant de longs siècles, l'Église gréco-russe — dont la Russie s'est déclarée, au congrès de Berlin, représentante, protectrice et, par là même, *vengeresse*, — contre ce que les Russes appellent : l'orgueil de l'Église latine. « *A l'Église catholique le passé, à l'Église gréco-russe l'avenir.* » Voilà, nettement formulée, l'espérance caressée des patriotes russes, dans la chaumière du moujik dont les enfants ont à peine appris à lire et à écrire, tout comme dans les palais du gouvernement et les résidences impériales.

Mais, direz-vous, et le congrès eucharistique de Jérusalem ? — Voici l'appréciation russe : « . . . . Nous  
« assistons de nouveau à une pieuse tromperie (*pia*  
« *fraus*) des Latins. Les émouvants discours sur la  
« grande signification de l'Orient, les tendres condolé-  
« ances pour la quasi-suffocation des Églises orientales,  
« les solennelles déclarations du Pape que Rome vénère  
« et est toute disposée à défendre, les magnifiques rites  
« de l'Orient, tout cela demeure, comme auparavant,

« une sorte d'écran cachant les desseins ambitieux  
« etc., etc. (1). »

Et ce n'est pas tout. On connaît l'exclamation d'Urbain VIII : « *O Rutheni ! per vos me Orientem converturum spero.* » (O Ruthènes ! c'est par vous que j'espère de convertir l'Orient.) Hélas ! loin de convertir l'Orient, les Ruthènes sont, en très grande partie, déjà retournés à l'Église gréco-russe, et, si Dieu n'y pourvoit point par une sorte de miracle, ceux qui sont encore unis, non seulement rejoindront, eux aussi, et sous peu, la même Église, mais ils entraîneront avec eux beaucoup de Slaves de rite latin. Que Dieu m'accorde le bonheur de me tromper ! (2)

Ici je m'arrête, et pourtant je n'ai pas énuméré toutes les difficultés ni même les plus graves. Vous le constatez ; ni la foi, ni la confiance la plus illimitée en la prochaine réalisation du vœu prophétique du Concile de

(1) *Bulletin de la Société russe impériale de Palestine.* Oct. 1893, p. 605.

L'article 1<sup>er</sup> de l'Instruction donnée, en 1847, à la mission russe de Palestine, indique comme double but de cette société, dont le président est aujourd'hui le grand-duc Serge, frère du Tsar : *Celui d'avoir à Jérusalem, centre effectif de la confession orthodoxe en Orient, des représentants de l'Église russe, et d'y déployer le magnifique service divin de l'Église russe, de manière à servir de modèle.* »

(2) En une brochure russe de 105 pages, parue récemment à Saint-Petersbourg sous ce titre : *La question du calendrier en Russie et en Occident*, sans indication d'éditeur, un orthodoxe du Sirmium n'hésite pas à prédire qu'après la mort de l'éminent patriote croate, M<sup>r</sup> Strossmayer, rien n'empêchera plus les Slaves catholiques de l'empire austro-hongrois de joindre l'Église gréco-russe.

Or, quand même cela aurait lieu, et que la réunion fût précédée de la défection de plusieurs millions de Slaves, il pourrait encore se faire que le Pape Urbain VIII se soit montré prophète, Dieu a son heure — et ses voies.

Trente, préconisant l'union de tous les chrétiens par l'Eucharistie (1), ne servent à aveugler.

Je puis, après cela, passer au deuxième point.

**II.** — Le IX<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, l'Église met dans la bouche de ses prêtres, à la *Postcommunion* de la messe, la prière suivante : « *Tui nobis Domine communio Sacramenti et purificationem conferat et tribuat unitatem.* Que l'Hostie sainte, offerte à Dieu — dans les temples grecs et russes comme dans les temples catholiques, — purifie tous ceux qui y participent, et, en les purifiant, les réunisse. »

Ah ! voilà bien le sûr moyen, l'immanquable voie pour arriver à la réunion, et c'est l'Église qui nous l'indique, et dans sa liturgie, et au moment où le prêtre vient à peine de s'abreuver du sang du Rédempteur. Point de diplomatie, point de politique, point d'habiles combinaisons, point d'avantages flattant l'ambition des souverains ou des peuples (2) ! pas même de savants

(1) « ... Paterno affectu admonet sancta synodus, hortatur, « rogat et obsecrat per viscera misericordiæ Dei nostri, ut omnes » et singuli qui christiano nomine censentur, *in hoc unitatis signo*, « *in hoc vinculo charitatis, in hoc concordia symbolo*, tandem ali- » quando conveniant et concordent. » *Conc. Trid. Sess. XIII. De Eucharistia* cap. VIII. — Le concile parle ici de tous les chrétiens ; l'Église anglicane aussi reviendra à l'unité catholique par l'*Eucharistie*. Voir, plus loin, la dernière note.

(2) « Je ne voudrais, en aucune circonstance, faire de la religion » un manteau couvrant des intérêts mondains et politiques, et » j'envisage une telle arrière-pensée *comme une sorte de sacrilège*. » *Lettre du prince Orloff*, ministre de Russie à Bruxelles, et plus tard ambassadeur à Paris, adressée au *Times*, en date de Bruxelles, le 4 février 1866, au sujet de l'union de l'Église russe avec l'Église anglicane. — Quelle élévation dans ce langage, et quelle foi en la puissance de la vérité ! N'en ayons pas moins que l'illustre diplomate russe,

raité sur les points contestés, pas même de discussions théologiques ! Tous ces moyens, on les a déjà et maintes fois employés, et l'expérience a témoigné de leur inefficacité. Rien n'est mentionné de tout cela ; rien, surtout, d'où l'homme pourrait tirer vanité ou qui pourrait, un jour, faire croire que l'homme est entré pour quelque chose dans la réunion ; une seule chose, mais la chose qui est le miracle par excellence de l'Eucharistie : *la purification de nous-mêmes*. Étrange voie ! et pourtant, c'est là que nous pouvons attendre — en toute confiance — la Russie ; hâtons-nous d'y entrer.

Le premier pas vers la purification, c'est l'humble aveu de nos fautes. Oui, nous avons péché, et gravement péché ; et si le schisme dure encore, nous y avons grandement contribué, non pas assurément par nos croyances, mais par notre conduite ; non pas assurément par notre foi, mais par des œuvres qui en étaient la négation. Un jour, nos croisés, au lieu de se rendre à Jérusalem, se détournèrent sur Constantinople, et de véritables horreurs, dénoncées avec indignation par le Pape Innocent III, accompagnèrent la prise et le pillage de la ville. « Comment — s'écriait, l'âme  
 « navrée, ce grand Pape — comment l'Église grecque,  
 « tout accablée qu'elle soit d'afflictions et de persé-  
 « cutions, reviendrait-elle à l'unité de l'Église et à  
 « l'obéissance envers le siège apostolique, elle qui n'a  
 « vu, chez les Latins, que des exemples de perdition  
 « et des œuvres de ténèbres, si bien *qu'à bon droit*  
 « (*merito*) elle les déteste plus que des chiens ? (1) »

(1) ...*ut jam merito illos abhorreat plus quam canes*. « V. Innocentii III Opera dans la Patrologie lat. de Migne, t. 213, Epist. Lib. VIII. Ep. 126 Petro... apostolicæ sedis Legato et Ep. 233. Marchioni Montisferrati. Ce langage a été appelé par l'historien anglais EDW. PEARCE « un

Je vous épargne le détail de certaines abominations ; je tiens néanmoins à relever, en cette enceinte, le fait, mille fois triste, que de nombreuses profanations de l'Eucharistie ont aussi souillé la conquête de Constantinople. Ce fait, mille fois triste, je l'ai relevé, parce qu'il m'est impossible de ne pas trouver dans la voix du Vicaire de Jésus-Christ assignant, en quelque sorte, aux Congrès eucharistiques la tâche d'obtenir la réunion des Églises, le plus consolant des signes avant-coureurs de cet heureux événement.

Ne croyez-vous pas, en effet, que d'avoir jeté par terre le corps et le sang du Sauveur consacrés par des prêtres grecs, de s'être emparé des vases précieux qui les contenaient, d'avoir ensuite employé ces vases sacrés aux usages les plus vulgaires ; d'avoir, en un mot, fait servir l'Eucharistie elle-même, « ce signe divin de l'unité, ce lien divin de la charité, ce symbole divin de la concorde », à perpétuer le schisme, la haine et la discorde, était un péché élevant, *aussi longtemps qu'il n'était pas réparé*, une barrière insurmontable entre les deux Églises ? Or, qu'est-ce que ce grand réveil de dévotion envers l'Eucharistie au sein de l'Église catholique ? Que sont-ils, les Congrès eucharistiques, sinon une réparation solennelle, publique, éclatante du péché de nos pères, cette réparation, attendue du Ciel, qui, seule, pourra renverser la barrière que nous avons rendue nous-mêmes infranchissable, par les profanations de l'Eucharistie à Constantinople (1) ? Je vous livre cette pensée ; c'est bien ma conviction. Continuons.

monument impérissable de juste ironie et de la haute diplomatie du plus grand homme de son temps. » *The fall of Constantinople*. London. Longmans, 1883, p. 382.

(1) Voir, pour le récit de la prise de Constantinople, HURTER :



Rien d'étonnant, après ce que je viens de dire, que le souvenir de la prise de Constantinople par les Croisés soit, de nos jours encore, aussi vivant et aussi irritant, dans le cœur de bon nombre de nos frères séparés, que le souvenir de n'importe quelle triste page dans l'histoire de notre patrie. Aussi, rien d'étonnant qu'à peine l'Acte d'union signé à Florence, les Grecs se soient empressés de demander au Pape de rappeler de l'Orient les évêques latins, et la subite défection des premiers fait même penser que la délivrance des Latins, c'était là, peut être plus que des secours contre les Turcs, le principal mobile qui les avait amenés en Italie. Et, même plus tard, le souvenir que, grâce surtout à la politique, nous laissions dans la péninsule balkanique, tout comme chez les Cosaques de l'Ukraine, est malheureusement consigné en ce mot, ou plutôt, en cette malédiction populaire : « Mieux vaut la foi turque que la foi latine (1) ! » Oui, reconnaissons-le loyale-

*Histoire du Pape Innocent III*, éd. franç. trad. de MM. DE SAINT-CHÉRON et HAIBER. Paris. Aniéris 1867, t. II, pp. 215-229 et 276-278, et les auteurs qu'il cite.

A vrai dire, le plus grand coupable de ce qui s'est passé en 1204 à Constantinople est saint Vincent de Paul, qui eut dû paraître, avec ses admirables Sœurs, longtemps avant la quatrième croisade. Ses enfants ont, du moins, pris à tâche de réparer cette faute, en s'employant à couvrir Constantinople d'hôpitaux, d'asiles de bienfaisance et de Sœurs de charité. J'ai passé cinq mois au milieu d'eux à Galata, et je crois que leur saint fondateur s'y trouverait comme à Saint-Lazare, à Paris, tellement ils en ont conservé l'esprit.

(1) J'en parle d'autant plus librement que Venise y a eu sa part. Aussi, les souvenirs que nous avons laissés en Ukraine sont désormais éternisés dans les *Chants historiques du peuple ukrainien*, déjà recueillis et publiés avec soin. Pour ce qui est des Ruthènes catholiques (Uniates), on lira avec profit l'ouvrage de M<sup>sr</sup> LIKOWSKI, *Dzieje kościoła unickiego*, etc., que je désirerais voir traduit dans les

ment, nous avons grandement péché, et si, à cause de l'entière possession de la vérité révélée, nous étions tentés de nous croire justes, l'Esprit Saint nous avertit que « le juste est le premier à s'accuser lui-même » ; c'est alors que Dieu se montrera, dans son jugement, le plus compatissant des amis (1). Devant un auditoire grec ou russe j'énumérerais les fautes des Grecs et des Russes — et ils en ont (2) ; — ici je signale les nôtres.

principales langues de l'Europe. (V. p. 232-244 et *passim*.) On comprendra, en le lisant, quelles fautes ont rendu possible et facilité la triste tâche soit de Siemaszko, — chez qui il y avait aussi du Masaniello, — soit du gouvernement russe, dans la suppression de l'Eglise uniate. Expliquer tout par les seules persécutions de la Russie, c'est vraiment par trop commode et presque puéril. On se demande, en effet, comment il se peut que les persécutions de la Russie aient pu, toutes seules, faire passer en une année (1839) à l'Eglise gréco-russe, plus d'un million et demi, et, plus tard, encore en une année (1875), un demi-million d'Uniates, tandis qu'une oppression et une persécution d'environ trois siècles, jusqu'à l'*Émancipation bill*, n'ont pu faire passer à l'Eglise anglicane un seul curé irlandais avec ses paroissiens. Seulement la vérité, quelque amère qu'elle soit, profitera à la Pologne, et c'est la noble tâche que se sont imposée d'éminents patriotes polonais, tels que M<sup>re</sup> Likowski, dont l'ouvrage a été couronné et publié par la *Société polonaise historique et littéraire* de Paris.

Cette seule circonstance me dispense de citer les auteurs, russes et uniates, que l'impartialité m'a fait un devoir de consulter, pour avoir le droit de librement parler de la question.

(1) *Justus prior est accusator sui : venit amicus ejus et investigabit eum*. Prov. XVIII, 17. Voir, sur ce texte, les commentateurs.

(2) Voici un péché des Russes qui vaut bien dix des nôtres : c'est l'article 187 du Code pénal : « L'orthodoxe, qui passe de « l'orthodoxie à une autre communion chrétienne, est condamné « à la perte de tous ses droits et privilèges, soit personnels, soit « propres, de sa condition, avec l'exil en Sibérie, ou bien l'incor- « poration dans les compagnies de discipline du 5<sup>e</sup> degré, confor- « mément à l'article 31 de ce même code. » C'est cette violence faite à la conscience humaine qui excitait l'indignation d'Aksakoff et lui inspirait une apologie de la liberté de conscience en Russie

Un Congrès eucharistique est, par excellence, un congrès de vérité et de franche humilité ; frappons-nous la poitrine ; un bon *Confiteor*, un bon *Mea culpa* ! Oui, « nous avons péché » ; et cet aveu loyal, sorti de tous nos cœurs et porté par la presse à nos frères séparés, trouvera dans les leurs un écho qui les disposera efficacement à la réunion.

Il y eut, autrefois, un empire non moins puissant que la Russie d'aujourd'hui. Sur le lac de Tibériade, Jésus prédit à de pauvres pêcheurs que ce puissant empire se trouverait un jour pris, comme un poisson, dans les filets de la vérité ; et c'est ce qui arriva. Or, est-ce que la Russie chrétienne pourrait résister davantage à la vérité que la Rome païenne, surtout si, à la puissance de la vérité, nous ajoutons celle d'une franche humilité par l'humble aveu de nos fautes, cet aveu qui est le commencement de la véritable purification de

qui ne sera jamais dépassée. (*Œuvres complètes*, t. IV, éd. Moscou 1886, pp. 98 et suivantes.)

A Saint-Petersbourg, cependant, on dit tout haut, dans les sphères officielles, que, s'il n'y avait pas la question politique, cet article disparaîtrait immédiatement du Code russe. Et, c'est aussi en alléguant « la question politique » qu'Aksakoff lui-même, tout en demandant la liberté de conscience, faisait cependant des réserves au sujet des provinces occidentales.

Quoi qu'il en soit, on sera moins exposé à fournir le moindre prétexte au maintien de la législation religieuse, vraiment draconienne, de la Russie, si on réfléchit sur ces points : d'abord que la Pologne d'autrefois était, de fait, une république fédérative composée de *trois* nationalités bien distinctes : plus au Nord, la lithuanienne, puis la polonaise, puis la ruthène jusqu'à la mer Noire ; ensuite que, pour ressusciter une telle confédération, il faudrait nécessairement tenir compte d'un élément qui ne figurait nullement dans l'ancienne Pologne, — le peuple ; enfin, qu'on ne saurait non plus négliger les dispositions des autres Slaves vis à vis des Polonais.

nous-mêmes ? Laissez-moi insister sur ce point ; il me paraît que *tout le secret de la réunion est là*. Outre que c'est là le chemin indiqué par l'Église, outre que Jésus, le modèle de tous les apôtres, nous a dit d'apprendre de lui à être « doux et humbles de cœur », outre que dans l'Eucharistie, « le signe divin de l'unité », il ne nous prêche d'autre leçon que celle-là, la simple raison elle-même, la connaissance des lois les plus élémentaires de l'âme humaine, et je suis heureux d'ajouter, des avances qui se font jour au sein de l'Église gréco-russe, tout nous dit que le secret de la réunion est là.

De quel droit, en effet, pouvons-nous exiger de nos frères séparés qu'ils reconnaissent leurs fautes, aussi longtemps que nous leur paraissions ne pas même nous apercevoir des nôtres ? aussi longtemps que, — fort au courant de ce qui se passe chez nous, — ils se croient en droit de nous adresser l'amer reproche de Nicétas, historien et témoin de la chute de Constantinople : « Vous êtes « donc les sages, les hommes sincères, véridiques et « loyaux, vous qui vous dites plus pieux, plus justes, « plus obéissants à Jésus-Christ que nous autres Grecs... « Vous êtes des vantards... (1) » Voilà pourquoi j'ai tenu à prononcer en cette enceinte notre *Confiteor* ; vous vous y êtes associés, et un langage que j'aurais pu craindre devoir vous irriter a trouvé, au contraire, un tel écho dans vos cœurs que vous m'avez interrompu pour y applaudir. Laissez-moi vous montrer la portée que peut avoir, si on y persévère, cette attitude.

(1) Voir l'entière citation de NICÉTAS (*Marzuf.* c. 6) en HURTER, op. c. Du reste, le « *Medice cura teipsum* » nous est continuellement appliqué dans la presse russe, avec force périphrases et commentaires d'actualité.

Ce n'est pas à tort que la Russie a été définie *une grande masse de chrétiens*. On dit et on répète qu'il y a, en Russie, plus de religiosité que de religion, plus de superstition que de foi; telle n'est pas, en tout cas, l'impression que laisse un coup d'œil sur la littérature russe. Les plus grands poètes de la Russie, c'est au christianisme qu'ils sont redevables de leurs plus sublimes inspirations. Il y a, en Pouchkine et en Lermontoff, des pages que la négation et le scepticisme ne pourront jamais produire, et l'un des poètes les plus goûtés demeure encore Khomiakoff, qui n'a chanté, on peut dire, qu'une seule chose : le repentir et l'humilité, conditions de la grandeur de la Russie (1). Vous voyez, par là, que le christianisme n'est pas, en Russie, seulement à la surface. Aussi l'humilité, cette vertu exclusivement chrétienne, s'y trouve parfois appréciée au point d'être tournée en arme contre nous.

« L'idéal de l'Occident — lisons-nous en un ouvrage tout récent — est dans la lutte et la domination extérieures; le nôtre est dans la lutte au dedans de nous-mêmes, et cet idéal est atteint par le perfectionnement spirituel, moyennant le jeûne et la prière. Là (en Occident), le monde du dehors et l'orgueil; ici (chez nous), le monde intérieur et l'humilité de l'esprit (2) ».

(1) « O ma Russie, — s'écrie Khomiakoff dans l'ode : *A la Russie repentante*, — c'est lorsque tu auras guéri par l'aveu, par le regret et par la honte, l'infirmité du vice, que tu paraîtras sublime devant le monde entier, enveloppée d'une splendeur nouvelle et sainte. »

(2) J'emprunte ces lignes à un écrit : *Sur la question des vieux-catholiques*, paru d'abord dans la revue *Viera i razoum* (Foi et raison) du protopope C. K. SMIRNOFF. *Kharkoff*, 1894, p. 121. Il ne m'échappe point que cet idéal si sublime n'est pas, en pratique, celui de tous les Russes; toujours est-il qu'il se manifeste dans leur littérature.

Enfin elles sont heureusement déjà assez nombreuses, les productions de la littérature russe où il est question de la réunion des Églises ; cette réunion trouve en Russie des avocats même très hardis ; mais vous trouverez presque toujours la même plainte : « C'est l'orgueil latin qui a enfanté le schisme ; c'est ce même orgueil qui le maintient (1) ». Jugez maintenant si, pour avoir raison d'une telle objection, nous pouvions mieux nous y prendre que par l'aveu de nos fautes, et si, par cet aveu, nous n'avons pas, autant que cela était en nous, *renversé un grand obstacle s'opposant à la réunion*. Donc, c'est bien avec une double confiance qu'après notre *Confiteor* j'aborde l'exposé des symptômes qui me paraissent légitimer les espérances d'un retour même prochain de l'Église gréco-russe à l'unité catholique et cela par la force seule de la vérité.

**III.** — Dieu, qui fait l'histoire, a voulu que le dogme où git, comme s'exprime avec tant de justesse le Saint-Père, « le point capital de la dissidence », c'est à dire « la primauté du Pontife romain, » trouvât, surtout en ce siècle, sa démonstration la plus irréfutable, non point dans les livres, mais en un fait patent, évident, s'accomplissant tous les jours au vu et au su de tout le monde : c'est l'*émiettement* progressif de l'Église gréco-russe. La Grèce, la Roumanie, le Monténégro, la Serbie, et plus récemment la Bulgarie, pour ne parler que de ces États, dès qu'ils eurent conquis leur autonomie politique, tinrent à avoir aussi leur autonomie religieuse. Le patriarche de Constantinople eut beau protester : on le laissa protester et on passa outre. De plus, une doctrine

(1) Ici les citations rempliraient de longues pages.

inouïe avant le schisme et durant de longs siècles après le schisme est maintenant enseignée et soutenue publiquement : à savoir que chaque État peut avoir son Église indépendante ; la forme de gouvernement de l'Église serait le système fédératif. Or, comme nul ne peut prévoir où s'arrêtera l'émiettement politique, il s'ensuit que nul ne peut prévoir où s'arrêtera celui de l'Église gréco-russe. Et comme, dans cet émiettement, on se passe de l'assentiment préalable de l'autorité religieuse dont on relevait, et l'on trouve suffisante celle de l'État, il s'ensuit que la juridiction ecclésiastique est à la merci de l'État (1). Et comme la faculté de remettre les péchés fait partie de la juridiction ecclésiastique, et que celle-ci suit les vicissitudes politiques et se trouve, au fond, à la merci de l'État, il s'ensuit que même la faculté de remettre les péchés est au fond à la merci de l'État. Et comme les États peuvent avoir à leur tête même des Israélites et des libres-penseurs, il s'ensuit que dans l'Église gréco-russe, même le pouvoir de remettre les péchés *pourrait* un jour être à la merci d'Israélites et de libres-penseurs (2).

Que de force et d'éloquence, pour tous ceux qui réfléchissent, en cette démonstration dont le mérite revient tout entier à l'Auteur même de l'Église ! Ce n'est pas tout.

Au moment où la question religieuse bulgare —

(1) J'ai développé cette thèse dans l'ouvrage : *Le Pape de Rome et les Papes de l'Église orthodoxe d'Orient*. Paris, Plon, 1876. Il en existe une traduction allemande, par l'abbé G. PESCH MAINZ, Kirschheim, 1877.

(2) Voir, dans la table analytique de ma traduction du *Règlement ecclésiastique de Pierre le Grand*, publié par la Société bibliographique de Paris (1874), les rubriques : *confessions, évêques*, etc.

œuvre surtout de la Russie — donne à la même démonstration tout son relief (1), l'Auteur même de l'Église a inspiré à son Vicaire, dans le gouvernement extérieur de la société que Lui-même gouverne intérieurement, une série d'actes couronnés par l'Encyclique « *Aux Princes et aux Peuples* », où l'on va à l'encontre des deux principales objections mises en avant par nos frères séparés : la crainte de latinisation et d'asservissement, et la barrière en apparence insurmontable créée par les différences doctrinales. Un mot sur chacune.

Et dans le *Bulletin de la société russe de Palestine*, et dans des écrits sanctionnés par le Saint-Synode, et en nombre de publications offrant même un caractère officiel, on trouve en effet cette redite : « Union, mais ni latinisation, ni asservissement. » C'est à cette crainte que le Saint-Père a opposé la récente et solennelle déclaration consignée dans l'Encyclique du 20 juin : « Il n'est rien qui soit de nature à vous faire craindre, « comme conséquence du retour, une diminution quel-

(1) « Un nouveau principe anti-chrétien, la vipère du *philétisme* « (distinctions de race et de nationalité dans l'Église), s'insinuant au milieu d'un peuple pieux, menace de verser le venin « de la division et de la discorde au milieu de peuples qui ont « la même croyance ; de peuples que le chef et le fondateur de « notre Foi, Jésus-Christ lui-même, a convoqués à l'unité et a « réunis, par la foi en Lui et l'amour du prochain, en une sainte « Église catholique et apostolique. »

Ainsi s'exprimait, en 1872, le patriarche lui-même de Constantinople (Anthimos), en un synode tenu en cette ville pour juger la question bulgare. On sait le cas qu'on a fait des anathèmes portés dans ce Synode — signé par tous les patriarches, sauf celui de Jérusalem, et par vingt-huit évêques — contre le *philétisme* et ses défenseurs. (*Actes du saint et grand Synode tenu à Constantinople... au sujet de la question religieuse bulgare*. Typogr. du Phare du Bosphore 1873, pp. 15-18 et 118-125). V. *Le Pape de Rome et les Papes* etc., 236-245.



« conque de vos droits, des privilèges de vos patriarches, des rites et des coutumes de vos Églises primitives. »

A ce point, je m'entends objecter : « Mais vous connaissez fort peu la Russie ; la Russie n'a qu'une confiance fort médiocre dans les promesses du Saint-Siège ; on soutient, en Russie, qu'il règne, mais ne gouverne point ; au surplus, on vous déclarera qu'on veut bien croire à la parole du Pape actuel, pour lequel on a, dans la famille impériale, la plus sincère estime, mais qu'on se méfie de ses successeurs. » — Je connais tout cela ; j'ajoute même que certains faits historiques — pouvant offrir matière à des volumes, et au sujet desquels il est beaucoup plus facile de blâmer les Papes que de démontrer qu'on aurait su faire autrement et mieux — paraissent légitimer la méfiance ; on les invoque, en tout cas, à chaque instant (1). Tout cela est vrai, on se rend cependant compte, en Russie, que certaines circonstances des siècles passés ne se représenteront plus à l'avenir ;

(1) On peut voir, dans l'ouvrage déjà cité de M<sup>re</sup> Likowski, par quel concours de circonstances le maintien intégral des rites ruthènes en vint à être considéré, à tort ou à raison, comme un danger pour la Pologne et pour la foi elle-même. De plus, les intérêts attachés à la question étaient, soit pour les Polonais, soit pour les Russes, si puissants, que le Saint-Siège parvenait fort difficilement à être exactement renseigné, si bien que la meilleure apologie du Saint-Siège se trouve, au besoin, dans ce passage des *Mémoires de Siemaszko* : « Heureusement les informations que le Pape recevait de Russie étaient, pour la plupart, tellement confuses et peu fondées, qu'on pouvait y faire des réponses satisfaisantes et presque victorieuses ; parfois même employer la raillerie. » *ZAPISKI*, etc., publié par l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, p. 64. — Inutile d'ajouter que les mêmes intérêts ont continué à exister après 1839.

qu'on ne revient pas en arrière dans l'histoire ; qu'au siècle des télégraphes et des téléphones on ne touche pas à un seul rite, à une seule coutume, à un seul privilège, sans que tous les intéressés de l'Empire et du monde entier en soient informés ; que, par conséquent, on ne saurait plus escamoter aujourd'hui, comme sur les interminables routes d'autrefois, les instructions et les ordres du Saint-Siège. Au surplus, pourquoi le représentant de la Russie auprès du Vatican ne serait-il pas chargé de veiller tout particulièrement au maintien des promesses solennelles du Saint-Siège ? et — puisqu'on craint tant l'ingérence du Pape dans les matières non religieuses — de veiller aussi soit à l'indépendance réciproque, tant de fois proclamée, surtout en ces derniers temps, par le Saint-Siège, des deux pouvoirs civil et religieux, soit à une entente amicale dans les matières mixtes ? Le Saint-Siège ne demandera rien de mieux.

Un mot, maintenant, pour me procurer la satisfaction de vous montrer combien le Saint-Père était fondé à dire, même au sujet de la doctrine, que « les différences entre les Églises d'Orient et nous *ne sont pas très accentuées* ». La traduction française de son Encyclique a été, assure-t-on, surveillée par lui-même : vous allez juger si le Saint-Père pouvait trouver une expression plus exacte et plus heureuse. Si je ne me trompe, dire que les différences doctrinales ne sont pas « très accentuées », c'est dire qu'elles sont « très vagues, ». Or, elles sont, en effet, heureusement si vagues qu'un savant professeur de l'Académie ecclésiastique de Saint-Alexandre Newski à Saint-Petersbourg observe, en une récente étude en défense de Bessarion, que les plus récents théologiens russes eux-

nêmes « ne s'accordent point sur l'explication des passages des Saints Pères concernant le *Filioque* », et que les Russes sont d'autant moins fondés à attribuer notre doctrine à un simple entêtement dans la défense l'une doctrine gardée jusqu'ici, que les vieux-catholiques eux-mêmes, « nullement imbus des préjugés de Rome », sont, sur ce point, entièrement d'accord avec nous (1).

(1) SADOFF. (Alex.) *Bessarion de Nicée, son action au concile de Ferrare-Florence* (en russe). Saint-Petersbourg 1883, p. 12 note et p. 51.

Puisque M. Sadoff prend notre défense contre ceux de ses coreligionnaires qui attribuent à de l'entêtement notre attitude dans la question du *Filioque*, qu'on me permette d'expliquer également par un autre motif que par de l'entêtement l'attitude de l'Eglise gréco-russe dans la même question. Si je ne me trompe, le *Filioque* ne lui paraît pas écarter suffisamment l'équivoque d'un double principe de l'Esprit-Saint, et cette explication, plus équitable que charitable, serait confirmée par l'Acte d'Union de Florence. « Les Grecs, lit-on dans ce document, ont assuré « qu'en enseignant que le Saint-Esprit procède du Père, ils ne le « faisaient pas dans l'intention d'exclure le Fils, mais parce qu'il « leur semblait, disent-ils, que les Latins professaient que le « Saint-Esprit procède du Père et du Fils comme de deux principes et de deux spirations; — pour ce motif, ils s'abstenaient « de dire que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. » Voilà pourquoi on a pensé que, s'il en est encore vraiment ainsi, on arriverait peut-être à un accord moyennant le « *Διὰ τοῦ Υἱοῦ per Filium* » consenti à l'Eglise gréco-russe à la place du *Filioque*. C'est ce que décidera la sagesse de l'Eglise, qui, se contentant de l'adhésion à la doctrine, a cru, lors des Unions de Florence et de Brzesc, pouvoir accorder à nos frères séparés de réciter le Symbole de Nicée, même sans le *Filioque*. Voir, dans les Bulles *Etsi pastoralis* et *Allatæ sunt*, de Benoît XIV, l'explication de cette condescendance; voir aussi SADOFF, op. cit. pp. 144 et suiv.

Quant à la déclaration faite par un archevêque grec au Dr Pusey, elle est, fort heureusement, contrebalancée par celle faite, en 1839, par le patriarche lui-même d'Alexandrie, au fils du célèbre théologien anglican : « Nous aussi, aurait dit le patriarche au

toutes leurs divisions et les invite à restaurer l'unité religieuse (1) ». Aussi, un réveil de foi et d'amour envers l'Eucharistie paraît se manifester en Russie. Une brochure populaire de propagande, que j'ai eue sous les yeux, prêche même l'éducation populaire *par la sainte Liturgie*, — en d'autres termes, voudrait faire de Jésus dans l'Eucharistie le premier éducateur du peuple russe. L'admirable livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, où une si grande part est faite, dans la vie chrétienne, à l'Eucharistie, trouve toujours en Russie de nouveaux traducteurs ; parmi ces derniers, le Procureur lui-même actuel du Saint-Synode. Une des raisons, sinon la principale, qui ont fait toujours avorter les tentatives d'union entre l'Eglise gréco-russe et l'Eglise anglicane, c'est la doctrine trop indéterminée de cette dernière sur l'Eucharistie (2). Enfin l'Hostie sainte, offerte à Dieu dans

(1) « De l'Eglise » (*O Tserkvi*), Berlin, 1888, vers la fin. Voir toute la conclusion de cet ouvrage dans les *Etudes préparatoires au pèlerinage eucharistique de Jérusalem*. Paris, 8, rue François I<sup>er</sup>, p. 38.

(2) Le *Neologos* du 11/23 oct. 1869 contient la réponse du patriarche de Constantinople à l'archevêque de Canterbury, concernant l'union projetée. Le patriarche y relève tout particulièrement, parmi les obstacles, ceux de 39 articles qui concernent l'Eucharistie.

Fort heureusement, il s'est manifesté, au sein même de l'Eglise anglicane, un puissant réveil de foi en la présence réelle, et ce dogme y trouve de chaleureux avocats. Aussi, le doute qui pèse sur la validité des ordinations anglicanes, et, par là, la crainte trop fondée d'une Eglise chrétienne *sans Eucharistie*, a suggéré la création de l'*Order of corporate reunion*, dont les membres se procurent, secrètement, des réordinations *sub conditione* par des évêques qui soient indubitablement tels. Tout étrange et anticanonique que soit ce procédé, il trouve son explication, sinon sa justification, dans la situation rien moins que canonique de l'Eglise anglicane, qui a même admis, parmi ses 39 articles, la définition de la *faillibilité* des conciles œcuméniques (art.

les temples russes comme dans les temples catholiques; prépare si bien, en Russie, les esprits à la réunion, qu'ayant cru pouvoir, en très haut lieu, aborder la question en ces termes : « Je ne comprends pas de quelle manière on puisse être chrétien, croire à l'Eucharistie, garder le souvenir de la dernière Cène et ne pas désirer la réunion, » je m'entendis répondre : « *En principe, nous en convenons parfaitement.* »

Ah! restons toujours sur ce terrain mille fois béni. Quand on convient, en principe, qu'on ne saurait être chrétien, croire à l'Eucharistie et garder le souvenir de la dernière Cène sans désirer l'union, on s'engage, par là même, à chercher les moyens d'aplanir les difficultés; on déclare que c'est là un but qu'on doit chercher à atteindre, sous peine de cesser d'être chrétiens. Res-

XXI). C'est pourquoi l'*Order of corporate reunion* peut bien être considéré comme un symptôme et un prélude très consolant de la véritable réunion. Le principal auteur de ce mouvement — qui accuse l'anxiété de se trouver privé de l'Eucharistie — est encore l'auteur de l'ouvrage : *The sinless Conception of the Mother of God*; et si, comme j'en ai la ferme confiance, la véritable réunion de l'Eglise anglicane avec l'Eglise catholique a lieu, le Rév. Lee y aura certainement contribué comme peu d'autres en Angleterre. Toute sa vie n'a eu que ce but, et il le poursuit, malgré les obstacles et les croix, comme M. Solovieff poursuit, en Russie, le retour de sa patrie à l'unité catholique.

Si ces lignes tombent sous les yeux de quelques Anglais, qu'on me permette de signaler aussi, parmi les précurseurs de la réunion, M. Ambroise March Phillips de Lisle, fondateur de la Trappe anglaise de Mount-Saint-Bernard et l'un de ceux qui ont le plus contribué au rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre. Je l'ai connu trop intimement, surtout à son lit de mort, pour hésiter à rendre cet hommage à l'auteur de l'écrit : *The future reunion of Christendom*. Interrogé, un quart d'heure avant sa mort, si un bruit qu'on faisait dans le château le gênait, il répondit : « *Nothing can trouble me any more, now!* (rien ne peut plus me troubler maintenant). » Il était déjà au ciel.

tons toujours sur ce terrain mille fois béni ; le seul où nos espérances seront enfin réalisées.

J'ai fini. Comment ne pas espérer, surtout si nous prenons comme modèle, conseiller et soutien dans nos efforts Jésus-Christ en son Eucharistie ; si, à l'humble aveu de nos fautes et à la purification de nous-mêmes, nous joignons la prière, et si, à chaque messe et à chaque communion nous demandons, avec Jésus, à son divin Père, qu'il n'y ait plus « qu'un seul bercaïl et un seul Pasteur ! »

Voici donc le Vœu que je propose à l'assemblée comme corollaire de ce discours :

*Le Congrès eucharistique de Reims, se félicitant de la reprise des relations diplomatiques entre le Saint-Siège et le Tsar, se permet d'exprimer au Saint-Synode de Russie l'attente et l'espoir que la Russie fera servir sa puissance à l'accomplissement de la prière du Sauveur à la dernière cène ; Qu'ils soient un !*

---

## **ACTION DE L'EUCCHARISTIE**

**DANS LES ŒUVRES SOCIALES ET OUVRIÈRES**

Rapport par M. l'abbé BAYE, curé de Saint-Remi.

---

Quand on veut parler de la sainte Eucharistie, tout naturellement l'on se rappelle les paroles que saint Jean-Baptiste adressait aux Juifs de son temps : « Il en est un parmi vous que vous ne connaissez pas. »

Non, le Dieu du Tabernacle n'est pas connu. Plus caché encore qu'à la Crèche et au Calvaire, où il laissait du moins apparaître son humanité sainte, dans l'Eucharistie, il se dérobe tout entier au regard ; il jette comme un manteau, sur sa glorieuse majesté, les plus humbles apparences, de sorte que les foules, qui ne le reconnaissent pas, passent indifférentes auprès de son temple et de sa personne, et que les autorités terrestres, méconnaissant sa divine suprématie, ne lui accordent pas même les droits de simple citoyen.

Et cependant, l'Hôte, en apparence si modeste, de nos tabernacles, est le grand Dieu du ciel et de la terre ; voilé et obscur sur nos autels, Il est le divin Agneau que l'apôtre saint Jean appelle la Lumière du Paradis ; Il est le Roi immortel des siècles. C'est à Lui que Dieu le Père a donné toutes les nations en héritage ; c'est par Lui que règnent les rois ; c'est de Lui qu'ils tiennent leur pouvoir ; c'est Lui qui peut les nommer et les révoquer à son gré. Dans toute société chrétiennement organisée, où tous les droits sont respectés, où la hiérarchie des pouvoirs est bien établie, le Dieu qui

habite parmi nous occupe le premier rang ; c'est à Lui qu'est dévolue l'autorité suprême, et c'est ce qui explique pourquoi nos rois très chrétiens, sans abdiquer, faisaient pour ainsi dire contresigner leurs actes par le Christ, *Christo regnante*.

Par l'exposé de principes que nous venons de faire se trouve solidement établi le droit de Jésus-Christ sur toutes les nations, et par conséquent l'autorité et l'influence sociales de l'Eucharistie. Notre thèse, d'ailleurs, est admise par tous les catholiques ; au point de vue dogmatique, la démonstration en est inattaquable ; nous entrons donc de suite dans notre programme, et nous nous demandons *quelle est l'action de l'Eucharistie dans les œuvres sociales et ouvrières ?*

I. — Cette action est décisive, répondrons-nous, car *c'est l'Eucharistie qui forme les hommes d'œuvres*, dont elle est, en même temps, l'éducatrice et le modèle ; on peut affirmer que l'homme d'œuvres n'existe qu'à la condition d'avoir reçu les leçons et médité les exemples du Dieu de l'Eucharistie ; tous les vrais apôtres sont sortis de cette école.

En effet, à l'homme d'œuvres il faut d'abord la *lumière*, non pas cette lumière abstraite qui n'éclaire que l'intelligence et qui naît de l'étude scientifique, mais cette lumière supérieure, rayon détaché de l'Hostie sainte comme d'un soleil, et qui illumine l'être tout entier, l'esprit et le cœur. C'est cette lumière qui projette ses clartés sur la route du devoir ; qui dissipe les ombres qu'accumulent sur nous les préjugés et les passions, et perce les nuages qui s'élèvent du cœur quand il n'est pas sincèrement vertueux. Au point de vue de cette science pratique, nécessaire dans les œuvres, l'homme



de génie lui-même peut être un ignorant, tandis que l'homme simple, dont l'âme est fréquemment en contact avec l'Eucharistie, reçoit de ce mystique Docteur des lumières et des solutions, un sens pratique, un tact surnaturel et délicat, en un mot une direction générale de toute sa vie qu'il demanderait inutilement aux hommes. Ce n'est pas la science humaine qui a fait saint Vincent de Paul, mais c'est l'Eucharistie qui a donné à ce modeste prêtre le génie des œuvres, l'intelligence si complète des besoins de son siècle, et en a fait le conseiller même des rois.

A l'homme d'œuvres, il faut encore *l'esprit de sacrifice*, c'est à dire le courage de s'immoler soi-même. On n'est pas apôtre pour avoir rédigé des programmes, prononcé d'éloquents harangues et recueilli de bruyants applaudissements. Le véritable apostolat suppose le don de soi, de son temps, de son argent, et parfois la suprême immolation, c'est à dire celle de sa vie. Or, qui peut donner tout à la fois à l'homme la science et le courage du sacrifice, si ce n'est la sainte victime de nos autels, le Dieu de l'Eucharistie, ce modèle sublime de toutes les immolations, qui meurt afin de nous apprendre à vivre pour nos frères ?

Ici encore, c'est l'Eucharistie qui fait l'homme d'œuvres.

Nous pouvons recueillir une autre leçon que nous donne l'Eucharistie. Elle nous apprend la fécondité et le mérite de *l'action discrète et cachée*. Le Dieu de nos autels est souvent appelé le Dieu caché, et cependant il agit sans cesse ; du tabernacle partent des impulsions qui ébranlent les âmes et le monde, mais le moteur divin qui produit ce mouvement se dérobe aux regards, il reste dans son obscurité et derrière ses voiles.

Grande leçon pour les hommes d'œuvres dont l'action doit être discrète et cachée comme celle de l'Eucharistie? L'orgueil et la vanité engendrent la stérilité, mais Dieu accorde une fécondité parfois merveilleuse au dévouement modeste qui, semblant s'ignorer lui-même, n'obéit à aucune préoccupation personnelle et consent à vivre et à mourir inconnu pour le succès d'une grande cause.

Nous pouvons conclure, sans nous étendre davantage, que l'Eucharistie est le modèle et l'éducatrice de l'apôtre, et que dès lors son action est décisive dans les œuvres.

II. — Il est temps de laisser la théorie et d'entrer dans le domaine des faits, en montrant comment l'action eucharistique s'est exercée dans les œuvres existantes et pourra s'y développer à l'avenir. Pour être méthodique et complet, nous placerons sous différents titres les considérations que nous avons à présenter.

**L'Eucharistie et l'Usine.** — Les monuments caractéristiques de notre siècle, on l'a dit avant nous, c'est la caserne et l'usine. Le moyen âge avait ses cathédrales, magnifiques palais élevés à Jésus-Hostie ; la Renaissance a eu ses châteaux, où le seigneur savait ménager un oratoire, souvent chef-d'œuvre d'architecture, pour l'habitation du Seigneur des seigneurs.

De nos jours, l'Eucharistie n'a pas sa place à la caserne ; mais la Providence sait parfois si bien se jouer des desseins des hommes, que peut-être elle n'a permis que l'aspirant au sacerdoce, et le prêtre lui-même, fussent enfermés à la caserne que pour en ouvrir la porte à Dieu lui-même.

Quant à l'usine, pouvait-on croire que l'Hostie sainte et immaculée pénétrerait jamais dans ces édifices que

la promiscuité des sexes et les passions anti-sociales ont trop souvent transformés en foyers de corruption et de révolte ?

Et cependant, en divers endroits, en France, en Belgique et ailleurs, l'usine est devenue la conquête de l'Eucharistie, qui y habite et y est entourée d'amour et de respect. Et ici, la pensée se reporte naturellement vers cette usine du *Val-des-Bois*, type et modèle des autres, où le patron est aimé et vénéré comme un père par tous les ouvriers, parce qu'il sait lui-même s'incliner devant Dieu.

Nous extrayons d'un mémoire ce qui suit, sur l'organisation du culte eucharistique au Val-des-Bois :

« La chapelle est aimée des ouvriers ; ils y sont chez eux et aiment à venir s'y réchauffer au soleil eucharistique ; c'est la chapelle qu'ils regrettent le plus quand il faut quitter l'établissement. Deux messes y sont dites chaque jour, pendant lesquelles les enfants des écoles prient tout haut. Quand les communions sont nombreuses, la préparation et l'action de grâces se font en commun. Le premier dimanche de chaque mois, Notre-Seigneur est exposé toute la journée, durant laquelle les membres de la Confrérie du Saint-Sacrement se succèdent par dix, de demi-heure en demi-heure, au pied de l'autel. Trois adorations nocturnes, réparties dans l'année, rappellent les chants mâles et pieux des monastères et donnent la vision anticipée de la prière de nuit par les travailleurs. Au jour de la Fête-Dieu, Jésus pénètre dans les ateliers, bénissant à la fois, et les métiers encore garnis, qui semblent tout à coup rentrer dans le silence par respect pour le Maître du travail, et les ouvriers, qui les mettent en mouvement après cette bénédiction. Les premières

communions, où les parents viennent s'agenouiller avec leurs enfants à la table sainte, sont au Val des fêtes du ciel sur la terre. Le chiffre des hosties consacrées en une année est de quinze mille, ce qui donne, pour une population de mille trois cents, en défalquant les enfants, une moyenne de seize communions par an et par personne. Des communions générales sont faites, à des époques spéciales, pour les hommes, les femmes, les jeunes filles, les enfants des écoles. »

On peut donc conclure que la vie eucharistique est abondante au Val, que le tabernacle est le centre où tout converge, et que, dans ce vaste établissement, où il y a tant de rouages et de machines en mouvement, où s'agitent tant d'activités, le principal moteur est le Dieu du Tabernacle.

Ce grand exemple devait être contagieux ; aussi, nous l'avons dit, en divers endroits, des patrons vraiment dignes de ce nom, parce que ce sont des patrons chrétiens, ont voulu avoir pour hôte permanent dans leurs usines le Dieu de l'Eucharistie ; et c'est ce qui peut nous faire espérer la régénération du monde du travail.

**L'Eucharistie et les Cercles catholiques.** — L'historien dira qu'aux Cercles catholiques revient l'initiative du mouvement religieux et populaire qui s'est produit depuis vingt ans et qui prend de nos jours des proportions considérables. A leur tête s'est trouvée une phalange d'hommes distingués par la naissance, la fortune, l'éloquence et le dévouement ; aussi, ont-ils exercé en France une action profonde, et c'est à leur influence qu'est dû cet épanouissement d'œuvres si diverses, créées au profit des ouvriers.

Le programme des Cercles, sanctionné depuis par les Encycliques de Léon XIII, a été, dès le début, l'organisation du monde du travail par le rétablissement des corporations, c'est à dire l'association professionnelle ayant à sa base l'association religieuse. Les confréries et les syndicats qui surgissent de toutes parts tiennent donc, par de vrais liens de famille, aux Cercles, qui sauront sans aucun doute profiter de ces institutions pour y trouver un renouveau d'influence et d'action.

Les Cercles catholiques se sont efforcés d'arracher le peuple aux plaisirs qui dégradent et aux préjugés qui égarent; mais leur vie intime et vraie ne se trouve ni dans la salle des jeux, ni dans celle des conférences, elle est à la chapelle, où réside la sainte Eucharistie elle-même.

C'est là qu'ont été attirés et réconciliés avec le Dieu de leur première communion un grand nombre de chrétiens qui n'osaient affronter le grand jour et la publicité de l'église paroissiale, venant trouver, même à la faveur de la nuit, le divin Sauveur toujours prêt à nous recevoir.

C'est par l'action eucharistique que les Cercles ont recueilli comme des épaves et groupé ensuite les ouvriers isolés, perdus dans une société qui avait presque complètement abandonné le christianisme pratique; le respect humain a été vaincu; à Pâques, aux principales fêtes, la journée commence par le banquet eucharistique; dans beaucoup de Cercles même, les communions hebdomadaires sont nombreuses.

Certains sociétaires ont, ça et là, pratiqué un touchant apostolat en faveur de l'Eucharistie, en procurant le bienfait de la première communion à un grand

nombre d'enfants abandonnés, à qui ils apprennent le catéchisme et qu'ils conduisent successivement au confessionnal et à la table sainte.

L'exposition mensuelle, l'adoration nocturne sont en honneur dans les Cercles et en font de véritables foyers de dévotion eucharistique.

« Chaque premier vendredi du mois, nous écrivons de Blois, à la date du 5 avril dernier, le Saint Sacrement est exposé toute la journée dans la chapelle du Cercle. Les membres du comité et un certain nombre d'hommes de la ville viennent régulièrement faire leur adoration. De plus, tous les mois, nous avons dans notre Cercle, et aussi dans les deux patronages de la ville, une adoration nocturne (jusqu'à minuit seulement, pour les ouvriers seuls. Cette pieuse coutume se maintient bien, et les membres de nos œuvres y puisent une augmentation d'amour et de foi. »

A Reims, l'Adoration nocturne dure toute la nuit et se termine par une messe matinale.

Dans quelques Cercles, l'Adoration perpétuelle du Saint Sacrement a été établie; dans d'autres, l'adoration se fait le dimanche après-midi, grâce au zèle d'un certain nombre de sociétaires, qui ont formé une confrérie du Saint-Sacrement, et qui, à des intervalles déterminés, quittent tour à tour leurs récréations pour s'agenouiller au pied du Tabernacle.

Ces démonstrations n'ont pas suffi à la piété des Cercles; ils ont fondé une *Association de communion réparatrice quotidienne*, faite au nom de l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers, *pour réparer le tort fait à Dieu et aux âmes dans le monde du travail, pour obtenir le rétablissement de l'esprit chrétien dans nos institutions et le salut de la classe ouvrière, et pour attirer la bén*

*diction du Sacré-Cœur de Jésus sur nos efforts de régénération sociale.*

Cette œuvre de la communion réparatrice est prospère dans les Cercles, et elle se pratique spécialement au Val-des-Bois, dont nous avons déjà parlé. D'où l'on voit que la dévotion à la sainte Eucharistie prend dans les Cercles catholiques un caractère social tout à fait en rapport avec leur esprit et leur but.

Ajoutons que les Cercles catholiques sont assidus à toutes les cérémonies et fêtes en l'honneur du Saint Sacrement, aux Quarante-Heures, et spécialement aux processions solennelles de la Fête-Dieu. Leur présence y a été d'autant plus remarquée, que les autorités civiles et militaires, la magistrature, en un mot le monde officiel avait déserté sa place dans ces triomphes décernés à l'Eucharistie, et ça a été une consolation de voir les Cercles catholiques faire cortège à Jésus-Hostie et déployer sans crainte leur bannière, avec sa devise si pleine de confiance : *In hoc signo vinces !*

Le vœu que nous formons, c'est qu'en retour de cette fidélité le Dieu de l'Eucharistie protège les Cercles catholiques d'ouvriers !

**L'Eucharistie et l'Archiconfrérie de Notre-Dame de l'Usine et de l'Atelier, Patronne du Travail.** — Nous l'avons dit, le programme accepté par les Cercles catholiques et les Encycliques de Léon XIII indique la création de Confréries devant servir de base aux Associations professionnelles. De là est née l'Archiconfrérie de Notre-Dame de l'Usine et de l'Atelier, Patronne du Travail, étendue par le Souverain Pontife à l'univers entier et destinée par son organisation à rapprocher les

classes et à remettre le principe chrétien en honneur dans la société.

Or, la sainte Patronne de l'Archiconfrérie, Marie, devait naturellement nous conduire à la source de toute régénération sociale, c'est à dire au Dieu du Tabernacle. C'est ainsi que les associés de l'Archiconfrérie sont venus grossir les rangs des fidèles au jour de la communion pascale. Nous pourrions citer certaines paroisses de Reims où les communions pascales d'hommes, qui se chiffraient par unités, se comptent maintenant par centaines, sans que pour cela la communion générale de la métropole en ait souffert.

La messe du mois se célèbre dans presque toutes les paroisses, et les associés y sont amenés, soit par les sollicitations d'un zélé dizainier, soit par l'attrait des chants qu'ils exécutent eux-mêmes. Après avoir réappris le chemin longtemps oublié de l'église, ils prennent peu à peu celui de la table sainte.

De différents centres de confréries nous parviennent les mêmes nouvelles consolantes, aussi prenons-nous la liberté de vivement recommander la messe du mois à nos vénérés confrères et aux présidents laïques des comités paroissiaux. Il sera facile de comprendre l'appel que nous faisons ici, si l'on remarque que les communions mensuelles de l'Archiconfrérie ne groupent pas seulement des individus d'une même catégorie, mais réunissent la famille entière, le père, la mère, les enfants, tous membres de l'association.

Quand ceux qui sont plus spécialement chargés de l'apostolat dans la Confrérie, c'est à dire les délégués de rues, convoquent fidèlement les associés de leur circonscription, ceux-ci viennent considérablement grossir les rangs des hommes dans les cérémonies



eucharistiques, et spécialement dans les solennelles processions de notre Cathédrale de Reims, qui ont revêtu parfois, grâce à ce concours, un caractère de grandeur inaccoutumé.

Chaque jour du mois de mai, depuis plusieurs années, des pèlerinages, dont plusieurs ont été très imposants, ont lieu au sanctuaire de l'Archiconfrérie ; les paroisses, les communautés, les différentes œuvres catholiques y viennent tour à tour ; les communions y sont à certains jours très nombreuses. On ne se sépare jamais sans avoir reçu la bénédiction du Saint Sacrement.

Il y a quelques semaines à peine, le 1<sup>er</sup> juillet, plus de cinq cents associés de l'Archiconfrérie allaient en pèlerinage à la basilique de Montmartre, adorer et supplier le Sacré-Cœur présent dans l'Hostie sainte. La cérémonie a été des plus touchantes ; de nombreuses personnes, restées à jeun pendant le long voyage, ont voulu communier dans le temple national ; aucun pèlerin ne perdra le souvenir des joies saintes qu'il a ressenties, et tous veulent encore les goûter l'an prochain.

Nous est-il défendu d'espérer que, petit à petit, la sainte Patronne de l'Archiconfrérie ramènera aux pieds du Tabernacle la société, et spécialement le monde du travail ?

**L'Eucharistie et les Cercles chrétiens d'Études sociales.** — Tous connaissent aujourd'hui ces nouveaux groupes d'ouvriers réunis pour étudier les doctrines de l'Église. Beaucoup d'entre ces ouvriers étaient loin, bien loin de Dieu, dont ils niaient et blasphémaient le nom ; mais désabusés des sectes, ils s'adressèrent à la religion, lui demandant ce qu'elle pouvait faire pour eux.

Le premier Cercle chrétien d'Études sociales est né à Reims, et ce fut l'Archiconfrérie qui l'accueillit dans un local où il est encore chez lui.

Certes, il ne semblait pas que l'Eucharistie pût exercer de sitôt une influence quelconque dans un tel milieu. Or, pourtant, c'est ce qui arriva ; et c'est là une des constatations les plus intéressantes à faire dans l'histoire des œuvres.

A peine ces ouvriers eurent-ils entendu développer les premières considérations religieuses par le prêtre qui assiste régulièrement à leurs séances, que, séduits par l'honnêteté, le désintéressement et la charité de ce langage, ils sentirent se réveiller en eux les étincelles d'une foi éteinte depuis longtemps ; et bientôt ils se tournèrent d'eux-mêmes vers le tabernacle. L'on en a vu un, entre autres, verser de véritables larmes parce qu'il n'avait pu être admis avec ses camarades à la table sainte.

Quelle est la cause de ce phénomène, de cette attraction exercée par l'Eucharistie sur des cœurs fermés depuis longtemps aux émotions religieuses ?... Dieu seul connaît ce mystère ; mais nous pouvons peut-être hasarder une explication.

Il y a dans l'esprit du peuple une impitoyable logique ; il va jusqu'au bout de ses principes, bons ou mauvais, et en admet les dernières conséquences.

Qu'on me permette un souvenir personnel :

Un jour, un ouvrier venu à nous depuis peu de temps me témoigne le désir d'aller à l'Adoration nocturne chez les RR. PP. Trappistes d'Igny. Ce fut un véritable étonnement de ma part à la vue de cette ardeur de néophyte que je croyais exagérée et imprudente. « Mais, Monsieur, reprit l'ouvrier qui devina

ma pensée, Notre-Seigneur est-il oui ou non dans l'Eucharistie ? S'il n'y est pas, il n'y a rien à faire ; mais s'il y est, notre devoir est de lui rendre nos hommages partout et autant que nous le pouvons !... » Combien ne raisonnent pas avec cette logique et n'acceptent pas ainsi les conséquences de leurs principes !

« Et puis, ajouterons-nous avec un orateur, l'Eucharistie est vraiment le pain du peuple. Les préparations de ce mystère adorable ont eu lieu au milieu des foules ; c'est à des hommes du peuple que le Seigneur s'est donné tout d'abord... D'ailleurs, si l'on va au fond du mystère, est-ce que l'Eucharistie n'est pas le Jésus d'autrefois, le Jésus Sauveur de toutes les âmes, et en particulier le Jésus ouvrier et l'ami, incomparable des travailleurs et des pauvres, et sa tendance n'est-elle pas d'aller avant tout à ceux qui travaillent et qui souffrent ?... »

Ne nous étonnons donc pas si, après de longues années de séparation, les ouvriers des Cercles chrétiens d'Études sociales se sont rapprochés si vite de l'Eucharistie. En un jour d'exposition solennelle du Saint Sacrement, les membres du Cercle de Saint-Remi de Reims se sont consacrés publiquement au Cœur de Jésus. Ils ont voulu que leur bannière, portée à Jérusalem, parût aux solennités eucharistiques célébrées dans la Ville sainte ; ils sont, comme nous l'avons indiqué plus haut, les habitués des adorations nocturnes du monastère d'Igny. Ajoutons que, sur leur demande expresse, le Saint Sacrement a été exposé pendant toute la durée du dernier Congrès ouvrier, et que, pendant les délibérations, les adorateurs se succédaient sans interruption au pied de l'autel.

L'amour de l'Eucharistie a inspiré aux ouvriers de

ce même Cercle la pensée touchante d'accompagner le saint viatique quand il serait porté à l'un d'entre eux.

C'est ainsi qu'un jour ils escortèrent, au nombre de huit, le prêtre qui allait porter les derniers sacrements à un de leurs camarades en danger de mort. C'était pendant l'heure de midi, où ils prennent leur nourriture et un peu de repos. Ils mangèrent à la hâte, puis, s'étant rendus à l'église, ils accompagnèrent le prêtre et le Dieu qu'il portait jusqu'au domicile du malade; et, après avoir assisté respectueusement à la communion du moribond, ils revinrent avec le prêtre jusqu'à l'église. Ils avaient été vus de plusieurs ouvriers de leur atelier, et, quand ils revinrent au travail, ils furent accueillis par les acclamations de leurs camarades qui s'écriaient : « En voilà qui sont courageux et qui n'ont pas peur ! »

Cette action sur les Cercles d'études n'est pas le moindre triomphe de l'Eucharistie.

**III.** — Par ce qui précède, il est facile de comprendre l'action de l'Eucharistie dans l'organisation générale du monde du travail.

D'après l'Encyclique sur la *Condition des Ouvriers*, l'organisation complète du monde du travail se fera surtout par le rétablissement des Corporations, véritables familles au sein desquelles patrons et ouvriers vivent en paix, sous l'empire d'une *discipline sage et prudente*.

C'est ici qu'il apparaît clairement que, mieux que les plus savants économistes, le Dieu de l'Eucharistie résout le problème social. Les bases nécessaires de toute société, comme de toute association professionnelle, sont la justice et la charité; or, l'inspirateur de ces deux vertus n'est-il pas le Dieu du Tabernacle, qui

ne veut descendre que dans les cœurs exempts d'injustes convoitises et d'égoïstes appétits !

*Sint unum* : Qu'ils soient un ! Tel est le vœu du Sauveur réalisé encore par l'auguste Sacrement qu'il a institué lui-même. Agenouillés ensemble à la table sainte, où ils se nourrissent du même pain, le riche et le pauvre, l'ouvrier et le patron apprennent la véritable égalité et la vraie fraternité.

Comme ces anciens chevaliers qui buvaient à la même coupe avant la bataille, ils sont désormais frères d'armes, unis pour les combats de la vie : quand ils ont communiqué l'un à côté de l'autre, c'est un devoir pour eux de s'aimer, et de l'union des cœurs naît l'union des intelligences. N'est-ce point là le remède aux luttes fratricides qui désolent si souvent le monde du travail ?

Les premiers chrétiens communiaient tous les jours ; et, sous l'influence de l'Eucharistie, ils pratiquaient, par la mise en commun de leurs biens, un socialisme qui n'avait rien de dangereux pour la société, parce qu'il était libre et volontaire.

Aucun article de nos lois sur les syndicats ne vise l'Eucharistie ; c'est la principale cause de leur impuissance. Les anciennes Corporations n'avaient pas commis cette méprise : elles avaient à cœur d'honorer le Dieu de nos autels ; elles avaient leurs chapelles toujours bien parées, et se montraient dans tout leur éclat aux processions de la Fête-Dieu. La bannière du métier y était portée avec une sainte fierté. Le doyen, un cierge d'un poids considérable à la main, suivait avec les gens de la profession.

Il serait très intéressant pour le sujet qui nous occupe de parcourir les statuts des anciennes Corporations ; mais bornons-nous à cette simple indication.

**IV.**— Par une transition toute naturelle, nous passons de suite au dernier article du programme : *Adoration réparatrice par catégories sociales.*

Nous l'avons déjà dit, le Dieu caché de l'Eucharistie est le roi légitime du monde, mais ses droits sont méconnus et sa majesté est chaque jour outragée. Or, les peuples, comme les individus, doivent après leurs crimes s'incliner dans le repentir et solliciter leur pardon. Notre société doit donc à l'Eucharistie une réparation immense ; et pour qu'elle prenne les proportions de nos fautes, il semble nécessaire que toutes les catégories sociales viennent tour à tour s'humilier devant le Tabernacle.

Déjà l'Adoration réparatrice a lieu dans les Cercles catholiques ; mais, dans ces derniers temps, elle a reçu une organisation plus vaste et on l'a vue pratiquée par des villes entières.

C'est spécialement au zèle de l'infatigable M. Garnier, que nous sommes heureux de saluer ici, qu'est dû le développement de cette dévotion qui peut racheter la France et la sauver. Dans un grand nombre de villes, et spécialement à Limoges, l'on a vu toutes les catégories sociales se succédant auprès de Jésus-Hostie, pour l'adorer et le fléchir.

M. l'abbé Garnier raconte lui-même l'histoire de cette adoration, qui eut lieu pendant un séjour que l'ardent missionnaire fit à Limoges.

La Confrérie de Notre-Dame de l'Usine existe dans cette ville et possède un centre d'action dans chaque paroisse. « Or, pour faciliter les efforts des différents groupes paroissiaux, chacun des sept jours de la semaine a été spécialement attribué à l'une des sept paroisses de la ville. Chacun des différents comités

« paroissiaux d'hommes, de dames, de jeunes gens, de  
« jeunes filles, d'enfants, forment des cadres, divisés  
« par heure, et cherchent dans leur milieu le plus  
« grand nombre possible d'adorateurs pour le jour  
« réservé à leur paroisse. »

Le succès a été grand à Limoges et ailleurs ; et l'on voit comment l'on peut se servir de l'organisation d'une Confrérie pour établir une Adoration réparatrice qui, s'étendant sur tous les points de la France, fasse monter vers le Ciel un grand cri de repentir, désarme la colère divine et sauve la Patrie !

Terminons par deux traits ce trop long Mémoire.

Il est rapporté dans l'histoire de saint Louis que le pieux monarque, après son désastre de Mansourah, ne possédait pas l'argent réclamé par les infidèles vainqueurs, et qu'il laissa l'Hostie sainte au milieu de l'armée captive comme garantie de la rançon qu'il promettait de payer. Les Sarrazins eux-mêmes acceptèrent ce gage mystérieux, et ce fut l'Eucharistie qui sauva l'armée.

Nous autres, catholiques, ne ressemblons-nous pas à l'armée de saint Louis, attaquée et investie de toutes parts par ses implacables ennemis ? Eh bien ! serrons nos rangs, pressons-nous autour de l'Eucharistie, et aujourd'hui, comme aux temps des Croisades, l'Hostie sainte nous sauvera !

A l'exemple de Jeanne d'Arc aussi, qui trouva sous l'autel son épée victorieuse, allons chercher nos armes à l'ombre du Tabernacle, et combattant avec confiance, sachons *bouter dehors* les ennemis de Dieu !

---

# L'EUCCHARISTIE ET L'OUVRIER

Allocution par **M. THIÉBAULT**, du Cercle de Reims

---

ÉMINENCES,  
MESSEIGNEURS,  
MESSIEURS,

Il n'est pas rare de voir l'ouvrier prendre la parole dans des assemblées où il expose ses théories, ses revendications et ses droits; mais à coup sûr, on est moins habitué à entendre la voix des travailleurs dans une réunion comme celle-ci, en présence des princes de l'Église, de savants venus de toutes parts, délibérant sur un des plus grands mystères de la religion.

C'est pour les ouvriers un grand honneur dont ils savent être reconnaissants.

**I. — L'Eucharistie et le peuple !** L'Eucharistie et l'ouvrier ! quel abîme on a essayé de creuser entre eux !... On ne s'intéresse guère de ce dogme mystérieux dans le milieu où nous vivons ; et quand on en parle, soit dans nos journaux, soit dans nos réunions, c'est pour tourner en ridicule la croyance catholique sur ce point, et faire d'ignobles et plates plaisanteries.

En réalité, la vie des classes laborieuses s'écoule presque entièrement en dehors de l'Eucharistie, depuis la première communion jusqu'à la mort ; on laisse cette question aux gens dévots, et les ouvriers ne croient pas qu'elle les concerne.

On a même entrepris de briser le seul lien qui rat-



tache encore la famille ouvrière à l'Eucharistie, je veux dire la première communion. On a institué des fêtes laïques de la libre-pensée qui doivent, d'après les prévisions de leurs auteurs, remplacer la communion catholique.

A ce sujet, je dirai que je respecte la liberté de conscience, mais je dirai aussi que, dans ces démonstrations antireligieuses, ce sont souvent les mêmes enfants qui paraded plusieurs années de suite; il y a là un trompe-l'œil dont il est bon de se défier. Et puis je n'hésite pas à flétrir la cupidité de ces ouvriers, peu nombreux heureusement, qui exploitent la bienfaisance, en envoyant successivement leurs enfants à la première communion et à la fête libre-penseuse. *Ces gens-là ne sont pas d'honnêtes ouvriers!*

Les mêmes manœuvres s'exercent parfois auprès du lit des malades, afin d'en écarter le prêtre et par conséquent l'Eucharistie; celui qui vend sa conscience et celui qui l'achète font un marché honteux pour tous les deux.

**II.** — Quant à nous, ouvriers admis dans ce Congrès, nos idées sur l'Eucharistie se sont bien modifiées, depuis que nous sommes entrés, soit dans l'*Archiconfrérie de Notre-Dame de l'Usine*, soit dans les *Cercles chrétiens d'études sociales*; notre foi s'est réveillée; elle est devenue en même temps plus éclairée et plus fervente.

Nous sommes heureux de nous rapprocher de l'Eucharistie; nous pressentons qu'elle opérera une triple transformation, celle de chacun de nous, de l'individu, de la famille et de la société.

Avant de communier, en effet, il faut accomplir un

acte réparateur, il est nécessaire de solliciter le pardon de ses fautes et de prendre de salutaires résolutions. Aussi, en se relevant de la sainte table, on se sent meilleur, on est plus digne de sa propre estime et de l'estime des autres. Je crois vraiment que le meilleur moyen de faire des honnêtes gens, dont on a tant besoin de nos jours, c'est l'*Eucharistie*.

Et puis, quand on a communiqué avec sa femme et ses enfants, on s'aime plus sincèrement; il semble que l'on est uni par un lien plus fort; l'homme se sert mieux de son autorité, la femme est plus laborieuse et les enfants plus soumis; il semble qu'il y a au foyer domestique quelque chose de la paix et de la douce sérénité du sanctuaire.

Je me souviens d'une histoire racontée par notre curé. Il nous disait qu'entendant deux époux se disputer, il était entré pour les mettre d'accord; il leur disait : « Rappelez-vous, mes chers amis, que depuis que vous êtes mariés vous ne faites plus qu'un. — Ah oui, répondit la femme, vous n'avez qu'à passer souvent sous nos fenêtres, et il vous semblera parfois que nous sommes plus de vingt ! » Évidemment, ces gens-là n'avaient pas communiqué le matin. Et puis ce n'est pas tout. Quand nous communions, nous autres ouvriers, à côté de nos patrons chrétiens; quand nous voyons les riches, les grands agenouillés au même niveau que nous, s'inclinant devant le Dieu qui est le nôtre et le leur, nous nous sentons grandir; nous comprenons que là, et là seulement, se trouvent la véritable égalité et la fraternité; et nous concluons que l'Eucharistie peut nous donner la solution de cette question sociale dont on parle tant sans pouvoir la résoudre. Nous n'avons pas de savants arguments pour prouver ce que nous

croyons, mais nous disons ce que nous pensons dans notre conscience d'honnête homme et d'ouvrier chrétien, et nous sommes convaincus que ce qui nous rend meilleur ne peut être que la vérité !

C'est ce que nous disait au lit de mort un de nos camarades, anarchiste converti ; il venait de recevoir en viatique l'Eucharistie, qui ne lui avait pas été donnée depuis sa première communion, et il nous adressa à nous, ses camarades, ces paroles, presque les dernières qu'il prononça : « Mes amis, jusqu'ici je me suis trompé ; la vérité est dans la Religion ! »

Il est donc nécessaire qu'il s'opère un rapprochement intime entre l'Eucharistie et l'ouvrier ; c'est là que les classes laborieuses trouveront leur salut. L'ouvrier demande souvent le pain du corps ; il a un égal besoin du pain de l'âme ; comme l'homme dont il est parlé dans l'Évangile, qui allait emprunter quelques pains à son ami, nous irons à l'Église et nous lui dirons : Aidez-nous à nous procurer le pain matériel qui doit nourrir nos familles, mais donnez-nous aussi un autre pain également nécessaire à nos âmes : l'Eucharistie ! Nous nous perdions en nous éloignant d'elle, nous voulons nous sauver en y revenant.

---



## VŒUX ÉMIS PAR LE CONGRÈS

---

**I.** — *Le Congrès eucharistique de Reims adresse par acclamations les remerciements les plus chaleureux à S. S. Léon XIII, heureusement régnant, pour son Encyclique aux Princes et aux Peuples, — et plus particulièrement pour la partie qui regarde l'Orient, — et émet le vœu que cette encyclique soit répandue à profusion en Occident et en Orient.*

**II.** — *Le Congrès est heureux de renouveler avec enthousiasme tous les vœux émis par le Congrès eucharistique de Jérusalem ; il désire ardemment la réalisation de tous ces vœux, en particulier de ceux qui traitent de la nécessité de créer dans l'Orient des écoles, des séminaires et des paroisses catholiques dans tous les rites.*

*Et dans ce but il demande : 1° qu'il soit créé une Revue périodique traitant de l'Union des Églises ;*

*2° Que les ouvrages spéciaux déjà existants sur ce sujet soient répandus dans les séminaires, dans le clergé et parmi les fidèles.*

**III.** — *Qu'il soit composé une prière spéciale, à réciter par tous les fidèles d'Orient et d'Occident, pour demander à Dieu l'union des Églises, selon les vues de N. S. P. le Pape Léon XIII.*

**IV.** — *Que le Comité permanent des Œuvres eucharistiques, vu les excellents résultats déjà produits par le Congrès de Jérusalem, avise aux moyens de tenir le plus tôt possible de nouveaux Congrès eucharistiques en Orient.*

**V.** — *Le Congrès eucharistique de Reims, se félicitant de la reprise officielle des relations diplomatiques entre le Saint-Siège et le Tsar, se permet d'exprimer au Saint-Synode de Russie l'attente et l'espoir que la Russie fera servir sa puissance à la réalisation de la prière du Sauveur à la dernière cène : « Qu'ils soient Un ! »*

**VI.** — *Qu'une supplique soit adressée à N. S. Père le Pape, en vue d'obtenir la reconnaissance du culte du Pape Urbain IV, l'instituteur de la fête du Saint-Sacrement, et que les démarches entreprises par M<sup>or</sup> l'Évêque de Liège, en faveur du culte de la Bienheureuse Ève, soient bientôt couronnées de succès.*

**VII.** — *Que le clergé fasse dans son enseignement aux fidèles une plus large place au dogme et au culte de l'Eucharistie ; et que, dans la pratique, il s'ingénie à faire revivre et à rendre prospères les Confréries du Saint-Sacrement ; qu'il multiplie les affiliations des paroisses ou communautés à l'Adoration réparatrice et aux œuvres diverses de Montmartre ; qu'il mette tout en œuvre pour faciliter à tous la réception de la communion et obtenir des âmes pieuses des communions réparatrices.*

**VIII.** — *Que pour assurer à l'ouvrier la possibilité d'assister à la messe et de participer à la communion, le repos du dimanche soit réclamé par tous les moyens, soit des particuliers, soit de l'État.*

**IX.** — *Que tous les catholiques multiplient leurs efforts en vue de délivrer Jésus-Christ captif, de reconquérir partout la liberté des processions.*

**X.** — *Que l'on étende autant que possible la pratique des pèlerinages eucharistiques, cantonaux ou régionaux, soit en profitant, à cette intention, des adorations perpétuelles, soit en créant des solennités spéciales.*

**XI.** — *Que la sainte communion soit rendue plus fréquente dans les établissements d'éducation à tous les degrés, toute liberté étant laissée aux enfants pour le choix du jour de leurs communions, même en semaine.*

**XII.** — *Que les fidèles s'attachent à répandre l'usage de remettre aux enfants, à l'occasion de leur première communion, le Nécessaire du Chrétien, ou autrement dit la Petite Collection, groupée dans un étui, des livres essentiels à une famille chrétienne, Histoire sainte, Nouveau Testament, Catéchisme, Paroissien, Imitation de Jésus-Christ, reliés séparément.*

**XIII.** — *Que pour répondre efficacement aux ravages de la secte des solidaires et des francs-maçons, qui travaillent à éloigner le prêtre du lit des mourants, tous les fidèles, et surtout les hommes, s'engagent dans l'Œuvre du Cœur agonisant de Jésus (1).*

(1) A ce vœu, Son Éminence le Cardinal Archevêque de Reims, Président d'honneur du Congrès, et Sa Grandeur M<sup>gr</sup> l'Évêque de Liège, Président du Comité permanent, ajoutent l'expression d'un désir qui répond parfaitement à la pensée des Congressistes et aux besoins actuels :

*Que dans les paroisses où il existe une école tenue par des Religieuses, on engage celles-ci à pratiquer dans la mesure*



**XIV.** — *Que la pratique de la gènesflexion devant le Saint Sacrement, demandée par l'Église, soit de plus en plus inculquée à tous les fidèles, hommes, femmes ou enfants, et que l'assemblée des chrétiens réponde à haute voix aux prières que le Souverain Pontife a ordonné de réciter après la Messe.*

**XV.** — *Que la pratique de la récitation des Divines Louanges, telle qu'elle a lieu à Rome, se répande parmi nous. (1).*

*compatible avec leurs autres devoirs, la visite des malades ; et que là où cette œuvre se pourra fonder, grâce à la générosité des fidèles, des Sociétés de Saint-Vincent de Paul, ou des établissements industriels de la localité, il soit adjoint au personnel des Écoles une Religieuse spécialement destinée à la visite et au soin des malades.*

(1) En voici le texte :

*Dieu soit béni !*

*Béni soit son Saint Nom !*

*Béni soit Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai Homme !*

*Béni soit le Nom de Jésus !*

*Béni soit Jésus dans le Très Saint Sacrement de l'autel !*

*Béni soit l'Auguste Mère de Dieu, la Très Sainte Vierge Marie !*

*Béni soit sa Sainte et Immaculée Conception !*

*Béni soit le Saint Nom de Marie, Vierge et Mère !*

*Béni soit Dieu dans ses Anges et dans ses Saints !*

---

1934

Vol. 101, No. 1

January 1, 1934

Published weekly except on Sundays

Subscription price, \$5.00 per annum in advance

Single copies, 15 cents

Entered as second-class matter, June 26, 1925

Postage paid at Chicago, Ill.

Acceptance for mailing at special rate of postage provided for in Act of October 3, 1917

Copyright, 1934, by American Medical Association

Printed at the American Medical Association, 535 North Dearborn Street, Chicago, Ill.

Second-class postage paid at Chicago, Ill.

Postmaster: This publication is published weekly except on Sundays

and is published at the special rate of postage provided for in Act of October 3, 1917

under authority of the Postoffice Department

Postage paid at Chicago, Ill.

Postage paid at Chicago, Ill.

## DISCOURS DE SON ÉM. LE CARDINAL LANGÉNIEUX

*Archevêque de Reims*

---

ÉMINENCE,  
MESSEIGNEURS,  
MESSIEURS,

Est-ce bien chez nous, dans notre pays de France, dans notre cité de Reims, que se sont passées les scènes dont nous sommes témoins depuis quatre jours ? L'athéisme n'est-il pas la plaie de notre époque ! La nation que saint Remi avait baptisée, et dont l'Église avait fait sa fille de prédilection, n'a-t-elle point renié officiellement son baptême avec tout son passé ! Le peuple a failli dans le service de Dieu, comme il est arrivé à tous les âges de notre histoire, mais n'a-t-on point arraché de son cœur l'amour du Christ qui aime les Francs, et n'en est-il pas venu à ce point d'irrégion qu'il ne le connaît plus ?

Et cependant, voici ce que nous avons vu : des foules en prière, des foules prosternées devant le divin Sacrement de l'autel, des foules acclamant Jésus-Christ et rendant à Dieu de magnifiques témoignages de foi, d'amour et de fidélité.

Nous avons vu, au pied du tabernacle, des

manifestations de piété que les nuits n'ont point interrompues, et, ici même, tout le long du jour, des assemblées au sein desquelles on étudiait avec une sainte passion, non pas des questions comme en discutent les hommes dans leurs congrès et dans leurs parlements, non pas même ces graves problèmes qui troublent en ce moment l'opinion publique, mais ces mêmes intérêts que les apôtres au Cénacle discutaient entre eux sous l'inspiration de l'Esprit Saint : Comment on annoncerait l'évangile aux nations ; comment on lutterait contre les ennemis du Sauveur ; comment on amènerait les peuples à l'Eucharistie pour les régénérer dans le Christ ; comment avec la Croix on établirait le royaume de Dieu sur la terre ; quelles missions laborieuses il faudrait entreprendre, et quels sacrifices on accepterait pour que les âmes soient arrachées à Satan et que le Père qui est au ciel soit glorifié ?

La vérité, MESSIEURS, c'est qu'en effet, de nos jours, l'impiété, a fait des progrès lamentables, c'est que le nom sacré de Jésus est toujours un signe de contradiction parmi les hommes, que l'Enfer poursuit sans cesse son œuvre de haine et qu'il est plus que jamais nécessaire à l'Eglise d'être *militante* sur la terre. La vérité, c'est que, suivant le cours logique de son évolution, l'Irréligion, après avoir traversé la période théorique des déclamations, des blasphèmes et des négations triomphantes, est entrée dans cette

phase pratique où le fait, se dégageant de l'idée, éclate soudain, s'affirme, s'impose et produit son œuvre néfaste. Et alors, tandis que les désordres, les corruptions, les audaces du crime et les excès du vice, tandis que l'Anarchie, fille de l'Athéisme, révèle aux plus aveugles à quelles catastrophes descend fatalement une société qui veut vivre sans Dieu, 'il semble que la petite phalange à qui Jésus-Christ, parce qu'Il a vaincu le monde, a interdit de jamais désespérer de l'avenir, il semble qu'elle se reprenne à l'espérance et qu'elle revienne avec plus d'ardeur aux combats de la foi.

Voilà pourquoi, MESSIEURS, à une époque comme la nôtre, nous pouvons voir de semblables spectacles et donner à notre pays de pareilles leçons.

En effet, pour les peuples comme pour les individus, il n'y a de salut que dans le Christ: *Non est in alio aliquo salus* (1). Ils ont besoin de la Vérité, et la Vérité c'est la parole du Christ. Ils ont besoin d'autorité et de justice, et toute autorité vient de Dieu par le Christ. Ils ont besoin de charité, et c'est dans le Christ seulement que les hommes sont capables de s'aimer. Ils ont besoin de la paix dans la liberté, et, là où le Christ n'est plus, la force prévaut avec sa tyrannie.

C'est donc en vain, MESSIEURS, qu'épouvantée

(1) *Act. IV, 2.*

aujourd'hui par l'excès du mal, la société légifère contre l'anarchie, si l'athéisme demeure plus longtemps la règle de nos mœurs sociales et si l'on persiste à déchristianiser l'enseignement dans l'école. Il n'est plus temps, maintenant que les passions sont déchaînées, de faire taire les voix qui les ont excitées; ce n'est pas ce silence qui nous sauvera, c'est la parole vivifiante du Christ que l'on ne veut plus entendre; c'est la Religion, que des insensés, révoltés contre Dieu avant que d'être malfaisants à la société, se sont acharnés à éliminer de notre vie publique; c'est l'Église dont on entrave l'action et à qui on a confisqué savamment toutes les libertés.

Quand les choses en arrivent à ce point, la politique des hommes est impuissante. Il faut que Dieu intervienne. Et c'est le devoir de ceux qui aiment le Christ de lui préparer les voies.

Aussi, MESSIEURS, nous avons la confiance qu'en ranimant notre foi à l'Eucharistie et en resserrant les liens qui nous unissent tous à Jésus-Christ, ce Congrès n'aura pas été inutile à notre pays. Et voici toute notre pensée.

La promesse du Divin Maître, *ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi* (1), n'a pas été vaine. Il est demeuré au milieu de nous. Non seule-

(1) MAT. XXVIII. 20.

ment nous possédons son corps et son sang, son être vivant dans l'Eucharistie, — car le sacrement n'est qu'un voile de plus, — mais l'enseignement, la parole, l'autorité du Pape, qu'il s'appelle Pierre ou Léon XIII, c'est l'enseignement, la parole et l'autorité de Jésus-Christ : l'Église, c'est Lui qui agit; l'Eucharistie, c'est Lui qui s'immole.

Donc, aimer Jésus-Christ, c'est aimer l'Église et l'Eucharistie.

Or, quand on aime le Christ réellement, on entre dans sa vie, on épouse ses intérêts, on prend dans le monde son parti, on fait aujourd'hui ce qu'Il demandait jadis : on écoute ce qu'Il dit, on garde ses commandements, on Lui rend témoignage à la face du monde, on est à ses côtés, on marche à sa suite, solidaire avec Lui et dévoué sans réserve. C'est à dire que si l'amour dans le cœur est toujours le même, ce sont les événements, les circonstances, les passions de chaque époque qui révèlent à quelles œuvres l'amour doit se consacrer. Les bergers à la Crèche, Joseph à Nazareth, Pierre, Jacques et Jean au Thabor, Marthe et Madeleine à Béthanie, la Vierge au Calvaire ont aimé Notre-Seigneur, mais ils l'ont servi sous des formes différentes pour mettre leur amour en harmonie avec les conditions diverses dans lesquelles ils ont trouvé le Divin Maître.

Eh bien, MESSIEURS, à l'heure où nous sommes,

le Christ, dans son Église et dans l'Eucharistie, est en butte aux attaques de l'Impiété. Il est méconnu, calomnié, traité en ennemi par les pouvoirs publics. Nous vivons dans un temps où la Franc-Maçonnerie, qui n'est autre chose que l'organisation sociale des puissances de l'Enfer, a la présomption de faire mentir la parole divine et de prévaloir contre l'Église. La génération dont nous sommes est hostile à Jésus Notre Maître, elle lui prépare des jours mauvais sur la terre. Et nous en concluons que ceux-là n'ont point dans leur cœur un véritable amour, qui ne savent point accepter le sacrifice et entreprendre des œuvres d'apostolat.

Croyez-vous donc que si tous ces hommes qui font cortège au Saint Sacrement dans les églises avaient le courage de manifester hautement leur foi dans tous les actes de leur vie publique, les catholiques n'auraient pas bientôt reconquis l'estime que la pusillanimité leur a fait perdre, et qu'ils ne ressaisiraient pas au point de vue social une influence qu'ils ont laissé prendre à d'autres ?

Que ce soit là un des premiers fruits de ce Congrès : l'amour de Jésus-Christ tel que les circonstances actuelles l'exigent, un amour intelligent qui compatisse et qui se dévoue, un amour qui nous amène à l'Eucharistie pour adorer, pour prier, pour communier, puis qui nous groupe dociles et intrépides autour du Pape, chef de l'Église, pour obéir,



pour parler, pour combattre, afin d'arracher aux mains de la Franc-Maçonnerie le peuple plus ignorant que coupable, dont le Christ a eu pitié, qu'Il a racheté par son sang et qu'Il relèvera comme le prodigue dans un baiser de miséricorde et de pardon !

## II

Notre Congrès, MESSIEURS, avait un autre but ; il devait être, dans la pensée de ceux qui en ont pris l'initiative, un écho des Assemblées eucharistiques de Jérusalem, et le Souverain Pontife a daigné l'approuver et le bénir en insistant sur ce caractère particulier. A Jérusalem, a-t-on dit, l'Orient a parlé ; à Reims, l'Occident répondra.

On vous a raconté combien grandiose, combien émouvante avait été cette rencontre des deux Églises sœurs, filles du Christ, qui ne parlent plus la même langue, que distinguent l'une de l'autre, comme le feraient les nuances du vêtement, des mœurs liturgiques différentes, mais dont les cœurs se retrouvent si étroitement unis dans la foi et dans l'amour par l'Eucharistie.

Le Pape, croyez-le bien, n'a pas mis la main à une œuvre semblable sans avoir la volonté de la poursuivre jusqu'au bout. Il n'a pas provoqué ce mouvement qui a fait tressaillir d'espérance les

chrétientés orientales, pour les laisser retomber, déçues à jamais et contristées, dans leur misère et dans leur impuissance, exposées au mépris et à la risée de tout un monde qui prend précisément prétexte, pour rester hors de l'unité, de leur situation déjà trop humiliée. Non, dans la pensée de Léon XIII, cette démarche solennelle en Orient, cette apparition de la Papauté à Jérusalem en la personne d'un légat, *Nostri absentium nomine et vice*, ces déclarations pacifiques faites en son nom, tout cela n'a été que le premier acte d'un plan qu'il réalisera, et nous l'avons entendu s'écrier avec émotion, en parlant de ces choses : « Si j'avais seulement dix ans de moins ! »

Quand le temps aura éteint autour de ce pontificat si laborieux le bruit que font les événements, l'histoire dira combien il a été grand et merveilleusement fécond. On verra que rien n'a échappé à la vigilance et au zèle apostolique de Léon XIII. Il a été, par ses encycliques, à notre époque, la Lumière du monde et le Sel de la terre. Sa parole, après avoir forcé l'attention et l'admiration de ce siècle aveuglé sans parvenir à le convaincre, demeurera comme un Verbe de vie pour les générations de l'avenir. Il a renoué avec les puissances, hier encore avec la Russie, des liens qui semblaient à jamais rompus. Il a signalé des voies sûres à l'évolution fatale qui tourmente le monde du travail. Son

action personnelle s'est manifestée jusque sur les points extrêmes du globe, en Amérique, dans les Indes, et jusqu'au fond de la Chine.

Lorsque son regard de Pasteur et de Père tomba sur l'Orient, son cœur a tressailli de cette même émotion qui troubla le cœur de Jésus lorsqu'il pleura sur Jérusalem : *Si cognovisses et tu quæ ad pacem tibi!* (1), et il a voulu dire à ces nobles chrétientés, brebis jadis privilégiées du troupeau, que le malheur aujourd'hui retient couchées à la porte du bercail, il a voulu leur dire son estime et son amour. Il a voulu procurer sous leurs yeux un triomphe à l'Eucharistie qu'elles adorent, à l'Eucharistie qui seule a pu les préserver pendant de longs siècles d'une dissolution contre laquelle elles étaient humainement beaucoup moins prémunies que le protestantisme aujourd'hui agonisant, à l'Eucharistie, gage d'amour et par conséquent gage d'union, afin de les amener à cette conviction que, nourris du même Pain eucharistique, nous ne faisons avec elles qu'un seul et même corps dans le Christ Jésus : *Quoniam unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus* (2).

On vous a redit, MESSIEURS, avec quel respect et quel trouble salutaire avaient été accueillies ces

(1) Luc. XIX, 42.

(2) I. Cor. X, 17.

avances paternelles du Pontife suprême, aux chrétientés dissidentes.

Entre elles et Rome, le lien naturel, sur le terrain des nationalités, ce sont les chrétientés unies de même rite, qui travaillent pour le Christ, dans le plus laborieux des apostolats, avec un zèle digne des premiers siècles chrétiens. Elles nous ont révélé leurs gloires passées, elles nous ont initiés à leurs douleurs, elles nous ont confié en même temps leur détresse et leur espoir ; et nous avons gardé un sentiment profond d'admiration, une respectueuse sympathie pour ces vénérables Églises affaiblies par le malheur.

Oui, l'Orient a parlé. Et là-bas, depuis les Balkans jusqu'à ces régions que baignent le Tigre et l'Euphrate, depuis le Liban jusqu'aux plateaux de la Haute-Égypte, on attend que l'Occident réponde.

Déjà, MESSIEURS, une Voix s'est fait entendre, la seule qui ait autorité pour parler aux peuples au nom de Dieu, et elle a consacré, sur ce point essentiel des nationalités et des rites, les actes du Congrès de Jérusalem.

Quel magnifique commentaire au chapitre xvii' de saint Jean, à la prière de Notre-Seigneur après la Cène, que cette encyclique *Præclara* adressée, non point comme les autres Lettres apostoliques à l'épiscopat et au monde catholique, mais *aux princes et aux peuples de l'univers*, c'est à dire à toutes les

racés, aux nations de toutes religions, à l'humanité tout entière, pour leur répéter avec le Divin Maître le *Sint unum*, qu'Il a laissé tomber de son cœur comme un testament d'amour au seuil même du Cénacle !

Et dans ce document extraordinaire, avez-vous remarqué la part réservée à l'Orient, part d'honneur et de prédilection : « *Et tout d'abord, écrit Léon XIII, Nous portons affectueusement nos regards vers l'Orient, berceau du salut pour le genre humain.* » Il rappelle les faits. Il montre que, sauf la question de la primauté du Pontife romain, jadis reconnue par tous les grands docteurs de l'Orient, la rupture repose moins sur des griefs sérieux que sur des malentendus et des préjugés, puis il ajoute : « *Notre cœur s'ouvre à vous, qui que vous soyez, de rite grec ou de tout autre rite oriental, qui êtes séparés de l'Église catholique... Considérez bien ce que Nous demandons et pesez-le mûrement devant Dieu. Sous l'empire, non pas certes de quelque intérêt humain, mais de la charité divine et du zèle apostolique, Nous vous demandons le rapprochement et l'union.* »

L'an passé, à Jérusalem, nous avons fait cette déclaration : « L'Église du Christ n'est pas grecque. elle n'est pas latine ; elle est catholique ! Mais elle se plie admirablement aux tempéraments des peuples qu'elle appelle dans son sein. » n'est donc point assez de dire, ~~Venez~~

« Frères, que cette harmonieuse multiplicité des  
« rites est acceptée par l'Église catholique, qu'elle  
« est tolérée : *elle est nécessaire* ! nécessaire, parce  
« qu'elle répond, dans les différents pays, à des  
« besoins impérieux, qu'elle sauvegarde des droits  
« acquis et respecte des libertés nationales, qui  
« peuvent parfaitement se concilier avec l'intégrité  
« de la doctrine et le plein exercice de la discipline  
« ecclésiastique (1). »

Et le Vicaire de Jésus-Christ donne aujourd'hui à cette promesse, en la faisant sienne, une garantie solennelle et indiscutable : « *Il n'est rien, d'ailleurs, dit l'Encyclique, qui soit de nature à vous faire craindre, comme conséquence d'un retour à l'unité, une diminution quelconque de vos droits, des privilèges de vos patriarches, des rites et coutumes de vos églises respectives. Car il fut et il sera toujours dans les intentions du Siège apostolique, comme dans ses traditions les plus constantes, d'user avec chaque peuple d'un grand esprit de condescendance et d'avoir égard dans une large mesure à ses origines et à ses coutumes.* »

De semblables affirmations, MESSIEURS, — et tous ceux qui sont au courant des choses de l'Orient l'ont bien senti, — de semblables affirmations vont droit contre la grande objection des dissidents, elles

(1) Cf. *Discours de clôture des Assemblées eucharistiques de Jérusalem, 21 mai 1893.*

répondent aux appréhensions les plus vives de nos frères séparés.

Mais est-ce là tout, et l'Orient n'a-t-il rien de plus à attendre de l'Occident ?

Non, ce n'est pas tout. Ce que le Pape a dit, le Pape le fera et l'Encyclique ne sera pas une vaine parole : elle marquera une ère nouvelle dans l'histoire de l'Orient chrétien.

Quand, comment, sous quelle forme se réalisera la mise en œuvre des projets qui percent sous les mots de l'Encyclique ? Ce n'est point à nous qu'il appartient ni de le décider, ni de le publier. La Providence a ses heures, et le Souverain Pontife sur la terre est le ministre de la Providence.

Mais, en attendant que les volontés du Saint Père soient manifestées, il nous semble, MESSIEURS, que vous ne pouvez sortir de ce Congrès sans que vos sympathies soient définitivement acquises à cette grande et sainte cause des Églises d'Orient ; et nous signalons dès maintenant à votre particulière sollicitude deux œuvres qui, dans l'état actuel des choses, nous paraissent capitales : les Séminaires orientaux et les fondations de Paroisses dans les pays de l'intérieur.

### III

Le Congrès, MESSIEURS, a entendu sur la question des Séminaires orientaux plusieurs rapports du plus haut intérêt, qui nous dispensent d'insister longuement sur le but et la nécessité de pareilles fondations.

On l'a dit maintes fois, le schisme d'Orient, qui, dans ses origines, est beaucoup plus politique que doctrinal, repose aujourd'hui à peu près exclusivement — la question de la primauté du Pape mise à part, bien entendu, — sur des préjugés, des malentendus, des passions de tout genre, et non pas tant sur des erreurs dogmatiques. Par conséquent, point n'est besoin de discussions religieuses ni même de prédications comme dans les pays de mission : l'apostolat se fait d'abord à l'école par l'éducation, et nous ne saurions trop louer ici le zèle avec lequel nos congrégations religieuses, soutenues par la Propagation de la Foi et par l'Œuvre des Écoles d'Orient, poursuivent cette tâche laborieuse et féconde.

Certes, sur ce terrain comme sur tous les autres, ils sont admirables de dévouement et de charité, nos missionnaires latins. Ils sont des auxiliaires dont l'Épiscopat oriental sait apprécier et les vertus et les services, et dont le concours lui sera pendant bien longtemps encore absolument indispensable. Mais



ils ne peuvent pas suffire à toutes les nécessités de cet apostolat spécial, ni répondre à tous ses besoins. Les chrétientés orientales sont constituées, elles ont leur autonomie canonique, et nous, Latins, si nous voulons travailler cette portion choisie de la vigne du Seigneur, nous devons le faire comme le ferait un frère aîné qui met sa supériorité au service de ses frères plus faibles ou plus malheureux, et notre zèle apostolique doit tendre par-dessus tout à *soutenir ces chrétientés*, avec l'ambition d'arriver un jour à les mettre en état de vivre de leur propre vie. Nous ne pouvons donc point nous borner là, comme ailleurs, à faire des conquêtes pour notre propre compte, mais nous devons viser uniquement à *ramener des dissidents à leurs pasteurs naturels*.

Or, MESSIEURS, pour conserver, dans ces conditions, les fruits de cette première éducation donnée à l'enfance, pour les développer, pour suppléer par une action personnelle et efficace cette influence trop restreinte, il faut, à côté de l'école, un clergé instruit dans le rite de la nation et sorti de son sein; un clergé qui ménage, *parce qu'il les connaît*, les susceptibilités légitimes des populations, qui ne heurte pas leurs traditions ni même leurs préjugés, qui parle la langue et respecte coutumes et privilèges, un clergé enfin façonné à l'avance à la vie souvent pénible qu'exige ce ministère pastoral.

Eh bien, ce clergé indigène ne pourra être sérieux.

sement formé que par des Séminaires orientaux dans lesquels seront associés ces deux éléments : l'éducation latine, au point de vue de l'enseignement et de la direction morale des clercs, puis la *formation liturgique* et l'exercice du culte *selon le rite*. En un mot des Séminaires conçus sur le plan et selon l'esprit du Séminaire grec melchite de Sainte-Anne à Jérusalem. Il y a déjà quelques établissements de ce genre. Mais, malgré de très louables efforts, pour des raisons diverses, ils n'ont pas pu donner tous les résultats que l'on doit attendre d'une œuvre semblable.

Il y a donc sur ce point à peu près tout à faire. Or, c'est là l'œuvre urgente, l'œuvre de première nécessité. Nulle autre n'apportera aux déclarations du Saint-Siège sur le maintien des rites une confirmation matérielle plus évidente et plus indiscutable. Nulle autre ne sera plus apte à dissiper les appréhensions des non unis, qui redoutent comme conséquence d'un retour à l'unité la destruction de leurs liturgies. Nulle autre enfin ne procurera aux Églises unies d'Orient des ressources aussi précieuses pour l'apostolat : d'abord en leur permettant de répondre au mouvement de conversion qui s'accroît tous les jours et en face duquel la pénurie de prêtres les laissait impuissantes; ensuite, en les mettant à même de créer, en présence de chaque communauté schismatique, une communauté catholique de rite

analogue, qui inspire confiance aux dissidents de bonne volonté et leur offre un centre vivant auquel ils puissent se rattacher sans déchoir dans la nation. Car il est bien évident qu'avant de venir à l'Église romaine, il est indispensable qu'ils apprennent à la connaître et à l'estimer, et, par conséquent, qu'ils la voient sérieusement organisée et honorablement représentée sur le terrain du rite commun. Or, dans l'Asie mineure, la Turquie d'Europe et la Grèce, en Égypte, ou bien ces centres catholiques font absolument défaut, ou bien ils se trouvent réduits à un tel état d'infériorité qu'ils ne comptent pour rien aux yeux des populations.

Enfin, MESSIEURS, un autre moyen de seconder puissamment dans leur apostolat les Églises unies d'Orient, c'est de les aider, dans les conditions que nous allons dire, à créer des Paroisses.

Il y a actuellement dans les pays d'Orient, non pas tant sur le littoral méditerranéen que dans les régions de l'intérieur, des populations entières prêtes à se donner à qui voudra les prendre. Pauvres, simples, isolées, sans commerce avec notre monde européen et tout absorbées par les préoccupations matérielles de la vie de chaque jour, étrangères aux passions politiques ou religieuses, elles sont chrétiennes et cherchent Jésus-Christ, laissant aux prêtres les vaines discussions sur une séparation dont on

leur parle, mais à laquelle elles ne comprennent rien. Là aussi tout est à faire ou à peu près, et si les catholiques n'arrivent pas les premiers pour donner à ces villages, à ces tribus nomades, à ces groupements chrétiens, le prêtre, l'église et l'école qu'elles attendent, demain, abusant de cette ignorance et de cette bonne foi, d'autres le feront; et ces peuples mûrs pour l'union seront accaparés par le Schisme et même par l'Hérésie avec les protestants.

Les choses en sont à ce point, dans ces provinces du moins, que le retour à l'unité n'est plus qu'une question d'argent.

Or, MESSIEURS, savez-vous à quoi se réduit la dépense estimée nécessaire pour faire une fondation de ce genre, c'est à dire pour doter un village d'une église, d'une école et assurer la vie d'un prêtre? Les évêques orientaux, l'an passé, à Jérusalem, invités par nous à formuler leur jugement, ont donné des chiffres qui varient, comme frais de première installation, de deux à cinq mille francs. Quant à l'entretien journalier du prêtre, l'offrande modique qu'il reçoit pour la messe suffit à y pourvoir. Il ne faudrait donc que trois à quatre mille francs pour fournir à un village les éléments essentiels d'une vie catholique et le faire rentrer dans la communion du Saint-Siège. Et les villages ainsi disposés se comptent par centaines.

Pourquoi cet apostolat si sûr et si facile, sous le

couvert de services rendus, d'œuvre sociale et civilisatrice, ne tenterait-il pas les âmes généreuses qui aiment le Christ et son Église ? On n'éveillerait point ainsi les susceptibilités diplomatiques qui surgiront longtemps encore, toutes les fois que l'on traitera la question par voie de négociations avec les autorités dissidentes.

Il est bien évident que des entreprises semblables ne peuvent être abandonnées à l'initiative privée, et qu'il appartient à l'autorité de les promouvoir et de les diriger. Mais nous avons tenu à jeter ces pensées dans vos cœurs, afin qu'à l'heure de l'action votre sympathie soit acquise et votre dévouement assuré. L'Allemagne et la Russie ont fondé de puissantes associations qui prodiguent chaque année en Orient des millions au service de l'erreur. La société biblique d'Angleterre en fait autant. Chez nous, **MESSIEURS**, l'Œuvre admirable de la Propagation de la Foi fait des merveilles ; pourquoi, dans des conditions et sous des formes qui restent à déterminer, l'Occident catholique n'arriverait-il point à procurer annuellement un budget suffisant aux chrétientés orientales ?

Nous le répétons, **MESSIEURS**, la cause est sainte, elle est chère au cœur de Léon XIII. Elle est née, elle s'est développée sous les auspices des Congrès eucharistiques, au pied du Très Saint Sacrement : il n'est pas téméraire de proclamer aujourd'hui

qu'elle grandit sous la main de la Providence et qu'elle réserve à l'Église catholique, dans ses tribulations, des consolations et des triomphes.

Ce fut un des vœux du Congrès de Jérusalem, et il a été renouvelé ici même à plusieurs reprises, qu'une association de prières se formât selon les règles canoniques et encouragée par des indulgences, pour faire violence au Ciel et redire à Dieu, en Occident comme en Orient, jusqu'à ce qu'il soit exaucé, le *Sint unum* de l'Évangile.

Déjà, en France et en Belgique, dans les grands sanctuaires, nous avons demandé et obtenu que les Églises d'Orient fussent recommandées aux prières des fidèles par une mention spéciale et quotidienne, afin que les desseins de Léon XIII sur ces chrétientés soient pleinement réalisés. Il faut maintenant que les âmes pieuses, les communautés religieuses, les prêtres aient l'intelligence de cet apostolat de la prière. Il faut que les sacrifices, si visiblement bénis de Dieu jusqu'alors, se continuent et se multiplient. Il faut, pour que les efforts des hommes soient féconds, que la grâce d'En-Haut touche les cœurs et que les yeux voient la lumière. Il faut, avec des missionnaires qui travaillent, des saints qui prient et des victimes qui s'immolent.

« *O Père saint*, disait le Christ Notre Seigneur dans son oraison après la Cène, *c'est pour ceux que*

*vous m'avez donnés que Je vous prie, parce qu'ils sont vôtres, apôtres de l'Orient et de l'Occident, dont la parole va répandre partout le Verbe de vie : qu'ils demeurent unis ! Qu'ils ne fassent qu'un entre eux comme Vous et Moi nous ne faisons qu'un ! Ut omnes unum sint sicut tu Pater et Ego. Et ce n'est pas seulement pour eux que Je vous prie, mais aussi pour tous ceux que leur apostolat amènera à croire en Moi, Sed et pro eis qui credituri sunt per verbum eorum in Me ! »*

Aussi, MESSIEURS, quand nous demanderons à Dieu de réunir dans l'unité, sous la main paternelle du successeur de Pierre, tous les évêques héritiers des Apôtres avec leurs chrétientés, notre prière ne sera que l'écho de la prière du Christ ; nous ne ferons que répéter le cri de son cœur et nos supplications seront exaucées.

Daigne donc le Christ Notre Seigneur, qui a fait de ce pays sa patrie pour la Rédemption du monde, se souvenir de ses miséricordes, le relever de ses épreuves et accorder à Son Vicaire, Notre Père Léon XIII, la consolation, non seulement de « saluer de loin » comme il le disait naguère, la moisson qui germe en ce moment sur la terre d'Orient, mais de la voir mûrir et donner tous ses fruits pour le salut de ces peuples et pour la gloire de Dieu.

. . .

Ce magistral discours, qui est tout un programme d'action, retentira certainement jusqu'aux lointains rivages de l'Orient. En effet, si un jour, grâce à Dieu, la réconciliation s'opère entre les deux Églises maintenant séparées, on pourra dire que si le premier pas vers cette union tant désirée s'est fait dans la cité du Saint-Sépulcre, le second s'est fait à Reims. « A Jérusalem, a dit très justement l'Eminentissime Prince, l'Orient a parlé; il faut que l'Occident réponde. » Cette réponse, la voici, faisant écho à la grande parole de Léon XIII. Puisse-t-il se continuer bientôt, ce dialogue sublime entre ces deux sœurs, séparées plus encore par la religion et la politique que par la distance, afin que l'union se fasse un jour entière et complète entre tous les baptisés de l'Orient et de l'Occident, dans une même pensée de foi et d'amour au Pape et à l'Eucharistie!

. . .

**M<sup>re</sup> Doutreloux** donne alors lecture de l'Adresse suivante, qui sera envoyée au Saint-Père au nom du Congrès :

**TRÈS SAINT PÈRE,**

*Le IX<sup>e</sup> Congrès eucharistique, réuni à Reims, dans cette antique cité qui fut le berceau de la France chrétienne, s'est fait un devoir, dès sa première séance, de déposer, aux pieds de Votre Sainteté, le respectueux hommage de son absolu dévouement et de l'obéissance filiale de tous ses membres.*



*Encouragés par la Bénédiction Apostolique, sous la présidence d'honneur de LL. EE. les Cardinaux Langénieux, archevêque de Reims, et Lecot, archevêque de Bordeaux, la présidence effective de S. G. M<sup>r</sup> Doutreloux, évêque de Liège, et en présence de NN. SS. les Archevêques et Évêques de Trébizonde (rite latin), Arca (rite maronite), Trébizonde (rite arménien), Monaco, Jéricho, Soissons, Amiens et Utique, de plusieurs Vicaires Apostoliques, Abbés, Prélats et Supérieurs de Congrégations Religieuses, plus de sept cents Congressistes de différentes nations, unis dans le même amour envers le Dieu de l'Eucharistie, ont continué l'œuvre des précédents Congrès, en faisant connaître ce que le zèle des prêtres et des pieux laïques a pu inspirer, en divers pays, pour attirer les âmes au Très Saint Sacrement de nos Autels, par la Communion, l'Adoration et la Réparation. Ils ont applaudi aux succès obtenus, et ce sera une consolation pour Votre cœur, Très Saint Père, d'apprendre que les efforts tentés jusqu'ici ont produit presque partout de merveilleux résultats, dont nous avons à remercier la divine bonté de Notre-Seigneur.*

*Le Congrès de Reims, succédant à une année d'intervalle aux inoubliables solennités*

*eucharistiques de Jérusalem, ne pouvait négliger les questions relatives aux Églises d'Orient.*

*Notre premier soin, comme le premier besoin de nos cœurs, a été d'acclamer la récente Lettre-Encyclique de Votre Sainteté aux Princes et aux Peuples, dans laquelle Elle a daigné adresser à nos frères d'Orient, en même temps qu'aux autres nations, un si touchant appel à l'unité, et des paroles de paix si persuasives, qu'elles ne peuvent manquer d'avoir un profond retentissement dans toutes les âmes.*

*Prosternés devant Jésus-Hostie continuellement exposé pendant toute la durée du Congrès, nous avons souvent redit la prière inspirée de Votre Paternité : « Et vous, Christ Jésus, Sauveur et Père du genre humain, hâtez-vous de tenir la promesse que vous fîtes jadis, qu'une fois élevé de terre vous attireriez à vous toutes choses... Réveillez ceux qui dorment dans les ténèbres et dans les ombres de la mort, afin qu'éclairés par votre sagesse et pénétrés de votre vertu, **ils soient consommés dans l'unité.** » — Unissant nos faibles voix aux accents suppliants de votre grande voix, avec vous, Très Saint Père, nous nous sommes écriés : « Qu'il daigne exaucer nos*

vœux, ce Dieu riche en miséricordes, qui tient en sa puissance les temps et les heures propices, et que, dans son infinie bonté, il hâte l'accomplissement de cette promesse de Jésus-Christ : **Fiet unum ovile et unus Pastor !** »

Dans nos assemblées, dans les cérémonies religieuses, dont la splendeur et la magnificence ont manifesté avec un si vif éclat la piété du clergé et du peuple de Reims envers la Sainte Eucharistie, les mêmes sentiments se sont exprimés sous des formes diverses. Notre Seigneur Jésus-Christ, nous osons l'espérer de son infinie miséricorde, daignera écouter la prière unanime des Évêques, des prêtres et des fidèles qui l'ont supplié d'exaucer les vœux de leur commun Père, son Vicaire ici-bas, de bénir ses nobles projets, de réaliser ses intentions apostoliques, pour la plus grande gloire de son saint Nom, pour l'exaltation de la sainte Église, pour l'avantage temporel aussi bien que spirituel des Princes et des Peuples.

Et maintenant, Très Saint Père, arrivés à la fin de nos travaux, soumettant humblement nos résolutions à votre jugement infailible, reconnaissants envers le Dieu très bon qui nous a donné, en votre Personne sacrée, le Docteur qu'il fallait au monde, nous nous

*prosternons de nouveau à Vos pieds, implorant, pour nous et pour nos œuvres, la Bénédiction Apostolique.*

*Nous sommes, Très Saint Père,*

DE VOTRE SAINTETÉ,

*les très humbles, très dévoués et très obéissants serviteurs et fils.*

. . .

Cette adresse, vivement applaudie et signée des Éminents Cardinaux, de NN. SS. les Évêques présents, des Prélats, et des Membres Directeurs du Comité local de Reims, a été fidèlement transmise le lendemain à S. S. le Pape Léon XIII.

**M<sup>or</sup> Doutreloux** exprime sa reconnaissance, et la gratitude de tous ceux qui ont pris part au Congrès, envers Son Éminence le Cardinal Langénieux et tous ceux qui ont contribué au succès du Congrès eucharistique de Reims.

**S. Ém. M<sup>or</sup> le cardinal Lecot** résume en quelques mots charmants les impressions du Congrès. Il termine par cette parole tout à la fois gracieuse et profonde, à l'adresse du Cardinal Langénieux : « Puisque nous entreprenons une croisade en faveur du culte eucharistique en France et dans l'Orient, Éminence, soyez notre Urbain II ! » (*Applaudissements.*)

**M<sup>or</sup> Hoyek**, archevêque d'Arca, au nom des Orientaux, remercie à son tour Son Ém. le Cardinal Langénieux. Nous aussi, nous sommes des soldats de Léon XIII, et le Cardinal Langénieux sera notre général : aussi, lui souhaitons-nous une excellente santé, pour qu'il puisse présider un nouveau Congrès à Jérusalem. (*Applaudissements.*)

La séance est levée à sept heures, après une dernière prière à la Vierge Marie et à sainte Julienne.

# SALUT A LA CATHÉDRALE

## PROCESSION TRIOMPHALE

---

Après la journée dite de *Réparation*, les Congrès eucharistiques ont coutume de célébrer une solennité dite des *Hommages* : c'est pour Notre-Seigneur l'occasion d'un magnifique triomphe auquel sont conviés, avec les Congressistes, tout le clergé et le peuple fidèle.

Le soir, à huit heures, malgré les fatigues de ces ardues journées, prélats, prêtres et fidèles se retrouvaient plus nombreux que jamais, réunis à la Cathédrale pour la Procession triomphale qui devait honorer le Christ vivant et régnant dans l'Eucharistie. Quel plus beau théâtre pouvait être choisi pour une telle solennité ! Sous les arceaux de la royale basilique, on foule une terre sainte, rougie du sang des martyrs, illustrée par la descente de la colombe vénérée qui apporta la sainte ampoule dont le chrême servit à sacrer vingt-six de nos rois. C'est le sanctuaire où se sont agenouillés saint Louis et Jeanne d'Arc. A ces mémoires du ciel s'ajoutent les plus grands souvenirs de cette nation française que le Christ a tant aimée et qu'il aime encore.

Mais Lui, ce roi immortel, n'a pas besoin d'être sacré comme ceux dont il faisait ses lieutenants : il est le Christ par essence, sacré par son Père dans les splendeurs de l'éternité. Pour Lui, la vieille Cathédrale s'était parée et illuminée comme aux plus grandes fêtes.

Nous revoyons la riche décoration du jour d'ouverture du Congrès, complétée par les préparatifs d'une procession grandiose : étendards et bannières des associations, illumination des nefs, etc.

Aux sons harmonieux du grand orgue, tenu par M. Grison, — un véritable artiste, — LL. ÉÉ. les Cardinaux et NN. SS. les Evêques font leur entrée solennelle, accompagnés des Prélats,

chanoines et dignitaires assistants. Les mêmes foules qui, les jours précédents, ont pris part au triomphe du divin Maître, se retrouvent plus serrées encore à la Cathédrale.

Dès que les Éminentissimes Cardinaux et NN. SS. les Evêques ont pris place dans le chœur, le *Magnificat* est chanté par la maîtrise et par le peuple. Aux derniers versets du glorieux cantique, les vénérables pontifes viennent occuper au pied de la chaire les fauteuils qui leur sont préparés : ils sont suivis de leur noble escorte.

M<sup>re</sup> d'Hulst, l'éminent Recteur de l'Université catholique de Paris, le docte conférencier de Notre-Dame, le défenseur, à la Chambre des Députés, de toutes les grandes causes catholiques, est l'orateur choisi pour prononcer le discours de clôture.

C'est encore de la sainte Eucharistie que l'éloquent prêtre vient nous entretenir. Il a pris pour texte ces paroles de nos saintes Écritures : *Memoriam fecit mirabilium suorum Dominus : escam dedit timentibus se.* (Ps. cx, 4.)

C'est Jésus-Hostie, c'est la participation à sa chair divine par la communion, qui est et demeurera toujours pour l'homme le mémorial des merveilles de Dieu et le signe éclatant de sa bonté et de sa miséricorde. Cent fois cette vérité a retenti à nos oreilles ; mais dans cet inépuisable sujet, le savant et pieux orateur trouve des aperçus nouveaux.

Nous comptons sur le texte de ce beau discours ; mais, à notre grand regret, M<sup>re</sup> d'Hulst, qui parle sur de simples notes écrites au cours de son voyage, ne nous a laissé que les émotions et les suaves échos de sa sublime et ravissante parole. Comment reconstituer un tel sermon, avec de simples souvenirs ? Le moyen de suivre, dans le détail, cet orateur qui plane, comme l'aigle, sur les hauts sommets, qui joint à une constante élévation de la pensée un langage si plein de distinction, d'exactitude doctrinale, de pureté et d'élégance si française ?... Abandonnons ici les aperçus philosophiques, les savantes recherches, les admirables commentaires ; et qu'il nous suffise de rappeler que l'éloquent apôtre a montré l'influence de Jésus, dans l'Eucharistie, sur l'homme tout

entier : sur sa pensée qu'il élève et grandit ; sur son action qu'il prépare et féconde ; sur son amour et ses affections qu'il épure et sanctifie ; et tout cela pour élever l'homme aux grandeurs de l'ordre surnaturel, l'initier à la vie divine, et préparer ce règne éternel où la connaissance, l'amour et la vie de Jésus en nous constitueront notre gloire, notre félicité, la seule vraie et éternelle vie !

Voilà donc ce que l'Eucharistie contient et nous apporte ! Voilà ce que notre siècle ignore, méconnaît ou semble oublier ! Voilà ce que les Congrès eucharistiques ont reçu la mission de rappeler par la parole et par l'exemple. Ah ! si les gouvernants et les peuples, si les savants et les foules veulent recevoir et goûter ces enseignements et ces bienfaits, le plan divin se réalisant et l'homme mangeant la chair du Christ, ce sera, ô France, la résurrection de toutes tes gloires, le principe et la sauvegarde de ta vie nationale comme de ta vie chrétienne !

Après que l'orateur a terminé son discours, LL. ÉÉ. les Cardinaux et NN. SS. les Evêques donnent ensemble leur bénédiction à l'immense assemblée. Puis, au moment où M<sup>sr</sup> d'Hulst descend de chaire, le sanctuaire est illuminé ; des lustres nombreux, disposés avec un goût parfait, forment comme une vaste auréole autour de l'autel où Notre-Seigneur est exposé à l'adoration des fidèles. Le pourtour des galeries ressemble à des cordons de feu, et les chapelles absidales sont elles-mêmes resplendissantes de lumière.

Pendant que la maîtrise de Notre-Dame exécute les chants liturgiques, la procession s'organise, formée d'un long cortège d'associations pieuses, rangées sous leurs bannières, et de longues lignes d'enfants de chœur, de clercs, de prêtres et de dignitaires.

Sous le riche dais du sacre de Charles X, somptueusement restauré pour la circonstance, le Saint Sacrement est porté par M<sup>sr</sup> Doutreloux, évêque de Liège, Président des Congrès eucharistiques.

Derrière le Très Saint Sacrement viennent immédiatement les Cardinaux, Archevêques, Evêques, et les hauts dignitaires

du clergé, les Cercles catholiques d'ouvriers, les membres du Cercle chrétien d'études sociales de Saint-Remi et de l'Archiconfrérie de Notre-Dame de l'Usine de la paroisse Notre-Dame et les fidèles.

Le parcours de la procession est éclairé par des appliques de cristal, fixées à chacun des piliers et supportant de nombreuses bougies.

Pendant que le cortège se déroulait autour de l'édifice, le chœur et les fidèles chantaient des psaumes de reconnaissance et de joie; puis le chant de la victoire, le *Te Deum* du triomphe, se fait entendre à bien juste titre. N'est-il pas à propos de remercier Dieu d'une manière spéciale des grâces accordées par lui pendant ces jours bénis?

La bénédiction du Très Saint Sacrement est ensuite donnée, et les fidèles se retirent, emportant de cette belle et pieuse manifestation une impression profonde.

..

Entendons plutôt les voix du dehors : « Ceux qui ont assisté à ces belles solennités — écrit la *Semaine religieuse* de Beauvais — et ceux qui ont pu y participer surtout, ne les oublieront jamais. Ils reverront souvent, par le souvenir, ce défilé imposant et vraiment superbe de laïques, de prêtres, faisant cortège au Saint Sacrement, le glorifiant par leurs chants et par leurs hommages... »

Sceptiques qui me lisez, vous riez et vous dites : « Oui, mais les curieux ! » — Certes oui, il y en avait; ne se glissent-ils pas partout, même dans nos plus belles cérémonies, qui, sans doute, ont le privilège de les intéresser? Oui, il y en avait; mais si l'on se rapporte à l'attitude des assistants, la plupart venaient faire acte de foi. Car ils étaient respectueux et recueillis, même les ouvriers qui étaient là; ils étaient silencieux comme peuvent l'être sept à huit mille personnes qui se pressent, circulent, vont et viennent : tels des flots qui se poussent les uns les autres. Dans la foule, il y a ce bruissement indescriptible qui rappelle, comme dit l'Écri-



ture, *la voix des grandes eaux*. (Apoc. XIX, 6.) A nous aussi il a paru que cet empressement de la multitude, que ces illuminations littéralement éblouissantes, que ces chants merveilleux d'ensemble et de justesse, que tous ces hommages, enfin, se résumaient dans le cri qu'a entendu l'apôtre saint Jean : *Gloire ! gloire ! Le voici Roi, notre Seigneur et Maître tout-puissant !* » (Apoc. XIX, 6.)

Après ce beau témoignage, recueillons une autre page de la *Semaine religieuse* de Cambrai :

« Les fêtes de Reims, comme naguère le couronnement de Notre-Dame-de-Grâce à Cambrai, donnent une caractéristique du sentiment religieux dans le Nord de la France. L'attitude de la foule a été partout respectueuse et sympathique. L'Eglise a pu constater que son empire sur les âmes, s'il n'est pas toujours absolu, est du moins prépondérant et vénéré. En parcourant les rangs qui se pressaient dans la métropole, au soir de la procession des *hommages*, deux prélats se communiquaient leurs impressions : « Croyez-vous, » disait l'un, que la persécution religieuse est populaire ? » « — Croyez-vous, répondait l'autre, que nulle réunion sociale liste pourrait être aussi nombreuse et fervente ? »

« Il n'y a pas lieu d'en douter. L'âme de la France est restée catholique. Nous venons de traverser une crise, une de ces crises anti-cléricales comme notre pays en a si souvent connues dans le passé. Quand il est permis de tâter le pouls de notre patrie, on reconnaît qu'il bat encore fortement. La crise n'a pas altéré le tempérament ; il reste ce que les siècles l'ont fait : religieux et patriotique.

« Ce qu'il a été encore permis de constater au Congrès de Reims, c'est l'intensité du culte eucharistique dans le cœur des fidèles. »

Oui, sachons le reconnaître, et ne craignons pas de le répéter : De telles manifestations consolent et encouragent ! Elles sont plus qu'une espérance ; elles nous font toucher du doigt une réalité : « Le Christ est vainqueur ! Le Christ est Roi ! »

..

C'est aussi la conclusion qui se dégagera pour nous de ces sages et belles réflexions de notre aimé rédacteur de l'*Arenir* rémois :

« A nos yeux de chair, quelle inconcevable destinée que celle du Christ dans l'Eucharistie !

« L'Eglise, à certains jours, s'éprend plus particulièrement de pitié pour son indigence ; elle crée autour de cette divine pauvreté une douce atmosphère de prières et lui fait cortège avec les splendeurs réchauffantes de sa liturgie.

« C'est ainsi que s'est comportée ce soir notre vieille Cathédrale envers le Christ, son hôte fidèle et séculaire. Nous vous savons gré, ô Notre-Dame, de tout cœur nous vous remercions de la robe étincelante de lumière que vous avez mise pour fêter Jésus, des chants dont vous l'avez acclamé ; de la multitude que vous avez réunie à ses pieds, de la majesté impressionnante du cortège que vous lui avez composé et de la ferveur eucharistique répandue dans vos nefes sur son passage. Vous avez bien fait d'en agir royalement envers Notre-Seigneur ; cela lui est agréable et le console, et cela nous est bon à nous-mêmes. Il faut que l'Eglise ait égard à l'infirmité de nos sens, et que de temps à autre elle nous aide un peu à croire.

« Il n'en coûtait guère ce soir de croire que Jésus était là, vivant, compatissant et bon à tous ; toute âme sur son passage se sentait pénétrée d'une vertu divine qui sortait de lui.

« Nous avions comme une impatience de voir s'éteindre les feux de l'autel et pâlir le rayonnement de l'ostensoir sous les flots de lumière de Jésus-Hostie se montrant à nos yeux. Par instants, nous attendions qu'un silence se fit dans la cathédrale pour écouter sa voix. Il nous semblait que tous, petits et grands, riches et pauvres, se rangeaient pour le voir et le toucher, et que sa main divine allait se poser doucement dans une caresse surnaturelle sur tous ces fronts inclinés...

« Hélas ! ce serait le ciel s'il en pouvait être ainsi...

« Quelqu'un nous a parlé, nous a touchés pour lui : M<sup>re</sup> d'Hulst nous a rappelé l'abondance des grâces dont Notre-Seigneur nous a comblés, nous faisant méditer ces paroles du Roi-Prophète : *Memoriam fecit mirabilia suorum, misericors et miserator Dominus : escam dedit timentibus se.* (Ps. cx, 4.)

« Quelle autre raison avait toute cette multitude d'emplir notre splendide cathédrale, sinon de dire merci au Christ de l'Eucharistie, pierre angulaire de notre cité, premier citoyen par droit et conseil de notre ville, auteur de tout ce que Reims a jamais fait de vrai, de bon, de glorieux ?

« Voyez ce que notre ville conserve de solidité et de grandeur après un siècle de Révolution ; examinez de près ce qui a résisté chez nous aux efforts de l'impiété et de l'anarchie : tous ces beaux restes, assises pour les reconstructions futures, sont cimentés avec la chair du Christ qui palpite depuis quatorze siècles sur nos autels, avec son sang qui coule de nos calices.

« Honneur à Reims, ville sainte des Français ! C'est la ville eucharistique entre toutes les villes, et d'aucune il n'est possible de dire avec plus de vérité, que du fondement au sommet c'est le Christ de l'Eucharistie qui l'a édifiée, qui l'a pétrie de ses mains, avec d'autant plus d'amour qu'il façonnait le baptistère de la France.

« *Escam dedit timentibus se...* Et voilà des siècles que nous vivons de cette vie eucharistique, que nous subsistons envers et contre tous les orages, de ce pain, gage d'immortalité... Reims, pour un si grand bienfait, se devait d'offrir ce soir à Jésus-Christ l'hommage de sa reconnaissance et de son amour.

« Hommage du clergé rémois, qui a remercié Notre-Seigneur de la force et des lumières que l'Eucharistie a versées tous les jours dans son cœur. Tous ces siècles d'apostolat, d'enseignement, de charité, d'abnégation, c'est l'histoire de Reims, ce qu'elle contient de plus beau ; c'est la plus pure gloire du clergé de la ville, et le clergé est venu en faire hommage au Christ de l'Eucharistie.

« Hommage des ordres religieux... Ce sont eux qui prient pour la cité; leur zèle s'allume tous les jours au cœur de Jésus dans le tabernacle. Qu'importe aujourd'hui que la foule ignore les grâces, tous les bienfaits surnaturels qu'elle leur doit, puisqu'au dernier jour toutes ces merveilles et tous ces services rendus seront publiés par Dieu à la face du monde. Au lieu et place de tant d'ignorants, d'inattentifs qui n'y songent pas, toutes ces âmes d'élite sont venues exprimer à Jésus leur reconnaissance.

« Hommage de la charité... Reims en subsiste; ses écoles et leurs enfants, ses malades, ses pauvres et ses vieillards lui doivent l'instruction, les soins, les vêtements, le pain, l'abri, le dévouement qui les réchauffe et les console. Cette douce charité a sa source dans le tabernacle, et ceux qui l'exercent et la multitude plaintive qui en profite sont venus dire à Jésus qu'ils le bénissent tous les jours et qu'ils l'aiment, parce qu'il est tendre pour eux et infiniment bon.

« Hommage enfin du travail sous toutes ses formes... Effort du bras ou de la pensée, travail de commerce et de l'industrie. Elles n'étaient plus là nos vieilles corporations, mais Jésus du moins a pu voir nos associations ouvrières chrétiennes et bénir la grande Archiconfrérie de Notre-Dame de l'Usine et de l'Atelier qui les réunit toutes dans son sein...

« Reims aura donc, par le Congrès, scellé comme une union plus nouvelle et plus étroite avec Jésus-Christ. Les âmes éclairées, les cœurs réchauffés autour du tabernacle auront une intelligence plus nette du devoir, un plus grand courage pour l'accomplir, et Dieu seul peut dire ce que ces inoubliables solennités ont laissé parmi nous de précieuses semences pour un avenir que l'Eucharistie nous permettra encore de rendre tout à la fois glorieux et fécond. »

---

DIMANCHE, 29 JUILLET



# CLOTURE DU CONGRÈS EUCHARISTIQUE

En la fête du Bienheureux Urbain II

---

## LE DIMANCHE MATIN A REIMS

Les cérémonies religieuses qui ont eu lieu avec tant de solennité à l'occasion du Congrès eucharistique devaient avoir leur complément. Par une coïncidence, d'ailleurs voulue, elles s'achevaient au 29 juillet, en la fête du Bienheureux Pape rémois Urbain II.

Comment, pour les vrais catholiques, traduire la foi et l'amour envers la très sainte Eucharistie, si ce n'est par l'acte éminent de la sainte Communion ? Aussi bien, d'après le programme, une communion générale devait mettre comme le sceau aux hommages rendus à Notre-Seigneur pendant ces jours bénis. La grande Cathédrale était encore le lieu du rendez-vous divin.

A six heures, Son Ém. le cardinal Lecot, archevêque de Bordeaux, montait à l'autel, ayant à ses côtés M. le chanoine Bussenot, secrétaire général de l'Archevêché, et M. le chanoine Collignon, curé-archiprêtre de Notre-Dame.

L'assistance particulièrement pieuse était composée de ces âmes d'élite qu'on retrouve partout où Notre-Seigneur appelle autour de lui ses défenseurs et ses apôtres : les hommes d'œuvre de notre grande cité, les fervents chrétiens venus de toutes régions au Congrès de Reims, les personnes dévouées et charitables qui se constituent les auxiliaires de Jésus-Christ et de ses prêtres dans toutes les entreprises du zèle.

Au moment de la communion, plus de deux cents personnes s'approchent respectueusement de la Sainte Table et reçoivent, des mains de l'éminent Cardinal, le pain des forts. Déjà, aux messes basses de la matinée, et dans les chapelles, on a constaté des communions nombreuses.

L'action de grâces, silencieuse et recueillie, témoigne combien le don de Dieu est apprécié de toutes ces âmes retrempées dans la foi eucharistique et dans l'amour de Jésus-Hostie.

O Sauveur, Dieu de nos autels et de nos tabernacles, vous avez dû être réjoui et consolé à la vue de ce troupeau fidèle, venant se nourrir de votre chair et s'abriter avec une confiance nouvelle sous la houlette du tendre et tout miséricordieux Pasteur.

. .

A neuf heures, les deux harmonieux bourdons de Notre-Dame, mis en branle comme aux jours des plus grandes solennités, annonçaient la Messe solennelle du Congrès.

L'office est célébré pontificalement par M<sup>sr</sup> Theuret, évêque de Monaco.

A son trône siège l'éminent cardinal Langénieux, métropolitain de Reims; en face de lui sur une estrade, Son Ém. le cardinal Lecot, archevêque de Bordeaux. A leurs côtés, NN. SS. les Évêques encore présents à Reims : M<sup>sr</sup> Marmarian, archevêque arménien de Trébizonde; M<sup>sr</sup> Stonor, archevêque latin du même siège; M<sup>sr</sup> Doutreloux, évêque de Liège; M<sup>sr</sup> Hoyek, évêque maronite d'Arca; M<sup>sr</sup> Potron, évêque franciscain de Jéricho; M<sup>sr</sup> Bouvier, de Tarentaise; le R. P. Augustin, abbé mitré de la Trappe d'Igny; M<sup>sr</sup> Homsy, dans son riche costume d'archimandrite du rite grec melchite. Chacun de ces hauts dignitaires est assisté de prélats ou de chanoines revêtus de leurs insignes.

Tout le chœur de la Cathédrale, ainsi rempli des deux côtés, offre un aspect grandiose, et nous montre l'Église catholique dans sa belle unité de foi, avec sa hiérarchie sainte, et son admirable variété qui respecte tous les rites et toutes les nobles traditions.

Le milieu inoccupé reste encore assez vaste pour l'exécution des cérémonies pontificales selon les usages et coutumes de notre grande Église.



Dans les nefs et les transepts, jusque dans les chapelles absidales, l'assistance est considérable, respectueuse, attentive à ce grand spectacle.

La messe commence. La Maîtrise de la Cathédrale, sous l'habile direction de son jeune maître de chapelle, M. P. Dazy, a exécuté la messe de *Sainte-Cécile* de Gounod.

Un orchestre symphonique d'amateurs avait été formé d'éléments excellents, mais insuffisants pour donner à l'œuvre magistrale du grand musicien tout le relief désirable. Disons cependant que l'exécution a été fort bonne et d'un bel effet.

Les ravissantes voix de nos enfants de chœur ont charmé toute l'assistance.

D'autre part, sous les riches ornements du sacre, les diacres, sous-diacres, et clercs ministrants, ont accompli avec une régularité et une précision qu'on admire toujours, les belles fonctions liturgiques de l'office pontifical.

Un reporter, étranger au pays rémois, a pu écrire, au lendemain de cette fête de clôture :

« Les cérémonies ont été splendides. Le cadre dans lequel elles se sont développées est incomparable. La cathédrale de Reims !... l'église Saint-Remi !... Où trouver de plus grandioses scènes ! Et quels souvenirs ! De toutes parts, ce sont les grands noms et les grands événements de l'histoire de France qui viennent rappeler qu'on foule le noyau primitif de la patrie. Dans ce milieu, les moindres pompes auraient acquis une valeur exceptionnelle. Mais qui saurait dire l'art qui a présidé aux solennités religieuses de Reims ! On nous dit quelquefois : « Les prêtres sont les plus admirables des metteurs en scène. » La chose leur est aisée à Reims. Comment une fête ne serait-elle pas belle dans la cathédrale de Reims, avec les immenses tapis aux armes de France et de Navarre, le splendide mobilier et les ornements magnifiques du couronnement des rois de France, dans le concours d'une brillante prélature et d'un innombrable clergé ? Ajoutez-y la superbe ordonnance des rites de l'Église, élaborés par l'intelligence pittoresque de tous les siècles et de tous les pays. Éclairez le théâtre de l'action de la douce lumière des milliers de cierges vacillants ;

emplissez l'atmosphère de chants suaves se détachant sur la houle confuse de la multitude ; animez l'ensemble par la direction intelligente et concordante de maitres de cérémonies consommés, et vous aurez un de ces spectacles qui donnent la plénitude de la satisfaction esthétique et religieuse. »

---

## L'APRÈS-MIDI A BINSON

---

C'est au Prieuré du B. Urbain II, aux pieds de la statue monumentale du grand Pape des Croisades, que le Congrès eucharistique de Reims devait avoir son couronnement.

Sur les rives de la Marne, aux confins du diocèse et à dix lieues de Reims, on voit encore quelques restes du château féodal où naquit cet enfant appelé à de si hautes destinées. En 1886, sous les auspices et sur l'initiative de l'Archevêque de Reims, M<sup>sr</sup> Langénieux, une magnifique statue de granit y a été élevée, dominant les collines et les villages d'alentour. L'œuvre est colossale, et en même temps très artistique. Urbain II, le front ceint de la tiare pontificale, d'une main tient la Croix, et de l'autre, d'un geste hardi, montre le Ciel. Il semble appeler les peuples à une nouvelle Croisade. Non loin de là, la généreuse sollicitude de Son Ém. le cardinal Langénieux a relevé de ses ruines l'église et le prieuré de Binson, fondé au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle par le seigneur Eucher de Lagery, comte de Châtillon, et Isabelle, son épouse. C'est là que le jeune Odon, leur fils, déjà revêtu de l'habit bénédictin et prieur de Cluny, avait amené une colonie de son Ordre, et peut-être s'était préparé à remplir la sublime mission que la Providence lui réservait. C'est, en effet, au sortir de Binson qu'on le voit suivre à Rome le Pape Grégoire VII.

Notre-Dame de Reims avait eu samedi soir et dimanche matin ses grandioses et édifiantes cérémonies de clôture. L'après-midi, le Congrès devait avoir un dernier écho, non plus à Reims même, mais dans le sanctuaire consacré à la mémoire du grand Pape Urbain II, dont le souvenir obsédait pour ainsi dire les membres du Congrès de Reims. Comment oublier en effet le Pontife qui fut le continuateur de Grégoire VII et le précurseur d'Innocent III? N'est-ce point lui qui fut l'initiateur des Croisades, de ces grandes entreprises

qui échouèrent toutes, c'est vrai, comme a dit de Maistre, mais qui réussirent à arrêter pour toujours la barbarie musulmane et à constituer la société chrétienne? Aussi, c'était aux pieds d'Urbain II que le Congrès était convoqué pour la procession qui devait le terminer.

La fête s'annonce comme devant être splendide. De tous les trains venant de Reims, d'Épernay, de Château-Thierry, descendent des milliers de voyageurs, sans compter toutes les personnes venues en voiture ou à pied des environs.

Vers une heure et demie, le train spécial organisé à Reims est arrivé sans arrêt à Binson, amenant vers la sainte colline plusieurs centaines de pieux voyageurs, évêques, prêtres, fidèles, auxquels se joignent les autres pèlerins.

Avec LL. ÉÉ. les Cardinaux Archevêques de Reims et de Bordeaux, se retrouvent NN. SS. les Evêques présents au Congrès jusqu'à la dernière heure.

M<sup>sr</sup> Pagis, évêque de Verdun, devait être l'orateur de cette dernière journée. Tous se réjouissaient à la pensée d'entendre sur l'immense plateau de Châtillon et au pied de la statue d'Urbain II l'éloquent évêque, apôtre de Jeanne d'Arc. Malheureusement indisposé, M<sup>sr</sup> Pagis a dû télégraphier qu'il lui était impossible de tenir sa promesse.

La gare de Port-à-Binson offre le spectacle d'une animation qui rappelle les fêtes de l'inauguration de la statue. Pontifes, prêtres, fidèles de toutes classes et de toutes conditions se rendent au Prieuré, sis à un kilomètre de la gare.

La musique et la maîtrise du Pensionnat des Frères, l'*Harmonie* de la maison Moët et Chandon et la *Fanfare* de trompettes d'Épernay, prêtaient leur concours à cette belle fête, ainsi que la société de *Saint-Martin*.

Sur un mamelon détaché qui lui sert de piédestal, la statue d'Urbain II se dresse, imposante et majestueuse : la gracieuse église de Binson, avec son clocher superbe, le prieuré, avec ses bâtiments nouvellement restaurés, et son parc, attirent aussi les regards. C'est de là que la procession devait partir, dérouler ses rangs sur les flancs de la pittoresque colline, tandis que le Saint Sacrement devait être porté au sommet.

et, de là, bénir le pays tout entier. Le décor était magnifique, le génie humain n'aurait pu jamais préparer un plus beau sanctuaire au Dieu de l'Eucharistie.

Mais la Providence en avait disposé autrement. Comme s'il eût été suffisamment satisfait des fatigues endurées pendant les journées du Congrès, Dieu voila les ardeurs du mois de juillet par d'épais nuages.

A deux heures et demie, le ciel, si clair jusqu'alors, se couvre de quelques nuages et inspire quelques craintes. M. le Supérieur de Binson annonce qu'on va simplement donner le salut et avancer la procession.

Le clergé, les congressistes et quelques fidèles seulement peuvent prendre place dans la chapelle pourtant si vaste. Pendant le chant du *Magnificat*, un vent violent s'élève, les nuages vont s'épaississant et un formidable orage éclate, accompagné d'une pluie torrentielle.

Les milliers de fidèles qui attendaient, dans les jardins et les cours du Prieuré, le départ de la procession, se réfugient dans la chapelle, dans les dépendances ou les cloîtres de l'établissement.

Les cœurs sont navrés de ce contre-temps, et c'est un douloureux sacrifice pour tous d'être obligés de renoncer à cette procession triomphale réservée à N. S. Jésus-Christ à travers ces champs, sur cette route bordée d'arbres et plantée de mâts où flottent des oriflammes aux couleurs multiples.

Pendant que l'orage gronde et sévit, les Vêpres sont chantées au Prieuré, en présence de LL. ÉÉ. les Cardinaux Langénieux et Lecot, de NN. SS. Marmarian et Stonor, Archevêques de Trébizonde; Hoyek, évêque maronite d'Arca, M<sup>sr</sup> Bouvier, évêque de Tarentaise, du R. P. Augustin, abbé d'Igny, et d'un nombreux clergé. M<sup>sr</sup> Theuret, évêque de Monaco, officiait.

Avant le salut, M. l'abbé Garnier, prié de prendre la parole, s'avance près de la grille du chœur et adresse à l'assistance une ardente allocution.

« Un temps affreux, dit-il, un orage épouvantable, qui

semblent être les représailles du démon contre l'œuvre si grande qui vient de s'accomplir à Reims, s'opposent au projet que nous avons formé de décerner à Notre Seigneur Jésus-Christ, un hommage et un triomphe éclatants. Peut-être cet orage ne durera-t-il pas ? En attendant, nous allons donner à Notre Seigneur Jésus-Christ, véritablement présent dans la sainte Eucharistie, un premier témoignage de notre foi et de notre amour.

« La procession va être faite dans les vastes cloîtres du Prieuré ; vous la suivrez avec une foi et un amour d'autant plus ardents que nous sommes privés de la joie de faire à Notre-Seigneur un tout autre cortège. »

La procession s'organise. L'Harmonie de MM. Moët et Chandon joue une marche brillante. En tête du cortège, un nombreux clergé, de longues files d'enfants de chœur du Pensionnat des Frères, les uns jetant des fleurs sur le passage du Saint Sacrement, d'autres balançant les encensoirs d'où s'échappe la fumée odorante, symbole des prières qui montent vers lui de tous les cœurs chrétiens unis dans les mêmes sentiments de foi, d'adoration et d'amour.

Derrière le dais viennent les prélats, les congressistes et la foule des fidèles. Par trois fois on fait le tour des cloîtres en chantant les hymnes sacrées.

Un salut solennel a suivi, chanté par la maîtrise des Frères. M. l'abbé Garnier a pris de nouveau la parole. Avant de prononcer l'acte d'Amende honorable, l'éloquent missionnaire énumère tous les bienfaits dont nous sommes redevables à Notre-Seigneur, et alors que nous devrions l'aimer par dessus tout, cet adorable Sauveur ne reçoit que des hommages tièdes, quand notre indifférence ou notre ingratitude ne viennent pas affliger son Cœur sacré. Aussi, il engage l'assistance à s'unir de cœur à la récitation de l'Amende honorable et à redire après lui la parole de pardon et de pitié.

La scène émouvante de vendredi, à Saint-Remi de Reims, se reproduit alors avec un effet rendu plus saisissant encore par les ténèbres qui obscurcissent l'église, et aussi par de brillants éclairs qui parfois illuminent l'assemblée, par les

sourds grondements du tonnerre qui se répercutent dans la vallée.

Aux touchantes expressions de l'aveu de nos torts et de nos ingratitude, l'assistance répond par le cri du repentir : *Pardon, mon Dieu, pardon !*

Et puis, quand la douloureuse litanie a cessé, dans un mouvement d'enthousiasme et de foi vive que l'orateur communique à l'assemblée, tous, prêtres et fidèles, la main droite levée vers l'autel où Notre Seigneur Jésus-Christ est exposé, lui jurent fidélité et s'engagent à travailler à le faire régner sur les âmes : *Nous le voulons ! nous le jurons !*

Pendant la bénédiction du Très Saint Sacrement, la fanfare exécute une sonnerie, et après le chant du *Laudate*, c'est l'excellente Harmonie de MM. Moët, qui se fait entendre une dernière fois.

Il est quatre heures et demie, la tempête a cessé et une légère éclaircie se produit. L'abbé Garnier, avec l'énergie qu'on lui connaît, s'écrie qu'il faut aller quand même là-haut, sur le plateau, aux pieds de la statue d'Urbain II, où la fête devait être donnée avec un particulier éclat. Son ardeur intrépide se communique. Malgré les chemins détrempés, et la menace d'averses que promettent de gros nuages noirs à l'horizon, cette idée reçoit un accueil enthousiaste, et les chemins et sentiers qui aboutissent à Châtillon sont couverts de pèlerins.

LL. ÉÉ. les Cardinaux de Reims et de Bordeaux, ainsi que les autres prélats, y sont conduits en voiture.

Le long du chemin principal que devait parcourir la procession, quelques mâts sont renversés, des oriflammes se sont enroulées aux branches des arbres et le vent les a en partie détruites.

A l'entrée du village, l'arc de triomphe est resté intact, mais il n'en a pas été de même près de l'église, et surtout sur le plateau, où une estrade avait été établie pour les congressistes ; il a fallu à la hâte mettre à l'abri les fauteuils et les objets les plus précieux déposés sur l'autel que l'on a dressé pour la circonstance au pied de la statue.

Le mal a été réparé en grande partie ; l'autel est prêt à

recevoir le Dieu de l'Eucharistie. Sa Grandeur M<sup>gr</sup> Hoyek, évêque maronite d'Arca, va chercher le Saint Sacrement à l'église paroissiale de Châtillon : on apporte la sainte Hostie au reposoir qui avait été préparé ; les chants liturgiques se font entendre : les grandes eaux de l'orage, c'est le prophète qui l'a dit, n'ont pu éteindre le feu de la charité qui brûle dans le cœur de Jésus, et qui s'est communiqué à l'âme de ses fidèles serviteurs.

La cloche est mise en branle et appelle le peuple à la prière ; la fanfare d'Épernay jette dans les airs des sonneries stridentes, et la musique du Pensionnat des Frères et l'Harmonie de MM. Moët et Chandon alternent avec les chants sacrés.

Rien ne réussit comme les fêtes improvisées. La foule suit pieusement. Bientôt Jésus-Hostie apparaît au sommet du splendide reposoir. Les Évêques, à genoux, font cortège au Roi des rois. Le spectacle est touchant.

Autour de la colline se déroule un magnifique panorama. Dans la vallée, la Marne dessine un large ruban argenté, et Jésus est là, comme sur un trône grandiose, dominant la France et le monde.

La parole puissante de l'abbé Garnier retentit à nouveau, et bientôt de brûlantes acclamations montent vers le ciel, répétées par la foule : « Vive Jésus-Christ ! Vive notre Dieu au Très Saint Sacrement ! » Les cœurs sont émus. Quels souvenirs inoubliables laissera dans les âmes cette touchante manifestation ! Enfin, le prélat officiant donne la bénédiction, et le Très Saint Sacrement est reporté processionnellement à l'église, où l'on chante le *Parce Domine*.

L'heure du départ approche ; la foule pieuse quitte ces lieux bénis où elle vient de passer quelques moments du ciel, heureuse d'affirmer sa foi et son amour envers Notre Seigneur Jésus-Christ, tout en regrettant que le mauvais temps ait abrégé un pèlerinage qui promettait d'être si magnifique.

Il faut quitter le théâtre de ces grandes choses. On se sépare au cri de : « *Dieu le veut !* » On se dit qu'il faut davantage aimer et faire aimer Jésus-Christ dans son Sacrement.



A la gare, les voyageurs envahissent les quais; mais en dehors d'une bousculade inévitable en pareille occurrence, tout s'est passé pour le mieux. Les employés de la compagnie, d'ailleurs, ont pris les mesures nécessaires pour que le retour des voyageurs pût s'accomplir dans les meilleures conditions, et les trains spéciaux n'ont subi qu'un retard insignifiant.

. . .

Sur cette clôture du Congrès eucharistique de Reims, il sera doux et profitable de recueillir encore les justes et belles réflexions du journal *l'Avenir* :

« Il est regrettable, évidemment, que l'orage ait contrarié la procession eucharistique de Châtillon et noyé ses splendeurs sous la pluie. Mais enfin, les Vêpres ont été chantées à l'heure convenue, au pricuré, et le peuple après l'orage, a pu se rendre sur le plateau d'un élan spontané et y recevoir la bénédiction du Très Saint-Sacrement au pied de la statue d'Urbain II. C'est l'essentiel. . .

« Qu'est-ce que cela fait qu'il y ait eu plus ou moins d'ordre dans cette foule qui gravissait la pente du plateau, et qu'il ait fallu passer dans la boue pour accompagner Jésus-Christ ! Le Christ est venu à nous couvert de la boue et de la poussière des grands chemins ; et lorsque ce malheureux Urbain II subsistait d'aumônes dans une île, entre deux ponts du Tibre, il est bien probable que l'étiquette était réduite, autour de sa personne, à sa plus simple expression.

« En ces sortes de manifestations l'intérêt n'est pas là ; il est dans la sincérité d'âme qu'on y apporte, dans la signification des choses, dans l'évocation glorieuse d'un passé dont le souvenir nous console des abaissements de l'heure présente.

« Le passé, c'est tout ce que vous avez pu voir sur ce plateau qui domine la vallée de la Marne ; c'est tout ce qui rappelle ce glorieux fils de la Champagne, Urbain II. Cette statue fière, hautaine, un peu tragique, qui semble vouloir faire surgir de terre des multitudes en armes ; ces ruines

encore imposantes, qui sont bien à la taille de ce grand Pontife; là-bas, ce monastère et cette église tout pleins de son souvenir; tout cela, c'est le premier chant d'une lointaine épopée qui s'est terminée à la gloire de Dieu et de son Église par l'apothéose de la liberté triomphante.

« Nous autres, qui lisons ces choses tous les ans dans notre bréviaire, nous pouvons bien vous les redire; c'est de cette terre, où vous avez fait la procession dimanche, qu'est parti celui qui devait être après Hildebrand l'un des plus hardis défenseurs des libertés de l'Église contre la puissance laïque *adversus laicam potestatem*...

« Le programme du Congrès annonçait que cette procession était la procession des *hommages*... Chacun voit les choses à son point de vue. L'intérêt pour moi est dans ce rapprochement du vaillant Pape et du Christ de l'Eucharistie, dans le repos de l'Hostie sacrée à l'ombre protectrice du Pontife qui a lutté et s'est sacrifié pour la reconnaissance de ses droits.

« L'Hostie sainte s'est arrêtée hier sous ce grand geste d'Urbain II parce que nul hommage ne plaît au Christ comme de vivre dans une atmosphère de liberté.

« Quelle terrible époque tout de même que ces siècles de la féodalité!

« Il faut relire les pages débordantes d'indignation écrites par Pierre Damien et tant d'autres sur les désordres de cette époque lamentable... Il faut se représenter la rougeur que ces scandales mettaient au front de l'Église, pour se faire une idée de ce qu'elle perd le jour où elle se laisse opprimer dans ses droits.

« On ne devrait jamais nous en vouloir des termes parfois un peu vifs dont nous usons pour défendre cette liberté.

« Regardez un Hildebrand, voyez un Urbain II... Le puissant relief qu'ont ces figures dans l'histoire leur vient surtout de l'âpre jalousie, du zèle indomptable avec lesquels ils ont veillé sur cette liberté que nous nous laissons ravir, parce que, selon toute apparence, nous ne l'aimons plus assez pour la défendre.

« On a bien fait de reposer l'Hostie sainte dans l'ombre de ce grand Pape.

« Cette procession, improvisée à travers la boue et sous un ciel pluvieux, est belle comme tout ce qui est profondément symbolique ; et, sans contredire aux idées et aux impressions que vous en avez rapportées, laissez-moi vous dire que tout l'enseignement que j'en ai retenu, c'est que la liberté pour Jésus-Christ sera toujours le plus glorieux de tous les ostensoirs... »

## ÉPILOGUE

Ainsi se termine, aux pieds du Pape des Croisades, ce Congrès qui fera époque dans l'histoire de la vénérable Église de Reims, et qui aura, nous sommes en droit de l'espérer, des conséquences heureuses et fécondes.

Il n'y a qu'une voix pour faire remonter à Son Éminence le Cardinal de Reims l'honneur de ces admirables journées. Surmontant de cruelles souffrances, l'éminent Archevêque a présidé aux moindres détails avec une autorité sereine et gracieuse qui est l'un des plus grands charmes de sa physiologie si attrayante et d'un caractère si supérieur. L'Archevêque de Reims a fait les honneurs de sa ville épiscopale en Duc et Pair. Tous ceux qui ont eu l'honneur d'approcher sa personne pendant ces jours bénis conserveront un impérissable souvenir de sa bienveillance et de sa magnifique hospitalité.

On ne saurait assez rendre hommage à la manière dont les fêtes ont été dirigées. Ce n'était pas chose facile que de faire régner l'ordre et la cohésion dans cette petite armée de congressistes, venue de partout et campée de tous côtés. L'organisation disciplinaire n'a rien laissé à désirer : les divers exercices et mouvements ont été accomplis avec une précision peu commune.

Nous avons dit avec quel religieux intérêt on s'était occupé de ces peuples qui sont nos frères par le baptême, et que les préjugés et la politique séparent de nous. A eux, nous avons

adressé nos sympathies et nos prières ; nous leur avons tendu une main affectueuse.

Puissent les échos de ce Congrès s'en aller sur les rives de la Méditerranée et du Bosphore, à travers l'immensité du grand empire moscovite, répondre aux échos toujours vivants du Congrès de Jérusalem ! L'œuvre est bien difficile à accomplir. Elle est commencée sous le regard et la bénédiction du Dieu de l'Eucharistie ; à lui de la continuer et de l'achever au jour marqué par sa Providence.

Et si nos regards se reportent vers notre Europe, si agitée et si troublée, le même sentiment de sainte confiance doit animer les cœurs et réchauffer nos énergies. Dans quelques semaines, à Turin, un autre Congrès Eucharistique doit s'ouvrir, et le même Dieu sera honoré, comme il mérite de l'être, dans la ville du *Corpus Domini*. A Reims même on songe déjà au glorieux anniversaire qui se célébrera dans deux ans, pour rappeler le souvenir du baptême de Clovis. La céleste colombe ne viendra-t-elle point alors apporter le rameau d'olivier, pour annoncer la fin du déluge révolutionnaire ? Prions et espérons !

---

# APPENDICE

---

## RAPPORTS

qui n'ont pas été lus

1. *What is the main purpose of this document?*

2. *What are the key findings of the study?*

3. *What are the implications of these findings?*

4. *What are the limitations of the study?*

5. *What are the conclusions of the study?*

6. *What are the recommendations for future research?*

7. *What are the acknowledgments?*

8. *What are the references?*

9. *What are the appendices?*

10. *What are the footnotes?*

11. *What are the tables?*

12. *What are the figures?*

13. *What are the conclusions?*

14. *What are the recommendations?*

15. *What are the acknowledgments?*

16. *What are the references?*

17. *What are the appendices?*

18. *What are the footnotes?*

19. *What are the tables?*

20. *What are the figures?*

21. *What are the conclusions?*

22. *What are the recommendations?*

23. *What are the acknowledgments?*

## PREMIÈRE SECTION

Foi et Enseignement. — Culte et Piété.

---

### DU CULTE DU TRÈS SAINT SACREMENT

Par **M. l'abbé SIMON**, premier Vicaire de la Cathédrale d'Amiens.

---

Le culte de l'Eucharistie est une conséquence logique du dogme de la présence réelle. Puisque, d'après les principes de la foi, Jésus-Christ est contenu réellement, substantiellement, et d'une manière permanente dans ce sacrement divin, il est juste, et c'est un devoir inéluctable, de rendre un culte de latrie à Jésus-Christ caché sous les espèces du pain et du vin. On peut dire, — les faits abondent pour le prouver, — que ce culte, pendant tous les siècles chrétiens, a été la vie même de l'Église : témoins les cérémonies mystérieuses des catacombes, le dévouement de Tarcisius, etc... Tous les âges ont répété tour à tour ces paroles de l'Apocalypse : « L'Agneau qui a été immolé est digne « de recevoir les honneurs de la divinité, les louanges, « la gloire et les bénédictions. » (*Apoc. v. 12.*)

Ce fut quand les hérésies eurent attaqué le divin mystère de l'Eucharistie que l'Église dut protester par le développement d'un culte extérieur. Et, une fois manifesté, ce culte ne fit que grandir de plus en plus. Mais au **xvii<sup>e</sup>** siècle, les progrès furent entravés par les subtilités du Jansénisme, qui mit un frein ridicule

aux plus légitimes dévotions et tua dans ses premiers élans une ardente piété et la confiance des cœurs. Le xviii<sup>e</sup> siècle, avec sa secte anti-liturgique, arrêta aussi ces religieuses manifestations, mais le xix<sup>e</sup> siècle vint les dissiper en grande partie. Sous l'heureuse impulsion de Pie IX, il a fait resplendir le culte eucharistique d'un éclat incomparable. Les témoignages ne manquent pas pour dire que la France y a pris la plus large part, et pour s'en convaincre, il suffira de citer cette parole de M. de Benque à l'Assemblée générale des Comités catholiques de France, le 20 avril 1876 : « Nous croyons  
« pouvoir dire, sans crainte d'être contredit, qu'il n'y a  
« pas un autre pays au monde où le Saint Sacrement  
« soit plus aimé, plus honoré que dans notre cher pays  
« de France. » Malheureusement, il y a beaucoup de chrétiens qui ne mettent point leur dévotion en harmonie avec leur foi. Dans toutes les nations catholiques, l'on a à regretter cette dissonnance ; ainsi, en Espagne, dans certaine province, on s'aborde par ces mots : « Loué soit Jésus-Christ au Très Saint Sacrement de l'autel » ; en Italie, beaucoup ont une grande vénération pour leurs églises du *Corpus Domini* ; mais quelle disproportion entre ces sentiments intimes et les pratiques eucharistiques ? Et n'est-il pas déplorable d'entendre ceux-là mêmes qui ne partagent pas nos croyances dire des paroles comme celles-ci : « Je m'étonne de l'indifférence  
« des catholiques pour l'Eucharistie. Si je croyais, moi,  
« à la présence réelle de Dieu dans l'Église, je m'y  
« rendrais à genoux. » Et c'est un musulman qui s'exprime de la sorte !

Nous voudrions, s'il était possible, remédier à cette indifférence, en rappelant les divers moyens d'honorer l'Eucharistie. Il faudrait donner une nouvelle impul-



sion, trouver une puissante influence pour réveiller les sentiments, pour faire surgir d'admirables énergies, pour manifester les admirables élans qu'est capable de produire une foi vraie à un mystère si consolant.

**I. — Visites en particulier.** — La *visite au Saint Sacrement* serait un premier moyen encore un peu intime et secret, si l'on veut, mais cependant assez puissant pour répandre l'édification et entretenir dans les âmes le feu sacré.

*Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* Délicieuses paroles qui rendent bien l'ardent désir, la continuelle préoccupation, l'insatiable amour de l'Homme-Dieu pour ses frères exilés, souffrants, délaissés. Jésus-Christ veut rester avec les hommes, se donner à eux, se montrer au regard de leur foi, marcher avec toute la splendeur de sa majesté à travers leurs rangs pressés. Mais, hélas ! il n'en est pas de même des hommes qui trop souvent dédaignent d'entendre cette intime communication, cette supplication sublime, ce zèle dévorant du cœur d'un Dieu pour le bonheur de ses enfants, héritiers de ses trésors célestes et de son amour sans mesure. Pourtant, il en est qui, dans le recueillement d'un cœur généreux, d'une intelligence vive et réfléchie, d'une volonté constante et énergique, comprennent ces accents et y répondent fréquemment par un amour inaltérable et un dévouement à toute épreuve. De là les visites au Saint Sacrement si consolantes pour les individus, si propres à développer la charité et à entretenir la perfection parmi les personnes qui vivent en communauté, sous le bénéfice d'un règlement qui communique à tous les mêmes sentiments, les mêmes vues surnaturelles, les mêmes moyens de sanctification,

autant qu'il est en son pouvoir et malgré les divergences des opinions et des caractères.

Aussi, qu'elle est heureuse l'âme qui a su se dérober quelques instants aux bruits étourdissants du monde, à des préoccupations absorbantes, à des amertumes profondément irritantes, pour goûter auprès du céleste époux des douceurs suaves et délicieuses comme sait en faire naître l'amour divin se reflétant dans une conscience délicate et tranquille, pour y trouver un peu de repos, plus frais et plus ravissant qu'une brise légère adoucissant un front de feu, pour y savourer quelque portion de ce bonheur qui charme d'une manière ineffable tous les élus. Le premier livre de Visite au Saint Sacrement, c'est son propre cœur : on peut y lire un résumé des perfections de Dieu, on peut y trouver la longue liste des divins bienfaits : amour, miséricorde, compassion, charité, douceur, zèle, dévouement, bons conseils, sainte audace, admiration, reconnaissance, résolutions, espérance ; tous les meilleurs sentiments s'y trouvent réunis et chantent tour à tour, en de divins concerts, la louange, la contemplation, l'adoration, les saints transports d'une âme qui se sent éprise des divines perfections et s'élève de terre pour dominer dans un saint mépris toutes les vanités du monde, toutes les insuffisances de l'amour-propre, toutes les impuissances des choses créées et passagères. Et quand le cœur devient aride et sec, soit par châtement de légères infidélités, soit par épreuve pour augmenter les mérites, on a recours au livre qui renferme des sujets toujours pénétrants et onctueux, au livre des Visites au Saint Sacrement. Et si ce livre lui-même, pour mille raisons qu'on ne peut s'expliquer, et en des circonstances qui paraissent mystérieuses, vient à perdre de

on éloquence, tout prend une voix pour nous parler : a croix, l'autel, le tabernacle, le marbre, l'airain semblent s'animer pour entretenir en nous la ferveur. Quelques sentences suffisent pour donner de nouvelles lumières, ranimer le courage et entretenir, avec les élans du cœur, l'acuité de l'esprit. On s'arrêtera, par exemple, à méditer sur ce distique, brodé sur une nappe d'autel, par Berthe, femme du roi Robert, pour l'église Saint-Remi de Reims :

*Hic panis vivus cœlestisque esca paratur  
Et cruor ille sacer qui Christi in carne cucurrit.*

Une autre nappe d'autel semblait vouloir empêcher la piété de se tarir ; faite au ix<sup>e</sup> siècle, elle portait en lettres d'or seize vers latins ayant trait la plupart aux dispositions qu'il convient d'apporter à la Table sainte. Le métal lui-même empruntera une voix au ciseau que guideront des âmes passionnées pour la divine eucharistie, et les auteurs du *Voyage littéraire* pourront lire les vers suivants sur les bordures d'un autel portatif conservé à l'abbaye Saint-Laurent de Liège :

*Hic datur ipse Jesus animarum potus et esus,  
Hæc tibi sit cara, cui caro fuit, crucis ara.*

Le cœur au Ciel, la tête dans les mains, de mystérieuses ténèbres qui environnent l'autel et la sainte Hostie, des voix secrètes qui disent : Courage et confiance ! ou bien : il faut mieux agir ! Que tout cela est délicieux et doit être un objet d'envie pour une âme ardente : *Deliciæ meæ !*

**II. — Visites en commun.** — Les visites au Saint-sacrement en commun ont aussi d'admirables effets.

Outre les sentiments intimes de bonheur et de joie dont nous avons parlé plus haut dans les visites en particulier, ces visites ont encore la puissance de l'entraînement, le charme de l'édification, l'ardeur d'une sainte émulation, et puis, n'est-ce pas là surtout que se réalise la parole du Maître : « Lorsque deux ou trois sont réunis en mon nom, je me trouve au milieu d'eux ? » Aussi, comme ces visites sont capables de maintenir la ferveur dans les séminaires, dans les missions, dans les retraites, dans les communautés ! Ne soutiennent-elles pas le courage, ne maintiennent-elles pas l'union, ne suscitent-elles pas le dévouement, n'engendrent-elles pas la bravoure parmi les Frères des écoles chrétiennes, chez les Sœurs de charité, chez tous les champions des bonnes œuvres où il faut se donner et se dépenser sans relâche ? Elles sont capables de produire des héros et des martyrs, quand une fois une étincelle céleste, sortie du Tabernacle, a électrisé les cœurs. Elles iront sans crainte au milieu des contagions et des dangers, ces âmes à la foi robuste et d'un courage indomptable. Et il ne faut pas oublier non plus combien ces démarches multipliées des familles religieuses retiennent le bras de Dieu appesanti sur les têtes coupables qui multiplient sur la terre souillée, ensanglantée, déshonorée, les attentats, les crimes et les débauches. Pendant que le siècle offre le spectacle de foules qui se croisent sur toutes les routes pour se rendre à des parties de plaisir, pourquoi n'organiserait-on pas des groupes de visiteurs pour consoler le cœur de Jésus-Christ ? *Sustinui... qui consolaretur et non inveni.*

**III. — Divers modes d'Adoration : diurne, nocturne, par catégories sociales. —** Parlons d'abord de

*L'Adoration diurne.* Un auteur qui a fait beaucoup de recherches nous servira de guide en cette matière. — L'Adoration diurne peut avoir lieu dans un même sanctuaire ou dans plusieurs sanctuaires d'une ville ou d'un diocèse ; elle peut être répartie entre toutes églises et chapelles d'un diocèse. Mais comme elle doit son origine aux prières non perpétuelles des Quarante-Heures, il convient d'y arrêter notre attention. — Il y a deux sortes de prières des Quarante-Heures : 1° Celles qui, se succédant toute l'année d'église en église dans une même ville ou dans tout un diocèse, sont une véritable adoration perpétuelle, d'une forme particulière ; 2° les prières des Quarante-Heures qu'on fit d'abord uniquement aux jours de dissipation qui précèdent le mercredi des Cendres, et qu'on étendit plus tard aux temps de jubilé, de guerres, de calamités publiques, pour faire amende honorable à Dieu. — Le nombre de ces heures de prières expiatoires a été choisi : 1° pour honorer les quarante jours que Jésus passa dans le désert ; 2° en mémoire des quarante heures qu'il demeura dans le tombeau ; 3° en reconnaissance des quarante jours que Notre-Seigneur passa encore sur la terre après sa Résurrection. Le sentiment qui fit instituer ces prières est bien ancien dans l'Église, puisque dès le v<sup>e</sup> siècle on parle d'une messe avec jeûne et litanies solennelles, en opposition aux coupables excès des calendes de janvier. Cette dévotion s'étendit de plus en plus, et on en trouve les traces en divers points de l'univers catholique, en 1534, en 1548, en 1551, en 1556, en 1560 ; on cite l'association des Éméronites, fondée en 1584 par quelques gentilshommes de Venise qui pratiquent la dévotion des Quarante-Heures ; et depuis cette époque, l'association n'a jamais modifié son règlement.

Cette dévotion est fondée à Rome en 1592, sous Clément VIII ; elle est pratiquée presque partout dès le commencement du xvii<sup>e</sup> siècle. Clément XI, en 1705, rendit ces prières obligatoires pour la ville de Rome. C'est ainsi que l'adoration des Quarante-Heures, limitée d'abord aux jours qui précèdent le Carême et à quelques circonstances exceptionnelles, se transforma en véritable adoration perpétuelle.

Ajoutons quelques notes pour ce qui concerne la France. En 1574, le P. Auger, de la Compagnie de Jésus, détermina M<sup>sr</sup> de Gondi, archevêque de Paris, à établir les prières des Quarante-Heures dans sa ville épiscopale. Le Concile d'Avignon, en 1594, les introduisit dans le Comtat Venaissin. Les Carmes déchaussés propagèrent bientôt cette dévotion dans toutes les provinces de France. A l'occasion du siège de La Rochelle, des prières de Quarante-heures furent prescrites dans toutes les églises de Paris. Sous le règne de Louis XIV, on multiplia ces supplications pour la santé du roi et pour le succès de ses armes.

A Avignon, en 1226, à l'occasion de la victoire de Louis VII sur les Albigeois, commença dans la chapelle Sainte-Croix une *Adoration continue* du Saint Sacrement. Mais ce fut là une institution locale qui ne devait pas avoir d'influence au dehors. Saint François Régis jeta les fondements de cette dévotion dans le Vivarais et le Velay, pendant les missions qu'il y donna en 1620. En 1641, le baron de Renty, avec l'assentiment du curé de Saint-Paul de Paris, fonda dans cette paroisse une association de dames pour l'adoration du Saint Sacrement dans le cours de l'après-midi. Il établit plus tard cette même dévotion à Dijon. Cet homme de Dieu fut au xvii<sup>e</sup> siècle, avec la Mère Melchide du Saint-

Sacrement, l'abbé Boudon, archidiacre d'Évreux, et le jésuite Vincent Huby, le plus ardent propagateur de l'adoration perpétuelle.

L'adoration perpétuelle proprement dite fut établie en 1648 à Saint-Sulpice, à l'occasion d'une profanation des saintes Hosties. Elle fut fondée à Lyon en 1667. Le nombre des fidèles qui s'engagèrent à faire au moins une heure d'adoration s'éleva tout d'abord à treize mille. Cette même dévotion existait au xvii<sup>e</sup> siècle à Abbeville, à Beauvais, à Clermont-Ferrand, à Dreux, à Lille, à Lisieux, à Marseille, à Nancy, à Saintes, à Sisteron, dans diverses localités de la Flandre, de la Champagne, de la Provence, de la Picardie, etc... Au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle, l'adoration perpétuelle était partagée entre seize paroisses d'Amiens et durait, dans chacune d'elles, quinze jours ou tout un mois.

L'adoration diurne, établie à Madrid dès 1772, par un saint religieux, sous le nom de *Veillée du Saint-Sacrement*, y a persévéré jusqu'à nos jours. Sur les instances de M<sup>lle</sup> de Louvencourt, l'adoration perpétuelle a été instituée à Amiens dans la chapelle des Clarisses, et autorisée d'une manière définitive sous l'épiscopat de M<sup>sr</sup> de la Motte le 1<sup>er</sup> janvier 1774. Depuis lors, sauf une interruption forcée, causée par la tempête révolutionnaire, la sainte Eucharistie n'a cessé d'être adorée nuit et jour dans la chapelle des pauvres Clarisses. Aujourd'hui, l'adoration diurne des hommes a lieu, soit tous les jours, soit un jour par semaine ou par mois, dans un certain nombre de villes importantes. Il y a même de simples campagnes où l'adoration diurne est perpétuelle; on la trouve spécialement établie dans le diocèse de Rennes. Je mentionne en passant, sans entrer dans plus de détails, l'adora-

tion du premier jour de l'an ou *la première heure de l'année devant le Saint Sacrement* ; elle a lieu plus ou moins solennellement dans plusieurs diocèses.

En 1882, on a organisé à Rome une œuvre française par son origine et universelle dans son but : *l'Adoration perpétuelle des nations catholiques représentées dans la ville éternelle*. Elle a pour but d'offrir à Dieu une réparation renouvelée chaque jour par quelqu'une des nations catholiques, représentées dans les églises où ont lieu les Quarante-Heures. Le jour désigné pour la France est le jeudi.

Reste un autre mode d'adoration diurne : *celle qui est répartie entre toutes les églises et chapelles d'un diocèse*. Ce mode d'adoration se propagea en France dans le cours des <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles. Interrompue en France par la révolution de 1793, cette œuvre de réparation et d'amour fut restaurée sous le règne de Louis-Philippe. On la trouve rétablie dans un grand nombre de diocèses de France. Elle est florissante dans toute la Belgique, dans divers diocèses d'Allemagne, d'Italie, du Mexique et du Brésil. Dans les contrées où les chrétiens sont éloignés des églises, ceux-ci, à l'heure et au jour qui leur ont été assignés pour l'adoration du Saint Sacrement, se tournent vers l'église la plus rapprochée et adressent de loin leurs prières au Dieu de l'Eucharistie.

*Adoration nocturne.* — On peut dire que la première pensée de cette dévotion est due à Clément VIII, qui, en 1592, institua l'adoration perpétuelle, le jour et la nuit, par la célèbre bulle *Gravis et diuturna*. Mais l'établissement d'une adoration spécialement nocturne appartient à notre siècle. Les épreuves que traversait l'Église firent instituer à Rome, en 1810, dans l'église Sainte-Marie



*in viâ latâ*, une confrérie de l'adoration nocturne du Saint Sacrement. Une œuvre française analogue a été fondée à Paris après les journées de juin 1848, par le R. P. Hermann, alors encore simple laïque, et par l'abbé de La Bouillerie, vicaire général de Paris. Vingt-trois fervents catholiques, enrôlés sous la présidence de ce dernier, passèrent la première nuit d'adoration à Notre-Dame-des-Victoires. Aujourd'hui l'adoration nocturne à Paris se succède dans plus de cent trente sanctuaires. Plus de deux mille cinq cents hommes veillent et prient la nuit devant le Dieu du Tabernacle. Un grand nombre de diocèses ont fondé cette pieuse institution.

L'adoration nocturne *à domicile* a été fondée en 1851, par l'abbé de La Bouillerie, en même temps que celle des Tabernacles. Sa Sainteté Pie IX l'a érigée en archi-confrérie par un bref du 23 février 1858. Cette œuvre a été créée en faveur des personnes du sexe qui, convenablement, ne peuvent, pendant la nuit, se rendre à l'église. Toute associée fait, chaque mois, l'adoration chez elle pendant une heure. Pour l'organisation de l'association, il faut trente zélatrices, qui se partagent entre elles les heures de nuit durant le mois, de huit heures du soir à huit heures du matin.

*Adoration par catégories sociales.* — Différentes associations ont des heures déterminées pour l'adoration ; dans une école chrétienne, ce sont les élèves d'une même classe ; dans les paroisses, ce sont les membres d'une même congrégation. Il serait beau de voir aussi les différentes corporations tenir leur place d'honneur auprès du Saint Sacrement ; de cette façon, il y aurait toujours de nombreux adorateurs devant l'autel, et l'adoration perpétuelle serait aussi une adoration universelle.

**IV. — De la Bénédiction et de l'Exposition du Très Saint Sacrement : Opportunité, Avantages.** — La plupart des liturgistes rattachent avec raison l'exposition du Saint Sacrement à l'établissement de la Fête-Dieu. Le premier règlement pour l'exposition du Saint Sacrement fut fait en 1452, au concile de Cologne, par le cardinal de Cusa. Cette exposition ne s'introduisit que très tardivement dans certaines églises : en 1582 seulement, chez les Chartreux, au jour de la Fête-Dieu; en 1627, à Notre-Dame de Paris, en dehors de la solennité du *Corpus Domini*. La bénédiction du Saint Sacrement avec l'ostensoir est un usage qui ne paraît guère remonter que vers le commencement du *xvi<sup>e</sup>* siècle.

L'expérience montre s'il est opportun et avantageux d'exposer le Saint Sacrement et de bénir le peuple avec la sainte Hostie. Généralement on assistera plutôt au salut qu'aux vêpres; que l'on annonce des prières à l'église, le chapelet, par exemple, ou quelque lecture de piété, s'il y a quelques chants et la bénédiction du Saint Sacrement, on s'y rendra plus volontiers; si on omet cette cérémonie et cette bénédiction, on ne rencontrera que de l'indifférence et l'église sera délaissée, et Jésus-Christ de plus en plus méconnu. Que ne fait-on pas d'ailleurs dans le monde pour frapper les regards? Les plaisirs multiplient leurs attraits; il faut que l'homme soit pris par son côté sensible; si la foi tend à se refroidir, il faut bien prendre tous les moyens pour la réchauffer et en même temps répandre un peu d'ardeur dans le cœur de l'homme pour le ramener à son Dieu. Là, d'ailleurs, se rencontrent l'expiation la plus méritoire, le sacrifice le plus précieux, l'offrande la plus honorable, le témoignage le plus magnifique de la bonté de Dieu. Là se trouvent le soutien de notre faiblesse, l'étanchement

de notre soif d'amour, la consolation de nos larmes, le conseil de nos incertitudes, la victoire sur nos passions, la fuite du démon qui nous obsède, l'humiliation de notre orgueil, le pain fortifiant de notre âme.

Dans certaines villes du diocèse d'Amiens, des processions du Saint Sacrement dans l'intérieur de l'église ont lieu tous les premiers dimanches du mois, soit aux vêpres, soit au salut. Cet usage existait encore à la cathédrale d'Amiens il y a quelques années ; le nombre des adoreurs ayant diminué, l'on dut avec beaucoup de regrets, supprimer cette tradition. Une procession du Saint Sacrement avait lieu également le jour où l'on célèbre la solennité de l'Épiphanie, et pour rappeler le retour des Mages, on faisait le tour de la basilique en sens inverse : *per aliam viam reversi sunt*.

Il existe à la cathédrale une Confrérie du Saint Sacrement et du Sacré-Cœur. Les confrères ont leur fête patronale le dimanche qui suit la solennité du Sacré-Cœur. Il y a grand'messe ; les confrères qui y assistent vont à l'offrande et se rendent avec des cierges près du sanctuaire au moment de l'élévation. Le soir, il y a salut solennel, procession du Saint Sacrement ; les confrères suivent cette procession en portant des cierges.

Pendant la retraite de 1894, les prêtres adoreurs ont donné un magnifique spectacle en faisant une heure d'adoration en surplis dans la chapelle du grand Séminaire.

D'assez nombreuses processions du Saint Sacrement ont été aussi motivées par des événements politiques ou religieux, par des calamités publiques, des pestes, des guerres, des victoires. La plus ancienne de toutes est celle qui eut lieu à Avignon le 14 septembre 1226.

Louis VIII, étant entré dans cette ville après un long siège soutenu par les Albigeois, voulut ainsi rendre hommage à la présence réelle, niée par les hérétiques qu'il venait de vaincre. C'est là l'origine de la procession commémorative qui se renouvelle à Avignon, tous les vingt-cinq ans, avec une grande magnificence.

En 1549, Henri II ordonna une procession du Saint Sacrement depuis Saint-Paul, sa paroisse, jusqu'à Notre-Dame, pour l'extirpation de l'hérésie et pour l'affermissement de la foi. Louis XIII ne voulut entrer en vainqueur dans la ville de La Rochelle qu'à la suite de l'auguste Sacrement auquel il attribuait l'honneur de sa victoire. On faisait aussi des processions du Saint Sacrement en expiation des sacrilèges.

**V. — Pèlerinages eucharistiques.** — Il existe un certain nombre de pèlerinages, plus ou moins anciens dans les sanctuaires qui ont été témoins des prodiges opérés par le Saint Sacrement. Ainsi, un pèlerinage a été établi dans l'église Saint-Jean-Saint-François, à Paris, en 1875 ; c'est là que se sont conservées les traditions du fameux miracle des Billettes. En 1855, eut lieu à Douai le sixième jubilé séculaire du « Saint Sacrement de miracle », avec une pompe qui ne peut être comparée qu'au pèlerinage national de 1875, où plus de 50,000 personnes assistaient à la procession. — A la chapelle des Pénitents-Gris d'Avignon, où le Saint Sacrement est exposé depuis six siècles et demi, un pèlerinage général fut inauguré en 1874. Deux ans après, en 1876, la procession comptait près de cent mille pèlerins. — Tous les ans, à Marseille-le-Petit, dans l'Oise, le 2 janvier amène un grand nombre de

fidèles pour le pèlerinage des saintes, Hosties en mémoire d'un miracle eucharistique.

On cite encore les pèlerinages eucharistiques de Favernay et des Ulmes.

On peut encore ranger parmi les pèlerinages eucharistiques ces réunions de nombreuses paroisses qui, depuis 1874, ont lieu dans le diocèse de Luçon, où les foules acclament l'hôte divin du Tabernacle.

Enfin, ne peut-on pas dire que presque tous les pèlerinages peuvent être considérés comme des manifestations eucharistiques, en raison des nombreuses communions qui les sanctifient ?

Que la Sainte Eucharistie tient donc une large place dans les œuvres de piété, et qu'elle est utile à la sanctification des âmes ! Aussi bien, devons-nous être toujours bien pénétrés de la présence de Jésus-Christ sur nos autels et bien préparés pour répondre promptement à son appel. C'est la conclusion qu'il nous faut tirer des réflexions et des citations que je viens de faire un peu trop à la hâte ; que n'ai-je eu plus de loisirs pour traiter convenablement cette question ! Oui, entendons notre Maître : *Magister adest, et vocat te* ; et répondons avec un amoureux empressement à tous ses appels.

Oui, il est bien près de nous, notre divin Maître, et quel maître ! Le souverain de l'univers, le Roi des rois, le Très-Haut, le Seigneur tout-puissant de toutes choses ! Ce n'est plus seulement par son immensité qu'il est présent au milieu de nous ; il y est dans sa personne adorable ! Il est là, avec sa divinité toute entière, avec l'humanité qu'il a prise pour devenir semblable à l'un de nous, avec son corps qu'il a humilié, avec sa grande âme si compatissante, avec son cœur qui

veille, qui aime, qui répand sans cesse des torrents de grâce. Car l'Eucharistie, c'est l'humanité, c'est la divinité, c'est le corps, c'est le sang, c'est l'âme, c'est l'esprit de Jésus, mais c'est surtout son cœur.

O âme chrétienne, entendez-le et allez trouver votre maître qui vous appelle. « Viens, dit-il, ô ma colombe, ô mon épouse, viens du Liban, coupe les fils qui font traîner tes ailes, et viens; je te couronnerai, je m'unirai à toi dans la plus suave des unions. » Rendons-nous à cet appel, volons à l'église, à l'autel, au tabernacle. et donnons-nous à Jésus-Christ.

---

# LA CONFRÉRIE DU T. S. SACREMENT

## OBSERVATIONS PRATIQUES POUR AIDER A L'ÉTABLIR DANS LES PAROISSES <sup>1</sup>

Rapport par le R. P. Eug. COUET,  
de la Congrégation du Très Saint Sacrement.

---

Les Confréries sont des institutions d'une importance capitale pour alimenter la vie chrétienne dans une paroisse. Or, quand on parcourt les Constitutions pontificales qui règlent en détail ce qui concerne leur érection et leur fonctionnement, il est impossible de ne pas remarquer que les Souverains Pontifes ont mis la Confrérie du Saint-Sacrement dans un rang à part et bien au-dessus de toutes les autres Confréries et Associations pieuses. Pour en faciliter la diffusion, ils l'ont soustraite aux règles qui demeurent imposées à toutes les autres. Et je trouve dans cette conduite des Papes le meilleur argument pour établir l'excellence incomparable des Confréries du Saint-Sacrement.

1° La Constitution de Clément VIII, d'après laquelle doivent se faire les érections ou agrégations de toutes les Confréries, porte qu'il n'y aura pas plusieurs Confréries de même nom dans deux paroisses de la même ville ni dans deux localités qui ne seraient pas distantes au moins de trois milles (autrement dit 4 kilomètres); — mais ceci, comme l'a déclaré Paul V (Constitution *Cum*

(1) Rapport présenté au Congrès eucharistique de Reims, lu dans la Réunion sacerdotale du 27 juillet 1894. Nous le complétons par quelques notes au bas des pages.

*certus*, 3 nov. 1606), puis la Sacrée-Congrégation des Indulgences (7 févr. 1607), ne concerne pas la Confrérie du Très Saint Sacrement (1). Au contraire, il est désirable qu'elle soit érigée dans chaque église paroissiale, nonobstant qu'il s'y trouve déjà n'importe quelle autre confrérie (2).

2° Une autre clause porte que les confréries, après avoir été érigées canoniquement par l'évêque, doivent, si elles veulent participer aux faveurs et privilèges des archiconfréries de même nom et de même but, être affiliées expressément à ces archiconfréries en obtenant un diplôme d'agrégation. — Cette obligation n'existe pas pour la Confrérie du Saint-Sacrement. La seule érection canonique par l'évêque suffit, et *ipso facto* la confrérie participe à tous les privilèges de l'archicon-

(1) *Talis vera Constitutio Clementis VIII prohibens ne in uno loco erigantur plures Confraternitates ejusdem Instituti et generis, non comprehendit Confraternitatem Sanctissimi Sacramenti, quæ immo, ex declaratione Sacr. Congr. Indulgentiarum sub die 7 Febr. 1607, cum approbatione Pauli V, desideratur ut erigatur in qualibet ecclesia parochiali, non obstante quod ibi repæriatur jam erecta quælibet alia Confraternitas.* (Ferraris, *Prompta Bibliotheca canonica, juridica, etc.*, tome II, col. 1071, édit. Migne.)

(2) La même exception a été faite (decr. S. C. Episcop. 3 Febr. 1610; Innoc. XI, 22 Jun. 1686) pour la Confrérie de la Doctrine chrétienne. Les Papes ont favorisé de la même manière les Confréries qui honorent le Pain eucharistique et celles qui honorent le Pain de la parole de Dieu. — C'est le cas de rappeler le verset de l'*Imitation de Jésus-Christ* qui a été commenté avec tant d'à-propos dans une des séances du Congrès.

Lib. IV, c. xi, 4. — In carcere corporis hujus detentus, duobus me egere fateor : cibo scilicet et lumine. Dedisti itaque mihi infirmo sacrum corpus tuum ad refectionem mentis et corporis, et posuisti lucernam pedibus meis verbum tuum. Sine his duobus bene vivere non possem : nam verbum Dei, lux animæ meæ; et Sacramentum tuum panis vitæ.



frérie romaine établie dans l'église Sainte-Marie de la Minerve (1).

De ces dérogations et des termes dans lesquels les Papes les ont promulguées je tire deux conclusions :

La Confrérie du Saint-Sacrement ne fait jamais double emploi ; elle ne peut gêner aucune autre confrérie ; elle ne peut être suppléée par aucune autre, tant son but est relevé et son objet absolument distinct, *non obstante quod ibi reperiatur jam erecta quælibet alia Confraternitas*.

De plus, évidemment le désir de l'Église est que partout où il y a un tabernacle avec la Présence réelle, là se forme un groupe de chrétiens fidèles pour veiller sur l'auguste Sacrement et lui assurer les hommages auxquels il a droit. Ceci n'est pas une exagération. Régulièrement, d'après le droit en vigueur dans l'Église depuis trois siècles, le Très Saint Sacrement ne peut être conservé que dans les églises paroissiales et dans les maisons religieuses ; dans les communautés, une confrérie n'est pas nécessaire, ou pour mieux dire elle est toute trouvée, car pour une âme consacrée à Dieu le privilège d'habiter sous le même toit que Notre-Seigneur ne peut aller sans le devoir de lui rendre de fréquents hommages. Restent les tabernacles de chaque paroisse : pour ceux-là, la sainte Église désire qu'ils soient tous le centre d'une Confrérie du Saint-Sacrement :

(1) *Confraternitates Sanctissimi Sacramenti ubique terrarum erectæ vel erigendæ, absque nova concessione, communicatione vel aggregatione, participes sunt quorumcumque privilegiorum, concessionum, indulgentiarum et gratiarum Archiconfraternitati de Minerva concessarum et concedendarum, statim ac earundem erectio apostolica vel auctoritate ordinaria facta fuerit.* (Sacr. Cong. Indulgentiarum, 15 Febr. 1608.) — (Ferraris, tome II, col. 1075, Migne.)

*immo desideratur ut erigatur in qualibet ecclesia parochiali* (1).

Pour aider à l'accomplissement de ce désir, nous avons cru utile de résumer en une étude *pratique*, aussi courte et aussi claire que possible : 1° Ce que doit connaître le prêtre qui veut établir la Confrérie du Saint-Sacrement dans une paroisse ; 2° Ce qu'il faut apprendre aux fidèles des pratiques, des avantages et des indulgences de la Confrérie du Saint-Sacrement.

En d'autres termes, quel est, dans une Confrérie du Saint-Sacrement, le rôle du curé ou directeur ; quels sont les devoirs des confrères ?

## I

### RENSEIGNEMENTS UTILES AU DIRECTEUR

*Erection canonique de la Confrérie. — Organisation. — Recrutement. — Fonctionnement. — Privilèges.*

**ÉRECTION DE LA CONFRÉRIE.** — Comment un Curé doit-il procéder pour établir la Confrérie du Saint-Sacrement dans sa paroisse ?

(1) Beaucoup d'évêques, entrant dans les vues des Souverains Pontifes, ont établi ou recommandé d'établir des Confréries du Saint-Sacrement dans toutes les paroisses de leurs diocèses. *Sodalitates Corporis Christi in parochiis instituant*, lisons-nous dans les *Acta Eccl. Mediolanensis*, p. 71.

C'était aussi le vœu de saint François de Sales.

Le *Rituel* de Belley, tome I<sup>er</sup>, p. 150, porte : « Dans toutes les paroisses où il n'y a point de pénitents, nous recommandons d'une manière très pressante aux pasteurs de former une Confrérie du Saint-Sacrement. »

« Nous érigeons dans toutes les églises paroissiales du diocèse la Confrérie du Très Saint Sacrement. » (*Ordonn. de l'Archevêque d'Alby*, insérée à la suite du mandement de Carême de 1841.)

— Rien de plus simple ni de plus facile.

Après avoir rédigé les statuts de la Confrérie, il les adresse à M<sup>sr</sup> l'Évêque du diocèse; et, par le fait même que les statuts sont approuvés et que M<sup>sr</sup> l'Évêque autorise l'érection, la Confrérie entre en participation de tous les privilèges, concessions, indulgences et faveurs qui ont été accordés ou le seront dans la suite à l'Archiconfrérie romaine de Sainte-Marie de la Minerve.

Il n'y a aucune autre démarche à faire. Pas besoin par conséquent de s'enquérir s'il existe déjà une Confrérie du Saint-Sacrement dans le voisinage; — pas besoin non plus d'écrire à Rome ou ailleurs pour avoir l'affiliation à une archiconfrérie.

Quant aux statuts, on comprendra que nous n'en donnions pas ici une rédaction complète: c'est à chaque curé à voir, suivant les circonstances, ce qui convient le mieux à sa paroisse.

Conseillons seulement qu'on les fasse courts, simples et précis: s'ils sont longs et compliqués, les fidèles n'en prendront pas même connaissance.

Indiquer dans ces statuts le but de la Confrérie, — les pratiques obligatoires et conseillées (on indiquera tout à l'heure ce qu'il faut entendre par ces deux mots), — les avantages, — les indulgences, — l'organisation pour la bonne marche de la Confrérie (1).

Nous parlerons plus loin des pratiques et indulgences en nous occupant de ce qui concerne spécialement les confrères.

Quelques mots sur l'organisation, — le recrutement, — le fonctionnement de la Confrérie.

(1) L'Évêque a le droit, d'après la bulle de Clément VIII, *Quæcumque*, § 5, d'examiner ces statuts et règlements, de les changer et modifier selon que les localités paraîtront le demander.

ORGANISATION. — Il y a des paroisses où la Confrérie est gouvernée par un conseil composé :

1° D'un *Directeur*, qui est M. le Curé ou son délégué;

2° D'un *Président* et d'un *Vice-Président* qui veillent à l'observation du Règlement par leurs avis et leurs bons exemples, préviennent le Directeur des abus à corriger et font exécuter les décisions du Conseil soit pour les admissions, soit pour les monitions et les exclusions;

3° D'un *Secrétaire* qui tient les registres;

4° D'un *Trésorier* qui recueille les offrandes et les cotisations;

5° D'un ou plusieurs *Infirmiers* chargés de visiter les malades et les affligés et de les assister dans leurs besoins de l'âme et du corps.

Ce Conseil est nommé, au moins pour la première fois, par le Directeur. Les Conseillers sont les collaborateurs et les lieutenants du Directeur. Il est bon de les réunir de temps en temps pour les intéresser au bien de la Confrérie et pour allumer dans leur cœur le zèle pour la gloire du Très Saint Sacrement et pour le salut de leurs confrères.

Dans d'autres paroisses, particulièrement dans les petites, le Directeur se réserve le gouvernement de la Confrérie et prend seulement des *zélateurs* ou *dizainiers* pour l'aider dans les rapports qu'il faut avoir avec les confrères pour assurer le bon fonctionnement de la Confrérie.

RECRUTEMENT. — J'arrive à un point sur lequel je dois nécessairement être très bref et peu explicite : je veux parler du recrutement pour l'établissement ou le relèvement d'une Confrérie.

**Comment s'y prendre pour grouper des membres ?**

C'est là affaire de zèle évidemment : or, le zèle est en quelque sorte infini dans les moyens qu'il sait inventer pour travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Quelques indications seulement.

On peut former des Confréries du Saint-Sacrement après un jubilé ou une mission ; à l'occasion d'une fête de l'Adoration perpétuelle à laquelle on donnera plus de solennité. — Les sociétés ouvrières, les cercles catholiques, les écoles, les établissements religieux, les diverses conférences fourniront tout naturellement des membres à la Confrérie : il suffira de les recueillir.

Même dans les paroisses où l'esprit chrétien est le plus affaibli, on trouvera quelques âmes accessibles à la piété. Un moyen excellent pour recruter les Confréries du Saint-Sacrement serait d'inscrire, au moins comme candidats, les enfants au lendemain de la première Communion.

N'oublions pas qu'en cette œuvre, qui est avant tout une œuvre de piété et de prière, la prière peut beaucoup (4).

Un point qui a été sujet à discussion : Faut-il admettre dans la Confrérie du Très Saint Sacrement des chrétiens qui ne font pas leurs Pâques ? — Pour bien des paroisses, la réponse négative s'impose ; ce serait un scandale. —

(4) Le vénérable Curé d'Ars, pour saisir les hommes de sa paroisse, commença par gagner les femmes à la cause de Dieu ; il les fit prier en commun. Au soir d'un dimanche, plusieurs de ses paroissiennes se trouvaient groupées autour de son confessionnal. Il les exhorte à réciter avec lui un chapelet. Elles obéissent avec bonheur. Chaque dimanche elles recommencèrent, et il sortit de cette première tentative une Confrérie du Saint Rosaire. C'en était fait ; la cause du saint Curé était gagnée ; la prière du Rosaire amena la Confrérie du Très Saint Sacrement.

Si, en certaines contrées, l'état dans lequel se trouve la religion peut faire espérer un bon résultat de cette admission, c'est au Curé à en juger.

Un mot maintenant des *cas d'exclusion*.

Un petit *Manuel de la Confrérie du Très Saint Sacrement*, imprimé à Rodez (1), dit à ce sujet (p. 17) :

« L'honneur de tous demande qu'on ne souffre pas  
« les membres qui, au lieu de donner le bon exemple,  
« seraient le scandale de la paroisse et la honte de la  
« Confrérie. Aussi le Conseil ou le Directeur devrayer  
« sans pitié quiconque :

« 1° Manque habituellement et sans raison aux réunions mensuelles ;

« 2° Néglige le devoir pascal :

« 3° Mène une vie notoirement scandaleuse ;

« 4° S'affilie aux sociétés impies ou même seulement  
« suspectes. »

Enfin, en ce qui concerne la réception, notons qu'il n'y a aucune cérémonie à observer pour admettre dans cette Confrérie ceux qui désirent en faire partie : on prend leurs noms et on les inscrit sur le registre ouvert à cet effet. Toute personne peut faire cette inscription au nom du Curé. Si les Confrères communient ce jour-là, après s'être confessés, ils gagnent l'indulgence plénière ; mais s'ils ne le faisaient pas, ils seraient néanmoins valablement inscrits et auraient droit aux autres indulgences.

FONCTIONNEMENT. — Pour assurer la vitalité de ces

(1) Excellent petit livre ; on peut lui reprocher d'être imprimé en caractères trop fins et de trop mélanger ce qui concerne le Directeur et ce qui concerne les Confrères. On le trouve à Rodez, librairie Garrère. (Broché, 0,25 ; relié, 0,50 ; par la poste, 0,10 en plus.

Confréries, il ne faut pas se contenter de recommander aux Confrères telles et telles pratiques de piété, comme celles que les Papes ont enrichies d'indulgences : bien souvent, quand la dévotion est réduite, pour s'alimenter, à l'initiative privée, elle languit et s'éteint complètement.

Il faut 1° établir des *réunions périodiques* : par exemple, une messe mensuelle, une adoration mensuelle ou une procession mensuelle du Très Saint Sacrement. Cette réunion, qui groupera régulièrement les Confrères, les entretiendra dans la dévotion envers l'Eucharistie d'autant plus que ce sera une occasion toute naturelle de faire une instruction sur le Très Saint Sacrement.

Évidemment le cérémonial de ces réunions est à la libre disposition du Directeur : l'important est que les Confrères soient intéressés et édifiés.

Puis, pour intéresser davantage les Confrères à l'œuvre dont ils font partie, il faut 2° établir une *cotisation annuelle*, si minime qu'elle soit ; elle est, nous semble-t-il, nécessaire.

Les statuts d'une Confrérie du diocèse de Rodez s'expriment ainsi :

« Une cotisation annuelle de 0,10 jusqu'à vingt-cinq  
« ans accomplis et de 0,25 au-delà de cet âge, sera  
« versée entre les mains du Trésorier, le dimanche de  
« la Fête-Dieu, pour secours aux confrères indigents  
« et pour messes que la Confrérie fera dire au trépas de  
« chacun de ses membres, et, de temps en temps, dans  
« l'année, pour les confrères vivants. »

Les statuts de la Confrérie établie dans la paroisse Saint-Pierre, à Besançon, portent :

« XI. Chaque confrère et consœur paiera tous les  
« ans, entre les mains du Secrétaire-Trésorier, dans le

« courant de l'octave de la Fête-Dieu, la somme de  
 « 0,60 pour subvenir aux frais et dépenses de la Con-  
 « frérie. Si quelqu'un ne satisfait pas à cette obligation,  
 « ainsi qu'au paiement des messes pendant trois années.  
 « après avoir été charitablement averti, il sera rayé du  
 « catalogue (à moins qu'il ne conste que sa pauvreté le  
 « met hors d'état de satisfaire) ; dans ce cas, le Conseil  
 « décidera ce qu'il conviendra de faire. »

Ces citations suffisent pour indiquer l'utilité de la cotisation et l'emploi des sommes ainsi réunies : messes pour les défunts de la Confrérie ; messes pour les confrères vivants ; secours aux confrères indigents ; dépenses de la Confrérie.

Évidemment, il serait aussi très bon que les confrères pussent coopérer, au moyen de cette cotisation, à une œuvre de culte eucharistique, telle que l'entretien de la lampe du Très Saint Sacrement, des linges, des cierges, des fleurs, de la propreté de l'autel et du sanctuaire où se garde la sainte Eucharistie (1).

(1) Le règlement approuvé par Paul III, dans sa constitution *Dominus noster* du 30 novembre 1539, porte que les Confrères devaient, avec toute sorte de soins et de zèle, faire et procurer *ut Sacramentum hujusmodi tam in dicta Minerva quam singulis aliis parochialibus ecclesiis urbis hujus, ea qui decet veneratione in loco honorifico et honesto, lampadibus accensis, die noctuque conservaretur et custodiretur.* (Bullar., tome I, p. 729.)

Voici l'article 1<sup>er</sup> de l'ancien règlement des Confréries du Très Saint Sacrement du diocèse de Limoges : « Cette Confrérie sera particulièrement destinée à prendre soin de l'autel où repose le Saint Sacrement, à tenir la lampe allumée nuit et jour, et à se procurer de l'huile quand la fabrique ne peut pas en fournir. »

Les statuts de la Confrérie du Très Saint Sacrement du diocèse d'Alby portent, art. 2 : « La Confrérie veillera à la décence et à la propreté des objets qui concernent le Saint Sacrement. Elle entretiendra la lampe qui doit toujours brûler dans les églises. »

La note suivante a été insérée par autorité épiscopale dans les



Enfin, pourquoi, dans chaque confrérie, ne distribuerait-on pas, à des intervalles réglés, de petites publications qui serviraient à entretenir et à développer la connaissance et l'amour du Saint-Sacrement ? C'est ce qui se pratique avec succès dans les Œuvres de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance et de Saint-François de Sales, où l'on distribue un bulletin mensuel (1).

PRIVILÈGES. — I. Dans les processions où l'on porte le Très Saint Sacrement, la Confrérie du Très Saint Sacrement a droit de préséance sur toutes les autres confréries, même si ces dernières étaient instituées depuis plus longtemps. (*Acta S. Sedis*, t. II, p. 296 ; et t. XVII, p. 128.)

II. La procession du Très Saint Sacrement peut avoir lieu le troisième dimanche de chaque mois dans les églises où est établie la Confrérie. Les Souverains Pontifes ont accordé des indulgences à ceux qui prennent part à cette procession.

III. Nous lisons dans le *Compte rendu* du Congrès eucharistique de Fribourg :

« Un des motifs pour lesquels on devrait partout éta-

rèlements de diverses confréries du diocèse de Périgueux : « Nous n'autorisons aucune confrérie de notre diocèse que sous la condition expresse que les confrères entretiendront jour et nuit dans leur église, s'il n'y est pourvu d'ailleurs, la lampe qui doit brûler devant le Très Saint Sacrement. La Confrérie serait suspendue *ipso facto* au bout d'un mois, si cette condition cessait d'être remplie, et sa suspension durerait jusqu'à son nouvel et parfait accomplissement. »

(1) On pourrait utiliser, par exemple, la revue *Le Très Saint Sacrement* ; ou le *Petit Messager du Très Saint Sacrement* (mensuel, 1 fr. 50 par an) ; ou les *Sujets d'adoration* à l'usage des Agrégés du Saint-Sacrement (mensuel, 0 fr. 40 la douzaine).

« blir des confréries, c'est le précieux privilège qui leur  
 « est conféré par une ancienne bulle pontificale, d'avoir  
 « l'Exposition du Très Saint Sacrement dès qu'un con-  
 « frère entre en agonie. Si l'on savait qu'au moment de  
 « cette lutte suprême Celui qui a vaincu Satan et par  
 « qui tout à l'heure on va être jugé, est miséricordieu-  
 « sement exposé sur son autel, on y trouverait un puis-  
 « sant motif de consolation, d'espérance et de force.

« Cette considération serait de nature, je le crois, à  
 « beaucoup relever les Confréries du Saint-Sacrement  
 « dans l'esprit des populations, surtout si l'on profitait  
 « réellement du privilège accordé par cette bulle. »

IV. De nombreuses indulgences ont été concédées par les Souverains Pontifes aux membres de la Confrérie du Très Saint Sacrement. Or toutes ces indulgences, tant plénières que partielles, peuvent être appliquées aux âmes du Purgatoire par mode de suffrage. (Benoît XIV, 13 septembre 1749 ; Pie IX, 13 juin 1853.) Voir plus loin le Catalogue.

## II

### INSTRUCTIONS POUR LES CONFRÈRES

*But de la Confrérie. — Pratiques. — Avantages. — Indulgences.*

**BUT DE LA CONFRÉRIE.** — Le but général et commun de toutes les confréries du Très Saint Sacrement, c'est d'honorer Jésus-Christ résidant au milieu de nous dans nos temples, de réparer les outrages qu'il y reçoit, et d'attirer sur les Confrères des grâces plus abondantes.

et spécialement celle de recevoir comme Viatique, avant leur mort, ce Sacrement salutaire (1).

Les associations particulières se proposent, en outre, suivant les besoins du temps et de la localité, des fins particulières qui sont autant de moyens propres à procurer l'accomplissement du but général. Ces fins particulières, qui sont diverses et nombreuses, peuvent se ramener à quatre principales. En effet, « la sainte Église, dit un pieux évêque du xvii<sup>e</sup> siècle, conduite par l'esprit de Dieu, a inspiré à ses enfants le désir d'établir des compagnies qui eussent pour leur fin de s'appliquer à honorer le Très Saint Sacrement, et à procurer qu'il fût tenu dans les églises avec plus de décence, et accompagné dans les rues avec le plus de pompe qu'il serait possible; qu'il fût adoré avec plus de respect, et reçu avec plus de piété dans de fréquentes communions (2). »

« Pour embrasser toutes les fins générales et particulières qu'on vient d'indiquer, lisons-nous dans le *Manuel de Limoges*, les Confréries du Très Saint Sacrement de notre diocèse se proposeront :

1° De faire honorer Jésus-Christ dans nos temples, en concourant à l'entretien et à la décoration des lieux

(1) Le pape Paul III, dans sa bulle de 1539, qui institue la Confrérie du Saint-Sacrement, rappelle que « cette Confrérie a été établie par de pieux fidèles, afin de faire rendre à cet auguste Sacrement l'honneur, le culte et les respects qui lui sont dus, *ut eidem Sacramento honor, cultus et veneratio debita exhiberentur* ». Et parlant des motifs qui l'ont porté à l'approuver et à l'enrichir d'indulgences, il s'exprime ainsi : « ... *Ut exinde divinx gratiarum optiores reddantur fideles et Sacramentum ipsum in die pergrinationis extremæ sibi fore Viaticum salutare mereantur*. » Bullar., tome I, p. 728.

(2) Mandement de M<sup>re</sup> de Lascaris d'Urfé, évêque de Limoges, en date du 8 avril 1687. — Voir *Manuel de Limoges*.

où sont conservées les hosties consacrées, à l'entretien de la lampe qui doit y être allumée jour et nuit, et même à l'achat des vases sacrés, linges, ornements et autres objets nécessaires pour la célébration décente des saints mystères ;

2° De faire honorer Jésus-Christ hors de nos temples, en procurant que, toutes les fois que le Très Saint Sacrement est solennellement porté en procession, il soit accompagné par tous les confrères, avec des cierges allumés ; que, toutes les fois qu'il est porté en viatique aux malades, il soit accompagné au moins par deux confrères qui, en cas d'empêchement, se feront remplacer par une des personnes les plus notables de leur famille, et que, dans ce cas, les maisons des malades soient convenablement nettoyées et décorées ;

3° De faire honorer Jésus-Christ dans les lieux où il réside, en travaillant à rétablir dans toutes les paroisses l'usage des pieuses et fréquentes visites au Très Saint Sacrement ;

4° De faire honorer Jésus-Christ dans ses véritables temples, qui sont nos âmes, en travaillant à rétablir l'usage de la communion fréquente. »

**PRATIQUES. — Une seule est obligatoire (1) :**

Aucune obligation particulière n'est imposée sous peine de péché aux membres de la Confrérie ; mais, pour avoir part aux avantages spirituels dont elle est enrichie, chaque confrère doit réciter, à genoux, *une*

(1) Voir la notice approuvée, le 15 novembre 1860, par le Révérendissime Père Jandel, maître général des Frères Prêcheurs, dans le *Recueil de Tiers-Ordres, Archiconfréries, Confréries, etc.*, publié par l'abbé Pallard (librairie Lecoffre), p. 172 et 320.

*fois par semaine, cinq Pater et cinq Ave* en l'honneur du Très Saint Sacrement (1).

Toutes les autres pratiques ne sont *que conseillées*, mais ne sont pas essentielles. MM. les Curés peuvent donc choisir, parmi ces œuvres, celles qui leur paraissent le mieux cadrer avec le caractère de leurs paroissiens, aussi bien qu'avec les difficultés locales.

*Pratiques conseillées :*

1. Visiter le Saint Sacrement tous les jours; et lorsqu'on ne le peut pas, adorer en esprit Jésus-Christ au Saint Sacrement.

2. Avoir l'image du Saint Sacrement dans le lieu où l'on est le plus souvent.

3. Assister les jeudis et pendant l'octave de la Fête-Dieu à la messe du Saint Sacrement et au salut; visiter dans ces jours plus souvent Jésus-Christ et renouveler selon l'intention de l'Église sa dévotion pour cet auguste Sacrement.

4. Entendre la messe avec beaucoup d'attention, se faire instruire de la meilleure manière d'y assister, qui consiste à suivre le prêtre, à s'unir à l'intention de l'Église et à la fin pour laquelle Jésus-Christ a institué cet auguste Sacrifice.

5. Accompagner le Saint Sacrement lorsqu'on le porte aux malades, le suivre du moins en esprit, l'adorer de tout son cœur, se mettre à genoux et conseiller aux autres de s'y mettre.

(1) Pour faciliter aux confrères la récitation de cette prière, le Directeur pourra la faire réciter avant ou après la réunion mensuelle; les autres dimanches, on fera bien de la réciter après les répres ou après la prière du soir, si elle se fait publiquement à l'église.

6. Communier quelquefois pour réparer les injures que Jésus-Christ reçoit en ce Sacrement de la part des hérétiques et des mauvais chrétiens qui le reçoivent indignement ou avec peu de préparation.

7. N'entrer jamais dans l'église sans adorer Jésus-Christ au Saint Sacrement par une gémulation bien faite; et, lorsqu'on passe devant quelque église, y entrer pour saluer Jésus-Christ.

8. Ne parler jamais dans l'église sans nécessité, par respect pour le Saint Sacrement : les confrères doivent particulièrement s'attacher à cette sainte pratique.

9. Prier notre ange gardien et ceux de tous les assistants, d'adorer Jésus-Christ pour nous.

10. Chercher l'occasion de rendre quelque service particulier au Saint Sacrement de l'autel, soit en servant la messe, soit en procurant l'embellissement de l'autel où Jésus-Christ repose, ou en protégeant la Confrérie établie pour son honneur (1).

11. Accompagner le Très Saint Sacrement toutes les fois qu'on le porte aux malades, ou du moins le faire accompagner par une personne de leur maison.

12. Assister à la procession du Très Saint Sacrement du troisième dimanche du mois — du Jeudi Saint — et de la Fête-Dieu.

13. Communier ces mêmes jours.

14. Pourvoir à l'entretien des lampes du sanctuaire et à la décence du tabernacle dans lequel est conservée la Très Sainte Eucharistie.

15. Procurer les objets qui servent à rehausser la pompe dont on entoure le Très Saint Sacrement lorsqu'on le porte aux malades.

(1) *Pratiques indiquées aux confrères de l'église de Saint-Jacques-la-Boucherie, à Paris.* — Manuel imprimé en 1732.

Les Confrères s'empresseront d'assister 1° *aux réunions mensuelles* ; 2° *aux funérailles des confrères* ; 3° aux messes que la Confrérie fera dire pour les membres vivants ou trépassés.

Les Confrères seront aussi fidèles à verser la cotisation *annuelle*, qui leur permet de contribuer à entretenir le culte du Très Saint Sacrement et à assurer le bien de la Confrérie.

AVANTAGES. — 1° Chaque membre participe aux grâces et aux faveurs que Dieu se plaît à répandre sur la Confrérie en retour des hommages rendus à son divin Fils au Très Saint Sacrement ; — il participe également *aux mérites de tous les confrères* de l'univers catholique.

2° Une messe sera dite (ou chantée) pour le repos de l'âme de chacun des Confrères défunts aussitôt que possible après le décès.

3° Une grand'messe de *Requiem* sera chantée chaque année pour tous les défunts de la confrérie le premier jour libre après l'octave de la Fête-Dieu (1).

En outre, il y a un très grand nombre d'*indulgences* plénières et partielles que peuvent gagner les confrères.

INDULGENCES. — I. *Indulgences plénières* (moyennant la confession et la communion) :

1° Le jour de l'inscription dans la Confrérie ;

2° En assistant à la procession générale le vendredi lendemain de la Fête-Dieu (en dehors de Rome, c'est le jour de l'Octave où les confrères ont la procession (Beringer, *Les Indulgences*, II, 102) ; — les confrères

(1) Suivant les localités, on peut assurer aux confrères tels ou tels avantages que nous ne précisons pas ici et qui peuvent être indiqués dans le règlement.

qui sont légitimement empêchés d'assister à cette procession gagnent cependant l'indulgence ;

3° En assistant à la procession du Jeudi Saint et visitant quelque église ou oratoire public ;

4° En assistant à la procession du troisième dimanche de chaque mois ;

5° A l'heure de la mort, si on invoque au moins de cœur le saint Nom de Jésus.

## II. *Indulgences de 7 ans et 7 quarantaines :*

1° Aux confrères qui, vraiment pénitents et confessés, communieront le jour de la Fête-Dieu et prieront pour l'Église ;

2° Aux confrères qui accompagnent, avec flambeau ou non, le Très Saint Sacrement porté soit aux infirmes, soit ailleurs ;

3° Aux confrères qui viennent adorer le Très Saint Sacrement et prient aux intentions du Souverain Pontife ;

4° Aux confrères qui visitent le Très Saint Sacrement dans la soirée, en quelque église ou oratoire public, et prieront comme ci-dessus.

## III. — *Indulgence de 100 jours :*

Quand ils accomplissent une œuvre quelconque de piété ou de charité.

Si l'on voulait enrichir encore ce catalogue d'indulgences, il y aurait un moyen très simple de le faire : ce serait de greffer expressément sur la Confrérie du Très Saint Sacrement (laquelle comprend toutes les œuvres eucharistiques éminemment) telles ou telles œuvres qui ne sont pas des confréries proprement dites : de la sorte, on ferait bénéficier les confrères de plus nom-



breuses indulgences et on augmenterait la vitalité de la Confrérie. (Ceci est vrai notamment pour *la Communion réparatrice, l'Agrégation du Saint-Sacrement, l'Œuvre des Tabernacles, l'Œuvre des Lampes du Saint-Sacrement, l'Exposition mensuelle dans les églises pauvres.*)

Avant de terminer la lecture déjà trop longue de ces notes, laissez-moi, Messieurs, vous faire une remarque importante qui sera en même temps une réponse à des objections trop fréquentes de nos jours contre les œuvres de prière.

Si le but premier d'une Confrérie du Saint-Sacrement est de rendre au Dieu de l'Eucharistie un culte plus fervent et des hommages qui le consolent de l'indifférence ou de la malice du grand nombre, il y a dans cette Confrérie une autre fin qu'il ne faut point négliger, c'est de former et de maintenir entre tous les membres qui la composent les liens d'une ardente charité. Cela va de soi dans une œuvre qui veut honorer le Sacrement que saint Augustin a si bien nommé *vinculum caritatis*. Aussi, pour engager davantage les confrères à se livrer aux œuvres de charité sans négliger les œuvres de piété, les Papes ont-ils, comme Benoît XIV, accordé des indulgences spéciales aux membres de la Confrérie du Saint-Sacrement :

- « Quand ils donnent l'hospitalité aux pauvres ;
- « Quand ils réconcilient des ennemis ;
- « Quand ils enseignent aux ignorants les commandements de Dieu et les choses du salut ;
- « Quand ils visitent les malades ou les prisonniers et leur donnent un secours spirituel ou temporel ;
- « Enfin quand ils accomplissent une œuvre quelconque de piété ou de charité. »

Autour de l'ouvrier, on se moque des pratiques religieuses, des prêtres, des dogmes, des cérémonies du culte. Le pape, la religion, la famille, tout est discuté, nié, bafoué. On lui met sous les yeux les pires journaux, il est assailli par l'influence des sociétés secrètes.

Bien plus, après avoir perverti son esprit, on essaiera de gâter son cœur, et il n'entendra guère que des mots obscènes et des conversations sans pudeur.

Voilà les dangers dont les œuvres veulent garantir l'ouvrier.

Ici se présentent des moyens purement humains. On groupera les ouvriers, on les amusera, on les abreuvera de fêtes et de plaisirs. On l'a fait, mais l'expérience est venue donner tort à ceux qui avaient présumé qu'on pouvait convertir l'ouvrier ou même le conserver chrétien avec des parties de billard. Et la même expérience est venue nous apprendre que toute œuvre ouvrière ne peut faire du bien qu'à l'aide des moyens surnaturels.

Faire du bien, c'est communiquer la grâce aux âmes, c'est la conserver dans les mêmes âmes. Il n'y a que des moyens surnaturels pour atteindre cette fin, elle aussi, toute surnaturelle.

Donc, les œuvres ouvrières feront prier, elles donneront l'instruction religieuse, mais aussi et surtout elles feront approcher des sacrements — source première des dons surnaturels; elles mèneront l'ouvrier vers le confessionnal, vers la sainte Eucharistie, qui est l'Auteur même de la grâce.

La véritable œuvre ouvrière catholique sera celle qui sera constamment sous l'action eucharistique, celle où l'on assistera à la messe, celle où l'on communiera, celle où l'on mettra en honneur la fréquente communion, celle où l'on connaîtra la visite au Saint Sacrement, tout

au moins sous la forme d'assistance au salut, au soir des dimanches et des fêtes.

Et cette action eucharistique, elle sera un apostolat. Le P. Olivaint, jeune encore, allait, avec quelques amis, dans une église des faubourgs de Paris, le dimanche à la messe de huit heures, pour y faire la sainte communion. « En voyant ces jeunes gens s'approcher pieusement et modestement de la sainte Table, les paroissiens, toujours assez nombreux à cette messe matinale, s'étonnaient d'abord, puis, faisant un retour sur eux-mêmes, se promettaient de profiter d'un si bon exemple. »

Quel ne serait pas l'effet produit par la communion de groupes d'ouvriers, chrétiens et édifiants? Ce serait bien le cas de redire avec Tertullien : *Deum quilibet opifex christianus et invenit et ostendit*. Un ouvrier chrétien trouve Dieu, mais aussi il le montre; c'est là sa mission et sa gloire.

Et si Voltaire a bien écrit : « Une armée qui communierait avant la bataille serait victorieuse, » quelles victoires ne serait-on pas en droit d'attendre d'une légion d'ouvriers qui communieraient?

Cette action doit-elle s'étendre jusqu'à l'usine?

On l'a cru; l'église elle-même ne s'y oppose pas. On a vu, on voit des chapelles s'élever au sein des manufactures, et la chapelle de Chateaufvillain restera à jamais fameuse. Mais pour établir Notre-Seigneur à demeure dans une usine, tout homme sage reconnaîtra que certaines conditions doivent être réunies, et que, malheureusement, ces conditions ne se rencontrent pas souvent.

La présence de Jésus-Hostie au milieu d'une usine n'est pas le début de la christianisation de l'ouvrier, elle n'en est que le couronnement. Il faut une majorité chré-

tienne d'ouvriers pour lui confier le Dieu du tabernacle, il faut que l'infiniment Adorable soit sûr d'avoir des adorateurs.

Là où l'action eucharistique doit s'exercer et d'une manière large et souveraine, c'est assurément dans le cercle catholique. C'est dans le sanctuaire de ce cercle que Jésus régnera sur le cœur de l'ouvrier par la messe, la communion, la visite au Saint Sacrement. L'autel sera le vrai centre du cercle catholique. C'est là qu'on mènera l'ouvrier, c'est de là que la vraie vie descendra dans l'âme de l'ouvrier.

Mais, s'il nous est permis de dévoiler toute notre pensée, nous ajouterons que la chapelle du cercle ne doit être que le vestibule de l'église paroissiale.

Que sont ces chrétiens qui ne vont à la messe, qui ne communient que dans leur petite chapelle et que l'on ne voit jamais, au grand jamais, à la paroisse? Avouons que ce ne sont que des chrétiens bien imparfaits, bien qu'il faille les respecter comme « la lampe qui fume encore ».

Mais, aussitôt que faire se pourra, il faudra transplanter ces plantes écloses dans la serre chaude du cercle pour les mettre au grand air de l'atmosphère paroissiale. Il faudra que les membres du cercle soient le plus bel ornement de la grand'messe, des communions festives, des grandes manifestations eucharistiques.

N'oublions jamais ce que Massillon disait de la paroisse : « C'est là proprement l'assemblée des fideles : c'est le corps autour duquel les aigles doivent se réunir ; c'est là où est la source des sacrements, l'autorité de la doctrine, la règle du culte, le lien commun de la foi : c'est la maison de prière où vous devez venir confesser

la foi que vous y avez reçue sur les fonts sacrés et soupirer après l'immortalité que vos cendres y attendront ; c'est une manière de schisme, de désobéissance, de séparation du corps des fidèles, de s'en absenter ; et cependant on aura du goût pour aller se recueillir dans une maison sainte, où la singularité et la distinction flatte et soutient ; et on n'en aura point pour ce devoir essentiel, parce que le mélange du commun des fidèles, qui devrait le rendre plus solennel et plus consolant, l'a rendu ou incommode ou méprisable (1). »

**II.** — Il existe aujourd'hui dans soixante ou soixante-dix villes de France des cercles chrétiens d'études sociales. On ne saurait trop se réjouir, surtout après avoir vu les cercles de Reims provoquer au mois de mai dernier un congrès ouvrier dont l'œuvre sera durable.

Un Irlandais, grand admirateur de O'Connell, allait souvent l'entendre à la Chambre des Communes. Un soir, — raconte M<sup>sr</sup> Dupanloup (2), — en hiver, au mois de février, il y avait eu au Parlement un grand débat, qui se prolongea jusqu'à deux heures du matin : O'Connell parla le dernier et près de deux heures. L'Irlandais dont je parle avait entendu dire que c'était l'habitude de O'Connell de communier tous les dimanches et jours de fêtes, à la messe de six heures, dans une des pauvres petites chapelles catholiques qu'on trouvait alors à Londres. Il se dit : « J'ai là une excellente occasion de voir quelle est sa fidélité à ses habitudes religieuses. » Dans cette pensée, il se rendit, par un temps affreux, à la petite chapelle ; mais sa tristesse fut grande de n'y

(1) Sermon sur le véritable culte.

(2) Discours en faveur des pauvres catholiques d'Irlande.

découvrir que quelques servantes et de pauvres ouvriers. Cependant il se disait à lui-même qu'une journée de grande fatigue, terminée par un long discours, à un genre si avancée de la nuit était une excuse suffisante. Puis, bientôt, ses yeux s'accoutumant à l'obscurité de la pauvre chapelle, il aperçut, appuyé contre un pilier, un homme de haute taille, enveloppé dans un manteau. Son cœur lui dit quel était cet homme. Au moment de la communion, O'Connell, — c'était lui, — se débarrassa de son manteau, et alla s'agenouiller à la sainte table, au milieu de ses pauvres compatriotes.

Voilà un homme qui eût été digne d'entrer dans un cercle chrétien d'études sociales. Il communiait, il eût puisé dans ses communions des lumières pour guérir nos plaies, comme il y puisait le courage de sauver l'Irlande.

Le peuple — écrivait Lacordaire (1) — dans la portion, du moins, qui habite les grands centres d'industrie, et sous l'impulsion de chefs détestables, est plein d'ignorance, de convoitises, d'irrégulation. L'Eucharistie, c'est le remède à tous ces maux.

L'Eucharistie, c'est la science de Dieu mise à la portée de l'homme. C'est la messe avec la parole du pasteur qui n'est qu'un écho de la parole du Bon-Pasteur. C'est la communion où Dieu, sans intermédiaire — parle à l'homme cœur à cœur.

L'Eucharistie, c'est la résignation, parce qu'elle est la réhabilitation de l'homme par Dieu. Tous vous êtes un dans le Christ Jésus, écrivait saint Paul; et Jésus-Christ avait dit : Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.

(1) Lettre du 29 juillet 1848.

Aussi, quand je vois un travailleur descendu de la sainte table, je me dis : il demeure dans le Christ et le Christ demeure en lui. Quand je le rencontre dans les rues, je me dis encore en le saluant : il demeure dans le Christ et le Christ demeure en lui. Quand je le visite et que je m'entretiens avec lui, je me dis toujours : il demeure dans le Christ et le Christ demeure en lui.

Je le juge dans mon esprit, mais je le juge avec charité, parce que, pour moi, je juge Jésus-Christ. Je parle de lui, mais j'en parle avec charité, parce que pour moi, je parle de Jésus-Christ. Je ne puis le haïr, le mépriser, mais lui aussi il a appris à l'école du Christ à ne pas me haïr, à ne pas me jalouser. Unis dans la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, le maître traite ses ouvriers comme il traiterait Jésus-Christ, et l'ouvrier obéit à son maître comme il obéirait à Jésus-Christ.

Nous ne sommes tous ensemble, dit saint Paul, dans son langage si franc et si hardi, nous ne sommes tous ensemble qu'un seul pain et qu'un seul corps, nous tous qui participons à un même pain, le pain eucharistique. *Unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus.* Il n'est plus parmi vous ni Juif, ni Gentil, ni Grec, ni Romain, ni esclave, ni homme libre, ni riche, ni pauvre, vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ, vous êtes appelés à faire partie d'un même corps. *Vocati estis in uno corpore.*

L'Eucharistie, enfin, c'est la religion.

Pour communier, il faut être religieux. Il faut avoir la foi qui nous montre, au-delà du pain, Dieu présent à côté de nous ; il faut avoir la pureté ou conservée ou reconquise ; il faut avoir la piété qui nous détache des choses du monde pour nous porter vers Dieu.

Mais aussi, pour être religieux, il faut communier. Sans la communion, la foi s'étirole, on doute, on ne croit plus. Sans elle, plus de pureté ; pourquoi veiller sur la sainteté de son âme, si cette âme ne doit plus recevoir son Dieu ? pourquoi tenir propre sa maison, si l'on n'y attend plus aucun hôte de marque ? Sans elle, plus de piété, le cœur se remplit des choses de la terre, les convoitises y ~~rentrent~~ ~~re~~ntrent. La piété et la communion sont inséparables.

Pour conclure, nous ~~redirons~~ ~~re~~dirons le mot de Tertullien : *Solutio totius difficultatis Christus*. La solution de toutes les difficultés qui nous étreignent à l'heure présente, c'est le Christ, et le Christ là : il est au milieu de nous, vivant, aimant, c'est à dire s'immolant dans l'Eucharistie. Je vous ai fait connaître le détail de notre vie, disait le P. Étienne en faisant visiter à des protestants le séminaire des Filles de la charité, mais je ne vous en ai point donné le secret. Ce secret, le voici : c'est Jésus-Christ connu, aimé, servi dans l'Eucharistie !

---



## LA SAINTE EUCHARISTIE & LA FRANC-MAÇONNERIE

Rapport de M. A.-C. de la RIVE,  
Rédacteur à *La Franc-Maçonnerie démasquée*.

---

En tête d'une remarquable brochure, imprimée ces jours derniers et intitulée : *L'Esprit Nouveau*, le vaillant évêque de Grenoble, M<sup>r</sup> Fava, faisant encore le procès de la Franc-Maçonnerie, s'exprime ainsi :

« Nul n'ignore que, parmi nous, depuis la naissance du Protestantisme et du Libre Examen, des sectes diverses, calvinistes, sociniennes, se sont formées pour détruire le royaume de Jésus-Christ, c'est à dire l'Église catholique, et ont travaillé, non sans succès, à leur dessein satanique.

« L'une de ces sectes sociniennes, connue sous le nom de *Franc-Maçonnerie*, porte en tous lieux à notre époque, le poison de ses erreurs rationalistes, athées, manichéennes et panthéistes. Elle a envahi le monde et mis la main au timon des affaires, chez la plupart des gouvernements. Elle a laïcisé la religion, les lois, les écoles, les diverses institutions, l'armée, la marine ; en un mot, elle a chassé de partout l'enseignement chrétien et jeté l'image du Christ aux tombereaux, avec une impiété qui crie vengeance vers le Ciel.

« Elle a blasphémé à pleine bouche le souverain du monde, par sa presse judaïco-maçonnique, et traqué les catholiques en les chassant de leurs positions, avec une injustice révoltante, qui, elle aussi, appelle un châtiment inévitable sur les gouvernements coupables et leurs chefs.

« Poussant jusqu'à l'excès sa haine sacrilège contre

Jésus-Christ, en nos jours, elle n'a pas craint de porter la main sur sa personne adorable et d'aller le saisir jusque dans les tabernacles où il se livre et se confie à nous, dépouillé même de son humanité sainte et adorable. C'est un fait connu et nous en avons des aveux; en main, nous possédons les pièces probantes, on se joue en loge des *hosties consacrées*, renouvelant ainsi les scènes de la Passion où Jésus apparut patient et humble comme un agneau.

« Sur leur autel à eux, leur autel triangulaire, ils appellent le démon, qu'ils nomment le Dieu-Bon, ils lui offrent l'encens, ils ont avec lui, publiquement, des rapports d'amitié et de sujétion qui font horreur au ciel et à la terre. »

D'autre part, dans son discours sur l'*Empire du Diable*, qu'il a prononcé à la chapelle des TT. RR. PP. Dominicains, le 28 mai dernier, le Père Monsabré, parlant de Satan, disait :

« Mais surtout on reconnaît son orgueil jaloux et son incurable ambition de s'égalier à Dieu dans ces antres et ces temples de l'occultisme où le vrai Dieu s'appelle le mal, où Lucifer est adoré sous le nom de Dieu-Bon, où d'abominables sectaires provoquent ses apparitions et l'honorent par les plus horribles blasphèmes, profanations et cruautés. »

Nous lisons dans la dernière *Lettre circulaire* de S. G. M<sup>r</sup> Germain, évêque de Coutances et d'Avranches :

« ... Jamais, N. T. C. F., le culte de Satan ne fut plus en honneur qu'à cette époque du prétendu progrès. Grâce au magnétisme, au spiritisme, à l'hypnotisme, les rapports avec les esprits de ténèbres se sont prodigieusement multipliés. Les consultations sont incessantes. L'influence du démon est devenue telle aujour-

d'hui qu'il a sa religion : le satanisme avec ses autels, ses mystères, ses impures cérémonies, ses sacrifices sacrilèges qui font frissonner d'horreur les âmes vraiment chrétiennes.

« On dit, en effet, que l'Hôte divin de nos Tabernacles est indignement livré à ses pires ennemis.

« On dit que l'auguste victime est l'objet d'attentats innombrables et des plus criminelles souillures ; que le mensonge assouvit sa rage sur le Dieu de vérité, la corruption sur le Dieu de toute sainteté, la haine, une haine effroyable sur le Dieu d'amour. L'abomination de la désolation en est venue à ce point que, pour la dénoncer, une Revue s'intitule aujourd'hui *Le Diable au XIX<sup>e</sup> siècle*.

« Et l'on oserait, en présence de ces faits, nier la réalité de Satan ! Mais comment expliquer ces monstruosités qui nous arrachent des larmes de sang ? Non, si dépravée qu'elle soit, la nature humaine est incapable de les inventer. L'enfer seul peut les inspirer.

« Et c'est en pareil temps qu'on viendrait nous demander : Qui a jamais vu le diable ? Ah ! N. T. C. F., nous ne le voyons que trop ; nous ne l'entendons que trop, nous ne subissons que trop sa pernicieuse influence. Nous ne le reconnaissons que trop aux ravages qu'il opère et aux ruines qu'il entasse. Le père de la libre pensée, de la libre morale et de tant d'œuvres de mort, c'est Satan ! Oui, saint Paul avait raison : Satan est plus que jamais le prince et le Dieu du siècle ! »

*Le père de la Franc-Maçonnerie, c'est Satan !* aurait pu ajouter l'éminent prélat.

*La Franc-Maçonnerie n'est pas autre chose que la RELIGION DE SATAN, ET C'EST LUI QU'ELLE ADORE SOUS LA FORMULE DU GRAND ARCHITECTE DE L'UNIVERS.*

Nous l'affirmons énergiquement, et aucun des hauts gradés de la Secte qui ont eu, comme nous, *la connaissance réservée des nombres mystérieux 77 et 666*, ne nous opposera de dénégation !

I. — Aux personnes étonnées de voir cette modeste mais sincère étude commencer, *ex abrupto*, par de telles citations, nous répondons que nous avons jugé opportun d'invoquer immédiatement ces deux autorités incontestables et incontestées, parce que : « Il est de mode, dans un certain monde de penseurs et de savants, de ne plus croire à l'existence du démon et à sa puissance ; et que d'honnêtes chrétiens se permettent de penser et de dire que, mêler les esprits d'un autre monde aux choses humaines, c'est compromettre la gravité de nos dogmes et les mettre dans une fausse situation en regard de l'incrédulité contemporaine. A l'occasion, ils font leur petite partie de scepticisme moqueur dans le concert des négations qui tendent à isoler l'homme des influences surnaturelles que vénéraient et redoutaient nos pères.

« Qu'est-ce que cela prouve contre les intentions et les pressentiments de la raison qui devine dans le monde invisible le prolongement de l'univers visible ; contre l'universelle tradition des peuples, qui affirme l'existence et l'action des mauvais esprits dans la nature et dans les événements de la vie humaine, et surtout contre l'enseignement si précis de l'Écriture, de l'Église et des saints docteurs qui nous racontent les orgueilleuses prétentions de Lucifer, ses combats et sa chute. nous invitent à fuir ses pièges et nous dictent les prières que nous devons faire pour déjouer ses tentatives ? — Qu'il y a en ce monde bon nombre d'esprits légers ; que le diable est un ennemi intelligent, et que, dans certains

milieux, il juge à propos de se faire oublier pour tromper plus sûrement et mieux affermir son pouvoir. « Le vrai chrétien ne se laisse pas prendre à cette ruse (1). »

Tandis que les diverses catégories de gens précitées renvoyaient Satan aux arcanes du moyen âge, celui-ci poussait habilement des intelligences perverses à fonder les plus infâmes sociétés et à composer, pour les cérémonies de celles-ci, les exécrables rituels.

On sait pertinemment, aujourd'hui, que les inspirateurs ou fondateurs des sectes lucifériennes, qui font partie de la Haute Franc-Maçonnerie, furent ou sont des juifs et des prêtres apostats ! Oui, tous les outrages à l'aide desquels les satanistes croient assouvir leur haine diabolique contre notre Dieu, tous ces outrages n'ont-ils pas été recommandés par ceux qui s'en rendent coupables depuis l'institution du sacrement de l'auguste Eucharistie, par ces juifs qui, les premiers, ont jeté nos Saintes Espèces dans l'eau bouillante, les ont couvertes de leurs immondes crachats, percées à coups de canif ou de couteau ? Or, comme la Franc-Maçonnerie procède de la Rabbinerie talmudiste, il ne faut point s'étonner de retrouver dans les loges modernes et principalement dans les ateliers du *Ré-Theurgisme Optimate* (ou Palladistes Lucifériens) et des *Odd-Fellows* (ou Satanistes), la perpétration constante de tous les sacrilèges que l'impartiale histoire reproche, avec raison, au peuple déicide et omniprésent (2).

(1) T. R. Père Monsabré. Discours sur l'*Empire du Diable*.

(2) Le Palladisme, d'origine américaine, a des triangles et grands triangles en France, Allemagne, Belgique, Espagne, Grande-Bretagne, Italie, Russie et Suisse. Son chef, ou Pape de Lucifer, est le G. M. de la F. M. Universelle, l'enjuivé Adriano Lemmi, depuis le convent du 20 septembre 1893, auquel

**II.** — Ces infernales sectes ont des messes *blanches*, des messes *noires*, selon le rite particulier qu'elles ont adopté, et ces messes servent de prétextes à un effroyable tissu de blasphèmes.

Les *Odd-Fellows* et les *Palladistes*, comme toutes les associations occultes de ce genre, célèbrent officiellement, chaque année, à dix heures du matin, le jour de notre Fête-Dieu, un service démoniaque ou messe adonaïcide, dont la liturgie varie suivant les associations, mais dont la principale cérémonie consiste, chez toutes, dans la *profanation d'hosties consacrées*.

On communique aussi avec des *hosties noires*, fabriquées tout exprès, et vouées solennellement à Lucifer par le Grand-Maitre ou la Grande-Maitresse. Cette parodie de notre Sainte Communion se fait à une contrefaçon de Sainte Table.

En outre, les FF. . et les Sœurs (vêtus comme l'étaient Adam et Ève avant le péché), poignardent, avec une rage délirante, et profanent de toutes manières les *hosties catholiques* volées et apportées à dessein.

Autant que possible, la messe du diable est célébrée avec des calices ayant servi à notre culte et provenant soit de vols, soit de prêtres renégats...

Dans les réceptions des femmes au degré ou grade de Maitresse Templièrre, les Ré-Theurgistes Optimates exigent que la récipiendaire, au milieu des plus abo-

priront part les délégués des 77 Provinces triangulaires du monde entier ; — Lemmi réside à Rome et occupe un appartement du Palais Borghèse. — L'Odd-Fellowship, très puissant au Canada et dans les Etats-Unis de l'Amérique du Nord, s'épanouit sous le ciel d'Espagne, fleurit surtout en Suisse, et possède deux Loges au Havre. Il vient d'être mis par Sa Sainteté le Pape Léon XIII au ban de l'Eglise catholique. (Les deux ordres sont androgynes.)

minables parodies de nos chants sacrés, se sacrifie publiquement comme les prêtresses de Paphos et de Corinthe; qu'après la Grande-Maitresse, elle crache sur l'*hostie consacrée* reçue précédemment par la postulante dans une communion sacrilège, faite à l'église catholique, sous les yeux de Lucifériens ou Lucifériennes, expressément désignés pour l'accompagner et lui servir de témoins; — qu'elle poignarde l'Agneau de Dieu présent et vivant sous les saintes espèces. Parfois même, l'*hostie* est polluée d'une manière révoltante, au moment de la *pseudo-Élévation* !

Et comme les tenues des triangles lucifériens et des ateliers satanistes réguliers ou irréguliers, les initiations, les messes sont fréquentes, on conçoit que ces misérables soient constamment à la recherche d'*hosties consacrées*, pour les dérober à la plus grande gloire de Satan.

Dès 1855, il existait, à Paris, une association dont les femmes, qui y étaient affiliées, avaient pour mission d'aller communier aux églises et d'en rapporter les *hosties* qu'elles avaient soin de ne pas avaler.

Il y eut, à Agen, une société qui meurtrit, profana plus de trois mille *hosties* !

A partir de 1874, des femmes furent embauchées pour pratiquer cet odieux commerce; payées aux pièces, elles se présentaient tous les jours à plusieurs tables de communion. C'est encore le système employé par les Palladistes aujourd'hui.

En effet, depuis plusieurs mois, le comité antimaçonnique de Paris s'est livré à une enquête semblable aux nôtres, et relative aux sacrilèges maçonniques perpétrés dans les arrières-loges : les premiers résultats de cette enquête, publiés dans la *Franc-Maçonnerie Démasquée*

(juin 1894, p. 152 et suiv.), permettent d'établir, sans crainte de démenti, que les *hosties catholiques* sont payées cinq francs chacune.

Parmi les aveux d'une malheureuse jeune femme, entraînée peu à peu à ces épouvantables réunions, nous relevons ceux-ci :

« Un jour, il y avait *soixante-dix hosties* profanées; nous en avions, collées à nos bottines. . . . »

« Un des adeptes avait volé, à Clignancourt, tout un ciboire rempli d'*hosties consacrées* ; c'était quelques mois auparavant... On se livre sur la *sainte hostie* à des profanations immondes. Il y a des chambres secrètes qui en sont comme tapissées et souvent on voit couler des *gouttes de sang* de ces *hosties*. » (*Franç-Maçonnerie Démasquée*, juillet 1894, p. 199.)

La langue des femmes, qui communient ainsi dans nos églises, est parfois enduite, de même que leur palais, d'un ingrédient préparé pour empêcher l'*hostie* de s'humecter au contact de la salive et permettre de la retirer intacte de la bouche !!

Une luciférienne italienne qui, si nos renseignements sont exacts, est même comtesse et amie du feu F. . Giuseppe Garibaldi, se vante de profaner ou faire profaner, par an, plus de cent *hosties catholiques* !

L'atelier Odd-Fellow de Porrentruy (Suisse) est tellement en proie aux fureurs diaboliques que l'inspectrice générale chargée, l'année dernière, de le visiter, demandait, sur son rapport, que l'on en modérât l'ardeur sacrilège !!

Lucifer a poussé les hauts maçons à imaginer des *instruments de torture pour hosties* !!

L'un de ces appareils se compose d'une boîte, dans laquelle a été ménagée une cavité, où l'on place l'*hostie*



*consacrée*, et cette cavité est fermée au moyen d'un obturateur de liège, hérissé d'aiguilles, dont les pointes affleurent le divin Corps du Rédempteur ; il suffit d'une légère pression, effectuée sur le bouchon avec le pouce, pour que les aiguilles s'enfoncent dans l'*auguste eucharistie* !!

L'autre instrument ressemble, extérieurement, à une boîte de montre à remontoir et renferme un mécanisme actionné par une vis ; ce mécanisme est un engrenage de rouleaux microscopiques, armés de pointes aiguës, de petites griffes d'acier, et « tout cela fonctionne avec ensemble, écrasant, piquant, griffant, déchirant l'*hostie* déposée au fond du boîtier ».

« Arrêtons-nous, dirons-nous avec l'un de nos amis. Ces crimes ne doivent pas seulement exciter notre indignation ; il ne suffit pas de frémir ; il faut prier, il faut que les fidèles réparent, par l'adoration plus fervente que jamais de l'Eucharistie, les horribles outrages, les attentats inouïs que la rage infernale multiplie tous les jours. Certes, nous sommes confondus, nous tous, chrétiens, quand nous songeons à la patience de Dieu ; cela est au-dessus de notre intelligence humaine ; nous constatons les crimes, et ils sont si épouvantables que nous ne pouvons pas comprendre que le châtiment ne les suive pas toujours aussitôt commis. Inclignons-nous donc, pleurons, prions et réparons. PARCE, DOMINE, PARCE POPULO Tuo ! »

S'il y a des ordres religieux appliqués spécialement à la réparation à l'égard du *Très Saint Sacrement* et des associations pieuses fondées dans le même but (communions réparatrices hebdomadaires ou mensuelles, etc.), dont l'action est si importante de nos jours, les

prêtres et les fidèles ne devraient-ils pas se joindre, avec empressement, à ces pratiques honorables ? Ne devraient-ils pas dire ou entendre des messes, communier, et visiter plus fréquemment notre Dieu en son tabernacle, avec l'intention très explicite de réparer les outrages faits à l'*Eucharistie* ?

La voie est ouverte.

Signalons simplement cet enfant du petit Séminaire de Paris, qui, frappé par le vol du saint ciboire de Notre-Dame, vol accompli audacieusement pendant la semaine sainte par les Lucifériens de la vallée de Paris, s'offrit comme victime expiatoire et mourut durant les vacances de Pâques. Cet exemple d'oblation n'est-il pas à suivre ? Un prêtre et une religieuse ont bien, tout récemment, et à notre connaissance particulière, prié Dieu d'accepter l'offrande de leurs vies pour l'obtention de la conversion d'une sœur Maçonne des plus hauts grades ?

Enfin, mettons davantage nos *hosties* à l'abri des convoitises sataniques. S. G. M<sup>sr</sup> Couillé, archevêque de Lyon, adressait à son clergé, par la *Semaine religieuse* du diocèse, le communiqué suivant :

« Les vols sacrilèges se multiplient dans les églises. Il importe que MM. les Curés et MM. les Membres des Conseils de Fabrique prennent les plus grandes précautions pour soustraire à la profanation le trésor sacré de la Sainte Eucharistie. Le moyen le plus pratique est de transformer le tabernacle en solide coffre-fort.

Voilà, certes, un excellent conseil. Son exécution facile générerait considérablement les voleurs d'*hosties*.

A Notre-Dame de Paris, la messe a été dite dans une des petites chapelles. Personne n'y assistait qu'une femme qui se tint tout le temps à genoux, mais ne com-

munia pas. Le vénérable prêtre qui officiait revint à la sacristie en oubliant d'enlever la clé du tabernacle. Un instant après, un autre ecclésiastique partit pour la même chapelle. Il ne remarqua rien d'anormal ; ce fut seulement lorsqu'il voulut donner la communion qu'il trouva le tabernacle vide, et il savait qu'un ciboire devait y être enfermé.

On avait donc, avec une habileté satanique, profité justement de l'intervalle qui s'écoule entre les deux messes, pour ouvrir le tabernacle, enlever le ciboire, refermer le tabernacle et replacer le canon d'autel. Et le *on* est assurément la sœur maçonnerie qui a été signalée plus haut (1).

Son Éminence le Cardinal archevêque de Paris, prescrivant une cérémonie de réparation pour ce vol sacrilège, écrivait à MM. les Curés :

« Vous avez partagé la douleur profonde que Nous a causée la profanation commise à Notre-Dame le Mardi Saint. Dans le court espace de temps écoulé entre la messe qui s'achevait et celle qui allait commencer, le ciboire contenant les hosties consacrées a été enlevé avec une audace sacrilège. . . .

« L'audace avec laquelle a été commis le vol sacrilège à Notre-Dame, et *précédemment dans une autre église*, m'oblige à recommander à MM. les Curés un redoublement de vigilance pour prévenir les profana-

(1) Déjà plusieurs auteurs ont, avant nous, dénoncé les sacrilèges, les profanations orgiaques des Lucifériens ou Satanistes, et Albert Pike lui-même, prédécesseur non immédiat d'Adriano Lemmi au vicariat de Lucifer et à la grande-Maîtrise de la Franc-Maçonnerie Universelle, faisait remonter son Palladisme aux disciples de Zoroastre, aux Gnostiques et aux Manichéens. Mais dans les arrière-loges, on dépasse les turpitudes et les sacrilèges des premières sectes hérétiques.

tions de la Sainte Eucharistie. *On ne devra jamais laisser la clé au tabernacle après la messe. »*

La Préfecture de Police sait du reste parfaitement à quoi s'en tenir au sujet de ces vols. L'un de ses plus hauts fonctionnaires n'hésita pas à déclarer « *qu'ils avaient été commis par des Francs-Maçons ayant besoin d'hosties pour les messes noires de la Semaine Sainte.* » Et déjà précédemment, chaque fois qu'un crime pareil avait été perpétré, il répondait invariablement :

« *Il n'y a qu'à chercher chez les Francs-Maçons !* »

N'y aurait-il pas lieu de constituer une sorte de *garde spéciale*, qui serait soigneusement montée auprès des tabernacles, par les *membres de l'Adoration perpétuelle*, convoqués aux heures que déterminerait le clergé de nos paroisses et pendant lesquelles, en raison même de l'exercice du culte, la clef peut-être laissée aux tabernacles ?

---

## DEUXIÈME SECTION

### Histoire et Statistique

---

#### CULTE DU SAINT SACREMENT A AMIENS, AVANT 1790

Par **M. Edmond SOYEZ**, Président de la Société  
des Antiquaires de Picardie.

---

**I. — Processions du Saint Sacrement.** — La plupart des historiens locaux rapportent à l'année 1322 et attribuent à l'évêque Simon de Goucans (ou plutôt de *Gaussans*) l'établissement dans le diocèse d'Amiens de la procession du Saint Sacrement au jour de la Fête-Dieu. Instituée par Urbain IV, en 1264, cette fête fut, en 1316, augmentée d'une octave par Jean XXII, qui prescrivit aussi de porter processionnellement hors des églises le corps de Notre-Seigneur dans cette solennité destinée à glorifier l'Eucharistie. Mais déjà l'usage de ces cérémonies d'une pompe si touchante et si propre à accroître la piété des peuples envers l'auguste Sacrement de l'autel, s'était introduit spontanément dans diverses localités, avant que le Chef de l'Église en eût prescrit l'observation par un ordre formel. Pour ne parler que du diocèse d'Amiens, il est constant que Jean II de Foucaucourt, abbé de Saint-Riquier, faisait à travers les rues de la ville, où était situé son monastère, la procession du Saint Sacrement à une époque qu'on ne saurait préciser, mais qui est certainement comprise entre les années 1303 et 1311,

temps de la durée de l'abbatit de ce supérieur. Le 20 juin 1875, le *Dimanche*, semaine religieuse d'Amiens, a inséré, en l'abrégeant, une intéressante communication de M. l'abbé Fricourt, curé de Saint-Riquier, qui revendique pour sa paroisse l'honneur d'avoir été la première du diocèse le théâtre de cette belle manifestation de la foi. M. Fricourt, tout en reconnaissant qu'aucun document authentique n'indique la date à laquelle l'Évêque d'Amiens ordonna de faire la procession du Saint Sacrement dans tout le pays soumis à sa juridiction, incline fortement à croire exacte celle que nous donnent nos annalistes picards. Dans un compte de dépenses présenté au Chapitre de la Cathédrale, en l'année 1322, on rencontre divers articles se rapportant à la procession du corps de Notre-Seigneur, mais rien n'autorise à affirmer que cette procession ne faisait alors que commencer dans l'église d'Amiens ; cependant, il n'en est pas question dans l'*Ordinarius liber*, cérémonial amiénois rédigé vers la fin du xiii<sup>e</sup> siècle.

Dès qu'elle eut pris place dans notre liturgie, la procession de la Fête-Dieu s'accomplit sans doute chez nos ancêtres avec toute la pompe dont elle ne cessa d'être entourée pendant le moyen âge ; pompe qui, modifiée dans les derniers siècles, s'est conservée jusqu'à nos jours, et, sous une forme un peu différente, atteste encore la piété héréditaire des Amiénois.

Le jeudi après la fête de la Trinité, jour consacré par l'Église universelle à honorer Jésus-Christ présent sous les voiles eucharistiques, dès huit heures du matin, le cortège se formait à Notre-Dame, et, l'office de prime ayant été chanté au chœur, il commençait à se déployer dans les rues de la cité. En tête de la marche, on vit longtemps deux étranges figures d'animaux fantas-

tiques, vulgairement désignés sous le nom de *Papoures* : elles étaient portées par des hommes cachés sous des toiles peintes, simulant le corps et les ailes d'un dragon monstrueux ; à l'aide d'un mécanisme, les porteurs faisaient mouvoir les mâchoires de l'animal et enlevaient adroitement la coiffure des spectateurs qui négligeaient de se découvrir sur le passage de la procession. Ces emblèmes, produits naïfs de l'imagination de nos bons aïeux, désignaient probablement l'esprit du mal. Ils furent sagement proscrits par une ordonnance de l'évêque Pierre Sabatier, en date du 14 mai 1727 ; ils ne servaient plus qu'à compromettre, d'une façon regrettable, la gravité de la cérémonie. Les corps de métiers venaient ensuite ; au milieu de leurs rangs, les principaux membres de chaque corporation portaient ce que l'on appelait alors des *Mays* : c'étaient des pyramides en bois sculpté, posées sur un brancard et surmontées d'une torche ardente en cire ouvragée ; d'autres cierges étaient attachés autour de la pyramide, à laquelle on suspendait aussi des instruments ou des marchandises servant à désigner la profession de ceux à qui appartenait le May ; ainsi, celui des poissonniers était chargé de carpes, de brochets et d'anguilles ; celui des orfèvres, de vaisselle d'argent ; celui des corroyeurs, de peaux teintes de diverses couleurs, etc. Très convenable dans le principe, la tenue des porteurs de *Mays* finit par laisser beaucoup à désirer ; aussi, le Prélat dont nous avons cité plus haut l'ordonnance crut-il devoir défendre l'usage des *Mays* par le même acte qui interdisait celui des *Papoures*. Les membres des corporations, invitées à faire partie de la procession, se contentèrent désormais de marcher avec modestie, en tenant à la main un cierge orné de l'écusson de leur confrérie.

Après les corps de métiers, on voyait des enfants et même des adultes, qui, par les costumes divers dont ils étaient revêtus, représentaient des personnages de l'Ancien Testament, des Apôtres et les Saints les plus populaires.

Les ordres religieux, si nombreux à Amiens, s'avançaient ensuite, précédant le clergé de toutes les paroisses, auquel succédaient les chapelains et chanoines de la cathédrale, couverts de chapes fort riches. Douze enfants de chœur habillés en anges, balançant des encensoirs ou jetant des fleurs, annonçaient l'approche du Saint Sacrement. L'ostensoir était porté par l'Évêque, ou, à son défaut, par le Doyen du Chapitre. Depuis la sortie du sanctuaire jusqu'au grand portail, deux vicaires en chape soutenaient un petit dais au-dessus des Saintes Espèces; sous le porche on prenait un grand dais, dont six chapelains en tunique portaient les bâtons. L'ostensoir en vermeil qui servit longtemps pour la procession de la Fête-Dieu avait été offert par Jean Rolland, évêque d'Amiens de 1375 à 1388. Jusqu'à la Révolution on fit usage d'un dais en velours rouge brodé d'or, donné au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle par Feydeau de Brou.

En vertu d'une ordonnance de ce dernier prélat, datée du 4 mai 1694, pendant le parcours de la procession, le curé sur la paroisse duquel pénétrait le cortège devait s'arrêter devant la première maison et attendre le Saint Sacrement pour l'encenser; il marchait ensuite près du dais jusqu'à ce qu'on fût parvenu au lieu de la station, et reprenait alors son rang parmi ses confrères. Au retour, la même règle était observée jusqu'à la rentrée dans la cathédrale.

Derrière le dais venaient les autorités civiles et militaires, le gouverneur général de la province et sa mai-



son tenant la tête, après toutefois les gens de l'officialité diocésaine, qui ne se séparaient jamais de la personne de l'Évêque. Le présidial marchait après le gouverneur général, donnant la main gauche au corps de ville. Les autres corps s'avançaient ensuite, chacun en son rang, étant tous précédés et suivis de leurs huissiers, sergents et officiers en costume. Les compagnies privilégiées (Milice bourgeoise) prenaient les armes pour maintenir le bon ordre, et dans les derniers temps de la monarchie, un détachement des gardes du corps du roi, en garnison à Amiens, escortait à pied le Saint Sacrement. Un autre détachement de la même troupe se plaçait en parade à cheval sur le haut du Grand-Marché, au moment où la procession passait par là et allait ensuite se mettre de la même manière à l'autre extrémité de la place quand la procession repassait.

La station était au carrefour situé devant l'église de Saint-Firmin-au-Val : il y avait là un reposoir permanent, consistant en une table de pierre qu'on ornait avec soin les jours de procession pour y déposer le Saint Sacrement. Toutes les rues parcourues par le cortège étaient couvertes de pièces d'étoffes de la fabrique d'Amiens, déployées sur des cordes tendues d'une maison à l'autre, de manière à former un plafond qui interceptait la vue du ciel. Au lieu de pièces d'étoffes, des branches d'arbres couvraient toute la longueur de la rue des Orfèvres, en souvenir, disait-on, d'un bois sacré ou *lucus* qui aurait existé sur l'emplacement de cette rue au temps du paganisme. Indépendamment des tentures transversales, chaque maison était décorée de tapisseries ou de toiles étalées sur sa devanture : des herbes coupées et des feuillages jonchaient le sol. Quand la procession approchait du Beffroy, la grosse cloche était mise en branle, et le



guetteur jouait des airs religieux sur sa trompe ou pipette. A la pierre Saint-Firmin, les choristes et musiciens de la cathédrale exécutaient un motet, un chant figuré, avant la bénédiction. La grand'messe solennellement chantée au chœur par l'Évêque, au retour de la procession, terminait cette cérémonie, qui, d'ordinaire, ne durait pas moins de trois heures et demie.

Le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu, chacune des paroisses de la ville faisait avant la grand'messe la procession du Saint Sacrement dans l'étendue de son territoire. Un souvenir historique se rattache à l'une de ces processions; en 1646, le 3 juin, Louis XIV, alors âgé de huit ans, se trouvant à Amiens avec la reine Anne d'Autriche, sa mère, fit élever un reposoir dans la cour de l'*Hôtel-du-Logis-du-Roi*, où il était descendu, et suivit le Saint Sacrement, après la station, jusqu'à l'église Saint-Remy, paroisse à laquelle appartenait son palais (1).

**II. — Suspension eucharistique au-dessus du maître autel de la Cathédrale.** — L'usage de conserver la sainte Eucharistie dans un ciboire suspendu au-dessus de l'autel principal des églises paraît avoir été assez général, en France surtout, durant tout le moyen âge, pour qu'il soit inutile d'entrer ici dans aucun détail sur ce sujet, qui, du reste, a plus d'une fois été traité par les écrivains s'occupant d'archéologie religieuse. Nous allons simplement rappeler comment cet usage était pratiqué à la cathédrale d'Amiens, où, par un précieux privilège, il se maintient encore de nos jours.

A Notre-Dame d'Amiens, le vase eucharistique, en-

(1) *Le Dimanche*, semaine religieuse d'Amiens, t. VIII, p. 437.

fermé dans une lanterne de cristal, était, comme en beaucoup d'autres endroits, suspendu à une chaîne que soutenait une crosse d'argent doré enrichie de pierreries. Cette crosse était placée au pied d'un très grand crucifix, attaché à une croix de vermeil, qui se dressait au centre du retable du maître autel. La crosse était surmontée d'un ange adorateur, tenant dans ses mains jointes l'extrémité de la chaîne de la suspension : un mécanisme, analogue à celui des anciens reverbères, permettait de faire descendre sur l'autel ce tabernacle aérien, lorsqu'on voulait renouveler les saintes espèces. Le maître autel avait été reconstruit au début du xv<sup>e</sup> siècle. La crosse d'argent était un présent de M<sup>r</sup> Jehan Le Clerc, archidiacre d'Amiens, mort en 1511. M<sup>r</sup> Pecquet, chanoine, qui, par humilité, refusa le sacerdoce se contentant d'être sous-diacre, donna en 1673 un ciboire d'or pour l'hostie réservée dans la suspension. La lanterne, de forme hexagone, composée de six petits pilastres en vermeil, encadrant les vitres et supportant une coupole de métal doré, était, depuis le 23 décembre 1708, recouverte d'un pavillon en forme de cloche semé de fleurs de lis, et entouré d'une riche couronne, le tout en argent et d'un très beau travail. Œuvre de l'orfèvre amiénois Damian Lequien, ce pavillon coûta 1166 livres, seulement pour le métal, sans compter le prix de la façon.

La rénovation de l'hostie consacrée, — qui, placée seule dans le ciboire, n'était là que pour être exposée à la vénération des fidèles et non comme réserve destinée à l'administration de la sainte communion, — la rénovation de l'hostie, disons-nous, avait lieu solennellement à la grand'messe, le premier dimanche de chaque mois. Cette cérémonie était annoncée dès la veille au soir par la

sonnerie des bourdons et le carillon des cloches, qu'on mettait en branle de huit à neuf heures du soir ; on recommençait cette sonnerie le dimanche pendant la messe. Au moment de la communion, quatre chanoines venaient s'agenouiller au pied de l'autel, tenant chacun un cierge allumé ; ils recevaient pour rétribution un écu de trois livres, les autres assistants au chœur avaient également droit à une rétribution, mais d'une moindre valeur. Cette fondation était due au chanoine Antoine Pecquet, lequel, en 1665, légua 8,616 livres à cet effet. Le ciboire était descendu pendant que le chœur chantait un motet en musique ; le célébrant se communiait de l'hostie réservée et la remplaçait par une nouvelle qu'il venait de consacrer.

On lit dans les livres de chant du rite amiénois qui servirent à l'usage de la cathédrale jusqu'à la restauration de la liturgie romaine, l'antienne suivante : *Prima dominica cujusque mensis ad renovationem S. S. Hostie supra altare majus pensilis.*

Antiph. *Nemo ascendit in cælum, nisi qui descendit de cælo, Filius hominis, qui est in cælo ; sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto ita exaltari oportet Filium hominis, ut omnis qui credit in eum, non pereat sed habeat vitam æternam.*

Cette antienne, composée à l'aide de quelques versets du saint évangile, se chantait en musique avant la Révolution, comme en témoignent les anciens *ordos*. Vers 1837, elle fut mise en plain-chant par M. Voclin, vicaire général, et on en reprit l'usage au chœur. On avait cessé de la chanter à l'époque du Concordat, et on la remplaçait par le *Tantum ergo*.

Un peu après le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'évêque d'Amiens, M<sup>sr</sup> de la Motte, fit renouveler la disposition

et la décoration du sanctuaire de sa cathédrale. Le vieil autel de pierre et son retable firent place à l'autel actuel en bois sculpté : mais l'antique coutume de conserver le Saint Sacrement suspendu fut religieusement conservée ; on donna même plus d'éclat et de splendeur à ce vieil usage par l'établissement d'une décoration très riche qui, occupant le fond de l'abside, avait pour but principal d'encadrer la suspense eucharistique et d'attirer sur elle la pieuse attention des fidèles.

Après une interruption momentanée pendant la tourmente révolutionnaire, le mode d'exposer ainsi le Saint Sacrement fut repris lors du rétablissement du culte, ainsi que l'atteste un *Règlement à observer dans le chœur de la Cathédrale*, publié en 1805 par M<sup>r</sup> Villaret, évêque d'Amiens.

Toutefois, cette coutume si chère à la piété des Amiénois constitue une dérogation aux prescriptions du *Cérémonial des Evêques*. Il en coûtait beaucoup au vénérable Chapitre de Notre-Dame d'être obligé de renoncer à un usage aujourd'hui plus de cinq fois séculaire, puisqu'on trouve trace de son existence dès avant le milieu du xiv<sup>e</sup> siècle. M<sup>r</sup> Bataille profita du voyage qu'il fit à Rome en 1878 pour faire des démarches auprès de la Sacrée-Congrégation des Rites, afin d'obtenir la conservation de la suspense eucharistique. La demande de l'évêque fut favorablement accueillie : après un long et attentif examen de la requête de Monseigneur, Son Éminence le cardinal Bartolini, préfet de la Sacrée-Congrégation des Rites, adressa le 29 novembre 1878 à M<sup>r</sup> Bataille une lettre accordant l'autorisation sollicitée par Sa Grandeur. Le Cardinal, en disant que la Sacrée-Congrégation, dans son assemblée du 16 novembre précédent, avait estimé que la susdite manière de garder

le Très Saint Sacrement devait être tolérée, ajoute qu'elle est conforme à de vieilles et respectables coutumes, et que, de plus, à Amiens, la custode sacrée est suspendue au centre d'une remarquable ornementation, riche de dorures et artistement travaillée. Son Eminence ajoutait néanmoins qu'il serait nécessaire de changer la forme du petit tabernacle qui contenait les saintes espèces : au lieu du ciboire renfermé dans une lanterne de cristal il faudrait suspendre une colombe d'argent dans l'intérieur de laquelle on placerait la sainte Hostie. Ce mode, en effet, outre qu'il a une signification mystique, répond mieux à l'honneur que réclame l'Eucharistie, et il est plus conforme à l'usage ci-dessus rappelé.

M<sup>re</sup> Bataille reçut avec joie la réponse de Rome. Ce devait être, hélas ! l'une des dernières faveurs que le digne Evêque, qui allait bientôt nous être ravi par la mort, obtenait pour son cher diocèse. Le saint jour de Pâques, 13 avril 1879, le Très Saint Sacrement était déposé dans une colombe de vermeil, œuvre de l'habile orfèvre Poussielgue, et offerte par la générosité d'un certain nombre de fidèles de la ville épiscopale. La rénovation solennelle des saintes Espèces se fait toujours à la messe capitulaire le premier dimanche de chaque mois, non occupé par une fête de première classe, mais le chant de l'antienne *Nemo ascendit in coelum* a été remplacé par celui d'un motet tiré de l'office de la Fête-Dieu et chanté en parties par la maîtrise de Notre-Dame.

« L'usage de conserver la sainte Eucharistie dans un vase en forme de colombe, écrivait à propos de l'inauguration de celui qui venait d'être mis à la cathédrale un archéologue de grand savoir, M. Charles Salmon,

remonte aux premiers siècles de l'Église : ce vase était suspendu par une chaîne au *ciborium* ou baldaquin, et descendait jusqu'à une certaine distance de l'autel. . . »

« On croit, dit l'abbé Martigny (*Dictionnaire des antiquités chrétiennes*), que la colombe est la plus ancienne forme des vases eucharistiques. Bien que l'origine de son usage soit fort antérieure au moyen âge, on n'en conserve aucune qui remonte au delà de cette époque. Le musée de Picardie en possède une, en cuivre émaillé, du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, provenant de l'église de Raincheval... Ce ne fut pas sans raison, ajoute le docte archéologue, qu'on choisit pour les ciboires suspendus la forme d'une colombe. Pour enfermer le mystère d'amour et de charité, on voulait imiter la forme de l'oiseau, qui, presque chez tous les peuples de l'antiquité, fut regardé comme le symbole de l'amour : dans le symbolisme chrétien, la colombe est le symbole de diverses autres vertus ; à tous ces titres, on comprend que la forme de la colombe ait été si affectionnée pour les vases qui devaient contenir la divine Eucharistie, source de toutes les vertus et foyer de l'amour divin. »

**III. — Adoration perpétuelle du Saint Sacrement à Amiens.** — Le 20 juin 1658, l'évêque d'Amiens, François Faure, établissait par un mandement l'adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement dans toutes les églises de son diocèse : mais beaucoup de paroisses rurales ne se conformèrent point à cette ordonnance ; dans un certain nombre de localités, elle ne fut exécutée que pendant quelques années. Pourtant, l'appel du Prélat avait été pressant : « Nous vous conjurons, écrivait le pieux Évêque, nous vous conjurons par les entrailles de la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui s'est

immolé pour nous dans ce Sacrement de l'autel, d'embrasser cette sainte institution que Dieu ne nous a inspirée que pour le bien de nos âmes, et de considérer que de toutes les dévotions qui ont été introduites dans l'Église, il n'y en a jamais eu, il n'y en a point, et n'y en peut jamais avoir de plus juste, de plus aisée, n'y de plus utile que celle de l'adoration de Jésus-Christ au Saint Sacrement de l'autel. »

Dans la ville épiscopale, toutefois, et aussi dans celle d'Abbeville, pour ne citer que les cités les plus importantes du diocèse, l'adoration perpétuelle fut régulièrement constituée, et pratiquée avec persévérance jusqu'à la Révolution. Voici quel était pour Amiens l'ordre des adorations, d'après un calendrier spirituel de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle :

*Janvier* : paroisse Saint-Michel, pendant tout le mois.

*Février* : Saint-Firmin le Confesseur, pendant tout le mois.

*Mars* : Notre-Dame, pendant onze jours. — Saint-Maurice, pendant dix jours. — Saint-Pierre, pendant six jours.

*Avril* : Saint-Firmin à la porte, pendant quinze jours. — Saint-Jacques, pendant quinze jours.

*Mai* : Saint-Martin, pendant tout le mois.

*Juin* : Saint-Remy, pendant tout le mois.

*Juillet* : Saint-Leu, pendant tout le mois.

*Août* : Saint-Germain, pendant tout le mois.

*Septembre* : Saint-Jacques, pendant tout le mois.

*Octobre* : Saint-Firmin en Castillon, pendant tout le mois.

*Novembre* : Saint-Remy, pendant tout le mois.

*Décembre* : Saint-Leu, pendant quinze jours. — Saint-Sulpice, pendant quinze jours.



Au siècle suivant, une pieuse personne appartenant à l'une des plus illustres familles de la Picardie, M<sup>lle</sup> de Louvencourt, conçut la pensée de procurer à Notre-Seigneur présent au Très Saint Sacrement, des hommages et des réparations plus continuels encore que ceux qu'il recevait dans les églises paroissiales. Elle songeait à faire établir dans Amiens, sa ville natale, l'exposition permanente du Très Saint Sacrement, avec une messe quotidienne en l'honneur du mystère eucharistique. Sur la demande que lui en fit l'Évêque d'Amiens, M<sup>sr</sup> de La Motte, le 13 août 1770, M<sup>lle</sup> de Louvencourt soumit au Prélat un écrit contenant l'exposé de ses projets. Après diverses épreuves, dictées par la haute prudence de l'Évêque, le 1<sup>er</sup> janvier 1774, M<sup>sr</sup> de La Motte inaugurait définitivement l'adoration perpétuelle, telle que l'avait conçue M<sup>lle</sup> de Louvencourt, dans la chapelle des religieuses clarisses, dont le monastère, depuis sa fondation par sainte Colette, s'élevait à l'extrémité de la chaussée Saint-Pierre. La chapelle d'une maison religieuse était le seul endroit convenable pour une adoration qui ne devait être interrompue ni le jour ni la nuit. Les religieuses promirent que deux d'entre elles seraient constamment en prières devant le Saint Sacrement, exposé durant le jour sur le maître autel, et la nuit à la grille du chœur. Une confrérie, dont le pape Clément XIV approuva les statuts, se forma entre les fidèles qui désiraient s'unir aux religieuses, afin d'offrir leurs hommages à Notre-Seigneur.

La tourmente révolutionnaire en renversant le monastère des filles de sainte Claire, interrompit la sainte pratique qui venait d'y être introduite, mais l'exposition perpétuelle reprit avec sa forme primitive lorsque,

après l'orage, les pauvres religieuses purent relever, sur un autre point de la ville, un cloître et un sanctuaire, et chaque jour, les personnes pieuses de la ville d'Amiens continuent toujours de venir prier en grand nombre dans cet asile privilégié de la paix et du recueillement.

L'adoration perpétuelle avait cessé d'être pratiquée dans les paroisses du diocèse d'Amiens depuis le début de la Révolution. M<sup>sr</sup> Boudinet, qui occupa le siège épiscopal de 1856 à 1873, conçut le projet de la rétablir en en modifiant quelque peu la forme. Le rétablissement de l'adoration fut décidé en principe au synode du 3 août 1858. Une ordonnance épiscopale, portant la date du 22 février 1862, institua définitivement cette solennité dans le diocèse d'Amiens. Un règlement spécial, publié vers la même époque, est accompagné du tableau indicatif des jours d'adoration assignés aux diverses églises ou chapelles. La fête consiste en une exposition du Saint Sacrement depuis le matin jusqu'au soir, avec messe solennelle, vêpres, prédication, salut, amende honorable et bénédiction. Le jour de l'adoration perpétuelle a pris rang parmi les plus grandes solennités de l'année liturgique : les offices sont célébrés avec pompe, au milieu d'un grand concours de fidèles, même dans les plus humbles églises de nos villages. Le jour de Pâques, 20 avril 1862, l'inauguration de ces pieux témoignages de respect envers la sainte Eucharistie donna lieu à une imposante cérémonie dans la cathédrale d'Amiens.

---

**LE GRAND MIRACLE DU TRÈS SAINT SACREMENT**  
**ADVENU L'AN 1566 EN LA VILLE ÉPISCOPALE DE LAON**

Rapport de M. l'abbé L. CARLIER, de Soissons.

---

Tel est le titre d'un livre qui se trouvait imprimé à Paris dès 1573. Jean Boulèse, l'auteur, avait pris à cœur de donner une publicité aussi grande que possible à ce qu'il appelait dans une seconde rédaction : l'*Admirable Victoire du Corps de Dieu*. A Paris, où il était professeur d'hébreu au collège de Montaigu, ce boursier, ce « pauvre », comme il s'appelait, voulait que l'histoire s'emparât de ce grand fait, qu'elle en prit acte, que l'attention s'y arrêtât. Il appelait la discussion, sans la redouter. Il avait, pour appuyer ce fait, des témoins faisant autorité : en premier lieu, Christophe d'Héricourt, doyen du Chapitre, qui avait suivi de près, à Laon, la guérison miraculeuse de Nicole, et pendant quinze jours avait noté les détails circonstanciés.

Or, par le commandement exprès du roi Charles IX, qui était venu au dit Laon le 17 août 1566, il avait publié une relation. Par surcroît, un autre témoin, digne de créance aussi celui-là, M. Despinois, avait suivi de près les phases de la guérison miraculeuse, avait consigné jour par jour ses impressions telles quelles, sans art, sans prétention ; son récit corroborait de tout point celui de son supérieur. Ils abondaient du reste, les autres témoignages (1). Il y en avait de Vervins (pays origi-

(1) On cite cent cinquante mille témoins. Réduisant ce chiffre au tiers ou même au quart, le fait n'en est pas moins certain,

naire de Nicole Obry, la possédée, miraculeusement guérie), de Liesse, de Pierrepont, de Laon surtout, de La Fère, de Ribemont ; il y en avait de tous les pays limitrophes. Il y avait des catholiques qui, attirés par l'étrangeté du fait et aussi parce que leur foi était en cause, avaient voulu voir et avaient vu.

Il y avait des protestants eux-mêmes qui s'étaient trouvés là et qui, au bas du procès-verbal dressé par le notaire Goiret, avaient apposé leur signature. D'aucuns avaient ouvert les yeux à l'évidence et s'étaient rendus ; d'autres s'étaient obstinés. Ils discutaient, non pas le fait (1), mais son caractère surnaturel et transcendant. C'était donc un *fait majeur* et avéré qui s'imposait à l'attention. Celle du Souverain Pontife fut, par les soins de *Jean Boulèse*, appelée sur ce fait ; et, après un examen prudent de l'autorité diocésaine, voici quelques lignes détachées de la réponse faite par le Souverain Pontife, amené à se prononcer sur l'authenticité comme sur l'importance de ce miracle :

« *Ce miracle, dit-il, a été opéré pour confondre la malice des hérétiques et éclairer le cœur des aveugles.* »

Et ailleurs, dans le même bref :

« *Puisqu'il a été accompli en présence d'une multitude immense, il faut travailler avec ardeur à le faire connaître à tous les peuples.* » C'est ce qu'ont fait les écrivains dont nous avons parlé, puis d'autres que nous citons en appendice. Pour rajeunir le souvenir de ce fait glorieux, nous n'avons qu'à nous inspirer de leurs travaux et à faire ressortir dans ce fait, qui est tout à la gloire du Saint Sacrement : 1° sa providentielle opportunité ;


établi, d'une *vérité* que les plus sceptiques ne sauraient raisonnablement méconnaître.

(1) Il est indéniable.

2° son incontestable authenticité aux regards de la critique historique, la plus exigeante et la plus minutieuse.

**I. — Opportunité providentielle de ce miracle. —** Rien en ce monde n'est le produit du hasard. Il est manifeste, pour tout esprit éclairé et de bonne foi, que Dieu a ses desseins quand il produit ou permet des événements où le surnaturel a une très grande part : et c'est ici le cas. Nous pouvons donc dire *a priori* que la sagesse divine avait son plan en choisissant, pour faire ressortir la présence réelle, le fait qui nous occupe : la *délivrance de Nicole par le Saint Sacrement*. Il apparaîtra clairement que Dieu a admirablement choisi : 1° son heure, « le moment », et 2° le pays, « ou le champ d'action et de démonstration ». Dans quel but providentiel ? Il sera facile de l'indiquer ensuite.

**1° Le moment du Miracle eucharistique de Laon. —** C'est en 1565-66 ; Charles IX règne. Depuis vingt ans et plus, l'hérésie protestante a pénétré et s'est infiltrée en France. Comment avait-elle pu se propager dans nos contrées ? Par quels moyens d'infiltration ? Les historiens nous le disent : si ce ne fut pas toujours avec la complicité du pouvoir civil, ce fut peut-être en raison des tergiversations du gouvernement et des mesures incohérentes que lui attribue l'histoire. Pas d'anachronisme. Ne nous représentons pas l'hérésie d'alors sous les dehors pacifiques, vieillots et décadents que nous lui connaissons aujourd'hui. Alors dans toute la fureur du prosélytisme, elle est agressive et conquérante. Si les écrits ne suffisent pas, elle emploie le prêche.



Catherine de Médicis a eu la faiblesse d'autoriser en certains lieux le libre exercice du culte, le droit de tenir des prêches. Théodore de Bèze peut venir à Saint-Germain-en-Laye parler en présence de courtisans aussi avides de nouveauté que de libertinage. C'est le même Théodore de Bèze qui, au colloque de Poissy, proféra des blasphèmes que réfutèrent le cardinal de Lorraine et Lainez. Mais où la discussion ne va pas assez vite, les protestants agissent, et hypocritement. C'est dans l'ombre d'abord ; puis ils excitent, il soulèvent les passions populaires, et ils recrutent pour partisans des perturbateurs hardis, des aventuriers, des soudards violents et fanatiques. Ils ne l'ont que trop bien prouvé à Soissons, en 1568.

A Laon, les calvinistes, par trop entreprenants dès le début, sont éconduits et ils se réfugient à une lieue de là, à Aulnois, ferme du château de Roucy. Des profanations avaient lieu : un Christ élevé sur la place de Notre-Dame du Marché était couvert de boue. L'opinion imputa cette profanation aux protestants, et elle ne se trompait pas.

Le 9 septembre 1565, autre méfait, celui-là plus douloureux, et qui indigna les catholiques : le tabernacle de Saint-Pierre-le-Vieil avait été forcé et les hosties enlevées.

Sur ces entrefaites, un scandale ajouta encore à la douleur des catholiques : l'abbé commendataire de Saint-Jean (aujourd'hui préfecture de l'Aisne) apostasiait et se déclarait ouvertement pour les calvinistes. Il n'y avait pas de quoi se glorifier d'une telle recrue. Le transfuge du catholicisme qui passait au parti de la Réforme portait un nom prédestiné pour l'apostasie, un nom à jamais flétri dans l'histoire : il s'appelait Jean

*Cauchon*, il était l'arrière-neveu de celui qui fut le brûleur de Jeanne d'Arc.

Voilà donc le moment choisi par Dieu. Il est opportun, puisque une grande révolution ou insurrection religieuse est à nos portes : c'est l'hérésie protestante qui bouleverse tout, change tout. Le champ de démonstration, comme on dit, le « pays » même où se produit le miracle, n'est pas moins bien choisi.

II° *Ce pays*, c'est la Thiérache, la Picardie, c'est le *Diocèse de Laon*.

Rémois, c'est un pays qui ne vous est pas indifférent ; il vous a donné saint Remi, qui, après avoir tenu ces contrées sous sa juridiction, les en détacha pour constituer un diocèse à part, diocèse qui fut confié à saint Génébaud. Ce pays était, au xvi<sup>e</sup> siècle, le lieu de rencontre et pour ainsi dire le point d'intersection où les protestants d'Angleterre, d'Allemagne et des Pays-Bas, voulant entamer la France, se heurtaient au premier rempart du catholicisme français, au diocèse de Laon (1).

(1) Pourquoi le grand miracle du Saint Sacrement a-t-il eu lieu à Laon ? — C'est à Laon que fut « instruit, élevé..... c'est là qu'avait grandi celui qui fut Urbain IV, le pape du Saint Sacrement, celui qui institua la solennité de la Fête-Dieu, en 1264. — Chanoine de Laon et plus tard Archidiacre, celui qui fut Urbain IV préludait aux mesures qui devaient illustrer son pontificat, en établissant des cérémonies publiques qui demeurèrent en usage jusqu'à la fin du siècle dernier.

Dom MARLOT, *Metropolis Rhem. Hist.*, tome II. Dieu ne donnait-il pas à la cité la récompense de sa foi et de sa dévotion ardente, lorsqu'il voulut que le plus authentique et le plus beau des miracles eucharistiques s'accomplît sous les voûtes de Notre-Dame de Laon ? — Q. R., p. 4, f. 4.

C'est à Vervins (1) qu'a lieu la possession diabolique de Nicole Obry. Les catholiques ne sont pas seuls à s'en émouvoir et à suivre les étranges péripéties de cette possession. Eux aussi, les réformés interviennent, et dès le début. A Vervins, ils veulent exorciser la possédée (2). Quand, après deux mois, elle vient à Liesse, à Pierrepont et à Laon, les protestants s'attachent à ses pas, ils méditent de l'enlever..., ils tentent même, par un coup de force, de supprimer cette possédée qui les gêne et qui les poursuit de ses sarcasmes et de ses défis.

A Laon, leurs intrigues sont plus acharnées que jamais. Tantôt ils la font mettre en prison ou la font surveiller par des médecins de leur secte; tantôt, jusque dans la cathédrale où ont lieu les conjurations, ils la suivent, ils discutent, ils opposent leurs démentis au caractère surnaturel et diabolique de la possession; puis, quand, au vu et au su de tous les témoins, la possession est indéniable, ils intriguent auprès des autorités laïques, près du lieutenant (maire), ils enferment Nicole chez le Commandeur de Puisieux, ils crient au scandale, à la « piperie ».

Malgré eux, la guérison a lieu à l'heure dite et par le Très Saint Sacrement. Ils ne veulent pas s'avouer vaincus, et grâce à eux les Condé interviennent. La pauvre « martyre » du Saint Sacrement est par eux trainée à La Fère, puis à Ribemont, si bien que pour obtenir sa libération définitive il fallut l'autorité du Roi.

(1) Vervins, avec Hirson et La Capelle, formait la partie occidentale du diocèse de Laon.

(2) Voir le récit de M. Dupenty, témoin oculaire, principal du collège de Vervins. — Les ministres huguenots furent bravés, tournés en dérision par la démoniaque, qui finit par leur dire : « Je suis votre maître, à vous, et tous vous êtes miens. » (Mss. de M. DUPENTY.)



Voilà le pays choisi par Dieu pour manifester la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, son action au Très Saint Sacrement.

III<sup>e</sup> *But providentiel de cette possession de Nicole, puis de sa délivrance par le Saint Sacrement.* — Ce but est manifestement « de confondre la malice des hérétiques, d'éclairer le cœur des aveugles ». Que niait la malice des hérétiques? Que niaient les cœurs aveugles? *La hiérarchie ecclésiastique.* — Or, chaque fois qu'un prêtre vient conjurer le démon, celui-ci répond : « Je ne quitterai point par le fait de vos chefs. » Si les protestants essaient de conjurer, ils sont battus, ridiculisés et . . . pas contents (1).

Que niaient-ils encore? Les prérogatives de la *Sainte Vierge*? — Or, c'est à *Liesse*, sanctuaire de Marie, que Nicole est délivrée de vingt-six démons!

Les grâces de bénédictions attachées aux reliques des Saints? — Or, c'est à *Pierrepont*, près de saint Boétien, que Nicole est délivrée d'un démon appelé *Legio*.

Que niaient-ils toujours? *La Confession auriculaire*? — Or, en leur présence, Nicole la possédée découvrait les secrets des consciences, elle dévoilait les péchés; aussi, confus et craintifs, les catholiques se hâtaient-ils de se confesser; une fois l'absolution reçue, ils étaient à l'abri des indiscretions du démon insulteur.

Que niaient surtout les calvinistes? La présence réelle et permanente de Notre Seigneur Jésus-Christ sous les espèces sacramentelles. — Or, le miracle quotidien de Nicole, qui pendant trois mois est guérie par l'hostie, — le grand miracle surtout de sa délivrance

(1) Voir le récit de Dupenty, de Vervins. — La démoniaque aurait dit aux huguenots : « *Un diable en chasse-t-il un autre?* »

complète et définitive le 8 février 1566, — est une réponse victorieuse, irréfutable, à leurs négations impies.

Nicole était donc une réfutation vivante du protestantisme. Aussi, ne nous étonnons pas de l'acharnement des huguenots, ni de leurs calomnies, ni de leurs récriminations. Ils ont parlé, ils ont écrit, et leurs protestations n'ont été que trop accueillies de nos jours par des écrivains imbus de préjugés rationalistes.

Donc, la sagesse divine éclate dans cette histoire : Dieu a bien choisi le moment, le milieu, le pays ; il a refuté d'avance le protestantisme, lui a infligé ce vivant démenti : « Nicole Obry. »

Montrons maintenant que cette histoire mérite bien d'être appelée le triomphe du Saint Sacrement.

**II. — Authenticité de cette histoire.** — Pour établir l'authenticité indéniable de ce grand miracle eucharistique aux regards de la critique la plus exigeante, il suffira de mettre en lumière les deux points suivants : 1° il y a eu vraiment possession démoniaque ; 2° il y a eu guérison miraculeuse par le fait du Très Saint Sacrement.

**1° Il y a eu vraiment possession démoniaque.** — Cette possession dure du 2 novembre 1565 jusqu'au 8 février 1566, intervalle suffisant pour la constatation sérieuse d'un fait qui sort de l'ordinaire.

Le démon vient subrepticement, hypocritement, il se dissimule dès le début de la possession. Mentir, tromper, c'est bien le procédé de celui que Jésus-Christ a appelé le « *père du mensonge* ». L'hypocrisie, la dissimulation sont pour lui de tradition. Du reste, il l'avouera plus d'une fois par la bouche de Nicole la possédée.

Qu'était cette possédée ? C'est une jeune femme mariée ;

elle a 16 ans à peine, elle s'appelle Nicole Obry (1). Son mari, Louis Pierret, est tailleur. En 1565, le jour des Morts, à trois heures, Nicole, sur la tombe de son grand-père, voit se dresser devant elle un fantôme blanc, une voix lui dit : « *Je suis ton grand-père.* »

Quelques jours après, Nicole s'étant confessée, voit le même spectre, entend la même voix ; de frayeur elle s'évanouit, elle est saisie d'un sommeil léthargique pendant lequel le prétendu mort lui suggère de faire un pèlerinage à trois endroits différents. Phénomène extraordinaire, Nicole sait, elle voit à distance ce que font les pèlerins, ses trois frères ; elle le raconte à ses parents, et au retour des pèlerins ce qu'elle a dit est exact. Il y a dans cette clairvoyance quelque chose de surhumain.

Autre sujet d'étonnement : pendant qu'une messe est chantée pour l'âme du grand-père, Nicole est tout à coup saisie par une main invisible, jetée à bas du lit, puis elle est heurtée contre les tables, le mur, au point de se couvrir de contusions.

Qu'y a-t-il ? — Le curé de Vervins craint la présence du démon et il va trouver la patiente chez elle pour l'exorciser..... Les réponses sont évasives : le démon ment et se dérobe.

Cet état se prolongeant, le 27 novembre, un jacobite de Vailly, qui devait prêcher l'Avent à Vervins, est délégué par l'autorité diocésaine et conclut à la présence du démon.

C'était bien, en effet, le « père du mensonge » qui

(1) Nicole Obry, ou Aubry, née à Vervins, le jeudi saint de l'année 1549. Son père, Pierre Obry, ou Aubry, était boucher ; sa mère, Catherine Villet, était une femme d'énergie et intelligente. « Tous deux furent de bon renom et en biens assez aysés. » (Mss. Dupenty.)

avait essayé de donner le change et s'était transformé en ange de lumière. Le démon allait se montrer tel qu'il est, malfaisant.

Le 1<sup>er</sup> décembre, inopinément, Nicole est enlevée par une puissance occulte. Dès lors, les prêtres ne se contentent pas de la recommander au prône, ils recourent aux exorcismes, pendant lesquels le corps de la possédée est en proie à mille contorsions. Sommé de se découvrir, le démon se nomme : Béalzébut. « Je suis seul », dit-il. — Quelle est donc la raison de cette possession? — C'est qu'un jour, paraît-il, on aurait proféré contre Nicole une de ces imprécations imprudentes, qui — même de nos jours — sont malheureusement trop fréquentes.

Il y a là les signes manifestes de la possession. Pour plus de clarté, énumérons par ordre.

1° Tout d'abord, comme préliminaire ou premier accès et signal de la crise démoniaque, une vivacité dans les membres, une énergie, une force, une tension, une souplesse, une élasticité physiologiquement inexplicables : des sauts, des irruptions subites, ou bien la suspension en l'air, sans aucun support, à six pieds de terre, malgré les efforts des gardiens qui veulent retenir et attirer la malade à terre.

2° Ensuite des contorsions, des crispations de membres dont l'idée seule effraie. Les doigts, les extrémités des pieds et des mains se retournent ; c'est plus qu'une dislocation, c'est un brisement complet des membres : n'est-ce pas une torture et un supplice ? La poitrine, la tête, l'estomac se gonflent, la langue pend démesurément hors de la bouche, il semble que c'est l'asphyxie et cependant la possédée parle.

3° Mais est-ce bien une voix humaine ? Tantôt ce sont

les cris aigus, tantôt des hurlements, parfois des rugissements amples et sonores comme ceux d'un taureau ou comme les aboiements d'un chien.

4° Tantôt ces mêmes membres disloqués sont paralysés. Pour Nicole, c'est la paralysie du bras gauche et de la jambe droite.

5° Dans ses accès, elle a une pénétration plus qu'humaine ; elle sait ce qu'un homme, si bien doué soit-il, ne saurait savoir : les secrets des cœurs, ou bien des mystères et des détails d'une vie intime et cachée, ou même l'avenir en ce qui la concerne.

Manifestement, c'est une cause surnaturelle qui possède, agite et éclaire ainsi Nicole.

Manifestement aussi, cet esprit est diabolique ; du reste, il l'a avoué et l'avouera en maintes reprises.

Par le fait de Béalzébuth, qui s'en vante cette fois, Nicole, au vu et au su de tous les Vervinois, est « sourde, muette et aveugle ». La vraie croix l'a guérie, mais ce n'est que pour un temps : Béalzébuth appelle à la rescousse d'autres démons.

II° *Guérison miraculeuse par l'Eucharistie.* — Cette guérison a eu diverses phases, son commencement, puis son effet complet. Nous voici au 25 décembre. Le démon une fois démasqué, le Père de la Motte, religieux dominicain, emploie contre lui l'Eucharistie. A peine l'hostie est-elle sur les lèvres de la patiente que celle-ci est délivrée. « Son visage est d'une beauté et sa contenance au-dessus du naturel, et cela pendant tout le temps de son action de grâces. » Mais les saintes espèces une fois consommées, le démon reprenait possession de Nicole. « Dès lors, dit Boulèsè, c'est l'horrible bataille du corps de Dieu contre Béalzébuth. Pourquoi

Notre Seigneur Jésus-Christ est-il ainsi bravé ? Pourquoi cette victoire si vite éclipsée ? C'est l'effet d'une permission spéciale de Dieu, qui voulait réserver pour une plus grande publicité la guérison de Nicole par le Sacrement (1).

L'autorité diocésaine informée de ces faits s'en émeut, et M<sup>re</sup> de Bours, à peine de retour à Laon, va à Vervins le 2 janvier 1566. A la conjuration, Béalzébuch avoue qu'il compte avec lui *dix-neuf* démons, mais que bientôt leur nombre ira jusqu'à *trente*. Il annonce qu'il sortira, mais *ailleurs ! Ailleurs*, c'est *Liesse*, — c'est *Pierrepont*, — c'est *Laon* surtout, où aura lieu la délivrance définitive.

La possession est donc hors de doute ; — elle est constatée pendant deux mois et plus à Vervins par l'autorité ecclésiastique, — par de nombreux témoins, — par des protestants eux-mêmes...

La délivrance, elle aussi, est hors de doute. Or, la délivrance c'est le triomphe de Notre Seigneur Jésus-Christ au Saint Sacrement.

Nous arrivons au fait absolument miraculeux ; c'est une transformation merveilleuse opérée maintes fois dans la possédée par la sainte communion.

(1) Supposons Nicole définitivement guérie dès la troisième ou quatrième conjuration, supposons les exorcismes efficaces et la victoire du corps de Notre Seigneur Jésus-Christ absolue... plus de retour offensif de la part du démon expulsé et vaincu, y aurait-il eu publicité suffisante ? — Y aurait-il, à l'occasion de ce fait vraiment majeur et extraordinaire de la possession, la curiosité et les préoccupations de l'opinion publique ? — Et par suite y aurait-il eu une constatation suffisante, avérée de la possession démoniaque, puis de la délivrance miraculeuse ? — Y aurait-il eu ainsi un triomphe aussi éclatant tout à l'honneur du Très Saint Sacrement ? *Non*.

La possession dure trois mois et plus, du 2 novembre au 8 février. Il est remarquable, dans cet intervalle, que les crises de fureur étaient calmées instantanément dès que la sainte Eucharistie touchait les lèvres de la patiente : transformation aussi rapide que complète. Nicole, qui tout à l'heure, infortunée, se débattait sous l'oppression tyrannique du démon, la pauvre créature qui tout à l'heure était en proie à mille contorsions atroces, qui se roulait, se gonflait démesurément, se soulevait de terre et défiait les forces de six ou huit gardiens, celle qui tout à l'heure encore empruntait les mugissements du taureau, les aboiements du chien, le cri aigu d'autres animaux ; cette pauvre possédée, qui tout à l'heure, sous l'influence du démon, proférait les propos les plus étranges, riant de tout, des choses les plus sacrées, de nos saints mystères (1), de M<sup>sr</sup> de Bours (2), des prêtres ; cette possédée, qui tout à l'heure enfin, par une intuition surnaturelle, comprenait (3) les langues étrangères, découvrait le mystère des consciences (4), revenait tout à coup à son état normal : ses sens étaient calmés, et par suite de la sainte communion, une joie céleste se reflétait sur son visage.

Voilà ce que pendant trois mois des témoins nombreux, attirés près d'elle par l'étrangeté du fait, ont pu

(1) La démoniaque ne nomme pas la sainte Eucharistie... elle la désigne par ces mots qui sont un blasphème, que je transcris en demandant pardon à Notre-Seigneur, elle dit « Jean le Blanc... » Pourquoi ? (Voir plus loin.)

(2) Elle appelle M<sup>sr</sup> de Bours : « Ma coquille » ; elle le tutoie...

(3) Elle comprend l'allemand (un fait le prouve à Laon, 7 février), et aussi le flamand.

(4) Mystères des consciences dévoilés à Vervins et à Laon... C'est ainsi qu'un hommage indirect est rendu par Satan à l'*Institution divine de la Confession*.

observer, non pas une fois... mais à diverses reprises. Manifestement, une transformation aussi radicale est le fait de Dieu intervenant miraculeusement... Le peuple d'alors ne s'y trompait pas et avec son admirable bon sens chrétien qui n'épilogue pas, ne subtilise pas, il s'écriait comme nous eussions fait nous-mêmes : « *Digitus Dei est htc... et est mirabile in oculis nostris !* Le doigt de Dieu est là... Le miracle est sous nos yeux ! »

Mais n'oublions pas que le protestantisme, et par lui l'esprit d'examen, fait des siennes ; la superbe des sectaires ne cède pas, pas plus que celle des Pharisiens témoins des miracles de Notre-Seigneur ; elle ne s'avoue pas vaincue et elle crie que c'est là une « *piperie* » (terme du temps), que c'est un « *abus* », une « *comédie* », une « *surprise* » enfin.

Pourquoi la guérison est-elle si longtemps différée ? Pourquoi n'est-elle pas définitive dès le premier jour ?

Misérable subterfuge ! Pour réfuter à tout jamais les contestations de ce temps et celles qui, dans la suite, feraient écho à celles des Réformés, le bon Dieu a pris soin de donner à la possession une durée suffisante pour qu'elle fût dûment constatée, et à ces transformations une publicité et une fréquence aussi grandes que possible.

Tous les jours, pendant deux mois et plus, et plusieurs fois par jour, il y a transformation miraculeuse de Nicole... Sa guérison se fera progressivement, pour réfuter un à un chacun des blasphèmes protestants.

Leurs blasphèmes n'épargnaient pas la Sainte Vierge. Honte sur eux, et gloire à Marie. C'est au sanctuaire de Notre-Dame de Liesse que commence la délivrance de Nicole. C'est à Liesse, le 22 janvier 1566, que Béclzébut.



sommé de dire s'il croit à la présence réelle, répond furieusement et comme malgré lui, par la bouche de Nicole : « *Oui, je le crois.* » C'est à Liesse, dans l'église que nous connaissons, après des signes irrécusables, que vingt-six démons prirent la fuite (1).

Confusion des protestants, qui, dès le lendemain, 24 janvier, sur la route de Liesse à Pierrepont, veulent attenter aux jours de Nicole. A Pierrepont précisément, leurs blasphèmes vont recevoir un nouveau démenti. Que n'ont-ils pas dit contre les reliques des saints? Or, c'est à la chasse de saint Boétien, après avoir reçu la sainte communion, qu'un vingt-septième démon quitte le corps de la possédée (2).

Ils ne restent plus que trois, y compris Béalzébuth leur chef : mais ces trois détiennent solidement leur proie et ils ne la quitteront qu'après une âpre résistance, après force sommations ; leur départ n'aura lieu qu'à Laon, le centre du diocèse, de par les exorcismes de l'évêque, par la vertu du Saint Sacrement.

C'est le grand et définitif triomphe ! Mais au prix de quelles démarches pénibles, au prix de quelles contradictions subies, au prix de quelles entreprises déjouées, au prix de quelles difficultés vaincues : c'est ce qu'il nous faut dire.

Pour plus de clarté, procédons jour par jour : jour par jour nous verrons la sainte Eucharistie faire reculer et les protestants et les démons qui redoutent son triomphe.

Le 25 janvier 1566 a lieu la première conjuration par M<sup>r</sup> de Laon. Béalzébuth lui avoue : 1° que les démons

(1) Voir la *Conjuration de Liesse*. (M. ROGER.)

(2) Sur l'attentat des protestants aux jours de Nicole (Ibid.).

ont été au nombre de trente dans le corps de Nicole; 2° vingt-six d'entre eux sont partis à Liesse et un à Pierrepont, et, dit-il, « *par la vertu de Celui que tu tiens sur ce volet* » (patène). La sainte communion délivre Nicole pour un moment : les seuls signes persistants de la possession démoniaque, c'est, chez Nicole, la paralysie de la main gauche, puis de la jambe droite.

Un chanoine de Laon, Despinois, doutait, lui aussi, dès le début, que ce fût là une possession démoniaque : mais il en est bientôt convaincu et cela au point qu'il se fait l'aumônier, le visiteur assidu de la malheureuse : c'est lui qui lui donne la sainte communion. La curiosité publique est en éveil ; à la cathédrale où l'on transporte la démoniaque, il y a affluence de curieux, de 15 à 20,000, si l'on en croit les récits du temps (1).

Du 25 janvier au 8 février — c'est à dire pendant quinze jours — Nicole était transportée tous les jours à la cathédrale, où une estrade avait été dressée à côté de la grille actuelle, à l'entrée du chœur. De la sorte, elle était au centre — près du jubé qui existait alors, — de toutes les parties de l'édifice, comme des galeries supérieures, la multitude pouvait donc aisément assister à tous les détails, aux contorsions lamentables de la démoniaque, à la conjuration par

(1) Il est difficile d'évaluer le chiffre de ceux qui furent les témoins oculaires de ce miracle. Les auteurs contemporains parlent de quinze mille spectateurs : c'est mathématiquement impossible, Notre-Dame de Laon pouvant contenir au plus cinq mille assistants. . .

Même observation pour l'évaluation du chiffre de tous ceux qui avaient vu la procession et la délivrance de Nicole. — Boulès parle de cent cinquante mille témoins. . . C'est difficile à admettre. Toutefois, l'exagération du nombre des témoins n'enlève rien à la certitude du fait : s'il en est un constaté historiquement, c'est bien celui-là.

l'Évêque, à l'interrogatoire, aux réponses, puis enfin à la délivrance par la sainte Eucharistie.

Chaque séance ou conjuration était précédée d'une exhortation faite par un religieux, M. Favier, qui adjurait si éloquemment et avec tant d'à-propos son auditoire, que « *beaucoup*, dit Boulèse, *abjurèrent la huguenerie*, et *beaucoup*, ajoute-t-il, *avant comme après les exorcismes, de peur que le diable publiquement les accusât, se confessèrent* ». Il y eut un tel nombre de pénitents que, pendant ces quinze jours, vingt ou trente confesseurs se tenaient en permanence à la Cathédrale de Laon.

Le 26 janvier, les protestants se remuent ; ils crient à la comédie et demandent au lieutenant des habitants la permission de veiller sur Nicole en même temps que les catholiques, afin que ceux-ci ne puissent la « *recorder*. » Par esprit de conciliation, et pour témoigner de son entière bonne foi comme de son impeccable probité en cette délicate circonstance, M<sup>sr</sup> de Laon concède aux huguenots ce qu'ils demandent. En présence de leurs gardes, de leurs hommes, Nicole est saisie par le démon : il n'y a que la sainte Eucharistie qui puisse la délivrer. Témoin de ce fait, un ministre huguenot, *Quentin Lemoinet*, abjure et se convertit.

Le dimanche 27 janvier 1566 a lieu la conjuration dans la cathédrale par M<sup>sr</sup> de Bours : un des trois démons, *Astaroth*, quitte Nicole, il s'en va en mugissant et en brisant un carreau.

Sur ces entrefaites, les protestants d'intriguer plus que jamais. Pierre Cauchon, l'ex-abbé de Saint-Jean, et un médecin calviniste (1) font enfermer Nicole dans la

(1) Le médecin huguenot Carlier.

tour du Roi. Sous quel prétexte ? De quoi est donc coupable l'infortunée Nicole ? De sorcellerie. Pour obtenir son élargissement, il ne faut rien moins que l'intervention de l'évêque. Mais ils ont profité de l'isolement de Nicole pour essayer de l'empoisonner. Heureusement, le poison a été rejeté.

Battus sur ce point, les protestants s'agitent et font si bien qu'ils obtiennent que Nicole soit confiée au commandeur de Puisieux, à la chapelle actuelle des Templiers. C'est là, d'après leurs décisions, et non en public, qu'aura lieu la conjuration de Nicole. « *Par le sang-bien* (ce qui est un blasphème à l'égard de la sainte Hostie), répond l'énergumène se faisant l'écho du démon, *je sortirai, non ici, mais dans le grand édifice.* » C'est alors que l'idée des supplications solennelles et des processions faites pour obtenir la délivrance de la possédée est reprise. Le diable avouait que c'était là ce qu'il craignait le plus, il l'avouait. « *contraint, dit-il, par une force supérieure* ».

Le 29 janvier, après la procession, ont eu lieu les conjurations. Quand, à un moment donné, on brûle les noms de *Cerberus* et de *Béelzébut*, la démoniaque mugit et aboie. La sainte communion qui lui est donnée la guérit instantanément.

Par un scrupule de loyauté et de délicatesse, M<sup>r</sup> de Bours avait mandé aux principaux huguenots, et entre autres à l'apostat Pierre Cauchon, l'ex-abbé commendataire de Saint-Jean, d'assister à cette conjuration ; ils s'en gardèrent bien... l'évidence les eût couverts de confusion.

Pour prouver à tous qu'il n'y avait aucune duperie, aucune « *préparation* » dans les scènes d'exorcismes et de conjurations, voici un témoin qu'on ne récupe pas,

c'est un notaire (1), un officier ministériel qui prend acte des paroles, qui note le moindre incident.

Le 1<sup>er</sup> février, à la conjuration qui a eu lieu le matin après la messe, comme d'habitude, *Béelzébuth* se nomme et il annonce pour le lendemain, 2 février, le départ de *Cerberus* avec des signes extérieurs de ce départ. Pourquoi le démon s'obstine-t-il à nommer l'*hostie* par un blasphème ? (2) Pourquoi dit-il : « C'est « *hoc... oui, c'est hoc*, qui me chasse ? » C'est qu'il craint de nommer son maître, Jésus-Christ, comme il craint de rappeler les paroles de la consécration.

Le 2 février, prédiction exacte, *Cerberus* part en brisant un carreau à une fenêtre.

A la conjuration qui suivit l'après-midi, une horrible révélation fut faite par le diable. La nuit précédente, un tabernacle a été forcé, une hostie a été prise par les huguenots et partagée en trois — détail horrible ! — bouillie, cette hostie aurait été présentée aux chiens et aux chats qui auraient refusé cette nourriture. Ce méfait donne l'idée de la rage des protestants, qui, du reste, font interdire les processions par M. de Montmorency (3).

C'est leur vengeance... A ce coup, *Béelzébuth* annonce que son départ, qui devait avoir lieu le 5 février, est différé.

Le 5 février, en vain a lieu la conjuration ; détail à

(1) M. GORRET (voir manuscrits à la bibliothèque de Laon). Les procès-verbaux sont tous signés par quinze témoins notables au moins (qq. 23, p. 215).

(2) Le blasphème *Jean le blanc*, c'est à dire l'*Hostie*.

(3) M. Roger, le dernier historien de Nicole, le continuateur et abrégiateur de Boulèsse, conteste l'authenticité prétendue de ces lettres... Elles n'en ont pas moins eu leur effet.

noter : pendant la procession, l'énergumène, organe du démon, persifle bel et bien les huguenots et les traite de « charlatans ».

Mercredi, rien de remarquable comme incident.

Le jeudi 7, dans la conjuration, à noter ce passage :

*D.* Qu'as-tu gagné en ce pays ? dit l'Évêque au démon ; beaucoup se sont convertis en voyant ce miracle du Saint Sacrement... Il faut maintenant que tu sortes.

*R.* Je le sais, dit Satan, il s'en est converti, mais il reste bien des obstinés... et puis il faut que je fasse mon office, suivant qu'il m'est commandé.

*D.* Dis-nous pourquoi tu es entré au corps de cette jeune fille catholique, droite et simple.

*R.* Je suis entré par le commandement de Dieu, à cause des péchés du peuple, pour montrer à mes huguenots qu'il y a des diables qui peuvent posséder le corps quand Dieu le permet (ce qu'ils ne veulent croire). Mais je leur montrerai bien que je suis un diable. Je suis pour les convertir ou les endurcir, pour faire tous les hommes tout un ou tout autre, etc... (page 244, R). Mais la délivrance n'est pas définitive... Pourquoi le démon dit-il : « Mon heure n'est pas venue ?... » Parce que M<sup>re</sup> de Bours n'était pas à jeun l'après-midi pour les conjurations. « *Hoc genus in nullo potest exire nisi in oratione et jejuniis*. Ce genre de démon, avait dit Notre-Seigneur, n'est chassé que par la prière et par le jeûne. » (Marc IX, 28.)

Mais le peuple, qui comptait sur le prodige définitif, est pris d'angoisse. « Chacun menoit grand deuil et ennuy », dit le chanoine Despinois. « Pour moi, disait la mère de Nicole, je crains que Monseigneur l'Évêque, qui est tant doux et bénigne prélat, ne se hode (fatigue)

de tant de peine qu'il prend pour la délivrance de ma fille. »

Non, l'Évêque ne concevait pas de dépit ; le vendredi 8 février 1566, profitant de l'avertissement qui avait échappé au diable, il observa le jeûne rigoureux, non seulement le matin, mais l'après-midi, jusqu'à l'expulsion définitive de *Béelzébuth*.

Au matin de cette mémorable et triomphale journée du 8 février, le démon se démène plus que jamais. Quelle verve ! que de saillies ! (1) A l'Évêque, il répond avec désinvolture et insolence. Adjuré de sortir par l'hostie : « *Oui*, dit-il, *par Jean le Blanc*. » — *Maudit*, répond avec indignation l'Évêque, *qui t'a appris à blasphémer ainsi ?*

*R. C'est moi qui l'ai enseigné à nos huguenots, qui font si bien mes volontés.*

*D. C'est cependant ton maître : c'est le précieux Corps de Notre Seigneur Jésus-Christ ; il faut que tu sortes par « sa puissance ».*

*R. Oui, c'est vrai ; oui, c'est vrai ; c'est le Corps de Dieu. Il faut que je le confesse, car j'y suis contraint. « Il me fâche bien de le confesser... Il n'y a remède : quand je dis vrai, j'y suis contraint », etc. Voilà un témoignage peu suspect ! Certes, quand Béelzébuth parlait ainsi, les protestants eussent dû se taire, s'avouer vaincus. S'avouer vaincus !... que c'est peu connaître leur opiniâtreté. Ils ne désarmeront jamais.*

A une heure, chant des vêpres, procession. L'Évêque

(1) L'énergumène interpelle par leurs noms les gens de justice et signale les absents. Un *de Volsque* lui parle en allemand ; elle répond en français à ses questions. — Pourquoi en français ? — Pour que tous *entendent et comprennent*.

est à jeun, le démon s'en moque : « *Ha ! ma coquille, mon évêque, tu n'as pas dtné, tu es bien malade et bien fade.* » Puis il chantait, dit Gorret, il fredonnait !...

Plus de quinze personnes sont autour de l'énergumène pour la tenir, et encore y arrivent-ils difficilement.

Après les prières et conjurations, l'Évêque interpelle le démon :

*D. Je ne te demande plus quand tu sortiras ? Tu vas sortir présentement par la puissance du Dieu vivant et du précieux Corps de Jésus-Christ, son cher fils ici présent.*

*R. Oui, je le confesse, c'est ici vraiment le fils de Dieu, c'est mon maître. Je suis fort fâché de le confesser, mais j'y suis contraint.*

Et, dit un historien, il répète avec rage, au grand étonnement de l'immense multitude :

*Oui, vraiment, je sortirai présentement en vertu d'icelui Corps de Dieu. Je suis bien fâché de sortir de sitôt et de confesser cette vérité (1).*

Et il répéta cela plusieurs fois.

Sur la patène du calice d'or, prenant l'Eucharistie et la tenant élevée, l'Evêque dit (2) :

« — *O maling esprit Béelzébut... regarde, voilà le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ ton maître. Je te commande, au nom et en la vertu du Corps de Notre Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu, vrai homme, ici présent et que voilà, de sortir présentement du corps de ceste pauvre créature... sans plus jamais y rentrer... Va-t'en au fond des enfers pour y être tourmenté. — Sors, esprit maling, sors voilà ton maistre. — Sors !!* »

(1) La relation des exorcismes de cette mémorable journée du 8 février 1566 se trouve tout au long aux Archives de Laon. (Manuscrits de GORRET et de DESPINOIS.)

(2) Le rituel recommande à l'exorciste de conjurer *devote, attente, constanter et intrepide.*



L'énergumène s'agite d'une manière effrayante. « Ses  
« os craquoient, dit une relation du temps, elle s'agi-  
« toit, se remuoit à grand'peine et sueur de 12 ou 15  
« personnes qui, à la maîtriser, chanceloient ça et là  
« tant elle reculoit de la sainte hostie... Dadvantage  
« avait la bouche démesurément ouverte, langue pen-  
« dante, face gonflée passant par toutes les couleurs...  
« tellement qu'elle n'avoit plus figurée la créature  
« humaine, mais de grand diable qu'ainsi au vif en elle  
« se représentoit.

« Le peuple d'austre côté, esmerveillé et effrayé de la  
« veoir et ouïr si horriblement *mugler* (sic) *car sa voix*  
« *sortoit comme le muglement d'un gros taureau*, le  
« peuple crioit, voire les uns avec grosses larmes :  
« Redoublons : Jésus ! — Miséricorde !! »

L'évêque cependant pressait vivement le démon...  
Et *il sortit enfin*, non sans lutte, mais faisant « grand  
« bruit et foudre comme tonnerre » dit Gorret (1). Cette  
fois, la victoire était complète... « Ce que l'on connut,  
dit Despinois, par ce que Nicole, jetant le bras gauche  
en l'air (comme *Béelzébuth*, pour signe de sa totale issue,  
l'avait dit), se trouva délivrée de sa paralysie — et se  
jetant à genoux fit pour marque de sa délivrance le  
signe de la croix (†) à *plusieurs reprises et de sa main*  
*gauche*. Puis joignant les deux mains, elle les leva en  
l'air, les frappa l'une contre l'autre... »

(1) « Le diable vaincu par le commandement et la puissance de  
Notre Rédempteur, dit de Héricourt, s'échappe avec fumée,  
éclairs et deux coups de tonnerre comme fidèlement ont attesté  
plusieurs qui estoient hors de la ville et autres des champs s'ache-  
minant vers ycelle ». (Cf. *Florimond-Rémond de Laon*. MMts Biblio-  
thèque )

« Guérie, guérie ! », disait le peuple qui pleuroit de joie, chantoit de joie. » .....

« Et lors, comme on reportoit Nicole chez le Com-  
« mandeur (c'est le Musée actuel), on entendoit — dit  
« le doyen d'Héricourt — des exclamations qui se croi-  
« soient. O mon Dieu ! quel beau miracle ! s'écrioient  
« les uns et cet autre : Oh ! que je suis émerveillé de  
« ce que j'ai vu ! Et qui ne croira vraiment que Notre  
« Seigneur Jésus-Christ ne soit au Saint Sacrement ? »

« Lors aussi des protestants — voire de signalés  
« gentilshommes, révoquant en mémoire la doctrine  
« catholique, disoient : Je m'en croy... car je l'ai vu !  
« je ne serai plus huguenot... Oh ! que je connois bien  
« maintenant que la messe est bonne et... que notre  
« créateur Jésus-Christ est en la sainte Hostie ! (1) »

Oui, il y est présent... C'est notre conclusion à nous aussi qui avons *lu* ce que nos pères du xvi<sup>e</sup> siècle ont *vu* ; comme eux, nous confessons que Jésus-Christ est vraiment dans la sainte Eucharistie... De même qu'autrefois dans le cours de sa vie mortelle, il chassait les diables, guérissait les démoniaques, ainsi peut-il le faire dans la sainte Eucharistie... Il y a la même vertu, la même puissance ; c'est toujours lui !

C'est lui qui a délivré cette pauvre possédée Nicole que l'on peut bien appeler une *martyre* du Saint Sacrement.

Cette histoire est une certitude, et cette certitude indéniable, je crois l'avoir fait passer dans l'âme de mes auditeurs. Dieu le veuille pour sa gloire, pour celle de

(1) De ce fait capital il y eut, dit Gorret, tant sur l'estrade qu'au jubé et dans l'église 15,000 spectateurs.

son Divin Fils Jésus-Christ réellement présent au Très Saint Sacrement de l'autel ! (1)

(1) P. S. — Nous n'avons pas, comme font les historiens de Nicole, à la suivre au delà du grand fait de sa guérison miraculeuse. — Il est bon d'ajouter toutefois qu'elle expia chèrement l'honneur d'avoir été ainsi choisie par Dieu. Les ennemis de Notre-Seigneur, les huguenots, ne lui pardonnèrent pas d'avoir infligé à leur prétendue Réforme un échec dont elle ne s'est pas relevée dans notre pays. Ils se remuèrent tant et si bien qu'ils firent sortir Nicole de Laon.

A Marle, à Vervins, à Pierrepont, à Liesse, partout elle promène le miracle de sa guérison : les huguenots s'attachent à ses pas. Ils la font conduire à La Fère, près du prince de Condé : là elle est interrogée, sommée de déclarer si elle a été « incitée, « recordée par un prêtre catholique » ; on dirait de nos jours « suggestionnée ».

Mais en ce temps-là, on ne raffina pas ; on ne pensait pas encore à l'*auto-suggestion*... Nicole se traçant d'avance ce rôle, le jouant, s'y conformant malgré les tortures physiques, les peines morales, les angoisses que lui imposait ce rôle soutenu, c'est un comble !... Je ne crois pas qu'un physiologiste sérieux et de valeur s'arrête à cette hypothèse, par trop puérile... Que les rationalistes contestent et mentent, soit ; mais pour échapper au surnaturel et au miracle, qu'ils ne se rejettent pas dans l'absurde ! .

Aux questions de ses ennemis et de ses persécuteurs : « Non ! répond Nicole avec décision ; non ». Et ni la détention arbitraire dont elle est victime, ni les tracasseries, ni les vexations, ni les menaces, ni la prison ne peuvent lui arracher un désaveu.

Elle est vraiment une *martyre* du Saint Sacrement. Elle est un témoin et elle a souffert.

Elle a souffert jusqu'au jour où Charles IX, dûment imploré par le père de Nicole et son mari, ordonna qu'elle serait mise en liberté... Rentrée à Vervins, son pays natal, elle y vivra « en « modeste et chrétienne personne, toujours dévotement, remer-  
« ciant du bienfait à elle octroyé ».

## NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Ouvrages manuscrits ou édités

### SUR NICOLE OBRY.

---

*Lettre d'un avocat de Laon sur Nicole de Vervins.* (Bull. de la Soc. acad. de Laon, XI, p. 104.)

*Lettre du 8 février 1565, relative à la possédée de Vervins.* (Bull. de la Soc. archéol. de Soissons, III, p. 191.)

*De summo opere consyderando miraculo victoriæ corporis Christi, quod Lauduni contigit 1566 a creatione mundi anno, deque ejus fructu opusculum.* — Authore Anissio Synésio. (Camerari, apud Petrum Lombardum, 1566, in-8°.)

*Histoire du miracle de Jésus-Christ en la sainte hostie, fait à Laon en 1566,* par Jean BOULÈSE. Paris, 1575, in-8°.

*Histoire véritable de la guérison admirable advenue et faite par la bonté et miséricorde de Dieu tout-puissant, tout à l'heure à l'endroit d'une femme nommée Nicole Obry...* en la grande église d'Amiens le dimanche 19<sup>e</sup> jour de mai 1577. Paris, 1578, in-8°.

*Le trésor et entière histoire de la triomphante victoire du corps de Dieu, obtenue sur l'esprit maling Béalzébuth, à Laon, l'an mil cinq cent soixante-six, au salut de tous,* par Jean BOULÈSE. Paris, 1578, in-4°.

*Le triomphe du Saint Sacrement sur le démon ou histoire de la délivrance de Nicole de Vervins,* possédée à Laon. — Extrait de l'original mss. qui est dans le trésor du chapitre de Notre-Dame de Laon, par JOYET. Laon, 1682, in-12.

*Le manuscrit inédit de M. Dupenty,* principal du collège de Vervins, écrit en 1720, — et communication abrégée faite en 1880 à la Société des Antiquaires de Picardie, par M. Ernest OUDIN.

Le manuscrit Dupenty se trouve à Vervins, dans la bibliothèque de la Société archéologique, et la communication rédigée par M. Ern. Oudin dans les mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie.

DOM LELONG. *Histoire du diocèse de Laon*, p. 436.

*De la démonomanie des sorciers*, par Jean BODIN, angevin. Paris. MDXXX, chez Jacques du Puys, libraire.

La bibliothèque de Laon possède quatre *manuscripts* concernant Nicole Obry : trois du chanoine Héricourt, 1560, 1566, 1570, et un de BOULÈSE, 1571.

*Lettre du duc de Montmorency à l'évêque de Laon*, du 1<sup>er</sup> février

- 1566, pour faire cesser les exorcismes de Nicole. (DEVISME, Histoire de Laon, t. II.)
- Lettre du maréchal de Montmorency à MM. les procureur général, procureur particulier, avocats et officiers du Roi au présidial de Laon*, au sujet de Nicole Obry, 31 janvier 1566. (Amédée PIETTE, Essais hist. sur la ville de Vervins, p. 269.)
- Lettre du prince de Condé à MM. les lieutenant, procureur et officiers pour le Roy au présidial de Ribemont*, au sujet de Nicole Obry, 19 avril 1566. (Am. PIETTE, Essais hist. sur la ville de Vervins, p. 272.)
- Claude LELEU, *Mémoire pour servir à l'Histoire de la ville de Laon et du pays Laonnois, depuis l'an 304 jusqu'en 1722*. 2 vol. in-folio. — Manuscrit à la bibliothèque de Laon.
- Nicolas-Claude BUGNIATRE. *Essais historiques ou mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique et civile de Laon et du pays Laonnois*. trois gros volumes grand in-4° manuscrits à la biblioth. de Laon.
- Dom VAROQUEAUX et Dom Gédéon BUGNIATRE. *Mémoires pour servir à l'histoire du Laonnois, ou des villes, comté et diocèse de Laon*. trois gros volumes in-folio, manuscrits à la biblioth. de Laon.
- Jean WIER (1515-1588). — *De præstigiis Demonum*. Histoire de Nicole de Vervins, ou le triomphe du Saint Sacrement sur le démon, à Laon, 1566, par l'abbé ROGER. — Paris, 1863, in-8°.
- Nicole Obry, par Eugène MENNESSON. Vervins, impr. Flem. — Brochure in-8°. — Examen critique de l'ouvrage ci-dessus.
- Documents inédits sur Nicole de Vervins*, par DESMASURES (*Bull. de la Soc. acad. de Laon*, t. XIV, p. 227.)
- M. MELLEVILLE, *Histoire de la ville de Laon*, etc., 1866, t. II, p. 259...
- Amédée PIETTE. *Essais historiques sur la ville de Vervins*. 1839., p. 65...
- Le Pasteur DOUEN. *Essai historique sur les églises réformées du département de l'Aisne*, 1860, p. 16...
- Ch. RICHER. *Les démoniaques d'aujourd'hui et les démoniaques d'autrefois*. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier, 1<sup>er</sup> et 15 février 1880.)
- Louis FIGUIER. *Histoire du merveilleux dans les temps modernes*, t. I. (Hachette et C<sup>ie</sup>.)
- AIENFELD. *Jean Wier et les sorciers, dans les conférences historiques*. Paris, 1856.
- Voir aussi dans la *Revue contemporaine* (année 1861 ou 1862) une étude sur la sorcellerie au XVI<sup>e</sup> siècle, par N...
- Voir aussi dans la *Thiérache*, bulletin de la Soc. archéol. de Vervins, tome VIII, p. 124, 140 et 157, une *Étude sur Nicole Obry, dite Nicole de Vervins*, par M. le docteur PENANT.

## FRANÇOIS CHAMBEL

MARTYR DE LA SAINTE EUCHARISTIE

Par **M. MARSAUX**, Curé-Doyen de Chambly (Oise).

---

Permettez-moi de sortir de l'ombre la mémoire d'un prêtre, victime de la Révolution. Les circonstances particulières de sa condamnation permettent de l'appeler martyr de la sainte Eucharistie.

A la fin de 1790 ou au commencement de 1791, l'abbé François Chambel arrivait à Morangles, paroisse du canton de Beaumont, aujourd'hui du canton de Chambly, c'est à dire de mon propre canton. Il y était nommé en qualité de vicaire. Il ne faut pas se méprendre sur cette appellation. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on nommait vicaires des prêtres qui, en réalité, exerçaient les fonctions de curés, mais qui relevaient d'un curé primitif.

Jusqu'à l'arrivée de l'abbé Chambel, Morangles n'avait pas eu de titulaire. Il avait été desservi par l'abbé Marthe, curé de Mesnil-Saint-Denis, puis par l'abbé Wormé, curé d'Ereins (1).

Morangles était comme aujourd'hui un pays de peu d'importance, comptant environ de 250 à 300 âmes. Il n'était pas sans célébrité. C'est la patrie de Son Éminence le cardinal de Belloy, mort, archevêque de Paris; mais les circonstances où l'abbé Chambel arrivait

(1) Les registres de 1768 portent le nom de l'abbé Bouteille, curé de Monchy-Saint-Éloi, mais vu la distance il ne pouvait desservir, il n'a pu exercer qu'un ministère passager, mais tout en gardant son titre.

étaient particulièrement pénibles. C'était l'époque du serment à la constitution civile du clergé. Bien qu'obligatoire et prescrit sous les peines les plus sévères, il y eut pendant les premiers temps une certaine tolérance. C'est ce qui explique la présence de l'abbé Chambel à Morangles, jusqu'en septembre 1792, bien qu'ayant refusé énergiquement un serment contraire à sa conscience et condamné par le pape Pie VI (brefs du 10 mars et du 13 avril 1791), mais le 26 septembre 1792 l'Assemblée législative ordonna de déporter, quinze jours après la publication du décret, tous les ecclésiastiques qui n'auraient pas prêté le serment prescrit. C'est à cette époque que l'abbé Chambel dut quitter sa paroisse et s'exiler. Morangles passa alors aux mains d'un prêtre assermenté, l'abbé Demorlaine, curé de Crouy, qui du reste n'entendait pas faire un service gratuit. Au mois de juin 1793, il réclame une indemnité de binage. Il eut plus tard pour successeur, l'abbé Duraincy, prêtre qui habitait la paroisse.

Tandis que l'intrus entrait en fonctions, l'abbé Chambel prenait le chemin de la Belgique. La proximité lui avait fait chercher un asile en ce pays, mais au bout de deux mois il en fut chassé par l'invasion des armées de la République. Il était sans ressource, son modeste pécule était épuisé. Il lui fallait fuir plus loin, avec la perspective de mourir de faim. Dans ces conditions, l'abbé Chambel préféra rentrer en France. C'était, il est vrai, s'exposer aux prisons, à l'échafaud. Il dut user de prudence. Bref, il parvint à franchir secrètement la frontière et à se cacher auprès de sa mère. Il resta auprès d'elle pendant les règnes de Danton, d' Hébert, de Robespierre et même des thermidoriens, non moins implacables contre la religion. Au cours de l'année

1795, il perdit sa mère et avec elle un des liens qui l'attachaient à la France. Il se décida à s'exiler de nouveau. La présence de l'armée du Nord et du Rhin ne lui permettait plus de reprendre le chemin de la Belgique. Il se dirigea vers la Suisse. Après bien des fatigues et des dangers il arriva, à bout de forces et presque mourant, aux portes de Besançon. Qu'allait-il devenir ? Il se remit entre les mains de la Providence, attendant l'arrivée d'une personne honnête et chrétienne à qui il put confier sa terrible situation. Bientôt une personne charitable lui apprit qu'il trouverait dans la maison d'un homme de bien, M. Roux de Baze, rue du Clos, 272, d'anciennes religieuses, M<sup>mes</sup> Billerey et Bruchon, qui, certainement, lui donneraient l'hospitalité au prix de leur vie. Il y avait dans les mansardes de cette maison de pauvres et saintes ouvrières nommées Roze, originaires de Mesmay, qui avaient un cabinet occupé. On y plaça M. Chambel. Le médecin Jolyot fut appelé pour lui donner ses soins, et un prêtre fidèle pour lui porter les secours de la religion ; M. Chambel revint lentement à la vie, et il était déjà depuis cinq mois dans la maison de Baze, mais sans avoir quitté son lit ou sa chambre, lorsque le 22 nivôse an IV, (13 janvier 1796), un commissaire et des agents de police accompagnés de la force armée, envahirent la maison et la visitèrent minutieusement de fond en comble. Quel fut le résultat de cette perquisition ? M. du Sauzay, qui s'est occupé de recueillir les actes glorieux des martyrs francs-comtois sous la période révolutionnaire, en a trouvé le procès-verbal dans les archives de la justice criminelle du Doubs, en voici les principaux passages :

« Nous avons trouvé dans un cabinet du troisième



*étage, prenant jour sur la cour, un citoyen à nous inconnu, mais par nous présumé prêtre, pour avoir trouvé dans un buffet placé dans ce cabinet un petit coffre garni de trois petits pots d'étain (boîte aux saintes huiles) (1), et entre le matelas et le lit de plumes, une bourse dans laquelle il y a deux petits corporaux renfermant plusieurs hosties que ce citoyen a déclaré être consacrées, et lui avoir été apportées par un autre prêtre dans le cours de sa maladie. »*

A ce moment, ajoute M. du Sauzay, une émotion qu'il est impossible de rendre me saisit. J'avais en effet sous les yeux, étalés par moi-même, sur ma table de travail les deux objets décrits dans le procès-verbal. Les corporaux apparaissaient dans la bourse de soie, et selon toute probabilité, ils contenaient encore les saintes hosties qui avaient été destinées à soutenir l'agonie du pauvre prêtre étranger. Le respect enchaînant ma main, en présence du plus doux, mais aussi du plus redoutable mystère de notre sainte religion, je ne savais quel parti prendre. J'appelais de tous mes vœux, dans une circonstance si critique et si solennelle, la présence d'un prêtre qui pût, sans profanation, s'assurer que le dépôt était intact, lorsqu'un ecclésiastique arriva fort à propos pour me tirer d'embarras et mettre fin à mes perplexités. Je l'invitai à vouloir bien développer les corporaux et nous y trouvâmes effectivement plusieurs hosties très bien conservées. Il renferma ces hosties dans la modeste enveloppe de toile qui les abritait depuis tant d'années, et de concert avec M. le Gref-

(1) Pendant la Révolution, la bénédiction des saintes huiles ne pouvant se faire, les prêtres fidèles conservaient avec soin les huiles saintes, en y additionnant, selon les besoins, de l'huile ordinaire.

fier en chef de la Cour, nous déposâmes cette sainte relique dans un meuble fermant à clef, en ayant soin d'informer sur le champ MM. les Vicaires généraux d'une si précieuse découverte.

Le lendemain M. du Sauzay commença l'étude d'un autre dossier, c'était celui d'un vénérable religieux de Saint-François, nommé Cl.-Jos. Vêjux. Le dossier contenait un portefeuille renfermant une vingtaine d'hosties. Elles furent réunies avec celles de la rue du Clos et bientôt le précieux dépôt fut transporté à l'archevêché par M. le Vicaire général Perrin, avec tout le respect dû au divin Sacrement de nos autels.

M<sup>gr</sup> le Cardinal Archevêque de Besançon (M<sup>sr</sup> Mathieu), après avoir fait dresser un procès-verbal de cette découverte, a réuni ces monuments augustes de notre foi persécutée, dans un vase de prix déposé dans le tabernacle de sa chapelle particulière. Nous avons écrit à ce sujet à M. le Secrétaire de l'Archevêché de Besançon, et, à la date du 25 mars 1891 il nous a adressé les lignes suivantes :

« Les hosties dont vous me faites l'honneur de me parler dans votre lettre du 21 de ce mois sont toujours conservées dans le tabernacle de Monseigneur, à l'Archevêché. »

Mais revenons à l'abbé Chambel. A partir de 1793, c'est à dire de l'abolition du culte catholique, les hosties saisies sur les prêtres fidèles étaient considérées comme des pièces de conviction. L'enquête faite à la rue du Clos eut donc pour résultat le transport des hosties au greffe du tribunal de Besançon et la condamnation à mort de l'abbé Chambel. Il périt loin de son pays et sa mort même fut ignorée. Singulière ironie du sort ! En 1801, l'abbé Chambel est l'objet d'une ordonnance de

police que nous avons retrouvée aux archives de l'Oise.  
Elle est ainsi conçue :

.....  
« Chambel François, ex-vicaire de Morangle, département de l'Oise, inscrit sur le troisième volume de la liste des Émigrés, a été éliminé de la dite liste, en exécution de l'article IX du règlement ci-dessus cité (1).

ART. I<sup>er</sup>.

« Le nommé Charles François, ex-vicaire de Morangle, département de l'Oise, est définitivement rayé de la liste des Émigrés.

ART. II.

« Le citoyen Chambel rentrera dans la jouissance de ceux des biens qu'il possédait (2).

Réparation tardive et inutile ! L'abbé Chambel avait été depuis longtemps victime de la Révolution. Il n'avait plus besoin des biens de ce monde. Il les avait échangés pour la couronne du martyr et les récompenses éternelles.

Une autre réparation était réservée à l'abbé Chambel. Le saint prêtre, traité autrefois de réfractaire et de rebelle aux lois, est salué aujourd'hui comme un confesseur de la foi. Sa mémoire est toujours vivante dans sa petite paroisse. Par les soins de M. l'abbé Delacourt, curé de Crouy, desservant Morangles, une pierre commémorative a été placée dans l'église pour perpétuer

(1) Art. IX du Règlement du 28 vendémiaire an 9 (20 oct. 1800).

(2) *Archives de l'Oise*. — Dossier du district de Senlis.

le souvenir du glorieux témoin et martyr de la sainte Eucharistie. Le dessin en a été donné par M. Roussel, peintre-verrier à Beauvais, et l'exécution confiée à M. Ollivier, marbrier en la même ville. Ce monument a été béni le 12 juillet 1891, au milieu d'une nombreuse assistance. La petite église était comble. On était venu des villages voisins. Notre titre de doyen nous a valu l'honneur de présider cette cérémonie et d'y prendre la parole, ç'a été pour nous une véritable joie de raconter la vie et de redire les louanges du glorieux confesseur de la foi.

On nous permettra, en terminant, de reproduire l'inscription gravée sur la pierre de l'abbé Chambel. En haut de la plaque est un calice avec une banderole portant ces mots :

A LA MÉMOIRE  
DE FRANÇOIS CHAMBEL  
ANCIEN CURÉ DE CETTE PAROISSE.

Au dessous :

IL REFUSA LE SERMENT SCHISMATIQUE.  
ARRÊTÉ A BESANÇON LE 13 JANVIER 1796  
FUT CONDAMNÉ A MORT.  
LES HOSTIES CONSACRÉES,  
TROUVÉES DANS SA CHAMBRE  
TRAITÉES COMME PIÈCES A CONVICTION,  
FURENT DÉPOSÉES AU GREFFE.  
ELLES SE SONT CONSERVÉES MIRACULEUSEMENT  
ET DEPUIS 1859  
LA CHAPELLE DE L'ARCHEVÊCHÉ LES POSSÈDE.  
*La paroisse reconnaissante, 1891.*

---

## DIVERS DOCUMENTS RELATIFS AU DIOCÈSE DE REIMS

---

### I.

#### LA DÉVOTION EUCHARISTIQUE A FUMAY

Par M. l'abbé LEGUÉ, Vicaire de Fumay.

---

Fumay est une très intéressante bourgade de la vallée de la Meuse, située à quarante kilomètres au nord de Mézières, et compte aujourd'hui plus de 3,000 habitants.

Cette petite cité, ainsi que Revin, sa voisine, a son histoire, mais surtout une histoire religieuse. Avant d'être une contrée industrielle, le pays de Fumay, tour à tour belge, allemand, espagnol avant de devenir français, était une oasis où Dieu était béni et le voyageur accueilli comme un frère. Dès le XII<sup>e</sup> siècle, les moines de saint Gérard et de saint Gérôme y découvraient les ardoisières puissantes dont le revenu atteint et dépasse aujourd'hui, a-t-on dit, le produit des plus riches mines d'argent de l'Europe.

La population, à peu près exclusivement ouvrière, a conservé la foi des anciens jours. Nulle part les visites pastorales ne rencontrent plus de respect religieux et plus d'enthousiasme chrétien.

La belle église, reconstruite en style gothique il y a vingt ans et consacrée par M<sup>gr</sup> le Cardinal Langénieux, le 6 août 1876, proclame bien haut l'esprit de foi qui inspire cette population. Mais je voudrais plus particu-

lièrement mettre en relief la dévotion eucharistique de ce bon peuple avec ses touchantes manifestations.

**I. — Processions.** — Tous les ans, à Fumay, il y a quatre grandes processions en l'honneur du Saint Sacrement.

Deux fois, à la Pentecôte et à l'Assomption, on le porte au sanctuaire de Notre-Dame de Divers-Monts. Rien n'est imposant comme la masse des ouvriers, marchant tête nue et gardant un religieux silence aux côtés de Notre-Seigneur.

Le parcours lui-même est des plus pittoresques. C'est une route taillée dans le roc, à mi-côte d'une haute montagne et bordée de vieux tilleuls plantés par les anciens religieux de Fumay. Tout vraiment contribue à rendre ces deux processions solennelles.

Les deux autres grandes processions en l'honneur du Saint Sacrement ont lieu le dimanche de la Fête-Dieu et à la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Elles se font à travers les rues de la ville avec la même solennité et le même concours de peuple.

Je ne puis passer sous silence une certaine procession privée, nullement prévue par la liturgie et qui ne manque pas d'originalité. — Vous rencontrerez parfois un homme et une femme marchant en silence. Le mari tient sa casquette à la main, la femme égrène un chapelet. Vous les verrez s'arrêter aux différentes petites chapelles qui entourent Fumay. Après cinq ou six stations, rentrez en ville avec eux. Refaites dans votre esprit l'itinéraire ainsi parcouru, comparez-le avec celui que suit la procession de la Fête-Dieu, et vous les trouverez d'une parfaite ressemblance. Vous aurez fait le tour du *Vénérable*, comme on dit à Fumay.

Souvent, pendant l'année, il y a des processions du Saint Sacrement dans l'intérieur de l'église.

La plus importante de toutes est celle qui a lieu le Jeudi même de la Fête-Dieu, après la grand'messe. Les personnes pieuses remplissent la grande nef de l'église. Sans doute, les hommes n'y sont pas nombreux, car en ce jour on ne chôme ni à l'usine, ni aux ardoisières. Un certain nombre cependant y assistent. Ce sont les ouvriers qui ne doivent descendre dans la fosse qu'à midi ou à huit heures du soir.

Il y a encore procession du Saint Sacrement tous les deuxièmes dimanches du mois, selon l'usage de la Confrérie établie ici de vieille date.

Je vous aurai énuméré toutes les processions du Saint Sacrement en ajoutant celles qui se font après la grand'messe de la Toussaint, de la Dédicace, de Noël, de l'Épiphanie, de Pâques et de saint Maurice, patron secondaire de Fumay.

**II. — Adorations et Expositions; Saluts du Saint Sacrement.** — L'Église tient aux processions : elle ne tient pas moins aux expositions et aux adorations du Saint Sacrement, elle se plaît à les encourager. La paroisse de Fumay aime et apprécie ces faveurs, surtout si elles coïncident avec les jours fériés où les travailleurs ont plus de liberté. Ils les préfèrent aux promenades et aux divertissements souvent si goûtés de la foule. C'est le jour de Pâques et le mardi suivant que les offices sont les plus beaux. Au salut de clôture surtout, l'église devient trop petite, et certain prédicateur, descendant de chaire et rentrant à la sacristie, se disait ravi d'un auditoire si nombreux et si attentif.

L'adoration nocturne a lieu à Fumay une fois l'an,

dans la nuit du samedi saint au jour de Pâques. On expose le Saint Sacrement vers huit heures, et les membres de la Société de Saint-Vincent de Paul, — ils sont une quarantaine environ, — se rechantent d'heure en heure.

Pour l'exposition du Saint Sacrement durant les offices, les Fumaciens ne se sont pas contentés du droit commun au diocèse. Ils ont demandé et obtenu, au delà, des jours privilégiés : sainte Barbe, patronne des ardoisiers, à la messe et aux vêpres ; Notre-Dame, refuge des pécheurs, à la messe et aux vêpres ; sainte Anne, patronne d'une ardoisière particulière, à la messe ; Notre-Dame du Mont-Carmel, à la messe et aux vêpres ; saint Maurice et Notre-Dame du saint Rosaire, à la messe et aux vêpres aussi. — Le Saint Sacrement est également exposé tous les premiers vendredis du mois à la messe de six heures et demie. Vers six heures et quart, la grosse cloche lance dans la vallée ses sons graves que les échos se chargent de répéter. Bon nombre de personnes quittent leurs maisons et se dirigent vers l'église : elles vont à la messe du Sacré-Cœur. Rien de ce qui frappe les yeux et les oreilles n'y attire pourtant. Là, pas de chantres, pas de chorale, mais seulement quelques cantiques exécutés par la Garde-d'Honneur. Malgré cela, deux cents personnes assistent à cette messe, et cent, cent vingt, quelquefois plus, y communient.

A Fumay, on aime les Saluts ; la dévotion populaire ne s'en fatigue pas, et certes on ne s'est pas lassé d'en créer ; la liste en est longue : il y a salut tous les dimanches, non seulement après les vêpres, mais le soir à six heures. C'est le rendez-vous des mères de famille : elles n'ont eu qu'une messe basse le matin.



elles n'ont pu assister aux vêpres, elles se dédommagent en venant au salut du soir ; et elles y viennent avec leurs petits enfants. Il y a salut chaque jour des neuvaines traditionnelles des morts, de sainte Barbe, des jours préparatoires à la fête de Noël, chaque jour encore des neuvaines de saint Roch et de saint Joseph. Ajoutons encore : tous les jours de Carême, à partir du lundi de la Quinquagésime, et enfin tous les jours du mois de mai. Toutes les messes de confréries se terminent par le salut, et il y en a une quinzaine par an. Même usage après les autres messes solennelles en semaine, telles que : quatorze juillet, rentrée des écoles, saint Nicolas, sainte Catherine, messe d'actions de grâces après la première communion, Invention de la sainte Croix, Présentation de la Sainte Vierge, fête de l'Œuvre des Séminaires, messe de minuit, après le chant des Laudes.

**III. — Communions.** — Sur une population de cinq mille et quelques centaines d'habitants, les deux tiers et demi accomplissent le devoir pascal : la grande majorité communie une fois l'an, à Pâques.

Les malades sont particulièrement fidèles à cette règle. Quand le temps pascal est clos, la semaine qui suit est tout entière consacrée aux malades, aux infirmes, aux vieillards qui n'ont pu venir à l'église.

Certaines fêtes sont plus spécialement en honneur à Fumay et voient plus de monde à la table sainte. Citons en particulier les fêtes qui suivent : saint Joseph, le Sacré-Cœur de Jésus, le Mont-Carmel, le Rosaire, la Toussaint et Noël.

Tous les premiers samedis du mois sont plus particu-

lièrement réservés pour la communion des jeunes filles de la persévérance.

Les garçons de la persévérance viennent communier tous les deuxièmes dimanches du mois, peut-être plus nombreux que les filles, probablement parce que, moins nécessaires à la maison, ils jouissent d'une plus grande liberté.

Tous les jours de l'année, il y a une dizaine de communions.

Avant de contracter mariage, le jeune homme et la jeune fille presque toujours s'approchent de la sainte Table. Il n'y a que de rares exceptions. Les réflexions plus ou moins flatteuses ne manqueraient pas de pleuvoir sur ceux qui dérogeraient à cette habitude chrétienne. Qu'à cela il puisse y avoir des inconvénients, c'est possible; mais il n'en est pas moins vrai que cette coutume a son origine dans une grande confiance au Sacrement de l'autel.

**IV. — Assistance à la Messe.** — Tous les dimanches, il y a ici trois messes, et à toutes ces messes il y a une belle assistance. A voir la foule présente, on pourrait craindre que la grand'messe n'en souffre. Mais non: ceux qui ont vu la grand'messe à Fumay peuvent être consultés, ils diront que les dimanches ordinaires, l'église est presque pleine, et qu'aux jours de fête, elle devient trop étroite, malgré ses vastes proportions.

En semaine, la première messe a toujours une trentaine d'assistants, parmi lesquels quelques hommes.

Ce qui explique un peu cette présence à la messe en semaine, c'est l'excellente habitude qu'ont les Fumaciens de faire célébrer souvent le saint sacrifice pour les vivants et les morts. Ont-ils une épreuve, une affaire embarras-

sante, ils font dire une messe au glorieux Saint-Esprit (je cite leurs expressions), à la bonne Notre-Dame de Divers-Monts, au bon saint Joseph, au grand saint Antoine. Ils ont aussi une grande dévotion à leurs défunts, aux âmes du Purgatoire, à l'âme la plus abandonnée. Chaque année, ils nous donnent des messes pour une dizaine de prêtres...

**V. — Visite au Saint Sacrement.** — Rien n'indique un amour constant et actif envers le Saint Sacrement comme les visites souvent répétées. Ici, tous les jours, depuis quatre heures du soir jusqu'à la fermeture de l'église, à huit heures, il y a constamment des personnes en adoration. Notre-Seigneur n'est jamais seul.

Permettez-moi de vous citer un trait. Il y a quelques années, un prêtre du diocèse vint passer une journée à Fumay. Il y descendit vers le soir. Tout naturellement, sa première visite fut pour l'église. Il s'y agenouilla, s'attendant à rester seul. Une, deux, trois, quatre, cinq, six personnes arrivent, partent et sont immédiatement remplacées. Cela l'intrigue, il prolonge sa visite pour se rendre compte. Au bout d'une grosse heure, il sortait édifié, se disant que l'on visite bien le Saint Sacrement à Fumay, et quelque temps après, il proposait cet exemple à ses paroissiens.

Tout ce que je vous ai dit jusqu'ici ne montre la dévotion de Fumay au Saint Sacrement qu'à certains jours et à certaines heures... Une chose la proclame à tous les instants, c'est la magnifique église que ses habitants ont bâtie. Ils savent que Notre-Seigneur est toujours au milieu d'eux pour les fortifier et les consoler, et ils ont eu à cœur de lui élever une demeure digne de sa majesté. Si l'architecte qui en a fait le plan a pu être fier

de son œuvre, les gens de Fumay doivent être contents de leur église, et ils ne peuvent pas regretter les dépenses qu'elle leur a coûtées : car ils ont fait pour elle de gros sacrifices. Tous, depuis vingt ans, ils abandonnent leurs parts affouagères, et ils en continuent généreusement le sacrifice pour achever de payer la maison du bon Dieu. Fait-on cela quand on n'a pas une grande foi et un grand amour de Jésus-Hostie ?

Voilà donc ce qui se passe à Fumay tous les ans en l'honneur du Saint Sacrement : quatre processions solennelles à l'extérieur et dix-neuf à l'intérieur de l'église, — trois jours et une nuit d'adoration, — cent trente saluts sans compter ceux du dimanche, soit après les vêpres, soit à six heures, — six expositions en dehors des jours de droit commun et des premiers vendredis du mois, — une douzaine de mille de communions, — de trois à quatre mille messes !

**VI. — Vieilles traditions.** — Et dire qu'à côté de tout cela, il y avait encore autrefois certaines pratiques aujourd'hui supprimées ! — Un jour, je rencontrai un vieil ardoisier, courbé en deux et revenant de son travail. C'était au lendemain d'une Fête-Dieu, et je lui dis : « C'est bien à Fumay, on fait de belles processions. Le bon Dieu doit être content de vous. » — « Ah ! Monsieur l'abbé, me répondit-il, c'était bien mieux autrefois. Il y avait la procession de tous les Saints. Quand le Saint Sacrement sortait, toutes les confréries précédaient, et au milieu de chaque confrérie, la statue du patron, portée sur leurs épaules par quatre hommes. C'étaient tous les Saints qui faisaient escorte à leur Maître. On ne fait plus cela, et je ne sais pas pourquoi ». — « C'est, lui répondis-je, parce que les règles de

l'Église le défendent. Quand le Saint Sacrement sort, tous les saints doivent rester dans l'ombre et laisser tous les honneurs au bon Dieu. » — « C'est vrai, Monsieur l'abbé, mais c'est dommage tout de même, allez ; c'étaient les plus belles processions de l'année, et tout le monde les regrette bien ». Pour faire diversion, je lui dis : « Y avait-il encore autre chose ? » — « Oh ! oui, Monsieur l'abbé ; quand on portait la communion à un malade, ce n'était pas aussi triste que maintenant. Au moment où le prêtre sortait de l'église en surplis et sans manteau, on tintait quelques coups de cloche : c'était pour avertir les membres de la Confrérie des agonisants de se tenir prêts. Un enfant de chœur portait une belle grosse lanterne que vous avez dû voir, elle est encore au presbytère, bien sûr. Les confrères sortaient de chez eux, et quittaient tout pour suivre le Saint Sacrement jusqu'à la maison du malade. »

Et où faut-il chercher l'explication d'un si grand culte ? Peut-être dans la dévotion même que Fumay a toujours eue pour la Sainte Vierge.

**VII. — Culte de Marie.** — Certains documents, dont l'authenticité n'est pas absolue, font remonter cette dévotion à la Mère de Dieu jusque vers la fin du v<sup>e</sup> siècle, aux origines mêmes de la France. En tout cas, dès la plus haute antiquité, la Sainte Vierge a été la reine et la maîtresse de Fumay. Y étant si bien honorée, aurait-elle permis que son Fils le fût moins ? Certains détails frappants prouvent qu'ici on n'oublie pas le Fils quand on honore la Mère. Permettez-moi de les énoncer : deux fois l'an, on va chercher Notre-Dame à Divers-Monts pour l'amener à Fumay ; car, de temps

immémorial, elle vient en deux fois passer deux semaines à l'église paroissiale, et il faut qu'elle vienne. S'il pleut, il pleut ; on étendra une toile, un parapluie au-dessus de sa niche, mais néanmoins, elle viendra. Je voudrais à ce sujet évoquer M. Démorigny, le vénérable prédécesseur de M. Dervillé. Il vous raconterait l'histoire suivante : Un jour de Pentecôte, il fallait aller chercher Notre-Dame et il pleuvait à torrent ; il crut tout naturel de ne pas se déranger et il ne fit pas sonner. Il se tenait tranquille dans sa chambre, pensant que tous en faisaient autant. Il se trompait. Tout à coup, le sacristain vient l'avertir que les habitants l'ont attendu là bas à la chapelle ; que, las d'attendre, ils ont chargé la chère statue sur leurs épaules, qu'ils arrivent avec elle en chantant des cantiques. Il fallut bien s'exécuter, prendre son parapluie et aller au devant de la procession.

Tout cela n'est pas ce que je voulais dire. Donc, à la Pentecôte et à l'Assomption, on va chercher Notre-Dame et on l'amène à l'église pour la semaine. Et c'est précisément ces deux jours-là qu'on porte le Saint Sacrement à la chapelle de Notre-Dame, bien que la statue n'y soit plus. Notre-Dame a ses deux grandes processions, Jésus aura les deux siennes, et il les aura sur le même parcours. N'est-ce pas singulier ?

Peut-être pourrait-on attribuer ce culte ancien aux solitaires qui vivaient dans la vallée de la Lys, à deux pas de Fumay, et qui, étant du pays même, avaient beaucoup d'empire sur leurs compatriotes.

Peut-être, enfin, pourrait-on l'attribuer aux Hiéronymites, venus de Liège vers l'an 1610 pour remplacer les premiers religieux, ayant à leur tête le célèbre Michel Le Comte ?

**VIII. — Confrérie du Saint-Sacrement.** — Quoi qu'il en soit, dès le <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, il y avait à Fumay une belle et prospère Confrérie du Saint-Sacrement. Elle comptait 150 membres dévoués et fervents, et Urbain VIII daigna la confirmer par une bulle que l'on conserve précieusement ici. En voici le résumé. Elle accorde :

I. — L'indulgence plénière le jour de l'entrée dans la Confrérie, pourvu qu'on reçoive les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

L'indulgence plénière à l'article de la mort à tous les membres de la Confrérie, pourvu qu'ils aient rempli les mêmes conditions, ou que, dans l'impossibilité de le faire, ils invoquent de bouche ou au moins de cœur le Très Saint Nom de Jésus.

L'indulgence plénière à tous les membres qui, après avoir reçu les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, visiteront chaque année l'église ou la chapelle ou l'oratoire dans lequel la Confrérie est établie, le jour de la fête du Saint Sacrement, dans l'intervalle de temps qui s'écoule depuis les premières vêpres de la fête, jusqu'au coucher du soleil le lendemain, pourvu que, dans ces visites, ils prient pour le maintien de la paix entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de la sainte Église, notre Mère.

II. — Sept années et sept quarantaines d'indulgence ou sept indulgences de quarante jours à tous les membres qui, après avoir reçu les sacrements d'Eucharistie et de Pénitence et priant pour les fins voulues, visiteront l'église, la chapelle ou l'oratoire de la confrérie, le lendemain de la fête du Saint Sacrement.

III. — Indulgence de soixante jours : 1<sup>o</sup> Chaque fois qu'ils auront assisté dans l'église, la chapelle ou l'ora-

toire de la Confrérie aux messes et aux autres offices qui y seront célébrés, ainsi qu'aux prières et réunions qui pourront avoir lieu.

2° Chaque fois qu'ils auront donné l'hospitalité aux pauvres, qu'ils auront réconcilié des ennemis ou coopéré à leur réconciliation, qu'ils auront assisté à la sépulture ecclésiastique des membres de la Confrérie et autres personnes.

3° Chaque fois qu'ils auront accompagné le Saint Sacrement aux processions autorisées par l'évêque, ou lorsqu'on le portera soit aux malades, soit ailleurs ; ou que dans le cas d'empêchement ils auront, au son de la cloche, récité dévotement le *Pater* et l'*Ave Maria*.

4° Chaque fois qu'ils auront récité cinq *Pater* et cinq *Ave* pour le repos de l'âme des membres de la Confrérie, ou auront ramené un pécheur dans la bonne voie, ou auront enseigné aux ignorants les Commandements de Dieu, les vérités du salut, ou qu'enfin ils auront pratiqué une œuvre de piété ou de miséricorde.

*Les membres de la Confrérie obtiendront une indulgence de soixante jours pour l'acquit des pénitences qui leur auront été imposés, ou de tout ce dont elles pourraient être redevables à la justice divine.*

Fumay dépendait alors du diocèse de Liège. Cette bulle a été enregistrée le 23 février 1641 par Jean de Chokiers, vicaire général d'un des prédécesseurs du grand évêque qui préside aux Congrès eucharistiques avec tant de zèle et de succès.

Actuellement, la Confrérie compte cinquante membres.

A la tête de la Confrérie se trouve un chef appelé *membourg*. Il concentre les cotisations, fait célébrer les messes, convoque les confrères pour les jours d'adoration et quête à l'église. Ces quêtes ont lieu à la fête du



---

Saint Sacrement, à tous les offices de l'octave, et tous les seconds dimanches du mois, après la procession qui suit le chant des vêpres.

Pour faire partie de la confrérie, il suffit de donner son nom, de verser 30 centimes par an dans la caisse de la Confrérie, et de s'engager à adorer le Saint Sacrement aux jours et heures indiqués par le *membourg*.

Autrefois, on chantait la messe, les vêpres et le salut tous les jeudis de l'année, pour les confrères vivants. Il a fallu y renoncer, faute de ressources. On a d'abord supprimé la messe et les vêpres, le salut s'est continué jusqu'à ces dernières années et il a disparu aussi. M. le Doyen a essayé de le remplacer par le salut du premier vendredi du mois dont il a été parlé plus haut.

Voilà comment le Saint Sacrement est honoré à Fumay, ou plutôt voilà comment j'ai su le dire. Une autre plume l'aurait mieux exposé. Les Fumaciens ont bon cœur, ils me pardonneront certainement le tort que j'ai pu faire à leur réputation.

---

## II.

### HISTOIRE D'UNE CONFRÉRIE DU T. S. SACREMENT AU XVIII<sup>E</sup> SIÈCLE A VOUZIER

Par M. l'abbé BOUCHÉ, Curé-Archiprêtre.

---

Par la légèreté de son esprit et la corruption de ses mœurs, le xviii<sup>e</sup> siècle a préparé cette éclosion de crimes et d'impiétés, dont les horreurs de la Révolution la plus sanglante furent la suite, et qui a eu pour conséquence, la plus lamentable peut-être, cet état d'indifférence religieuse et d'anarchie sociale dont nous souffrons si cruellement aujourd'hui.

Cependant il ne serait pas juste de dire que, dans ce siècle même, le mal qui sévissait surtout dans les rangs élevés de la société, en eût atteint toutes les parties. Nos petites villes et nos campagnes y avaient particulièrement échappé. Et si vous voulez bien me le permettre, je vais citer un fait d'histoire locale qui en a été dans ma paroisse, pendant près de soixante-dix ans, une preuve remarquable.

En 1737, juste au moment, où, par les mains de Voltaire, de Rousseau et de leurs adeptes, s'activait le plus vivement le feu de l'incendie révolutionnaire qui devait, cinquante ans après, amener tant de malheurs et de crimes, il se formait à Vouziers, sous les plus saintes inspirations de la foi catholique, une œuvre dont l'objet et le but étaient le culte et l'amour de notre divin Sauveur dans l'adorable sacrement de l'Eucharistie.

Elle s'appelait, comme toutes les associations du même genre, la confrérie du Très Saint Sacrement.

Les statuts, malheureusement, n'en ont point été conservés, mais j'en possède *le Livre des comptes*, où j'ai rencontré des détails précieux et des faits vraiment intéressants.

Dès son origine, l'association, au moins au point de vue du nombre et de la qualité des adhérents, acquit une situation importante ; j'ai pu relever, dans son registre des comptes, les noms de plus de cent familles dont les descendants existent encore dans ma paroisse, et ce ne sont ni les moins considérables, ni les moins considérés ; les Bournizet, les Péronne, les Malval, etc. ; plusieurs prêtres des paroisses environnantes s'y étaient affiliés : M. le Curé de Voncq, celui de Sainte-Marie, et aussi le prieur de l'Abbaye de Landèves, seigneur et curé de Chestres.

Les femmes y étaient admises, mais seulement à titre de simples membres, dont le précieux rôle était de donner l'exemple de la prière, de la dévotion et de la piété. Elles ne prenaient aucune part à l'élection des chefs de la compagnie, ni à l'administration de la société.

Pour assister de plein droit aux offices de la confrérie, et participer aux biens spirituels dont elle disposait, chaque membre versait en y entrant une légère cotisation, dont le minimum était fixé à une livre quatre sous.

Les pratiques religieuses, particulières à la société, consistaient en une messe solennelle, chantée le premier jeudi de chaque mois, et un salut qu'on célébrait le soir du même jour.

La dépense en était payée par la bourse commune,

mais chaque membre avait la faculté de faire célébrer à ses frais personnels, en un jour du mois ou de la semaine qu'il désignait lui-même, d'autres saluts auxquels il invitait ses confrères.

Ces offices n'étaient point annoncés par le son des cloches, mais par les roulements d'un tambour qui était la propriété de la Confrérie ; et ce signal, presque militaire, était complété dans le même sens par un appareil extérieur dont les détails sont curieux.

Le chef de la compagnie portait le titre de *Major*, et il en avait les insignes : le hausse-col des officiers en service et une arme que le livre des comptes appelle *es-ponton*, et qui était une sorte de demi-pique enrubannée que l'on tenait à la main, la pointe levée.

Après le major venaient le capitaine et le lieutenant, revêtus d'insignes analogues, puis le porte-enseigne et les deux sergents, porteurs de hallebardes, qui, ainsi que les autres insignes, étaient la propriété de la Confrérie.

Quant à l'étendard, je n'ai pu en découvrir ni la couleur, ni les armoiries. Je sais seulement que c'était un tissu de toile fine, orné en chef d'une fleur de lys en métal doré, avec une peinture d'une certaine valeur artistique, puisque la confection en est cotée huit livres au registre des comptes.

Au moment des offices, on se rendait en corps à l'église, tambour battant, enseigne déployée et officiers en tête, portant leurs insignes et accompagnés de leurs sergents. Et non seulement il ne paraît pas que cet appareil tout militaire ait nui en rien à la piété des membres de la Confrérie, mais il est naturel de penser qu'aux grands jours surtout, ce brillant cortège, si bien en rapport avec les goûts de l'époque et du pays, devait singulièrement contribuer à l'éclat des saintes

cérémonies. Et quand on songe que ce déploiement de solennité avait pour objet et pour but de garder et d'honorer la personne vivante du divin Rédempteur, dans son adorable Sacrement, il est facile d'y voir, comme le livre des comptes y fait quelquefois allusion, un souvenir lointain sans doute, mais très réel, de cette parole du fondateur même de la Monarchie française, à propos de la passion du Sauveur : Oh ! si j'avais été là avec mes Francs !

Quoiqu'il en soit, la pieuse confrérie avait jeté dans le sol de la paroisse de si fortes et si profondes racines, qu'elle traversa sans se détruire et presque sans se modifier les événements et les jours les plus redoutables de la tourmente révolutionnaire.

En 1792, 93 et 94, les élections des dignitaires de la société se firent, et les comptes se rendirent comme dans les années précédentes ; je n'ai rencontré que deux changements sans importance, celui de citoyen substitué à celui de monsieur, et le paiement des cotisations fait en assignats au lieu de numéraire.

Le dernier compte est de l'année 1802, de sorte que, chose étrange, et qu'aucun renseignement ne me permet d'expliquer, la fin de notre pieuse association coïncida justement avec la signature du Concordat.

Comment se fait-il que le grand événement qui rétablissait le culte catholique dans notre malheureux pays fut ainsi presque immédiatement suivi de la disparition de l'une de nos plus saintes institutions ? Rien, ni personne ni chose, n'a pu m'en donner la raison ; et ce qui met le comble à l'étrangeté du fait, c'est que, moins d'un demi-siècle après cette disparition, l'existence même de la pieuse et brillante société était tombée dans l'oubli le plus complet.

Depuis vingt-huit ans que j'habite la paroisse, aucun souvenir, aucun nom n'a été énoncé devant moi, aucune parole n'y fit allusion, de la part même des personnes qui connaissent le mieux l'histoire de la petite cité, et si, en fouillant dans quelques vieux débris rejetés en un coin du presbytère, je n'avais retrouvé le registre des comptes, nous ignorerions tous qu'une association toute volontaire, éminemment pieuse et bénie, amenait deux fois chaque mois devant le Très Saint Sacrement, en dehors des jours où le culte en était prescrit par l'Église, l'élite, à tout point de vue, de la population de Vouziers.

Oh ! qui nous rendra ces jours de grâces, de foi et de piété ! Comment en faire revivre l'œuvre d'édification salubre et de souveraine bénédiction, qui était de notre vie religieuse l'élément le plus sûr et la plus touchante manifestation ?

Nous ne nous dissimulons pas que, dans le temps où nous sommes, les obstacles sont nombreux, et le succès difficile ; mais le bras de notre divin Maître n'a rien perdu de sa puissance, et l'amour ardent dont son cœur adorable est rempli pour le salut du monde est toujours le même ; notre devoir est donc, en comptant sur *Lui*, de réparer les ruines du présent en relevant les meilleures institutions du passé ; c'est l'objet le plus légitime de tous nos vœux, et le but auquel tendront tous nos efforts.

---

### III.

#### NOTICE

AUX L<sup>es</sup>

#### PÈLERINAGE EUCHARISTIQUE ET EXPIATOIRE DU SAINT-LIEU

de Gespunsart

Par M. l'abbé OLIVIER, Curé de Gespunsart (Ardennes).

---

Parmi les pèlerinages qui existent dans le monde catholique, on doit donner le premier rang à ceux qui ont pour objet Notre-Seigneur et la divine Eucharistie. Gespunsart a l'avantage de posséder un sanctuaire expiatoire où les pèlerins vont offrir à Dieu des larmes et des prières, en souvenir d'un horrible sacrilège.

Le 5 janvier 1716, une femme d'Orchimont (Belgique), enleva les vases sacrés de l'église de Lumes. Arrivée dans un bois voisin de Gespunsart, elle brisa le ciboire à coups de pierre et en jeta les hosties sous les buissons. De retour dans son pays, elle tomba bientôt entre les mains de la justice. Quatre-vingts jours après son sacrilège, elle fut amenée, sous la garde des archers, pour diriger les habitants de Gespunsart dans leurs recherches. Au bout de trois jours on retrouva le linge dans lequel la voleuse sacrilège, par un reste de respect, avait enveloppé les saintes espèces. Les pluies d'hiver les avaient altérées, mais on y voyait encore *imprimées*, dit le rapport authentique, *les marques et figures sensibles des hosties*.

Ce fut Jean Ravignon, dont la maison, rajeunie il est

vrai, se voit encore près de l'église, qui eut le bonheur de découvrir le sacré dépôt. Il avait vu en songe, dit la tradition, l'endroit précis; aussi, à partir de ce moment, on ne l'appela plus que le *saint homme*.

Le curé de la paroisse prit ce linge avec les restes des hosties et les reporta à l'église « avec révérence, avec pleurs et gémissements, tant de lui que de toute l'assemblée »; il les déposa sur l'autel et les renferma ensuite dans le tabernacle.

Dès que la découverte fut rendue publique, le prévôt de la collégiale de Braux, maître Godelle, accompagné de deux chanoines, le Doyen de Charleville avec plusieurs autres prêtres du voisinage et les officiers de la justice royale de Château-Regnault, se rendirent à Gespunsart, firent l'inspection des lieux où avaient été retrouvées les saintes hosties et des haillons dans lesquels elles avaient été enveloppées, et dressèrent un procès-verbal pour être soumis à l'Archevêque de Reims, François de Mailly.

Le procès contre cette femme sacrilège continuait à s'instruire, lorsqu'elle fut frappée de mort dans le courant des débats. L'affaire fut abandonnée et aucun jugement ne fut rendu.

A la fin du rapport, qui se trouve aux archives départementales de Châlons, nous lisons cette supplique pieuse et touchante : « Et comme les suppliants souhaitent avec piété et zèle de contribuer de toutes leurs forces à la réparation d'un si terrible attentat fait à Dieu, et de laisser à la postérité une sainte horreur d'un si horrible crime, ils ont recours à Votre Excellence, pour leur être sur ce pourvu. — Ce considéré, Monseigneur, il vous plaise d'accorder aux suppliants le haillon où sont imprimées les marques des hosties, par eux retrouvé,



pour le conserver de telle manière que vous jugerez digne, et, pour réparation de la profanation faite, permettre aux habitants de bâtir un oratoire ou chapelle, et pour le 27 mars, jour de la découverte, fêter, faire une procession et y célébrer un service solennel; et comme lesdits suppliants sont dans une extrême pauvreté causée par l'incendie des ennemis, de leur permettre de faire une quête dans l'étendue de votre diocèse. »

Dans une seconde supplique, tendant, comme la première, à obtenir l'érection d'une chapelle, il est dit que « les fidèles, tant de Gespunsart que des autres endroits, ne cessent de se transporter au Saint-Lieu, continuellement, pour témoigner au Seigneur leur douleur pour une profanation si terrible ».

Cette chapelle, de 1716, fut fréquentée jusqu'à la Révolution, et les anciens du pays racontaient encore, il y a quelques années, qu'on y voyait des béquilles déposées comme ex-voto. En 1793, elle fut vendue et démolie ainsi qu'une autre chapelle située plus haut dans le bois.

Quand la persécution eut cessé, les fidèles reprirent leurs pieux pèlerinages. Le jeudi saint ils allaient, comme autrefois, s'agenouiller au Saint-Lieu; mais, hélas! sur les ruines de la chapelle, et visitaient également les ruines de l'autre, que nous avons mentionnée, et qui devait se rattacher au même culte expiatoire. Le jour de la Trinité, depuis 1716, a toujours été aussi un jour de grand pèlerinage.

La chapelle principale portait le nom de Grand-Saint-Lieu et la seconde celui de Petit-Saint-Lieu. On peut croire que les hosties avaient été retrouvées à l'endroit de celle-ci, et que pour la commodité des pèlerins on

avait bâti la grande plus bas, à l'entrée du bois. La petite renfermait les statues de saint Roch et de saint Nicaise ; la grande possédait la statue de la Sainte Vierge et celles de deux autres saints ; toutes ont été détruites à la Révolution.

En 1822, M. le curé Maissin fit planter une croix sur les ruines de la chapelle et la bénit solennellement le 17 février de la même année.

Mais la population désirait mieux. Au moyen d'une souscription et du travail bénévole de généreux paroissiens, M. le curé Délescant rebâtit la chapelle, qui fut bientôt ornée d'ex-voto. Il y plaça huit statues de saints populaires ; depuis, un de ses successeurs en a ajouté six autres. On vient des environs, même d'assez loin, demander aux pieds de ces saints la guérison de différentes maladies, ou d'autres faveurs ; mais les paroissiens savent que la destination principale de la chapelle est expiatoire et eucharistique.

Le seuil de la chapelle est composé de deux pièces : l'une est le seuil de l'ancienne, retrouvé au milieu des ruines. La porte du tabernacle, vient de l'ancienne église : c'est celle qui abrita les débris des hosties en 1716, elle porte en relief le sacrifice d'Abraham. Un ciboire placé sur le comble du sanctuaire rappelle le ciboire de l'église de Lumes et le but de ce pèlerinage.

La croix de 1822 fut remplacée en 1884 par un beau calvaire.

Le 14 septembre 1884, M<sup>sr</sup> Péchenard, enfant du pays, bénit solennellement ces deux calvaires au milieu d'une foule estimée à quinze cents personnes.

Depuis lors, une procession parcourt les Saints-Lieux le jour de la Trinité après l'office des vêpres : les paroisses voisines y sont représentées. Le matin du même

jour, à huit heures, nous y chantons solennellement la messe. La bénédiction du Saint Sacrement se donne pendant la procession, et, du seuil de la chapelle, à la foule prosternée. Les chants eucharistiques rappelant la Passion composent la liturgie de cette imposante procession. A partir de la Trinité jusqu'à la fête de saint Walfroy, 21 octobre, une messe se dit tous les jeudis au Saint-Lieu à l'intention des pèlerins. Dieu a béni cette religieuse paroisse de Gespunsart ; la sainte table y est toujours fréquentée ; les visites au Saint-Sacrement multipliées et les vocations ecclésiastiques n'y tarissent jamais. La paroisse peut être fière, et elle l'est aussi, des prêtres qu'elle a fournis au diocèse et à l'Église.

---

## IV.

### NOTES

#### Sur quelques Confréries du Très Saint Sacrement

DANS LE DIOCÈSE DE REIMS

---

Les Confréries en l'honneur du Très Saint Sacrement étaient nombreuses dans le Diocèse de Reims.

Rappelons d'abord celles dont la monographie est reproduite dans ce *Compte Rendu*, érigées dans les paroisses de :

SAINT-HILAIRE DE REIMS, rapport de M. HANNESSE ;

CHARLEVILLE, rapport de M. GILLET ;

SEDAN, rapport de M. H. ROUVY ;

FUMAY, rapport de M. LEGUÉ, vicaire.

Nous donnons ici, par ordre alphabétique, la nomenclature des autres paroisses où nous avons retrouvé la trace de Confréries du Saint-Sacrement. Le signe ✕ indique les Confréries encore existantes :

ARNICOURT : La Confrérie comptait, avant la Révolution, douze notables chargés de venir adorer le Très Saint Sacrement et de porter le dais et les flambeaux.

CARIGNAN : Confrérie érigée en 1777, comme celle de Rethel, elle n'existe plus.

✕ CHEMERY : Confrérie établie en 1675.

LE CHESNE : Confrérie établie en 1716, par une bulle de Clément XI. Elle a survécu à la Révolution ; mais elle cessait d'exister quelques années après.

GIVET-NOTRE-DAME : On conserve dans le pays quelques souvenirs de l'ancienne Confrérie.

**HANNAPES** : On trouve encore dans le pays quelques vestiges de la Confrérie.

✠ **HARGNIES** : La Confrérie existe toujours avec ses nombreux privilèges.

✠ **HAYBES** : Confrérie érigée en 1559, vingt ans après celle établie à Rome : Canoniquement rétablie, par ordonnance du 18 septembre 1867, signée de M. Juillet, vicaire général de M<sup>r</sup> Landriot.

**HERMONVILLE** : Les règlements de l'ancienne Confrérie sont conservés dans les Archives de la paroisse.

**HERPY** : Il ne reste dans le pays aucun vestige de l'ancienne Confrérie.

**JUSTINE** : On n'a plus que le souvenir de la Confrérie.

**LAVANNES** : M. l'abbé Fayet, curé de cette paroisse, en 1827, affirmait qu'il y avait en ce pays, comme en beaucoup d'autres, une Confrérie du Très Saint Sacrement.

✠ **LA NEUVILLE-AUX-JOUTES** possède une Confrérie, établie il y a quelques années.

✠ **RENWEZ** : Les registres de la paroisse, de 1608 à 1668, renferment sur la Confrérie de nombreux documents, contresignés par M. Bournet, curé de 1626 à 1669 ; M. l'abbé Gaillot obtint, le 9 janvier 1847, de M<sup>r</sup> Gousset, une nouvelle érection canonique, en vertu d'un indult de Grégoire XVI, du 30 janvier 1846.

**RETHEL** possède encore le privilège de faire une procession en l'honneur du Très Saint Sacrement, le premier de chaque mois. C'est un souvenir de l'ancienne Confrérie dont M. l'abbé Pierret constate l'existence en 1777, dans des notes manuscrites.

✠ **RILLY-LA-MONTAGNE** : L'existence de la Confrérie, dont on ignore l'origine, n'est pas douteuse. La tradition et les usages encore suivis le prouvent. Chaque année, on chante deux grandes messes en l'honneur du Très Saint Sacrement, la veille des Cendres et le jeudi de la Fête-Dieu, et un service pour les associés défunts, la semaine qui suit cette solennité.

✠ **ROCROI** : La Révolution n'a pu rien faire contre la Confrérie. En 1812, M. Cointet, curé, obtint de l'évêque de Metz, M<sup>r</sup> Jaufret, un diplôme confirmant les anciens règlements, usages et privilèges. Quelques modifications apportées à l'association ont

été approuvées par M. Delvincourt, vicaire général de M<sup>r</sup> de Metz, et depuis, par le cardinal Gousset.

✠ SAVIGNY : En 1860, M<sup>r</sup> le cardinal Gousset a autorisé une association ayant pour but de faire une visite au Très Saint Sacrement.

SELLES : Les Pères Capucins établirent la Confrérie au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans le pays, il en reste des vestiges. M. l'abbé Bosc possède un tableau portant les noms de plusieurs confrères de cette Confrérie. En 1850, on trouva dans le sol de l'église une médaille en plomb, ovale ; d'un côté, on voit un ostensor, et de l'autre Notre-Dame du Rosaire, Confrérie également établie dans la paroisse.

SERVION (*annexe de Rouvroy*) avait une Confrérie ; les titres sont perdus, mais le troisième dimanche de chaque mois, on a conservé l'usage de chanter la messe du Très Saint Sacrement. Il y a exposition et bénédiction. Moyennant une légère cotisation, l'associé a droit à une messe chantée aussitôt après sa mort.

VENDRESSE : En souvenir d'une ancienne Confrérie, on fait les prières des Quarante-Heures avant le mercredi des Cendres.

VIREUX-WALLERAND conserve encore tous les registres de la Confrérie établie avant la Révolution et confirmée par M<sup>r</sup> de Coucy.

WITRY-LES-REIMS avait une Confrérie déjà connue en 1641.

---

## RAPPORT SUR L'ŒUVRE DE L'ADORATION NOCTURNE

ÉTABLIE A MACON

Par le R. P. THÉODORE, Religieux récollet.

---

ÉMINENCE,  
MESSEIGNEURS,  
MESSIEURS,

M. le Secrétaire général du Comité permanent des Congrès eucharistiques m'écrivait le 17 juin : « Comment se fonde et devient prospère une œuvre d'adoration nocturne ? Au nom de Notre-Seigneur et en vue du Congrès de Reims, je me permets de vous prier de répondre à cette question en un court Rapport sur votre Œuvre. »

Comme je ne puis rien refuser à l'estimable demandeur ainsi qu'à Jésus-Christ, dont il fait intervenir le nom, je quitte un instant l'ombre et le silence que j'aime, pour dire publiquement à Reims qui délibère, ce que fait Mâcon qui adore. Étude pieuse, peu méritante sans doute, mais qui pourra faire plaisir parce qu'elle sera conforme à la vérité.

**I. — Origine de l'Adoration nocturne.** — L'œuvre eucharistique que nous essayons de faire connaître, et qui porte le nom de *Confrérie des Adorateurs nocturnes du Saint-Sacrement*, a été inaugurée à Mâcon, à l'église Saint-Pierre, dans la nuit du 16 au 17 juillet 1890. Sa Grandeur M<sup>s</sup> Perraud, évêque d'Autun, Chalon et

Mâcon, l'a-érigée à perpétuité dans les trois églises de Mâcon : Saint-Vincent, Saint-Pierre et Saint-Clément, en vertu d'une ordonnance du 18 septembre 1891. Par cette même ordonnance, Sa Grandeur affiliait la Confrérie à l'Archiconfrérie du même nom établie à Rome, dont elle partage depuis les nombreux et insignes privilèges.

- L'Adoration nocturne devant son origine à une érection canonique, se trouve divinement assise sur le rocher granitique de l'Église catholique ; avec une base aussi solide, on peut prévoir qu'elle sera une œuvre durable.

**II. — Configuration de l'Œuvre.** — Les divers éléments dont se compose la Confrérie me portent à la comparer à la fameuse statue dont le prophète Daniel donna à Nabuchodonosor la mystérieuse explication, et qui avait une tête d'or, des bras et une poitrine d'argent, et le reste du corps partie d'airain et partie de fer.

A la tête de l'association apparaissent MM. les Curés des trois paroisses de la ville qui, présidents de l'Adoration dans leur église respective, sont chacun, au même titre, les directeurs de la Confrérie.

Au-dessous, un comité est constitué en permanence. Il agit sous l'inspiration de MM. les Curés, et son fonctionnement, son action et sa sollicitude ont pour but d'assurer le recrutement des membres de l'Association, et la marche et l'unité de l'Œuvre. Ce comité, composé de neuf membres, parmi lesquels sont de droit les trois directeurs, compte dans son sein deux secrétaires et un trésorier. Il se réunit tous les trois mois ; après chaque séance, les délibérations sont transcrites



sur un registre, puis elles sont signées par tous les membres présents du conseil.

A la suite des directeurs et du comité vient la foule des adorateurs, foule composée d'éléments divers : curés, vicaires, aumôniers, prêtres retirés, séminaristes, religieux, professeurs de collèges, Frères des Écoles chrétiennes, jeunes gens et hommes, qu'ils soient nobles, bourgeois ou ouvriers, et enfin, ce qui ajoute un certain relief, une douzaine de pantalons rouges.

Ces adorateurs, les membres du comité, les directeurs, constituent la première et la plus nombreuse classe de la Confrérie, qui est celle des adorateurs à l'église. Une seconde classe, celle des adorateurs à domicile, est formée par une minorité de membres empêchés par l'âge ou les infirmités. Une troisième classe enfin est composée de bienfaiteurs et de bienfaitrices qui, n'adorant pas, soutiennent cependant l'association de leur sympathique charité, et moyennant *cinq francs* annuels participent à toutes les prières et à toutes les indulgences.

Faut-il ajouter que pour faire partie de l'Association rien n'est plus facile, et qu'il suffit de le demander. Les noms, prénoms, la paroisse de l'agrégé sont inscrits sur un registre unique, qui demeure à la disposition de chaque directeur. Trois mois après sa réception, le nouveau membre reçoit un billet d'inscription, contenant son certificat d'admission ainsi que les statuts et les indulgences de la Confrérie.

Telle est l'échelle hiérarchique de l'Adoration, sur laquelle chaque membre a son rang, sa place et son degré d'autorité ou de subordination ; ouvrage bien ordonné, où le chef d'or inspire, les bras et la poitrine d'argent dirigent, et les autres membres d'airain et

d'acier obéissent et exécutent. Il est dit du colosse babylonien qu'il fut brisé et réduit en poudre : ses pieds étaient d'argile ; mais il n'en sera pas ainsi de l'Adoration nocturne, pierre de diamant impérissable et qui ne fait qu'un avec la montagne indestructible de Dieu.

**III. — Convocations.** — Je ne suis point hébraïsant ; mais quand j'étais au grand Séminaire, les élèves qui étudiaient la *Bible* dans sa langue originale m'en expliquaient quelquefois certains passages, et entre autres ces paroles de la Genèse : *Fiat lux*, qui en hébreu expriment l'action créatrice, avec une nuance différente de celle que lui donne la langue latine. L'expression hébraïque ne nous permet pas de nous représenter le Créateur agissant en quelque sorte avec effort en disant : *Que la lumière soit faite*. Elle nous le montre se contentant de nommer pour ainsi dire : *lumière, soleil, lune, étoiles* ; et les êtres, jaillissant instantanément des profondeurs du néant, accourent au rendez-vous de l'existence, où pas un ne manque ni n'arrive en retard. Ah ! ceci, c'est l'appel par excellence ; ce sont les convocations inimitables du Tout-Puissant. Quant à nous, faibles mortels, disons de quelle manière laborieuse nous donnons chaque fois le signal de l'Adoration nocturne.

Les veillées nocturnes ont lieu mensuellement et alternativement dans les deux églises de Saint-Vincent et de Saint-Pierre ; et une fois l'an, pour l'exposition diocésaine, dans la banlieue, à l'église de Saint-Clément.

Ce sont MM. les Curés qui choisissent et désignent eux-mêmes les nuits de prière, qui d'ordinaire précèdent les adorations diurnes mensuelles ou diocésaines. Une seule exception est faite pour la nuit du Jeudi

saint, pendant laquelle les adorateurs se divisent et vont faire chacun l'heure de garde dans leur église paroissiale respective.

A peine la date de l'adoration est-elle connue, que commence aussitôt un travail préparatoire d'instructions et d'adresses. Trois ou quatre jours à l'avance, deux facteurs habitués à exécuter les ordres de la Confrérie transmettent les lettres de convocation adressées aux associés, qui sont adorateurs à l'église ou à domicile. Ces lettres font connaître la nuit, l'heure de l'adoration et l'église où elle se fera. Elles rappellent en même temps à chaque membre de l'association l'engagement qu'il a pris d'accepter une convocation, une fois, trois fois, six fois, ou douze fois dans l'année.

De plus, des affiches avertissant les associés de la nuit de l'adoration et du salut de clôture dont je parlerai plus loin, sont apposées huit jours à l'avance, à la porte des églises et des chapelles de la ville. En outre, tous les membres de la Confrérie sans exception, adorateurs et bienfaiteurs, reçoivent un bulletin imprimé, qui expose l'état actuel de l'Œuvre, raconte quelques traits édifiants, instruit et encourage les associés. Ajoutons ce détail final qui a son intérêt : par respect pour les personnes, et aussi pour éviter les désagréments, toute communication à la Confrérie est faite sous enveloppe fermée. A l'heure actuelle, pour assurer la marche de l'Œuvre et le succès des veillées nocturnes, on distribue cinq cent cinquante lettres ou bulletins. Les convocations, on le voit, constituent un long et monotone travail, surtout pour MM. les Secrétaires ; mais aussi, grâce leur en soient rendues, les résultats de présence et de prière au pied du Tabernacle n'en sont que plus beaux et plus consolants.

**IV. — Les Veillées nocturnes.** — L'heure est venue pour le lecteur de se recueillir : il va franchir le seuil du lieu saint, et il est appelé à contempler les hommes en prière. L'adoration nocturne commence le soir à neuf heures, par la prière ordinaire et l'exposition du Saint Sacrement. Elle se termine le matin à cinq heures par la prière habituelle et la sainte messe, qui est célébrée aux intentions de la Confrérie. Elle embrasse ainsi un espace de huit heures que se partagent les associés, dont quelques-uns doublent et triplent leur veille. Le matin, pendant la messe, les femmes arrivent et continuent l'adoration, qui se prolonge pendant la journée et finit le soir à huit heures par un salut solennel auquel assistent tous les fidèles.

Disons aussi qu'à toutes les heures de la nuit un prêtre dirige la prière des adorateurs et se tient à leur disposition pour la confession et à partir de minuit pour la communion. En outre, des chefs d'heure se distribuent la nuit pour constater dans une intention bienveillante le nombre des membres présents, et en rendre compte ensuite.

Voici à peu près la réglementation ordinaire de l'heure d'adoration, conformément à un directoire conseillé au prêtre adorateur : 1° prière préparatoire à chaque heure, actes de foi et de contrition, *Confiteor*, *Veni Sancte*, *Ave Maria* ; 2° lecture des intentions générales et particulières recommandées ; 3° cinq *Pater*, *Ave* et *Gloria* récités à ces intentions ; 4° à la demie, méditation ou lecture pendant un quart d'heure ; 5° distribution de la sainte Communion aux trois quarts de l'heure ; 6° amende honorable ou récitation d'une dizaine de chapelet, cinq minutes avant la fin. Pour assurer aux adorateurs qui se succèdent le ministère du

prêtre, que rien ne peut remplacer, nous avons sollicité du Saint-Siège la faveur de célébrer la première messe trois heures avant l'aurore, privilège qui nous a été accordé, grâce à M<sup>s</sup>r l'Évêque de Liège et à M<sup>s</sup>r l'Évêque d'Autun, ainsi qu'à l'honorable M. le Secrétaire du comité des Congrès eucharistiques, qui ont bien voulu intervenir pour nous auprès de Sa Sainteté. De la sorte, nous entrons à l'église à minuit, nous célébrons le Saint Sacrifice au moment permis, et jusqu'au matin, à cinq heures, nous sommes complètement à la disposition des adorateurs.

Qu'on nous pardonne ces nombreux et petits détails ; mieux que les louanges, ils serviront à faire apprécier l'excellence et les résultats d'une œuvre que l'Évêché ne craint pas de nommer la première de son diocèse. Ah ! comme nous aimerions, si les limites de cette étude nous le permettaient, révéler au public la piété, la tenue, la dévotion, le respect, le silence, la simplicité, qui, parfums suaves, s'exhalent autour du tabernacle, pendant la durée de ces veillées nocturnes. Mais ce sont là des sujets d'édification que les anges mieux que les hommes peuvent dignement apprécier, et qu'il est préférable de laisser dans l'ombre. Nous ne pouvons cependant taire le trait suivant :

— « Depuis combien de temps êtes-vous ici ? Depuis dix heures du soir. — Êtes-vous adorateur ? Oui. — Comment vous appelez-vous ? Je suis un tel. — Mais, mon ami, il n'y a aucune obligation à passer toute la nuit en prière ; ce serait trop fatigant, une heure suffit. Oh ! je sais ; mais aujourd'hui c'est l'Ascension, je ne travaille pas et j'aurai bien le temps de me reposer. »

Ainsi me parlait un pauvre ouvrier terrassier à cinq heures et demie du matin, dans l'église Saint-Vincent,

après une station nocturne de près de huit heures. Ah ! l'homme qui souffre, qui travaille et qui adore s'entend bien vite avec le Sauveur, et languit difficilement en sa compagnie. Combien le Pape a raison, quand il dit et répète : « Allez au peuple. »

**V. — Salut de clôture.** — Nous l'avons dit, un salut final a lieu le lendemain de la nuit d'adoration, à huit heures du soir et en présence de tous les fidèles. Ce salut commence par la prière d'usage ; quelques paroles bien senties sont adressées aux hommes, les chants retentissent, la procession se déroule et l'exercice est clos par la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Lorsqu'à travers les contours des églises paroissiales, sous les voûtes ogivales ou romanes, irradiées de flots de lumière et d'harmonie, on voit défiler ce cortège composé d'hommes si différents d'âge, de taille et de profession, portant à la main un flambeau et mêlant leurs voix avec celles des anges, on bénit Dieu qui triomphe et on remercie les adorateurs manifestants. Sans le vouloir, devant ces splendides ovations, les cœurs s'attendrissent et les yeux se remplissent de larmes.

Ce n'est pas à dire que l'assistance publique à la procession soit obligatoire, non ; nous avons toujours voulu ménager la piété des hommes et lui laisser prendre d'elle-même des ailes et des forces. Néanmoins, la majorité des membres de la Confrérie, qui, tout en remplissant un grand devoir pendant la nuit, font peu pour l'exemple, tiennent à prendre part à ces démonstrations qui sont un sujet d'édification commune. De fait, tous ceux qui ont assisté à ce spectacle, étrangers ou citadins, s'en vont le cœur content, la foi plus vive,

l'Âme plus affermie dans le bien, et plus résolue à aimer désormais et à acclamer le Dieu de l'Eucharistie. Ah ! fasse le Ciel que ce nombre d'adorateurs augmente : c'est là tout l'objet de nos désirs et de nos prières. Oui, le jour où nous serons cinq cents, nous irons respectueusement, mais avec instance, demander aux magistrats qui nous gouvernent la grâce et le droit de dérouler nos rangs à travers les rues de cette ville, qui sera heureuse de respirer à l'aise, après un temps si long de contrainte religieuse.

**VI. — Les annexes de l'Œuvre.** — On adore tous les mois, nous venons de le dire, et toutes les lignes de ce Rapport le démontrent. Et lorsque nous aurons ajouté que, parmi les nuits qui se sont écoulées depuis quatre ans, il y en a eu de très rigoureuses, d'un froid presque sibérien, mais qui n'ont pu arrêter la foi et le courage des adorateurs, nous n'aurons rien outré. De plus, une retraite est prêchée chaque année aux membres de l'Association, afin d'entretenir chez tous le feu sacré du zèle et de la piété ; et pour rendre les prédications plus attrayantes et plus fructueuses, on fait choix, pour la circonstance, d'un orateur de renom. Il y a un autre moyen employé pour stimuler les membres de la Confrérie et attirer dans son sein des recrues nouvelles : ce sont les conférences publiques. Elles ont lieu quatre ou cinq fois dans la saison estivale et ce sont des avocats distingués qui les rendent séduisantes par leur parole.

La veille de l'Ascension, nous avons établi l'Œuvre admirable du Pain de saint Antoine, destinée à rassasier les pauvres et les classes ouvrières indigentes. Dès maintenant, nous pouvons chaque semaine distribuer à peu près 200 kilos de beau pain blanc. C'est un moyen

très efficace d'améliorer le sort du peuple, que la Providence semble avoir indiqué elle-même. Plus d'une fois, il nous a été donné de soutenir dans ses défaillances et ses oscillations l'Œuvre de la bonne presse, dont les commencements étaient indécis et laborieux. Malgré les raisons d'inertie et d'impuissance alléguées, nous ne pouvions pas consentir à la voir tomber et s'éteindre. Grâce à Dieu, à l'heure actuelle, le bon journal s'en va, doucement il est vrai, mais faisant son chemin de propagande, éclairant les esprits et dissipant les préjugés.

A toutes ces œuvres déjà existantes, nous pouvons en adjoindre d'autres qui nous paraissent être les états nécessaires de l'Adoration nocturne. Un Cercle d'abord, qui nous permette d'entretenir des relations intimes, familières et permanentes avec les associés que nous ne voyons qu'à l'église et en passant et que nous voulons mieux connaître. Le Secrétariat du peuple, tel qu'il fonctionne à Paris, au Val-des-Bois et ailleurs, rend des services immenses aux ouvriers sans travail et qui ont besoin de placement. Nous ferons tout au monde pour l'établir, et déjà dans des réunions préparatoires nous avons intéressé à cette cause les sommités de la bourgeoisie. Enfin, suivant les enseignements de Léon XIII, qu'a si bien commentés M<sup>gr</sup> l'Évêque de Liège dans une lettre à son clergé, nous travaillerons de toutes nos forces à améliorer chaque jour le sort du peuple, à créer même en sa faveur, si c'est possible, des moyens de ressources et d'économie et des établissements de travail où l'ouvrier puisse sans rougir gagner son pain et celui de sa famille.

Comment les généraux d'armée se sont-ils rendus maîtres des villes ? C'est à l'aide de certains stratagèmes



que l'histoire nous a fait connaître. Josué, pour prendre Jéricho, fit sonner de la trompette et porter l'arche tout autour : les murs croulèrent et Israël entra sans coup férir. Cyrus ayant détourné le cours de l'Euphrate, fit passer son armée dans le lit du fleuve devenu guéable, et surprit Babylone et son roi Balthazar, ivres de festin et de débauches. Titus, lui, pour réduire Jérusalem, fit tracer autour d'elle un triple cercle d'investissement, qui finit en se resserrant par étouffer la Ville sainte.

Quant à nous, tacticiens pacifiques, et c'est ici notre dernière œuvre qui doit assurer ce qui est fait et faciliter ce qui reste à faire, nous avons divisé cette ville et sa banlieue en vingt-quatre sections. A la tête de chacune d'elles, nous avons placé un homme de cœur et d'intelligence chargé de bien étudier les couleurs de ses divisionnaires. Et c'est grâce à ce stratagème, qui consiste tout entier à connaître exactement la cité de Mâcon, que nous espérons peu à peu la conquérir à Jésus-Christ.

**VII. — Quelques chiffres.** — Rien n'est clair, sensible et parlant comme les chiffres ; aussi, nous allons en donner quelques-uns pour jeter les derniers traits de lumière sur ce Rapport. Chaque mois, à l'aide d'un bulletin imprimé, qui, soit dit sans orgueil, nous sert de sceptre de commandement et nous permet, du fond de notre cellule, de diriger l'œuvre, nous révélons ce qui s'est passé dans la dernière adoration ; et à la fin de l'année, nous établissons au grand jour le bilan de la situation budgétaire de l'œuvre, afin de donner aux bienfaiteurs et aux bienfaitrices la satisfaction légitime de savoir l'usage que l'on fait de leur charité. Nous allons donc, sans choisir, placer sous les yeux du lecteur le compte rendu de la dernière adoration et le dernier

exposé de la situation pécuniaire. De la sorte, chacun jugera en pleine connaissance de cause de la vitalité de l'Adoration et de la somme de sympathies qui la soutiennent.

1° *Adoration nocturne diocésaine* à Saint-Vincent, du 2-3 mai :

Nombre d'heures d'adoration nocturne.....	166
Moyenne d'adorateurs par heure.....	20
Communions (ne sont comptées que celles de nuit).....	28
Intentions générales et particulières recommandées.....	49
Messes à l'intention et pour l'utilité de la Confrérie.....	2
Salut de clôture, hommes présents (dont 125 ont escorté le Saint Sacrement).....	235

2° *Budget de l'Adoration nocturne :*

ACTIF	{	Reliquat de l'année 1892, au 20 novembre.....	39 <sup>1</sup> 50	}	880 <sup>1</sup> 50
		Bienfaits reçus fin année 1892 et année totale 1893.....	841 "		
PASSIF	{	Bulletins, lettres de convocation, affiches et imprimés de chant....	448 "	}	749 70
		Enveloppes, timbres, facteurs, conférences.....	147 70		
		Flambeaux, honoraires de prédication et de messes.....	154 "		
RESTE aux mains du trésorier, 31 décembre 1893...					<u>130<sup>1</sup>80</u>

Nous faisons une étude très sérieuse, il n'est pas besoin de le dire. Si néanmoins notre autorité de religieux et de prêtre ne suffisait pas pour rendre éminemment croyables et acceptables tous les chiffres qui précèdent, ainsi que toutes les données de ce travail, nous prions l'honorable trésorier de l'Adoration de Maçon, présent au Congrès, d'en prendre la défense et de parler à notre place.

**VIII. — But de l'Œuvre et conclusion.** — L'Œuvre eucharistique de Màcon a deux buts importants et distincts qu'il est nécessaire en finissant de bien préciser. Le premier lui est commun avec toutes les autres adorations nocturnes et diurnes que j'appellerai classiques : rester une heure au pied du Tabernacle pour y *adorer, remercier, expier* et *prier*. Le second, qui lui est particulier, consiste à *travailler à la conversion et à l'union des hommes et jeunes gens de cette ville par le Saint Sacrement*, mais en se plaçant hardiment sur le terrain des Encycliques de Léon XIII. En un mot, c'est l'adoration nocturne ordinaire, sur laquelle on se propose de greffer toutes les œuvres économiques possibles et sagement réalisables, afin d'arracher cette cité aux étreintes perfides de la franc-maçonnerie. Voilà sur l'Adoration de Màcon tout le fond de notre pensée, l'objet précis de nos désirs et le terme invariable de nos efforts. Œuvre gigantesque qui a besoin, pour réussir, de temps, de réflexion et de patience, et à qui le bras de Dieu est indispensable ainsi que le concours de toutes les âmes généreuses.

Le succès couronnera-t-il nos efforts ? Ne peut-on pas nous taxer de témérité ? Et ne craignons-nous pas d'apporter une nouvelle preuve à l'appui de ce proverbe : « Qui trop embrasse mal étreint ? » A cela nous répondons ce qu'une personne habituée à observer nous disait il y a quelque temps : « Depuis que l'Adoration nocturne existe, cette ville de Màcon, où s'agitent pourtant vingt mille âmes, n'est plus la même. Pas de trouble dans son enceinte ni au dehors ; il ne survient aucun fait mauvais et scandaleux. Les loges maçonniques, qui sont au nombre de cinq depuis 1848, semblent

être mortes. De tous côtés, dans la rue, on est salué par des personnes que l'on ne connaît pas. On voit beaucoup plus d'hommes dans les églises ; et surtout, ce qui est très remarquable, tandis que tout autour et à la campagne on murmure et on se plaint du temps et des grêles, ici l'on vit tranquille à l'abri des orages. »

Quel cas faut-il faire de ces appréciations ? N'y a-t-il en tout ceci que pure coïncidence ? Ou bien plutôt, puisque dix justes eussent sauvé Sodome, ne sommes-nous pas en droit de conclure que Mâcon a trouvé ses sauveurs. Cette cité dont la réputation religieuse était autrefois si peu avancée, qui n'avait au fond, pour se recommander au public, que son petit vin qui défrayait les tables de la capitale, et les *Méditations* ou *Harmonies* si connues de son illustre poète, peut désormais revendiquer l'estime et l'admiration générale, elle qui tient à honneur d'abriter fièrement sa tête sous le plus puissant des paratonnerres, l'Adoration nocturne.

Non, l'Œuvre que nous entreprenons n'est pas impossible. Volontiers nous dirions avec le grand Napoléon : le mot impossible n'est pas français ; ou mieux, avec le Séraphin du Carmel : « Thérèse seule ne peut rien, mais Thérèse et Dieu peuvent tout. » D'ailleurs, qu'on soit attentif à cette affirmation qui nous est dictée par la connaissance que nous avons des tendances populaires et qui explique tout le secret de la situation actuelle : *La France sera sauvée lorsque les prêtres séculiers et réguliers s'entendront et le voudront*. Non, non, les difficultés ne viennent pas du côté des âmes ; elles sont prêtes à se donner à qui les conquerra par l'amour. Dieu l'a dit depuis longtemps : Les corps sont-ils malades ? qu'on aille quérir les médecins ; mais s'agit-il des âmes, des nations, des plaies sociales, les prêtres en sont

de droit, et souvent de fait, les infaillibles guérisseurs.  
J'ai fini.

L'empereur Maximilien, calme et debout sur le sol qui allait boire son sang, disait à ceux qui s'apprêtaient à le fusiller : « Mexicains, les hommes de ma classe et de ma race sont créés par Dieu pour faire le bonheur des peuples ou pour en être les martyrs. Appelé par les vœux d'une partie d'entre vous, j'ai voulu régénérer ce pays et tous mes efforts se sont tournés vers un seul et même but : votre bonheur. Je n'ai pas réussi, mais en quittant ce monde, je demande à Dieu que mon sang soit le dernier versé pour ma bien-aimée patrie adoptive. »

Si les rois et les empereurs parlent et agissent ainsi pour le bien des peuples, que ne peuvent, que ne doivent pas faire les ministres de Jésus-Christ ! « O Dieu du Tabernacle, je n'ai pas le droit de dicter des leçons de conduite à personne, mais accordez-moi de vivre et de mourir pour vous aimer et vous faire aimer. » Ah ! je ne cesserai de le dire : si depuis quarante ans on avait fait pour les hommes ce qui a été fait pour les femmes, nous n'en serions pas où nous sommes. Mais il en est temps encore : à l'œuvre donc, et sans retard, pour Dieu, l'Église, la France et le peuple !

---

## RAPPORT SUR L'ŒUVRE ÉTABLIE A NIMES

RUE SAINTE-EUGÉNIE, 7

Rapport de M. l'abbé COURAN, Chanoine honoraire, Directeur  
de l'Œuvre, à Nîmes.

---

L'Œuvre dont la maison mère est établie à Nîmes, rue Sainte-Eugénie, 7, est, au dire de M. Harmel qui l'a vue de près, une des plus belles œuvres qui existent en France.

Elle est, en effet, remarquable au triple point de vue *social*, *providentiel* et *eucharistique*. Considérons-la d'abord à la hâte sous les deux premiers aspects ; nous réserverons les plus amples développements au troisième, qui intéresse seul le Congrès.

I. — L'Œuvre de Sainte-Eugénie a pour objet l'amélioration d'une classe déshéritée au point de vue *social*, celle des servantes. Elle les reçoit dans un asile lorsqu'elles sont inoccupées, environ 700 par an ; elle fait tous ses efforts pour procurer à chacune la place qui lui convient ; elle les surveille chez leurs maîtres ; elle les réunit tous les dimanches à l'heure de la messe et des vêpres ; elle leur procure tous les ans le bienfait d'une retraite de huit jours ; elle les soigne dans les infirmeries de Sainte-Eugénie pour les maladies ordinaires ; à la campagne pour les maladies contagieuses ; elle leur offre même l'hospitalité dans une maison de retraite, à l'époque de la vieillesse, comme pensionnaire, ou simplement locataire.

Ces effets sont directs ; l'Œuvre de Sainte-Eugénie

peut se recommander par des effets médiats et indirects de première importance.

Ne parlons pas des pères et des mères de ces jeunes filles, qui pourtant sont si heureux lorsqu'ils apprennent ce que l'on fait à Nîmes pour leurs enfants que souvent ils ont laissé partir malgré eux et par force.

Ne parlons pas non plus des familles auxquelles une servante dévouée rend de si nombreux services.

Plaçons-nous uniquement au point de vue matériel et ne voyons que le côté économique et humanitaire. Il y a eu sans doute, dans la ville de Nîmes, de grosses fortunes qui ont jeté dans la caisse des ouvriers des sommes considérables ; mais si on ouvrait le livre de comptes de l'Œuvre de Sainte-Eugénie, on verrait que le total des sommes données, depuis 28 ans, aux maçons, aux plâtriers, aux menuisiers, aux serruriers, aux terrassiers, en un mot aux ouvriers, s'élève à un chiffre énorme ; et que même sous ce rapport cette Œuvre occupe une place d'honneur.

Après le budget extraordinaire vient celui de chaque année, qui comprend les dépenses nécessitées par l'exercice courant. On a le blé et le vin ; mais il faut autre chose ; il faut se chauffer et se vêtir ; il faut de la viande, des légumes, du charbon ; il faut payer des impôts, des assurances, etc., etc. Le total des dépens, pour l'Œuvre de Sainte-Eugénie, dépasse actuellement par an *cinquante mille francs* qui s'en vont dans la caisse des deniers publics, et où les ouvriers charrons, forgerons, tonneliers, producteurs ou vendeurs de légumes, éleveurs de bestiaux et bouchers, marchands d'étoffes, de sabots ou de souliers, qui fournissent par eux-mêmes ou par intermédiaire ce dont on a besoin, trouvent une large part.

Conclusion : là où la production avait zéro en chiffre, elle atteint par l'Œuvre de Sainte-Eugénie tous les ans 50,000 francs ; et dans un laps de temps, elle atteindra un million : total qui ira tout entier dans la caisse de la France travailleuse.

Mais pour bien apprécier l'Œuvre de Sainte-Eugénie, il faut monter plus haut encore.

N'est-il pas vrai que la France souffre au point de vue agricole ? La France est commerçante sans doute ; mais elle est surtout une nation d'agriculteurs. Sa situation géographique lui impose cette mission. Sans être le plus fertile du monde, son sol a des ressources qui lui permettent de rivaliser avec les meilleures contrées. Et la France n'apprécie pas le don de Dieu ; elle déserte la *campagne*. C'est lui rendre un grand et immense service que de la rappeler à son devoir, celui de travailler la part d'héritage que lui a léguée le Père de famille, c'est à dire de cultiver son champ.

Les filles de Sainte-Eugénie conduisent, dans deux campagnes, une exploitation agricole des plus importantes. Dans la première, située dans la banlieue de Nîmes, route de Gregan, composé de six hectares tous arrosables par un pulsomètre qui donne sept cents litres à la minute, elles soignent cette année une pépinière de deux cent quarante mille plants de vigne américaine, greffés et non greffés, qu'elles préparent pour leurs plantations de l'année prochaine. Dans la seconde, située sur un plateau abandonné qui domine la plaine de Beaucaire, comprenant soixante hectares, auxquels elles viennent d'ajouter cent cinq hectares de garigues loués à la commune de Manduel, qu'elles enrichiront après dix-huit années, de plus de cent mille francs, elles ont des vignes superbes qui font l'admiration de tous ceux



qui les visitent. Et dans ces deux campagnes, elles exécutent tous les travaux ; elles plantent, elles taillent, elles greffent, elles défoncent, elles labourent. C'est très intéressant de les voir partir à l'heure du travail, avec leurs chevaux, leurs mules ou leurs mulets. Vous, Messieurs de Paris ou de la province, qui vous occupez de question humanitaire ou sociale, venez voir cet essaim de jeunes filles, à peine âgées quelquefois de vingt ans. En voyant leur air candide et leur visage un peu brunt sans doute par notre soleil méridional, mais resplendissant de santé et rayonnant de bonheur, vous direz, si vous êtes sans préjugés : voilà ce que je n'aurais jamais cru ; la joie, la religion et le travail qui se rencontrent ensemble dans un merveilleux rendez-vous.

A l'heure où le Fils de Dieu est venu sur la terre, les saints Livres nous disent que la justice et la miséricorde se sont donné le baiser de paix. Dans l'œuvre agricole de Sainte-Eugénie, c'est le travail, c'est le bonheur, c'est l'amour de Dieu qui vont ensemble, se prêtant un mutuel appui.

N'est-ce pas là au premier chef une œuvre sociale ?

## II. — Voici maintenant le côté *providentiel* :

Par la pensée remontez les années ; transportez-vous en janvier 1814. Pie VII éconduit entre des gendarmes de Fontainebleau, où trônait un des plus fiers, mais des plus despotes gouverneurs d'hommes, s'en allait d'étape en étape vers le lieu où il devait terminer son long et lent martyre. On ne voulut pas qu'il prit à Nîmes un peu de réfection ; on lui permit seulement de s'arrêter à Saint-Vincent de Jonquières, dans une auberge tenue par un protestant. Celui-ci était honnête : il reçut le Pontife vieillard avec honneur et bonté, et ne réclama

comme salaire, pour l'œuf à la coque et le verre de bordeaux qu'il avait fourni, que sa bénédiction. A vingt ans de distance, en 1834, en janvier, naissait dans cette famille protestante, mais devenue catholique, de la branche cadette un dernier enfant que le bon Dieu a appelé malgré son indignité à l'honneur du sacerdoce, et qui depuis 28 ans est le Directeur de Sainte-Eugénie. Et pour que le doigt de Dieu soit bien visible, une jeune veuve qui connaissait à peine l'humble Directeur des servantes, vint un jour le trouver sur la recommandation qui lui avait été faite par son mari avant de mourir ; c'était la dernière héritière de la branche aînée qui venait apporter à l'œuvre l'héritage de la famille.

**III.** — Mais ici se montre, dans un premier et déjà bien vif éclat, le côté *eucharistique* de l'Œuvre de Sainte-Eugénie, qui va devenir désormais son caractère spécial et distinctif.

Remontons encore le temps passé. Pie IX occupait le trône pontifical. Un second Bonaparte, peu soucieux des vrais intérêts de la France qu'il gouvernait, avait, en dépouillant de ses États le roi de Rome, fondé l'unité italienne et commis ainsi une grande faute politique et religieuse. Le directeur de Sainte-Eugénie, alors vicaire de la paroisse Saint-Charles à Nîmes, mais nouvellement chargé par l'autorité diocésaine de l'*Œuvre des domestiques*, possesseur d'un beau calice qui n'était pas encore consacré, l'envoya au Saint-Père qui réclamait la charité de ses enfants. Il demandait en retour une bénédiction pour son œuvre naissante. Pie IX lui envoya, avec un beau camée, son portrait au bas duquel il écrivit lui-même de sa main ces mots : *Accendat Deus*

*in cordibus vestris ignem sui amoris* : que Dieu allume en vos cœurs le feu de son amour !

L'œuvre se développa ; elle grandit ; on devint, d'après le désir de Pie IX, plein d'ardeur. Mais le calice ne fut pas oublié de Dieu, qui rend le centuple en ce monde. Un jour il arriva à l'évêché de Nîmes un calice de Florence. « Portez-le à Sainte-Eugénie », dit M<sup>re</sup> Besson. — « Je voudrais, en faisant profession, dit la jeune veuve dont il était question tout à l'heure, donner un souvenir. » Et ce souvenir fut un beau calice sur lequel elle avait fait enchâsser des diamants de famille.

Mais la communauté était pauvre ; composée de membres qui pour la plupart avaient été domestiques, elle avait beaucoup de peine à suffire à ses charges ; et ces charges étaient devenues plus lourdes par l'effet d'une circonstance indépendante de la volonté.

Le Directeur avait promis de soigner les servantes même au cas de maladies contagieuses. La petite vérole éclata dans Nîmes l'année d'après. On soigna dans les infirmeries de Sainte-Eugénie les premières domestiques atteintes par le fléau. Le malheur, ou plutôt la Providence, voulut qu'un jeune homme appartenant à une famille voisine prit la maladie. On se plaignit à la mairie de la ville de ce que l'Œuvre, en soignant dans ses infirmeries les maladies contagieuses, devenait au cœur de la cité un foyer de contagion. Que faire alors ? Manquer de parole n'était pas possible. Il fallut, pour être fidèle à ses engagements, acheter une campagne. C'était bien coûteux et surtout bien onéreux pour une Œuvre pauvre qui n'avait pas encore payé ses premières dettes. Des bruits fâcheux ne tardèrent pas à courir dans la ville, et bien des personnes, accusant de témérité un zèle trop indiscret, annonçaient à bref délai un

effondrement complet. La santé du Directeur faiblit ; mais la divine Providence, qui toujours est admirable dans ses voies, planait au-dessus de tous ces événements et les dirigeait. Elle n'avait oublié ni Pie VII, ni Pie IX ; et réunissant deux mercis, qui tous les deux avaient ramassé à travers les années de gros intérêts, elle récompensa l'Œuvre de Sainte-Eugénie en lui confiant, non pas le calice de l'autel, mais le vin qui devient dans le calice le sang du Sauveur Jésus, le vin eucharistique.

C'est là une belle Œuvre dont tout le monde comprend la grande portée, qui étonne au premier abord, mais qui bientôt ne surprend plus. C'est la religieuse qui prépare le pain eucharistique, la blanche hostie de l'autel. Le vin du calice, destiné à devenir le vin qui fait germer les vierges, qui est par lui-même si délicat, qui demande par contre tant de soins et peut être si facilement dénaturé, ne demandait-il pas, lui aussi, des mains soigneuses et pures ? Dans la pensée, la tunique blanche de Saint-Dominique ne cadre pas mal à côté de la clairette dorée, qui est si belle de couleur et si suave au goût, et qui fournit, dans notre climat et sous notre soleil du Midi, un vin à la fois si solide et si délicat.

Voici ce que disait, le 23 avril de cette année 1894, à ses curés-doyens réunis en synode, Son Éminence le cardinal Goossens, archevêque de Malines (1).

(1) Eminentissimus Dominus seriæ vigilantîæ cleri commendavit curam habendam de materiâ SS<sup>m</sup>i sacrificii Missæ, de pane et vino de vite. Notum enim est hæc in re hodie cavendum omnino esse a falsificationibus passim obviis quæ validitatem sacrificii ac sacramenti impedire possunt.

Quod spectat ad panem qui hodie pluribus in locis a Religiosis conficitur, omnino sororibus illis commendandum ut sese certas reddant de puritate tritici, nullâ aliâ materiâ admixti. Quapropter

C'est un grand avenir qui s'ouvre devant l'Œuvre de Sainte-Eugénie ; c'est un calice d'or qui s'offre à elle et qui bientôt, si elle est digne de la mission qui lui est confiée, peut lui apporter de grandes richesses, qu'elle est engagée, de par ses constitutions, à ne pas garder. Mais ce qui embellit davantage ce calice et le rend encore plus précieux, c'est le sourire de Pie VII et de Pie IX, qui du haut du ciel semblent dire tous les deux : Voilà comment récompensent les Papes et ce que vaut leur bénédiction !

L'Œuvre de Sainte-Eugénie avait pris ainsi son caractère distinctif ; il fallait la désigner. Les reli-

consulendum ut ipsæ granum comminuant seu molant, parvâ molâ, quâ jam utunturaliquæ ex illis, et non tanto pretio constat.

Vinum de vite quod attinet, tantis modis adulterari potest ut et scientia chimica fateatur se vix posse asserere vini puritatem. Unum proin manet medium tuto in eâ re procedendi, nempe non emendo vinum nisi ab iis collectum et transmissum de quibus certo constat eos nullam alienam substantiam cum vino miscuisse.

Hunc in finem instituta fuit in diœcesi Nemausi (*Nîmes, rue Sainte-Eugénie, 7*) in Gallia, sub auctoritate Ordinarii, congregatio quædam Religiosarum, vulgo nuncupatarum *les Petites Dominicaines de l'Eucharistie*, quæ per seipsas excolunt vineas valde extensas, quæ ipsæ manibus suis uvas pertractant, comprimunt, doliis includunt et emptoribus transmittunt, sine ullo auxilio alterius manus. Domui illi præest Ven. Canonicus D. Couran, qui hic in Belgio procuratorem sibi constituit Dominum J. Ortegat, negotiatorem vinarium, Mechliniæ, cui Congregatio concedet vina sua, nonnisi in præsentia presbyteri a Nobis ad hoc deputandi transmittenda. — Cæterum Dominus J. Ortegat jam ab aliquo tempore totam rem exposuit in litteris circularibus ad plures sacerdotes missis.

Atque ita omnia peracta testamur.

Mechliniæ, 23 Aprilis 1894.

† PETRUS LAMBERTUS, CARDINALIS GOOSSENS,

Archiepiscopus Mechlinensis.

gieuses, établies pour la conduire, avaient revêtu l'habit de Saint-Dominique. De plus, leur maison mère avait l'insigne faveur de l'adoration perpétuelle avec exposition du Saint Sacrement de nuit et de jour. Dans chacune des trois maisons qu'elle possède, le premier acte à quatre heures et demie du matin, lorsqu'on est rendu à la chapelle, est le chant de l'*O salutaris*. A chacune des parties de l'office, c'est toujours l'*O salutaris* qui commence. A toutes les heures, lorsque, pour renouveler son intention, on se met à genoux, on se tourne du côté du Saint Sacrement, pour protester de son amour envers la sainte Eucharistie. C'est du reste la pensée qui doit dominer la religieuse tout le cours de la journée. Sa vie, pour employer un mot de sainte Thérèse, doit être une adoration vitale, un élan continu, un effort incessant vers la sainte Eucharistie. Aussi, tous les cœurs ont triomphé d'aise lorsqu'on a appris à ces bonnes religieuses, de la part de l'autorité ecclésiastique, qu'on les appellerait désormais les *Petites Dominicaines de l'Eucharistie*. Elles sont en effet petites, les plus petites dans la grande famille de saint Dominique ; mais les petites fleurs ont beaucoup de délicatesse dans leur corolle et de suavité dans leur parfum. Fasse le Ciel que les Petites Dominicaines de l'Eucharistie portent avec honneur un nom à la fois si humble et si beau !

On dirait même qu'elles sont appelées à une mission plus haute. Pourquoi ne pas l'avouer ?

Lorsqu'elles rachetèrent la chapelle de Sainte-Eugénie, une des plus vieilles églises de Nîmes, vraie relique des temps passés, un monsieur, lisant sur le frontispice de la façade qui venait d'être restaurée ces mots écrits en lettres rouges : *Regi sæculorum immortalis*, promit dix

mille francs si on voulait dresser dans le sanctuaire un trône à Notre-Seigneur. L'autorité diocésaine avertie accepta la condition. On érigea le trône. Bientôt le roi y parut sur le Thabor de son exposition, d'abord un jour, puis deux jours, puis tous les jours, et cela jour et nuit. Une des premières prières récitées solennellement à ses pieds fut celle qu'on récite à Rome, dans l'église de la Réparation Nationale, et par laquelle on reconnaît Jésus comme le vrai roi du monde.

Sur ces entrefaites eut lieu le Congrès de Fribourg. On émit le vœu que les diverses professions ou sociétés fussent convoquées aux pieds de l'Eucharistie tour à tour, pour rendre hommage à Notre-Seigneur. Sainte-Eugénie s'empressa de le réaliser. Depuis lors, c'est à dire depuis le 1<sup>er</sup> lundi de janvier 1886, convoquées les unes après les autres, les professions de la ville de Nîmes arrivent chacune à leur tour, une fois par an, le lundi à 9 heures du soir. M. Harmel se trouva un jour à ce pieux rendez-vous. C'était, si nos souvenirs sont fidèles, le tour des charrons. Ils étaient accourus nombreux, les bons charrons de la ville de Nîmes. Les tonneliers sont aussi zélés et fervents. Les maçons, les plâtriers, les serruriers, les épiciers, les merciers, les menuisiers, les peintres, les imprimeurs, etc., reçoivent au jour marqué leurs lettres d'invitation. Un soir, une corporation avait apporté sa bannière ; elle flottait devant le Saint Sacrement. Le prédicateur était un moine expulsé qui arrivait de l'exil et pour la première fois revoyait sa patrie. Cette scène, qui représentait à ses yeux la France agenouillée dans la personnalité d'un corps d'état devant la sainte Eucharistie, l'émut jusqu'aux larmes et toute l'assistance partagea son émotion.

Une des plus belles adorations sociales est celle des militaires. Une année, nous avons eu les deux généraux de l'infanterie et de l'artillerie ; cette année, 18 décembre, le général d'infanterie était retenu par une indisposition ; il s'est fait excuser par une lettre qui témoignait du regret qu'il avait de ne pas pouvoir participer comme l'année précédente à notre pieuse cérémonie.

Les adorations ne sont jamais interrompues. Chaque lundi, l'adoration professionnelle commence par la psalmodie des matines de l'office du Saint Sacrement. A la fin de la prière du soir, trois membres se détachent du groupe convoqué ; ils s'avancent un cierge à la main, s'agenouillent sur trois prie-Dieu installés pour cet objet au pied de l'autel ; et l'un d'entre eux lit l'amende honorable qui est en même temps un acte de consécration. M. de Belcastel, qui l'a composée, y a mis toute l'ardeur de son âme et toute l'énergie de sa foi.

Après la bénédiction, le groupe professionnel se retire ; mais l'adoration continue. On récite *Laudes* ; à onze heures on fait l'heure sainte ; à une heure, on récite le Rosaire ; à deux heures, a lieu l'exercice du chemin de croix. Il y a encore parmi les hommes de France des cœurs fidèles. Depuis tantôt dix ans, — c'était le premier lundi de décembre 1884, — un coiffeur, que les adorateurs appellent *Capitari*, n'a manqué que deux fois l'adoration nocturne : une fois en hiver, un jour où la neige arrêta le train qui le ramenait à Nîmes, une autre fois où un coup de sang le retint plusieurs jours au lit. L'adoration des hommes se termine le mardi matin après la sainte messe dite à quatre heures et demie.

L'adoration de Sainte-Eugénie se fait sans bruit et



sans effort. Un mot écrit dans une lettre à M. l'abbé Brugidou, le fondateur de l'Adoration Nationale, la caractérise assez bien. Parlant de l'organisation de cette Œuvre en membres fondateurs, bienfaiteurs ou agrégés, membres actifs et honoraires, dans la crainte qu'on ne crût à une complication trop embarrassée et partant trop gênante, on faisait remarquer qu'à la chapelle Sainte-Eugénie il en était un peu comme au firmament, où chacune des étoiles ne manque jamais d'être à sa place au moment voulu. C'est en effet la consigne que semblent s'être donnée les adorateurs de nuit et de jour : religieux, personnes laïques, hommes, femmes, dames du monde, servantes ; on se succède au pied des tabernacles avec une régularité qui n'a pas l'air d'être calculée et même prévue, et qui néanmoins ne cesse jamais. Le nombre varie comme celui des étoiles qui brillent au ciel ; parfois, aux plus mauvaises heures, comme au temps des orages, l'éclipse semble être totale ; mais bientôt, à la demi-heure, la voix de la religieuse ne tarde pas à avertir que l'adoration continue, comme se continue le mouvement des cieux au milieu des nuits les plus obscures.

Reste maintenant à dévoiler le secret qui fait la force de l'Œuvre et en assure le succès. Il est bon de ne pas le taire, puisqu'il est tout à fait eucharistique.

Les Petites Dominicaines de l'Eucharistie ont dépassé en nombre le chiffre de 80. Aucune d'entre elles n'a quitté sa communauté. Elles exécutent pourtant des travaux pénibles ; elles défoncent avec le treuil ; elles conduisent la charrette ou la charrue, elles piochent, elles moissonnent, elles vendangent ; et le public qui les voit agir s'étonne de leur bonne volonté et surtout de leur persévérance ; il se demande où ces jeunes filles

peuvent puiser leur ardeur. Au visiteur qui a la foi, on montre le tabernacle. C'est là en effet que la Petite Dominicaine de l'Eucharistie vient retremper son ardeur. Jésus est là dans toute sa beauté ; il se montre aux regards de sa foi comme le plus grand et le plus riche des princes : « Viens à moi, lui dit-il, et je ferai de toi plus qu'une reine ; je te rendrai participante à tous mes trésors, dans mon royaume qui ne finit pas, où rien ne vieillit, mais où l'on est toujours jeune d'une jeunesse immortelle, où la beauté conserve toujours sa fraîcheur, où le jour ne connaît pas de déclin, ni le printemps d'hiver, où la vie et le bonheur se perpétuent dans une extase d'amour au sein d'enivrantes délices. » Et l'on voudrait qu'avec ces pensées un cœur pur de vierge ne surmontât pas tous les obstacles, ne s'élancât pas avec courage dans la voie austère du sacrifice et du labeur ! Le torrent peut être impétueux ; la flamme a des laves brûlantes. Mais l'amour de Dieu est plus fort encore. Pie IX a souhaité aux membres de l'Œuvre de Sainte-Eugénie que le feu s'allumât dans leurs cœurs. Fasse le Ciel que ce désir d'un grand Pape ait sa pleine réalisation, et que dans le cours des années les *Petites Dominicaines de l'Eucharistie*, fidèles à leur devise, continuent à avoir en leur âme un vrai brasier de l'amour divin ! Là sera toujours le secret de leur force et la cause certaine de leur succès.

---

## LA COMPAGNIE DE LA GARDE EUCHARISTIQUE

AU PATRONAGE SAINT-CHARLES A PARIS

Par M. Alphonse PRADAUX, Membre de l'Œuvre.

---

C'est sous ce titre qu'est organisée parmi nous la dévotion à la divine Eucharistie, sous une forme en accord avec l'organisation générale de l'Œuvre.

Il est un principe fondamental : c'est que la vie spirituelle dans les patronages se mesure surtout au zèle qu'apportent les enfants ou jeunes gens à s'approcher de Notre-Seigneur ; leur assiduité à le recevoir dans la sainte Communion ou à le visiter prouve qu'ils savent répondre à l'appel si touchant du bon Maître : « Venez à moi, vous qui succombez sous le poids de votre travail, et je vous soulagerai ». Dès lors, tous les efforts doivent tendre à tourner ces jeunes cœurs vers le Sacrement adorable de l'autel.

Les aumôniers qui se sont succédé dans l'Œuvre n'ont pas manqué à cette partie si importante de leur tâche. Il y a douze ans environ, leur zèle persévérant avait fini par amener l'esprit de leur jeune peuple à un niveau où il parut opportun de donner à la piété une forme stable, et qui pût assurer efficacement la conservation des fruits déjà réalisés.

Un premier groupe d'adorateurs du Saint Sacrement fut alors formé, un peu restreint, et pratiquant ses exercices spéciaux exclusivement dans des réunions auxquelles la masse des patronés demeurait étrangère. Sous le nom de *Congrégation des Saints-Anges*, ce

groupe d'adoration diurne était analogue à ceux que l'on voit aujourd'hui dans la plupart des paroisses de Paris : le Saint Sacrement n'était pas exposé, le dimanche, les associés se succédaient tour à tour au pied de l'autel et priaient avec ferveur. La Congrégation fit beaucoup de bien, par l'édification de ses membres, parmi lesquels se sont manifestées plusieurs vocations religieuses ou sacerdotales. Il fut bientôt facile de voir qu'à l'aide de ce noyau institué il serait possible de donner à la dévotion eucharistique, dans l'Œuvre, une extension plus grande, et d'associer l'ensemble des jeunes gens à des manifestations solennelles plus caractéristiques. L'on obtint alors de l'autorité diocésaine d'avoir, le premier dimanche de chaque mois, l'exposition publique du Saint Sacrement dans la chapelle du Patronage.

La petite Congrégation reçut pour mission d'assurer l'adoration continuelle ce jour-là. Un règlement fut adopté, dont nous nous permettrons de vous donner la copie *in extenso*. Cette constitution, entrée en vigueur en 1886, n'a pas cessé depuis de fonctionner, en produisant les fruits de piété qu'elle était destinée à promouvoir. La Compagnie, commencée avec douze membres, en compte aujourd'hui cinquante à soixante, c'est à dire le cinquième environ de la population totale de l'Œuvre. La communion mensuelle des patronnés s'est affermie; beaucoup communient tous les jours de réunion de l'Œuvre, les dimanches et les fêtes; quelques-uns s'approchent de la sainte Table en semaine, dans leurs paroisses respectives.

*L'Adoration mensuelle* ne manque jamais d'être une manifestation de piété et de bonheur. On arrive dispos et joyeux le matin, de nombreuses confessions mettent

la paix dans les âmes. Une bannière spéciale est arborée dans la cour, rappelant que c'est aujourd'hui jour privilégié. Les gardes eucharistiques reçoivent et portent des insignes spéciaux, emblèmes de leur dévotion ; l'un d'eux parcourt les groupes de patronés, offrant de petits carrés de papier blanc, sur lesquels chacun est invité à inscrire les grâces qu'il entend demander au Seigneur. Ces papiers sont les *Billets d'Intentions*. Ils sont recueillis dans une jolie corbeille qui sera placée sur l'autel, aux pieds du Saint Sacrement. Les adorateurs sont tous invités à avoir une pensée spéciale dans leurs prières, pour ces billets et intentions. Dieu qui seul les lit a très souvent exaucé les prières qu'ils renfermaient. Tout récemment encore, un confrère s'intéressant beaucoup au patronage, se voyant forcé de travailler le dimanche, demanda à Dieu, par un de ces bulletins, d'être délivré de cette obligation. Il fut exaucé et il l'a attribué, non sans raison, aux *Billets d'Intentions*.

Au commencement de la messe, au chant de l'*O Salutaris*, le Saint Sacrement est exposé, glorieusement illuminé, sous un dais d'étoffe blanche digne d'un roi ; la tenue est meilleure, la piété plus saisissante, les chants plus corrects et plus vibrants sous le regard de Jésus-Hostie, les communions plus nombreuses.

La messe terminée, le service de la compagnie de la *Garde Eucharistique* commence. Les gardes, sous la surveillance de quatre ou cinq officiers, se remplacent de quart d'heure en quart d'heure aux pieds du Saint Sacrement, après avoir effectué, parmi leurs camarades, un recrutement d'adorateurs de bonne volonté, qu'ils dirigent ensuite et s'efforcent d'édifier. Chaque garde a bien vite formé un petit groupe, qu'il

conduit à la chapelle; en route, il fait ses recommandations : « Vous savez, tenons-nous bien, car nous sommes devant le bon Dieu ! » Le groupe nouveau s'installe, et au signal de : Loué soit Jésus-Christ ! donné par son chef, le groupe en adoration arrête aussitôt sa prière, répond : A jamais ! et se retire, après une dernière prostration. Dans la chapelle, jusqu'au salut, à cinq heures, où on lit une Amende honorable au Saint Sacrement, la journée se continue ainsi, pendant que dans la cour de récréation les jeux reçoivent une impulsion de gaieté et d'entrain plus grande que d'habitude, et qui a sûrement sa source dans ce quart d'heure donné au Bon Dieu.

Vous n'aurez pas manqué de saisir le côté particulier de notre Compagnie; c'est l'apostolat que chaque garde est appelé à faire dans le Patronage. On comprendra, en le voyant chercher des adorateurs, tout le prix de l'Eucharistie; on saura faire quelque chose pour le Saint Sacrement, puisque tel garde a laissé une partie bien attrayante pour monter à la chapelle, après avoir inspiré aux autres de le faire; mais c'est surtout par son exemple qu'il deviendra apôtre. Si on le voit communier souvent, être bon joueur, bon camarade, dévoué et obligeant, on se dira : Mais un tel est garde eucharistique; c'est un bon camarade, pourquoi ? Il communie souvent, il prie beaucoup; et pourquoi ne ferais-je pas comme lui?... A la chapelle, on remarquera sa tenue et l'on suivra ses bons exemples. Que de fois des gardes, voyant quelque ami faiblir, se sont réunis pour le ranimer, le consoler ou le fortifier ! On jouera plus volontiers avec un garde eucharistique et on recevra, presque sans s'en douter, les bonnes impressions d'un jeune homme chrétien, dont la vie est l'Eucharistie.

Grâce au concours de notre fidèle Garde nous avons obtenu deux nuits d'adoration dans notre chapelle, celle du 31 décembre au 1<sup>er</sup> janvier, pour demander à Dieu de bénir la nouvelle année, et celle qui précède la Fête-Dieu.

En ce moment, l'on songe à baser l'organisation de l'adoration mensuelle sur le groupement professionnel des patronés : les serruriers, les menuisiers, les bijoutiers, les employés, les écoliers, auraient chacun leur quart d'heure ; ce serait en quelque sorte d'accord avec la nature de l'Œuvre : la dévotion à l'Eucharistie vivifiant l'industrie et le travail !

Cette année, les membres de la Garde eucharistique ont eu une retraite spéciale de trois jours : réunions avec courte instruction sur l'Eucharistie le soir : prière, générosité, obéissance, travail, mortification, recueillement dans la journée ordinaire. Elle s'est terminée le dimanche 1<sup>er</sup> juillet, fête du Précieux Sang, jour d'adoration au patronage. Elle ne laissera pas que de produire des fruits de salut, par un nouvel essor donné parmi nous à la piété et au zèle pour le Très Saint Sacrement.

Voilà, exposé à peu près, ce qu'est la *Garde eucharistique*, œuvre qui dit la gloire et la bonté de Dieu, qui dans sa miséricorde sait nous inspirer des actes attirant sur nous sa grâce et ses bénédictions.

Que le Bon Dieu daigne bénir notre Garde, le Patronage et le Congrès, et qu'il nous admette tous à faire, non plus un quart d'heure, mais une éternité d'adoration dans le Ciel !

C'est notre plus ardente prière, en disant encore :

Loué et adoré soit à jamais Notre-Seigneur Jésus-Christ au Très Saint Sacrement de l'Autel !

## RÈGLEMENT

### *De la Compagnie de la GARDE EUCHARISTIQUE*

ARTICLE 1<sup>er</sup>. — Il est formé entre les patronés de Saint-Charles, désireux de faire pour la gloire de Dieu et le salut des âmes quelque chose de plus que ce qui est demandé de tous, une Compagnie dite de la *Garde eucharistique*.

ART. 2. — Les Membres de cette Garde s'engagent : à assurer de leur personne, pendant le temps et l'heure qui sont fixés à chacun, l'adoration du Très Saint Sacrement, les jours où il sera exposé dans la chapelle du Patronage.

ART. 3. — A recruter, pour la même heure et pour la même durée, des adorateurs parmi les patronés, et à leur donner pendant ce temps l'exemple de la prière et d'une très respectueuse attitude.

ART. 4. — A recevoir, à ces mêmes jours, la sainte Communion pour l'Église et le Pape, pour la France, la Société de Saint-Vincent de Paul et le Patronage. Cette communion est indépendante de celle que l'on doit, en fidèles enfants de Saint-Charles, recevoir chaque mois et aux jours de fête.

ART. 5. — A ne pas tolérer en leur présence, dans le Patronage, des propos déplacés, ayant à un degré quelconque le caractère du blasphème ou de l'impureté. Ils reprendront eux-mêmes les pauvres enfants ou les malheureux jeunes gens à qui de semblables paroles échapperaient; s'il n'y avait pas d'autre moyen de prévenir le mal, ils le signaleraient au Directeur, après en avoir franchement et courageusement averti les coupables.

ART. 6. — A assister aux réunions fixées par le Conseil de la Garde.

ART. 7. — A mettre, en dehors du Patronage, leur conduite en harmonie avec leurs obligations pieuses : ils seront polis, obéissants, laborieux et dévoués; ils chercheront à se rendre utiles et aimables, mais ils ne rougiront jamais de leur foi.

ART. 8. — Au Patronage, les Membres de la *Garde eucharistique*



se saluent entre eux et saluent M. l'Aumônier et M. le Directeur par ces mots : Loué soit Jésus-Christ ! — la réponse est : A jamais !

Nulle obligation spéciale à la Garde n'est de conscience, et on ne s'engage point sous peine de péché.

ART. 9. — **Conditions d'admission.** — Pour être de la *Garde eucharistique*, il faut : 1° Être du Patronage depuis au moins un an (dispense peut être faite pour les patronés ayant plus de quinze ans d'âge); les écoliers au-dessous de treize ans ne sont pas reçus, les apprentis peuvent l'être ; 2° Avoir fait sa première communion ; 3° Satisfaire au moins à deux des conditions suivantes : faire partie de la Petite Conférence de Saint-Vincent de Paul, de la Congrégation de la Sainte-Vierge, de l'Association de Saint-François de Sales ; être dignitaire ou enfant de chœur ; déposer exactement à la Caisse d'Epargne ; suivre régulièrement la gymnastique ; les cours du soir du Patronage ; avoir pris part à la dernière Exposition, ou prendre l'engagement de participer à la prochaine ; être clairon ou tambour dans la fanfare du Patronage ; être en possession du diplôme d'honneur de Saint-Charles.

ART. 10. — La *Garde eucharistique* est régie par un Conseil composé de M. l'Aumônier, président d'honneur et directeur spirituel de la Compagnie ; du Directeur, assisté ou non d'un confrère désigné par lui et agréé par M. l'Aumônier, président actif ; de trois ou quatre Officiers ou plus, si le nombre des gardes le nécessitait ; les Officiers désignés pour la première fois par M. l'Aumônier sont ensuite choisis, quand il y a lieu, par le Conseil.

ART. 11. — Le Conseil admet les Membres nouveaux et écarte ceux qui cesseraient, malgré exhortation, de se conformer aux prescriptions des articles 2 à 8 ; il règle la répartition des heures d'adoration, et veille à la décence et à la continuité de cette adoration durant le temps où le Saint Sacrement est exposé ; il arrête le programme et fixe le moment des assemblées de la Compagnie.

ART. 12. — Les officiers sont chargés de veiller au bon fonctionnement de l'adoration ; ils préviennent les gardes en temps utile, font remplacer ceux qui pourraient être absents, stimulent le zèle et la piété des Membres de la Compagnie.

---

## THEORY OF THE EARTH AND ITS HISTORY

The theory of the earth and its history is a branch of geology which deals with the origin and development of the earth and its various parts.

The theory of the earth and its history is a branch of geology which deals with the origin and development of the earth and its various parts.

The theory of the earth and its history is a branch of geology which deals with the origin and development of the earth and its various parts.

The theory of the earth and its history is a branch of geology which deals with the origin and development of the earth and its various parts.

The theory of the earth and its history is a branch of geology which deals with the origin and development of the earth and its various parts.

The theory of the earth and its history is a branch of geology which deals with the origin and development of the earth and its various parts.

The theory of the earth and its history is a branch of geology which deals with the origin and development of the earth and its various parts.

The theory of the earth and its history is a branch of geology which deals with the origin and development of the earth and its various parts.

The theory of the earth and its history is a branch of geology which deals with the origin and development of the earth and its various parts.

The theory of the earth and its history is a branch of geology which deals with the origin and development of the earth and its various parts.

The theory of the earth and its history is a branch of geology which deals with the origin and development of the earth and its various parts.

The theory of the earth and its history is a branch of geology which deals with the origin and development of the earth and its various parts.

The theory of the earth and its history is a branch of geology which deals with the origin and development of the earth and its various parts.

The theory of the earth and its history is a branch of geology which deals with the origin and development of the earth and its various parts.

## TROISIÈME SECTION

### L'Orient et l'Eucharistie

---

## L'ÉGLISE MARONITE

Rapport fait par **M<sup>r</sup> HOYEK**, Archevêque Maronite d'Arca  
et Vicaire Patriarcal.

---

ÉMINENCE,

Vous permettrez, je l'espère, à un Évêque oriental de commencer par exprimer, devant cette noble assemblée, les sentiments d'admiration et de reconnaissance que les chrétiens d'Orient professent envers celui qui a bien voulu leur apporter, au nom du Vicaire de Jésus-Christ, la paix et la bénédiction. De même que l'Ange du Seigneur annonçait au monde la bonne nouvelle de la naissance du Sauveur à Bethléem, en rendant gloire à Dieu dans les cieux et en donnant la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, de même Votre Éminence est allée à Jérusalem pour glorifier Dieu dans son sacrement d'amour, et pour donner la paix aux fidèles de bonne volonté. Le grand Pape qui gouverne l'Église avec tant de sagesse avait trouvé dans votre personne l'homme qu'il cherchait pour lui confier la haute mission de le représenter en Orient, et d'y accomplir en son nom une œuvre que les siècles à venir compteront parmi les grands événements de

l'époque. Bien des siècles ont passé depuis que l'Orient, qui avait eu le bonheur d'être le berceau du christianisme et qui avait vu avec joie le règne de Jésus-Christ s'étendre et triompher sur la terre, n'avait plus contemplé ces solennelles assises où les successeurs des Apôtres, unis au successeur de Pierre, donnaient au monde l'admirable spectacle de l'Église une et indivisible : *Cor unum et anima una*. Bien des siècles se sont aussi écoulés depuis que la chrétienté de l'Europe, encore fervente dans sa foi, envoyait en Orient ses héros pour y rétablir le royaume du Dieu Sauveur. La gloire était réservée à Léon XIII, dans les desseins de la divine Providence, d'entreprendre une nouvelle, mais pacifique croisade, qui n'a d'autres armes que la prière, et qui n'a d'autre but que d'appeler les enfants à retourner dans le sein de leur mère. Pour mettre à exécution une entreprise si bienfaisante, Léon XIII a choisi un illustre Prince de l'Église de France, qui, de tout temps, a fait les œuvres de Dieu : *Gesta Dei per Francos*. La confiance du Souverain Pontife a été pleinement justifiée par les faits. Répondant généreusement à l'appel, vous n'avez pas hésité à franchir les mers et à affronter et surmonter toutes les difficultés qui se dressaient sur votre chemin. Dieu, qui a promis son assistance à ceux qui mettent leur confiance dans sa puissante protection, ne pouvait pas vous abandonner dans une expédition que vous aviez entreprise par obéissance à son Vicaire, et dans l'intention de glorifier son nom adorable. Dès votre arrivée à la Ville sainte, vous avez gagné la sympathie de tout le monde. A la vue de votre auguste personne, en entendant votre bouche d'or proclamer votre mission pacifique, tous les cœurs se sentaient entraînés à

vénérer et aimer le digne représentant du Père commun des fidèles; et vous avez pu entrer à Jérusalem en triomphe, applaudi par tout le peuple, de quelque confession ou rite qu'il fût! Comme votre éloquence et votre piété avaient fléchi tous les esprits, votre charité et votre douceur ont conquis tous les cœurs; et les grands comme les petits, les autorités civiles comme les autorités religieuses, tous étaient dans l'admiration, en remarquant le prestige de l'autorité suprême dont vous étiez investi, et l'union qui régnait dans l'Église catholique. Oui, cette union qui resplendissait, sous votre haute présidence, d'un éclat extraordinaire, donnait bien à entendre à nos frères séparés combien il leur serait avantageux de retourner à l'unité, qui donne à l'Église de Jésus-Christ cette force inexpugnable, selon la promesse de son divin Fondateur : *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam*. Fasse le Ciel que cette heureuse impression soit durable, et qu'elle produise bientôt des fruits abondants, pour consoler le cœur magnanime de l'auguste Vieillard qui ne cesse d'appeler affectueusement à lui ses enfants égarés, et de prier le Ciel pour leur salut! Confiants, nous aussi, dans la divine miséricorde, nous ne laisserons pas de travailler et de prier pour le salut de nos frères, leur souhaitant le bonheur dont nous jouissons, afin que nous puissions chanter ensemble : *Unum ovile et unus Pastor* : ce que nous demandons au Cœur de Jésus dans la sainte Eucharistie.

Je ne doute pas, Éminence, que vous ne m'approuviez, si je tiens aussi à rendre hommage, en cette occasion, à la haute bienveillance de Sa Majesté Impériale, notre auguste souverain, le Sultan Abdul-Hamid, qui, malgré toutes les intrigues et les appréhensions que des gens

intéressés avaient fait naître autour de lui, a toutefois persisté dans sa décision favorable de permettre aux catholiques de l'Orient et de l'Occident de se réunir dans une ville de son Empire, et de leur assurer à tous sa souveraine protection. Que si tout le monde était bien édifié par la piété et l'union des Prélats et des Pèlerins catholiques, tous aussi remarquaient avec plaisir l'attitude sympathique et respectueuse des autorités civiles, qui les protégeaient au nom de Sa Majesté le Sultan. Personne de ceux qui étaient alors présents à Jérusalem ne pourra oublier le magnifique spectacle des processions solennelles faites par les catholiques dans les rues de la ville, à travers une foule nombreuse de Juifs, de Musulmans et de Grecs. Il semblait qu'il n'y avait plus ni animosité de races, ni rivalité de rite, ni hostilité de religion; tous se regardaient comme les membres d'une famille créée et aimée par Dieu, et tenue à aimer et glorifier le même Dieu. Ce qui s'est fait à Jérusalem se fait partout en Orient, et surtout au Mont-Liban, où le peuple maronite, jouissant toujours de ses anciens privilèges, continue, sous le gouvernement impérial, à exercer librement son culte catholique et à célébrer ses fêtes avec une pompe qui n'est plus permise dans des pays entièrement catholiques. J'aime à espérer que cette honorable assemblée voudra bien me prêter sa bienveillante attention, pour lui donner quelques renseignements sur la situation du peuple maronite, qui a toujours été cher à l'Église et à la France et qui a conservé le culte du Saint Sacrement de l'Eucharistie dans toute sa splendeur.

I. — Il va sans dire que je ne prétends pas faire ici une histoire du peuple maronite; les documents me

manquent, et le temps ne permet pas que j'abuse trop de votre patience ; je me borne donc à rappeler deux choses que les Maronites ont à cœur, et qui font leur particulière gloire : ce sont leur constance perpétuelle dans la foi catholique et leur attachement séculaire à la France. Cependant, avant d'aborder ces deux questions, il me semble nécessaire de dire quelques mots de l'origine et de la formation de la nation maronite. Le nom de Maronites provient de saint Maron, qui vécut au <sup>iv</sup> siècle de l'Église près de la ville d'Antioche, comme il est attesté par un auteur contemporain, Théodore, évêque de Cyrus, qui vivait au commencement du <sup>v</sup> siècle, et qui écrivit la biographie des saints anachorètes qui avaient illustré la seconde Syrie. Après la mort de notre Saint, ses disciples formèrent une nombreuse communauté, et construisirent plusieurs monastères, dont le plus célèbre, situé près de la ville d'Apamée, sur l'Oronte, portait le nom même de saint Maron, et contenait, à lui seul, plus de huit cents moines. Il était considéré comme le premier monastère de la seconde Syrie, ainsi qu'il résulte des actes du cinquième Concile œcuménique et des lettres adressées au pape Hormisdas, à l'empereur Justinien et au patriarche de Constantinople. Dans ces lettres, les moines de la seconde Syrie se plaignent de Sévère, patriarche d'Antioche, qui les persécutait à cause de leur attachement inviolable à la doctrine catholique définie par les Conciles œcuméniques, particulièrement par celui de Chalcédoine, où il a été proclamé pour la première fois : *Petrus per Leonem locutus est*.

Par leur exemple et par leurs prédications incessantes, les zélés disciples de saint Maron réussirent à fortifier dans les croyances orthodoxes les peuples qui

vivaient autour de leurs couvents, et formèrent ainsi un noyau de fidèles qui a pu, par la grâce de Dieu, conserver intact le dépôt de la foi catholique en Orient. Vers la fin du vi<sup>e</sup> siècle, voyant que l'Église d'Antioche était toute bouleversée par diverses hérésies, les Maronites résolurent de s'élire un patriarche pour les gouverner spirituellement et les diriger dans la vraie voie du salut. Le choix du peuple tomba sur un religieux du monastère de Saint-Maron, appelé Jean, lequel avait fait ses études à Antioche et à Constantinople. Par vénération pour saint Maron, il adjoignit à son nom celui de ce saint, et se nomma Jean-Maron. Il fut sacré évêque par le légat du Saint-Siège, Jean de Philadelphie, auquel le Pape saint Martin I<sup>er</sup> avait confié le soin des Églises d'Orient avec pleins pouvoirs.

Le patriarche saint Jean-Maron ne tarda pas à se transporter au Mont-Liban, où son peuple avait trouvé un refuge assez sûr pour se mettre à l'abri des vexations et des persécutions qu'il avait eues à souffrir plus d'une fois dans la plaine de la part des hérétiques.

Depuis lors, les Maronites forment un peuple à part, ayant son centre au Liban. Ils ont continué de professer la foi catholique, et leurs patriarches n'ont jamais cessé, autant qu'il leur était possible, d'être en communion avec le Siège apostolique de Rome. Les Souverains Pontifes, appréciant cette fidélité, ont eu de tout temps une prédilection particulière pour le peuple maronite. Comme témoignages de cette prédilection, je citerai quelques passages des allocutions consistoriales et des lettres adressées aux patriarches maronites, où l'on trouvera en même temps une preuve éclatante de la persuasion unanime des Souverains Pontifes en faveur de la perpétuelle orthodoxie des Maronites.



Quoi qu'on dise de l'autorité pontificale en pareille matière, il est toujours hors de doute que la parole officielle du Pasteur suprême de l'Église a une valeur incontestable, puisqu'il est évident que le pasteur connaît mieux que tout autre quelles sont ses brebis, et sait bien les distinguer de celles qui n'appartiennent pas à son bercail.

Je commence par Léon XIII qui, dans une allocution prononcée au consistoire du 23 juin 1890, à l'occasion de la confirmation de notre nouveau Patriarche, M<sup>gr</sup> Jean-Pierre Hadj, s'est exprimé en ces termes : « Les « Maronites occupent une partie du Liban, répandus « le long des pentes douces des montagnes. Ils y ont le « siège de leur Patriarcat. C'est une race distinguée par « ses hauts faits. Autrefois, elle fournit par ses armes « un puissant secours au roi de France, saint Louis, « lorsqu'il portait la croix contre les Sarrasins. Elle « est plus illustre encore par la constance avec laquelle, « au milieu d'un grand nombre de crises et de diffi- « cultés, elle a conservé intacte et immaculée la foi « catholique. »

Un autre Pontife renommé par sa vaste érudition, Benoît XIV, dans une pareille occasion, prononçait une allocution au consistoire du 13 juillet 1744, où il disait : « En vérité, les Maronites furent toujours, « comme ils le sont à présent, entièrement catholiques. « unis à ce Saint-Siège et pleins de dévouement et de « vénération pour le Pontife romain et pour leur Pa- « triarche. » Avant lui, Clément XI, dans une lettre adressée au Patriarche maronite, Jacques-Pierre Aoun, à son clergé et à son peuple, le 29 janvier 1721. Il n'a pas hésité à leur donner ce témoignage : « Nous res- « tons avec une affection toute particulière de pa-

« amour, et nous souhaitons de tout notre cœur de voir  
« fleurir en toute prospérité votre nation, qui est bien  
« recommandable pour plusieurs raisons, mais surtout  
« parce qu'à la gloire perpétuelle de son nom elle a  
« toujours pratiqué une vraie et solide piété, et suivant  
« l'avis de l'Apôtre ne chancelant jamais dans la foi,  
« et ne se laissant point plier par le vent des doctrines  
« diverses, elle s'est toujours appliquée à observer les  
« anciennes et saintes lois de l'Eglise catholique, et a  
« conserver intacts les dogmes transmis par ses ancê-  
« tres; et au milieu de la tyrannie des barbares, elle  
« a, de tout temps, professé un dévouement et un  
« amour tout à fait singuliers envers cette sainte Eglise  
« romaine, mère et maîtresse de toutes les autres  
« Eglises, et envers les Pontifes romains, nos prédé-  
« cesseurs. »

Dans le siècle précédent, Urbain VIII, dans une lettre adressée au Patriarche maronite d'Antioche, Jean-Pierre Maklouf, à la date du 30 août 1625, s'était exprimé dans le même sens : « Elle n'a point cessé,  
« disait-il, la beauté du Carmel, ni la gloire du Liban.  
« quoiqu'un ennemi barbare ait mis la main sur tous  
« ses biens, dès que vous, Patriarche d'Antioche,  
« et les autres évêques et prêtres de ce vaste diocèse,  
« vous vénerez l'autorité du bienheureux Pierre dans  
« le Siège apostolique et dans le Pontife romain. C'est  
« du ciel qu'il doit demander les palmès, celui qui veut  
« célébrer dignement le triomphe de votre constance  
« dans la foi. L'enfer a dilaté sa bouche dans ces  
« régions, vomissant les torrents empoisonnés des  
« dogmes impies dans la vigne du Seigneur en Orient...;  
« mais vous avez été néanmoins la montagne de Sion,  
« méprisant la fureur des orages, à laquelle le Sei-

« gneur a promis qu'elle ne sera jamais ébranlée. »

Avant Urbain VIII, Paul V, dans une lettre adressée aux Maronites le 28 décembre 1608, rendait grâces à Dieu en ces termes : « Béni soit Dieu, le Père de  
« Notre Seigneur Jésus-Christ, qui, selon sa grande  
« miséricorde, n'a point permis que les eaux abondantes du déluge, nous voulons dire la perversité  
« des schismes et des hérésies qui ont depuis longtemps inondé l'Orient, et le tiennent presque  
« entièrement noyé misérablement, vous atteignent ;  
» mais, par un don singulier de sa clémence, a daigné  
« vous conserver pendant tant de siècles dans la  
« vérité de la foi catholique ; c'est pourquoi votre  
« foi est annoncée dans le monde entier, et célébrée  
« dans l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes  
« les Églises. »

Avant Paul V, Pie IV, dans une lettre du 1<sup>er</sup> septembre 1562, adressée au Patriarche maronite Moyse Accari : « Nous nous réjouissons, disait-il, avec vous  
« et votre nation, rendant grâces de tout notre cœur à  
« la divine miséricorde, de ce qu'elle s'est réservé dans  
« ces régions lointaines tant de milliers d'hommes qui  
« n'ont pas plié les genoux devant Baal, et que ni le  
« joug des infidèles n'a pu détourner de la foi chrétienne, ni la proximité des hérétiques et des schismatiques n'a pu corrompre, soustraire et séparer de  
« l'Église catholique. »

Enfin Léon X, au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, écrivait au patriarche Simon-Pierre de Hadet, le 1<sup>er</sup> d'août 1515 : « Pour cela, il nous faut louer et bénir, autant  
« que nous le pouvons, la divine clémence, parce que  
« le Très-Haut a voulu conserver au milieu des Églises  
« orientales, comme des roses au milieu des épines.

« ses serviteurs fidèles à la gloire de son nom et pour  
« la conversion des infidèles. »

Vous me dispensez volontiers, je pense, de vous fatiguer plus longtemps par des citations du même genre ; ce que vous avez déjà entendu suffit, il me semble, à vous persuader que les chefs de l'Église universelle reconnaissent unanimement et sans aucune hésitation que les Maronites ont conservé, par la grâce de Dieu, la foi catholique *intacte* et *immaculée*, selon l'heureuse expression de Léon XIII.

Or, quand les Pontifes romains, pendant plusieurs siècles, tiennent toujours le même langage dans une question qui est de leur compétence, quand ils prodiguent aux Maronites leurs louanges et leurs faveurs pour leur persévérance dans l'attachement à l'Église romaine, je ne comprends pas comment l'on pourrait, sans témérité, nier ou révoquer en doute ce qu'ils affirment avec tant d'autorité.

Il serait certainement superflu de chercher d'autres arguments pour démontrer la vérité historique de la perpétuelle orthodoxie des Maronites. Mais, pour donner quelque satisfaction à la critique de nos temps modernes, je soumettrai à l'honorable Assemblée les réflexions suivantes :

**1<sup>re</sup> Réflexion.** — Les Papes n'ont affirmé si solennellement la perpétuelle orthodoxie des Maronites, qu'après avoir mandé au Liban plusieurs députations de savants, des Franciscains, des Capucins, des Jésuites, qui ont à plusieurs reprises examiné les livres liturgiques et historiques, et qui ont pris des informations précises sur les lieux, à l'endroit des croyances des Maronites. C'est donc après un examen approfondi de

la question, et après avoir discuté et résolu toutes les objections, que les Pontifes romains se sont décidés à reconnaître et à proclamer cette vérité. L'un de ces délégués, le P. François Surian, de l'ordre des Franciscains, qui fut chargé par Alexandre VI, Pie III, Jules II et Léon X, de visiter le Liban et d'examiner la croyance des Maronites, écrit dans une lettre adressée à Léon X, l'an 1514 : « Tous les Maronites, dit-il, sans  
« aucun doute, conservent intacte la foi orthodoxe et y  
« sont fortement attachés; ils ont une grande vénération,  
« comme il convient à des enfants bons et bien dé-  
« voués, pour l'Église romaine, de laquelle ils ne se  
« séparèrent jamais dans les choses qui regardent le  
« salut des âmes. » Le P. Jérôme Dandini, de la Compagnie de Jésus, envoyé par Clément VIII auprès des Maronites, parlant de saint Jean-Maron, leur premier Patriarche, disait « qu'il a été le Patriarche de ceux  
« qui se trouvèrent fidèles et constants, et que depuis  
« ce temps-là (vii<sup>e</sup> siècle), ils ont professé un dévoue-  
« ment filial envers l'Église romaine ». De même, le P. Dominique-Antoine de Luca, des Frères mineurs, dans un discours prononcé en présence de Clément XIII, à l'occasion de la confirmation du patriarche Joseph-Pierre Estefan, s'est exprimé en ces termes : « Ce que  
« Benoît XIV, prédécesseur de Votre Sainteté, a affirmé  
« de l'origine et de la foi des Maronites, disant que les  
« Maronites furent toujours ce qu'ils sont à présent,  
« entièrement catholiques et unis à ce Saint-Siège,  
« tout cela, dis-je, est attesté par nos frères qui, du  
« temps de notre Père saint François jusqu'à nos jours,  
« cultivent la vigne du Seigneur en Syrie et dans la  
« Palestine. Ce que j'atteste, moi aussi, qui ai fait la  
« mission dans ces régions pendant plusieurs années. »

*2<sup>e</sup> Réflexion.* — Les Maronites sont tous catholiques, et si quelque individu a le malheur d'embrasser le schisme ou l'hérésie, il n'est plus compté parmi les enfants de la nation maronite. En tout cas, il n'y a aucune communauté schismatique ou hérétique qui porte le nom de Maronite. Or, toutes les autres communautés chrétiennes de l'Orient sont divisées en deux parties, l'une catholique et l'autre non catholique ; d'où il résulte que les Maronites n'ont pas une origine hérétique ou schismatique, parce que, s'ils avaient été hérétiques, il en serait resté un nombre plus ou moins grand hors de l'unité catholique, étant presque impossible, sans un grand miracle, qu'une nation tout entière se convertisse d'un culte qu'elle a suivi pendant longtemps à un culte nouveau. Cela est d'autant plus raisonnable qu'en Orient chaque population est jalouse de maintenir intactes les traditions de ses ancêtres, et qu'il n'y pas une force majeure qui les oblige à changer de religion.

*3<sup>e</sup> Réflexion.* — Ceux qui prétendent que les Maronites n'ont pas été toujours catholiques affirment qu'ils ont été induits en erreur par un certain Maron dont ils portent le nom. Or, comment se fait-il que l'Église romaine a permis aux Maronites de conserver toujours ce nom, si c'est le nom d'un hérésiarque ? Souffre-t-elle que les Chaldéens qui abjurent l'erreur de Nestorius s'appellent toujours Nestoriens ? Que les Syriens catholiques se disent Jacobites ? Que les luthériens, les calvinistes portent le même nom après leur conversion au catholicisme ? Ou bien, serait-il probable que les Pontifes romains n'aient pas trouvé prudent d'imposer aux Maronites un tel sacrifice, par crainte de leur être désa-

gréables? Mais si les Maronites, dans cette hypothèse, ont renoncé à la doctrine de leur fondateur, et s'ils ont toujours professé la plus entière soumission aux ordres du Saint-Siège, peut-on admettre que les Papes, zélés gardiens de l'intégrité de la foi, n'aient pas obligé les Maronites à abandonner un nom qui ne leur fait aucun honneur? Peut-on supposer encore que les Papes accordent, comme ils en ont accordé, des indulgences plénières à ceux qui visitent les églises maronites dans les fêtes de saint Maron et de saint Jean-Marion, auxquels les Maronites attribuent leur origine?

4° *Réflexion.* — L'histoire de l'Église nous apprend que toutes les fois qu'un hérésiarque a commencé à propager sa doctrine, l'Église n'a pas manqué de convoquer des conciles soit provinciaux, soit œcuméniques, où la nouvelle doctrine était examinée et condamnée; et, si son auteur ne se rétractait pas, il était anathématisé. Or, ceux qui ont fait ou qui ont étudié les collections des conciles peuvent attester, comme ils l'ont fait maintes fois, qu'il n'y a dans toutes ces collections aucune mention d'un Maron hérésiarque ni de Maronites hérétiques.

5° *Réflexion.* — Si les Maronites avaient été convertis de l'hérésie ou du schisme à la religion catholique, on saurait, sans doute, et le temps, et l'occasion, et l'auteur de cette conversion. Or, personne de ceux qui imputent aux Maronites d'avoir été hérétiques n'a su indiquer le temps et l'occasion de leur conversion; personne n'a fait connaître le missionnaire ou l'apôtre qui a ramené à l'unité catholique ce peuple tout entier. Et pourtant il aurait été bien honorable pour ce missionnaire de

léguer son nom à l'histoire avec un événement d'une si grande importance. Quelqu'un a dit que les Maronites se sont convertis par inspiration divine. Certes, nous ne saurions mettre en doute que Dieu peut faire de tels prodiges quand il veut; mais, dans le cours ordinaire de sa Providence, il ne l'a jamais fait sans quelque moyen. Ainsi, il pouvait bien convertir le monde à sa doctrine, mais il lui a plu de le faire par le moyen des Apôtres. Il n'est donc pas admissible qu'il ait fait une exception à cette règle pour le peuple maronite.

6° *Réflexion.* — Bien que les documents historiques nous fassent défaut, attendu que les Maronites ne formaient pas une grande nation, et qu'ils se groupèrent, à l'origine, sur une montagne où ils étaient souvent poursuivis et maltraités, cependant partout où les anciens historiens grecs, syriens, arabes ou latins en font mention, on les trouve en lutte avec les hérétiques jacobites et les grecs non unis. Tandis qu'avec les Croisés, dès leur arrivée en Syrie, ils se lièrent d'une amitié fraternelle qui a duré jusqu'à présent, et qui durera toujours, nous l'espérons, avec leurs descendants. Je n'ai pas le temps de vous rapporter ce que racontent les historiens grecs et arabes, mais je me permets de vous citer quelques passages des historiens latins des croisades qui serviront aussi à faire connaître l'origine de l'attachement des Maronites à la France. C'est le second point que je voulais démontrer.

II. — Guillaume de Tyr, dans son histoire, liv. VII. ch. XXI, rapporte ce qui suit : « *Accitis quibusdam fidelibus Syris, Montis Libani habitatoribus, qui urbibus illis (Archis, Tripolis ac Biblio) a parte*



« *supereminet orientali, excelsus admodum, et in su-*  
« *blime jugo porrigens, tamquam a viris prudentibus*  
« *et locorum gnavis, qui ad eos gratulabundi descen-*  
« *derant, ut fraternæ caritatis dependerent affectum,*  
« *consilium ab eis petierunt qua via versus Hieroso-*  
« *lymam tutius possent incedere et commodius, etc.,*  
« *etc.* » TRADUCTOIN : « Les Croisés appelèrent à eux  
« quelques-uns des fidèles Syriens, habitants du Mont-  
« Liban, qui s'élève au-dessus des villes (Arca, Tripoli  
« et Biblos) du côté de l'Orient, montagne très haute et  
« élevant ses cimes dans les airs ; ceux-ci étaient des-  
« cendus pour les féliciter et leur exprimer des senti-  
« ments de charité fraternelle. Ils leur demandèrent  
« conseil, comme à des gens prudents et connaissant  
« les lieux, sur la route par laquelle ils pourraient  
« passer plus facilement et plus sûrement jusqu'à Jérusalem. » Il est à remarquer, dans ce passage, que l'auteur nomme les habitants du Mont-Liban, qui, depuis le septième siècle ont été toujours Maronites, des « fidèles Syriens », parce que les Maronites parlaient alors la langue syriaque et étaient d'origine syrienne ; mais ce qui est plus remarquable, c'est que l'auteur les appelle « fidèles », et, selon une traduction française très ancienne, ce mot est rendu par l'expression : « Cils estoient de nostre loi », ce qui équivalait à dire « catholiques ». Ensuite, on ne peut pas nier que ceux qui étaient venus au-devant des Croisés, pour les féliciter de leur heureuse arrivée et pour leur témoigner des sentiments d'amour fraternel, fussent leurs frères dans la foi, puisqu'ils n'avaient jusqu'alors d'autres liens qui les unissaient.

Le même historien raconte dans la suite que ces mêmes fidèles fournirent aux Croisés des guides qui les

accompagnèrent jusqu'à Jérusalem, qu'ils étaient en grand nombre, forts et courageux, et qu'ils furent très utiles aux Croisés dans les plus grandes rencontres qu'ils avaient très fréquemment avec les ennemis. Un autre historien des Croisades, Raymond de Aguilers, rapporte les mêmes faits dans son histoire des Francs :  
« Sur ces entrefaites, dit-il, le comte et les autres  
« princes demandaient aux habitants de cette région  
« des informations sur la route par laquelle on peut  
« arriver plus facilement à Jérusalem. Il y a là, en effet,  
« les montagnes du Liban où habitent environ soixante  
« mille chrétiens, qui s'appellent Syriens... Quelques-  
« uns de ces Syriens vinrent auprès de nous, et...  
« interrogés sur le meilleur chemin, répondirent qu'il  
« y avait trois voies conduisant à Jérusalem, l'une par  
« Damas, pleine de vivres et très facile, mais dépourvue  
« d'eau pendant deux journées ; l'autre par les monta-  
« gnes du Liban, sûre et abondante en ressources, mais  
« très difficile pour les bêtes de somme et les chameaux ;  
« la troisième au bord de la mer, offrant beaucoup de  
« gorges étroites que cinquante ou cent Sarrasins pour-  
« raient, s'ils voulaient, défendre contre tout le genre  
« humain. » Et cependant cette troisième voie fut  
préférée, parce qu'elle était plus directe, et mettait les  
Croisés en communication avec la mer, où les Vénitiens  
et d'autres leur fournissaient des vivres.

Les historiens arabes de cette époque confirment les faits allégués, et mentionnent plusieurs rencontres où les Maronites du Liban se sont mêlés à la lutte avec les Croisés. Depuis cette époque, l'attachement des Maronites à la France et leur amitié avec les Français n'ont jamais défailli. Saint Louis, en débarquant à Chypre, trouva les Maronites à sa disposition, et quand il se

transporta à Saint-Jean-d'Acre, l'Émir du Liban lui envoya son fils avec une nombreuse armée pour l'aider dans ses entreprises, comme il a été rappelé par Léon XIII. Touché de ce dévouement, le saint Roi adressa à l'Émir et au Patriarche Maronite une lettre rapportée par plusieurs historiens, dans laquelle, en récompense de leur fidélité, il leur octroyait des privilèges et leur accordait la protection dont les Français eux-mêmes jouissaient auprès de lui. Il leur conseillait, en même temps, de créer des nobles parmi eux, comme il était d'usage en France, et les engageait particulièrement à rester inébranlables dans la foi, et à conserver toujours le respect pour le Chef de l'Église, successeur de saint Pierre. Les Maronites suivirent les conseils du saint Roi, et ses successeurs maintinrent ses promesses. Ainsi, François I<sup>er</sup>, ayant contracté alliance avec la Turquie, eut soin d'obtenir des privilèges importants pour les chrétiens de la Syrie, et Henri IV ne manqua pas de les raffermir et de les accroître. Mais Louis XIV, non content de confirmer par des lettres officielles les promesses de saint Louis, et d'appuyer les faveurs et les privilèges déjà obtenus, voulut aussi créer un nouveau consulat à Beyrouth et le confier à des Maronites.

La famille maronite des Ghazen possède encore plusieurs lettres signées par le grand monarque et adressées à leurs aïeux, les princes Abounaoufel et ses fils. Dans une de ces lettres, en date du 3 juillet 1697, Louis XIV dit au prince Hosn Ghazen, petit-fils d'Abounaoufel : « Je suis si persuadé du bon usage que vous  
« ferez de ma protection, et des secours que mes sujets  
« qui trafiquent en Syrie recevront de vous, que j'ai  
« bien voulu séparer en votre faveur l'échelle de

« Beyrouth du Consulat général, et j'ai ordonné qu'on  
« vous expédiât les provisions qui vous mettront en  
« droit, non seulement d'arborer le pavillon français  
« sur la porte de votre palais, mais même de jouir des  
« prérogatives et privilèges attribués aux Consuls de la  
« nation française. J'ai aussi fait donner à votre  
« employé plusieurs lettres tant pour mon ambassa-  
« deur à Constantinople que pour les Consuls de votre  
« voisinage, par lesquelles je leur ordonne d'envoyer  
« leurs officiers, et tout ce qui dépendra d'eux, lorsque  
« vous requerrerez pour vos avantages et le soulagement  
« de votre nation. » Le consulat de Beyrouth a été  
géré par la famille Ghazen depuis 1662 jusqu'à 1753.  
En 1787, Louis XVI nomma consul de Beyrouth le  
cheik Gandour Saad, de la famille Kouri, dont le père  
s'était rendu célèbre et influent dans le gouvernement  
du Liban. Louis XV et Louis XVI ne laissèrent pas  
de suivre les traditions bienveillantes de leurs glo-  
rieux prédécesseurs, et les lettres qu'ils adressèrent  
au Patriarche maronite et aux deux familles ci-dessus  
mentionnées, et qui sont conservées au Liban, en  
rendent témoignage. Dans une de ces lettres, adressée  
au Patriarche et au peuple maronite, Louis XV dit :  
« A l'exemple du feu roi notre très honoré seigneur  
« et bisaïeul, qui leur en fit expédier de pareilles, le  
« 28 avril 1669, et voulant de notre part traiter favo-  
« rablement les exposants : pour ces causes et autres  
« bonnes considérations à ce nous mouvante, Nous les  
« avons pris et mis, comme par ces présentes signées  
« de notre main, nous les prenons et mettons sous  
« notre protection et sauvegarde ; en sorte qu'il ne  
« leur soit fait aucun mauvais traitement, et qu'ils  
« puissent au contraire continuer librement leurs

« exercices et leurs fonctions spirituelles ; car tel est  
« notre plaisir. »

Dans la suite, malgré les nombreux et divers changements qu'il a subis dans sa forme, le gouvernement de la France n'a pas cessé d'entretenir la même politique traditionnelle de bienveillante protection en faveur des Maronites. Pendant la Convention, ordre fut donné aux agents de la République en Orient de protéger les chrétiens ; et quand Napoléon I<sup>er</sup> débarqua à Saint-Jean-d'Acre, les Maronites lui envoyèrent une députation avec de nombreux vivres pour leurs frères les Français. Bonaparte les fit remercier par son secrétaire-interprète, Amédée Jaubert, en ces termes : « Je  
« reconnais que les Maronites sont Français de temps  
« immémorial. Quant à moi, je suis aussi catholique  
« romain, et par moi l'Église triomphera et s'étendra  
« au loin. » Tout le monde se rappelle encore l'expédition de Syrie en 1860 et les abondantes aumônes portées aux chrétiens par un prélat français, M<sup>gr</sup> Lavigeric. Dernièrement, le gouvernement de la République a accordé aux Maronites huit bourses au Séminaire de Saint-Sulpice, pour l'entretien de huit jeunes gens aspirants au sacerdoce, et choisis dans les huit diocèses maronites. En outre, le même gouvernement a gracieusement cédé aux Maronites la chapelle du Petit-Luxembourg, pour y célébrer les saints mystères selon leur rite.

De leur côté, les Maronites, bien qu'ils ne soient pas en mesure de rendre d'aussi grands services à la France, ne manquent pas toutefois de lui témoigner en toute occasion leur constant attachement et leur profonde reconnaissance. Comme preuve de cet attachement, nous avons une lettre du Pape Alexandre IV au Patriar-

che maronite Simon Pierre, en date du 1<sup>er</sup> février 1256, dans laquelle le Souverain Pontife le remercie du bon accueil qu'il avait fait aux familles des Croisés qui s'étaient réfugiés au Liban, et l'autorise à les compter désormais de son peuple, attendu qu'il n'y avait plus en Syrie d'évêques latins. Une autre preuve de ce genre se trouve dans une lettre de Louis XIV, adressée au prince maronite Abounafouel Ghazen, l'an 1659, où le grand roi fait un bel éloge de ce prince et lui confère des distinctions honorifiques, parce qu'il prodiguait ses soins en faveur des Français qui se trouvaient en Syrie. Mais, sans chercher d'autres témoignages des siècles passés, tout le monde sait qu'en 1870 les Maronites ont manifesté, partout où ils se trouvaient, leur sincère sympathie pour la France; quand ils apprenaient les désastres de la guerre, ils ne pouvaient retenir leurs larmes. Beaucoup de jeunes gens demandèrent aux consuls la permission de passer en France pour aider leurs frères dans la lutte. Après la guerre, au commencement de l'année 1873, M. Roustan, consul général de France en Syrie, fit savoir au Patriarche maronite qu'il avait l'intention de lui faire une visite officielle. Aussitôt le Patriarche réunit son conseil, et, après lui avoir fait part de cette bonne nouvelle, il décida avec lui qu'il fallait prendre les mesures nécessaires pour faire au représentant de la France un accueil extraordinaire, afin que tout le monde sût bien que les Maronites étaient attachés à la France dans les revers comme dans les succès. Deux jours après, quand M. Roustan se mit en route vers la résidence patriarcale, il rencontra sur son chemin, près Nahr-el-Kalbe, une foule d'hommes et de femmes, plus de dix mille, qui le saluèrent par des chants joyeux et par les cris de : *Vive la France !* et

l'accompagnèrent jusqu'au Patriarcat. Pendant les trois jours qu'il passa à Kesrouan, ces manifestations ne furent pas interrompues; toutes les maisons et toutes les collines prenaient part à la fête par des illuminations splendides. En 1883, un successeur de M. Roustan, M. Patrimonio, a parcouru le Liban; il a trouvé partout le même accueil.

Pendant plus d'un mois, le représentant de la France a été l'objet d'une ovation continuelle; les montagnes ne connaissent plus les ténèbres de la nuit, et les vallées retentissent sans relâche de l'écho des chants et des coups de fusil. Dans ces derniers jours, à l'occasion du crime odieux qui a fait perdre à la France son chef d'État, les Maronites se sont associés à son deuil, et des services solennels ont été célébrés par le Patriarche et les Evêques maronites pour le repos de l'âme du regretté Président de la République française. Tout le peuple maronite, au Liban et ailleurs, craignant quelque trouble en France à la suite de ce désastre, a adressé au Ciel des ferventes prières pour sa paix et sa prospérité. D'ailleurs, tous les voyageurs européens qui ont passé par le Liban ont toujours remarqué la profonde et universelle sympathie du peuple maronite pour la nation française. Ces relations traditionnelles d'amour et de dévouement entre les Français et les Maronites n'empêchent point ces derniers d'être les fidèles sujets de Sa Majesté le Sultan, qu'ils vénèrent et aiment comme leur auguste souverain, à l'exemple des Français du Canada qui, tout en conservant leur affection filiale envers la mère patrie, ne professent pas moins un dévouement loyal à Sa Majesté la Reine de la Grande-Bretagne.

Un autre genre de faits qui démontre l'inébranlable

attachement des Maronites à l'Église catholique et à sa Fille aînée, la France, ce sont les diverses et fréquentes épreuves auxquelles ils furent assujettis pendant plusieurs siècles. Les historiens arabes qui ont rapporté les diverses expéditions des Sarrasins en Syrie font souvent mention de leurs exploits au Liban. Il serait bon, il me semble, d'en indiquer quelques-uns en passant. En 1283, les Sarrasins assaillirent le district de Bécherri, près des Cèdres du Liban, et ravagèrent Ehden, Bekoufa, Hasroun, Kafasaroun et Hadeth. Jusqu'à présent, on trouve dans de vastes grottes de la vallée Kadicha les ossements de plusieurs milliers de Maronites, qui y moururent victimes de leur attachement à la foi catholique et de leur amour fraternel envers les Croisés. En 1287, le district de Kesrouan subit le même sort, et en 1307 il fut de nouveau ravagé entièrement. En 1370, à la prise de l'île de Chypre, la colonie maronite, qui comptait plus de 80,000 âmes, en perdit plus de trente mille à Famgosta. D'autres milliers ont péri dans d'autres localités de l'île, et le reste fut dispersé. Partout, au Liban, on trouve les ruines d'anciennes églises, monastères et villages. Mais, laissant de côté ces tristes souvenirs, nous aimons mieux entretenir cette illustre Assemblée de la situation présente des Maronites, afin de lui faire connaître d'une manière exacte leur nombre, leur liturgie, leur hiérarchie, leurs ressources et leurs besoins.

**III.** — A défaut d'un dénombrement exact de la population du Liban, j'emprunte au *Bulletin de l'Œuvre de Saint-Louis des Maronites*, publié à Paris dans le mois de juillet de l'année 1889, les renseignements sui-



vants qui sont basés sur le dernier recensement ordonné par le gouvernement après 1860. Dans ce travail, fait par un homme qui a été longtemps au service du gouvernement du Liban, les habitants de la Montagne, telle qu'elle est limitée par la dernière constitution de 1864, sont répartis comme il suit :

District du Coura, 20,000 habitants, en majorité Grecs-schismatiques. Maronites, 3,400.

District de Batroun, 60,000 habitants, en majorité Maronites. Maronites, 53,000.

District de Plasrouan, 70,000 habitants, en majorité Maronites. Maronites, 62,000.

District de Maten, 85,000 habitants, en majorité Maronites. Maronites, 55,000.

District de Zahlé, 14,000 habitants, en majorité Grecs-catholiques. Maronites, 2,000.

District de Chouf, 95,000 habitants, en majorité ou importance *Druses*. Maronites, 24,000.

District de Deir-El-Kamar, 5,500 habitants, en majorité Maronites. Maronites, 4,000.

District de Gezzin, 20,000 habitants, en majorité Maronites. Maronites, 12,000.

Ce qui donne comme total des habitants du Liban 369,500, dont 216,000 Maronites. Mais ce calcul n'est pas complet, attendu que le recensement sur lequel il est fondé a été fait depuis plus de trente ans, et qu'il ne visait que les hommes qui doivent payer les impôts personnels. Je ne crains donc pas de dire, d'après les connaissances que j'ai plus exactement de certaines localités, qu'on peut y ajouter encore, sans erreur, une centaine de mille de Maronites. A ce nombre, si l'on adjoint les Maronites qui demeurent dans les autres parties de la Syrie, en Egypte, à Chypre, à Alep et dans

l'Asie mineure, qui sont évalués à cent mille environ, on aura le nombre le plus proche de la vérité, qui est de 400,000 Maronites.

Quant à la liturgie maronite, c'est la liturgie syriaque, dite de saint Jacques l'Apôtre, qui, comme on le sait, est la plus ancienne liturgie de l'Église en Orient. Elle a été pourtant modifiée en quelques parties d'après la liturgie de l'Église romaine. On ne sait pas précisément quand ces modifications ont été faites, mais il est à croire que, pendant le moyen âge, les communications étant devenues plus fréquentes avec Rome, le clergé maronite, pour se rapprocher, autant que possible, de l'Église romaine, aurait adopté quelques-uns de ses usages. Ainsi, outre la consécration en pain azyme, qui paraît être adoptée depuis le sixième siècle, la communion est donnée aux fidèles sous une seule espèce ; on chante dans la messe le *Gloria*, le *Credo*, l'*Épître*, l'*Évangile*, et l'on use généralement des mêmes ornements dans la célébration des saints Mystères. Ils ont cependant conservé du rite primitif, avec l'ordre de la messe, l'encensement, la langue syriaque, qui a été, comme on le sait, parlée par le Sauveur et par ses Apôtres, et les chants avec lesquels le servant accompagne le célébrant. L'on remarque surtout dans cette liturgie syrienne qu'elle représente les trois formes du sacrifice : en premier lieu, le célébrant offre le pain et le vin, en mémoire du sacrifice de Melchisédech ; ensuite, par les encensements, il rappelle le sacrifice d'Aaron, et enfin il arrive à la consécration, élévation et communion, qui représente le sacrifice de la Croix. Il serait superflu de dire, je crois, que tous nos livres liturgiques ont été examinés et approuvés par le Saint-Siège, et même imprimés à Rome.

Pour ce qui concerne la hiérarchie maronite et la règle qu'elle doit suivre dans la direction du peuple, tout a été défini par le Synode national, tenu au Liban, en présence de M<sup>re</sup> Joseph-Simon Assemani, Légat du Saint-Siège l'an 1736, et confirmé par Benoît XIV l'an 1742. D'après les prescriptions de ce Synode, qui est parfois appelé le code maronite, les seize diocèses furent réduits à huit. Ils sont gouvernés par un Patriarche et sept évêques diocésains. Deux autres évêques demeurent auprès du Patriarche, comme ses vicaires généraux, pour l'aider dans l'expédition des affaires du Patriarcat, l'un dans ce qui regarde les affaires spirituelles, l'autre pour les affaires temporelles. Les évêques maronites portent généralement le titre des anciennes églises métropolitaines, et pour cela ils gardent le titre d'archevêque, bien qu'ils n'aient plus d'évêques suffragants sous leur juridiction. Généralement aussi, le Patriarche et les Évêques maronites, tout en portant le titre des anciennes villes hors du Liban, résident à la montagne, où ils ont la plus grande partie de leurs diocèses respectifs. Il n'y a que l'archevêque d'Alep qui réside dans cette ville, parce que son diocèse est tout entier hors du Liban. Pour avoir une idée plus complète de la constitution de la hiérarchie maronite, il serait bon de voir dans le même Synode la règle de l'élection du Patriarche, la liste de ses privilèges et les prescriptions qu'il doit observer dans l'élection des Évêques.

Le temps ne me permet pas de vous entretenir davantage de ce que contient cet admirable Synode par rapport au rite et à la discipline ecclésiastique ; il suffit de vous dire qu'il est justement considéré comme le résumé du Concile de Trente et des anciens Conciles œcuméniques, et qu'il ne laisse rien à désirer touchant

les règles à observer pour l'administration des sacrements, l'éducation du clergé, la formation des ordres monastiques. Les Maronites ont à présent trois congrégations approuvées par le Saint-Siège, qui comptent plus de douze cents religieux. Elles ont encore sous leur direction quelques couvents de religieuses, qui sont obligées à la clôture et à chanter les offices en syriaque. En dehors de ces congrégations, il y a une cinquantaine de religieux et deux cents religieuses qui habitent des monastères dépendant des évêques diocésains ; tous ces religieux et religieuses s'occupent de prière et des travaux manuels, selon leur institution. Il y a cependant, parmi les religieux, plusieurs prêtres qui desservent des paroisses ou font l'école dans les villages, et il y en a d'autres plus jeunes qui s'appliquent à l'étude afin de devenir plus aptes à la vie active. Une autre Compagnie, récemment rétablie par le regretté M<sup>sr</sup> Jean Habib, archevêque de Nazareth, a pour but de former des missionnaires libanais pour prêcher au peuple la parole de Dieu. Les séminaires qui se trouvent au Liban donnent l'éducation à quelques jeunes gens aspirant au sacerdoce. Mais comme l'instruction qui leur était donnée ne répondait pas aux exigences des temps modernes, et que leur nombre était assez restreint, la Providence nous a aidés à placer douze d'entre eux en France, grâce à la bienveillance du gouvernement, qui nous a accordé huit bourses au Séminaire de Saint-Sulpice, et à la charité de nos amis. Ces séminaristes, nous l'espérons, rapporteront au Liban, avec la science, les vertus et les qualités qui distinguent le clergé français. Notre Saint Père Léon XIII a eu aussi la bonté de rétablir notre collège de Rome, dans lequel un nombre égal de séminaristes

font leurs études à l'ombre du Vatican, où ils doivent atteindre, avec les vertus sacerdotales, les connaissances philosophiques et théologiques qui nous sont nécessaires en Orient. Voilà donc vingt-quatre apôtres qui se forment aux sources de la vraie science et du zèle apostolique, pour travailler, avec les missionnaires latins, à la conservation et à la propagation de la foi catholique en Orient. Nous serions très heureux de pouvoir ériger au Liban un séminaire central semblable à celui de Sainte-Anne à Jérusalem, où les Pères Blancs donnent l'éducation à une centaine de séminaristes grecs unis. Mais, pour une pareille fondation, qui est nécessaire et qui nous a été particulièrement recommandée par le Saint Père Léon XIII, il nous faut des ressources que nous n'avons pas. Nous aimons à espérer que ceux qui s'intéressent à l'Orient voudront bien nous réserver à cet effet une part de leurs bienfaits en proportion de nos besoins.

Mais, pour le moment, nous avons une autre œuvre à entreprendre et qui mérite toute la bienveillante attention de nos amis de France, comme elle exige tout le dévouement du clergé maronite. Parmi les vœux émis par le Congrès eucharistique de Jérusalem, il y en a un, sous le n° 4, qui est ainsi conçu : « Que les « écoles catholiques de l'Orient, destinées à sauvegarder « la foi des enfants si aimés de Jésus, soient dévelop-  
« pées là où elles existent, créées là où elles n'existe-  
« raient pas. » Conformément à ce vœu, et pour satisfaire un besoin impérieux qui se fait sentir de plus en plus dans notre pays, nous avons formé le dessein de constituer une communauté de religieuses indigènes qui, à l'exemple des Sœurs françaises chargées de les former, se dévoueront à l'éducation des jeunes filles

libanaises. Vous comprenez sans peine l'importance et l'actualité de cette œuvre éminemment catholique, et jusqu'à présent presque entièrement négligée dans nos montagnes. Tant que le peuple maronite vivait isolé sur les pentes inaccessibles du Liban, il ne sentait pas un grand besoin de former des communautés religieuses pour donner l'éducation chrétienne à sa jeunesse ; l'éducation qui se donnait en famille paraissait suffisante pour sauvegarder la foi et les bonnes mœurs. Mais, depuis que les communications sont devenues plus faciles et plus fréquentes avec l'Europe ; depuis que les protestants ont parsemé l'Orient de leurs écoles, où ils cherchent par tous les moyens à attirer les enfants ; depuis que plusieurs milliers de Libanais, émigrés en Amérique et en Australie, rentrent dans leurs foyers avec des idées et des sentiments dont ils n'avaient pas hérité de leurs pères, et que le monde oriental tout entier se trouve entraîné par un courant irrésistible vers la science et la civilisation de l'Occident ; après tous ces changements survenus en peu de temps dans notre situation, nous ne pouvons plus nous contenter d'une éducation bonne, mais trop faible pour résister aux assauts de l'hérésie et de l'impiété. Voici comment le R. P. Michel, des Pères Blancs, décrit la situation actuelle de l'Orient dans son livre intitulé : *L'Orient et Rome* :

« L'Orient veut à son tour profiter des lumières de  
« l'Occident, que celui-ci, à une autre époque, a reçues  
« de lui. Il en est avide, il y court de toutes ses forces :  
« il a besoin, et un besoin irrésistible de cette science  
« qu'il avait désapprise depuis longtemps. Ce besoin  
« ne se fait pas seulement sentir dans les classes les  
« plus élevées, au sein des grandes villes ; il pénètre



« jusqu'au peuple : tous veulent approcher leurs lèvres  
« de cette coupe enchanteresse, et les plus humbles  
« hameaux en ont soif comme les cités les plus impor-  
« tantes. » Et un peu plus loin : « L'Orient, ajoute-t-il,  
« ne reste plus, et ne peut plus rester dans son isole-  
« ment séculaire. Il faut qu'il participe à la vie commune  
« des autres contrées. Afin d'y participer plus pleine-  
« ment, ses enfants accueillent avec une ardeur sans  
« limites tous ceux qui leur apportent les connaissances  
« indispensables pour entrer dans le concert des peuples.  
« Que ceux qui leur présentent cette science soient des  
« catholiques convaincus, des protestants de toute  
« secte et de toute nuance, des libres-penseurs sans foi  
« ni doctrine, peu importe : dès que la science est avec  
« eux, ils sont les bienvenus ; leurs écoles se remplis-  
« sent et le grand acide (comme l'appelle de Maistre)  
« est répandu à foison. » C'est donc un besoin bien  
réel, une nécessité impérieuse qui nous pousse à pour-  
voir à l'éducation plus solidement chrétienne de notre  
jeunesse. Le clergé maronite, qui a toujours été le  
gardien fidèle de la doctrine catholique et des traditions  
chrétiennes de son peuple, ne peut se résigner à voir  
les nouvelles générations exposées à perdre ce dépôt  
sacré, conservé par nos ancêtres au prix de leur sang.  
Grâces à Dieu, nous nous trouvons encore en mesure,  
surtout au Liban, de donner à notre jeunesse une éduca-  
tion tout à fait conforme aux principes de notre sainte  
religion. Le clergé est libre de fonder des écoles et d'y  
faire enseigner la doctrine chrétienne dans toute son  
étendue. Pour les garçons, nous avons déjà plusieurs  
établissements indigènes dirigés par le clergé : mais,  
pour les jeunes filles, nous n'avons qu'une école à  
Antoura, sous la direction des sœurs maronites de la

Visitation. L'on conçoit par là quels efforts doit faire le clergé maronite, et quels sacrifices il doit s'imposer pour pourvoir d'écoles plus de douze cents villages habités par son peuple au Liban et ailleurs. Cependant, soucieux de son devoir, il ne veut point reculer devant le péril qui menace la foi et les traditions de ses ancêtres ; il travaille et veut travailler pour le bien de l'Église et de l'Orient. Mais il doit pour cela entreprendre des œuvres qui exigent beaucoup de ressources qu'il ne possède pas. Que faire donc ? A qui doit-il s'adresser pour avoir les moyens indispensables à créer et à entretenir ces œuvres, si ce n'est aux catholiques d'Europe, particulièrement à ceux de la France, qui a eu l'honneur de donner à ces mêmes œuvres la naissance et le développement dans le monde ? Nos amis de France peuvent-ils souffrir qu'une population aussi fidèle à l'Église et aussi dévouée à leur pays soit abandonnée à la merci des missionnaires protestants, qui font tous leurs efforts pour lui arracher la foi de la présence réelle de Notre Seigneur dans l'Eucharistie ? Ne veulent-ils pas lui venir en aide pour donner à ses jeunes générations une éducation chrétienne en langue française et selon la méthode adoptée par les missionnaires et les sœurs françaises ? J'ai beaucoup de peine à le croire. Accoutumés depuis longtemps à trouver toujours en France une généreuse sympathie, les Maronites ne peuvent que recourir avec confiance à cette source inépuisable de charité chrétienne. Aussi, est-ce à la charité catholique du clergé et du peuple français que nous adressons notre appel, pour avoir les ressources nécessaires aux œuvres d'éducation que nous entreprenons pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. Nous faisons un appel particulier à la charité des dames françaises,



---

qui se distinguent par leur zèle et leur dévouement à perpétuer dans leurs familles l'esprit de foi et les coutumes chrétiennes, espérant qu'elles voudront bien nous venir en aide pour former au Liban de bonnes mères de famille qui imiteront leur exemple en travaillant à conserver et à développer chez le peuple maronite l'amour de Dieu, de l'Église et de la France.

En terminant, je tiens à assurer tous ceux qui voudraient se faire nos bienfaiteurs, de notre profonde et perpétuelle reconnaissance.

---

## NOTES COMPLÉMENTAIRES

---

### I.

Relation de M<sup>re</sup> CADI, archevêque de Bostra  
et de Hauran. (Damas. — Syrie).

Grâces soient rendues au Dieu Tout-Puissant et à Jésus-Eucharistie, des consolants résultats obtenus par le Congrès de Jérusalem, en Orient.

Je ne veux pas entreprendre de vous parler des résultats obtenus dans tout l'Orient, je me contenterai de vous entretenir de ce qui s'est passé dans mon diocèse.

Les catholiques d'Occident, par le Congrès de Jérusalem, ont appris à connaître la pauvreté des Églises d'Orient. Émus de compassion à la vue de notre indigence, ils sont venus à notre aide par leurs aumônes.

C'est donc grâce à ces secours que j'ai pu relever à Iszrah, une église très ancienne dont la fondation remonte au iv<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ. Il est à remarquer que ce village est peuplé par des catholiques et des schismatiques. Nos frères séparés, à la vue de nos offices, se rapprochent de nous, et, à l'époque de la mission, plusieurs sont venus prendre part aux exercices de la retraite.

De plus, depuis le Congrès, grâce à la charité des catholiques d'Occident, j'ai pu augmenter le nombre des écoles. Celles-ci sont fréquentées par les schismatiques et rarement par les musulmans.

Voici un autre résultat bien consolant du Congrès de Jérusalem : Aenchara est un village qui comprend la moitié catholiques, la moitié schismatiques. En ce moment, il s'opère dans ce village un grand mouvement vers l'union ; bon nombre de schismatiques se sont déjà convertis. Depuis quelques semaines, j'ai visité ce village ; la plupart de ces frères séparés ont assisté aux instructions. Si mes ressources me permettaient d'y construire une église et une école, je suis convaincu que tous les schismatiques de ce village et des environs rentreraient dans le sein de la véritable Église.

Dieu donc soit béni de si consolants résultats ! mais j'espère que le Congrès de Reims accélérera davantage le mouvement de conversion de nos frères séparés, en nous facilitant les moyens et en procurant les ressources pour travailler efficacement à leur salut.

Je fais des vœux afin que le Congrès de Reims soit vraiment une réponse aux paroles et aux vœux émis au Congrès eucharistique de Jérusalem. Tout l'Orient le désire, afin que *tous* marchent sous la conduite d'un seul et unique Pasteur : le véritable successeur de Pierre.

## II.

**Relation de M<sup>re</sup> Paul TERZIAN, évêque d'Adana, sur les résultats constatés depuis le Congrès eucharistique de Jérusalem, jusqu'à ce jour.**

Nous sommes heureux de pouvoir vous être agréable en vous transmettant la relation des résultats, constatés jusqu'à ce jour, du Congrès de Jérusalem. Nous vous dirons ensuite nos vœux et nos espérances.

I. — De retour dans notre diocèse, après le Congrès, nous nous sommes fait un devoir de propager, le plus possible, le culte en l'honneur du Très Saint Sacrement, qui est, d'après les éloquentes paroles du Cardinal Légat, à Jérusalem, « non seulement, un principe vital « pour les âmes et pour les peuples, mais la source de « toutes les grâces, vis à vis de Dieu, et le symbole de la « fraternité parmi les chrétiens ». C'est pourquoi nous avons fait et avons fait faire des processions solennelles dans toutes les missions du diocèse ; nous avons ordonné à nos bien-aimés coopérateurs de prêcher souvent, et nous avons prêché nous-même beaucoup, dans le courant de cette année, sur la sainte Eucharistie, afin d'inspirer aux fidèles la dévotion, l'amour et le respect dus à Jésus-Hostie. Nous avons établi dans notre ville épiscopale d'Adana, et dans toutes les principales missions de notre diocèse, l'adoration des Quarante-Heures, pendant l'octave de Pâques ; nous avons ordonné de célébrer, et nous avons célébré nous-même, cette année-ci, la fête du Très Saint Sacrement avec une solennité et une pompe inusitées jusqu'à présent dans ces pays. Nous nous sommes attaché à donner à la première communion toute la solennité possible, et surtout à inspirer aux enfants, soit dans la préparation éloignée, soit par la retraite préparatoire, que nous avons prêchée nous-même à Adana et à Tarse, une profonde piété et un grand amour pour l'Hôte divin du Tabernacle.

Il semble que Notre-Seigneur s'est plu à bénir ces marques de dévotion et d'amour, parties de ce diocèse qui a vu naître saint Paul, l'apôtre du Saint Sacrement, qui parle avec une éloquence admirable de l'Union des chrétiens, effet du sacrement de l'autel : *Unus panis unum corpus omnes sumus, qui de uno pane participamus.*

En effet, Dieu pourrait-il abandonner la patrie de celui qui, plus que tous les autres, a tant recommandé aux chrétiens le culte et l'amour du Très Saint Sacrement ?

Aussi constatons-nous, actuellement, un grand changement dans toute la population ; non seulement une amélioration chez les catholiques, qui assistent, plus assidus, plus recueillis et plus nombreux aux diverses cérémonies sacrées, fréquentent les sacrements, outre leur devoir pascal qu'ils ont rempli d'une manière admirable (tout le monde a communie à Pâques), mais aussi chez les chrétiens non unis, qui assistent très nombreux à nos fêtes solennelles, et qui, témoins de la dévotion des catholiques, surtout envers le Sacrement auguste, restent très édifiés.

A l'édification donnée par nos catholiques en général vient s'ajouter l'édification et le bon exemple que nos premiers communians exercent dans leur famille par leur piété, leur ferveur, leur docilité, puisées dans l'amour que nous nous sommes efforcé de leur inspirer envers le Très Saint Sacrement et que nous cherchons à entretenir par nos bons conseils, nos exhortations et surtout par la fréquentation des sacrements. Plusieurs de ces enfants, dont les parents étaient séparés, ont eu, avec nous, la joie et le bonheur de les voir rentrer au sein de l'Église.

C'est dans le Très Saint Sacrement de l'autel, qui est, dans l'Église, le lien même de l'unité, comme dit saint Thomas : *sacramentum unitatis ecclesiasticæ*, que nous plaçons toutes nos espérances.

La tendance de nos frères séparés vers l'union augmente de jour en jour dans notre diocèse ; il faut seulement les défendre des pièges qui leur sont tendus par les protestants.

Dans un village arménien non uni, la moitié de la population s'étant convertie, nous avons pu prendre possession de l'église ; et nous espérons que l'autre moitié ne tardera pas à se convertir. A Schar, nous avons baptisé un enfant protestant de quatorze ans, converti par notre bon maître d'école ; un peu après il a converti aussi ses parents.

Dans une autre ville, assez populeuse, Hadjin, il y a eu un grand nombre de conversions (plus de soixante-dix familles). Au prix de bien des sacrifices, nous avons pu installer là, cette année, des religieuses de l'Immaculée-Conception qui instruisent actuellement près de deux cents enfants, et continuent ainsi l'œuvre des conversions, si heureusement commencée. L'établissement de cette école est une grâce signalée du Saint Sacrement ; et par elle cette mission fera de grands progrès. Les protestants, établis dans cette ville, comme dans tout le diocèse, depuis quinze ans, redoublent leur acharnement et leurs efforts ; mais nous sommes heureux de pouvoir espérer que, malgré la somptuosité de leurs établissements et leurs largesses (ils disposent de moyens pécuniers que nous n'avons pas), ils verront de jour en jour diminuer leur influence et se vider peu à peu leurs temples et leurs écoles. Jésus, qui a pu attirer les Rois-Mages et les souverains du monde à sa pauvre étable de Bethléem, saura aussi appeler les hommes de bonne volonté à nos pauvres chapelles, qui sont les vraies étables, par préférence aux magnifiques temples protestants, bâtis à force d'argent. Il récompensera, nous en avons la ferme espérance, les souffrances et les peines que nous éprouvons, à cause des modiques ressources dont nous disposons pour maintenir tant d'œuvres établies en son honneur.

Grâce aux secours que nous avons reçus de Son Éminence le Cardinal Légat, de Son Éminence le Cardinal Ledokowski et de quelques autres personnes charitables, nous avons pu ouvrir trois nouvelles écoles, en réparer et agrandir deux autres qui étaient presque en ruines, subvenir aux frais de huit écoles déjà existantes, avoir un prêtre français pour s'occuper de l'enseignement et de la direction de notre école d'Adana; entretenir chez nous quatre séminaristes que nous ordonnerons dès qu'ils auront acquis, sous notre direction, la science et la piété nécessaires. Nous avons pu arriver à garder le Saint Sacrement dans deux missions où jusqu'à présent on n'avait pu trouver ni place, ni moyens de l'avoir, et par suite, plusieurs mouraient sans recevoir la sainte communion; acheter le terrain nécessaire pour bâtir une église à Hadjin.

Mais ce qui nous console le plus, et par-dessus tout, au milieu de nos peines, c'est la conversion de plus de cent soixante familles, durant cette année seulement.

A ces conversions, plus qu'à tout le reste, nous reconnaissons bien l'action de la grâce et les bénédictions de Jésus-Hostie, depuis le Congrès de Jérusalem.

**II.** — Nous venons de vous exposer ce que nous avons fait et les résultats obtenus, mais combien ne reste-t-il pas à faire?

A quelques kilomètres d'Adana nous avons la ville de *Tarse*, qui vit naître saint Paul, le grand apôtre.

Ah! comme notre cœur d'évêque se serre, en voyant cette ville, si pleine de souvenirs, si fameuse par ses saints et ses martyrs, oubliée, et presque inconnue au monde catholique! Elle n'a pas même une église pour abriter Notre-Seigneur, et les catholiques qui s'y trou-

vent actuellement se réunissent, pour prier, dans une pauvre baraque en planches, trop petite pour les contenir. Combien il est nécessaire, et que nous serions heureux de pouvoir construire là un temple digne de Dieu, dédié au grand apôtre saint Paul ! Daignent Notre-Seigneur et l'apôtre des nations inspirer à quelques âmes généreuses de s'intéresser à cette œuvre !

Outre cette église de Tarse qui doit être une œuvre toute particulière, il nous faut absolument une église à Hadjin, où les offices se font en plein air, sur les terrasses, et où nous n'avons pas même une modeste chapelle pour contenir nos très nombreux catholiques, convertis depuis quinze ans.

Il est aussi très urgent de réparer notre cathédrale d'Adana, qui est en très mauvais état. Pendant l'hiver, à cause des pluies, nous sommes obligé d'enlever le Saint Sacrement de l'église ; quelquefois nous n'avons pas pu dire la sainte messe, et à présent, quoique la saison des pluies soit passée, quand il fait vent, ce qui fréquemment arrive, il tombe de la terre sur nos autels, ce qui est une irrévérence à l'égard du Saint Sacrement. En la réparant, il faudrait aussi l'agrandir, car elle n'est plus suffisante pour les catholiques d'Adana, dont le nombre augmente.

Nous ne pouvons pas oublier Char, mission importante, convertie depuis près de dix ans, et toujours sans prêtre ; nous avons l'espérance de pouvoir en installer un dans quelques mois.

Féké, où il y a quelques familles catholiques, destiné à être d'un grand secours pour les missions du diocèse, à cause de sa position, demande un prêtre, une église et des écoles.

Une école de filles est aussi d'une grande nécessité à




Tarse. Il n'y a qu'une seule école de filles et elle est protestante. Nous ne pouvons assez pleurer les ravages que font les protestants dans notre diocèse par leurs écoles. Depuis vingt ans qu'ils s'y sont établis, ils ont conquis de nombreux adhérents.

De plusieurs villages on vient, bien souvent, nous manifester l'intention de se convertir; on nous presse, demandant des prêtres et des écoles, mais nos moyens trop réduits ne nous permettent pas de les accepter pour le moment et de les satisfaire. Ce n'est pas tout de convertir les populations, il faut pouvoir les soutenir ensuite.

Comment subvenir à tous ces besoins et à bien d'autres encore? car nous n'avons fait qu'indiquer les plus urgents; et soutenir toutes les charges que nous avons déjà? Nous avons confiance en la divine Providence!

Nous remercions Son Éminence le Cardinal Légat du secours qu'il a bien voulu nous octroyer généreusement, l'année passée, à Jérusalem. Nous remercions également M<sup>sr</sup> l'Évêque de Liège, qui a bien voulu nous consoler par son assistance et nous encourager par sa piété.

Nous espérons que le Congrès de Reims nous obtiendra d'autres bénédictions pour pouvoir continuer nos œuvres, subvenir aux nécessités urgentes mentionnées plus haut, et que nous pourrons voir la réussite la plus complète pour le bien, et l'union de nos chers et pauvres frères séparés, si bien disposés dans ce diocèse de Cilicie.



## III.

**Appréciations données par M<sup>r</sup> l'Évêque de Bâle  
et de Lugano sur les résultats du Congrès de Jérusalem.**

(Résumé d'un discours prononcé le 10 août 1893, à Einsiedeln, lors de la Réunion du Congrès eucharistique de la Suisse.)

La réception si solennelle et si grandiose que l'on a faite à Jérusalem au Cardinal Légat, et à laquelle ont pris part toutes les nations qui ont leurs représentants dans la Ville Sainte, a une très grande importance. Rome, le Pape, la Papauté, *la souveraineté de l'Église catholique* ont été reconnus par là en Orient, au milieu du schisme, d'une manière solennelle, et le monde entier en a retenti. Le Pape n'est pas mort, et la Papauté n'est pas un cadavre; le Pape vit, et la Papauté est debout et dans toute sa vigueur et sa force juvénile. Il est vrai que le Pape est seul, sans alliés, sans armée et sans forteresses; il n'a ni canons, ni armes, ni flottes, mais la Papauté demeure toujours également forte, et on pourrait presque dire qu'elle grandit même par le retrait de sa souveraineté temporelle. Plus l'Église a perdu en nos jours de son éclat et de ses richesses extérieures, plus elle a gagné en majesté, en considération et en grandeur. La grande et imposante ovation faite à Jérusalem au Légat du Pape en est une preuve éclatante.

I.— Le Congrès a fourni le plus beau tableau de *l'universalité et de l'unité de l'Église*. A peu près tous les pays du monde y étaient représentés par leurs évêques, par leurs prêtres et par les fidèles. De l'Europe : la France,

l'Italie, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, l'Autriche, l'Angleterre, la Suisse. De l'Amérique : le Canada, le Mexique. Du fond des pays du Tigre et de l'Euphrate, de toutes les parties de l'Asie, de la Syrie, de l'Arménie, de la Perse, de la Turquie, de l'Égypte, de l'Afrique, etc., des témoins sont venus : *Testes fidei*. Tous étaient là, témoins d'une même foi, et n'ayant tous qu'un cœur et qu'une âme, ayant en vue un intérêt commun, nourrissant la même espérance, vivant de la même charité et goûtant tous le même bonheur.

Nous, les Occidentaux, nous admirions les magnifiques et imposantes cérémonies, la majestueuse liturgie, la richesse des ornements des Orientaux, nous contemplions leur recueillement et leur profonde piété à toutes les fonctions. Ceux-ci, à leur tour, étaient édifiés de notre ferveur et de notre persévérance. J'aime à rappeler les paroles prononcées par M<sup>sr</sup> l'Archevêque de Bagdad à l'église de la Madeleine, à Paris : « Nos Orientaux catholiques ont vu votre ferveur aux processions du Saint Sacrement, ils ont été témoins de vos longues adorations aux pieds de Jésus-Hostie ; votre exemple les a entraînés aux mêmes ardeurs, ils se sont unis à votre intention qui était pour eux, ils se sont assis à la même table, ils ont bu à la même coupe, la coupe du sang divin. » C'était là un tableau vivant de la catholicité, de l'universalité de notre Église, qui était présent à nos yeux ; nous nous réjouissions, nous étions heureux et fiers d'être les membres d'une telle Église, les enfants d'une telle mère, et nos âmes tressaillaient et glorifiaient par une douce et sainte reconnaissance les magnificences de Dieu, *magnalia Dei*.

Un autre beau trait de l'Église catholique s'est manifesté dans une éclatante lumière au Congrès de Jérusalem.

saïem, ; je veux parler de la *science ecclésiastique*. Lorsque les magnifiques discours, qui ont été prononcés, les discussions qui ont eu lieu, et les apologies qui ont été faites, sortiront de la presse, on admirera, tant en Orient qu'en Occident, un magnifique monument qui sera un nouvel ornement pour l'Église. Tous ces discours, toutes ces discussions, s'occupaient de la sainte Eucharistie, de la réalité du Très Saint Sacrement de l'autel, du saint sacrifice de la Messe, de l'exposition des Rites et des liturgies desquelles ressort le dogme. Les témoignages des Pères et Docteurs de l'Église de tous les siècles, les décrets des Conciles, la foi, la croyance et la Liturgie des schismatiques, la tradition constante de l'Orient : tout confirme que le corps et le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ sont véritablement, réellement et substantiellement présents dans le Saint Sacrement de l'autel. Comme on est impressionné du témoignage de saint Cyrille de Jérusalem, ce grand évêque, mort l'an 386, et si vénéré dans l'Église d'Orient ! « Du moment que Notre-Seigneur dit lui-même : *Ceci est mon corps*, qui oserait en douter ? et, « en nous assurant : *Ceci est mon sang*, qui oserait en « douter et dire que ce n'est pas son sang ? Autrefois « il a changé l'eau en vin ; notre foi pourrait-elle donc « être incrédule et ne pas reconnaître le changement « du vin en sang ? Recevons donc le corps et le sang « de Notre-Seigneur, car sous la figure du pain, nous « recevons le corps de Jésus-Christ, et sous la figure « du vin, nous recevons son précieux sang. Du moment « que son corps et son sang passent dans nos membres, « nous deviendrons ainsi de véritables christophores, « et ainsi que le dit l'apôtre Pierre, nous serons participant de sa nature divine. » La négation par le

protestantisme de ce dogme qui a été pendant des siècles la joie et le bonheur de l'Église entière, paraît bien faible et bien petite à côté de tant de témoignages.

À côté de la science, la *piété* avait aussi trouvé sa place dans le Congrès eucharistique : l'adoration du jour et de la nuit, les communions quotidiennes, les exercices de pénitence et d'expiation des fidèles, en réparation des sacrilèges, des offenses et des indévotions commises envers le Saint Sacrement de l'autel, les pèlerinages à Saint-Jean, à la Visitation, à Bethléem, au Jourdain, à la mer Morte, l'exposition perpétuelle du Saint Sacrement à l'église du Patriarcat, les magnifiques processions dans les différents sanctuaires de Jérusalem; etc., tout a contribué à former un immense et grandiose concert de prières. Et comment oublier ces touchants exercices du Chemin de la croix, les vendredis, à travers la voie douloureuse? C'était un spectacle imposant, touchant, édifiant et expiatoire tout à la fois. Mille pèlerins accompagnaient le Christ souffrant à travers les rues étroites de la Ville Sainte, les chrétiens de Jérusalem s'unissaient à eux, et les musulmans et les juifs, étonnés de cette cérémonie si grandiose, loin d'être irrévérencieux ou moqueurs, admiraient notre foi et notre dévotion et se montraient eux-mêmes fort touchés, et ils auraient pu servir, à beaucoup de chrétiens d'Occident, de modèle et d'exemple.

Il est certain que ce Congrès a produit un effet immense sur les *chrétiens non unis*; et il faut maintenant se poser la question si l'on peut espérer *l'union des schismatiques à l'Église*?

**II.**—Le Congrès eucharistique tenu à Jérusalem a été une invitation muette, mais néanmoins très éloquente, à

tous les chrétiens d'Orient de rentrer dans l'unité de l'Eglise. Cette *réunion* des églises grecques et latines était l'objet des discours et de tant de prières de l'assemblée qui nourrissait cette espérance; ne deviendra-t-elle pas aussi le couronnement de l'œuvre des pèlerinages? On ne peut pas prévoir actuellement quels seront les fruits immédiats de ce Congrès par rapport à l'union. Les schismatiques étaient invités à assister au Congrès, mais ils se sont abstenus d'y prendre part; toutefois, on n'a pas entendu dire qu'ils aient été ennemis ou malveillants; au contraire, on pouvait remarquer qu'ils prenaient intérêt à cette assemblée. On en a une preuve évidente par l'attitude du patriarche arménien, lequel, rencontrant M<sup>sr</sup> l'Évêque de Liège, lors de la réception officielle du Cardinal Légat, lui serra la main en lui disant : « Monseigneur, nous sommes unis par la foi, par la charité et par l'Eucharistie. » Et M<sup>sr</sup> Doutreloux répondit : « Je prends acte de vos paroles, et puisque à vos yeux le Pape est le premier des évêques, je me ferai un devoir d'aller rapporter vos paroles à Sa Sainteté Léon XIII, qui en sera très touché. » Il ne faut pas méconnaître que dans bien des cercles d'Orient, il y a une agitation en faveur de l'union. Les journaux nous ont aussi rapporté que dans un discours prononcé par le métropolite de Kiew, M<sup>sr</sup> Platon, celui-ci a dit : « Tout véritable chrétien, mû par l'esprit de paix de Jésus-Christ, désire l'union des Églises d'Orient et d'Occident. » De même dans sa Lettre pastorale de 1891, parlant de l'Union, M<sup>sr</sup> Strossmayer, évêque de Diakowar, dit : « Pour ma part, je suis assuré que ce que l'on regarde aujourd'hui comme impossible et comme un rêve, sera certainement devenu une heureuse réalité avant la fin du xx<sup>e</sup> siècle. » — On sait aussi que le patriarche

grec de Constantinople. Joachim IV, est animé de sentiments très bienveillants envers Rome, et qu'il travaille au rétablissement de l'Union. Sous son gouvernement, il se forme un parti qui reconnaît que la réunion de l'Église d'Orient avec Rome est l'unique moyen de faire sortir cette première de son marasme, et de lui redonner une nouvelle vigueur. Actuellement, il y a des négociations entre Rome et Constantinople qui traitent de l'Union, et ce n'est pas l'évêque grec, mais bien l'évêque catholique qui y prend part.

N'oublions cependant pas que, d'un autre côté, de très grandes difficultés s'opposent à la réalisation de cette Union.....

La Russie sera-t-elle favorable ou hostile à ce mouvement de retour? Mystère profond!... — Dernièrement, un journal rapportait qu'un Père Vanutelli prétendait que l'Union des églises russes avec Rome ne rencontrerait aucune difficulté dans le peuple, si le gouvernement russe la désirait. Le représentant du synode russe, Pobedonoszeff, s'empressa de répondre à ce journal que jamais le peuple russe ne consentirait à s'assujettir au joug de l'autorité papale. — D'autre part se révèlent des symptômes pleins d'espérances. Le Czar Alexandre III avait envoyé ses félicitations au Pape à l'occasion de son jubilé, et entamé des négociations avec le Saint-Siège..... Depuis lors, de graves événements sont survenus, et nous ne saurions prévoir ce que réserve l'avènement de Nicolas II.

La situation se dessine mieux pour les autres églises d'Orient. Lorsque ces peuples auront une fois acquis la certitude qu'ils ne perdront rien en s'unissant à Rome, mais qu'au contraire, ils gagneront pour leur religion et pour leur nation, et que l'autorité du Pape n'est pas

une tyrannie, mais une protection, alors l'Union sera facile et se réalisera. Le Congrès eucharistique a clairement démontré aux schismatiques en quoi consistait l'Union des deux Églises. Elles doivent s'unir par la foi et par les sacrements, sous la direction et sous la protection paternelle du Pape, le Chef de l'Église. Cet enseignement portera certainement d'heureux fruits.

On sait que les Orientaux craignent que Rome veuille abolir leurs rites et latiniser leurs Églises ; c'est là la principale arme dont se servent les adversaires de l'Union. Mais le Congrès a fait disparaître tous ces préjugés, en faisant célébrer les offices des différents rites sous les yeux du Cardinal Légat du Pape. Par des décrets, et par de nombreuses réponses, le Saint-Siège a toujours déclaré qu'il fallait sauvegarder les rites et les usages des Églises d'Orient, de même que dans le cours des siècles il a fait bien souvent l'invitation aux dissidents de revenir dans le giron de l'Église romaine. Ce qui s'était fait à Lyon, à Florence, à Trente, au Vatican, le Congrès eucharistique a voulu le renouveler à Jérusalem par ses fêtes solennelles. Le schisme est sans doute un grand malheur, mais l'Orient n'est pas mort ; nous avons constaté qu'il a conservé l'Eucharistie et nous pouvons espérer son retour à la seule véritable Église. Lorsque les protestants d'Allemagne s'étaient adressés aux Grecs, pour les inviter à s'unir à eux et accepter leurs opinions concernant l'Eucharistie, ceux-ci répondirent en 1667 :

« 1° L'Église d'Orient croit que le corps et le sang précieux de Notre-Seigneur se trouvent véritablement, réellement, substantiellement présents dans le Saint-Sacrement de l'autel, sous les apparences de pain et de vin. Comment cela ? nous ne le savons pas, puisque c'est un mystère.





« 2° Nous croyons que par les paroles du Seigneur, le pain et le vin se transforment au corps et au sang de Jésus-Christ, de sorte qu'après la consécration, la substance du pain et du vin n'existe plus, mais que par un effet divin, le corps et le sang du Christ ont pris leur place. Quoique l'on ne remarque pas extérieurement la transsubstantiation, elle se fait néanmoins d'une manière miraculeuse, puisqu'il ne reste que la forme extérieure.

« 3° Nous croyons que le corps et le sang de Jésus-Christ sont adorables dans la sainte Liturgie, aussi bien en intention qu'extérieurement, parce que le corps du Christ, qui sanctifie ceux qui le reçoivent par la communion, est véritablement présent.

« 4° Nous croyons que le sacrifice de ce mystère est un réel et véritable sacrifice de réparation pour les vivants et pour les morts. »

Quelle admirable confession de foi ! — Et cette croyance et cette confession sont restées les mêmes jusqu'à nos jours. Nous pouvons donc nous livrer à l'espérance que ces chrétiens croyants, ces peuples qui vénèrent le Saint Sacrement de l'Eucharistie, qui l'adorent avec une conviction si profonde, renonceront un jour aux erreurs dont ils sont encore subjugués, et qu'ils retourneront près du Père universel, au sein de l'Eglise mère, et qu'ils ne formeront avec nous qu'un seul troupeau sous un seul Pasteur pour chanter tous ensemble, dans une sainte allégresse : Je crois à la sainte et universelle Eglise. — *Fiat !*

---



# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES MATIÈRES

### A

**Adhésions épiscopales**, 31. 51.  
**Adorateurs** (prêtres), 323. 738.  
**Adoration Perpétuelle**, 894 ; —  
 Amiens, 953 ; — Châlons, 197. 321.  
 699 ; — *Diurne*, Châlons, 320 ; —  
 Reims, 288. 637 ; — Soissons, 670 ;  
 — Sedan, 719 ; — Conférences de  
 Saint-Vincent de Paul, 563 ; —  
 Nocturne, 331. 896 ; — Confrérie  
 romaine, 327 ; — Châlons, 327 ; —  
 Fumay, 993 ; — Igny, 288. 641 ; —  
 Mâcon, 1017 ; — Nîmes, 1041 ; —  
 Reims, 288. 639 ; — Sedan, 721 ;  
 — Soissons, 675 ; — *Réparatrice*,  
 Châlons, 322 ; — Igny, 288. 641 ; —  
 Soissons, 673 ; — par catégories so-  
 ciales, 822 ; — *Professionnelle*,  
 1041. 1049 ; — *Adoration perpé-*  
*tuelle* pour le Congrès, 25. 619.  
**Adresse à Sa Sainteté Léon XIII**,  
 856.  
**Amende honorable** lue à Saint-  
 Remi, 617.  
**Amiens**, Culte du Saint Sacrement,  
 943. 953.  
**André (Saint-)**, Salut et Proces-  
 sion, 371 ; — Messe, 395.  
**Apostolat de la prière**, 111. 147.  
**Archevêché de Reims**, chapelle  
 et palais, 99.  
**Archiconfrérie** du Très Saint  
 Sacrement de Troyes, 463 ; — de la  
 Messe réparatrice, 158 ; — du Cœur  
 eucharistique de Jésus, 108 ; — du

Cœur agonisant, 549 ; — de la Pre-  
 mière Communion, 476 ; — de la  
 Bonne Mort, 534 ; — de l'Union  
 dans la Sainte Famille, 433 ; — de  
 Notre-Dame de l'Usine et de  
 l'Atelier, 815.  
**Arts** (les) et l'Eucharistie, 176.  
**Assistance à la Messe**, 414 ; —  
 En semaine, 413.  
**Association des Prêtres adora-**  
**teurs**, 738 ; — des Premiers Com-  
 muniants, 476 ; — de l'Apostolat de  
 la Prière, 147 ; — des Familles, 431 ;  
 — de Prières pour l'Orient, 854.  
**Attigny**, vision eucharistique, 308.  
**Autel eucharistique**, 107. 123.

### B

**Beauvais**, dévotion eucharistique,  
 177. 682 ; — confréries, 270. 689.  
**Belgique**, Confrérie de la Messe  
 réparatrice, 161.  
**Besançon**, Hosties miraculeuses, 988.  
**Bibliographie eucharistique**  
 pour la première communion, 476 ; —  
*Messenger du Sacré-Cœur*, 151.  
**Binson** (le prieuré de), 26. 875.  
**Braisne**, miracle eucharistique, 176.  
 233 ; — pèlerinage eucharistique,  
 247 ; — Confrérie de Saint-Yved,  
 237. 245.  
**Bref de S. S. Léon XIII** pour le  
 Congrès, 19.  
**Bureaux** du Congrès, 102.

## C

- Cartuyvels** (M<sup>re</sup>), discours à Saint-Remi, 597.
- Catéchistes** volontaires, 477.
- Catéchisme**, 135.
- Cathédrale de Reims**, 73. 76; — Salut d'ouverture, 78; — de clôture, 861; — Messe solennelle, 872.
- Chaldéens**, 761.
- Châlons**, Dévotion eucharistique, 190; — Confréries, 190; — Œuvres eucharistiques, 320; — Adoration perpétuelle, 194. 321; — diurne, 320; — nocturne, 327; — Quarante-Heures, 197; — Viatique, 191; — Vitraux de Saint-Alpin, 704.
- Chambel** (François), martyr de l'Eucharistie, 984.
- Champagne**, histoire du Culte eucharistique, 695; — de l'Eucharistie au point de vue de l'art, 176.
- Chant** (enseignement du plain-), 740.
- Charleville**, Confrérie du Saint-Sacrement, 655.
- Châtillon**, statue du B. Urbain II, 875; — Salut de clôture, 879.
- Cercles chrétiens d'études sociales**, 817.
- Cérémonies religieuses** du Congrès, 78; — à Notre-Dame, 78. 861. 871; — Saint-André, 371. 395; — Saint-Remi, 595. 616. 625; — Saint-Jacques, 96. 396. 628; — Saint-Maurice, 95; — Prieuré de Binson, 875.
- Clochetteur** du Saint Viatique à Amiens, 743.
- Clôture du Congrès à Reims**, 26. 872; — à Châtillon, 871.
- Cœur agissant de Jésus** (Archiconfrérie du), 549; — eucharistique, 108.
- Cœur de Jésus** (Ligue du), 147; — Dévotion au Sacré-Cœur, 560; — à Sedan, 720. — Desseins du Sacré-Cœur sur la France, 373.
- Comité permanent des Congrès**, 9; — Comité local, 27.
- Communion** : sa nature, 132. 191. première communion, 475; — communion fréquente, 400. 434; — des enfants, 379. 472; — des hommes, 475; — dans les maisons d'éducation, 736; — communion d'hommes, 166. 435; — réparatrice, 112. 163; — à l'Institut de Lille, 536; — en danger de mort, 540; — Saint-Viatique, 402. 407.
- Comptes rendus de Pêtes religieuses** : Notre-Dame, 78. 861. 872; — Saint-André, 371. 395; — Saint-Remi, 595. 616. 625; — Saint-Jacques, 96. 396. 628; — Saint-Maurice, 95; — Prieuré de Binson, 875; — des Assemblées générales, 287. 533. 773; — des Sections de Foi et d'Enseignement, 107. 397; — des Sections d'Histoire et Statistique, 175. 631; — des Sections de l'Orient, 479. 743; — des Réunions sacerdotales, 171. 471. 735.
- Confesseurs**, pouvoirs accordés pendant le Congrès, 533.
- Confréries du Saint-Sacrement**, notice : érection, 903; — organisation, 908; — avantages, 919; — paroissiales, 173; — d'hommes, 559; — à Amiens, 743; — Beauvais, 270. 689; — Châlons, 190. 700; — Charleville, 655; — Fumay, 1001; — Laon, 202. 665; — Reims, 187. 1014; — Sedan, 715; — Soissons, 677; — Troyes, 461; — Verdun, 449; — Vouziers, 1004.
- Confréries des Adorateurs nocturnes à Mécon**, 1017; — de l'Adoration réparatrice, 327; — à Châlons, 324; — à Éve, 270; — de la Messe

réparatrice, 158 ; — du Sacré-Cœur Beauvais, 690 ; — de la Sainte-Famille, 431 ; — de Saint-Yved à Braisne, 237. 245.

**Congrégation de l'Adoration réparatrice**, 322.

**Congrès eucharistiques**, leur but, 82 ; — résumé des Congrès, 291 ; — résultats, 297.

**Congrès eucharistique de Reims**, 5. 8. 597 ; — programme, 21 ; — horaire, 25 ; — préparatifs, 74 ; — succès, 835 ; — rapports avec le Congrès de Jérusalem, 841.

**Congrès de Jérusalem**, 5. 9. 11. 19 ; — son histoire, 350. 495 ; — vœux, 15. 288. 297 ; — ses résultats, 480. 484. 499. 571.

**Congressistes**, 53.

## D

**Dals à Beauvais**, 686.

**Dévotion eucharistique des enfants**, 111 ; — à Beauvais, 177 ; — Châlons, 176. 190 ; — Reims, 175. 178 ; — Soissons, 176.

**Dimanche (sanctification du)**, 304.

**Divines Louanges**, 833.

**Documents préliminaires sur le Congrès**, 1.

**Dominicaines (les petites) de de l'Eucharistie**, 1039.

**Donai**, miracle eucharistique, 266.

**Doutreloux (M<sup>re</sup>)**, discours d'ouverture, 79.

**Duval (M<sup>re</sup>)**, discours à Saint-Maurice, 95.

## E

**Écoles (Messe des)**, 473.

**Écoles en Orient**, 522.

**Églises d'Orient**, 14. 19. 36. 41.

(V. Orient) ; — grecque unie, 503 ; — chaldéenne et nestorienne, 745. 761 ; — maronite, 1052 ; — russe, 482. 511. 779 ; — union ; difficultés et moyens, 780.

**Église eucharistique de Saint-Remi-en-l'Eau**, 281.

**Enfants** : dévotion eucharistique, 111 ; — formation à la piété, 131 ; — enseignement de l'Eucharistie, 471 ; — première communion, 475 ; — communion fréquente, 399. 472.

**Épilogue du Congrès**, 883.

**Étude de l'Eucharistie**, 171.

**Étudiants de l'Institut catholique de Lille** ; dévotion eucharistique, 535.

**Ève la Recluse**, 230.

**Ève** (paroisse d'), Confrérie du Saint-Sacrement, 270.

**Évêques**, adhésions, 30. 51.

## F

**Famille** (la), 398 ; — association des familles, 431.

**Famille** (la Sainte) et l'Eucharistie, 398 ; — culte, 428 ; — confrérie, 431.

**Fête-Dieu** : institution à Laon, 215. 220. 457 ; — célébration en France, 309 ; — Amiens, 943 ; — Châlons, 697 ; — Laon, 204 ; — Reims, 182.

**Franç-Maçonnerie** : profanation des Saintes Hosties, 931.

**France (la) et l'Eucharistie**, 302. 373.

**Fondations eucharistiques à Reims**, 186.

**Fumay** : dévotion eucharistique, 991.

## G

**Garnier** (M. l'abbé), discours Binson, 877.

**Génuflexion** devant le Saint Sacrement, 735.

**Gespunsart** : pèlerinage eucharistique, 1009.

**Guérisons miraculeuses** : Angèle Imbault, 724 ; — Nicole Obry, 957.

**Guermonprez** (D<sup>r</sup>). Allocution, 534.

## H

**Histoire** de la Dévotion eucharistique, son utilité, 631.

**Hommes**, communion, 166. 435 ; — fréquente, 475.

**Horaire** du Congrès, 25.

**Hostie** eucharistique, 608 ; — Hosties miraculeuses de Besançon, 988 ; — de Braisne, 233.

**Hulst** (M<sup>r</sup> d'), discours à la Cathédrale, 862.

## I

**Ignay**, Adoration nocturne de Pénitence, 288.

**Indulgences** accordées au Congrès de Reims, 3.

**Institut** catholique de Lille, 535.

**Institution** de l'Eucharistie, 599. 696 ; — seconde, 107. 113 ; — de la Fête-Dieu, 215. 220. 457.

## J

**Jacques** (Saint-), 96. 396. 628.

**Jeanne d'Arc**, 331.

**Jérusalem** (V. Congrès de — Vœux.)

**Julien le Pauvre** (Saint-), à Paris, 508.

**Julienne de Montcornillon** (Sainte), 447.

## L

**Lampe** du Saint Sacrement, 186. 669.

**Langénieux** (S. Ém. le Cardinal), Lettre pour le Congrès, 5. 11. 19 ; — Discours de clôture, 835.

**Laon**, Culte eucharistique, 665 ; — Confrérie du Saint-Sacrement, 202 ; — Saluts à trois bénédictions, 229 ; — miracles eucharistiques, 957 ; — archidiaconat de Jacques Pantaleon (Urbain IV), 219.

**Lecot** (S. Ém. le Cardinal), discours à Saint-Remi, 626.

**Lemius** (R. P.), discours à Saint-André, 373.

**Léon XIII** (Sa Sainteté), bref, 19 ; — télégramme, 288 ; — réponse 538 ; — ses desseins dans les Congrès, 841 ; — adresse à S. S. Léon XIII, 856.

**Liesse** (Notre-Dame de), saluts, 230.

**Ligue** du Sacré-Cœur, 147.

**Liturgie** de l'Eucharistie, 397 ; — des Églises grecques, 504. 506.

**Listes** des Membres du Congrès, 53.

**Livres** pour la première communion, 476.

**Louanges** (les Divines), 833.

## M

**Mâcon**, dévotion eucharistique, 1017.

**Maçonnerie** (Franc-), 931 ; — profanation des hosties, 937 ; — messes sacrilèges, 936.

**Mandement** du Cardinal Langénieux pour le Congrès, 5.

**Marguerite-Marie** (la Bienheureuse), 376.

**Maronites**, 1052.

**Maurice** (Saint-), 95.

**Messe**, 155 ; — son excellence, 414

— sa liturgie, 404; — en semaine, 413; — des écoles, 473; — des confréries, 473; — réparatrice, 111. 154; — hommage national, 309; — messes sacrilèges des francs-maçons, 936.  
**Messe** à Saint-Jacques, 396; — Saint-André, 395; — Saint-Remi, 625; — à la Cathédrale, 872.  
**Miracles eucharistiques**, 176. 233; — en France, 314; — à Braisne, 233; — Douai, 266; — de Bolséna, 457; — des Billettes, 707; — Guérison d'Angèle Imbault, 724; — de Nicole Obry, 957.  
**Montmartre** et Reims, 373; — église du Sacré-Cœur, 387.  
**Mort** (Archiconfrérie de la Bonne-), 534.

## N

**Nestoriens**, 770.  
**Notre-Dame de Liesse**, Saluts, 230.

## O

**Obry** (Nicole), guérison miraculeuse, 957.  
**Œuvres** de l'Adoration nocturne, 331; — à Igny, 641; — de la première communion et de la persévérance, 475; — sociales ouvrières et l'Eucharistie, 807. 923; — de Sainte-Eugénie à Nîmes, 1032; — des Écoles d'Orient, 522.  
**Office** du Saint-Sacrement à Laon, 217.  
**Orient** (l') et l'Eucharistie, 745. — Eglises (d'), situation actuelle, 570. 745; — Rapports des unis et des non unis, 579; — moyens d'aider au retour, 582. 848. 851; — union com-

mencée, 14. 19. 36. 37. 41. 43. 46.  
**Ouverture** du Congrès, Salut, 78; — séance, 99.  
**Ouvrier** (l') et l'Eucharistie, 824. 923.

## P

**Pain** eucharistique, 604.  
**Pantaléon** (Jacques), (V. Urbain IV)  
**Patronage** Saint-Charles, 1045.  
**Paroisses** à créer en Orient, 851.  
**Péchenard** (M<sup>re</sup>), compte rendu du Congrès de Jérusalem, 350  
**Pèlerinages eucharistiques**, 560. 900; à Braisne, 247; — Gespunsart, 1009; — cantonaux, 653. 739.  
**Persévérance** (Œuvre de la), 475.  
**Plain-chant** (enseignement du), 740.  
**Pouvoirs** donnés aux Confesseurs, 533.  
**Prédication** de l'Eucharistie, 171.  
**Première Communion**, 475. 476.  
**Présence réelle**, 117; — permanente, 410.  
**Prêtres adorateurs**, 323. 739.  
**Prières** pour l'Orient, 854.  
**Processions** du Saint-Sacrement, 557; — Amiens, 944; — Fumay, 992; — Laon, 206. 218. 667; — Soissons, 675; — Reims, 179, 182; — blanches, 179; — du Congrès à Saint-André, 371; — Saint-Remi, 616; — la Cathédrale, 863; — Binson, 878.  
**Profanations** de l'Eucharistie par les francs-maçons, 931.  
**Programme** du Congrès, 21.  
**Protestantisme** en Orient, 585.

## Q

**Quarante-Heures**, 893; — Châlons, 197; — Reims, 180.

## R

**Reims**, dévotion eucharistique, 175. 178; — processions, 182; — fondations, 186; — confréries, 187. 649. 1014; — adoration perpétuelle, 637; — nocturne, 639. 641; — réparatrice, 646.  
**Remi (Saint-)** de Reims, 595. 616. 619. 625; — en-l'Eau, 281.  
**Réparation** (acte de), 620.  
**Réunions sacerdotales**, 105. 171. 471. 735.  
**Rites orientaux**, offîtes, 395. 396. 628.  
**Russie**, retour à l'union, 482. 511. 779; — obstacles et moyens, 780. 788.

## S

**Sacré-Cœur**, ligue du, 147; — *Messager du*, 151; — culte (V. *Cœur de Jésus*).  
**Salut d'ouverture**, 78; — Saint-André, 371; — Saint-Remi, 595. 616; — Cathédrale, 78. 861; — de clôture à Binson, 875; — à trois bénédictions, 229.  
**Satan** (culte de), profanation des hosties, 931.  
**Séminaires en Orient**, 524. 848; — Sainte-Anne, 524.  
**Société de St-Vincent de Paul** et les œuvres eucharistiques, 556.  
**Solidaires**, 534. 539. 543.  
**Soissons**, dévotion eucharistique, 176. 665; — adoration perpétuelle, 670; — réparatrice, 673; — nocturne, 675; — processions, 675; — confréries, 677; — miracles eucharistiques, 233. 666.

## T

**Tabernacle**, 129. 711.  
**Télégramme** à S. S. Léon XIII, 288; — réponse, 538.  
**Traditions orientales** sur l'Eucharistie, 747; — liturgiques, 750.  
**Transsubstantiation**, 608.

## U

**Union des Églises d'Orient et d'Occident**; — espérances, 505. 582. 843; — obstacles, 522. 585; — moyens, 505. 509. 582. 590. 845. (V. *Orient*).  
**Union dans la Sainte Famille**, 433.  
**Urbain II** (Bienheureux), sa fête, 871.  
**Urbain IV**, son histoire, 176. 209. 402. 443; — son archidiaconat à Laon et à Liège, 219; — vœu de béatification, 466.  
**Usine** (l') et l'Eucharistie, 810; — archiconfrérie de Notre-Dame de l'Usine et de l'Atelier, 815.

## V

**Vases sacrés**, 669. 710.  
**Viatique** (Saint), 402. 407. 559; — Châlons, 191; — Sedan, 713. 716; — Viatique et Solidaires, 531.  
**Vin pour le saint Sacrifice**, 1039.  
**Visites au Saint Sacrement**, 738. 889; — Fumay, 997.  
**Vœux du Congrès de Reims**, 829; — de Jérusalem, 15. 517; — pour la béatification d'Ève, 230. 830; — d'Urbain IV, 466. 469.



# TABLE

## SELON L'ORDRE DES MATIÈRES

---

### Documents préliminaires.

	Pages
Concession d'Indulgences.....	3
Lettre et Mandement de Son Ém. le Cardinal LANGÉNIEUX, archevêque de Reims.....	5
Lettre d'invitation au Congrès.....	9
Rapport présenté à S. S. LÉON XIII par Son Ém. le Cardinal LANGÉNIEUX.....	11
Bref de S. S. LÉON XIII au Cardinal LANGÉNIEUX.....	19
Programme du Congrès.....	21
Horaire.....	23
Comité local pour l'organisation du Congrès.....	27
Lettres d'adhésion.....	31
Liste des Membres du Congrès.....	33

### MERCREDI 25 JUILLET

La veille du Congrès.....	71
Cérémonie d'ouverture.....	78
Allocution de M <sup>sr</sup> DOUTRELOUX.....	79

### JEUDI 26 JUILLET

<i>Messes à Saint-Maurice et à Saint-Jacques.....</i>	<i>95</i>
<hr style="width: 20%; margin: 0 auto;"/>	
Séance d'ouverture ... ..	99
Bureau général.....	102
Bureau de la Première Section .....	104

	Page.
Bureau de la Deuxième Section.....	104
Bureau de la Troisième Section.....	105
Réunions sacerdotales. — Bureau.....	105

### Première Section.

Procès-verbal.....	107
<i>L'Eucharistie à Emmaüs.</i> Rapport de M. le Chanoine GIRARD.....	113
<i>Étude sur l'Autel</i> , par M. l'abbé LANDRIEUX.....	123
<i>Quelques moyens pour former les Enfants à la piété.</i> Rapport de M. l'abbé FOURRIÈRE.....	134
<i>L'Apostolat de la Prière ou Ligue du Cœur de Jésus.</i> Rapport du R. P. DEMARTIAL.....	147
<i>La Messe réparatrice.</i> Rapport de M. le Directeur de l'Archiconfrérie érigée à Bonlieu, lu par le R. P. DECKERS.....	154
<i>La Communion réparatrice.</i> Rapport du R. P. ZELLE.....	163

### Réunion Sacerdotale.

Procès-verbal.....	171
--------------------	-----

### Deuxième Section.

Procès-verbal.....	175
<i>La Dévotion eucharistique dans la Ville de Reims avant la Révolution.</i> Rapport de M. l'abbé HANNESSE.....	178
<i>Les Confréries du Saint-Sacrement</i> dans l'ancien diocèse de Châlons. Rapport de M. l'abbé PUISEUX.....	190
<i>Les Origines de la Dévotion au Saint Sacrement et de la Fête-Dieu à Laon.</i> Rapport de M. l'abbé BATON.....	202
<i>Le Miracle de Braisne en 1153.</i> Rapport de M. André FOSSÉ D'ARCOSSE.....	233
<i>L'Eucharistie dans les Arts, dans l'ancienne province de Champagne.</i> Rapport de M. le Chanoine CERF.....	248
<i>Confrérie du Saint-Sacrement dans l'Eglise d'Éve.</i> Rapport de M. le Chanoine PIHAN.....	270
<i>Une église érigée sous le vocable de la Sainte Eucharistie à Saint-Remi-en-l'Eau.</i> Observations du même auteur.....	281

**Assemblée générale.**

	Pages
Procès-verbal .....	287
Télégramme à S. S. Léon XIII. ....	288
<i>Histoire sommaire des Congrès eucharistiques.</i> Rapport de M. l'abbé MAUREL .....	291
<i>L'Eucharistie et la Vie nationale de la France.</i> Rapport du R. P. DELAPORTE .....	304
<i>Les Œuvres eucharistiques du Diocèse de Châlons-sur-Marne.</i> Rapport de M. l'abbé LE CONTE .....	320
<i>L'Œuvre de l'Adoration nocturne du Très Saint Sacrement.</i> Rapport de M. CAZEUX .....	331
<i>Le Congrès eucharistique de Jerusalem.</i> Rapport de M <sup>re</sup> PÉ- CHENARD .....	350
—	
<b>Salut à Saint-André</b> .....	371
Discours du R. P. LEMUS .....	373

**VENDREDI 27 JUILLET.**

<b>Messes à Saint-André et à Saint-Jacques</b> .....	395
--	-----

**Première Section.**

Procès-Verbal .....	397
<i>La Liturgie eucharistique.</i> Rapport de M. l'abbé BERNARD .....	403
<i>L'Assistance à la Messe en semaine.</i> Rapport de M. le Chanoine FRANQUEVILLE .....	413
<i>Le culte de la Sainte-Famille.</i> Rapport de M. l'abbé DE LEUDEVILLE .....	428
<i>La Communion fréquente pour les hommes.</i> Rapport du R. P. DURAND .....	434
<i>Urbain IV, de Troyes.</i> Rapport de M. l'abbé COLSON .....	443

**Réunion sacerdotale.**

Procès-verbal .....	471
---------------------	-----

**Troisième Section.**

	Pages
Procès-verbal.....	479
<i>Les Résultats du Congrès de Jérusalem. Rapport de M<sup>sr</sup> DEBS.</i>	483
<i>Le Congrès de Jérusalem. Rapport du R. P. JÉRÔME.....</i>	495
<i>L'Eglise grecque unie. Rapport de M. HOMSY.....</i>	503
<i>L'Union des Eglises. Rapport de Dom GÉRARD VAN CALOEN...</i>	509
<i>Les Vœux du Congrès de Jérusalem. Rapport du R. P. CHAR-</i> <i>METANT.....</i>	517

**Assemblée générale.**

Procès-verbal .....	533
<i>Le Saint Viatique et les Solidaires. Rapport du R. P. BOUÉ...</i>	539
<i>La participation de la Société de Saint-Vincent de Paul aux</i> <i>Œuvres eucharistiques. Rapport de M. LE CONTE.....</i>	556
<i>La Situation actuelle des Eglises unies d'Orient. Rapport du</i> <i>R. P. MICHEL.....</i>	570
—	
<i>Salut à Saint-Remi.....</i>	595
Discours de M <sup>sr</sup> CARTUYVELS.....	597

**SAMEDI 28 JUILLET.**

<i>Messes à Saint-Remi et à Saint-Jacques.....</i>	625
--	-----

**Deuxième Section.**

Procès-verbal .....	631
<i>L'état actuel du Culte eucharistique dans le Diocèse de Reims.</i> <i>Rapport de M. l'abbé BROUET.....</i>	636
<i>La Confrérie du Saint-Sacrement érigée en 1788 à Charleville.</i> <i>Rapport de M. l'abbé GILLET.....</i>	655
<i>Le Culte eucharistique dans le diocèse de Soissons. Rapport de</i> <i>MM. les abbés BRANCOURT et CARLIER.....</i>	665
<i>Fondations pieuses en l'honneur du Saint Sacrement dans le</i> <i>diocèse de Beauvais. Rapport de M. l'abbé VASSIER.....</i>	682
<i>Histoire du Culte eucharistique en Champagne. Rapport de</i> <i>M. le chanoine LUCOT.....</i>	659

	Pages
<i>Sedan. — Souvenirs religieux ; traditions eucharistiques.</i>	
Rapport de M. Rouv.....	743
<i>La Guérison miraculeuse d'Angélique Imbault.</i> Rapport de	
M. l'abbé MARSAUX .....	724

### Réunion Sacerdotale.

Procès-verbal .....	735
---------------------	-----

### Troisième Section.

Procès-verbal.....	743
<i>Les Églises orientales.</i> Rapport du R. P. BOUVY.....	746
<i>Chaldéens et Nestoriens.</i> Rapport de M <sup>sr</sup> PISANI.....	761

### Assemblée générale.

Procès-verbal.....	773
<i>L'Eucharistie dans le retour de l'Église gréco-russe à l'Unité catholique.</i> Discours du R. P. TONDINI DE QUARENGHI.....	779
<i>L'Action de l'Eucharistie dans les Œuvres sociales et ouvrières.</i>	
Rapport de M. l'abbé BAYE.....	807
<i>L'Eucharistie et l'Ouvrier.</i> Allocution de M. THIEBAULT.....	824
Vœux émis par le Congrès.....	829
Discours de Son Ém. le Cardinal LANGÉNIEUX, archevêque de Reims.....	835
Adresse à S. S. Léon XIII.....	856

<i>Salut et Procession à la Cathédrale.</i> .....	861
---	-----

### DIMANCHE 29 JUILLET

<i>Messe de Communion à la Cathédrale</i> .....	871
<i>Messe solennelle de Clôture</i> .....	872

### Pèlerinage à Binson

<i>Vêpres et Procession au Prieuré de Binson</i> .....	875
--	-----

## APPENDICE

## RAPPORTS QUI N'ONT PAS ÉTÉ LUS

## Première Section

	Page
<i>Du Culte du Saint Sacrement. Rapport de M. l'abbé SIMON</i> . . .	887
<i>La Confrérie du Très Saint Sacrement. Rapport du R. P. COUET.</i>	903
<i>L'Eucharistie dans les œuvres sociales. Rapport de M. l'abbé BOUCHER</i> . . . . .	923
<i>La Sainte Eucharistie et la Franc-Maçonnerie. Rapport de M. A.-C. DE LA RIVE</i> . . . . .	931

## Deuxième Section.

<i>Culte du Saint Sacrement à Amiens avant 1790. Rapport de M. SOYEZ</i> . . . . .	943
<i>Le Grand Miracle du Très Saint Sacrement advenu l'an 1566 en la ville de Laon. Rapport de M. l'abbé CARLIER</i> . . . . .	957
<i>François Chambel, martyr de la Sainte Eucharistie. Rapport de M. l'abbé MARSAUX</i> . . . . .	984
<i>Culte eucharistique à Fumay. Rapport de M. l'abbé LEGUÉ.</i>	991
<i>Histoire d'une Confrérie du Très Saint Sacrement au XVIII<sup>e</sup> siècle, à Vouziers. Rapport de M. l'abbé BOUCHÉ</i> . . . . .	1004
<i>Notice sur le Pèlerinage eucharistique et expiatoire du Saint Lieu de Gespunsart. Rapport de M. l'abbé OLIVIER</i> . . . . .	1009
<i>Confréries du Très Saint Sacrement dans le Diocèse de Reims.</i>	1014
<i>Adoration nocturne à Mâcon. Rapport du R. P. THÉODORE</i> . . .	1017
<i>L'Œuvre établie à Nîmes, rue Sainte-Eugénie. Rapport de M. l'abbé COURAN</i> . . . . .	1032
<i>La Compagnie de la Garde Eucharistique au Patronage de Saint-Charles, à Paris. Rapport de M. PRADAUX</i> . . . . .	1045

## Troisième Section.

<i>L'Église Maronite. Rapport de M<sup>sr</sup> HOYER</i> . . . . .	1053
<i>Relation de M<sup>sr</sup> CADI, archevêque de Bostra et de Hauran.</i>	1084
<i>Relation de M<sup>sr</sup> Paul TERZIAN, évêque d'Adana</i> . . . . .	1085
<i>Appréciations données par M<sup>sr</sup> HAAS, évêque de Bâle, sur les résultats du Congrès de Jérusalem</i> . . . . .	1092



TK











MA 175L 1288